PRO
VERITATE
ET
REGNO
DEI
CHARLES HOLBROOK LIBRARY
Pacific School of Religion

Digitized by the Internet Archive
in 2025 with funding from
Graduate Theological Union

https://archive.org/details/oeuvrescompltest03unse

Benedictines of our Lady of Angels.
Prince horpe.

TRADUCTION FRANÇAISE

DES ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

TOME TROISIÈME

HOLBROOK LIBRARY
PACIFIC SCHOOL
OF RELIGION

CBPAC

AVIS IMPORTANT.

Nous avons seuls le droit de joindre aux Œuvres complètes la vie de Saint Jean Chrysostome par l'abbé Martin ; nous sommes seuls propriétaires de cette traduction française : toute reproduction partielle ou totale, contrefaçon ou imitation, sera poursuivie rigoureusement, conformément aux lois.

LOUIS GUÉRIN & C^ie^,

ÉDITEURS.

Chrysostomos, Joannes, Saint, patriarch of Constantinop

SAINT JEAN

CHRYSOSTOME

ŒUVRES COMPLÈTES

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

sous la Direction

DE M. JEANNIN

licencié ès-lettres, professeur de rhétorique au collége de l'Immaculée-Conception de Saint-Dizier

---

TOME TROISIÈME

Suite des Homélies sur les statues. — Catéchèses. — Homélies sur les démons. — Sur la pénitence. — Sur les principales fêtes de l'année. — Panégyriques de saint Paul et de plusieurs martyrs.

BAR-LE-DUC, L. GUÉRIN & Cie, ÉDITEURS

1864

86835

BR
65
C5
1864
V.3

TRADUCTION FRANÇAISE

DE

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

HOMÉLIES SUR LES STATUES

AU PEUPLE D'ANTIOCHE.

CINQUIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

La patience de Job, principe de sa gloire. — Les maux de la vie présente ne sont rien. — Le seul mal véritable, c'est le péché. — Il faut craindre non de mourir, mais d'offenser le Seigneur. — Une conscience pure ne redoute point la mort. — La pénitence apaise la colère de Dieu. — Pénitence des Ninivites. — Il faut s'abstenir de jurer.

1. Votre courage s'est ranimé, je crois, depuis hier, depuis que je vous ai montré les trois enfants dans la fournaise de Babylone et Job assis sur ce fumier plus vénérable que tous les trônes. Quel profit retirer de la vue d'un trône? On goûte un instant de plaisir; mais c'est un plaisir absolument stérile. Qu'il est avantageux au contraire de contempler ce fumier où Job est assis! Cette contemplation, c'est comme une source de sagesse, une exhortation à la patience. Aussi, même de nos jours, combien passent les mers pour se rendre en Arabie, pour voir ce fumier glorieux, et baiser cette terre témoin des victoires et des combats de ce saint homme, arrosée de ce sang plus précieux que tous les trésors. Oui, la pourpre a moins d'éclat que n'en avait ce corps inondé, non du sang d'autrui, mais de son propre sang. Oui, ses ulcères avaient plus de prix que toutes les pierreries. Notre vie trouve-t-elle quelques ressources dans les pierres précieuses, et sont-elles indispensables à celui qui les possède? Mais, ces ulcères, ils relèvent toute âme abattue. Voyez, en effet. Qu'un homme vienne à perdre un fils unique, objet de toute son affection; en vain lui montrerez-vous toutes les pierreries du monde, vous ne pourrez le consoler, ni apaiser sa douleur. Rappelez-lui, au contraire, les ulcères de Job, vous calmerez aussitôt ses souffrances. Dites-lui : « O homme, pourquoi pleurer? tu viens de perdre un fils unique : ce saint patriarche vit mourir tous ses enfants, et fut ensuite frappé dans sa chair. Il était assis nu sur un fumier; une plaie hideuse couvrait tout son corps et le rongeait peu à peu; et cependant il était juste, ami de

la vérité, pieux; il s'abstenait de toute action coupable, et il avait Dieu lui-même pour témoin de sa vertu. » Ces paroles banniront la tristesse de son âme affligée; et ainsi les blessures de l'homme juste seront plus utiles que les pierres précieuses. Représentez-vous donc, vous aussi, cet athlète; transportez-vous en esprit devant ce fumier, en présence de Job lui-même assis au milieu comme une statue d'or ou de pierreries. Je ne sais comment dire; car je ne trouve point de substance assez riche pour la comparer à ce corps tout couvert de sang. Oui, la substance la plus riche a moins de prix que sa chair, et les rayons du soleil sont moins brillants que ses ulcères : les rayons du soleil éclairent nos corps; les ulcères de Job illuminent les yeux de nos âmes; ils plongent le démon dans les ténèbres. Aussi, après avoir frappé ce dernier coup, le démon se retira brusquement pour ne plus reparaître.

Pour vous, mes chers auditeurs, voyez quels fruits abondants produit la tribulation. Tant que Job fut riche et put jouir en paix de ses biens, le démon trouva moyen de l'accuser, sans fondement, il est vrai; mais enfin il put dire au Seigneur : *Est-ce que Job vous rend un culte désintéressé?* (Job, I, 9.) Mais quand il l'eut dépouillé, quand il l'eut réduit à l'indigence, il n'osa pas même ouvrir la bouche. Tant que ce juste fut riche, le tentateur s'apprêtait à le combattre et menaçait de le renverser; dès qu'il l'eut rendu pauvre, dès qu'il lui eut tout enlevé, dès qu'il l'eut précipité dans un abîme de souffrances, il prit la fuite. Tant que son corps fut en bonne santé, l'ennemi leva la main sur lui; mais quand il eut meurtri sa chair, il s'enfuit désormais vaincu. La pauvreté vaut donc mieux que les richesses, la faiblesse et la maladie valent mieux que la santé, la tentation est préférable au repos, si l'on est vigilant : la tentation couvre de gloire celui qui lutte et redouble son ardeur. Qui a jamais vu, qui a jamais entendu raconter d'aussi admirables combats? Au pugilat, il suffit d'avoir blessé son adversaire à la tête pour être vainqueur et recevoir la couronne : mais le démon, c'est après avoir criblé de blessures le corps du juste, et l'avoir rempli d'ulcères, qu'il est vaincu et qu'il se retire. Il lui perce le flanc, sans remporter le moindre avantage; car il ne peut lui ravir le trésor renfermé dans son âme; mais il le rend plus illustre, et, en le blessant ainsi, il découvre à tous les regards l'homme intérieur pour nous en montrer toutes les richesses; et au moment où il croyait vaincre, il se retire couvert d'ignominie et ne prononce plus une parole. Qu'y a-t-il donc, ô démon? Pourquoi t'enfuir? Tout n'est-il pas arrivé selon tes désirs? N'as-tu pas tué ses brebis, ses bœufs, ses chevaux, ses mulets? N'as-tu pas fait mourir ses enfants qui formaient comme une couronne autour de leur père? N'as-tu pas couvert son corps de blessures? Pourquoi donc te retirer? Oui, dit-il, j'ai fait tout ce que je voulais; mais ce que je désirais le plus vivement, ce pourquoi j'ai fait tout le reste, n'a pas eu lieu : il n'a point blasphémé; et c'était là pourtant que tendaient tous mes efforts. Sa constance a rendu inutiles pour moi et la perte de ses biens, et la mort de ses enfants, et les plaies de son corps; bien loin d'atteindre mon but, j'ai donné plus d'éclat à la gloire de mon ennemi. Voyez donc, mes chers auditeurs, quels sont les heureux effets de la tribulation! Le corps de Job avait sans doute en partage la force et la beauté; mais qu'il est digne de nos respects, maintenant qu'il est déchiré par ces blessures! La laine est belle, même avant d'être teinte; mais une fois qu'elle a pris la couleur de la pourpre, quelle délicieuse beauté, quel admirable éclat! Si le démon n'eût dépouillé le patriarche, nous n'eussions point admiré la puissance du vainqueur; s'il n'eût percé son corps de mille plaies, nous n'eussions point vu son âme resplendir à nos regards; s'il ne l'eût jeté sur un fumier, nous n'aurions point connu ses richesses. Moins vive est la splendeur, moins grande est la gloire qui entourent le trône d'un roi. Le roi descend de son trône pour mourir; le fumier de Job lui mérite le royaume des cieux.

2. Quoi de plus propre à tirer nos âmes de leur abattement! Si je vous mets sous les yeux de tels exemples, ce n'est pas pour exciter vos applaudissements, mais pour vous donner lieu d'imiter la vertu et la patience de ces hommes généreux; je veux vous apprendre par là que le seul mal véritable, c'est le péché; que la pauvreté n'est pas un mal, ni la maladie, ni l'insulte, ni la calomnie, ni le mépris, ni même la mort qui semble être le plus affreux de tous les maux. Ce ne sont là, pour les vrais sages, que des noms vides de sens; le mal véritable consiste à offenser Dieu et à faire ce qui lui

déplaît. Qu'y a-t-il de si terrible dans la mort, dites-moi? Craignez-vous donc d'arriver trop vite à ce port sans orage, à cette vie sans tempête? Que l'homme ne vous fasse point mourir, la loi même de la nature ne viendra-t-elle pas briser les liens qui unissent votre âme à votre corps? Et si ce que nous redoutons maintenant n'arrive pas aussitôt, du moins cela ne peut tarder bien longtemps. Je vous tiens ce langage, non pas que je pressente pour vous rien de fâcheux ni de triste; non, mais je rougis de vous voir craindre la mort. Vous espérez des biens que l'œil n'a point aperçus, que l'oreille n'a point entendus, que le cœur de l'homme ne peut comprendre (I Cor. II, 9), et vous refusez d'en jouir, et on vous voit négligents et comme engourdis! Que dis-je, engourdis? Mais vous tremblez, mais vous frémissez d'horreur! Et comment ne serait-ce pas une honte pour vous de craindre la mort, quand saint Paul gémissait d'être obligé de vivre encore et écrivait aux Romains : *La créature gémit, et nous aussi, qui avons reçu les prémices de l'Esprit-Saint, nous gémissons.* (Rom. VIII, 22, 23.) Et il s'exprimait ainsi non qu'il condamnât la vie présente, mais parce qu'il était pressé par le désir de la vie future. J'ai goûté la grâce, dit-il, et je ne puis plus supporter de retard; j'ai reçu les prémices de l'Esprit-Saint, et je voudrais le posséder tout entier; je suis monté au troisième ciel, j'ai vu cette gloire ineffable, j'ai vu ce palais resplendissant, j'ai senti quelle privation m'impose ce séjour d'ici-bas, et c'est pourquoi je gémis. Dites-moi, si on vous menait à la cour d'un roi, que l'on vous montrât ces murailles étincelantes d'or, et tant d'autres ornements; si ensuite on vous conduisait dans une pauvre chaumière, avec la promesse de vous ramener bientôt dans ce palais et de vous y laisser pour toujours, ne devriez-vous pas être dévorés d'impatience et supporter avec peine même quelques jours d'attente? Ayez la même idée et du ciel et de la terre, et plaignez-vous avec saint Paul, non de mourir si tôt, mais d'être obligé de vivre encore. Eh bien! dites-vous, faites que je ressemble à saint Paul, et la mort ne m'effrayera pas non plus. Et qui vous empêche de ressembler à saint Paul? N'était-il pas pauvre? N'était-il pas faiseur de tentes? N'était-ce pas un homme du peuple? Ah! s'il eût été riche et de naissance illustre, les pauvres, exhortés à imiter l'Apôtre, auraient peut-être pu objecter leur pauvreté. Mais vous ne pouvez avoir cette excuse. Car il travaillait de ses mains et vivait de ce travail de chaque jour.

Vos parents vous ont formés à la piété; dès votre enfance on vous a initiés aux saintes lettres; lui au contraire, il fut blasphémateur, il persécuta les chrétiens, il les outragea, il désola l'Eglise; mais il se convertit tout d'un coup si parfaitement, qu'il l'emporta sur tous en zèle et en ferveur : Entendez ce qu'il dit : *Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Jésus-Christ.* (I Cor. XI, 1.) Paul imita le Seigneur, et vous, vous n'imitez point un homme semblable à vous; élevés dans la piété dès votre âge le plus tendre, vous n'imitez pas cet homme, qui pour croire, eut besoin de conversion! Ne savez-vous pas que le pécheur, même pendant sa vie, est déjà plongé dans la mort? Le juste au contraire, même après sa mort, continue à vivre. Ce ne sont point mes paroles, mais celles de Jésus-Christ qui disait à Marthe : *Quiconque croit en moi, vivra même après qu'il sera mort.* (Jean, XI, 25.) Est-ce que nos dogmes sont des fables? Si vous êtes chrétiens, croyez Jésus-Christ sur parole; si vous croyez Jésus-Christ, manifestez votre foi par vos œuvres. Et comment vos œuvres manifesteront-elles votre foi? A condition que vous mépriserez la mort. C'est par là que nous différons des infidèles. Eux, ils ont raison de craindre la mort; car ils n'ont pas l'espoir de ressusciter. Mais vous qui marchez dans une meilleure voie, et qui pouvez nourrir votre âme de cette espérance d'une résurrection future, seriez-vous excusables d'avoir cette assurance, et de craindre cependant la mort, comme ceux mêmes qui ne croient pas à la résurrection? Mais, dites-vous, ce n'est pas la mort qui m'effraye, c'est le genre de mort; ce que je redoute, c'est d'avoir la tête tranchée.

Ainsi donc vous ne voudriez point mourir comme Jean-Baptiste? car il eut la tête tranchée. Ni comme saint Etienne? car il fut lapidé. Les martyrs, selon vous, ont donc fini misérablement; car les uns sont morts par le feu, les autres par le fer. Les uns ont été jetés à la mer, les autres dans des précipices, les autres livrés en proie aux bêtes féroces. Faire une fin misérable, ô homme, ce n'est point mourir de mort violente, mais mourir dans le péché. Ecoutez le Prophète qui, après avoir médité ce sujet, s'écrie : *Quoi de plus affreux*

que la mort des pécheurs? (Ps. XXXIII, 22.) Il ne s'agit point d'une mort violente, mais bien de la mort dans le péché. Et c'est à juste titre. Après qu'ils ont quitté cette vie, les pécheurs souffrent d'horribles supplices, des tourments qui ne doivent jamais cesser. C'est un ver dont le venin les dévore, un feu qui ne s'éteint point; ce sont les ténèbres extérieures, des liens qui ne se briseront jamais, le grincement de dents, la tribulation, les angoisses, la damnation éternelle.

3. Si tels sont les maux réservés aux pécheurs, que leur importe de mourir chez eux et dans leurs lits? Et au contraire le juste doit-il s'affliger de sortir de ce monde par l'épée ou par le feu, puisqu'il doit entrer en possession de biens immortels? Oui, *la mort des pécheurs est affreuse.* Ainsi mourut ce riche qui avait méprisé Lazare : chez lui, dans son lit, entouré de ses proches, il mourut de mort naturelle, et une fois mort il endura des tourments que ne put adoucir en rien son bonheur d'autrefois. Il en fut bien autrement de Lazare : à la porte du riche, entouré de chiens qui léchaient ses ulcères, il mourut de mort violente : (qu'y a-t-il en effet de plus horrible que la faim ?) mais une fois mort il eut en partage les biens éternels, qu'il savourait dans le sein d'Abraham. En quoi cette mort violente lui fut-elle donc funeste et quel profit revint au riche d'une mort plus douce? Mais, dites-vous, nous ne craignons pas de mourir de mort violente; nous redoutons de mourir injustement et d'être punis avec les coupables, sans avoir rien fait pour mériter les soupçons qui pèsent sur nous. Que dites-vous, je vous prie? Vous craignez de mourir injustement? Voudriez-vous donc avoir mérité la mort? Et qui serait assez misérable, assez insensé pour préférer une juste mort, quand il est menacé de mourir injustement? Si nous devons craindre la mort, c'est quand nous l'avons méritée par nos crimes. Car mourir injustement, c'est mourir comme les saints. Que d'hommes en honneur auprès de Dieu et célèbres par leur piété ont eu à subir une mort injuste! Abel d'abord, qui sans avoir péché contre son frère, sans avoir offensé Caïn, mais uniquement pour avoir honoré Dieu, fut cruellement égorgé. Si Dieu le permit, était-ce amour, était-ce haine de sa part? Evidemment c'est qu'il aimait Abel, et qu'il voulait par ce meurtre horrible rehausser encore l'éclat de sa couronne. Vous le voyez donc, il ne faut redouter ni une mort violente, ni une mort injuste, mais la mort dans le péché. Abel mourut injustement; Caïn vécut dans la crainte et dans la douleur. Qui donc eut le sort le plus heureux, celui qui s'était endormi dans la justice ou celui qui vivait dans le péché? Celui qui mourut injustement ou celui qui reçut une juste punition? Voulez-vous que je vous dise pourquoi vous craignez de mourir ? C'est que le désir du royaume céleste n'a point ému nos cœurs, l'amour des biens futurs ne les a point embrasés. Autrement nous n'aurions que du mépris pour les choses présentes, à l'exemple de saint Paul. Nous ne craignons pas l'enfer, et c'est pourquoi nous craignons la mort. Nous ne savons pas ce qu'il y a d'insupportable dans cet éternel supplice ; et c'est pourquoi nous craignons la mort au lieu de craindre le péché. Ah ! si la crainte de l'enfer avait rempli nos âmes, la crainte de la mort n'aurait pu s'y glisser. Et sans avoir besoin d'en chercher bien loin la preuve, je la trouve ici même et dans ce qui s'est passé naguère. Dès qu'on eut publié dans Antioche la levée de ce tribut qui vous paraissait excessif, on s'agita, on discuta, on exhala ses plaintes et son indignation : on se disait les uns aux autres : c'est une vie qui n'est plus tolérable, c'est la ruine de notre cité, personne ne pourra supporter le poids d'une pareille contribution : on se lamentait, comme s'il se fût agi de perdre la vie.

Ensuite, quand par une audace criminelle, des scélérats, foulant les lois aux pieds, eurent renversé les statues et exposé tous les citoyens à perdre la vie, quand nous vîmes l'Empereur irrité, et que nous pûmes craindre la mort; dès lors plus d'angoisses au sujet de nos biens ; mais tous de dire : Ah ! que l'Empereur nous dépouille de nos biens; nous nous passerons de champs et de richesses, pourvu qu'on nous promette la vie sauve. Ainsi avant que la crainte de la mort se fût emparée de nous, ce qui nous tourmentait, c'était la perte de nos richesses ; le crime de lèse-majesté une fois commis, nous eûmes peur de mourir et cette crainte fit disparaître nos précédentes appréhensions. De même si la crainte de l'enfer eût passé dans nos âmes, celle de la mort n'y aurait point pénétré. Quand le corps est sous l'empire d'une double souffrance, la plus forte d'ordinaire empêche de sentir l'autre; il en aurait été de même pour nos âmes. Si notre âme avait gardé

la crainte des supplices à venir, cette crainte eût comme étouffé celle des maux de la vie présente. Que l'on s'applique à ne point perdre de vue les peines de l'enfer, et on se rira de la mort, et non-seulement on sera délivré des angoisses de cette vie, mais on sera de plus arraché aux flammes éternelles. Si l'on ne cesse de craindre l'enfer on ne tombera jamais dans ce feu dévorant : cette crainte entretenue dans l'âme ne peut manquer de la rendre vertueuse.

N'est-il pas à propos que je vous dise aujourd'hui : *Mes frères, ne ressemblez point aux enfants par vos sentiments, mais ressemblez-leur quant à la méchanceté?* (I Cor. XIV, 20.) C'est une crainte d'enfants que de redouter la mort, sans craindre le péché, car les petits enfants ont peur d'un masque, et le feu ne les effraye pas; qu'on les porte près d'un flambeau allumé, ils tendent aussitôt la main vers le flambeau et vers la flamme. Un masque, qui n'a pourtant rien de terrible, les glace d'effroi, et le feu, qui est si dangereux, ils ne le craignent point. Nous aussi nous craignons la mort, qui est comme un masque sans danger, et nous ne craignons point le péché qu'il faudrait craindre et dont le feu dévore la conscience. Et ce n'est point la nature, mais l'ignorance qui produit cette erreur. Comprenons bien ce que c'est que la mort, et jamais nous ne la redouterons. Qu'est-ce donc enfin que la mort? Mourir, c'est se dépouiller d'un vêtement. Le corps, n'est-ce point comme un vêtement donné à l'âme, que la mort lui enlèvera pour quelque temps, et que nous reprendrons un jour entouré d'éclat? Qu'est-ce donc que la mort? C'est un pèlerinage, c'est un sommeil un peu plus long que de coutume. Si vous craignez la mort, craignez donc aussi de dormir. Si vous vous affligez de voir mourir vos frères, gémissez aussi de les voir manger ou boire : car si l'un est naturel, l'autre ne l'est pas moins. Non, ne vous affligez point de ce qui est naturel; affligez-vous plutôt à la vue d'actions perverses. Ne pleurez point ceux qui meurent, mais pleurez ceux qui vivent dans le péché.

4. Voulez-vous une autre raison de cette crainte que nous cause la mort? Nous vivons avec trop de négligence, nous n'avons pas une conscience assez pure. S'il en était autrement, rien ne nous eût effrayé, ni la mort, ni la faim, ni la perte de nos biens. Non, rien de tout cela ne peut nuire à l'homme vertueux ni le priver de la joie intérieure; celui que soutient l'espoir des biens à venir, rien ne peut le plonger dans la tristesse. Quelque traitement qu'il endure, jamais l'homme vraiment généreux n'en éprouvera de chagrin. On lui enlèvera ses richesses? Mais il en a d'autres dans le ciel. On le bannira de sa patrie? Mais c'est l'envoyer à la céleste Jérusalem. On le chargera de chaînes? Mais sa conscience est libre, et il ne sent pas ces liens extérieurs. On fera mourir son corps? Mais il ressuscitera un jour. Impossible de blesser personne, si l'on se bat contre une ombre, si l'on frappe de grands coups dans l'air; or, lutter contre le juste, c'est se battre contre une ombre, c'est s'épuiser en vain : on ne pourra lui faire de blessures. Donnez-moi donc la ferme assurance que je posséderai le royaume des cieux, et dès aujourd'hui, si vous le voulez, tranchez-moi la tête : je vous saurai gré de ce meurtre, puisque vous me mettrez si promptement en possession de ces biens. Ce qui nous désole en effet, c'est cette multitude de péchés qui nous empêchera d'arriver à ce royaume céleste.

Eh bien! cessez de vous lamenter en face de la mort; pleurez vos péchés pour les anéantir. La tristesse, dans les desseins de Dieu, ne doit point avoir pour objet la perte de nos biens, la mort, ni rien d'analogue; elle doit servir à effacer les fautes que nous avons commises. Un exemple vous le montrera. Les médicaments ont été faits en vue des maladies qu'ils peuvent guérir, et non pas en vue de celles qu'ils ne peuvent en rien soulager. Je vais développer ma pensée. Un remède est bon pour les maladies des yeux, mais c'est le seul usage auquel on puisse l'employer; ne doit-on pas dire qu'il a été fait exclusivement pour les yeux, et non pour l'estomac, ni pour les mains, ni pour aucun autre membre? Appliquons à la tristesse ce qui vient d'être dit, et nous trouverons qu'elle n'est d'aucun effet pour les divers accidents de la vie, et que le seul mal dont elle puisse nous guérir, c'est le péché. Il est donc certain qu'elle est uniquement destinée à nous en délivrer. Parcourons les uns après les autres les maux qui nous accablent, appliquons la tristesse comme remède, et voyons quelle en est l'efficacité. Qu'on ait perdu sa fortune, en vain s'affligera-t-on ; on ne réparera point ce dommage. On a perdu un fils, en vain se désolera-t-on, le mort ne ressuscitera

point, et cette tristesse ne lui sera d'aucun secours. Que l'on soit flagellé, souffleté, accablé d'outrages; nulle douleur ne fera disparaître l'insulte. C'est une infirmité, c'est une dangereuse maladie qui survient; le chagrin, loin de guérir le mal, ne fait que l'aggraver. Le chagrin n'a servi de rien, vous le voyez. Mais si l'on s'attriste après avoir péché, le péché disparaît, la faute est réparée. Et le Seigneur nous le fait voir manifestement, quand il dit : *A cause de son péché je l'ai plongé un instant dans la tristesse; j'ai vu son affliction, sa démarche humiliée, et j'ai corrigé ses voies.* (Isai. LVII, 17, 18.) C'est pourquoi saint Paul dit aussi : *La tristesse qui est selon Dieu produit le repentir et assure le salut.* (II Cor. VII, 10.) Donc, puisque évidemment la tristesse ne peut compenser ni la perte des biens, ni les outrages, ni la calomnie, ni les mauvais traitements, ni la maladie, ni la mort, ni rien d'analogue, et qu'elle n'a de force que pour détruire le péché en l'effaçant, Dieu ne l'a pas créée dans un autre dessein.

Ne nous plaignons donc plus de la perte de nos biens, ne déplorons que nos fautes, et de cette tristesse nous recueillerons les fruits les plus abondants. On vous enlève une partie de vos richesses; n'en concevez aucune douleur; ce serait une douleur inutile. Vous avez péché, attristez-vous; cette tristesse vous sera salutaire; et considérez la puissance et la sagesse de Dieu. Du péché proviennent ces deux maux, la tristesse et la mort : *Du jour où vous en aurez mangé, dit le Seigneur, vous mourrez de mort.* (Gen. II, 17.) Et s'adressant à la femme, il lui dit : *Vous enfanterez dans la douleur.* (Gen. III, 16.) C'est par ces deux choses que Dieu enlève le péché, et sorties, pour ainsi parler, du sein du péché, elles lui donnent la mort. Que la tristesse et la mort fassent disparaître le péché, on le voit assez par les martyrs; on le voit encore par ces paroles que l'Apôtre adresse aux pécheurs : *Il y a parmi vous beaucoup de malades et d'infirmes, et beaucoup aussi se sont endormis dans la mort.* (I Cor. XI, 30.) C'est comme s'il disait : après avoir péché, vous mourez, afin que la mort vous délivre du péché. Et l'Apôtre ajoute : *Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions point jugés; et quand le Seigneur nous juge, c'est afin de nous instruire, de peur que nous ne soyons condamnés avec le monde.* (Ibid. vers. 31, 32.) De même que le ver naît du bois et le ronge, de même que la teigne ronge la laine qui l'a produite; de même aussi, la tristesse et la mort dévorent le péché qui leur a donné naissance.

Ne craignons donc point la mort, mais craignons seulement le péché, et qu'il soit l'unique objet de notre douleur. Si je vous tiens ce langage, ce n'est pas que je pressente rien de fâcheux pour vous; mais je voudrais vous voir ne plus craindre autre chose que le péché, et accomplir toujours par vos œuvres la loi de Jésus-Christ : *Quiconque ne porte pas sa croix,* dit-il, *et refuse de me suivre, celui-là n'est pas digne de moi.* (Matth. X, 38.) Il ne s'agit certes point de porter une croix sur nos épaules, mais d'avoir sans cesse la mort devant les yeux, comme saint Paul qui mourait chaque jour, et se riait de la mort et méprisait la vie présente. (I Cor. XV, 13.) Car vous êtes des soldats : sans cesse vous avez à combattre, et le soldat qui redoute la mort n'aura jamais de bravoure. De même le chrétien qui craint le danger n'accomplira jamais rien de grand ni d'admirable; bien plus, il sera facile à renverser; s'il est, au contraire, intrépide et magnanime, on ne pourra le prendre, on ne pourra le vaincre. Les trois enfants n'eurent point peur des flammes, et ils échappèrent à la mort; nous aussi, nous en serons préservés, si nous ne la redoutons point. Ils ne tremblèrent point à la vue des flammes, car il n'y a point de crime à devenir la proie des flammes; mais ils craignirent de pécher, car c'est un crime de tomber dans l'impiété. Empressons-nous de les imiter, eux et ceux qui leur ressemblent; cessons de craindre le péril, si nous voulons nous y soustraire.

5. *Je ne suis point prophète, ni fils de prophète.* Cependant, j'en suis sûr, et je le proclame bien haut, si nous changeons de conduite, si nous avons quelque souci de notre âme et que nous abandonnions le péché, il ne nous arrivera rien de triste ni de fâcheux; et cela, parce que Dieu est la clémence même : j'en atteste ces villes, ces nations, ces peuples qu'il a sauvés. Il avait menacé la ville de Ninive : *Encore trois jours,* dit-il, *et Ninive sera détruite de fond en comble.* (Jonas, III, 4.) Eh bien! dites-moi, Ninive fut-elle renversée? cette ville fut-elle anéantie? Au contraire, elle se releva, elle devint plus illustre, et tant de siècles écoulés n'ont pu détruire sa gloire. Aujourd'hui encore nous la célébrons tous, nous l'admirons tous. N'a-t-elle pas été, dès ce mo-

ment, comme un port ouvert à tous les pécheurs, pour les mettre à l'abri du désespoir? Ne les invite-t-elle pas à la pénitence, et en leur montrant ce qu'elle fit pour apaiser la colère de Dieu, ne leur persuade-t-elle pas de ne jamais désespérer de leur salut, mais de mener une vie vertueuse, et de se rassurer par l'espérance de voir cesser leurs angoisses? Le chrétien le plus lâche ne se sentira-t-il pas excité par cet exemple? Dieu ne craignit point de rétracter sa parole, pour laisser subsister Ninive; ou plutôt il n'eut pas à se rétracter. Si les Ninivites avaient continué de pécher, et que la sentence fût demeurée sans effet, il y aurait lieu d'être surpris; mais les Ninivites se convertirent, ils quittèrent leurs désordres, et c'est là ce qui apaisa la colère de Dieu. Qui pourrait donc trouver à redire à cette prophétie, et en taxer les termes de mensonges? Dieu, en effet, se montra fidèle à cette loi qu'il établit dès le principe pour tous les hommes, et qu'un de ses prophètes fut chargé de leur annoncer. *Voici ce que je dis aux nations et aux royaumes: Je les arracherai dans leurs racines, je les détruirai de fond en comble, je les anéantirai; s'ils se repentent de leurs fautes, je retirerai aussi les menaces que j'avais prononcées.* (Jérém. XVIII, 7, 8.) C'est d'après cette loi qu'il fait grâce aux Ninivites repentants : ils reviennent de leurs désordres, il dépose lui-même son courroux. Il connaissait la vertu de ce peuple, et c'est pourquoi il presse si vivement le prophète. Quel trouble aussi dans cette cité, quand la parole prophétique y eut retenti! mais, loin de lui nuire, cette crainte lui fut salutaire. Oui, elle enfanta, pour ainsi dire, le salut des Ninivites. Ces menaces les arrachèrent au péril, cette sentence de mort les empêcha de mourir. Quel nouveau, quel admirable prodige! Ce sont des menaces de mort qui enfantent la vie! La sentence une fois portée reste sans effet, bien différente en cela des sentences prononcées par les juges d'ici-bas.

Dans nos tribunaux, proclamer une sentence, c'est en assurer l'effet; la sentence divine, c'est assez de la promulguer pour lui enlever toute sa force. Si on ne l'eût promulguée, les pécheurs ne l'eussent point entendue; ne l'ayant pas entendue, ils n'eussent point fait pénitence, ils n'eussent pas éloigné d'eux le châtiment, ils n'eussent pas été si merveilleusement délivrés. Et n'est-ce pas, en effet, une délivrance merveilleuse? Le juge porte la sentence, et les coupables l'annulent par le repentir. Ils n'abandonnent point leur ville, comme nous avons fait; mais ils y restent, et cette ville, sur le point de s'écrouler, ils savent la raffermir sur ses fondements. C'était comme un piége pour eux, et ils en font un rempart; c'était un gouffre, un précipice, et ils en font une tour capable de les défendre. Le prophète leur annonce que leurs maisons doivent s'écrouler, et ils ne les fuient point, mais ils quittent le péché; ils ne désertent pas leurs demeures, comme nous faisons maintenant, mais ils sortent des voies perverses qu'ils avaient suivies jusqu'alors. Est-ce que ce sont les murs, disent-ils, qui ont provoqué la colère du Seigneur? C'est nous qui avons fait le mal, préparons donc aussi le remède. Aussi crurent-ils devoir assurer leur salut[1], non pas en changeant de place, mais en corrigeant leurs mœurs.

6. Voilà ce que faisaient des Barbares, et nous ne rougissons point, et nous ne nous cachons point, quand, au lieu de les imiter, nous prenons la fuite, quand nous agissons comme des gens plongés dans l'ivresse, quand nous songeons à sauver nos richesses? Le Seigneur est irrité contre nous, et nous, au lieu d'apaiser sa colère, nous emportons nos trésors et nous cherchons à les mettre en sûreté, quand nous devrions chercher un asile où pût se réfugier notre âme; ou plutôt nous n'avons pas à chercher; une vie juste et vertueuse la met à l'abri de tout péril. Si nous nous irritons, si nous nous indignons contre un de nos serviteurs, et qu'au lieu de s'excuser il descende à sa chambre, rassemble ses vêtements et toutes ses hardes pour s'enfuir, souffrirons-nous volontiers d'être ainsi méprisés? Renonçons donc à ce puéril empressement, et que chacun de nous dise au Seigneur : *Comment fuir le vent de ta colère, comment fuir ton visage irrité?* (Ps. CXXXVIII, 7.) Imitons la sagesse des Ninivites : ils firent pénitence sans savoir cependant si Dieu leur pardonnerait, car la sentence ne disait pas : si vous vous convertissez et que vous fassiez pénitence, j'épargnerai votre ville; mais simplement : *Encore trois jours, et Ninive sera détruite.* Et ils s'écriaient : *Qui sait si le Seigneur n'exécutera point les menaces qu'il a prononcées contre nous?* (Jon. III, 4, 9.) Ils ignorent donc ce qui arrivera, et cependant ils s'empressent de faire pénitence; ils ne connaissent pas l'étendue de la divine miséri-

corde; ils sont incertains, et pourtant ils se convertissent.

Il n'y avait point, pour les instruire, d'autres Ninivites sauvés par la pénitence; ils n'avaient point lu les prophètes, ni entendu les patriarches; personne pour leur donner des conseils, personne pour les exhorter; et par eux-mêmes ils ne pouvaient se persuader que la pénitence fût capable d'apaiser entièrement la colère de Dieu. Les menaces qu'ils avaient entendues ne le leur faisaient point supposer; ils doutaient, ils hésitaient, et cependant quelle admirable pénitence! Insensés que nous sommes! Ils ne peuvent compter sur le pardon, et leur conversion est si parfaite! et vous qui pouvez compter sur la bonté du Seigneur, qui avez reçu tant de gages de sa sollicitude, qui avez entendu les prophètes et les apôtres, vous que les événements eux-mêmes ont dû instruire, vous ne voulez point vous mesurer avec eux et les égaler en vertu! Oui, ces hommes firent preuve d'une grande vertu, mais Dieu manifesta encore plus de clémence; et pour s'en convaincre, il suffit de considérer l'énergie des menaces. S'il n'ajouta pas à la sentence : Faites pénitence et je vous pardonnerai, c'est qu'il voulait, en évitant de s'expliquer, redoubler la crainte et hâter ainsi la conversion des Ninivites. Le prophète, il est vrai, est couvert de confusion, quand il prévoit ce qui doit arriver, quand il pressent que l'effet ne suivra point ses paroles; mais rien de semblable en Dieu, qui ne veut qu'une chose, le salut des hommes et la conversion de son serviteur.

A peine Jonas a-t-il mis le pied sur le navire, que Dieu soulève les flots de la mer, pour nous montrer que là où règne le péché, là aussi règne la tempête, et que là où règne la désobéissance, là soufflent aussi les vents orageux; ce qui ébranlait la ville de Ninive, c'étaient les péchés de ses habitants. Si le navire était agité, c'est que le prophète avait désobéi. Les matelots précipitèrent Jonas à la mer, et le navire se raffermit. Nous aussi précipitons nos péchés dans l'abîme, et la cité de notre âme reprendra sa fermeté. A quoi nous sert-il de fuir? Le prophète s'enfuit aussi, et loin de lui être utile, cette fuite causa son malheur. Il fuyait la terre; mais il ne pouvait échapper à la colère de Dieu. Jonas fuyait la terre, et Dieu amena la tempête sur les flots de la mer. Non-seulement il ne lui fut pas avantageux de fuir, mais il fit courir les plus grands dangers à ceux qui le reçurent parmi eux; il était tranquillement assis dans un navire; matelots et pilotes étaient à leur poste, le navire était muni de tous ses agrès, et Jonas faillit perdre la vie. On le jeta dans la mer; par ce supplice il expia sa faute, et transporté dans un navire immense, dans le ventre d'une baleine, il n'y courut aucun péril. Vous le voyez, un navire n'offre au pécheur aucune garantie de salut; mais l'homme qui a secoué son péché, la mer ne peut l'engloutir, les bêtes féroces ne peuvent le dévorer. Les flots le reçurent donc et ne l'étouffèrent point; une baleine le saisit, et ne le dévora point; mais l'animal et la mer le rendirent à Dieu, comme un dépôt confié à leur garde. Ainsi le prophète apprenait-il à être doux et miséricordieux, à ne point se montrer plus cruel que des matelots sans raison, que les flots irrités, que les animaux eux-mêmes.

Ce ne fut pas en effet dès le principe que les matelots le précipitèrent du vaisseau, ils y furent contraints par la nécessité; quant aux flots et à la baleine, ils furent pleins de douceur à son égard; Dieu le voulait ainsi. Jonas revint donc, prêcha, menaça, persuada, sauva, convertit : il n'eut besoin que d'une seule prédication pour tout rétablir. Il ne lui fallut pas des jours entiers, des exhortations multipliées; ce fut assez de quelques paroles pour amener tous les Ninivites à faire pénitence. Aussi Dieu ne le conduisit pas à Ninive tout au sortir du vaisseau; mais les matelots le livrèrent aux flots de la mer, la mer à la baleine, la baleine le rendit à Dieu, Dieu le transmit aux Ninivites; et s'il fit passer le prophète fugitif par tant de détours, c'était pour apprendre à tous qu'il est impossible d'échapper aux mains du Seigneur. Qu'importe où le pécheur transporte son péché; partout des maux sans nombre viendront fondre sur lui; et s'il n'est personne qui puisse lui nuire, la nature se soulèvera de toute part contre lui. Ne cherchons donc pas notre salut dans la fuite, mais bien dans le changement de vie. Dieu s'indigne-t-il de vous voir rester dans une ville, et veut-il que vous en sortiez? Non; ce sont vos péchés qui l'irritent. Donc abandonnez le péché; et si vous voulez guérir la blessure, faites-en disparaître la cause. Les contraires se guérissent par les contraires; c'est ce que disent les médecins. Un excès de nourriture a-t-il donné la fièvre? on a recours à la diète. Est-ce le chagrin qui rend malade? Il faut des distractions. Les ma-

ladies de l'âme se traitent de la même manière. C'est l'engourdissement qui a provoqué la colère? Apaisons-la par notre zèle, et faisons voir du changement dans nos mœurs; le jeûne sera notre auxiliaire et notre allié, et avec le jeûne, l'affliction où nous sommes et la crainte des périls qui nous menacent. Faisons donc violence à notre âme; jamais il n'y eut de moment plus favorable : nous lui persuaderons aisément tout ce que nous voudrons lui persuader. Quand on tremble, quand on est saisi de frayeur, privé de toute jouissance, plongé dans la crainte, on peut aisément devenir sage et s'empresser de recevoir dans son cœur les précieux germes de la vertu.

7. Persuadons-lui d'abord de fuir les jurements, et de commencer par là sa transformation. Je vous y exhortais déjà hier et avant-hier; j'y reviens encore aujourd'hui, j'y reviendrai demain, et après-demain. Que dis-je? Je ne cesserai de vous en parler, tant que je ne verrai pas de changement en vous. Si l'on ne rougit point d'enfreindre la loi de Dieu, à plus forte raison ne devons-nous point rougir, nous qui vous la rappelons, de vous exhorter si fréquemment. Si l'on redit sans cesse les mêmes choses, c'est la faute non de celui qui parle, mais de ses auditeurs qui oublient si vite les préceptes les plus simples et les plus faciles à observer.

Quoi de plus aisé que de ne pas jurer? Il suffit d'en prendre l'habitude; ici point de fatigue corporelle, ici point de dépenses à faire. Voulez-vous savoir comment on peut triompher d'un vice, et se délivrer d'une mauvaise habitude? En voici le moyen, et il est infaillible. Etes-vous sujets à ce vice, ou bien votre serviteur, vos fils, vos femmes, ont-ils contracté l'habitude de jurer? On les avertit sans cesse et rien ne les corrige; privez-les de nourriture et qu'ils aillent se coucher sans manger. Infligez-leur, infligez-vous à vous-mêmes cette condamnation qui, loin de vous nuire, vous sera très-profitable. C'est le propre des choses spirituelles : elles sont profitables et assurent une prompte correction. Une langue que l'on châtie souvent n'a besoin d'être avertie par personne; elle a de puissants conseillers dans les tourments de la soif et de la faim. Et fussions-nous stupides, ce supplice d'une journée entière nous avertira bien assez pour que nous puissions nous passer de tout autre avertissement. Vous avez applaudi mes paroles; applaudissez par vos œuvres. Autrement quel profit retireriez-vous de ce discours? Qu'un enfant aille tous les jours à l'école sans rien apprendre, si nous lui reprochons son ignorance, lui suffira-t-il de répondre : mais, je vais tous les jours à l'école? Et n'est-ce pas là surtout ce qui le condamne? Faisons-nous à nous-mêmes ce reproche, et disons-nous : Que nous revient-il d'aller si souvent à l'église, de nous approcher de cette table sainte, source de tant de grâces, si nous en sortons tels que nous y sommes allés, sans jamais réformer un seul de nos défauts? Que de choses se font non pour elles-mêmes, mais à cause de leurs heureuses conséquences! Par exemple, on sème, non pour le plaisir de semer, mais bien pour moissonner plus tard. Si l'on ne devait pas récolter, il y aurait perte assurément; que de grains se corrompraient inutilement dans le sein de la terre! Le marchand ne navigue pas seulement pour le plaisir de naviguer, mais en voyageant il augmente ses richesses. Autrement que de pertes, que d'inconvénients dans tous ces voyages! Toutes ces réflexions ne peuvent-elles pas nous être appliquées? Nous aussi, nous venons à l'église non pour venir à l'église, pour y rester quelque temps, mais bien pour en retirer quelque profit spirituel. Si nous en sortons sans avoir rien obtenu, cet empressement ne servira qu'à nous condamner. Qu'il n'en soit pas ainsi; épargnons-nous un tel malheur. En quittant ce lieu, examinez, voyez comment vous pouvez observer la loi qui vous est imposée.

Que les amis s'en entretiennent ensemble, que les pères en causent avec leurs fils, les maîtres avec leurs serviteurs; et ainsi, quand vous reviendrez et que vous nous entendrez vous répéter ces conseils, les remords de votre conscience ne vous feront point rougir, mais vous vous réjouirez, vous serez heureux de voir que vous les avez mis à exécution pour la plupart. Ne nous contentons pas d'en faire ici le sujet de nos réflexions. Ce n'est pas une exhortation d'un moment qui peut déraciner le mal; il faut que l'épouse avertisse le mari, que le mari avertisse son épouse, qu'il y ait une sainte émulation, que tous observent à l'envi ce précepte; que celui qui l'observe fidèlement reprenne celui qui le viole et lui communique son ardeur; que celui qui reste en chemin et qui ne s'est pas encore réformé, jette les yeux sur celui qui le devance et s'efforce de l'at-

teindre. Si telles sont nos pensées, si telle est notre ardeur, bientôt tout le reste sera en voie de prospérité. Ayez à cœur l'œuvre de Dieu, et Dieu prendra soin de vos intérêts. Ne me dites pas : Et si quelqu'un nous met dans la nécessité de jurer? S'il refuse de nous croire, à moins que nous ne jurions ? Dès qu'il s'agit de violer une loi, il ne faut point parler de nécessité. Une seule chose est absolument nécessaire, c'est de ne pas offenser Dieu. Eh bien ! Je l'admets encore ! retranchez les serments inutiles, ceux que sans aucune raison, sans aucune nécessité vous proférez chez vous avec vos amis et vos serviteurs ; que ceux-ci disparaissent, et pour ceux-là vous n'aurez plus besoin de mes conseils. Si l'on en vient à craindre, à éviter de jurer souvent, fût-on contraint mille fois de jurer, jamais on ne consentira à reprendre cette funeste habitude. De même que maintenant nos efforts, les inquiétudes, les menaces, la crainte, les avertissements, les conseils ont bien de la peine à nous faire perdre l'habitude de jurer ; de même alors, serions-nous mille fois pressés par la nécessité, rien ne pourra nous persuader de transgresser la loi de Dieu. On ne voudrait point porter les lèvres à un breuvage empoisonné ; quelque pressante nécessité qu'il y eût, on ne voudrait non plus alors se rendre coupable en proférant des jurements. Qu'il en soit ainsi ! Vous y trouverez des consolations, et un puissant encouragement pour la pratique des autres vertus. N'a-t-on rien fait encore, on s'engourdit et on ne tarde pas à succomber ; mais a-t-on conscience d'avoir accompli même un seul précepte, on a bon espoir pour les autres et on se met avec ardeur à les observer. On réussit pour un second, pour un troisième, et on ne s'arrête plus qu'on ne soit arrivé à la perfection. N'est-il pas vrai que plus on amasse de richesses, plus on les désire ? C'est ce qui arrive surtout quand il s'agit des progrès spirituels. C'est pourquoi je vous presse si vivement de vous mettre à l'œuvre, d'établir dans vos âmes le fondement de la vertu ; nous vous prions, nous vous supplions de vous rappeler nos paroles non-seulement quelques instants, mais chez vous, mais sur la place publique, mais partout où vous vous trouverez.

Que ne puis-je vivre habituellement avec vous tous ! Je n'aurais pas eu besoin de vous faire ce long discours : mais cela ne se peut. En mon absence, souvenez-vous donc de mes paroles, et quand vous êtes à table, imaginez-vous me voir entrer, croyez que je me tiens devant vous pour faire retentir à vos oreilles tout ce que je vous dis maintenant ; et partout où il sera question de moi, songez avant tout à ce précepte, et récompensez-moi par là de tout l'amour que je vous porte. Vous voir corrigés de ce défaut, c'est là tout mon désir, ce sera pour moi la digne récompense de mes travaux. Si donc vous voulez accroître notre zèle, si vous tenez à ranimer votre espérance, à acquérir plus de facilité pour les autres commandements, gravez profondément cette loi dans vos âmes, et vous saurez alors quel avantage vous offre cette exhortation. Un vêtement d'or est de soi très-beau, mais si notre corps en est revêtu, il nous paraîtra encore plus beau ; ainsi les commandements de Dieu sont beaux, même quand on se contente de les louer ; mais leur beauté saisit encore davantage, quand on les observe. Ici vous louez un instant les paroles que nous vous adressons ; mais si vous les mettez en pratique tous les jours et en tout temps, c'est vous-mêmes, c'est nous-mêmes que vous louerez. Et encore ce qui importe, ce n'est pas de nous décerner de mutuels éloges, mais bien d'être agréables à Dieu ; non-seulement nous lui serons agréables, mais encore nous recevrons de sa libéralité de beaux, d'ineffables présents. Puissions-nous tous les mériter par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire soit au Père, avec le Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LES STATUES

AU PEUPLE D'ANTIOCHE.

SIXIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

Les magistrats détournent du crime par la crainte qu'ils inspirent. — L'Eglise console ceux que les magistrats ont effrayés. — Divers motifs de consolation proposés aux habitants d'Antioche : Les angoisses passées et présentes suffiront à la clémence divine. — Dieu leur a donné des marques de sa protection : obstacles qui ont retardé les messagers. — Clémence de l'empereur à l'occasion de la fête de Pâques. — Il ne faut pas craindre la mort; il faut craindre le péché : Lazare et le mauvais riche. — Les trois enfants dans la fournaise ardente. — Exhortation à ne plus jurer.

1. Nous avons déjà consacré bien des jours à ranimer votre courage. Nous continuons à le faire; et tant que cette blessure de la tristesse ne sera point fermée, j'y appliquerai le remède de la consolation. Si en effet les médecins traitent les plaies du corps jusqu'à ce que toute douleur ait cessé, ne doit-on pas en agir de même à l'égard des maux de l'âme? La plaie de vos âmes, c'est la tristesse, et il faut y verser sans cesse l'eau bienfaisante des douces paroles. Oui, elles apaisent les mouvements de l'âme, mieux qu'une eau tiède n'adoucit les tumeurs de la chair. Les médecins ont besoin d'une éponge, nous c'est avec la langue que nous appliquons le remède : nous n'avons pas besoin de feu, comme les médecins, pour échauffer l'eau; c'est la grâce de l'Esprit-Saint qui échauffe nos discours. Aujourd'hui encore nous chercherons à vous consoler. Si nous ne le faisions, où trouveriez-vous du soulagement à vos maux? Les juges épouvantent; donc les prêtres doivent consoler : les magistrats menacent; donc l'Eglise doit rassurer les âmes.

Voyez comment on se conduit envers les enfants : Le maître les effraye, les frappe, les renvoie tout en pleurs à leurs mères; les mères les prennent sur leur sein, les embrassent, essuient leurs larmes, les couvrent de baisers, calment leur chagrin, et leur font sentir tout ce qu'il y a d'utile pour eux dans cette sévérité de leurs maîtres. Les magistrats vous ont effrayés, vous ont plongés dans l'inquiétude; l'Eglise, notre mère commune, vous ouvre son sein, vous reçoit dans ses bras, vous donne chaque jour des consolations, et je le répète, cette terreur et ces consolations vous offrent de grands avantages.

La crainte qu'inspirent les magistrats ne permet point à la mollesse de nous anéantir; les consolations que nous donne l'Eglise nous empêchent de succomber sous les coups de la tristesse; et c'est ainsi que Dieu prend soin de notre salut. C'est lui, c'est lui-même qui arme les magistrats pour effrayer ceux qui vivent dans le relâchement; c'est lui qui choisit les prêtres pour consoler ceux qu'afflige la douleur. Et n'est-ce pas ce qu'enseignent l'Ecriture

et l'expérience? Si malgré les magistrats, malgré ces soldats toujours en armes, la fureur de quelques étrangers sans aveu a pu dans un instant allumer un tel incendie, soulever une pareille tempête, et nous faire craindre à tous un horrible naufrage, jusqu'où se serait portée leur folie, si la crainte des magistrats ne les avait retenus? N'auraient-ils pas détruit cette ville de fond en comble, et après avoir tout renversé, n'en seraient-ils pas venus à nous donner la mort? Faites disparaître les tribunaux, et du même coup vous ferez disparaître l'ordre du milieu de la société. Enlever le pilote au navire, c'est submerger le navire ; enlever le général à son armée, c'est livrer pieds et poings liés les soldats à l'ennemi. De même, si l'on supprime les magistrats dans une cité, il y aura moins de règle dans notre vie que dans celle des animaux. On s'attaquera, on se dévorera; le riche se précipitera sur le pauvre, le fort sur le faible, l'audacieux sur le pacifique. De nos jours, par la grâce du Seigneur, nous ne voyons rien de semblable : Ceux qui vivent dans la piété n'ont pas besoin d'être repris par les magistrats. *La loi n'a pas été faite pour le juste,* dit l'Ecriture. (I Tim. I, 9.) Mais que d'hommes, ne songeant qu'à faire le mal, rempliraient les villes de désordres, s'ils n'étaient retenus par la crainte; et c'est ce que saint Paul avait en vue, quand il disait : *Toute puissance vient de Dieu; et les pouvoirs qui existent, c'est Dieu qui les a établis.* (Rom. XIII, 1.) Les magistrats sont pour les cités ce que sont les pièces de bois pour un édifice : ôtez celles-ci, et les murailles aussitôt s'écroulent d'elles-mêmes. Ainsi, que dans le monde il n'y ait plus de magistrats pour inspirer la terreur, familles, cités, nations s'affaisseront au milieu de cette licence universelle, personne n'étant là pour les contenir, les repousser, et les contraindre par la terreur à demeurer en repos.

Ne nous plaignons donc pas, mes chers auditeurs, de la crainte qu'inspirent les magistrats; mais remercions Dieu d'avoir secoué lui-même notre torpeur et réveillé notre zèle. Quel mal nous a fait, je vous le demande, ce souci, cette inquiétude? Il nous a rendus plus sérieux et plus doux, plus empressés et plus attentifs; nous ne voyons plus personne s'enivrer, nous n'entendons plus de chansons déshonnêtes; ce sont des supplications continuelles, des larmes, des prières; plus de ces rires intempestifs, de ces paroles honteuses, de ces désordres scandaleux : Notre cité maintenant ressemble à une femme de haut rang, toujours modeste et réservée. Est-ce donc là ce dont vous vous plaignez? je vous le demande. Ah ! réjouissez-vous plutôt, et remerciez Dieu qui a fait disparaître en si peu de jours, grâce à cette terreur, une mollesse si déplorable. Je ne le nie point, dites-vous; si cette crainte n'est suivie d'aucun autre mal, oui, elle nous a été fort avantageuse ; mais aujourd'hui nous tremblons que ces menaces n'aient leur effet; notre vie même est en danger. Non, ne craignez point; écoutez les consolantes paroles que vous adresse l'Apôtre : *Dieu est fidèle, et il ne permettra point que vous soyez tentés au delà de vos forces; mais dans la tentation il vous viendra en aide pour que vous puissiez la soutenir. N'a-t-il pas dit lui-même : Je ne vous laisserai pas, je ne vous abandonnerai pas ?* (II Cor. X, 18; Héb. XIII, 5; Deut. XXVI, 6; Jos. I, 5.)

S'il eût voulu, pour nous châtier, faire tomber sur nous les maux dont on nous a menacés, il ne nous eût point laissés si longtemps plongés dans la crainte ; il n'a point voulu punir, c'est pourquoi il effraye; s'il eût voulu punir, la crainte et les menaces seraient superflues. Voilà que nous avons supporté une vie plus pénible mille fois que la mort elle-même ; il y a si longtemps que nous tremblons, il y a si longtemps que les ombres mêmes nous effrayent, que nous endurons le supplice de Caïn, que de continuelles angoisses nous réveillent en sursaut! Eussions-nous irrité Dieu lui-même, que de tels supplices auraient suffi pour l'apaiser. Oui, si le châtiment n'est pas encore proportionné à l'offense, du moins il suffit à la clémence du Seigneur.

2. Ce n'est pas le seul motif que nous ayons d'espérer, il y en a beaucoup d'autres encore. Maintes fois Dieu nous a donné des gages de sa protection bien propres à raffermir notre espérance. Et d'abord les messagers de cette triste nouvelle, qui à leur départ semblaient avoir des ailes et qui se flattaient d'arriver si vite au camp, sont à peine au milieu de leur voyage; mille obstacles sont venus entraver leur course ; ils ont laissé leurs chevaux et ont pris des chars; ce qui doit encore retarder leur arrivée. Quand Dieu eut inspiré à notre père commun le dessein de quitter Antioche et d'intercéder pour nous auprès du prince, il les atteignit au milieu de leur route. Le Seigneur

ne permit point qu'ils le prévinssent, et qu'en enflammant le courroux de l'empereur, ils rendissent inutiles les excuses présentées par le pontife. N'est-il pas évident que Dieu lui-même a suscité ces obstacles? Ces hommes avaient passé toute leur vie à voyager, sans cesse ils étaient occupés à conduire des chevaux, et voilà que ces courses les accablent, les épuisent; il leur arrive tout le contraire de ce qui était arrivé au prophète Jonas. Il ne voulait point partir, et Dieu le pressait; ceux-ci voudraient arriver, il s'y oppose.

O chose vraiment nouvelle et prodigieuse! Jonas se refusait à annoncer la destruction de Ninive, et Dieu l'y contraint: eux couraient en toute hâte annoncer les ruines faites dans Antioche, et malgré eux il les arrête! Pourquoi donc? C'est qu'ici tant de promptitude eût amené des malheurs; alors elle procurait de grands avantages. Aussi, une baleine hâta l'arrivée du prophète; ici les chevaux ont entravé les messagers. Voyez-vous la sagesse de Dieu? Le moyen qui dans leur pensée devait le mieux servir leurs desseins, se changea pour eux en obstacle. Le prophète croyait échapper en s'embarquant, et il se trouva comme enchaîné par ce navire; eux, ils espéraient, grâce à la vitesse de leurs chevaux, rejoindre promptement l'empereur; et c'est là précisément ce qui les retarde. Non, l'obstacle, ce ne sont point les chevaux, ce n'est point le navire; mais la Providence de Dieu qui dispose toutes choses selon les vues de son ineffable sagesse. Et voyez avec quelle prudence cette divine Providence terrifie et console! Le jour même où furent consommés ces forfaits, elle permet le départ de ces messagers, et elle nous effraye tous par la rapidité de leur course; mais ensuite, après nous avoir atterrés deux ou trois jours, au moment où nous regardions comme inutile la démarche de notre Pontife, qui devait arriver après eux, elle dissipe nos craintes et nous console, en les arrêtant à moitié chemin, comme je l'ai dit; nous apprenons bientôt les fatigues et les accidents de leur voyage, et nous commençons à respirer. Oui, nos angoisses ont en grande partie cessé, et à cette nouvelle, nous avons adoré Dieu, comme le plus tendre des pères. C'est ainsi qu'il a pris nos intérêts, retardant par une force invisible ces odieux messagers, et leur criant pour ainsi dire : Pourquoi vous hâter de la sorte? Pourquoi tant de précipitation pour amener la ruine d'une telle cité? Est-ce une bonne nouvelle que vous portez à l'empereur? Arrêtez-vous, jusqu'à ce que mon serviteur ait pu vous prévenir, comme un excellent médecin, et vous devancer dans sa course. Si au moment où le crime venait de faire la blessure, la Providence s'est montrée si favorable, notre sécurité n'augmentera-t-elle pas, maintenant que nous sommes convertis, que nous avons fait pénitence, que nous avons tremblé si longtemps? Il y avait lieu de presser Jonas pour qu'il exhortât les Ninivites à se repentir de leurs fautes. Mais vous nous avez déjà donné des signes de pénitence et de conversion : désormais il faut répandre la consolation dans vos cœurs, il n'est plus besoin de vous effrayer par de nouvelles menaces. Et c'est pourquoi Dieu a inspiré à notre commun père le dessein de se rendre auprès de l'empereur, malgré tant d'obstacles qui s'opposaient à son départ; s'il n'eût voulu nous sauver, il ne lui eût point envoyé cette pensée; le pontife l'aurait-il eue de lui-même que Dieu l'eût empêché de la réaliser.

3. Un troisième motif d'espérer, c'est la solennité présente, que les infidèles eux-mêmes vénèrent, que notre pieux empereur a vénérée et honorée plus que tous ses prédécesseurs. N'a-t-il pas, en l'honneur de cette fête, envoyé naguère une lettre qui mettait en liberté presque tous les détenus? Le pontife lira cette lettre à l'empereur, il lui rappellera ses lois et lui dira : « Ecoute tes propres exhortations; souviens-toi de tes propres exemples; » c'est en toi-même que tu trouves un modèle de clémence. Tu n'as pas voulu faire mourir des coupables, et tu oserais mettre à mort des innocents? Par respect pour la solennité, tu rends la liberté à des condamnés, et malgré la solennité, tu vas condamner des hommes qui ne sont coupables d'aucun crime? Non, prince; il n'en sera pas ainsi. Dans cette lettre adressée à toutes les villes tu disais : « Que ne puis-je aussi ressusciter les morts! » Ah! c'est maintenant que cette clémence nous est nécessaire, que ces paroles peuvent s'accomplir. Il y a moins de gloire pour les rois à vaincre leurs ennemis, qu'à triompher de leur colère et de leur indignation. Une victoire sur l'ennemi, c'est l'œuvre des armes et des soldats, mais quand on triomphe de soi-même, on en a tout le mérite; c'est une sagesse dont personne ne diminue l'honneur en le partageant. Tu as

vaincu les barbares, sache dompter une colère royale. Montre à tous les infidèles que la crainte de Jésus-Christ peut mettre un frein à la puissance même la plus auguste. Rends gloire à Dieu, ton Seigneur, pardonne à tes frères, afin qu'un jour il t'environne d'une gloire plus brillante, et qu'en souvenir de ta clémence, il abaisse sur toi au jour du jugement des regards pleins de douceur.

Voilà ce que dira notre pontife, et il saura trouver d'autres moyens encore pour vous arracher à la colère de l'empereur. Le jeûne que nous célébrons ne sera pas seulement pour nous un puissant auxiliaire auprès du prince; il nous aidera aussi à supporter nos maux avec une généreuse fermeté. Que de consolation en effet ne nous procure-t-il point? Chaque jour nous nous rassemblons, nous entendons lire les saintes Ecritures, nous nous entretenons, nous nous lamentons ensemble, nous recevons des bénédictions, et quand nous retournons chez nous, nos douleurs sont presque apaisées. Ne nous laissons donc pas abattre, ne demeurons pas en proie à de telles angoisses, mais concevons de bonnes espérances, et appliquons nous tout entiers aux discours qui nous sont adressés. Aujourd'hui encore je vous entretiendrai du mépris de la mort. Je vous disais hier : nous craignons la mort, non qu'elle soit à redouter, mais parce que nous ne sentons pas en nous la flamme des célestes désirs, ni la crainte des feux éternels ; et parce qu'ensuite notre conscience n'est pas en repos. Voulez-vous que je vous dise une quatrième cause de ces funestes inquiétudes, une cause qui n'est pas moins réelle que les précédentes? C'est que nous ne menons pas une vie assez austère pour des chrétiens ; nous vivons dans le relâchement et la mollesse; et c'est pourquoi les biens de ce monde ont pour nous tant de charmes.

Ah ! si notre vie se passait à jeûner, à veiller, si nous en bannissions le luxe, si nous réprimions nos passions toujours si dangereuses, si nous rejetions les voluptés pour nous livrer aux fatigues de la vertu, si, comme saint Paul, nous châtiions notre corps pour le réduire en servitude (I Cor. IX, 27), si nous nous empressions moins de provoquer les désirs de notre chair, en un mot, si nous entrions dans la voie étroite et escarpée, nous aurions hâte de nous voir délivrés de tant de fatigues. Y a-t-il de l'exagération dans nos paroles? Allez au sommet des montagnes, considérez-y ces moines revêtus de sacs, chargés de chaînes, jeûnant, plongés dans les ténèbres, et vous les verrez tous soupirer après la mort, après ce bienheureux repos, comme ils l'appellent. Dans les jeux du ceste, le combattant a hâte de sortir du stade pour ne plus recevoir de blessures; l'athlète souhaite le moment ou les spectateurs se lèveront afin de pouvoir se reposer ; de même l'homme vertueux désire la fin de cette vie pénible et austère pour n'avoir plus à supporter de si pénibles travaux, et afin de posséder en pleine sécurité la couronne objet de ses vœux; car désormais il sera dans un port tranquille, il n'aura plus à craindre le naufrage. Dieu a voulu que notre vie fût naturellement laborieuse et pénible, pour que les afflictions dont elle est remplie nous fassent soupirer après les biens futurs. Voyez en effet : malgré les ennuis, les dangers, les terreurs, les soucis qui nous pressent de toute part, la vie présente nous offre encore des charmes. Comment pourrions-nous donc désirer les biens à venir, s'il n'y avait ici-bas ni tristesse ni chagrins?

4. Ecoutez comment Dieu traite le peuple juif. Il veut produire chez les Hébreux le désir de retourner dans leur pays et leur inspirer de la haine pour l'Egypte. (Exod. I, 14.) Il permet qu'on les emploie à faire des briques, qu'on les assujettisse à ce travail avec tant de rigueur, qu'épuisés de fatigues, accablés par l'infortune ils conjurent à grands cris le Seigneur de les ramener dans leur patrie. Ils sortent en effet de l'Egypte, et malgré les malheurs passés, ils se souviennent encore de ce pays et de leur ancienne servitude. (Exod. XVI, 3.) Ils désirent ardemment reprendre ce joug tyrannique. Sans ces cruels traitements, auraient-ils jamais consenti à quitter la terre étrangère? C'est donc pour nous empêcher d'être comme cloués à la terre, de rechercher avec trop d'avidité les biens de ce monde, de nous amollir en oubliant les biens futurs, que Dieu a rempli notre existence de maux si nombreux. Ne nous attachons donc pas outre mesure à la vie présente. Que nous en revient-il? Quel profit retirons-nous de cet excessif attachement? Voulez-vous savoir en quoi la vie présente est un bien? C'est qu'elle est le fondement de la vie future, une occasion de mériter par de généreux efforts les couronnes qui nous sont réservées. Mieux vaut mourir que

de vivre sans plaire à Dieu. Qu'avons-nous à attendre? Que nous reste-t-il à désirer? Ne voyons-nous pas reparaître tous les jours le même soleil et la même lune? Ne voyons-nous pas le même hiver et le même été; les mêmes affaires se reproduire? *Ce qui a été sera encore; ce qui s'est fait se fera encore.* (Ecclés. I, 9.) Donc ne regardons point comme heureux ceux qui vivent, et ne pleurons point ceux qui meurent. Mais déplorons le sort de ceux qui ont péché, qu'ils soient vivants ou morts; pour les justes, en quelque lieu qu'ils se trouvent, proclamons-les bienheureux.

Vous ne redoutez qu'une chose, vous ne pleurez qu'une chose, la mort: et saint Paul qui mourait chaque jour, non-seulement ne versait point de larmes pour cela, mais s'en réjouissait et en tressaillait d'allégresse. Puisse-je, dites-vous, courir aussi quelques dangers pour Dieu! ah! je ne tremblerais pas. Ne tombez donc pas aujourd'hui dans l'abattement; il n'est pas nécessaire de souffrir à cause de Dieu, pour mériter des éloges; souffrez injustement, supportez avec générosité, rendez grâces à Dieu qui permet votre affliction, et vous n'aurez pas moins de mérite qu'à souffrir tout cela pour Dieu. Quand le bienheureux Job vit fondre sur lui tant de cruelles calamités, n'était-ce pas le démon qui vainement et sans sujet lui tendait des piéges? Mais il souffrit avec courage, rendit grâces à Dieu qui permettait l'épreuve, et il ceignit sur son front la couronne du vainqueur. Ne vous attristez donc point de mourir: la mort, c'est la loi de la nature; gémissez d'avoir offensé Dieu: car c'est la faute de la volonté; si vous pleurez sur ceux qui meurent, pleurez donc aussi sur ceux qui viennent au monde: l'un n'est pas moins naturel que l'autre. Si donc on vous menace de mort, dites: J'ai appris du Christ à ne pas craindre ceux qui tuent le corps sans pouvoir donner la mort à l'âme. (Matth. X, 28.) Si on vous menace de vendre vos biens, répondez: *Je suis sorti nu du sein de ma mère, nu je m'en retournerai; nous n'avons rien apporté dans ce monde; n'est-il pas manifeste qne nous ne pouvons rien remporter?* (Job, I, 21; I Tim. VI, 7.) Et si vous ne m'enlevez mes biens, la mort viendra me les ravir; et si vous ne me coupez la gorge, la loi de la nature mettra fin à mes jours.

Ne craignons donc rien de ce que nous amène la nature, mais redoutons ce qu'engendre une volonté perverse; car c'est là ce qui donne naissance au châtiment. Si quelque malheur imprévu nous survient, songeons que notre tristesse ne le réparera point, et nous cesserons de nous affliger; rappelons-nous aussi que souffrir injustement dans la vie présente, c'est expier nos fautes. N'est-ce pas un grand bonheur de pouvoir expier ses fautes ici-bas, au lieu d'avoir à les expier après la mort? Ce riche de l'Evangile n'éprouva jamais rien de fâcheux sur la terre, et c'est pourquoi il endura de si grands tourments après qu'il l'eût quittée. S'il fut alors privé de toute consolation, c'est qu'il avait joui pendant sa vie. Ecoutez ce que lui dit Abraham: *Mon fils, tu as reçu tes biens; c'est pourquoi tu es maintenant tourmenté.* (Luc, XVI, 25.) Lazare au contraire reçut de grands biens après sa mort, parce qu'auparavant il avait souffert avec patience des peines sans nombre: c'est ce que dit encore le saint Patriarche. Après avoir dit au riche: *Mon fils, tu as reçu tes biens;* il ajoute: *Lazare a souffert, et c'est pourquoi il est maintenant consolé.* L'homme vertueux et affligé obtient de Dieu une double récompense; l'homme qui passe sa vie dans le vice et dans la joie subit un double châtiment. Je ne veux pas accuser ceux qui s'enfuient: *ne jetez point dans le trouble une âme humiliée* (Eccl. IV, 3), dit l'Ecriture; je ne veux point non plus leur adresser de reproches; le malade en effet a besoin de soulagement; mais je veux les corriger, et c'est pourquoi je leur dis: Ne cherchons point notre salut dans la fuite; mais fuyons le péché, abandonnons ces voies perverses; si nous le faisons, fussions-nous cernés par d'innombrables soldats, personne ne nous peut nuire; si nous ne fuyons pas le péché, en vain gagnerons-nous le sommet des montagnes, nous y trouverons d'innombrables ennemis.

Rappelez-vous donc une fois encore ces trois enfants plongés dans la fournaise, sans éprouver aucun dommage; rappelez-vous ceux qui les y jetèrent, et qui, loin des flammes, furent tous dévorés sans aucune exception. Quoi de plus merveilleux? La flamme délivra ceux qu'elle enveloppait; elle consuma ceux qu'elle n'avait pas reçus. Sachez-le donc maintenant, le salut ou le châtiment dépendent non de la place que l'on occupe, mais de la vie que l'on mène. Ceux qui étaient dedans échappèrent, ceux

qui étaient dehors furent brûlés. De part et d'autre c'étaient des corps de même nature; mais les sentiments ne se ressemblaient guère; aussi le sort des uns et des autres fut bien différent. La paille, même hors des flammes, est vite allumée; l'or, au contraire, au milieu du feu, jette un plus vif éclat.

5. Où sont-ils donc maintenant ceux qui disent : l'empereur peut nous enlever tous nos biens, pourvu que nos corps demeurent libres? Qu'ils sachent enfin en quoi consiste la liberté du corps : elle consiste non pas à être exempt de supplices, mais à vivre vertueux.

Oui, les corps de ces enfants étaient libres, même au sein de la fournaise : car depuis longtemps ils avaient secoué l'esclavage du péché. Telle est, en effet, la seule vraie liberté. Qu'importe qu'on échappe au supplice, qu'on ne souffre rien de fâcheux? Quand vous entendez parler de cette fournaise, songez aux fleuves de feu qui attendent les pécheurs au terrible jour du jugement. Le feu de la fournaise dévora les uns, épargna les autres; ainsi en sera-t-il de ces fleuves. Si vous n'avez que du bois, de l'herbe ou de la paille, vous entretiendrez ce feu terrible; mais si vous avez de l'or et de l'argent, vous deviendrez plus brillants encore. Entassons ces précieux métaux, supportons courageusement les maux actuels. Car, si nous savons être sages, cette affliction d'un moment nous préservera des supplices éternels; si nous sommes vigilants, elle nous rendra meilleurs, et avec nous ceux mêmes qui nous tourmentent. Telle est, en effet, l'excellence de cette précieuse sagesse. N'est-ce pas ce qui eut lieu pour le roi de Babylone? Quand il vit les jeunes Hébreux sains et saufs, voyez quel changement s'opéra dans son cœur! *Serviteurs du Dieu très-haut,* dit-il, *sortez et venez!* Et ne disais-tu pas tout à l'heure : *Quel Dieu pourrait vous tirer de mes mains?* (Dan. III, 15, 93.) Que s'est-il donc passé? D'où vient ce changement? Tu as vu les flammes dévorer ceux qui étaient loin de la fournaise, et tu appelles ceux qui y sont plongés? D'où te vient cette pensée? Voyez-vous quel changement dans ce roi? Avant d'avoir triomphé d'eux, il blasphémait; maintenant qu'il les a livrés aux flammes, il devient sage. Dieu a laissé le tyran faire tout ce qu'il voulait, pour montrer qu'on ne peut nuire à ceux qu'il protége. Et ce qu'il fit à l'égard de Job, il le fait encore ici. Alors en effet il permit au démon de déployer toute sa puissance. Il lui laissa lancer tous ses traits, dresser toutes ses machines, et ensuite il fit sortir l'athlète de la carrière, pour que la victoire fût éclatante et indubitable. N'est-ce pas ce que nous remarquons encore ici?

Nabuchodonosor voulut détruire la ville qu'habitaient ces enfants, et Dieu ne l'en empêcha point; il voulut les emmener en captivité, et Dieu ne s'y opposa point; il voulut les enchaîner, et Dieu le lui permit; il voulut les jeter dans une fournaise, activer la violence des flammes, et Dieu le permit encore; quand le tyran eut achevé, quand il eut épuisé toute sa fureur, Dieu alors montra au grand jour sa toute-puissance et le courage de ces trois enfants. Vous le voyez donc : si Dieu permet que l'affliction aille jusqu'au bout, c'est pour mieux faire voir la sagesse des victimes et son adorable Providence. Oui, l'ennemi les reconnaît alors, cette sagesse et cette Providence, et il les proclame dans ces paroles : *Serviteurs du Dieu Très-Haut, sortez et venez!* Considérez maintenant la grandeur d'âme de ces enfants : ils ne s'élancent point de la fournaise avant cet appel, pour qu'on ne suppose pas en eux la crainte des flammes. Une fois appelés, ils ne restent point dans la fournaise, pour ne pas être suspects d'ambition et d'opiniâtreté. Tu sais maintenant, disent-ils, de qui nous sommes les serviteurs, tu as reconnu notre Maître; nous pouvons sortir pour publier en présence de tous la puissance de notre Dieu. Bien plus, ils ne sont pas seuls à la proclamer; l'ennemi lui-même publie et de vive voix et par lettres la constance des athlètes, et la force du Juge suprême. Quand les hérauts proclament au milieu de l'assemblée les athlètes vainqueurs, ils nomment aussi leurs villes : celui-ci est de telle ville, disent-ils. Le roi, au lieu de nommer leur ville, fait connaître leur Dieu : *Sidrac, Misach, Abdénago, serviteurs du Dieu Très-Haut,* s'écrie-t-il, *sortez et venez ici.* Que s'est-il donc passé, que tu les nommes serviteurs de Dieu? N'étaient-ils point tes serviteurs? Mais, dit-il, ils ont détruit mon autorité, ils ont foulé aux pieds mon orgueil, ils ont montré par leurs œuvres quel était leur véritable Maître. S'ils eussent été esclaves des hommes, le feu ne les eût point redoutés, la flamme ne se fût point retirée devant eux : la créature ne saurait craindre ou honorer les esclaves des hommes. C'est pourquoi il dit encore : *Béni soit le Dieu de Sidrac, de Misach et*

d'Abdénago ! Admirez comment il célèbre d'abord l'arbitre de la lutte : *Béni soit Dieu qui a envoyé son ange et sauvé ses serviteurs !* Tu viens de louer la puissance de Dieu; célèbre maintenant le courage des athlètes : *car ils ont eu confiance en lui, ils ont fait mentir la parole du roi, ils ont livré leurs corps plutôt que de servir des dieux étrangers.* Quelle force peut se mesurer avec la vertu? Quand ils répondent : *Nous ne servirons point tes dieux*, le roi devient plus ardent que la fournaise elle-même ; mais quand leurs œuvres viennent confirmer leur résolution, loin de s'indigner, il les admire, il les loue de ne lui avoir pas obéi. Telle est la beauté de la vertu qu'elle se fait louer et admirer même de ses ennemis. Ils combattirent, ils triomphèrent, et le roi vaincu se réjouit que la vue des flammes ne les eût point effrayés et qu'ils eussent été soutenus par leur espoir en Dieu. Le Maître de l'univers entier, il l'appelle Dieu de ces trois enfants, non qu'il veuille donner des bornes à son empire, mais parce qu'à ses yeux ces trois enfants valent tout l'univers. Laissant de côté tant de tyrans, de rois et de princes qui lui avaient obéi, il se prend d'admiration pour trois esclaves, pour trois captifs qui avaient méprisé sa tyrannie. Ce n'était point l'ambition qui les faisait agir, mais la sagesse; ce n'était point l'arrogance, mais la piété. Ils n'étaient pas enflés d'orgueil, ils étaient enflammés de zèle. Oh ! que c'est un grand bien que d'espérer en Dieu ! Le roi barbare lui-même le comprit, et voulant montrer que c'était là le principe de leur délivrance, il s'écria : « *C'est qu'ils ont eu confiance en lui !* »

6. Si je vous dis ces choses, si je recueille toutes ces histoires où il se rencontre des épreuves, des afflictions, des rois irrités, des embûches dressées, c'est pour que nous n'ayons désormais d'autre crainte que celle d'offenser Dieu. Il y avait là une fournaise embrasée ; les jeunes Israélites la méprisèrent, et craignirent le péché. Ils savaient bien qu'il n'y a rien de terrible à être brûlé, mais qu'une action impie amène à sa suite les plus affreux supplices. Oui, c'est un très-grand supplice que de pécher, quand même on ne serait point puni; comme aussi il y a beaucoup de gloire et de tranquillité dans la pratique de la vertu, dût-on même en être puni. Car le péché nous éloigne de Dieu, comme Dieu le dit lui-même : *Est-ce que vos péchés ne mettent pas une barrière entre vous et moi?* (Isai. LIX, 2.) Le châtiment au contraire nous réconcilie avec le Seigneur. *Accordez-nous la paix*, est-il dit, *car vous nous avez châtiés.* (Isai. XXVI, 12.) Si vous êtes blessés, que devez-vous craindre? est-ce le tranchant du fer ou la gangrène qui rongera vos membres? Le péché, c'est la gangrène; le châtiment, c'est le fer appliqué par le médecin. Celui dont la plaie est gangrenée, souffre, quand même il n'y a point d'opération ; et si l'opération n'a pas lieu, ses souffrances redoublent. Il en est de même pour le pécheur. Il est très-malheureux, quand même on ne le punit point; et il n'est jamais plus malheureux que lorsqu'il n'est ni puni ni frappé de quelque affliction. Voyez l'hypocondriaque et l'hydropique : s'ils ont une table abondamment servie, des boissons rafraîchissantes, des mets délicats et pleins de saveur, ils sont les plus malheureux des hommes ; ces délices aggravent leur maladie. Mais s'ils se conforment aux prescriptions de la médecine et qu'ils veuillent souffrir la soif et la faim, il y a pour eux quelque espoir de guérison. De même, ceux qui vivent dans le mal peuvent concevoir de l'espérance, s'ils sont châtiés ; mais plongés dans le péché, s'ils se plongent en même temps dans la licence et les plaisirs, ils sont bien plus à plaindre que les hydropiques faisant bonne chère, d'autant plus que l'âme est meilleure que le corps. Si donc vous voyez des pécheurs souffrir continuellement la faim, et endurer toute sorte de maux, d'autres au contraire s'enivrer, faire bonne chère, vivre dans les plaisirs, dites-vous à vous-mêmes : ceux qui souffrent ont plus de bonheur que les autres ; ces tribulations éteignent la flamme des coupables jouissances ; et auprès du souverain Juge, devant ce redoutable tribunal, ce sera pour eux une consolation bien grande d'avoir expié leurs fautes par les souffrances de cette vie. Mais j'en ai dit assez pour vous consoler. Il est temps désormais de vous exhorter à fuir les jurements ; et de faire voir à ceux qui ont l'habitude de jurer le peu de valeur, la vanité de leurs excuses. Quand nous leur reprochons de jurer, ils nous objectent qu'ils ne sont pas les seuls à avoir cette habitude ; ils nous disent : mais celui-ci et celui-là jurent comme nous. Disons-leur donc à notre tour : mais un tel ne jure pas ; et c'est à ceux qui font le bien que Dieu vous comparera dans son

jugement. Les péchés de l'un ne peuvent justifier ceux de l'autre ; mais la vie de l'homme juste est la condamnation du pécheur. Combien n'y en eut-il pas qui ne donnèrent à Jésus-Christ ni à manger ni à boire? (Matth. xxv, 35.)

Que leur revint-il d'avoir agi les uns comme les autres? Les cinq vierges de l'Evangile trouvèrent-elles grâce, parce qu'elles étaient cinq? Non, toutes furent punies : les bonnes œuvres des autres ne firent que les condamner. Loin de nous cette vaine excuse ! et au lieu de prendre garde à ceux qui succombent, jetons les yeux sur ceux qui font le bien, et cherchons à retirer du jeûne que nous célébrons des fruits vraiment durables. Quand nous avons acheté quelque vêtement, ou un esclave, ou un vase de prix, nous nous rappelons l'époque, et nous nous disons : c'est lors de telle solennité que j'ai acheté cet esclave; c'est à telle époque que je me suis procuré ce vêtement. De même si nous accomplissons ce précepte, nous dirons : c'est dans ce carême que j'ai cessé de jurer; jusque-là j'avais juré ; il m'a suffi de quelques conseils pour me corriger de cette habitude. — Mais, m'objecterez-vous, c'est chose difficile que de perdre une habitude. — Je le sais, et c'est pourquoi je désire si vivement vous faire prendre une autre habitude qui soit sainte et avantageuse.

Vous me dites : il m'est difficile de renoncer à une habitude. Travaillez donc à vous en corriger; et une fois que vous aurez contracté l'habitude contraire de ne pas jurer, vous n'aurez plus besoin d'aucun effort. Est-il plus difficile de ne pas jurer que de se priver de nourriture toute une journée? que de se contenter d'un peu d'eau et de maigres aliments? Il est plus difficile de pratiquer ces austérités. Et cependant vous en prenez si aisément l'habitude, que, le jeûne arrivant, on aurait beau vous exhorter, vous contraindre, vous forcer de boire un peu de vin, d'user d'un aliment que la loi du jeûne interdit, vous aimeriez mieux tout souffrir plutôt que de le faire ; et cela quand d'ailleurs il ne nous répugne pas trop d'avoir une table bien servie. Mais c'est une habitude que la conscience nous a fait contracter, et nous supportons généreusement cette privation. Il en sera de même pour les jurements. Et si aujourd'hui rien ne peut vous empêcher de satisfaire votre habitude, plus tard, l'habitude contraire une fois contractée, les plus pressantes sollicitations ne vous la feraient pas abandonner.

7. Rentrés chez vous, entretenez-vous de ces choses avec ceux de votre maison. En sortant d'un jardin on cueille une rose, une violette, ou une autre fleur, que l'on fait tourner dans ses doigts; ou bien en sortant d'un verger on emporte chez soi une branche d'arbre chargée de fruits; au sortir d'un somptueux festin, on emporte quelques restes à ses parents. Eh bien ! en vous retirant d'ici emportez vous-mêmes ces conseils à vos épouses, à vos enfants, à toute votre famille. Cette instruction est bien plus avantageuse qu'un jardin, qu'un verger, qu'une table somptueuse : ce sont des roses qui ne se flétrissent jamais, des fruits qui ne perdent point leur saveur, des mets qui ne se corrompent point. Là on goûte un plaisir d'un moment; ces conseils ne cessent jamais d'être utiles ; on en profite, non-seulement quand on les a mis en pratique, mais encore au moment même où on les observe.

Qu'arrivera-t-il, en effet, quand, laissant de côté les affaires publiques et vos propres affaires, vous vous entretiendrez sans cesse des lois divines, et à table, et sur les places, et dans les autres réunions? Vous ne prononcerez plus de paroles dangereuses ou blessantes, on ne vous induira pas à pécher malgré vous ; votre âme se verra délivrée de la tristesse qui l'accable ; de ces préoccupations qui l'assiégent et qui font que vous vous demandez les uns aux autres : « L'empereur a-t-il appris ce qui s'est passé ? est-il irrité contre nous? quelle sentence a-t-il prononcée ? personne n'a-t-il intercédé en notre faveur? Voudra-t-il ruiner une ville si grande et si populeuse? » Remettons entre les mains de Dieu le soin de toutes ces choses, et ne nous inquiétons que d'observer ses préceptes. Ainsi ferons-nous disparaître les maux qui nous menacent. Qu'il y ait seulement dix justes parmi nous, il y en aura bientôt vingt, bientôt cinquante, bientôt cent, bientôt mille, bientôt on comptera autant de justes qu'il y a d'habitants dans Antioche. Dix lampes allumées suffisent pour éclairer toute une maison ; il en est ainsi pour la pratique de la justice. Que dix hommes fassent le bien, et ce sera comme un bûcher qui éclairera la ville entière et nous rendra la sécurité. Quelques âmes embrasées du zèle de la vertu communiquent plus rapidement leur ardeur à toute une ville

que le feu matériel ne communique sa flamme au bois qui l'entoure. Donnez-moi donc lieu de me glorifier de vous, et dans la vie présente, et au jour où doivent comparaître ceux qui ont reçu des talents en dépôt. La gloire dont vous serez revêtus sera la digne récompense de mes travaux, et tout mon désir est de vous voir vivre dans la piété. Suivez donc le conseil que je vous donnais hier, que je vous donnerai aujourd'hui, que je ne cesserai de vous donner. Ceux qui jurent, infligez-leur une punition, qui, loin d'être préjudiciable, sera très-salutaire. Préparez-vous à me fournir la preuve d'un changement de conduite. Cette assemblée congédiée, je tâcherai de m'entretenir longuement avec chacun de vous : et dans ce long entretien, je découvrirai ceux qui se sont corrigés. Celui que je surprendrai à jurer, je le dénoncerai à tous ceux qui ont perdu cette mauvaise habitude, et alors nous lui reprocherons son jurement, nous le blâmerons, nous lui ferons sentir sa faute pour le tirer promptement de ce funeste état. Ne vaut-il pas mieux en effet recevoir des reproches ici-bas et se corriger, plutôt que de se voir couvert de confusion et puni en présence de l'univers entier, en ce jour terrible où toutes nos fautes seront révélées ? Non, il n'en sera pas ainsi : de cette belle assemblée personne n'éprouvera un tel sort : aidés par les prières des saints, nous quitterons cette vie pleins de confiance, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire soit au Père, avec le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LES STATUES

AU PEUPLE D'ANTIOCHE.

SEPTIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

Le péché seul devrait nous attrister. — Sur ces paroles : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.* — *Adam, où es-tu?* — Elles renferment d'abondantes consolations. — Il faut renoncer à l'habitude de jurer.

1. Hier, je vous entretins longuement de divers sujets. S'il vous est impossible de retenir tant de choses, je voudrais au moins que votre mémoire conservât cette vérité, que c'est en vue de nos péchés seulement que Dieu met dans nos âmes une disposition à la tristesse : il nous l'a fait comprendre par notre propre expérience. Car la perte de nos biens, la maladie, la crainte de la mort et tous les maux auxquels nous sommes exposés, nous jettent-ils dans l'affliction et le découragement? la tristesse, bien loin d'apporter quelque soulagement à nos peines, les augmente encore. Mais la douleur, la tristesse que nous font éprouver nos fautes, en diminuent la gravité; et tel péché, qui tout à l'heure était énorme, devient léger, souvent même disparaît entièrement. Ayez donc constamment cette pensée présente à l'esprit, afin que le péché seul soit pour vous une cause de tristesse. Joignez-y cette autre vérité, que c'est le péché qui introduisit dans le monde la tristesse et la mort : mais il est détruit à son tour par l'un et l'autre de ces maux, comme nous l'avons fait voir précédemment avec plus de clarté. Ne craignons donc rien tant que le péché et la prévarication. Ne redoutons point les peines et nous les éviterons. Les trois jeunes hommes ne tremblèrent pas devant la fournaise et ils échappèrent à ses flammes: ainsi doivent se conduire les serviteurs de Dieu. Si ceux, en effet, qui ont grandi sous l'ancienne alliance, quand la mort n'avait pas encore été vaincue, quand les portes d'airain, quand les verroux de fer n'avaient point été brisés, si ceux-là, dis-je, se sont précipités avec tant d'audace vers le trépas, quelle excuse ferons-nous valoir, quel pardon pourrons-nous implorer, nous qui jouissons de tant de grâces et qui sommes si loin d'égaler ces jeunes gens en vertu, lorsque cependant la mort n'est désormais qu'un nom vide de sens? La mort, ce n'est plus qu'un sommeil, un départ, une absence, un repos, un port calme et tranquille, l'affranchissement du trouble; la fin des soucis de la vie. Mais n'en disons pas davantage sur ce sujet. Voici le cinquième jour que nous employons à vous consoler, nous finirions par être importun. Nous en avons dit assez pour ceux qui ont voulu entendre. Quant aux pusillanimes, quoi que nous puissions ajouter encore, ils n'en de-

viendraient pas plus courageux. Il est donc temps que nous commencions à vous expliquer les Ecritures. Sans doute, si nous eussions gardé le silence sur cette calamité, on eût pu nous accuser de cruauté et de barbarie. Mais si nous en faisions l'objet de tous nos discours, on blâmerait avec raison notre peu de courage. Il nous faut donc, après avoir appelé sur vous la protection de Dieu qui peut parler à vos âmes et en bannir entièrement la tristesse, reprendre nos instructions ordinaires. Et, d'ailleurs, n'y a-t-il pas dans toute explication des Ecritures de quoi vous raffermir et vous consoler? Ainsi, au moment même ou nous semblons vous priver de consolations, l'exposition des saints Livres doit vous en fournir de nouvelles.

Que chaque texte de l'Ecriture puisse offrir des consolations, je vous le montrerai d'une manière évidente. Je ne veux point parcourir les traits historiques des Livres saints, et y chercher des paroles propres à relever le courage. Pour vous donner une preuve bien claire de ce que j'ai annoncé, je m'attacherai au livre qu'on a lu aujourd'hui, et, si vous le voulez, au commencement, au début même de ce livre. Il ne semble pas qu'il y ait trace de consolations dans ce début, on le dirait tout à fait étranger à ce dessein. Et pourtant il va prouver ce que j'avançais. Quel est-il donc? Le voici : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. La terre n'était qu'une masse informe; et les ténèbres couvraient la face de l'abîme.* (Gen. I, 1, 2.) Qui de vous trouve dans ces paroles une consolation pour sa tristesse? N'est-ce pas simplement un récit historique, où nous apprenons la création de l'univers?

2. Voulez-vous que je vous montre tout ce qu'il y a de consolant dans ce texte? Prêtez-moi donc une oreille attentive. En apprenant que le ciel, la terre, la mer, l'air, les eaux, ces astres si nombreux, ces deux grands luminaires, ces plantes, ces quadrupèdes, ces poissons, ces oiseaux, en un mot tout ce qui frappe nos regards a été créé par Dieu à cause de vous, pour votre salut, pour votre gloire, ne vous sentez-vous pas aussitôt grandement consolés? Ne comprenez-vous pas toute l'étendue de l'amour de Dieu, quand vous vous prenez à penser qu'un monde si grand, si beau, si admirable, est sorti du néant à sa voix, pour vous, chétives créatures? Si vous entendez ces paroles : *au commencement Dieu fit le ciel et la terre*, ne les laissez point passer sans les avoir méditées. Parcourez en esprit l'immense étendue de la terre : considérez la richesse, l'abondance des aliments qu'elle nous fournit, les innombrables jouissances qu'elle nous prépare. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que tout cela ne nous a été donné ni comme prix de nos travaux, ni comme récompense de nos mérites. Dieu nous crée, et en même temps nous investit de cette royauté. *Faisons,* dit-il, *l'homme à notre image et à notre ressemblance.* (Gen. I, 26.) Qu'est-ce à dire *à notre image et à notre ressemblance?* Dieu veut dire à l'image de sa domination. Comme au ciel il n'est personne qui soit supérieur à Dieu, il n'y aura de même sur la terre aucun être qui soit au-dessus de l'homme. Le Seigneur nous a donc fait, et à nous seulement, l'honneur de nous créer à son image. Cet empire, nous l'avons reçu non pas comme prix de nos œuvres, mais par un pur effet de sa bonté. De plus, Dieu a voulu que ce fût un privilége de notre nature. C'est la nature ou l'élection qui donnent le pouvoir. La nature a donné au lion l'empire sur les quadrupèdes, à l'aigle l'empire sur les oiseaux; l'empereur tient son pouvoir de l'élection. Ce n'est point en effet par nature qu'il commande à ses semblables; et de là vient que souvent l'empire lui est enlevé. Car c'est le sort des choses qui ne sont pas dans notre nature de changer et de déchoir. Il n'en est pas ainsi du lion. C'est par nature qu'il règne sur les quadrupèdes, comme l'aigle sur les oiseaux. Toujours sa race héritera de cette domination, et jamais on ne l'en verra dépouillée. Telle est aussi la puissance dont Dieu nous investit dès l'origine, lorsqu'il nous établit rois de la création. Et ce ne fut point le seul honneur qu'il accorda à notre nature. Il y joignit la dignité de l'habitation et nous prépara dans le paradis terrestre une demeure de son choix; il nous donna la raison et fit présent à notre âme de l'immortalité.

J'irai plus loin encore : Dieu nous aime à ce point que non-seulement ses bienfaits, mais ses châtiments eux-mêmes sont des marques de sa bonté et de sa bienveillance pour les hommes. Voici une vérité que je vous exhorte à méditer avec la plus grande attention. Dieu est également bon, soit qu'il honore et comble de bienfaits, soit qu'il punisse et châtie. Si les infidèles, si les hérétiques nous attaquent au sujet de la bonté et de l'amour de Dieu pour l'homme, ses

châtiments autant que ses bienfaits nous serviront à les confondre. Car si le Seigneur était bon lorsqu'il favorise et ne l'était plus lorsqu'il châtie, il ne serait bon qu'à demi; ce que l'on ne saurait admettre. Parmi les hommes un tel défaut peut exister, parce qu'ils punissent avec colère et passion. Mais Dieu n'est pas sujet aux passions; et par conséquent les peines qu'il inflige comme les bienfaits qu'il accorde viennent de sa bonté. Aussi, la menace de l'enfer ne montre pas moins cet amour que la promesse du royaume des cieux. Comment cela? Je vais le dire. S'il n'eût pas menacé de l'enfer, s'il n'eût préparé le châtiment, combien peu d'hommes eussent conquis le trône qu'il leur destine, car la vue d'une récompense a moins de force pour porter les hommes à la vertu que les menaces pour les exciter à la vigilance. Aussi quoique l'enfer et le royaume des cieux soient choses absolument contraires, l'un et l'autre tendent vers un but unique, le salut de l'homme. La récompense attire à soi; la menace du châtiment entraîne vers la récompense et corrige par la crainte ceux qui seraient tentés de négligence.

3. Ce n'est pas sans motif que je m'étends sur cette matière. Souvent, quand surviennent des famines, des sécheresses ou des guerres, quand la colère du prince menace une cité ou qu'il se produit des événements de ce genre, on surprend la simplicité d'un grand nombre et on leur persuade que de tels maux accusent la providence de Dieu. Pour éloigner de vous cette séduction, pour vous convaincre jusqu'à l'évidence que la famine, la guerre et les autres fléaux quels qu'ils soient, montrent l'amour et la sollicitude du Seigneur, il me faut bien m'arrêter longuement sur ce point. Les pères, et ceux mêmes qui chérissent le plus leurs enfants, les privent parfois de nourriture, leur font sentir la verge, leur infligent des humiliations et corrigent de mille manières les vices de leur naturel. Ils restent pères cependant lorsqu'ils punissent leurs fils, aussi bien que lorsqu'ils les caressent. C'est même surtout alors qu'ils se montrent vraiment pères. Or, si l'on n'attribue pas à la cruauté et à la barbarie, mais à l'amour et à la sollicitude ces punitions infligées par des hommes que la fureur et l'indignation emportent souvent au delà des bornes; ne doit-on pas à plus forte raison avoir de Dieu la même idée, puisqu'il n'est point d'amour paternel qui ne le cède à sa tendresse infinie. Et ne voyez pas ici une simple conjecture. Pour vous persuader le contraire, revenons à l'Ecriture. Lorsque l'homme eut été trompé et séduit par le génie du mal, comment Dieu le traita-t-il après une si grande faute? Le fit-il rentrer dans le néant? C'est ce qu'exigeait la justice: cette créature qui, sans l'avoir mérité, avait été l'objet de tant d'amour, et ensuite se montrait rebelle dès l'origine, ne devait-elle pas disparaître du monde et tomber dans le néant? Il n'en est rien cependant : Dieu ne témoigne ni haine ni mépris à celui qui payait son bienfaiteur d'une si noire ingratitude, et il vient à lui comme un médecin à son malade. Ne passez pas légèrement sur ce récit, mon frère. Quelle bonté de la part de Dieu! Il n'envoie ni un ange, ni un archange ou quelque autre membre des célestes hiérarchies, mais descend lui-même, Lui, le souverain Seigneur, auprès de l'homme déchu, le relève, l'entretient seul à seul, comme l'ami entretient son ami tombé dans le malheur et courbé sous l'infortune. Si Dieu en agit de la sorte, n'est-ce pas l'effet d'une extrême sollicitude? Les paroles mêmes que Dieu adresse à l'ingrat sont une preuve de sa tendresse ineffable pour lui. Qu'est-il besoin de vous les redire toutes ? La première manifeste à elle seule toute la tendresse du Seigneur. Il ne dit pas, comme on devrait s'y attendre après un tel outrage : « Etre criminel, être exécrable, toi que j'ai tant aimé, toi que j'avais investi d'un tel empire, toi que j'avais, sans aucun mérite de ta part, préféré à tout ce qui peuple la terre, toi à qui mes œuvres offraient de tous côtés des gages de ma sollicitude et des preuves certaines de ma providence, tu as mieux aimé donner ta confiance au génie du mal et de la destruction, à l'ennemi de ton propre salut qu'à ton souverain Maître et à ton protecteur! Quel présent as-tu reçu de lui qui soit comparable à mes dons ? N'ai-je point pour toi créé le ciel et la terre, et la mer et le soleil, et la lune et tous les astres? Les anges n'avaient pas besoin de ces créatures. C'est pour toi, pour ton agrément, que j'ai formé ce monde si vaste et si beau. Et tu as mieux aimé te fier à une simple parole, à une promesse insidieuse et mensongère, qu'à ma bonté, qu'à ma providence attestée cependant par tant de bienfaits : tu t'es livré au démon, tu as foulé aux pieds mes préceptes. »

N'est-ce pas ainsi et plus durement encore

que le Seigneur outragé devait reprocher à l'homme son ingratitude? Et cependant Dieu ne lui adresse aucun reproche, au contraire. Dès le premier mot il le relève. De l'abattement, de la crainte et de la terreur, il le fait revenir à la confiance en lui adressant le premier la parole. Ce n'est point assez de lui parler le premier, il l'appelle par son nom et lui dit : *Adam, où es-tu?* (Gen. III, 9.) Voulant par là lui témoigner son amour et sa tendresse ; car c'est là, vous le savez tous, le signe de la véritable amitié. N'est-ce pas aussi ce que font ceux qui regrettent leurs amis descendus dans la tombe? Ne répètent-ils pas sans cesse leurs noms. Ceux au contraire qu'anime la haine et qui ont du ressentiment ne peuvent entendre nommer ceux qui les ont offensés. Saül n'avait reçu de David aucun outrage, souvent au contraire il l'avait accablé d'injures : mais, lorsqu'il l'eut pris en haine et en aversion, il ne voulait plus entendre prononcer ce nom qu'il détestait. Le jour où il ne le vit pas au milieu des convives assis à sa table, que dit-il? Il ne demanda pas où était David ; mais *où est*, dit-il, *le fils de Jessé* (I Rois. XX)? le désignant par le nom de son père. Les Juifs plus tard tiennent envers Jésus-Christ la même conduite. Dans leur haine et leur aversion pour lui, ils ne disaient point : où est le Christ, mais *où est cet homme?* (Jean, VII, 11.)

4. Dieu, au contraire, voulant manifester ici que le péché n'avait pas éteint son amour, que la désobéissance n'avait pas étouffé sa bienveillance paternelle, mais qu'il entourait encore le pécheur d'une tendre sollicitude, lui dit : *Adam, où es-tu?* Non qu'il ignorât en quel lieu se trouvait Adam, mais parce que le criminel a la bouche, pour ainsi dire cousue ; le péché force la langue à se replier : la conscience la tient captive, et le pécheur reste muet, et comme enchaîné dans un morne silence. Dieu, qui veut lui rendre, avec la confiance et la liberté de parler, un peu de courage et l'enhardir à s'excuser afin d'user d'indulgence à son égard, lui parle le premier ; ainsi il diminue l'anxiété du coupable, il éloigne de lui la crainte et lui ouvre la bouche en l'appelant par son nom. C'est pourquoi il disait : *Adam, où es-tu?* Où t'avais-je laissé? Où est-ce que je te retrouve ; je t'ai laissé plein d'une libre franchise, environné de gloire, et je te retrouve dans le déshonneur et dans le silence. Mais voyez jusqu'où va la sollicitude du Seigneur! Ce n'est point Eve, ce n'est point le serpent qu'il appelle, mais celui des trois qui était le moins coupable. Il le cite le premier à son tribunal, afin que jugeant d'abord celui qui mérite quelque indulgence, il puisse porter une sentence plus douce sur la femme dont la faute était si grave. Les juges ne veulent point interroger par eux-mêmes leurs semblables, bien qu'ils ne soient pas d'une autre nature : ils ont recours à un de leurs officiers et le chargent de transmettre à l'accusé leurs questions ; c'est par cet intermédiaire qu'ils disent et entendent tout ce qui sert à instruire la cause. Dieu n'a pas besoin d'intermédiaire entre l'homme et lui : c'est lui-même qui le juge, lui-même qui le console. Il y a quelque chose de plus admirable encore : Dieu répare le mal. Les juges, lorsqu'ils ont saisi des voleurs et des sacriléges, ne s'inquiètent pas de les rendre meilleurs : ils se bornent à leur infliger le châtiment dû à leurs crimes. Dieu au contraire s'est-il saisi d'un pécheur, il ne se demande pas quel châtiment il lui infligera, mais comment il le corrigera, le rendra meilleur et désormais invincible. Il est donc à la fois juge, médecin et docteur. Comme juge, il interroge ; comme médecin, il corrige ; comme docteur, il instruit les coupables et les excite à pratiquer la vertu.

Un seul mot, un mot si court vous a fait découvrir en Dieu un abîme de tendresse. Que serait-ce, si nous lisions la cause tout entière, si nous en développions tous les détails? Voyez-vous maintenant comment tout dans l'Ecriture peut servir à consoler, à rassurer les âmes? Nous reviendrons sur ce sujet en temps opportun. Mais auparavant il faut dire à quelle époque ce livre parut. Ce ne fut pas dès l'origine ni immédiatement après la création d'Adam, mais après bien des générations. Il n'est pas inutile de rechercher pourquoi il fut écrit si tard, pourquoi les Juifs seuls le reçurent, et non pas tous les hommes : pourquoi il fut écrit en langue hébraïque, pourquoi enfin dans le désert du Sinaï. Ce n'est point en passant seulement que l'Apôtre rappelle cette circonstance du lieu : il nous y laisse entrevoir un sublime objet de méditations lorsqu'il dit : *Ce sont là les deux alliances ; l'une, celle du Sinaï, ne produit que des esclaves.* (Gal. IV, 24.)

5. Il y a mille autres questions qu'il faudrait résoudre. Mais le temps ne nous permet pas de nous engager dans un sujet si vaste. Le réservant donc pour un moment plus convenable,

nous vous exhorterons encore à vous abstenir de jurer, et nous supplierons votre charité d'employer à cela toute votre ardeur. Car n'est-ce pas une chose étrange? Un serviteur n'ose appeler son maître par son nom sans y joindre quelque formule d'honneur, et le nom du Maître des anges on le prononce avec audace, on le répète à tout propos avec le plus grand mépris! S'il vous faut ouvrir l'Evangile, vous vous lavez d'abord les mains, et pénétrés de respect et de piété, vous le prenez avec crainte et en tremblant; et le Maître de l'Evangile, votre langue téméraire profère à tout instant son nom redoutable! Voulez-vous apprendre comment parlent de lui les puissances du ciel, avec quel religieux effroi, quelle stupeur, quelle admiration! *Je vis,* dit le Prophète, *le Seigneur assis sur un trône élevé, et les séraphins étaient debout autour du trône : ils criaient l'un à l'autre et ils disaient : Saint, saint, saint est le Seigneur des armées : toute la terre est remplie de sa gloire.* (Isai. VI, 1-3.) Entendez-vous avec quelle crainte, quel tremblement elles le nomment, au milieu des louanges et des hymnes de gloire? Et vous, dans vos prières et vos supplications, vous l'invoquez avec une déplorable indifférence, quand il faudrait trembler, veiller et être attentif! Et dans vos serments, où il ne faudrait pas même prononcer ce nom admirable, vous accumulez jurements sur jurements. Comment implorer le pardon, quelle excuse invoquer? Que vous sert de mettre toujours en avant l'habitude? On rapporte d'un orateur profane que, par suite d'une mauvaise habitude, il agitait sans cesse l'épaule droite en marchant. Il sut bien en triompher. Il suspendit de chaque côté, au-dessus de ses épaules, des glaives acérés, afin que la crainte d'une blessure servît à corriger le membre sujet à ces mouvements disgracieux. Faites de même pour votre langue : au lieu de glaive, faites-lui craindre les châtiments de Dieu et vous la dompterez entièrement. Il est impossible, absolument impossible, que vous soyez vaincus, si vous vous tenez sur vos gardes, si vous mettez de l'empressement à suivre ces conseils. Vous applaudissez maintenant à nos paroles. Mais une fois corrigés, vous nous louerez bien plus vivement encore et vous vous féliciterez vous-mêmes. Vous nous écouterez plus volontiers et vous invoquerez avec une conscience pure le Seigneur qui, pour soutenir votre faiblesse, va jusqu'à vous dire : *Vous ne jurerez pas même par votre tête.* (Matth. V, 36.) Et vous le méprisez au point de jurer par sa gloire!

Mais que faire, direz-vous, lorsqu'on nous met dans cette nécessité? Dans quelle nécessité, je vous prie? Que tous sachent bien que vous aimez mieux tout souffrir plutôt que de transgresser la loi de Dieu, et ils cesseront de vous imposer cette nécessité. Ce n'est point le serment qui rend digne de foi, mais le témoignage que fournit notre vie, l'intégrité de notre conduite et la considération que nous nous sommes acquise. Combien se sont épuisés à jurer sans persuader personne; combien d'autres, par un simple signe de tête, ont inspiré plus de confiance que ceux-là avec tous leurs serments! Instruits de toutes ces vérités, plaçons sous nos regards les châtiments réservés aux serments téméraires et au parjure, et brisons avec cette coupable habitude. Ce sera comme un degré pour arriver à la pratique des autres vertus et pour mériter les biens futurs. Puissions-nous tous en être jugés dignes par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire, puissance, honneur, soient au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LES STATUES

AU PEUPLE D'ANTIOCHE.

HUITIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

L'Ecriture est une source inépuisable de consolations. — Avantages que la nuit procure aux hommes. — Sur ce texte : *Dieu se promenait sur le soir dans le Paradis;* effroi d'Adam; effroi du pécheur en général. — Exhortation à la vertu. — Il faut s'abstenir de jurer.

1. Je vous ai montré déjà comment l'Ecriture tout entière encourage et console, même dans ses récits purement historiques. Ces mots, en effet : *Au commencement Dieu fit le ciel et la terre* (Gen. I, 1), ne sont qu'un simple récit, et cependant qu'y a-t-il de plus propre à ranimer le courage ? Voici comme deux tables servies devant nous : la terre et la mer; deux foyers de lumière allumés dans les cieux, le soleil et la lune; le temps dans sa course amène alternativement le jour et la nuit, le jour pour le travail, la nuit pour le repos. La nuit ne nous rend pas moins de services que le jour. Ne peut-on pas, en effet, lui appliquer ce que je vous disais des arbres ? Les arbres stériles n'offrent pas moins d'utilité que les arbres fruitiers, puisqu'ils nous permettent de ne pas sacrifier ceux-ci à la construction de nos demeures. De même encore les bêtes féroces qui peuplent les forêts ne nous servent pas moins que les animaux domestiques. La crainte qu'elles nous inspirent nous fait tenir sur nos gardes, et resserre les liens qui nous unissent. Elles exercent le courage des uns, guérissent les autres de leurs maladies, (que de remèdes en effet les médecins ne savent-ils pas en extraire); enfin elles sont pour nous une preuve de la faute originelle. Quand j'entends ces paroles : *Tous les animaux de la terre redouteront votre empire* (Gen. IX, 2), et que je ne retrouve rien de cette puissance, je me reporte au péché qui fit tomber cette crainte et diminua notre domination. Après avoir contemplé ce changement, je deviens meilleur et je redouble de vigilance. Ainsi les êtres dont je parle et bien d'autres que Dieu seul connaît, offrent à l'homme de précieuses ressources. Eh bien ! la nuit ne nous est pas moins avantageuse que le jour : c'est le repos après le travail, c'est un remède pour nos maladies. Souvent les médecins, avec tous leurs soins et tous leurs médicaments, ne peuvent guérir leurs malades : vienne le sommeil, et les malades sont délivrés des souffrances qui les accablaient. Ce ne sont pas seulement les maux du corps, mais aussi les douleurs de l'âme que la nuit apaise et guérit. Qu'un père ait vu mourir son fils, c'est en vain, bien souvent, que chacun s'empresse de le consoler : il continue à verser des pleurs, à pousser des gémissements; mais

quand la nuit est venue, il cède à l'irrésistible empire du sommeil, ferme ses paupières et sent se calmer un peu l'affliction de la journée. — Mais revenons à notre sujet. Je vous vois tous prêter l'oreille, avides de savoir pourquoi le livre de la Genèse ne fut point donné aux Hébreux dès le commencement. Je ne crois pas cependant qu'il soit opportun d'aborder aujourd'hui cette question. Pourquoi donc? C'est que la semaine touche à sa fin, et je crains que, cette explication commencée, il ne faille tout à coup l'interrompre. Il est nécessaire pourtant d'y consacrer plusieurs jours de suite. Nous la remettrons donc à plus tard. Résignez-vous; nous paierons notre dette avec usure, et nous-même, qui sommes votre débiteur, nous y trouverons notre avantage. Nous allons reprendre au point où nous nous sommes arrêtés hier ? Et où nous sommes-nous arrêtés ? A ces paroles : *Dieu se promenait sur le soir dans le paradis.* (Gen. III, 8.) Qu'est-ce à dire : *Dieu se promenait ?* Dieu ne se promenait pas. N'est-il pas en effet présent partout, et ne remplit-il pas l'univers par son immensité ? S'il se manifesta de la sorte, c'était pour que le premier homme pût s'accuser lui-même et échapper ainsi à une entière destruction; pour qu'il pût fuir, pour qu'il pût se cacher et se ménager quelque excuse, avant de se présenter à son juge. Ceux qui doivent comparaître devant un tribunal pour y rendre compte de leurs crimes, y viennent, les vêtements en désordre, le visage triste et abattu, voulant par là disposer les juges à l'indulgence, à la douceur, à la pitié. C'est ce qui eut lieu pour Adam. Il lui fallait comparaître au tribunal de Dieu dans une attitude humiliée, et c'est pourquoi Dieu le prévint et lui donna lieu de rentrer en lui-même. Il sembla donc à Adam que quelqu'un se promenait dans le paradis. Mais comment pouvait-il penser que ce fût Dieu lui-même ? Eh ! n'est-ce pas la coutume des pécheurs d'être toujours en défiance, d'avoir peur même d'une ombre, de trembler au moindre bruit? Dès qu'ils entendent marcher, ne s'imaginent-ils pas qu'on vient à eux? Oui, le pécheur croit voir s'avancer vers lui ceux qui y songent le moins. S'il en voit d'autres s'entretenir ensemble, la conscience qu'il a de sa faute lui fait supposer qu'il est lui-même l'objet de leur entretien.

2. Tel est l'effet du péché. Il trahit le coupable, sans qu'on le dénonce; il le condamne, sans que personne l'accuse; au moindre mouvement qu'il remarque, le pécheur tremble et s'effraye. Ecoutez comment l'Ecriture nous peint l'effroi du pécheur, et la courageuse confiance de l'homme juste. *L'impie*, dit-elle, *fuit sans qu'on le poursuive.* (Prov. XXVIII, 1.)

Comment peut-il fuir, sans être poursuivi ? Au dedans de lui se trouve un ennemi qui le met en fuite, le remords de sa conscience; cet ennemi, il le porte partout et ne peut pas plus l'éviter qu'il ne peut se fuir lui-même. En quelque lieu qu'il s'en aille, ses coups se font sentir et creusent d'incurables blessures. Il en est autrement de l'homme juste. Ecoutez encore ce que dit l'Ecriture : *Le juste n'a pas moins d'assurance que le lion.* (Prov. XXVIII, 1.) Considérez le prophète Elie. Il voit venir à lui le roi d'Israël qui lui crie : *Pourquoi détournez-vous Israël de son devoir? Ce n'est pas moi qui pervertis Israël, répond-il, mais vous et la maison de votre père.* (III Rois, XVIII, 17, 18.) Le Prophète ne s'élève-t-il pas contre le prince avec l'assurance d'un lion qui s'élance sur un petit chien ? Le roi pourtant était vêtu de pourpre, et le Prophète avait un manteau de peau de brebis. Mais la pourpre de l'impie était moins vénérable que ce vêtement du juste. La pourpre enfanta les horreurs de la famine, et ce vil manteau put mettre un terme à ces calamités, séparer les eaux du Jourdain et doubler dans Elisée la puissance du prophète Elie [1]. Quelle est grande la vertu des saints ? Leurs paroles, leurs membres et jusqu'à leurs vêtements ont, de tous temps, inspiré à toutes les créatures un sentiment de respect. Le manteau d'Elie divise les eaux du Jourdain; les chaussures des trois jeunes Hébreux foulent sans se consumer le brasier de la fournaise; le bâton d'Elisée change la nature des eaux, leur donne assez de force pour que le fer puisse flotter à leur surface; la verge de Moïse entr'ouvre la Mer rouge et fend le rocher; les vêtements de Paul chassent les maladies et l'ombre de Pierre met en fuite la mort. Les cendres des martyrs repoussent le malin esprit. Dans toutes ses actions le juste montre la même assurance que le prophète Elie. Le prophète ne considéra ni le diadème, ni l'éclat qui entourait le roi d'Israël, mais son

(1) Il y a dans le grec τὸν Ελισαίον διπλοῦν Ἠλίαν ἐποίησεν, fit d'Elisée un double Elie : allusion à ce passage de l'Ecriture : « Elie dit à Elisée : Demande-moi ce que tu voudras, afin que je l'obtienne pour toi avant que je sois enlevé d'avec toi. — Elisée répondit : Je te prie que ton double esprit repose sur moi, ou bien que ton esprit repose sur moi double, » comme l'entend saint Chrysostome.

âme tout en désordre, toute souillée, toute noire de crimes. Il la vit plus misérable que celle d'un accusé, captive, esclave de ses passions, et il n'eut que du dédain pour la puissance du prince. Il croyait avoir sous les yeux plutôt un roi de théâtre qu'un roi véritable. A quoi sert tant d'opulence, quand au dedans règne une telle pauvreté? Et quand l'âme possède un si beau trésor, en quoi peut nuire la pauvreté extérieure?

Le bienheureux Paul lui aussi avait l'assurance du lion. On le jette en prison: le son de sa voix ébranle dans leurs fondements les murs de la prison, et ce ne sont pas ses dents, mais ses paroles qui rongent les liens dont il est chargé. Non, ces hommes ne sont pas seulement des lions: ils ont plus de force que les lions eux-mêmes. Le lion tombe souvent dans le piége qu'on lui tend et se laisse prendre; mais quand on enchaîne les saints, leur énergie redouble. Le bienheureux Paul, dans sa prison, ne brise-t-il pas les fers des prisonniers, n'ébranle-t-il pas les murailles, n'enchaîne-t-il pas le geôlier terrassé par la parole du salut? Quand le lion rugit, tous les animaux s'enfuient. Le juste parle et sa voix chasse les démons. Le lion a pour se défendre sa crinière hérissée, ses griffes aiguisées comme la pointe d'un poignard, ses dents acérées: les armes du juste, c'est la sagesse, la tempérance, la patience et le mépris des choses de la terre. Avec de telles armes on peut mépriser les efforts des méchants, ceux mêmes des puissances ennemies. Appliquez-vous donc, ô hommes, à vivre selon Dieu, et nul ne pourra triompher de votre force. Sembleriez-vous plus faibles que tous vos ennemis, vous pouvez compter sur la victoire. Mais c'est en vain que vous serez le plus puissant des hommes; si vous ne pratiquez la vertu, les moindres efforts de vos ennemis suffiront pour vous renverser. Plusieurs exemples vous l'ont déjà fait voir; mais, si vous le désirez, j'essayerai de vous montrer par leurs œuvres mêmes la force invincible du juste aux prises avec ses ennemis et la faiblesse du pécheur. Voici les comparaisons dont se sert le Prophète pour nous les peindre l'un et l'autre: *Il n'en est pas ainsi des impies*, dit-il; *non, il n'en est pas ainsi; mais ils sont comme la poussière que le vent enlève de dessus la face de la terre.* (Ps. I, 4.) Quand le vent se met à souffler, il soulève et disperse aisément la poussière; ainsi la moindre attaque suffit pour renverser le pécheur. En lutte avec lui-même, portant partout la guerre allumée dans son sein, quelle espérance de salut peut-il avoir, lui qui se trahit, lui que le remords poursuit sans cesse comme un implacable ennemi. Il n'en est pas ainsi du juste. Entendez ce que nous dit le Prophète: *Celui qui met sa confiance dans le Seigneur est comme la montagne de Sion.* (Ps. CXXIV, 1.) Qu'est-ce à dire, *comme la montagne de Sion? Il ne sera jamais ébranlé,* ajoute le Prophète. Employez toutes vos machines, lancez tous vos traits contre une montagne pour la renverser, jamais vous n'y réussirez. Et comment pourriez-vous réussir? Vous ne ferez que briser vos machines et épuiser vos forces. Voilà l'image du juste, quelle que soit la violence des coups, il n'en éprouve aucun mal; il use la force de ses ennemis; il se rit des attaques de l'homme, des attaques mêmes du démon. Vous avez souvent ouï raconter la guerre acharnée que le démon fit à Job, mais Job ne demeura-t-il pas inébranlable comme le roc, et le démon ne dut-il pas s'enfuir épuisé, après avoir vu toutes ses armes rompues, toutes ses machines brisées dans ce combat?

3. Eclairés sur ce point, veillons avec soin sur notre conduite. N'aimons ni les richesses qui périssent, ni la gloire qui s'éteint, ni le corps qui vieillit, ni la beauté qui se fane, ni les délices qui s'écoulent comme un torrent. Mais réservons tous nos soins à notre âme, et, pour la guérir, ne négligeons aucun remède. Les maux du corps, il n'est pas toujours facile de les guérir; mais toujours on peut aisément remédier aux maladies de l'âme. Pour les infirmités corporelles, il faut des remèdes et de l'argent; mais la guérison de l'âme n'exige ni démarches ni dépenses. Que de fatigues pour fermer les plaies cuisantes de la chair; n'est-on pas souvent obligé de recourir au fer, à d'amers breuvages? Pour l'âme, rien de tout cela; il suffit de vouloir, de désirer, et tout rentre dans l'ordre. C'est Dieu qui en a disposé de la sorte. Les maux du corps en effet ne sauraient nous être bien funestes. Quand même nous en serions exempts, la mort ne viendra-t-elle pas corrompre nos membres et les réduire en poudre? Notre bonheur dépend du bon état de notre âme. Cette portion de nous-mêmes la plus précieuse, la plus nécessaire, le Seigneur a voulu que nous pussions la guérir aisément, sans dépenses, sans douleur. Quelle

excuse alléguer pour obtenir notre pardon ? Quand il s'agit du corps, on n'épargne rien : on fait de la dépense, on appelle les médecins, on supporte les plus cruelles souffrances, et cependant ses infirmités n'ont rien de fâcheux. L'âme, nous la méprisons, et cela, quand il n'est pas besoin d'argent, quand nous n'avons à troubler le repos de personne, ni aucune douleur à supporter ; quand une résolution, quand un acte de la volonté suffisent pour lui rendre toute sa santé ; quand nous savons en outre que notre négligence nous vaudra les châtiments les plus sévères, des tourments, des supplices éternels ?

Dites-moi, si quelqu'un vous promettait de vous initier en quelques moments, sans dépenses, sans peine pour vous, à l'art de la médecine, ne le regarderiez-vous pas comme un bienfaiteur ? Ne consentiriez-vous pas à faire et à souffrir tout ce qu'il voudrait ? Or, voici que maintenant vous pouvez apprendre à connaître des remèdes qui, sans douleur aucune, peuvent rendre la santé non pas au corps, mais à l'âme ; et vous montreriez de la négligence ? Quelle douleur y a-t-il en effet à calmer sa colère après une offense ? Ah ! n'y a-t-il pas plutôt douleur à garder le souvenir d'une injure et à ne pas se réconcilier ? Quelle peine y a-t-il à demander à Dieu dans la prière ces biens sans nombre qu'il accorde si volontiers ? Quelle peine y a-t-il à ne médire de personne ? Quel ennui peut-on trouver à bannir de son âme la haine ou l'envie ? L'amour du prochain peut-il être à charge ? Est-ce un grand malheur que de ne point proférer de paroles honteuses, que de n'outrager et de n'injurier personne ? Est-ce une fatigue que de ne point jurer ? Car je veux encore vous répéter les mêmes conseils. Au contraire, c'est chose très-pénible que le serment. Que de fois, en effet, aveuglés par la colère et la fureur, n'avons-nous pas juré de ne jamais faire la paix avec nos ennemis ! L'emportement passé, la colère éteinte, nous avons songé à nous réconcilier. Mais retenus par nos serments, nous avons gémi de nous voir pris comme dans un lacet et enchaînés par d'indissolubles liens. Le démon nous connaît bien. Il sait bien que la colère est un feu qui s'éteint facilement, et qu'elle est promptement suivie de la réconciliation et de l'amitié. Voulant donc empêcher ce feu de s'éteindre, il nous enchaîne par le serment, afin que, si la colère s'apaise, le serment demeure pour entretenir en nous la flamme, et qu'alors, ou bien nous devenions parjures en nous réconciliant, ou bien nous encourions les peines dues au ressentiment, si nous refusons de pardonner.

4. Désormais fuyons donc les jurements, et que notre bouche s'étudie à ne rien dire de plus que ce mot : croyez ; et ce sera pour nous comme le fondement de toutes les vertus. Si votre langue en effet s'est étudiée à se contenter de ce mot, n'aura-t-elle pas honte de proférer des paroles déshonnêtes ou déplacées ? Si parfois elle manque à cette habitude, elle trouvera mille accusateurs pour l'en reprendre. Que l'on entende celui qui ne jure point, tenir de mauvais propos, ne l'insultera-t-on pas, ne sourira-t-on pas de lui, ne lui dira-t-on pas en se moquant : toi qui te contentes de dire : *Croyez*, et qui n'oses faire un serment, comment peux-tu souiller ta langue par de honteuses paroles ? Et ainsi, même malgré nous, les reproches des autres nous ramèneront à la vigilance. Et s'il est nécessaire de jurer, dira-t-on ? Là où la loi se trouve violée, il ne saurait y avoir de nécessité. Mais, ajoute-t-on, est-ce qu'il est possible de ne jamais jurer ? Qu'osez-vous dire ? Dieu commande, et vous demandez s'il est possible d'observer son commandement ? Il est impossible au contraire de ne pas l'observer, et ce qui se passe maintenant à Antioche va me servir à vous persuader qu'il n'est pas impossible de ne pas jurer, mais qu'il est impossible de jurer. Les habitants d'Antioche viennent d'être soumis à un tribut qui dépasse les ressources d'un grand nombre. La plupart ont déjà payé la somme exigée, et cependant vous entendez les officiers de l'empereur répéter souvent : « Pourquoi ce retard ? Pourquoi remettre ainsi de jour en jour ? Vous ne pouvez échapper. C'est une loi qui ne souffre aucun délai » — Que dites-vous, je vous prie ? L'empereur ordonne la levée d'un tribut, et vous ne pouvez vous y soustraire ; Dieu commande d'éviter les jurements, et vous dites : nous ne pouvons nous abstenir de jurer ? Il y a six jours déjà que je vous donne ces conseils. Désormais je veux faire trêve avec vous et me retirer, pour vous donner le temps de vous mettre sur vos gardes. Désormais pour vous plus d'excuse ni d'indulgence. Ne vous eussions-nous point donné de conseils, vous auriez dû vous corriger par vous-mêmes, car ici tout est parfaitement clair,

et il n'est pas besoin de longues méditations. Mais après tant d'exhortations, après de si nombreux conseils, comment vous excuser à ce redoutable tribunal du souverain Juge, quand il vous faudra rendre compte de l'observation de cette loi. Non, rien ne pourra vous excuser ; mais, ou bien vous en sortirez libres, grâce à votre conversion ; ou bien, si vous ne vous êtes point corrigés, vous devrez subir les plus affreux châtiments. Songez-y donc sérieusement, et quand vous aurez quitté ce lieu, exhortez-vous les uns les autres avec une sainte ardeur à garder précieusement dans vos âmes des conseils qui vous ont été tant de fois répétés. Et aussi pendant que nous garderons le silence, vous vous instruirez, vous vous édifierez, vous vous exciterez mutuellement, et vos progrès seront rapides. Après avoir fidèlement observé toutes les lois, vous irez jouir de l'éternel bonheur. Puissions-nous tous en jouir un jour, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire soit au Père et au Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LES STATUES

AU PEUPLE D'ANTIOCHE.

NEUVIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

Amour de saint Chrysostome pour les habitants d'Antioche. — Il les félicite de leurs progrès dans le bien. — Il regrette que plusieurs négligent la parole sainte. — Pourquoi les Ecritures ont-elles paru si tard ? — Beauté de la Création. — Les astres. — Le jour et la nuit. — L'ordre des saisons, la terre et les éléments, le soleil manifestent la puissance et la sagesse du Créateur. — Il faut s'abstenir de jurer.

1. Il n'y a pas longtemps que je m'entretenais avec vous, et voici que je viens encore vous adresser un discours. Que ne puis-je être sans cesse au milieu de vous ! ou plutôt ne suis-je pas toujours présent parmi vous, sinon de corps, au moins par l'amour que je vous porte ? Ma vie tout entière, n'est-ce pas vous-mêmes et le soin de votre salut ? Le laboureur songe-t-il à autre chose qu'à semer et à moissonner ; le pilote a-t-il d'autre pensée que celle de la mer et des ports ? Et l'orateur, lui aussi, n'a-t-il pas continuellement en vue les progrès de ses auditeurs ? Oui, c'est votre avancement spirituel qui me préoccupe en ce moment. Je vous porte tous dans mon cœur, non-seulement ici, mais encore lorsque je suis chez moi. Sans doute ce peuple est nombreux, et ce cœur a peu d'étendue ; mais la charité est spacieuse, et *chez nous vous n'êtes pas à l'étroit.* (II Cor. VI, 12.) Je n'ajoute pas les paroles qui suivent ; je sais bien aussi que je ne suis pas à l'étroit dans vos âmes, et en voici la preuve évidente. Beaucoup d'entre vous ne m'ont-ils pas dit : « Nous avons suivi vos conseils ; nous nous sommes fait une loi de ne pas jurer ; nous avons déterminé certaines peines, et quiconque enfreint la loi, doit les subir. N'est-ce pas répondre pleinement à vos désirs, et n'est-ce pas aussi la meilleure marque d'amour que nous puissions vous donner ? » Non, certes, je n'ai pas honte de descendre à ces détails ; ce qui me fait agir, ce n'est pas un empressement puéril, mais bien le vif intérêt que vous m'inspirez. Si le médecin peut sans rougir interroger son malade, qui oserait nous blâmer de nous informer sans cesse de votre santé spirituelle ? Renseigné de la sorte sur vos progrès, sachant ce qui vous reste à faire, nous pourrons en toute assurance vous donner les remèdes dont vous aurez encore besoin. C'est à force de soin que nous nous sommes rendu de tout cela un compte exact ; et nous remercions Dieu de ce que nous n'avons pas semé sur la pierre, ni au milieu des épines, ni attendu longtemps pour faire une ample moisson. Aussi je vous ai toujours dans mon cœur ; en vous instruisant, je ne sens point la peine, je suis assez dédommagé par le profit

que vous retirez de mes discours. C'est là une récompense bien propre à nous soutenir, à nous animer, à exciter notre zèle, à nous faire supporter pour vous toutes les fatigues. Nous avons donc reçu bien des témoignages de votre reconnaissance, et nous allons maintenant nous acquitter de notre dette, quoique nous n'apercevions pas ici tous ceux qui nous ont entendu faire cette promesse.

Pourquoi donc sont-ils absents ? Quelle cause les éloigne de cette table mystique ? Peut-être ont-ils pensé qu'après s'être assis à une table matérielle, qu'après avoir donné à leurs corps la nourriture qu'ils réclament, ils ne devaient point venir entendre la parole sainte. Ils se trompent : autrement, pourquoi après le festin mystique Jésus-Christ aurait-il fait un long discours à ses apôtres ? Autrement encore, pourquoi après avoir nourri plusieurs fois la multitude dans le désert, lui aurait-il distribué ses enseignements ? Je le dirai, dût ce langage paraître étrange à plusieurs, c'est alors surtout qu'il faut prêter l'oreille à la parole de Dieu. Si vous vous persuadez en effet qu'après avoir mangé et bu, vous devez vous trouver à l'église, vous serez sobres malgré vous, jamais vous ne vous enivrerez, jamais vous ne mangerez avec excès. Cette pensée que vous devez vous asseoir au milieu de vos frères, vous conseillera la modération dans le boire et dans le manger; vous craindrez de sentir le vin, de vous trahir par là ou par quelqu'autre indécence, et de faire rire à vos dépens. Ce n'est point pour vous qui êtes ici que je dis ces choses; mais pour les absents auxquels vous les répéterez. Ce qui empêche d'entendre, ce n'est pas la nourriture que l'on prend, c'est la paresse. Vous qui faites un crime de ne pas jeûner, vous êtes bien plus coupables encore de ne point participer à cette table sacrée, de laisser votre âme mourir de faim tout en soignant bien votre corps. Et quelle sera votre excuse ? Quand il s'agit de jeûner, vous pouvez prétexter votre faiblesse; mais quand il s'agit d'entendre la parole sainte, quel prétexte mettrez-vous en avant? La faiblesse du corps, en effet, n'empêche point de recueillir sa part des divins oracles. Ah ! si j'avais dit : Que personne ne vienne à cette assemblée après avoir mangé, que personne ne vienne nous écouter, après avoir pris de la nourriture, vous seriez excusables; mais, au contraire, nous vous attirons, nous vous engageons, nous vous appelons de toutes nos forces; et vous ne venez pas; et vous pourriez vous justifier ! Savez-vous quel est le mauvais auditeur? Ce n'est pas celui qui a mangé ou bu, mais bien celui qui ne veut pas être attentif, qui bâille, qui se laisse aller, dont le corps est ici présent, mais dont l'âme erre bien loin de ce lieu; celui-là, il aurait beau jeûner, il ne retirerait aucun profit de nos discours. Mais que vous ayez mangé, que vous ayez bu; si vous tenez votre âme éveillée, attentive, vous serez d'excellents auditeurs. Chez les infidèles, l'usage a prévalu de ne se rendre qu'à jeun au tribunal ou au conseil ; mais les infidèles ne savent point être sages : ils ne se contentent pas de manger pour se nourrir; ils mangent jusqu'à se rendre malades ; ils boivent jusqu'à s'enivrer, et c'est pourquoi le soir et à midi ils s'abstiennent de juger ou de délibérer : ils sont devenus incapables de le faire. Mais ici nous ne voyons rien de semblable, à Dieu ne plaise. Après avoir mangé, on n'est pas moins sage qu'avant de se mettre à table : on ne mange pas, on ne boit pas, au point d'en mourir ou d'obscurcir sa raison ; mais on ne prend de nourriture que ce qu'il faut pour réparer ses forces.

2. C'est assez d'avertissements : venons maintenant à notre sujet, malgré la répugnance et l'ennui que nous sentons à l'aborder, en l'absence de nos frères. Quelle peine, quelle douleur n'éprouve pas une mère aimante quand elle ne voit pas tous ses enfants autour de la table qu'elle a servie? Cette douleur, je la ressens moi-même en ce moment, et quand je songe que tous ne sont pas ici, je suis tenté de retirer ma promesse. C'est à vous de faire cesser cette répugnance. Promettez-moi de leur rapporter fidèlement mes paroles, et moi je m'acquitterai pleinement de tout ce que j'ai promis. En vous écoutant, ils regretteront moins de n'être pas venus aujourd'hui; et vous serez vous-mêmes plus attentifs à notre discours, puisque vous devez le redire à d'autres. Pour être plus clair, il nous faut reprendre ce que nous avons déjà dit. Nous nous sommes demandé pourquoi les saintes Ecritures avaient été données si tard aux Hébreux. Ce ne fut ni à l'époque d'Adam, ni à celle de Noé, ni à celle d'Abraham, mais au temps de Moïse que parut le livre de la *Genèse*. Si ce livre était utile, dit-on, pourquoi ne paraissait-il pas dès le principe; et s'il était inutile, à quoi bon le mettre au jour plus tard? C'est mal raisonner. Si une

chose doit être avantageuse dans l'avenir, il ne s'ensuit pas qu'on doive l'accorder dès le principe; et ce que l'on a donné dès le commencement ne doit point nécessairement demeurer toujours. Le lait n'est-il pas fort utile, et cependant on ne le donne qu'aux enfants; une nourriture solide est aussi chose très-utile; mais on se garde bien de nous l'offrir d'abord; on attend que nous soyons sortis de l'enfance. L'été, si utile pourtant, ne règne pas toujours; l'hiver a ses avantages, et à son tour il disparaît. Eh quoi! direz-vous, les Ecritures ne sont-elles pas utiles? Oui, sans doute, elles sont très-utiles et même nécessaires. Eh bien! ajoutez-vous, puisqu'elles sont utiles, pourquoi Dieu ne les a-t-il pas données dès le principe? C'est qu'il voulait instruire les hommes par les choses, et non par les livres. Qu'est-ce à dire, par les choses? C'est-à-dire, par la création elle-même. C'est la pensée de l'apôtre saint Paul.

Les Gentils se plaignaient de n'avoir pas eu dès le principe la connaissance de Dieu par les Ecritures. Ecoutez ce qu'il leur répond. Il avait dit : *La colère de Dieu éclatera du haut du ciel sur les impiétés et les injustices de ces hommes qui retiennent dans l'iniquité la vérité de Dieu.* (Rom. I, 28.) Prévoyant qu'on soulèverait une objection, et qu'on lui demanderait comment les Gentils avaient pu connaître le vrai Dieu, il ajouta : *car ce que l'on sait de Dieu leur a été manifesté.* Et comment cela? comment pouvaient-ils connaître Dieu? qui le leur avait manifesté? *C'est Dieu lui-même, qui s'était manifeté à leurs regards* (Ibid. 19), reprend-il. De quelle façon? quel prophète, quel évangéliste, quel docteur leur avait-il envoyé, si les Ecritures n'existaient pas encore? *Les perfections invisibles de Dieu*, continue-t-il, *ont été manifestées à l'intelligence depuis le commencement par les créatures visibles; c'est ainsi que Dieu a révélé son éternelle puissance et sa divinité.* (Ibid. 20.) Voici ce que veut dire l'Apôtre : Il a exposé la création aux regards de tous les hommes, pour qu'ils puissent découvrir le Créateur dans ses ouvrages.

C'est la même pensée qu'exprime un autre docteur dans ces paroles : *La grandeur et la beauté des créatures fait connaître leur auteur.* (Sag. XIII, 5.) Quand vous considérez la grandeur de la création, admirez la puissance qui l'a produite; quand vous contemplez la beauté des créatures, admirez encore et célébrez l'auteur d'un ordre si parfait. A la vue de tant de sagesse le Prophète, saisi d'enthousiasme, s'écriait : *Les cieux racontent la gloire de Dieu.* (Ps. XVIII, 1.) Comment, je vous le demande, peuvent-ils raconter cette gloire? La voix leur manque, ils n'ont point de bouche, point de langue. Comment peuvent-ils donc raconter? Par le spectacle qu'ils présentent. Quand vous voyez les astres garder si longtemps leur beauté, leur grandeur, leur élévation, leur forme et la place qu'ils occupent, c'est comme si vous entendiez leur voix; ce sublime spectacle vous instruit et vous adorez l'Auteur de cet ensemble si beau, si admirable! Le ciel ne parle point, et cependant quand vous le contemplez, c'est comme si vous entendiez des sons plus éclatants que les sons de la trompette, et si, pour vous instruire, il ne s'adresse pas à vos oreilles, il frappe vivement vos regards. Or, le sens de la vue est à la fois plus fidèle et plus sûr que le sens de l'ouïe. Si Dieu se fût servi des livres pour nous apprendre à le connaître, ceux qui savent lire auraient pu les étudier, mais les autres n'en eussent pas retiré le moindre avantage sans le secours des premiers. Le riche aurait pu se les procurer en les achetant, le pauvre, non. Pour les comprendre, il eût fallu savoir la signification de chaque mot; et alors comment le Scythe, le Barbare, l'Indien, l'Egyptien et tous ceux qui n'auraient point connu l'idiôme du livre, auraient-ils pu s'instruire? Mais le ciel, tous comprennent son langage, et le Scythe et le Barbare et l'Indien et et l'Egyptien, et tous les habitants de la terre : il s'adresse à notre intelligence, non par le sens de l'ouïe, mais par celui de la vue. Il n'en est pas des choses visibles, comme des langues : tous peuvent également les comprendre. C'est un livre où chacun peut lire, l'ignorant comme le sage, le pauvre comme le riche, et n'importe en quel lieu de la terre, il suffira de regarder le ciel pour puiser dans ce spectacle une doctrine abondante. Aussi le Prophète, voulant nous montrer que la création parle un langage intelligible à tous les hommes, soit Grecs, soit Barbares, disait : *Ce n'est point un langage, ce ne sont point des paroles dont on n'entende point le son.* (Ps. XVIII, 4.) Et voici sa pensée : Il n'est point de nation ni de langue qui ne puisse comprendre cette voix; elle est si claire que tous peuvent l'entendre. Et il ne s'agit pas seulement de la voix des cieux,

mais encore de la voix du jour et de la nuit.

Et comment cela? Les cieux par leur beauté, par leur grandeur, par tant d'autres perfections saisissent l'âme, quand on les considère, et la remplissent d'admiration pour le Créateur. Mais le jour et la nuit, que nous offrent-ils de si admirable? Rien de semblable, sans doute, à ce que nous voyons dans le firmament; mais quelque chose cependant qui n'est pas moins merveilleux; je veux parler de cette convenance, de cet ordre toujours si exactement suivi. Voyez, en effet, comment ils partagent l'année tout entière! Ils divisent la durée du temps, en se faisant contre-poids l'un à l'autre, comme les plateaux d'une balance. Dites-moi, n'admirez-vous pas l'auteur d'un si bel ordre? Ce sont comme deux sœurs qui se partagent les biens de leur père avec une mutuelle affection, sans jamais chercher à se nuire. Avec quel soin, en effet, avec quelle égalité le jour et la nuit partagent l'année, se tenant toujours dans leurs limites et ne se repoussant jamais l'un l'autre! Depuis tant de siècles que le monde existe, jamais en hiver le jour ne fut long, jamais la nuit ne fut longue en été; oui, durant un laps de temps si considérable ils ne se sont rien dérobé l'un à l'autre, pas même une demi-heure, pas même un seul instant.

3. Aussi le Psalmiste, ravi d'admiration devant un partage si bien fait, s'écriait : *La nuit transmet à la nuit la connaissance.* (Ps. XVIII, 3.) Si vous savez comprendre tout cela, n'admirez-vous pas, dites-moi, celui qui dès le principe a posé ces bornes immuables? Qu'ils entendent, les avares et ceux qui convoitent le bien d'autrui, et qu'ils imitent cette égalité du jour et de la nuit. Qu'ils entendent, ceux que dévorent l'orgueil et l'ambition, ceux qui ne veulent jamais céder aux autres la première place. Le jour se retire devant la nuit, et n'envahit point son domaine; et vous, vous n'êtes jamais rassasiés d'honneurs, et vous ne voulez jamais les partager avec vos frères. Considérez encore la sagesse du législateur. Il a voulu que la nuit fût longue en hiver, parce qu'alors les semences, plus tendres, ont besoin de fraîcheur, et ne pourraient supporter une forte chaleur; mais quand elles se sont développées, le jour augmente aussi, et il devient encore plus long, quand le fruit possède toute sa vigueur, et vient en maturité.

C'est là un avantage non-seulement pour les moissons, mais aussi pour nos corps. N'est-ce pas en hiver que le matelot, que le pilote, le voyageur, le soldat, le laboureur restent chez eux, comme enchaînés par le froid? L'hiver n'est-il pas la saison du repos? Or, si Dieu n'avait alors donné plus de longueur aux nuits, la durée du jour aurait paru excessive à des hommes que l'hiver empêche de travailler. Comment assez louer cet ordre des saisons de l'année? N'est-ce pas comme un chœur de jeunes filles qui, dans l'espèce de danse en rond quelles exécutent perpétuellement, se succèdent dans le plus grand ordre, et où celles du milieu font sans cesse passer doucement et sans trouble leurs compagnes d'une extrémité à l'extrémité contraire?

Au sortir de l'été nous n'entrons point subitement en hiver, ni au sortir de l'hiver, brusquement en été; entre l'hiver et l'été se trouve le printemps qui doit préparer nos corps et les conduire à l'été, doucement, peu à peu, et les y introduire sans qu'ils courent de périls. Une brusque transition pourrait amener des maladies graves et dangereuses, et c'est pourquoi Dieu a voulu que le printemps prit la place de l'hiver pour nous mener à l'été, et l'automne celle de l'été pour nous mener à l'hiver. Et ainsi nous passons insensiblement et sans avoir rien à craindre, d'une saison à la saison contraire, grâce à celle qui les sépare. Quand on a contemplé le ciel, quand on a contemplé la mer et la terre, quand on a considéré cette harmonie si bien réglée des diverses saisons, cette continuelle succession du jour et de la nuit, il faudrait être bien malheureux, bien insensé pour attribuer tout cela au hasard, et ne pas adorer celui dont la sagesse a si bien disposé cet univers. Mais j'ai quelque chose de plus grand encore à vous montrer : ce n'est pas seulement la magnificence et la beauté de l'univers, mais le mode lui-même de la création qui nous révèle le Créateur. Nous n'étions point présents quand il créait et construisait le monde; et eussions-nous été là, nous n'aurions pu savoir comment s'accomplissait ce grand ouvrage : une invisible puissance disposait l'univers, et le mode lui-même de cette disposition devait être pour nous le meilleur des maîtres; tout y était soumis à des forces supérieures aux lois de la nature. Ce que je viens de dire est peut-être obscur : je vais le rendre plus clair en vous l'expliquant. Il est naturel, tout

le monde le reconnaît, que l'eau soit supportée par la terre, et la terre ne peut-être soutenue par l'eau. La terre est dense, elle est dure, solide, capable de résistance, et par là même elle soutient aisément les eaux. Mais l'eau qui est liquide, et sans consistance, qui se divise et s'écoule dans tous les sens, qui cède aux moindres efforts, ne pourrait jamais supporter un corps, même le plus léger. Un petit caillou jeté dans l'eau la fait reculer et fuir, et il s'ouvre un chemin vers ses profondeurs. Si donc vous voyez non pas un mince caillou, mais la terre tout entière portée sur les eaux sans enfoncer, n'admirez-vous pas la puissance surnaturelle qui opère ce prodige? Et où voyons-nous que la terre soit portée sur les eaux? C'est le Prophète qui le dit : *Il l'a fondée sur les mers, et l'a établie sur les fleuves.* (Ps. XXIII, 2.) Et encore, dans un autre endroit : *à celui qui a fondé la terre sur les eaux.* (Ps. CXXXV, 6.) Que dites-vous, saint Prophète? L'eau ne peut soutenir à sa surface le moindre caillou, et elle porte la terre avec ses montagnes, ses collines, avec les villes, les plantes, les hommes, les animaux, et cela, sans être submergée? Que dis-je, sans être submergée? comment se fait-il qu'entourée par l'eau dans sa partie inférieure pendant un si long espace de temps, elle ne se soit pas dissoute et changée en boue? Que le bois séjourne quelque peu dans l'eau, il se corrompt et se dissout; que dis-je, le bois? Mais le fer lui-même, si solide pourtant, laissé continuellement dans l'eau, finit pas perdre sa dureté; et ne doit-il pas en être ainsi puisqu'il tire sa substance de la terre? Aussi voit-on des esclaves qui se sont enfuis chargés d'entraves et de chaînes, s'arrêter au bord des ruisseaux pour y plonger leurs pieds; et quand ils ont amolli les fers qui les retiennent, ils n'ont pas de peine à les rompre avec une pierre. Oui, le fer s'amollit dans l'eau, le bois s'y putréfie, la pierre s'y dissout; et cependant la masse de la terre, établie sur les eaux depuis s'y longtemps, n'a été ni submergée, ni dissoute, ni détruite.

4. Et, qui ne serait saisi d'étonnement et d'admiration, qui ne proclamerait bien haut que ce n'est point là l'ouvrage de la nature, mais celui d'une providence supérieure à la nature? Aussi est-il dit dans l'Ecriture : *Celui qui a suspendu la terre sur le néant.* (Job, XXVI, 7.) Et ailleurs : *Dans ses mains sont les bornes de la terre.* (Ps. XCIV, 4.) Et ailleurs encore : *Il l'a fondée sur les mers.* (Ps. XXIII, 2.) Ces textes semblent se contredire, et cependant ils sont parfaitement d'accord. En effet, dire : *Il l'a fondée sur les mers*, n'est-ce pas dire aussi : *Il a suspendu la terre sur le néant.* Quelle différence y a-t-il, je vous prie, entre se tenir sur les eaux et être suspendu sur rien? A quoi donc la terre est-elle suspendue et sur quoi s'appuie-t-elle? Le Psalmiste ne vous le dit-il pas? *Les bornes de la terre sont dans ses mains.* Ce n'est pas que Dieu ait des mains, seulement David veut nous faire comprendre que cette souveraine Puissance dont la Providence s'étend à l'univers entier, soutient aussi et porte la masse de la terre. Et si vous ne l'en croyez pas sur parole, croyez-en du moins vos yeux. Un autre élément encore peut vous offrir de semblables merveilles. Le feu, de sa nature, s'élève dans les airs, il pétille et s'élance : c'est en vain que vous chercherez à le contraindre, à le violenter; vous ne pourrez le forcer à descendre. Allumez un flambeau, inclinez-le, vous ne pourrez forcer la flamme à se diriger vers le sol : toujours elle remontera, toujours elle sera repoussée en haut. Or, Dieu a imposé au soleil des lois toutes contraires. Il a dirigé ses rayons vers la terre, il a voulu que sa lumière descendît jusqu'à nous, lui tenant pour ainsi dire ce langage : « Regarde en bas, et luis pour les hommes : car c'est pour eux que tu as été créée. » La flamme d'une lampe ne peut s'y résigner, et cet astre si magnifique et si admirable tourne ses rayons vers la terre, suivant des lois toutes contraires à celles du feu, pour obéir à la puissance de son auteur. Voulez-vous contempler encore d'autres merveilles? La voûte extérieure de ce firmament que nous apercevons est tout entière recouverte par des eaux, qui ni ne s'écoulent, ni ne se retirent. Telles ne sont pas cependant les lois auxquelles d'ordinaire obéit cet élément! Les eaux se rassemblent aisément, quand la surface est concave; mais sur une surface convexe elles s'écoulent de tous côtés et on n'en voit pas rester une seule goutte. Et ce phénomène étrange, on le remarque pourtant dans les cieux. C'est ce que veut encore faire entendre le Prophète, quand il dit : *Louez le Seigneur, eaux qui êtes au-dessus des cieux.* (Daniel, III, 60.) Ces eaux n'ont pu éteindre le soleil, ni le soleil les dessécher, depuis si longtemps qu'il poursuit sa course au-dessous d'elles.

Voulez-vous que nous revenions sur la terre et que nous vous en montrions les merveilles ? Ne voyez-vous pas cette mer avec ses flots et ses tempêtes? Et cette mer si vaste, si grande, si furieuse, il suffit d'un sable sans consistance pour la contenir. Admirez la sagesse du Seigneur ! Il ne lui a point permis de rester en repos, ni de s'apaiser : vous auriez cru qu'il était dans sa nature de demeurer tranquille : mais tout en restant dans ses limites, elle mugit, elle s'agite, ses flots retentissent et s'élèvent à une prodigieuse hauteur; puis, quand ils atteignent les sables du rivage, ils se brisent et retombent sur eux-mêmes. Par là elle vous apprend que ce n'est point en vertu de sa nature qu'elle se tient renfermée dans ses limites, mais bien en vertu de la Puissance divine qui la contraint d'y demeurer. Et c'est pourquoi le Créateur lui a donné de si faibles barrières : il n'a mis sur ses rivages ni bois, ni pierres, ni montagnes, pour que vous ne puissiez pas attribuer à ces remparts les effets dont vous êtes les témoins. C'est ce qu'il disait autrefois aux Juifs pour leur reprocher leur insolence : *Ne me redouterez-vous pas, moi qui ai donné pour barrière aux flots de l'Océan, un sable qu'il ne franchira jamais?* (Jérém. v, 22.) Nous contenterons-nous d'admirer ce monde si grand et si beau, cet ordre merveilleux qui s'élève au-dessus des lois ordinaires de la nature? n'admirerons-nous pas encore cette puissance qui a composé le monde d'éléments contraires, du chaud et du froid, du sec et de l'humide, du feu et de l'eau, de la terre et de l'air? et ces éléments contraires qui constituent l'univers, ces éléments qui se combattent, ne se détruisent pourtant point les uns les autres ! Le feu ne se précipite point pour tout embraser, l'eau n'accourt point pour tout submerger. Si la bile vient à prédominer dans nos corps, nous avons aussitôt la fièvre et tous nos membres sont malades; si l'humeur est trop abondante, elle engendre une foule de maladies qui nous donnent la mort. Dans l'univers, rien de semblable. Mais chaque élément reste à sa place, retenu comme par un frein, enchaîné par la volonté du Créateur qui le force à garder ses limites, et c'est ainsi que cette opposition entre les éléments procure la paix à tout l'univers. Oui, les aveugles mêmes doivent voir, les insensés doivent comprendre que ces divers éléments sont l'œuvre de la divine Providence, et que c'est elle aussi qui les contient dans leurs limites. Qui serait assez insensé, assez stupide pour ne pas se dire à la vue d'un tel ensemble, d'une si grande beauté, d'un tel arrangement, de cette lutte entre des éléments contraires qui continuent cependant à subsister : S'il n'y avait une Providence pour contenir la masse de ces corps, pour les empêcher de tomber en dissolution, non, ils ne pourraient subsister, ils ne pourraient durer longtemps ? L'ordre des saisons, cet admirable accord du jour et de la nuit, tant d'espèces d'animaux, de plantes, de semences et d'herbes continuent de suivre les mêmes lois, et jusqu'à présent rien de tout cela n'a péri, rien n'a disparu.

5. Ce n'est pas tout, il s'en faut bien. Il y aurait sur la création bien d'autres choses à vous dire, plus nombreuses, plus profondes encore que celles-là. Mais nous les renvoyons à demain : appliquez-vous maintenant à bien retenir nos paroles et à les répéter aux absents. Je sais bien que vous êtes peu habitués aux pensées profondes, mais avec de la bonne volonté vous pouvez vous y accoutumer et vous rendre même capables de les exposer aux autres. En attendant, voici ce que je dois dire à votre charité : De même que Dieu nous a glorifiés par une création si magnifique, de même nous devons le glorifier à notre tour par la sainteté de notre vie. *Les cieux racontent la gloire de Dieu* par le spectacle qu'ils nous offrent; racontons aussi la gloire du Seigneur, non-seulement par nos paroles, mais encore par notre silence, et que l'éclatante lumière de notre vie excite partout l'admiration. *Que votre lumière,* dit le Sauveur, *brille aux regards des hommes, pour qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.* (Matth. v, 16.) Si en effet les infidèles vous voient toujours modestes, toujours sages, toujours purs, ils seront dans le ravissement et diront : Oui, il est grand le Dieu des chrétiens ! Comme il transforme les hommes ! Qu'étaient ceux-ci? Que sont-ils devenus? C'étaient des hommes, il en a fait des anges ! Si on les outrage, ils ne se vengent point ; si on les frappe, ils ne s'indignent point; si on les injurie, ils prient pour ceux qui les ont injuriés. Ils n'ont point d'ennemis, ils ne connaissent point le ressentiment, ils ne tiennent point de discours frivoles, ils ne savent ce que c'est que mentir, ils ne se rendent point coupables de parjure, ils ne

consentent pas même à jurer, et on leur arracherait plutôt la langue que de les contraindre à proférer un serment. » Donnons-leur sujet de faire ainsi notre éloge. Oui, chassons loin de nous cette funeste habitude de jurer. Ne voulons-nous pas au moins rendre à Dieu l'honneur que nous rendons à des vêtements de prix? Quand nous avons quelque habit plus riche que les autres, nous nous gardons bien d'en faire abus, et le nom du Seigneur nous l'employons partout, à tout propos et au hasard. Je vous en prie donc, je vous en conjure, ne méprisons pas ainsi notre salut, mais après avoir montré dès le principe tant d'empressement à observer ce précepte, persévérons jusqu'à la fin. Si je vous exhorte sans cesse à ne pas jurer, ce n'est point pour vous reprocher quelque négligence. Je vous vois déjà presque tous corrigés, et je soupire après le moment où vous serez tous parvenus au terme de vos efforts. Les spectateurs n'aiment-ils pas à exciter ceux des combattants qu'ils voient sur le point de triompher. Ne nous lassons donc point non plus: nous voici presque au terme, et le difficile était de commencer.

L'habitude est à peu près vaincue, il reste peu de chose à faire; il n'est plus besoin de beaucoup de travail, il suffit de nous observer un peu, de montrer quelque diligence, pour achever de nous corriger et pour être à notre tour capables d'exhorter les autres. Avec quelle confiance ensuite nous verrons arriver la fête de Pâques! Quel bonheur pour nous d'être alors deux ou trois fois plus joyeux que nous ne sommes d'ordinaire ce jour-là! Nous nous réjouirons moins d'être sortis des fatigues d'un jeûne pénible que de participer à cette sainte solennité, pleins de mérite et le front ceint d'une couronne brillante et qui ne doit jamais se flétrir. Mais, pour arriver plus vite à cet heureux résultat, faites ce que je dis. Ecrivez sur les murs de votre maison, gravez dans votre cœur cette faux volante dont parle Zacharie (Zach. v, 1-3), et imaginez-vous la voir apporter la malédiction. Ne la perdez jamais de vue; et quiconque jurera en votre présence, arrêtez-le; reprenez-le, et surveillez de près vos serviteurs. Si nous prenons à tâche non-seulement de bien nous conduire nous-mêmes, mais encore d'amener les autres à s'amender sur ce point, nous ne tarderons pas à atteindre le but. Une fois que nous aurons entrepris de corriger les autres, nous rougirons, nous serons honteux, de ne pas faire nous-mêmes ce que nous recommandons. C'est assez revenir sur ce sujet. Nous vous avons suffisamment exhortés les jours précédents, et j'ai voulu seulement vous remettre mes conseils en mémoire. Daigne le Seigneur qui, plus que nous-mêmes, veut notre bonheur, nous accorder de nous conformer sur ce point comme sur tous les autres à la règle de la perfection chrétienne, afin qu'ayant cueilli tous les fruits de la justice, nous soyons trouvés dignes du royaume des cieux par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire soit au Père et au Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LES STATUES

AU PEUPLE D'ANTIOCHE.

DIXIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

Il est très-avantageux d'entendre la parole de Dieu. — Merveilles de la création. — Admirable variété qu'elle présente. — Les païens sont inexcusables d'avoir adoré l'univers. — Il faut s'abstenir de jurer.

1. Je vous félicite de votre docilité, et je me réjouis de vous voir mettre en pratique les conseils que je vous ai donnés au sujet de ceux qui ne jeûnent pas, et qui pour cette raison ne viennent pas nous entendre : aujourd'hui, ce me semble, bon nombre, après avoir dîné, sont venus compléter cette belle assemblée; et ce qui me le fait supposer, c'est que je vois un auditoire plus brillant, une affluence plus considérable. Nous n'avons donc point perdu notre temps, je crois, en insistant sur ces conseils, en vous pressant de ramener vos frères autour de votre mère commune, et de leur persuader qu'après la réfection corporelle, il n'est pas défendu de prendre part au festin spirituel. Dites-moi, bien-aimés frères, quand est-ce que vous avez mieux agi qu'aujourd'hui? Est-ce lors de notre dernière réunion, quand, au sortir de table, vous alliez dormir? Ne préférez-vous pas, maintenant que vous avez dîné, vous trouver ici, pour nous entendre vous expliquer les lois du Seigneur? Est-ce quand vous vous teniez sur la place publique, occupés à de futiles conversations? N'aimez-vous pas mieux être ici, avec vos frères, afin de prêter l'oreille aux paroles des prophètes? Ce qui est honteux, mes chers auditeurs, ce n'est pas de manger, c'est de rester chez soi après avoir mangé, et de se priver ainsi de ces pieuses solennités. Si vous restez chez vous, vous n'en deviendrez que plus paresseux et plus lâches; au contraire, en vous rendant parmi nous, vous secouerez le sommeil et la torpeur, et vous serez plus résignés, plus courageux dans les revers. Mais pourquoi tant de paroles? si vous vous tenez à côté de celui qui jeûne, ne sentez-vous point comme une suave odeur répandue autour de lui? L'homme qui jeûne, n'est-ce pas comme un parfum spirituel? et ses yeux, sa langue, tout en lui n'exhale-t-il pas la sainteté de sa vie? Je ne prétends point blâmer les autres; je veux seulement faire voir les avantages qu'offre le jeûne; et le jeûne dont je veux parler, ce n'est pas seulement la privation de nourriture, mais bien plutôt la fuite du péché. Car celui qui a pris de la nourriture, et qui apporte ici de saintes dispositions ne mérite guère moins d'estime que s'il jeûnait; au contraire, à quoi sert-il de jeûner, si l'on ne s'empresse de prêter à nos discours une oreille attentive. Mangez, et venez ensuite, pleins de zèle et d'ardeur;

ne vaudrez-vous pas mieux, je vous le demande, que celui qui jeûne et reste chez lui? Il nous sera, sans aucun doute, moins avantageux de jeûner que de participer à cette doctrine spirituelle. Où entendrez-vous ailleurs les sages pensées que l'on vous expose en ce lieu? Allez au tribunal, on y conteste, on y dispute sans cesse; allez au sénat, on y traite d'affaires politiques; chez vous, c'est le souci de vos affaires privées qui vous accable; aux rendez-vous de la place publique, il n'est question que de choses terrestres et périssables; on s'y entretient d'objets à vendre, de tributs, de tables bien servies, de marchés, de contrats de toute sorte, de testaments, d'héritages, et de mille autres choses de ce genre. Allez au palais lui-même; là encore n'entendrez-vous point parler d'argent, de puissance, de cette gloire que l'on y prise si fort? Mais il ne s'y dit rien qui touche aux intérêts spirituels. Ici, au contraire, de quoi nous entretenons-nous? N'est-ce point de notre âme, de notre vie, de notre destinée? Ne nous demandons-nous pas pourquoi nous séjournons si longtemps ici-bas, quel sera notre partage au sortir de cette vie, quel sort nous est réservé, pourquoi notre corps est pétri de boue, quelle est la nature de la mort; ne considérons-nous pas ce qu'est la vie présente et ce que sera la vie future? Rien de terrestre dans tous ces sujets; rien qui ne se rapporte aux choses spirituelles. Que de secours pour opérer notre salut! et quelle espérance remplit nos âmes quand nous retournons dans nos demeures!

2. Ce n'est donc pas en vain que j'ai répandu la bonne semence dans vos cœurs. Vous avez répondu à mon appel. Tous ceux qui s'étaient absentés, vous avez réussi à les ramener dans nos réunions. Nous voulons donc vous en témoigner notre reconnaissance, et après vous avoir remis en mémoire ce que nous disions l'autre jour, achever de vous payer notre dette. Que disions-nous donc? Nous nous demandions comment, avant de nous avoir donné les Ecritures, la Providence avait pourvu à notre instruction; et nous disions qu'elle nous avait instruits par la création, qu'elle avait étendu le ciel au-dessus de nos têtes, comme un livre immense où peuvent lire les ignorants et les savants, les pauvres et les riches, les Scythes et les Barbares; en un mot, tous les hommes qui habitent la terre : livre bien plus vaste que la multitude de ceux qu'il instruit. Nous avons traité longuement de la nuit et du jour, de leur succession, de cet accord si beau qui règne entre eux; et ensuite du nombre des saisons et de leur égale durée. De même que dans toute l'année le jour n'a pas une seule demi-heure de plus que la nuit, de même aussi les saisons se la distribuent avec la plus parfaite égalité. Je vous le disais encore, ce n'est pas seulement la grandeur et la beauté de la création qui nous révèlent un si puissant créateur, mais aussi la manière dont le Seigneur en a cimenté entre elles les diverses parties, au moyen de ces lois si contraires aux lois ordinaires de la nature. C'est une loi de la nature que l'eau soit soutenue par la terre; et dans la création, c'est la terre qui est soutenue sur les eaux. C'est encore une loi de la nature que le feu prenne en haut son essor; dans la création nous voyons tout le contraire, puisque les rayons du soleil se dirigent vers la terre. Au-dessus du firmament se trouvent des eaux qui ne s'écoulent point : elles n'éteignent point le soleil qui fournit sa course au-dessous d'elles, et le soleil à son tour ne les dissipe point. Nous ajoutions encore : Les quatre éléments dont se compose l'univers sont en lutte les uns contre les autres; ils devraient, d'après leur nature, se détruire réciproquement, et toutefois ils continuent à coexister. Il est donc bien manifeste qu'une invisible puissance les tient enchaînés, et cette puissance, c'est la volonté du Seigneur. Je veux insister aujourd'hui sur ce sujet; prêtez-moi donc toute votre attention. Ce qui se passe dans notre corps peut servir à vous rendre plus sensibles les merveilles de la création. Le corps humain, qui a si peu d'étendue, qui est si petit, se compose néanmoins des quatre éléments, du chaud, du sec, de l'humide et du froid : c'est-à-dire, de sang, de bile jaune, d'humeur, de bile noire. Et que personne ne nous reproche de nous jeter sur un terrain qui n'est pas le nôtre. *L'homme spirituel, en effet,* dit saint Paul, *porte son jugement sur toutes choses, et il n'est jugé par personne.* (I Cor. II, 15.) Est-ce que saint Paul ne touche pas à une question d'agriculture, en nous parlant de la résurrection : *Insensé*, dit-il, *la semence que tu jettes en terre n'est vivifiée qu'après avoir passé par la mort!* (I Cor. XV, 36.) Si donc saint Paul a pu s'occuper d'agriculture, qui pourrait nous blâmer de vouloir effleurer certaines questions de médecine? Nous devons vous entretenir de l'œuvre

de Dieu dans la création de l'univers, et pour cela il nous faut recourir aux données de cette science. Comme je vous le disais donc, notre corps est composé de quatre éléments, et si l'un d'eux vient à troubler cette union, cela suffit pour causer la mort. Ainsi, une surabondance de bile donne la fièvre, et si l'excès est par trop considérable, la mort ne tarde pas à s'en suivre. Que le froid vienne à prédominer, on voit se produire la paralysie, les tremblements, les apoplexies et bien d'autres maladies encore. En un mot la surabondance de l'un ou de l'autre de ces éléments amène toute sorte d'infirmités; c'est assez pour cela que l'un d'eux sorte de ses limites, se révolte pour ainsi dire contre les autres, et rompe l'harmonie de l'ensemble. Oserait-on maintenant prétendre que cet univers est l'œuvre du hasard et continue à subsister par lui-même? Notre corps si étroit pourtant, si petit, a les remèdes et la médecine à sa disposition : une âme y réside et le dirige, la philosophie lui vient en aide, il a mille autres ressources, et cependant il ne peut rester toujours dans le même état; mais il meurt, il se corrompt à la suite des secousses qu'il a ressenties au dedans de lui-même, et le monde, si vaste, qui renferme des corps si vastes aussi, composé des mêmes éléments que nos corps, aurait pu demeurer si longtemps inaltérable sans qu'une Providence veillât sur lui !

Qu'y aurait-il de plus contradictoire ? Notre corps, soutenu par une Providence qui le protège à l'intérieur et à l'extérieur, peut à peine suffire à sa conservation; et le monde, sans le secours d'une Providence, n'aurait, depuis tant d'années, rien éprouvé de ce qu'éprouvent nos corps ! Comment se fait-il, je vous le demande, qu'aucun de ces éléments n'ait franchi ses limites et n'ait absorbé les autres ? Qui est-ce qui les a réunis dès le principe? Qui est-ce qui les a enchaînés? Qui leur a mis un frein? Qui les a si longtemps contenus? Si le monde eût été simple et uniforme, rien de tout cela n'eût été impossible. Mais il y a entre ces éléments une telle opposition, qu'il faudrait être bien insensé pour croire qu'ils se soient rassemblés d'eux-mêmes, et qu'ils demeurent unis sans l'action d'une Providence. Ce n'est pas la nature, c'est la volonté qui nous sépare les uns des autres; cependant, nous rapprochons-nous tant que persistent le ressentiment et la haine? Ne faut-il pas qu'on nous réconcilie, qu'on affermisse cette réconciliation, qu'on nous persuade de demeurer en paix, de ne plus nous diviser? Comment donc ces éléments, qui n'ont en partage ni la raison ni le sentiment, qui par nature sont ennemis l'un de l'autre, se seraient-ils rassemblés et auraient-ils pu demeurer unis, sans l'opération de cette ineffable puissance, qui les a joints ensemble et les tient sans cesse enchaînés ?

3. Ne voyez-vous pas comment le corps se dissout, se corrompt, périt en un mot, dès que l'âme s'est éloignée de lui? comment chacun des éléments qui le constituent se sépare des autres? Et n'est-ce pas ce qui se produirait dans l'univers, si la Providence qui le gouverne cessait de faire sentir sa puissance? Un navire sans pilote ne pourrait continuer sa course, il serait bientôt submergé : comment donc l'univers pourrait-il subsister, sans une Providence qui le dirige ? C'est une comparaison que je ne veux point développer. Supposez seulement que le monde soit un navire, ayant pour carène la terre que nous habitons, pour voiles le ciel, pour matelots les hommes, et que l'abîme lui-même soit l'océan : comment se fait-il que depuis si longtemps le monde n'ait point fait naufrage? Laissez un navire une seule journée sans pilote et sans matelots, ne sera-t-il pas aussitôt submergé? Or, il y a plus de cinq mille ans que le monde existe, et l'abîme ne l'a pas englouti. Un navire ! que dis-je ? Mais construisez une cabane au milieu des vignes; et une fois la récolte achevée, laissez-la déserte deux ou trois jours seulement, elle se détériore peu à peu et finit par tomber. Ainsi donc une cabane, pour subsister, a besoin qu'on la soutienne; et cet univers si vaste, si beau, si admirable, ces lois du jour et de la nuit, ce chœur des saisons qui se succèdent avec tant de régularité, cette variété si prodigieuse qu'offre la nature dans la terre, dans les eaux de l'océan, dans l'atmosphère, dans le ciel, dans les plantes, dans les oiseaux, dans les poissons, dans les quadrupèdes, dans les reptiles, dans les hommes qui sont les rois de la création, tout cela eût pu se soutenir sans le secours d'une Providence ! Représentez-vous ensuite les prés, les jardins, ces fleurs innombrables, ces plantes si utiles, au parfum si suave, aux formes si variées, qui naissent dans des climats si différents, qui portent tant de noms divers; représentez-vous encore les arbres fruitiers, et ceux qui ne donnent point de fruit, les métaux,

les animaux qui vivent sur la terre, ceux qui vivent dans la mer, les poissons, les oiseaux, les montagnes, les forêts et les bois; quelle magnifique prairie ici-bas! quelle magnifique prairie dans les cieux! Oui, la terre est comme une prairie aux aspects les plus variés, et le ciel lui-même, tout parsemé d'étoiles, ne ressemble-t-il pas à une prairie tout émaillée de fleurs? La terre produit les roses, au ciel se peint l'iris aux mille nuances. Et l'oiseau n'est-il pas fleuri comme une prairie? Voyez en effet le paon et son riche plumage, voyez ces oiseaux dont la pourpre étincelante éclipserait les teintures les plus belles! Songez à la beauté des cieux, que les siècles n'ont pu ternir, que l'on dirait créée d'aujourd'hui, tant elle conserve d'éclat et de splendeur! Et le sein de la terre qui ne cesse d'enfanter depuis si longtemps, a-t-il rien perdu de sa fécondité? Et ces fontaines qui jaillissent du sol, qui coulent jour et nuit, les a-t-on vues se tarir depuis qu'elles existent? La mer, qui reçoit un si grand nombre de fleuves, a-t-elle jamais franchi ses bornes? Mais pourquoi passer en revue tant de merveilles incompréhensibles? Il nous suffit d'en contempler une seule, pour nous écrier : *Que vos œuvres sont magnifiques, ô Seigneur! Vous avez créé toute chose avec une admirable sagesse.* Mais que disent les infidèles quand nous leur rappelons cette magnificence de l'univers, sa beauté, ses richesses, sa fécondité? Et voilà précisément, disent-ils, ce que nous reprochons à Dieu. Nous le blâmons d'avoir fait cet univers si grand et si beau. S'il lui eût donné moins de grandeur et de beauté, nous n'aurions pas songé à en faire notre Dieu. Ce qui nous a trompés, c'est cette magnificence qui nous jetait dans l'étonnement, c'est cette beauté qui nous ravissait d'admiration. Vaine réplique. Non, ce n'est pas la grandeur et l'ornement du monde qui a été cause de leur impiété, mais bien leur ignorance et leur déraison. Ce qui le prouve, c'est que nous n'avons point commis la même erreur.

Pourquoi donc ne lui avons-nous pas, nous aussi, décerné les honneurs divins? Ne le contemplons-nous pas aussi bien que les infidèles? Nous procure-t-il de moindres avantages? Avons-nous une âme, un corps différents des leurs? Ne foulons-nous point la même terre? Pourquoi donc, à l'aspect de tant de grandeur et de beauté, avons-nous éprouvé d'autres sentiments? Mais voici ce qui achève de les confondre. Oui, c'est leur folie et non point la beauté de l'univers qui les a rendus impies; autrement qu'ils me disent pourquoi ils ont adoré le singe, le crocodile, le chien, en un mot, ce qu'il y a de plus vil parmi les animaux. En vérité *ils se sont égarés dans leurs pensées; leurs cœurs ont été plongés dans les ténèbres de la folie; tout en proclamant bien haut leur sagesse, ils sont devenus insensés.* (Rom. I, 21, 22.) Toutefois nous ne nous contenterons point de cette réponse; il nous faut entrer dans de plus grands développements.

4. Dieu prévoyait tous ces vains prétextes, et dans sa sagesse il a trouvé moyen de les écarter. En même temps qu'il faisait le monde si magnifique et si admirable, il le faisait aussi périssable et corruptible. Il y imprima de nombreuses marques de faiblesse; et ce double caractère, nous le retrouvons dans le monde aussi visible que dans les apôtres. Or, que voyons-nous dans les apôtres? Ils font beaucoup de prodiges, opèrent d'éclatantes merveilles, de nombreux miracles; et Dieu cependant permet qu'on les flagelle, qu'on les chasse, qu'on les jette en prison; il permet qu'ils tombent malades, qu'ils vivent sans cesse dans la tribulation, pour que les hommes, témoins de leurs miracles, ne songent pas à les prendre pour des dieux. Aussi, tout en leur accordant de si grandes faveurs, il les laisse sujets à la mort, sujets même à de fréquentes maladies, il ne les délivre pas de leurs infirmités, pour qu'on ne se méprenne point sur leur nature. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est l'apôtre saint Paul dans ce passage : *Si je voulais me glorifier, j'en aurais le droit; je ne le ferai cependant point, de peur que l'on ne m'estime au-dessus de ce que l'on voit en moi, ou de ce que l'on entend dire de moi.* Et encore : *Ce trésor, nous le portons dans des vases bien fragiles* (II Cor. XII, 6; IV, 7); c'est-à-dire dans un corps mortel et corruptible. Pour fabriquer un vase, on emploie la terre et le feu : ne peut-on point comparer à des vases les corps de ces saints personnages? Ils sont de terre aussi, et le feu divin leur a fait sentir sa puissante efficacité. Et pourquoi donc le Seigneur a-t-il déposé un pareil trésor, de si abondantes faveurs dans un corps sujet à la corruption? *C'est*, continue l'Apôtre, *afin de bien montrer que cette vertu surabondante vient de Dieu et non point de nous-mêmes* (Ibid). Quand vous voyez les apôtres ressusciter les morts, et cependant demeurer infirmes et incapables de se guérir, vous êtes sûrs qu'ils

n'ont point opéré ce miracle en vertu de leur propre puissance, mais par la puissance de l'Esprit-Saint. Que les envoyés de Dieu soient souvent malades, n'est-ce pas ce que vous dit l'Apôtre dans ce conseil à Timothée : *Buvez un peu de vin*, lui dit-il, *à cause de votre estomac et de vos fréquentes indispositions.* (I Tim. v, 23.) Ne dit-il pas encore : *Quant à Trophime, je l'ai laissé malade à Milet?* (II Tim. iv, 20.) Et dans son épître aux Philippiens : *Epaphrodite a été malade presque au point d'en mourir.* (Philip. ii, 27.) Malgré tout cela ne les prenait-on point pour des dieux, ne voulait-on pas leur offrir des sacrifices, ne disait-on pas : *Des dieux cachés sous une forme humaine sont descendus jusqu'à nous?* (Act. xiv, 10.) S'ils n'eussent point été sujets aux maladies, à quelles impiétés n'en serait-on point venu, à la vue de leurs miracles? Ici donc pour ne pas exposer les hommes à les prendre pour des dieux à raison des prodiges qu'ils opéraient, le Seigneur a permis que leur corps ne fût pas exempt d'infirmités, et que souvent ils fussent en proie aux tentations : c'est ce qu'il a fait aussi en créant le monde : il lui a donné de la beauté et de la grandeur, mais en même temps il l'a fait périssable. Les Ecritures nous parlent de ce double dessein du Tout-Puissant. Ici elles nous redisent la beauté des cieux : *Les cieux racontent la gloire de Dieu*, s'écrie le Psalmiste (Ps. xviii, 11); et ailleurs : *Il a élevé le ciel comme une voûte, et il l'a étendu comme un pavillon au-dessus de la terre.* (Isai. xl, 20.) Et encore : *Celui qui soutient la voûte des cieux.* (Eccli. xliii, 13.) D'autre part elles nous le montrent périssable, malgré tant de grandeur et de beauté; dans ce passage, par exemple : *Au commencement, Seigneur, vous avez établi la terre sur ses fondements, et les cieux sont l'œuvre de vos mains. Ils périront, et vous demeurerez, et ils vieilliront, comme un vêtement; et vous les changerez comme on change un manteau, et ils seront changés.* (Ps. xviii, 6.) Et David ne dit-il pas ailleurs au sujet du soleil : *Il s'avance comme un époux qui sort de la chambre nuptiale : pour fournir sa course il bondira comme un géant.* Ne vous met-il pas sous les yeux la grandeur et la beauté de cet astre? C'est un époux qui sort de la chambre nuptiale. Aussitôt après l'aurore, il lance de tous côtés ses rayons, il orne le ciel comme d'un voile de safran, il donne aux nuages la couleur des roses, tout le jour il poursuit sa course sans trouver d'obstacles qui viennent l'interrompre. Vous avez vu sa beauté, vous avez vu sa grandeur. Voici maintenant que l'Ecriture vous parle de sa faiblesse. Qu'y a-t-il de plus brillant que le soleil, disait un écrivain sacré? et cependant il s'éclipse. Ce ne sont pas seulement les éclipses qui attestent son imperfection, mais encore les nuages qui passent au-dessous de lui. En vain lance-t-il ses rayons, en vain s'efforce-t-il de rompre les nuages, il reste impuissant contre une nuée trop dense et qui refuse de céder. C'est lui, dites-vous, qui fait croître les semences; oui, mais ce n'est pas lui tout seul; il lui faut le concours de la terre et de la rosée, de la pluie et du vent, et aussi des différentes saisons de l'année. Sans ces auxiliaires le soleil ne sert de rien aux plantes.

Or Dieu peut-il avoir besoin d'autrui pour faire ce qu'il veut? Le propre de la nature divine, n'est-ce pas de n'avoir besoin de quoi que ce soit? Ce n'est pas de la sorte que Dieu fit germer les semences : il n'eut qu'à ordonner, et toutes aussitôt sortirent de terre. Et pour vous apprendre que ce ne sont pas les éléments, mais son commandement qui fait tout et qui tire du néant les éléments eux-mêmes, il envoie la manne aux Hébreux sans le concours d'aucun élément : *Il leur donna le pain du ciel*, dit le Psalmiste. (Ps. lxxvii, 24.) Le soleil a besoin de la nature entière pour faire croître les plantes et les fortifier; que dis-je? n'est-il pas lui-même composé de beaucoup d'éléments, et peut-il se suffire à lui-même? Pour se mouvoir, il lui faut les cieux, qui sont, pour ainsi parler, le sol où il s'appuie; pour briller, il lui faut un air pur et transparent. Que l'air devienne trop dense, il ne peut montrer son éclat; pour qu'on puisse supporter sa chaleur, pour qu'il ne brûle pas notre terre, il faut de la fraîcheur et de la rosée. Voilà donc un astre dont les éléments triomphent, un astre dont ils tempèrent la violence. Un nuage, un mur, un autre corps nous en dérobe la lumière; la rosée, les fontaines, la fraîcheur de l'air en corrigent les ardeurs; et cet astre serait Dieu? Il est de l'essence de Dieu de n'avoir aucune imperfection, de n'avoir besoin de rien, d'être pour toutes les créatures l'auteur de tous les biens, de n'être gêné dans son action par quoi que ce soit. N'est-ce pas l'idée que nous en donnent tour à tour saint Paul et le prophète Isaïe? Voici le langage que ce

dernier prête au Seigneur : *Je remplis le ciel et la terre, dit le Seigneur* (Jérém. XXIII, 24) ; et encore : *Je suis le Dieu toujours proche de sa créature et jamais éloigné d'elle.* (Ibid. 23.) Ecoutez aussi David : *J'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, car vous n'avez pas besoin de mes biens* (Ps. XV, 2.) Saint Paul voulant nous montrer ce même Dieu comme ne manquant de rien et nous faire comprendre qu'il est de son essence de ne manquer de rien et de dispenser tout à tous, nous dit : *C'est Dieu qui a fait le ciel et la terre ; il n'a besoin de quoi que ce soit, il donne à tous la vie, la respiration et toutes choses.* (Act. XVII, 24, 25.)

5. Nous aurions pu passer en revue les autres éléments, le ciel, l'air, la terre, la mer, en faire ressortir les imperfections, faire voir comment chacune de ces créatures ne peut se passer d'une autre, sous peine de périr et de se corrompre. La terre, en effet, sans les fontaines, sans cette humidité que la mer et les fleuves y répandent, ne serait-elle pas bien vite consumée ? L'air n'a-t-il pas besoin du soleil comme le soleil a besoin de l'air ? Mais ne prolongeons pas trop cet entretien. Nous en avons dit assez pour mettre sur la voie ceux qui voudront continuer cette étude. Si la plus belle de toutes les créatures, le soleil, vous apparaît cependant si imparfaite et si défectueuse, que sera-ce des autres parties de l'univers ? Cette conclusion, je laisse aux hommes studieux le soin de la développer ; et maintenant, avec le secours des Ecritures, je vais vous démontrer que ce n'est pas seulement le soleil, mais le monde tout entier qui est périssable. Les éléments se détruisent réciproquement ; une trop grande fraîcheur tempère l'ardeur du soleil, et une chaleur trop forte dissipe à son tour cette humidité ; en un mot, les éléments, par une influence réciproque, se donnent ou reçoivent des qualités et une manière d'être différentes. Tout cela ne nous prouve-t-il pas qu'ils sont périssables et que toutes les choses visibles sont matérielles ? Mais tout cela est trop au-dessus de nos forces : il vaut mieux vous conduire à la source si délicieuse des saintes Ecritures, afin de reposer un peu vos esprits.

Là il ne s'agit plus simplement du ciel et de la terre ; l'Apôtre va vous révéler, vous montrer jusqu'à l'évidence que toute la création est asservie à la corruption, pourquoi elle y est asservie, quand est-ce qu'elle sera transformée, et quelle sera ensuite sa condition. Il commence par dire que *les souffrances du temps présent ne sont point en rapport avec la gloire future qui nous sera un jour manifestée ;* et ensuite il ajoute : *La création tout entière attend la manifestation des enfants de Dieu ; car elle est assujettie à la vanité, non de plein gré, mais à cause de celui qui l'a constituée dans cet état en lui laissant l'espérance.* (Rom. VIII, 18, 19, 20.) Quand il nous dit : *La création est assujettie à la vanité*, n'est-ce pas pour nous faire entendre qu'elle est périssable ? C'est Dieu qui l'a voulu, et il l'a voulu à cause de nous. Elle devait alimenter l'homme sujet à la mort. Ne devait-elle point périr elle-même ? Il était juste que des corps périssables vécussent au sein d'un monde périssable. Mais, dit l'Apôtre, elle ne restera pas éternellement dans le même état : *Elle sera elle-même un jour tirée de cet esclavage de la corruption.* Et voulant nous indiquer ensuite le temps et le but de cette transformation, il ajoute : *Ce sera pour la liberté et la gloire des enfants de Dieu.* (Rom. VIII, 21.) Quand nous serons ressuscités, dit-il, et que nous aurons revêtu des corps incorruptibles, alors le ciel et la terre, le monde tout entier sera lui-même incorruptible et immortel. Si donc vous voyez le soleil se lever, admirez la puissance du Créateur ; si vous le voyez se cacher et disparaître, reconnaissez l'imperfection de sa nature et gardez-vous de l'adorer comme Dieu. Et ce n'est pas seulement par la nature des éléments que le Seigneur a voulu vous en montrer la faiblesse. N'a-t-il pas donné à certains hommes, ses serviteurs, la puissance de leur commander, en sorte que si l'aspect des éléments ne vous convainc point de leur servitude, vous appreniez par leur soumission aux ordres de l'homme, qu'ils sont, comme vous, de simples créatures ? C'est pourquoi Josué, fils de Nun, dicta cet ordre au soleil : *Que le soleil s'arrête en face de Gabaon, et la lune en face de la vallée d'Elon.* (Jos. X, 12.) Et le prophète Isaïe ne fit-il pas rétrograder le soleil, sous le règne d'Ezéchias ? (Isai. XXXVIII, 8.) Moïse ne commanda-t-il pas à l'air, à la mer, à la terre, aux rochers ? Elisée ne changea-t-il pas la nature des eaux ? les trois enfants ne triomphèrent-ils pas des flammes de la fournaise ? Voyez quel soin la Providence a pris de nos intérêts ! Par la beauté des éléments elle nous révèle sa divine puissance, par leur imperfection elle nous tient en garde contre

l'impiété et nous empêche de leur rendre nos hommages.

6. Empressons-nous de rendre gloire à ce Dieu qui veille ainsi sur nous; mais ne nous bornons pas à des hymnes de louange, glorifions-le par nos œuvres, par la sainteté de notre vie, et surtout abstenons-nous de jurer. Toutes les fautes, en effet, ne sont point punies de la même manière; Dieu punit plus sévèrement celles qu'il est aisé d'éviter. C'est ce que voulait faire entendre Salomon, quand il disait: *Il n'y a rien d'étonnant que l'on surprenne un homme à s'emparer du bien d'autrui; il vole pour apaiser la faim qui le dévore; mais l'adultère, c'est le manque de raison qui le conduit à la perte de son âme.* (Prov. VI, 30, 32.) Et voici ce qu'il veut dire; sans doute le vol est une faute grave, mais cependant moins grave que l'adultère. Si le motif qui fait agir le voleur ne peut l'excuser, du moins la pauvreté est une circonstance qui atténue sa faute; mais l'adultère, nulle nécessité ne peut le contraindre; c'est un insensé qui se précipite dans le gouffre du péché. N'est-ce pas aussi ce que l'on peut dire au sujet de ceux qui jurent? Ils ne peuvent mettre en avant le moindre prétexte, il y a chez eux mépris formel de la loi de Dieu. Je sais bien que je vous fatigue, que je vous ennuie en revenant sans cesse à ces conseils; toutefois, je ne cesserai de vous les adresser, afin que, redoutant mon impudence, vous renonciez enfin à cette funeste habitude. Si ce juge impitoyable et cruel se laissa fléchir par crainte des importunités d'une veuve (Luc, XVIII, 2), ne changerez-vous pas aussi de conduite, surtout quand je vous en conjure, non dans mon intérêt, mais au nom de votre propre salut. Que dis-je? mon salut n'y est-il pas intéressé? N'est-ce pas votre bonne conduite qui constitue mes propres mérites? Si je travaille, si je me fatigue en vue de votre salut, ne dois-je pas souhaiter que vous preniez soin vous-mêmes de vos âmes; s'il en était ainsi, vous finiriez par vous corriger entièrement. Qu'est-il besoin de vous tenir un long discours? Si les violateurs de la loi n'avaient ni enfer ni aucun supplice à redouter, si vous n'aviez aucune récompense à attendre pour l'avoir observée, et que je vous eusse demandé cet amendement dans votre conduite comme une pure faveur, est-ce que vous n'auriez pas dû vous mettre à l'œuvre? Cette grâce, si légère, n'auriez-vous pas dû l'accorder à mes instances? Or c'est Dieu qui vous la demande, et cela dans votre intérêt, non dans le sien. Qui donc serait assez ingrat, assez misérable, assez insensé pour refuser à Dieu ce bienfait, quand surtout l'auteur du bienfait doit en retirer tout l'avantage? Réfléchissez donc à tout cela; rentrés chez vous, répétez tout ce que vous venez d'entendre; ceux que vous verrez n'être pas fidèles à observer ce précepte, reprenez-les de toute manière, et alors vous serez récompensés pour vos mérites et pour ceux d'autrui, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire soit au Père et au Saint-Esprit maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LES STATUES

AU PEUPLE D'ANTIOCHE.

ONZIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

Action de grâces pour le pardon accordé aux habitants d'Antioche. — Merveilles de la création. — Le corps humain. — Les yeux. — Les sourcils. — Le cerveau. — Le cœur. — Supériorité de l'homme sur les animaux. — Avantages que l'homme retire des diverses espèces d'animaux. — Il faut s'abstenir de jurer et se préparer à célébrer dignement la fête de Pâques.

1. Quand je songe à la tempête que nous venons de traverser et au calme qui lui succède, je ne cesse de m'écrier : Béni soit Dieu qui fait toutes choses, et qui produit tous ces changements, qui fait briller la lumière après les ténèbres, qui nous conduit aux portes de l'enfer et qui nous en retire, qui châtie et ne donne point la mort ! (Amos, v, 8 ; Job, xxxvii, 15 ; I Rois, ii, 6 ; I Cor. vi, 9.) Et c'est là ce que vous devez aussi continuellement répéter, ce que vous ne devez point vous lasser de redire. Si Dieu nous a témoigné sa bienveillance par de si importants bienfaits, pourrait-il nous pardonner de ne pas faire entendre au moins des paroles de reconnaissance ? Je vous exhorte donc à ne jamais cesser de lui rendre grâces. Si nous nous montrons reconnaissants pour ces premières faveurs, nous en obtiendrons de bien plus grandes encore. Aimons donc à lui redire : Béni soit Dieu qui nous a donné de pouvoir vous présenter avec confiance cette nourriture spirituelle, et qui vous permet d'entendre nos discours, l'âme libre de toute inquiétude ! Béni soit Dieu ! car il nous a délivrés des périls extérieurs ; nous accourons maintenant avides d'entendre la parole sainte ; nous pouvons nous réunir, exempts d'angoisses, de frayeurs et de soucis. Nous avons recouvré la paix, secoué cette crainte qui nous rendait plus malheureux que les matelots ballottés sur une mer orageuse et menacés de faire naufrage. Tout le jour mille rumeurs venaient nous troubler, nous effrayer, nous agiter, et sans cesse inquiets, nous nous demandions avec empressement : « Qui est venu du camp de l'empereur ? Que vient nous annoncer ce messager ? Ce que l'on dit, devons-nous y croire ou n'y pas croire ? Et les nuits se passaient sans sommeil, et nous regardions en pleurant cette cité qui allait périr. Si nous avons nous-même gardé le silence ces jours derniers, c'est que cette ville était, pour ainsi dire, déserte ; tous ses habitants avaient pris la fuite, et ceux qui restaient, on les voyait comme enveloppés d'un nuage de tristesse. L'âme ainsi plongée dans la tristesse, peut-elle encore se rendre attentive ? Quand les amis de Job se furent approchés de lui, qu'ils eurent contemplé la ruine de sa maison, qu'ils l'eurent contemplé lui-même assis sur son fumier et tout couvert d'ulcères, ils déchi-

rèrent leurs vêtements, ils se prirent à gémir, ils s'assirent et demeurèrent silencieux (Job, II, 11-13), montrant par là que rien ne sied mieux d'abord à la douleur que le repos et le silence. Quelles paroles en effet eussent été capables de soulager une pareille affliction? Les Juifs, esclaves de Pharaon, contraints par ce prince à pétrir la boue pour en faire des briques, virent arriver Moïse au milieu d'eux, et ils ne pouvaient prêter l'oreille à ses paroles, car ils étaient en proie au découragement et à la douleur. Et devons-nous être surpris que des hommes pusillanimes se soient ainsi laissé abattre par le malheur, quand nous voyons succomber les disciples mêmes de Jésus-Christ. Après le festin mystique, quand le Sauveur les entretenait loin de la foule, ne lui demandaient-ils pas sans cesse : « Où allez-vous? »

Il leur prédit les maux qui devaient bientôt fondre sur eux, les guerres, les persécutions qui les attendaient; il leur annonça que le monde entier les haïrait, qu'on les flagellerait, qu'on les jetterait en prison, qu'on les traduirait devant les tribunaux, qu'on les bannirait; ces paroles les remplirent de crainte et de tristesse, et comme accablés sous le poids de si terribles prédictions, leurs âmes demeurèrent stupéfaites. Témoin de cette consternation, Jésus-Christ la leur reprocha en leur disant : *Je m'en vais à mon Père, et personne de vous n'ose désormais me demander : où allez-vous? Mais depuis que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur.* » (Jean, XVI, 5, 6.) C'est aussi la tristesse qui nous a imposé silence ces jours passés : nous attendions ce moment si opportun. Quelque raisonnable que puisse être une demande, n'attendra-t-on point, pour la faire, une occasion favorable, afin de trouver bien disposé celui dont on espère obtenir une faveur? A plus forte raison l'orateur doit-il parler à propos, c'est-à-dire s'adresser à un auditeur capable d'attention, libre de toute inquiétude et de toute tristesse. Et c'est ce que nous nous sommes proposé nous-même.

2. Maintenant donc que vous avez secoué la tristesse, je veux vous remettre en mémoire nos précédents entretiens, et vous faciliter, en les résumant, l'intelligence de ce discours. Nous traitions de la création de l'univers, et nous disions que Dieu, tout en lui donnant une grandeur et une beauté merveilleuses, lui a laissé cependant de nombreuses imperfections, et l'a assujetti à la corruption. Ces deux caractères, on peut aisément les apercevoir dans la nature, et c'est dans notre intérêt que le Seigneur en a agi de la sorte. Cette beauté du monde nous fait admirer la puissance du Créateur, ses défauts nous empêchent d'adorer la créature. Et ne remarquons-nous pas aussi ces mêmes caractères dans notre propre corps? Beaucoup parmi les ennemis de la vérité et beaucoup aussi parmi les chrétiens se demandent pourquoi il a été créé sujet à la corruption et à la mort. Bon nombre de gentils et d'hérétiques vont jusqu'à prétendre qu'il n'est pas l'ouvrage de Dieu. N'est-il pas indigne de Dieu, disent-ils, d'avoir créé ces substances grossières, ces sueurs, ces larmes, ces fatigues, ces maladies, et tant d'autres choses encore? Puisque nous avons entrepris ce sujet, voici ce que je pourrais répondre d'abord : Que me parlez-vous de l'homme qui a péché, qui est dépouillé de sa gloire, qui est sous le poids d'une condamnation? Si vous désirez savoir quel était notre corps au sortir des mains de Dieu, allons dans le paradis, et voyons cet homme que Dieu venait d'y placer. Son corps n'était sujet ni à la corruption ni à la mort; semblable à une statue d'or que l'on retire de la fournaise et qui brille du plus vif éclat, il n'éprouvait aucune de ces infirmités que nous y remarquons aujourd'hui. La fatigue ne le tourmentait point, la sueur ne le gênait point, les soucis ne venaient point l'assiéger, la tristesse ne pouvait l'envahir, en un mot, il était exempt de toute espèce d'incommodités. Mais l'homme ne sut pas demeurer sage au sein du bonheur, il outragea son bienfaiteur, il aima mieux se fier au père du mensonge qu'à ce Dieu, souverain Seigneur de toutes choses, qui l'avait comblé de gloire; il voulut devenir Dieu lui-même, et conçut des prétentions trop au-dessus de son mérite. Alors Dieu l'instruisit en le châtiant; il le condamna à la corruption et à la mort; il l'enchaîna dans une multitude d'infirmités, non par haine ou par aversion, mais dans son intérêt, et pour réprimer cet orgueil si funeste, si pernicieux, si prompt à se faire jour, dont il fallait arrêter les progrès. Il lui fit sentir qu'il était mortel et corruptible, et lui persuada ainsi de ne jamais concevoir, de ne jamais rêver de telles destinées. Car le démon lui avait dit : *Vous serez comme des dieux.* (Gen. III, 5.) Pour arracher de son âme cette folle pensée, il le rendit sujet dans son corps à toute sorte de maladies et de douleurs, et l'avertit par sa na-

ture même de ne jamais concevoir une pareille ambition. Que tel ait été le dessein du Créateur, sa conduite à l'égard de l'homme nous le fait bien voir : c'est après avoir songé à s'égaler à Dieu que l'homme subit ce rigoureux châtiment. Voyez encore la sagesse du Seigneur. Ce n'est pas Adam qui meurt le premier, mais son fils Abel, afin que le premier homme ayant sous les yeux ce cadavre livide et infect, il pût puiser dans ce spectacle une grande leçon de sagesse, apprendre ce qu'il était devenu par son péché, et renoncer désormais à cet orgueil si coupable. Tout cela ne vous manifeste-t-il pas l'intention du Seigneur? Ce que je vais dire ne le manifeste pas moins clairement. Notre corps est comme enchaîné par des infirmités de toute sorte ; on voit tous les hommes mourir, se corrompre, tomber en putréfaction, devenir poussière ; les philosophes païens s'accordent tous pour définir l'homme un animal raisonnable et mortel ; si donc malgré tant de témoignages, plusieurs ont osé se proclamer immortels et accréditer cette prétention dans beaucoup d'esprits ; s'ils n'ont pas craint de se faire passer pour des dieux et de recevoir les honneurs divins, lorsque cependant tout leur dit qu'ils doivent mourir ; à quel comble d'impiété n'en seraient point venus la plupart des hommes, si la mort ne s'était chargée de leur apprendre que la nature humaine est périssable et corruptible? Ecoutez ce que dit l'Ecriture d'un roi barbare, en proie à cette démence : *J'élèverai mon trône au-dessus des astres du ciel, et je serai semblable au Dieu très-haut.* Mais le Prophète se rit d'uñ pareil langage, et lui montre la fin qui l'attend : *on étendra sous toi la corruption, et les vers seront le vêtement qui te recouvrira.* (Isaie, XIV, 13, 14.) Et voici ce que veut dire le Prophète : Tu es un homme, tu dois t'attendre à mourir, et tu n'as pas craint de songer à une semblable entreprise! Le roi de Tyr, lui aussi, rêvait ces projets insensés et voulait passer pour un dieu : *Non, tu n'es pas un dieu,* lui dit Ezéchiel, *tu es un homme, et les vers en te rongeant te le diront assez.* (Ezéch. XXVIII, 9.) Ce fut donc pour nous soustraire dès le principe à l'orgueil et à l'idolâtrie, que Dieu opéra ce changement dans notre corps.

Et qu'y a-t-il d'étonnant dans ce changement? Ne s'est-il pas produit dans nos âmes quelque chose d'analogue? Dieu ne les a pas créées sujettes à la mort, il a permis qu'elles soient immortelles; mais l'oubli, l'ignorance, la tristesse, les soucis, voilà autant de maux qui les asservissent; et Dieu l'a voulu pour les empêcher de concevoir à la vue de leur grandeur des sentiments au-dessus de leur propre mérite. Si, en effet, malgré tant de défauts, plusieurs ont osé dire que l'âme faisait partie de la substance divine, quelle borne auraient-ils mis à leur folie, si l'âme eût été exempte de ces imperfections? Ce que je disais de la création de l'univers, je le dis aussi de notre corps, et je vois ici un double motif d'admiration. J'admire la Providence qui a fait le corps humain sujet à la corruption, je l'admire en second lieu, parce qu'au sein même de cette corruption elle a révélé sa puissance et son infinie sagesse. Ne pouvait-elle pas le composer d'une plus riche matière? sans doute. Voyez le firmament et le soleil. Cet éclat que nous admirons dans ces créatures, ne pouvait-elle pas en revêtir notre corps? Mais nous savons la cause de son imperfection. Et cette imperfection ne déprécie en rien la puissance du Créateur, elle ne fait que la manifester davantage. Le peu de prix de la matière ne fait-il pas ressortir la prodigieuse habileté de l'artiste qui avec de la boue et de la cendre a su réaliser une si belle harmonie, produire des sens si variés et capables d'inspirer de si hautes pensées ?

3. Oui, plus vous critiquerez le peu de prix de la substance, plus vous devrez admirer la beauté de l'art. J'admire le sculpteur qui avec de l'or fait une belle statue; mais j'admire bien plus encore celui qui avec une boue sans consistance compose, à force d'habileté, une œuvre d'art d'une beauté surprenante et inouïe. C'est un grand avantage pour l'artiste d'avoir à travailler une matière aussi précieuse que l'or ; mais quand il façonne de la boue, il n'a d'autre ressource que celle de son talent. Voulez-vous comprendre tout ce qu'il y a de sagesse dans ce Dieu qui nous a créés? demandez-vous quel usage on fait habituellement de l'argile. On s'en sert pour fabriquer des tuiles ou des vases. Or avec cette même argile, Dieu, ce merveilleux artiste, a su organiser cet œil si beau, qui ravit d'admiration quiconque l'examine ; il a su lui donner assez d'énergie pour pénétrer les profondeurs de l'atmosphère, pour embrasser dans une prunelle si étroite des corps si nombreux, des montagnes, des forêts, des collines, des mers, le firmament. Ne m'objectez point ces larmes, ces

humeurs qui en troublent la sérénité ; c'est une conséquence de la faute originelle ; mais songez à la beauté de cet organe, à cette énergie qui lui permet de parcourir de si vastes espaces sans se fatiguer, sans éprouver de douleur. Les pieds, pour peu qu'ils aient marché, se fatiguent et refusent tout service ; l'œil qui pénètre à de si grandes profondeurs, qui étend si loin son action, ne ressent toutefois aucune souffrance. N'est-ce pas le plus utile de tous nos organes? Aussi Dieu a-t-il permis qu'il ne se fatiguât point; il a voulu qu'il pût nous servir toujours sans embarras, sans aucune gêne. Et qui pourrait redire toute la puissance de cet organe? Que fais-je moi-même en vous parlant de cette prunelle où réside la faculté de voir ? Y a-t-il rien de plus vil en apparence que les paupières, et cependant ne suffit-il pas de les considérer pour avoir une haute idée de la sagesse du Créateur. De même que l'épi de blé est protégé par ces barbes, qui, comme autant de traits repoussent les oiseaux et les empêchent de briser, en s'y reposant, ce chaume si fragile ; de même aussi pour protéger nos yeux, il y a tout autour comme deux rangs de barbes et de pointes, les cils, destinés à arrêter la poussière et tout ce qui pourrait faire mal à l'organe de la vue et gêner le mouvement des paupières. Et les sourcils ne vous révèlent-ils pas aussi cette admirable sagesse? Qui ne serait frappé de la place qui leur est assignée? Ils ne s'avancent pas outre mesure pour ne pas nuire à la vue ; ils ne sont pas trop retirés non plus; mais comme un toit en saillie, ils dominent les paupières pour recevoir la sueur qui tombe de la tête et qui pourrait blesser les yeux. Aussi sont-ils formés eux-mêmes de poils assez nombreux et assez serrés pour arrêter la sueur, ils recouvrent exactement l'orbite des yeux, et en augmentent la beauté. Tout cela est certes bien digne d'admiration, et voici qui ne l'est pas moins.

Les cheveux ne cessent de croître, à ce point qu'on est obligé de les couper. Pourquoi n'en est-il pas de même des sourcils? Ce n'est point l'œuvre du hasard ; Dieu l'a voulu ainsi, pour qu'ils ne puissent pas, en se développant, mettre comme un voile devant les yeux, ce qui se remarque chez les hommes d'un âge très-avancé. Qui pourrait dire tout ce qu'il y a de sagesse dans l'organisation du cerveau? D'abord Dieu l'a composé d'une substance molle, parce qu'il est le siége de toutes les sensations; ensuite, afin de protéger cette substance si délicate, il l'a renfermée dans une boîte osseuse; mais pour qu'elle ne soit point comme broyée par ces os qui l'entourent, Dieu l'en a séparée par une membrane, et même par deux membranes, dont l'une est tendue au-dessous du crâne, et l'autre appliquée sur le cerveau lui-même : la première est plus dure que la seconde. Ce n'est point là cependant la seule propriété de ces membranes; grâce à elles, le cerveau ne reçoit pas immédiatement les coups portés sur la tête; ce sont les membranes qui les reçoivent d'abord, et ainsi elles empêchent le cerveau d'en éprouver aucun dommage. Le crâne n'est pas d'une seule pièce, il se compose de plusieurs os qui sont comme soudés les uns avec les autres ; et c'est encore un moyen de préserver le cerveau de certains dangers.

Par ces jointures en effet peuvent s'échapper les vapeurs qui l'entourent, et qui, sans cela, pourraient le suffoquer ; si on le frappe quelque part, il n'est point lésé dans son ensemble. Que cette enveloppe soit d'une seule pièce, elle se ressentira tout entière de la blessure faite en un point quelconque. Ce qui est impossible du moment qu'elle est divisée en un grand nombre de parties. L'os situé dans la partie qui a reçu le coup est seul endommagé, le reste demeure intact; grâce à cette division, le mal ne peut point s'étendre à la partie voisine. Voilà pourquoi le Seigneur a composé le crâne de plusieurs os. Et de même que celui qui construit une maison la recouvre de tuiles ; de même le Créateur a enveloppé la tête d'une boîte osseuse, il y a fait croître les cheveux, et c'est pour la tête comme un casque qui la protége. Ne remarquons-nous pas la même attention en ce qui concerne le cœur? Le cœur est le plus important de tous nos organes ; c'est en lui que réside le principe même de la vie, et pour peu qu'il soit blessé, la mort arrive ; aussi Dieu l'a-t-il entouré d'os épais et très-durs : les côtes le protègent par devant et les épaules par derrière. Autour du cœur il y a des membranes comme autour du cerveau. Quand il est agité, quand il palpite sous l'influence de la colère ou d'autres passions, il pourrait se briser contre les parois osseuses qui l'enveloppent, et éprouver ainsi de vives douleurs ; mais Dieu a étendu tout autour de lui de nombreuses membranes ; un peu

au-dessous il a mis le poumon, sur lequel il s'agite comme sur un lit de duvet; et ainsi quelque violents que soient ses mouvements, il n'y a rien à craindre pour lui. Mais pourquoi vous parler du cerveau et du cœur? N'y a-t-il pas dans les ongles eux-mêmes de quoi montrer la sagesse divine, soit qu'on en examine la forme, soit qu'on en étudie la nature et la place? J'aurais pu vous dire aussi pourquoi nos doigts sont d'inégale longueur, et soulever bien d'autres questions encore. Mais ce que j'ai dit est bien suffisant pour faire briller la sagesse de Dieu aux regards d'une âme attentive. Laissons donc le soin de traiter ces questions aux esprits studieux et abordons une autre objection.

4. Voici donc ce que l'on nous objecte encore. Si l'homme est le roi des animaux, comment se fait-il que les animaux l'emportent sur lui en force, en agilité, en vitesse? Le cheval ne va-t-il point plus vite que l'homme, le bœuf n'a-t-il pas plus de force que lui, l'aigle plus de légèreté, le lion plus de vigueur? Que répondre à une pareille objection? Mais c'est en cela surtout que nous apparaît la sagesse de Dieu; c'est par là aussi que nous pouvons apprécier la gloire dont il nous a revêtus. Oui, le cheval va plus vite que l'homme; mais quand il s'agit de voyager rapidement, l'homme peut ce que ne pourrait pas le cheval. Le cheval le plus vif, le plus robuste, peut à peine fournir deux cents stades en un jour; l'homme attèlera successivement plusieurs chevaux à son char et pourra parcourir ainsi jusqu'à deux mille stades.

Ces avantages que le cheval tire de sa rapidité, l'homme les trouve, et plus nombreux encore, dans sa raison et dans son industrie. Sans doute ses pieds sont moins rapides que ceux du cheval; mais les pieds du cheval sont à la disposition de l'homme aussi bien que les siens propres. Est-il un seul animal qui puisse en mettre un autre sous le joug et l'employer à son usage? L'homme au contraire triomphe de tous les animaux, et grâce à l'intelligence qu'il a reçue de Dieu, il contraint chacun d'eux à le servir de la manière la plus avantageuse. Si les pieds de l'homme eussent été aussi robustes que ceux du cheval, que de services ils n'auraient pu lui rendre! Auraient-ils pu vaincre les obstacles qu'offrent certains lieux, gravir les montagnes, monter sur les arbres? Le sabot dont le pied du cheval est armé, s'opposerait à de pareilles tentatives. Ainsi donc, bien que les pieds de l'homme soient plus tendres, cependant ils sont d'une grande utilité; leur peu de rapidité ne nuit pas à l'homme, puisque ceux du cheval sont à son service; ils se distinguent d'ailleurs par la facilité avec laquelle ils parcourent les sites les plus variés. L'aigle, il est vrai, a des ailes légères; mais j'ai pour moi la raison et l'habileté qui me permettent d'abattre tous les oiseaux et de m'en saisir. Et si vous voulez voir mes ailes, j'en ai de bien plus légères, sur lesquelles je m'élève non pas à dix ou à vingt stades, non pas jusqu'au ciel seulement, mais au-dessus du ciel même, au-dessus du ciel des cieux, jusqu'au trône où est assis le Christ à la droite de Dieu. Les animaux ont dans leurs corps des armes naturelles. Le bœuf a ses cornes, le sanglier ses défenses, le lion ses griffes; ce n'est point dans notre corps que Dieu a placé nos armes, mais hors de notre corps, pour montrer que l'homme est un animal pacifique et qu'il ne doit pas être toujours armé; tantôt en effet nous déposons nos armes, tantôt nous les saisissons. C'est donc pour ne point me gêner, pour ne point me charger inutilement, pour ne pas me contraindre de porter sans cesse mes armes, que Dieu ne les a pas jointes à ma nature. Ce n'est pas seulement par la raison que nous l'emportons sur les animaux; mais aussi par notre corps. Dieu l'a proportionné à la noblesse de notre âme, et l'a rendu apte à observer ses préceptes. Il n'a point voulu nous donner un corps tel quel; mais un corps qui fût capable de venir en aide à une substance raisonnable. S'il en eût été autrement, il eût gêné les opérations de notre âme, et ne le voit-on pas par les maladies qui surviennent? Pour peu en effet qu'il y ait de changement dans la constitution du corps, l'âme est troublée dans un grand nombre de ses fonctions : il suffit que le cerveau éprouve un peu plus de chaleur ou de froid que d'habitude. Le corps lui-même prouve donc bien la providence de Dieu; non-seulement Dieu l'avait créé dès l'origine plus beau qu'il n'est aujourd'hui, non-seulement aujourd'hui même il lui conserve encore de nombreux avantages, mais plus tard il le ressuscitera plus glorieux qu'il n'était dès le principe.

Si vous voulez savoir encore tout ce que Dieu a déployé de sagesse dans l'organisation

de notre corps, je vous montrerai un spectacle que saint Paul semble ne pouvoir se lasser d'admirer. Si un membre l'emporte sur l'autre, ce n'est point d'une manière absolue; les uns ont plus de beauté, par exemple, mais les autres ont plus de force. Ainsi, l'œil est beau, mais les pieds ont la force en partage ; la tête est un membre précieux, mais elle ne peut dire aux pieds : je n'ai pas besoin de vous. Tout cela peut se remarquer aussi dans les animaux, et les différents ordres qui composent la société. Le roi a besoin de ses sujets, et les sujets, du roi, comme la tête a besoin des pieds. Parmi les animaux les uns ont plus de vigueur, les autres plus de beauté; les uns servent à charmer nos yeux, d'autres à nourrir nos corps, d'autres à les vêtir. Ainsi le paon réjouit notre vue, les poules et les porcs nous fournissent des aliments ; les brebis et les chèvres nous donnent des vêtements, le bœuf et l'âne nous aident dans nos travaux. Il en est d'autres, qui, sans nous offrir ces avantages, exercent nos forces. Les bêtes sauvages n'accroissent-elles pas la force des chasseurs, ne nous instruisent-elles pas en nous inspirant de la crainte, ne nous rendent-elles pas plus circonspects, et leurs membres ne sont-ils pas d'une très-grande ressource pour la médecine ? Si donc on vient vous dire : comment pouvez-vous être roi des animaux, vous qui craignez un lion? Répondez : cette crainte n'avait pas lieu quand l'homme était en honneur auprès de Dieu, quand il avait le paradis pour séjour; mais depuis que j'ai offensé le Seigneur, je suis devenu le sujet de mes esclaves; non complétement toutefois, car il me reste une certaine habileté au moyen de laquelle je puis en triompher. Ne voit-on pas dans les riches maisons des fils qui, tout nobles qu'ils sont, tremblent devant des serviteurs? et s'ils viennent à faire une faute, leur anxiété ne redouble-t-elle point? Voilà ce que l'on peut répondre encore au sujet du serpent, des scorpions et des vipères : c'est le péché qui nous les a rendus si terribles.

5. Ces remarques, on les peut faire non-seulement au sujet de notre corps, des diverses classes de la société, des animaux; on peut observer aussi la même variété parmi les arbres. Ne voit-on pas en effet l'arbre qui a le moins d'apparence l'emporter par une qualité spéciale sur un autre qui a bien plus d'élévation ? Chacun d'eux a son utilité, pour que tous nous soient nécessaires, et fassent mieux connaître l'infinie sagesse de Dieu. Que la nature corruptible de votre corps ne soit donc point pour vous un motif d'accuser le Seigneur; au contraire n'en mettez que plus d'empressement à l'adorer, et admirez de plus en plus sa sagesse et sa providence. Oui, admirez cette sagesse qui dans un corps périssable a su établir une si belle harmonie ; admirez sa providence, qui en le faisant sujet à la mort, a voulu réprimer l'orgueil de l'âme et la punir de sa folie.

Mais pourquoi Dieu ne l'a-t-il pas créé ainsi dès le principe, dira-t-on? Dieu vous répondra en vous rappelant ce qui est arrivé, et il vous tiendra pour ainsi dire ce langage : Je vous réservais une plus grande gloire, mais vous vous êtes rendus indignes de mes présents, en me forçant à vous chasser du paradis; cependant je ne veux point vous abandonner, et si vous sortez de votre péché, je vous ramènerai dans le ciel. Si je vous ai laissés si longtemps vous corrompre et tomber en poussière, c'est afin que ces longues années puissent affermir en vous la doctrine de l'humilité, et que vous ne retourniez jamais à votre première erreur. Rendons grâces à ce Dieu si bon pour de si nombreux bienfaits; oui, remercions-le pour tant de soins qu'il nous a prodigués, mais que l'expression de notre reconnaissance nous soit utile à nous-mêmes. Mettons tout notre zèle à observer ce commandement que je vous ai si souvent rappelé. Non, je ne cesserai de vous le redire tant que vous ne vous serez point corrigés. On ne nous demandera pas de vous adresser peu ou beaucoup d'avertissements, mais de vous avertir jusqu'à ce que nous vous ayons persuadés. Dieu disait aux Juifs par son prophète : *Si vous jeûnez pour ensuite vous livrer aux procès et aux disputes, pourquoi donc jeûnez-vous?* (Isaïe, LVIII, 4, 5.) Et ne vous dit-il pas aussi par notre organe : Si vous jeûnez pour jurer, et pour être parjures, pourquoi jeûnez-vous ? Comment pourrons-nous célébrer la pâque? Comment recevrons-nous la victime sainte? Comment participerons-nous aux redoutables mystères avec une langue sans cesse occupée à violer la loi du Seigneur; avec une langue sans cesse occupée à blesser notre âme? On n'oserait toucher la pourpre royale avec des mains souillées, et nous oserons recevoir le corps du Seigneur sur une langue souillée par le péché ! Le serment est l'œuvre

du malin esprit; le sacrifice appartient au Seigneur. *Qu'y a-t-il de commun entre la lumière et les ténèbres, et quel accord peut exister entre Jésus-Christ et Bélial?* (II Cor. VI, 14, 15.) Vous avez fait des efforts, je le sais bien, pour sortir de cette coupable habitude. Mais il n'est pas facile de s'en corriger, si l'on est seul à combattre; réunissons-nous donc, formons des associations. Vous savez ce que font les pauvres pour se procurer des festins: un seul ne pourrait en faire les frais, ils se mettent plusieurs ensemble et chacun paie son écot. Eh bien! c'est ce qu'il nous faut faire aussi. Laissés à nous-mêmes, nous languissons; associons nos efforts, apportons le tribut de nos conseils, de nos avertissements, de nos exhortations, de nos reproches, de nos menaces, et l'empressement de chacun nous réformera tous. Puisque nous voyons mieux les défauts du prochain que les nôtres, chargeons-nous de surveiller les autres, et confions-leur aussi le soin de nous surveiller nous-mêmes : qu'il y ait une généreuse émulation pour terrasser enfin cette honteuse habitude, pour arriver pleins de confiance à cette grande solennité et participer à la sainte victime avec une bonne conscience et le cœur rempli d'espérance, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire soit au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LES STATUES

AU PEUPLE D'ANTIOCHE.

DOUZIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

Action de grâces pour le pardon des injures faites à l'Empereur. — Que Dieu se montre dans la création. — Que Dieu en créant l'homme a gravé dans son cœur les préceptes de la loi naturelle. — Qu'il faut éviter le jurement avec beaucoup de soin.

1. Je commencerai encore aujourd'hui comme hier, et je m'écrierai : béni soit Dieu! Si le péril est passé, que la mémoire nous en reste pour faire éclater non pas notre douleur, mais notre reconnaissance. Le souvenir de nos maux soigneusement conservé nous préservera de la douloureuse expérience de calamités nouvelles. A quoi bon l'épreuve, si, pour nous rendre sages, un simple souvenir suffit? Dieu ne nous a pas laissés sombrer au fort de la tempête; à nous maintenant, que le danger n'existe plus, à nous de ne pas laisser dégénérer nos bons sentiments. Il nous a consolés dans notre angoisse, rendons-lui grâces dans notre joie; il nous a soulagés dans notre détresse, il ne nous a pas abandonnés, ne nous abandonnons pas nous-mêmes dans la prospérité, en tombant dans la négligence. *Souviens-toi de la disette*, est-il écrit, *au jour de l'abondance* (Eccli. XVIII, 25). Souvenons-nous de l'épreuve au temps de la paix. Faisons de même pour nos péchés. Vous avez péché : Dieu vous a pardonné; recevez le pardon avec reconnaissance et action de grâces, mais toutefois sans oublier votre péché, non pour vous consumer vous-mêmes inutilement dans cette pensée, mais afin que votre âme, toujours en garde contre un laisser-aller trompeur, ne retombe plus dans les mêmes fautes.

C'est l'exemple que vous donne saint Paul, qui, après avoir dit : *Jésus-Christ m'a jugé fidèle en m'établissant dans son ministère*, se hâte d'ajouter : *moi qui étais auparavant un blasphémateur, un persécuteur et un ennemi acharné.* (I Tim. I, 12, 13.) Exposons au grand jour, semble-t-il dire, la vie du serviteur, pour faire mieux paraître la miséricorde du Maître; j'ai reçu la rémission de mes péchés, mais je ne bannis pas néanmoins le souvenir de mes péchés. Oui, cet aveu fait déjà ressortir la bonté du Seigneur, et de plus il honore l'apôtre; en effet, la vue de ce qu'était auparavant saint Paul, augmente votre admiration pour ce qu'il est devenu; et fussiez-vous un grand pécheur, une si prodigieuse conversion vous fait concevoir pour vous-même les meilleures espérances. Quel désespoir ne s'évanouirait devant un exemple si éclatant!

Notre ville va donner au monde un exemple semblable. Les événements que nous venons de traverser ont fait briller votre vertu, vous qui avez su, à force de repentir, conjurer une

si terrible colère; ils proclament en outre la bonté de Dieu qui, apaisé par votre prompte conversion, a dissipé ce gros nuage un instant suspendu sur vos têtes; ils sont aussi de nature, ces mêmes événements, à relever les courages abattus par le désespoir, puisqu'ils offrent la preuve qu'il n'y a pas de tempête assez forte pour faire périr l'homme qui sait élever son regard vers le ciel et implorer le secours de Dieu. Vit-on jamais une situation pareille à celle où nous nous sommes trouvés? Nous allions voir notre ville détruite de fond en comble, et ses habitants ensevelis sous les ruines; nous nous y attendions tous les jours. Au moment même où le démon comptait submerger notre navire, c'est alors que Dieu rétablit le calme le plus parfait. N'oublions donc pas, je le répète, ce grand péril, afin que nous ne perdions pas la mémoire des grands bienfaits de Dieu à notre égard. Qui ne connaît pas la nature de la maladie, n'appréciera jamais bien l'art du médecin. Racontons ces choses à nos enfants, afin que la mémoire s'en perpétue d'âge en âge jusqu'à la postérité la plus reculée; il faut que tous sachent les efforts qu'a faits le démon pour effacer cette ville de dessus la terre, et comment Dieu a daigné, lorsqu'elle était déjà pour ainsi dire tombée et expirante, la relever et la rappeler à la vie, sans permettre qu'elle souffrît le moindre mal, et en dissipant même toutes nos alarmes, par un prompt éloignement du danger. La semaine passée nous nous attendions à la confiscation de nos biens, nous ne rêvions que pillages et soldats déchaînés; mais tout s'est évanoui comme un nuage, comme une ombre qui passe : l'appréhension du danger a été notre seul châtiment, ou pour mieux dire notre seule leçon; car de châtiment, il n'y en a pas eu, il n'y a eu qu'une leçon qui a servi à nous rendre meilleurs : nous le devons à Dieu qui a apaisé le courroux du prince. Répétons donc sans cesse, et tout le jour : béni soit Dieu! ayons plus de zèle pour prendre part à l'assemblée, accourons à l'église d'où nous est venu notre salut. Attachons-nous à l'ancre sacrée; l'Eglise ne nous a pas délaissés dans le moment du danger, ne l'abandonnons pas non plus, nous, maintenant, pendant que règne la tranquillité et la paix; demeurons-lui fidèlement attachés; fréquentons les réunions des fidèles, les prières, la prédication chaque jour : et ce zèle que nous dépensons d'habitude pour satisfaire une vaine curiosité, entourant les soldats qui reviennent de l'armée, et nous inquiétant du danger de l'Etat, consacrons-le tout entier à l'audition des lois de Dieu, et non à des occupations frivoles et stériles, pour ne pas nous réduire de nouveau à la fâcheuse extrémité d'où nous sortons.

2. Dans les trois instructions précédentes, nous avons traité de la connaissance de Dieu, suivant un seul mode et une même voie, nous sommes parvenu à la conclusion finale à laquelle nous tendions en montrant comment *les cieux racontent la gloire de Dieu* (Ps. XVIII, 2), et en interprétant cette parole de saint Paul : *Les perfections invisibles de Dieu sont devenues visibles depuis la création du monde par tout ce qui a été fait* (Rom. I, 20); et nous avons démontré comment, depuis la création du monde, le ciel, la terre et la mer glorifient le Dieu créateur. Aujourd'hui, après quelques réflexions sur la même matière, nous passerons à un autre sujet : Il a fait plus que de donner l'existence à cette grande machine du monde, il en a réglé le travail et la fonction. L'immobilité y règne et aussi le mouvement; d'une part le ciel demeure immobile selon cette parole du Prophète : *Il a établi le ciel comme une voûte solide, il l'a étendu comme un pavillon sur la terre.* (Isa. XL, 22.) D'autre part le soleil se meut constamment ainsi que tous les astres : puis la terre est fixe et stable, tandis qu'au contraire les eaux sont toujours en mouvement, ainsi que les nuages et les pluies plus ou moins fréquentes, selon les saisons. La nature des pluies est une, mais les productions qu'elles alimentent sont très-variées. Dans la vigne, la pluie se change en vin, et en huile, dans l'olivier, et ainsi des autres plantes. Pareillement le sein de la terre est un, et les fruits qu'il porte sont très-divers; la chaleur qui émane du soleil est une; néanmoins elle agit diversement sur la maturité qu'elle amène ici plus vite, là plus lentement. Qui resterait insensible devant ces merveilles? C'est moins encore cette prodigieuse variété dans l'unité du monde qui doit nous inspirer de l'admiration que la libéralité avec laquelle le Dieu bon distribue ses biens à tous, aux riches et aux pauvres, aux pécheurs et aux justes. Aussi Jésus-Christ nous dit-il qu'*il fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, et qu'il fait pleuvoir sur les justes et les injustes.* (Matth. V, 45.)

Il a encore rempli la création de milliers d'animaux, et assigné à chaque espèce ses

mœurs et ses instincts, nous ordonnant d'imiter les uns et d'éviter de ressembler aux autres. Par exemple : la fourmi aime le travail, elle est sans cesse occupée et active ; vous n'avez qu'à la regarder pour recevoir d'une petite bête la plus utile leçon. Son exemple vous dit : fuyez la mollesse, ne craignez pas les travaux et les fatigues. C'est pourquoi la sainte Ecriture renvoie l'indolent à cet insecte : *Va voir la fourmi, paresseux*, dit-elle, *imite son activité, et sois plus sage qu'elle.* (Prov. VI, 6.) C'est comme si elle disait : Tu ne veux pas en croire les Ecritures qui t'enseignent qu'il est bon de travailler, et que celui qui ne travaille pas, ne doit pas non plus manger. Tu restes sourd à la voix des docteurs, va t'instruire à l'école des bêtes. C'est une manière d'instruire dont nous usons familièrement tous les jours. En effet, lorsque dans nos maisons nous voyons quelqu'un des nôtres tenir une conduite peu en rapport avec son âge ou la considération dont il jouit, nous l'exhortons à jeter les yeux sur de plus jeunes que lui qui agissent mieux : Regarde, lui disons-nous, un tel qui est plus petit que toi, comme il est intelligent et laborieux ! Qu'il en soit ainsi de vous, que la vue de cet insecte excite votre zèle pour le travail ; admirez votre Dieu et louez-le non-seulement d'avoir créé le soleil, mais encore d'avoir fait la fourmi. Si petit que soit cet animal, il démontre néanmoins amplement la grandeur et la sagesse de Dieu. Songez combien la fourmi est prudente, et demandez-vous avec admiration comment Dieu a su mettre dans un si petit corps un si grand amour du travail.

L'abeille vous enseignera également l'amour du travail, plus l'amour du beau et de l'honnête, et l'amour du prochain. Oui, l'abeille travaille et se donne de la peine, et c'est moins pour elle que pour nous : or, c'est surtout le propre du chrétien de rechercher l'intérêt des autres plutôt que le sien. L'abeille parcourt les prés, voltige tout le jour sur les fleurs pour composer un aliment qui n'est pas pour elle ; fais de même, ô homme ! Si tu amasses de l'argent, que ce soit pour en faire part à ton prochain ; si tu possèdes les trésors de la doctrine, n'enfouis pas tes talents, mais fais-en profiter les indigents ; en un mot, mes frères, quelque avantage que vous possédiez en propre, faites-en profiter ceux qui en sont privés par eux-mêmes. Pourquoi l'abeille jouit-elle d'une estime plus grande que d'autres animaux ? ne le voyez-vous pas ? c'est moins parce qu'elle travaille que parce qu'elle travaille pour les autres. L'araignée aussi travaille, et file délicatement, et les toiles dont elle tapisse nos murailles surpassent l'art de la femme la plus adroite ; néanmoins, c'est un insecte peu noble, parce que son ouvrage n'est d'aucune utilité pour nous. Tels sont tous ceux qui ne travaillent que pour eux-mêmes. Imitez la simplicité de la colombe, imitez l'attachement de l'âne et du bœuf pour leur maître, imitez la sécurité et la confiance des oiseaux. Oui, il y a beaucoup à gagner aux exemples des animaux pour la correction des mœurs. Jésus-Christ s'en sert pour nous instruire : *Soyez prudents*, nous dit-il, *comme le serpent, et simples comme la colombe.* (Matth. X, 16.) Et encore : *Regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment ni ne moissonnent ; et votre Père céleste les nourrit.* (Matth. VI, 26.) Et le Prophète, pour couvrir de honte les Israélites ingrats, leur dit : *Le bœuf a reconnu son possesseur, et l'âne l'étable de son maître ; et Israël ne m'a pas reconnu.* (Isaïe, I, 3.) Et Jérémie s'exprime presque dans les mêmes termes : *La tourterelle et l'hirondelle, et les petits oiseaux connaissent le temps du retour ; et mon peuple n'a pas connu les jugements du Seigneur son Dieu.* (Jérém. VIII, 7.)

Apprenez de ces animaux à pratiquer la vertu, apprenez de certains autres à fuir le vice. Autant l'abeille est bienfaisante, autant l'aspic est nuisible. Détournez-vous donc de la malice, si vous ne voulez pas que ces paroles s'adressent à vous : *le venin des aspics est sous leurs lèvres.* (Ps. CXXXIX, 4.) L'impudence caractérise le chien ; haïssez aussi ce vice. Le renard est fourbe et trompeur ; gardez-vous de ce défaut. Lorsque l'abeille parcourt les prairies, elle ne suce pas le suc de toutes les fleurs ; ce qu'elle voit d'utile, elle s'en empare, et laisse de côté tout le reste : faites de même en parcourant les différentes espèces d'animaux ; tout ce que vous apercevez de bon en eux, appropriez-le-vous : toutes les bonnes qualités qu'ils tiennent de la nature, acquérez-les par le choix libre de la volonté. C'est encore un honneur que Dieu vous a octroyé, de faire dépendre de votre libre arbitre ce qui chez les bêtes est soumis à la nature et à la fatalité ; il l'a fait pour avoir le droit de vous récompenser. Dans les bêtes, les bonnes qualités n'émanent pas de la source du libre arbitre et de la

raison, mais de celle de la nature uniquement. Par exemple l'abeille compose son miel ; ce n'est pas la raison et la réflexion qui dirigent ses opérations, elle n'obéit qu'à l'instinct de la nature. En effet, si son art n'était pas instinctif et inné à son espèce, on verrait nécessairement des abeilles ne sachant pas travailler ; mais au contraire depuis que le monde existe, jusqu'aujourd'hui nul n'a vu d'abeilles ne rien faire, ne pas composer de miel. C'est un travail naturel et commun à toute l'espèce. Mais ce qui dépend de la volonté libre est nécessairement individuel ; on n'y arrive que par l'effort et l'attention.

3. Ainsi donc, ô homme ! prends dans toute la création ce qu'elle renferme de plus beau pour en composer la parure de vertus qui doit orner ton âme ; car tu es le roi des animaux ; or tout ce qui est réputé bon et beau chez les sujets, tel que l'or, l'argent, les pierres précieuses, les riches étoffes, les rois tiennent à honneur d'en être abondamment pourvus.

Servez-vous, mes frères, de la création pour vous élever à l'admiration que mérite votre souverain Seigneur. Que s'il se rencontre, dans cet univers visible, quelque chose qui surpasse votre entendement, et dont vous ne puissiez découvrir la raison, glorifiez-en le Créateur dont la sagesse a fait des œuvres que votre intelligence est incapable de comprendre. Ne dites pas : pourquoi ceci ? à quoi bon cela ? Tout ce que Dieu fait est utile, bien que cette utilité nous échappe à nous, parfois. Lorsque vous entrez dans le laboratoire d'un chirurgien, la vue de la multitude d'instruments de toute forme qui sont étalés vous frappe d'étonnement, et cependant l'usage auquel la plupart sont employés vous est inconnu : faites de même à l'égard de la création, et en voyant ces animaux, ces végétaux et ces autres objets si nombreux dont vous ne saisissez pas l'utilité et la raison d'être, admirez-en l'infinie variété, soyez en extase devant Dieu, l'Artiste suprême, et rendez-lui grâces de ce qu'il ne vous a pas tout montré ni tout caché.

Il ne vous a pas tout caché, afin que vous ne disiez pas que rien de ce qui existe ne porte l'empreinte d'une Providence ; il ne vous a pas non plus révélé tous les secrets de la création, de peur qu'une si grande science ne vous précipitât dans le péché d'orgueil. C'est ainsi que le génie du mal, le démon, causa la chute du premier homme ; en faisant luire à ses yeux l'espérance d'une science plus haute, il le fit déchoir de celle qu'il possédait. Voilà pourquoi le Sage nous donne le conseil *de ne pas rechercher ce qui est plus fort que nous, de ne pas scruter des profondeurs auxquelles ne peut atteindre notre intelligence trop courte ; et d'exercer notre esprit sur ce qui est à notre portée* (Eccl. III, 21, 22) ; car la plupart des œuvres de Dieu restent pour nous des mystères ; puis l'écrivain sacré ajoute : *Sache que des choses qui surpassent la sagesse humaine t'ont été révélées à toi.* (Ibid. 23.) Parole bien propre à consoler quiconque s'indigne et se désole de ne pas tout savoir. N'oubliez pas, nous dit par là l'Ecriture, que ce qu'il vous a été donné de connaître surpasse de beaucoup votre intelligence, que c'est non de votre fond que vous l'avez tiré, mais de Dieu que vous l'avez appris. Contents de la richesse qui vous a été donnée, n'en cherchez pas davantage ; rendez grâce, pour ce que vous avez reçu ; ne vous indignez pas au sujet de ce que vous n'avez pas reçu ; rendez gloire pour ce que vous savez, et ne vous scandalisez pas de ce que vous ignorez. Ignorance et savoir ont leur raison d'être et leur utilité dans les desseins de Dieu ; dans ce qu'il vous cache, comme dans ce qu'il vous révèle, c'est toujours votre salut qu'il a en vue.

Comme je l'ai déjà dit, ce mode de connaissance de Dieu par la création suffirait seul pour nous occuper plusieurs jours. Pour n'exposer que la conformation de l'homme d'une manière exacte, j'entends d'une exactitude relative à la faiblesse humaine, mais non complète et absolue (car si nous avons, dans les précédents entretiens, expliqué les causes de beaucoup de phénomènes, il en reste d'autres en beaucoup plus grand nombre, dont le Dieu créateur possède seul les mystérieuses raisons) ; pour n'exposer, dis-je, que la conformation du corps humain, dans la mesure restreinte de perfection accessible à l'homme, pour découvrir tout ce qu'il y a d'art et de sagesse dans chacun de nos membres, la distribution et l'économie des nerfs, des veines, des artères, la place, la forme et le jeu de tous les organes, une année tout entière ne suffirait pas. Arrêtons donc ici le développement de ce sujet ; qu'il nous suffise d'avoir indiqué la voie ; les esprits laborieux et avides de s'instruire pourront facilement parcourir seuls toutes les parties de la création ; passons à une autre matière

pour y trouver une nouvelle démonstration de la Providence divine.

En deux mots voici mon second sujet : Dieu en créant l'homme au commencement, a déposé la loi naturelle au fond de son cœur. Et qu'est-ce que la loi naturelle ? C'est une loi qui trouve son expression dans la conscience, cette voix mystérieuse, mais claire et distincte, qui, des profondeurs de notre nature où Dieu l'a mise, s'élève d'elle-même comme un maître domestique, pour nous enseigner le bien et le mal. Pour savoir que la luxure est un mal, et la chasteté un bien, nous n'avons pas besoin qu'on nous l'apprenne, nous le savons par nous-mêmes, c'est une connaissance originelle. En voulez-vous une preuve? Quand le législateur voulut plus tard donner ses lois par écrit, il s'énonça simplement en disant : *Tu ne tueras point ;* il n'ajouta pas sous forme de motif: car le meurtre est mal: non, il défend le péché, il n'enseigne pas qu'il est péché; il dit simplement: *Tu ne tueras point.* (Exod. xx, 13.) Pourquoi donc, après avoir dit : *Tu ne tueras point*, n'a-t-il pas ajouté : car le meurtre est mal, parce que la conscience nous l'a enseigné d'avance; Dieu sous-entend ce motif parce que ceux à qui il parle le savent et le connaissent. Lorsqu'il promulgue quelqu'autre commandement dont le principe échappe à la conscience, il ne se contente pas de défendre, il donne encore la raison de la défense. Par exemple lorsqu'il établit la loi du sabbat, après avoir dit : *Le septième jour tu ne feras aucune œuvre*, il a soin de motiver le repos qu'il commande, et d'ajouter : *Parce que le septième jour Dieu s'est reposé de toutes les œuvres qu'il avait entreprises* (Exod. xx, 10) ; il donne même un second motif : *parce que tu as été esclave dans la terre d'Egypte.* Pourquoi donc donner un motif quand il s'agit du sabbat, et n'en pas donner quand il est question de l'homicide ? Parce que le commandement concernant le jour du sabbat n'était pas un commandement de premier ordre, ayant sa racine dans la conscience et réclamé par elle, mais seulement secondaire, d'un caractère particulier et temporaire ; c'est même pour cette raison qu'il a été changé. Les commandements nécessaires, ceux qui servent de fondement à toute la vie humaine, les voici : *Tu ne tueras point*, *tu ne voleras point*, *tu ne commettras pas d'adultère.* C'est pourquoi le législateur les énonce, sans addition de motif ni d'instruction, en se bornant à une défense pure et simple.

4. Que la science du bien soit innée en nous : je vais essayer de vous le démontrer d'une autre manière encore. A peine Adam eut-il commis le premier péché, que, se sentant coupable, il se cacha aussitôt ; s'il n'avait pas eu conscience du mal qu'il avait fait, pourquoi se serait-il caché? Il n'avait ni les Ecritures, ni la loi, ni Moïse pour l'avertir. D'où lui vient donc la connaissance de son péché pour qu'il se cache? Et non-seulement il se cache, mais, lorsqu'on l'accuse, il essaye de rejeter la faute sur un autre, et il dit : *La femme que vous m'avez donnée m'a présenté elle-même du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé* (Gen. III, 12) ; et la femme à son tour fait retomber l'accusation sur le serpent. Et remarquez la sagesse de Dieu : Adam ayant dit : *J'ai entendu votre voix et j'ai eu peur, et je me suis caché, parce que je suis nu* (Gen. III, 10) ; Dieu ne le réprimande pas brusquement; il ne lui dit pas : pourquoi as-tu mangé du fruit défendu? Comment procède-t-il? *Qui t'a fait voir que tu étais nu, si tu n'as pas mangé du fruit que je t'avais défendu de manger?* Il ne garde pas un silence absolu sur ce qui s'est passé, il n'accuse pas non plus ouvertement. Il ne se tait pas, afin de provoquer Adam à la confession de son péché; il n'accuse pas non plus hautement, afin de lui laisser quelque chose à faire, afin de ne pas lui ôter l'occasion et le mérite de la confession, et le pardon qui en a été le fruit pour tout le genre humain. Voilà pourquoi Dieu ne déclare pas ouvertement la cause qui a ouvert les yeux à Adam sur sa nudité, et pourquoi sa parole prend la forme de l'interrogation, c'est un aveu qu'il provoque, une ouverture qu'il offre à la confession.

L'histoire de Caïn et d'Abel donne lieu à la même remarque. Ils offraient à Dieu les prémices de leurs travaux dès le commencement. Je tiens à démontrer par des exemples de vertu comme par des exemples de péché que la connaissance du bien et du mal est innée en nous. L'homme a toujours su que le péché est un mal; Adam nous l'a montré. Abel nous apprend à son tour que l'homme n'ignore pas que la vertu est un bien. Il n'avait reçu les leçons d'aucun maître, il ne connaissait pas la loi des prémices; et cependant, de son propre mouvement et par la seule inspiration de sa conscience, il faisait l'offrande des prémices. Je ne porte pas

mes recherches sur les générations postérieures; je m'attache aux premiers hommes, à ceux qui vivaient antérieurement à toute Ecriture, à toute loi, à tous juges ou prophètes, à Adam et à ses enfants, afin de vous mieux convaincre que la connaissance du bien et du mal est un attribut inhérent à la nature humaine. Où Abel a-t-il appris qu'il est bon d'offrir à Dieu, bon de l'honorer, de lui rendre des actions de grâces? Et Caïn, direz-vous, est-ce qu'il faisait des offrandes? Il en faisait lui-même, mais autrement que son frère. Ici encore se montre le discernement de la conscience. Lorsque l'honneur accordé à son frère, le remplissant de jalousie, lui eut fait prendre la résolution de le tuer, il cacha son noir dessein. *Sortons*, lui dit-il, *dans la campagne*. (Gen. IV, 8.) Parole bienveillante destinée à déguiser une pensée fratricide. S'il ne comprenait pas la perversité de sa résolution, pourquoi la voilait-il? Après le meurtre exécuté, Dieu l'interroge et lui demande : *Où est ton frère Abel?* et il répond : *Je ne sais; suis-je le gardien de mon frère?* (Gen. IV, 9.) Pourquoi nie-t-il? n'est-ce point parce qu'il ne peut avouer sans se condamner lui-même. La même raison qui avait porté le père à se cacher porte le fils à nier; et quand Dieu lui a reproché son crime : *Ma faute*, dit-il, *est trop grave pour que j'en obtienne le pardon.*

Mais ces preuves n'atteignent pas les païens. Naguère quand nous traitions de la création, pour vaincre la résistance que ces infidèles opposent à nos dogmes, nous ne nous sommes pas contenté des armes que nous fournissait la sainte Ecriture, et nous en avons emprunté aussi à la raison; c'est encore ce qu'il faut que nous fassions dans cette question de la conscience. Aussi bien saint Paul les a-t-il combattus de la même manière. Que disent-ils? Ils nient ce que nous soutenons; cette loi qui enseigne à chacun de nous le bien et le mal, et que nous portons écrite dans notre conscience, ils nient qu'elle existe, ils nient que Dieu l'ait gravée au fond de notre âme. Mais répondez-moi : ces lois sur le mariage, sur l'homicide, sur les testaments, sur les dépôts, sur le respect des droits d'autrui, et tant d'autres, à quelle source vos législateurs les ont-ils donc puisées? Je vous entends, ceux d'à-présent les ont reçues des premiers, ceux-ci de leurs devanciers, et ceux-ci de leurs prédécesseurs; mais enfin nous voilà arrivés aux premiers législateurs, et je vous renouvelle ma question : à quelle école ont-ils appris? N'est-il pas évident que c'est à celle de la conscience? Ils ne diront pas qu'ils ont eu des relations avec Moïse, qu'ils ont écouté les prophètes; comment l'auraient-ils fait, étant païens? Non, il est clair que c'est de la loi que Dieu, en faisant l'homme dès le commencement, a déposée dans son cœur; il est clair, dis-je que c'est de cette loi qu'ils ont emprunté leurs lois, et tiré tous leurs arts : tout découle de cette source primordiale. Oui, les arts eux-mêmes ont commencé d'exister par l'action spontanée de la raison humaine instruite naturellement. C'est de la même manière que les jugements et les châtiments ont été établis.

C'est le sentiment de saint Paul, allant au-devant de l'objection qui ne manquerait pas d'être faite par les gentils, savoir : Comment Dieu jugera les hommes qui furent avant Moïse? Avant ce temps-là il n'avait pas envoyé de législateur, point porté de loi, point fait parler de prophète, ni d'apôtre, ni d'évangéliste? De quoi pourra-t-il demander compte aux hommes de ces premiers âges? Ecoutez comment s'exprime saint Paul pour leur montrer qu'ils avaient la loi naturelle pour les instruire, et qu'ils savaient parfaitement ce qu'il fallait faire : *Lorsque les gentils, qui n'ont point la loi, font naturellement les choses que la loi commande, n'ayant point la loi, ils sont à eux-mêmes la loi; et ils font voir que ce que la loi ordonne est écrit dans leurs cœurs.* Et comment cela, s'ils ne possèdent aucune écriture? *Par le témoignage que leur rend leur propre conscience, et par les différentes pensées qui tantôt les accusent et tantôt les défendent au jour où Dieu, selon l'Evangile que je prêche, jugera par Jésus-Christ ce qui est caché dans le cœur des hommes.* (Rom. II, 14, 16.) Ajoutons encore ce passage : *Ainsi tous ceux qui ont péché sans la loi périront sans la loi, et tous ceux qui ont péché dans la loi seront jugés par la loi.* (Rom. II, 12.) Qu'est-ce à dire, *périront sans la loi?* Sans que la loi les accuse ils succomberont sous l'accusation de leur conscience et de leurs pensées. S'ils n'avaient pas eu la loi de la conscience, ils n'auraient pas péri, quelques péchés qu'ils eussent commis; mais, direz-vous, ils ont péché sans la loi, selon l'expression de saint Paul? Oui, mais cette expression de saint Paul *sans la loi*, ne veut pas dire qu'ils n'avaient aucune loi, elle signifie qu'ils n'avaient au-

cune loi écrite, mais seulement la loi naturelle. Saint Paul dit encore sur le même sujet: *Gloire et honneur, et paix à tout homme qui fait le bien, au juif premièrement, puis au gentil.* (Ibid. 10.)

5. Toutes ces paroles de l'Apôtre concernent les temps antérieurs à la venue de Jésus-Christ. Et ce grec ou gentil dont il parle ici, ce n'est pas l'idolâtre, c'est celui qui adore le seul vrai Dieu, sans néanmoins être assujetti aux observances judaïques, telles que les sabbats, la circoncision, et les diverses purifications, c'est l'homme sage et pieux dans toute sa conduite. Le même apôtre dit encore toujours sur le même sujet: *Colère et indignation, tribulation et angoisse pour l'âme de tout homme qui fait le mal, du juif premièrement, puis du gentil.* (Ibid. 9.) Encore ici le terme de *gentil* veut dire un homme étranger aux observances judaïques. S'il n'a pas entendu la loi, s'il n'a jamais eu de commerce avec les juifs, pourquoi la colère et l'indignation tomberont-elles sur sa tête, même lorsqu'il aura fait le mal? Parce qu'il avait sa conscience qui lui parlait intérieurement, qui l'instruisait et lui enseignait toutes choses. Et qu'est-ce qui prouve, dira-t-on, l'existence de la conscience chez le gentil? Je l'ai déjà dit, les peines qu'il inflige aux malfaiteurs, les lois qu'il porte, les tribunaux qu'il établit. C'est ce que dit positivement saint Paul, parlant des gentils qui vivaient dans le crime: *Ayant connu la justice de Dieu,* dit-il, *et comprenant que ceux qui font ces choses sont dignes de mort, non-seulement ils les font, mais encore ils approuvent ceux qui les commettent.* (Rom. I, 32.) Et d'où ont-ils su que la volonté de Dieu est que ceux qui vivent dans la dépravation soient punis? A quelle source ont-ils puisé cette connaissance? à la même où ils ont appris à juger ceux qui font le mal. Si vous ne saviez que l'homicide est un mal, vous ne condamneriez pas celui qui le commet. Si vous n'avez pas même l'idée que l'adultère soit un mal, alors renvoyez absous l'homme qui en est accusé. Si, lorsqu'il s'agit du mal commis par les autres, vous êtes si bon législateur, si excellent juge et si exact à punir, comment, lorsqu'il sera question de vos propres fautes, viendrez-vous arguer de votre ignorance du devoir? Cet homme et vous, vous avez commis l'adultère l'un et l'autre; pouvez-vous lui infliger un châtiment et réclamer pour vous l'indulgence? Si vous ne saviez pas que c'est un mal de commettre l'adultère, il ne fallait pas punir cet homme: si vous le punissez, et que vous ayez la prétention d'échapper au châtiment, comment nous expliquerez-vous que les mêmes fautes ne soient pas suivies des mêmes peines.

C'est là une inconséquence que saint Paul attaquait en disant: *Vous donc, qui condamnez ceux qui commettent de tels crimes, et qui les commettez vous-mêmes, pensez-vous éviter la condamnation de Dieu?* (Rom. II, 3.) Non, il n'en sera pas ainsi; Dieu portera contre vous la même sentence de condamnation que vous aurez portée contre un autre: si vous êtes juste, Dieu ne l'est pas moins. Si vous n'êtes pas indifférent à l'injure faite à un homme, comment Dieu le sera-t-il? Si vous corrigez les fautes des autres, comment Dieu ne corrigerait-il pas les vôtres? Que s'il ne vous punit pas sur-le-champ, n'en soyez pas plus confiant, mais plus craintif. C'est le conseil que vous donne saint Paul, lorsqu'il dit: *Est-ce que vous méprisez les richesses de sa bonté, de sa patience et de sa longanimité? Ignorez-vous que la bonté de Dieu vous invite à la pénitence?* (Rom. II, 4.) Il vous tolère, non pour que vous deveniez pire, mais afin que vous fassiez pénitence; si vous ne répondez pas à ses intentions, la longue tolérance de Dieu ne servira qu'à rendre votre châtiment plus sévère. Saint Paul le déclare encore: *Par votre dureté, et par l'impénitence de votre cœur, vous vous amassez un trésor de colère pour le jour de la colère et de la manifestation du juste jugement de Dieu qui rendra à chacun selon ses œuvres.* (Rom. II, 5, 6.) Ainsi Dieu rend à chacun selon ses œuvres; il a mis en nous la loi naturelle, et plus tard il nous a donné la loi écrite, afin de punir les pécheurs et de couronner les justes; réglons donc avec grand soin notre conduite comme devant comparaître devant un tribunal redoutable, sachant que nous ne devons compter sur aucune indulgence, si, après l'enseignement si complet de la loi naturelle et de la loi écrite, après les continuels avertissements qui nous viennent de ces deux sources, nous négligeons néanmoins l'affaire si importante de notre salut.

6. Je veux vous parler encore des jurements; cependant je ne le fais pas sans éprouver quelque honte. Ce n'est pas que je me fatigue de vous dire jour et nuit les mêmes choses, mais je crains, en insistant si fort et durant tant de

jours sur le même sujet, de faire trop paraître votre négligence dans une affaire cependant si facile. Je fais plus que rougir, j'appréhende même pour vous. Utile et salutaire aux âmes attentives, une instruction assidue est nuisible et dangereuse à celles qui croupissent dans une lâche torpeur. Plus l'exhortation se réitère, plus on devient coupable en ne la mettant pas à profit. Dieu le disait avec reproche aux Israélites : *J'ai envoyé mes prophètes, me levant dès le point du jour, et j'ai eu beau les envoyer, vous n'avez pas voulu écouter.* Et moi aussi, je ne cesse de vous avertir, et l'intérêt que je vous porte ne me permet pas d'agir autrement ; cependant je tremble que mes exhortations et mes conseils si souvent répétés ne vous nuisent en ce terrible jour des justices. Dès lors que la bonne action que je vous conseille est facile, et que je ne me lasse pas de vous la conseiller, quelle excuse vous restera? quelle raison vous exemptera du châtiment? Dites-moi, lorsque vous avez prêté de l'argent, est-ce que vous oubliez, chaque fois que vous rencontrez votre débiteur, de lui rappeler sa dette? Eh bien! faites de même, persuadez-vous que votre prochain a contracté envers vous l'obligation d'accomplir ce précepte qui défend de jurer; quand vous le rencontrez, faites-le souvenir de s'acquitter, parce que sa négligence entraînerait pour ses frères les plus graves conséquences. C'est pour cette raison que je ne cesse pas de vous avertir; d'ailleurs je crains d'entendre le Seigneur me dire à ce dernier jour : *Méchant et paresseux serviteur, il te fallait confier mon argent aux banquiers.* (Matth. xxv, 26, 27.) Eh bien ! je l'ai confié non une fois, ni deux, mais fréquemment : à vous maintenant de le faire rapporter; or le fruit de l'audition, c'est la pratique; le prêt qui vous est fait est le bien du Seigneur. Ne recevez pas avec insouciance ce précieux dépôt, mais occupez-vous avec activité de le faire fructifier, afin de le rendre en ce jour suprême avec de gros intérêts.

Si vous n'engagez pas les autres à s'acquitter de ce devoir, vous entendrez la même parole qu'entend celui qui avait enfoui son talent. Mais non, puissiez-vous ne jamais entendre celle-là, mais bien celle que Jésus-Christ adressa à celui qui avait fait d'heureuses opérations : *Bien, bon et fidèle serviteur, puisque tu as été fidèle en chose peu importante, je te confierai beaucoup.* (Matt. xxv, 21.) Cette parole, nous entendrons le Seigneur nous l'adresser, si nous montrons le même zèle; vous montrerez le même zèle, si vous faites ce que je vais dire. Au sortir d'ici, l'impression de la parole de Dieu étant encore toute récente et toute vive dans vos âmes, exhortez-vous les uns les autres, et lorsque vous vous saluerez réciproquement au moment de vous séparer pour rentrer chacun chez vous, que chaque fidèle dise à son frère : prenez bien garde d'observer fidèlement le précepte, notre salut commun est à ce prix. Si chacun congédie son ami par cet avis; si, arrivé à la maison, chacun entend sa femme lui rappeler le même conseil; si le souvenir de mes paroles peut vous garder quand vous serez seuls, nous aurons bientôt secoué le joug de cette habitude funeste. Vous vous étonnez, je le sais, de me voir attacher tant d'importance à l'observation de ce commandement; mais accomplissez ce qui vous est prescrit, et après je vous dirai mes raisons. En attendant je vous avertis que ce commandement est une loi de Dieu, et qu'il est dangereux de la transgresser; lorsque je vous aurai vu l'observer, il y a une autre raison non moins forte que je vous exposerai pour que vous sachiez que c'est à bon droit que je tiens tant à l'observation de cette loi. Il est temps de conclure cet entretien par une prière. Disons donc tous unanimement : O Dieu qui ne voulez pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, faites qu'après avoir pratiqué et ce commandement et tous les autres, nous nous présentions devant le tribunal de Jésus-Christ avec une grande confiance, et que nous parvenions au royaume des cieux pour votre gloire, parce que la gloire vous appartient en propre, ainsi qu'à votre Fils unique et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LES STATUES

AU PEUPLE D'ANTIOCHE.

TREIZIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

L'orateur félicite le peuple d'être enfin sorti de ses alarmes, et de voir succéder le calme à l'orage. — Après une description très-étendue et fort pathétique des informations rigoureuses faites au nom et en présence des commissaires, il reprend un sujet qu'il avait commencé à traiter dans l'homélie précédente ; il parle de la loi naturelle, de la conscience, et des divers moyens que la bonté divine emploie pour nous ramener à la vertu, ou pour nous y conformer. — Il régnait un abus parmi les habitants d'Antioche ; ils se permettaient un usage indiscret des serments dans les circonstances publiques et particulières. — Saint Jean Chrysostome voulait détruire cet abus ; il y revient sans cesse dans presque toutes les homélies qui précèdent ; il reconnaît dans celle-ci que la plupart des habitants se sont corrigés ; mais il désirerait que l'on vît dans tous une réforme entière. — Il les exhorte, en finissant, à joindre une ardeur efficace au zèle qui l'anime pour leur salut, parce qu'en vain s'intéressera-t-il vivement à leur perfection, s'ils n'y travaillent eux-mêmes avec toute l'ardeur dont ils sont capables.

1. Je commencerai par les mêmes paroles dont je me servis hier et les jours d'auparavant, et je dirai encore : Dieu soit béni ! quelle différence entre les jours passés et les jours présents ! quel orage alors grondait sur nos têtes ! de quel calme jouissons-nous aujourd'hui ! Le tribunal redoutable établi dans la ville jetait le trouble dans l'âme de tous les citoyens, et rendait le jour aussi triste que la nuit même. Non que les rayons du soleil eussent perdu de leur éclat, mais nos yeux étaient obscurcis par la crainte et par la tristesse. Afin donc de rendre notre joie encore plus vive, je vais rapporter une partie des alarmes que nous avons éprouvées : ce récit pourra nous être utile à nous et à ceux qui viendront après nous. Il est agréable, lorsqu'on est sauvé du naufrage, lorsqu'on est arrivé au port, de se rappeler l'agitation des flots, la violence des vents et de la tempête. C'est un plaisir pour ceux qui ont été malades, quand ils ont recouvré la santé, de faire aux autres le détail des maladies qui les ont conduits aux portes de la mort. Oui, sans doute, quand les maux ont disparu, nous avons d'autant plus de satisfaction à en parler, que l'âme n'est plus oppressée par la crainte, et que le souvenir des maux qui ont précédé nous fait mieux sentir la douceur de notre bien-être actuel.

Effrayés par les supplices dont on les menaçait, la plus grande partie des citoyens s'étaient retirés dans les déserts, dans le fond des vallées, dans les lieux les plus obscurs et les plus inconnus ; chassées de tout côté par l'épouvante, les femmes fuyaient les maisons, les hommes la place publique, et l'on voyait à peine une ou deux personnes marcher ensemble, la mort peinte sur le visage. Nous nous transportâmes donc au prétoire [1] pour voir les suites de cette malheureuse affaire ; et là, à la vue des restes de la ville rassemblés, ce

[1] Prétoire, lieu où s'assemblaient les juges pour rendre la justice.

qui nous étonnait davantage, c'est qu'au milieu de cette multitude qui assiégeait les portes, il régnait un morne et profond silence comme dans une solitude parfaite : tous se regardaient les uns les autres, et chacun, sans oser interroger son voisin ni répondre à ses questions, se tenait en garde et dans la défiance, parce qu'il en avait déjà vu plusieurs enlevés tout à coup de la place publique, et traînés dans les prisons. Ainsi tous en commun nous portions nos regards au ciel, nous élevions nos mains en silence, attendant notre secours d'en-haut, invoquant le Seigneur, le conjurant d'assister les malheureux qui allaient subir un jugement, d'adoucir le cœur des juges, de les porter à rendre une sentence favorable. Et comme ceux qui des bords de la mer aperçoivent des infortunés qui font naufrage, séparés d'eux par un vaste océan, hors d'état de les joindre, de leur présenter une main secourable, de les arracher au péril qui les menace, leur tendent les bras de dessus le rivage, versent des larmes, supplient Dieu de les assister au milieu de la tempête : de même, nous, sans pouvoir proférer une parole, nous invoquions en esprit le Très-Haut, nous le conjurions de présenter la main aux malheureux qui allaient paraître au tribunal, comme s'ils eussent été jetés au milieu des flots, de ne pas permettre qu'ils fussent engloutis et que la sentence des juges leur fît essuyer un triste naufrage.

Voilà ce qui se passait devant les portes du prétoire. Pénétrant plus avant dans les cours, nous apercevions un spectacle plus effrayant encore; des troupes de soldats armés de piques et d'épées, étaient placées en cet endroit pour donner toute sûreté aux juges renfermés dans les salles. Tous les parents des accusés, leurs femmes, leurs mères, leurs filles, leurs pères, se tenaient aux portes du tribunal : or, dans la crainte que si les accusés étaient traînés au supplice, leurs parents hors d'eux-mêmes et ne pouvant tenir contre un pareil spectacle, n'excitassent quelque trouble et quelque tumulte, les soldats les intimidaient pour les écarter, et jetaient d'avance la frayeur dans leur âme. Mais ce qu'il y avait de plus touchant, on voyait la mère et la sœur d'un des infortunés qui attendaient leur sentence, couchées aux portes de la salle où étaient les juges, se rouler par terre à la vue de tous les assistants, le visage voilé, et pénétrées de honte, autant du moins que l'excès du malheur laissait de place à ce sentiment dans leurs âmes. Sans être accompagnées de personne, sans amie ni suivante, seules au milieu de tant de soldats, dans l'extérieur le plus simple et le plus négligé, elles se traînaient aux portes du tribunal plus affligées et plus souffrantes que ceux mêmes qui subissaient le jugement, entendant les paroles des bourreaux, les coups de verges, les gémissements des misérables sur lesquels ils tombaient, et ressentant à chaque coup de plus cruelles douleurs que ceux mêmes qui étaient frappés. En effet, comme la preuve des charges dépendait de la déposition des esclaves mis à la torture, lorsqu'elles entendaient les coups de verges dont on frappait quelque malheureux pour lui faire déclarer les coupables, lorsqu'elles entendaient ses gémissements, elles levaient les yeux au ciel, elles conjuraient le Très-Haut de lui donner le courage et la patience, elles tremblaient que n'ayant pas la force de supporter les tourments, il ne se trouvât comme dans la nécessité de dénoncer leurs parents et de les perdre; enfin elles étaient dans l'état de navigateurs battus par les flots. Lorsque ceux-ci aperçoivent de loin une vague qui s'élève, qui s'enfle par degrés, et qui menace d'engloutir leur navire, ils sont morts d'épouvante avant qu'elle ne soit venue crever sur eux : de même ces malheureuses femmes, à chaque parole, à chaque gémissement qu'elles entendaient, tremblant que les esclaves vaincus par les douleurs de la torture ne fussent forcés de déclarer un de leurs proches, s'alarmaient et se représentaient mille morts. Il y avait tourments au dedans du tribunal, et tourments au dehors. D'une part c'étaient les bourreaux qui torturaient, de l'autre c'était le sentiment impérieux de la nature et sa sympathie puissante qui mettait à la gêne le cœur d'une mère et d'une sœur. Les lamentations des accusés et celles de leurs proches se faisaient entendre également. Les juges eux-mêmes gémissaient au fond de leur âme, affligés de se voir contraints de présider à cette scène douloureuse.

2. Moi, qui étais présent, qui voyais des mères et leurs filles, auxquelles leur sexe et leur condition imposaient une retraite sévère, paraître alors aux yeux des hommes; qui voyais étendues sur la poussière des personnes accoutumées à reposer sur le duvet; qui enfin voyais des femmes environnées dans leurs maisons d'esclaves et de suivantes attentives à

les servir, entourées du faste de l'opulence, dépouillées maintenant de tout cet appareil, se traîner aux pieds des assistants, implorer leur compassion, supplier chacun d'eux de protéger pour sa part et de défendre leurs parents qu'on allait juger : témoin de ce spectacle lugubre, je m'écriais avec l'Ecclésiaste : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.* (Eccl. XII, 8.) Je sentais que cette autre parole n'était que trop confirmée par ce qui se passait sous nos yeux : *Toute la gloire de l'homme est comme la fleur des champs ; l'herbe sèche, et la fleur tombe.* (Is. XL, 6, et 17.) Alors sans doute les richesses, la naissance, les titres, les amis, tous les autres avantages s'évanouissaient, devenaient inutiles par l'attentat dont on poursuivait la punition. Et comme un oiseau dont on a enlevé les petits, lorsqu'il ne retrouve plus à son retour la tendre famille à laquelle il apportait la nourriture accoutumée, encore qu'il ne puisse l'arracher des mains d'un chasseur cruel, vole cependant autour de lui, et témoigne par là toute sa douleur : de même les femmes dont les fils enlevés de leurs bras dans leurs maisons, étaient tenus renfermés, comme pris dans un filet et dans un piége, ces malheureuses mères séparées de leurs enfants qu'elles ne pouvaient joindre, qu'elles ne pouvaient arracher des mains des satellites, montraient du moins toute leur affliction en s'efforçant d'approcher, en se roulant aux portes du tribunal, en gémissant et en se lamentant. Frappé de ce spectacle, je pensais au jugement dernier, à ce jugement terrible, et je me disais à moi-même : Si une mère, une sœur, un père, si nul autre, quelque innocent qu'il puisse être, ne peut soustraire des accusés à leurs juges qui ne sont que des hommes, qui pourra nous secourir dans le jugement redoutable de Jésus-Christ ? qui osera dire un mot en notre faveur ? qui entreprendra de dérober des coupables aux supplices éternels auxquels ils seront condamnés ? Toutefois c'étaient les premiers de la ville, les principaux de la noblesse qui étaient alors jugés ; et ils se seraient trouvés trop heureux si, dépouillés de leur fortune et de la liberté même, on leur eût permis seulement de vivre.

Les approches de la nuit augmentaient encore les inquiétudes de tous les citoyens ; ils attendaient avec impatience l'issue du jugement ; ils demandaient à Dieu que la sentence pût être différée, ils le priaient d'inspirer aux juges la volonté de remettre tout à la décision du prince, persuadés que ce délai pourrait opérer quelque heureux changement. Tout le peuple adressait donc en commun des prières à un Dieu plein de miséricorde, il le conjurait de sauver les restes de la ville, de ne pas permettre qu'elle fût ruinée de fond en comble. Tous invoquaient le ciel et faisaient ces demandes les larmes aux yeux. Mais aucune de ces représentations ne put alors fléchir les juges, qui n'étaient occupés qu'à informer scrupuleusement de l'attentat commis envers l'empereur. Ils finirent par faire charger de chaînes les accusés ; et l'on vit passer au milieu de la place publique, pour être jetés en prison, des hommes riches, qui entretenaient des coursiers superbes, qui avaient donné des jeux publics, et qui pouvaient citer mille occasions où ils avaient prodigué leurs richesses pour le plaisir ou pour l'utilité du peuple. On confisqua tous leurs biens, et on scella leurs portes du sceau public. Les femmes chassées des maisons de leurs époux se voyaient réduites à l'état déplorable de la femme de Job. Elles allaient de maison en maison, et passaient d'un lieu à un autre pour chercher un asile. Il leur était d'autant plus difficile d'en trouver, que chacun appréhendait qu'on ne lui fît un crime d'avoir reçu un parent des coupables, et de lui avoir rendu quelque bon office. Ceux que l'on punissait avec tant de sévérité, se trouvaient trop heureux, au milieu de tant d'afflictions, de pouvoir au moins conserver leurs jours : ni la perte des biens, ni celle de l'honneur, ni l'affront d'être traînés en prison à la vue de tout le peuple, rien en un mot ne les touchait. L'excès de leurs disgrâces et la crainte d'un plus grand mal encore, avaient préparé leur âme, et l'avaient affermie contre leurs maux actuels. Ils sentaient alors combien la pratique de la vertu est facile, et que c'est uniquement faute de réflexion et de vigilance qu'il nous en coûte tant pour prendre de l'empire sur nous-mêmes. Ces hommes, pour qui naguère les moindres pertes étaient sensibles, saisis d'une frayeur violente, se voyaient alors tranquillement dépouiller de tous leurs biens, menacés qu'ils étaient d'un danger plus grand, et regardaient comme un bonheur insigne qu'on ne leur ôtât pas la vie. Si donc nous étions bien pénétrés de la crainte de l'enfer et des tourments horribles qui attendent les pécheurs, nous ferions sans regret à la loi de Dieu le sa-

crifice de nos fortunes et de nos personnes, convaincus que nous y gagnerions infiniment, que nous en retirerions l'inestimable avantage d'être délivrés des maux à venir.

Le récit lamentable que je viens de vous faire a pu attrister vos âmes et consterner vos cœurs ; mais qu'aucun de vous ne m'en sache mauvais gré ! Comme je dois vous entretenir d'idées un peu abstraites, et que j'ai besoin de votre part d'une attention plus recueillie, j'ai voulu, en vous offrant le tableau de vos infortunes, remplir vos âmes d'une tristesse salutaire, qui, vous élevant au-dessus des soins de cette vie, vous rendît plus attentifs, et disposés à recevoir mes paroles.

3. J'ai assez prouvé dans le discours précédent qu'il existe une loi naturelle, une loi qui nous enseigne ce qui est honnête et ce qui ne l'est pas ; mais pour vous convaincre de plus en plus de cette même vérité, je vais la reprendre aujourd'hui et la traiter de nouveau. Nous sommes tous une preuve que Dieu en formant l'homme lui a donné la connaissance du vice et de la vertu. Nous avons honte de commettre une faute devant ceux mêmes qui dépendent de nous : et souvent un maître qui allait visiter une courtisane, venant à rencontrer un de ses esclaves un peu vertueux, a rougi, et est rentré dans sa maison. Nous accuse-t-on d'un trait de méchanceté, nous prenons le reproche pour une injure ; éprouvons-nous quelque dommage, nous traînons en justice celui qui nous le cause : tant il est vrai que nous savons distinguer le vice de la vertu ! Aussi Jésus-Christ, pour nous apprendre qu'il ne nous commande rien d'extraordinaire, rien qui passe les forces de notre nature, mais que ses préceptes étaient déjà gravés au fond de notre âme, Jésus-Christ, après le récit de plusieurs béatitudes, disait : *Faites aux autres hommes ce que vous voulez qu'ils vous fassent.* (Matth. VII, 12.) Il n'est pas besoin de longs discours, de lois fort étendues, d'un grand nombre de préceptes : votre volonté doit vous servir de loi. Voulez-vous qu'on vous fasse du bien, faites du bien aux autres ; voulez-vous qu'on soit touché de vos maux, soyez touché des maux de votre prochain : voulez-vous qu'on ne vous épargne pas les louanges, n'en soyez pas avare pour autrui ; voulez-vous être aimé, aimez ; voulez-vous qu'on vous accorde des distinctions, distinguez vous-même les autres, soyez à vous-même votre juge et votre législateur. Craignez aussi de faire aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'ils vous fissent. Par ce second précepte, Dieu nous détourne du mal, comme par le premier il nous porte à la pratique du bien. Vous ne voudriez pas être outragé, n'outragez pas votre frère ; vous ne voudriez pas qu'on vous portât envie, ne portez envie à personne ; vous ne voudriez pas être trompé, ne trompez jamais. En un mot, si dans toutes nos démarches, nous nous en tenons à ces deux principes, nous n'aurons pas besoin d'autres préceptes. Dieu a mis dans notre esprit la connaissance de la vertu, et il en a laissé à notre volonté l'exercice et la pratique.

Je vais tâcher de rendre cette vérité encore plus claire, supposé qu'elle ait encore besoin d'être éclaircie. Pour savoir si la sagesse est une vertu, nous n'avons besoin ni de préceptes ni de discours. Cette connaissance est gravée au dedans de nous-mêmes, et il n'est pas nécessaire de nous fatiguer, de prendre beaucoup de peine, de faire de grandes recherches pour nous convaincre que la sagesse est une chose bonne et utile ; nous sommes tous d'accord sur cet article, et personne ne dispute sur ce qui est du ressort de la vertu. Ainsi nous croyons que l'adultère est une action mauvaise, et nous n'avons besoin ni de leçon ni d'étude pour nous assurer que c'est un mal ; mais dans ces sortes de jugements nous trouvons tous en nous-mêmes les instructions convenables. Nous louons la vertu que nous ne pratiquons pas, comme nous haïssons le vice auquel nous nous abandonnons ; et c'est un des plus grands bienfaits de Dieu d'avoir rendu notre conscience et notre volonté, antérieurement à toute pratique, amies de la vertu et ennemies du vice. Ainsi, je le répète, la connaissance de l'une et de l'autre est gravée dans l'âme de tous les hommes, et nous n'avons pas besoin de maître pour savoir les distinguer. Quant à la pratique, elle est remise entre les mains de la volonté, et elle exige de notre part des efforts et du travail. Pourquoi ? c'est que si Dieu eût tout abandonné à la nature, nous n'aurions mérité dès lors ni prix ni couronne. Et comme la brute ne pourrait recevoir ni éloge ni récompense pour les qualités qu'elle doit à un instinct naturel, de même nous ne recevrions aucun salaire de nos vertus, parce que les qualités naturelles sont moins l'ouvrage et le mérite de celui qui les possède que de celui

qui les donne. Voilà donc pourquoi Dieu n'a pas tout abandonné à la nature. Il n'a pas permis non plus que la volonté portât seule tout le fardeau, qu'elle fût chargée seule de la connaissance et de la pratique, de peur que le travail de la vertu ne la rebutât; mais la conscience nous fait connaître ce qui est bien, et la volonté donne pour sa part le travail nécessaire pour le pratiquer. Il ne nous en coûte aucune peine pour connaître que la sagesse est une vertu, parce que cette connaissance est naturelle; mais pour pratiquer cette même sagesse, il faut réprimer nos affections déréglées, n'épargner aucune peine ni aucun travail, parce que la pratique de la vertu, ne venant pas de la nature, ainsi que la connaissance de cette même vertu, demande toute notre attention et toute notre vigilance. Mais un autre moyen par lequel Dieu nous allége encore le fardeau des devoirs, c'est de nous faire produire sans aucun effort plusieurs bons mouvements. Par exemple, il nous est naturel à tous de nous indigner en voyant des malheureux qu'on opprime, au point que nous devenons sur-le-champ ennemis des hommes injustes, quoique nous n'ayons pas souffert de leur injustice; il nous est naturel de nous réjouir pour ceux qui sont secourus et défendus dans l'oppression, de nous attendrir sur les malheurs d'autrui, et de nous chérir mutuellement, amour fraternel que nous trouvons toujours au dedans de nous-mêmes, quoique dans certaines circonstances il cède à de méprisables passions et à un vil intérêt. Convaincu de cette bienveillance réciproque, le Sage a dit : *Tout animal aime son semblable, et l'homme aime son prochain.* (Eccl. XIII, 19.)

4. Dieu nous fournit, outre la conscience, plusieurs maîtres pour nous instruire. Il donne les pères aux enfants, les maîtres aux esclaves, les maris aux épouses, les instituteurs aux jeunes gens, les législateurs et les juges aux citoyens, enfin les amis à leurs amis. Souvent nos ennemis ne nous sont pas moins utiles que nos amis mêmes; et lorsqu'ils nous reprochent nos fautes, ils nous réveillent malgré nous, et nous engagent à nous corriger. Or, Dieu nous ouvre toutes ces sources d'instructions, afin qu'il nous soit plus facile de connaître et de pratiquer ce qui nous est vraiment utile, la multitude des motifs qui nous y portent ne nous permettant pas de le perdre de vue. Si nous méprisons nos parents, les magistrats nous feront rentrer dans le devoir. Nous mettons-nous au-dessus des magistrats, nous ne pourrons jamais échapper aux reproches de la conscience. Fermons-nous l'oreille à cette voix intérieure, dédaignons-nous ses avertissements, l'opinion publique opérera notre réforme. Si nous bravons cette opinion, la crainte des lois pourra nous rendre plus sages. Jeunes, nous sommes réglés par nos pères et par nos instituteurs; les législateurs et les juges prennent leurs places, et nous contiennent lorsque nous sommes plus avancés en âge. Les esclaves négligents sont ramenés au devoir, sans parler des autres moyens, par l'autorité de leurs maîtres, et les femmes par celle de leurs maris. En un mot, nous trouvons de toute part des digues qui nous arrêtent et qui nous empêchent de nous laisser entraîner dans le vice. A tout ce que nous venons de dire, ajoutez les maladies et les divers contre-temps, qui sont pour nous de rudes, mais d'utiles leçons. La pauvreté nous contient, les dangers nous arrêtent, les punitions nous corrigent, sans parler de mille autres freins semblables. Un père, un instituteur, un magistrat, un juge, un législateur ne vous imposent pas; vous n'êtes sensible ni aux réprimandes d'un ami, ni aux reproches d'un ennemi; vous n'êtes contenu et corrigé ni par un mari ni par un maître, ni par la conscience; mais les infirmités corporelles font souvent cesser le désordre, mais les punitions judiciaires répriment les plus audacieux. Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les malheurs d'autrui nous sont fort utiles à nous-mêmes, et que les peines infligées à d'autres nous instruisent comme si elles tombaient sur nous. La même chose a lieu dans les bonnes actions; et comme on devient meilleur en voyant les méchants punis, ainsi on est quelquefois excité à bien faire en voyant les bons se bien conduire.

C'est ce qui est arrivé par rapport à l'usage indiscret des serments. Plusieurs qui ont vu d'autres renoncer à cette habitude criminelle, frappés de cet exemple, y ont renoncé eux-mêmes. Qu'on ne me dise pas que le plus grand nombre s'est corrigé : cela ne suffit point, je veux que tous se corrigent; et tant que je verrai des coupables, je ne puis me taire. Le bon Pasteur avait cent brebis, et tout occupé d'une seule qui était égarée, il ne songeait pas aux quatre-vingt-dix-neuf qui lui restaient, jusqu'à ce qu'il eût trouvé celle qui

était perdue et qu'il l'eût rendue au troupeau. (Matth. XVIII, 12.) Ne voyez-vous pas qu'il en est de même du corps? Un seul ongle nous est-il enlevé par un accident, tout le corps s'afflige pour la partie malade. Ne me dites donc point qu'il en reste fort peu qui ne se soient pas corrigés; mais considérez que le peu qui reste pourra corrompre les autres. Il n'y avait à Corinthe qu'un seul fornicateur, et saint Paul gémissait comme si toute la ville eût été souillée. (II Cor. II.) L'Apôtre avait raison; sans doute; il savait que si le coupable n'était pas corrigé, le vice ne tarderait pas à faire des progrès, et infecterait bientôt toute la ville. J'ai vu dernièrement les principaux d'Antioche chargés de chaînes dans le tribunal, et traînés au milieu de la place publique. Quel traitement pour de tels personnages! s'écriaient les uns. Il ne faut pas s'étonner, disaient les autres : dans les crimes qui attaquent les princes on ne considère pas le rang des sujets; mais dans les crimes qui attaquent Dieu, doit-on considérer le rang des hommes?

5. Pleins de ces réflexions, travaillez, mes frères, à vous exciter vous-mêmes; car tout notre zèle est inutile si vos efforts ne le secondent. Pourquoi? c'est qu'il n'en est pas de l'instruction comme des autres arts : l'artiste qui a commencé un vase en or ou en argent, le retrouve le lendemain dans l'état où il l'avait laissé la veille. Tous les ouvriers, de quelque profession qu'ils soient, lorsqu'ils retournent à leurs ouvrages, les retrouvent pareillement tels qu'ils les avaient quittés. C'est tout le contraire pour nous, parce que nous ne fabriquons pas des vases inanimés, mais que nous formons des âmes raisonnables; aussi nous arrive-t-il de ne pas vous trouver tels que nous vous laissons, et après que nous avons pris beaucoup de peine pour vous redresser et vous corriger, pour vous rendre plus fervents, vous rencontrez dans le monde, au sortir de nos instructions, mille écueils qui détruisent notre ouvrage, et qui nous préparent de nouvelles difficultés encore plus grandes. Je vous conjure donc de seconder nos travaux, et de vous montrer, après nous avoir entendu, aussi jaloux de votre salut éternel, que nous nous montrons dans nos discours zélé pour votre réforme. Que ne puis-je mériter pour vous! que ne puis-je vous assurer la récompense de ce que je pourrais faire de bien! je ne vous aurais pas fatigués et importunés. Mais non, cela n'est pas possible, et Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. De même qu'une tendre mère, qui voit son fils tourmenté par la fièvre, assise près de ce fils malade que consume une ardeur brûlante, lui dit en soupirant : O mon cher enfant! que ne puis-je souffrir pour toi! que ne puis-je faire passer dans mes veines le feu qui te dévore! Ainsi moi je vous dis : Que ne puis-je travailler et mériter pour vous tous! Mais, je le répète, cela n'est pas possible, il faut absolument que chacun rende compte de ses actions, et l'on ne verra personne, au sortir de ce monde, puni ou récompensé pour un autre. Je gémis donc et je m'afflige quand je songe que je ne pourrai au jour du jugement vous défendre et vous justifier, moi surtout qui n'aurai pas assez de crédit auprès du Seigneur, et quand j'aurais ce crédit, je ne suis ni plus saint que Moïse, ni plus juste que Samuel. Quoiqu'ils fussent arrivés au comble de la vertu, Dieu ne permit pas que leur zèle pût suppléer à la froideur et à l'indifférence des hommes de leur nation. Puis donc que nous sommes punis et sauvés par nos propres œuvres, je vous exhorte, entre autres choses, à remplir avec zèle le précepte sur les serments, afin qu'emportant d'ici d'heureuses espérances, vous puissiez obtenir les biens qui vous sont promis, par la grâce et la bonté de Jésus-Christ Notre-Seigneur, par qui et avec qui la gloire soit au Père et à l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LES STATUES

AU PEUPLE D'ANTIOCHE.

QUATORZIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

Le peuple d'Antioche était à peine rassuré contre la vengeance de Théodose qu'un faux bruit renouvela sa frayeur. — On disait que les dispositions de l'empereur étaient toutes changées. — Mais ce trouble s'apaisa dès le soir même par de meilleures nouvelles, et le lendemain saint Chrysostome put commencer son discours en remerciant Dieu d'avoir dissipé cet orage. — Il continua ensuite le sujet des précédentes homélies, et cita l'exemple d'Hérode qui, pour accomplir un serment sacrilége, fit périr le précurseur. — Le serment d'un particulier l'expose personnellement à mille inconvénients, mais celui d'un prince peut devenir, pour tout un peuple, l'occasion des plus grands malheurs, témoins les serments indiscrets de Saül et de Jephté. — L'orateur mentionne également les maux que le roi Sédécias attira sur les Juifs, en violant le serment de fidélité qu'il avait prêté à Nabuchodonosor. — Et comme chacun s'abstenait des bains, parce que Théodose les avait interdits, il demande à ses auditeurs de n'être pas moins fidèles au commandement du Seigneur qui défend le serment et le parjure. — C'est dans Antioche que, pour la première fois, les disciples de Jésus-Christ reçurent le nom de chrétiens; qu'elle soit donc aussi la première ville qui bannisse le blasphème de son enceinte.

1. Hier le démon a excité dans la cité un trouble violent, mais le Seigneur n'a pas moins abondamment daigné nous consoler, en sorte que chacun de nous peut bien dire avec le Psalmiste : *Selon la multitude des douleurs de mon âme, vos consolations ont réjoui mon cœur.* (Ps. XCIII, 19.) D'ailleurs la Providence ne s'est pas moins montrée en permettant ce trouble qu'en l'apaisant, car je ne cesse de le dire, et je le répète aujourd'hui, la miséricorde divine éclate dans la cessation de nos maux, tout comme elle est visible dans leur origine. Quand le Seigneur voit que nous inclinons au relâchement, et que nous nous éloignons de sa sainte familiarité, il se retire lui-même, afin que, rendus plus sages par le châtiment, nous revenions à lui avec un nouvel empressement. Au reste ne nous étonnons pas que pour ranimer notre ferveur il tienne cette conduite à notre égard, puisque l'Apôtre assigne la même cause à ses propres tribulations, et à celles de ses disciples. C'est ainsi qu'il dit dans sa seconde Epître aux Corinthiens : *Je désire, mes frères, que vous n'ignoriez pas l'affliction qui nous est survenue en Asie; parce qu'elle a été au-dessus de nos forces, jusqu'à nous donner le dégoût de la vie; en sorte que nous avons reçu en nous-mêmes une réponse de mort.* (II Cor. I, 8, 9.) C'est-à-dire que les périls auxquels j'ai été exposés ont été si fâcheux, que j'avais pris la vie en un profond dégoût, et que je n'attendais que de la mort quelque heureux changement, car tel est le sens de cette parole : *Nous avons reçu en nous-mêmes une réponse de mort.* Mais le Seigneur, continue-t-il, a dissipé cette tempête et ce déses-

poir, il a écarté ces nuées orageuses, et il m'a comme arraché du tombeau.

Pour prouver ensuite que la Providence ne permet ces épreuves que par une profonde sagesse, il en signale l'heureux résultat. Or ce résultat a été que sans cesse il a tenu son regard élevé vers Dieu, et qu'il ne s'est arrêté en lui-même à aucun sentiment de vaine complaisance, ni d'orgueil. Aussi après avoir dit: *Nous avons reçu en nous-mêmes une réponse de mort*, il en rend cette raison : *Afin que nous ne mettions point notre complaisance en nous-mêmes, mais dans le Dieu qui ressuscite les morts.* (II Cor. 1, 9.) Le propre de l'affliction est de réveiller les âmes assoupies, de relever celles qui sont tombées, et de nous rendre plus religieux. C'est pourquoi, mon cher frère, bien que nos frayeurs anciennes semblent se renouveler, ne perdez ni le courage, ni la confiance. Affermissez-vous au contraire dans vos bonnes espérances, par cette solide pensée que ce n'est point par haine ou par aversion que Dieu vous livre aux mains de vos ennemis, et qu'il se propose seulement de ranimer votre zèle à son service. Gardons-nous donc de perdre courage, et ayons confiance dans un heureux changement à notre situation. Oui, espérons que bientôt la cité reprendra sa première tranquillité, et que le Seigneur mettra fin à ces troubles qui nous agitent. Aussi viens-je aujourd'hui poursuivre le cours de mes instructions, et continuer le même sujet. Je veux donc vous parler encore du jurement, afin de déraciner entièrement en vous cette criminelle habitude.

Je vous renouvelle aujourd'hui mes premières instances, et de nouveau je vous adresse cette prière, que chacun de vous rentre dans sa maison portant comme à la main la tête du saint précurseur, encore toute dégouttante de sang, et qu'il entende cette bouche livide lui dire : Haïssez le serment qui a été mon meurtrier ; ce que n'avait point fait la liberté de mes paroles, il l'a accompli ; et la crainte d'un parjure m'a ôté cette vie qu'avait respectée la colère d'un tyran : quand je lui reprochais publiquement ses crimes, il supportait généreusement mes reproches, mais il crut que son serment exigeait ma mort.

Je vous demande donc aujourd'hui, et je ne cesserai de vous demander de porter en tous lieux cette tête sanglante, et de la montrer à tous poursuivant de ses anathèmes le jurement et le blasphème. Sans doute nous sommes bien lâches et bien négligents, et néanmoins la vue de cette tête et ces regards terribles qui se fixent sur le pécheur, et qui le menacent, nous rempliront d'une crainte salutaire. Ils seront ainsi comme un frein puissant qui retiendra la précipitation de notre langue accoutumée au jurement. Le premier mal du serment est de rendre coupable celui qui le prononce, qu'il l'accomplisse ou non. Or cela ne se rencontre dans aucun autre péché. Mais il renferme un second mal, non moins grave. Eh! quel est-il? c'est que malgré tout notre zèle, et toute notre bonne volonté, il est bien difficile de jurer sans péché ; et d'abord donnez-moi un homme qui jure à tout instant, tantôt de plein gré, et tantôt sans le vouloir, tantôt avec préméditation, et tantôt par inadvertance, tantôt sérieusement, et tantôt par plaisanterie, tantôt sous la pression de la colère et tantôt sous l'excitation d'une autre passion ; n'est-il pas évident que cet homme se parjurera souvent, et ici personne ne soutiendra le contraire, tant il est vrai et évident que l'habitude du serment expose au parjure. Mais quand même cet homme jurerait en toute liberté, volontairement et avec connaissance de cause, la force même des choses l'entraînera à se parjurer avec non moins de volonté et de connaissance. C'est ainsi que souvent j'en ai été témoin dans des festins : la maîtresse de la maison fait serment de châtier un serviteur qui a commis quelque faute, et de son côté le mari s'y oppose, et jure qu'il ne le permettra pas. Mais alors, quoi qu'ils fassent, il y aura nécessairement parjure, car malgré toute leur bonne volonté et leurs désirs, ils ne peuvent l'un et l'autre garder leur serment ; et quelque chose qui arrive, l'un sera parjure, ou plutôt ils le seront tous deux. Et comment? Je vais l'expliquer, car c'est un vrai paradoxe.

Celui qui a fait serment de châtier un serviteur ou une servante, et qui en est empêché, devient réellement parjure, puisqu'il n'accomplit pas son serment : mais celui qui s'oppose à ce que ce serment soit accompli, se rend également coupable de parjure. Car ce péché se commet non moins par celui qui trahit son serment que par celui qui le force à le trahir. Et ce n'est point seulement dans l'intérieur des maisons que règne ce désordre, mais encore sur les places publiques, et surtout dans les disputes, où les deux antagonistes s'épuisent

en serments contraires et opposés. L'un jure qu'il frappera, et l'autre qu'il n'osera le faire ; celui-ci jure qu'il emportera le manteau de son adversaire, et celui-là qu'il ne le permettra point ; un créancier jure qu'il va exiger son remboursement, et le débiteur qu'il ne rendra rien. A combien de serments ne donnent pas lieu de semblables disputes ! Cette détestable coutume s'introduit même dans les ateliers et les écoles. Le maître fait serment que son apprenti ne boira, ni ne mangera, qu'il n'ait achevé l'ouvrage commandé ; le pédagogue en agit ainsi envers son disciple, et la maîtresse envers sa servante. Or la nuit arrive, la tâche n'est pas remplie, et il faut que les uns éprouvent le besoin de la faim, ou que les autres se parjurent.

Et, en effet, le démon, cet esprit mauvais, qui ne cesse de tendre des embûches à nos vertus, écoute ces téméraires serments, et puis il fait que ceux qui les ont prononcés ne les accomplissent point, soit par négligence, soit par toute autre cause imprévue. Mais alors il en résulte que l'ouvrage ne se fait pas, et que de là naissent les coups et les injures, le parjure et mille autres péchés. Et de même que des enfants qui tirent une corde en sens contraire, tombent à la renverse, si la corde se rompt, et se blessent les uns à la tête et les autres en diverses parties du corps ; ceux qui font entre eux comme assaut de serments ne peuvent évidemment les tenir. C'est pourquoi ils tombent tous dans l'abîme du parjure, les uns parce qu'ils violent leur serment, et les autres parce qu'ils les forcent à le violer.

2. Mais pour confirmer par l'autorité des saintes Ecritures ce qui arrive chaque jour dans l'intérieur de nos maisons et sur nos places publiques, je choisis dans l'Ancien Testament un trait qui convient bien à mon sujet. Les Philistins étaient en guerre avec les Israélites, et Jonathas, fils de Saül, les ayant surpris, en avait tué une partie, et mis les autres en fuite. Alors Saül voulut animer son armée à la poursuite des fuyards, et ne point s'arrêter qu'il ne les eût tous exterminés. Mais il agit contrairement à ses vues ; car il fit serment que nul ne prendrait de nourriture jusqu'au soir, afin qu'il pût achever l'entière défaite de ses ennemis. Eh ! quel serment plus inconsidéré ! il devait tout d'abord accorder quelque repos à ses troupes déjà fatiguées et presque épuisées, et puis les lancer toutes fraîches contre l'ennemi. Et voilà qu'il devient à leur égard plus cruel que les Philistins eux-mêmes, puisque son serment les livre nécessairement au tourment de la faim. Il est toujours dangereux de s'engager personnellement par serment, car souvent on n'est pas maître des circonstances ; mais il est bien plus téméraire de comprendre les autres dans son serment, surtout quand il intéresse non un seul individu, non deux ou trois, mais une multitude, comme dans le cas présent. Et, en effet, Saül se conduisit bien inconsidérément. Il ne réfléchit point que d'une si nombreuse armée, au moins un transgresserait son serment, et il ne considéra point que des soldats et surtout des soldats sur un champ de bataille, sont trop étrangers à la tempérance pour résister aux besoins de l'estomac ; d'autant plus que cette vertu exige de pénibles efforts. Mais sans faire aucune de ces réflexions, il astreignit toute l'armée à son serment, comme s'il se fût agi d'un serviteur que l'on contient à sa volonté. Il ne réussit donc qu'à ouvrir une porte au démon, qui s'en servit pour faire naître soudain d'un seul serment non pas deux, trois ou quatre parjures, mais un nombre infini.

Lorsque nous nous abstenons de jurer, nous lui fermons toute entrée dans notre âme, et dès que nous émettons un serment, nous lui donnons une grande facilité de nous pousser au parjure. L'ouvrier qui façonne une chaîne a besoin qu'on lui aide à former la première maille, et puis il entrelace aisément tous les autres nœuds. C'est ainsi que le démon qui cherche à nous retenir dans les liens du péché, ne peut y réussir, si notre bouche ne lui en livre le premier anneau. Mais une parole indiscrète le lui remet comme entre les mains, et parce que nous n'observons point un serment téméraire, cet esprit mauvais donne un libre cours à sa noire malice. Aussi fait-il qu'un seul serment aboutit à mille parjures. Nous le remarquons en la personne de Saül, et voyez combien de piéges recélait son serment. L'armée traversait une forêt peuplée d'essaims sauvages. Ils étaient au bord de la route, et les soldats qui les voyaient en passant murmuraient. Quelle tentation ! Les mets sont tout préparés, et il est facile de s'en nourrir. Leur douceur est exquise, et l'espérance de cacher son parjure excite à les prendre. Ainsi la faim, la fatigue, et l'occasion, car *la terre*, dit l'Ecriture, *était couverte de miel*, tout engageait au péché.

(I Rois, XIV, 25.) Ajoutez encore que la vue seule des rayons était bien capable d'amollir la résistance, et d'exciter à violer la défense. Et, en effet, la suavité du mets, la facilité de s'en nourrir et la difficulté d'être reconnu coupable parlaient plus haut que tout raisonnement. Des viandes qu'il eût fallu préparer et faire cuire, eussent été une tentation moins forte ; car, outre que leur apprêt eût exigé du temps, on pouvait craindre d'être découvert. Mais ici ce sont des rayons de miel, qu'il est facile de s'approprier ; il suffit même de les toucher en passant, du bout des doigts. Cependant toute l'armée se retint, et nul ne dit en lui-même : Que m'importe ! Est-ce moi qui ai fait le serment? C'est au roi à porter la peine de mon parjure, car pourquoi jurait-il inconsidérément? Mais telles ne furent pas leurs pensées ; tous passaient avec crainte, et malgré ces dehors séduisants, tous observaient la défense : *Et le peuple*, dit l'Ecriture, *passait en parlant.* Qu'est-ce à dire, sinon qu'il se permettait quelque murmure comme apaisement de sa faim? (I Rois, XIV, 26.)

3. Mais n'arriva-t-il rien ensuite ? et cette tempérance de toute l'armée empêcha-t-elle la violation du serment? Nullement : il fut violé. Comment, et par qui ? je vais vous le dire, afin que vous connaissiez toutes les ruses du démon. *Or Jonathas qui n'avait point entendu le serment de son père, étendit le bâton qu'il avait à la main, et il en trempa l'extrémité dans un rayon de miel, et il l'approcha de sa bouche avec la main, et ses yeux reprirent un nouvel éclat.* (I Rois, XIV, 27.) Voyez donc quel est celui que le démon excite à violer le serment solennel. Ce n'est point un soldat inconnu, mais le fils même du roi : et reconnaissez ici qu'outre le péché de parjure, il se proposait la mort de ce jeune prince : il la préparait donc de loin, et il se hâtait d'armer la nature contre elle-même : il espérait ainsi renouveler l'action de Jephté. (Jug. XI, 39.) Ce juge d'Israël avait fait serment d'immoler le premier objet qui s'offrirait à ses yeux au retour du combat, et il immola sa fille. Car celle-ci accourut la première au-devant de son père, et le Seigneur ne s'opposa point à ce sacrifice.

Je sais bien que plusieurs parmi les infidèles nous accusent à cette occasion de cruauté et d'inhumanité, mais j'espère leur prouver qu'en permettant ce sacrifice le Seigneur a fait éclater sa sagesse et sa bonté, et qu'il ne s'est pas opposé à ce meurtre par intérêt pour l'homme, et en effet, s'il eût défendu à Jephté d'accomplir son vœu et sa promesse, combien d'autres, dans l'espoir d'une semblable défense, auraient renouvelé un semblable serment. Ainsi peu à peu les pères seraient devenus les meurtriers de leurs enfants. Mais en permettant qu'un seul accomplît son horrible serment, le Seigneur a fait que depuis son exemple n'a point été imité. Aussi voyons-nous qu'après la mort de la fille de Jephté, une loi intervint pour conserver le souvenir de ce forfait et empêcher que ce crime ne s'effaçât de la mémoire des hommes. Chaque année les filles d'Israël se réunissaient, et pendant quarante jours pleuraient cette mort cruelle. C'est ainsi que ce deuil public, en rappelant un triste anniversaire, recommandait à tous la réserve et la prudence. Que les infidèles apprennent donc que Dieu n'inspira ni le serment, ni l'action de Jephté, autrement il n'eût point permis ce deuil et ces larmes. Et ici ce n'est point une simple conjecture, mais un fait réel, car depuis cet horrible sacrifice un pareil serment n'a pas été prononcé : et voilà pourquoi Dieu n'empêcha pas l'action de Jephté, tandis qu'il retînt le bras d'Abraham, parce qu'il lui avait ordonné d'immoler Isaac. Il montrait ainsi combien les sacrifices humains lui sont en horreur.

Cependant l'esprit mauvais qui méditait de renouveler ce drame sanglant, poussa Jonathas à violer le serment de son père ; il ne suffisait pas à sa malice que le parjure fût un soldat inconnu ; et parce qu'il est insatiable de nous faire du mal, et qu'il n'est jamais rassasié de nous voir malheureux, il considérait la mort d'un simple particulier comme une œuvre trop vulgaire, il croyait donc ne rien faire de grand si un roi ne trempait ses mains dans le sang de son fils. Mais que dis-je? une mort ordinaire ne pouvait le satisfaire, et dans sa noire scélératesse, il méditait de la rendre horrible et exécrable. Si, en effet, Jonathas eût péché avec connaissance de cause, Saül n'immolait qu'un fils coupable; mais ce jeune prince n'avait violé que par ignorance le serment de son père, car il ne l'avait pas entendu. Aussi sa mort devenait-elle pour Saül doublement douloureuse, puisqu'il faisait périr un fils, et un fils innocent; mais poursuivons la suite du récit.

Après que Jonathas eut mangé, *ses yeux*, dit l'Ecriture, *reprirent un nouvel éclat.* Cette expression nous montre toute l'imprudence du roi; car elle nous révèle que la faim avait comme éteint dans toute l'armée la vigueur du regard, et couvert tous les yeux d'un voile épais. Cependant un soldat qui avait vu l'action de ce jeune prince, lui dit : *Votre père a lié par serment tout le peuple, et il a dit : maudit soit celui qui mangera aujourd'hui ! Or tout le peuple était défaillant ; et Jonathas répondit : Mon père a troublé le peuple.* (I Rois, XIV, 28, 29.) Qu'est-ce à dire : *a troublé ?* il a perdu, il a réduit à une dure extrémité tout le peuple, et en effet tous se taisaient sur ce parjure, et n'osaient découvrir le coupable: mais c'était un second péché non moins grave, puisque celui qui viole un serment et ceux qui le favorisent par leur silence sont également criminels.

4. Mais poursuivons : *Et Saül dit : précipitons-nous sur les Philistins pour les accabler ; et le prêtre dit : approchons-nous ici de Dieu.* (I Rois, XIV, 36.) Car autrefois le Seigneur était le conducteur des guerres d'Israël, et sans son approbation il n'eût point osé engager le combat, en sorte que pour lui, la guerre elle-même devenait un acte de religion. Israël était-il donc vaincu, il attribuait sa défaite bien plus à ses péchés qu'à sa faiblesse ; et quand il était vainqueur, il en rapportait la gloire moins à sa puissance et à sa valeur qu'à la protection divine. C'est ainsi que la victoire et la défaite l'instruisaient à la vertu, et que ses ennemis eux-mêmes y trouvaient d'utiles enseignements. Ils savaient en effet que dans leurs guerres contre les Juifs, le succès des batailles ne dépendait point de la valeur des combattants, mais de leur vertu et de leur piété. L'expérience l'avait appris aux Madianites : ils savaient bien qu'Israël était inexpugnable à leurs armes et à leurs machines de guerre, et qu'il ne pouvait être facilement vaincu que par l'attrait du plaisir et du péché. C'est pourquoi ils parèrent leurs plus belles filles et les placèrent à l'entrée du camp, afin qu'elles pussent provoquer l'armée à la volupté, et par le péché lui ôter le secours du Seigneur. Cette ruse leur réussit, et Israël devenu pécheur ne leur résista pas. Ceux donc que ni les armes, ni les chevaux, ni les hommes, ni les machines de guerre ne pouvaient vaincre, le péché les livra faibles et désarmés aux mains de leurs ennemis. Aussi le Sage nous dit-il : *Ne considérez point la beauté de l'étrangère, et ne vous approchez point de la courtisane. Ses lèvres distillent un miel qui d'abord est doux au palais, mais bientôt vous le trouverez plus amer que le fiel, et plus aigu que l'épée à double tranchant.* (Eccli. XI, 8, 3... Prov. V, 3, 4.)

Et en effet, la courtisane n'aime point, et ne sait que dresser des embûches. Son baiser est perfide, et de ses lèvres découle un funeste poison. Si le danger ne se montre tout d'abord, c'est pour vous une raison pressante de l'éviter avec plus de soin, car elle sait voiler ses piéges, cacher la mort sous des fleurs, et en dérober la vue à nos premiers regards. Voulez-vous donc vous créer une existence douce, calme et joyeuse, fuyez le commerce des courtisanes. Elles ne savent que semer la guerre et le trouble parmi leurs amants, et leurs paroles comme leurs actions ne tendent qu'à fomenter les disputes et l'esprit de contention. Ce sont de cruels ennemis qui cherchent et qui travaillent par tous les moyens à nous précipiter dans la honte, la pauvreté et le malheur. Le chasseur qui a tendu ses filets s'efforce d'y pousser les animaux dont il veut faire sa proie. Ainsi les courtisanes déploient autour d'elles, comme des rêts perfides, les regards, les discours et le luxe des vêtements; et lorsqu'elles ont fait tomber leurs amants dans leurs piéges, elles les sucent jusqu'à la dernière goutte de sang, et puis les outragent, se moquent de leur crédulité et rient de leur infortune. Qui pourrait en effet plaindre ces hommes ? ils ne méritent qu'un blâme sévère et une amère dérision parce qu'ils se montrent moins avisés qu'une femme et une courtisane. Aussi le Sage nous dit-il : *Puisez l'eau à votre citerne, et dans le courant de votre fontaine ;* il dit encore, en parlant de l'épouse légitime qui habite avec nous, *qu'elle vous soit comme une biche très-chère, et comme un faon très-agréable.* (Prov. V, 15, 19.) Pourquoi donc, ô homme, abandonner celle qui vous vient en aide, et courir après celle qui ne veut que vous perdre ? pourquoi dédaigner la compagne de votre vie, et suivre l'étrangère qui veut attenter à votre bonheur ? L'une est un membre de votre corps et ne fait qu'une même chair avec vous, et l'autre ne vous est qu'un glaive tranchant. Fuyez donc l'incontinence, mes bien-aimés, et à cause des maux qu'elle produit dès cette vie, et

de ceux qu'elle nous prépare après la mort.

Il vous paraît peut-être que je m'éloigne de mon sujet. Mais nullement, car mon but est bien moins de vous raconter un trait d'histoire, que de corriger les vices qui vous infestent. C'est pourquoi je vous reprends fréquemment, et je varie mes instructions selon la diversité des maux qui peuvent se rencontrer parmi un peuple si nombreux. Et comme je me propose de guérir toutes les plaies, et non une seule, je dois appliquer à chacune un traitement différent et une instruction toute spéciale.

Mais revenons au point d'où cette digression nous a éloignés. Et le prêtre dit : *Approchons-nous ici de Dieu, et Saül consulta le Seigneur : Poursuivrai-je les Philistins? et les livrerez-vous entre mes mains? Et le Seigneur ne lui répondit point en ce jour-là.* (I Rois, XIV, 36, 37.) Admirez ici la bonté et la douceur du Dieu de toute clémence. Il ne lance point son tonnerre, et il n'ébranle point la terre. Mais il agit à l'égard de son serviteur, comme un ami envers un ami qui l'a blessé ; il se tait, et ce silence est une voix qui révèle toute son indignation. Saül le comprit bien, et il dit : *Qu'on rassemble toute la multitude du peuple, et voyez quel est celui qui a péché aujourd'hui. Car, vive le Seigneur qui a sauvé Israël, si le sort désigne Jonathas, mon fils, il sera puni de mort.* (I Rois, XIV, 38.) Quelle parole imprudente ! il voit que son premier serment a été violé, et au lieu de devenir plus circonspect, il en prononce un second. Et connaissez la malice du démon ! Il savait qu'un fils amené sous les yeux de son père, en obtient facilement le pardon, même de fautes nombreuses, et qu'ainsi la présence seule de Jonathas suffirait pour apaiser la colère du roi. Aussi s'empresse-t-il d'étouffer en lui le sentiment paternel sous la pression d'un second serment. Il le lie donc comme d'une double chaîne, et il ne lui permet plus d'être le maître de ses résolutions. L'infortuné prince est entraîné de tous côtés à ce meurtre impie ; il agit déjà comme juge, et il n'a pas encore découvert le coupable ; il prononce la sentence, et il ne connaît pas celui qu'elle doit atteindre. Ainsi un père devient le bourreau de son fils, et un roi condamne à mort sans examen. Peut-on rien imaginer de plus inique?

5. Cependant le peuple fut saisi de crainte en entendant ces paroles de Saül, et tous étaient dans l'attente et l'anxiété. Le démon seul se réjouissait d'avoir ainsi porté le trouble dans tous les esprits : *Et nul d'entre le peuple,* dit l'Ecriture, *n'osa contredire le roi.* Et Saül dit : *Vous serez assujettis à vos ennemis, et mon fils Jonathas et moi nous deviendrons esclaves.* (I Rois, XXXIX, 40.) C'est comme s'il leur eût dit : Vous ne tendez qu'à tomber entre les mains de vos ennemis, et à perdre votre liberté, puis que vous vous obstinez à irriter le Seigneur en ne découvrant pas le coupable. Mais voyez encore quelles difficultés soulève ce second serment : Si Saül voulait découvrir le parjure, il ne fallait émettre aucunes menaces, et ne point s'obliger par serment à punir. Alors tous eussent mieux osé le découvrir et le lui amener. Mais ce prince, dominé par la fureur et la colère, renouvelle sa première imprudence, et il agit tout contrairement à ses desseins.

Enfin, pour abréger, il s'en remet à la décision du sort ; et le sort est jeté entre Saül et Jonathas : *Et Saül dit : Jetez le sort sur moi et sur Jonathas. Et le sort tomba sur Jonathas, et Saül dit à Jonathas : découvre-moi ce que tu as fait, et Jonathas avoua et dit : J'ai goûté de l'extrémité du bâton qui était en ma main, un peu de miel, et voici que je meurs.* (I Rois, XIV, 42, 43.) Quel cœur ne se serait attendri à ces paroles, et quelles entrailles ne se seraient émues? Saül était donc violemment agité, car ses entrailles de père étaient déchirées, et de quelque côté qu'il se tournât, il n'apercevait qu'un effroyable abîme ; et néanmoins il n'en devient ni plus sage, ni plus circonspect. Mais il s'écrie : *Que Dieu m'envoie tous les maux, si tu ne meurs aujourd'hui !* Voilà donc un troisième serment, et un serment circonscrit dans le court intervalle de quelques heures ; car il a dit : *Tu mourras aujourd'hui*, et non simplement, *tu mourras*. C'est qu'il tardait au démon de l'entraîner à cet horrible forfait. Aussi ne souffrit-il point qu'il différât même d'un jour l'exécution de sa sentence, de peur que la réflexion ne la lui fît révoquer. Mais voici que le peuple dit à Saül : *Que Dieu nous envoie tous les maux, si Jonathas meurt, lui qui a sauvé Israël. Vive le Seigneur ! il ne tombera pas un cheveu de sa tête, parce qu'aujourd'hui la miséricorde divine s'est manifestée par lui.* (I Rois, XIV, 45.) Ainsi le peuple prononce, lui aussi, un second serment ; et ce serment est tout opposé à celui du roi. Rappelez-vous donc la parabole des enfants qui tirent une corde en sens contraire : la corde casse, et ils tombent tous par terre. Combien de serments a faits

Saül ! mais le peuple a fait un serment contraire, et il y persiste. Il est donc de toute nécessité qu'il y ait un parjure, car on ne peut tenir deux serments contraires.

Ne m'objectez point l'issue de cette lutte, et pensez seulement aux maux qui pouvaient en résulter; il est vrai de dire que le démon disposait déjà toutes choses pour une révolte et une rébellion semblable à celle qu'Absalon devait plus tard exciter ; et en effet supposez que Saül eût voulu être obéi, et qu'il eût tenté d'accomplir son serment, toute l'armée se soulevait, et une sanglante discorde éclatait entre le peuple et le roi. D'un autre côté, si Jonathas, pour sauver sa vie, se rangeait du parti de l'armée, il devenait parricide. Voyez donc quels maux pouvait enfanter ce téméraire serment. Un roi devenait un tyran, et un père le meurtrier de son fils. Ce fils lui-même devenait parricide, et allumait une guerre civile. Le combat se fût engagé, le sang eût coulé par torrents, et les morts se fussent comptés par milliers ; et en effet, si la guerre eût éclaté, Saül et Jonathas pouvaient être tués, et le carnage eût été horrible. Ainsi le serment serait devenu funeste aux deux partis. C'est pourquoi au lieu de dire qu'aucun de ces malheurs n'est arrivé, considérons que par la force même des choses ils pouvaient se produire. Sans doute le peuple l'emporta. Mais comptons, s'il vous plaît, le nombre des parjures, et d'abord Jonathas fut cause que le premier serment de Saül ne fut pas observé ; et puis le second et le troisième qui avaient trait à sa mort ne purent être accomplis. En second lieu tout le peuple paraît s'être engagé par un véritable serment. Aussi en examinant les faits avec attention, trouve-t-on que tous se rendirent coupables de parjure, car en ne livrant pas Jonathas à son père, ils le forcèrent de manquer à son serment. Voyez-vous combien d'hommes, soit par ignorance, soit avec connaissance de cause, sont devenus parjures à la suite d'un seul serment ! que de maux pouvaient en naître ! et quels crimes il faillit enfanter !

6. J'avais promis, en commençant cette instruction, de montrer que des serments contraires amenaient nécessairement un parjure. Mais l'exemple de Saül en est une preuve péremptoire. Car nous y voyons non un seul homme, ni deux, ni trois, mais tout un peuple s'engager par des serments contraires en sorte qu'ils deviennent parjures, non une seule fois, ni deux, ni trois, mais une infinité de fois. Je puis même vous montrer par un autre trait historique, qu'un serment violé a été la cause de malheurs plus grands encore. Et, en effet, n'est-ce pas le parjure de Sédécias qui attira sur la Judée tant d'affreuses calamités, la captivité des hommes, des femmes et des enfants, l'invasion des barbares, l'incendie de la cité sainte et la profanation du temple? Mais ce serait trop prolonger ce discours; c'est pourquoi je me contente d'indiquer ce fait, et je vous laisse en présence de la tête de Jean-Baptiste, du meurtre de Jonathas et de la ruine de tout un peuple. Sans doute ces deux derniers faits ne se sont pas accomplis, mais ils étaient comme en germe dans un serment téméraire. Voilà donc le sujet d'un utile entretien dans l'intérieur de vos maisons et sur les places publiques, auprès de vos épouses et de vos amis, de vos voisins, et, en général, de tous ceux avec lesquels vous serez en rapport. Ne négligez rien, je vous en conjure, pour extirper l'horrible coutume du jurement, et n'alléguez pas comme excuse que c'est une habitude. Car cette excuse n'est qu'un prétexte, et le mal vient bien plutôt de notre négligence que d'une longue habitude. Je vais vous le prouver par ce qui se passe sous nos yeux.

L'empereur a fait fermer les bains publics, et nul n'y est admis. Cependant personne n'ose transgresser cette défense, ni blâmer cette rigueur, ni alléguer la coutume. Mais tous, malades ou bien portants, hommes, femmes, enfants et vieillards, femmes récemment accouchées, et généralement tous ceux dont l'état réclamerait l'usage des bains, se conforment à cet ordre de gré ou de force. Ils ne prétextent ni la maladie, ni la tyrannie de l'habitude, ni leur innocence personnelle, ni toute autre raison; et ils se soumettent même avec joie à cette prohibition, parce qu'ils s'attendent à un plus rigoureux châtiment. Aussi souhaitent-ils que la colère du prince se borne à cette défense. Avouez donc que la crainte corrige facilement toute habitude, et même celle dont le temps a fait comme une nécessité. Or la privation du bain nous est pénible, et malgré tous nos raisonnements, le corps souffre, car la philosophie ne peut rien pour la santé. Nous abstenir au contraire de tout serment est une chose facile qui, loin de nuire au corps et à l'âme, ne peut que nous être utile, profitable et avantageuse. Quel est donc notre aveugle-

ment! nous obéissons aux ordres durs et pénibles du prince; et quand Dieu nous intime une défense légère et aisée, facile et utile, nous la méprisons, nous dédaignons de nous y soumettre, et nous prétextons la force de l'habitude. Mais, je vous en supplie, estimons notre salut à un plus haut prix, et craignons le Seigneur comme nous craignons un prince mortel. Vous frissonnez à ces paroles : eh ! ce qui doit nous inspirer une véritable horreur, c'est de moins respecter Dieu qu'un homme; c'est d'observer avec soin la défense de l'empereur, et de fouler aux pieds, comme indignes de la moindre attention, les lois divines et célestes. Désormais quelle sera donc notre excuse! et comment mériter notre pardon, puisqu'après tant d'avertissements nous persistons dans notre criminelle habitude?

J'ai commencé à parler contre les jurements à la naissance de nos calamités; et voici que j'en entrevois le terme, tandis que je n'ai pu encore vous amener à l'observation de ce seul commandement. Comment donc demander à Dieu la délivrance de nos maux, lorsque nous ne pouvons nous astreindre même à un seul de ses préceptes? Comment nourrir l'espérance d'un heureux changement? Comment prier, et quel langage tenir au Seigneur? Une exacte fidélité à ses commandements nous rendra plus douce la joie de voir l'empereur se réconcilier avec notre cité. Mais si nous persévérions dans notre criminelle habitude, quelle honte et quelle confusion rejaillirait sur nous, puisque délivrés par le Seigneur d'un immense péril, nous serions encore aussi lâches à son service! Plût au ciel qu'il me fût possible de vous montrer l'âme d'un parjure! En voyant les plaies et les blessures dont ce péché la couvre, vous n'auriez plus besoin de mes avis, ni de mes pressantes exhortations. Car la vue de ces plaies parlerait plus haut que tous mes discours, et elle suffirait seule pour arracher à cette funeste habitude ceux mêmes qu'elle y enchaîne le plus étroitement. Mais si vous ne pouvez voir cette âme des yeux du corps, du moins il vous est facile de vous en représenter par la pensée la honte, les souillures et la corruption. *L'esclave qui est souvent frappé de verges*, dit le Sage, *en conserve les cicatrices; ainsi tout homme qui jure sans cesse par le nom de Dieu, ne peut être exempt de péché.* (Eccli. XXIII, 11.) Car il est impossible, oui, il est impossible que la bouche qui s'habitue au serment, ne se parjure souvent. Je vous conjure donc tous d'extirper de vos âmes cette criminelle habitude, et de mériter cette autre couronne que je vous propose. Vous savez que selon la tradition les disciples de J.-C. reçurent dans Antioche le nom de chrétiens; eh bien! faites aussi que tous proclament que cette même Antioche a voulu la première bannir de son enceinte l'habitude du jurement. Par là notre cité s'illustrera elle-même, et elle réveillera en toutes les autres une louable émulation, et de même que le nom de chrétien qui a pris naissance parmi nous, s'est répandu dans tout l'univers; de même en extirpant les premiers du milieu de vous la coutume du parjure, vous aurez pour disciples tous les peuples de la terre ; mais alors votre récompense s'accroîtra comme à l'infini par vos propres mérites et par la fidélité de ceux que vous aurez instruits. Jamais notre cité ne se couronnera d'un diadème plus glorieux, et jamais elle ne méritera mieux de conserver dans les cieux ce nom de métropole qu'elle possède sur la terre. Enfin ce sera pour nous un appui au jour du jugement, et un titre à la couronne de justice. Puissions-nous tous l'obtenir, par la grâce et la miséricorde de N.-S.-J.-C., avec qui gloire soit au Père et au Saint-Esprit, maintenant, et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LES STATUES

AU PEUPLE D'ANTIOCHE.

QUINZIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

La crainte est utile, plus utile que le rire. — Développement de ce texte : *Apprenez que vous marchez au milieu des piéges.* (Eccli. IX, 20.) — Des moyens de nous garantir des dangers du monde. — Jurer est pire que de tuer. — Exhortation éloquente pour empêcher les fidèles de recourir aux serments.

1. Je devrais aujourd'hui, mes frères, et j'aurais dû samedi dernier parler du jeûne. A quoi bon, me direz-vous? dans les jours d'abstinence, il n'est pas besoin d'exhortation pour exciter à ce pieux exercice, la circonstance du temps y excite assez d'elle-même les plus indifférents. Oui, mais puisque plusieurs, avant d'entrer dans le jeûne, le préviennent et s'en dédommagent d'avance par les excès de la bouche, comme s'ils étaient à la veille d'éprouver les rigueurs d'un long siége, et que, lorsqu'ils sortent du jeûne, comme s'ils étaient délivrés d'une famine cruelle et d'une triste prison, ils courent à la table avec une ardeur indécente, se hâtant en quelque sorte de détruire par la débauche les fruits qu'ils ont pu recueillir de la tempérance, j'aurais dû alors et je devrais à présent parler de cette vertu. Cependant je n'en ai point parlé dernièrement, et je n'en parlerai point maintenant encore, parce que sans doute la crainte du malheur qui nous menace est suffisante pour vous instruire, et vaut mieux que toutes nos paroles et toutes nos exhortations. Eh! quel est l'homme assez misérable pour s'abandonner à l'ivresse au milieu d'une pareille tempête? Quel est le cœur assez insensible, lorsque la ville est violemment agitée par la crainte, et menacée d'un triste naufrage, pour n'être pas sobre et attentif, pour n'être pas corrigé par le malheur des conjonctures plus efficacement que par tous les conseils et tous les discours? Non, la parole n'est jamais aussi puissante que la crainte, et nous n'en chercherons pas d'autres preuves que ce qui arrive présentement sous nos yeux. Combien ne nous sommes-nous pas épuisé en paroles, pour échauffer les âmes les plus froides, pour engager les chrétiens de cette métropole à s'éloigner des théâtres, et à renoncer aux excès qui s'y commettent! Ils ne s'en sont pourtant pas abstenus, et jusqu'à ce jour nous les avons vus courir aux spectacles illicites des danseurs, préférer les assemblées du démon aux nombreux concours de l'église de Dieu, et interrompre la gravité de nos chants par les clameurs insensées qui retentissent dans les jeux profanes. Mais aujourd'hui, sans qu'il ait été besoin de nos avis et de nos plaintes, les théâtres se sont fermés d'eux-mêmes, le cirque est devenu dé-

sert, et tandis qu'auparavant plusieurs de nos fidèles y couraient malgré nous, tous maintenant les abandonnent et se réfugient dans nos églises, tous viennent y implorer le Dieu que nous adorons.

Vous voyez donc de quelle utilité est la crainte. Si la crainte n'était pas un bien, les pères ne donneraient pas des gouverneurs à leurs enfants, les législateurs ne donneraient pas des magistrats aux villes. Rien de plus affreux que l'enfer, mais rien de plus utile que la crainte de l'enfer, puisqu'elle nous obtient la couronne du royaume céleste. Où est la crainte, là ne se trouve pas l'envie ; où est la crainte, l'amour des richesses ne vient pas troubler l'âme ; où est la crainte, la colère s'apaise, les mauvais désirs sont réprimés, les passions déréglées sont bannies ; et de même que, lorsqu'une maison est gardée sans cesse par une troupe de soldats, ni brigand, ni assassin, ni aucun autre malfaiteur n'ose en approcher : ainsi, lorsque la crainte s'empare de nos âmes, aucune passion déshonnête n'y entre facilement, toutes s'enfuient et se retirent, chassées de tous côtés par la force impérieuse d'une frayeur salutaire ; et ce n'est pas le seul avantage qu'elle nous procure, nous en recueillons un bien plus grand fruit encore. Non seulement elle chasse de notre cœur les passions criminelles, elle y introduit même toutes les vertus avec une extrême facilité. Où est la crainte, là se trouvent l'empressement à faire l'aumône, la ferveur de la prière, les larmes sincères et abondantes, les gémissements pleins de componction. Non, rien ne consume davantage les péchés, rien ne fait plus accroître et fleurir la vertu que le sentiment d'une crainte continuelle : aussi est-on également éloigné, et de faire le bien lorsqu'on n'éprouve pas ce sentiment, et de faire le mal lorsqu'on l'éprouve.

Ne nous attristons donc pas aujourd'hui, ne nous laissons pas abattre par l'affliction présente, mais admirons les conseils de la sagesse divine, de cette sagesse qui a relevé et rétabli notre ville par les moyens mêmes dont le démon s'était servi pour la renverser. Le démon avait inspiré à quelques hommes pervers le projet d'outrager les statues de nos princes, afin que notre ville fût ruinée de fond en comble. Dieu a fait servir cet événement même à notre avancement dans le bien, il en a usé pour nous tirer de notre assoupissement par la crainte de la peine dont nous sommes menacés ; et les artifices mêmes du démon ont produit le contraire de ce que voulait cet esprit de malice. Notre ville se purifie de jour en jour, les carrefours, les rues et les places n'offrent plus de femmes débauchées, ne retentissent plus de chansons obscènes. De quelque côté que l'on porte ses regards, on ne voit partout que des larmes salutaires au lieu de ris immodérés, on n'entend que des paroles de bénédiction et de sagesse au lieu de paroles libres et déshonnêtes. Toute la ville semble être devenue une église. Les boutiques sont fermées comme dans un jour de fête, on accourt à l'envi dans nos temples, on y passe les journées entières à prier, et tous les habitants, d'une commune voix, invoquent le Très-Haut avec la plus grande ferveur. Quel discours, quelle exhortation eût pu produire cet effet ? Quel espace de temps eût pu amener ce changement heureux ? Ainsi, rendons grâces au ciel de l'événement qui nous fait gémir ; ne nous affligeons pas, ne nous désolons pas. Il est donc prouvé par ce que je viens de dire que la crainte est un bien.

2. Ecoutez Salomon raisonner sur cette même vérité, Salomon nourri dans les délices et revêtu du souverain pouvoir. Et que dit ce monarque ? *Il vaut mieux aller dans une maison de deuil que dans une maison de festin.* (Ecclés. VII, 3.) Comment ? que dites-vous ? Il vaut mieux aller dans un lieu qui n'offre que des larmes, des gémissements et des lamentations, des images de tristesse et de désespoir, que dans un lieu qui présente la joie des danses, le son des instruments, l'éclat des ris, tous les genres de délices, et tous les plaisirs de la table ! Oui, sans doute. — Pourquoi cela ? — Pourquoi ? C'est que l'un engendre des idées licencieuses, et que l'autre fait naître de sages réflexions. Quiconque se rend aux festins des riches, ne reverra plus sa maison avec le même plaisir. Ce n'est qu'avec peine qu'il retournera vers sa femme, qu'il s'assiéra à une table simple, montrant un air chagrin à ses serviteurs, à ses enfants, à toute sa maison, et sentant plus vivement sa pauvreté, parce qu'il la compare à l'opulence d'autrui. Ajoutez qu'il porte envie au riche qui l'invite à ses repas : en un mot, une pareille fréquentation ne produit rien de bon. Il n'en est pas de même lorsqu'on visite ceux qui sont dans la douleur et dans le deuil. Là on trouve matière à une foule de réflexions

utiles et chrétiennes. Dès qu'on entre dans la maison d'un mort, la vue d'un homme étendu sans vie et sans mouvement, la vue d'une femme qui se frappe la poitrine, s'arrache les cheveux, se déchire les joues, et s'abandonne à tout l'excès du désespoir ; cette vue resserre l'âme, la rend triste et sérieuse. Les parents et les amis du mort, assis l'un près de l'autre, gardent un morne silence, et tout ce que chacun peut dire à son voisin, c'est que nous ne sommes que néant et corruption. Or, quoi de plus sage que ces paroles? Quoi de plus raisonnable que de reconnaître la fragilité de notre existence, la perversité de notre nature, et la frivolité des biens de ce monde, que de faire entendre, sinon dans les mêmes termes, du moins dans le même sens, cette parole admirable et profonde de Salomon : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.* (Ecclés. I, 2.) Celui qui entre dans une maison de deuil, pleure aussitôt le malheureux qui n'est plus, quand même il serait son ennemi. Combien donc n'est-elle pas préférable à une maison où la joie éclate? Dans l'une l'ami même éprouve l'envie, dans l'autre l'ennemi même verse des larmes. Mais n'est-ce pas une disposition infiniment agréable à Dieu de ne pas nous réjouir du malheur des personnes qui nous ont fait du mal? Nous tirons encore du spectacle que nous offre une telle maison d'autres avantages qui ne sont pas inférieurs. On se rappelle ses fautes, on songe au tribunal redoutable devant lequel tous les hommes doivent paraître, et au compte qu'ils doivent y rendre : eût-on essuyé de la part des hommes une infinité de maux, eût-on dans sa maison mille chagrins, on en apporte chez soi le remède ; on pense que soi-même on sera bientôt dans le même état, que les plus superbes y seront aussi, que toutes les choses présentes, agréables ou fâcheuses, sont passagères : on dépose donc tout sentiment de tristesse, d'envie, de haine; et, déchargé de ce fardeau, on revient chez soi plus libre et plus léger. Dès lors on devient plus doux, d'une humeur plus facile, on se montre plus honnête et plus sage, parce que la crainte des peines futures est entrée dans notre âme, et qu'elle y a consumé toutes les épines. Pénétré de cette vérité, Salomon disait qu'il vaut mieux aller dans une maison de deuil que dans la maison du riche qui célèbre un festin. De celle-ci l'on emporte un engourdissement funeste, de celle-là, une salutaire anxiété ; l'une produit l'indifférence coupable, l'autre, la crainte, principe de toute vertu. Si la crainte n'était pas un bien, le Fils de Dieu ne parlerait pas si souvent des peines et des supplices d'une autre vie. La crainte est pour nous un rempart assuré, et une tour inexpugnable.

Nous avons d'autant plus besoin de sûreté et de défense, que nous sommes environnés d'un plus grand nombre d'embûches. *Apprenez*, dit le même Salomon dans ses préceptes de morale, *apprenez que vous marchez au milieu des piéges, et sur le bord des précipices.* (Ecclés. IX, 20.) Que de grandes leçons n'offrent pas ces paroles! elles ne sont pas moins instructives que les premières; gravons-les donc chacun dans notre esprit, gardons-les dans notre mémoire; et elles nous garantiront du péché, mais étudions-en d'abord le sens profond. Le Sage ne dit pas : Considérez que vous marchez au milieu des piéges, mais : *apprenez*. Et pourquoi se sert-il de ce mot? C'est comme s'il disait : Les piéges sont cachés; car nous disons qu'on nous tend un piége lorsqu'on ne cherche pas ouvertement à nous perdre, mais que l'on cache de toute part, sous des apparences perfides, la mort qu'on veut nous donner ou quelque tort qu'on veut nous causer : voilà pourquoi Salomon dit : *Apprenez*. Vous avez besoin de beaucoup de prudence et de circonspection. Les enfants couvrent de terre les piéges qu'ils tendent; c'est des plaisirs de la vie que le démon couvre les péchés; mais étudiez ses ruses, et apprenez à les connaître. Se présente-t-il un gain à faire, ne regardez pas seulement le gain, mais voyez s'il ne cache pas le péché et la mort; et s'il les cache, fuyez. S'offre-t-il une volupté et un plaisir, ne vous contentez pas de regarder le plaisir, mais examinez avec attention si cette amorce agréable ne recèle pas l'iniquité; et si elle la recèle, retirez-vous. Quelqu'un veut-il nous donner un conseil, nous flatter, nous ménager, nous promettre des honneurs ou quelque autre bien, examinons attentivement les choses, considérons si par hasard il ne résultera pas pour nous quelque dommage ou quelque péril, des conseils que l'on nous donne, des honneurs qu'on nous promet, ou des paroles flatteuses qu'on nous adresse, et ne nous jetons point dans l'embarras par une précipitation indiscrète.

Si l'on n'avait qu'un ou deux piéges à craindre, il serait aisé de s'en garantir ; mais écou-

tez comment Salomon s'exprime pour montrer combien ils sont multipliés. *Apprenez*, dit-il, *que vous marchez au milieu des piéges.* Il ne dit pas que vous marchez à côté des piéges, mais *au milieu des piéges.* Nous rencontrons partout des embûches et des précipices. On se rend dans la place publique, on y voit un ennemi, sa seule vue irrite: on voit un ami comblé de gloire, on est jaloux ; on voit un pauvre, on le méprise et on le dédaigne ; un riche, on lui porte envie ; on voit quelqu'un insulté, on se révolte; on se sent insulté soi-même, on s'emporte ; on aperçoit une belle femme, ses attraits captivent. Vous voyez quelle foule de piéges ! voilà pourquoi le Sage vous dit : *Apprenez que vous marchez au milieu des piéges ;* piéges dans votre maison, piéges à votre table, piéges dans vos sociétés. Souvent nous avons cru pouvoir hasarder parmi nos amis une parole imprudente qui a failli ruiner toute notre fortune. Examinons donc les choses avec l'attention la plus scrupuleuse. Souvent, faute d'être assez attentifs, notre épouse, nos enfants, nos amis, nos voisins, sont devenus pour nous des piéges.

3. Et pourquoi tous ces piéges, dira-t-on ? c'est afin que nous ne nous arrêtions pas sur la terre, mais que nous prenions notre essor vers le ciel. Tant que l'oiseau plane dans les régions supérieures, il n'est pas facile de le prendre; de même vous, tant que vous portez en haut vos regards, vous ne serez pas pris facilement dans un piége ou dans une embûche. Le démon est un oiseleur habile, placez-vous donc au-dessus de ses traits. Celui qui se place dans un lieu élevé, n'admirera aucun des biens de ce siècle, et comme sur le sommet d'une haute montagne les cités et les places fortes nous semblent d'une extrême petitesse, et que les hommes qui marchent ne nous paraissent que des fourmis qui s'agitent ; de même si vous vous élevez aux idées sublimes d'une philosophie sainte, rien ne pourra vous frapper sur la terre ; les richesses, la gloire, la puissance, les honneurs, tous les avantages de ce monde, vous paraîtront petits et méprisables. C'est ainsi que toutes les splendeurs de la vie présente paraissaient bien peu de chose à saint Paul, et qu'elles étaient à ses yeux plus inutiles que des êtres morts. C'est ce qui le faisait s'écrier : *Le monde est crucifié pour moi* (Gal. VI, 14) ; c'est ce qui lui faisait donner cet avis aux fidèles : *Tournez vos pensées vers les choses d'en-haut.* (Colos. III, 1.) Que voulez-vous dire, grand apôtre, par *les choses d'en-haut ?* Où sont-elles, ces choses ? sont-elles dans la région où brille le soleil ? Où se meut la lune ? Non. — Où donc ? Où sont les anges, les archanges, les chérubins et les séraphins ? — Non, pas encore, mais *où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu son Père.* (Coloss. III, 1.) Suivez le précepte de l'Apôtre, et n'oubliez jamais que, comme les ailes ne servent de rien à l'oiseau s'il est pris dans le filet, mais qu'alors il s'agite inutilement ; de même, la raison ne vous sert de rien si vous êtes asservis à des désirs criminels, mais vous êtes toujours pris, quelles que soient vos vaines agitations. Les ailes sont données à l'oiseau pour éviter de tomber dans le filet ; la raison est donnée à l'homme pour se garantir des péchés.

Quelle excuse, quelle défense nous restera-t-il donc si nous sommes moins sages que des animaux sans raison ? Un oiseau qui est tombé dans le filet et qui s'en est échappé, un cerf qui s'est engagé dans la toile et qui s'en est arraché, ne se laisseront plus prendre facilement par les mêmes artifices. L'expérience est un maître qui les instruit, et leur apprend à se tenir sur leurs gardes. Pour nous, souvent pris dans les mêmes piéges, nous y retombons toujours, et nous nous montrons moins prudents, moins attentifs que des animaux dépourvus de raison, nous qui avons reçu la raison en partage. Combien de fois la vue d'une femme ne nous a-t-elle pas fait éprouver mille peines, n'a-t-elle pas allumé chez nous une passion qui nous a cruellement tourmentés pendant plusieurs jours ? Toutefois nous n'en sommes pas plus sages : avant qu'une première blessure soit guérie, nous nous jetons dans le même danger, nous nous laissons prendre par les mêmes attraits, le plaisir passager d'un simple regard nous livre à de longs et continuels tourments. Ne perdons pas de vue les paroles de Salomon ; et nous pourrons nous garantir de tous les périls. La beauté de la femme est un piége dangereux ; ou plutôt ce n'est pas la beauté de la femme, mais la liberté des regards. En effet, ce ne sont pas les choses que nous devons accuser, mais nous-mêmes, et notre défaut de vigilance. Ne disons pas qu'il n'y ait point de femmes, mais qu'il n'y ait point d'adultères. Ne disons pas qu'il n'y ait point de beauté, mais qu'il n'y ait point de fornication. Ne disons pas qu'il n'y ait point de table, mais

qu'il n'y ait point d'intempérance; car ce n'est pas la table, mais notre indiscrétion, qui fait l'intempérance. Ne disons pas : Tous les maux viennent de la nécessité de boire et de manger. Non, ce n'est point de là qu'ils viennent, mais de notre imprudence et de notre gourmandise. Le démon ne buvait ni ne mangeait, et l'orgueil l'a précipité du haut des cieux; saint Paul buvait et mangeait, et son humilité l'a transporté dans le ciel. Par combien de personnes n'entends-je pas dire : Qu'il n'y ait point de pauvreté? Fermons la bouche à ceux qui se permettent de pareilles plaintes, ou plutôt de pareils blasphèmes. Disons-leur qu'il n'y ait point de faiblesse d'âme; car la pauvreté a procuré au monde une infinité de biens, et sans elle les richesses seraient inutiles. N'accusons donc ni la pauvreté ni les richesses, qui peuvent devenir entre nos mains, si nous le voulons, des instruments de vertu. Un soldat courageux signale sa bravoure de quelque arme qu'il se serve; de bonnes et de mauvaises armes embarrassent également le soldat lâche et timide. Pour vous convaincre de cette vérité, rappelez-vous Job qui a été successivement riche et pauvre, et qui, se servant de la richesse et de la pauvreté comme d'une arme, a triomphé par l'une et par l'autre. Dans l'opulence, il disait : *Ma maison a toujours été ouverte au voyageur* (Job, xxxi, 32); tombé dans l'indigence, il disait : *Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté.* (Job, i, 21.) Dans le premier état, il signalait sa charité ; dans le second, il montra toute sa magnanimité. Vous, de même, êtes-vous riche, distinguez-vous par l'aumône; êtes-vous devenu pauvre, montrez de la patience et du courage. Ni la pauvreté ni les richesses ne sont un mal; elles ne le deviennent que par la disposition de celui qui est pauvre ou riche.

4. Apprenons donc aux chrétiens à mieux juger des choses, et à ne pas calomnier les œuvres de Dieu, mais à condamner la volonté perverse de l'homme. Les richesses ne peuvent servir à un cœur faible, la pauvreté ne nuira jamais à une grande âme. Reconnaissons donc les piéges qui nous sont tendus, et ayons soin de nous en éloigner; reconnaissons les précipices qui nous environnent, et n'en approchons pas.

La plus grande sûreté pour nous est de ne pas fuir seulement le péché, mais ces actions qui nous jettent dans le péché, quoiqu'elles paraissent indifférentes. Je m'explique. Les ris et les plaisanteries, sans paraître des péchés en eux-mêmes, conduisent au péché. Souvent les ris produisent les paroles déshonnêtes, et les paroles déshonnêtes des actions plus déshonnêtes encore ; souvent, des ris et des paroles, on en vient aux injures ; des injures, aux coups ; et des coups, aux meurtres. Voulez-vous donc vous garantir des grandes chutes, n'évitez pas seulement les paroles et les actions déshonnêtes, les coups et les meurtres, mais les ris immodérés et les propos qui les font naître, puisqu'ils sont le principe et l'origine de tous ces maux. Voilà pourquoi saint Paul dit aux fidèles : *Ne vous permettez jamais des propos insensés et bouffons* (Ephés. v, 4); car si ces propos paraissent des bagatelles, ils sont la source des plus tristes désordres. De même, quoique la somptuosité de la table ne paraisse point un crime, elle engendre cependant l'ivresse, la fureur, les injustices, les rapines. Pour fournir au luxe des repas et au plaisir de la bonne chère, on n'épargne ni vols ni brigandages, on se livre à mille excès et à mille violences. Si donc vous fuyez le luxe et la bonne chère, en retranchant de loin le principe d'iniquité, vous avez supprimé la cause des injustices, des rapines, de l'ivresse, de tous les maux qui en sont les effets. Voilà pourquoi saint Paul disait encore qu'*une veuve qui vit dans les délices était morte toute vivante.* (I Tim. v, 6.) Les spectacles, les combats de chevaux, le jeu, ne semblent pas à plusieurs des péchés réels; et ils introduisent dans le monde une foule de maux. La fréquentation des spectacles engendre la fornication, la débauche, tous les excès de la licence et du désordre. Le plaisir à regarder les combats de chevaux enfante les querelles, les injures, les coups, les outrages, de mortelles inimitiés. L'amour du jeu produit souvent les blasphèmes, les pertes de biens, les emportements, les invectives, et mille autres effets plus tristes encore. Ne fuyons donc pas seulement les péchés, mais ces actions qui, quoiqu'elles paraissent innocentes, conduisent insensiblement au péché. Celui qui marche le long d'un précipice, quoiqu'il n'y tombe pas encore, tremble, et souvent la frayeur le trouble et l'y fait tomber. De même celui qui ne fuit pas le péché de loin, mais qui marche près du péché, vivra dans la crainte, et souvent tombera dans le péché. Celui qui regarde avec trop d'attention la

femme de son prochain, quoiqu'il ne la déshonore pas, la convoite, et devient réellement adultère, suivant la parole de Jésus-Christ (Matth. v, 28) : on ne passe que trop souvent du désir à l'action, et l'on consomme le crime. Ainsi éloignons-nous du péché le plus qu'il nous est possible. Voulez-vous vivre avec sagesse, ne fuyez pas seulement l'adultère, mais les regards trop libres ; voulez-vous être loin des paroles déshonnêtes, ne fuyez pas seulement les paroles déshonnêtes, mais les ris excessifs et les moindres désirs ; voulez-vous être éloigné du meurtre, fuyez les injures ; voulez-vous éviter l'ivresse, fuyez le luxe et les dépenses de la table, coupez le vice dans sa racine. L'intempérance de la langue est un grand piége. *Les lèvres de l'homme*, dit le Sage, *sont pour lui un piége dangereux, et ses propres paroles causent sa perte.* (Prov. VI, 2.)

5. Réprimons donc principalement notre langue, interdisons-nous les invectives, les médisances, les propos insolents et obscènes, et l'usage criminel des serments ; car le fil de mon discours me conduit encore à vous donner cette instruction. Cependant je vous annonçai hier que je ne vous parlerais plus de ce précepte, parce que je vous en avais déjà entretenus suffisamment à plusieurs reprises. Mais que voulez-vous ? jusqu'à ce que je vous voie corrigés, je ne puis renoncer à vous donner des conseils. Quoique sant Paul eût dit aux Galates : *Je ne veux plus m'occuper d'aucun de vous* (Gal. VI, 17), on le voit néanmoins reparaître au milieu d'eux et les entretenir encore. Telles sont les entrailles d'un père ; il annonce qu'il va abandonner ses enfants, et il ne les abandonne pas jusqu'à ce qu'il les voie changer de conduite.

Vous avez entendu aujourd'hui le Prophète parler des serments. *J'ai regardé*, dit-il, *et mes yeux ont aperçu une faux volante, longue de vingt coudées et large de dix. Le Seigneur m'a dit : Que vois-tu ? Je vois, lui ai-je dit, une faux volante, longue de vingt coudées et large de dix. Elle entrera, dit le Seigneur, dans la maison de celui qui jure par mon nom, elle s'y arrêtera, et détruira les bois et les pierres.* (Zach. V, 1, 2 et 4.) Que veulent dire ces paroles, et pourquoi la peine qui suit les serments est-elle représentée sous la figure d'une faux, et d'une faux volante ? C'est afin de vous faire sentir que la punition est certaine et inévitable. On pourrait se soustraire à une épée volante ; mais qui pourrait échapper à une faux qui comme une corde funeste enveloppe le cou de l'homme ? Et si cette faux a des ailes, peut-il rester quelque espoir de salut ? Mais pourquoi détruit-elle les bois et les pierres de la maison du parjure ? C'est afin que son châtiment instruise les autres. Comme la terre, lorsqu'il ne sera plus, doit couvrir son corps, sa maison détruite et les ruines de sa demeure avertiront les passants qui les verront de ne pas se permettre le même crime, s'ils craignent de subir la même peine : elles resteront toujours pour s'élever sans cesse contre le mort et pour l'accuser. L'épée n'est pas aussi perçante que le parjure ; le coup que porte le parjure est plus mortel que celui du glaive. L'homme qui ne craint pas de se parjurer est déjà mort, quoiqu'il paraisse vivant, il a déjà reçu le coup fatal. Et comme le criminel à qui on a lu sa sentence, et mis la corde au cou, avant de sortir de la ville, d'arriver au lieu de son supplice, et de voir le bourreau s'emparer de lui, est déjà mort au sortir du tribunal : il en est de même de celui qui se parjure.

Pénétrés de cette réflexion, n'exigeons pas de nos frères le serment. Eh quoi ! vous faites jurer votre frère sur la table sainte ! vous l'immolez sur l'autel même où Jésus-Christ s'immole pour lui ! Les brigands assassinent dans les chemins ; vous, vous égorgez un fils sous les yeux de sa mère, en cela bien plus coupable que le meurtrier d'Abel ! Caïn a tué son frère dans un désert et ne lui a enlevé qu'une vie périssable : vous, c'est dans l'église même que vous tuez votre frère, que vous lui portez le coup d'une mort éternelle ! L'église est-elle faite pour nos serments, et non pour nos prières ? La table sainte est-elle dressée pour que nous y fassions jurer nos frères ? elle est dressée pour expier nos crimes, et non pour les sceller et les ratifier. Si vous ne respectez rien, respectez au moins le livre que vous présentez à celui dont vous exigez le serment. Ouvrez cet Evangile que vous avez entre les mains, sur lequel vous voulez qu'il jure, voyez ce qu'y dit Jésus-Christ du serment, tremblez, et retirez-vous. Que dit donc Jésus-Christ du serment dans l'Evangile ? *Je vous dis de ne jurer pour aucune raison.* (Matth. V, 34.) Et vous, ô folie ! ô fureur ! vous prenez à témoin du serment la loi même qui défend le serment ! C'est comme si on voulait prendre pour complice d'un meurtre le législateur même qui défend le meurtre. Je ne gémis, je ne pleure pas

autant, lorsque j'apprends que des hommes ont été égorgés dans les chemins, que je gémis, que je pleure, que je frissonne, lorsque je vois un fidèle approcher de la table sainte, poser la main sur l'Evangile, et jurer sur ce livre vénérable. Quoi donc ! vous disputez une somme douteuse, et vous faites périr une âme ! Le gain que vous espérez équivaudra-t-il jamais au dommage que vous causez à votre âme et à celle de votre frère ? Si vous le croyez sincère et véridique, n'exigez pas de lui le serment. Si vous êtes convaincu que c'est un fourbe et un homme sans foi, ne le forcez pas de se parjurer. Je veux, direz-vous, me donner une pleine assurance. Mais c'est en n'exigeant pas le serment que vous vous donnerez cette assurance; car après l'avoir exigé, vous rentrerez dans votre maison, poursuivi par le remords, et par cette réflexion pénible : N'ai-je pas exigé en vain de mon frère le serment? ne s'est-il pas parjuré? ne suis-je pas la cause de son parjure? Au lieu que si vous n'exigez pas le serment, vous emporterez avec vous une grande consolation, vous rendrez grâces au Seigneur, et vous direz : Dieu soit béni ! je me suis contenu moi-même, je n'ai pas exigé le serment en vain et au hasard ; périsse tout l'or, périssent toutes les richesses de la terre, pourvu que je sois assuré que je n'ai pas enfreint la loi et que je ne l'ai pas fait enfreindre à un autre !

Pensez à celui pour l'amour duquel vous n'avez pas exigé le serment, et cela suffira pour vous procurer satisfaction et consolations. Souvent dans une querelle violente nous supportons patiemment les plus grands outrages, et nous disons à celui qui nous insulte et qui nous frappe : Tu es un malheureux ; je pourrais me venger de tes injures, repousser tes violences, mais ton protecteur me retient, lui seul arrête ma main : et cela suffit pour notre satisfaction. Ainsi, lorsque vous êtes dans le dessein d'exiger le serment, contenez-vous vous-même, empêchez de jurer celui qui était prêt à le faire; dites-lui : Je pourrais vous faire jurer, mais Dieu me défend d'exiger le serment; c'est lui qui me retient. Cela suffit pour la gloire du législateur, pour votre propre sûreté, et pour l'effroi de celui qui a accepté le serment. Oui, lorsqu'il verra que nous craignons de faire jurer les autres, il redoutera bien plus lui-même de se porter à jurer. Pour vous, si vous lui adressez les paroles que je vous dicte, vous vous en retournerez dans votre maison avec une pleine assurance. Ecoutez donc les préceptes de Dieu, afin que lui-même écoute vos prières. Vos paroles seront écrites dans le ciel, elles se présenteront au jour du jugement, elles plaideront pour vous, et couvriront la multitude de vos péchés.

Mais ce n'est pas seulement dans cette circonstance que nous devons agir d'après ce principe : nous devons l'appliquer à toutes les autres; et lorsque nous voulons faire pour Dieu un bien qui doit nous porter quelque préjudice, ne regardons pas seulement le préjudice qui en résultera, mais l'utilité que nous retirerons de ce que nous aurons fait pour Dieu. Par exemple, on vous a fait un outrage, supportez-le patiemment ; et vous le supporterez patiemment et avec douceur, si vous pensez non pas à l'outrage, mais à la Majesté de celui qui vous ordonne de le souffrir avec patience. Vous avez fait l'aumône, songez moins à l'argent que vous avez sacrifié pour une bonne œuvre, qu'aux fruits que vous recueillerez de ce sacrifice. On vous a fait tort dans votre fortune, rendez grâces à Dieu, et considérez, non la peine causée par le dommage que vous avez essuyé, mais l'avantage qui vous revient d'en rendre grâces à Dieu. Si nous réglons ainsi notre âme, aucun des maux de cette vie ne nous affligera, et les accidents les plus fâcheux nous deviendront profitables : les pertes, les afflictions, les insultes, nous seront plus douces et plus précieuses que les richesses, les plaisirs et les honneurs. Les événements les plus contraires tourneront à notre avantage, nous jouirons dans ce monde d'une paix parfaite, et nous obtiendrons dans l'autre le royaume des cieux. Puissions-nous y parvenir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui la gloire, l'honneur et l'empire soient au Père et à l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LES STATUES

AU PEUPLE D'ANTIOCHE.

SEIZIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

Sur le bruit que des soldats étaient arrivés, le peuple avait été saisi d'effroi, et le gouverneur de la ville, accourant à l'église, s'était hâté de rassurer les esprits. — Saint Chrysostome en prit occasion de reprocher à ses auditeurs cette faiblesse qui avait eu besoin des encouragements d'un païen, et il leur déclare que sans les ordres de ses supérieurs, il n'eût pu se décider à continuer ses instructions, tant il se sentait profondément humilié de leur conduite. — Il s'élève ensuite contre l'habitude du jurement, et dit qu'il vaut mieux perdre quelque chose de ses droits que violer cet auguste et divin commandement : *tu ne jureras pas*. — Puis, comme on avait lu l'épître de saint Paul à Philémon, il relève le titre d'enchaîné que s'y donne l'Apôtre, et montre tout ce que des fers portés pour Jésus-Christ renferment d'honorable et de glorieux. — S'objectant à lui-même que saint Paul, parlant à Festus, semble rougir de ses chaînes, il répond qu'il ne parlait ainsi que par condescendance pour ce gouverneur, qui, peu instruit de nos mystères, se serait effrayé, si on lui eût proposé le christianisme avec toutes ses rigueurs. — Le chrétien doit, à l'exemple de l'Apôtre, aimer les souffrances qui seront son titre à la gloire éternelle. — Et comme l'on était déjà à la troisième semaine du carême, il souhaite que ses auditeurs fassent moins attention au temps écoulé, qu'aux progrès qu'ils ont faits dans la vertu et principalement dans la correction de la criminelle habitude des jurements.

1. Je loue la prudence du gouverneur qui voyant la ville pleine de trouble, et apprenant que tous les habitants voulaient s'enfuir, est accouru ici, a dissipé vos craintes et ranimé vos bonnes espérances. Mais je suis honteux et confus pour vous de ce qu'après nos longs et fréquents discours, il a été nécessaire que la parole d'un étranger vous rassurât. Oui, j'aurais souhaité que la terre m'engloutît dans ses abîmes, lorsque je l'entendais tour à tour rassurer et blâmer votre folle panique. Fallait-il donc que vous reçussiez cette leçon d'un infidèle, vous qui devriez être son maître? Car l'Apôtre ne permet pas qu'un chrétien appelle son frère en jugement devant les infidèles (I Cor. 1, 6) ; et vous qui avez si souvent recueilli les instructions de vos pères, vous avez eu besoin qu'un étranger vînt calmer vos frayeurs. Voilà donc pourquoi des méchants et des vagabonds ont troublé toute la cité, et en ont précipité les habitants dans une fuite honteuse. Mais de quel œil désormais regarderons-nous les infidèles, nous si lâches et si timides? que leur dire, et comment les rassurer au milieu de nos maux, quand nous nous sommes montrés dans cette circonstance plus timides que des lièvres? Eh! que faire? me direz-vous; car nous sommes hommes. Et c'est parce que vous êtes des hommes et non de vils animaux que vous ne deviez pas vous effrayer. L'animal s'épouvante au moindre bruit, parce qu'en lui la raison ne saurait combattre la crainte ; mais vous, ô homme orné de raison et de prudence, comment vous laissez-vous aller à cette même timidité?

On vous dit que des soldats armés marchent contre la ville : loin de vous troubler à cette nouvelle, fléchissez le genou devant le Seigneur,

répandez devant lui vos prières, vos gémissements et vos craintes, et il vous garantira du péril. C'est ainsi que le saint homme Job, sous la pression successive des plus affreux malheurs, et sous le coup de la mort de tous ses enfants, ne fit point entendre les cris ni les murmures du désespoir. Mais il se tourna vers la prière, et sut encore bénir le Seigneur. Imitez ce grand exemple, et si l'on vous dit que des soldats armés entourent la ville, et s'apprêtent à la piller, que Dieu soit votre refuge, et dites : *Le Seigneur a donné, le Seigneur a retiré ; comme il a plu au Seigneur, ainsi il a été fait. Que le nom du Seigneur soit à jamais béni !* (Job, I, 21.) L'épreuve du malheur n'ébranla point la constance de Job, et son appréhension seule vous renverse. Quelle estime peut-on donc faire de notre courage? un chrétien doit braver la mort, et un faux bruit nous épouvante, un esprit effrayé accueille les craintes les plus chimériques, et les alarmes les moins fondées. Mais un esprit calme et paisible conjure même les maux réels. Considérez le pilote au milieu de la tempête, la mer mugit, les nuées s'amoncèlent, la foudre éclate, et sur le navire règnent le trouble et la confusion. Cependant il se tient tranquillement assis au gouvernail, et d'une main assurée dirige son navire qu'il arrache aux flots et à l'orage. Imitez cette conduite ; et si vous jetez en Dieu l'ancre de la sainte espérance, elle vous rendra fermes et inébranlables.

Tout homme, dit J-C., *qui entend mes paroles, et ne les accomplit pas, sera semblable à l'insensé qui a bâti sa maison sur le sable. La pluie est descendue, et les fleuves sont venus, et les vents ont soufflé et se sont précipités sur cette maison, et elle est tombée, et sa ruine a été grande.* (Matth. VII, 26, 27.) Vous voyez donc que le désastre et le malheur de cet homme sont attribués à sa folie ; et peu contents de lui ressembler à cet égard, nous devenons plus insensés encore, car sa maison ne s'est écroulée que sous l'effort des fleuves, des pluies et des vents ; nous, au contraire, sans attendre ni l'impétuosité des pluies, ni l'inondation des fleuves, ni le choc des vents, et avant même d'avoir ressenti le moindre mal, nous tombons effrayés et renversés par une seule parole ; et soudain toute notre philosophie s'évanouit. Comprenez donc quels sont aujourd'hui mes sentiments, et combien je rougis de votre faiblesse ; comprenez combien je me sens humilié et couvert de confusion. Oui, si mes supérieurs ne m'avaient comme fait violence, je n'eusse osé ni paraître dans cette chaire, ni vous adresser la parole, parce que je suis tout honteux de votre pusillanimité. En ce moment même je n'ai pas encore recouvré toute la liberté de mon esprit, tant la confusion et la douleur oppressent mon âme ! Et qui ne se sentirait enflammé d'une juste indignation, en voyant qu'en dépit de toutes mes exhortations il a été nécessaire qu'un infidèle vînt relever votre courage, et vous apprendre à mépriser ces vaines alarmes? Priez donc le Seigneur qu'il daigne délier lui-même ma langue pour que je vous annonce sa parole ; puissé-je aussi dissiper une profonde tristesse, et reprendre quelque énergie ! car la honte dont me couvre votre lâcheté m'a presqu'entièrement abattu.

2. Je vous ai parlé, mes chers frères, dans notre dernier entretien, des piéges qui nous environnent, de la crainte et de la tristesse, de la douleur et de la joie, et de cette faux qui vole dans les airs, et vient frapper la maison du parjure (Zach. V, 1) ; de tout ce discours retenez principalement cette image d'une faux qui vole dans les airs, qui frappe la maison du parjure, qui en disperse les pierres et les bois, et qui la détruit entièrement ; n'oubliez pas aussi qu'il est contraire au bon sens de jurer par l'Evangile, puisque l'Evangile défend le serment. Il vaut donc mieux perdre quelque chose de ses droits pécuniaires que d'exposer le prochain à un faux serment. D'ailleurs ce désintéressement tournera à la gloire de Dieu ; et parce que vous pourrez lui dire : Seigneur, je n'ai point, à cause de votre saint nom, déféré le serment au méchant qui me fait tort, il reconnaîtra cet hommage par d'abondantes bénédictions sur la terre et dans le ciel.

Rapportez ces avis à ceux qui ne les auraient pas entendus, et observez-les vous-mêmes ; je sais bien qu'ici vous êtes très-réservés, et que vous laissez votre criminelle habitude à la porte de ce saint lieu. Mais je ne me contente point de vous voir ici modestes et retenus. Je veux que vous conserviez au dehors les impressions de piété reçues dans cette enceinte, car c'est surtout au dehors qu'elles vous sont nécessaires. Ceux qui viennent puiser aux fontaines publiques, se gardent bien de vider leurs seaux en revenant à la maison ; mais ils les y rapportent avec précaution, de peur que toute

leur fatigue ne devienne inutile. A leur exemple, conservez dans l'enceinte de vos demeures un fidèle souvenir de nos instructions. Car si, rassasiés ici du pain de la parole sainte, vous rentrez dans vos maisons vides et affamés, votre âme est comme un vase qui laisse perdre l'eau, et l'abondance du festin spirituel vous devient inutile. L'athlète se reconnaît dans les combats du cirque et non dans les exercices du gymnase : et vous aussi, montrez au dehors votre piété par vos œuvres bien plus que par votre religieuse attention dans cette enceinte. Aujourd'hui vous applaudissez à mes paroles, mais c'est lorsque vous serez tentés de jurer, qu'il faudra vous les rappeler. Et quand vous serez fidèles à observer en ce point la loi divine, je vous formerai à la pratique de vertus plus excellentes.

Au reste, voilà deux ans que je vous adresse la parole, et je n'ai pu encore vous expliquer cent lignes des saintes Ecritures. La cause en est que vous avez besoin que je vous explique vos devoirs particuliers, et vos obligations domestiques, en sorte que la plus grande partie de nos entretiens est consacrée à corriger vos mœurs. Il ne devrait pas en être ainsi ; à vous le soin de vous avancer dans la vertu, et à moi celui de vous expliquer le sens de l'Ecriture. Mais tout au plus aurais-je dû y donner un seul jour, car le sujet est toujours le même, et il n'exige point, pour être convenablement développé, une longue et difficile préparation. Quand Dieu parle, la raison humaine doit se taire. Or Dieu a dit : *Vous ne jurerez point.* (Math. v, 34). Ne venez donc point me demander les motifs de ce commandement. C'est un édit royal ; et celui qui l'a porté en connaît les graves raisons. Si le serment nous eût été utile, le Seigneur ne l'eût ni défendu ni prohibé. Les princes promulguent des lois ; et toutes ne sont pas également utiles, parce qu'ils sont hommes, et qu'ils ne peuvent comme Dieu, ne rien ordonner qui ne soit parfaitement juste. Et cependant nous nous y soumettons pour tout ce qui concerne les mariages, les testaments, et les ventes et achats d'esclaves, de maisons et de propriétés. En un mot, dans toutes les transactions nous ne suivons pas notre propre volonté, et nous l'abaissons devant les prescriptions de la loi. Ainsi nous ne sommes point maîtres de disposer de nos biens à notre gré ; mais il faut se conformer à la loi, et tout ce qui se fait en dehors de ses dispositions est nul, et de nul effet. Eh quoi ! si nous avons donc tant de respect pour les lois d'un homme, foulerons-nous aux pieds celles de Dieu ? Et un tel mépris serait-il digne de grâce et de pardon ? Dieu nous a dit : *Vous ne jurerez point.* Ah ! ne détruisez pas sa loi par des œuvres toutes contraires, et votre vie s'écoulera dans une paisible tranquillité.

3. Mais c'est assez parler sur ce sujet, et je veux terminer notre entretien par quelques réflexions sur un passage de l'Epître de saint Paul à Philémon, épître qu'on vient de nous lire. Or voici ce passage : *Paul enchaîné pour Jésus-Christ, et Timothée son frère.* (Philé. i, 1.) Les titres d'honneur de Paul ne sont point sa dignité d'apôtre, mais ses liens et ses fers. Oui, ils sont véritablement pour lui des titres d'honneur. Sans doute il pouvait en présenter d'autres qui ne sont pas sans gloire, son ravissement jusqu'au troisième ciel, son entrée dans les parvis célestes, et les paroles ineffables qu'il lui fut donné d'entendre. Et néanmoins il leur préfère ses chaînes, car au-dessus de toutes ces faveurs, elles le rendaient illustre et glorieux. Et comment ? parce que ces faveurs sont de la part du Seigneur des dons gratuits, et que les fers et les chaînes sont dans le serviteur de Dieu une preuve de son zèle et de ses souffrances. C'est ainsi que le véritable ami préfère donner des témoignages d'amitié plutôt que d'en recevoir. Non, un roi s'enorgueillit moins de son diadème que Paul ne se réjouissait de ses chaînes, et certes c'était avec raison. Car le diadème n'est qu'un simple ornement de tête, tandis que les chaînes portées pour Jésus-Christ sont une brillante parure et une grande sûreté. Le diadème est souvent fatal à ceux qui le portent ; il leur attire des envieux ; et c'est lui qui excite l'ambition des usurpateurs. Ajoutez encore que dans les combats il expose à un danger si imminent que les rois le déposent et le quittent. L'histoire nous raconte en effet qu'il n'est pas rare de voir des rois ne s'élancer dans la mêlée qu'après s'être dépouillés des insignes de la royauté, tant il est périlleux de porter une couronne ! Mais les chaînes n'offrent aucun danger semblable, et n'amènent qu'un résultat tout contraire. Elles sont un bouclier et une défense contre les démons et les puissances ennemies ; et elles n'enlacent celui qui les porte que pour le mettre à l'abri de leurs attaques.

Nous voyons que les magistrats portent les

noms de leurs charges, et même qu'ils les conservent quand ils en sont sortis. Ainsi ils s'appellent l'un ancien consul, et l'autre ancien préfet. C'est à leur exemple que l'Apôtre prend le titre d'*enchaîné*. Et certes il le fait avec juste raison, car les charges ne sont pas toujours une preuve du mérite personnel; et souvent on les obtient par la puissance de l'argent, ou par les brigues de ses amis. Mais les fers que porte l'Apôtre proclament l'excellence de sa vertu, et dénotent son ardent amour pour Jésus-Christ. Bien plus, les magistratures de la terre passent rapidement, tandis que la gloire de ces nobles chaînes sera éternelle. Nous comptons plusieurs siècles depuis la captivité de Paul, et le laps des années n'a fait que la rendre plus illustre. Au contraire, le silence de l'oubli a couvert les divers consuls qui se sont succédés, et leurs noms même sont ignorés. Mais celui de Paul, enchaîné pour Jésus-Christ, vit encore au milieu de nous. Que dis-je? il est connu des peuples les plus barbares, des Scythes et des Indiens; il résonne sur les plages les plus éloignées du continent, et il n'est pas une contrée du monde où le voyageur ne l'entende prononcer, et ne le retrouve sur toutes les lèvres. Et faut-il s'étonner qu'à l'envi la terre et les mers redisent ce nom, puisque dans les cieux Dieu lui-même l'honore, et que les anges, les archanges et les vertus célestes lui applaudissent?

Et quelles étaient donc ces chaînes qui entourent de tant de gloire celui qui les porta? Elles étaient de fer; mais la grâce de l'Esprit-Saint en faisait comme une guirlande de fleurs, parce qu'il en était lié pour le nom du Christ. O prodige! les serviteurs sont enchaînés, le Maître est attaché à une croix et la prédication de l'Evangile s'accroît de jour en jour. Ainsi les obstacles se sont changés en moyens de diffusion; et la croix et les fers qui naguère encore étaient maudits et rejetés, sont devenus des signes de salut. En sorte qu'à nos yeux l'or est moins précieux qu'une chaîne de fer, non sans doute en elle-même, mais par la cause et le motif de la captivité. Cependant je prévois une objection que je vais vous exposer, et pour la solution de laquelle je réclame votre attention. Voici d'abord l'objection : Paul comparaissant devant le proconsul Festus et le roi Agrippa, se justifia des diverses accusations que les Juifs portaient contre lui. Il raconta donc comment Jésus-Christ lui était apparu; comment il avait entendu sa voix auguste, comment l'éclat de la lumière qui l'avait frappé de cécité, avait dissipé l'aveuglement de son esprit, comment il était tombé et s'était relevé, et comment il entra dans la ville de Damas, étant tout ensemble libre et prisonnier. Il passa ensuite à la loi et aux prophètes, et prouva la vérité de leurs prédictions. Aussi le roi Agrippa fut-il fortement ébranlé, et peu s'en fallut que l'Apôtre ne l'attirât au christianisme.

4. Car tels sont les saints : ils songent peu à se délivrer eux-mêmes, et ils n'omettent rien pour gagner leurs persécuteurs. C'est ce qu'on vit alors. Paul est admis à se justifier, et son juge devient presque son disciple. Au reste le roi en convint lui-même, puisqu'il lui dit : *Peu s'en faut que vous ne me persuadiez de me faire chrétien.* (Act. XXVI, 28.) Voilà l'exemple que vous deviez donner aujourd'hui au gouverneur de cette ville. Vous deviez lui faire admirer votre grandeur d'âme, votre résignation et votre calme. De son côté il eût été édifié du bon ordre de nos assemblées; il eût goûté la parole sainte, et tout lui eût appris quelle différence sépare les chrétiens des infidèles. Mais revenons à notre sujet. Lorsqu'après avoir entendu l'Apôtre, le roi Agrippa se fût écrié : *Peu s'en faut que vous ne me persuadiez de me faire chrétien*, Paul reprit : *Plût à Dieu que non-seulement il ne s'en fallût guère, mais qu'il ne s'en fallût rien du tout que vous, et tous ceux qui m'écoutent présentement, devinssiez tels que je suis, à la réserve de ces chaînes.* (Act. XXVI, 29.)

Que dites-vous, ô Paul? Un jour vous écrivez aux Ephésiens : *Je vous conjure, moi qui suis dans les chaînes pour le Seigneur, de marcher dignement dans l'état où vous avez été appelés.* (Ephés. IV, 1.) Parlant à Timothée vous lui dites : *Je souffre pour Jésus-Christ jusqu'à être dans les chaînes comme un criminel :* et écrivant à Philémon, vous prenez le titre de *prisonnier du Christ.* (II Tim. II, 9; Philém. I, 1.) Quand vous disputez contre les Juifs vous dites : *C'est pour l'espérance d'Israël que je porte ces chaînes;* et dans l'épître aux Philippiens, vous reconnaissez que *plusieurs parmi les frères, encouragés par vos liens, sont devenus plus hardis à annoncer la parole de Dieu sans crainte.* (Act. XXVIII, 20; Philip. I, 14.) Ainsi vous portez toujours et partout vos chaînes, vous montrez complaisamment vos fers, et vous vous en

glorifiez. Mais lorsque vous comparaissez devant vos juges, vous oubliez cette divine sagesse, et au lieu d'une parole libre et généreuse, vous dites : *Je souhaiterais que vous devinssiez chrétiens, à la réserve de ces chaînes !* Eh quoi ! si ces chaînes vous sont un titre de gloire, et si elles inspirent une sainte hardiesse pour annoncer l'Evangile, comme vous le reconnaissez à l'égard de plusieurs d'entre les frères, pourquoi, loin de vous en glorifier devant vos juges, semblez-vous les trouver dures et déshonorantes?

Voilà l'objection, et je me hâte d'y répondre. Ce langage n'accusait point en l'Apôtre un esprit inquiet, ni un cœur timide; il révélait au contraire une profonde sagesse, et une admirable prudence. Comment? Je vais le dire. Festus, auquel il s'adressait, ainsi qu'au roi Agrippa, était païen et infidèle, et par conséquent peu instruit de nos mystères. Il ne voulait donc point l'effrayer tout d'abord. Mais il se conformait dès lors à cette règle qu'il devait poser plus tard : *J'étais avec ceux qui n'avaient pas la loi, comme si je ne l'avais pas eue moi-même.* (I Cor. IX, 21.) Si Festus, se disait-il à lui-même, entend parler de chaînes et de persécutions, il se rebutera soudain, parce qu'il n'en connaît ni la force, ni la douceur. Qu'il devienne d'abord chrétien; et dès qu'il aura goûté la parole sainte, il courra lui-même au-devant des fers. Jésus-Christ a dit : *Personne ne joint un morceau de drap neuf à un vieux vêtement, car le neuf emporterait une partie du vêtement, et le déchirerait davantage. Et l'on ne met point du vin nouveau dans des outres vieilles, parce qu'elles se rompent.* (Matth. IX, 16, 17; Marc, II, 21, 22; Luc, V, 36, 37.) Or ce gouverneur est ce vieux vêtement et cette outre vieille ; la foi et la grâce de l'Esprit-Saint ne l'ont point encore renouvelé. Il est donc encore faible et terrestre ; il aime le monde, il en recherche les vanités, et n'ambitionne que la gloire de la vie présente. C'est pourquoi si dès l'abord il entend dire que la profession du christianisme lui réserve la prison et les fers, il rougira de devenir chrétien, et rejettera ma prédication. Telles furent les pensées de l'Apôtre, et de là cette parole : *A l'exception de mes chaînes.* Non certes qu'il en rougît, à Dieu ne plaise ! Mais il ne s'exprimait ainsi que par condescendance pour la faiblesse de Festus. Quant à lui-même, il estimait ses chaînes, et il les aimait plus que jamais une femme n'aima une brillante parure.

Et la preuve, c'est qu'il écrit aux Colossiens : *Je me réjouis dans les maux que je souffre, et j'accomplis dans ma chair ce qui manque à la passion de Jésus-Christ;* et aux Philippiens : *Il vous a été donné par Jésus-Christ non-seulement de croire en lui, mais encore de souffrir pour lui;* et encore aux Romains : *Je me glorifie dans mes afflictions.* (Col. I, 24; Philip. I, 29; Rom. V, 3.) Si l'Apôtre se réjouit donc ainsi de ses souffrances, et s'il s'en fait un titre de gloire, il n'a pu avoir d'autre motif, en parlant à Festus, que celui de condescendre à sa faiblesse. Et d'ailleurs dans toutes les autres circonstances où il a été forcé de se louer, il ne parle que de ses tribulations : *Je me glorifierai volontiers de mes faiblesses,* écrit-il aux Corinthiens, *et je me complairai dans les outrages et les nécessités, dans les persécutions et les angoisses, afin que la force de Jésus-Christ habite en moi.* Et encore : *S'il faut se glorifier, je me glorifierai de mes faiblesses* (II Cor. XII, 9, 10, 11, 30). Est-il contraint une autre fois de se comparer à quelques docteurs de l'Eglise de Corinthe, et de prouver sa supériorité personnelle, il dit : *Sont-ils ministres de Jésus-Christ? quand je devrais passer pour imprudent, je le suis encore plus.* Mais quelles preuves en allègue-t-il? Est-ce qu'il a opéré plusieurs résurrections, qu'il a délivré des possédés, qu'il a guéri des lépreux, et accompli d'autres miracles? Nullement : il n'établit sa supériorité que sur le nombre et la grandeur de ses souffrances : *J'ai essuyé,* dit-il, *plus de travaux, reçu plus de coups, enduré plus de prisons. J'ai reçu des Juifs, jusqu'à cinq fois, trente-neuf coups de fouet, j'ai été battu de verges par trois fois, j'ai été lapidé une fois, j'ai fait naufrage trois fois, j'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer,* et la suite que vous connaissez. (II Cor. XI, 29, 25.)

Ainsi l'Apôtre se glorifie toujours de ses tribulations, et il s'en pare comme d'un précieux ornement. Et certes, il avait bien raison. Car ce qui démontre éminemment la puissance divine de Jésus-Christ, c'est que les Apôtres n'ont vaincu le monde que par les chaînes, les souffrances, les verges et les persécutions. Oui, Jésus-Christ ne nous propose que ces deux choses : la douleur et le repos, le combat et la couronne, le travail et la récompense, la tristesse et la joie. Seulement il

a voulu que les maux fussent le partage de la vie présente, et il a réservé les biens pour la vie future. Mais en cela même il nous prouve combien ses promesses sont assurées, et il allége le poids de l'adversité par la certitude du bonheur qui doit lui succéder. Qui cherche au contraire à tromper, promet d'abord le plaisir, et puis ne donne que la douleur. C'est ainsi que les plagiaires agissent envers les enfants en qui ils reconnaissent l'habitude du vol et de la maraude. Ils se gardent bien de les menacer de la verge et du fouet, et ils ne leur montrent que des gâteaux, des joujoux et autres amusements de leur âge, afin de les attirer dans leurs piéges, et de les vendre ensuite comme esclaves. De même encore l'oiseleur et le pêcheur cachent le filet et l'hameçon sous un appât trompeur. La méthode de l'homme fourbe et perfide est donc de proposer d'abord le plaisir et d'y faire succéder la douleur; mais celle de l'homme sage et bienveillant est toute contraire. Ainsi les pères se conduisent tout autrement que les plagiaires. Quand ils envoient leurs enfants à l'école, ils les mettent sous la surveillance d'un maître sévère, ils les menacent de la verge, et leur inspirent une crainte salutaire. Mais dès que ces mêmes enfants sont parvenus à l'âge viril, ils les avancent dans les charges et les honneurs, et partagent avec eux leur bien-être et leurs richesses.

5. Or le Seigneur n'est pas à notre égard un cruel plagiaire, mais un bon et tendre père. Il nous remet donc par les tribulations présentes, par la douleur et l'affliction, comme entre les mains de maîtres sévères; nous devons nous y exercer à la patience, et nous y former à la vertu, en sorte que nous parvenions à cette plénitude de l'âge qui nous donnera droit à l'héritage des cieux. Mais c'est de sa part une sage disposition que de nous rendre d'abord dignes de prétendre à ses trésors célestes, et puis de nous les abandonner. Autrement ce serait plutôt punition que récompense. L'enfant imprudent et prodigue qui devient maître d'un riche patrimoine, court rapidement à sa ruine, parce qu'il use follement de ses richesses. Celui au contraire qui est prudent, probe, économe et simple dans ses goûts, administre sagement la fortune de ses pères, et accroît ainsi la gloire et l'éclat de sa maison. Telle est envers nous la conduite du Seigneur. Lorsque nous aurons acquis la science des choses spirituelles, et que nous serons parvenus, par les divers degrés de l'âge, à la plénitude de l'homme parfait, il nous mettra en possession de tous les biens qu'il nous a promis. Mais aujourd'hui il nous traite en enfants, et nous prodigue ses avis et ses caresses.

Cette disposition de la Providence, qui nous envoie ainsi la douleur avant le plaisir, renferme un autre avantage non moins précieux. Et, en effet, nous ne saurions réellement jouir du bonheur, quand nous savons que l'adversité doit le suivre, parce que l'attente d'un avenir malheureux empoisonne nos joies présentes. Au contraire, l'espérance certaine des biens qui succéderont à nos afflictions, nous les rend plus douces et moins amères. Ce n'est donc point comme mesure de sûreté, mais encore comme source de joie et de consolation que le Seigneur nous dispense d'abord la souffrance; il veut que l'attente des biens futurs fortifie notre faiblesse, et allége le sentiment de nos maux. L'Apôtre l'avait bien compris; aussi disait-il que *les afflictions si courtes et si légères de la vie présente produisent en nous le poids éternel d'une gloire sublime, si nous ne considérons point les choses visibles, mais les invisibles.* (II Cor. IV, 17.) Il appelle donc ces afflictions légères, non qu'elles le soient en elles-mêmes, mais parce qu'elles le deviennent par l'attente des biens éternels. L'espérance du gain allége pour le marchand les fatigues de la navigation, et la perspective de la couronne rend l'athlète comme insensible aux coups et aux blessures. C'est ainsi qu'en tournant nos regards vers le ciel, et ses biens ineffables, nous acquérons une force nouvelle pour supporter généreusement les peines et les douleurs de la vie.

Retirons-nous donc tout remplis de cette pieuse maxime. Elle est bien simple et bien courte, mais elle renferme une profonde sagesse, elle offre à l'homme malheureux et éprouvé une grande consolation, et à l'homme heureux et voluptueux, une haute leçon de modération. Lorsque vous serez assis à une table somptueuse, le souvenir de cette maxime réprimera en vous tout excès dans les viandes et les vins, parce qu'elle vous rappellera que le chrétien doit toujours vivre dans la crainte et l'anxiété : et vous vous direz à vous-même : Paul a été dans les fers et les prisons, et moi, je m'abandonne aux plaisirs des festins et de l'intempérance. Comment obtenir mon pardon? je dirai aussi aux femmes qui veulent se

faire admirer, qui aiment le luxe, et qui se parent de chaînes d'or, que le souvenir des fers du grand Apôtre les excitera à mépriser leurs vains ornements, et à rechercher avec un vif empressement les chaînes que saint Paul a portées. Les bijoux des femmes ont souvent causé de grands maux dans l'intérieur des familles : ils y ont fait naître la discorde, la jalousie, l'envie et la haine; mais les chaînes de l'Apôtre ont expié les péchés du monde, effrayé le démon, et mis en fuite les légions infernales. C'est par la vertu de ses fers que Paul convertit le geôlier de sa prison, qu'il émut le roi Agrippa, et qu'il gagna un grand nombre de disciples. Aussi disait-il : *Je souffre pour Jésus-Christ jusqu'à être dans les chaînes comme un criminel; mais la parole de Dieu n'est point enchaînée.* (II Tim. II, 9.) Et en effet, il est aussi impossible de captiver et d'emprisonner les rayons du soleil, qu'il l'était d'enchaîner la prédication de l'Apôtre ; bien plus, le docteur des nations était prisonnier, et sa parole se répandait librement : il était retenu au fond d'une obscure prison, et sa parole, portée comme sur l'aile des vents, parcourait l'univers.

6. Instruits de ces vérités, ne fléchissons point sous l'adversité, et sachons même y puiser un courage nouveau, et des forces nouvelles, car *l'affliction produit la patience.* (Rom. V, 3.) Ainsi au lieu d'éclater en plaintes et en murmures parmi nos épreuves, nous rendrons en toutes choses grâces à Dieu. Nous achevons aussi la seconde semaine du carême, et en soi, c'est peu important; car l'essentiel n'est point d'avoir parcouru ces deux semaines, mais de les avoir utilement employées. Examinons donc si nous y avons déployé quelque zèle pour la vertu, si nous nous sommes corrigés de quelque défaut, et si nous avons expié nos péchés. Un usage assez général est de s'informer combien chacun a jeûné de semaines. L'un dit : J'ai jeûné deux semaines ; et moi, reprend un autre, trois semaines; et moi, ajoute un troisième, le carême entier. Eh ! quel avantage vous en revient-il, si le jeûne n'a été accompagné de bonnes œuvres ? L'on vous dit : J'ai jeûné tout le carême ; eh bien ! répondez : J'avais un ennemi, et je me suis réconcilié ; j'avais l'habitude de médire, et je me suis corrigé ; j'avais la coutume de jurer, et je me retiens. Il ne sert de rien au marchand d'avoir fourni une longue traversée, si son navire ne revient chargé d'une riche cargaison. Et de même le jeûne ne nous est d'aucune utilité, si nous n'employons fructueusement ce temps de pénitence.

Lorsque l'on se contente du simple jeûne, le carême passe et le jeûne aussi. Mais ce même jeûne est-il accompagné de la correction des mœurs, cette correction survit au jeûne, et nous continue ses heureux avantages. Nous y puisons en effet comme un avant-goût des biens célestes, car si le méchant trouve dans les remords de sa conscience comme le prélude des tourments de l'enfer, le juste rencontre dans la paix de son âme, et dans l'allégresse de ses espérances, les joies anticipées du royaume des cieux. Aussi Jésus-Christ nous a-t-il dit : *Je vous reverrai, et vous vous réjouirez, et personne ne vous ôtera votre joie.* (Jean, XVI, 22.) Cette parole est bien courte ; mais qu'elle est consolante ! puisqu'elle nous assure que personne ne nous ôtera notre joie. Vous êtes riche; mais par combien d'accidents pouvez-vous perdre vos richesses ! Un voleur s'introduit dans votre maison, et vous les enlève ; un serviteur infidèle vous les dérobe, le prince les confisque, et vous en dépouille sur une fausse accusation. Vous êtes puissant en charges et en dignités. Eh ! combien de causes contribuent à empoisonner votre bonheur ; d'abord ces charges ont un terme, et le plaisir de les posséder s'évanouira avec leur possession; mais durant cette possession même, que de contrariétés, de peines et de difficultés, en diminuent les douceurs ! vous vous complaisez en votre force musculaire ; une maladie survient et vous l'enlève. Vous vous glorifiez des grâces et de la beauté de vos traits; la vieillesse arrive, elle les flétrit, et votre gloire aussi. Vous goûtez les délices d'une table somptueuse; le soir vient, et il termine la joie avec le festin. En un mot, les plaisirs que peuvent nous donner les biens et les avantages de la terre ne sont jamais purs ni durables. C'est tout le contraire de la piété et de la vertu.

Et en effet, si vous faites l'aumône, qui pourra vous en ôter le mérite? en vain les armées et les rois, les jaloux et les envieux se répandraient autour de vous, ils ne sauraient vous enlever un trésor que le ciel possède déjà ; et votre joie elle-même demeurera éternellement. *Le juste*, dit le Psalmiste, *a répandu ses biens sur le pauvre, et sa justice subsistera dans tous les siècles.* (Ps. III, 9.) Et

certes, cela est bien vrai, car son aumône repose dans ces celliers célestes *où ni la rouille ni les vers ne dévorent, et où les voleurs ne fouillent ni ne dérobent.* (Matth. VI, 20.) Si vous avez soin de rendre votre prière pieuse et fervente, qui peut vous en ravir le fruit? Le ciel qui l'a reçu, le met à l'abri de tout larcin et le conserve sain et intact. Si vous rendez le bien pour le mal, si vous n'opposez que la patience aux injures, et la bienveillance aux outrages, ces mérites vous sont acquis pour toujours, personne ne vous ôtera le sentiment délicieux qu'ils apportent avec eux; et toutes les fois que le souvenir s'en représentera à votre esprit, vous goûterez une joie nouvelle et un plaisir nouveau. C'est ainsi encore que le mérite de s'interdire tout jurement, et le soin d'éloigner de nos lèvres la criminelle habitude du serment, n'exigeront que quelques efforts momentanés, tandis que la joie du succès sera éternelle.

Au reste, vous devez être les uns envers les autres maîtres et instituteurs : en sorte que l'ami éclaire et dirige son ami, le serviteur son compagnon, et le jeune homme son condisciple. Supposez que l'on vous eût promis une pièce d'or pour chaque conversion, quels ne seraient pas votre zèle et votre assiduité, vos instances et votre éloquence! et aujourd'hui ce n'est ni une pièce d'or, ni dix, ni vingt, ni cent, ni mille que Dieu vous promet, ce n'est même point tous les trésors de la terre qu'il vous offre en récompense de votre travail; mais le royaume des cieux, royaume bien supérieur à tous ceux de ce monde. Que dis-je? il y ajoute un autre prix non moins précieux. Quel est-il donc? *Celui*, dit-il, *qui sait distinguer ce qui est précieux de ce qui est vil, sera comme la bouche de Dieu.* (Jér. XV, 19.) Quel honneur plus grand pouvait-il nous proposer, et quelle sécurité plus parfaite de notre salut? Mais aussi quelle excuse alléguer après une telle promesse, pour nous faire pardonner notre indifférence à l'égard de nos frères? Vous voyez un aveugle qui tombe dans un précipice, et vous lui tendez la main, car il vous semblerait trop inhumain de le laisser périr. Mais vous voyez chaque jour vos frères se précipiter dans la criminelle habitude du jurement, et vous n'osez leur dire une seule parole. J'ai parlé, me répondrez-vous, et je n'ai pas été écouté. Eh bien! parlez de nouveau, et parlez encore, jusqu'à ce que vous ayez gagné votre frère. Chaque jour Dieu nous parle, et quoique nous ne l'écoutions pas toujours, il ne cesse point de nous faire entendre sa voix. Imitez donc à l'égard de vos frères cette paternelle Providence. Et pourquoi ces liens que forment entre nous l'habitation de la même cité, et la réunion dans la même église, si ce n'est pour que nous sachions supporter mutuellement nos défauts, et nous corriger de nos vices? Dans un grand commerce, chacun a son emploi, mais il n'y a qu'une caisse commune. De même parmi nous chacun doit travailler avec zèle et activité au salut de ses frères, et puis mettre en commun le gain de ce commerce spirituel. C'est ainsi que tous nous amasserons de grandes richesses et de précieux trésors, parce que tous nous obtiendrons le royaume des cieux, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire soit au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LES STATUES

AU PEUPLE D'ANTIOCHE.

DIX-SEPTIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

Saint Chrysostome commence ce discours par remercier Dieu d'avoir suspendu les châtiments dont Antioche était menacée, et il loue le zèle que les moines et les solitaires déployèrent en cette circonstance. — Mais parce que les philosophes païens restèrent indifférents aux calamités publiques, il n'oublie pas de faire ressortir ce contraste, et en prend occasion d'exalter la charité chrétienne. — Cependant, comme Antioche perdait plusieurs de ses priviléges, et entre autres le titre de métropole, l'orateur montre que la véritable gloire d'une ville réside bien moins dans des titres honorifiques que dans le mérite et les vertus de ses habitants. — Sous ce rapport, Antioche peut se glorifier d'avoir la première donné aux disciples de Jésus-Christ le nom de chrétiens, d'avoir largement secouru l'Eglise de Jérusalem dans une grande famine, et d'avoir repoussé les doctrines erronées que des juifs voulaient y répandre. — Ce sont là des titres de gloire dont on ne peut la dépouiller; et il exhorte ses auditeurs à les maintenir par leur piété et leur religion.

1. Nous avons tous aujourd'hui un légitime motif de dire avec le Psalmiste : *béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, qui seul opère les merveilles!* (Ps. LXXI, 18.) Car ce que nous voyons est véritablement miraculeux, et au-dessus de toute prévision humaine. Antioche et toute sa population allait être submergée; déjà même l'abîme semblait l'engloutir, lorsqu'en un clin d'œil le Seigneur l'a sauvée du naufrage. Grâces lui soient donc rendues, et de ce qu'il a daigné apaiser la tempête, et de ce qu'il a voulu la permettre ! Oui, que nos lèvres bénissent la main qui nous a arrachés à la mort, et qui d'abord nous avait conduits à cette extrémité, et exposés à ce danger. C'est ainsi que saint Paul nous ordonne de rendre grâces en toutes choses. Car sous sa plume ces mots : *rendez grâces à Dieu en toutes choses* (I Thess. v, 18) comprennent non-seulement la délivrance de l'affliction, mais encore l'envoi même de cette affliction, *puisque tout coopère au bien de ceux qui aiment Dieu.* (Rom. VIII, 28.) Aussi devons-nous, en témoignage de reconnaissance pour la cessation de ces maux que nous n'oublierons jamais, nous adonner davantage à la prière, aux supplications et aux nombreuses pratiques de la piété. Lorsqu'éclata l'incendie de nos malheurs, je pensais moins à vous instruire qu'à vous porter à la prière; et aujourd'hui que cet incendie est éteint, je dis qu'il faut redoubler nos prières, répandre des larmes plus abondantes, et exciter en nos cœurs une componction plus vive, et travailler à notre salut avec un zèle plus ardent et une vigilance plus inquiète.

Et en effet, tel était l'excès de ces maux, que

par eux-mêmes ils nous retenaient malgré nous dans la vertu, et nous rendaient plus attentifs à nos devoirs. Mais aujourd'hui que ce frein salutaire s'est éloigné avec l'orage qui menaçait nos têtes, il est à craindre que nous ne retombions dans notre ancienne tiédeur, et que nous ne devenions lâches parce que nous sommes moins effrayés. L'on pourrait donc nous appliquer cette parole du Psalmiste : *Quand le Seigneur les frappait, ils le cherchaient; ils revenaient à lui, et l'imploraient avec ardeur.* (Ps. LXXXII, 38.) Aussi Moïse donne-t-il cet avis aux enfants d'Israël : *Lorsque vous vous serez nourris et rassasiés du fruit de vos champs et de vos vignes, souvenez-vous du Seigneur votre Dieu.* (Deut. VI, 12, 13.) Aujourd'hui donc vos dispositions paraîtront sincères, si votre piété se maintient : car vous savez que plusieurs ne voulaient y voir qu'un effet de la crainte et de l'appréhension du châtiment. Mais le meilleur moyen de vous en faire un mérite réel, est d'y persévérer.

L'enfant auquel on impose un maître sévère, est humble, modeste et retenu. Quoi d'étonnant ! il redoute l'œil du maître, et tous attribuent sa sagesse à cette crainte. Mais s'il continue à se montrer tel, lorsqu'il est affranchi de toute surveillance, on lui fait honneur même des vertus de sa jeunesse. Imitons cet exemple, et persévérons dans nos pieuses dispositions, afin que le Seigneur puisse louer le zèle de notre première conversion. Nous avons craint les derniers malheurs, le pillage de nos biens et l'incendie de nos maisons. Antioche allait disparaître de la face de la terre, ses monuments devaient être détruits, et l'on s'apprêtait à promener la charrue sur leurs débris. Mais voici que tout s'est borné à une terrible attente, et que ces menaces ne se sont pas réalisées. Bien plus, le Seigneur ne s'est point contenté de nous sauver miraculeusement de cet imminent péril, il a voulu y ajouter un nouveau bienfait, et répandre sur cette ville une gloire nouvelle : c'est ainsi que l'appréhension seule du malheur nous a rendus meilleurs. Comment ? je vais le dire.

Les commissaires de l'empereur envoyés pour informer contre les séditieux avaient dressé leur redoutable tribunal, et ils se préparaient à punir sévèrement les coupables. Tous, nous n'attendions que les supplices et la mort, lorsque les solitaires qui peuplent les montagnes voisines montrèrent quelle est la charité chrétienne. Dès qu'ils aperçurent l'orage qui de tous côtés enveloppait cette ville, d'eux-mêmes, et sans être appelés, ils s'empressèrent de quitter ces grottes et ces cavernes où depuis tant d'années ils vivaient morts au monde : ils parurent donc parmi nous comme des anges descendus du ciel, et l'on eût dit qu'Antioche était devenue un véritable paradis, parce qu'on rencontrait partout ces pieux anachorètes; leur présence seule était pour nous tous, au milieu de la douleur et de l'effroi général, un puissant motif de consolation et de résignation chrétienne ; et en effet, qui eût craint encore la mort en les voyant, et qui n'eût méprisé la vie ?

Mais la pieuse hardiesse de leurs paroles n'était pas moins admirable; ils abordaient les commissaires avec une généreuse intrépidité, et sollicitaient la grâce des coupables. Tous étaient prêts à répandre leur sang, et à donner leur vie plutôt que de ne pas arracher aux supplices ceux qui étaient déjà emprisonnés ; ils protestaient donc qu'ils ne se retireraient point qu'ils n'eussent obtenu le pardon des coupables, ou du moins la permission de les accompagner à la cour. Notre empereur, disaient-ils, est chrétien, pieux et compatissant, et nous sommes certains de le réconcilier avec la criminelle Antioche, c'est pourquoi nous ne vous permettons ni de tremper votre glaive dans le sang de ses habitants, ni de faire tomber une seule tête. Voulez-vous rejeter nos prières? eh bien ! nous mourrons avec nos frères. Le crime d'Antioche est grand, nous l'avouons, mais il n'est pas au-dessus de la clémence impériale. Tel était leur langage, et l'un d'eux ajouta cette parole pleine de sens et de sagesse : Les statues renversées sont déjà relevées et remises dans leur premier état, et la sédition a été promptement réprimée; mais si vous faites périr l'homme, créé à l'image de Dieu, comment pourrez-vous rétablir cette image ? Ressusciterez-vous les morts, et rendrez-vous la vie à des cadavres ?

2. C'est ainsi qu'ils s'exprimaient avec une généreuse liberté; mais qui ne s'en étonnerait, et qui n'admirerait ce noble dévouement? nous avons vu la mère d'un condamné s'élancer, la tête nue et les cheveux épars, au-devant d'un des juges, saisir son cheval à la bride, traverser la place publique et entrer avec lui dans la salle du tribunal. Tous, nous en avons été comme stupéfaits, et tous, nous avons admiré

cet héroïsme de l'amour maternel. Mais combien plus admirable encore est celui de ces pieux solitaires. Et en effet, quand cette femme eût péri pour sauver son fils, quoi d'étonnant? nous savons quelle est l'énergie de la nature, et quelle est la force invincible du cœur d'une mère. Mais nous ne sommes point les enfants de ces généreux solitaires, et ils ne nous ont point élevés; ils ne nous connaissaient même pas de nom, et ils n'avaient eu avec nous aucun rapport social. Seulement ils ont appris que nous étions malheureux, et aussitôt ils nous ont aimés jusqu'à donner pour nous mille vies, s'ils les eussent possédées. Ne m'objectez point qu'ils n'ont pas été mis à mort, et qu'ainsi ils n'ont point répandu leur sang, car ils se sont exprimés devant les juges avec cette hardiesse qui suppose des hommes résolus à mourir. Oui, ils sont descendus de leurs montagnes pleins de ces généreuses dispositions; et s'ils ne se fussent préparés à la mort, eussent-ils jamais parlé avec une telle intrépidité, et eussent-ils montré un tel courage! ils ne cessaient chaque jour d'assiéger la porte du prétoire pour arracher les condamnés aux mains des bourreaux.

Mais où se cachaient alors ces philosophes païens, à la longue barbe et au long manteau? ces philosophes qui marchent, gravement appuyés sur un bâton, impudents cyniques, inférieurs même aux petits chiens qui sous nos tables mangent les miettes du festin, et vils esclaves de leur ventre? ils avaient tous quitté la ville; ils s'étaient tous retirés, et se tenaient blottis dans le creux des cavernes. Cependant nos pieux solitaires, eux qui prouvent par leurs actions quelle est l'excellence de leur philosophie, n'ont pas craint de se montrer sur nos places publiques comme s'il n'y eût eu aucun danger à paraître dans l'infortunée Antioche. Les citoyens fuyaient vers les montagnes et les déserts, et les habitants du désert accouraient vers la ville. Leur conduite confirmait ainsi cette vérité, que je n'ai cessé de vous répéter depuis quelques jours, savoir, que ni le fer, ni le feu ne sauraient effrayer l'homme réellement vertueux. Car sa sagesse l'élève au-dessus de tous les événements heureux ou malheureux, la prospérité ne l'amollit point, et l'adversité ne peut ni le décourager, ni l'abattre; mais toujours égal à lui-même, il déploie toujours la même énergie et le même courage.

Eh! qui n'eût reculé devant les difficultés de notre situation? Les citoyens les plus puissants et les plus riches, et ceux même qui étaient le plus en faveur auprès du prince, abandonnaient leurs maisons, et ne songeaient qu'à sauver leur vie. Toute relation d'amitié ou de parenté avait cessé; en sorte que sous la pression des malheurs présents on ne connaissait plus personne, et que l'on cherchait à n'être connu de personne. Mais nos pieux solitaires, hommes pauvres et qui ne possédaient qu'une méchante tunique, hommes rustiques et qui ne présentaient qu'un grossier extérieur, hommes étrangers à la société et qui n'habitaient que les montagnes et les forêts surent alors allier le courage du lion à la sagesse et à la prudence du philosophe; ils parurent donc au sein d'Antioche tremblante et épouvantée, et quelques jours, que dis-je? quelques instants leur suffirent pour dissiper la frayeur générale. On cite de vaillants guerriers qui ont mis en fuite leurs ennemis par leur seule présence et le son de leur voix, sans même en venir aux mains: et c'est ainsi que le même jour a vu ces pieux anachorètes descendre de leurs montagnes, intercéder en notre faveur, dissiper nos craintes et regagner leurs solitudes. Tel est le triomphe de la philosophie que Jésus-Christ est venu enseigner aux hommes.

Et pourquoi parler ici des riches et des puissants, puisque les commissaires impériaux, quoique investis de pleins pouvoirs, avouaient à ces pieux solitaires qu'il ne leur était pas libre d'accorder à leurs prières le pardon des coupables? Il est également criminel et dangereux, disaient-ils, d'outrager l'empereur et de laisser impunis ceux qui l'ont outragé, mais la puissance de ces hommes divins surmonta tous les obstacles; et ils supplièrent avec tant de magnanimité et de persévérance qu'ils obtinrent des juges une faveur qui excédait leur pouvoir. Déjà plusieurs coupables étaient saisis: eh bien! ils amenèrent les magistrats à suspendre toute sentence capitale, et à renvoyer toute l'affaire à la décision de l'empereur, car ils assuraient que celui-ci ne pourrait leur refuser la grâce des séditieux; et déjà ils se préparaient à partir pour se présenter à la cour. Mais les commissaires, par considération pour leurs vertus, et par admiration de leur généreux dévouement, ont voulu leur épargner les fatigues d'un aussi long voyage; ils se sont donc chargés de déposer eux-mêmes

au pied du trône leur humble supplique, et ils sont partis, nous faisant espérer de la part de l'empereur une amnistie générale : c'est la grâce que nous attendons tous.

D'ailleurs, ces pieux solitaires qui pendant la première instruction de cette affaire avaient fait entendre des paroles si pleines de sagesse, n'ont pas écrit des lettres moins touchantes ; ils ont supplié l'empereur de nous pardonner, et ils ont offert leurs têtes, s'il voulait absolument frapper quelques victimes. Tel est le sens des lettres qu'emportent les commissaires, et elles feront plus d'honneur à notre ville que mille couronnes. Le récit de cette héroïque conduite parviendra jusqu'à l'empereur ; la capitale l'apprendra, et bientôt l'univers entier saura qu'Antioche compte parmi ses habitants de pieux solitaires qui rappellent la généreuse intrépidité des apôtres. La lecture de ces lettres révélera à toute la cour la magnanimité de leurs sentiments : tous les admireront, et tous vanteront le bonheur de cette ville. Ainsi se dissiperont à notre égard les soupçons et la malveillance, et l'on saura que la sédition est bien moins le fait des habitants d'Antioche que celui de quelques étrangers et vagabonds. Oui, le témoignage de ces pieux solitaires attestera hautement le calme et la retenue de nos mœurs.

Ne nous livrons donc point, mes chers frères, à une sombre tristesse, et tout au contraire affermissons-nous dans une bonne espérance. Car si déjà la sainte hardiesse de quelques hommes a pu détourner ce premier orage, que ne pourra achever une pieuse confiance en Dieu ! Au reste, l'événement de ce jour sera notre réponse aux païens quand ils voudront nous vanter leurs philosophes ; et en effet, la conduite de ceux qui parmi eux se parent de ce nom, montre bien que toute la vertu de leurs anciens sages n'a été qu'une fable et un mensonge, mais la fermeté de nos pieux solitaires confirme tout ce qu'on nous raconte de Pierre et de Jean, de Paul et des autres apôtres. Parce qu'ils ont succédé à leur piété, ils ont déployé le même courage ; et parce qu'ils ont été instruits à la même école, ils ont imité leurs vertus ; ainsi il n'est plus besoin de recourir à l'histoire pour démontrer l'héroïsme des apôtres ; les faits eux-mêmes parlent assez haut, et les disciples attestent la vertu de leurs maîtres. De même aussi il est inutile de beaucoup parler pour réfuter les fables du paganisme et montrer toute la stérilité de sa philosophie. Ce que nous voyons aujourd'hui, et qu'on raconte des temps anciens prouve évidemment que dans ces prétendus sages tout a été mensonge, mise en scène et hypocrisie.

Mais il est juste de dire que nos prêtres n'ont pas déployé moins d'intrépidité que les solitaires, et qu'à leur exemple ils se sont dévoués à notre salut. L'un d'eux se rendait au camp des prétoriens, résolu d'y mourir martyr de sa charité envers vous, s'il ne pouvait fléchir l'empereur. Les autres demeurant ici, se joignaient à nos pieux anachorètes et s'efforçaient avec eux de retenir les juges. Ils ne leur permettaient point d'entrer dans le prétoire qu'ils n'eussent promis de surseoir à toute condamnation ; et lorsqu'ils se refusaient à faire cette promesse, ils insistaient de nouveau avec une sainte hardiesse. Mais quand les juges y consentaient, ils se jetaient à leurs genoux, et leur baisaient les pieds et les mains. C'est ainsi que tour à tour ils se montraient pleins de hardiesse et d'humilité. Et en effet dans eux la hardiesse n'était pas orgueil : on le vit bien, quand ils ne rougirent point de se jeter aux genoux des juges et de baiser leurs pieds. Mais aussi leurs premiers actes de hardiesse prouvaient que cette humilité n'était point en eux une vile flatterie, et qu'elle ne partait ni d'une basse servilité, ni d'un oubli de dignité. A ces premiers avantages de nos malheurs, se joignent encore ces exemples de modestie et de charité qui semblent avoir transformé Antioche en un monastère. Des statues d'or érigées sur ses places publiques lui seraient un ornement moins brillant ; et aujourd'hui je la contemple toute rayonnante de gloire, parce qu'elle a su déployer ses propres richesses, et par la pratique des vertus chrétiennes, se dresser à elle-même des statues.

Mais déjà l'empereur a prescrit contre nous des mesures rigoureuses et sévères ! et d'abord, elles le sont peu en elles-mêmes, et puis elles ont aussi leur côté avantageux. Car dites-moi, en quoi consiste cette rigueur ? on a fermé le théâtre, on a interdit l'entrée du cirque, c'est-à-dire qu'on a momentanément tari les sources du vice et de la dépravation. Ah ! plût au ciel que jamais il ne fût permis de les rouvrir ! Et, en effet, c'est de ces sources que le mal s'infiltre dans Antioche, et c'est à ces eaux empoisonnées que s'abreuvent tous ceux qui sont

la honte de nos mœurs, et qui, vendant leurs applaudissements à de vils histrions, risquent leurs têtes pour trois oboles, et répandent parmi nous le trouble et la confusion. Tel est donc le sujet de votre tristesse, mon cher frère; mais vous devriez vous en réjouir et en remercier l'empereur. Car sa vengeance corrige nos vices, sa sévérité réforme nos mœurs, et sa colère relève nos vertus.

Vous vous plaignez encore de ce qu'on vous interdit les bains publics. Mais, en vérité, est-il si dur qu'une douce violence vous arrache à une vie de luxe et de délices pour vous ramener à une conduite réglée et chrétienne. Enfin vous vous attristez de ce qu'Antioche a perdu sa dignité première, et de ce que désormais elle ne sera plus nommée la métropole de l'Asie. Mais que devait donc faire l'empereur? approuver la sédition, et remercier les séditieux? Eh! qui ne l'eût blâmé de ne pas témoigner son indignation par quelque châtiment public? N'avez-vous pas observé que les pères usent d'une pareille sévérité à l'égard de leurs enfants? Ils les éloignent de leur présence et ils leur interdisent leur table. C'est ainsi qu'a agi l'empereur : il nous a imposé une punition qui, sans nous causer un grand mal, ne laisse point que d'être une utile correction. Au reste rappelez-vous ce que nous pouvions craindre ; comparez ensuite le châtiment à l'offense, et vous comprendrez quelle a été envers nous la bonté du Seigneur.

Vous vous plaignez donc de ce qu'Antioche a perdu sa gloire. Mais apprenez en quoi consiste la véritable gloire d'une ville, et vous saurez que les vices de ses habitants peuvent seuls la lui ravir; pensez-vous donc que la gloire d'une cité dépende de son titre de métropole, de la grandeur et de la beauté de ses monuments, du nombre des colonnes qui soutiennent ses vastes portiques, de ses places et promenades publiques, et du rang élevé qu'elle tient parmi les autres villes ? Non, sans doute ; car la vertu et la piété de ses habitants constituent seules sa véritable grandeur, son éclat et sa sûreté : en sorte que si ce double avantage lui manque, elle ne mérite plus aucune considération, quels que soient les priviléges dont le prince puisse la gratifier. Voulez-vous donc connaître la gloire d'Antioche et ses titres d'honneur ? je vais vous les détailler, afin de vous instruire et de vous exciter à une généreuse émulation. Eh bien ! quelle est la gloire de notre ville ? *C'est que ce fut à Antioche que les disciples reçurent le nom de chrétiens.* (Act. II, 26.) Elle ne partage cette gloire avec nulle autre ville, pas même avec Rome ; sous ce rapport elle peut défier l'univers entier, parce que la première elle s'est distinguée par l'ardeur de son amour pour Jésus-Christ, par son empressement à embrasser l'Evangile et sa constance à confesser la foi.

Voulez-vous connaître une autre gloire d'Antioche, et un autre de ses titres d'honneur ? La Judée était menacée d'une cruelle famine, et les chrétiens d'Antioche résolurent, chacun selon ses moyens, d'envoyer une abondante aumône à leurs frères de Jérusalem. (Act. II, 28, 29.) Voilà donc une seconde gloire, celle de la charité dans un temps de famine. La rigueur des temps ne resserra point leurs cœurs, et la crainte d'un malheur semblable ne refroidit point leur empressement. Ils prodiguèrent leur propre bien quand tous les autres devenaient avides et avares, et ils soulagèrent les indigents autour d'eux, et même au loin. Combien éclatèrent alors leur foi en Dieu, et leur charité à l'égard du prochain ! Voulez-vous connaître encore une troisième gloire d'Antioche ? Quelques juifs venus ici y apportèrent le trouble en introduisant les observances de la loi mosaïque. (Act. XV, 1.) Mais nos pères ne purent supporter cette doctrine mauvaise ; ils la rejetèrent, et s'étant réunis, ils députèrent à Jérusalem Paul et Barnabé ; c'est à ce sujet que les apôtres décrétèrent que désormais les prescriptions légales devaient cesser dans tout l'univers.

Telle est la gloire véritable d'Antioche, et tels les titres d'honneur qui lui assurent la dignité de métropole, non sur la terre, mais dans le ciel; tous les autres priviléges sont fragiles et incertains, car ils se bornent tous à la vie présente, et souvent même ils disparaissent avant elle, comme nous le voyons aujourd'hui. Ainsi une cité dont les habitants ne se distinguent point par leur piété, est à mes yeux un ignoble village, et même une caverne de voleurs. Et pourquoi parler d'une cité ? Je veux vous prouver que la vertu seule fait la gloire de l'homme, et je vous cite non l'exemple d'une ville quelconque, mais celui du temple de Jérusalem qui était le lieu le plus saint de la terre ; c'est dans ce temple que s'accomplissaient les cérémonies du culte, le sacrifice et la

prière ; il renfermait le saint des saints, l'arche du testament, les chérubins et l'urne d'or, témoignages éclatants de l'amour tout spécial du Seigneur envers le peuple juif. Là Dieu faisait entendre ses oracles, et inspirait ses prophètes. Ce temple était bien moins le chef-d'œuvre d'un art humain qu'un type émané de la sagesse éternelle ; les murs brillaient de l'éclat de l'or, et la perfection de l'art, qui relevait le prix de la matière, se joignait à elle pour en faire le temple unique de l'univers. Mais que parlé-je d'art, puisque la divine sagesse elle-même avait été l'architecte et le décorateur de cet incomparable édifice. Car Salomon en avait tracé le plan, et dirigé l'exécution, non d'après ses propres idées, mais selon la révélation dont le Seigneur l'avait favorisé. (III Rois, VI.) Cependant dès que ce temple si auguste, si admirable et si saint, fut déshonoré par les vices du peuple juif, il perdit toute sa gloire, et devint un lieu d'ignominie et de profanation ; aussi un prophète l'appelait-il, même avant la captivité, une caverne de voleurs et un repaire de bêtes féroces ; enfin il ne tarda pas à être livré à des mains barbares, immondes et étrangères.

Voulez-vous demander ces mêmes leçons à une cité opulente ? Que n'étaient pas Sodome et les villes voisines ? Les maisons privées et les édifices publics resplendissaient de beauté et de magnificence ; et toute la contrée était si riche et si fertile, qu'on la comparait au paradis terrestre. Les tentes d'Abraham étaient au contraire petites, humbles et sans défense. Eh bien ! quand la guerre éclata, les rois barbares prirent les villes munies d'épaisses murailles, en pillèrent les richesses, et en emmenèrent les habitants prisonniers. Mais ces mêmes rois ne purent soutenir l'attaque d'Abraham, qui habitait le désert ; et certes, ne nous en étonnons point, car ce patriarche avait une défense plus forte que la multitude des soldats et que l'épaisseur des murailles : la piété. Et vous aussi, si vous êtes chrétiens, vous avez une cité qui n'est pas sur la terre, et dont le Seigneur est lui-même l'ouvrier et l'architecte ; en vain posséderions-nous l'univers entier, nous ne sommes ici-bas que des étrangers et des pèlerins. Destinés à habiter le ciel, nous devons y tourner toutes nos pensées, et ne pas imiter les enfants qui méprisent les grandes choses, et estiment les petites.

La vertu fait donc la gloire et la force d'une ville bien plus que son étendue et sa population ; mais si vous appréciez beaucoup ce dernier avantage, considérez combien de gens impies, débauchés et scélérats y participent, et dès lors vous l'estimerez peu. Mais il n'en est pas ainsi de la vertu ; pour y prendre part, il faut être vertueux ; ainsi soyons raisonnables et ne nous attristons que d'avoir perdu la dignité de notre âme, et d'avoir par le péché offensé le Seigneur, notre commun Maître. Quant à l'état présent d'Antioche, loin de nous nuire, il peut, si nous savons en profiter, nous devenir très-utile ; et en effet, Antioche ressemble aujourd'hui à une vierge belle, libre et modeste. La crainte l'a rendue plus douce et plus soumise, et elle l'a délivrée de ces méchants qui sont les auteurs de tous nos maux. Séchez donc ces pleurs de femmes ; car sur la place publique on n'entend que ces plaintes : Malheur à toi, ô Antioche ! qu'est devenue ton ancienne gloire ? eh bien ! je ris de ces plaintes puériles, et je dis qu'elles n'ont ni sujet ni raison. Ce n'est pas aujourd'hui, c'est quand vous voyez des danseurs et des ivrognes, des blasphémateurs, des parjures et des menteurs, c'est alors que vous devez vous écrier : Malheur à toi, ô Antioche ! qu'est devenue ton ancienne gloire ?

Ainsi, lors même que le forum ne réunirait qu'un petit nombre d'habitants, pourvu qu'ils soient doux, sages et modérés, publiez hautement le bonheur de cette ville, ce petit nombre de citoyens vertueux lui fera honneur ; et au contraire une multitude vicieuse est toujours nuisible. *Quand le nombre des enfants d'Israël*, dit Isaïe, *serait égal à celui des grains de sable de la mer, les restes seulement seront sauvés.* (Is. X, 22.) Car le Seigneur n'a point égard à la multitude des coupables ; c'est ainsi encore que Jésus-Christ lui-même nomme malheureuse une ville, non parce qu'elle est peu peuplée, ou privée du titre de métropole, mais parce qu'elle est corrompue et vicieuse. Malheur à toi, *Jérusalem*, dit-il, *Jérusalem qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés !* (Math. XXIII, 37.) Eh ! de quelle utilité peut être une nombreuse population, si le vice règne parmi elle ? au contraire de quels maux n'est-elle point la source ? et en effet, quelles causes ont produit nos malheurs ? notre mépris de la vertu, notre relâchement dans la piété, et nos vices nombreux. A quoi ont servi à cette ville

sa gloire, la magnificence de ses édifices, et son titre de métropole? Si en présence de son crime un prince de la terre n'a point eu égard à ces divers avantages, et si même il l'en a dépouillée, combien seront-ils moindres encore aux yeux du Dieu souverain des anges et des hommes! Oui, au jour du jugement, il ne nous sera d'aucun secours d'avoir habité cette Antioche, métropole de l'Asie, et si célèbre par ses vastes portiques et ses nombreux priviléges.

Mais sans attendre ce jour, que vous sert aujourd'hui même d'habiter une métropole? Votre vie intérieure en est-elle plus douce, et ce titre d'honneur a-t-il augmenté votre aisance? Y trouvez-vous la consolation de vos chagrins, la guérison de vos maladies et la correction de vos mœurs? Il est temps, mes chers frères, d'agir sérieusement, et de ne pas nous régler sur l'opinion du vulgaire : apprenons donc en quoi consiste la véritable gloire d'une ville, et comment elle peut mériter le titre de métropole. Sans doute j'espère bien qu'Antioche n'a point à jamais perdu ce titre, et qu'il lui sera rendu, car notre empereur est bon et miséricordieux. Mais je veux qu'alors même vous n'en paraissiez ni plus fiers, ni plus orgueilleux, et que vous n'en preniez point occasion d'en estimer davantage cette ville. Voulez-vous donc faire l'éloge d'Antioche? ne me vantez point les bosquets de Daphné, ni le nombre et la hauteur de leurs cyprès; le jaillissement des eaux, la multitude des habitants, la liberté de se promener sur les places publiques jusqu'à une heure avancée de la nuit, ni l'abondance des marchés, car tous ces avantages se rapportent à la satisfaction des sens, et se bornent à la vie présente. Mais c'est glorifier Antioche que de publier les vertus de ses habitants, la douceur de leurs mœurs, leurs aumônes, leurs veilles saintes, leur modestie et leur sagesse. Un désert dont les habitants possèdent cette réunion de vertus brille au-dessus des cités les plus fameuses; et toute ville dont les citoyens en sont dépourvus, descend au rang d'un ignoble village.

Et maintenant appliquons ces règles non plus aux cités, mais aux hommes. Voyez-vous un homme d'une belle et florissante corpulence, d'une taille élevée et d'une haute stature, ne vous pressez point de l'admirer; attendez de connaître ses qualités intérieures, et jugez de la beauté du corps par les vertus de l'âme. David était petit, faible et sans armes (I Rois, XVII), et toutefois cet homme, si peu avantagé à l'extérieur, vainquit la nombreuse armée des Philistins, et d'un seul coup renversa ce géant qui se mouvait comme une tour menaçante; il le renversa non avec la lance, l'arc ou l'épée, mais avec la fronde. Aussi le Sage nous dit-il : *Ne louez point l'homme de sa beauté, et ne le méprisez pas à son aspect : car l'abeille est petite entre tout ce qui vole, et son miel est supérieur aux fruits les plus doux.* (Eccl. XI, 2, 3.)

Voilà quel jugement nous devons porter sur les villes et sur les hommes. Du reste, excitons-nous sagement les uns les autres à remercier le Seigneur de nos maux passés, et de notre tranquillité présente, mais n'oublions point de lui demander instamment qu'il délivre les prisonniers, et qu'il ramène les exilés : ce sont des frères qui ont couru les mêmes dangers que nous, et qui ont soutenu les mêmes tempêtes. Supplions donc la miséricorde divine de permettre qu'ils trouvent également avec nous le calme et le port. Qu'on ne dise point : peu m'importe! je suis hors de tout danger; que me fait la perte de celui-ci, ou la mort de celui-là? Une telle dureté irriterait le Seigneur contre nous. Mais bien plutôt affligeons-nous comme si nous étions nous-mêmes dans le malheur, et prions avec le même soin que nous le ferions alors, ce sera suivre ce conseil de l'Apôtre : *Souvenez-vous de ceux qui sont dans les chaînes, comme les partageant, et de ceux qui souffrent, comme étant vous-mêmes dans un corps mortel; pleurez avec ceux qui pleurent, et compatissez à ceux qui sont humiliés.* (Héb. XIII, 3; Rom. XII, 15, 16.) Cette sympathie nous sera utile à nous-mêmes, car rien ne plaît autant à Dieu que la charité qui nous fait embrasser avec une pieuse ardeur les intérêts de nos frères.

Enfin demandons au Seigneur qu'il fasse cesser les maux présents, et qu'il nous épargne ceux de l'avenir; les peines de la vie présente, quelque grandes qu'elles soient, sont supportables, ne serait-ce que parce qu'elles doivent finir; au contraire les supplices de l'enfer sont inévitables et éternels; mais à ce motif de patience joignons la résolution de ne plus retomber dans les mêmes péchés, de peur qu'un nouveau pardon nous soit refusé. C'est pourquoi ici, et dans l'intérieur de nos maisons, aimons à nous prosterner en la présence du

Seigneur, et écrions-nous : *Vous êtes juste dans toute votre conduite à notre égard, et toutes vos œuvres sont véritables.* (Dan. III, 27.) Si nos péchés s'élèvent contre nous, faites-nous grâce à cause de votre nom, et ne permettez pas que nous retombions dans nos anciens malheurs. *Ne nous laissez donc point succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal.* (Matth. VI, 13.) Car c'est à vous qu'appartiennent la puissance et la gloire, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LES STATUES

AU PEUPLE D'ANTIOCHE.

DIX-HUITIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

Dans ce discours, saint Chrysostome blâme d'abord la joie trop bruyante que plusieurs faisaient éclater parce que la moitié du carême était passée, et il dit qu'on ne doit s'en réjouir qu'en proportion du profit spirituel qu'on en a retiré. — Il explique ensuite ces paroles de saint Paul : « Réjouissez-vous toujours; » et il prouve que ni les richesses, ni les honneurs, ni la santé, ni toutes les prospérités temporelles ne peuvent donner une joie pure et véritable. — Cette joie n'appartient qu'au chrétien fidèle à la loi du Seigneur. — Sans doute l'Apôtre nous dit « qu'il est dans une grande tristesse; » mais cette tristesse sainte est bien supérieure à tous les plaisirs du monde, parce qu'elle trouve une consolation inépuisable dans l'espérance des biens éternels. — Cette tristesse de l'Apôtre se rapporte aussi à ce sentiment du cœur qui fait que nous nous affligeons des fautes et des malheurs de nos frères. — L'orateur prend de là occasion de se plaindre de ce que, tandis que les magistrats étaient encore retenus en prison et peut-être à la veille d'une condamnation capitale, on voyait le peuple se livrer aux jeux et aux plaisirs.

1. On ne voit que des gens qui se réjouissent et qui s'écrient : Victoire! tout est gagné, la moitié du carême est passée. Or je les exhorte moins à se féliciter de ce qu'ils ont atteint la mi-carême, qu'à considérer s'ils ont diminué de moitié le nombre de leurs péchés. Alors leur joie sera légitime, puisqu'ils auront un juste motif de se réjouir. Car ce que l'Eglise cherche, et ce qu'elle se propose dans l'institution du carême, c'est de détruire nos vices. Nous ne devons donc point achever le jeûne tels que nous l'avons commencé, mais nous devons nous présenter aux solennités saintes, purifiés de nos fautes, et corrigés de nos mauvaises habitudes. S'il en est autrement, le jeûne nous est plus nuisible qu'utile. Ainsi réjouissons-nous non d'avoir achevé la première moitié du carême, car c'est peu de chose, mais de l'avoir sanctifiée par la pratique des bonnes œuvres. Quand les jours du jeûne seront passés, les fruits de celles-ci subsisteront encore. C'est ainsi que l'utilité de l'hiver ne se reconnaît que lorsqu'il a cessé. Alors seulement les moissons verdoyantes et les arbres chargés de feuilles et de fruits proclament à tous les yeux ses grands avantages. Il doit en être de même dans l'ordre spirituel. Durant ces jours de jeûne les pluies abondantes de la grâce ont inondé nos âmes, comme les pluies de l'hiver inondent la terre; nous avons reçu les enseignements répétés de la doctrine et la semence des vertus; nous avons même arraché les épines d'une vie molle et efféminée. Continuons donc de si heureux commencements, afin que les bons résultats du jeûne survivent à la cessation du carême. L'avantage que nous en aurons retiré nous empêchera de l'oublier.

Ce sera aussi le moyen d'en prévoir le retour avec plaisir. Car j'en connais plusieurs qui par lâcheté redoutent déjà le carême prochain, et d'autres qui disent que cette crainte les empêchera de goûter aux fêtes de Pâques les joies

d'une pieuse allégresse. Y a-t-il une plus grande faiblesse? et quel en est le principe? C'est que nous faisons consister le jeûne bien plus dans l'abstinence des viandes que dans la réformation de nos mœurs. Mais si durant ces jours nous réalisions quelques progrès dans la vertu, nous en désirerions la continuation : et parce que le jeûne serait pour nous un temps fertile en bonnes œuvres, nous le trouverions toujours trop court; aussi son retour ne nous causerait-il ni tristesse, ni inquiétude. Et, en effet, rien ne saurait contrister le chrétien dont la conscience est bien disposée, et qui veille au salut de son âme. Il jouit même d'une joie pure et inaltérable.

C'est une vérité que saint Paul nous apprend aujourd'hui quand il nous dit : *Réjouissez-vous dans le Seigneur; je vous le dis de nouveau, réjouissez-vous.* (Philip. IV, 4.) Plusieurs, je le sais, ne comprennent point ce langage; et ils demandent comment l'homme peut toujours se réjouir. Il est facile, me dira-t-on, d'éprouver quelques joies passagères; mais une joie inaltérable, c'est impossible, car la douleur est le triste apanage de l'humanité. Un père pleure son fils, un époux, son épouse, un ami, le plus sincère des amis, et celui qu'il aimait plus qu'un frère. L'un perd sa fortune, et un autre tombe malade. Celui-ci est lésé dans ses biens, ou blessé dans son honneur. Enfin la famine, la peste, les taxes excessives, les embarras des affaires domestiques et mille autres maux qu'il serait impossible d'énumérer nous pressent et nous assiégent au dehors et au dedans. Comment donc se réjouir toujours? Oui, il est possible de le faire, ô homme! autrement l'Apôtre si éclairé dans les choses spirituelles, ne l'eût jamais ni proposé, ni conseillé.

Apprenez donc aujourd'hui, comme je vous l'ai dit souvent, et comme je vous le redirai, apprenez une vérité que le christianisme seul peut nous enseigner. Tous les hommes désirent la joie et le plaisir; et tous ils rapportent à ce but leurs discours et leurs actions. Le marchand affronte les périls de la mer pour s'enrichir, l'avare entasse l'or pour jouir de ses trésors, le soldat combat, le laboureur sème et l'ouvrier travaille pour arriver à la joie et au plaisir. L'ambitieux lui-même ne recherche la gloire et les dignités que pour s'y complaire, et il ne veut s'y complaire que parce qu'il espère y trouver une douce jouissance. En un mot c'est l'unique but que chacun se propose, et auquel chacun tend par des routes diverses. Ainsi tous les hommes recherchent la joie et le plaisir, mais tous ne peuvent y parvenir; car la plupart ignorent le chemin qui nous y conduit. Plusieurs s'imaginent qu'on les rencontre dans les richesses et l'opulence. Mais si elles donnaient le bonheur, le riche ne connaîtrait jamais la douleur, ni l'affliction. Et cependant combien de riches qui trouvent la vie insupportable, qui désirent la mort à la moindre adversité, et qui, profondément abattus, souffrent leurs maux avec plus d'impatience que les autres hommes.

Ne me vantez point leurs festins, leurs flatteurs, leurs parasites, mais considérez les maux inséparables des richesses, les haines et les calomnies, les périls et les dangers. Ajoutez encore que pour comble d'infortune, les riches, qui ne prévoient jamais l'adversité, ne savent la supporter, ni en sages philosophes, ni en généreux chrétiens. Aussi combien de disgrâces, légères en elles-mêmes, leur deviennent dures et insupportables! Le pauvre, au contraire, trouve que les maux les plus rudes lui sont doux, parce qu'il en a l'expérience et l'habitude. Car nos souffrances sont grandes ou petites, moins en elles-mêmes que par suite de nos dispositions. En voulez-vous une preuve? elle est sous vos yeux; et il suffit de considérer l'état d'Antioche. Tous les pauvres n'ont rien à craindre; le simple peuple est en sûreté et jouit d'une heureuse tranquillité. Mais les magistrats et les riches qui nourrissaient des chevaux, qui disputaient le prix des courses, et qui étaient à la tête des affaires, sont aujourd'hui prisonniers et redoutent une condamnation capitale. On les rend responsables de la sédition : aussi vivent-ils dans une crainte continuelle; et leur malheur est extrême, moins encore par la grandeur même du danger que par le sentiment d'une prospérité qui n'est plus. Ils l'avouent eux-mêmes, car lorsqu'on les exhorte à supporter leur sort avec courage et fermeté, ils répondent que jamais ils n'avaient prévu une telle infortune, et qu'ils ont d'autant plus besoin de consolation qu'ils ne sauraient la supporter même en sages philosophes.

2. D'autres établissent le souverain plaisir dans la santé; mais ils se trompent également. Or, n'en voit-on pas qui se portent très-bien, et qui se souhaitent mille fois la mort, parce

qu'ils ne peuvent endurer une injure. D'autres font reposer le véritable bonheur dans la gloire, les dignités, les charges et les adulations de la multitude. Mais ils s'abusent étrangement; et en effet, sans nous arrêter aux pouvoirs subalternes, remontons par la pensée jusqu'au pouvoir suprême. Hélas! le trône lui-même est entouré de mille chagrins, et le prince qui s'y asseoit voit ses douleurs se multiplier en raison même de l'éclat de sa couronne. Faut-il signaler au dehors la guerre, le sort des combats et les insultes des barbares, et au dedans les embûches et les périls de la cour? Combien de princes qui ont évité les traits de l'ennemi, et qui n'ont pu échapper au poignard de leurs propres gardes! Enfin l'océan a moins de flots et de vagues que les souverains n'ont d'inquiétudes.

Mais puisque la royauté ne saurait nous mettre à l'abri des chagrins, quelle autre condition pourrait le faire? les hommes y sont impuissants, et la pratique seule de cette courte et simple parole de l'Apôtre peut nous ouvrir ce riche trésor. Aussi, sans nous égarer en de longs discours, ni en des sentiers détournés, méditons directement sa pensée; elle nous indiquera la route droite et facile du vrai bonheur; car l'Apôtre ne dit pas simplement: Réjouissez-vous toujours; mais il exprime la cause et le motif de cette joie, en ajoutant: *Réjouissez-vous dans le Seigneur.* C'est qu'en effet aucun accident fâcheux ne peut contrister celui qui se réjouit dans le Seigneur. Toutes nos autres joies sont passagères, incertaines et inconstantes; et leur possession elle-même ne peut nous donner assez de bonheur pour éloigner et dissiper les tristesses qui naissent de toutes parts. Mais la crainte de Dieu nous offre le double avantage d'être stables et immuables, et de réunir en nous tant de joies, que nous en perdons même le sentiment de nos maux; et en effet, le chrétien qui a la véritable crainte de Dieu, et qui se confie en lui, possède le principe de tout bonheur, et la source de toute joie. Une faible étincelle qui tombe dans la mer s'éteint immédiatement; et de même pour l'homme qui craint Dieu, toute tristesse s'abîme et disparaît dans un océan de joie.

Certes, c'est un étonnant spectacle que de voir cet homme persister dans la joie au milieu de mille sujets de tristesse. S'il n'éprouvait aucune contrariété, il aurait peu de mérite à se réjouir; mais nous l'admirons parce qu'il se montre supérieur aux plus fâcheux accidents, et qu'il est joyeux au sein même de l'adversité. Qui regarderait comme miraculeuse la conservation des trois jeunes Hébreux, s'ils n'eussent été jetés dans la fournaise? mais ce qui nous surprend, c'est qu'après être restés longtemps au milieu des flammes, ils en sortirent sains et saufs comme s'ils n'y eussent point été exposés. Nous devons juger les saints d'après ces mêmes principes. Supposons qu'ils ne soient jamais éprouvés, et leur joie n'aura pour nous rien d'étonnant. Mais un prodige véritablement au-dessus des forces de la nature humaine, est de trouver le calme et la tranquillité du port au milieu des écueils et des flots.

Jusqu'ici je vous ai prouvé qu'en dehors de la vie chrétienne on ne saurait rencontrer le vrai bonheur; et maintenant je veux vous démontrer que cette vie ne peut être que nécessairement heureuse. Puissé-je, en vous révélant ses avantages, vous exciter à la retracer dans votre conduite! Donnez-moi un chrétien vertueux, et qui a pour lui le témoignage d'une bonne conscience; qui aspire à la possession des biens du ciel, et qui se repose en cette heureuse espérance: quel accident, je vous le demande, pourrait l'attrister? La mort est sans doute le plus intolérable de tous les maux. Mais son attente le réjouit, loin de l'affliger; car il sait que la mort est le terme de ses peines, et la voie qui conduit à la couronne et à la récompense les généreux athlètes de la vertu et de la piété. Pleurera-t-il immodérément la perte prématurée de ses enfants? Non, il saura la supporter avec cette grandeur d'âme qui dira, comme Job: *Le Seigneur me les avait donnés, le Seigneur me les a ôtés; il est arrivé ce qui a plu au Seigneur; que le nom du Seigneur soit béni!* (Job. I, 21.) Mais si ni la mort elle-même, ni la perte de ses enfants ne sauraient profondément attrister ce chrétien, combien moins encore la ruine de sa fortune, les outrages, les calomnies et les maladies pourraient-elles blesser ce grand cœur et ce noble esprit!

C'est ainsi que les apôtres se montraient comme insensibles au supplice des verges; et cette insensibilité qui nous étonne est cependant moins admirable que la joie dont ce supplice lui-même devenait pour eux la cause et l'occasion; car ils s'en allèrent pleins de joie

hors du conseil, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir cet outrage pour le nom de Jésus. (Act. v, 41) Quel traitement et quelles injures peuvent donc contrister un chrétien qui a appris à l'école de Jésus-Christ, à se réjouir des outrages! *Réjouissez-vous*, dit-il, *et tressaillez d'allégresse lorsque les hommes diront faussement de vous toute sorte de mal à cause de moi, parce que votre récompense est grande dans les cieux.* (Matth. v, 11, 12.) Est-il affligé par la maladie? il entend cette voix et ces avis du sage : *Au jour de la maladie et de la pauvreté, confiez-vous au Seigneur, car l'or s'épure par la flamme, et les hommes que Dieu accepte passent par le feu de la tribulation.* (Eccli. II, 4, 5.) Mais puisque la mort, la perte des biens, les douleurs du corps, l'ignominie, l'injure, et toute autre adversité réjouissent ce chrétien, loin de le contrister, où trouverait-il un sujet de peine et de chagrin?

Eh quoi! me direz-vous, est-ce que les saints ne connaissent pas l'affliction, et l'Apôtre lui-même ne dit-il pas : *Une profonde tristesse est en moi, et une douleur continuelle dans mon cœur ?* (Rom. IX, 2.) Mais c'est en cela qu'éclatent les merveilles de la grâce ; car la tristesse de l'Apôtre lui était une source de mérite et de joie. Les verges l'affligeaient bien moins qu'elles ne le réjouissaient, et de même sa tristesse embellissait sa couronne. Dans le monde, qui le croirait? la tristesse et la joie sont également dangereuses ; et dans le christianisme, au contraire, la joie et même la tristesse sont des trésors de bonheur. En voulez-vous un exemple? dans le monde souvent on se réjouit du malheur de son ennemi, et cette joie cause notre perte. Mais le vrai chrétien s'afflige de la chute de son frère, et cette tristesse lui concilie les grâces et l'amitié du Seigneur.

Vous voyez donc que la tristesse selon Dieu est meilleure et plus utile que la tristesse selon le siècle. L'Apôtre s'affligeait de ce que les hommes péchaient, et ne croyaient pas en Dieu ; aussi son affliction lui devenait-elle grandement méritoire, et pour achever de vous convaincre de ce paradoxe que la douleur soulage l'âme affligée, et relève l'esprit abattu, n'est-il pas vrai que si vous empêchiez une mère de pleurer la mort d'un fils chéri, et de se répandre en larmes et en gémissements, vous la jetteriez dans le désespoir et la mort? Permettez-lui au contraire de donner un libre cours à sa douleur, et elle en recevra un véritable soulagement. Mais ne nous étonnons point qu'il en soit ainsi d'une mère, puisque le prophète Isaïe nous présente le même phénomène : *Laissez-moi*, s'écrie-t-il souvent, *et je pleurerai amèrement. Ne cherchez pas à me consoler, car je pleure les malheurs de la fille de mon peuple.* (Isa. XXII, 4.) La tristesse soulage donc fréquemment une vive douleur, et si l'infidèle l'éprouve, à plus forte raison le chrétien en fait-il l'heureuse expérience. C'est pourquoi l'Apôtre nous dit *que la tristesse selon Dieu produit pour le salut une pénitence stable.* (II Cor. VII, 10.) Ces paroles peuvent sembler obscures. En voici donc le sens. Si vous vous attristez de la perte de vos richesses, cette tristesse ne remédie à rien ; et si vous vous affligez de la maladie, cette affliction l'augmente au lieu de la diminuer.

3. C'est ainsi que j'en ai entendu plusieurs convenir de ce fait, et s'accuser eux-mêmes par cet aveu : De quoi m'ont servi mes chagrins? je n'ai recouvré ni mon bien ni ma santé. Mais la tristesse, qui a le péché pour sujet, expie ce péché, et par là nous procure une grande joie. Et de même celle qui se rapporte aux fautes de nos frères, nous console et nous excite à la vertu. Souvent aussi elle sert à les retirer du vice. Mais quand même ils ne se corrigeraient point, notre charité ne serait pas sans récompense. Faut-il vous prouver encore que cette tristesse du malheur de nos frères nous est toujours utile et salutaire, quoiqu'elle ne les convertisse point? Eh bien! écoutez le prophète Ezéchiel, ou plutôt Dieu lui-même qui parle par sa bouche. Le Seigneur avait envoyé une armée pour ruiner Jérusalem, incendier ses édifices, et passer ses habitants au fil de l'épée ; et voici qu'il parle ainsi à l'exécuteur de ses vengeances : *Marquez d'un signe sur le front les hommes qui pleurent et qui gémissent.* Il ordonne ensuite : *Que le massacre commence par le sanctuaire ;* mais il ajoute aussitôt : *Ne frappez aucun de ceux qui seront marqués de ce signe.* (Ezéch. IX, 4-6.) Pourquoi donc sont-ils épargnés, si ce n'est parce qu'ils pleurent et qu'ils gémissent sur des crimes qu'ils ne peuvent faire cesser ?

Dans un autre prophète, le Seigneur reprend plusieurs d'entre les Israélites de ce qu'ils s'abandonnent aux délices de la table et des plaisirs, et de ce qu'ils jouissent tranquillement du

repos et de la liberté, sans gémir sur ceux de leurs frères qu'ils voient traîner en captivité, et sans partager leur affliction. *Ils sont insensibles*, dit-il amèrement, *à la ruine de Joseph.* (Amos, VI, 6.) Sous le nom de Joseph, il désigne ici tout le peuple juif. Nous lisons également dans Michée cette parole de reproche : *L'habitant d'Enan n'est point sorti pour pleurer la ruine de la maison de son voisin.* (Mich. I, 11.) Car encore que les méchants soient punis avec justice, Dieu veut que nous compatissions à leur malheur ; et il nous défend de nous en faire un sujet de joie ou de raillerie. Lui-même nous dit en effet qu'il ne les punit qu'à regret, et qu'il ne se réjouit point de leurs maux, parce qu'*il ne veut point la mort du pécheur.* (Ezéch. XVIII, 23.) Nous devons imiter cette conduite du Seigneur, et gémir de ce que les pécheurs le contraignent à les punir justement.

Comprenez-vous maintenant les grands avantages de la tristesse selon Dieu? et puisque nos martyrs sont plus heureux que leurs bourreaux, et le chrétien persécuté et affligé que l'infidèle honoré et joyeux, quel motif aurions-nous de nous attrister? C'est pourquoi n'appelons heureux que ceux qui vivent selon le Seigneur. Et ce sont aussi les seuls auxquels l'Ecriture donne ce nom : *Heureux*, dit le Psalmiste, *l'homme qui n'est point entré dans le conseil de l'impie!* (Ps. I, 1.) *Heureux l'homme que vous avez instruit, ô mon Dieu, et auquel vous avez enseigné votre loi ! Heureux l'homme dont les voies sont pures : Heureux tous ceux qui se confient dans le Seigneur ! Heureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu!* (Ps. XCIII, 12 ; CXVIII, 1 ; II, 13 ; XXXII, 12.) *Heureux*, dit aussi le Sage, *celui qui ne condamne point sa conscience!* et le Psalmiste ajoute ! *Heureux l'homme qui craint le Seigneur.* (Eccli. XIV, 2 ; Ps. III, 1.) Enfin Jésus-Christ lui-même nous dit : *Heureux ceux qui pleurent, ceux qui sont humbles, ceux qui sont doux, ceux qui sont pacifiques, et ceux qui souffrent persécution pour la justice!* (Matth. V, 3-10.)

Ainsi nulle part l'Ecriture ne fait consister le bonheur dans les richesses, les honneurs et la gloire, et elle le place uniquement dans la vertu. Nous devons donc prendre la crainte de Dieu pour règle de nos actions et de nos souffrances : et si ce principe s'enracine profondément dans notre âme, non-seulement le repos et les honneurs, la gloire et les dignités, mais les persécutions même et les calomnies, l'injure et l'outrage, les supplices et généralement tous les maux, nous produiront les fruits abondants de la joie. Ne voyons-nous pas des arbres dont la racine est amère, nous donner les fruits les plus doux? et de même la tristesse selon Dieu n'enfante que plaisir et allégresse. Elles le savent bien, ces âmes qui prient avec douleur, et qui répandent les larmes de la pénitence. De quelles joies n'y sont-elles pas inondées ! Quelle pureté de conscience elles y trouvent ! Et avec quelles bonnes espérances elles s'en retirent ! c'est qu'en effet, et je ne puis trop le répéter, nos joies et nos tristesses viennent moins de la nature même des choses que de nos propres dispositions. Si celles-ci sont sagement réglées, nous aurons toujours dans le cœur un grand fonds de contentement. Les maladies du corps ont pour cause plutôt quelque désordre intérieur que l'intempérie de l'air, ou toute autre influence extérieure. Mais à plus forte raison il en est ainsi des maladies de l'âme. Car si celles du corps sont un apanage de notre nature, les autres ne dépendent que de notre volonté. Aussi quoique l'Apôtre eût souffert cette infinité de maux qu'on ne saurait énumérer, les naufrages et les persécutions, les violences et les embûches, les attaques des voleurs, et chaque jour mille périls de mort, il n'exprimait ni plaintes, ni murmures. Bien plus, il en tirait un sujet de gloire et un motif de joie : *Maintenant*, disait-il, *je me réjouis dans les maux que je souffre, et j'accomplis dans ma chair ce qui manque à la passion de Jésus-Christ.* Et encore : *je me glorifie dans mes tribulations.* (Colos. I, 24 ; Rom. V, 3.) Or, l'on ne se glorifie point d'une chose, si l'on ne s'y complaît.

4. Voulez-vous donc posséder la joie véritable? ne recherchez ni les richesses ou la santé, ni la gloire ou la puissance, ni les délices de la vie ou la somptuosité des festins, ni un vêtement de soie, ou le luxe des habits, ni de vastes domaines ou de magnifiques palais, ni en un mot aucune jouissance terrestre. Mais attachez-vous à la sagesse qui est selon Dieu, exercez-vous dans la pratique de la vertu, et quelque soit le malheur qui vous frappe aujourd'hui ou demain, il ne pourra vous attrister. Que dis-je, vous attrister ? Les divers accidents qui affligent la plupart des hommes vous seront une cause de joie. Car les supplices et la mort, les amendes et les calomnies, les chagrins

et tous les maux, quand nous les souffrons pour Dieu, et par principe d'amour, réjouissent surabondamment notre âme.

Certainement personne ne peut nous rendre malheureux si nous n'y travaillons nous-mêmes, non plus que personne ne saurait nous rendre heureux si nous n'y coopérons nous-mêmes avec le secours de la grâce. Et s'il faut vous prouver que l'homme heureux est uniquement celui qui craint le Seigneur, je n'interrogerai point l'histoire, mais les faits dont nous avons été témoins. Nous avons pu craindre quelque temps la ruine entière d'Antioche. Eh bien! les plus riches et les plus puissants de nos concitoyens osèrent-ils alors se montrer? ils avaient fui, et avaient abandonné cette ville malheureuse. Mais les solitaires et les moines qui craignaient Dieu sont accourus avec un pieux empressement, et ils ont dissipé l'orage. Nos maux présents et la menace d'une terrible vengeance ne purent ni arrêter leur dévouement, ni effrayer leur courage. Et quoiqu'ils fussent étrangers à la faute, et ainsi à l'abri de tout péril, ils se sont précipités d'eux-mêmes au milieu des flammes pour nous en retirer. Bien plus, ils ont couru à la mort, quelque terrible et quelque affreuse qu'elle soit pour tous, avec plus de joie que les hommes ne recherchent les honneurs et les dignités. C'est qu'ils savaient que ce grand acte de charité leur était éminemment glorieux : et ils ont prouvé par leurs œuvres que celui-là seul est heureux qui observe la loi divine. Car il ne redoute point l'inconstance de la fortune, et l'adversité ne saurait l'atteindre. Mais il jouit d'un calme inaltérable, et il se rit de tous ces accidents qui épouvantent les autres hommes.

Aujourd'hui nos premiers magistrats sont plongés dans la consternation, et chargés de fers au fond d'un noir cachot, ils redoutent à chaque instant une condamnation capitale. Mais nos pieux solitaires jouissent d'une joie pure et sereine, quelque soit le sort qui puisse les atteindre. Ils désirent même les supplices et la mort qui nous paraissent si terribles, parce qu'ils connaissent le but qu'ils se proposent d'atteindre, et parce qu'ils n'ignorent point quel bonheur les attend après cette vie. Et toutefois ce détachement de toutes les choses de la terre, et ce mépris de la mort n'étouffent point en eux une douloureuse sympathie pour nos maux. C'est en quoi leur charité devient plus méritoire. A leur exemple, concentrons tout notre zèle sur le salut de notre âme, et nul événement imprévu ne pourra nous troubler. Mais n'oublions pas nos prisonniers, et prions le Seigneur qu'il les délivre de tout péril de mort. Il pouvait, il est vrai, dissiper entièrement le danger, et en effacer jusqu'aux moindres traces, mais de crainte que nous ne retombions dans nos anciens déréglements, il ne veut que dessécher peu à peu le torrent de nos maux, afin de mieux nous affermir dans les voies de la piété. Car il n'est que trop vrai qu'on verrait renaître nos premiers désordres si l'orage se calmait soudain. Et en effet, nos malheurs ne sont point finis, la résolution de l'empereur nous est inconnue, nos magistrats sont dans les fers, et une foule de gens courent au fleuve pour s'y baigner. Ce ne sont sur ses bords que propos calomnieux, que danses lascives et que rendez-vous de courtisanes.

Mais ces gens-là ne sont-ils pas indignes d'excuse et de pardon? ou plutôt quelle peine et quel châtiment ne méritent-ils pas? une partie de nos magistrats est en prison, les autres sont en exil, on ignore quelle sera la décision de l'empereur, et vous vous livrez aux jeux, aux ris et aux danses. Mais, direz-vous, nous ne pouvons nous abstenir du bain. O réponse impudente! et parole mauvaise et insensée! combien y a-t-il d'années ou de mois que cette privation vous est imposée? les bains publics ne sont fermés que depuis vingt jours, et vous murmurez de dépit comme si cette défense remontait à une année. Mais pensiez-vous à vous plaindre, je vous le demande, lorsque vous trembliez de voir arriver les soldats, et que, craignant chaque jour les supplices et la mort, vous fuyiez dans les déserts, et vous cachiez sur le sommet des montagnes. Si quelqu'un vous eût alors proposé de vous soustraire à tout danger, pourvu que durant une année entière vous promissiez de vous abstenir du bain, avec quelle promptitude vous eussiez accepté cette condition. Et aujourd'hui qu'il convient de remercier le Seigneur qui a dissipé cet orage, vous l'outragez de nouveau par vos excès et vos désordres. Vos frayeurs sont calmées, et vous en prenez occasion de reprendre vos criminelles habitudes. Quoi! êtes-vous si insensibles aux sentiments de nos maux, que vous ne songiez qu'aux plaisirs du bain? quand ce plaisir vous serait permis, la mort, qui menace tant d'illustres citoyens devrait détourner de ces frivoles pen-

HOLBROOK LIBRARY
PACIFIC SCHOOL

sées ceux même qui n'appréhenderaient pas le même sort. Il s'agit ici d'une sentence de vie ou de mort, et vous ne songez qu'au plaisir du bain et aux délices de la vie!

Vous méprisez le danger parce que vous y avez échappé ; mais craignez de vous en attirer un autre plus grave encore, et de retomber sous le coup de menaces plus terribles ; votre état serait alors celui de cet homme dont parle l'Evangile. Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il revient, et trouvant la maison purifiée et ornée, il prend avec lui sept autres esprits plus méchants, et ils entrent dans l'âme de cet homme, et son dernier état devient pire que le premier. (Luc II, 24-26.) Craignons donc, nous aussi, que notre négligence et notre inertie ne nous ramènent des maux plus grands que ceux dont nous sommes délivrés. Je sais bien que vous ne commettrez point une telle imprudence, mais arrêtez, punissez et châtiez ceux qui se livrent à ces honteux désordres, afin que toujours vous soyez dans la joie, comme l'Apôtre vous le recommande, et que sur la terre, comme aussi un jour dans le ciel, vous receviez la récompense de vos vertus et de votre charité, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus Christ, par lequel et avec lequel soient au Père et à l'Esprit-Saint la gloire, l'honneur et l'adoration, maintenant et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LES STATUES

AU PEUPLE D'ANTIOCHE.

DIX-NEUVIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

Ce discours fut prononcé le cinquième dimanche de carême, et à la suite d'une fête des martyrs et de la translation de leurs reliques. — Comme cette fête attirait encore un grand concours de gens des campagnes environnantes, saint Chrysostome fait l'éloge de leur foi et de leur simplicité, et il montre que ces vertus rendent leur ignorance bien supérieure à toute la science des anciens philosophes. — Il attaque ensuite le blasphème et le jurement; il en développe les suites funestes, et décrit tous les malheurs que le parjure du roi Sédécias attira sur le royaume de Juda. — Il oppose aussi le peu de violence que l'on s'impose pour se corriger aux efforts persévérants des comédiens, bateleurs et danseurs de cordes pour réussir dans leurs exercices; et il termine en exprimant le vœu qu'Antioche obtienne la gloire d'avoir entièrement détruit la criminelle habitude du serment et du parjure.

1. Vous avez célébré, ces jours derniers, la fête des saints martyrs, vous avez goûté une joie toute spirituelle, et vous avez fait éclater une pieuse allégresse. On a exposé à vos yeux des corps percés de coups : vous avez vu des poitrines ouvertes par le fer, dont le sang semblait encore découler, et vous avez pu juger de la variété comme de la rigueur des tourments. Vous avez admiré en ces martyrs un courage surhumain, vous avez baisé leurs couronnes teintes de sang, et vous avez triomphalement promené ces saintes reliques par toutes les rues de la cité. Malade, et obligé de rester renfermé, je n'ai pu, à mon grand regret, assister à cette fête, mais je n'ai point laissé que de prendre part à votre joie : je n'ai pu me mêler à vos rangs, mais je me suis uni à votre allégresse. Car, telle est la force de la charité, qu'elle supplée à l'absence par la communication de la joie, et qu'elle nous rend propres les plaisirs de nos frères. C'est ainsi que du fond de ma demeure je me réjouissais avec vous : et aujourd'hui, à peine convalescent, j'accours ici tout empressé de contempler vos riants visages, et de participer à la solennité de ce jour, car je ne puis nommer autrement cet immense concours de nos frères qui par leur présence ajoutent à la gloire de cette ville, et honorent notre assemblée.

Sans doute ce peuple n'entend point notre langage, mais il n'est pas étranger à notre foi, il vit dans une paisible tranquillité, et ses mœurs sont aussi modestes que sages et réglées. Il ignore le théâtre et ses scandales, les courses de chevaux, les rendez-vous des courtisanes, et le tumulte des grandes villes. Le

luxe et la volupté sont inconnus parmi ce peuple, et la sagesse s'y épanouit en tout son éclat. La cause en est que sa vie est laborieuse et qu'à ses yeux l'agriculture est une véritable école de vertus. Il s'applique donc à la culture de la terre, ce premier de tous les arts que Dieu nous a révélés. Car Adam, avant même son péché, et quand il jouissait d'une entière liberté, devait cultiver la terre. Ce n'était point, il est vrai, un travail pénible et fatigant, mais une occupation douce et agréable. *Le Seigneur*, dit l'Ecriture, *plaça l'homme dans le paradis pour le cultiver et le garder.* (Gen. II, 15.)

C'est ainsi que nous voyons ces bons laboureurs tantôt diriger la charrue et creuser de profonds sillons, et tantôt expliquer à leurs serviteurs la doctrine sainte ; tantôt arracher soigneusement de leurs champs les ronces et les épines, et tantôt déraciner dans les âmes les germes du péché, car ils ne rougissent point des travaux de l'agriculture, comme nos citadins ; et ils n'ont honte que de l'oisiveté, parce qu'ils savent qu'elle enseigne le mal, et que dès l'origine elle a perverti tous ceux qui s'y abandonnent. Voilà donc de véritables philosophes qui le sont, non par l'habit, mais par le sentiment et la vertu. Quant aux philosophes païens, ils ne sont que des acteurs et des comédiens, puisque toute leur philosophie consiste à porter un manteau, une longue barbe et une robe flottante. Nos laboureurs au contraire méprisent tout ce vain extérieur : ils rejettent le bâton et la barbe, et ne s'attachent qu'à orner leur âme des préceptes de la vraie philosophie, et qu'à les réaliser par la pratique des vertus. Oui, prenez au hasard un de ces hommes qui vivent dans les champs, et qui semblent ne devoir connaître que la bêche et la charrue, et interrogez-le sur ces grandes vérités, au sujet desquelles les philosophes païens ne peuvent malgré toutes leurs recherches et leurs longs discours, nous donner une réponse satisfaisante, et il vous répondra avec une rare précision et une grande sagesse. Ajoutons encore à leur gloire qu'ils conforment leur vie à leur croyance. Ils savent donc que nous avons une âme immortelle, et que nous devons comparaître au jugement redoutable du Seigneur pour y rendre compte de toutes nos actions. C'est pourquoi ils dirigent toutes leurs œuvres vers cette fin suprême, et se montrent supérieurs aux frivolités de notre luxe. Car le Sage leur a appris que *tout est vanité, et vanité des vanités.* (Eccli. I, 2.) Aussi ne cherchent-ils aucune des pompes du monde.

Ils savent également ce que Dieu nous a révélé de sa nature et de ses attributs. Prenez donc un philosophe païen, s'il vous est possible d'en rencontrer aujourd'hui, et parcourez avec lui, sur ces questions, les plus célèbres ouvrages de l'antiquité. Rapprochez ensuite de ces longues dissertations les réponses précises de nos laboureurs, et vous verrez combien ceux-ci sont sages, et ceux-là insensés. Parmi ces derniers, les uns soutiennent que Dieu est étranger au gouvernement du monde, et qu'il ne l'a point créé ; et les autres affirment que la vertu ne se suffit point à elle-même, et que tout le bonheur consiste dans l'or, l'éclat et la noblesse. Mais à ces extravagances, et à mille autres plus ridicules encore, nos laboureurs, si ignorants d'ailleurs, en toutes autres choses, opposent le dogme d'un Dieu qui a tiré le monde du néant, qui le gouverne, et qui doit juger tous les hommes. Eh ! qui n'admirerait ici la puissance du Christ ? il fait que des gens ignorants et grossiers surpassent autant en sagesse ces présomptueux philosophes que des vieillards consommés en prudence surpassent de jeunes étourdis.

Peu importe donc que leur langage soit impoli, puisque leur esprit est doué de sagesse ! et de quelle utilité est à un philosophe païen la grâce et l'urbanité de sa parole si, dans le fond de l'âme, il n'est qu'un insensé ? Que dirions-nous d'un soldat qui porterait une épée dont la garde serait d'argent, et la lame de plomb ? C'est ainsi que la parole des philosophes est parée de science et d'éloquence, et que leur pensée est tellement vide de sens et de sagesse, qu'ils ne disent rien de bon ni d'utile. Chez nos laboureurs, au contraire, l'esprit est tout rempli d'une sublime philosophie, et leur vie est conforme à leur croyance. On ne trouve point parmi eux ces femmes qui ne songent qu'à la toilette et au luxe des vêtements, et qui emploient le fard et les couleurs. Car ils ont banni de leurs campagnes toute cette corruption des mœurs. C'est pourquoi ils retiennent facilement la femme dans cette humble soumission que l'Apôtre lui recommande ; et ils gouvernent aisément une famille qui borne son ambition à se procurer la nourriture et le vêtement.

Sans doute ces bons laboureurs ne connaissent point la délicatesse de nos parfums. Mais les champs émaillés de mille fleurs odorantes leur en fournissent de plus exquis. Chez eux le corps est aussi robuste que l'âme est pure. Ne nous en étonnons point; ils ignorent les raffinements de nos tables, non moins que les transports de l'ivresse, et ils ne mangent qu'autant qu'il est nécessaire pour vivre. Ne méprisons donc point la simplicité de leurs vêtements, et admirons plutôt la sagesse de leurs mœurs. Eh! qu'importe un riche habit, si l'âme est nue et indigente! Nous devons louer et estimer l'homme non d'après ses vêtements, mais d'après les qualités de son âme; pénétrez donc dans le secret de cette âme, et vous verrez en sa source cette beauté et cette richesse qui s'épanchent au dehors par les paroles, la croyance et les mœurs.

2. Que toute la philosophie païenne se cache et qu'elle rougisse de sa prétendue sagesse qui n'est qu'une véritable folie! Ses docteurs n'ont gagné pendant leur vie qu'un nombre bien restreint de disciples; et encore les ont-ils perdus au moindre danger. Mais les apôtres de Jésus-Christ, ces hommes qui n'étaient que des pêcheurs, des publicains et des faiseurs de tentes, ont en peu d'années amené l'univers à la vérité de l'Evangile. Les persécutions elles-mêmes, quoique sans cesse renaissantes, n'ont pu arrêter les progrès de leur prédication; et aujourd'hui les lumières de la foi se répandent avec tant d'éclat qu'elles éclairent et rendent savants de grossiers laboureurs et des pâtres ignorants. Louons aussi l'ardente charité qui est en eux le principe de tout bien, et qui leur a fait entreprendre un si long voyage pour visiter et embrasser des frères.

Eh bien! en reconnaissance de ces témoignages d'amitié et d'affection, je vous demande de pourvoir à leurs besoins, afin qu'ils s'en retournent heureusement. Pour moi, j'aborde de nouveau la question du jurement, et puissé-je en détruire entièrement la criminelle habitude! mais il faut auparavant vous rappeler ce que j'ai déjà dit sur ce sujet. Lorsque les Juifs revinrent dans la Palestine après la captivité de Babylone, le prophète Zacharie leur rapporta la vision suivante : *Je voyais une faux qui volait dans les airs : sa longueur était de vingt coudées, et sa largeur de dix; et il me fut dit : c'est la malédiction qui sort sur toute la terre; elle viendra dans la demeure du parjure pour la ruiner et en détruire les bois et les pierres.* (Zach. v, 1-4.) La citation de cette prophétie m'amena à rechercher pourquoi le Seigneur ajoute au châtiment personnel du parjure, la ruine de sa maison; et je vous dis qu'il veut donner cet éclat à la punition d'un grand crime, afin qu'elle nous soit un salutaire avertissement. A la mort du parjure, son cadavre est enseveli et confié à la terre, mais le souvenir de son iniquité survit à la destruction du corps; car tous ceux qui voient les ruines de sa maison, et qui en apprennent la cause s'instruisent à éviter les mêmes péchés : c'est ce que nous prouve l'exemple de Sodome. Pour punir les mœurs infâmes de ses habitants, Dieu fit descendre du ciel une pluie de feu qui dévora la terre elle-même; en sorte qu'aujourd'hui encore le sol atteste ce terrible châtiment. (Gen. XIX.)

Et observez ici la bonté du Seigneur. On ne voit plus ces pécheurs se consumer au milieu des flammes; car la terre recouvre leurs cendres, mais cette même terre conserve les marques d'une violente ignition, et son aspect seul est une voix éloquente qui se fait entendre aux yeux, et qui crie à toutes les générations : n'imitez pas les crimes de Sodome, si vous ne voulez en partager les châtiments. C'est qu'en effet toute parole s'efface en présence de ces traces toujours visibles de la vengeance divine. Je pourrais en appeler au témoignage de nombreux voyageurs sur lesquels le récit de l'Ecriture n'avait d'abord produit qu'une légère impression. Mais quand ils ont eu visité ces contrées, et qu'ils ont vu cette terre stérile, ces vestiges d'un terrible incendie, et ce sol qui n'est qu'une couche de cendre et de poussière, ils sont revenus saisis d'effroi, et profondément touchés de cette grande leçon. Car la nature du châtiment est en rapport avec la nature du crime, et de même que les Sodomites empêchaient la sainte fécondité du mariage, Dieu pour les punir a rendu cette contrée stérile et inféconde. Il menace donc de renverser la maison du parjure, afin que son exemple nous corrige.

3. Je poursuis aujourd'hui ce sujet, et ce ne sont plus deux ou trois maisons dont je veux vous citer la ruine, mais c'est la destruction entière d'une cité célèbre, d'un peuple religieux, d'une nation spécialement chérie de Dieu, et d'une tribu échappée à mille périls.

Jérusalem était la ville bien-aimée du Seigneur; elle possédait l'arche sainte, le temple et l'ensemble du culte divin. Là avaient paru les prophètes, et l'Esprit-Saint y avait répandu ses dons; là reposaient l'arche, les tables de la loi et l'urne d'or; et là se montraient souvent les esprits célestes. Jérusalem, au milieu de guerres fréquentes et de mille incursions des barbares, paraissait comme environnée d'une enceinte plus dure que le diamant, en sorte que toujours elle s'était ri de ses ennemis, et que même parmi les ravages de toute la Palestine, elle ne subit aucun grave désastre. Bien plus, elle faisait souvent éprouver à ses ennemis des pertes considérables, et elle était l'objet d'une providence si particulière que le Seigneur disait lui-même : *J'avais trouvé Israël comme une grappe de raisin dans le désert, et j'avais choisi leurs pères comme ces premiers fruits qui paraissent au sommet du figuier.* (Osée, IX, 10.) Il ajoutait encore en parlant de Jérusalem : *Quand on trouve une olive au sommet de l'arbre, on dit : ne la perdons pas.* (Isaïe, LXV, 8.) Cependant cette cité chérie de Dieu, après avoir échappé à mille dangers, obtenu le pardon de bien des fautes, et évité seule les maux de sa captivité, fut ruinée une première fois, et ensuite plusieurs autres fois par suite d'un parjure. Comment cela arriva-t-il? je vais vous le dire.

Sédécias, roi de Jérusalem, s'était engagé par serment envers Nabuchodonosor, roi de Babylone, à lui demeurer soumis et fidèle; il trahit ensuite son serment, et s'étant allié par un parjure, au roi d'Egypte, il éprouva les terribles châtiments que je vais raconter. Mais il est d'abord nécessaire de rapporter la parabole qui dans Ezéchiel annonce ces événements. *Le Seigneur me parla*, dit le Prophète, *et il me dit : Fils de l'homme, propose cette énigme, et raconte cette parabole. Voici les paroles du Seigneur Dieu : un aigle énorme, avec de grandes ailes, un corps immense et des serres nombreuses dirigea son vol vers le Liban.* (Ezéch. XVII, 1-3.) Ici l'aigle signifie le roi de Babylone; et le prophète lui donne de grandes ailes, un corps immense et des serres nombreuses pour marquer la multitude de ses soldats, la grandeur de sa puissance et la rapidité de son attaque, car ce que sont à un aigle les ailes et les serres, les soldats et les chevaux le sont à un roi. Or, *l'aigle dirige son vol vers le Liban.* Cette expression *dirige son vol* marque dans le roi de Babylone un dessein fixe et arrêté; et le Liban désigne la Judée parce qu'elle s'étend au pied de cette montagne. Le prophète continue ensuite à symboliser ainsi le traité et le serment du roi Sédécias. *Et cet aigle prit de la racine, et il la confia à la terre comme une semence, afin qu'elle prît racine sur les grandes eaux, et il la planta sur la surface de la terre. Lorsque cette semence eut germé, elle forma une vigne étendue, mais basse, dont les branches regardaient cet aigle, et dont les racines étaient sous lui.* (Ezéch. XVII, 5.) Ici Jérusalem est la vigne; et parce que ses branches regardent l'aigle, et que ses racines sont sous lui, Jérusalem a fait alliance avec le roi de Babylone, et lui est devenue tributaire.

Cependant le prophète nous révèle l'iniquité de cette vigne. *Et il parut*, dit-il, *un autre aigle*, le roi d'Egypte; *cet aigle était énorme, et avait de grandes ailes et des serres nombreuses; et voilà que la vigne porta ses racines et étendit ses branches vers cet aigle, afin qu'il l'arrosât de ses eaux fécondes. C'est pourquoi le Seigneur dit : cette vigne prospérera-t-elle? pourra-t-elle subsister, vivre et ne pas périr?* (Ezéch. XVII, 7, 9.) Le prophète pouvait-il marquer plus expressément le parjure de Sédécias? et pour montrer que ce parjure est la cause unique et réelle de sa ruine, il ajoute : *Le premier aigle arrachera les racines encore tendres de cette vigne, il enlèvera ses fruits, et desséchera ses rejetons.* Bien plus, Jérusalem doit périr moins sous les coups de l'homme que sous ceux de la vengeance divine. Aussi observe-t-il que *pour la détruire entièrement, cet aigle n'aura besoin ni de la force de son bras, ni de la multitude de son peuple.* (Ezéch. XVII, 9.)

Telle est la parabole contre Jérusalem, et le prophète en donne lui-même l'explication. *Voilà*, dit-il, *que le roi de Babylone vient à Jérusalem;* et après quelques autres détails, il poursuit ainsi : *et il fera alliance avec son roi, mais celui-ci deviendra parjure, et enverra des ambassadeurs au roi d'Egypte pour en obtenir des chevaux et une grande armée.* Enfin la prophétie se termine par ces paroles qui prouvent que tous les malheurs de Sédécias doivent être imputés à son parjure. *Il mourra au milieu de Babylone, au séjour du roi qui l'avait établi roi, parce qu'il a méprisé mes menaces, dit le Seigneur, et transgressé mes lois. Il périra*

donc, et ce ne sera point au milieu d'une grande armée, ni d'un peuple nombreux, parce qu'il a violé son serment, et qu'il a brisé le pacte de l'alliance. Le serment qu'il a méprisé, et l'alliance qu'il a rompue, pèseront sur sa tête ; et j'étendrai mon rets sur lui. (Ezéc. XVII, 16-20.) Voyez-vous comme le prophète répète plusieurs fois que Sédécias s'est attiré tous ses malheurs par son parjure, car le Seigneur est implacable pour un tel crime.

Mais s'il punit le parjure, comme nous le voyons par les désastres de Jérusalem, il châtie aussi le retard affecté qu'on met à remplir un serment, tant il est zélé pour en faire observer les saints engagements. *Il arriva donc*, dit l'Ecriture, *qu'en la neuvième année du règne de Sédécias, le dixième jour du dixième mois, Nabuchodonosor, roi de Babylone, vint avec toute son armée contre Jérusalem, et mit le siége devant la ville, et il éleva des retranchements tout autour, et la ville fut enfermée et investie jusqu'à la onzième année du roi Sédécias, et jusqu'au neuvième jour du mois, et la famine s'établit dans la ville, et le peuple de la terre n'avait pas de pain, et la ville fut ouverte.* (IV Rois, XXV, 1-4.) Sans doute le Seigneur pouvait dès le premier jour livrer Jérusalem à ses ennemis, et en soumettre les habitants à Nabuchodonosor ; mais il différa ce châtiment pendant trois ans, et leur fit éprouver toutes les duretés d'un long siége, afin que pressés au dehors par la terreur des armes, et au dedans par les rigueurs de la famine, ils contraignissent Sédécias à se rendre aux Assyriens, et à expier ainsi son parjure. Au reste ce n'est point ici de ma part une simple conjecture ; c'est la vérité même, et pour s'en convaincre, il suffit de citer les paroles suivantes du prophète Jérémie : *Si vous sortez, dit-il à Sédécias, pour aller vers les princes du roi de Babylone, votre âme vivra, et cette ville ne sera point brûlée, et vous vous sauverez, vous et votre maison ; mais si vous n'allez pas vers les princes du roi de Babylone, cette ville sera livrée aux mains des Chaldéens, et ils la brûleront, et vous n'échapperez pas à leurs mains. Et le roi Sédécias dit à Jérémie : je suis troublé à cause des juifs qui ont fui vers les Chaldéens ; je crains qu'ils ne m'abandonnent entre leurs mains, et qu'ils ne se jouent de moi. Or Jérémie répondit : Ils ne vous livreront point ; mais écoutez la parole du Seigneur que je vous annonce, et vous vous en trouverez bien, et votre âme vivra. Si vous ne voulez point sortir, voici ce que le Seigneur m'a montré. Toutes les femmes restées dans la maison du roi de Juda seront conduites aux princes du roi de Babylone, et elles diront : Ces hommes qui parlaient de paix, vous ont séduit ; ils ont prévalu contre vous, et ils ont engagé vos pas sur un terrain glissant ; ils se sont éloignés de vous ; et voici qu'ils livreront toutes vos femmes et vos enfants aux Chaldéens ; et vous n'éviterez pas leurs mains, mais vous serez pris par le roi de Babylone, et il brûlera cette ville.* (Jéré. XXXVIII, 17-23.)

Cependant Sédécias ne voulut point croire le prophète, et il persista dans son péché et son iniquité. C'est pourquoi Jérusalem fut prise après un siége de trois ans : et ce délai prouvait assez toute la patience du Seigneur, et toute l'ingratitude de Sédécias. Les Chaldéens entrèrent donc dans Jérusalem avec une grande facilité, et ils en incendièrent le temple, le palais et les maisons. Le chef de l'armée détruisit par le feu toutes les plus belles maisons de Jérusalem, et il en abattit les murailles. On eût dit que cet incendie allumé par des mains barbares agissait selon les ordres et la direction du serment qui avait été violé. Le général de l'armée transporta à Babylone tout le peuple qui était demeuré dans la ville, et les transfuges qui s'étaient rendus au roi de Babylone. *Et les Chaldéens*, dit encore l'Ecriture, *brisèrent les colonnes d'airain qui étaient dans le temple du Seigneur, et les soubassements, et la mer d'airain qui étaient dans la maison du Seigneur ; et ils transportèrent à Babylone les cuves d'airain, les fourchettes, les coupes, les mortiers et tous les vases d'airain qui servaient au temple. Ils prirent aussi les encensoirs et les coupes d'or et d'argent. Et Nabuzardan, chef de l'armée, emporta les deux colonnes, la mer et les vases que Salomon avait faits pour le temple du Seigneur. Il emmena aussi Saraïas, grand prêtre, et Sophonie qui était le premier au-dessous de lui, et les trois portiers, et l'eunuque de la ville qui commandait l'armée, et cinq de ceux qui étaient toujours devant le roi, et Saphan, chef de l'armée, et le secrétaire du roi, et soixante des principaux citoyens. Il les conduisit au roi de Babylone qui les condamna et les fit mourir.* (IV Rois, XXV, 13-21.)

Rappelez-vous maintenant cette faux qui vole dans les airs, qui pénètre dans la maison

du parjure, et qui en détruit les murs, les bois et les pierres : et voyez comme le crime de la foi violée entre dans Jérusalem, renverse son temple et ses maisons, ses superbes édifices et ses murailles, en sorte que cette ville n'est plus qu'un amas de ruines. Ajoutons encore que ni le saint des saints, ni les vases sacrés, ni nulle autre considération ne purent arrêter la vengeance divine, parce qu'un parjure avait été commis. Tel fut le terrible châtiment de Jérusalem; mais celui de Sédécias fut plus triste encore et plus affreux. Cette même faux volante qui avait rasé les édifices de sa capitale l'atteignit dans sa fuite. *Sédécias*, dit l'Ecriture, *sortit de la ville pendant la nuit, par une porte dérobée, parce que les Chaldéens environnaient l'enceinte des murailles. et l'armée des Chaldéens poursuivit le roi et le prit. Et après l'avoir pris, les Chaldéens l'amenèrent au roi de Babylone qui entra en jugement avec lui. Il fit mourir les fils de Sédécias sous les yeux de leur père, et il lui creva les yeux, l'enchaîna et l'emmena à Babylone.* (IV Rois, xxv, 4-7).

Mais que signifie cette parole : *il entra en jugement avec lui.* Elle marque que Nabuchodonosor demanda à Sédécias les raisons de sa perfidie, et qu'il en discuta avec lui le châtiment. C'est pourquoi il fit mourir ses enfants en sa présence pour le rendre témoin de leur supplice, et puis il lui creva les yeux. Et maintenant voulez-vous savoir les raisons de ce barbare traitement? C'était pour que ce prince servît d'exemple aux peuples étrangers et aux juifs qui habitaient parmi eux. L'aspect de ce prince privé de la vue devait leur faire comprendre combien est énorme le péché du parjure. Ajoutons encore que sur la route tous ceux qui le voyaient passer enchaîné et aveugle pouvaient apprécier la grièveté de la faute par la sévérité du supplice. Il est vrai qu'un prophète dit que *Sédécias ne verrait point la ville de Babylone* (Ezéch. xii, 15), et qu'un autre *affirme qu'il y serait conduit.* (Jérém. xxxii, 5.) Mais ces deux prophéties ne se contredisent point, et toutes deux sont véritables. Car Sédécias ne vit point Babylone, et néanmoins il y fut amené. Il ne vit point cette ville, parce qu'il fut privé de la vue dans la Judée. Il convenait en effet que là où il avait violé son serment il reçût le châtiment de son parjure : et il fut amené à Babylone, parce qu'il fut fait prisonnier. Or, comme Sédécias éprouva un double châtiment, la perte de la vue et la perte de la liberté, chaque prophète en a parlé séparément. L'un a signalé le premier par ces mots : *Il ne verra pas Babylone*, et l'autre, le second, par ceux-ci : *Il sera conduit à Babylone.*

4. Instruits par cet exemple, et rapprochant l'entretien de ce jour de nos précédents discours, faites donc, mes frères, je vous en supplie, faites entièrement cesser parmi vous la criminelle habitude du serment. Dans ces temps anciens, où Dieu était indulgent envers les Juifs, et n'en exigeait pas une haute sainteté, il punit néanmoins un parjure par la ruine de Jérusalem et l'esclavage de son roi. Quels châtiments réserve-t-il donc aux chrétiens qui se parjurent malgré les défenses expresses de sa loi, et au mépris de la perfection évangélique? Car ne croyez pas qu'il vous suffise de venir ici, et d'écouter ma parole. Ce ne serait pour vous qu'un titre à un jugement plus sévère, et à un châtiment inévitable, si toujours avertis, vous ne vous corrigez jamais. Quelle excuse alléguer, et quel pardon espérer? Dès notre première enfance jusqu'à notre extrême vieillesse, nous fréquentons l'église, et nous sommes instruits de nos devoirs. Et cependant nous demeurons toujours les mêmes, et nous n'avons aucun zèle pour nous corriger. En vain voudrait-on s'excuser sur l'habitude. Ce qui m'irrite et m'indigne, c'est que l'on ne puisse vaincre une habitude mauvaise. Mais si nous ne surmontons point l'habitude, comment triompher de la concupiscence, dont le principe est en nous-mêmes? La volonté seule constitue la malice des mouvements de la nature; et ici je dois accuser de cette criminelle habitude votre négligence bien plus que votre volonté.

Vous doutez peut-être que les progrès d'un si grand mal viennent moins de la difficulté de se corriger que de notre lâcheté à l'entreprendre; mais il suffit de penser que souvent, et sans espoir d'aucune récompense, on exécute des choses bien plus difficiles. Combien les œuvres que commande le démon sont-elles pénibles et laborieuses, et toutefois on ne lui oppose jamais la difficulté de l'exécution. A quel supplice, je vous le demande, ne se soumet pas le jeune homme qui se livre aux mains de bateleurs et d'histrions. Ils mettent ses membres à la torture, et les plient en tous sens. Ils lui apprennent à se former en cercle, à rouler comme une roue sur le sol, à détour-

ner les yeux et à faire de telles contorsions qu'il semble changer de sexe. Et cependant ni le travail ni la honte d'un si infâme métier ne le rebutent point. On en voit d'autres qui sur des tréteaux semblent voler avec leurs bras, ou qui lancent en l'air des poignards et les reçoivent par le manche. Combien doivent-ils faire rougir ces chrétiens que rebute le moindre effort pour pratiquer la vertu ! Que dire de ceux qui portent sur le front un arbre aussi fixe et solide que si ses racines pénétraient dans la terre ? Ce n'est pas tout : de jeunes enfants prennent leurs ébats sur les branches de cet arbre, et sans l'aide des mains, ou de tout autre membre, notre hercule le maintient sur son front ferme et immobile. Un autre enfin marche sur une faible corde avec autant de sécurité que s'il courait sur un terrain solide.

L'art a rendu faciles toutes ces choses qui effrayent d'abord l'imagination, mais rien de semblable ne se rencontre ici ; est-il donc si difficile de s'abstenir de jurer? est-ce un travail si pénible, et une science si élevée? ou s'expose-t-on à quelque danger? Appliquez-vous-y avec un peu de soin, et bientôt vous en viendrez à bout. Mais ne me dites pas : j'ai déjà fait beaucoup. Car si vous n'achevez entièrement, vos premiers essais deviendront inutiles, et votre œuvre tout entière périra par le côté même que vous aurez négligé; souvent une maison s'écroule, parce qu'on néglige de remplacer une tuile cassée, il en est de même d'un habit; une déchirure qui n'est point reprise emporte tout le vêtement. Faites encore la moindre ouverture à une levée, et le fleuve entier s'y précipitera. C'est ainsi qu'en vain vous vous fortifiez de toutes parts, si par un seul endroit vous laissez au démon une libre avenue. Fermez donc cette avenue, afin que vous assuriez votre repos.

Je vous ai montré la faux volante, et la tête du saint précurseur; je vous ai raconté l'histoire de Saül, et les malheurs de la captivité ; et je vous ai rappelé le précepte de Jésus-Christ, qui nous défend le parjure, et même tout serment, comme une invention du démon et une habitude criminelle. Enfin je vous ai prouvé que presque toujours le parjure suivait le serment. Eh bien ! gravez ces enseignements dans votre cœur. Ne voyez-vous pas que les femmes et les enfants portent l'Evangile au cou, comme un sûr préservatif? Hésiteriez-vous donc à imprimer en votre mémoire les préceptes et les lois de ce même Evangile? il ne faut point pour cela en acheter un exemplaire à prix d'or et d'argent; il suffit d'avoir une volonté bonne et sincère, et un peu de zèle et de vigilance. Ce livre sacré, en se gravant ainsi dans le plus intime de votre âme, vous sera une défense plus assurée que si vous le portiez extérieurement. Ainsi chaque matin, quand vous sortirez de votre lit, ou de votre demeure, souvenez-vous de cette parole de Jésus-Christ : *Je vous dis de ne point jurer.* (Matth. v, 34.) Et cette parole seule vous sera un utile avertissement. Vous voyez donc que la chose n'est pas bien difficile, et qu'il suffit d'une légère attention.

En voulez-vous une preuve évidente? la voici. Appelez votre fils, et effrayez-le par la menace d'un rigoureux châtiment s'il se permet encore de jurer, et vous verrez que bientôt il se corrigera de cette habitude. Mais ne serait-il pas étrange que de jeunes enfants, par crainte de leurs parents, s'abstinssent de faire des serments, et que nous-mêmes nous ayons pour Dieu moins de respect et de révérence? Je répète donc ce précédent avis : imposons-nous l'obligation de ne traiter aucune affaire publique ou particulière que nous ne nous soyons corrigés. Alors la nécessité viendra en aide à la vertu, et nous surmonterons facilement notre mauvaise habitude. Mais quelle gloire en rejaillira sur nous et sur cette ville ! Oui, quel honneur, si on publie par toute la terre que dans Antioche on est vraiment chrétien, et que pour n'importe quelles raisons on n'y prononce aucun blasphème ! Tout d'abord les villes voisines l'apprendront, et bientôt les contrées les plus éloignées ne l'ignoreront point. Car les nombreux marchands qui nous viennent ici ne manqueront point, à leur retour, d'en instruire leurs concitoyens. Quand on veut louer les autres cités, on vante leurs ports, leurs places publiques et l'abondance de leurs marchés; mais faites qu'on loue Antioche d'une singularité tout exceptionnelle, en disant que tous ses habitants préféreraient qu'on leur coupât la langue plutôt que de proférer un jurement. Cette louange ne vous sera pas moins glorieuse et utile que grandement méritoire, et en effet les autres villes envieront votre gloire et se formeront sur votre exemple. Or, si le Seigneur récompense magnifiquement la conversion d'un ou de deux pécheurs, que réservera-t-il à ceux qui auront servi de mo-

dèle à toutes les nations? N'épargnez donc ni soins, ni efforts, ni travail pour accomplir une œuvre si importante, et sachez que vos vertus, et même celles de vos frères seront pour vous auprès du Seigneur, un riche trésor de mérites et un titre à ses divines libéralités. Puissions-nous en jouir à jamais dans le ciel en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui soient, avec le Père et l'Esprit-Saint, la gloire et l'empire maintenant, toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LES STATUES

AU PEUPLE D'ANTIOCHE.

VINGTIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

Que le jeûne quadragésimal ne suffit pas pour une bonne préparation à la communion pascale. — Que la vertu est avant tout nécessaire. — Des précautions à prendre pour l'oubli des injures. — Que le ressentiment des injures tourmente les hommes avant le feu de l'enfer. — Qu'il est nécessaire de ne point jurer. De ceux qui ne se sont pas corrigés encore de cette mauvaise habitude.

1. Nous touchons à la fin de la carrière du jeûne; efforçons-nous donc de croître en vertu, puisque nous avançons vers le terme. En effet, comme il serait inutile de s'être fatigué dans une course de plusieurs stades si l'on manquait le prix, de même ce serait inutilement que nous aurions dompté notre corps par un jeûne rigoureux, si nous ne pouvions approcher de la table sainte avec une conscience pure. Un jeûne de quarante jours, les assemblées chrétiennes, les prières et les instructions qui remplissent ce temps, ont pour but de nous fournir tous les moyens d'effacer, par une plus grande ardeur à pratiquer les divins préceptes, les souillures que nous avons contractées pendant toute une année, et de nous mettre ainsi en état de participer avec une sainte confiance à la victime non sanglante; autrement, ce serait en vain et sans fruit que nous aurions durant tant de jours, supporté un fardeau pénible. Que chacun examine donc en lui-même quel défaut il a corrigé, quelle vertu il a acquise, quel péché il a effacé, quel progrès il a fait dans le bien; et s'il trouve que le jeûne lui a fourni de plus grandes ressources pour s'enrichir dans un trafic spirituel, s'il a la conscience d'avoir donné les soins qu'il devait à la guérison des blessures de son âme, qu'il approche de la table sacrée; mais si ne pouvant faire valoir que le jeûne, il s'est négligé dans tout le reste, s'il n'a fait aucun pas vers la perfection, qu'il reste à la porte du sanctuaire, qu'il n'y entre que quand il se sera purifié de toutes ses fautes. Le jeûne seul ne suffit pas, il y faut joindre la correction des vices. Celui qui ne jeûne pas peut avoir une excuse, il peut se rejeter sur la délicatesse du tempérament; mais quel moyen de se défendre aura celui qui ne s'est pas corrigé de ses défauts? Vous n'avez pas jeûné à cause de la faiblesse de votre santé; à la bonne heure; mais pourquoi ne vous êtes-vous pas réconcilié avec vos ennemis? pourriez-vous ici prétexter la délicatesse du tempérament? Si vous nourrissez au-dedans de vous des sentiments d'envie et de jalousie, quelle défense vous restera-t-il, je vous le demande? vous ne pouvez pour ces défauts recourir à la faiblesse de votre

constitution. Et c'est un effet de la bonté du Sauveur de n'avoir point fait dépendre de cette faiblesse les préceptes les plus essentiels, les plus nécessaires pour régler notre conduite. Puis donc que nous avons également besoin de tous les préceptes de l'Evangile, et surtout de celui qui nous ordonne de ne pas avoir d'ennemi, de ne garder aucun ressentiment du mal qu'on nous a fait, je vais vous entretenir aujourd'hui du pardon des injures.

Celui qui a un ennemi et qui garde contre lui de la haine, n'est pas plus en état de participer à la table sacrée que le fornicateur et l'adultère ; et cela doit être, sans doute. Dès que l'impudique a satisfait sa passion, il a consommé son crime, et si, touché de sa faute, il veut revenir sur ses pas, s'il en témoigne un sincère repentir, il peut trouver un remède à son mal ; au lieu que l'ennemi implacable pèche tous les jours sans jamais se délivrer de son péché. Dans l'un, la faute est consommée dès qu'elle est commise ; dans l'autre, elle se renouvelle à chaque instant. Quelle excuse aurons-nous donc si nous nous livrons nous-mêmes à un monstre aussi féroce ? Comment voulez-vous que le Seigneur soit doux et clément à votre égard, si vous êtes dur et inexorable à l'égard de votre frère ? Votre frère vous a outragé ; mais combien de fois n'outragez-vous pas Dieu ? et quelle proportion entre le serviteur et le Maître ? Votre frère vous a outragé parce que lui-même peut-être a reçu de vous quelque injure, et cependant vous êtes animé contre lui ; vous, vous outragez le Seigneur, qui, loin de vous avoir fait aucun mal, de vous avoir causé aucun tort, vous comble tous les jours de biens. Songez que si Dieu voulait examiner à la rigueur nos offenses envers lui, nous ne vivrions pas un seul jour. *Seigneur*, dit le Prophète, *qui pourra tenir devant vous, si vous examinez rigoureusement nos fautes ?* (Ps. CXXIX, 3.)

Sans parler de ces iniquités secrètes qui sont connues du pécheur, que sa conscience lui reproche, et dont Dieu seul est le témoin, si ce Dieu nous demandait compte des fautes que nous commettons sous les yeux de nos frères, et dont ils sont instruits, pourrions-nous en obtenir le pardon ? S'il examinait notre négligence et notre inattention dans la prière, cette irrévérence qui fait que nous nous tenons devant Dieu et que nous l'invoquons avec moins d'égard et de respect que n'en montre un esclave en parlant à son maître, un soldat à son chef, un ami à son ami : oui, sans doute, si vous entretenez un ami, vous le faites avec attention ; au lieu que quand vous parlez au Seigneur de vos offenses, quand vous lui demandez qu'il vous pardonne vos fautes et vos iniquités, vous êtes souvent inattentif ; et tandis que vos genoux sont en terre, vous laissez souvent votre imagination s'égarer dans la place publique ou dans votre maison ; votre bouche prononce de vaines paroles, auxquelles l'esprit n'a aucune part ; et cela ne nous arrive pas une fois ou deux, mais tous les jours : si donc le Seigneur voulait examiner cette partie de notre vie, aurions-nous quelque excuse à apporter, quelque pardon à espérer ? Je ne le pense pas.

2. Et s'il rappelait les paroles injurieuses que nous nous permettons les uns contre les autres, les jugements désavantageux que nous hasardons contre notre prochain, jugements téméraires, formés uniquement par un esprit de médisance et de critique, que pourrions-nous dire pour notre défense ? Et s'il examinait cette imprudence qui nous fait promener nos regards sur tous les objets, les pensées honteuses et les sentiments criminels que cette indiscrétion de nos yeux fait naître dans notre esprit et dans notre cœur, quelle peine ne mériterions-nous pas de subir ? S'il nous demandait compte des invectives par lesquelles nous outrageons nos frères (*Celui*, dit l'Evangile, *qui dira à son frère : Vous êtes un fou, méritera d'être condamné aux flammes éternelles.* Matth. v, 22), pourrions-nous ouvrir la bouche, prononcer une seule parole pour nous justifier ? Si nous examinions (car je ne parle pas de Dieu, mais de nous-mêmes pécheurs), si nous examinions ce vain orgueil qui nous fait tirer gloire de nos jeûnes, de nos aumônes, de nos prières, pourrions-nous lever les yeux au ciel ? Si nous examinions cet esprit de fausseté par lequel nous nous trompons mutuellement, louant notre frère en sa présence, lui parlant comme à un ami, et le déchirant en son absence, soutiendrions-nous la punition d'une pareille perfidie ? Que dirai-je des serments, des mensonges, des parjures, des emportements injustes, de cet esprit jaloux qui nous fait porter envie à la gloire de nos amis mêmes, qui nous fait réjouir du mal qui arrive aux autres, et regarder les malheurs d'autrui comme une consolation dans nos infortunes personnelles ? Mais si Dieu nous demandait

compte de la négligence avec laquelle nous venons entendre la parole sainte (vous savez, sans doute, que lorsqu'il nous parle à tous par son prophète, nous sommes occupés à nous entretenir longuement avec notre voisin sur des objets qui ne nous regardent pas), si donc laissant tout le reste, il voulait nous punir de cette unique faute, quel espoir de salut nous resterait-il ? Et ne regardez pas cette faute comme légère ; pour comprendre ce qu'elle est, examinez-la par rapport aux hommes, et alors vous verrez combien elle est grave. Lorsqu'un des principaux magistrats vous parle, ou même un ami d'un certain rang, manquez pour lui d'égard jusqu'à parler à votre esclave, sans daigner l'écouter, et vous verrez alors combien la même irrévérence vous rend coupable envers Dieu. La personne de marque à laquelle vous auriez manqué chercherait sans doute à se venger d'une pareille insulte ; tandis que Dieu outragé tous les jours, non par un seul homme, ni par deux, ni par trois, mais par presque tous les hommes, nous supporte avec patience, quoiqu'il reçoive de nous de bien plus grands outrages que ceux dont nous parlons. Ceux-ci sont manifestes, connus de tout le monde, et communs à presque tous les hommes ; il en est d'autres beaucoup plus graves, qui ne sont connus que de chaque pécheur. Pesez sur toutes ces considérations, et quelque durs, quelque cruels que vous soyez, lorsque vous envisagerez la multitude de vos fautes, la crainte et l'effroi ne vous permettront pas même de vous ressouvenir des offenses que vous avez reçues de vos frères. Rappelez-vous cet étang de feu, ce ver rongeur, ce jugement redoutable où tous les crimes des mortels seront exposés au grand jour. Songez que ce qui est caché maintenant sera alors dévoilé. Si donc vous pardonnez à votre prochain, vos péchés, qui doivent être dévoilés, alors, seront tous effacés dès cette vie, et vous paraîtrez devant le tribunal du souverain Juge sans y traîner aucune de vos fautes ; de sorte que vous recevrez beaucoup plus que vous ne donnez. Oui, je le répète, vous avez commis des péchés qui ne sont connus que de vous ; et lorsque vous pensez que dans le dernier jugement ils seront exposés aux yeux de tous les hommes sur le théâtre du monde, pressé et tourmenté par votre conscience, cette humiliation vous paraît plus insupportable que le supplice même. Mais tous ces péchés secrets, vous pouvez les effacer, cette punition et cette honte, vous pouvez vous en garantir, en pardonnant à votre prochain. Non, il n'est point de vertu qui égale le pardon des injures.

Voulez-vous apprendre combien son pouvoir est merveilleux ? *Quand Moïse et Samuel*, dit Dieu dans Jérémie, *se présenteraient devant moi pour me prier, mon cœur ne se tournerait pas vers ce peuple.* (Jér. xv, 1.) Cependant ceux que Moïse et Samuel n'auraient pu soustraire au courroux du Seigneur, l'observation du précepte dont nous parlons les y a soustraits. Aussi Dieu, que nous venons de voir si animé contre son peuple, l'exhortait-il sans cesse en lui disant : *Pardonnez à votre frère ses fautes, ne conservez pas dans votre cœur le souvenir de ses injures : que nul de vous ne songe aux offenses de son prochain.* (Zach. vii, 10 ; viii, 17.) Le prophète ne dit pas seulement, pardonnez l'offense, mais ne la conservez pas dans le cœur, n'y songez pas, oubliez tout ressentiment, bannissez toute aigreur de votre âme. Vous croyez vous venger de votre ennemi, et vous vous tourmentez plutôt vous-même ; votre ressentiment est un bourreau que vous portez en tout lieu au dedans de vous, c'est un vautour qui déchire vos entrailles. Qu'y aurait-il de plus à plaindre qu'un homme qui serait continuellement agité par la colère ? Un furieux ne peut jouir de la paix ; celui qui a un ennemi et qui conserve contre lui de la haine, n'en jouira pas davantage. Continuellement enflammé, enfonçant de plus en plus par ses réflexions le trait de feu qui le dévore, il se rappelle les actions et les paroles de l'ennemi qui l'a offensé, il ne peut même entendre prononcer son nom, et si on le prononce, il s'emporte, et souffre les plus grandes douleurs. Il appréhende de le voir ; il tremble en le voyant comme s'il éprouvait des maux extrêmes. Aperçoit-il quelqu'un de ses proches, son vêtement, sa maison, la rue où il a établi sa demeure, la vue de tous ces objets le tourmente. En effet, comme la figure, le domicile, les vêtements de ceux que nous aimons, réveillent en nous l'amour que nous avons pour eux, de même si nous voyons l'esclave de notre ennemi, son ami, sa maison, la rue qu'il habite, l'aspect de tous ces objets est pour nous un supplice, et ils nous font des blessures continuelles à mesure que chacun se présente à nos regards.

3. Qu'avons-nous besoin de ces tourments,

de ces inquiétudes et de ces peines? Quand les vindicatifs ne seraient pas menacés des feux de l'enfer, ils devraient pour leur propre tranquillité pardonner les offenses qui leur sont faites; mais si des flammes éternelles les attendent, qu'y a-t-il de plus insensé que de se punir soi-même dans cette vie et dans l'autre, en croyant se venger de son ennemi? Si nous le voyons heureux, son bonheur nous afflige et nous désole; s'il est dans la disgrâce, nous craignons qu'un changement favorable ne le ramène à un état de prospérité : or, cette double disposition nous attire les châtiments les plus rigoureux. *Ne vous réjouissez pas quand votre ennemi sera tombé,* dit l'Ecriture. (Prov. xxiv, 17.) Et ne m'alléguez point la gravité des offenses qui vous ont été faites; car ce n'est point à cause de cela que vous conservez du ressentiment, mais parce que vous ne vous rappelez pas vos propres fautes, parce que vous n'avez pas devant les yeux les flammes de l'enfer et la crainte du Seigneur.

Et afin que vous sachiez que c'est là la vraie cause, je vais tâcher de vous en convaincre par les alarmes qu'a éprouvées dernièrement notre ville. Lorsque ceux qui étaient accusés des excès énormes dont nous avons été les témoins, étaient traînés devant le tribunal, lorsqu'ils voyaient les feux allumés, qu'ils se trouvaient au milieu des bourreaux et des tortures, si quelqu'un se fût avancé et leur eût dit tout bas : Si vous avez des ennemis, faites le sacrifice de votre ressentiment, et nous pourrons vous délivrer de ces souffrances; n'auraient-ils pas baisé les pieds de leurs ennemis? Que dis-je, baisé leurs pieds? si on eût exigé d'eux qu'ils se fissent leurs esclaves, n'y auraient-ils pas consenti? Mais s'il est vrai que des punitions humaines, qui ont des bornes, auraient triomphé du ressentiment le plus implacable, à combien plus forte raison, si nous étions continuellement pénétrés de la crainte des supplices éternels, ne banniraient-ils pas la haine de notre âme, n'en chasseraient-ils pas même toute pensée mauvaise?

Est-il rien de plus facile, dites-moi, que de pardonner à celui dont vous avez reçu une offense? Faut-il pour cela faire un long voyage, prodiguer l'or, recourir à d'autres? Non : il suffit de vouloir, et la chose a son parfait accomplissement. Quelle peine ne mériterions-nous donc pas, si nous, qui, dans les affaires du siècle, nous abaissons à des fonctions serviles et aux plus indignes flatteries, si nous, qui, à prix d'argent, achetons d'un portier le misérable avantage de ramper devant des hommes pervers, si nous enfin qui faisons et disons tout pour réussir dans nos projets, nous ne pouvons nous résoudre pour la loi de Dieu à faire une démarche auprès de notre frère qui nous a fait quelque peine, nous rougissons d'aller à lui les premiers? Vous rougissez, dites-moi, de chercher le premier ce qui vous est avantageux? vous devriez rougir, au contraire, de persister dans ce sentiment, et d'attendre que celui qui vous a offensé vienne vous demander une réconciliation; car c'est là pour vous une honte, un déshonneur, un dommage insigne. C'est celui qui cherche le premier à se rapprocher qui recueille tout le fruit de cette démarche. Si vous pardonnez une injure parce que vous êtes sollicité par un autre, c'est à cet autre qu'il faut attribuer le mérite du pardon, puisque c'est pour lui plaire et non pour obéir à Dieu, que vous avez accompli le précepte. Mais si, sans que personne vous sollicite, sans que celui dont vous avez à vous plaindre vienne vous prier, vous allez de vous-même au-devant de lui sans consulter une mauvaise honte, sans employer de délai, si vous faites volontiers le sacrifice de votre ressentiment, vous aurez tout le mérite de cette action, vous en recevrez toute la récompense. Si je vous dis : jeûnez, vous me prétextez toujours la délicatesse du tempérament; si je vous dis : donnez aux pauvres, vous m'objectez le nombre de vos enfants et la modicité de votre fortune; si je vous dis : fréquentez l'église, vous vous rejetez sur les affaires du siècle; si je vous dis : écoutez nos discours, tâchez de comprendre la force de nos instructions, vous m'exagérez votre ignorance; si je vous dis : corrigez votre frère, vous me dites qu'il ne veut pas vous écouter, et que souvent il a méprisé vos avis quand vous avez voulu le reprendre. Toutes ces raisons sont de vains prétextes; mais enfin vous pouvez en faire usage. Si je vous dis : pardonnez une injure, lequel de ces prétextes pourrez-vous alléguer? vous ne pouvez m'objecter ni la délicatesse du tempérament, ni la pauvreté, ni l'ignorance, ni les occupations, rien en un mot; mais c'est de toutes les fautes la plus impardonnable. Comment pourrez-vous lever les mains au ciel, ouvrir la bouche, demander à Dieu qu'il vous pardonne? Quand il voudrait vous par-

donner, vous vous y opposez vous-même en refusant de pardonner à votre frère.

Mais c'est un homme dur, cruel, féroce, qui ne songe qu'à faire du mal, qui ne respire que la vengeance. — C'est pour cela surtout que vous devez pardonner. Vous en avez reçu beaucoup d'injures, il vous a fait tort dans vos biens, dans votre réputation, dans les objets qui vous sont les plus chers, c'est un ennemi mortel que vous voudriez voir puni; eh bien! c'est pour cela même qu'il vous est encore utile de pardonner; car si vous poursuivez votre offense, si vous la vengez vous-même, soit par des faits, soit par des discours, soit par des imprécations, Dieu ne la poursuivra pas, puisque vous en tirez raison vous-même. Et non-seulement il ne la poursuivra pas, mais il vous demandera compte comme étant outragé.

4. En effet, si parmi les hommes, lorsque nous frappons l'esclave d'autrui, le maître se fâche et regarde les coups donnés à son esclave comme une insulte personnelle; si lorsque nous sommes offensés par des esclaves ou par des hommes libres, nous devons attendre la décision des maîtres ou des magistrats; si, dis-je, parmi les hommes il n'est pas sûr de se venger soi-même, à plus forte raison lorsque Dieu est constitué juge. Mais votre frère vous a offensé, il vous a causé mille peines et mille maux. Ce n'est pas encore une raison de le poursuivre vous-même, si vous craignez d'outrager votre maître. Abandonnez tout au Seigneur, et il arrangera les choses beaucoup mieux que vous ne le désirez. Il vous ordonne de prier pour celui qui vous a fait de la peine, quant à la manière de le punir, il s'en charge. Vous ne vous vengerez jamais autant vous-même qu'il se dispose à vous venger, pourvu que vous lui abandonniez le soin de votre vengeance. Ne faites pas d'imprécation contre ceux qui vous ont offensé, mais laissez Dieu maître de prononcer sur leur sort. Quand nous leur pardonnerions, quand nous nous réconcilierions avec eux, quand nous prierions pour eux, Dieu ne leur pardonnera qu'autant qu'ils changeront eux-mêmes et qu'ils deviendront meilleurs. Et c'est pour leur avantage qu'il ne leur pardonne point. Il vous donne des louanges et applaudit à votre sagesse; mais il poursuit votre ennemi, afin que votre modération ne le rende pas pire. Ainsi rien de plus frivole que cette raison qu'allèguent la plupart des hommes. Lorsque nous leur faisons des reproches, lorsque nous les excitons à se réconcilier avec leurs ennemis, ils nous disent pour excuser leur indocilité et pour couvrir leur esprit vindicatif: Je ne veux pas me réconcilier avec mon ennemi afin de ne point le rendre pire, de ne point lui inspirer plus de férocité, et du mépris pour moi. On croira, ajoutent-ils, que c'est par faiblesse que j'ai été le trouver et que je l'ai engagé à se réconcilier. Vains prétextes que tout cela. Cet œil toujours ouvert sur les actions des hommes, lit au fond de votre cœur. Vous ne devez donc pas vous embarrasser de ce qu'on dira dans le monde, pourvu que vous vous rendiez favorable le souverain Juge qui doit prononcer entre votre ennemi et vous. Si vous craignez de le rendre pire, cet ennemi, par votre modération, apprenez que ce n'est pas en vous réconciliant que vous le rendrez pire, mais en ne vous réconciliant pas. Quand il serait le plus pervers des hommes, il aura beau affecter de se taire sur votre sagesse et de ne pas la publier, il l'approuvera au dedans de lui-même, il respectera votre douceur au fond de sa conscience. Mais je suppose que, malgré tous vos soins et toutes vos démarches pour l'adoucir, il persiste dans ses méchantes dispositions, il trouvera dans Dieu le vengeur le plus sévère. Et afin que vous sachiez que quand nous prierions le Seigneur pour nos ennemis et pour ceux qui nous ont offensés, le Seigneur ne leur pardonnera pas si notre patience doit les rendre pires, écoutez le récit d'une ancienne histoire : Marie avait parlé contre son frère Moïse; que fit Dieu? il la frappa de lèpre et la rendit impure, sans l'épargner à cause de sa sagesse et de sa vertu. Ensuite Moïse, qui était l'offensé, invoquant Dieu et le priant de pardonner à sa sœur, Dieu n'écouta pas sa prière; mais que lui répondit-il? *Si son père lui avait craché au visage, elle aurait été cacher sa honte; qu'elle demeure donc sept jours hors du camp.* (Nomb. XII, 14.) C'est comme s'il eût dit : Si son père l'avait chassée de sa présence, n'aurait-elle pas souffert cet affront? J'approuve la douceur de votre caractère, et votre tendresse pour votre sœur, mais je sais le moment où je dois lui faire grâce. Ainsi montrez-vous doux et humain à l'égard de votre frère, et pardonnez-lui ses fautes, non par le désir d'en tirer une plus grande vengeance, mais par tendresse et par bonté d'âme. Sachez que plus il dédaignera vos démarches

pour l'apaiser, plus il s'attirera une punition rigoureuse. Vos soins et vos égards, dites-vous, le rendent plus méchant. Eh bien! ce qui fait votre éloge, c'est que vous, qui le connaissez tel, vous ne cessez pas de le ménager pour plaire à Dieu; et ce qui le condamne, c'est que votre douceur et votre patience ne l'ont pas rendu meilleur. Il vaut mieux, dit saint Paul, que les autres soient blâmés à cause de nous que nous à cause des autres. N'employez pas ces froides raisons : Il croira que c'est par crainte que j'ai été le trouver, et il m'en méprisera davantage. Ce sont là les frayeurs d'une âme puérile et déraisonnable, d'une âme esclave des discours du monde. Eh bien! qu'il croie que c'est par crainte que vous avez été le trouver, votre récompense n'en sera que plus abondante, si ayant prévu que l'on prendrait ainsi votre démarche, vous l'avez toujours faite pour l'amour du Seigneur. Celui qui se réconcilie pour plaire aux hommes, perd la récompense céleste; au lieu que celui qui, bien persuadé que plusieurs condamneront sa facilité et y insulteront, se réconcilie toujours, recevra une double et triple couronne. Et tel est surtout le chrétien qui pardonne pour l'amour de Dieu. Ne me dites pas, il m'a fait telle et telle offense; quand il aurait épuisé sur vous tous les traits de la malice humaine, Dieu vous ordonne de lui pardonner tout.

5. Pour moi, voici ce que j'annonce de sa part, voici ce que je déclare, ce que je publie à haute voix : Qu'aucun de ceux qui ont un ennemi n'approche de la table sainte, et ne reçoive le corps du Seigneur. Vous avez un ennemi, n'approchez pas; vous voulez approcher, réconciliez-vous, et alors venez participer au banquet sacré. Ou plutôt, ce n'est pas moi qui vous parle, c'est votre Maître, qui a été crucifié pour nous. Il a consenti à être immolé, à répandre son sang pour vous réconcilier avec son Père; et vous, vous refusez de prononcer une parole, de faire une première démarche, pour vous réconcilier avec votre semblable! Ecoutez ce qu'il dit de ceux qui sont disposés comme vous l'êtes : *Si vous offrez votre don à l'autel, et que là vous vous rappeliez que votre frère a quelque chose contre vous.* (Matth. v, 23.) Il ne dit pas : Attendez qu'il vienne vous trouver, ni : Adressez-vous à un médiateur, ayez recours à un autre; mais : Allez le trouver vous-même. *Allez*, dit l'Evangile, *allez auparavant vous réconcilier avec votre frère.* O folie étrange! Dieu ne regarde pas comme une insulte qu'on laisse le don qu'on va lui offrir; et vous regardez comme un affront de faire la première démarche pour vous réconcilier! Une telle conduite est-elle pardonnable? Lorsque vous voyez une partie de votre corps coupée et prête à se séparer du reste, que ne faites-vous pas pour l'y rejoindre? Faites la même chose pour vos frères. Lorsque vous les voyez séparés de votre amitié, courez au plus vite les embrasser étroitement n'attendez pas qu'ils viennent les premiers, empressez-vous d'obtenir le premier la récompense. Le démon est le seul qu'on vous ordonne d'avoir pour ennemi, c'est avec lui seul que vous ne devez jamais vous réconcilier; mais ne conservez jamais d'inimitié dans le cœur contre votre frère : si vous avez contre lui quelque léger ressentiment, que ce ressentiment ne dure pas plus d'un jour, qu'il ne se prolonge pas au delà d'une journée. *Que le soleil*, dit saint Paul, *ne se couche point sur votre colère.* (Ephés. iv, 26.) Si vous vous réconciliez avant que le jour finisse, Dieu vous excuse en quelque sorte et vous pardonne; si vous persistez plus longtemps dans votre inimitié, ce n'est plus un premier mouvement de colère qui vous emporte, c'est la méchanceté réfléchie d'un esprit vindicatif qui vous anime.

Ce qu'il y a de terrible, c'est que non-seulement vous vous privez vous-même de tout pardon, mais qu'il vous devient de plus en plus difficile de vous réconcilier. Avez-vous laissé passer un jour, vous avez dès lors plus de honte à le faire. La honte augmente au second; du troisième et du quatrième elle vous porte au cinquième. De cinq jours elle vous fait bientôt passer à dix; de dix à vingt, de vingt à cent, jusqu'à ce qu'enfin la blessure devienne incurable, et le retour impossible; car plus nous laissons écouler de temps, plus nous nous éloignons. O mon frère! ne vous laissez pas dominer par des affections déraisonnables, n'ayez pas de honte, ne rougissez pas, ne vous dites pas à vous-même : Quoi! il n'y a qu'un instant que nous nous sommes accablés mutuellement d'injures, et je courrais aussitôt à la réconciliation! qui ne blâmerait pas mon excessive facilité? Non, aucun homme sage ne blâmera votre facilité; mais vous serez moqué généralement si vous vous opiniâtrez dans votre haine, et vous donnerez un grand avantage sur vous au démon, parce que ce n'est

plus alors simplement le temps qui rend l'inimitié implacable, mais une foule de circonstances arrivées dans l'intervalle. En effet, *si la charité couvre une multitude de péchés* (I Pierre, IV, 8), la haine imagine et forge une infinité de fautes chimériques. Ces hommes qui se réjouissent des maux d'autrui, qui se plaisent à révéler les ridicules et les faiblesses des autres, nous paraissent croyables dans tous leurs rapports contre ceux que nous haïssons. Pénétré de ces vérités, prévenez votre frère, saisissez-vous de lui avant qu'il vous échappe entièrement, quand il faudrait parcourir toute la ville le jour même, quand il faudrait sortir des murs, quand il faudrait traverser de vastes campagnes : interrompez tout le reste, et ne soyez occupé que de vous réconcilier avec votre frère. Si la démarche vous paraît pénible et difficile, songez que c'est pour Dieu que vous la faites, et que vous en recevrez une grande consolation. Vous balancez, vous différez, vous rougissez ; excitez-vous vous-même à déposer toute mauvaise honte, adressez-vous sans cesse ces paroles : Pourquoi différer? pourquoi balancer? il ne s'agit pas pour moi d'une somme d'argent, ni d'aucun autre objet périssable ; il est question de mon salut. C'est Dieu qui nous ordonne de nous réconcilier, préférons ses ordres à tout.

La réconciliation qu'il nous commande est un trafic spirituel ; ne négligeons pas de nous enrichir par ce trafic, n'usons pas de remise : que notre ennemi apprenne que c'est pour plaire à Dieu que nous avons montré un tel empressement. Quand il devrait nous outrager de nouveau, nous frapper, nous maltraiter de la manière la plus atroce, souffrons tout avec courage moins pour son intérêt que pour le nôtre, parce que le pardon des injures est de toutes les vertus celle qui nous sera la plus utile dans le jour des vengeances. Nous avons commis une infinité de péchés, et de péchés graves; nous avons irrité notre Maître par mille offenses ; sa bonté divine nous a ouvert cette voie de réconciliation. N'abandonnons donc pas le trésor précieux que nous avons entre les mains. Le Seigneur ne pouvait-il point nous ordonner simplement de nous réconcilier avec nos ennemis, sans nous promettre une récompense? Qui est-ce qui aurait contredit et réformé ses ordres? Mais par un effet de son infinie bonté, il nous a promis une grande et ineffable récompense, celle que nous pouvons désirer le plus, le pardon de nos fautes; et par là il nous rend plus facile l'exécution du précepte.

6. Quelle excuse nous restera-t-il donc, si, lorsqu'une telle récompense nous est promise, nous refusons d'obéir au Législateur suprême, nous persistons à le mépriser? Car notre désobéissance est un vrai mépris ; en voici la preuve : Si le prince ordonnait par une loi à tous les ennemis de se réconcilier ensemble, sous peine de perdre la tête, ne nous empresserions-nous point tous de nous réconcilier les uns avec les autres? Je n'en doute pas. Quelle excuse aurons-nous donc si nous n'avons point pour le souverain Maître les mêmes égards que pour nos semblables? C'est pour cela qu'on nous ordonne de dire : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* (Matth. VI, 12.) Quoi de plus doux et de plus agréable que ce précepte? Dieu vous fait l'arbitre du pardon de vos fautes. Si vous pardonnez peu, on vous pardonnera peu ; si vous pardonnez beaucoup, on vous pardonnera beaucoup ; si vous pardonnez sincèrement et du fond du cœur, Dieu vous pardonnera de même; si vous devenez l'ami de celui à qui vous pardonnerez, Dieu sera disposé de même à votre égard : ainsi plus notre frère sera coupable envers nous, plus nous devons être empressés de nous réconcilier avec lui, parce qu'il nous vaut le pardon d'un plus grand nombre de fautes.

Voulez-vous apprendre que nous serions inexcusables de garder du ressentiment, je vais vous en convaincre par un exemple sensible. En quoi votre frère vous a-t-il offensé? Il a pillé vos biens, il les a fait confisquer et les a envahis ; ne nous arrêtons pas là, ajoutons beaucoup d'autres injures, et les plus atroces que vous voudrez : il a cherché à vous porter le coup de la mort, il vous a jeté dans mille périls, il a voulu se venger de toutes les manières, il a épuisé sur vous tous les traits de la malice humaine ; car, pour ne point parcourir les détails, je suppose qu'il vous a fait tout le mal qu'un homme peut faire à un autre ; même dans ce cas vous serez inexcusable de garder du ressentiment. Je m'explique. Si votre serviteur vous devait cent pièces d'or, et que quelqu'un lui devant une somme médiocre, vînt vous trouver, et vous suppliât d'obtenir de votre esclave la remise de la dette ; si faisant venir celui-ci, vous lui

ordonniez de remettre la dette à son débiteur, à condition que vous lui remettiez vous-même tout ce qu'il vous doit; si, malgré cet ordre et ces offres de votre part, il était assez méchant, assez opiniâtre pour prendre son débiteur à la gorge, qui est-ce qui pourrait le tirer de vos mains? quelle sorte de châtiment ne lui infligeriez-vous pas, comme ayant reçu de lui le plus sanglant outrage? Et ce serait avec raison que vous agiriez de la sorte. C'est ainsi que Dieu agira lui-même; il vous dira au jour du jugement : Méchant serviteur, pourquoi n'avez-vous point remis ce qui vous était dû? Je vous ordonnais de remettre sur ce que vous me deviez. Pardonnez, vous disais-je, et je vous pardonnerai aussi. Quand je n'aurais pas ajouté cette dernière parole, vous deviez toujours pardonner pour obéir à votre maître; mais sans vous ordonner en maître, je vous ai demandé une grâce comme à un ami, je vous ai demandé de remettre sur ce que vous me deviez, je vous ai promis de vous rendre au centuple; et vous n'en êtes pas devenu plus doux et plus facile! Lorsque les hommes remettent une dette à leurs serviteurs, ils remettent jusqu'à la concurrence de ce qui est dû par d'autres à ces serviteurs. Par exemple, un serviteur doit à son maître cent pièces d'or, il en est dû dix à ce serviteur; si le maître lui fait une remise, il ne lui remet pas les cent pièces d'or, mais dix seulement, et il lui redemande tout le surplus. Il n'en est pas de même de Dieu. Si vous remettez à votre compagnon une dette médiocre, il vous remet lui-même tout ce que vous lui devez. Qu'est-ce qui le prouve ? La prière même de l'Evangile : *Si vous remettez aux hommes ce qu'ils vous doivent, votre Père céleste vous remettra ce que vous lui devez.* (Matth. VI, 14.) Or il y a aussi peu de proportion entre ce que les hommes vous doivent et ce que vous devez à Dieu, qu'entre cent deniers et dix mille talents.

De quelle punition ne serez-vous donc pas digne, si, devant recevoir dix mille talents pour cent deniers, vous refusez même à ce prix de remettre une dette légère, vous tournez contre vous la prière que vous adressez à Dieu ? En effet, lorsque vous dites : *Pardonnez-nous comme nous pardonnons*, et que vous ne pardonnez pas, c'est comme si vous demandiez à Dieu de vous ôter tout moyen de défense et de pardon. Mais, direz-vous, je n'ose pas dire : Pardonnez-moi comme je pardonne, mais seulement : Pardonnez-moi. Eh! qu'importe que vous prononciez les mots si Dieu agit en conséquence de ce que vous faites, et s'il vous pardonne comme vous pardonnez? C'est ce qu'on voit par la suite du passage : *Si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père céleste ne vous pardonnera pas non plus.* (Matth. VI, 15.) Ne regardez donc point comme un trait de prudence de ne prononcer qu'une moitié de la prière, mais priez comme il vous est ordonné de prier, afin qu'effrayé chaque jour par l'obligation que vous impose la formule même de la prière, vous soyez porté à pardonner à votre ennemi. Ne me dites pas : Je l'ai sollicité, prié, supplié, et il s'est refusé à toute réconciliation; ne le quittez point que cette réconciliation ne soit faite. L'Evangile ne dit pas : *Laissez votre don,* et allez supplier votre frère; mais : *Allez vous réconcilier avec lui.* Ainsi ne vous lassez pas de le supplier, ne le quittez pas que vous ne l'ayez déterminé. Dieu nous sollicite chaque jour, et quoique nous fermions l'oreille à ses sollicitations, il ne cesse point de nous solliciter; et vous dédaigneriez de solliciter votre frère ! Comment pourrez-vous obtenir qu'on vous fasse grâce ? Mais je l'ai sollicité souvent, et il m'a souvent rebuté. C'est pour cela que vous recevrez une plus grande récompense : plus vous serez opiniâtre, lui à résister, et vous à solliciter, plus vous mériterez d'être récompensé; plus le pardon et la réconciliation vous coûteront de soins et de peines, plus il subira un jugement rigoureux, et plus votre patience vous vaudra des couronnes brillantes. Ne nous contentons pas de louer ces principes de modération, mettons-les en pratique, et ne nous retirons pas que nous n'ayons renoué avec notre ennemi une ancienne amitié. Non, il ne suffit point de ne pas lui faire de peine et de mal, de ne pas conserver contre lui de ressentiment : il faut l'amener lui-même à être bien disposé pour nous.

7. J'entends dire à plusieurs : Je n'ai pas le cœur ulcéré, je ne lui en veux pas, je n'ai rien de commun avec lui. Mais ce n'est point là ce que Dieu vous ordonne, de n'avoir rien de commun avec lui; il vous ordonne au contraire d'avoir avec lui beaucoup de choses communes; car c'est là pourquoi il est votre frère, c'est là pourquoi Dieu ne vous dit pas : Pardonnez à votre frère ce que vous avez contre lui. Mais

que dit-il? Allez auparavant vous réconcilier avec lui, et s'il a quelque chose contre vous, ne le quittez pas que vous n'ayez rejoint au corps ce membre séparé. Vous n'épargnez point l'argent pour acquérir un bon esclave, vous voyez beaucoup de marchands, et souvent même vous faites de longs voyages; et afin de vous faire un ami de votre ennemi, vous ne mettez pas tout en œuvre, vous ne faites pas tout ce qui est en vous! Pourrez-vous donc invoquer Dieu lorsque vous faites un si grand mépris de sa loi? Cependant l'acquisition d'un esclave ne peut pas nous être d'un grand avantage; au lieu qu'un ennemi devenu notre ami nous rendra Dieu propice et favorable, nous facilitera le pardon de nos fautes, nous obtiendra les louanges des hommes, et nous fera vivre dans une plus grande sûreté, puisqu'il n'est rien de plus dangereux que d'avoir même un seul ennemi. Notre réputation en reçoit mille atteintes par tout le mal qu'il dit de nous à tout le monde; notre cœur est troublé, notre âme est agitée, et une foule de pensées diverses excitent en nous de continuels orages.

Convaincus de toutes ces vérités, mettons-nous à l'abri de la punition et du supplice, pratiquons tout ce que nous venons de dire par respect pour la fête prochaine; et la grâce que nous voulons obtenir du prince à cause de cette fête, faisons-en jouir nous-mêmes les autres. J'entends dire à plusieurs que le prince, par respect pour la solennité de Pâques, doit se réconcilier avec la ville, et lui pardonner toutes ses fautes. Or serait-il raisonnable que nous qui, pour l'intérêt de notre conservation, faisons valoir la dignité de la fête pascale, on nous vît mépriser cette même fête et n'en tenir aucun compte, lorsqu'on nous ordonne de nous réconcilier avec nos frères. Non, sans doute, personne ne déshonore autant cette solennité sainte que celui qui la célèbre avec le ressentiment dans le cœur; ou plutôt un tel homme ne peut la célébrer, quand il étendrait le jeûne jusqu'à rester dix jours de suite sans prendre de nourriture, parce qu'où règnent l'inimitié et la haine, il ne peut y avoir de jeûne ni de fête. Vous n'oseriez pas, pour quelque raison que ce pût être, toucher à la victime sacrée avec des mains impures; n'en approchez donc pas avec une âme impure, puisque l'un est bien plus criminel, bien plus punissable que l'autre. Non, rien ne souille autant la conscience que de nourrir au dedans de soi des sentiments de haine. L'esprit de douceur ne peut venir dans une âme dominée par le ressentiment et par l'esprit de vengeance: or, quel espoir de salut peut rester à celui qui est abandonné de l'Esprit-Saint? comment peut-il marcher dans la voie droite? Ne vous précipitez donc pas vous-même, mon cher frère, ne vous privez pas de la protection de Dieu, pour vous venger de votre ennemi. Quand même le précepte serait très-difficile, la grandeur du supplice réservé à ceux qui refusent de le remplir suffirait pour réveiller le plus lâche et le plus négligent, pour l'engager à y être fidèle, quelque peine qu'il dût lui en coûter; mais nous avons prouvé que rien n'était plus facile, si nous le voulions, que de pardonner les injures. Ne négligeons donc pas notre propre salut, portons-nous avec ardeur à faire tout ce qui est en nous pour approcher de la table sainte sans avoir d'ennemis.

Aucun des préceptes divins, non, aucun des préceptes divins n'est difficile, pourvu que nous soyons attentifs; et c'est ce que prouvent ceux d'entre nous qui se sont déjà corrigés de leurs défauts. Combien, entraînés malgré eux par l'habitude des jurements, s'imaginaient qu'il leur était impossible de se réformer sur ce point! Cependant par la grâce de Dieu, avec un peu d'attention de votre part, vous avez détruit la plus grande partie de cet abus. Je vous exhorte à en détruire les restes, et à instruire vous-mêmes les autres. Quant à ceux qui ne se sont pas corrigés encore, qui se rejettent sur la longueur du temps depuis lequel ils se sont permis de jurer, qui prétendent qu'il est impossible de déraciner une habitude de plusieurs années dans l'espace de quelques jours, je leur dirais que, pour accomplir les préceptes de Dieu il n'est pas besoin de la longueur du temps et du nombre des années, qu'avec la crainte du Seigneur et l'attention de notre esprit, nous triompherons sans peine et en peu de temps de tous les obstacles.

8. Et afin que vous ne pensiez pas que je parle au hasard, donnez-moi seulement pour dix jours l'homme le plus accoutumé aux jurements; et si dans ce court intervalle je ne réussis pas à le guérir de cette mauvaise habitude, faites-moi subir les traitements les plus durs.

Je vais prouver par une ancienne histoire, que je n'emploie pas ici de vaines paroles. Qu'y avait-il de plus insensé, de plus déraisonnable que les Ninivites? Cependant ces hommes stu-

pides et barbares, qui n'avaient jamais entendu la voix d'aucun sage, qui n'avaient jamais reçu les instructions qu'on nous donne, ayant entendu la voix d'un prophète qui leur disait : *Encore trois jours, et Ninive sera détruite* (Jonas, III, 4), renoncèrent en trois jours à toutes leurs mauvaises habitudes : le fornicateur devint chaste ; l'audacieux, doux et tranquille ; le ravisseur du bien d'autrui, humain et désintéressé ; le lâche devint actif et laborieux ; car ils ne se corrigèrent pas seulement de quelques vices, mais leur conversion fut générale et entière. Qu'est-ce qui le prouve ? Les paroles mêmes du prophète. Après s'être élevé contre eux, et leur avoir dit que *la voix de leur malice était montée jusqu'au ciel* (Jonas, I, 2), il leur rend ensuite un témoignage contraire en leur disant que *Dieu avait vu qu'ils s'étaient éloignés chacun de leurs mauvaises voies.* (Jonas, III, 10.) Il ne leur dit pas qu'ils s'étaient éloignés de la fornication ou de l'esprit de rapine, mais *de leurs mauvaises voies.* Et comment s'en étaient-ils éloignés ? d'après le jugement même de Dieu, et non d'après le sentiment des hommes. Et lorsque des barbares se sont corrigés en trois jours de tous leurs vices, nous ne rougissons pas, nous qui depuis tant de jours entendons la parole divine retentir à nos oreilles, nous ne rougissons pas de ne pouvoir triompher d'une seule mauvaise habitude ! Cependant les Ninivites étaient parvenus au comble de la corruption ; et par ces mots : *La voix de leur malice est montée jusqu'à moi*, on ne saurait entendre autre chose sinon l'excès de leur perversité. Ils ont pu néanmoins en trois jours passer de tous les vices à une vertu parfaite. Oui, avec la crainte de Dieu, il n'est pas besoin du nombre des jours et des années ; sans cette crainte, la longueur du temps ne sert de rien. Si on ne veut laver qu'avec de l'eau des vases fort rouillés, quelque temps qu'on emploie, on ne leur rendra jamais leur premier éclat ; au lieu que si on les jette dans le creuset, ils deviendront en un moment plus brillants et plus clairs que des vases nouvellement forgés. Il en est de même de notre âme lorsqu'elle est infectée de la rouille du péché : si nous voulons la purifier de ses taches par des moyens communs et ordinaires, par des retours passagers à la vertu, notre travail sera inutile ; mais si nous la jetons, pour ainsi dire, dans la crainte de Dieu, comme dans un creuset, elle sera purgée en peu de temps de toutes ses souillures. Ne remettons donc pas au lendemain, puisque *nous ignorons ce que produira le jour suivant.* (Prov. XXVII, 1.) Ne disons pas : Je triompherai peu à peu de cette habitude ; car ce peu à peu ne finira jamais. Ainsi, sans user de remise, disons-nous à nous-mêmes : Je veux dès aujourd'hui me corriger de l'habitude de jurer ; la multitude et l'embarras des affaires, la crainte de perdre tous mes biens, de subir le supplice et même la mort, ne me feront pas désister de mon entreprise. Avec cette résolution ferme, nous ne donnerons pas au démon sujet de nous perdre par les lenteurs de notre paresse et par les prétextes du délai. Lorsque Dieu vous verra enflammés d'un désir sincère et remplis d'une noble ardeur, il vous aidera lui-même à vous corriger. Je vous prie donc, mes frères, et je vous conjure d'être attentifs à mes paroles, de peur qu'on ne nous adresse cette menace : *Les Ninivites s'élèveront au jour du jugement, et condamneront ce peuple.* (Luc, XI, 32.) Ils se sont corrigés sur une seule prédication ; et nous ne nous corrigeons pas après des exhortations fréquentes ! ils ont acquis toutes les vertus ; et nous ne pouvons en acquérir une seule ! ils ont été effrayés par la menace d'une ruine temporelle ; et les flammes éternelles de l'enfer qu'on nous met sous les yeux, ne nous effrayent pas ! ils n'avaient pas entendu la voix des prophètes ; et nous recevons tous les jours des instructions utiles et une grâce abondante !

Au reste, c'est moins ici vos propres fautes que je vous reproche que les fautes d'autrui. Je sais, comme je l'ai dit plus haut, que vous avez été fidèles à la loi qui défend de jurer ; mais cela ne suffit pas pour notre salut, si nous ne travaillons encore à corriger les autres. Celui qui avait reçu un talent et qui rapportait son dépôt tout entier, fut puni pour n'avoir pas fait valoir son talent. Ne nous bornons donc pas à être exempts nous-mêmes de fautes ; n'ayons point de repos que nous n'ayons aussi corrigé nos frères ; et que chacun ramène à Dieu des disciples ou des esclaves qu'il aura réformés. Vous n'avez ni esclaves ni disciples, mais vous avez des amis ; corrigez-les. Et ne me dites pas : Nous nous sommes défaits en grande partie de l'habitude de jurer, nous ne jurons plus que fort peu. C'est ce peu qu'il faut faire disparaître. Si vous aviez perdu une seule pièce d'or, ne la chercheriez-vous point

partout, ne la demanderiez-vous point à tout le monde jusqu'à ce que vous l'eussiez trouvée? Faites de même pour les jurements. Si vous vous surprenez une seule fois en faute, pleurez et gémissez comme si vous aviez perdu toute votre fortune. Je vous l'ai déjà dit, et je le répète, renfermez-vous dans votre maison, exercez-vous à la vertu avec votre femme, vos enfants et vos serviteurs. Dites-vous à vous-même avant de rentrer dans le monde : Je ne m'occuperai d'aucune affaire particulière ou publique, que je ne me sois corrigé. Si vous élevez ainsi vos enfants, si vos enfants instruisent ainsi les leurs, et que de pères en fils ces leçons se transmettent jusqu'à la consommation des siècles et jusqu'au dernier avènement du Seigneur Jésus, tout le mérite et toute la récompense en seront pour vous, qui en aurez été le principe. Que votre fils apprenne à se contenter de ces deux mots : Croyez-moi; et il ne pourra paraître dans les spectacles, ni entrer dans les maisons de plaisir et de jeu. Cette parole sera comme un frein imposé à sa bouche, elle le fera rougir malgré lui; et s'il se montre par hasard dans les assemblées défendues, elle le forcera de se retirer aussitôt. Mais les mondains riront de votre délicatesse; mais vous, pleurez sur leurs crimes. Que d'hommes se moquaient de Noé lorsqu'il construisait l'arche! mais lorsque le déluge fut venu, Noé se moqua d'eux : ou plutôt l'homme juste ne se moqua point des pécheurs, il pleura et gémit sur leur sort. Lors donc que vous voyez les mondains rire, songez qu'au jour des vengeances, ces ris se convertiront en grincements de dents, en pleurs et en gémissements lamentables; songez qu'ils se rappelleront alors avec douleur, et que vous vous rappellerez vous-même leurs ris insensés. Combien le riche ne s'était-il pas moqué de Lazare? Mais lorsqu'ensuite il le vit reposer dans le sein d'Abraham, il gémit alors et pleura sur lui-même.

9. N'oubliez aucune de ces réflexions, et excitez vos frères à se conformer sans délai au précepte. Ne me dites pas : Je me corrigerai peu à peu; ne remettez pas au lendemain, car ce lendemain ne viendra jamais. Voilà déjà quarante jours de passés; si la solennité où nous touchons passe aussi, je ne pardonnerai plus à personne, je ne me contenterai plus de simples exhortations, j'emploirai des ordres rigoureux, j'imposerai des peines sévères. En vain se défendra-t-on par l'habitude; cette excuse n'est nullement solide. Pourquoi le voleur ne se rejette-t-il pas sur l'habitude pour se soustraire à la punition? pourquoi le meurtrier et le fornicateur ne se défendent-ils pas de même? Je vous l'annonce donc à tous et je vous le déclare; si lorsque je me trouverai en votre compagnie, j'en surprends quelques-uns (et j'en surprendrai) qui ne se soient pas corrigés des jurements, je leur imposerai une peine, je les obligerai à s'exclure des sacrés mystères; non pour qu'ils en soient tout à fait exclus, mais pour qu'ils n'y participent qu'après s'être corrigés eux-mêmes, et qu'ils ne s'asseyent à la table sainte qu'avec une conscience pure, puisque c'est alors seulement qu'on peut avoir part aux sacrés mystères. Aidés des prières de nos chefs et de tous les saints, puissions-nous, après nous être corrigés de tous nos vices, obtenir le royaume des cieux, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, avec le Père et l'Esprit-Saint, la gloire, l'honneur et l'adoration, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LES STATUES

AU PEUPLE D'ANTIOCHE.

(Voir tome Ier, chapitre XII, page 144.)

VINGT-UNIÈME HOMÉLIE.

—

ANALYSE.

Sur le retour de l'évêque Flavien et sur la réconciliation de l'empereur avec la ville d'Antioche. — Harangue de l'évêque Flavien ; réponse de l'Empereur. — Apostrophe à ceux qui avaient renversé les statues.

1. La parole, mes frères, que j'ai toujours mise à la tête de mes instructions depuis le danger qui nous menace, je l'emploierai encore maintenant dans le discours que je vous adresse, et je commencerai par vous dire : Béni soit Dieu ! qui daigne aujourd'hui nous faire célébrer cette sainte fête dans la joie et dans l'allégresse, qui a rendu le chef à ses membres, le pasteur à ses ouailles, le maître à ses disciples, le général à ses soldats, le pontife à ses prêtres ! Béni soit Dieu, qui nous accorde bien au delà de ce que nous lui demandions. Nous nous serions contentés, sans doute, de nous voir enfin affranchis de nos maux, et c'était là l'objet de toutes les prières que nous adressions au ciel. Mais un Dieu plein de bonté, un Dieu qui surpasse toujours infiniment nos demandes par la grandeur de ses bienfaits, nous a rendu notre père beaucoup plus tôt que nous ne l'attendions. Eh ! qui jamais eût espéré que dans un intervalle de si peu de jours, il se mettrait en chemin, il parlerait au prince, il dissiperait l'orage suspendu sur nos têtes, il repartirait assez promptement pour revenir avant la sainte Pâque, et pouvoir célébrer cette fête avec nous. Ce que nous n'avions pas lieu d'attendre est donc arrivé : nous revoyons notre père, et nous ressentons une joie d'autant plus vive, que son retour a prévenu nos vœux et surpassé nos désirs. Ainsi rendons grâces à un Dieu si bon pour toutes les faveurs qu'il nous prodigue. Admirons sa puissance, sa bonté, sa sagesse, et ses vues de miséricorde sur notre ville. Le démon voulait la perdre sans ressource en lui faisant commettre un crime énorme ; et Dieu, par ce même crime, a illustré davantage et la ville, et le pontife, et le prince ; il a rendu par là même leur nom à jamais célèbre.

Antioche s'est couverte de gloire, parce que dans le péril qui la pressait, sans implorer la protection des hommes les plus puissants, les plus riches, les plus accrédités auprès du prince, elle a eu recours à l'Eglise et au prêtre de Dieu, et qu'elle a mis toute sa confiance, tout son espoir, dans le secours d'en-haut. Après le départ du père commun, lorsqu'on cherchait de tout côté à effrayer les prisonniers, lors-

qu'on leur disait que l'empereur, loin de s'apaiser, s'irritait de plus en plus, qu'il songeait à détruire entièrement la ville, lorsqu'on leur débitait beaucoup d'autres nouvelles encore plus alarmantes, ils ne se sont pas laissé abattre ; et sur ce que nous leur disions que les nouvelles étaient fausses, que c'était un artifice du démon qui voulait jeter le trouble dans leur âme : Nous n'avons pas besoin de consolation, nous répondaient-ils ; nous savons à qui nous avons eu recours d'abord, et en qui nous avons mis toute notre espérance. C'est sur une ancre sacrée que nous avons fondé notre salut ; ce n'est pas à un homme que nous l'avons confié, mais à un Dieu tout-puissant. Nous sommes donc assurés que les choses se termineront heureusement pour nous ; car nous ne pouvons croire et il n'est pas possible qu'un semblable espoir soit jamais confondu. Quelles couronnes, quels éloges, de pareilles dispositions ne mériteront-elles point à notre ville ! quelle bienveillance ne lui attireront-elles point désormais de la part du Seigneur ! Il n'est pas, sans doute, non, il n'est pas d'une âme commune d'être aussi tranquille dans les plus violentes épreuves, de tourner ses regards vers Dieu, et, dédaignant toutes les ressources humaines, de ne soupirer qu'après ce secours divin.

Telle est la gloire dont s'est couverte la ville d'Antioche. Son vénérable pontife ne s'est pas moins signalé. Il a exposé sa vie pour le salut de son peuple ; et lorsque tout semblait s'opposer à son départ, son grand âge, la rigueur de la saison, la proximité de la fête, une sœur près de rendre les derniers soupirs, il s'est mis au-dessus de tous ces obstacles, il ne s'est pas dit à lui-même : Quoi donc ! la sœur unique qui me reste, une sœur qui a porté avec moi le joug de Jésus-Christ, qui a demeuré si longtemps avec moi, est près de rendre les derniers soupirs, et je partirais ! je l'abandonnerais ! je ne la verrais pas dans ses derniers moments ! je ne recueillerais pas ses dernières paroles ! Tout ce qu'elle demandait chaque jour, c'est que je pusse lui fermer les yeux, lui rendre tous les autres devoirs que les mourants attendent de la tendresse de ceux qui leur survivent ; et comme si elle était dépourvue de parents et d'amis, elle n'obtiendra rien de ce qu'elle espérait obtenir, surtout d'un frère ! elle rendra le dernier soupir sans voir celui qui est le plus cher à son cœur ! circonstance douloureuse, plus cruelle que toutes les morts ensemble ! Si j'étais éloigné, ne devrais-je pas, quoi qu'il m'en coûtât, accourir pour lui rendre ce triste et dernier office ? et lorsque je suis près d'elle, partirai-je ? l'abandonnerai-je ? comment supportera-t-elle les jours de mon absence ?... Il ne s'est permis aucune de ces réflexions ; mais sacrifiant à la crainte de Dieu tous les liens du sang, il a senti que les calamités publiques font connaître le pontife, comme les tempêtes font connaître le pilote, et les combats le général. Tous les Juifs, tous les Grecs, s'est-il dit, ont les yeux ouverts sur nos actions ; ne trompons pas les espérances qu'ils ont conçues de nous ; n'abandonnons pas la ville dans le naufrage dont elle est menacée ; mais jetant tous nos intérêts dans le sein de Dieu, donnons, s'il le faut, notre vie pour nos frères. Et voyez quelles ont été en même temps et la grandeur d'âme du pontife, et la bonté infinie du Seigneur. Tous les avantages qu'il avait sacrifiés, il les a obtenus comme la récompense de son zèle, il les a obtenus contre son attente pour mettre le comble à sa satisfaction. Il avait consenti, pour le salut de la ville, à célébrer une grande fête dans un pays étranger, loin de ses enfants, et Dieu nous l'a rendu avant la sainte Pâque, pour que, célébrant avec nous cette fête, recevant ce prix de sa générosité, son âme en ressentît une joie plus vive. Il avait affronté la rigueur de la saison, et pendant tout le cours de son voyage, il a joui du temps le plus doux. Il n'avait pas considéré son grand âge, et il a terminé une longue route aussi facilement que s'il eût eu toute la vigueur de sa jeunesse. Il avait abandonné une sœur mourante, les sentiments naturels n'avaient pu affaiblir son courage, et il l'a retrouvée vivante à son retour. Enfin, je le répète, il a obtenu tous les avantages dont il avait fait généreusement le sacrifice. Telle est la gloire que le pontife s'est acquise auprès de Dieu et des hommes.

2. Quant au prince, l'événement a donné plus de lustre à sa personne que l'éclat du diadème. D'abord il s'est annoncé comme devant accorder aux prêtres de Dieu ce qu'il aurait refusé à tous les autres ; ensuite étouffant tout ressentiment, il nous a accordé sans aucun délai le pardon et la grâce après lesquels nous soupirions.

Mais afin de vous faire mieux connaître la magnanimité du prince, la sagesse du pontife,

et, plus que tout le reste, l'immense bonté du Seigneur, je vais vous rapporter quelques parties du discours qu'un père tendre a prononcé pour nous. Je dirai ce que j'ai appris d'un des assistants, car pour lui il a gardé sur tout cela le plus profond silence. Non moins magnanime que Paul, il cache soigneusement ses propres mérites ; et lorsqu'on lui demande de toute part ce qu'il a dit au prince, par quels moyens il l'a touché et entièrement apaisé, il se contente de répondre que ce grand succès n'est point son ouvrage, que le prince lui-même, avant toute exhortation, docile aux inspirations de Dieu qui fléchissait son cœur, a étouffé tout ressentiment et déposé son courroux ; qu'il a parlé du soulèvement de notre ville, et des outrages faits à la majesté impériale aussi tranquillement que si l'injure ne le regardait pas. Mais ce que nous cache l'humilité d'un saint évêque, Dieu l'a mis au grand jour. Et comment les choses se sont-elles passées ? Je vais les reprendre d'un peu haut, et les exposer dans quelque détail.

Notre saint pontife étant sorti de la ville, plus affligé, plus consterné que nous-mêmes qui avions à redouter la colère du prince, rencontre en chemin les commissaires de l'empereur, qui se rendaient à Antioche pour informer de la sédition, et qui lui apprennent la rigueur des ordres dont ils étaient chargés. Il se représente alors les maux qui allaient accabler son peuple, les troubles, le tumulte, les inquiétudes, les alarmes, la fuite, les périls ; un torrent de larmes coule de ses yeux, et ses entrailles se troublent, car c'est la coutume des pères de s'affliger encore davantage lorsqu'ils ne peuvent être près de leurs enfants qui souffrent. C'était le sentiment qu'éprouvait ce cœur tendre et sensible. Il ne gémissait pas seulement sur les maux dont nous étions menacés, il ressentait une peine cruelle d'être éloigné de nous lorsque ces maux viendraient nous assaillir ; peine qui ne pouvait être adoucie que par l'idée qu'il s'éloignait pour notre salut. Lors donc qu'il eut entendu les commissaires de l'empereur, il pleurait amèrement, il recourait à Dieu, lui adressait de plus fréquentes prières, et passait les nuits à l'invoquer. Il le conjurait de permettre qu'il fût présent pour consoler son peuple dans l'affliction, de fléchir lui-même le cœur du prince, de l'amener à des sentiments plus doux. Arrivé dans la ville capitale, il entre dans le palais de l'empereur, se tient éloigné de sa personne, muet, immobile, les yeux baissés en terre, honteux et rougissant comme s'il eût commis lui-même les attentats pour lesquels il venait demander grâce. Il voulait, par cet extérieur abattu et humilié, tourner l'esprit du prince vers la compassion avant de lui parler pour nous. Car la seule ressource qui reste à des coupables est de garder le silence, sans chercher à défendre leur faute. Il voulait donc toucher d'abord le prince, bannir de son âme les sentiments d'indignation et y introduire ceux de la pitié, afin de préparer les voies à ses discours. Ce fut ainsi que Moïse, lorsque le peuple fut tombé dans une faute énorme, se transporta sur la montagne, se tint muet et immobile jusqu'à ce que le Seigneur l'eût appelé et lui eût dit : *Laisse-moi anéantir ce peuple.* (Exode, xxxii, 10.)

Dès que l'empereur vit le pontife versant des larmes, les yeux baissés en terre, il s'approcha de lui le premier, et fit voir par le discours qu'il lui adressa, l'impression que les larmes d'un pieux évêque avaient faite sur son cœur. Il ne lui parla pas en homme courroucé, irrité, indigné, mais en homme touché, attendri, vivement ému par la commisération. Ses paroles mêmes vont vous en convaincre. Il ne lui dit pas : De quelle commission vous êtes-vous chargé ? Quoi ! vous venez demander grâce pour des scélérats, pour des criminels indignes de vivre, pour des révoltés, pour des séditieux, qui méritent les derniers supplices ! Sans employer de pareils discours, il prit un ton de douceur, justifiant avec dignité les mesures qu'il avait ordonnées ; il fit l'énumération des bienfaits dont il avait comblé notre ville dans toutes les occasions depuis qu'il était assis sur le trône impérial, et à chacun des bienfaits il ajoutait : *Etait-ce donc là la reconnaissance que je devais en attendre ?* De quelle faute ont-ils voulu me punir ? avaient-ils rien à reprocher, je ne dis pas seulement à moi, mais aux morts [1] qu'ils n'ont pas respectés dans leurs outrages. Ce n'était point assez pour eux de s'emporter contre les vivants ; ils n'auraient pas cru, sans doute, signaler assez leur fureur s'ils n'eussent outragé encore ceux qui ne sont plus. Nous étions coupable à leur égard, ils le pensent ainsi ; mais ils devaient au moins épargner les morts qui ne leur ont fait aucun mal, auxquels

[1] *Aux morts*, à l'impératrice Flaccile et au père de Théodose dont les séditieux avaient outragé les statues.

ils ne pouvaient faire aucun des reproches qu'ils nous font. Ne préférai-je pas toujours leur ville à toutes les autres? n'était-elle pas plus chère à mon cœur que ma patrie même? ne me promettais-je pas sans cesse, n'avais-je pas fait vœu et même serment d'y faire un voyage?

3. Alors le saint évêque donnant un libre cours à ses gémissements et redoublant ses larmes, ne garda plus le silence; car il voyait qu'en se défendant lui-même l'empereur aggravait notre faute : « Oui, Prince, dit-il en soupirant du fond du cœur et pleurant amèrement, oui, prince, nous l'avouons, et nous aurions mauvaise grâce de le nier, vous avez toujours témoigné à notre patrie une rare affection ; aussi notre regret le plus amer, c'est d'être devenus, par l'envie du démon, ingrats envers notre bienfaiteur, et d'avoir irrité contre nous celui qui nous aimait tant. Détruisez, brûlez, massacrez Antioche; quelque sort que vous nous fassiez subir, nous ne serons pas assez punis. Nous avons prévenu votre rigueur, et nous nous sommes imposé à nous-mêmes un supplice plus cruel que mille morts. Eh! que pourrait-il y avoir pour nous de plus accablant que de sentir que nous avons irrité sans raison un prince qui nous a comblés de bienfaits, et dont nous sommes si tendrement aimés, de sentir que toute la terre apprendra et condamnera l'excès de notre ingratitude? Si les barbares étaient venus fondre sur notre ville, s'ils avaient renversé les murs, brûlé les maisons, emmené les citoyens captifs, ce serait une moindre disgrâce. Pourquoi? C'est que tant que vous seriez à la tête de l'empire et rempli pour nous de bienveillance, nous aurions l'espoir d'être bientôt affranchis de nos maux, de recouvrer notre liberté, d'être rétablis dans notre première splendeur; au lieu qu'étant privés de votre affection, ayant perdu vos bonnes grâces, qui étaient pour nous le plus sûr rempart, à qui pourrions-nous désormais avoir recours? qui pourrions-nous implorer après avoir irrité un maître si doux et un père si indulgent? Si donc l'attentat de nos citoyens est vraiment horrible, ils en subissent déjà la punition, et une punition bien cruelle : ils n'osent regarder personne, ni jouir de l'éclat du jour, tant la honte tient leurs paupières baissées et les contraint à fermer les yeux. Plus misérables que des captifs, toute liberté leur est ravie ; l'humiliation la plus profonde est leur état habituel. Tout occupés de la grandeur des maux qui les accablent, ils considèrent l'attentat qu'ils ont commis ; ils l'ont sans cesse devant les yeux, et croient voir toute la terre s'élever contre leur crime avec plus de force que celui même qu'ils ont outragé.

« Mais si vous le voulez, Prince, vous pouvez guérir ces blessures, vous pouvez remédier à ces maux. Souvent, entre particuliers, les plus violentes querelles ont été le principe d'une amitié sincère et solide. La conduite que Dieu a tenue à l'égard du genre humain vous indique celle que vous devez tenir envers nous. Lorsque le Seigneur eut créé l'homme, qu'il l'eut placé dans le paradis terrestre, et comblé des plus beaux priviléges; affligé et jaloux de son bonheur, le démon parvint à le faire déchoir de sa dignité. Mais loin d'abandonner l'homme, Dieu trouva dans sa chute même une raison pour lui donner de nouvelles marques de son amour, et pour mortifier davantage notre ennemi irréconciliable, au lieu du paradis il nous ouvrit le ciel. Agissez, Prince, d'après cet exemple. Les démons ont fait tout ce qu'ils ont pu pour enlever votre bienveillance à une ville que vous chérissiez par-dessus toutes les autres. Instruit de leurs mauvais desseins, imposez-nous la peine que vous jugerez à propos, mais ne nous ôtez pas vos bonnes grâces; et même je le dirai, quelque surprenant qu'on le trouve, témoignez-nous encore plus d'amour que par le passé, remettez Antioche au nombre des villes qui vous sont les plus chères, si vous voulez mortifier les anges de malice, vrais auteurs de tous ces désordres. Songez que si vous détruisez notre ville, si vous la ruinez de fond en comble, vous agirez au gré de ces esprits impurs; au lieu que si, apaisant votre courroux, vous nous faites grâce, si vous déclarez que vous continuez à nous aimer comme auparavant, vous leur porterez le coup le plus sensible, vous tirerez d'eux la plus éclatante vengeance en leur faisant voir que leurs projets perfides, loin de réussir, ont opéré le contraire de ce qu'ils désiraient. Ainsi, Prince, vous nous devez le pardon que je sollicite; vous ne pouvez refuser votre compassion à une ville à laquelle les ennemis de notre salut n'ont porté envie que parce que vous la chérissiez. Non, ils ne lui auraient pas fait sentir si cruellement les effets de leur jalousie, si vous ne l'aviez si tendrement aimée. C'est donc vous-même (je puis

le dire avec vérité), oui, c'est vous qui, par votre affection pour notre ville, avez causé les maux que nous souffrons.

« L'embrasement, la destruction totale d'Antioche, seraient chose moins amère que les plaintes dont vous avez accompagné votre apologie. Vous avez été, dites-vous, plus insulté, plus outragé que ne le fut jamais aucun des princes vos prédécesseurs ; mais si vous le voulez, ô le plus clément, le plus sage, le plus pieux des hommes, cet outrage même sera pour vous une couronne plus noble et plus brillante que votre diadème. Votre diadème est en même temps la preuve de votre vertu, et le témoignage de l'affection du prince qui vous associa à l'empire ; mais la couronne que vous obtiendra votre clémence sera votre unique ouvrage, le seul mérite de votre sagesse, et l'on ne sera pas aussi frappé de l'éclat dont brille votre front que touché de la victoire que vous aurez remportée sur vous-même. On a renversé vos statues ; vous pouvez vous en ériger de plus précieuses. Pardonnez aux coupables, ne leur faites subir aucun châtiment, et votre image sera érigée, non dans la place publique, en bronze et en or, décorée de pierres d'un grand prix, mais dans tous les cœurs, parée de ce qu'il y a de plus précieux au monde, de la bonté et de la miséricorde, et vous aurez autant de statues qu'il y a et qu'il y aura jamais d'hommes sur la terre ; car non-seulement nous, mais nos enfants et tous nos descendants, apprendront ce trait de votre clémence, et tous vous admireront, tous vous chériront, comme s'ils en eussent eux-mêmes ressenti les effets.

« Et pour vous prouver que ce n'est point ici une flatterie, mais que vous jouirez véritablement dans la postérité de la gloire que je vous annonce, je vais vous rappeler une ancienne parole qui vous apprendra que la force des armées, l'éclat des richesses, la multitude des sujets, et d'autres avantages de cette nature, illustrent moins les princes que la modération et la bonté. Une troupe de séditieux ayant accablé de pierres la statue d'un de vos prédécesseurs, de l'illustre Constantin, plusieurs des courtisans de ce prince l'excitaient à poursuivre les coupables, à punir sévèrement une pareille insulte ; ils lui disaient qu'on avait meurtri tout son visage à coups de pierre. On rapporte que ce généreux empereur ne fit que passer la main sur son visage, et leur répondit en souriant qu'il ne se sentait point blessé, que son front et sa tête n'avaient reçu aucune atteinte. On ajoute que cette réponse fit rougir ces hommes cruels, et leur ferma absolument la bouche. Toute la terre célèbre encore aujourd'hui cette parole, et l'éloignement des temps n'a rien diminué de la gloire qu'a value au prince une telle sagesse, plus honorable pour lui que tous les trophées. Il a fondé plusieurs villes, subjugué un grand nombre de barbares, il s'est signalé par d'autres actions dont on a perdu le souvenir : mais cette parole a été célébrée jusqu'à ce jour ; nos enfants après nous, tous nos descendants l'apprendront. Que dis-je : ils l'apprendront? ceux qui la rapportent, ceux à qui on en parle, se récrient tous ensemble, ils comblent à l'envi d'éloges et de bénédictions l'illustre mort qui l'a prononcée. Et si cette parole lui a obtenu une telle célébrité parmi les hommes, quelles couronnes ne lui a-t-elle pas méritées auprès d'un Dieu plein de miséricorde?

« Mais pourquoi vous parler de Constantin ? pourquoi vous citer des exemples étrangers, lorsqu'il suffit de vous rappeler vous-même à vous-même, et de vous animer par des traits qui vous soient personnels ? Souvenez-vous de la lettre que vous écrivîtes par toute la terre, il y a quelques années, aux approches de la solennité de Pâques. Vous vouliez qu'on ouvrît les prisons, qu'on élargît les prisonniers, et, comme si cela ne suffisait pas pour montrer votre clémence, vous ajoutiez encore : *Plût à Dieu que je pusse faire sortir les morts du tombeau, et les rendre à la vie !* Souvenez-vous maintenant, Prince, de ce généreux soupir ; voici le temps de faire sortir les morts du tombeau et de les rendre à la vie. Les habitants d'Antioche sont déjà morts, et avant que vous ayez prononcé votre sentence, la ville entière est placée sur les bords de l'abîme. Arrachez-la donc à cette situation affreuse, il ne faut ni argent, ni dépenses, ni temps, ni travail. Dire un mot vous suffit pour faire sortir une cité des ombres du trépas. Faites que désormais elle prenne son nom de votre clémence. Non, elle ne sera pas aussi redevable à son premier fondateur qu'à votre pardon. Son fondateur lui a donné un faible commencement ; vous, Prince, vous la relèverez de sa chute, lorsqu'elle était tombée d'un état de splendeur et de prospérité. Si vous l'aviez arrachée des mains de l'ennemi, ou délivrée des incursions

des Barbares, ce serait une action que vous partageriez avec plusieurs princes, qui ont déjà sauvé de cette manière plusieurs autres villes : vous serez le premier et le seul qui sauverez une ville aussi coupable, et qui la sauverez contre toute attente. Défendre et protéger ses sujets n'a rien que de naturel, c'est un acte ordinaire de la souveraine puissance ; au lieu que déposer tout courroux après avoir essuyé les plus cruels outrages, c'est un effort qui surpasse la nature humaine.

« Songez, Prince, qu'il ne s'agit pas seulement aujourd'hui de la ville d'Antioche, mais de votre gloire, ou plutôt de celle de tout le christianisme. A cette heure tous les peuples, les Juifs, les Grecs, et même les Barbares (car ils sont instruits de notre faute), ont les yeux tournés vers vous, et attendent ce que vous allez prononcer sur notre sort. Si vous vous montrez doux et humain, tous à l'envi vous combleront de louanges, ils glorifieront Dieu, et se diront les uns aux autres : Ciel ! quelle est grande la puissance de la religion chrétienne ! Un prince qui n'a point d'égal dans le monde, maître de tout perdre et de tout détruire, elle l'a contenu, elle l'a réprimé, elle lui a inspiré une modération dont un simple particulier serait à peine capable ! Qu'il est vraiment grand le Dieu des chrétiens, qui change les hommes en anges, et les élève au-dessus de tous les sentiments de la nature !

« Ne vous faites pas de vaines terreurs ; ne vous imaginez pas que les autres villes seront moins soumises, qu'elles mépriseront votre autorité, si la faute d'Antioche reste impunie. Sans doute, si vous étiez hors d'état d'en tirer satisfaction, si nos citoyens, opposant la force à la force, eussent triomphé de votre puissance, vous seriez fondé à prendre ces alarmes ; mais s'ils sont pénétrés de frayeur, s'ils sont déjà morts de crainte, s'ils sont prosternés à vos pieds dans ma personne, s'ils attendent chaque jour le dernier supplice, si, les yeux tournés vers le ciel, ils adressent leurs prières en commun, si, invoquant Dieu, ils le conjurent de se joindre à moi, et d'appuyer mes sollicitations, si enfin, comme s'ils étaient près de rendre les derniers soupirs, ils font leurs recommandations suprêmes, vos craintes ne seraient-elles pas superflues ? Non, si vous aviez donné l'ordre de les faire égorger tous, ils ne seraient pas dans une situation plus déplorable qu'ils ne sont depuis qu'ils ont offensé le meilleur des princes. Livrés à des frayeurs continuelles, ils ne s'attendent pas, quand le soir est venu, de revoir le lendemain, et n'espèrent pas, quand le jour paraît, d'arriver jusqu'au soir. Plusieurs qui voulaient se sauver dans des lieux abandonnés et inaccessibles ont été déchirés par les bêtes féroces. Non-seulement les hommes, mais même de tendres enfants, des femmes libres et d'une condition distinguée, passent plusieurs jours et plusieurs nuits, retirés dans les cavernes, cachés dans le creux des vallées et dans l'enfoncement des déserts. Toute la ville éprouve une nouvelle espèce de captivité ; et quoique ses maisons et ses murs subsistent encore, elle est plus malheureuse que les villes qui ont été réduites en cendres. Sans qu'aucun barbare se présente, sans qu'aucun ennemi paraisse, les habitants sont plus misérables que s'ils étaient faits prisonniers ; et le simple mouvement d'une feuille les fait tous trembler chaque jour. Tous les peuples savent quel est l'excès de nos maux ; et notre destruction entière ne serait pas pour eux une meilleure leçon que le triste état où ils apprennent que nous sommes réduits. Ne craignez donc pas que les autres villes vous soient moins soumises. Leur ruine totale ne les instruirait pas mieux que ne le sont maintenant les coupables par l'attente de la punition, et par une incertitude plus cruelle que tous les supplices.

« Ne prolongez pas davantage les angoisses d'Antioche, et permettez-lui enfin de respirer. Châtier ceux qui nous sont assujettis, les punir de leurs fautes, c'est une action facile et commune ; épargner ceux dont nous avons reçu des outrages, leur pardonner des excès qui ne semblaient mériter aucun pardon, c'est un effort dont un ou deux hommes à peine sont capables, surtout si c'est un empereur qui a été outragé. Il est aisé de contenir une ville par la crainte ; mais vous concilier l'amour de tous les peuples, les rendre tous affectionnés à votre empire, les amener tous à former des vœux non-seulement en commun, mais en particulier, pour la prospérité de votre règne, en un mot, gagner l'affection d'une multitude d'hommes, c'est ce qu'on ne ferait pas aisément avec des sommes immenses, avec des troupes innombrables, et c'est ce qui ne vous coûtera aujourd'hui aucune dépense ni aucun travail. Les coupables à qui vous ferez grâce, et les autres qui apprendront ce trait de votre clémence, seront également pénétrés d'affection et d'ad-

miration pour vous. A quel prix n'achèteriez-vous pas l'avantage de vous acquérir en un instant toute la terre, de persuader à tous les hommes présents et à venir de faire pour votre personne les mêmes vœux qu'ils font pour leurs enfants?

« Mais, si les hommes doivent récompenser ainsi votre douceur, quelle récompense ne recevrez-vous pas de Dieu, non-seulement pour l'action généreuse que vous ferez, mais pour toutes les actions pareilles qu'on fera par la suite? car si jamais, ce qui à Dieu ne plaise, des peuples se portaient aux mêmes excès que celui d'Antioche, et que les princes outragés voulussent poursuivre l'injure, votre modération et votre sagesse seraient pour eux une grande leçon qu'ils rougiraient de ne pas suivre, et un excellent modèle auquel ils auraient honte de ne pas se conformer. Ainsi vous serez l'exemple et la règle de tous les princes qui viendront après vous, et à quelque haut degré qu'ils portent la vertu, vous aurez toujours sur eux un insigne avantage. Non, ce n'est pas la même chose de donner soi-même le premier l'exemple d'une pareille douceur, ou d'imiter simplement les actions dont les autres nous fournissent le modèle. Personne ne pourra partager avec vous le prix d'une clémence qui n'appartiendra qu'à vous seul, et vous pourrez partager les plus beaux traits, dans le même genre, de tous ceux qui vous suivront; vous pourrez avoir la même part à leur gloire que des maîtres ont à celle de leurs disciples.

« Mais quand même aucun prince à l'avenir ne vous imiterait, vous serez toujours assuré des éloges de toutes les générations futures. Considérez, en effet, quel honneur ce sera pour vous dans la postérité, que l'on puisse dire : une aussi grande ville avait mérité d'être châtiée et punie, tous les généraux, tous les gouverneurs, tous les magistrats et tous les juges étaient tremblants, effrayés, n'osaient ouvrir la bouche, intercéder pour un peuple malheureux, un vieillard s'est avancé portant le sacerdoce de Jésus-Christ, et son seul aspect, quelques paroles de sa bouche ont fléchi un prince tout-puissant, et ce qu'un grand empereur aurait refusé à tous ses sujets, il l'a accordé à un pontife par respect pour les lois divines; oui, Prince, la ville d'Antioche n'a pas peu honoré votre personne auguste, en me chargeant d'une pareille ambassade. C'est donner de vous la plus magnifique idée, et annoncer à l'univers que dans tout votre empire vous savez distinguer les prêtres de Dieu, quelque faibles qu'ils soient par eux-mêmes.

« Mais ce ne sont pas seulement les habitants d'Antioche qui me députent aujourd'hui vers un empereur qu'ils ont offensé; c'est surtout le Maître des anges qui m'envoie dire au plus clément, au plus doux des souverains, que s'il remet leurs dettes aux autres hommes, le Père céleste lui remettra ses fautes. Rappelez-vous, Prince, ce jour où nous rendrons tous compte de nos œuvres, et songez que par la sentence que vous allez prononcer sur nous, vous pourrez effacer tous vos péchés sans peine et sans effort. Les ambassadeurs ordinairement vous apportent des ouvrages en or et en airain, et d'autres présents magnifiques; moi, c'est avec la loi sainte que je suis venu dans votre palais, et c'est le seul présent que j'offre à votre majesté impériale. Je vous exhorte à imiter votre Maître, qui, outragé par nous chaque jour, ne cesse de nous combler de ses faveurs.

« Ne confondez pas mes espérances, ne trompez pas les promesses que j'ai faites à mon peuple; et s'il faut vous instruire de la résolution que j'ai prise, sachez, Prince, que si vous vous laissez fléchir, si vous rendez à la ville d'Antioche votre affection première, si vous lui faites grâce d'un juste courroux, j'y retournerai avec joie; mais si vous lui enlevez votre ancienne bienveillance, non-seulement je ne rentrerai plus dans la ville, je ne reverrai plus son territoire, mais y renonçant pour toujours, j'irai porter ailleurs ma douleur et mes peines; car à Dieu ne plaise que je revoie jamais une patrie à laquelle le plus doux, le plus humain des princes aura refusé de rendre ses bonnes grâces! »

4. Ce fut par ces discours et par d'autres encore, que notre saint pontife fit sur l'empereur une telle impression qu'il éprouva le même embarras qu'avait éprouvé anciennement Joseph. Ce patriarche, ému à la vue de ses frères, et disposé à verser des larmes, cachait les sentiments de son cœur, parce qu'il ne voulait pas encore se découvrir: ainsi le prince pleurait au dedans de lui-même, mais, à cause des assistants, il cachait son émotion, qu'il ne put cependant dissimuler jusqu'à la fin, et qui le trahissait malgré lui. Sans hésiter un moment, il prononça ces

seules paroles, qui relèvent la dignité de son rang plus que l'éclat du diadème : « Qu'y a-t-il « d'étonnant, dit-il en propres termes, que de « simples hommes pardonnent à des hommes « qui les ont outragés, lorsque le Maître du « monde, descendu sur la terre, fait homme « pour nous, et crucifié par ceux mêmes qu'il « avait comblés de bienfaits, a prié son Père « pour ses bourreaux, en disant : *Pardonnez-« leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font?* (Luc, « XXIII, 34.) Qu'y a-t-il donc d'étonnant que nous « pardonnions à des hommes nos semblables? » Ses paroles étaient sincères, comme le prouve toute sa conduite dans cette circonstance, et principalement ce que je vais dire. Le saint évêque voulait rester pour célébrer avec lui la Pâque ; il l'obligea de partir, de hâter son voyage, et de se montrer à ses enfants. « Je sais, dit-il, qu'ils éprouvent maintenant de cruelles inquiétudes, et qu'ils ne sont pas encore délivrés de toutes leurs craintes ; allez les consoler. S'ils voient leur pilote, ils ne se souviendront pas même de la tempête dont ils ont été battus, et perdront jusqu'à la mémoire de leurs maux. » Le pontife insistait, et demandait à Théodose qu'il envoyât son fils ; l'empereur voulant le convaincre qu'il ne gardait aucun ressentiment, lui dit avec bonté : « Priez « Dieu que tous les obstacles disparaissent, que « je termine heureusement les guerres qui « m'occupent, et j'irai les consoler moi-même. » Peut-on rien imaginer de plus doux qu'un tel prince? Que les gentils soient confondus, ou plutôt qu'ils ne soient pas confondus, mais qu'ils soient instruits, et que renonçant à leurs erreurs, ils embrassent le christianisme dont ils reconnaîtront toute la vertu, et qu'ils apprennent du souverain et du pontife quelle est la sagesse de notre sainte loi. Le très-pieux empereur ne s'en tint pas là, mais lorsque l'évêque fut parti et qu'il eut passé la mer, plein d'une tendre sollicitude, il lui envoya des courriers, de crainte qu'il ne tardât trop dans sa route, et que célébrant la Pâque hors de la ville, la satisfaction des habitants ne fût pas complète. Quel père affectueux eût jamais pris de tels soins pour des enfants qui l'auraient outragé ?

Je vais encore rapporter un trait à la louange de notre saint pontife. Après avoir obtenu pour son peuple une grâce entière, il ne se pressa pas comme étant jaloux d'apporter lui-même la lettre qui devait dissiper notre affliction ; mais comme il marchait trop lentement, il dépêcha un des courriers du prince, pour porter à la ville l'heureuse nouvelle dont il était chargé, de peur que les délais de son retour ne prolongeassent nos tristes inquiétudes ; car s'il se hâtait, ce n'était pas seulement pour porter lui-même des paroles de joie et de consolation, mais afin que notre patrie fût délivrée de ses craintes le plus tôt qu'il serait possible.

Pour célébrer votre contentement, vous avez, mes frères, orné les places de guirlandes de fleurs, allumé des flambeaux dans toute la ville, dressé devant les maisons des lits de feuilles et de gazon, enfin tous à l'envi vous avez fait éclater votre allégresse, comme si Antioche était nouvellement fondée. Continuez toujours la même fête, mais d'une autre manière, couronnés de vertus et non de fleurs, faisant briller vos bonnes œuvres et non des flambeaux, et vous livrant à tous les mouvements d'une joie spirituelle. Rendons à Dieu de continuelles actions de grâces, non-seulement pour nous avoir délivrés de notre affliction, mais pour avoir permis que nous fussions affligés, et pour avoir illustré notre ville par ce double moyen. Annoncez, selon le langage du Prophète, annoncez les prodiges de sa bonté à vos enfants, que vos enfants les annoncent à leurs enfants, et ceux-ci à la race future (Joel, I, 3) ; que tous, jusqu'à la consommation des siècles, apprenant les miséricordes du Seigneur sur notre ville, nous trouvent heureux d'en avoir éprouvé les grands effets ; qu'ils admirent la clémence du prince qui a relevé Antioche de sa chute, et que, portés à la piété par ce grand exemple, ils profitent eux-mêmes de nos joies comme de nos peines : car les événements présents pourront être utiles non-seulement à nous, si nous n'en perdons jamais le souvenir, mais à ceux qui viendront après nous. Pénétrés de toutes ces réflexions, rendons, je le répète, rendons de continuelles actions de grâces à un Dieu plein de miséricorde, à un Dieu qui ne nous a éprouvés par des maux que pour nous en délivrer. Que les saintes Ecritures et notre propre expérience nous apprennent qu'il règle tout pour notre bien avec cette bonté qui lui est propre. Puissions-nous recevoir toujours des marques de cette bonté infinie, et obtenir le royaume des cieux par Jésus-Christ Notre Seigneur, à qui soient la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

Les vingt-une Homélies sur les Statues, dont les quatre premières sont contenues dans le deuxième volume, ont été traduites : les troisième, quatrième, cinquième, sixième, septième, huitième, neuvième, dixième, onzième, par M. JOLY ; la douzième par M. JEANNIN; les treizième, quatorzième, seizième, dix-septième, dix-huitième, dix-neuvième, par M. DUCHASSAING ; pour les autres nous avons adopté la traduction de l'abbé AUGER, revue et corrigée par M. JEANNIN.

CATÉCHÈSES

OU

INSTRUCTIONS AUX CATÉCHUMÈNES.

PREMIÈRE CATÉCHÈSE

Adressée à ceux qui se disposent à recevoir le baptême. — Pourquoi le baptême est appelé le bain de la régénération et non le sacrement de la rémission des péchés ; et aussi qu'il est dangereux, non-seulement de se parjurer, mais encore de jurer, quand même on jurerait selon la vérité.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

On voit par la première catéchèse qu'elle fut faite trente jours avant Pâques; et par ce qui y est dit sur le jurement, on voit que ce fut pendant le carême de l'an 387, durant lequel saint Chrysostome ne cessa de prêcher sur cette matière. — Ce qui peut faire difficulté, c'est qu'il paraît, par la onzième homélie au peuple d'Antioche, que saint Chrysostome demeura dans le silence pendant le temps auquel on doit rapporter cette homélie *aux catéchumènes ;* mais on peut, ce semble, la lever, en ne considérant pas comme un discours public une instruction faite en particulier aux catéchumènes, l'obligation où il s'était trouvé de parler au peuple les autres jours ne lui ayant pas laissé le loisir de former ces jeunes plantes. — Il est vrai que dans cette catéchèse le saint ne dit pas un mot de l'état où la sédition avait réduit la ville d'Antioche, ce qui pourrait faire douter qu'il l'eût prêchée pendant le carême de l'an 387. — Mais il faut remarquer qu'il parlait à des jeunes gens uniquement assemblés pour recevoir des instructions sur le sacrement de baptême, et que les motifs de consolation et d'espérance dont ses discours au peuple d'Antioche sont remplis, auraient été déplacés dans cette homélie. — Saint Chrysostome s'insinue dans l'esprit des catéchumènes par des termes d'humilité et de charité, n'hésitant point à les traiter de frères à cause de la grâce qu'ils allaient bientôt recevoir. — Il les prie de se souvenir de lui lorsqu'ils l'auront reçue, et qu'on les aura revêtus de l'habit royal et de la pourpre teinte du sang du Seigneur. — Il les loue de leur ardeur à recevoir le baptême, et de ce qu'ils n'attendaient pas à la mort pour le recevoir, comme faisaient plusieurs, dont quelques-uns même avaient perdu connaissance lorsqu'ils le demandaient. — Il croit que ceux qui en usaient ainsi ne recevaient point la grâce du baptême. — Il marque les différents noms que l'Eglise donnait au baptême, qui sont ceux de *bain*, de *régénération*, d'*illumination*, de *sépulture*, de *circoncision* et de *croix ;* la différence du baptême avec les ablutions de la loi ancienne, qu'il fait consister en ce que le baptême purifie l'âme, au lieu que ces ablutions ne purifiaient que le corps; enfin la vertu de ce sacrement pour remettre les péchés et nous rendre saints et justes, eussions-nous auparavant été coupables de tous les crimes que l'homme peut commettre. — Il dit un mot de la pénitence après le baptême, mais uniquement pour exhorter les catéchumènes à si bien vivre, qu'ils n'en aient jamais besoin, et à employer les trente jours qui leur restaient à combattre tellement contre le démon qu'ils ne puissent en être vaincus; il les exhorte particulièrement à éviter les péchés de la langue, surtout le jurement, et veut qu'ils s'en éloignent d'autant plus qu'on ne le regarde pas comme un péché. (Dom Remy Ceillier.)

1. Combien est délicieuse et attrayante pour nous cette réunion de jeunes frères! je vous donne le nom de frères avant votre naissance à la grâce, je vous salue comme des parents, vous qui n'êtes pas encore membres de la famille chrétienne. C'est que je sais, oui, je sais parfaitement à quelle haute dignité, à quel honneur vous êtes sur le point d'être élevés. Or on a coutume de rendre ses hommages à ceux qui vont être investis d'une charge importante, et cela même avant qu'ils soient entrés en fonction, afin de s'attirer, par cette marque de déférence, leur bienveillance pour l'avenir, et les avantages qui en découlent. C'est ce que je fais; car vous allez être élevés non à une charge ordinaire, mais à la dignité de rois, non d'un royaume vulgaire, mais du royaume des cieux. Aussi, je vous conjure et vous supplie de vous souvenir de moi lorsque vous y serez parvenus. Ce que Joseph disait au

grand échanson : *Souvenez-vous de moi quand vous serez heureux* (Gen. XL, 14), je vous le dis maintenant : Oui, souvenez-vous de moi quand vous serez heureux. Je ne demande pas comme Joseph une récompense pour l'interprétation d'un songe ; je ne suis pas venu vers vous pour interpréter des songes, mais pour vous parler des choses du ciel, pour vous annoncer ces biens *que l'œil n'a point vus, que l'oreille n'a point entendus, que le cœur de l'homme n'a point compris.* (I Cor. II, 9.) Car tels sont les biens que Dieu a préparés à ceux qu'il aime.

Joseph disait au grand échanson : *Encore trois jours, et Pharaon vous rétablira dans votre charge.* (Gen. XL, 12, 15.) Pour moi je ne vous dis pas : Encore trois jours et vous deviendrez les officiers d'un grand roi ; mais je vous dis : encore trente jours et vous serez introduits non par Pharaon, mais par le Roi des cieux dans cette patrie qui est en-haut, dans cette cité du ciel, dans cette Jérusalem où l'on jouit de la vraie liberté. Joseph disait : *Vous présenterez la coupe à Pharaon* (Ibid) ; mais moi je vous dis : Le roi lui-même vous présentera ce calice redoutable, rempli d'une vertu divine et l'emportant infiniment sur tout objet créé. Ceux qui sont initiés connaissent la vertu de ce calice ; vous, vous la connaîtrez bientôt. Souvenez-vous donc de moi quand vous serez dans ce royaume, quand vous aurez reçu le manteau royal, revêtu la robe empourprée du sang du Seigneur, et ceint le diadème dont le splendide rayonnement efface la lumière du soleil. Car tels sont les dons du céleste Epoux, supérieurs aux mérites des hommes, mais proportionnés à sa royale munificence.

C'est pourquoi je vous félicite avant même que vous soyez introduits dans cette demeure sacrée, je vous félicite et tout ensemble j'applaudis à votre généreuse ardeur, car vous ne venez pas, comme certains négligents, recevoir le baptême à la dernière extrémité ; au contraire, semblables à des serviteurs zélés, qui se sentent pressés d'obéir à leur maître, vous placez votre vie sous la discipline du Christ avec une pieuse impatience, vous prenez ce joug si doux, ce fardeau si léger. A la vérité, ceux qui sont baptisés à la fin de leurs jours reçoivent la même grâce que vous, mais le généreux empressement de la bonne volonté, l'appareil des saintes cérémonies, ils ne l'ont pas. Ils reçoivent le baptême sur leur lit, et vous c'est dans le sein de l'Eglise notre mère commune ; ils le reçoivent au milieu des larmes, et vous dans la joie et l'allégresse ; ils le reçoivent en gémissant, et vous avec mille actions de grâces ; eux, ils sont dévorés par la fièvre, vous, remplis de l'abondance d'une joie toute spirituelle. Voilà pourquoi ici tout est en rapport avec la grâce que vous recevez ; là, quel contraste étrange ! ceux qui reçoivent le baptême pleurent et gémissent ; autour d'eux sont des enfants en larmes, une épouse désolée, des amis attristés, des serviteurs abattus ; tout l'aspect de la maison est sombre comme un jour d'hiver enveloppé de brouillards. Et le malade ! si vous pénétrez dans le fond de son cœur, il est plus triste encore que tout ce que je viens de dire ; de même que les vents soufflant avec impétuosité dans des directions contraires soulèvent et bouleversent la mer ; ainsi les dangers suspendus sur la tête du malade troublent son âme de mille pensées terribles, de mille soucis contraires qui le tiraillent en tous sens. S'il jette les yeux sur ses enfants, il pense qu'ils vont être orphelins ; il voit son épouse et d'avance il pleure son veuvage ; la vue de ses serviteurs lui montre le vide affreux qui va se faire dans sa maison ; il jette les yeux sur lui-même ; alors il se rappelle sa vie, cette vie qui lui échappe, et, sous le coup de la séparation, une grande tristesse descend dans son âme comme un nuage épais. Tel est l'état de celui qui va recevoir le baptême. Au milieu de ce trouble, de cette agitation, entre le prêtre, plus terrible pour le malade que la fièvre même, plus redouté que la mort par les parents du moribond. Oui, la voix du médecin déclarant que tout espoir de guérison est perdu, cause moins d'effroi que la venue du prêtre, et l'on reçoit comme un messager de mort celui qui apporte la vie éternelle. Mais je n'ai pas encore parlé du plus grand de tous les malheurs : souvent au milieu du trouble causé par une alarme subite, pendant que les parents, ne sachant quel parti prendre, s'agitent beaucoup sans rien faire, l'âme rompant ses derniers liens quitte le corps qui n'est plus qu'un cadavre. Quelquefois même, l'âme est encore présente dans le corps ; mais à quoi bon ? le moribond ne reconnaît plus personne, il n'entend plus rien, et ces paroles par lesquelles l'homme contracte son alliance avec son Seigneur, il ne peut plus les articuler ; celui que l'on veut rendre participant de la lumière

divine est là comme un morceau de bois, ou comme une pierre, il ne diffère pas d'un mort : de quoi lui servira l'initiation baptismale?

2. Celui qui va s'approcher des mystères sacrés et redoutables, doit veiller sur lui-même, être exempt de tout souci mondain, tempérant, plein d'un saint empressement, chasser de son esprit toute pensée étrangère et tenir la maison de son âme parfaitement nette et pure, comme s'il devait recevoir le Roi. Telle est votre préparation, telles sont vos pensées, telle est la disposition de votre cœur. Aussi attendez-vous à recevoir de Dieu une récompense digne de cette excellente disposition, de Dieu dont les bienfaits surpassent toujours le mérite de notre obéissance.

Mais il faut donner du sien à ses frères ; je vais donc vous faire part de ce qui est à moi, ou plutôt ce que je vais vous communiquer n'est pas à moi, mais au Seigneur : *Car que possédez-vous que vous ne l'ayez reçu? Or, si vous l'avez reçu, pourquoi vous glorifier comme si vous ne l'aviez pas reçu?* (I Cor. IV, 7.) Avant tout, je voulais vous expliquer pourquoi nos pères ont choisi ce temps de l'année de préférence à tout autre pour donner des enfants à l'Eglise par la vertu du sacrement de baptême ; pourquoi l'instruction qui précède, pourquoi l'on ôte ses chaussures, pourquoi l'on ne garde qu'une tunique seulement, pourquoi les prières des exorcismes? car ce n'est pas en vain et sans réflexion que l'Eglise a fixé ce temps et déterminé ce costume : tout cela a une raison mystérieuse, un sens caché, et je voulais vous en instruire ; mais je vois que d'autres choses plus nécessaires nous appellent ; il est en effet nécessaire de dire ce que c'est que le baptême, pourquoi il a été institué, et quels grands biens il nous procure.

Cependant, si vous le voulez, parlons d'abord de la dénomination de cette purification spirituelle ; elle ne porte pas rien qu'un nom, mais plusieurs. Elle est appelée le bain de la régénération : *Il nous a sauvés*, dit l'Apôtre, *par l'eau de la régénération et de la rénovation du Saint-Esprit.* (Tit. III, 5.) Elle est encore appelée illumination ; écoutez saint Paul : *Rappelez en votre mémoire ce premier temps, où après avoir été illuminés par le baptême, vous avez soutenu le grand combat des souffrances* (Héb. X, 32) ; et ailleurs : *car il est impossible que ceux qui ont été une fois illuminés, qui ont goûté le don du ciel, et qui après cela sont tombés, se renouvellent par la pénitence.* (Ibid. VI, 4.)

Elle est aussi nommée baptême : *Car vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous avez été revêtus de Jésus-Christ.* (Gal. III, 27.) Elle est aussi appelée sépulture. *Car*, dit l'Apôtre, *nous avons été ensevelis avec lui par le baptême pour mourir au péché* (Rom. VI, 4) ; également circoncision : *C'est en lui que vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'est pas faite de main d'homme, mais qui consiste dans le dépouillement des vices.* (Col. II, 11.) Elle est appelée croix : *Car notre vieil homme a été crucifié afin que le corps du péché soit détruit.* (Rom. VI, 6.) On pourrait encore citer beaucoup d'autres noms, mais pour ne pas perdre tout notre temps sur ce sujet, revenons à la première dénomination, et son explication terminera ce discours ; en attendant reprenons l'instruction d'un peu plus haut.

Il y a une espèce de purification qui est commune à tous les hommes, elle s'opère par le bain qui enlève les souillures du corps ; les Juifs ont aussi une sorte de purification plus auguste que le bain dont je viens de parler, mais bien inférieure à notre bain spirituel qui confère la grâce ; lui aussi enlève les souillures du corps, et non-seulement celles-là, mais encore celles de l'âme. Car il y a bien des choses qui par elles-mêmes ne sont pas impures, mais qui le deviennent par suite de la faiblesse de la conscience. Ainsi un masque, si difforme qu'il soit, n'est pas réellement terrible ; cependant il paraît tel aux enfants, à cause de la faiblesse de cet âge ; il en est de même de certaines actions ; par exemple toucher à un cadavre, ce n'est pas en soi une chose impure, mais si on le fait croyant commettre une faute, cet attouchement devient une souillure. Que cet acte ne soit pas impur par lui-même, Moïse qui a promulgué la loi le montre bien, lui qui emporta le corps de Joseph, et néanmoins ne fut pas souillé.

Et c'est pourquoi saint Paul, parlant d'une souillure de ce genre qui provient non de la nature des choses, mais de la faiblesse de la conscience, s'exprime ainsi : *Rien n'est impur de soi-même, et une chose n'est impure qu'à celui qui la croit telle.* (Rom. XIV, 14.) Vous le voyez, la souillure vient non de la chose elle-même, mais de la conscience qui est mal formée ; et encore : *Toutes les viandes sont pures, mais un homme fait mal d'en manger, lorsqu'en le*

faisant il scandalise les autres. (Ibid. 20.) Remarquez encore que la souillure est contractée non par l'action de manger, mais par le scandale qu'elle cause.

3. Or cette souillure, la purification des Juifs l'effaçait; mais le bain qui donne la grâce fait disparaître non cette tache corporelle, mais celle qui, étant une véritable souillure, atteint le corps et l'âme; il purifie non ceux qui touchent des cadavres, mais ceux qui font des œuvres de mort.

Seriez-vous impudique, seriez-vous fornicateur, idolâtre, auriez-vous commis n'importe quel crime, seriez-vous couvert de toutes les souillures qui peuvent flétrir un homme, plongez-vous dans la piscine de ces eaux saintes, et vous en sortez plus pur que les rayons du soleil. Ne croyez pas que j'exagère; écoutez saint Paul parlant de l'efficacité de ce bain spirituel: *Ne vous y trompez pas, ni les idolâtres, ni les fornicateurs, ni les adultères, ni les impudiques, ni ceux dont les débauches outragent la nature, ni les avares, ni les intempérants, ni les médisants, ni les ravisseurs du bien d'autrui ne posséderont le royaume de Dieu.* (I Cor. VI, 9, 10.) Et en quoi, direz-vous, ces paroles touchent-elles à la question? Montrez ce dont il s'agit, c'est-à-dire que la vertu du baptême efface ces souillures. Ecoutez donc ce qui suit: *Vous avez été tout cela, mais vous avez été lavés, sanctifiés, justifiés au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et dans l'Esprit de notre Dieu.* (Ibid. V, 11.) Nous nous proposions de vous dire que ceux qui s'approchaient de ce bain spirituel étaient purifiés de toute souillure, et voilà que nos paroles vous prouvent qu'ils sont non-seulement purifiés, mais encore sanctifiés et justifiés. Car l'Apôtre ne dit pas seulement: *Vous avez été purifiés*, mais il ajoute: *Vous avez été sanctifiés, vous avez été justifiés.*

Quoi de plus admirable que de voir la justification produite sans travail, sans peine et sans le secours des bonnes œuvres! car telle est la grandeur de ce don divin que sans aucune peine il nous rend justes devant Dieu. Si une simple lettre très-courte signée par l'empereur peut rendre à la liberté des hommes chargés de toutes sortes de crimes et élever quelques-uns de ses sujets aux plus hautes dignités, combien plus l'Esprit-Saint, qui est tout-puissant, nous délivrera-t-il de toute iniquité, établissant en nous le règne de la justice et nous remplissant d'une confiance inébranlable. Voyez cette étincelle tombant dans le gouffre de la mer, aussitôt elle s'éteint, elle disparaît engloutie sous les flots; ainsi toutes les iniquités des hommes, quand elles tombent dans la piscine du bain sacré, sont anéanties; elles disparaissent plus vite et plus facilement que cette étincelle. Et pourquoi, direz-vous, si ce bain remet tous nos péchés, pourquoi l'appelle-t-on bain de la régénération et non pas bain de la rémission des péchés, bain de la purification? c'est parce que non-seulement il nous remet nos péchés, et nous purifie de nos souillures, mais que par lui nous recevons une seconde naissance. Oui, il nous crée de nouveau, il nous forme non en nous façonnant une seconde fois avec de la terre, mais en nous faisant sortir d'un autre élément qui est l'eau; il ne nettoie pas seulement le vase, mais il le refait de nouveau tout entier. Les vases que l'on purifie gardent toujours, quelques précautions que l'on prenne, des marques de la tache qui a été enlevée; mais ceux que l'on jette dans le fourneau pour les refondre, renouvelés par la flamme, déposent toute scorie et sortent de là aussi brillants que s'ils étaient entièrement neufs. Si quelqu'un prenait pour la refondre une statue d'or, toute noircie par le temps, la fumée, la poussière, détériorée par la rouille, il la rendrait très-pure et très-brillante; ainsi notre nature dégradée par la rouille du péché, obscurcie par nos crimes, comme par une fumée qui en ternit l'éclat, privée de sa beauté première, Dieu la refait pour ainsi dire, la plonge dans l'eau comme dans le creuset, la pénètre comme d'un feu, de la grâce du Saint-Esprit, et de là elle sort toute renouvelée, jetant un éclat qui surpasse la splendeur des rayons du soleil, car le vieil homme est brisé, et de ses débris sort un homme nouveau et plus brillant.

4. Or c'est à ce brisement mystique, à cette purification que le Prophète faisait allusion quand il disait: *Vous les briserez comme un vase de potier.* (Psal. II, 9.) Que ces paroles s'entendent des fidèles, c'est ce qui est évident par celles qui précèdent; les voici: *Tu es mon fils; aujourd'hui je t'ai engendré: demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage, et ton empire s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre.* (Ibid. VII, 8.) Vous l'entendez; il parle de l'Eglise, assemblée de toutes les nations, du royaume de Jésus-Christ établi partout. Puis il ajoute: *Vous les conduirez avec*

une verge de fer ; il ne s'agit pas d'une autorité insupportable, mais forte : *vous les briserez comme un vase de potier.*

Ici le bain est pris dans un sens plus mystique ; le Psalmiste ne dit pas *des vases d'argile cuite*, mais *des vases de potier.* Ici faites attention. Vous brisez un vase d'argile cuite, on ne peut le refaire, parce qu'il acquiert sous l'action du feu une dureté que rien ne saurait plus dissoudre. Mais les vases de potier, c'est-à-dire qui sont encore dans la main de l'ouvrier, et qui n'ont pas encore subi l'action du feu ; ces sortes de vases, un ouvrier habile peut les broyer et leur redonner leur première forme. Aussi Dieu parlant d'un malheur irréparable, tire sa comparaison non d'un vase de potier, mais d'un vase d'argile cuite. Voulant montrer au prophète et aux juifs qu'il allait livrer la ville à une ruine dont elle ne se relèverait pas, il ordonna au prophète de prendre un vase d'argile cuite et de le briser en présence de tout le peuple en disant : *Ainsi, la ville sera anéantie, brisée.* (Jérém. XIX, 11.) Veut-il au contraire lui laisser la douceur de l'espérance, c'est sur le potier qu'il attire l'attention du prophète ; il lui met sous les yeux non un vase d'argile cuite, mais un vase de terre échappant à la main de l'ouvrier, et il dit : *Si le potier redonne sa première forme à ce vase qui vient de tomber, à plus forte raison puis-je, moi, vous relever et vous guérir de votre chute.* (Jérém. XVIII, 6.) Oui, Dieu peut, par le bain de la régénération, nous corriger, nous hommes de boue ; bien plus, quand nous avons subi l'action du Saint-Esprit, et qu'ensuite nous sommes retombés, il peut, par une sévère pénitence, nous rendre tels que nous étions avant notre chute.

Mais ce n'est pas le moment de parler de pénitence : Ah ! fasse le ciel que jamais vous n'ayez besoin de ces remèdes ; puissiez-vous plutôt conserver intacte cette beauté, rester toujours avec cet éclat qui vous appartiendra bientôt ! Or, pour qu'il en soit ainsi, disons un mot de la manière dont vous devez régler votre vie. Dans la carrière que vous parcourez actuellement, jeunes athlètes, vos chutes ne sont pas dangereuses ; vous vous exercez pour ainsi dire dans la maison, et les coups retombent sur ceux qui vous instruisent. Mais voici bientôt venir le temps des vrais combats : le stade est ouvert, voilà les spectateurs sur les gradins de l'amphithéâtre, à leur tête est le président des jeux ; alors point de milieu : ou tomber lâchement et se retirer couvert de honte, ou se comporter en brave et obtenir la couronne et le prix ; ainsi ces trente jours sont pour vous des jours de lutte, d'apprentissage, d'exercice. Dès ce moment apprenons à vaincre le malin esprit, car une fois baptisés, il faudra descendre dans l'arène, lutter avec lui, le combattre à outrance. Dès maintenant apprenons à connaître ses stratagèmes, ce qui le rend si méchant, d'où vient que ses coups nous atteignent si facilement, afin que le temps de la lutte arrivé, la nouveauté du combat ne déconcerte pas notre courage, mais que préparés, exercés, instruits des ruses de l'adversaire, nous l'abordions avec une entière confiance.

De tous côtés le démon nous tend des piéges, il arme principalement contre nous notre langue et notre bouche. Une langue toujours en mouvement, une bouche qui n'est jamais fermée, c'est là l'organe dont le démon se sert le plus souvent pour nous tromper et nous perdre. De là pour nous la source de beaucoup de fautes et l'occasion de péchés graves. Qu'il est facile de pécher par la langue ! écoutez cette sentence : *Le glaive fait beaucoup de victimes, la langue davantage encore.* (Eccli. XXVIII, 22.) La sentence suivante, qui est du même auteur, nous montre combien cette chute est grave : *Il vaut mieux tomber sur le pavé que de pécher par la langue.* (Eccli. XX, 20.) Ce qui veut dire : il vaut mieux tomber et se briser les membres que de proférer une parole qui puisse perdre notre âme. Non-seulement l'auteur parle des fautes que l'on peut faire, mais il nous exhorte à veiller avec le plus grand soin pour ne pas nous laisser surprendre : *Placez*, dit-il, *à votre bouche une porte et des verroux.* (Eccli. XXVIII, 28.) Ces paroles ne se doivent pas prendre dans le sens littéral, elles signifient que nous devons avec le plus grand soin interdire à notre langue les paroles inconvenantes. Avec notre effort personnel, et même avant notre effort personnel, nous avons besoin du secours d'en-haut pour pouvoir dompter la bête féroce que chacun de nous porte au dedans de soi ; c'est ce que le Prophète nous enseigne en disant : *J'élève les mains pour offrir le sacrifice du soir ; placez, Seigneur, une garde à ma bouche et à mes lèvres une porte qui s'ouvre à propos.* (Psal. CXL, 2-3.) Et celui que je citais tout à l'heure dit encore : *Qui placera*

une garde à ma bouche et sur mes lèvres le sceau de la prudence? (Eccl. XXII, 33.)

Tous, ne le voyez-vous pas, craignent les fautes que la langue fait commettre, les pleurent, donnent des conseils et recommandent de prendre beaucoup de précautions. Et pourquoi, direz-vous, si la langue nous expose à de si grands dangers, pourquoi Dieu nous l'a-t-il donnée en nous créant? parce qu'elle nous procure aussi de grands avantages et que si nous voulons veiller sur nous, elle nous est utile et nullement préjudiciable. Ecoutez encore le même auteur : *En la puissance de la langue sont la vie et la mort.* (Prov. XVIII, 21.) Le Christ dit la même chose : *Vous serez condamné par vos paroles, et vous serez justifié par vos paroles.* (Math. XII, 37.) Ici le mal, là le bien, la langue est comme au milieu : vous êtes le maître.

Ainsi, voilà un glaive : servez-vous-en pour percer l'ennemi, il devient entre vos mains un instrument de salut; si vous vous blessez, ce n'est pas le fer lui-même, mais le mauvais usage que vous en faites qu'il faut accuser. Il en est de même de la langue : c'est un glaive dont vous pouvez disposer selon votre gré : servez-vous-en pour accuser vos péchés et non pour blesser votre frère. Aussi Dieu l'a-t-il entourée d'une double barrière, les dents et les lèvres, de peur qu'agissant à la légère vous ne soyez portés trop facilement à dire ce qui ne convient pas. Mettez donc un frein à votre langue. Veut-elle s'en débarrasser? Servez-vous de vos dents pour la châtier, qu'elles remplissent par leurs morsures l'office de bourreau. Il vaut mieux que la langue soit déchirée sur la terre par les morsures, en punition de ses fautes que desséchée dans l'autre vie, réclamant pour se rafraîchir une goutte d'eau qui ne lui sera pas accordée. De combien de péchés n'est-elle pas l'instrument? Paroles injurieuses, blasphèmes, propos impudiques, flatteries, jurements, parjures !

5. Mais pour ne pas accabler vos esprits sous l'abondance excessive des matières, ne parlons aujourd'hui que de l'obligation d'éviter les jurements. Je vous préviens que jusqu'à ce que vous évitiez, je ne dis pas seulement les parjures, mais même les serments faits pour une cause juste, je ne traiterai pas d'autre question; il serait absurde, quand vous n'avez pas encore bien appris les premiers éléments, de vouloir vous pousser plus avant; ce serait puiser de l'eau avec un tonneau percé : ainsi les maîtres ne transmettent à leurs élèves des enseignements nouveaux que quand ils voient les premiers bien gravés dans leur mémoire.

Prenez donc bien la chose à cœur si vous ne voulez pas arrêter le cours de nos instructions. Faire serment, c'est un péché grave et très-grave; et cela précisément parce qu'il ne paraît pas tel; je le crains, d'autant plus qu'on le craint moins; mal incurable parce qu'on ne croit pas que ce soit un mal. Parce qu'une simple parole n'est pas un crime, on se figure que le serment n'en est pas un, et sans méfiance on tombe dans cette faute; si quelqu'un en fait l'observation, alors on se moque, on rit aux éclats, non de ceux qui sont réprimandés, mais de ceux qui prétendent guérir cette maladie.

Aussi je veux m'étendre sur ce sujet; le mal est très-enraciné, je veux l'arracher, le faire disparaître, et je ne parle pas seulement des parjures, mais des serments faits pour une cause juste.

Je prévois votre objection : un tel, qui est un homme vertueux, réservé, pieux, un prêtre, ne laisse pas pourtant de jurer.

De grâce! ne me parlez pas de cet homme modeste, réservé, pieux, honoré du sacerdoce; mais supposez même Pierre, Paul, ou un ange descendu du ciel; oui, supposez cela, tant il s'agit peu ici d'une question de personne. Je lis la loi sur le serment, elle émane non des serviteurs, mais du Seigneur lui-même : or quand c'est le souverain qui parle, on laisse de côté l'autorité du serviteur. Si vous osez me dire que le Christ a ordonné le serment ou qu'il l'a laissé sans punition, montrez-le-moi et je me soumets.

Mais s'il l'interdit formellement et s'il attache à cette défense une telle importance qu'il compare celui qui fait des serments au démon lui-même : *Or ce qui va au delà de ces paroles oui et non, est du démon* (Matth. V, 37), pourquoi venez-vous me parler de l'autorité de celui-ci ou de celui-là? Dieu rendra sa sentence non d'après la désobéissance de quelques-uns de ses serviteurs, mais d'après les injonctions de ses lois. J'ai ordonné, dira-t-il, il fallait obéir, ne pas mettre en avant l'autorité de celui-ci ou de celui-là, ni s'enquérir trop minutieusement des fautes des autres. David, cet homme si grand, est tombé dans une faute grave; s'ensuit-il, dites-moi, que nous puissions pécher sans danger? Il faut donc se mettre sur ses gardes et n'imiter dans les saints que les bons

exemples qu'ils nous ont laissés. Mais si nous rencontrons dans leur vie quelque négligence ou quelque désobéissance à la loi, nous devons les éviter avec le plus grand soin. Car ce n'est pas aux saints qui sont comme nous d'humbles serviteurs, mais au souverain Maître que nous avons affaire, et c'est à lui-même que nous rendrons compte de toutes les actions de notre vie. Préparons-nous donc à paraître devant ce tribunal; quelque admirable, quelque grand que soit celui qui a transgressé cette loi, le châtiment est là pour punir son crime, il le subira : Dieu ne fait acception de personne.

Comment pourrons-nous éviter ce péché? Il ne suffit pas de montrer que c'est un péché grave, il faut encore indiquer le moyen de ne pas le commettre. Vous avez une épouse, des enfants, un ami, des parents, des voisins, priez-les de veiller sur vous et chargez-les du soin de vous reprendre. C'est quelque chose de grave qu'une habitude : il est difficile de la faire disparaître, difficile de se mettre en garde contre ses entraînements; elle nous surprend et cela quelquefois malgré nous. Donc, plus vous connaissez la force de la mauvaise habitude, plus vous devez redoubler d'efforts pour vous en délivrer et pour en contracter une bonne. De même qu'elle a pu devenir plus forte que vous, et que malgré vos soins, vos précautions et votre continuelle vigilance, elle vous fait tomber, de même si vous contractez la bonne habitude de ne plus faire de serments, vous ne serez plus entraînés malgré vous lors même que votre vigilance sera par hasard en défaut. Oui, c'est une grande chose que l'habitude, c'est une seconde nature : pour ne pas être obligés de lutter toujours, prenons une autre habitude. Prions en grâce ceux avec lesquels vous vivez de vous engager à éviter le serment, qu'ils vous y habituent, qu'ils vous reprennent quand vous vous oubliez. Cette vigilance qu'ils exerceront sur vous leur profitera à eux-mêmes de conseil et d'exhortation pour bien faire; car celui qui avertit son prochain ne tombera pas aussi facilement lui-même dans le précipice qu'il veut faire éviter. Et c'est vraiment un précipice que l'habitude de prêter serment, non-seulement quand il s'agit de choses de peu d'importance, mais même quand il s'agit de choses graves. Pour nous, nous ne saurions, par exemple, acheter des légumes, soutenir une contestation pour deux oboles, quereller et menacer nos serviteurs sans prendre Dieu à témoin. Pour de pareilles futilités vous n'oseriez pas appeler en témoignage devant un tribunal un homme de grande naissance ou revêtu de quelque dignité si peu considérable qu'elle soit; et si vous aviez cette audace, vous subiriez le châtiment qu'elle mérite : et le Roi des cieux, le Seigneur des anges, vous ne craignez pas de le prendre à témoin quand il est question de marchandises, d'argent, ou d'autres misères de ce genre! Est-ce supportable? Comment donc pourrons-nous rompre avec cette mauvaise habitude? en plaçant autour de nous les gardiens dont j'ai déjà parlé, en nous fixant à nous-mêmes un terme pour notre amendement et en nous infligeant une punition, si, ce temps écoulé, nous ne sommes pas corrigés. Mais combien nous faudra-t-il de temps? Pour ceux qui veillent avec soin et sont animés d'un véritable zèle, je ne crois pas qu'il faille plus de dix jours pour couper le mal jusque dans sa racine. Si après ces dix jours nous sommes surpris en flagrant délit, imposons-nous une peine plus considérable, un châtiment en rapport avec la grandeur de notre faute.

Ce châtiment, quel sera-t-il? je ne le détermine pas, je vous laisse les maîtres.

Si nous agissons de la sorte pour les choses qui nous concernent, nous nous corrigerons non-seulement de l'habitude de jurer, mais encore de toute autre habitude mauvaise. Fixons-nous un terme, punissons-nous sévèrement si nous tombons, et purifiés, nous approcherons de notre Dieu; nous éviterons les peines de l'enfer, nous nous présenterons avec confiance devant le tribunal de Jésus-Christ.

C'est ce que je vous souhaite, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire dans les siècles des siècles, ainsi qu'à Dieu le Père, en l'unité du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

CATÉCHÈSES

OU

INSTRUCTIONS AUX CATÉCHUMÈNES.

DEUXIÈME CATÉCHÈSE

Adressée à ceux qui se disposent à recevoir le baptême. — Des femmes qui composent avec trop d'art leur chevelure et qui portent des ornements d'or ; contre ceux qui se livrent aux superstitions païennes, telles que présages, ligatures, enchantements ; toutes choses sévèrement condamnées par la doctrine chrétienne.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

La seconde catéchèse fut prêchée la même année 387 ; ce qui paraît en ce qu'elle rappelle le souvenir de la sédition d'Antioche, comme d'un fait qui n'était point éloigné. — L'orateur explique le nom de fidèle que l'on recevait par le baptême. — On le donnait aux nouveaux baptisés, parce qu'ils croyaient en Dieu, et parce que Dieu leur confiait la justice, la sainteté, la pureté de l'âme, l'adoption, le royaume des cieux ; et parce que les nouveaux baptisés lui confiaient aussi de leur côté leurs aumônes, leurs prières, leur humilité et toutes leurs autres vertus. — Le saint Docteur s'étend ensuite sur les obligations qu'imposait le baptême, fait sentir aux catéchumènes l'étendue des promesses renfermées dans ces paroles : *Je renonce à Satan*, et montre de quelle conséquence il est de ne point souiller l'excellente image que Dieu trace dans l'âme des baptisés. — Il leur conseille donc de répéter sans cesse ces paroles : *Je renonce à Satan et à ses pompes*, mais en même temps de remplir ce que ce renoncement signifie. « J'appelle pompe diabolique, dit-il, le théâtre, le cirque, la superstitieuse observation des jours, les présages, les ligatures, les enchantements et autres abominations semblables, dont un homme élevé dans la doctrine de Jésus-Christ doit avoir horreur. » (Dom Remy Ceillier.)

1. Il n'y a que peu de jours, mes frères, que je vous ai parlé, et je viens déjà réclamer les fruits de mon instruction. Nous ne parlons pas en effet que pour vos oreilles, mais pour vos esprits, afin qu'ils retiennent nos paroles, et pour que vous nous le fassiez voir par vos œuvres, ou plutôt pas à nous, mais à Dieu qui connaît le fond des cœurs. Aussi appelons-nous notre instruction *Catéchèse*, parce qu'il faut que même en notre absence l'écho de nos paroles retentisse dans vos âmes. Ne vous étonnez pas, si après un délai de six jours seulement je viens pour réclamer les fruits de la semence que j'ai répandue; en effet, semer et moissonner le même jour dans les âmes n'est pas chose impossible, par la raison que ce n'est point appuyés sur nos seules forces, mais sur le secours divin que nous sommes invités aux combats contre le mal. O vous donc, qui avez reçu nos paroles et les avez mises en pratique, persévérez et avancez ! et vous qui n'avez point encore mis la main à l'œuvre, commencez dès maintenant, et qu'à l'avenir vos efforts vous sauvent de l'accusation de négligence! On peut toujours, si négligent qu'on ait été, on peut, avec de la diligence, réparer le temps perdu. Ecoutez le Psalmiste : *Si aujourd'hui vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs comme au jour de la colère.* (Ps. xciv, 8.) C'est nous avertir et nous conseiller de ne

jamais désespérer, mais, tant que nous sommes en ce monde, de conserver l'espérance que nous arriverons au but et que nous obtiendrons la palme de notre glorieuse vocation. Suivons ces conseils, et recherchons les noms de la grâce si précieuse que nous recevrons bientôt. Quand on ignore l'importance d'une fonction, on en tient moins de compte, on la remplit avec plus de négligence; mais si on la connaît, on l'exerce avec plus de zèle et d'intérêt. Pour nous en particulier, à qui Dieu accorde un si grand honneur, ne serait-ce pas une honte et une absurdité d'en ignorer les noms et le sens de ces noms? Mais pourquoi parlé-je de la grâce baptismale? Notre nom générique lui-même, bien compris, sera pour vous une leçon et un encouragement à la plus haute vertu. Nous ne définissons pas en effet le mot: *homme*, comme les profanes, mais comme le veut la sainte Ecriture. N'est pas un homme quiconque a simplement des mains et des pieds d'homme, ou est seulement doué de raison, mais celui qui remplit fidèlement les devoirs de la piété et de la vertu. Voici comment la sainte Ecriture nous parle de Job. Après ces paroles : *Il y avait en la terre d'Ausitide, un homme*, elle ne nous le dépeint pas à la manière païenne, elle ne dit pas qu'il avait deux pieds et de larges ongles. Mais nous retraçant les marques de sa piété, elle dit : *Un homme juste, sincère, honorant Dieu, et s'abstenant de tout mal* (Job, I, 1.), nous indiquant ainsi ce qui fait l'homme. C'est ce que nous dit aussi l'Ecclésiaste : *Craignez Dieu, observez ses commandements, car c'est là tout l'homme.* (Eccle. XII, 13.) Mais si ce nom d'*homme* a tant de force pour exhorter à la vertu, que sera-ce de ce mot : *fidèle ?* Pourquoi, en effet, êtes-vous appelés *fidèles ?* N'est-ce pas parce que vous croyez en Dieu, et que vous gardez fidèlement la justice qu'il vous a donnée, la sainteté, la pureté de l'âme, votre divine adoption, le royaume des cieux, tous biens qu'il vous a recommandés? N'est-ce pas parce qu'en retour vous lui avez confié et recommandé d'autres trésors, l'aumône, vos prières, la sagesse et toute autre vertu. Et que parlé-je d'aumône? Si vous lui donnez un verre d'eau froide, vous ne le perdrez même pas, il vous le conservera avec soin pour le grand jour, et il vous le rendra au centuple; ce qu'il y a d'admirable, en effet, c'est qu'il ne conserve pas seulement les dépôts, mais il les multiplie encore par ses largesses.

Imitez-le donc selon votre pouvoir, et d'après son ordre, dans tout ce qu'il vous a confié. Ajoutez à la sainteté que vous avez reçue; faites briller et éclater davantage la justice et la grâce de votre baptême; agissez comme saint Paul qui augmentait chaque jour par ses travaux, par son activité et son zèle les richesses que Dieu lui avait communiquées. Remarquez ici la suprême sagesse de Dieu. Il ne nous a pas tout donné; il ne nous a pas tout refusé. Il nous a fait des dons, il nous a fait des promesses. Mais pourquoi ne vous a-t-il pas tout accordé dès ici-bas ? C'est pour que vous prouviez votre confiance en lui, croyant sur sa seule promesse aux faveurs que vous n'avez point encore obtenues. Et pourquoi d'un autre côté n'a-t-il pas tout réservé pour l'autre vie, mais vous a-t-il fait part des grâces du Saint-Esprit, de la justice et de la sanctification ? C'était pour alléger vos peines, et, par ses dons passés, vous établir dans une solide espérance de ses dons à venir. Aussi doit-on vous appeler un nouvel illuminé. Pour vous, en effet, si vous le voulez, la lumière est toujours nouvelle, et ne s'éteint jamais. Ce jour qui éclaire les yeux de nos corps ne luit pas constamment, et sans prendre nos ordres la nuit vient régulièrement l'interrompre, mais le jour divin, jamais les ténèbres n'ont prévalu sur lui. *La lumière a brillé dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise.* (Jean, I, 15.) Le soleil levant verse moins de rayons sur le monde, que l'Esprit-Saint ne répand de splendeur sur une âme qu'il inonde de sa grâce. Considérez avec attention ce qui se passe dans la nature. Quand la nuit couvre la terre de ses ombres épaisses, aperçoit-on une corde, souvent on la prend pour un serpent; si un ami s'approche, on le fuit comme un ennemi; le moindre bruit nous épouvante. Mais dans le jour rien de pareil; les objets nous apparaissent tels qu'ils sont. Voilà ce qui arrive dans notre âme. A peine la grâce l'a-t-elle visitée, a-t-elle chassé les ténèbres de notre esprit, que nous voyons les choses dans leur réalité. Alors ce qui nous effrayait auparavant nous paraît méprisable; nous ne craignons plus la mort, le baptême nous a convaincu qu'elle n'est point une mort, mais un repos, un sommeil passager. Et la pauvreté, la maladie, et d'autres semblables misères, pourquoi les redouteraient-ils, ceux qui aspirent à une vie meilleure, sans fin,

sans vicissitudes, et exempte de toute inégalité.

2. Ne soupirons donc plus après les biens périssables, après les plaisirs de la table, et la parure des vêtements. N'avez-vous pas en effet l'habit le plus précieux, un festin spirituel et la gloire du ciel? Jésus-Christ ne s'est-il pas fait tout pour vous, et la table et le vêtement, et la demeure, et le chef et la racine? *Vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous avez revêtu Jésus-Christ.* (Gal. III, 27.) Le voilà votre vêtement. Voulez-vous savoir comment il est votre table? *Comme je vis pour mon Père,* dit-il, *ainsi celui qui me mange vivra pour moi.* N'est-il pas aussi votre demeure? *Celui qui mange ma chair demeure en moi et je demeure en lui.* (Jean, VI, 57, 58.) Puis il est votre racine. *Je suis la vigne et vous en êtes les branches.* Il se nomme également votre frère, votre ami, votre époux. *Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, car vous êtes mes amis.* (Jean, XV, 5, 15.) Ecoutez saint Paul: *Je vous ai fiancés à votre unique époux pour vous présenter comme une vierge sans tache à Jésus-Christ.* (II Cor. XI, 2.) Et encore : Afin *qu'il soit lui-même le premier-né entre beaucoup de frères.* (Rom. VIII, 29.) Il n'est pas même satisfait du nom de frères, nous sommes ses petits enfants : *Me voici avec les petits enfants que Dieu m'a donnés.* (Isaïe, VIII, 18.) Il va plus loin; nous sommes ses membres et son corps (I Cor. XII, 27); et comme si toutes ces grâces ne suffisaient pas pour nous convaincre de sa bonté et de son amour, il nous en donne encore une preuve et plus forte et plus touchante : il s'appelle notre tête. (Ephés. I, 22.)

Connaissez tous les bienfaits de Jésus-Christ et témoignez, mon cher frère, votre reconnaissance à votre bienfaiteur par une conduite vertueuse; et que la pensée de ce sacrifice si grand vous porte à honorer les membres de votre corps. Réfléchissez à ce que saisit votre main, et ne la laissez frapper aucun de vos frères; qu'honorée d'un si noble don, elle ne se déshonore pas par de criminelles blessures. Oui, pensez à ce qu'elle saisit, et gardez-la pure de toute avarice et rapine. Ce n'est pas seulement votre main qui saisit, c'est encore votre bouche qui reçoit les dons du ciel, et défendez à votre langue toutes paroles injurieuses, impudiques, blasphématoires, parjures, et autres pareilles iniquités. Quel sacrilége, si une langue qui touche aux plus redoutables mystères, une langue empourprée du sang d'un Dieu, et devenue plus précieuse que l'or, se changeait en une épée meurtrière, en instrument d'insultes, d'outrages et d'ignobles plaisanteries! Respectez donc l'honneur que Dieu lui a fait, et ne la faites point servir au péché. Remarquez encore qu'après la main et la langue c'est le cœur qui reçoit nos augustes mystères : n'ourdissez donc jamais la fraude contre votre prochain; et que votre âme reste exempte de toute méchanceté. Vous pourrez ainsi préserver et vos oreilles et vos yeux. Combien n'est-il pas inconvenant en effet qu'après cette mystérieuse voix descendue du ciel, et des chérubins, nos oreilles se laissent profaner par des chants lascifs et efféminés! ne mérite-t-on pas le dernier châtiment, si de ces yeux, qui ont contemplé nos secrets et vénérables mystères, l'on regarde des prostituées, et l'on commet l'adultère dans son cœur? Vous êtes convié à des noces, mon ami, n'y entrez pas avec une robe souillée ; mais prenez un vêtement digne de la solennité. L'homme le plus pauvre, engagé à des noces mondaines, souvent achète ou emprunte un habit convenable, et se présente ainsi à ceux qui l'ont invité. Mais vous, vous êtes appelé à un mariage spirituel, à un banquet royal; considérez combien vous êtes obligé de vous procurer une robe nuptiale. Mais ne cherchez pas ce vêtement, c'est inutile; Celui qui vous invite vous en donne un gratuitement; vous ne pouvez donc pas vous excuser sur votre pauvreté. Mais conservez-le, cet habit, car si vous le perdiez, vous ne pourriez plus en acheter ou en emprunter un autre; ce vêtement précieux, en effet, ne se vend nulle part. Avez-vous entendu les gémissements des initiés qui l'avaient perdu, et comment ils se frappaient la poitrine, déchirés par les remords de leur conscience? Prenez garde, mon cher frère, d'éprouver un jour le même sort. Mais comment l'éviterez-vous si vous ne rompez avec vos mauvaises habitudes? Aussi je l'ai déjà dit, je le dis encore, et toujours je le répéterai : si quelqu'un ne corrige pas ses mœurs vicieuses, et ne se rend la vertu facile, qu'il ne reçoive pas le baptême. Le baptême sans doute peut effacer nos premiers crimes. Mais combien n'est-il pas à craindre, combien n'est-il pas dangereux que nous n'y revenions, et que le remède ne se change en poison! Plus en effet la grâce a été abondante, plus terrible est le châtiment pour ceux qui retombent.

3. Ne retournons donc plus à notre ancien vomissement, dès aujourd'hui instruisons-

nous nous-mêmes. Or, sur la nécessité d'un repentir antérieur, d'un divorce avec nos précédentes iniquités, pour s'approcher du sacrement, écoutez les paroles de saint Jean-Baptiste et du prince des apôtres à ceux qui devaient être baptisés : *Faites de dignes fruits de pénitence*, s'écrie le premier, *et ne commencez point à dire : nous avons Abraham pour père.* (Luc, II, 8.) Et le second, répondant aux questions qu'on lui adressait : *Faites pénitence*, dit-il, *et que chacun de vous soit baptisé au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* (Act. II, 38.) Or, celui qui fait une vraie pénitence ne commet plus les fautes dont il s'est repenti. C'est pourquoi l'on nous fait dire : *Je renonce à toi, Satan,* pour que nous ne retournions plus sous son empire. En ce moment imitons donc les peintres : Ils déploient d'abord leurs toiles, ils les environnent de lignes blanches, ils dessinent des figures, l'image d'un roi, peut-être; mais avant d'appliquer les couleurs, en toute liberté ils effacent, ils ajoutent, changent et transposent les traits manqués et mal réussis. Mais les couleurs une fois appliquées, ils ne sont plus libres d'effacer pour recommencer; ils gâteraient leur tableau, ils pécheraient contre les règles de leur art. Suivez cet exemple, et regardez votre âme comme un portrait que vous avez à peindre. Avant donc que le Saint-Esprit vienne y passer son divin pinceau, effacez vos mauvaises habitudes. Ainsi, êtes-vous dans l'habitude de jurer, de mentir, de proférer des paroles outrageantes ou déshonnêtes, ou de vous livrer à des bouffonneries, à toute autre action défendue? hé bien ! détruisez cette habitude, pour ne point y revenir après le baptême. L'eau sainte efface le péché ; mais c'est à vous de corriger les coupables habitudes. Les couleurs sont appliquées, l'image royale resplendit par l'effet du coloris : n'effacez plus, ne faites ni déchirures ni taches à la beauté que Dieu vous a donnée.

Réprimez donc la colère, éteignez les flammes de la fureur; ou bien si quelqu'un vous injurie et vous outrage, poursuivez-le de vos larmes et non de votre indignation; de votre pitié et non de votre ressentiment; et ne dites pas : Je suis blessé dans mon âme. L'injure n'atteint pas notre âme, à moins que nous ne nous la fassions à nous-mêmes. En voici la preuve. On a dérobé votre bien; vous a-t-on blessé dans votre âme? non, mais dans votre fortune. En gardez-vous du ressentiment? alors vous blessez vous-même votre âme. Le vol en effet n'a pas nui à votre âme, il lui a même été avantageux; mais vous, qui n'oubliez pas votre colère, vous serez puni pour avoir conservé la mémoire de cette offense. Quelqu'un vous a-t-il indignement méprisé, insulté, quel tort a-t-il fait à votre âme, et même à votre corps? Mais lui avez-vous rendu ses insultes et ses mépris, alors vous avez fait du mal à votre âme, et vos paroles recevront un jour leur châtiment. Voici une vérité dont je voudrais avant tout bien vous convaincre : c'est que personne, pas même le démon, ne peut faire tort à un chrétien, à un fidèle dans son âme; et ce qui est admirable, ce n'est pas seulement que Dieu nous ait rendus supérieurs à toutes les embûches, mais encore qu'il nous ait donné de l'aptitude pour la pratique de toutes les vertus. Pour une bonne volonté, il n'est aucun obstacle, fussions-nous pauvres, faibles, vils, méprisables ou esclaves. Non, ni l'indigence, ni la faiblesse, ni la mutilation, ni la servitude, ni aucun autre accident semblable ne peuvent entraver la vertu. Et que parlé-je de pauvre, d'esclave, d'homme abject? Les chaînes mêmes ne peuvent nous ôter la faculté d'être vertueux. Par exemple : un de vos compagnons vous a contristé, irrité, pardonnez-lui. Est-ce que la captivité, la pauvreté, l'abjection vous en empêchent? Non; elles vous y aident plutôt, car elles contribuent à la répression de votre orgueil qui se révolte. En voyez-vous un autre réussir dans ses affaires ? n'en soyez point jaloux; la pauvreté ne s'y oppose pas. S'agit-il de prier ? faites-le avec modestie et recueillement; la pauvreté n'y met pas d'obstacle. Soyez obligeant, affable à tous, réservé, honnête; ces vertus n'ont pas besoin de secours étrangers. Et voilà en effet le mérite de la vertu, c'est qu'elle n'a pas besoin de richesses, de puissance, ni de gloire, ou de rien de semblable; une âme sanctifiée lui suffit, elle n'en demande pas davantage. Telle est l'opération de la grâce : quelqu'un est-il boiteux, aveugle, mutilé, accablé de la plus extrême infirmité, rien n'empêche la grâce de le visiter. Elle ne demande qu'une âme qui la reçoive en toute affection, et ne prête aucune attention aux avantages extérieurs. Ceux qui enrôlent des soldats dans la milice profane recherchent la beauté de la taille et la vigueur de la constitution; ces avantages ne suffisent pas pour le

service; il faut encore la liberté : tout esclave est rejeté. Or le roi des cieux ne fait pas ces enquêtes; il admet dans son armée les esclaves, les vieillards, les invalides, et il n'en rougit point. Peut-on voir une bonté, une obligeance plus grandes? Pour nous, on ne nous demande que ce qui est en notre pouvoir; mais le monde réclame ce qui n'est pas à notre disposition. En effet, est-ce que la liberté ou l'esclavage dépendent de nous, ainsi que la grandeur ou la brièveté de la taille, ou la vieillesse, ou tout autre accident pareil? Mais il ne tient qu'à notre volonté de pratiquer la bonté, la douceur, et autres vertus semblables. Dieu n'exige de nous que ce qui est en notre pouvoir, et la raison en est facile à concevoir : ce n'est point par intérêt, mais par bonté qu'il nous appelle à la jouissance de sa grâce; les rois de la terre, au contraire, n'attirent à eux que ceux dont le service leur est utile; les guerres auxquelles ils envoient leurs soldats sont des guerres matérielles et visibles, mais Dieu soumet les siens à l'épreuve des combats spirituels et invisibles. Les jeux publics nous offriraient aussi un terme de comparaison. Ceux qui se disposent à paraître sur le théâtre de ces jeux ne sont admis à descendre en lice qu'après qu'un héraut les a promenés tout autour de l'assemblée en disant à haute voix : quelqu'un a-t-il un reproche à faire à l'athlète? Comment! il s'agit d'une lutte purement corporelle, et où l'âme n'est pour rien, et il faut, pour y être admis, pouvoir présenter certaines conditions de noblesse! C'est tout le contraire pour la lice des combats spirituels : ici les luttes n'ont pas lieu par l'entrelacement des mains; mais la sagesse de l'âme et la vertu du cœur décident seuls de la victoire, et cependant le juge des jeux n'exige nullement de l'athlète qu'il produise ses titres de noblesse; il ne le fait point conduire sous les yeux des spectateurs, en demandant : quelqu'un a-t-il quelque chose à reprocher à celui-ci? Mais voici ce qu'il proclame : Quand tous les hommes, quand tous les démons, leur prince en tête, se lèveraient pour l'accuser et lui reprocher les dernières hontes, je ne le rejetterai pas, je ne le réprouverai pas; au contraire, je le délivrerai de ses accusateurs, je l'affranchirai de son iniquité, et ensuite je le mènerai au combat. Autre différence : dans les jeux publics le président n'aide pas les combattants à vaincre, il faut qu'il reste neutre; au contraire, dans l'espèce de combat où Dieu préside, il est l'auxiliaire de la vertu, et il prend une part active à la lutte contre le diable.

4. Voici ce qu'il y a de merveilleux : non-seulement Dieu remet les péchés, mais il ne les révèle pas, il ne les fait pas connaître, il n'oblige pas les coupables à les accuser en public, mais il leur recommande de n'en rendre compte et de ne les confesser qu'à lui seul. Si un juge de ce monde disait à un voleur pris sur le fait ou à un violateur des tombeaux : avoue ton crime, et je te délivrerai; avec quelle joie, sacrifiant la honte à l'amour de la vie, n'accueillerait-il pas cette parole? Pour nous, rien de pareil. Le péché est remis, et l'on n'est point tenu de le dévoiler devant des assistants. Dieu ne demande qu'une chose, c'est que le pénitent absous comprenne la grandeur du bienfait. Mais quelle absurdité! Dieu nous comble de faveur et se contente de notre témoignage; et nous, dans les hommages que nous lui rendons, nous voulons d'autres témoins, et nous n'agissons que par ostentation? Ah! plutôt, pleins d'admiration pour sa bonté, offrons-lui tout ce que nous possédons; et avant tout réprimons la fougue de notre langue, et ne parlons pas sans cesse : *Les longs discours ne seront point exempts de péché.* (Prov. x, 19.) Si vous avez quelque chose d'utile à dire, dites-le; si vous n'avez rien de pressant, taisez-vous, cela vaut mieux.

Travaillez-vous des mains? chantez en travaillant : vous ne voulez pas chanter de bouche? chantez de cœur. Le psaume est un utile compagnon. Vous n'en souffrirez aucun dommage, et vous pourrez vous trouver dans votre maison comme dans un monastère. Ce n'est point en effet la convenance des lieux, mais la sainteté de la vie qui nous fera jouir de la paix. Paul, exerçant son art dans un atelier, en vaut-il moins? Ne dites donc point : comment, pauvre artisan que je suis, pourrai-je suivre la perfection chrétienne? C'est précisément ce qui vous donnera plus de facilité. Car la pauvreté est plus favorable à la piété que les richesses, et la vie occupée plus que l'oisiveté. Si l'on n'y prend garde, en effet, les richesses nous sont un obstacle. Mais faut-il calmer sa colère, étouffer l'envie, réprimer ses violences, faire oraison? faut-il se montrer honnête, doux, réservé, charitable? quel empêchement la pauvreté peut-elle y apporter? ce n'est point avec de l'argent que l'on pratique ces vertus, mais avec la

bonne volonté. L'aumône sans doute a besoin de richesses, mais la pauvreté la fait briller davantage. Celle en effet qui donna deux oboles, n'était-elle pas très-pauvre ? et cependant elle eut plus de mérite que tous les autres. N'attachons donc pas d'importance à la fortune, et ne donnons pas plus de prix à l'or qu'à la boue. La matière n'a pas de valeur par elle-même, mais d'après notre opinion. Pour un homme sérieux, le fer même est bien plus nécessaire que l'or. De quelle utilité en effet est l'or dans les besoins de la vie? au contraire le fer, employé dans un grand nombre de professions, nous procure la plupart des choses indispensables. Mais pourquoi comparer l'or et le fer? Les pierres même communes sont plus nécessaires que les pierres précieuses. Avec les unes on ne peut rien faire d'utile, mais avec les autres nous construisons des maisons, des remparts et des villes. Montrez-moi donc de quel avantage sont ces pierres précieuses, ou plutôt quel préjudice n'en découle point ! En effet, pour que vous portiez une perle, il faut affamer une foule de pauvres. Quelle excuse présenterez-vous, quelle indulgence obtiendrez-vous donc ?

Voulez-vous embellir votre visage? n'employez pas les pierres précieuses, mais la modestie et l'honnêteté, et votre époux vous trouvera plus aimable. Souvent en effet que résulte-t-il de la parure? des soupçons jaloux, des inimitiés, des injures, des luttes. Or est-il rien de plus désagréable qu'un visage suspect? au contraire la beauté de l'aumône et de la chasteté exclut tout soupçon défavorable ; elle attache un mari plus fortement que toutes les chaînes. La nature en effet décore moins un visage que l'amour de celui qui le contemple; or rien n'attire cet amour comme la réserve et la pudeur. Aussi qu'une femme soit belle, si son époux est mal disposé à son égard, elle lui paraîtra la plus désagréable du monde ; mais serait-elle privée de grâces, si elle lui plaît, il la regardera comme la plus aimable de toutes. Nos jugements en effet ne se forment pas d'après la nature des choses qui nous frappent, mais d'après le sentiment de l'âme qui les voit par les yeux. Parez donc votre visage, mais que ce soit avec la modestie, l'honnêteté, l'aumône, l'affabilité, la charité, que ce soit avec la tendresse pour votre mari, votre douceur, votre bonté, votre patience dans les peines; voilà les fleurs de la vertu qui vous gagneront le cœur des anges et non des hommes, et qui vous mériteront les louanges de Dieu même ; or, lorsque vous serez agréable à Dieu, il vous donnera tout le cœur de votre époux. Si en effet la sagesse de l'homme illumine son visage, quel éclat ne répandra pas la vertu de la femme? Mais enfin si vous tenez à cette parure, dites-moi, au grand jour, à quoi vous serviront toutes ces pierres précieuses? Hé! pourquoi rappeler ce grand jour? les circonstances présentes ne nous en offrent-elles pas une preuve frappante? Qu'avons-nous vu en effet lorsque ceux qui avaient outragé l'empereur étaient traînés devant les tribunaux et exposés au dernier supplice? Les mères, les épouses se dépouillaient de leurs colliers d'or, de leurs perles, de toute leur parure, de leurs vêtements somptueux; elles prenaient des habits simples et humbles, se couvraient la tête de cendres, et, se roulant devant les portes du tribunal, en cet état elles suppliaient leurs juges. Or, si dans ces jugements, les chaînes d'or, les perles, les riches vêtements sont regardés comme dangereux et perfides ; si au contraire la douceur, la bonté, l'humiliation, les larmes, la négligence dans l'habillement, disposent mieux les juges, qu'arrivera-t-il donc, à plus forte raison, dans cet inévitable et redoutable jugement? Quelle raison pourrez-vous apporter, dites-moi, et quelle excuse, quand Dieu vous reprochera ces pierres précieuses, et fera paraître à vos yeux ces pauvres qui ont péri de misère ?

Aussi saint Paul disait-il : *Que les femmes ne se parent pas avec des cheveux frisés, ni avec l'or, ni avec les pierres précieuses, ni avec des habits précieux.* (I Tim. II, 9.) De là naissent en effet des dangers. Et quand nous jouirions de ces avantages toute notre vie, la mort ne nous en séparera-t-elle pas totalement ? Mais avec la vertu, toute sécurité pour nous, aucun changement, et pas de ruine ; elle nous donne plus de sûreté en ce monde, et nous accompagne en l'autre. Voulez-vous donc toujours posséder vos pierres précieuses, et ne perdre jamais votre opulence? Enlevez toute cette parure, et déposez-la par les mains des pauvres, dans le sein de Jésus-Christ. Il vous conservera toutes ces richesses ; et quand, après la résurrection, il aura revêtu votre corps d'une brillante clarté, alors il l'embellira avec des ajustements plus riches, avec des ornements préférables à nos vêtements

grossiers et ridicules d'ici-bas. Pensez-y en effet ; à qui voulez-vous plaire ? et pour qui cette parure? Pour un cordier, pour un fondeur, pour un courtier ! pour vous en faire regarder et admirer ! Quelle confusion ! quelle honte de vous donner en spectacle, de vous livrer à toutes ces folies devant des gens auxquels vous ne daignez pas même adresser la parole !

Quel moyen donc de mépriser toutes ces frivolités? ce sera de vous rappeler cette parole de votre baptême : Je renonce à toi, Satan, à tes pompes et à ton culte ; car l'amour insensé des pierres précieuses tient à la pompe diabolique. Vous avez reçu de l'or, est-ce en effet pour vous enchaîner les membres, ou pour délivrer et nourrir les pauvres? Dites donc fréquemment : Je renonce à toi, Satan; rien de plus sûr que cette parole, si nous la mettons en pratique.

5. O vous, qui allez être baptisés, apprenez-la, je vous en conjure ! c'est la formule de votre pacte avec le Seigneur. Quand nous achetons des esclaves, nous demandons auparavant à ceux qui sont à l'encan : voulez-vous nous servir? Ainsi fait Jésus-Christ. Quand il doit nous prendre à son service, il commence par nous dire : Voulez-vous quitter votre cruel et impitoyable tyran? et il nous admet dans son alliance. Son empire en effet n'est point forcé. Et voyez la bonté de Dieu ! Nous, avant de payer, nous nous informons auprès de ceux qui sont en vente, et quand nous sommes certains de leur volonté, alors nous donnons le prix. Jésus-Christ n'agit pas de la sorte : il a livré d'avance pour notre rançon tout son sang précieux : *Vous avez été achetés à un grand prix* (I Cor. VII, 23), dit saint Paul. Et cependant il ne vous oblige pas de le servir malgré vous, et à moins que vous n'ayez la grâce et la volonté de vous engager sous ses lois de vous-mêmes et de votre propre mouvement. Je ne force point, dit-il, je ne contrains personne. Pour nous, nous n'achetons pas d'esclaves vicieux, et si cela nous arrive quelquefois, c'est par erreur ; Jésus-Christ, au contraire, a acheté pour son service des hommes ingrats et méchants, et il a payé comme pour le meilleur serviteur ; il a même payé un prix beaucoup plus élevé, et tellement supérieur que sa grandeur est incompréhensible à la raison et à l'intelligence. A-t-il donné en effet le ciel, la terre et la mer? Non, mais quelque chose qui vaut mieux, son précieux sang ; et après tous ces sacrifices, il n'exige de nous ni témoins, ni signature ; il se contente d'une seule parole ; et si vous dites de cœur : Je renonce à toi, Satan, et à tes pompes, votre maître a tout ratifié. Disons donc : Je renonce à toi, Satan ; et comme au grand jour nous rendrons compte de cette parole, gardons-la avec soin, afin de remettre ce dépôt tout entier.

Or, appartiennent aux pompes du démon les théâtres, les jeux du cirque, le péché quel qu'il soit, l'observation des jours, les enchantements et les présages.

Que sont donc les présages? Souvent un homme au sortir de sa maison, voit un borgne, un boiteux, et il en tire un présage ; pompes de Satan. Est-ce en effet la vue d'un homme ou la vie passée dans le péché qui rend le jour mauvais? Quand vous sortez, évitez donc la rencontre du péché, voilà ce qui est funeste, et sans le péché, le démon lui-même ne peut vous faire aucun mal. Mais que dites-vous? Vous apercevez un homme, et vous augurez ! et vous ne découvrez pas le piége de Satan? vous ne voyez pas qu'il vous rend ennemi de qui ne vous fait aucun mal, et que sans aucun motif raisonnable, il vous met en opposition avec votre frère? Dieu nous ordonne d'aimer même nos ennemis ; mais vous, vous prenez en aversion celui qui ne vous a causé aucun tort, et à qui vous n'avez rien à reprocher ! Quel travers ridicule, quelle honte, ou plutôt quel péril ! Dévoilerai-je encore une chose plus ridicule? J'en rougis, j'en suis confus, mais votre salut me force à parler. Si l'on rencontre une vierge, jour perdu, dit-on ; mais si c'est une prostituée, jour favorable, heureux, grand commerce. Vous vous cachez, vous vous frappez le front, vous baissez la tête ! Mais est-ce quand on prononce ces paroles, que l'on en doit rougir, ou quand on les met en pratique? Voyez donc comme le démon cache ici ses ruses ! Il détourne vos regards d'une femme modeste, et il vous inspire des penchants et de l'amour pour une impudique : pourquoi? c'est qu'il a entendu cette sentence de Jésus-Christ : *Quiconque regarde une femme pour la convoiter a déjà commis l'adultère* (Matth. V, 28) ; c'est qu'il a vu bon nombre d'âmes triompher de la luxure ; alors voulant les ramener au péché par une autre voie, il les a portées, au moyen de ce présage, à fixer avec plaisir leur vue sur une femme débauchée.

Mais que dire de ceux qui emploient les

enchantements, les ligatures, et qui enveloppent leur tête et leurs pieds des médailles d'airain d'Alexandre de Macédoine? Dites-moi, après la croix et la mort de Notre-Seigneur, devions-nous nous attendre à ce que nous mettrions l'espoir de notre salut dans l'image d'un roi païen? Ignorez-vous donc l'immense pouvoir de la croix? N'a-t-elle pas détruit la mort, anéanti le péché, dépeuplé l'enfer, brisé la puissance du démon? et vous ne la jugeriez pas capable de sauver vos corps? Elle a rassuré tout l'univers, et elle ne serait pas digne de votre confiance? Oh! quel châtiment ne mériteriez-vous pas? Mais outre vos ligatures, vous vous entourez encore d'enchantements, introduisant à cet effet dans vos maisons de vieilles femmes ivres et chancelantes; et vous n'êtes pas confus, vous n'êtes pas honteux, après nos sublimes enseignements, de vous laisser encore fasciner à ces impostures? Et ce qui est encore plus funeste que l'erreur même, c'est qu'à nos avertissements pour en détourner, on oppose cette excuse imaginaire, on nous dit : Cette enchanteresse est chrétienne, elle ne profère que le nom de Dieu. Voilà précisément pourquoi je l'ai en abomination! car elle ne prononce le nom divin que pour l'outrager; elle se dit chrétienne, et elle fait les œuvres des païens. Les démons eux-mêmes ne proféraient-ils pas ce saint nom? et cependant c'étaient des démons; ils disaient, il est vrai, à Jésus-Christ : Nous savons que vous êtes le Saint de Dieu; et néanmoins il les réprimanda et les chassa. Je vous en supplie donc, n'ayez aucune part à ces fourberies, et prenez pour défense la parole de votre baptême. Voudriez-vous descendre au forum sans chaussures, ni vêtements? Eh bien! ne paraissez jamais en public sans cette sainte parole; et avant de franchir le seuil de votre porte, dites : Je renonce à toi, Satan, à tes pompes, à ton culte, et je m'attache à vous, ô Jésus-Christ! Ne sortez jamais sans cette parole : elle sera votre défense, votre bouclier, elle sera pour vous une tour imprenable. Avec cette parole, imprimez la croix sur votre front. Et alors ni la rencontre d'un homme, ni le démon lui-même ne pourra vous nuire grâce à cette armure qui vous couvrira de toutes parts. — Désormais instruisez-vous de ces vérités, afin que, quand vous entendrez le signal, vous soyez comme un soldat bien équipé, et que, triomphant du démon, vous receviez la couronne de justice que je vous souhaite à tous, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel soit la gloire, avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LES DÉMONS.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

Contre ceux qui prétendent que les démons gouvernent les choses humaines; — contre ceux qui s'irritent contre les châtiments infligés par Dieu et qui se scandalisent de la prospérité des méchants et du bonheur des justes.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

La similitude des sujets nous fait placer à la suite l'une de l'autre les trois homélies sur les démons ; chacune d'elles traite de l'impuissance du démon, prouve qu'il ne gouverne pas le monde et qu'il n'apporte dans la vie humaine trouble et malheur qu'en raison de la faiblesse et de la lâcheté des hommes. Dans l'édition de Morel, ces homélies sont séparées et placées en des endroits fort éloignés l'un de l'autre : ainsi celle qui est chez nous la première se trouve dans l'édition de Morel la 63e du tome v; la seconde se trouve la 25e du tome Ier; la troisième se trouve la dernière du tome II; mais il semble que Morel les a ainsi séparées au hasard plutôt qu'à dessein. — Dans l'édition de Savilius, les deux premières se suivent dans le tome VI; mais la troisième est placée un peu plus loin, bien que les meilleurs catalogues la joignent à la seconde, comme le réclame du reste la concordance du sujet et du temps.

La première fut prononcée certainement après le dimanche où le saint docteur fit sur l'*Obscurité des prophéties* son deuxième et si long discours. — Au commencement de l'homélie, il répète successivement tout ce qu'il atteste avoir dit à la fin du discours, à savoir que les saints et les saintes rappelaient avec des marques de douleur et de détestation le souvenir de leurs propres péchés et non pas celui des péchés d'autrui ; il reprend les mêmes exemples et les mêmes pensées dans le même ordre. — Tillemont objectait qu'on ne retrouvait pas l'exemple tiré du fait de saint Pierre qui s'écriait : *Eloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur ;* mais la leçon d'un très-ancien manuscrit montre qu'il faut le rétablir dans le discours sur l'Obscurité des prophéties. — Du reste, s'il est certain que la première homélie sur le démon ne vient, dans l'ordre du temps, qu'après l'homélie sur l'Obscurité des prophéties, il n'est nullement certain qu'elle vienne avant la deuxième homélie sur le démon : on ne peut pas même dire si elle fut écrite dans le même temps ou à une autre époque.

La troisième homélie sur le démon fut prononcée le surlendemain de la seconde, comme le prouvent les premiers mots de l'exorde. — Toutes deux traitent la même question. — Aussi sont-elles désignées à la suite l'une de l'autre dans le catalogue édité par Servilius et dans le vieux manuscrit de Colbert.

Pour résumer, il est certain que la première homélie sur le démon fut prononcée peu de jours après les homélies sur l'Obscurité des prophéties et que la seconde fut prononcée deux jours avant la troisième; mais le fut-elle avant la première et quel temps s'écoula entre l'une et l'autre, c'est ce qu'on ne saurait dire. — Quoiqu'il en soit, nous pouvons affirmer qu'elles furent toutes prononcées à Antioche, puisqu'il y est question de l'évêque Flavien; mais en quelle année, on l'ignore, on ne peut même en faire une conjecture plausible. — Tillemont remarque qu'un passage de la seconde semble se rapporter à la vingt-unième homélie au peuple d'Antioche : c'est l'endroit où saint Jean Chrysostome dit que le matin il a déjà prêché aux catéchumènes le même sujet, le renoncement au démon : or, c'est précisément ce qu'il fait dans cette vingt-unième homélie qui dût être prononcée en 387 ou 388.

Mais l'éditeur bénédictin fait remarquer ici : 1° que, de 386 à 398, saint Jean Chrysostome dut faire au moins deux fois par an une instruction aux catéchumènes sur le renoncement à Satan; et par conséquent qu'il peut faire allusion à tout autre passage qu'à celui qui nous est conservé dans la vingt-unième homélie; 2° que la seconde homélie sur le démon, prononcée en présence de l'évêque Flavien, ne doit pas être assignée à l'année 387, puisque Flavien était à Constantinople pendant le carême de cette même année.

Stilting, dans la nouvelle édition de D. Ceillier, indique le mois de mars 386.

La traduction latine de la première et de la seconde homélie est de Fronton-le-Duc, légèrement retouchée; celle de la troisième est de l'éditeur bénédictin.

1° Saint Chrysostome rappelle et résume le second discours qu'il avait prononcé le dimanche précédent sur l'obscurité des prophéties ; il félicite ses auditeurs sur ce que la longueur démesurée de ce discours, au lieu de les fatiguer n'avait fait que montrer

combien ils étaient avides d'entendre la parole de Dieu. — 2° Apologie de la divine Providence, premier chef : ce n'est pas Dieu qui nous a retiré ses dons, c'est nous qui les avons laissé perdre, deuxième chef: nous avons reçu dans la suite des dons meilleurs; ceux de la bienheureuse éternité. — 3° Quand même Dieu nous aurait ôté nos priviléges après notre péché, sans les remplacer par d'autres, il aurait encore agi providentiellement et pour notre bien. — 4° Application de ce principe à la confusion des langues, ce châtiment a été utile aux hommes. — 5° Du mal moral et du mal physique, de leur différence; que celui-ci est le remède de celui-là. — 6° Ce que feraient les démons si le monde leur était livré. — 7° Pourquoi sur deux méchants l'un est-il puni et l'autre non? — 8° Conclusion et exhortation à ne pas accuser la providence de Dieu.

1. Je craignais que, fréquemment entendue, ma parole ne vous devînt fastidieuse; je vois que le contraire est arrivé : elle a produit en vous, non pas la fatigue, mais un désir plus vif; non pas la satiété, mais un plaisir mieux senti. Vous éprouvez ce que, dans leurs banquets profanes, ressentent ordinairement les gens qui aiment le vin : plus ils boivent, plus ils aiguisent leur soif; de même plus nous avons distribué avec abondance l'enseignement, plus nous avons enflammé votre ardeur, votre zèle, votre amour. C'est pourquoi, tout convaincu que je suis de mon extrême indigence, je ne laisserai pas d'imiter la conduite d'un hôte généreux et opulent, en nous offrant la table toujours servie et la coupe toujours pleine de la doctrine de vérité. Et de fait je vous vois, après l'avoir épuisée jusqu'à la dernière goutte, vous retirer en emportant encore la soif : sans doute je vous ai de tout temps connus tels, mais mieux encore depuis le dernier dimanche. Que vous soyiez insatiables de la parole divine; j'en ai eu la preuve en ce jour-là où je vous ai montré qu'il faut ne jamais parler mal les uns des autres; en ce jour où je vous ai indiqué une matière sur laquelle vous pourriez en toute sûreté vous livrer à votre penchant pour la critique, quand je vous exhortais à poursuivre de malédictions vos propres fautes et à ne pas rechercher curieusement celles d'autrui; en ce jour où je faisais comparaître devant vous les saints qui, sévères à eux-mêmes, se montraient indulgents pour les autres; ainsi vous avez entendu saint Paul qui disait: Je suis le premier des pécheurs; après avoir été blasphémateur, persécuteur, impie, j'ai trouvé grâce devant Dieu; saint Paul qui s'appelait lui-même un avorton indigne du nom d'apôtre (I Tim. I, 15-13; I Cor. XV, 8); et saint Pierre qui disait au Christ : *Retirez-vous de moi, Seigneur, je ne suis qu'un pécheur* (Luc, V, 8); et saint Matthieu qui, même au temps de son apostolat, se nommait lui-même un publicain (Matth. X, 3); et David qui s'écriait : *Mes iniquités se sont élevées plus haut que ma tête et m'ont écrasé comme un lourd fardeau* (Ps. XXXVII, 5); et Isaïe qui poussait ce douloureux gémissement: *Je suis impur et j'ai des lèvres souillées* (Isaïe, VI, 5); et les trois enfants dans la fournaise qui confessaient et déclaraient qu'ils avaient péché, trangressé la loi, méprisé les ordres de Dieu; et Daniel enfin qui se livrait à une douleur semblable. Ce jour-là, après avoir cité tous ces saints personnages, j'ai interpellé aussi les personnes à langue mauvaise, ces mouches calomniatrices comme je les appelais en employant une comparaison qui me paraît légitime : pareils à ces insectes qui s'attachent aux plaies et les sucent, ces sortes de gens mordent aux péchés du prochain, ils y puisent des germes de maladie qu'ils communiquent ensuite à ceux qui vivent autour d'eux. Les personnes qui tiennent une conduite opposée, je les nommais les abeilles : celles-ci, au lieu de recueillir des poisons, s'appliquent à composer le miel d'une excellente piété et pour cela elles volent habituellement sur les prairies spirituelles où fleurissent les vertus des saints.

C'est en ce jour, dis-je, que vous avez témoigné d'une ardeur infatigable. En effet comme mon discours s'allongeait, se prolongeait indéfiniment, au delà de mes limites accoutumées, plusieurs de mes amis commençaient à craindre que, sous la surabondance de mes paroles, votre zèle ne s'éteignît; le contraire est arrivé : votre cœur n'était que plus enflammé et votre désir plus ardent. Mais la preuve ? La voici ! A la fin du discours les applaudissements étaient plus vifs et les acclamations plus fortes. C'était comme à la fournaise : au commencement le foyer ne donne qu'une lumière peu brillante, mais, dès que la flamme a saisi tout le bois préparé pour l'alimenter elle s'élance à une hauteur immense ; ainsi en arriva-t-il ce jour là. Au commencement, l'assemblée ne se montrait pas très-émue; mais, quand le discours se fut développé, se fut emparé de toute sa matière, quand il eut répandu largement la vérité, alors le désir de tout entendre embrasa les esprits et les applaudissements éclatèrent avec force. Aussi, bien

que je ne fûsse préparé que pour une courte instruction, je dépassai la mesure ; ou plutôt, non, je ne dépassai pas la mesure; car j'ai l'habitude de mesurer la quantité de l'enseignement, non pas au nombre des mots que je prononce, mais à la ferveur de ceux qui m'écoutent. Celui qui ne parle qu'à des auditeurs dégoûtés a beau les prêcher avec concision, il a toujours l'air de les ennuyer ; celui au contraire, qui les trouve en éveil, attentifs et ardents, peut s'étendre longuement : il ne rassasiera pas leurs désirs.

Mais, comme il se rencontre au milieu d'une si grande foule des personnes d'une intelligence plus lente et plus faible qui ne peuvent suivre le discours dans tout son développement, je veux leur donner un bon conseil : quand elles ont reçu ce qu'elles sont capables de porter et recueilli ce qui leur est suffisant, qu'elles se retirent. Nul ne les oblige, nul ne les contraint à demeurer ici plus longtemps qu'il ne leur est utile. Qu'elles ne me mettent donc pas dans la nécessité de finir mon discours trop tôt. Vous êtes rassasié, c'est bien, mais votre frère a encore faim ; vous êtes désaltéré, j'en conviens, mais votre frère a encore soif. C'est pourquoi d'une part il faut que votre frère ne surcharge pas votre faiblesse en vous obligeant à recevoir plus que vous ne pouvez et que, de l'autre, vous ne soyez pas un obstacle à son zèle en l'empêchant de recevoir tout ce qu'il peut.

2. Dans les banquets profanes, il en est de même : les uns s'y rassasient plus vite, les autres plus lentement. Ceux-ci ne blâment pas ceux-là et ceux-là ne condamnent pas ceux-ci. Quitter de bonne heure un festin profane, c'est chose louable ; quitter de bonne heure le festin spirituel, c'est chose, sinon louable, du moins excusable. Là, cesser trop tard est une faute et une honte ; ici, se retirer un peu plus tard, c'est une action qui mérite éloge et recommandation. Pourquoi ? Là, c'est la gourmandise qui fait le retardement ; ici, la constance et la persévérance proviennent d'une faim spirituelle et d'une soif divine.

Mais c'est assez d'exorde. Arrivons à cette dette que j'ai laissée en arrière depuis ce jour dont je parlais tout à l'heure. Qu'est-ce donc que nous disions ? Nous disions que les hommes avaient, à l'origine du monde, l'unité de langage comme l'unité de nature : ceux-ci ne parlaient pas une langue et ceux-là une autre. D'où est venue la diversité des langues ? De la lâcheté de ceux qui avaient reçu le don de Dieu. Nous avons exposé ces deux choses : la bonté de Dieu démontrée par l'unité du langage, et l'ingratitude de ses serviteurs démontrée par la diversité des langues. Dieu prévoyait que nous abuserions de son don, il nous l'accorda cependant ; et nous qui l'avons reçu nous avons montré, par la façon dont nous l'avons gardé, combien nous en étions indignes. Voici donc mon premier chef d'apologie : ce n'est pas Dieu qui nous a retiré son don, c'est nous qui l'avons laissé perdre. Voici le second : nous avons reçu dans la suite des dons meilleurs que ceux que nous avons perdus, puisque, à la place de la vie laborieuse de ce monde, Dieu nous accorde la vie bienheureuse de l'éternité, et qu'en remplacement des épines et des ronces il fait germer dans nos âmes les fruits de l'Esprit-Saint. Rien n'était plus vil que l'homme, rien n'est devenu plus noble ; il occupait la dernière région des créatures intelligentes ; les pieds ont pris la place de la tête, ils ont été installés par privilége sur le trône même du roi. De même qu'un seigneur généreux et magnifique, voyant un naufragé qui n'a pu sauver des flots que son pauvre corps tout nu, le reçoit à bras ouverts, le couvre de splendides vêtements et le pousse aux honneurs les plus élevés, ainsi Dieu a traité notre nature. L'homme avait perdu tout ce qu'il possédait, ce franc-parler, cette intimité, cette vie familière, toute cette existence pleinement heureuse dont il jouissait au paradis en société avec Dieu ; il était sorti de là, comme d'un naufrage, tout nu. Mais Dieu l'accueillit, l'habilla, le prit par la main et pas à pas le conduisit jusqu'au ciel. Et pourtant un tel naufrage ne méritait guère la pitié. Ce n'était pas la violence du vent, mais la lâcheté du nautonnier qui avait provoqué la tempête.

Toutefois, sans s'arrêter à cette considération, Dieu, touché de la grandeur d'un tel désastre, eut compassion de l'homme qui s'échouait à l'entrée du port, et il le traita avec autant de bonté que s'il eût sombré en pleine mer : faillir au paradis, c'était faire naufrage au milieu du port. Et pourquoi ? Parce que l'homme chancela et succomba dans le temps où il n'était encore assailli ni par les chagrins, ni par les soucis, ni par les fatigues, ni par les peines, ni par les flots innombrables des passions. Pareil à ces malfaiteurs qui, dans leurs courses

à travers l'Océan, attaquent avec une pointe de fer les flancs d'un navire et introduisent dans sa cale les ondes de la mer, le démon, voyant voguer heureusement la nef du premier homme, je veux dire son âme comblée de biens innombrables, l'aborda en s'armant de quelques paroles perfides comme d'un fer imperceptible, la transperça, en pilla tous les trésors et la coula elle-même à fond. Mais Dieu sut tirer de ce désastre un profit plus grand que la perte ; il éleva notre nature jusqu'aux honneurs de la royauté. C'est pourquoi saint Paul s'écrie : *Il nous a ressuscités avec lui, il nous a fait asseoir à sa droite au plus haut des cieux, afin de montrer aux siècles à venir les richesses surabondantes de sa grâce et de sa bonté pour nous.* (Ephés. II, 6.) Que dites-vous, grand apôtre? L'événement est arrivé, il a reçu son accomplissement, et vous dites : « afin de montrer aux siècles à venir ! » N'a-t-il donc pas montré déjà ! Oui, il a montré, non pas à tous les hommes, mais à nous qui sommes croyants : l'infidèle n'a pas encore vu ce prodige. Un jour, toute la race des hommes, comparaissant ensemble devant son Maître, contemplera stupéfaite ce qui se sera accompli, et nous-mêmes le verrons plus clairement. Dès à présent nous croyons ; mais la vue et l'ouïe ne nous donnent pas de ce miracle des notions également complètes ; en effet, quand nous entendons raconter les magnificences royales de la pourpre, du diadème, des parures en or et du trône, nous sommes sans doute ravis d'admiration ; mais c'est bien autre chose quand nous contemplons de nos propres yeux le prince lui-même siégeant sur son trône sublime au milieu de tous ses courtisans assemblés. Ainsi en sera-t-il du Fils unique de Dieu, lorsque les cieux se déploieront comme une draperie et que le Roi des anges, entouré des multitudes célestes, descendra vers nous. Alors, nos yeux nous feront saisir plus fortement et plus pleinement ce miracle. Imaginez ce que sera pour nous de contempler notre nature humaine transportée par les chérubins et escortée par toute l'armée angélique.

3. Considérez quelle sagesse et quel soin met saint Paul à chercher des expressions qui puissent rendre l'amour de Dieu pour les hommes ! Il ne dit pas simplement la grâce ni simplement les richesses de l'amour divin : que dit-il? *Les richesses surabondantes de la grâce dans la bonté divine.* (Eph. II, 7.) Et avec tout cela il ne trouve pas encore une expression qui soit à la hauteur de ce qu'il veut dire. Essayez de retenir entre vos mains un corps fluide ; y missiez-vous cent mains, il coule et vous échappe. Ainsi en est-il de la bonté de Dieu. Quelles que soient la magnificence et l'ampleur des expressions dont vous voudrez la revêtir, vous ne parviendrez pas à l'y renfermer ; son immensité échappera toujours aux misérables étreintes de vos paroles. Saint Paul en fit l'épreuve ; et sentant l'énergie de son langage vaincue par la grandeur du sujet, il cessa de lutter, et se résuma en un seul mot. Lequel? *Grâces soient à Dieu pour son inénarrable don!* (II Cor. IX, 15.) En effet, aucune langue ne peut exprimer ni aucun esprit concevoir la divine Providence : c'est pourquoi l'Apôtre l'appelle un don inénarrable, et qu'ailleurs il affirme qu'elle est au-dessus de toute conception ; voici sa phrase : *La paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs.* (Phil. IV, 7.)

J'ai développé les deux moyens apologétiques en faveur de la divine Providence, que j'avais annoncés : le premier, ce n'est pas Dieu qui nous a repoussés, c'est nous qui l'avons abandonné ; le second, nous avons reçu plus que nous n'avons perdu. Je veux en ajouter un troisième : Quel est-il? Lors même que Dieu ne nous eût pas rendu plus que nous n'avions perdu, lors même qu'il se fût borné à nous enlever ce qu'il nous avait accordé, c'eût été assez pour faire ressortir les soins de sa providence envers nous, supposé, bien entendu, que nous lui eussions fourni un motif légitime de sévérité. Ce n'est pas seulement en donnant, mais encore en ôtant ce qu'il a donné que Dieu fait preuve d'amour. Une réflexion sur le paradis va nous le montrer clairement. Il nous donna le paradis, ce fut de sa part pure bonté ; nous nous en sommes rendus indignes, ce fut de la nôtre sottise et ingratitude ; il retira son présent à ceux qui ne le méritaient plus, ce fut encore par charité. Mais, direz-vous, quelle charité peut-il y avoir à reprendre ce qui a été donné? — Attendez que vous ayez tout entendu ! Songez un peu à ce qu'eût été Caïn, s'il eût habité le paradis après son fratricide ! Après avoir été chassé de cette bienheureuse demeure, après avoir été condamné au travail et aux misères de la vie, voyant sur sa tête la mort planer comme une menace perpétuelle, et devant ses yeux le malheur de ses parents, et sous ses pas les vestiges de la colère divine ; si enfin enveloppé par tant de maux, il se précipita dans un tel excès de

méchanceté qu'il ne connut plus les lois de la nature, qu'il oublia la communauté de naissance et d'origine, qu'il égorgea celui qui ne lui avait fait aucun tort, qu'il versa le sang de son frère et en souilla sa main, qu'il résista au Seigneur qui l'exhortait à la paix, qu'il outragea son Créateur et déshonora ses parents, songez, s'il eût habité encore le paradis, songez à quelles horreurs d'iniquité il se fût emporté ! Si, retenu par tant de freins, il regimba jusqu'au meurtre, en quel abîme ne se fût-il pas précipité, ces obstacles une fois enlevés ?

Voulez-vous encore par l'exemple de notre commune mère apprendre combien il nous fut utile de quitter le séjour du paradis ? Eh bien ! examinez ce que fut Eve avant la chute et ce qu'elle devint après ! Avant, elle jugea le diabolique séducteur, le détestable démon plus digne de foi que Dieu et ses prescriptions : à la première vue de l'arbre interdit, elle foula aux pieds la loi portée par le Seigneur ; mais, après l'expulsion, combien elle fut meilleure et plus sage. Ayant enfanté un fils, elle dit : *Par la grâce de Dieu, j'ai acquis un homme.* (Gen. IV, 1.) C'est au Seigneur qu'elle recourt immédiatement, à ce même Seigneur qu'elle avait naguère méprisé ; elle n'attribue la naissance de son fils ni aux lois de la nature ni à celles du mariage ; c'est au Maître de la nature qu'elle porte sa reconnaissance, à lui qu'elle rend grâces. Elle, qui auparavant avait induit en péché son mari, elle édifia plus tard son fils et lui imposa un nom destiné à lui rappeler toujours qu'il était un présent de Dieu ; et, quand elle devint mère encore une fois, elle s'écria : *Dieu m'a suscité un rejeton à la place d'Abel que Caïn a tué.* (Gen. IV, 25.) Elle garde souvenir de son malheur ; mais, au lieu de s'en irriter, elle bénit Dieu, elle donne à son fils un nom qui exprime la faveur divine et qui fournit à cet enfant un motif perpétuel d'enseignement. Ainsi, en retirant ses présents, Dieu en accorde d'autres plus nombreux et plus grands : chassée du paradis, la femme apprend par son exil à connaître Dieu, elle gagne plus qu'elle ne perd. — Mais, s'il nous était avantageux de perdre le paradis, à quoi bon nous le donner dans le commencement ? — Mon ami, ce fut pour donner une utile leçon à notre lâcheté. Si nos premiers parents eussent bien connu Dieu, bien veillé sur eux-mêmes, bien pratiqué la prudence et la modération, ils fussent demeurés en possession de leur dignité originelle ; mais, parce qu'ils déshonorèrent le don qu'ils avaient reçu, il leur fut utile de s'en voir dépouillés. Pourquoi Dieu les combla-t-il de ses dons dans le principe ? Ce fut pour montrer qu'il nous aime, qu'il est toujours prêt à nous porter aux plus magnifiques honneurs ; nous au contraire, nous sommes partout les propres auteurs de nos châtiments et de nos peines, nous nous privons par notre propre lâcheté des biens qui nous ont été accordés. Ainsi, un bon père de famille commence par permettre à son fils le séjour dans sa maison et la jouissance dans tous ses biens ; mais si plus tard il le voit se laisser corrompre par l'honneur même qu'il lui fait, il l'éloigne de sa table, il l'écarte de sa présence, il l'exile souvent loin de son toit afin que ce misérable enfant, instruit par cette chute et corrigé par cette humiliation, se rende digne de rentrer dans la maison et de prendre part à l'héritage paternel : voilà comment Dieu s'est conduit envers nous. Après avoir donné à l'homme le paradis, il l'en chassa, quand l'homme se fut montré indigne d'une telle faveur ; il l'en chassa, afin que ce coupable, devenu par l'exil et par la honte meilleur et plus sage, méritât d'y rentrer. Quand il le vit corrigé, il le rappela en lui disant : *Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis.* (Luc, XXIII, 43.) Comprenez-vous maintenant que c'est le fait d'une admirable Providence, non pas précisément de nous avoir donné le paradis, mais de nous en avoir chassés ? Si l'homme ne l'eût pas quitté, il n'eût pas pu se montrer digne d'y rentrer.

4. Gravez donc profondément ces principes dans votre mémoire ; et, si vous le voulez bien, appliquons-nous au sujet qui s'étend devant nous. Dieu donna aux hommes un langage unique : ce fut par bonté. Mais les hommes, au lieu d'employer convenablement ce don, en prirent occasion pour se jeter dans tous les excès de la folie. Dieu le leur retira : ce fut justement. En effet si la communauté de langage suffit pour les porter à un tel degré de démence qu'ils entreprirent de bâtir une tour qui s'élevât jusqu'au ciel, s'ils n'eussent pas été punis sur-le-champ, n'eussent-ils pas conçu la prétention de s'emparer du gouvernement même du ciel ? C'était impossible, je le sais ; mais enfin, à ne considérer que leur intention, ils se rendirent coupables de cette criminelle impiété. Dieu, qui prévoyait ces conséquences, mit entre eux la division en divisant les lan

gues ; il le fallait, puisqu'ils avaient mal usé de l'unité du langage. Et considérez bien, je vous prie, la douce et bénigne charité de Dieu : *Ils n'ont qu'un langage entre tous*, dit-il, *et voilà qu'ils entreprennent de faire ceci !* (Gen. XI, 6.)

Pour quel motif, au lieu d'en venir brusquement à diviser les langues, avance-t-il d'abord une explication, une excuse, comme s'il avait à plaider sa cause devant un tribunal ? Certes, personne ne pouvait lui demander : « qu'avez-vous fait ? » Il a pouvoir et droit de faire tout ce qu'il veut. Néanmoins, comme s'il avait à rendre compte, il met en avant l'apologie de sa conduite afin de nous enseigner la pratique de la bonté et de la charité envers les hommes. Si le maître s'excuse devant des esclaves, et des esclaves qui l'ont offensé, à plus forte raison sommes-nous obligés de nous excuser les uns vis-à-vis des autres, lors même que nous avons eu à souffrir les plus graves injustices ! Voyez donc, je vous prie, comment Dieu s'excuse : *Ils n'ont, dit-il, qu'un seul langage, et voilà qu'ils entreprennent de faire ceci* (Ibid.) ! comme s'il disait : « que personne, en « voyant la confusion des langages, ne m'en « fasse un reproche ; que personne ne s'ima- « gine qu'elle ait été inhérente à la nature hu- « maine dès le commencement de la création ! « *Le langage est un, la même langue est com-* « *mune à tous* (Ibid.); mais ils n'ont pas usé « comme il faut de ce don. » Et, pour comprendre que Dieu ne voulait pas tant punir la faute déjà commise que corriger d'avance par une sage précaution les fautes futures, entendez ce qu'il ajoute : *Mais maintenant ils ne réussiront à rien de tout ce qu'ils entreprennent* (Gen. XI); paroles dont voici le sens : « Si je ne les châtie « pas, si je n'arrête pas le progrès de leurs « péchés dès le début, ils ne mettront jamais « fin à leurs crimes. » C'est en effet ce que signifient ces mots : « Ils ne réussiront à rien « de tout ce qu'ils entreprennent, » c'est-à-dire, qu'ils ajouteront crimes sur crimes. Telle est la nature du mal : s'il n'est réprimé dès ses premiers commencements, pareil à la flamme qui dévore du bois sec, il s'élance à des hauteurs effrayantes. Voyez-vous que ce fut l'œuvre d'une rare miséricorde que de nous ôter l'unité du langage ? la confusion des langues nous empêcha de nous enfoncer davantage dans l'iniquité. Retenez et fixez dans vos souvenirs cette pensée : que Dieu nous est bon et charitable, non-seulement quand il nous comble de bienfaits, mais aussi quand il nous punit ; le châtiment compte pour une large part dans les œuvres de sa bonté, il est un des caractères principaux de sa providence. Lors donc que vous voyez la famine, la peste, la sécheresse, les pluies incessantes, les bouleversements de saisons ou tout autre fléau frapper le genre humain, ne murmurez pas, ne maudissez pas ; adorez au contraire l'Auteur de toutes ces choses, et admirez sa sollicitude pour nous. Celui qui fait tout cela châtie le corps pour sauver l'âme. — Mais, dira-t-on, est-ce vraiment Dieu qui fait tout cela ? — Oui, c'est Dieu. Quand toute la ville et toute la terre seraient en face de moi, je n'hésiterais pas à le dire. Puisse ma voix retentir plus éclatante que la trompette ! puissé-je moi-même m'élever au-dessus de tout le genre humain afin de proclamer hautement que c'est Dieu qui fait tout cela ! Ce n'est point par forfanterie que je parle ainsi ; j'ai à côté le Prophète qui s'écrie et dit : *Il n'y a dans la cité aucun mal, que le Seigneur ne l'ait fait.* (Amos, III, 6.) Mais ce mot « le mal » est équivoque : je veux examiner la valeur exacte de l'un et de l'autre sens qu'on lui attribue, de crainte que l'ambiguïté d'une expression ne vous induise à confondre des choses essentiellement différentes et tomber dans des opinions blasphématoires.

5. Il y a un mal qui est vraiment le mal, comme la fornication, l'adultère, l'avarice, et mille autres abominations dignes de tout châtiment et de tout supplice. Il y a un autre mal, qui, à parler juste n'est pas le mal, quoiqu'il en porte le nom, comme la famine, la peste, la mort, la maladie et le reste de ce genre : tout cela n'est pas le mal. C'est pourquoi j'ai dit qu'il en porte seulement le nom. Si elles étaient vraiment le mal, ces choses ne pourraient devenir pour nous le principe d'une foule de biens ; elles répriment notre orgueil, aiguillonnent notre paresse, stimulent notre activité, excitent notre attention. *Lorsque le Seigneur les faisait périr*, dit l'Ecriture, *ils le recherchaient, ils revenaient sur leurs pas, ils accouraient à lui dès le matin.* (Psal. LXXVII, 34.) L'Ecriture appelle ici mal ce qui nous corrige, ce qui nous fait honneur, ce qui nous rend plus zélés, ce qui nous mène à la sagesse, et non ce qui mérite condamnation et châtiment. Celui-ci n'est pas l'œuvre de Dieu, mais l'œuvre de notre libre volonté, et c'est pour le supprimer que celui-là fut établi. Le Prophète appelle

donc mal ces afflictions qui résultent pour nous du châtiment; mais il leur donne ce nom pour se conformer à l'opinion vulgaire des hommes plutôt que pour exprimer leur nature réelle : c'est parce que nous avons l'habitude d'appeler mal, non-seulement les rapines et les adultères, et le reste pareil, mais encore toutes sortes de calamités que le Prophète emploie cette expression : *Il n'y a aucun mal dans la cité, que le Seigneur ne l'ait fait.* (Amos, III, 6.) Et Dieu signifia le même sens en disant par Isaïe : *Moi, Dieu, qui fais la paix et qui produis le mal.* (Isaïe, XLV, 7.) Ici encore il appelle mal les calamités de cette vie terrestre. Le Christ insinue dans l'Evangile la même signification en disant à ses disciples : *A chaque jour suffit son mal, c'est-à-dire son affliction, sa misère.* (Matth. VI, 34.) Il ne faut pas approuver le médecin seulement, lorsqu'il conduit ses malades à la promenade dans les bosquets et les prairies, lorsqu'il les envoie aux bains et aux piscines, lorsqu'il leur ordonne un régime succulent; mais quand il leur impose la diète, les tourments de la faim et de la soif, quand il les retient au lit, quand il fait de leur chambre une vraie prison, quand il les enferme dans un rempart de couvertures, et les prive même de la lumière; quand il taille, tranche et brûle, quand il leur fait avaler les drogues les plus amères, alors encore il est médecin. Comment donc! il ne serait pas absurde d'appeler médecin cet homme qui nous fait tant de mal, tandis que Dieu, s'il nous envoie quelque chose de ce genre, comme la faim ou la mort, nous le blasphémerons et nous lui dénierons le gouvernement providentiel du monde! Eh certes! Dieu est le vrai médecin, le seul médecin du corps et de l'âme : c'est pour cela que souvent, quand il surprend notre nature à s'enfler dans une orgueilleuse prospérité et à couver la fièvre du péché, il la guérit de ses maladies par la pauvreté, la disette, la mort, les chagrins et autres remèdes à lui connus. — Mais dit-on, les pauvres seuls ont à souffrir de la faim! — Fort bien! mais il ne dispose pas seulement de la faim pour nous châtier, il a cent autres procédés; s'il a corrigé plus d'une fois le pauvre par la faim, il a corrigé aussi le riche et le voluptueux par les accidents, les maladies, les morts subites. Il est habile, et il ne manque pas de ressources variées pour nous sauver.

Ainsi font encore les magistrats : ils n'ont pas seulement des honneurs et des couronnes à donner, et des largesses à distribuer aux habitants des villes; ils ont aussi à punir, et souvent. C'est pourquoi ils tiennent toujours aiguisé le glaive de la justice, toujours prêts les cachots, les roues, les chevalets, les bourreaux, les mille sortes de supplices. Ce qu'est le bourreau pour le magistrat, la faim l'est pour Dieu : elle est ce bourreau impitoyable qui nous force à réfléchir et à nous retirer du vice. Les cultivateurs tiennent la même conduite : ils ne se bornent pas à enfouir la racine de la vigne et à l'entourer d'une barrière; mais ils taillent et tranchent autour du cep de nombreux rejets : aussi ont-ils besoin de la serpe autant que de la houe. Et pourtant nous ne songeons pas à les blâmer; nous les approuvons d'autant plus que nous les voyons abattre plus de membres inutiles et pourvoir à la vigueur de ceux qui restent par l'élagage des mauvais. Ne serait-il pas absurde de louer la conduite du père, du médecin, du juge et du cultivateur, de ne blâmer ni le père qui chasse de sa maison son fils, ni le médecin qui fait souffrir son malade, ni le juge qui punit le coupable, ni le cultivateur qui émonde sa vigne, tandis que nous poursuivrions de critiques et de récriminations sans fin ce Dieu, qui, pour nous tirer de cette ivresse où le vice nous a plongés, permet que la migraine nous travaille la tête? Ne serait-ce pas le comble de la démence que de refuser au maître cette justification que nous octroyons volontiers à des hommes, ses serviteurs comme nous?

6. Je dis tout cela à l'intention de certains critiques de la Providence : je crains qu'en regimbant contre l'éperon ils n'ensanglantent eux-mêmes leurs pieds, et qu'en jetant des pierres au ciel ils ne se blessent au front. Mais j'ai à traiter une question plus sérieuse encore : sans chercher davantage si c'est pour notre bien que Dieu nous a dépouillés de ses dons, je dis seulement que, s'il nous a ôté ce qu'il nous a donné, nul n'a droit de le trouver mauvais : car Dieu est maître de son bien. Dans le monde, nous témoignons à l'homme qui nous a fait l'avance de quelque argent une sincère reconnaissance pour tout le temps qu'il veut bien nous laisser son prêt, et nous ne songeons pas à nous fâcher à cause du temps où il nous retirera ce qui lui appartient. Mais quand Dieu voudra nous redemander son bien,

le blâmerons-nous, dites-moi ? Ne serait-ce pas de la dernière sottise ? Ce n'est pas ce que fit le grand et généreux patriarche Job ! Il remercia le Seigneur non-seulement après avoir reçu ses dons, mais encore après en avoir été dépouillé, il dit : *Le Seigneur m'a donné, le Seigneur m'a ôté : que son nom soit béni dans tous les siècles !* (Job, I, 21.) Si nous sommes obligés, nous aussi, à rendre à Dieu des actions de grâces pareilles dans l'une comme dans l'autre fortune, si le retrait des faveurs accordées ne nous est pas moins utile que leur concession, quelle indulgence mériterons-nous, quand ce Maître si bon, si doux, si attentif, ce Maître plus habile que tous les médecins, plus indulgent que tous les pères, plus équitable que tous les juges, nous le payerons d'ingratitude et nous le maudirons au lieu de l'adorer? Quels hommes seraient plus insensés et plus stupides que ceux qui, au milieu d'un arrangement si parfait de toutes choses, nieraient que nous sommes gouvernés par une sagesse providentielle? Ainsi, ceux qui prétendraient que le soleil est froid et obscur donneraient par là-même une preuve évidente de folie; de même ceux qui mettraient en doute la Providence s'exposeraient bien davantage à l'accusation de démence. Le soleil est moins brillant que la divine Providence n'est éclatante : et toutefois il y a des gens qui osent dire que les démons gouvernent nos affaires.

Ah ! vous avez un doux Maître ! il aime mieux rester en butte à vos blasphèmes que de vous faire éprouver, en vous abandonnant aux démons, la façon dont les démons vous gouverneraient; s'il le faisait, vous reconnaîtriez par votre propre expérience quelle est leur méchanceté. Mais je puis tout de suite vous la représenter comme en un petit modèle. Certains possédés, sortis des sépulcres, étant un jour accourus à la rencontre de Notre-Seigneur, les démons le conjurèrent de permettre qu'ils entrassent dans les corps de pourceaux qui se trouvaient là : le Seigneur les y autorisa, et sur-le-champ ces animaux prenant leur course se précipitèrent dans les flots du lac. (Matth. VIII, 28.) Voilà comment les démons gouvernent. Et certes ils n'avaient pas querelle avec ces pourceaux; mais contre vous ils ont engagé une guerre implacable, un combat à outrance, contre vous ils nourrissent une haine immortelle. Puisqu'ils n'ont pas pu tolérer même un instant ces animaux avec lesquels ils n'avaient rien à démêler, que ne nous feraient-ils pas à nous leurs ennemis, à nous qui les blessons sans cesse, s'ils nous tenaient sous leurs mains ? De quels maux irrémédiables ne nous écraseraient-ils pas? Dieu permit qu'ils se ruassent dans cette troupe de pourceaux, afin de montrer aux gens raisonnables par l'exemple de ces animaux sans raison jusqu'à quel excès se porte la malice des démons. Il devient manifeste pour tout le monde que les démons agiraient sur les possédés comme sur les pourceaux, si Dieu ne prenait soin de ces malheureux jusque dans leurs fureurs maniaques.

Maintenant donc, quand vous verrez un homme agité du démon, adorez d'une part le Seigneur, et de l'autre reconnaissez la méchanceté de l'esprit infernal : car les possédés vous offrent un exemple de ces deux choses, bonté de Dieu, perversité du démon : la perversité du démon qui tourmente l'âme dont il s'est emparé, la bonté de Dieu qui contient et réprime cet envahisseur brutal dont tout le désir est de précipiter l'homme dans l'abîme, qui l'empêche de déployer en entier sa funeste puissance, qui ne l'autorise à employer de violence que ce qui suffit à corriger l'homme et à manifester la scélératesse du diable. Voulez-vous voir encore par un exemple de quelle manière gouverne le démon, quand Dieu le tolère à exercer quelque peu sa puissance ? Eh bien ! rappelez à vos souvenirs les troupeaux de Job, ses bœufs et ses brebis qu'il fit tous périr en un clin-d'œil, rappelez-vous la mort lamentable des enfants du patriarche, et les plaies hideuses qui rongèrent son corps, et vous reconnaîtrez la cruauté, la barbarie, la haine féroce de l'esprit mauvais, et vous apprendrez avec certitude que, si Dieu livrait le monde à son pouvoir, il saccagerait et ruinerait tout, il nous ferait subir le même sort qu'aux pourceaux, aux bœufs et aux brebis dont il est question, il trouverait au-dessous de ses forces de nous épargner pendant une seule minute. Sous le gouvernement des démons, nous ne serions pas en meilleure situation que les possédés : que dis-je ! nous serions en pire état, car Dieu ne livre pas complétement ces malheureux à la tyrannie diabolique, autrement ils auraient à souffrir de plus terribles maux que ceux qu'ils endurent. Je demanderais volontiers aux gens qui émettent de pareilles opinions quelle confusion ils découvrent dans l'ordre présent des choses pour en attribuer la direction au démon ? Certes ne

voyons-nous pas depuis tant et tant d'années le soleil parcourir quotidiennement et régulièrement sa carrière, les groupes si variés des étoiles conserver leur disposition respective, la lune suivre invariablement ses phases, le jour et la nuit se succéder sans interruption, tous les êtres enfin sur nos têtes et sous nos pieds, pareil à un chœur harmonieux, ou plutôt mieux et plus exactement qu'en un chœur, conserver chacun son rang propre et ne rien changer à l'ordre dans lequel Dieu les a créés tous dès le commencement.

7. Mais, dit-on, à quoi nous sert que le ciel, le soleil, la lune, les astres et tout le reste soient soumis à un arrangement parfait, si nos propres affaires sont pleines de confusion et de désordre? — Quelle confusion, mon ami? et quel désordre? — Voici un homme qui s'enrichit, qui commet les violences, les rapines et les fraudes, qui dévore chaque jour le bien des pauvres; et pourtant il n'éprouve aucun accident fâcheux. En voilà un autre qui vit modestement, qui pratique la tempérance et la justice, qui s'entoure de toutes les vertus; et pourtant il est frappé par la maladie, par la pauvreté et par tous les maux. — Voilà donc ce qui vous scandalise! — Oui, c'est cela! — Mais, mon cher, si vous voyez punis un bon nombre de ceux qui vivent de rapines, et si vous voyez comblés de biens plusieurs de ceux qui vivent dans la piété, pourquoi n'en louez-vous pas Dieu? — Parce que cela me scandalise encore davantage. Pourquoi, sur deux méchants, l'un est-il puni pendant que l'autre échappe au châtiment et poursuit tranquillement sa route? Et pourquoi, sur deux justes, l'un est-il honoré pendant que l'autre demeure sous le poids des afflictions? — Cela est une des dispositions fondamentales de la Providence. Si tous les méchants étaient punis sur cette terre et tous les bons récompensés, le jour du jugement ne servirait à rien. Si au contraire aucun méchant n'était puni et aucun juste récompensé sur cette terre, les méchants deviendraient plus méchants encore, parce qu'ils auraient plus de paresse et de lâcheté que les bons; c'est alors que ceux qui veulent blasphémer auraient beau jeu pour accuser Dieu et pour nier sa providence. En effet, si dès lors qu'ils voient quelques méchants punis et quelques bons récompensés, ils ne laissent pas de prétendre que les affaires humaines ne sont nullement régies par la Providence divine; à quelles paroles et à quels propos ne s'emporteraient-ils pas, si cela même n'avait plus lieu? Tel est le motif pour lequel Dieu punit certains méchants et épargne les autres, récompense certains justes et laisse les autres. Il ne punit pas tous les méchants afin de vous prouver que la résurrection doit avoir lieu; il en punit quelques-uns afin d'inspirer aux autres une frayeur salutaire et de les rendre plus attentifs à leurs devoirs. Il récompense quelques justes, afin d'exciter par ces honneurs les autres à la vertu; il ne les récompense pas tous afin de vous enseigner qu'un temps viendra où il donnera à chacun la rémunération. Si tous recevaient sur cette terre ce qu'ils ont mérité, ils n'ajouteraient plus foi au dogme de la résurrection; si nul ne recevait ici-bas ce qu'il a mérité, plusieurs en deviendraient plus négligents. Ainsi donc, en punissant les uns et non les autres, Dieu agit pour le bien des uns et des autres; il réprime les vices de ceux-ci, il rend ceux-là plus sages encore par l'exemple du châtiment qu'il inflige. Ce raisonnement sort manifestement de certaines paroles du Christ. Comme on venait de lui annoncer qu'une tour en s'écroulant avait écrasé plusieurs hommes, il répondit : *Quoi! pensez-vous que ceux-ci seulement étaient pécheurs? Non, je vous le dis. Mais si vous ne faites pénitence, vous souffrirez les mêmes maux.* (Luc, XIII, 4.)

Comprenez-vous que, dans ce cas, les uns périrent à cause de leurs péchés et que les autres furent épargnés, non pas qu'ils fussent innocents, mais afin qu'ils devinssent meilleurs en suite du châtiment infligé à d'autres? — S'il en est ainsi, dit-on, ceux qui ont été frappés sont victimes d'une injustice, parce qu'ils auraient pu aussi se convertir et se rendre meilleurs. — Si Dieu eût prévu qu'ils fussent venus à pénitence, il ne les eût pas châtiés : en effet, s'il ne laisse pas de supporter avec une extrême patience un grand nombre de personnes qu'il sait ne devoir tirer aucun profit de sa bonté; s'il fait pour eux et leur offre tout ce qui dépend de lui pour les retirer de leur folie, serait-il possible qu'il privât du fruit de la conversion ceux que la punition d'autrui rendrait meilleurs? Les premiers ne sont donc victimes d'aucune injustice, puisque leurs afflictions sur la terre ne font que réprimer leur méchanceté et alléger proportionnellement les peines qu'ils auront à subir dans l'autre vie;

les seconds, ceux qui sont épargnés en ce monde, n'ont pas à se plaindre davantage; il eût été en leur pouvoir, s'ils l'eussent voulu, de tourner à leur propre conversion la bonté de Dieu, de bénir sa patience, de révérer sa douceur, de revenir à la vertu et de tirer de la punition d'autrui le gain de leur propre salut. S'ils se sont obstinés dans leurs vices, ne mettez pas Dieu en cause, puisqu'il ne les supporte patiemment que pour les ramener à lui : ce sont eux qui se rendent indignes du pardon, eux qui n'emploient pas comme ils doivent la longanimité de Dieu.

Mais ce n'est pas le seul motif que j'aie à faire valoir pour rendre raison de ce que les pécheurs ne sont pas tous punis en cette vie : j'en ai un autre qui n'a pas moins de force. Lequel donc? C'est que, si Dieu frappait le pécheur aussitôt que le péché est commis, le genre humain aurait disparu depuis longtemps et ne serait pas arrivé par la succession continue des générations jusqu'au temps actuel. Pour apprécier la justesse de mes paroles, écoutez le Prophète : *Seigneur*, dit-il, *si vous comptez toutes les iniquités, qui pourra subsister?* (Psal. CXXIX, 3.) Examinons, si vous le voulez, cette parole. Laissant de côté l'inspection minutieuse de l'existence de chaque homme (car il est impossible de connaître en détail la vie de tous), traduisons en votre présence les péchés que tous nous sommes assurément sujets à commettre et nous verrons avec certitude que, si nous étions toujours punis pour chacune de ces fautes, nous aurions péri depuis longtemps. Celui qui appelle son frère *fou* est voué à la géhenne du feu, dit l'Evangile (Matth. v, 22); or y a-t-il parmi vous une seule personne qui ne se soit rendue coupable de ce péché? Fallait-il, pour cela, livrer tous les hommes à la mort? En ce cas, depuis longtemps et bien longtemps le genre humain serait détruit. Celui qui jure, dit encore l'Evangile, même s'il jure selon la vérité, fait une œuvre de l'esprit mauvais. (Matth. v, 37.) Or qui n'a jamais juré? je dirai plus : qui n'a jamais parjuré? Celui qui regarde une femme d'un œil libertin, dit Notre-Seigneur, commet un véritable adultère. (Matth. v, 28.) Or n'est-il pas aisé de rencontrer nombre de gens coupables de ce péché? Dès lors que ces fautes que nous confessons sont tellement graves, dès lors surtout que chacune d'elles prise à part nous vaut un supplice inévitable, si vous supputez encore et si vous ajoutez vos péchés occultes, vous apprendrez à reconnaître cette bonne et gracieuse providence de Dieu qui se garde de vous infliger le châtiment à la mesure de vos crimes. S'il vous arrive de voir tel ou tel commettre la rapine et la fraude sans recevoir sa punition, commencez par examiner votre conscience, discuter votre vie, et rechercher vos propres fautes; alors vous comprendrez qu'il vous est avantageux, à vous tout le premier, que chacun de nos péchés ne soit pas châtié sur-le-champ. Hélas! beaucoup d'entre nous ne sont si sévères dans leurs sentences que parce qu'ils considèrent les autres plutôt qu'eux-mêmes; laissant de côté notre situation personnelle, nous contrôlons celle de notre prochain. Ne faisons plus de la sorte, agissons tout à l'opposé : quand nous verrons quelque juste affligé, rappelons-nous Job. Quelque saint que soit un homme, il ne le sera jamais plus que Job, jamais autant à beaucoup près; et, quand il souffrirait des maux par milliers, il ne souffrira jamais autant que ce patriarche.

8. Saisis de ces pensées, n'allez plus récriminer contre le Seigneur ; vous comprenez bien que si Dieu laisse l'homme juste sous le poids de telles calamités, ce n'est pas qu'il l'abandonne, mais c'est qu'il veut le couronner et le glorifier de plus en plus. Et, si vous voyez un pécheur puni, souvenez-vous du paralytique qui pendant trente ans fut cloué sur son grabat. (Joan. v, 5.) C'est pour ses péchés qu'il fut livré à la maladie; écoutez le Christ qui l'atteste en ces termes : *Voilà que tu es guéri : ne pèche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire* (Ibid.) Ainsi, ou bien nous payons en ce monde la dette de nos fautes quand nous sommes punis, ou bien nous recevons de quoi tresser notre immortelle couronne, quand nous souffrons malgré une vie constamment juste. C'est pourquoi, que nous vivions dans le péché ou dans la vertu, l'affliction nous est utile : tantôt elle nous rend dignes d'une gloire plus brillante, tantôt elle nous rend plus sages et allège notre châtiment futur. Que nous puissions, en subissant notre peine sur cette terre et en supportant tout avec actions de grâces, adoucir les rigueurs de notre punition dans l'autre vie, j'en appelle à saint Paul : écoutez sa parole : *Voici pourquoi il y a parmi vous beaucoup de malades et de languissants, beaucoup qui dorment du sommeil de la mort : si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne se-*

rions pas jugés de Dieu; et même lorsque nous sommes jugés de la sorte, le Seigneur nous châtie durant cette vie, afin que nous ne soyions pas condamnés avec le monde dans l'éternité. (I Cor. xi, 30, 32.)

Maintenant, tout étant bien compris, raisonnez avec une prudente sagesse sur la providence divine et fermez la bouche à ceux qui la nient. Si quelque événement dépasse la portée de notre compréhension, n'allons pas pour cela nous imaginer que nos affaires ne sont plus dirigées par la volonté de Dieu; mais, contents d'apercevoir en certaines parties sa présence, laissons le champ libre à son infaillible sagesse dans celles qui nous échappent. S'il est impossible à un homme ignorant de comprendre les procédés ingénieux d'un art tout humain, à plus forte raison est-il impossible à l'intelligence humaine de comprendre l'infini de la providence de Dieu. Car *ses jugements sont inscrutables et ses voies ne peuvent être suivies.* (Rom. xi, 33.) Toutefois, comme nous pouvons conclure de quelques détails pour l'ensemble, la certitude et l'évidence de notre foi, rendons de tout grâces à Dieu. Du reste, il y a encore pour ceux qui tiennent à philosopher sur la providence un argument irréfutable : demandons à nos adversaires : « Est-ce que Dieu existe ? » S'ils répondent que Dieu n'existe pas, ils ne sont pas dignes d'une réplique ; ceux qui nient l'existence de Dieu ne méritent pas qu'on leur réponde plus que ne le méritent les fous. Un navire, chargé d'un petit nombre de matelots et de passagers, ne peut pas, fût-ce seulement l'espace d'un stade, faire bonne route si le pilote ne tient pas le gouvernail en main : combien à plus forte raison ce monde immense, qui renferme tant de corps, composé d'éléments divers, n'aurait-il pas subsisté depuis tant de siècles sans une providence qui le gouvernât, le conservât, le dirigeât tout entier. Si, respectant le témoignage universel que rendent les hommes et l'expérience que donnent les faits eux-mêmes, ils confessent l'existence de Dieu, disons-leur : si Dieu existe (comme de fait il existe), il s'ensuit qu'il est juste ; s'il ne l'était pas, il ne serait pas Dieu ; s'il est juste, il doit rendre à chacun selon son mérite. Or, nous voyons qu'ici-bas tous ne reçoivent pas selon leurs œuvres : donc il est nécessaire que nous puissions espérer une autre rémunération qui mette dans tout son jour la justice éternelle, et qui rende à chacun ce qui lui est dû en proportion de son mérite. Ce raisonnement nous mène à conclure non-seulement la providence, mais encore le dogme de la résurrection. Pénétrés de ces idées, méditons nous-mêmes avec soin et enseignons aux autres ces deux grandes vérités : providence et résurrection. Appliquons tout notre zèle à fermer la bouche à ceux qui ont la rage de blasphémer contre Dieu et glorifions le Seigneur en toutes choses. De la sorte, nous mériterons de plus en plus sa gracieuse protection, nous obtiendrons abondamment son secours, nous nous affranchirons du vrai mal, nous acquerrons les biens éternels par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LES DÉMONS.

DEUXIÈME HOMÉLIE.

Contre ceux qui demandent pourquoi le démon n'a pas été détruit. — La malice du démon ne nous nuit en rien. — Sur la pénitence.

ANALYSE.

1° Délicieux compliment adressé à l'évêque Flavien qui était présent. — Résumé de la dernière homélie et allusion à une instruction aux catéchumènes. — Pourquoi le diable n'a-t-il pas été anéanti? — 2° La suppression du démon diminuerait le mérite des chrétiens courageux sans profiter aux faibles et aux lâches. — La malice ne vient pas de sa nature, mais du mauvais usage qu'il fait de sa liberté. — 3° Tandis que tout sert à l'homme de bonne volonté, tout nuit à celui qui ne veut pas le bien, celui-ci abuse de tout, de la création, de son corps, de la croix, de la prédication apostolique. — 4° La lumière du monde, Jésus-Christ lui-même aveugle les âmes faibles. — Au contraire, il est quelquefois utile, saint Paul l'emploie utilement. — 5° Il faut veiller sans cesse, qu'on soit vieux, qu'on soit jeune. — 6° Il y a plusieurs voies de pénitence, confession, pardon des injures, prière, aumône, humilité.

1. Isaac, ayant un jour désiré manger d'un mets accommodé par les mains de son fils, envoya celui-ci à la chasse loin de la maison : aujourd'hui voici notre Isaac [1] qui souhaite, lui aussi, recevoir de nos mains l'aliment spirituel; mais il ne nous a pas fait quitter notre demeure, c'est lui qui accourt à notre table. Y a-t-il une meilleure preuve d'affection paternelle et une plus grande marque d'humilité! Voulant nous témoigner par cette démarche son ardente charité, il n'a pas craint de s'abaisser jusque-là. Aussi, bien que l'instruction du matin ait affaibli la vigueur de notre voix et la force de nos pieds, nous avons oublié sur-le-champ notre lassitude à l'aspect de ce paternel visage, nous avons secoué notre fatigue, nous nous sommes relevés sous l'influence de cette joie inattendue; en voyant l'éclat de cette tête vénérable, nous avons senti notre âme inondée de lumière. Dressons donc avec allégresse la table du festin, afin que, après y avoir goûté, notre père nous bénisse tous. Ici, il n'y a ni ruse ni larcin, comme il y en eut jadis dans le fait de Jacob et d'Esaü; l'un avait reçu l'ordre, ce fut l'autre qui l'exécuta; aujourd'hui, c'est moi qui ai mission de servir le banquet, et c'est moi qui le sers. O père, répandez sur nous la bénédiction spirituelle; obtenez-nous une grâce que nous souhaitons recevoir toujours, une grâce qui profitera non pas à vous seul, mais à moi et à tout ce peuple : priez notre commun Maître qu'il daigne conduire votre vie jusqu'aux extrêmes limites de cette vieillesse qu'il accorda à Isaac; pour moi et pour tout le peuple, cette faveur sera plus précieuse et plus utile que la rosée du ciel et que la graisse de la terre.

Mais il est l'heure d'apporter le festin. De quoi se composera-t-il? Des restes de ce que j'ai commencé tout dernièrement à exposer à votre charité : c'est du démon, oui, encore du

[1] L'évêque Flavien.

démon que nous allons parler, sujet que j'ai entamé ici il y a deux jours, sujet que j'ai traité encore ce matin pour initier aux mystères les catéchumènes et pour leur expliquer en quoi consiste renoncer et se livrer au démon. Je fais cela, non pas qu'il me soit agréable de parler du diable, mais parce que je dois vous donner sur son compte un enseignement solide et sûr. Il est notre adversaire et notre ennemi; or, c'est un avantage considérable que de connaître au juste la position de l'ennemi. Nous avons dit dernièrement que le démon ne triomphe de nous ni par violence, ni par tyrannie, ni par force ni par contrainte : s'il en était ainsi, nous serions tous perdus. En preuve, j'ai cité ces pourceaux sur lesquels le démon ne put rien tant que le Seigneur ne lui eut rien permis (Matth. VIII, 31); j'ai cité encore les bœufs et les brebis de Job que le démon n'eut pas le pouvoir de détruire tant qu'il n'eut pas reçu d'en-haut l'autorisation. Nous avons donc appris ce premier point, savoir qu'il ne vient à bout de nous ni par force ni par nécessité; nous y avons ajouté cet autre point, savoir que, vainqueur par la ruse, il ne remporte pas néanmoins la victoire sur tous les hommes, et j'ai apporté encore l'exemple de Job contre lequel il dressa mille et mille machines de guerre sans parvenir à l'abattre; vaincu cette fois, il s'enfuit. Reste donc une seule question : laquelle? — Ce n'est pas de force, dit-on, que le démon l'emporte sur nous, mais c'est par ruse : c'est pourquoi mieux vaudrait qu'il fût détruit. Sans doute Job fut vainqueur dans la lutte; mais Adam donna dans le piége et fut renversé; si le démon eût pour une bonne fois disparu du milieu du monde, Adam lui-même n'eût pas succombé; mais, tant qu'il subsistera, vaincu dans une rencontre, il sera vainqueur dans cent autres; pour dix justes qui triompheront de lui, il surmontera et renversera dix mille pécheurs; tandis que, si Dieu l'eût anéanti, ces dix mille eux-mêmes n'eussent pas péri. — Que répondrons-nous à cela ? Nous répondrons qu'il faut estimer à plus haut prix les vainqueurs que les vaincus, ceux-ci fussent-ils en multitude, et ceux-là en tout petit nombre : *Un seul juste qui fait la volonté de Dieu a plus de valeur que mille pécheurs.* (Eccli. XVI, 3.) Nous répondrons encore que, l'antagoniste disparaissant, le lutteur vigoureux a tout à perdre. En effet, si vous laissez debout l'antagoniste, les lâches athlètes auront à souffrir, non pas à cause des braves qui remporteront la victoire, mais à cause de leur lâcheté personnelle ; mais si vous enlevez l'antagoniste, les braves seront victimes pour les lâches, puisqu'ils ne pourront plus faire preuve de force et gagner la couronne.

2. Vous ne saisissez peut-être pas entièrement ma pensée : il faut donc l'exprimer plus clairement encore. Voici un athlète : deux autres sont près d'entrer en lutte avec lui ; mais l'un, esclave de son ventre, s'est négligé, ruiné, affaibli, énervé ; l'autre est alerte, vigoureux, habitué à la palestre et à tous les jeux gymniques ; il a fait ses preuves d'habileté en tout ce qui concerne son art. Si vous supprimez l'antagoniste, auquel des deux ferez-vous tort? Sera-ce au lâche et au paresseux, ou bien à ce brave qui a déjà subi tant de travaux? A celui-ci évidemment ! Si vous lui ôtez son adversaire, vous le lésez injustement en faveur d'un lâche ; ce lâche au contraire n'a pas à se plaindre de ce que, en faveur du brave lutteur, l'antagoniste reste en lice : sa lâcheté personnelle l'a vaincu d'avance.

Parlons d'une autre solution de la difficulté proposée ; je veux que vous compreniez bien que l'existence du démon ne porte préjudice à personne, mais que partout les gens insouciants trouvent dans leur propre lâcheté la cause de leur perte. Que le diable soit absolument mauvais, d'accord ; toutefois il l'est par détermination libre et volontaire, nullement par nature. Qu'il ne soit pas mauvais par nature, j'en tire la preuve des noms mêmes qui le désignent. On l'appelle le diable, c'est-à-dire le calomniateur, parce qu'il calomnie toujours ; il calomnie l'homme devant Dieu : *Est-ce gratuitement que Job vous honore*, dit-il? *Abaissez sur lui votre main, touchez ce qu'il possède; vous verrez s'il ne vous blasphémera pas en face* (Job, I, 9) ; il calomnie Dieu devant l'homme : *Ce feu est tombé du ciel*, dit-il, *et il a brûlé tes brebis.* (Ibid. 16.) Il s'efforçait de persuader au patriarche que la guerre lui était déclarée par le ciel, il mettait aux prises le serviteur avec le maître, le maître avec le serviteur, ou plutôt il s'efforçait d'y parvenir, mais il n'en avait pas la puissance ; aussi, quand vous voyez un autre serviteur révolté contre le maître, Adam contre Dieu, Adam qui ajoute foi à la calomnie du démon, sachez que ce dernier tire toute sa force, non pas d'une puissance qui lui soit propre, mais de la faiblesse et de l'imbécillité de sa dupe.

Voilà pourquoi on le nomme diable, c'est-à-dire calomniateur : faire des calomnies ou s'en abstenir n'est pas un élément de nature, c'est un acte qui a commencement et fin, que l'on commet et que l'on omet : tout cela ne joue aucunement le rôle de nature ou de substance. Je sais que cette digression sur la substance et les accidents est de compréhension difficile pour un grand nombre d'esprits ; mais, comme d'autres sont capables d'entendre des choses plus subtiles, c'est à leur intention que j'ai parlé. — Voulez-vous que nous passions à une autre dénomination du démon ? et vous verrez que celle-là encore n'est pas un nom de substance ou de nature. On l'appelle le Malin ; or la malignité n'est pas dans la nature ; elle est dans le libre arbitre, dans la volonté ; car tantôt elle y est, tantôt elle n'y est plus. Ne venez pas me dire que dans le démon elle demeure à perpétuité ; car elle ne fut pas en lui dès l'origine, elle lui survint ; c'est pourquoi on le nomme encore l'Apostat. Lui seul est appelé par excellence le Malin, quoiqu'une foule d'hommes aient aussi de la malignité. Pour quel motif ? Parce que, n'ayant reçu de l'homme aucune injure, n'ayant à réclamer de lui ni peu ni beaucoup, mais le voyant comblé d'honneurs, il fut immédiatement jaloux de ses biens. Y a-t-il pire malignité que celle qui sans motif et sans raison déclare inimitié et guerre ? Mais laissons de côté le démon ; interpellons les créatures pour qu'elles nous enseignent que le démon n'est pas la cause de nos péchés, quand nous voulons nous tenir en garde ; afin qu'elles nous enseignent que la volonté molle, négligente et lâche, lors même que le démon n'existerait plus, tomberait et se jetterait elle-même dans tous les abîmes du vice. Le diable est mauvais, je le sais et chacun en convient ; mais prêtez une attention diligente à ce que je vais dire maintenant : il s'agit, non pas d'une question banale, mais d'une question sur laquelle on parle partout, souvent et beaucoup, d'une question qui a suscité plus d'une lutte, plus d'une contestation non-seulement de fidèle à infidèle, mais de fidèle à fidèle : et c'est, hélas ! ce qui me remplit de douleur.

3. Que le diable soit mauvais, tout le monde en convient, ai-je dit : mais que dirons-nous de ce bel et merveilleux ensemble des créatures ? Qui sera assez criminel, assez stupide, assez maniaque pour calomnier la création ? Que dirons-nous d'elle ? Loin d'être mauvaise, elle est bonne et belle, elle est le signe visible de la sagesse, de la puissance et de la charité de Dieu. Ecoutez-donc en quels termes le prophète exprime son admiration pour elle : *Combien vos œuvres sont magnifiques, ô Seigneur ! vous avez fait toutes choses dans votre sagesse.* (Psalm. CIII, 24.) Il n'entre pas dans le détail, mais il s'incline en face de l'incompréhensible sagesse de Dieu. Entendez cet autre, qui nous dit combien nous servent utilement cette beauté et cette magnificence des œuvres divines : *Par la beauté et la grandeur des créatures nous voyons analogiquement leur auteur.* (Sap. XIII, 5.) Et voici saint Paul qui nous dit : *Ce qu'il y a d'invisible en Dieu est devenu visible depuis la création du monde par la connaissance que ses créatures nous en donnent.* (Rom. I, 20.) Chacun de ces auteurs sacrés, par les expressions qu'il emploie, nous indique que la création nous mène comme par la main à la connaissance de Dieu, nous fait discerner le Seigneur. Eh bien ! si nous voyons cet ensemble des créatures, si bon et si merveilleux en soi, devenir pour plusieurs d'entre nous une cause d'impiété, est-ce que nous le mettrons en accusation ? Nullement ! nous accuserons seulement ceux qui n'en font pas, comme ils le devraient, le remède de leur ignorance. Et comment sera-t-elle pour nous une cause d'impiété, cette création qui nous conduit à la connaissance de Dieu ? *Les chercheurs de sagesse se sont embrouillés dans leurs raisonnements obscurs ; ils ont servi, ils ont adoré la créature au lieu du Créateur.* (Rom. I, 21.) Il n'est pas ici question du diable, pas question du démon : la création, cette maîtresse de la connaissance de Dieu, est seule mise en cause. Comment donc est-elle devenue cause d'impiété ? Elle l'est devenue, non point par le fait de sa nature, mais par le fait de l'incurie de ceux qui n'ont rien voulu comprendre. Quoi donc ! faudra-t-il aussi, dites-moi, supprimer la création ?

Mais pourquoi parler de la création tout entière ? Regardons nos membres : eux aussi, nous les trouverons cause de notre ruine, si nous n'y prenons garde ; ce ne sera pas non plus le fait de leur nature ; mais le fait de notre négligence. Examinez un peu, je vous prie : les yeux vous sont donnés pour que à l'aspect de la création vous rendiez gloire au Seigneur ; mais, si vous n'en faites pas un bon emploi, ils deviendront pour vous les fau-

teurs de l'adultère. La langue vous a été donnée pour que vous bénissiez et chantiez le Créateur; mais si vous ne la surveillez de près, elle deviendra pour vous l'organe du blasphème. Les mains vous ont été données pour que vous les tendiez vers Dieu par la prière; mais, si vous n'êtes pas modéré en vos désirs, elles s'étendront à la rapine. Les pieds vous ont été donnés pour que vous couriez aux bonnes œuvres; mais, si vous êtes négligent, ils vous conduiront aux actions mauvaises. Vous le voyez donc, tout nuit au lâche; les remèdes même les plus salutaires ne font que l'envoyer à la mort: est-ce un effet de leur nature? Non, c'est l'effet de sa propre lâcheté. Dieu a créé le ciel afin que, en contemplant l'œuvre, vous en adoriez l'auteur; mais d'autres, laissant de côté le Créateur, ont adoré le ciel lui-même: ce fut par suite de leur imbécillité et de leur démence. A quoi bon tant parler de la création! Où trouverons-nous mieux le salut que dans la croix? Et pourtant cette croix est devenue un scandale pour les lâches! *La parole de la croix est une folie pour ceux qui se perdent; mais pour ceux qui se sauvent elle est la force et la vertu de Dieu* (I Cor. I, 18); et ailleurs nous lisons: *Nous prêchons le Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les gentils.* (I Cor. I, 29.) Quel moyen d'enseignement plus certain que de voir et d'entendre saint Paul et les apôtres? Eh bien! les apôtres eux-mêmes ne furent pour bien des gens qu'une odeur de mort; car il est dit: *Nous sommes pour les uns une odeur de mort qui fait mourir et pour les autres une odeur de vie qui fait vivre.* (II Cor. II, 18.) Vous le voyez, saint Paul lui même peut être nuisible à un lâche; l'homme fort ne sera pas lésé, même par le démon.

4. Si vous le voulez, appliquons au Christ lui-même ce raisonnement. Qu'y a-t-il de comparable au salut qui vient de lui? Et quoi de plus utile pour nous que son avènement en ce monde? Or, cet avènement, ce salut sont devenus pour beaucoup l'occasion du châtiment? *Je suis venu en ce monde*, dit-il, *pour le jugement, afin que les aveugles voient et que ceux qui voient deviennent aveugles.* (Jean, IX, 39.) Que dites-vous? La lumière est-elle cause d'aveuglement? Non! par elle-même la lumière ne produit pas l'aveuglement; mais les yeux de l'âme sont malades et n'ont plus la force de recevoir la lumière. Vous le voyez, de tous côtés l'âme faible reçoit du dommage, et de tous côtés l'âme forte tire son profit! Partout en effet la volonté est cause, et partout la liberté maîtresse, à tel point que, si vous souhaitez l'apprendre, je vous dirai que le démon même peut nous être très-utile, nous procurer un avantage considérable et nous faire obtenir un profit hors de pair, pourvu que nous usions de lui comme il faut. Plus d'une fois je vous ai montré cela par l'exemple de Job; je puis vous l'enseigner encore par celui de saint Paul: voici les paroles qu'il écrit au sujet du fornicateur: *Livrez cet homme à Satan pour la perte de sa chair, afin que l'esprit soit sauf.* (I Cor. V, 5.) Ici le diable devient cause du salut d'un homme, non point par son intention, mais par l'habile expédient de l'Apôtre. De même que les médecins prennent les vipères, coupent leurs organes venimeux et en confectionnent la thériaque qui est un remède, ainsi a fait l'Apôtre: prenant dans ce châtiment infligé par le diable tout ce qu'il avait de bon, il a laissé de côté le reste. Pour bien comprendre que le démon, loin d'être l'auteur du salut de cet homme, s'acharna à le perdre et à le dévorer, mais que saint Paul par sa sagesse brisa les dents à sa rage, il faut entendre les paroles de la 2e épître aux Corinthiens relatives à ce même fornicateur: *Affermissez votre charité à son égard de peur qu'il ne soit accablé par une tristesse excessive: ne nous laissons pas circonvenir par Satan* (II Cor. II, 8, 7, 11), comme s'il disait: arrachons cet homme de la gueule de cette bête sauvage. L'Apôtre en effet employa souvent le démon comme bourreau; le bourreau inflige au malfaiteur le châtiment, non pas autant qu'il le veut, mais autant que le magistrat l'ordonne; voici la loi qu'il suit: obéir au geste du juge dans l'application de la peine. Voyez-vous à quel rang s'est élevé l'Apôtre? Lui, revêtu d'un corps matériel, emploie comme instrument de sa puissance un être immatériel; et de même que le Seigneur imposa ses ordres au démon relativement à Job, en lui disant: *Touche à son corps, mais ne touche pas à son âme* (Job, II, 6), de même qu'il marqua les limites et la mesure des afflictions de peur que la sauvage brutalité ne s'emportât trop loin; de même agit saint Paul: après lui avoir livré le fornicateur, il dit: *Pour la perte de sa chair* (I Cor. V, 5), ou, en d'autres termes, *ne touche pas à son âme.* Comprenez-vous la puissance de ce serviteur de Dieu? N'ayez donc plus peur du dé-

mon, tout immatériel qu'il soit : il a été renversé, et nul n'est plus faible que celui qui a été renversé, lors même qu'il n'a pas de corps ; au contraire nul n'est plus vigoureux que celui qui possède sa liberté, lors même qu'il est chargé d'un corps mortel.

5. J'ai dit tout cela, non pas pour décharger le diable de l'accusation, mais pour vous débarrasser vous-mêmes de votre lâcheté ; il ne souhaite rien tant que de nous voir rejeter sur lui toute la cause de nos fautes, de telle façon que, leurrés d'un vain espoir, nous tombions peu à peu en toute espèce de péchés, nous accumulions sur nous des châtiments de plus en plus nombreux, et nous nous rendions indignes de toute indulgence en mettant sur lui la culpabilité : c'est précisément ce qui arriva pour Eve. Ne faisons pas ainsi : reconnaissons franchement ce que nous sommes et ce que sont les plaies de notre âme ; c'est le moyen d'y porter remède ; celui qui ne connaît pas son mal ne prend nul souci de son infirmité. Nous avons beaucoup péché, je le sais fort bien moi-même ; nous sommes tous sous le coup de la vengeance divine ; mais nous n'avons pas été exclus du pardon, nous ne sommes pas déchus des droits du repentir ; encore debouts dans l'arène, nous sommes au milieu du combat de la pénitence. — Etes-vous un vieillard, arrivé déjà à la dernière issue de la vie ? Eh bien ! ne vous imaginez pas que vous ayez perdu la ressource du repentir, ne désespérez pas de votre salut : rappelez-vous le larron qui, sur la croix, trouva son affranchissement. Y eut-il quelque chose de plus rapide que cette heure dans laquelle il gagna la couronne ? Et pourtant cette heure a suffi pour le sauver ! — Etes-vous un jeune homme ? Eh bien ! ne vous fiez pas à votre jeunesse, ne comptez pas sur une vie à longue échéance, *car le jour du Seigneur viendra comme un voleur de la nuit.* (I Thess. v, 2.) Dieu a rendu incertaine l'heure de votre mort afin de rendre certaines votre activité et votre ardeur. Ne croyez-vous pas ceux qui chaque jour sont enlevés prématurément ? Aussi, un auteur sacré vous dit-il : *Ne retardez pas de vous convertir au Seigneur, ne différez pas d'un jour à l'autre.* (Eccli. v, 8.) Craignez qu'au milieu de vos hésitations vous ne soyez subitement frappé. C'est de la sorte qu'est encouragé le vieillard, de la sorte qu'est averti le jeune homme. — Mais vous êtes en pleine santé, vous êtes riche, vous regorgez de biens, vous n'éprouvez aucun accident fâcheux ! Ecoutez pourtant ce que vous dit saint Paul : *Lorsqu'on vous parlera de paix et de sûreté, c'est alors qu'un trépas inattendu vous surprendra.* (I Thess. v, 3.) Les choses de ce monde sont grosses de bouleversements : nous ne sommes pas maîtres de notre fin, nous le sommes de la vertu et nous avons dans le Christ un maître qui nous aime.

6. Voulez-vous que je vous parle des voies de la pénitence ? Elles sont nombreuses, elles sont variées et différentes ; mais toutes conduisent au ciel. La première est l'accusation des péchés : *Soyez le premier à déclarer vos fautes afin d'être justifié.* (Isaïe, XLIII, 26.) C'est pourquoi le prophète s'écriait : *J'ai dit : Je proclamerai contre moi mon injustice en face de Dieu ; et voilà, Seigneur, que vous avez pardonné l'impiété de mon cœur.* (Psalm. XXXI, 5.) Accusez donc, vous aussi, tous vos péchés : ce sera assez pour faire à Dieu votre apologie : celui qui condamne ses propres péchés devient plus lent à y retomber ; éveillez-donc votre conscience, cet accusateur domestique, afin de ne pas trouver un jour, au tribunal de Dieu, un accusateur public. Telle est la première voie de la pénitence, et la meilleure : la seconde, qui ne lui cède pas en mérite, consiste à oublier les injustices d'un ennemi, à dompter la colère, à pardonner les offenses de nos frères : c'est ainsi que nous recevons nous-mêmes la remise des péchés que nous avons faits contre le commun Maître ; tel est donc le second moyen d'expier le péché : *Si vous remettez leurs dettes à vos propres débiteurs, le Père céleste vous fera remise à vous-mêmes.* (Matth. VI, 14.)

Voulez-vous apprendre la troisième voie de pénitence ? C'est la prière fervente et diligente, la prière qui part du fond de l'âme. Ne savez-vous pas de quelle manière la veuve parvint à émouvoir un juge sans conscience ? vous au contraire vous avez un Maître doux, clément, plein d'amour. Elle réclamait contre ses ennemis ; vous, au lieu de plaider contre un adversaire, vous priez pour votre salut. Si vous souhaitez de connaître la quatrième voie de pénitence, je nommerai l'aumône ; elle possède une puissante et merveilleuse efficacité : Nabuchodonosor, qui s'était livré à des crimes de tout genre, à l'impiété complète, entendit Daniel lui dire : *O roi, que mon avis trouve grâce devant vous ; rachetez*

vos péchés par l'aumône et vos iniquités par la miséricorde envers les pauvres. (Dan. IV, 24.) Qu'y a-t-il de comparable à cette douce bonté? Après tant de péchés, après de telles désobéissances, Dieu promet à cet homme qui l'a outragé de lui pardonner, s'il montre de la charité à ses frères. Enfin une conduite mesurée et humble n'a pas un moindre pouvoir pour détruire le péché dans son germe : j'en prends à témoin le publicain qui, n'ayant pas de bonnes actions à déclarer, offrit à leur place son humilité et déposa de la sorte le lourd fardeau de ses péchés. (Luc, XVIII, 13.)

Voilà donc l'indication des cinq voies de pénitence : la première, accusation des péchés; la seconde, remise au prochain des offenses reçues; la troisième, prière fervente; la quatrième, aumône; la cinquième, humilité. Ne soyez donc pas oisif; cheminez chaque jour en ces voies; elles sont faciles. Ne mettez pas en avant votre pauvreté comme excuse; fussiez-vous dans votre vie le plus pauvre parmi tous les hommes, vous pouvez néanmoins dompter la colère, pratiquer l'humilité, prier assidûment, accuser vos fautes : à tout cela la pauvreté ne fait aucun obstacle. Que dis-je! même dans cette voie de pénitence où nous devons semer l'argent (je parle de l'aumône), oui, même en cette voie, la pauvreté n'est pas un obstacle, témoin la veuve, qui mit ses deux oboles dans le tronc. (Marc, XII, 42.) Puisque nous avons appris le moyen de guérir nos plaies, appliquons sans cesse les remèdes, afin que, après avoir recouvré la vraie santé, nous allions avec confiance prendre part au banquet sacré, nous accourions avec une gloire abondante au-devant du roi de gloire, Jésus-Christ, nous acquérions enfin les biens éternels par la grâce, la miséricorde et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ par qui et avec qui gloire, puissance et honneur soient au Père, en même temps qu'à l'Esprit de toute sainteté, de toute bonté et de toute vie maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LES DÉMONS.

TROISIÈME HOMÉLIE

Que la méchanceté vient de la lâcheté et la vertu de la vigilance; — que ni les méchants ni le démon lui-même ne peuvent nuire à l'homme vigilant; — la démonstration est tirée des premières sources, en particulier ce qui arriva à Adam et à Job.

ANALYSE.

1° Il y a deux jours pendant que les uns étaient à l'Eglise pour entendre parler du démon et de ses ruses, les autres étaient occupés à regarder au théâtre les pompes du démon. — D'où vient cette différence? de la volonté des uns et des autres; donc la volonté seule nous rend ou vertueux ou vicieux. — 2° Ayons bonne volonté et le démon lui-même loin de nous nuire nous servira. — Il en sera de même des pécheurs. — Voilà pourquoi Dieu ne détruit pas le démon et pourquoi il permet le mélange des bons et des méchants. — 3° C'est donc la volonté seule qui rend l'homme coupable, cette vérité est démontrée par la parabole des dix vierges, et par la pénitence des Ninivites. — 4°, 5° et 6° Par la chute d'Adam et par le triomphe de Job. — 7° Exhortation.

1. Avant-hier j'ai entrepris de vous parler du démon; et ce jour-là même, pendant que nous traitions ici ce sujet, d'autres allaient prendre place au théâtre et contempler les pompes de Satan; ceux-là participaient à des chants de débauche et vous à l'enseignement de la doctrine de vérité; ceux-là se repaissaient d'impuretés diaboliques, et vous vous nourrissiez du parfum spirituel qui est l'aliment de l'âme. Qui donc les a écartés des vrais pâturages, qui donc les a détournés du bercail sacré? Est-ce le diable qui les a séduits? Mais alors pourquoi ne vous a-t-il pas séduits aussi? Ils sont hommes, vous aussi; vous avez les uns et les autres la même nature: comment donc se fait-il que vous ne soyiez pas les uns et les autres dans les mêmes dispositions. Pourquoi? Parce que vous n'avez pas les uns et les autres la même volonté: ils ont voulu s'engager dans le piége de la séduction, vous avez voulu rester en dehors. Si je parle ainsi, ce n'est pas que j'aie l'intention d'innocenter le démon, c'est que je souhaite ardemment vous affranchir de vos péchés. Le démon est mauvais, je le sais; mais il l'est pour lui plus que pour nous, si nous sommes vigilants; la dépravation est de telle nature qu'elle ne nuit qu'à ceux en qui elle réside; la vertu au contraire peut devenir utile non-seulement à ceux qui la possèdent, mais encore à autrui. Pour vous montrer que l'homme mauvais est mauvais pour lui seul et que l'homme bon est bon pour les autres comme pour lui-même, je vous rapporterai la sentence proverbiale: *Mon fils, si vous êtes mauvais, vous épuiserez à vous seul la source du mal; si vous êtes sage, vous aurez la sagesse pour vous et pour votre prochain.* (Prov. IX, 12.)

Ils ont cédé à l'attrait séducteur du théâtre; vous y avez résisté: voilà dans un seul fait la meilleure indication, la démonstration la plus claire, la preuve péremptoire que partout la

volonté est maîtresse. Employez donc à l'occasion le raisonnement suivant : quand vous voyez un homme qui, vivant dans le péché et étalant toutes sortes de vices, s'élève contre la Providence, prétend que Dieu a livré toute notre nature à l'influence fatale du destin et à la tyrannie des démons, qui se met lui-même complétement hors de cause, qui rejette toute la faute sur le Créateur et le régulateur de l'univers, fermez-lui la bouche, non par des mots, mais par des faits ; montrez-lui un de ses semblables vivant dans la vertu et dans la tempérance. Il n'est besoin ni de longs discours, ni d'appareil oratoire, ni de syllogismes : des faits, voilà la bonne démonstration. Dites-lui : tu es serviteur de Dieu, et celui-là l'est aussi ; tu es homme, et celui-là l'est aussi ; tu habites le même monde que lui, tu te nourris des mêmes aliments sous le même ciel que lui : Pourquoi donc vis-tu dans le mal pendant que celui-là vit dans la vertu ? Dieu a voulu que les méchants fussent mêlés parmi les bons, il n'a pas donné un monde aux bons et un autre monde aux méchants ; en les mélangeant les uns avec les autres, il a fort bien fait. Car les bons se montrent de meilleur aloi au milieu de cette foule qui s'efforce de les écarter du droit chemin et de les entraîner au mal ; ils s'attachent de plus en plus à la vertu. *Il faut*, dit l'Apôtre, *qu'il y ait parmi vous des hérésies, afin que ceux dont la vertu est à l'épreuve se manifestent.* (I Cor. XI, 19.)

Dieu laisse donc les méchants subsister dans son œuvre, afin que la vertu des bons acquière un plus vif éclat. Voyez quel avantage ! Avantage, non pas pour le vice, mais pour la constante énergie des bons ! Nous admirons Noé, non-seulement parce qu'il fut juste et parfait, mais parce qu'au milieu d'une race dépravée et corrompue, il sauva sa vertu, alors que nul ne lui en donnait l'exemple, alors que tous l'excitaient au péché ; il marchait à l'encontre de tous, pareil à un voyageur qui, au travers d'une foule tumultueusement pressée sur sa route, n'en poursuivrait pas moins sa marche en un sens opposé. C'est pourquoi l'Ecriture ne dit pas simplement : *Noé fut juste et saint ;* mais elle ajoute : *dans sa génération*, c'est-à-dire au milieu d'une génération pervertie et dégradée où la vertu n'avait rien à faire, rien à gagner. Les bons ont à tirer quelque profit des méchants, de la même sorte que l'arbre agité par des vents opposés devient plus vigoureux. Les méchants eux-mêmes ont à profiter de leur commerce avec les bons ; ils prennent honte, ils rougissent ; s'ils ne quittent pas leurs vices, ils n'osent au moins plus les commettre qu'en cachette. Et ce n'est pas peu de chose que d'ôter à l'iniquité son effronterie. La vie des justes est le dénonciateur public des méchants : écoutez ce qu'ils en disent : *Il nous pèse, rien qu'à le voir.* (Sap. II, 15.) Et certes c'est pour eux un bon commencement de correction, que de trouver un tourment dans la seule présence du juste ; car ils ne tiendraient pas ce langage, si son aspect ne leur était pas à charge ; c'est aussi une bonne barrière qui les oblige à ne faire qu'avec réserve l'emploi de leurs vices. Voyez-vous à présent à quoi les méchants servent aux bons et à quoi les bons servent aux méchants. Eh bien ! c'est pour cela que Dieu, au lieu de les séparer, les a mêlés les uns aux autres.

2. Faisons le même raisonnement sur le démon. Dieu a permis que le démon subsistât en ce monde, afin de vous rendre vous-mêmes plus forts, afin que l'athlète acquît d'autant plus de gloire que les luttes seraient plus rudes. Si quelqu'un vous demande pourquoi Dieu a laissé subsister le démon, répondez : Dieu l'a laissé, parce que, loin de nuire aux hommes attentifs et vigilants, il leur devient utile, non pas sans doute par le fait de sa volonté qui est perverse, mais par suite de la courageuse résistance de ceux qui font tourner sa malice à leur avantage. En effet s'il engagea la lutte contre Job, ce ne fut pas en vue de rendre celui-ci plus glorieux, mais afin de le renverser : en cela il fut mauvais par le désir et par l'intention ; mais de fait l'homme juste, au lieu de perdre quoi que ce fût, retira du combat un utile profit, comme nous l'avons montré déjà. Le démon a fait preuve de méchanceté, et le juste de force. — Mais, direz-vous, il en a renversé beaucoup d'autres. — Oui, mais ce fut par suite de la faiblesse de tous ceux-là et non point par sa puissance propre ; je l'ai déjà démontré maintes fois.

Dirigez donc droitement votre cœur, et loin que vous puissiez être lésés par rien, vous tirerez les plus magnifiques avantages, je ne dis pas seulement des bons, mais des méchants eux-mêmes. Ainsi donc, comme je l'ai dit plus haut, Dieu a voulu que les hommes restassent mêlés ensemble, les bons avec les méchants, afin que les premiers amenassent peu

à peu les autres à leur propre vertu. — Ecoutez comment le Christ s'en explique avec ses disciples : *Le royaume des Cieux ressemble à une femme qui prend un peu de levain et le cache dans trois mesures de farine.* (Matth. XIII, 33.) Les justes possèdent donc l'efficacité du levain pour changer les méchants et les amener à leur propre état. Les justes sont en petit nombre, comme le levain est en petite quantité; son action sur la masse ne laisse pas pour cela de s'exercer; il lui communique ses propres qualités et la change tout entière; ainsi les justes ne tirent pas de leur nombre leur influence, ils puisent toute leur force dans la grâce de l'Esprit-Saint. Les apôtres n'étaient que douze : quelle petite quantité de levain ! L'univers tout entier était plongé dans l'impiété : quelle masse immense ! et pourtant ces douze ont converti à eux seuls la terre entière. Le levain et la masse de pâte ont la même nature, mais non pas les mêmes qualités : Dieu a laissé les méchants parmi les justes afin que les premiers, ayant la même nature que les autres, prissent aussi les mêmes dispositions.

Retenez ces explications, employez-les pour fermer la bouche à ces négligents, à ces paresseux, à ces lâches qui redoutent les labeurs de la vertu et qui calomnient notre commun Maître. *Vous avez péché*, dit l'Ecriture, *tenez-vous en repos* (Gen. IV, 7), n'augmentez pas votre faute d'une autre qui serait plus grave. Il est moins grave de pécher que d'accuser Dieu après le péché commis. Cherchez l'auteur du péché : vous n'en trouverez pas d'autre que vous-même qui avez péché; partout vous avez besoin d'une résolution franchement bonne : je vous l'ai démontré non par mes raisonnements, mais par l'exemple de ceux qui sont comme vous serviteurs de Dieu, de ceux qui vivent avec vous en ce monde. Servez-vous aussi de cette démonstration, c'est d'après ce principe que le Seigneur nous jugera: apprenez-en la forme et nul ne pourra vous donner la réplique. Celui-ci est-il impudique? Montrez-lui cet autre qui mène une vie chaste. Celui-ci est-il avare et rapace? Montrez-lui cet autre qui distribue l'aumône. Celui-ci passe-t-il sa vie à jalouser et à envier son prochain. Montrez-lui cet autre qui s'est affranchi de pareils vices. Celui-ci est-il sujet à la colère? Montrez-lui cet autre qui se tient dans une sage réserve. Il ne faut pas se contenter de recourir aux exemples des temps passés, il faut en prendre dans le présent; aujourd'hui en effet, aujourd'hui même, par la grâce de Dieu, les belles et bonnes actions ne sont pas plus rares que jadis. Avez-vous à faire à un incrédule qui traite les Ecritures de fictions mensongères, qui ne croit pas que Job ait existé tel qu'il nous est dépeint? Montrez-lui tel autre homme dont la vie rivalise avec celle de ce juste. C'est ainsi que le Maître nous jugera; il mettra en regard le serviteur avec le serviteur, il ne portera pas sa sentence d'après son appréciation seule, il veut que nul ne puisse dire encore comme ce serviteur qui, ayant reçu un talent en dépôt, présenta au lieu d'un talent d'intérêt cette accusation : *Vous êtes trop exigeant.* (Matth. XXV, 24.) — Il aurait dû se désoler de n'avoir pas doublé le capital qui lui était confié; loin de là il commet une seconde faute plus grave que la première, en ajoutant à sa lâcheté personnelle une calomnie contre son maître. Que dit-il : *Je savais que vous étiez exigeant.* O misérable homme! O ingrat et lâche serviteur! C'est ton incurie que tu devais accuser pour atténuer ta première faute; en incriminant ton maître, tu doubles ton péché et non pas ton argent.

3. C'est pourquoi Dieu met en présence les serviteurs et les serviteurs, afin que se jugeant les uns les autres, ils n'aient plus lieu désormais de calomnier le Maître. Il dit donc : *le Fils de l'Homme vient dans la gloire de son Père.* (Matth. XVI, 27.) Voyez l'identité parfaite de gloire : le texte ne dit pas dans une gloire semblable à la gloire du père, mais dans la gloire du père; et il jugera toutes les nations. Jugement terrible! terrible pour les pécheurs et les coupables; mais jugement aimable et gracieux pour ceux qui auront la conscience d'avoir bien vécu! *Il mettra les brebis à sa droite et les chevreaux à sa gauche.* (Matth. XXV, 33.) Et ceux-ci et celles-là représentent les hommes. Pourquoi donc les uns sont brebis et les autres chevreaux? Ces appellations vous indiquent non pas une différence de nature, mais une différence de dispositions. Pourquoi sont-ils appelés chevreaux, ceux qui n'ont pas fait l'aumône? parce que le chevreau est un animal improductif, qui ne peut fournir à ses maîtres ni le lait, ni le poil, ni la progéniture; il est complétement inutile en raison de l'imperfection de son âge.

Tel est le motif qui fait nommer chevreaux les hommes qui ne produisent pas les fruits

abondants de l'aumône ; ceux au contraire que le Seigneur place à sa droite sont les brebis ; d'elles en effet on retire abondamment le lait, et la laine et les agneaux. Que leur dit-il : *Vous m'avez vu ayant faim et vous m'avez nourri; vous m'avez vu dans la nudité et vous m'avez vêtu ; vous m'avez vu sans abri et vous m'avez recueilli.* (Matth. xxv, 35.) Aux autres il tient un langage tout opposé ; et pourtant les uns aussi bien que les autres étaient hommes ; les uns et les autres ont reçu les mêmes promesses, aux uns et aux autres était proposée la même récompense pour leurs bonnes œuvres ; pour les uns comme pour les autres c'est le même Christ qui vint au monde, et il vint dans la même pauvreté, le même dénûment pour les uns et pour les autres ; toutes les conditions étaient pareilles pour ceux-ci et pour ceux-là.

D'où vient donc que la fin des uns ne fut pas pareille à la fin des autres ? De ce que les dispositions de la volonté ne l'ont pas permis. La volonté seule a fait toute la différence ; c'est elle qui a mené les uns à la géhenne et les autres au royaume de Dieu. Si le démon eût été l'auteur de leurs péchés, ils n'eussent certes pas été frappés de punition, puisqu'un autre eût commis le péché et les eût entraînés dans sa chute. Voyez-vous ici en présence et ceux qui ont failli et ceux qui ont marché droit ? Voyez-vous comment les mauvais serviteurs gardent le silence en face de leurs compagnons ? Mais allons ! arrivons à parler d'un autre exemple. Il y avait dix vierges (Matth. xxv), dit l'Evangile. Ici encore nous trouvons des volontés qui opèrent le bien et d'autres qui font le mal, de telle sorte que la comparaison fait mieux ressortir pour nous les péchés des unes et la justification des autres : le parallèle les met en pleine évidence. Celles-ci et celles-là sont vierges ; celles-ci sont cinq, et celles-là sont cinq : les unes et les autres ont leurs lampes ; toutes attendent l'Epoux. Comment se fait-il donc que les unes entrent à la chambre nuptiale et que les autres sont laissées dehors ? Parce que celles-ci étaient sans cœur et sans charité, et que celles-là avaient la douceur et la bonté.

Voyez-vous une fois de plus comment leur propre volonté, et non pas le démon, fut cause de la triste fin qu'eurent ces vierges folles ? Voyez-vous le jugement de Dieu sortir d'une simple comparaison, et sa sentence portée d'après des conditions analogues ? Ce sont les serviteurs qui jugent les serviteurs. Voulez-vous à présent que je vous montre la confrontation faite entre des accusés de conditions diverses ? cela est possible et la sagesse de la nature en ressort avec plus d'éclat. *Les hommes de Ninive*, dit l'Ecriture, *se lèveront et condamneront cette génération-ci.* (Matth. xii, 41.) Ici il n'y a plus de similitude entre ceux qui sont mis en cause ; les uns sont barbares, les autres juifs ; ceux-ci possèdent les enseignements prophétiques, ceux-là n'ont jamais entendu la parole de Dieu ; ce n'est pas la seule différence ; ici, le serviteur seul est venu prêcher ; là, c'est le Maître en personne ; le serviteur n'est venu que pour annoncer des catastrophes ; le Maître a prêché le royaume des cieux : qui jugerions-nous le mieux en position de se montrer dociles ? Sont-ce ces barbares, ces ignorants, ces gens qui n'ont jamais eu part aux instructions divines, ou bien ce peuple qui depuis sa plus tendre enfance se nourrit de la méditation des livres prophétiques ? Personne n'hésiterait à se prononcer pour les Juifs ! Eh bien, c'est tout le contraire qui arriva ! Les Juifs ne crurent pas le Seigneur qui leur prêchait le royaume des cieux ; les Ninivites crurent le serviteur qui les menaçait de leur ruine : de la sorte apparaissent plus nettement la docilité des uns et la folie des autres. N'est-ce pas le démon, n'est-ce pas le diable, n'est-ce pas le sort, n'est-ce pas le destin, mais plutôt n'est-ce pas chacun qui est pour soi le principe ou de la dépravation ou de la vertu ? Si les Juifs n'eussent pas dû se rendre coupables, le Christ n'eût pas dit : *Les hommes de Ninive condamneront cette génération-ci ;* il n'eût pas dit que la Reine du Midi condamnerait les Juifs.

Ce ne sont pas seulement les peuples qui condamnent les peuples, un seul homme souvent condamne un peuple tout entier, quand ceux qui paraissaient pouvoir succomber plus aisément à la séduction y échappent et se tiennent fermes, et que ceux qui devaient vaincre sur tous les points se laissent abattre. C'est pour cela que nous avons rappelé le souvenir d'Adam et de Job : il nous faut revenir encore à ce sujet pour compléter notre discours. Adam ne fut attaqué que par des paroles ; Job fut attaqué par des actes ; le démon le dépouilla de toutes ses richesses et lui ravit ses enfants ; il n'enleva à Adam ni peu, ni beaucoup, rien de ce qu'il avait. Mais plutôt examinons les paroles elles-mêmes, la manière dont le piége fut tendu : *Le serpent s'approcha et dit à*

la femme : pourquoi Dieu vous a-t-il dit : Vous ne mangerez pas de tout fruit qui est au Paradis ? (Gen. III, 1.) Ici c'est le serpent qui dresse l'embûche ; là, c'est l'épouse même de Job : il y a donc une grande différence entre les conseillers du péché. D'un côté ce n'est que l'esclave, de l'autre c'est la compagne elle-même ; celle-ci était l'égale de Job, celui-là rampait devant Eve. Voyez combien elle est inexcusable ! c'est un sujet, c'est un esclave qui triomphe d'elle ; Job au contraire reste inébranlable même pour la femme qui a partagé et soutenu sa vie. Mais voyons ce que dit le serpent : *Pourquoi Dieu vous a-t-il dit : Vous ne mangerez pas de tout arbre du Paradis ?* Eh certes ! Dieu n'a pas dit cela, il a dit tout le contraire. Considérez l'astuce de ce démon ; il affirme ce qui n'a pas été dit, afin d'apprendre ce qui a été dit. Que fait la femme ? Au lieu de lui fermer la bouche comme elle aurait dû, ou de garder le silence, elle lui découvre sottement la sentence du Maître, elle lui donne ainsi largement prise.

4. Voyez combien il est dangereux de tendre une main imprudente aux ennemis et aux traîtres : c'est pourquoi le Christ a dit : *Ne donnez pas aux chiens les choses saintes ; ne jetez pas les perles devant les pourceaux, de crainte qu'ils ne se tournent contre vous et ne vous déchirent.* (Matth. VII, 6.) Voilà précisément ce qui arriva à Eve : elle livra les choses saintes à un chien, à un pourceau qui foula aux pieds la parole sacrée, fit volte-face et dévora la femme. Et remarquez avec quelle malice il opère son œuvre : *Vous ne mourrez pas de mort*, dit-il. (Gen. III, 4.) Comprenez bien en cet endroit que la femme pouvait découvrir entièrement le piége ; car au premier mot le démon laissa éclater sa haine et déclara la guerre à Dieu ; au premier mot il se mit en contradiction avec lui. — Tout à l'heure, ô femme, tu répondais à un être qui voulait apprendre la sentence du maître : soit ! mais pourquoi le suis-tu maintenant qu'il parle en un sens tout opposé ? — Dieu avait dit : *vous mourrez de mort ;* le démon pose une affirmation contradictoire et dit : *Non ! vous ne mourrez pas de mort.* Qu'y a-t-il de plus net que cette déclaration de guerre ? De quelle autre façon pouvait-on mieux reconnaître l'adversaire et l'ennemi qu'à cette opposition catégorique à la parole de Dieu ? Il fallait donc sur-le-champ fuir le traître, il fallait s'élancer hors de l'embûche. *Non*, dit-il, *vous ne mourrez pas de mort ; car Dieu sait bien que le jour où vous mangerez le fruit défendu, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux.* (Gen. ibid.) En lui suggérant l'espoir de plus grands avantages, il lui fit perdre les biens qu'elle tenait en main ; il lui promit, à elle et à son mari, l'honneur de la divinité et il les jeta sous la tyrannie de la mort. O femme, comment as-tu pu ajouter foi au démon ? Qu'attendais-tu de bon ? N'était-ce point assez pour te certifier le droit du législateur à ta foi, qu'il fût Dieu, qu'il fût le Créateur, et l'ouvrier du monde, tandis que celui-ci n'était que le diable et l'ennemi ? Mais je ne devrais pas dire encore le diable : tu croyais n'avoir affaire qu'à un serpent simplement ! Fallait-il donc, dis-moi, faire tant d'estime d'un serpent, que tu lui livrasses les paroles du maître ? — Comprenez-vous qu'elle eût pu découvrir le piége ? mais elle ne le voulut pas.

Et cependant Dieu avait donné les preuves suffisantes de sa généreuse munificence, il avait démontré sa providence par ses œuvres ; en effet cet homme qui n'était que néant, c'est lui-même qui l'avait formé, qui lui avait communiqué l'âme par son souffle, qui l'avait fait à son image, qui l'avait établi chef de tout ce qui était sur la terre, qui lui avait accordé une compagne, qui avait planté pour lui le paradis, qui après lui avoir concédé l'usage de tous les fruits, n'en réserva qu'un seul auquel il lui défendit de toucher ; et encore fit-il cette défense dans son intérêt ! Le démon, au contraire, ne pouvait se prévaloir auprès de lui d'aucun bienfait, ni grand ni petit ; il séduisit la femme en la flattant de simples paroles, en lui inspirant l'orgueil d'espérances fallacieuses. Et celle-ci pourtant s'imagina que le démon était plus digne de foi que ce Dieu qui avait donné par ses œuvres la preuve de sa bonté ; elle crut à celui qui lui offrait des paroles et rien de plus. Voyez-vous comment elle donna dans le piége, non point par force, mais par sa seule sottise et sa faiblesse ? Et pour le comprendre plus clairement, écoutez en quels termes l'Ecriture accuse la femme. Elle ne dit pas « la femme induite en erreur ; » mais elle dit : *La femme, ayant regardé cet arbre qui était charmant, mangea de son fruit.* Ainsi l'accusation porte sur ce regard de convoitise intempérante et non pas seulement sur l'astuce du démon :

la femme en effet succomba, vaincue par sa propre passion plutôt que par la malice de son ennemi. C'est pourquoi elle ne trouva pas grâce devant Dieu; et, quoiqu'elle prétendît que le serpent l'eût trompée, elle n'en reçut pas moins le châtiment dans toute sa rigueur : il dépendait d'elle de ne pas faillir.

Mais, pour donner à cet enseignement plus de netteté encore, voyons, ramenons notre discours à Job, passons des vaincus au vainqueur, de la défaite au triomphe. Celui-ci nous donnera un plus grand courage pour faire face au démon. Là, c'est le serpent qui dressa un piége, et il gagna la victoire; ici c'est la femme, mais elle ne put l'emporter, bien qu'elle eût plus de talent pour la séduction. Ici, c'est après avoir été dépouillé de sa fortune, de ses fils et de tous ses biens que Job est assailli par les plus habiles manœuvres; là, rien de pareil. Adam n'avait perdu ni richesses ni enfants; au lieu d'être réduit à s'établir sur un fumier, il habitait un paradis de délices, il employait à son plaisir les fruits de toutes sortes, les ondes de la source, les fleuves et tous les autres avantages : nul labeur, nulle peine, nulle tristesse, nul souci, nul outrage, nulle injure, pas un seul des milliers de maux qui pleuvaient sur Job; et pourtant, quoiqu'il n'eût rien à subir de tout cela, il tomba, il se laissa renverser. N'est-il pas évident que ce fut par sa lâcheté? Et Job qui, au milieu de toutes ces calamités qui l'entouraient et le pressaient, resta debout, ferme, inébranlable, n'est-il pas évident que ce fut par la vigilance de sa volonté?

5. Des deux côtés vous pouvez, mes bien chers frères, recueillir un excellent profit : prenez garde d'imiter Adam, puisque vous savez quel mal enfante la lâcheté; prenez garde de ne pas imiter Job, puisque vous avez appris quels avantages naissent de la vigueur d'âme; rappelez sans cesse à votre pensée ce vainqueur couronné et vous trouverez dans son souvenir une abondante consolation dans toutes vos douleurs et dans toutes vos peines. Placé en quelque sorte sur le commun théâtre du genre humain, ce bienheureux et généreux athlète nous exhorte tous par les maux qu'il a soufferts à supporter courageusement tous les accidents et à ne fléchir jamais sous les calamités qui nous surviennent. Il n'est pas une souffrance humaine, non, pas une seule qui ne puisse puiser en son exemple quelque consolation : car toutes les misères, éparpillées à travers le monde, se sont ici rassemblées pour fondre ensemble sur le corps d'un seul homme. Quelle excuse aura donc celui qui ne pourra pas souffrir, en bénissant Dieu, seulement une petite partie des maux qui lui seront infligés, tandis que Job supporte, non pas une portion, mais la totalité des souffrances humaines? Et ne taxez pas d'exagération mes paroles, voyons, passons en revue l'une après l'autre les calamités qui l'ont frappé, apportons la preuve de nos assertions. Citons d'abord, si vous le voulez bien, celui de tous les maux qui se montre le plus redoutable, je dis la pauvreté avec la gêne douloureuse qu'elle produit : voilà en effet ce dont les hommes gémissent partout. Qui fut plus pauvre que Job? Il le fut certes davantage que ces gens qui n'ont d'autre refuge que les bains publics, d'autre couche que la cendre des fourneaux; il fut le plus pauvre des hommes. Ceux-ci possèdent au moins un lambeau de vêtement; mais lui, assis tout nu sur son fumier, il n'avait d'autre vêtement que celui qu'il avait reçu de la nature, le vêtement de sa chair : et encore le diable l'avait-il lacéré dans tous les sens par des plaies affreuses. En outre, ceux-ci trouvent un abri sous le portique des bains, ou bien ils se cachent dans quelques coins; mais lui, exposé en plein air, y demeurait perpétuellement de nuit comme de jour sans avoir le soulagement du plus misérable toit; et le pire tourment, c'est que les autres pauvres ont la conscience d'avoir commis nombre de fautes graves, tandis que lui ne sentait rien à se reprocher. Il faut remarquer dans chacun des accidents qui le frappaient que sa douleur devenait d'autant plus vive, et ses angoisses d'autant plus cruelles qu'il ne connaissait pas la cause de tous ces malheurs. Les autres pauvres, ai-je dit, ont à se reconnaître eux-mêmes pour auteurs d'un grand nombre de leurs maux; et certes ce n'est pas un petit motif de consolation que de s'avouer à soi-même qu'on est puni en toute justice; mais lui se trouvait privé de cet adoucissement à ses peines, puisque, après avoir tenu la conduite la plus vertueuse, il se voyait infliger ces derniers supplices réservés aux plus misérables. Les autres pauvres, ceux qui vivent parmi nous, sont endurcis à la misère depuis longtemps, depuis le commencement de leur vie; mais lui, saisi à l'improviste par le bouleversement de sa fortune, tomba dans une indigence qu'il n'atten-

dait pas. Et de même que c'est un excellent moyen de prendre courage que de connaître la cause des accidents qui surviennent, de même c'est une ressource également bonne pour vivre dans la pauvreté que de s'être dès le principe rompu au régime de la pauvreté. Le juste Job n'eut ni l'un ni l'autre de ces moyens pour soutenir son énergie et néanmoins il ne fléchit pas. Avez-vous compris qu'il tomba jusqu'à cette misère extrême au-delà de laquelle on ne peut rien trouver : qu'y a-t-il en effet de plus misérable qu'un homme sans abri et tout nu? Hélas! il n'eut pas même la jouissance pure et simple de sa place sur le sol; car il était assis sur un fumier et non pas sur la terre. Aussi quand vous considérez la pauvreté qui vous presse vous-même, pensez aux malheurs de ce juste, relevez vivement votre cœur et chassez toute idée de découragement. Ce malheur semble être pour les hommes la base de tous les autres; après lui vient au second rang, je devrais plutôt dire au premier rang, l'affliction du corps. Or qui fut plus affligé que Job dans sa chair? qui supporta de pareilles maladies? qui reçut de pareilles plaies ou connut quelque autre homme les ayant reçues? Personne, certainement! Son corps se consumait à la longue, les vers coulaient partout de ses ulcères comme d'une fontaine; c'était un flux incessant de pourriture; d'infectes odeurs s'exhalaient de toutes parts; la chair disparaissait peu à peu; et, imprégnée elle-même de corruption, elle la communiquait aux aliments et les rendait insupportables; une faim étrange, incroyable, le torturait et il ne pouvait prendre la nourriture qu'on lui donnait : *Je vois*, disait-il, *que mes aliments ne sont que corruption.* (Job, VI, 7.)

C'est pourquoi, lorsque vous tomberez malade, mon ami, souvenez-vous de ce corps, de cette chair vénérable; elle était sainte, elle était pure, malgré les ulcères qu'elle portait. Si un soldat, après avoir accompli son temps de service, se voit ensuite, sans motif juste et raisonnable, attaché au pilori et se sent déchirer les flancs par le bourreau, qu'il ne prenne pas ce traitement pour un déshonneur, qu'il ne se laisse point abattre par la douleur, en fixant sa pensée sur le juste Job. — Mais, direz-vous, il trouva un puissant encouragement, une grande consolation à penser que tous ces maux lui étaient envoyés de Dieu. — Ah! voilà précisément ce qui le troublait et l'affligeait davantage : il croyait que ce Dieu juste, ce Dieu qu'il avait servi par tous les actes de sa vie, lui avait aussi déclaré la guerre. Il ne pouvait découvrir aucune cause légitime de tous les maux qui lui arrivaient; voyez, dès qu'il l'eut apprise, quelle pieuse soumission il montre. En effet, lorsque Dieu lui eût dit : *Crois-tu donc que je me suis mêlé de tes affaires autrement que pour te faire donner la preuve de ta justice?* (Job, XL, 8.) Il répondit avec une émotion profonde : *Je mettrai ma main sur mes lèvres: j'ai parlé une fois, mais je n'ajouterai pas un mot de plus.* (Ibid.) Et ailleurs il dit : *Jusqu'à présent je ne vous connaissais que par ouï-dire, par les sons qui frappent l'oreille ; mais maintenant mes yeux vous ont vu. C'est pourquoi je m'humilie, je m'anéantis, je me regarde comme cendre et poussière.* (Job, XLII, 5-6.)

6. Si vous pensez que cela suffit pour consoler, vous pouvez, vous aussi, obtenir cette consolation. En effet, lors même que vous avez à souffrir quelque mal, non pas à cause de Dieu, mais uniquement par la méchanceté des hommes, adressez des actions de grâces et non pas des blasphèmes à celui qui, pouvant sans doute l'empêcher, le permet toutefois, afin de vous éprouver; et pour lors, de même que ceux qui ont souffert à cause de Dieu reçoivent la couronne, de même vous obtiendrez aussi de pareilles récompenses, parce que vous avez généreusement supporté les maux dont les hommes vous ont accablé et que vous avez rendu un pieux hommage à ce Maître qui pouvait les écarter de vous, mais qui ne l'a pas voulu.

Voilà donc que vous avez vu la pauvreté et la maladie assaillir ensemble le juste : voulez-vous que je vous montre encore la guerre déclarée par la nature elle-même à sa généreuse énergie? Eh bien! il perd ses dix fils, tous les dix à la fois, tous les dix dans la fleur de leur jeunesse, tous les dix parés des grâces de la vertu; ils périssent, non par les communes lois de la nature, mais par une mort violente et lamentable. Qui pourrait exprimer une pareille calamité? Personne, assurément! Lors donc que vous aurez perdu en même temps un fils et une fille, allez vite demander à ce juste la consolation, et vous la trouverez abondante dans son exemple. Et ces malheurs sont-ils les seuls qui l'atteignirent? Mais la défection et la trahison de ses amis,

mais les railleries et les injures, mais les dérisions et les outrages, mais les vexations de tout chacun, tout cela ne lui était-il pas insupportable? D'ordinaire, nos peines elles-mêmes ne nous mordent pas au cœur aussi cruellement que les invectives de ceux qui nous les reprochent : Et Job, non-seulement n'avait personne qui lui dît une parole de consolation, mais il était entouré d'une troupe de gens qui lui jetaient leurs insultes. L'entendez-vous se plaindre et leur dire : *Mais vous venez donc aussi m'assaillir !* (Job, XL, 8.) Il leur reprochait ainsi leur dureté : *Mes proches m'ont renié; mes serviteurs ont parlé contre moi; j'ai appelé les enfants de mes concubines et ils m'ont tourné le dos.* (Job, XIX, 14-17.) *Les autres ont craché sur moi; je suis devenu pour tous un objet de dérision.* (Id. XXXIX, 9-10.) *Mon vêtement lui-même m'a pris en horreur.* (Id. IX, 31.)

Et ces maux qui semblent insupportables, rien qu'à les entendre raconter, comment put-il les supporter dans leur cruelle réalité. La dernière pauvreté; une maladie affreuse, inconnue, étrange; ses enfants si nombreux et si bons perdus si misérablement; les outrages, les injures, les critiques du monde; ceux-ci se raillent de lui; ceux-là l'insultent; d'autres le méprisent : je ne parle pas seulement de ses ennemis, mais de ses amis; et non-seulement de ses amis, mais des gens de sa maison. Cela ne dura pas deux jours, ni trois, ni dix, mais des mois tout entiers, et, chose singulière qui n'arriva qu'à lui, il ne trouvait pas même dans la nuit l'heure du soulagement, puisque les fantômes des frayeurs nocturnes venaient s'ajouter à ses douleurs du jour. Entendez-le nous dire combien il souffrait cruellement dans son sommeil : *Pourquoi m'effrayez-vous dans le sommeil? pourquoi m'épouvantez-vous dans les visions?* (Job, VII, 14.) N'est-il pas plus solide que l'acier, que le diamant, l'homme qui a supporté de pareils maux? Si chacun d'eux, pris à part, nous semble intolérable, imaginez quel tumulte ils soulevaient dans l'âme de Job en l'assaillant tous à la fois ! Et pourtant il les a supportés tous : en aucun de ces terribles accidents il n'a péché; pas un mot offensant n'arriva sur ses lèvres.

7. Que ses infortunes deviennent le remède de nos maux ! que cette tempête formidable soit pour nous un port de refuge ! Dans chaque événement de notre vie comparons-nous à ce saint homme; et, en le voyant épuiser à lui seul sur son corps toutes les souffrances de l'univers, nous accepterons généreusement la part qui nous en sera faite. Recourons sans cesse à ce livre, comme à une bonne mère qui tend les mains dans toutes les directions à ses enfants effrayés, qui les attire à elle, qui relève leurs forces; nous ne le quitterons pas sans y puiser un grand courage dans toutes nos peines, quand même nous aurions à subir les plus tristes de toutes.

Si vous me dites : « Lui, il était Job, voilà pourquoi il a résisté aux maux; mais je ne suis pas comme lui, » vous ne faites que me dicter de plus en plus votre condamnation et célébrer davantage les louanges de ce juste; c'est vous en effet, plutôt que lui, qu'il serait convenable de voir souffrir ces maux. Et pourquoi? Lui, il est venu avant la grâce et même avant la loi, en ce temps où l'on ne connaissait pas l'exacte et complète perfection de la vie, où la grâce de l'Esprit-Saint n'était pas aussi abondante, où le péché était difficile à vaincre, où la malédiction régnait, où la mort était effrayante : Mais aujourd'hui, mais après que l'avènement du Christ a enlevé tous ces obstacles, le combat est facile. Aussi, après tout ce temps écoulé, après tant de dons accordés par Dieu, si nous ne pouvons pas atteindre à la même mesure de vertu que Job, nous n'avons pas d'excuse à faire valoir. Méditez donc tout ceci, que ses malheurs étaient plus grands, que la lutte lui était plus difficile, et que néanmoins il s'y prépara et s'y engagea; supportons tout ce qui nous arrive avec générosité, avec actions de grâces, de telle sorte que nous puissions recevoir la même couronne que lui, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire soit au Père et à l'Esprit-Saint maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. l'abbé A. SONNOIS.

HOMÉLIE

SUR LA FÊTE DE LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST[1].

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

La fête de la Nativité, la fête de la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avait été connue longtemps dans l'Occident, et célébrée le 25 de Décembre, avant qu'elle fût connue dans les Eglises d'Orient ; mais enfin elle fut apportée dans ces Eglises, et célébrée avec beaucoup de solennité. — Comme il n'y avait que dix ans qu'on la célébrait à Antioche, et que quelques-uns l'attaquaient encore comme récente, saint Jean Chrysostome, le jour même de cette fête, en l'année 386, après avoir dit un mot sur le mystère, entreprend de prouver que le jour où l'on célébrait la naissance de Jésus-Christ était vraiment le jour où il était né. — Il le démontre par trois sortes de preuves : 1° par l'empressement avec lequel la fête a été reçue ; 2° par le dénombrement des habitants de toute la terre, fait en vertu d'un édit de César Auguste, dénombrement dont la date est consignée dans les registres de Rome ; 3° par le temps où Zacharie reçut l'heureuse nouvelle qu'Elizabeth son épouse était enceinte de Jean.

Après avoir prouvé tout ce qui regarde le temps de la fête, l'orateur parle du mystère ; il tâche de rassurer les fidèles contre les railleries des païens qui cherchaient à tourner en ridicule le mystère d'un Dieu fait homme. — Il attaque un abus qui avait lieu dans la participation aux sacrés mystères, c'est-à-dire lorsqu'on approchait de la table sacrée pour participer au corps et au sang de Jésus-Christ. — Les fidèles se pressaient, se poussaient, s'injuriaient ; saint Jean Chrysostome les exhorte à approcher de la table sainte avec le respect et la modestie convenables. — A la tête de cet article il annonce qu'il en a parlé il y a quelques jours. — On croit que c'est dans le panégyrique de saint Philogone, prononcé peu de jours avant cette fête ; cependant il n'y parle que de la pureté intérieure que l'on doit apporter à la participation des sacrés mystères.

Dans l'homélie sur le baptême de Jésus-Christ, il s'élève contre le même abus qu'il attaque dans l'homélie présente, et il ajoute des reproches faits à ceux qui sortaient avant que la célébration des mystères fût entièrement achevée. — Les mêmes reproches sont répétés dans la troisième homélie sur l'incompréhensibilité de la nature de Dieu.

1. L'heureux événement après lequel les patriarches ont soupiré dès les premiers temps du monde, que les prophètes ont prédit, que les justes ont désiré de voir, est enfin arrivé, et a été consommé en ce jour. Dieu a paru sur la terre, revêtu de chair, Dieu a conversé parmi les hommes. (Matth. XIII, 12 ; Baruch. III, 3-8.) Réjouissons-nous donc et triomphons, mes bien-aimés. Si saint Jean a tressailli dans le ventre de sa mère, lorsque Marie venait visiter Elisabeth, à plus forte raison nous, qui ne voyons pas Marie, mais le Sauveur lui-même prendre aujourd'hui naissance, nous devons triompher et tressaillir, nous devons admirer avec étonnement la grandeur d'un mystère qui surpasse toutes nos pensées. Songez en effet combien il serait admirable de voir le soleil descendre du ciel, s'avancer sur la terre, et de là répandre partout ses rayons. S'il est vrai qu'un tel prodige dans l'astre visible qui éclaire le monde nous étonnerait tous, considérez combien il est admirable de voir le Soleil de justice se revêtir de notre chair, répandre ses rayons, et éclairer nos âmes.

Il y a longtemps que je désirais de voir ce jour, et de le voir au milieu d'une si grande multitude de peuple. Je souhaitais sans cesse que l'enceinte sacrée qui nous rassemble fût remplie comme je la vois maintenant. Mes vœux sont enfin exaucés. Il n'y a pas dix ans que ce jour nous a été révélé ; et néanmoins, grâce à votre zèle, il est aussi célèbre que s'il nous eût été transmis depuis plusieurs siècles. Ainsi on pourrait avancer, sans craindre de se tromper, que ce jour est à la fois ancien

[1] Traduction de l'abbé Auger, revue.

et nouveau : nouveau, parce qu'il nous est connu depuis bien peu de temps ; ancien, parce qu'il a marché aussitôt de pair avec les fêtes les plus antiques, et que malgré sa nouveauté il a égalé, par la vénération dont il est l'objet, l'ancienneté de leur âge. Comme des plants d'une excellente nature, dès qu'ils ont pris racine, ne tardent pas à s'élever fort haut et à se charger de fruits, de même ce jour, anciennement connu chez les peuples de l'Occident, ne nous a pas été plus tôt apporté, qu'il a pris croissance aussitôt et a produit des fruits avec l'abondance que nous voyons. Nos temples se sont remplis, et sont devenus trop étroits pour le grand nombre de fidèles qui accourent pour célébrer cette fête. Attendez donc la récompense d'un pareil zèle, de Jésus, qui est né aujourd'hui selon la chair, et qui récompensera votre ardeur comme elle le mérite ; car l'empressement que vous témoignez pour le jour de sa naissance est la plus grande marque que vous puissiez lui donner de votre amour. Si nous, qui sommes vos frères, nous devons y contribuer pour notre part, nous le ferons de tout notre pouvoir, ou plutôt nous vous dirons ce que la grâce de Dieu nous inspirera pour votre avantage. Que désirez-vous donc d'entendre aujourd'hui, et de quoi vous parlerons-nous, sinon de la fête même? Je sais que les esprits sont encore partagés à son sujet, que les uns l'attaquent, les autres la défendent ; que ceux-ci lui reprochent d'être nouvelle et récente, d'avoir été introduite de nos jours ; que ceux-là, au contraire, prétendent qu'elle est fort ancienne, puisque les prophètes ont prédit fort anciennement la naissance du Sauveur, et que le jour marqué pour cette divine naissance a été célèbre et répandu chez tous les peuples, depuis la Thrace jusqu'au détroit de Gadès. C'est donc là ce qui va faire la matière de cet entretien ; car, si vous témoignez un tel empressement pour une fête sur laquelle on conteste encore, il est clair que vous serez beaucoup plus empressés à la célébrer, quand elle vous sera plus connue, quand une plus ample instruction vous inspirera une plus vive affection pour elle. Trois raisons nous feront connaître que c'est vraiment aujourd'hui le jour où est né Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Verbe de Dieu. La première, c'est que partout où la fête a été annoncée, elle a fleuri aussitôt, elle a pris les plus grands accroissements ; et ce que Gamaliel disait de la prédication : *Si c'est l'ouvrage des hommes, elle se détruira ; si elle vient de Dieu, vous ne pourriez la détruire, et vous seriez en danger de combattre contre Dieu même* (Act. v, 38, 39), je ne crains pas de l'appliquer à la fête présente, et de dire : C'est parce qu'elle vient de Dieu que non-seulement elle n'a pas été abolie, mais qu'elle fait tous les ans de nouveaux progrès, qu'elle devient de plus en plus célèbre. Quant à la prédication, elle s'est emparée en peu d'années de toute la terre, quoique ce ne fussent que des ouvriers en tentes, des pêcheurs, des hommes sans sciences et sans lettres, qui la portassent partout. Mais la faiblesse de ceux qui annonçaient la parole ne lui enleva rien de sa force, parce que la puissance du Dieu qu'elle annonçait subjuguait tout avec promptitude, triomphait de tous les obstacles, et exerçait partout son empire.

2. Si l'on combattait ma première preuve, et si l'on refusait de l'admettre, je puis en fournir une seconde. Quelle est-elle ? elle est tirée du dénombrement dont les Evangiles font mention. Vers ce temps, dit saint Luc (II, 1-17), *on publia un édit de César Auguste, pour faire un dénombrement des habitants de toute la terre. Ce premier dénombrement fut fait par Cyrinus, gouverneur de Syrie. Tous allaient pour se faire enregistrer, chacun dans sa ville. Joseph partit aussi de la ville de Nazareth, qui est en Galilée, et se rendit en Judée, dans la ville de David, appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour se faire enregistrer avec Marie son épouse, qui était enceinte. Pendant qu'ils étaient en ce lieu, il arriva que le temps auquel elle devait accoucher s'accomplit. Elle enfanta son fils premier-né, l'emmaillotta et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie ;* d'où il est clair que Jésus-Christ est né lors du premier dénombrement. Or, si l'on veut connaître avec exactitude l'époque de ce dénombrement, on peut consulter les anciens registres déposés dans les archives de Rome. Eh ! que nous fait, dira-t-on, cette circonstance, à nous qui ne sommes pas à Rome ? Ecoutez, je vous prie, et ne refusez pas de me croire, puisque nous avons reçu la fête de ceux qui sont parfaitement instruits du fait dont je parle, et qui habitent la ville de Rome. Oui, ce sont les habitants eux-mêmes qui, célébrant la fête depuis longtemps et d'après une longue tradition, nous ont transmis cette connaissance ;

car l'Evangile ne se borne pas à indiquer le temps en général, mais il parle de manière à nous faire connaître clairement le jour de la naissance du Sauveur, et à faire éclater la sagesse de Dieu dans l'exécution de ses desseins. Non, ce n'est pas de son propre mouvement, ce n'est pas de lui-même qu'Auguste a publié son édit, mais parce que Dieu lui en a inspiré le projet, pour qu'il servît sans le savoir à la naissance de son Fils unique. Et en quoi, direz-vous, l'édit d'Auguste contribue-t-il à préciser le temps où Dieu s'est fait homme ? Il y contribue sans doute, et non d'une manière commune et peu sensible, mais comme un des moyens essentiels et un des principaux ressorts de cette opération divine. Comment cela? la Galilée est un pays de la Palestine, et Nazareth est une ville de la Galilée; ensuite il est un pays appelé la Judée, du nom de ses habitants, dont une des villes est Bethléem. Tous les prophètes avaient prédit que le Christ sortirait, non de Nazareth, mais de Bethléem, et qu'il naîtrait dans cette dernière ville. Voici leurs propres paroles : *Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la dernière d'entre les principales villes de Juda; car c'est de toi que sortira le chef qui conduira mon peuple d'Israël.* (Mich. v, 2; Matth. II, 7.) Lorsqu'Hérode demanda aux Juifs où le Christ naîtrait, ils lui citèrent cette même prophétie en témoignage. Voilà pourquoi, Philippe ayant annoncé à Nathanaël *qu'ils avaient trouvé Jésus de Nazareth:* Nathanaël répondit: *Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth?* (Jean, I, 45.) Or Jésus-Christ dit de lui : *Voilà un vrai Israélite, un homme sans artifice.* (Ibid. 47.) Et pourquoi lui a-t-il donné cet éloge? C'est parce qu'il ne s'est point laissé prendre par l'annonce de Philippe, mais qu'il savait parfaitement que le Christ devait naître non à Nazareth, ni dans la Galilée, mais dans la Judée et à Bethléem; ce qui arriva réellement. Comme Philippe ignorait cette circonstance, et que Nathanaël, docteur de la loi, sachant que le Christ ne naîtrait point à Nazareth, lui avait fait une réponse conforme à la prophétie dont nous avons parlé plus haut, et voilà pourquoi Jésus-Christ dit de lui : *Voilà un vrai Israélite, un homme sans artifice.* C'est là encore pourquoi quelques Juifs disaient à Nicodème : *Considérez et voyez qu'il n'est jamais sorti un prophète de Galilée.* (Jean, VII, 52.) Il est encore dit ailleurs : *Le Christ ne vient-il pas de la ville de Bethléem, d'où était David?* (Ibid. 42.) En un mot, c'était l'opinion générale que le Christ devait sortir de cette ville, et non de Galilée. Ainsi, comme Joseph et Marie, citoyens de Bethléem, avaient abandonné cette ville pour aller s'établir à Nazareth, où ils vivaient (car il n'est pas rare de voir des personnes abandonner les villes où elles sont nées pour aller s'établir dans d'autres dont elles ne sont pas originaires); comme, dis-je, Joseph et Marie avaient abandonné Bethléem, et que le Christ devait naître dans cette ville, Auguste publia un édit qui, dans les desseins du Seigneur, les fit retourner malgré eux à Bethléem. En effet, l'ordonnance qui signifiait à chacun de se faire enregistrer dans sa patrie les força à partir de Nazareth et à se rendre à Bethléem. C'est donc ce que voulait faire entendre l'Evangéliste, lorsqu'il disait : *Joseph partit aussi de la ville de Nazareth qui est en Galilée, et se rendit en Judée, dans la ville de David, appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour se faire enregistrer avec Marie, son épouse, qui était enceinte. Pendant qu'ils étaient en ce lieu, il arriva que le temps auquel elle devait accoucher s'accomplit, et elle enfanta son fils premier-né.* (Luc, II, 4-7.)

3. Vous voyez, mes frères, que Dieu se sert également des fidèles et des infidèles pour l'exécution de ses desseins, afin que les ennemis de son culte apprennent quelle est sa force et sa puissance. Un astre du ciel fait partir les mages de l'Orient (Matth. II, 1-2); un édit de l'empereur ramène Marie dans sa patrie marquée par les prophètes. Il résulte de ceci que la Vierge était de la famille de David, ce que d'ailleurs l'Evangéliste nous a appris plus haut en disant : *Joseph partit de la Galilée avec Marie, parce qu'il était de la maison et de la famille de David.* (Luc, II, 4.) Car, après avoir rappelé toute la généalogie de Joseph sans dire un mot de celle de la Vierge, il ajoute, pour prévenir toute objection et empêcher qu'on ne dise: qu'est-ce qui prouve que la Vierge descendait de David: *Vers le sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée nommée Nazareth, à une vierge qu'avait épousée un homme nommé Joseph, de la maison de David.* Ces mots *de la maison de David* (Luc, I, 26, 27), doivent être pris comme ayant été dits de la Vierge, ce qui se voit ici d'une manière évidente. Voilà pourquoi fut publié l'édit qui les ramenait à Beth-

léem. Dès qu'ils sont entrés dans la ville, Jésus vient au monde, est couché dans une crèche, parce qu'il y avait un grand concours de peuple, et qu'il était difficile de trouver un logement. C'est dans cette crèche que les mages l'adorèrent. Mais, afin de vous fournir des preuves plus claires encore et plus évidentes, élevez-vous avec moi, je vous prie; je vais parcourir d'anciennes annales et rappeler des usages antiques, afin d'établir de toute part ce que j'ai avancé. Il était une loi ancienne chez les Juifs... Mais il faut remonter encore plus haut. Lorsque le Seigneur eut délivré les Hébreux de la tyrannie d'un prince barbare et de tous les maux qu'ils souffraient en Egypte, voyant qu'ils avaient conservé les restes d'un culte impie, qu'ils étaient follement attachés aux objets visibles, frappés de la grandeur et de la beauté des temples, il leur en fit construire un qui effaçait tous les temples du monde, non-seulement par la richesse de la matière et par le travail de l'art, mais encore par la beauté de son architecture. Et comme un père tendre qui, après avoir été longtemps séparé de son fils, le retrouve accoutumé à jouir de toutes les délices dans la société corrompue d'hommes dissolus, libertins et prodigues, se fait un devoir de l'entourer de tout ce qui peut embellir l'existence, dans la crainte qu'en le resserrant dans les limites étroites de la vie commune il n'allume en son cœur, avec le souvenir du passé, le feu de ses premières passions; ainsi Dieu, voyant que les Juifs étaient passionnés pour les objets sensibles; et voulant en cela même satisfaire magnifiquement leur goût, et leur faire oublier tout ce qu'ils avaient vu en Egypte, leur fit construire un temple sur le modèle du monde entier visible et intelligible. En effet, comme la terre et le ciel sont séparés par le firmament que nos yeux aperçoivent, il voulut de même qu'un voile divisât son temple en deux parties, de sorte que tout ce qui était en deçà du voile fût accessible à tout le peuple, et que ce qui était au delà ne pût être ni approché ni regardé que par le souverain pontife. Et pour preuve que ce n'est point là une simple conjecture de notre part, mais que le temple avait été vraiment construit sur le modèle du monde entier, écoutons ce que dit saint Paul lorsqu'il parle de Jésus-Christ qui est monté au ciel : *Jésus-Christ*, dit-il, *n'est pas entré dans un sanctuaire fait de la main des hommes, figure du véritable* (Héb. IX, 24), le sanctuaire matériel était donc la figure du véritable. Mais écoutez comment il fait entendre que le voile séparait le Saint des saints des autres objets du temple, comme le ciel que nous voyons sépare le ciel supérieur de tous les objets terrestres; écoutez, dis-je, comment il le fait entendre en donnant au ciel visible le nom de voile. Après avoir dit de l'espérance qu'elle est pour notre âme une ancre ferme et assurée, il ajoute *qu'elle pénètre jusqu'au sanctuaire qui est au delà du voile où Jésus, comme précurseur, est entré pour nous, c'est-à-dire jusqu'au ciel le plus élevé.* (Ibid. VI, 19, 20.) Vous voyez comme il donne le nom de voile au ciel visible. En deçà du voile étaient le chandelier, la table, l'autel d'airain pour les sacrifices et les holocaustes; au delà du voile était l'arche toute couverte d'or, laquelle renfermait les tables d'alliance, une urne d'or, la verge d'Aaron aux verts rameaux, et l'autel d'or, non des sacrifices et des holocaustes, mais des parfums seulement. Tout le monde pouvait entrer dans la partie qui était en deçà du voile, celle qui était au delà n'était accessible qu'au souverain pontife. J'invoquerai encore ici le témoignage de saint Paul : *La première tente*, dit-il, *renfermait les règlements du culte divin et le sanctuaire commun.* (Ibid. IX, 1.) Il appelle « sanctuaire commun » la tente extérieure, parce que tout le monde pouvait y entrer. *Il y avait dans ce sanctuaire le chandelier, la table, les pains de proposition. Après le second voile, était le tabernacle appelé le Saint des saints, où il y avait un encensoir d'or, l'arche d'alliance toute couverte d'or, laquelle renfermait une urne d'or pleine de manne, la verge d'Aaron qui avait fleuri, et les tables d'alliance. Au-dessus de l'arche étaient des chérubins de gloire, qui couvraient le propitiatoire de leurs ailes. Les choses étant ainsi disposées, les prêtres qui exerçaient le saint ministère entraient en tout temps dans le premier tabernacle; mais il n'y avait que le souverain pontife qui entrât dans le second, seulement une fois l'année, et non sans y porter du sang qu'il offrait pour lui-même et pour les péchés du peuple.* (Ibid. II, 7.) Vous voyez que le grand prêtre seul entrait dans le second sanctuaire, et seulement une fois l'année.

4. Et qu'est-ce que cela, direz-vous, a de commun avec la fête présente? Attendez un

peu ; calmez votre impatience. Je reprends les choses dès leur origine, et je vais les amener jusqu'au moment de leur entier accomplissement, afin que la vérité vous soit bien connue. Pour ne pas cacher trop longtemps ma pensée sous le voile de l'expression, pour ne pas donner non plus trop de développements à mes idées, dans la crainte de fatiguer votre attention, vous allez voir enfin la raison pour laquelle je suis entré dans tous ces détails. Il y avait six mois qu'Elisabeth était enceinte de Jean, lorsque Marie conçut le Sauveur du monde ; si donc nous pouvons savoir quel était ce sixième mois, nous saurons dès lors le temps de la conception de Marie. Le temps de la conception nous étant connu, nous saurons quel a été celui de l'accouchement, en comptant neuf mois depuis la conception. Or, comment saurons-nous quel était le sixième mois de la grossesse d'Elisabeth ? nous le saurons si nous pouvons découvrir dans quel mois elle conçut le fils dont elle était enceinte. Et comment connaîtrons-nous ce mois ? si nous savons dans quel temps Zacharie, dont Elisabeth était l'épouse, reçut cette heureuse nouvelle. Et par où serons-nous assurés de cette époque ? par les divines Ecritures, en consultant le saint Evangile qui dit que Zacharie était dans le Saint des saints, lorsque l'ange lui annonça l'heureuse nouvelle, et lui prédit la naissance de Jean. Si donc il est montré clairement par les Ecritures, que le grand prêtre seul n'entrait qu'une fois dans le Saint des saints, dans quel temps il y entrait cette seule fois, et dans quel mois de l'année, le temps où l'heureuse nouvelle fut annoncée à Zacharie sera dès lors constaté ; et ce temps constaté, celui de la conception sera parfaitement connu. Or, que le souverain pontife n'entrât qu'une fois dans le Saint des saints, saint Paul l'a déclaré dans ses épîtres, aussi bien que Moïse, qui, dans le Lévitique, s'exprime en ces termes : *Le Seigneur parla à Moïse, et lui dit ceci : Dites à Aaron, votre frère, qu'il n'entre pas en tout temps dans le sanctuaire, qui est au delà du voile devant le propitiatoire, qui couvre l'arche du témoignage, de crainte qu'il ne meure.* (Lév. XVI, 2.) Et ensuite : *Que nul homme ne se trouve dans le tabernacle du témoignage, quand le pontife entrera dans le Saint des saints, afin de prier pour lui-même, pour sa maison, et pour toute l'assemblée d'Israël, jusqu'à ce qu'il en soit sorti. Il priera au pied de l'autel qui est devant le Seigneur.* (Ibid. XVII, 18.) Il est clair par là que le pontife n'entrait pas en tout temps dans le Saint des saints ; que personne, lorsqu'il y était, ne pouvait en approcher, que tout le monde devait se tenir en deçà du voile.

Mais écoutez ce qui suit, avec la plus grande attention ; car il me reste à vous montrer en quel temps il entrait dans le Saint des saints, et qu'il y entrait seul une fois l'année. Qu'est-ce qui le prouve ? le même livre : *Au dixième jour du septième mois, y est-il dit, vous humilierez vos âmes, vous ne ferez aucune œuvre de vos mains, soit ceux qui sont nés dans votre pays, soit les étrangers qui sont parmi vous. C'est en ce jour que se fera votre expiation et la purification de tous vos péchés ; vous serez purifiés devant le Seigneur. C'est le sabbat des sabbats ; vous jouirez alors d'un parfait repos, vous humilierez vos âmes : cet usage sera pour vous perpétuel. Cette expiation se fera par le pontife qui aura reçu l'onction sainte, et dont les mains auront été consacrées pour faire les fonctions du sacerdoce à la place de son père. Après qu'il se sera revêtu des vêtements saints, il expiera le sanctuaire, le tabernacle du témoignage, l'autel, les prêtres et tout le peuple. Cette ordonnance sera donc gardée éternellement parmi vous ; vous prierez pour les enfants d'Israël et pour tous leurs péchés ; la cérémonie aura lieu une fois l'année, selon que le Seigneur l'a ordonné à Moïse.* (Lév. XVI, 29-34.) L'Ecriture parle ici de la fête des Tabernacles ; car c'était le seul jour de l'année où le souverain pontife entrait dans le Saint des saints, ce qu'elle annonce clairement par ces mots : *La cérémonie aura lieu une fois l'année.*

5. Si donc le souverain pontife entre seul dans le Saint des saints le jour de la fête des Tabernacles, montrons maintenant que l'ange apparut à Zacharie lorsqu'il était dans le Saint des saints. Il lui apparut à lui seul lorsqu'il offrait les parfums ; or, c'est l'unique circonstance où le grand prêtre entrait seul dans le sanctuaire. Mais rien n'empêche que je ne vous cite les propres paroles de l'Evangéliste : *Il y avait*, dit-il, *sous le règne d'Hérode, roi de Judée, un prêtre nommé Zacharie, et sa femme, d'entre les filles d'Aaron, s'appelait Elisabeth. Lorsque Zacharie faisait sa fonction de prêtre devant Dieu dans le rang de sa famille, le sort décida, selon les règlements du sacerdoce, qu'il entrerait dans le temple du Seigneur pour y of-*

frir les parfums. Toute la multitude du peuple était dehors, faisant sa prière à l'heure qu'on offrait les parfums. (Luc, I, 5, 10.) Rappelez-vous, mes frères, le passage qui dit : *Que nul homme ne se trouve dans le tabernacle du témoignage, quand le pontife entrera dans le Saint des saints afin de prier, jusqu'à ce qu'il en soit sorti.* (Lév. I, 17.) *Un ange du Seigneur lui apparut se tenant debout à la droite de l'autel des parfums.* (Luc, I, 11.) On ne dit pas de l'autel des sacrifices ; mais *de l'autel des parfums.* L'autel qui était en deçà du voile était l'autel des sacrifices et des holocaustes ; celui qui était au delà était l'autel des parfums. Ainsi, et par cette circonstance et parce que l'ange apparut à Zacharie seul, et parce qu'il est dit que le peuple l'attendait dehors, il est clair qu'il était entré dans le Saint des saints. Poursuivons : *Zacharie se troubla en voyant l'ange, et la frayeur se saisit de son âme. Mais l'ange lui dit : Ne craignez point, Zacharie, parce que votre prière a été exaucée : Elisabeth votre femme vous enfantera un fils auquel vous donnerez le nom de Jean.* (Ibid. 12, 13.) *Cependant le peuple attendait Zacharie, et s'étonnait qu'il demeurât si longtemps dans le sanctuaire ; mais étant sorti et ne pouvant parler, il leur faisait des signes pour se faire entendre.* (Ibid. 21, 22.) Vous voyez qu'il était au delà du voile ; ce fut donc alors que l'heureuse nouvelle lui fut annoncée. Le temps où il l'a reçue était la fête des Tabernacles, jour de jeûne ; car c'est là ce que veulent dire ces paroles : *Vous humilierez vos âmes.* (Lév. XVI, 29.) Cette fête des Juifs se célèbre vers la fin de septembre, comme vous pouvez l'attester vous-mêmes, puisque c'est alors que nous avons fait contre les Juifs ces longs discours où nous nous élevions contre leur jeûne déplacé. Ce fut donc alors qu'Elisabeth, femme de Zacharie, conçut, et elle se tint cachée durant cinq mois en disant : *C'est la grâce que le Seigneur m'a faite dans les jours où il m'a regardée pour me tirer de l'opprobre où j'étais devant les hommes.* (Luc, I, 25.)

Il est maintenant à propos de montrer qu'elle était dans le sixième mois de la grossesse de Jean, lorsque Marie reçut l'heureuse nouvelle de sa conception. Voici ma preuve. L'ange Gabriel étant venu la trouver, lui dit : *Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils auquel vous donnerez le nom de Jésus.* (Ibid. 30.) Marie étant troublée et demandant comment cela se ferait, l'ange lui répondit : *Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre : c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. Sachez qu'Elisabeth, votre cousine, a conçu elle-même un fils dans sa vieillesse, et que c'est ici le sixième mois de la grossesse de celle qui est appelée stérile, parce qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu.* (Ibid. 35, 37.) Si donc Elisabeth a conçu après le mois de septembre, comme nous l'avons prouvé, depuis ce mois il faut en compter six, depuis octobre jusqu'à mars. C'est après ce sixième mois que nous avons l'époque de la conception de Marie. En comptant de là neuf mois, nous arriverons au mois présent. Le premier mois de la conception de Notre-Seigneur est donc avril ; après lequel viennent les huit autres mois, depuis mai jusqu'à décembre. Ce dernier mois est celui où nous sommes maintenant, et où nous célébrons la fête de la Nativité. Mais, afin de vous rendre la chose encore plus claire, je vais reprendre tout ce que je viens de dire, et vous en donner le résumé précis. Le grand prêtre seul entrait une fois l'année dans le Saint des saints. Et quand y entrait-il ? dans le mois de septembre. C'est donc alors que Zacharie est entré dans le Saint des saints, c'est alors qu'il a reçu l'heureuse nouvelle de la naissance de Jean. Zacharie est sorti du temple et Elisabeth a conçu après le mois de septembre. C'est après le mois de mars, le sixième de la grossesse d'Elisabeth, que Marie commença à concevoir. Or, en comptant neuf mois depuis avril, nous arriverons au mois présent dans lequel est né Jésus-Christ Notre-Seigneur.

6. Je vous ai donc prouvé tout ce qui regarde le temps de la fête ; il ne me reste plus qu'une réflexion à vous faire, après quoi je finis, et je laisse à dire à notre commun Maître ce qu'il a de plus important. Comme plus d'un infidèle apprenant de nous que Dieu est né selon la chair, insulte à notre croyance et parvient à inquiéter les personnes simples, il est nécessaire de confondre les uns et de rassurer les autres, afin que ceux-ci ne se laissent plus ébranler par les discours de gens insensés, et que de grossières railleries ne jettent plus le trouble dans leur âme. Il arrive souvent que de petits enfants rient lorsque nous agitons les affaires les plus sérieuses, ce qui est une

preuve non de la bassesse des objets que l'on traite, mais de la folie de ceux qui rient. On peut dire des infidèles qu'ils sont plus insensés que des enfants, parce qu'ils décrient et qu'ils rabaissent des objets dignes de notre admiration et propres à nous inspirer une vénération religieuse, tandis qu'ils en relèvent et en célèbrent d'autres qui ne méritent que des mépris. Cependant nos mystères, dont ils font le sujet de leurs sarcasmes amers, conservent toute leur majesté et toute leur dignité, malgré les plaisanteries par lesquelles ils les attaquent, au lieu que les objets de leur culte, quoi qu'ils fassent pour les embellir, se montrent toujours sous les traits d'infamie qui leur sont propres. Quel excès d'égarement ! des hommes qui ne croient rien faire, ni rien dire qui choque la bienséance, lorsqu'ils introduisent leurs dieux dans des pierres et dans des bois fragiles, dans de viles statues, où ils les renferment comme dans une prison ; ces hommes nous reprochent d'avancer que Dieu, pour l'avantage de la terre, s'est construit un temple vivant par l'opération de l'Esprit-Saint ! Et de quel front nous font-ils des reproches ? s'il est peu décent que Dieu habite dans un corps humain, sans doute il l'est beaucoup moins encore qu'il habite dans la pierre et dans le bois ; dans la pierre, dis-je, et dans le bois qui sont bien inférieurs à l'homme ; à moins qu'ils ne pensent que notre nature est au-dessous de ces êtres morts et insensibles. Ils ne craignent pas, eux et plusieurs hérétiques, de renfermer la divine essence dans les animaux les plus vils, dans les chiens, dans les chats, ainsi que dans les matières les plus ignobles ; pour nous, incapables de rien soutenir, de rien admettre de pareil, nous disons seulement que Jésus-Christ a pris dans le sein d'une vierge, une chair pure, sainte, irrépréhensible, inaccessible à tout péché, et qu'il l'a prise, cette chair, pour réparer l'homme qu'il a formé de ses mains. Eux et les manichéens, qui ne leur cèdent pas en impiété, ils n'ont pas de honte de renfermer l'essence divine dans des chiens, dans des singes, dans des animaux de toute espèce, puisqu'ils disent que l'âme de ces animaux est formée de cette essence ; ils n'ont pas horreur d'une pareille opinion, et ils nous accusent d'avoir des idées indignes de Dieu, parce que, sans nous permettre de rien imaginer de semblable, sans rien dire qui ne convienne à sa divinité, nous prétendons que, par une naissance surnaturelle, il est venu dans le monde pour réparer son propre ouvrage ! Eh quoi ! vous dites que l'âme d'un fourbe, d'un assassin, est une partie de l'essence divine, et vous osez nous accuser, nous qui ne pouvons souffrir une opinion aussi absurde et qui jugeons coupables d'impiété ceux qui la soutiennent, vous nous reprochez de dire que Dieu s'est construit un temple saint, par le moyen duquel il a introduit parmi les hommes une vie toute céleste ! ne mériteriez-vous pas mille morts, et pour les reproches que vous nous faites, et pour les outrages que vous ne cessez de commettre envers la Divinité ? S'il est indigne de Dieu d'habiter un corps pur et irrépréhensible, combien n'est-il pas plus indigne de lui d'habiter le corps d'un imposteur, d'un violateur de tombeaux, d'un brigand, d'un chien, d'un singe, et non ce corps saint et glorieux, qui est maintenant assis à la droite du Père ! Quel tort, je vous prie, quelle tache pourrait faire à la splendeur de Dieu notre chair dont il s'est revêtu ? Ne voyez-vous pas que le soleil, dont l'éclat frappe nos yeux, est corruptible de sa nature, dût toute la secte de Manès se récrier d'indignation avec les Grecs ? Que dis-je, le soleil ! la terre, la mer, et toutes les choses perceptibles à nos sens n'ont rien de solide ni de permanent. C'est ce que nous apprend saint Paul : *Les créatures sont assujetties à la vanité, et elles ne le sont pas volontairement, mais à cause de Celui qui les y a assujetties.* (Rom. VIII, 20.) Et il exprime ce qu'il entend par le mot *vanité : La créature sera délivrée de cet asservissement à la corruption pour participer à la liberté de la gloire des enfants de Dieu.* (Ibid. 21.) La créature est donc corruptible, puisque la corruption est une des conditions de sa nature. Que si le soleil, quoique corruptible par sa nature, lance de tous côtés ses rayons, communique avec la boue et la fange, sans que cette communication nuise en rien à sa pureté ; si, retirant ses rayons aussi purs qu'ils l'étaient auparavant, il anime de la vertu qui lui est propre les corps qui les reçoivent sans participer lui-même en aucune manière à l'impureté des plus sales et des plus infects ; à plus forte raison le Soleil de justice, le souverain Maître des puissances incorporelles, en se revêtant de notre chair, loin d'en être souillé, l'a rendue plus pure et plus sainte. Pénétrés de ces idées, et nous rappelant ces

paroles de la divine Ecriture : *J'habiterai et je marcherai parmi eux* (Lévit. xxvi, 12), et ces autres : *Vous êtes le temple de Dieu* (II Cor. vi, 16), *et l'Esprit de Dieu habite parmi vous* (I Cor. iii, 16), opposons-les aux objections des impies, et fermons la bouche à ces hommes impudents. Réjouissons-nous de notre bonheur, glorifions Dieu qui s'est revêtu de notre chair, rendons-lui grâces de cette condescendance infinie, et témoignons-lui toute la reconnaissance que ses bienfaits nous inspirent. Or, quelle plus digne reconnaissance que le soin du salut de nos âmes et de notre ardeur pour la vertu?

7. Ne soyons donc point ingrats envers notre bienfaiteur, mais offrons-lui tous, autant qu'il est en notre pouvoir, les dons spirituels, la foi, l'espérance, la charité, la tempérance, l'amour des pauvres, le zèle à exercer l'hospitalité. Il est un objet important dont je vous ai parlé il y a quelques jours, dont je vous parlerai encore aujourd'hui, et que je ne cesserai point de vous rappeler. Quel est-il donc? lorsque vous devez approcher des sacrés mystères de la table sainte et redoutable, ne le faites qu'avec un pieux effroi, avec une conscience pure, avec le jeûne et la prière, sans bruit et sans tumulte, sans frapper des pieds, sans vous pousser les uns les autres, car c'est la marque d'un dédain superbe et d'un mépris extrême. Une pareille conduite attire les plus grandes punitions sur ceux qui se la permettent. Pensez, ô mon frère! pensez à la victime que vous allez toucher, pensez à la table dont vous approchez! Songez que vous qui êtes cendre et poussière, vous participez au corps et au sang de Jésus-Christ! Si le prince vous invitait à un repas, vous ne vous présenteriez qu'avec crainte, vous ne toucheriez aux mets qui vous seraient servis qu'avec respect et circonspection; et lorsque Dieu lui-même vous invite à sa table, une table où il vous sert son propre Fils, lorsque les puissances angéliques ne se tiennent en sa présence qu'avec une frayeur respectueuse, lorsque les chérubins se voilent la face, et que les séraphins s'écrient avec tremblement : *Saint, Saint, Saint, le Seigneur* (Apoc. iv, 8), vous, qui le croirait? vous approchez du banquet spirituel avec tumulte et en poussant des clameurs! Ne savez-vous donc pas que votre âme, dans cette circonstance, doit être calme et paisible! qu'il faut alors une paix profonde, une tranquillité parfaite, et non ce mouvement et ce tumulte qui rendent impure l'âme de celui qui approche de la table sainte. Quelle excuse nous resterait-il, si nous ne pouvions au moins purifier des passions qui nous souillent le moment où nous en approchons? Qu'y a-t-il pour nous de plus essentiel que les mets qu'on nous y sert? qu'est-ce qui nous trouble et nous inquiète? qu'est-ce qui nous presse d'abandonner l'Eglise pour retourner dans le monde? N'excitez pas, je vous supplie, n'excitez pas contre vous-mêmes la colère divine. Le mets qu'on vous sert est le remède efficace de vos blessures, une source inépuisable de richesses, la clef spirituelle qui vous ouvre le royaume des cieux. Ne le prenons donc, ce mets, qu'avec crainte et avec actions de grâces; jetons-nous aux pieds de Dieu en confessant nos fautes, pleurons sur nos péchés, adressons-lui de ferventes prières; et, après avoir purifié nos consciences, approchons-nous tranquillement et avec la modestie convenable, comme devant nous présenter au souverain Roi du ciel. Baisons respectueusement l'hostie sainte et pure que nous recevrons; embrassons-la des yeux, enflammons notre cœur, afin de venir à la table sacrée, non pour y prendre notre jugement et notre condamnation, mais pour y trouver la tempérance de l'âme, la charité, la vertu, la réconciliation avec Dieu, une paix ferme et solide, un moyen de nous sanctifier nous-mêmes et d'édifier nos frères.

Voilà ce que je vous dis continuellement, et ce que je ne cesserai pas de vous dire, car pourquoi accourir ici sans but et sans dessein, sans y apprendre rien d'utile? quel avantage retireriez-vous de discours uniquement faits pour vous plaire? Le temps de la vie présente est court; soyons attentifs et vigilants, réglons notre conduite, témoignons un amour sincère à tous les hommes, soyons circonspects en tout. Soit qu'il nous faille écouter la parole sainte, prier le Seigneur, approcher de la table sacrée, ou faire quelque autre action, faisons-la avec crainte et tremblement, afin de ne pas attirer sur nous la malédiction par notre négligence : *Maudit soit*, dit l'Ecriture, *celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment.* (Jér. xlviii, 10.) Le tumulte et les clameurs sont un outrage fait à cette victime immolée pour nous, qu'on nous offre comme l'aliment de nos âmes. C'est la marque d'un mépris extrême de se présenter à Dieu rempli de souillures. Ecoutez ce que

l'Apôtre dit de pareils hommes: *Celui qui profane le temple de Dieu, Dieu le perdra.* (I Cor. III, 17.) N'irritons donc pas le Seigneur, avec lequel nous voulons nous réconcilier; approchons du sacré banquet avec toute l'attention qui convient, avec une âme tranquille et recueillie, la prière à la bouche et la contrition dans le cœur, afin qu'après nous être rendu propice le Fils de Dieu, nous puissions obtenir les biens qui nous sont promis, par la grâce et la bonté du même Fils de Dieu, avec qui soient au Père et à l'Esprit-Saint, la gloire, la puissance et l'empire, maintenant et toujours dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR LE BAPTÊME DE NOTRE-SEIGNEUR & L'ÉPIPHANIE

Contre ceux qui manquent aux assemblées divines; — Du saint et salutaire baptême de Notre-Seigneur Jésus-Christ; — De ceux qui commencent indignement; — Que ceux qui se retirent avant la fin du saint sacrifice et des actions de grâces imitent Judas.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Certains passages semblent indiquer que cette homélie fut prononcée peu de jours après celle qui précède sur la naissance du Sauveur, c'est-à-dire le jour de l'Epiphanie de l'an 387. — D'abord ce qu'on lit dans cette même homélie, paragraphe 4 : *Je sais qu'un grand nombre d'entre vous s'approcheront avec empressement de la sainte table, par habitude, à cause de la solennité. Il faudrait, comme je vous l'ai dit souvent ailleurs, qu'on fît moins attention aux fêtes pour communier, qu'à la pureté de sa conscience . . . . . .* — Or, notre Saint avait dit à peu près la même chose peu de jours auparavant, pour la fête de saint Philogone, 20 décembre 386, paragraphe 4 : *Maintenant un grand nombre de fidèles en sont venus à un tel degré de malice et de mépris, que malgré les crimes dont leur conscience est souillée et sans nul souci de réformer leur vie, on les voit aux jours de fêtes, s'approcher de la table sainte sans préparation et sans crainte.*

D'autre part, dans cette même homélie sur le baptême du Sauveur, même paragraphe, on lit : *Et quelle est cette faute dont je veux parler ? C'est que nous ne nous approchons pas avec tremblement, mais avec un grand bruit, enflés de colère, criant, nous injuriant, nous frappant et nous renversant les uns les autres dans le plus grand tumulte. Je vous ai dit cela souvent et je ne cesserai de vous le répéter.*

Or, dans l'homélie sur la naissance de Notre-Seigneur, paragraphe 7, il est dit : *Les exhortations que je vous ai adressées récemment* (c'est-à-dire en la fête de saint Philogone), *je veux vous les répéter encore et je ne cesserai de vous les répéter à l'avenir. Lesquelles, direz-vous? Lorsque vous vous approchez de cette Table sainte et redoutable, et de ces mystères sacrés, que ce soit avec crainte et tremblement, avec une conscience pure, jeûnant et priant, ne faisant pas de bruit, ne vous frappant pas, ne vous poussant pas les uns les autres . . . . . .*

D'où il nous semble très-probable que ces trois homélies ont été prononcées en même temps et à peu de jours d'intervalle.

1° Dans cette homélie sur le baptême et l'épiphanie du Sauveur, saint Jean Chrysostome commence par exhorter le peuple à venir à l'église. — 2° Ensuite il traite de la double épiphanie de Jésus-Christ; de sa manifestation aux mages et de sa dernière venue, alors qu'il apparaîtra avec gloire et splendeur à la fin des siècles. — Il rapporte ensuite un miracle au sujet de l'eau du baptême; car comme tous allaient la nuit de l'Epiphanie puiser de cette eau pour la conserver, elle ne se gâtait pas, mais elle demeurait pure, une année entière, quelquefois deux et même trois. — 3° Il explique la différence qui existe entre le baptême des Juifs, celui de Jean et celui de Jésus-Christ. — 4° Il en prend occasion de démontrer comment le Christ a accompli toute justice. — Enfin, il termine en exhortant le peuple à s'approcher des saints mystères avec un grand respect et une grande crainte.

1. Aujourd'hui, vous êtes tous dans la joie, seul je suis dans la tristesse. En effet, lorsque je tourne mes regards vers cet océan spirituel, contemplant les trésors immenses de l'Eglise, et qu'ensuite je fais réflexion que cette solennité passée, toute cette foule s'en ira et se dispersera, j'éprouve une douleur qui me déchire, une angoisse qui m'accable, parce que, mère tendre et féconde, l'Eglise ne peut jouir de ses nombreux enfants à chaque assemblée, mais seulement aux jours de grandes fêtes. Et cependant, quel sujet de joie spirituelle ! quelle allégresse pour nous ! quelle gloire pour Dieu ! quelle utilité pour les âmes ! si à chaque réunion nous voyions l'enceinte du temple ainsi remplie ! Les matelots et les pilotes se hâtent de traverser les flots pour rentrer au port; nous, au contraire, nous luttons pour ne pas quitter la haute mer et toujours battus par les flots des affaires du siècle, sans cesse sur les places publiques et devant les tribunaux, c'est à peine si nous paraissons ici une fois ou deux par an.

Ne savez-vous donc pas que Dieu a bâti les

églises dans les villes comme les ports dans la mer, afin que ceux qui viendront s'y recueillir à l'abri des tempêtes du siècle, y trouvent la tranquillité parfaite. Ici, en effet, vous n'avez rien à redouter : ni la fureur des flots, ni les incursions des pirates, ni les attaques des brigands, ni la violence des vents, ni les surprises des animaux sauvages. C'est un port à l'abri de tous les maux, c'est le port spirituel des âmes. Vous m'êtes témoins de la vérité de mes paroles. Si quelqu'un de vous, en effet, interroge sa conscience en ce moment, il trouvera une grande tranquillité intérieure. Pas de colère qui le trouble, pas de cupidité qui le brûle, pas d'envie qui le ronge ; l'arrogance ne l'enfle pas, l'amour de la vaine gloire ne le corrompt pas ; mais tous ces monstres s'apaisent aussitôt que, semblables à un enchantement divin, les saintes Ecritures arrivant par la lecture aux oreilles de chacun ont pénétré jusqu'à l'âme et calmé ces mouvements contraires à la raison. Quel n'est donc pas le malheur de ceux qui, pouvant acquérir une telle sainteté de mœurs, ne s'empressent pas de fréquenter assidûment l'église, notre mère commune ! Pouvez-vous me signaler une occupation plus fructueuse, une réunion plus utile ? Qui vous empêche de venir ici avec nous ? Vous m'alléguerez la pauvreté comme un obstacle qui vous éloigne de cette assemblée magnifique : Ce n'est qu'un vain prétexte. Il y a sept jours dans la semaine, Dieu les a partagés avec nous et il ne s'est pas réservé la plus grande part, en nous laissant la moindre ; il n'a pas même fait les parts égales, en prenant trois jours pour lui et nous en laissant trois, mais il nous a donné six jours et il n'en a réservé qu'un pour lui ; et vous ne daignez pas même pendant ce jour vous abstenir complétement des affaires terrestres ; mais semblables à ceux qui volent le trésor sacré, vous ravissez ce saint jour pour l'employer aux occupations du siècle, vous abusez dans l'intérêt de la vie matérielle de ces instants qui devraient être consacrés aux choses spirituelles.

Mais pourquoi parler d'un jour entier ? Imitez ce que fit la veuve dans son aumône. Elle ne donna que deux oboles (Marc, XII, 42 et suiv.), et elle reçut de Dieu une grâce abondante. Donnez, vous aussi, deux heures seulement à Dieu, et vous recueillerez pour votre maison le gain d'une multitude de jours. Si vous méprisez mes avis, craignez qu'en ne voulant pas renoncer pour un faible instant aux profits terrestres, vous ne perdiez le fruit de toutes vos années passées. Dieu a coutume, en effet, de punir le mépris qu'on fait de lui en dissipant les richesses amassées. C'est la menace qu'il adressait aux Juifs, qui négligeaient de venir au temple : *Vous avez porté vos biens dans vos maisons et mon souffle les a dissipés, dit le Seigneur.* (Aggée, I, 9.) Si vous ne venez à l'église qu'une ou deux fois l'année, comment, je vous le demande, pourra-t-on vous instruire des choses qui sont nécessaires au salut, comme de la nature de l'âme, de celle du corps, de l'immortalité, du royaume des cieux, des peines de l'enfer, de la miséricorde de Dieu, de sa bonté, du baptême, de la pénitence, de la rémission des péchés, des créatures célestes et terrestres, de la nature des hommes, de celle des anges, de la malice des démons, des ruses de Satan, des mœurs et des dogmes, de la vraie foi, des hérésies engendrées par la corruption ? Ces choses et beaucoup d'autres encore, un chrétien doit les savoir pour en rendre compte à qui l'interrogera. Mais vous n'en connaîtrez pas même la plus faible partie si vous ne venez ici qu'une fois par circonstance, moins par des sentiments de piété que par un reste d'habitude et à cause de la solennité ; car c'est à peine si les fidèles qui fréquentent assidûment nos assemblées parviennent à apprendre tout ce qu'il faut savoir. Beaucoup de ceux qui sont ici ont des serviteurs et des enfants. Eh bien ! lorsque vous voulez les faire instruire, vous les confiez à des maîtres que vous avez choisis, vous les éloignez de vous, vous leur fournissez vêtements, nourriture, tout ce dont ils ont besoin, puis vous les envoyez habiter avec leurs maîtres et vous ne permettez pas qu'ils reviennent chez vous, afin que, par une assiduité continuelle, ils profitent mieux, et qu'aucun souci, aucune occupation étrangère à leurs études ne viennent les distraire ; et quand il s'agit pour vous d'apprendre non plus une science vulgaire, mais la plus grande de toutes les sciences, la science de plaire à Dieu et d'acquérir les biens célestes, vous croyez qu'il suffit de vous en occuper une ou deux fois par hasard ? Quelle folie ! Doutez-vous que ce soit là une science qui exige beaucoup d'attention ? Ecoutez : *Apprenez de moi*, dit le Seigneur, *que je suis doux et humble de cœur.*

(Matth. xi, 29.) Ailleurs, c'est son prophète qui s'exprime ainsi : *Venez, mes enfants, écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte du Seigneur.* (Ps. xxxiii, 12.) Et encore : *Soyez attentifs et voyez que je suis le vrai Dieu.* (Ps. xlv, 11.)

Il faut donc une grande application à qui veut acquérir cette science des choses spirituelles.

2. Mais ne passons pas tout notre temps à blâmer ceux qui ont coutume d'être absents; en voilà bien assez pour corriger leur négligence ; expliquons un peu la solennité du jour. Car plusieurs célèbrent des fêtes dont ils savent le nom sans en connaître ni l'histoire, ni l'occasion, ni l'origine. Ainsi, personne n'ignore que la fête d'aujourd'hui s'appelle Epiphanie, ou manifestation, mais quelle est cette manifestation ? Y en a-t-il une ou deux ? C'est ce qu'on ne sait pas aussi bien, et chose honteuse non moins que ridicule, on célèbre chaque année cette solennité et on n'en connaît pas le sujet. Il faut donc commencer par faire savoir à votre charité qu'il n'y a pas qu'une manifestation, mais deux : l'une est celle que nous célébrons présentement, l'autre n'est pas encore venue, elle doit se faire avec éclat à la consommation des siècles. Dans ce que vous avez entendu aujourd'hui de saint Paul à Tite, il parle de toutes deux. Voici d'abord pour la présente : *La grâce de Dieu notre Sauveur a paru à tous les hommes, et elle nous a appris que, renonçant à l'impiété et aux passions mondaines, nous devons vivre dans le siècle présent, avec tempérance, avec justice et avec piété.* — Ce qui suit se rapporte à la future : *Etant toujours dans l'attente de la béatitude que nous espérons, et de l'avènement glorieux du grand Dieu et notre Sauveur Jésus-Christ.* (Tite ii, 11, 12, 17.) C'est encore dans ce dernier sens que le prophète a dit : *Le soleil se changera en ténèbres, et la lune en sang; avant que vienne le jour du Seigneur, jour grand et glorieux.* (Joël, ii, 31.) Mais pourquoi n'est-ce pas le jour de la naissance du Sauveur plutôt que celui de son baptême qui est appelé Epiphanie ? Car c'est en ce jour qu'il fut baptisé et qu'il sanctifia les eaux. Aussi, dans cette solennité, vers le milieu de la nuit, tous vont puiser de l'eau qu'ils mettent en réserve dans leurs maisons, pour la garder l'année entière, en mémoire de ce qu'à pareil jour, les eaux ont été sanctifiées. Et par un miracle évident, le temps n'a aucune influence sur la nature de cette eau, car après un an, quelquefois deux et même trois, elle demeure pure et fraîche, et malgré cet espace de temps, on ne la distingue pas de celle qui vient d'être prise à la source. Mais pour quelle cause ce jour est-il appelé manifestation ? Parce que Notre-Seigneur fut manifesté aux hommes, non le jour de sa naissance, mais le jour de son baptême, car jusque-là il était à peu près inconnu. Qu'il n'ait pas été généralement connu, et que la plupart aient ignoré qui il était, c'est ce qui ressort de ces paroles de Jean-Baptiste : *Il y a quelqu'un au milieu de vous que vous ne connaissez pas.* (Jean, i, 26.) Et faut-il s'étonner si les autres ne le connaissaient pas quand Jean-Baptiste lui-même l'ignorait jusqu'à ce jour ? *Et je ne le connaissais pas moi-même*, dit-il, *mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui vous verrez descendre et demeurer le Saint-Esprit, est celui qui baptise dans le Saint-Esprit.* (Jean, i, 33.) D'où il résulte clairement qu'il y a deux manifestations. Mais pourquoi Notre-Seigneur est-il venu se faire baptiser ? C'est ce qu'il nous reste à dire en même temps que nous vous ferons connaître quel baptême il a reçu ; car ces deux points sont d'une égale importance. C'est même par la dernière question que nous allons commencer à instruire votre charité, afin de mieux vous faire comprendre la première.

Il y avait le baptême des Juifs qui effaçait les souillures du corps, mais non les péchés qui sont dans la conscience : si quelqu'un avait commis un adultère, un vol ou un autre crime, ce baptême ne les effaçait pas. Mais si on avait touché les ossements des morts, mangé des mets défendus par la loi, si on venait d'un lieu impur, si on avait demeuré avec les lépreux, on se lavait et on était impur jusqu'au soir, après quoi on devenait pur. *Il lavera son corps*, est-il dit, *dans l'eau pure, et il sera impur seulement jusqu'au soir, puis il sera pur.* (Lévitique, xv, 5.) Ce n'étaient point là de vrais péchés ni des souillures proprement dites, mais les Juifs étant un peuple grossier et imparfait, Dieu voulait, par les observances légales, les rendre plus religieux et les préparer de longue main à l'observation de prescriptions plus importantes.

3. La purification des Juifs n'effaçait donc pas les péchés, mais seulement les souillures corporelles. Il n'en est pas de même de la

nôtre qui est bien meilleure et remplie de grâces abondantes, car elle délivre du péché, elle purifie l'âme et donne la grâce du Saint-Esprit. Quant au baptême de Jean, il était de beaucoup supérieur à celui des Juifs, mais inférieur au nôtre; c'était comme le trait d'union qui les unissait et il conduisait de l'un à l'autre. Jean ne portait pas les hommes à observer les purifications corporelles, il les en détournait au contraire pour les exhorter à passer du vice à la vertu, et à placer leurs espérances de salut dans les bonnes œuvres, mais non dans les différents baptêmes et les ablutions. Il ne leur disait pas: lavez vos vêtements et votre corps et vous serez purs, mais bien: *Faites de dignes fruits de pénitence.* (Matth. III, 6.) Et à ce point de vue le baptême de Jean était supérieur à celui des Juifs, mais inférieur au nôtre, car il ne donnait pas le Saint-Esprit, il ne conférait pas la rémission des péchés par la grâce. Il portait à la pénitence, mais il n'avait pas la puissance de remettre les péchés. C'est pourquoi Jean disait encore: *Je vous baptise dans l'eau, mais lui vous baptisera dans l'Esprit-Saint et le feu.* (Matth. III, 11.) Donc, lui Jean ne baptisait pas dans l'Esprit. Mais pourquoi *dans l'Esprit-Saint et le feu?* C'est pour nous rappeler ce jour où l'on vit comme des langues de feu se reposer sur les apôtres. (Act. II, 3.) Que le baptême de Jean fut imparfait, ne conférant ni la grâce du Saint-Esprit ni la rémission des péchés, c'est ce qui résulte des paroles de saint Paul à certains disciples qu'il avait rencontrés: *Avez-vous reçu le Saint-Esprit depuis que vous avez embrassé la foi? Ils lui répondirent: nous n'avons pas seulement entendu dire qu'il y ait un Saint-Esprit. Il leur dit: Quel baptême avez-vous donc reçu? Ils lui répondirent: le baptême de Jean. Alors Paul leur dit: Jean a baptisé du baptême de la pénitence* (Act. XIX, 2-6), et non de la rémission. Pourquoi donc baptisait-il? Il baptisait *disant aux peuples qu'ils devaient croire en Celui qui venait après lui, c'est-à-dire en Jésus. Ce qu'ayant entendu ils furent baptisés au nom du Seigneur Jésus. Et après que Paul leur eut imposé les mains, le Saint-Esprit descendit sur eux.* Voyez-vous combien le baptême de Jean était imparfait? Car s'il n'eût pas été imparfait, Paul n'aurait pas baptisé de nouveau, il n'aurait pas imposé les mains et puisqu'il a fait ces deux choses, il a proclamé l'excellence du baptême des apôtres et l'infériorité de l'autre. Nous savons maintenant quelle différence existe entre les trois baptêmes dont nous avons parlé. Mais pourquoi le Sauveur a-t-il été baptisé? quel baptême a-t-il reçu? voilà ce qu'il reste à vous apprendre.

Il n'a reçu ni le premier baptême des Juifs ni le nôtre, car il n'avait pas besoin de la rémission des péchés: elle était même impossible puisqu'il n'y avait point de péché en lui, selon ce mot de saint Pierre: *Lui qui n'avait commis aucun péché et de la bouche duquel aucune parole trompeuse n'est sortie.* (I Pierre, II, 22.) *Qui de vous me convaincra de péché?* lisons-nous encore dans saint Jean. (Chap. VIII, 46.) Sa chair ne pouvait pas recevoir davantage l'Esprit-Saint, puisqu'elle avait pour principe l'Esprit-Saint lui-même qui l'avait formée. Si donc cette chair n'était ni étrangère à l'Esprit-Saint ni sujette au péché, pourquoi la baptiser? Mais commençons par apprendre quel baptême a reçu Notre-Seigneur et le reste sera de toute évidence. Quel fut donc ce baptême? Ce ne fut ni celui des Juifs ni le nôtre, mais celui de Jean. Pourquoi? Afin que la nature même de ce baptême nous apprît que le Sauveur n'avait pas été baptisé à cause de ses péchés, ni parce qu'il manquait de la grâce de l'Esprit-Saint, puisque ce baptême ne possédait ni l'une ni l'autre de ces deux choses, comme il a été démontré. D'où il est clair qu'il ne vint vers Jean ni pour recevoir la rémission de ses péchés, ni pour recevoir l'Esprit-Saint. Et pour qu'aucun de ceux qui étaient présents ne s'imaginât qu'il venait faire pénitence comme les autres, voyez comme Jean a prévenu d'avance cette fausse interprétation. Lui qui criait à tous: *Faites de dignes fruits de pénitence* (Matth. III, 8), dit au Sauveur: *C'est moi qui dois être baptisé par vous et vous venez à moi.* (Matth. III, 14.) Ce qu'il affirmait pour faire savoir que Notre-Seigneur n'était pas venu par le même besoin que les autres, et que loin d'être baptisé pour le même motif, il était bien au-dessus de Jean-Baptiste lui-même et infiniment plus pur. Mais pourquoi était-il donc baptisé si ce n'était ni par pénitence, ni pour la rémission de ses péchés, ni pour recevoir la plénitude de l'Esprit-Saint? Pour deux autres motifs dont l'un nous est révélé par le disciple, et l'autre indiqué à Jean par le Sauveur lui-même. Quelle cause de ce baptême Jean nous a-t-il donnée? Il fallait que le peuple sût, selon le mot de saint Paul, que

Jean a baptisé du baptême de la pénitence, afin que tous crussent en Celui qui devait venir après lui. (Act. xxi, 4.) C'était le but de ce baptême. S'il eût fallu parcourir toutes les maisons et faire sortir les gens dehors pour leur montrer le Christ en disant : « Celui-ci est le Fils de Dieu, » un pareil témoignage aurait été suspect et fort difficile. Si Jean eût pris avec lui le Sauveur et fût entré dans la Synagogue pour le montrer, ce témoignage eût été également suspect. Mais qu'en présence du peuple de toutes les villes répandu autour du Jourdain et se pressant sur ses bords, il soit venu Lui-même pour être baptisé, qu'il ait été recommandé par la voix de son Père entendu du ciel, et que le Saint-Esprit se soit reposé sur Lui, sous la forme d'une colombe, voilà qui ne permet plus de douter du témoignage de Jean. C'est pour cela que le saint précurseur ajoute : *Moi-même, je ne le connaissais pas* (Jean, i), montrant ainsi que son témoignage est digne de foi. Comme ils étaient parents selon la chair : *Voici qu'Elisabeth, votre parente, a conçu elle-même un fils* (Luc, i, 36), dit l'ange à Marie en parlant de la mère de Jean, car puisque les mères étaient parentes, il est clair que leurs enfants devaient l'être également : donc, comme ils étaient parents, dans la crainte que cette parenté ne semblât être la cause du témoignage que Jean rendait au Christ, la grâce de l'Esprit-Saint disposa les choses de telle façon que Jean passa sa première jeunesse dans le désert et ainsi son témoignage ne parut point dicté par l'amitié et dans un dessein prémédité, mais inspiré par un avertissement d'en-haut. Voilà pourquoi il dit : *Moi-même, je ne le connaissais pas.* — Où l'as-tu donc connu ? *Celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, m'a dit.* Et qu'a-t-il dit ? *Celui sur lequel tu verras l'Esprit-Saint descendre comme une colombe et se reposer, c'est lui qui baptise dans l'Esprit-Saint.* (Jean, i, 33.) Vous le voyez, le texte sacré parle du Saint-Esprit non comme devant descendre pour la première fois sur Jésus-Christ, mais comme devant le montrer, le désigner du doigt pour ainsi dire et le faire connaître à tous. Voilà donc pourquoi Notre-Seigneur vint se faire baptiser.

Il y a encore une autre raison qu'il indique lui-même. Quelle est-elle ? Comme Jean avait dit : *Je dois être baptisé par vous et vous venez vers moi*, il lui répondit : *Laissez faire, il convient que nous accomplissions ainsi toute justice.* (Matth. iii, 14-15.) Avez-vous remarqué la modestie du serviteur ? l'humilité du maître ? Qu'est-ce *accomplir toute justice ?* La justice s'entend de l'accomplissement de tous les préceptes de Dieu, comme dans ce passage : *Ils étaient tous deux justes devant Dieu et ils marchaient dans la voie de tous les commandements et de toutes les ordonnances du Seigneur, d'une manière irrépréhensible.* (Luc, i, 6.) Tous les hommes devaient accomplir cette justice, mais nul n'y fut fidèle ni ne l'accomplit ; c'est pourquoi le Christ paraît, et il accomplit cette justice.

4. Quelle justice y a-t-il à être baptisé, direz-vous ? Obéir aux prophètes était justice. Et de même que Notre-Seigneur fut circoncis, qu'il offrit le sacrifice, qu'il observa le sabbat, et célébra les fêtes des Juifs, ainsi ajouta-t-il ici ce qui restait à accomplir en se soumettant au prophète qui baptisait. C'était si bien la volonté de Dieu que tous reçussent le baptême, que Jean nous dit : *Celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau* (Jean, i, 3), et que le Christ lui-même s'exprime ainsi : *Le peuple et les publicains sont entrés dans le dessein de Dieu en recevant le baptême de Jean, mais les Pharisiens et les Scribes ont méprisé le conseil de Dieu sur eux, n'ayant point reçu le baptême de Jean.* (Luc, vii, 29.) Si donc c'est justice d'obéir à Dieu et si Dieu a envoyé Jean pour baptiser le peuple, Notre-Seigneur a accompli ce point de la loi avec tous les autres. Comparez, si vous le voulez, les commandements de la loi à deux cents deniers : il fallait que le genre humain payât cette dette. Nous ne l'avions pas payée et la mort nous saisissait sous le poids de ces prévarications. Le Sauveur étant venu et nous ayant trouvés liés, paya notre dette, acquitta ce que nous devions et délivra ceux qui n'avaient pas de quoi solder. C'est pourquoi il ne dit pas : Il convient que nous fassions ceci ou cela, mais bien *que nous accomplissions toute justice.* C'est comme s'il disait : Il convient que moi le Maître je paie pour ceux qui n'ont rien. Telle est l'occasion de son baptême, la nécessité de paraître accomplir toute justice et cette cause est à ajouter à celle qui a été donnée plus haut. C'est pourquoi l'Esprit-Saint descendit sous la forme de la colombe qui est le symbole de la réconciliation avec Dieu. — C'est ainsi qu'au temps de l'arche de Noé, la colombe portant dans son bec un rameau d'oli-

vier revint annoncer la miséricorde divine et la fin du déluge. Maintenant encore, c'est sous la forme d'une colombe (remarquez que je dis *forme* et non pas corps), que l'Esprit de Dieu vient annoncer le pardon au monde, et présager en même temps que l'homme spirituel devra être innocent et simple et éloigné du mal, selon cette parole du Christ : *Si vous ne vous convertissez et ne devenez semblables aux petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.* (Matth. XVIII, 3.) La première arche est restée sur la terre après le cataclysme, mais la nouvelle arche divine, Notre-Seigneur, est retourné au ciel quand le courroux divin a été apaisé et maintenant son corps innocent et pur est à la droite du Père.

Mais puisque nous venons de parler du corps de Notre-Seigneur, nous devons vous en entretenir un instant, avant de terminer. Je sais qu'un grand nombre d'entre nous s'approchent avec empressement de la table sainte, par habitude, à cause de la solennité. Il faudrait, comme je vous l'ai dit souvent, que l'on considérât autre chose que le temps pour communier, c'est la pureté de la conscience, et non la solennité de tel ou tel jour qui donne le droit de participer à l'hostie sacrée. Car celui qui est coupable et souillé ne doit pas, même aux jours de fête, participer à cette chair sainte et adorable; mais celui qui est pur et qui a lavé ses fautes par une pénitence rigoureuse est digne aux jours de fête, comme en tout autre temps, de participer aux divins mystères et de jouir des dons de Dieu. Cependant, comme quelques-uns, je ne sais pourquoi, ne font nulle attention à cela et que beaucoup, malgré la multitude des crimes dont ils sont souillés, lorsqu'ils voient arriver une fête, sont comme entraînés à participer aux saints mystères que leur état de péché ne leur permettrait pas même de contempler des yeux, nous écarterons impitoyablement ceux que nous saurons indignes, laissant au jugement de Dieu, qui connaît les secrets des cœurs, ceux qui ne nous seront pas connus.

Mais il est une faute que tous commettent ouvertement et dont nous essayerons de vous corriger. Et quelle est cette faute? C'est que nous ne nous approchons pas avec tremblement, mais avec un grand bruit de pieds, remplis de mauvaise humeur, criant, nous injuriant, nous frappant, nous heurtant les uns les autres, dans le plus grand tumulte. Je vous ai dit cela souvent, et je ne cesserai de vous le répéter. Voyez ce qui se passe dans les jeux olympiques. Quand le président s'avance dans l'assemblée, couvert de son costume, une couronne sur la tête et une verge à la main, quelle docilité, quel ordre aussitôt que le héraut crie que tous soient silencieux et tranquilles. N'est-il pas étrange que le bon ordre règne dans les pompes du démon, tandis qu'il n'y a que tumulte là où le Christ appelle à lui? Silence sur les places publiques et clameurs dans les églises! La tranquillité sur la mer, au port la tempête! Pourquoi ce bruit, encore une fois? Qui vous presse! Est-ce la nécessité des affaires qui vous appelle! Et ne regardez-vous donc pas comme affaire importante ce que vous faites à cette heure? Ne pensez-vous donc qu'à la terre qui vous porte? Croyez-vous être encore dans la société des hommes? N'est-ce pas l'indice d'un cœur de pierre que de se croire encore sur la terre en ce moment et ne pas être transporté au milieu des anges avec lesquels vous avez fait monter en haut l'hymne mystique, avec lesquels vous avez chanté à Dieu le cantique du triomphe. Notre-Seigneur nous a appelés aigles lorsqu'il a dit : *En quelque lieu que soit le corps, les aigles s'y rassembleront.* (Luc, XVII, 37.) Afin de nous faire comprendre que nous devons monter vers le ciel et nous élever en haut, portés sur les ailes de l'Esprit; mais semblables à des reptiles nous nous traînons à terre, nous mangeons la terre. Faut-il vous dire d'où vient ce bruit et ce tumulte? De ce que nous ne vous tenons pas les portes fermées durant tout le temps de l'office divin, de ce que nous vous permettons de vous retirer et de rentrer dans vos maisons, avant la dernière action de grâces, et cependant c'est une irrévérence d'en user ainsi. Car enfin, voyons un peu ce que vous faites. A la face du Christ, en présence des saints anges, devant la table sainte, tandis que vos frères participent aux divins mystères, vous vous en allez, vous quittez tout. Mais quand vous êtes invités à un festin, quoique rassasiés les premiers, tant que vos amis sont à table vous n'osez vous séparer d'eux. Et quand il s'agit des saints mystères de Notre-Seigneur, alors que ce sacrifice saint s'accomplit encore, vous oubliez tout respect et vous vous retirez! Qui pourrait dire que cette conduite soit pardonnable? Qui pourrait l'excuser? Faut-il vous apprendre ce que font ceux qui se retirent avant que tout soit en-

tièrement terminé et avant d'offrir les hymnes d'actions de grâces après la Cène? Ce que je vais dire paraîtra dur sans doute, mais il le faut bien à cause de la négligence du plus grand nombre. Quand, à la dernière cène et dans cette dernière nuit, Judas eut communié, il se précipita dehors et se retira, tandis que les autres apôtres étaient encore à table. Ce sont ses imitateurs qui s'en vont avant la dernière action de grâces. S'il ne fût pas sorti, il n'aurait pas trahi; s'il n'eût pas quitté ses frères, il n'aurait pas péri; s'il ne se fût pas précipité hors du bercail sacré, le loup ne l'aurait pas trouvé seul pour le dévorer; s'il ne s'était pas éloigné lui-même du pasteur, il ne serait pas devenu la proie de la bête féroce. Aussi s'en alla-t-il avec les Juifs tandis que les autres disciples sortirent avec le Seigneur après le cantique d'action de grâces. Voyez-vous comment cette dernière prière que nous faisons après le sacrifice rappelle l'hymne que chantèrent les apôtres? Maintenant donc, mes bien-aimés, pensons à ces choses, réfléchissons-y et redoutons la damnation qui suivit cette faute de Judas. Dieu vous donne sa propre chair et vous ne lui donnez pas même des paroles en échange? Vous ne lui rendez pas grâces pour ce que vous avez reçu? Quand vous avez pris votre nourriture corporelle, après le repas, vous priez; mais quand vous avez participé à la nourriture spirituelle, infiniment au-dessus de toute créature visible et invisible, malgré votre bassesse et votre néant, vous ne prenez pas même le temps de témoigner la moindre reconnaissance soit par des paroles, soit par des actes. N'est-ce pas vous exposer aux derniers supplices? Ce que je vous dis, non-seulement pour vous porter à remercier Dieu, et à éviter le tumulte et les cris, mais afin que dans l'occasion le souvenir de nos exhortations vous rende plus modestes. Il s'agit ici de mystères réels; et qui dit mystère dit aussi le silence le plus absolu. Donc, que ce soit désormais dans le plus grand silence, avec une modestie parfaite, un respect convenable que nous participions à ce sacrifice saint, afin de mériter une plus grande miséricorde de Dieu, de purifier notre âme et d'obtenir les biens éternels.

Qu'il en soit ainsi par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur, à qui soient gloire, empire et adoration, avec le Père et le Saint-Esprit maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. l'abbé GAGEY, curé de Millery.

HOMÉLIES SUR LA TRAHISON DE JUDAS.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

De la Pâque; — De la réception des saints mystères; — Du pardon des injures; — De la sainte et grande solennité du jeudi saint.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Les deux homélies sur la trahison de Judas et la cène mystique sont tellement semblables, non-seulement par le fond mais encore par la disposition et les expressions mêmes, qu'il est impossible, après les avoir lues, de ne pas reconnaître aussitôt qu'il n'y a là qu'un seul et même discours de saint Jean Chrysostome, avec quelques corrections dans le second cas. En effet, comme il avait prononcé quelques années auparavant, celle qui est placée la première et qui commence par ces mots : Ὀλίγα ἀνάγκη σήμερον, la seconde qui débute ainsi : Ἐβουλόμην, ἀγαπητοί, et qui n'est autre que la première, retouchée et augmentée dans quelques endroits, fut donnée le même carême que les trente-deux premières homélies sur la Genèse, dont les dernières avaient rapport à Abraham, que par antonomase il appelle simplement le patriarche. Il nous en avertit clairement lui-même dès le début : *Je voulais, mes très-chers, vous parler encore aujourd'hui du patriarche et en tirer quelque leçon spirituelle, mais l'ingratitude du traître m'entraîne à parler de son crime.* Il interrompt donc le cours de ses homélies sur la Genèse, non-seulement pour parler de la trahison de Judas, un jour de jeudi saint, mais encore pour traiter d'autres sujets plus en rapport avec le temps et les circonstances où il se trouvait, comme il l'annonce assez longuement au début de sa trente-troisième homélie sur la Genèse : *Il fallait vous donner,* dit-il, *des instructions en rapport avec les temps où nous étions; c'est pourquoi le jeudi et le vendredi saint, interrompant le cours de nos explications, pour nous conformer aux circonstances présentes, nous avons commencé par parler de Judas, ensuite de la croix; et puis, quand a brillé le jour de la résurrection nous avons jugé nécessaire d'entretenir votre charité de la résurrection du Seigneur, et les jours suivants nous avons dû vous développer encore les preuves de ce grand fait, par l'exposition des miracles qui l'établissent. Quand, abordant les actes des apôtres nous nous y sommes arrêté longuement, cela ne nous a pas empêché de consacrer plusieurs instructions à ceux qui ont été baptisés récemment.*

Nous voyons dans ce passage l'ordre des homélies nombreuses prononcées dans la même année. Mais quelle est cette année? C'est ce dont nous ne trouvons pas même le plus petit indice. Tillemont s'efforça de démontrer que probablement les homélies sur la Genèse doivent se rapporter à l'année 395. Si ce calcul était fondé, nous placerions aussitôt dans cette même année la seconde homélie sur *la trahison de Judas*. Mais, à notre avis, Tillemont a basé sur les conjectures les plus frivoles cette manière de compter, comme il sera démontré longuement dans l'avertissement mis en tête des homélies sur la *Genèse*.

Voilà pour la seconde homélie commençant ainsi : Ἐβουλόμην, ἀγαπητοί. . . — Quant à l'époque de la première, débutant par ces mots : Ὀλίγα ἀνάγκη. . . ce que nous pouvons établir de certain, ou du moins de tout à fait probable, c'est qu'elle a été prononcée quelques années avant la seconde. Et il ne faut pas manquer de dire que cette première homélie (Ὀλίγα ἀνάγκη) figure seule sur le très-ancien catalogue d'Augsbourg, parmi les *Œuvres authentiques* de saint Jean Chrysostome, apparemment parce que, si on excepte le commencement et quelques points de peu d'importance ajoutés par l'auteur lui-même quand il la retoucha, ces deux homélies semblent n'en faire qu'une. — D'autre part, selon la remarque fort judicieuse de Savilius, ce catalogue d'Augsbourg est tellement concis que si tous les opuscules qu'il mentione sont authentiques et vrais il faudrait bien se garder de penser que ceux dont il ne parle pas sont apocryphes. — Bien plus, il est certain qu'il existe plus d'ouvrages de saint Jean Chrysostome que ce catalogue n'en relate. — Au surplus, comme notre Saint retoucha ce même discours et qu'il le modifia tellement sur certains points qu'il fit deux homélies d'une seule, il ne faut pas s'étonner si les manuscrits offrent une si grande variété. — Mais les différentes leçons appartenant à l'une et à l'autre de ces homélies, il nous a suffi de les éditer toutes deux et nous nous sommes abstenus de noter ces variétés très-nombreuses.

Un passage digne de remarque dans l'une et l'autre homélie est le suivant qu'on lit au paragraphe 6 : *Le Christ est présent, c'est lui qu'on reçoit à cette table. — Ce n'est pas un homme qui fait que ce qui nous est offert soit véritablement le corps et le sang de Jésus-Christ, mais c'est ce même Christ qui a été crucifié pour nous. — Le prêtre accomplit la figure en prononçant les paroles, mais la vertu et la grâce viennent de Dieu qui agit quand il dit :* CECI EST MON CORPS. — *Ces mots transforment ce qui est offert.*

La transsubstantiation et la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ne pouvaient être plus clairement exprimées, comme il sera dit plus longuement en son lieu.

Ce qui est dit dans les deux homélies, que c'est le quatrième jour qu'on parle de la prière pour les ennemis, prouve que saint Jean Chrysostome suivait le même ordre dans ses prédications les deux années où il prononça ces homélies.

1° Il est d'abord question du malheur de Judas et de ceux qui persécutent les justes; ce ne sont point ceux qui sont persécutés qu'il faut pleurer, mais ceux qui persécutent, puisque les persécutions ouvrent aux premiers la porte du ciel, aux seconds celles de l'enfer. — Cette considération doit porter ceux qui souffrent à prier pour ceux qui les font souffrir, comme Jésus-Christ les y oblige, non-seulement pour l'avantage de leurs ennemis, mais encore dans leur propre intérêt, attendu que c'est un moyen d'obtenir la rémission de leurs péchés. — 2° Après une exposition claire, mais profonde, des circonstances de la trahison de Judas, saint Jean Chrysostome se sert de cet exemple pour nous apprendre à ne nous négliger jamais et à ne point présumer de nous-mêmes, de peur de tomber dans l'apostasie comme cet apôtre. — 3° Il établit ensuite le libre arbitre qu'il prouve d'une manière irréfutable par ce qui arriva à Judas et à la femme pécheresse.

4° et 5° Passant ensuite à la dernière cène, il commence par expliquer la Pâque des Juifs, après avoir démontré qu'ils ne peuvent plus immoler légitimement l'agneau pascal depuis qu'ils sont dans une terre étrangère. — 6° Il arrive à l'institution de la sainte Eucharistie. — Rien de plus clair, de plus complet, ni de plus concluant que ce qui est dit sur cette matière.

Il termine en recommandant le pardon des injures comme moyen indispensable pour recueillir les fruits du saint sacrifice et recevoir dignement la sainte communion.

1. Je dois entretenir aujourd'hui brièvement votre charité ; je dis brièvement, non que la longueur des discours vous fatigue, car il n'est pas possible de rencontrer une ville où l'on soit plus avide d'assister aux entretiens spirituels. Ce n'est donc point dans la crainte de vous importuner que nous ne vous dirons que peu de choses, mais aujourd'hui nous avons une autre raison d'être court.

Je vois bon nombre de fidèles impatients de participer aux redoutables mystères. Afin donc qu'ils puissent s'asseoir à cette table et profiter en même temps de nos paroles, nous devrons ne vous adresser que peu de mots, et ainsi vous recueillerez un double avantage, car après avoir été préparés par nos discours, vous vous approcherez ensuite de la communion redoutable et saintement terrible, avec crainte et tremblement, et avec le respect convenable.

Aujourd'hui, mes frères, Notre-Seigneur Jésus-Christ a été trahi : c'est, en effet, le soir de ce jour que les Juifs le prirent et s'en allèrent. Mais ne vous attristez pas en apprenant que Jésus a été trahi ; car ce qui doit vous rendre tristes et vous faire pleurer amèrement, c'est le traître Judas mais non Jésus, sa victime. En effet, celui qui a été trahi a sauvé le monde, le traître a perdu son âme ; celui qui a été trahi est assis à la droite du Père dans les cieux, le traître est maintenant dans l'enfer, en proie à des tourments sans fin. Oh ! c'est lui qu'il faut pleurer et plaindre, c'est sur lui qu'il faut verser des larmes, comme Notre-Seigneur lui-même en a versé. Car il nous apprend qu'*à sa vue il fut troublé et il dit : un de vous me trahira.* (Jean, XIII, 21.) Oh ! qu'elle est grande la compassion de ce bon Maître ! celui qui est livré pleure sur le traître. Oui, *à sa vue il fut troublé et il dit : un de vous me trahira.* Pourquoi fut-il triste ? c'était tout à la fois pour nous montrer son amour et nous apprendre à pleurer toujours, non sur celui qui souffre le mal, mais sur celui qui le fait : car c'est là le plus grand malheur. Il n'y a même pas de malheur à souffrir le mal qu'on nous fait ; mais faire souffrir, voilà le grand, l'unique malheur. En effet, endurer les maux procure le royaume des cieux, tandis que les faire endurer, c'est se préparer l'enfer et ses supplices, car il est écrit : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient.* (Matth. V, 10.) Voyez-vous comment la souffrance et l'acceptation des maux obtiennent en retour la récompense du royaume des cieux ? Apprenez maintenant comment le châtiment et le supplice sont la conséquence inévitable des mauvaises actions. Après avoir dit des Juifs : *Ils ont tué le Seigneur, ils ont persécuté ses prophètes* (I Thessal. II, 15), saint Paul ajoute : *leur fin sera conforme à leurs œuvres.* (II Cor. XI, 15.) Remarquez-vous que ceux qui souffrent persécution reçoivent le royaume des cieux, tandis que les persécuteurs ne recueillent que la colère céleste ? Et ce n'est pas sans motif que je me suis exprimé de la sorte, car je veux que nous ne nous irritions pas contre nos ennemis, mais qu'au contraire nous ayons pitié d'eux, pleurant et gémissant sur leur sort ; puisque ce sont eux qui endurent le véritable mal par les châtiments qu'ils se préparent. Si nous disposons nos âmes par de telles réflexions, nous pourrons prier pour eux. Voilà en effet le quatrième jour que je vous exhorte à prier pour vos ennemis, afin que mes avis aussi fréquemment répétés se gravent plus profondément en vous. Si dans mes discours j'insiste autant, c'est pour détruire l'enflure de la colère et en calmer l'ardeur, afin qu'en

venant prier vous n'en conserviez plus rien. Le Christ nous a pressés à cet égard, non-seulement en faveur de nos ennemis, mais surtout dans notre intérêt, à nous qui leur pardonnons, car nous recevons plus que nous ne donnons quand nous faisons à notre ennemi le sacrifice de notre ressentiment. Et comment cela, direz-vous ? C'est qu'en pardonnant à votre ennemi, vous obtenez la rémission de vos fautes envers Dieu, fautes par elles-mêmes irréparables et irrémissibles, tandis que celles de votre ennemi sont pardonnables et faciles à expier. Ecoutez Héli disant à ses fils : *Si un homme pèche contre un homme, on priera pour lui, mais s'il péche contre Dieu, qui priera pour lui ?* (I Rois, II, 25.) En sorte que sa blessure ne saurait être facilement guérie par la prière : ce que la prière seule ne pourrait faire, le pardon des fautes du prochain l'opère. C'est pourquoi Notre-Seigneur a comparé les péchés contre Dieu à dix mille talents, et à cent deniers seulement les fautes contre le prochain. (Matth. XVIII, 23 et suiv.) Remettez donc cent deniers, afin qu'on vous remette à vous-même dix mille talents.

2. En voilà bien assez sur la prière pour nos ennemis, revenons, si vous le voulez bien, à la trahison et voyons comment Notre-Seigneur a été livré. *Alors s'en alla l'un des douze appelé Judas Iscariote, vers les princes des prêtres et il leur dit : que voulez-vous me donner et je vous le livrerai ?* (Matth. XXVI, 14, 15.) Il semble d'abord que ces paroles sont claires et qu'elles ne renferment aucun sens caché. Mais si l'on examine attentivement chacune d'elles, elles offrent un vaste sujet de réflexions et un sens profond. Et d'abord, remarquons le temps. L'Evangéliste ne se contente pas de l'indiquer simplement, car il ne dit pas seulement : *il s'en alla*, mais il a ajouté : *alors il s'en alla.* — *Alors ?* Pourquoi, je vous le demande, dans quel but indique-t-il le temps ? Que veut-il m'apprendre ? Ce n'est point par hasard qu'il a prononcé cet *alors*, car inspiré par l'Esprit-Saint, il n'a parlé ni au hasard, ni en vain. Que signifie donc cet *alors ?* Avant ce temps, avant cette heure une femme de mauvaise vie s'approcha portant un vase de parfums qu'elle versa sur la tête du Seigneur. Elle montra un grand empressement, une grande foi, une grande obéissance, une grande piété ; elle changea sa première vie, et devint meilleure et plus sage. Et quand cette femme eût fait pénitence, quand elle eut attiré à elle le Seigneur, alors son disciple le livra. Et voilà pourquoi il est dit : *alors :* afin que vous n'accusiez pas votre Maître de faiblesse en le voyant livré par son disciple. Car telle était encore sa puissance qu'il attirait à lui les femmes de mauvaise vie, pour s'en faire obéir. Mais quoi, direz-vous, celui qui attirait les pécheresses publiques ne put attirer son disciple ? — Il pouvait sans doute l'entraîner, mais il ne voulut pas le rendre bon par nécessité ni se l'attacher de force. *Alors, s'en allant...* Ce mot : *s'en allant*, nous offre encore matière à réflexions. — En effet, il ne fut point appelé par les princes des prêtres, il ne céda ni à la nécessité ni à la violence, mais ce fut de lui-même, de son propre mouvement qu'il fit le mal et prit une détermination qui n'était inspirée que par sa malice.

Alors s'en allant, *un des douze*..... qu'est-ce, *un des douze* ?... C'est en effet une circonstance bien accablante pour lui d'être appelé *un des douze*. Il y avait soixante-douze autres disciples de Jésus, mais ils n'avaient qu'un rang secondaire, ils ne jouissaient pas d'un honneur aussi grand, ni d'une confiance aussi étendue, ils n'étaient pas initiés dans les secrets du Maître aussi intimement que les douze. Ceux-ci étaient éprouvés par-dessus tout, ils formaient le cortége royal, le conseil du souverain. C'est d'eux que se sépara Judas. Afin donc que nous sachions que ce ne fut pas seulement un simple disciple qui le trahit, mais un de ceux qui étaient le plus à l'épreuve, on l'appelle : *un des douze*. Et celui qui a écrit ces choses, saint Matthieu n'en rougit pas. Pourquoi n'a-t-il pas honte ? — Il faut que nous sachions que les apôtres disent toujours toute la vérité et qu'ils ne dissimulent pas même ce qui est à leur déshonneur. Ce qui semble ignominieux en effet, montre la bonté du Seigneur qui a daigné combler de si grands biens et supporter jusqu'à la dernière heure, un traître, un voleur et un larron. Il l'avertissait, il l'exhortait, il le comblait d'égards. S'il fut insensible à tout cela, la faute n'en est pas au Seigneur : témoin la femme pécheresse qui rentra en elle-même et fut sauvée. Ne désespérez donc point en voyant cette femme, mais aussi, que l'exemple de Judas vous rende défiants envers vous-mêmes : la présomption et le désespoir sont également funestes. La présomption renverse celui qui est debout, le désespoir cloue à terre

celui qui est tombé. C'est pourquoi saint Paul faisait entendre cet avertissement : *Que celui qui paraît être ferme prenne bien garde de ne pas tomber.* (I Cor. x, 12.) Les exemples sont là pour vous apprendre comment le disciple est tombé, alors qu'il paraissait solidement fixé, et comment la pécheresse s'est relevée de son abjection. Notre esprit est versatile, notre volonté chancelante, c'est pourquoi nous avons besoin de nous garder et de nous fortifier de toutes parts. *Alors s'en allant, un des douze, Judas Iscariote.* Vous avez vu quel poste d'honneur il a quitté, quelle doctrine il a méprisée, combien sont mauvaises la paresse et la négligence. *Judas, qui était appelé Iscariote.* Pourquoi me rappeler sa patrie ? Plût à Dieu que je ne connusse pas même son nom ! *Judas, qui était appelé Iscariote.* Pourquoi nommer sa cité ? Il y avait parmi les disciples un autre Judas, surnommé le zélé, et dans la crainte que la similitude des noms ne fît prendre l'un pour l'autre, l'Evangéliste les a distingués en appelant l'un le zélé, à cause de sa vertu ; mais il a évité dans le surnom de l'autre, de faire allusion à sa perversité ; c'est pourquoi il n'a pas dit : *Judas le traître.* Et cependant rien de plus naturel qu'après avoir désigné l'un par sa vertu, on désignât l'autre par sa malice en disant : *Judas le traître.* Mais il fallait nous apprendre à nous-mêmes à ne pas souiller notre langue par une accusation et voilà pourquoi le traître a été épargné. *S'en allant vers les princes des prêtres, Judas Iscariote leur dit : Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai ?* O parole criminelle ! Comment est-elle sortie de sa bouche ? Comment a-t-elle fait mouvoir sa langue ? Comment n'a-t-elle pas glacé le corps tout entier ? Comment l'âme ne s'est-elle pas retirée ?

3. *Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai ?* Sont-ce là, dis-moi, les enseignements du Christ ? Ne voulait-il pas au contraire étouffer dans sa racine cette avarice qui te rongeait quand il disait : *Ne possédez ni or, ni argent, ni pièce de monnaie dans vos ceintures ?* (Matth. x, 9.) N'est-ce pas là ce qu'il répétait à chaque instant, ajoutant encore : *Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui la gauche.* (Matth. v, 39.) *Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai ?* O folie ! quel motif, je te le demande, quelle accusation petite ou grande as-tu à faire valoir pour livrer ton Maître ? Est-ce parce qu'il t'a donné pouvoir contre les démons ? Est-ce parce qu'il t'a fait chasser les maladies ou guérir la lèpre, ressusciter les morts, triompher de la tyrannie de la mort ? Voilà comment tu témoignes ta reconnaissance pour tant de bienfaits ! *Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai ?* O folie ! encore une fois. Ou plutôt, ô avarice ! car c'est elle qui a produit tous ces maux, qui t'a poussé à livrer ton maître. Telles sont en effet les conséquences de ce mal funeste : plus que le démon il rend insensées les âmes qu'il envahit, il engendre l'ignorance la plus complète ; on ne connaît plus rien, ni soi-même, ni le prochain, ni les lois de la nature ; on ne se possède plus, on devient fou. Voyez un peu ce qu'elle a fait oublier à Judas : la société, l'intimité, la compagnie de la table, les miracles, la science, les exhortations, les avertissements ; l'avarice lui a fait oublier tout cela. Oh ! que saint Paul avait bien raison de s'écrier : *L'avarice est la source de tous les maux.* (I Timoth. vi, 10.) *Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai ?* Parole insensée ! Peux-tu livrer, je te le demande, celui qui renferme tout, qui commande aux démons et à la mer et qui est le maître de toute la nature ? Aussi, pour mettre un frein à une pareille arrogance et montrer que s'il ne l'eût pas voulu, jamais il n'aurait été livré, que fait-il ? A l'instant même où on le livrait, alors que ses ennemis l'entouraient avec des bâtons, des lanternes et des torches allumées, il leur dit : *Qui cherchez-vous ?* (Jean. xviii, 4), et ils ne connaissent plus celui qu'ils sont venus prendre. Judas lui-même était si peu capable de le livrer qu'il ne le reconnaissait pas même devant lui, malgré l'éclat des torches et des flambeaux. C'est ce que veut nous faire comprendre l'Evangéliste quand il dit : *Ils avaient des lanternes et des flambeaux, et ils ne le voyaient pas.*

Tous les jours le Christ l'avertissait, lui montrant soit par ses œuvres, soit par ses paroles qu'il ne pouvait lui cacher son dessein de le trahir. Il ne le reprenait pas publiquement, en présence de tous, dans la crainte de le rendre plus impudent, mais il ne gardait pas un silence absolu de peur que la pensée de n'être pas découvert ne lui fît accomplir son crime en toute sécurité. Il disait donc souvent : *Un de vous me livrera*, mais sans indiquer ouvertement de qui il s'agissait. Il parlait souvent du ciel et de l'enfer et il manifestait ainsi sa puissance par la manière dont les

pécheurs étaient punis et les justes récompensés. Mais Judas fut sourd à ces avertissements et Dieu ne l'attira point par force. Comme il nous a laissé le choix des bonnes et des mauvaises actions, il veut que nous soyons bons librement. Si nous nous y refusons, il ne nous force pas, il ne nous fait pas violence, car être bon par nécessité ce n'est plus être bon.

Judas était donc le maître de sa résolution et il pouvait lui aussi résister à l'avarice et ne pas se laisser entraîner par elle; mais parce que son esprit était aveuglé il trahit son Sauveur et il dit : *Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai.* Pour mieux nous convaincre de l'aveuglement d'esprit, de la folie de Judas, l'Evangéliste nous le montre présent au moment même où on vient saisir son Maître, lui qui avait dit : *Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai?* Et pour mieux faire éclater la puissance du Sauveur, Judas ne le voit pas. Mais ce n'est pas tout; à la voix de Jésus tous les satellites reculent et sont renversés par terre; seulement, comme rien ne pouvait les faire renoncer à leur projet impudent, il se livra à eux, comme s'il eût dit : J'ai fait tout ce qui dépendait de moi, j'ai manifesté ma puissance, j'ai montré que vous tentiez des choses impossibles. Je voulais réprimer votre malice, mais puisque vous n'avez pas voulu m'entendre et que vous persévérez dans votre folie, je me livre moi-même.

Je suis entré dans tous ces détails de peur que quelques-uns n'accusassent le Christ de n'avoir pas changé Judas, de ne l'avoir pas arrêté dans ses desseins. — Mais comment l'arrêter? — En lui faisant violence ou en changeant sa volonté? Dans le premier cas, il n'aurait pas mieux valu, car la nécessité ne rend pas meilleur : d'autre part, rien de ce qui pouvait changer son esprit et arrêter ses mauvais desseins n'avait été négligé. S'il ne voulut pas recevoir le remède ce ne fut pas la faute du médecin, mais de celui qui refusa sa guérison. Voyons un peu ce que tenta le Seigneur pour le ramener à une vie meilleure et au salut. Par ses paroles et par ses œuvres il lui apprit toute science, il lui donna le pouvoir sur les démons et la faculté d'opérer bon nombre de miracles; il l'effraya par la menace de l'enfer, l'exhorta par la promesse du ciel; il lui reprocha assidûment ses desseins secrets, tout en évitant de les rendre publics : il lui lava les pieds comme aux autres apôtres; il le fit asseoir à sa table, partager sa nourriture, il ne négligea aucune circonstance, petite ou grande, et malgré tout le malheureux persévéra volontairement dans le mal. Et afin que vous soyez bien convaincus qu'il aurait encore pu changer, mais qu'il ne le voulut pas et que sa lâcheté fut seule la cause de son malheur, écoutez : Après qu'il l'eût livré il jeta les trente pièces d'argent et il dit : *J'ai péché en livrant le sang du Juste.* (Matth. xxvii, 4.) Qu'est-ce que cela signifie? Lorsque tu voyais opérer des miracles tu ne disais pas: *J'ai péché en livrant le sang du Juste*, mais bien : *Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai?* Mais quand le mal est arrivé à son comble, quand la trahison a été accomplie et que la faute a été consommée, alors tu as reconnu ton crime. Quel enseignement trouvons-nous là? — Tant que nous restons dans l'engourdissement et la lâcheté, les avertissements sont inutiles; mais avec de l'application et des soins, nous pouvons nous élever au-dessus de nous-mêmes. Voyez Judas : son Maître l'avertit, et il est sourd à sa voix; ensuite personne ne l'exhorte, et sa propre conscience est ébranlée; et sans que personne l'instruise il se transforme, il condamne son crime, il jette les trente pièces d'argent. *Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai? Et ils s'engagèrent à lui donner trente pièces d'argent.* Ils fixèrent le prix d'un sang qui n'a pas de prix. Pourquoi reçois-tu trente pièces d'argent, ô Judas? Jésus-Christ est venu répandre gratuitement son sang pour le monde et tu fais de ce sang l'objet d'une convention et d'un pacte infâme! Quoi de plus indigne qu'un tel marché!

4. *Alors s'approchèrent les disciples.—Alors :* Quand? Tandis que ces choses se préparaient, qu'on réglait les conditions de la trahison, que Judas se perdait, les disciples de Jésus s'approchèrent de lui en disant : *Où voulez-vous que nous préparions ce qu'il faut pour manger la pâque?* (Matth. xxvi, 17 et 14.) Avez-vous remarqué un disciple? Voyez-vous les autres disciples? Celui-là livre le Seigneur, ceux-ci s'occupent de la pâque. Le premier fait un marché, les autres se disposent à servir. Tous avaient vu briller les mêmes miracles, reçu le même enseignement et la même puissance. D'où vient cette différence? — De leur volonté. Telle est partout la cause de tout bien et de tout mal. *Où voulez-vous que nous préparions ce qu'il faut pour manger la pâque?* C'était le soir, à pareil jour,

et parce que le Seigneur n'avait pas de maison, ils lui disent : *Où voulez-vous que nous préparions ce qu'il faut pour manger la pâque?* Nous n'avons rien de fixe, ni hôtellerie, ni habitation, ni maison. Quelle leçon pour ceux qui construisent des maisons splendides, de vastes portiques, de larges cours ! Le Christ n'eut pas où reposer sa tête. (Matth. VIII, 20.) C'est pourquoi ses disciples lui demandent : *Où voulez-vous que nous préparions ce qu'il faut pour manger la pâque?* Quelle pâque ? Ce n'était point encore la nôtre, mais celle des Juifs qui ne devait durer qu'un temps. Celle-ci fut préparée par les disciples, Jésus-Christ lui-même fit les préparatifs de la nôtre. Il ne se contenta pas de la préparer, il fut lui-même notre pâque. *Où voulez-vous que nous préparions ce qu'il faut pour manger la pâque ?* C'était la pâque des Juifs, cette pâque qui avait été instituée en Egypte. — Pourquoi le Christ la mangea-t-il ? Parce qu'il accomplit toutes les prescriptions de la loi. C'est ainsi qu'à son baptême il disait : *Il convient que nous accomplissions ainsi toute justice.* (Matth. III, 15.) Je suis venu racheter l'homme de la malédiction de la loi, car *Dieu a envoyé son propre Fils, formé d'une femme et assujetti à la loi, pour racheter ceux qui étaient sous la loi et abroger la loi.* (Gal. IV, 4, 5.) Afin donc qu'on ne l'accusât pas d'avoir aboli la loi, faute de pouvoir l'accomplir parce qu'elle était pénible, difficile et intolérable, il commença par en observer tous les points, puis il la détruisit. Il fit donc la pâque, parce que la pâque était une prescription de la loi. Pourquoi la loi ordonnait-elle de manger la pâque ? Les Juifs étaient ingrats et aussitôt qu'ils avaient été comblés de bienfaits ils oubliaient la loi divine. Ainsi, ils étaient à peine sortis d'Egypte, ils venaient de voir la mer se séparer devant eux et se réunir ensuite, sans compter une foule d'autres miracles, et ils disaient déjà : *Faisons-nous des dieux qui nous précèdent.* (Exod. XXXII, 1.) Que dites-vous ? Les miracles sont encore dans vos mains et voilà que vous oubliez votre bienfaiteur ? Parce qu'ils étaient insensés et ingrats à ce point, Dieu établit les fêtes, comme des monuments destinés à rappeler ses dons et alors il ordonna d'immoler la pâque, afin, dit-il aux Juifs, *que si vos fils vous demandent ce que signifie cette pâque, vous leur disiez : Autrefois nos pères en Egypte ont marqué leurs portes du sang d'un agneau, afin qu'en le voyant l'ange exterminateur passât sans oser les frapper ni leur infliger de plaie.* (Exod. XII, 27.) Et dès lors cette fête fut un témoignage perpétuel de leur salut. Elle n'avait pas seulement l'avantage de rappeler le souvenir des bienfaits passés, elle en offrait un autre bien plus grand qui était de figurer l'avenir. Cet agneau en effet était la figure d'un autre agneau spirituel qu'il montrait d'avance. D'abord ce n'était que l'ombre, puis vint la réalité. Mais quand le Soleil de justice eût apparu, l'ombre cessa, comme le soleil à son aurore chasse les ténèbres. C'est pourquoi sur la même table sont célébrées les deux pâques, celle de la figure et celle de la vérité. De même que les peintres sur une même toile commencent par esquisser les figures et par marquer les ombres avant d'appliquer les couleurs qui donnent la vérité et la vie, ainsi fit le Christ. Sur la même table il représenta la pâque figurative et il célébra la nouvelle : *Où voulez-vous que nous préparions ce qu'il faut pour manger la pâque.* Jusque-là c'était la pâque des Juifs, mais voici le Soleil, que la lampe s'éteigne ! Voici la vérité, que les ombres disparaissent !

5. Disons quelques mots des Juifs qui prétendent célébrer la pâque, de ces cœurs incirconcis qui, dans un dessein pervers, nous objectent les pains azymes. Comment, je vous le demande, pouvez-vous célébrer la pâque, ô Juifs ? Votre temple a été renversé, votre autel détruit, le saint des saints foulé aux pieds, toute espèce de sacrifice aboli, et vous osez commettre de pareilles illégalités ? Vous avez été autrefois à Babylone, et ceux qui vous avaient emmenés en captivité vous disaient : *Chantez-nous des cantiques de Sion* (Ps. 136, v, 3), et vous refusiez. C'est l'auteur des psaumes qui nous l'apprend en ces termes : *Nous nous sommes assis sur les bords des fleuves de Babylone et nous avons pleuré. Aux saules qui sont au milieu de cette contrée nous avons suspendu nos instruments de musique* (Ps. 136, v, 1, 2.), c'est-à-dire notre harpe, notre cythare, notre lyre et le reste : car on se servait autrefois de ces instruments pour s'accompagner en chantant les psaumes. Emmenés en captivité, ils les avaient portés avec eux, en souvenir des habitudes de leur patrie, mais non dans l'intention d'en user. *Alors*, dit le psalmiste, *ceux qui nous avaient emmenés captifs nous demandaient de chanter des cantiques*, — et nous avons répondu : *com-*

ment chanterons-nous un cantique du Seigneur dans une terre étrangère? Que dites-vous? Vous ne chantez pas les cantiques du Seigneur sur une terre étrangère et vous célébrez la pâque du Seigneur sur une terre étrangère? Quelle ingratitude! quelle injustice! Alors que leurs ennemis voulaient les forcer, ils n'osaient pas même chanter un psaume sur une terre étrangère, et maintenant qu'ils sont libres, sans que personne les contraigne ou leur fasse violence, ils se tournent contre Dieu. Comprenez-vous combien sont impurs les azymes? combien illégitime cette fête? comment enfin il n'y a réellement plus de pâque judaïque? Autrefois, il y avait la pâque des Juifs, mais elle a été détruite, et remplacée par la Pâque spirituelle que Notre-Seigneur a établie. *Car, pendant qu'ils mangeaient et buvaient, Jésus prit le pain, le rompit et dit : Ceci est mon corps qui est rompu pour vous, pour la rémission des péchés.* (Matth. xxvi, 26, 27, 28.) Ceux qui sont initiés savent ce que ces paroles signifient. — Et prenant ensuite le calice, il dit : *Ceci est mon sang qui est répandu pour plusieurs pour la rémission des péchés.* (Ibid.) Judas était présent quand Jésus parlait de la sorte. C'est ce même corps que tu as vendu, ô Judas, pour trente pièces d'argent; c'est ce sang au sujet duquel tu viens de faire un marché infâme avec les perfides pharisiens. O bonté du Christ! ô démence, ô folie de Judas! Tu as vendu ton Maître pour trente deniers, et Lui a consenti, (car tel était son bon plaisir) à livrer ce sang pour la rémission de nos péchés. Judas était présent, il participait à la table sainte. Après lui avoir lavé les pieds comme aux autres disciples, le Sauveur voulut encore l'admettre au banquet divin, afin qu'il n'eût aucun motif d'excuse, s'il persévérait dans sa malice. Le Seigneur avait produit et employé tous les moyens en son pouvoir; malgré tout Judas fut inébranlable dans son dessein pervers.

6. Mais il est temps enfin de s'approcher de cette table terrible. Approchons-nous donc tous avec le calme et la vigilance convenables : Qu'on ne voie plus de Judas, plus d'esprits pervers, d'âme empoisonnée affichant des sentiments qu'elle n'a pas. Le Christ est là : c'est lui qui a préparé cette table, c'est lui qu'on y reçoit. Ce n'est pas un homme qui fait que ce qui nous est offert soit véritablement le corps et le sang de Jésus-Christ, mais c'est ce même Christ qui a été crucifié pour nous. Le prêtre, à l'autel, lorsqu'il prononce les paroles n'est que la figure de Jésus-Christ; la vertu et la grâce viennent de Dieu qui agit quand le prêtre dit : *Ceci est mon corps.* Ces mots transforment ce qui est offert. Et, de même que cette parole : *Croissez et multipliez-vous et remplissez la terre* (Gen. i, 28), quoique n'ayant été prononcée qu'une fois, donne à jamais à notre nature la force de se reproduire, ainsi cette autre parole dite une seule fois opère à chaque autel et dans toutes les églises du monde, depuis la première Pâque jusqu'à ce jour, et opérera jusqu'au dernier avènement le sacrifice parfait. Arrière donc les hypocrites, arrière les cœurs pleins de malice, les âmes empoisonnées, car en s'approchant, ils trouveraient leur condamnation. Ce fut en effet après la réception des saints mystères que le démon se précipita sur Judas, non par mépris pour le corps du Seigneur, mais pour Judas, à cause de son impudence, afin de nous apprendre que ceux-là surtout qui participent indignement aux divins mystères sont souvent assaillis et envahis par le diable, comme il arriva à Judas. C'est que les honneurs profitent à ceux qui en sont dignes, tandis qu'ils tournent à la perte de ceux qui en jouissent indignement. En vous parlant ainsi je ne veux point vous effrayer, mais seulement vous rendre plus vigilants. Qu'il n'y ait donc parmi vous ni Judas, ni cœur empoisonné par la malice. Le saint sacrifice est une nourriture spirituelle, et de même que la nourriture corporelle reçue dans un estomac rempli d'humeurs malsaines augmente la maladie, non de sa nature, mais à cause de la mauvaise disposition de l'estomac; ainsi en est-il pour les mystères spirituels : reçus par une âme pleine de malice, ils la corrompent et l'affaiblissent davantage, non par leur nature, mais par l'effet de la maladie de l'âme.

Que personne ne conserve donc de pensées mauvaises à l'intérieur, mais purifions nos âmes. Nous nous approchons du sacrifice sans tache, rendons notre âme sainte; nous pouvons y parvenir, même dans un seul jour. Comment? par quel moyen? — Si vous avez quelque chose contre votre ennemi, chassez la colère, guérissez cette plaie, faites cesser toute inimitié, afin de recevoir la guérison à la table sainte, en participant au sacrifice terrible et saint. Respectez la matière de cette

oblation : c'est le Christ mis à mort qui est présent. Mais à cause de qui et pourquoi a-t-il été tué? C'était pour apporter la paix au ciel et à la terre, pour nous rendre les amis des anges, pour nous réconcilier avec le Maître de toutes les créatures; c'était pour nous rendre ses amis, nous, ses adversaires et ses ennemis. Il a donné sa vie pour ceux qui le haïssaient et vous conserveriez de l'inimitié contre votre frère! Et comment pourriez-vous ensuite vous asseoir à la table de la paix? Il n'a pas reculé devant la mort à cause de vous, et vous refusez de déposer pour lui la colère que vous avez contre votre semblable? Y a-t-il un pardon pour une pareille conduite? Il m'a fait du tort, direz-vous, il m'a blessé profondément. Et qu'est-ce que cela. Ce n'est qu'une perte d'argent : car il ne vous a pas encore offensé comme le Christ l'a été par Judas : ce qui n'a pas empêché ce divin Sauveur de verser son sang pour le salut de ceux-là mêmes qui le répandaient. Que pourrez-vous m'objecter de semblable? Si vous ne pardonnez pas à votre ennemi, ce n'est pas lui que vous blessez, mais vous-même. Vous l'avez blessé souvent dans cette vie, mais vous vous êtes rendu indigne de pardon pour le jour du jugement futur. Dieu ne hait rien tant que l'homme qui conserve du ressentiment, que le cœur gonflé ou l'âme enflammée par la colère. Ecoutez donc ce qu'il dit : *Lorsque vous offrez votre présent à l'autel, si vous vous souvenez en ce moment que votre frère a quelque chose contre vous, laissez votre offrande à l'autel et allez vous réconcilier avec votre frère, après quoi vous viendrez offrir votre présent.* (Matth. v, 23, 24.) Qu'hésitez-vous à pardonner, puisque ce sacrifice a été institué pour la paix avec votre frère? Si donc le but de ce sacrifice est de vous conserver en paix avec votre frère et que vous ne vouliez pas de cette paix, vous participez en vain au sacrifice, votre action est rendue inutile. Commencez donc par accomplir ce pourquoi le sacrifice a été offert et alors vous en recueillerez abondamment les fruits. Le Fils de Dieu est descendu pour réconcilier notre nature avec son Seigneur, et de plus, pour nous faire participer à son nom si nous voulions imiter son action. Ecoutez : *Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu.* (Matth. v, 9.) Ce qu'a fait le Fils unique de Dieu, faites-le selon votre pouvoir, afin de vous concilier la paix à vous-mêmes en même temps qu'aux autres. C'est pour cela que vous êtes appelés pacifiques, enfants de Dieu, c'est pour cela qu'au temps du sacrifice on ne vous rappelle aucun autre précepte que celui de la réconciliation avec votre frère, pour vous faire comprendre que c'est le plus grand de tous. Je désirerais m'étendre davantage, mais en voilà bien assez pour ceux qui sont attentifs, s'ils veulent s'en souvenir. C'est pourquoi, mes bien-aimés, rappelons-nous toujours ces paroles, et ces saints baisers de paix et cette communion terrible. Rien n'est plus propre à unir nos âmes et à faire de nous tous un seul corps que cette participation au corps de notre Sauveur. Confondons-nous donc tous en un seul et même corps, non dans une union charnelle, mais par le lien mutuel de la charité qui réunira nos âmes. Ce sera le moyen de recueillir avec confiance le fruit de ce banquet. Quand même nous aurions pratiqué à l'infini des œuvres de justice, si nous conservons le souvenir des injures, tout cela s'évanouit et ne nous sert de rien; nous n'en pourrons retirer aucun profit pour le salut.

Après ces enseignements, laissons toute colère, et la conscience purifiée, approchons-nous avec toute la douceur et la modestie possibles de la table du Christ, à qui gloire, honneur, empire, avec le Père et le Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il!

Traduit par M. l'abbé GAGEY, curé de Millery.

HOMÉLIES SUR LA TRAHISON DE JUDAS.

DEUXIÈME HOMÉLIE[1].

Sur la trahison de Judas et sur la Cène mystique.

ANALYSE.

L'orateur après avoir prouvé que ce sont ceux qui font souffrir, et non ceux qui souffrent, qu'on doit pleurer, et que par conséquent on doit prier pour ses ennemis loin de faire contre eux des imprécations, développe avec beaucoup de vivacité et d'éloquence toutes les circonstances de la trahison de Judas. — Il entre ensuite dans les détails du souper mystique, de l'institution de l'eucharistie; il compare la pâque des chrétiens à celle des Juifs, qui s'obstinent sans raison à conserver l'ancienne pâque. — Enfin il exhorte les fidèles à approcher de la table sainte avec une conscience pure, dégagée surtout de toute haine et de tout ressentiment, à en approcher sans bruit et sans tumulte.

1. J'aurais voulu, mes très-chers frères, continuer le sujet du patriarche Abraham et tirer de là le mets spirituel dont je me propose d'alimenter vos âmes; mais la noire ingratitude d'un apôtre perfide m'entraîne de son côté, et la circonstance du jour m'engage à vous entretenir de l'excès de son crime. Jésus-Christ Notre-Seigneur a été livré aujourd'hui entre les mains des Juifs par son propre disciple. Ne soyez pas attristés, ne soyez pas affligés, parce que l'Evangile vous dit que notre divin Maître a été livré; pleurez plutôt et gémissez, non à cause de Jésus qui a été livré, mais à cause de Judas qui l'a livré. Jésus trahi a sauvé le monde; le traître Judas a perdu son âme; Jésus trahi est assis dans les cieux à la droite de son Père; le traître Judas est maintenant dans les enfers où il attend un supplice éternel et inévitable. C'est donc sur Judas que vous devez pleurer et gémir, puisque Jésus-Christ, notre divin Maître, en le voyant s'est troublé et a pleuré : *Jésus en le voyant*, dit l'Evangile, *se troubla, et dit à ses apôtres : Un de vous doit me trahir.* (Jean. XIII, 21.) Et pour quelle raison s'est-il troublé? c'est sans doute qu'il pensait que Judas, après tant d'instructions divines et d'avis salutaires, n'apercevait pas le précipice où il se jetait lui-même; ainsi le divin Maître, qui envisageait la folie de son disciple, touché pour lui de compassion, fut troublé et pleura. Les évangélistes racontent chacun de leur côté la trahison de Judas, afin de mieux nous convaincre de la vérité du mystère qu'ils rapportent. Le Maître s'est troublé en voyant l'énorme ingratitude du disciple, pour nous apprendre à pleurer principalement ceux qui font le mal, et non ceux qui le souffrent. Ceux qui souffrent injustement méritent plutôt d'être regardés comme heureux; c'est ce qui fait dire à Jésus-Christ : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume du ciel est à eux.* (Matth. v, 10.) Vous voyez quel avantage il y a à souffrir injustement; examinez en un autre endroit

[1] Traduction de l'abbé Auger, revue.

quel supplice est réservé aux persécuteurs. Ecoutons le bienheureux Paul : *Pour vous, mes frères*, dit-il, *vous êtes devenus les imitateurs des Eglises de Dieu qui ont embrassé la foi de Jésus-Christ dans la Judée, ayant souffert les mêmes persécutions de la part de vos concitoyens, que ces Eglises ont souffertes de la part des Juifs, qui ont mis à mort le Seigneur Jésus et leurs prophètes ; qui, pour combler la mesure de leurs péchés, nous empêchent d'annoncer aux gentils la parole de salut. Or, la colère du Très-Haut est tombée sur eux pour les accabler jusqu'à la fin.* (I Thess, II, 14, 15 et 16.) Vous voyez qu'on doit principalement pleurer et gémir sur le sort de ceux qui font du mal aux autres. Voilà pourquoi un Maître plein de douceur, voyant l'audace de son disciple, s'est troublé et a pleuré. Il voulait montrer, sans doute, combien il était touché du sort de ce disciple, combien, par un effet de sa bonté infinie, il s'occupait jusqu'au moment de sa trahison à corriger ses coupables sentiments. Pleurez donc amèrement, et gémissez sur le traître Judas, puisque notre divin Maître s'est affligé à cause de lui : *Jésus*, dit l'Evangile, *se troubla, et dit à ses apôtres : Un de vous doit me trahir.* Voyez quelle douceur et quelle patience ; comment, pour épargner le perfide, pour ne pas lui ôter toute honte, pour lui fournir un moyen de se repentir de sa fureur, comment, dis-je, il répand l'alarme et l'inquiétude parmi ses apôtres ; mais comme son âme dure et insensible, incapable de recevoir aucune semence de piété, était fermée à tous les conseils, comme la passion qui obscurcissait son esprit, le faisait courir en aveugle à sa perte, cette condescendance de son divin Maître ne lui servit de rien : *Un de vous*, dit Jésus, *doit me trahir.* Pour quelle raison, je le répète, Jésus s'est-il troublé, s'est-il affligé ? c'est afin de montrer son amour pour les hommes, et en même temps afin de nous apprendre, comme je l'ai déjà dit, qu'on doit principalement pleurer ceux qui font du mal aux autres : non, ce n'est pas sur celui qui souffre, mais sur celui qui fait souffrir, qu'on doit pleurer amèrement. Les souffrances de l'un lui valent le royaume du ciel, la méchanceté de l'autre le jette dans les supplices de l'enfer : *Bienheureux*, dit Jésus-Christ, *ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume du ciel est à eux.* Vous voyez comment les souffrances ont le royaume du ciel pour récompense et pour prix. Ecoutez comment la méchanceté qui persécute trouve la punition et le supplice. Saint Paul, après avoir dit des Juifs, qu'ils avaient fait mourir le Seigneur et persécuté les prophètes, ajoute : *Leur fin est conforme à leurs œuvres.* (II Cor. XI, 15.) Vous voyez comment ceux qui sont persécutés obtiennent le royaume du ciel, et comment ceux qui persécutent éprouvent la colère du Très-Haut.

Ce n'est pas au hasard et sans cause, mes très-chers frères, que j'insiste sur ces réflexions ; c'est afin de vous apprendre à ne pas vous emporter contre vos ennemis, mais plutôt à être touchés de compassion pour eux, à pleurer et à gémir sur leur sort, puisque ceux qui nous en veulent sans raison, sont vraiment les seuls à plaindre. Si, loin de nous emporter contre nos ennemis, nous sommes disposés à nous affliger de leur sort, nous pourrons, à l'exemple du Seigneur, prier pour eux, et attirer sur nous les grâces les plus abondantes. Voilà déjà quatre jours que je vous parle du précepte qui enjoint de prier pour ses ennemis, afin que vos oreilles étant continuellement frappées de cette instruction, elle se grave plus profondément dans vos âmes. Je n'y reviens sans cesse, et je ne vous la représente tant de fois, qu'afin de réprimer en vous les mouvements et les enflures de la colère, d'y éteindre les feux de la haine, et de vous faire approcher de la prière avec un cœur dégagé de tout esprit de vengeance. C'est moins pour nos ennemis, que pour nous-mêmes qui leur pardonnons leurs fautes, que Jésus-Christ nous exhorte à prier pour eux. Oui, vous recevez plus que vous ne donnez, en faisant à votre ennemi le sacrifice de votre ressentiment. Et comment, direz-vous, reçois-je plus que je ne donne ? Ecoutez avec attention. Si vous pardonnez à votre ennemi ses fautes, vos fautes envers Dieu vous seront pardonnées. Celles-ci sont fort graves et à peine pardonnables ; celles-là vous procurent, de la part du Seigneur, de la consolation et de l'indulgence. Ecoutez le pontife Héli qui dit à ses enfants : *Si un homme péche envers un homme, le prêtre priera pour lui ; mais qui est-ce qui priera pour lui s'il péche envers Dieu ?* (I Rois. II, 25.) Les fautes envers Dieu nous portent donc un coup mortel, et ne sont pas aisément effacées par la prière ; au lieu que le pardon accordé par nous à nos ennemis les efface sur-le-champ. Aussi Dieu

appelle-t-il dix mille talents les offenses envers lui-même, et cent deniers les offenses des autres envers nous. (Matth. XIX, 23 et suiv.) Si vous remettez les cent deniers, les dix mille talents vous seront remis.

2. Mais en voilà assez de dit sur la prière; nous allons reprendre les choses d'un peu plus haut, si vous voulez revenir à la trahison de Judas, et voir comment le Fils de Dieu a été livré aux Juifs. Or, afin de mieux sentir toute la fureur du traître, l'énorme ingratitude du disciple, et la bonté infinie du Maître, écoutons l'Evangéliste, et voyons comment il raconte l'attentat du perfide. *Alors*, dit-il, *un des douze, nommé Judas Iscariote, alla trouver les princes des prêtres, et leur dit : Que voulez-vous me donner, et je le livrerai entre vos mains.* (Matth. XXVI, 14 et suiv.) Ce récit paraît fort simple, et ne cacher aucun sens particulier; mais si on en examine attentivement toutes les paroles, on y trouvera matière à bien des réflexions, et une grande profondeur de sens. Et d'abord examinons la circonstance. L'Evangéliste ne désigne pas le temps au hasard; il ne dit pas simplement : Judas alla trouver, mais il ajoute, *alors*. *Alors,* dans quel temps ? et pourquoi indique-t-il le temps par ce mot ? Inspiré par l'Esprit-Saint, il ne s'en est pas servi au hasard, puisqu'il ne disait rien au hasard par cela même qu'il était inspiré. Que veut donc dire ce mot *alors !* Avant le moment même où Judas partit pour son crime, une jeune fille était arrivée avec un vase rempli de parfums qu'elle avait répandus sur la tête du Seigneur. Cette femme avait donné une preuve éclatante de sa foi vive, de son amour attentif, de sa piété humble et soumise. Ayant renoncé à ses désordres, elle était devenue plus vertueuse et plus sage. C'est donc lorsqu'une prostituée convertie avait reconnu le Sauveur, que le disciple alla livrer son Maître. *Alors,* dans quel temps ? lorsqu'une prostituée était venue répandre un vase rempli de parfums sur les pieds de Jésus, qu'elle les avait essuyés avec ses cheveux, qu'elle lui avait donné toutes les marques d'attention, qu'enfin elle avait effacé tous ses crimes passés par l'humble aveu de ses fautes. C'est lorsque Judas la vit témoigner tant d'amour à son Maître et tant de repentir de ses désordres, c'est alors qu'il s'empressa d'aller consommer son horrible trahison. Cette femme s'était élevée de l'abîme du vice jusqu'au ciel : Judas, après avoir vu tant de miracles et de prodiges, après avoir reçu de si grandes instructions, après avoir éprouvé de la part de son Maître une condescendance inexprimable, est tombé au fond des enfers ; tant la négligence et la corruption du cœur sont un grand mal ! Aussi saint Paul disait-il : *Que celui qui croit être ferme , prenne garde de tomber.* (I Cor. X, 12.) Plus anciennement un prophète s'écriait : *Quand on est tombé, ne se relève-t-on pas ? et quand on est détourné du droit chemin, n'y revient-on plus ?* (Jér. VIII, 4.) Ces deux passages nous apprennent et à ne pas avoir trop de confiance lorsque nous sommes fermes, mais à être continuellement dans la crainte, et à ne pas désespérer de nous-mêmes lorsque nous sommes tombés. Telle est la puissance de notre divin Maître, qu'il a attiré à l'observation de ses préceptes les prostituées et les publicains.

Quoi donc ! direz-vous, lui qui a attiré les prostituées, n'a-t-il pu attirer son disciple ? Sans doute, il a pu attirer son disciple, mais il n'a pas voulu le rendre bon malgré lui, ni l'amener de force. Voilà pourquoi l'Evangéliste, nous racontant les excès de l'ingratitude du disciple, dit : *Alors il s'en alla*, c'est-à-dire, il partit pour aller consommer son attentat, non sollicité, non pressé, non forcé par un autre, mais de lui-même et de son propre mouvement; il se porta à son crime par une détermination libre de sa volonté propre ; il ne fut point mu par une cause étrangère, mais il fut poussé à trahir son Maître par un fond de malice intérieure. *Alors un des douze s'en alla;* ce n'est pas un léger reproche que d'avoir dit : *un des douze*. Comme il y avait encore d'autres disciples au nombre de soixante et dix, voilà pourquoi l'Evangéliste dit : *Un des douze*, c'est-à-dire un des disciples d'élite, un de ceux qui étaient tous les jours avec Jésus, qui jouissaient de toute son intimité. Afin donc que vous appreniez que Judas était un des principaux disciples, l'Evangéliste dit : *un des douze.* Il ne tait pas cette circonstance, afin que ce reproche fait au disciple annonce la sollicitude du Maître pour nous, du Maître qui a comblé de grâces insignes un traître et un voleur, qui n'a point cessé de lui donner des avis utiles jusqu'au dernier soir. Vous voyez comment la prostituée a été sauvée, parce qu'elle a lavé les pieds de Jésus, et comment le disciple est tombé, parce qu'il ne s'est as tenu sur ses gardes. Ne désespérez donc

pas de vous-mêmes, lorsque vous envisagez la conversion de la prostituée ; n'ayez pas trop de confiance, lorsque vous considérez la trahison du disciple : la présomption et le désespoir sont également nuisibles. Notre volonté est faible et chancelante ; nous devons donc nous fortifier et nous affermir de toute part. *Alors Judas Iscariote, un des douze* ; vous voyez de quel rang il est déchu, vous voyez de quelles instructions il s'est privé lui-même, vous voyez combien la négligence est un grand mal. — *Judas Iscariote*, dit l'Evangile, parce qu'il y en avait un autre du même nom, fils de Jacques. Vous voyez la sagesse de l'Evangéliste : il fait connaître l'un, non par son crime, mais par le lieu de sa naissance, et l'autre, non par le lieu de sa naissance, mais par le nom de son père. Cependant il était naturel de dire : Judas le traître ; mais afin de nous apprendre à ne permettre à notre langue aucune invective, il épargne même à Judas le nom de traître. Apprenons donc à ne parler d'aucun de nos ennemis en termes injurieux ; car si l'Evangéliste, dans le récit même du crime de Judas, ne s'est point permis de l'attaquer comme traître, s'il a tu ce nom, et s'il a fait connaître Judas par le lieu de son origine, quel pardon mériterions-nous, si nous invectivions contre nos frères, si nous parlions en termes peu mesurés, non-seulement de nos ennemis, mais de ceux mêmes qui paraissent bien disposés à notre égard. Ne le faites pas, je vous en conjure ; écoutez saint Paul qui vous donne cet avis : *Qu'aucune mauvaise parole ne sorte de votre bouche.* (Ephés. IV, 29.) Aussi le bienheureux Apôtre, auteur de l'Evangile, ne voulant souiller sa bouche d'aucune parole injurieuse, disait : *Alors un des douze, nommé Judas Iscariote, alla trouver les princes des prêtres, et leur dit : Que voulez-vous me donner, et je le livrerai entre vos mains ?*

3. Quelle parole criminelle ! quel excès de folie et d'audace ! je tremble, mes frères, lorsque j'y pense. Comment cette parole est-elle sortie de sa bouche ? comment sa langue a-t-elle pu la prononcer ? comment son âme ne s'est-elle pas échappée avec elle de son corps ? comment ses lèvres n'ont-elles pas perdu tout mouvement ? comment son esprit n'est-il pas tombé dans l'égarement ? *Que voulez-vous me donner, et je le livrerai entre vos mains ?* Quoi donc ! Judas, est-ce là ce que t'a enseigné ton Maître, tout le temps que tu as été à sa suite ? as-tu oublié jusqu'à ce point ses avis continuels ? dans la vue de réprimer de loin ta passion excessive pour l'argent, ne te disait-il pas : *Ne possédez ni or ni argent* (Matth. X, 9) ; ne te donnait-il pas ce conseil : *Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui la gauche ?* (Matth. V, 39.) Pourquoi livres-tu ton Maître ? est-ce parce qu'il t'a donné tout pouvoir sur les démons, qu'il t'a accordé le privilége de dissiper les maladies, de guérir les lépreux, d'opérer beaucoup d'autres prodiges ? est-ce donc là la reconnaissance que tu lui témoignes pour tous les bienfaits que tu en as reçus ? quelle fureur, ou plutôt quelle avarice ! car c'est l'avarice qui a produit tout ce mal, l'avarice, source de tous les maux, l'avarice, qui aveugle nos esprits, qui nous ôte toute raison, qui nous fait fouler aux pieds les lois mêmes de la nature, qui nous fait oublier toutes les liaisons, celles de l'amitié, celles de la parenté, et les autres ; l'avarice, qui, dès qu'une fois elle a obscurci les lumières de notre intelligence, nous fait marcher dans les ténèbres. Et afin de vous convaincre de ce que je dis, voyez comme cette passion, une fois entrée dans l'âme de Judas, en a chassé tous les sentiments : entretiens avec son divin Maître, instructions admirables reçues de sa bouche, société étroite et familière, l'avarice lui a fait oublier tout. Saint Paul avait donc bien raison de dire que l'avarice est *la racine de tous les maux.* (I Tim. VI, 10.) *Que voulez-vous me donner, et je le livrerai entre vos mains ?* Tu livres, Judas, celui qui règle tout par sa parole ; tu vends l'Incompréhensible, le Créateur du ciel et de la terre, l'Auteur de notre nature, Celui qui régit tout par sa volonté.

Mais écoutez ce que fait ce Dieu Sauveur, afin de montrer qu'il n'a été livré que parce qu'il l'a voulu. Dans le moment même de la trahison, lorsque les ministres des princes des prêtres vinrent à lui avec des épées et des bâtons, des flambeaux et des lanternes, il leur adresse ces paroles : *Qui cherchez-vous ?* (Jean, XVIII, 4.) Ils ne connaissaient pas celui qu'ils voulaient prendre. Judas était si éloigné de pouvoir livrer son Maître, qu'il ne put l'apercevoir, même à la lueur d'un grand nombre de flambeaux ; car c'est là ce que l'Evangéliste voulait faire entendre, en disant qu'ils vinrent avec des flambeaux et des lanternes, et que, cependant, ils ne le trouvèrent pas ; c'est là, dis-je, ce qu'il voulait faire entendre, puisqu'il

ajoute que *Judas était avec eux*, celui même qui avait dit aux princes des prêtres : *Je le livrerai entre vos mains*. Jésus-Christ a aveuglé l'esprit de ceux qui venaient pour le prendre, afin de signaler sa puissance, afin de leur faire connaître à eux-mêmes qu'ils entreprenaient une chose impossible. Ensuite, lorsqu'ils eurent entendu sa voix, ils furent renversés, ils tombèrent par terre. Vous voyez comme ils n'ont pu même soutenir sa voix, comme ils ont montré évidemment leur faiblesse par leur chute. Considérez la bonté de Jésus. N'ayant pu triompher par ce coup d'autorité, ni de l'impudence du traître, ni de l'ingratitude des Juifs, il se livre lui-même, et semble dire : J'aurais voulu réprimer leur fureur en montrant qu'ils entreprenaient une chose impossible ; ils résistent, ils persistent dans leur crime ; eh bien ! je me livre moi-même. Je vous fais ces réflexions, mes frères, de peur que quelques-uns de vous ne reprochent à Jésus-Christ de n'avoir pas changé Judas, de ne l'avoir pas rendu meilleur. Mais de quelle manière devait-il rendre Judas sage et vertueux? était-ce de force ou librement? si c'était de force, le disciple ne devait point par là devenir meilleur, puisque jamais personne ne se corrigea de force. Si c'était librement et volontairement, il a épuisé tous les moyens qui pouvaient le ramener. Si le malade n'a point voulu recevoir les remèdes, ce n'est pas la faute du médecin, mais du malade qui a rejeté les moyens de guérison. Voulez-vous apprendre tout ce qu'a fait Jésus-Christ pour faire rentrer Judas dans la bonne voie? il lui a donné le privilége d'opérer nombre de prodiges, il lui a prédit sa trahison, il n'a rien omis, en un mot, de ce qu'il devait faire pour un disciple.

Et afin que vous sachiez que Judas, pouvant se convertir, ne l'a pas voulu, que sa chute a été absolument l'ouvrage de sa négligence, écoutez la suite. Lorsqu'il eut livré son Maître, lorsqu'il eut consommé sa fureur, *il jeta les trente pièces d'argent, et dit : J'ai péché en livrant le sang innocent*. (Matth. XXVII, 3 et 4.) Quoi ! Judas, tu disais il n'y a qu'un instant : *Que voulez-vous me donner, et je le livrerai entre vos mains ?* C'est lorsque son crime a été consommé, que le perfide a reconnu sa faute. Apprenons de là que, lorsqu'on se néglige, les exhortations et les conseils ne servent de rien; tandis qu'avec de la vigilance on peut se relever par soi-même. Voyez, en effet, la conduite de Judas : lorsque Jésus l'exhortait pour le faire renoncer à son entreprise criminelle, il a été sourd à ses avis, il a rejeté ses conseils; et, lorsque personne ne l'exhorte, sa propre conscience s'élève contre lui, en sorte que de lui-même, sans recevoir de leçons, il change, et jette les trente pièces d'argent. *Ils convinrent*, dit l'Evangile, *de lui donner trente pièces d'argent*. C'est le prix qu'ils mettaient à un sang qui n'a pas de prix. Pourquoi, Judas, reçois-tu trente pièces d'argent? Jésus-Christ, sans autre intérêt que celui de sauver le monde, est venu répandre un sang pour lequel tu fais maintenant une convention ? Quoi de plus impudent qu'un semblable traité? a-t-on jamais rien vu, a-t-on jamais rien entendu de pareil ?

4. Mais afin que nous sachions quelle différence il y avait entre le traître et les autres disciples, écoutons l'Evangéliste qui raconte tout dans le détail le plus exact. Lorsque ces choses se passaient, dit-il, lorsque la trahison se tramait, lorsque Judas se fut perdu lui-même, lorsqu'il eut conclu un traité coupable, et qu'il cherchait l'occasion de livrer le Sauveur, les disciples s'approchèrent de Jésus, et lui dirent : *Où voulez-vous que nous vous préparions de quoi manger la pâque ?* Vous voyez disciple et disciples : l'un s'occupait à trahir son Maître, les autres à le servir ; l'un faisait une convention, et se disposait à recevoir le prix d'un sang infiniment précieux, les autres offraient au Sauveur leur ministère. Ils avaient opéré les uns et les autres les mêmes prodiges, ils avaient reçu les mêmes instructions ; d'où venait donc la différence? de la volonté. C'est de la volonté que viennent les vertus et les vices. C'était le soir que les disciples disaient à Jésus : *Où voulez-vous que nous vous préparions de quoi manger la pâque ?* Nous apprenons de là que Jésus-Christ n'avait point de domicile marqué. Que ceux qui se construisent des maisons superbes, de vastes palais, apprennent que le Fils de l'homme n'a pas eu où reposer sa tête. Voilà pourquoi les disciples lui disent : *Où voulez-vous que nous vous préparions de quoi manger la pâque ?* Quelle pâque ? sans doute la pâque des juifs, celle qui a commencé en Egypte ; car c'est là que les Juifs l'ont célébrée pour la première fois. Et pour quelle raison Jésus-Christ la célèbre-t-il ? c'est qu'il observait ce point de la loi comme il avait observé tous les autres ; et c'est ce qui lui

faisait dire à saint Jean : *Il faut que nous accomplissions ainsi toute justice.* (Matth. III, 15).

Ce n'est donc point notre pâque, mais la pâque des juifs, que les disciples voulaient préparer. Les disciples ont préparé cette pâque; Jésus-Christ a préparé lui-même la nôtre, ou plutôt il est devenu lui-même notre pâque par sa passion adorable. Pourquoi donc accepte-t-il des souffrances et la mort? c'est afin de nous racheter de la malédiction de la loi. C'est la raison pour laquelle saint Paul s'écrie : *Dieu a envoyé son Fils, formé d'une femme et assujetti à la loi, afin de racheter ceux qui étaient sous la loi.* (Gal. IV, 4 et 5.) Afin donc qu'on ne dît pas qu'il avait abrogé la loi parce qu'il ne pouvait l'observer, comme étant onéreuse et difficile, il ne l'a abrogée qu'après l'avoir observée dans tous ses points. C'est pour cela qu'il a célébré aussi la pâque, parce que la solennité de pâque était un des points de la loi. Prêtez attention à ce que je vais dire. Ingrats envers Dieu leur bienfaiteur, les Juifs oubliaient sur-le-champ ses bienfaits. En voici la preuve convaincante. Ils étaient sortis de l'Egypte; ils avaient passé la mer Rouge, ils avaient vu ses flots s'ouvrir et se refermer, et peu de temps après ils disent à Aaron : *Faites-nous des dieux qui marchent devant nous.* (Exod. XXXII, 1.) Comment! juif ingrat, tu as vu de tels prodiges, et tu oublies le Dieu qui te nourrit, tu perds le souvenir de ton bienfaiteur! Comme donc ils oubliaient les bienfaits qu'ils avaient reçus de Dieu, Dieu avait attaché à la célébration des fêtes, des cérémonies qui retraçaient la mémoire de ses dons, afin que les Juifs se les rappelassent malgré eux. L'ancienne pâque se célébrait avec des cérémonies particulières. Pourquoi? Afin, dit l'Ecriture, *que lorsque votre fils vous demandera : Qu'est-ce que cela signifie?* (Exod. XII, 26), *vous lui disiez : Nos pères ont teint le seuil de leurs maisons du sang de cette victime*, et ont échappé à la mort dont l'ange exterminateur frappait tous les Egyptiens. Ce sang l'a empêché d'entrer dans leurs maisons, et de les frapper de la plaie dont il frappait toute l'Egypte. Dans l'ancienne pâque, les victimes étaient immolées malgré elles; dans la nouvelle, Jésus-Christ s'immole volontairement. Pourquoi? c'est que l'ancienne pâque était une figure de la pâque spirituelle. Pour vous en convaincre, voyez le rapport qui se trouve entre les deux pâques. De part et d'autre, il y a agneau et agneau; mais l'un est dépourvu de raison, l'autre est doué d'une raison supérieure. Il y a victime et victime; mais l'une est l'ombre, l'autre, la vérité. Le Soleil de justice a paru, il a fait cesser l'ombre, parce que l'ombre disparaît devant les rayons du soleil. La table mystique nous offre aussi un agneau, afin que nous soyons sanctifiés par son sang. Qu'on ne voie donc plus paraître de flambeau, puisque le soleil s'est montré, puisque ce qui est arrivé anciennement était la figure de ce qui devait arriver par la suite.

5. C'est aux Juifs que j'adresse ces discours, de peur que ne s'abusant eux-mêmes, ils ne croient célébrer la pâque, parce qu'avec une opiniâtreté extrême, ils préparent des azymes, ils font valoir la fête qu'ils célèbrent, eux dont le cœur est toujours incirconcis, dont les oreilles se ferment à la vérité. Quoi donc! vous célébrez la pâque, et le temple est détruit, l'autel renversé, le Saint des saints foulé aux pieds, tous les sacrifices abolis! De quel front osez-vous enfreindre la loi! Transportés jadis à Babylone, vous avez entendu ceux qui vous menaient en captivité vous faire cette invitation : *Chantez-nous un cantique du Seigneur* (Ps. CXXXVI, 3); et vous n'avez pas répondu à leurs désirs. Mais pourquoi célébrez-vous la pâque hors de Jérusalem, vous qui disiez alors : *Comment chanterons-nous un cantique du Seigneur dans une terre étrangère?* C'est pour exprimer ce sentiment que le bienheureux David disait : *Nous nous sommes assis sur les bords du fleuve de Babylone, et là nous avons laissé couler nos larmes. Nous avons suspendu nos instruments de musique aux branches des saules de ce pays. Nos instruments de musique*, c'est-à-dire, nos lyres et nos harpes, car c'étaient là les instruments dont se servaient les Juifs pour chanter les psaumes. *Ceux qui nous menaient en captivité, nous ont demandé de leur chanter nos cantiques.* Nous leur avons répondu : *Comment chanterons-nous le cantique du Seigneur dans une terre étrangère?* Eh quoi! vous ne chantez pas le cantique du Seigneur dans une terre étrangère, et vous célébrez la pâque dans une terre étrangère! Quelle est donc la folie des Juifs? Lorsque leurs ennemis les forçaient, ils n'ont pas voulu chanter de psaume dans une terre étrangère; et maintenant, d'eux-mêmes, sans que personne les y force, ils déclarent la guerre à Dieu! Aussi le bienheureux Etienne leur disait-il : *Vous*

résistez toujours à l'Esprit-Saint. (Act. VII, 51.) Vous voyez combien les azymes des Juifs sont impurs, combien la fête qu'ils célèbrent est criminelle. La pâque des Juifs existait anciennement, mais elle a été abolie.

Pendant que les disciples, dit l'Evangile, *buvaient et mangeaient encore, Jésus prit le pain* dans ses mains pures et divines, *et l'ayant béni, il le rompit et le leur donna, en disant : Prenez, mangez, ceci est mon corps, qui est rompu pour vous et pour plusieurs, pour la rémission des péchés. Ayant pris* ensuite *le calice, il le leur donna et leur dit : Ceci est mon sang, qui est répandu pour vous, pour la rémission des péchés.* (Matth. XXVI, 26, 27, 28.) Judas était présent lorsque le Seigneur prononçait ces paroles : Ceci est mon sang, ce sang, Judas, que vous avez vendu trente pièces d'argent ; ceci est mon sang pour lequel vous venez de conclure un accord inique avec les pharisiens pervers. O bonté infinie du Sauveur ! ô ingratitude affreuse de Judas ! le Maître nourrissait son disciple, et son disciple le vendait ! Judas a vendu Jésus-Christ pour trente pièces d'argent ; et Jésus-Christ a répandu son propre sang pour notre rédemption, il l'a donné à celui même qui l'avait vendu, et il ne tenait qu'à lui d'en profiter. Judas était présent avant sa trahison, il a participé à la table sacrée, il a joui du banquet mystique. Jésus-Christ lui avait lavé les pieds avec les autres apôtres, il l'avait fait participer avec eux à la table sainte, afin qu'il ne lui restât aucun moyen de défense, mais qu'il reçût son jugement et sa condamnation. Il a persisté dans son projet coupable, il est sorti et a trahi son Maître par un baiser, au mépris de tous les bienfaits qu'il en avait reçus. Après sa trahison ayant jeté les trente pièces d'argent : *J'ai péché*, dit-il, *en livrant le sang innocent.* O aveuglement étrange ! tu as participé, Judas, au souper sacré ; et tu as livré ton bienfaiteur ! Jésus-Christ accomplissait volontairement les Ecritures, mais *malheur à celui par qui vient le scandale.* (Matth. XVIII, 7.)

6. Mais il est temps enfin d'approcher du banquet terrible et redoutable. Approchons donc tous avec une conscience pure. Qu'il ne paraisse aucun Judas qui tende des piéges à ses frères, aucun méchant, aucun qui cache le venin dans son cœur. C'est Jésus-Christ lui-même qui prépare le banquet. Non, ce n'est pas un homme qui convertit les offrandes au corps et au sang de Jésus-Christ ; le prêtre ne fait que le représenter et prononcer la prière : c'est la grâce et la puissance de Dieu qui produisent le changement. *Ceci est mon corps* (Matth. XXVI, 25), a dit le Sauveur. C'est cette parole qui transforme les offrandes. Et comme cette parole plus ancienne : *Croissez, multipliez-vous et remplissez la terre* (Gen. I, 28), n'était qu'une parole, mais a produit un grand effet en donnant à la nature humaine la vertu de procréer des enfants ; de même cette parole plus nouvelle : *Ceci est mon corps*, ne cesse d'enrichir de la grâce ceux qui participent dignement à la table sainte. Qu'il ne s'y présente donc aucun fourbe, aucun méchant, aucun voleur, aucun ravisseur, aucun médisant, aucun ennemi de ses frères, aucun qui en veuille à leur vie ou à leurs biens, aucun envieux, aucun avare, aucun ambitieux, aucun fornicateur, aucun homme adonné au vin, ou livré aux infamies de Sodome ; de peur qu'il ne prenne son propre jugement. Lorsque Judas eut participé indignement au souper mystique, il sortit pour aller livrer son divin Maître ; afin que vous appreniez que le démon s'empare surtout de ceux qui participent indignement aux sacrés mystères, et qu'ils se jettent eux-mêmes dans un plus grand supplice. Ce n'est pas pour vous effrayer que je parle de la sorte, mais pour vous rendre plus attentifs. Lorsque la nourriture corporelle est reçue dans un estomac rempli de mauvaises humeurs, elle ne fait qu'augmenter la maladie ; ainsi lorsqu'on reçoit indignement la nourriture spirituelle, on ne fait que multiplier soi-même les titres de sa condamnation. Je vous y exhorte donc, qu'aucun de vous ne garde au dedans de soi des pensées perverses, mais purifiez votre cœur. Nous sommes les temples de Dieu si nous sommes purs. Rendons notre âme chaste ; et nous pouvons la rendre telle en un seul jour. Si vous avez à vous plaindre d'un ennemi, enlevez de votre âme tout ressentiment, détruisez en vous toute inimitié, afin de trouver à la table sainte le remède de la rémission. Vous approchez d'un sacrifice saint et redoutable ; Jésus-Christ y est immolé de nouveau. Songez pour quelle raison il s'est immolé sur la croix. De quels mystères tu t'es privé, ô Judas ! Jésus-Christ, mon cher auditeur, a souffert volontairement, afin de détruire *le mur de séparation* (Eph. II, 14), et d'unir le ciel à la terre, afin de vous rendre l'égal des anges, vous qui étiez l'ennemi

mortel de Dieu. Jésus-Christ a donné sa vie pour vous, et vous persistez à être ennemi de votre frère ; pourrez-vous donc vous présenter à la table de paix? Votre divin Maître a consenti à tout souffrir pour vous ; et vous ne pouvez vous résoudre à lui faire le sacrifice de votre ressentiment ! Pourquoi, je vous le demande? la charité n'est-elle pas la racine, la source, la mère de toutes les vertus ? Cet homme, direz-vous, m'a causé les plus grands torts, il m'a fait mille maux, il m'a exposé à perdre la vie. Mais quoi ? il ne vous a pas encore crucifié, comme les Juifs ont crucifié le Seigneur. Si vous ne pardonnez pas à votre prochain ses offenses, votre Père céleste ne vous pardonnera point vos fautes. Dans quelle conscience lui direz-vous : *Notre Père, qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié* (Matth. VI, 9.), et le reste ? Jésus-Christ a donné son sang pour le salut de ceux mêmes qui l'ont répandu, comme pour celui des autres hommes. Pouvez-vous rien faire de pareil ? Si vous ne pardonnez pas à votre ennemi, c'est moins à lui que vous faites tort qu'à vous-même. Vous lui avez souvent porté préjudice dans la vie présente, et vous vous êtes préparé à vous-même pour la vie future un supplice éternel. Non, Dieu ne hait et ne déteste rien tant qu'un esprit vindicatif, un cœur ulcéré, une âme aigrie par la haine. Ecoutez ce que dit le Sauveur : *Si vous offrez votre don à l'autel, et que là vous vous rappeliez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez votre don devant l'autel, et allez auparavant vous réconcilier avec votre frère ; et alors vous viendrez offrir votre don.* (Matth. V, 23 et 24.) Comment ! je laisserai là le don, c'est-à-dire le sacrifice ? Oui, sans doute ; car c'est pour la paix avec votre frère qu'est établi le sacrifice. Or, si le sacrifice est établi pour la paix avec le prochain, et que vous ne ménagiez pas cette paix, quand même vous participeriez au sacrifice, cette participation ne vous sera d'aucune utilité. Commencez donc par ménager la paix pour laquelle on offre le sacrifice, et alors vous recueillerez tout le fruit du sacrifice. Le Fils de Dieu est venu dans le monde pour réconcilier notre nature avec son Père, selon ce passage de saint Paul : *Mais il a tout réconcilié par sa croix, et il a détruit toute inimitié par les souffrances de son corps.* (Coloss. I, 22. Eph. II, 16.) Aussi ne s'est-il pas contenté d'être venu lui-même pour ménager la paix, il annonce que nous sommes heureux si nous la ménageons à son exemple, et il nous fait participants du nom qu'il porte : *Bienheureux les pacifiques*, dit-il, *parce qu'ils seront appelés les fils de Dieu.* (Matth. V, 9.) Faites donc, autant qu'il sera en vous, ce qu'a fait Jésus-Christ fils de Dieu ; procurez-vous la paix à vous-même, procurez-la à votre prochain. Voilà pourquoi Jésus-Christ appelle le pacifique, fils de Dieu ; voilà pourquoi dans le moment même du sacrifice, le seul acte de justice qu'il vous recommande, c'est la réconciliation avec votre frère, faisant voir par là que la charité est la plus excellente de toutes les vertus.

J'aurais voulu étendre davantage ce discours, mais ce que j'ai dit suffit pour ceux qui reçoivent la semence de piété avec attention et intelligence, et qui ne veulent rien perdre de la parole divine qu'on leur annonce. Rappelons-nous donc dans toutes les circonstances ces vérités utiles ; rappelons-nous ces embrassements mutuels, si terribles pour les vindicatifs. Ces embrassements unissent les âmes des fidèles, et font de nous tous un seul corps dont Jésus-Christ est le chef. Nous participons tous à un seul corps, devenons donc réellement un seul corps, et ne nous contentons pas de rapprocher les corps par des baisers de paix, unissons les âmes par le lien de la charité. Ainsi nous pourrons participer avec confiance à la table sainte, et devenir les sanctuaires de cette paix que Jésus-Christ a obtenue comme le prix de sa mort. Quand nous aurions pratiqué une infinité de bonnes œuvres, tout cela, si nous conservons de la haine contre nos frères, ne nous servira de rien ; nous n'en pourrons recueillir aucun fruit pour le salut. Le Sauveur étant sur le point de monter vers son Père, laissa la paix pour héritage à ses disciples, au lieu de la gloire temporelle et d'une opulence passagère : *Je vous donne ma paix*, leur dit-il, *je vous laisse ma paix.* (Jean. XIV, 27.) Pourrait-il y avoir une richesse plus importante et plus précieuse que la paix de Jésus-Christ, qui surpasse toute expression et tout sentiment? Convaincu que la haine contre son prochain est le péché le plus grave, le prophète disait dans la personne de Dieu : *O mon peuple ! que chacun parle à son prochain dans la vérité ; que nul ne conserve de haine contre son frère, et ne forme de mauvais desseins contre lui ; n'aimez point à faire de faux serments, et vous ne mourrez point, maison d'Is-*

raël, dit le Seigneur. (Zach. VIII, 16 et 17.) C'est comme s'il disait : Si vous ne craignez pas d'être parjures et vindicatifs, de trahir la vérité et d'oublier mes préceptes, vous mourrez.

Pénétrés de toutes ces réflexions, mes très-chers frères, détruisons en nous tout ressentiment, ayons la paix les uns avec les autres, et après avoir extirpé la racine du vice et purifié notre conscience, approchons des mystères redoutables avec la douceur, la modestie et la piété qui conviennent. Ne nous poussons pas indécemment, ne faisons pas de bruit en frappant des pieds, ne jetons pas de clameurs; mais, remplis de tremblement et de crainte, approchons avec un cœur contrit et les larmes aux yeux, afin que le Dieu bon, voyant d'en-haut nos dispositions pacifiques, notre charité sincère, et notre union fraternelle, nous fasse jouir du bonheur dans cette vie et dans l'autre, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, avec le Père et l'Esprit-Saint, la gloire, l'honneur et l'empire, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR LE MOT CŒMETERIUM ET SUR LA CROIX.

—

ANALYSE.

Saint Chrysostome prononça cette homélie une vingtaine de jours avant le panégyrique des saintes Bernicé, Prosdocé et Domnine. — On en a la preuve dans le début même de ce panégyrique : Il n'y a pas encore vingt jours que nous avons célébré la mémoire de la croix . . . . . Vous voyez aujourd'hui la démonstration pratique de ce que je vous disais alors sur ce texte : *Il a brisé les portes d'airain et rompu les barreaux de fer.* (Ps. x, 16.)

Les Grecs ont pensé que saint Chrysostome faisait ici mention de la fête de la Sainte-Croix qui tombe le 14 de septembre, et ils en ont conclu qu'ils devaient célébrer vingt jours après, c'est-à-dire le 4 octobre, la fête de sainte Domnine et de ses filles ; mais c'est à tort, ce n'est pas le jour de la Sainte-Croix (14 septembre), fête non encore établie alors, que saint Chrysostome prononça ce discours, mais le jour du vendredi saint, comme l'orateur le donne à entendre en plusieurs endroits. — Là-dessus écoutons Tillemont : Reste à dire que la fête de sainte Domnine et de ses filles se célébrait à Antioche, non le 4 octobre, mais le 14 avril, jour auquel elle est marquée au martyrologe de saint Jérôme et des autres. Maintenant parmi les 12 années que saint Chrysostome prêcha à Antioche, quelle est celle qui remplit la condition de Pâques précédant de 20 jours environ le 14 avril? c'est l'année 392. En cette année Pâques tombait le 28 mars : du 28 mars au 14 avril l'intervalle est de 18 jours, ce qui fait juste 20 jours depuis le vendredi saint.

Saint Chrysostome prêcha donc cette homélie le 28 mars, jour du vendredi saint de l'an 392, hors de la ville, dans l'église du cimetière, qu'il qualifie du nom de *martyre*, parce que les corps de plusieurs martyrs y reposaient. — C'était l'usage, dans l'Eglise d'Antioche, de s'y assembler le jour du vendredi saint : saint Jean Chrysostome examine quelle pouvait être la raison de cet usage. — Il explique ensuite le mot *cœmeterium*, d'où nous avons pris notre nom de *cimetière* et qui signifie en grec *lieu de repos et de sommeil*. — Il présente éloquemment les principaux bienfaits, les principaux avantages de la croix. — Il finit par des reproches adressés à ceux qui faisaient du bruit en participant aux sacrés mystères.

Cette homélie est de la plus grande beauté.

1. J'ai souvent cherché en moi-même pourquoi nos pères, abandonnant les temples des villes, ont réglé par une loi qu'en ce jour nous nous rassemblerions hors des portes; car il me semble qu'ils n'ont pas agi au hasard et sans une raison suffisante. J'ai donc cherché d'où avait pu naître un pareil usage, et par la grâce de Dieu, je crois avoir trouvé la vraie cause, la cause la plus naturelle et la plus convenable à la fête présente. Et quelle est cette cause? Nous faisons la mémoire de la croix; or, Jésus a été crucifié hors des portes de la ville : voilà pourquoi on nous fait sortir de la ville. Les brebis, dit l'Ecriture, suivent leur pasteur ; où est le prince doivent être les soldats ; *où le corps se trouve, les aigles se rassemblent.* (Matth. xxiv, 28. — Luc, xvii, 37.) Voilà donc pourquoi nous nous rassemblons hors des portes. Mais il faut prouver ce que nous avançons, surtout par les divines Ecritures ; car, afin qu'on ne croie pas que c'est une simple conjecture de ma part, je vais m'appuyer du témoignage de saint Paul. Que dit donc cet apôtre en parlant des sacrifices? *Les corps des animaux, dont le sang est porté par le souverain pontife dans le sanctuaire pour l'expiation du péché, sont brûlés hors du camp. Et c'est pour cette raison que Jésus, devant sanctifier le peuple par son propre sang, a souffert hors des portes de la ville. Sortons donc aussi hors du camp, et allons à lui en portant l'ignominie de la croix.* (Héb. xiii, 11, 12 et 13.) Saint Paul l'a dit, saint Paul l'a ordonné ; nous avons obéi, et nous sommes sortis des portes. Voilà donc pourquoi nous nous rassemblons hors de la ville.

Mais quelle raison nous engage à choisir pour notre assemblée ce lieu consacré aux martyrs ? car, par la grâce du Seigneur, notre ville est environnée de tout côté et comme fortifiée des précieux restes des saints. Pourquoi donc nos pères ont-ils voulu que nous nous rassemblions dans ce lieu, et non dans un autre ? c'est qu'il y a ici une grande multitude de morts ; et comme Jésus-Christ est descendu en ce jour vers les morts, voilà pourquoi nous nous rassemblons ici.

Le lieu même est appelé *cœmeterium*, lieu de repos et de sommeil, afin de vous apprendre que ceux qui sont morts et qui y sont déposés, ne sont pas morts, mais ne sont qu'endormis. Avant la naissance de Jésus-Christ, la fin de l'homme était appelée mort : *Le jour*, dit l'Ecriture, *où vous mangerez du fruit de cet arbre, vous mourrez de mort.* (Gen. II, 17.) *L'âme qui pèche*, dit-elle ailleurs, *mourra de mort.* (Ez. XVIII, 20.) *La mort des pécheurs*, dit David, *est funeste.* (Ps. XXXIII, 22.) *La mort des saints*, dit le même prophète, *est précieuse aux yeux du Seigneur.* (Ps. CXV, 15.) *La mort*, dit Job, *est un repos pour l'homme.* (Job, III, 13.) Non-seulement notre fin était appelée mort, mais *enfer*. Ecoutez David qui dit en propres termes : *Cependant Dieu arrachera mon âme des mains de* L'ENFER *qui s'en sera saisi.* (Ps. XLVIII, 16.) *Vous conduirez*, dit Jacob, *vous conduirez avec douleur mes cheveux blancs dans* L'ENFER. (Gen. XLII, 38.) Tels étaient les noms qu'on donnait à notre fin avant Jésus-Christ ; mais depuis que le Fils de Dieu est venu, et qu'il est mort pour rendre la vie au monde, la fin de l'homme n'est plus appelée mort, mais repos et sommeil. Nous en trouvons une preuve évidente dans ces paroles de Jésus-Christ : *Notre ami Lazare dort.* (Jean, XI, 11.) Il ne dit pas, Lazare est mort, quoiqu'il fût mort réellement. Et afin que vous sachiez que ce mot de *dormir* était extraordinaire, voyez comme les disciples sont troublés lorsqu'ils l'entendent : *Seigneur*, disent-ils à leur divin Maître, *si Lazare dort, il sera guéri ;* tant il est vrai qu'ils ne comprenaient pas la parole de Jésus ! Saint Paul dit en écrivant à des fidèles : *Ceux qui dorment ont-ils péri ?* (I Cor. XV, 18.) *Nous qui vivons nous ne préviendrons pas ceux qui sont endormis* (I Thess. IV, 14), dit-il ailleurs en parlant des morts. Il dit encore dans un autre passage : *Réveillez-vous, vous qui dormez* (Eph. V, 14) ; et pour faire voir qu'il parle d'un mort, il ajoute : *Et levez-vous d'entre les morts.* Vous voyez comme partout la mort est appelée sommeil. Voilà pourquoi ce lieu est nommé *cœmeterium*, mot consolant, mot profond et plein de sagesse. Lors donc que vous amenez ici un mort, ne vous désespérez point : ce n'est pas dans un dépôt de mort que vous l'amenez, mais dans un lieu de repos et de sommeil. Le seul nom du lieu suffit pour adoucir votre perte. Pensez où vous l'amenez, et dans quel temps ; c'est après la mort de Jésus-Christ, lorsque ce Fils de Dieu a détruit la puissance de la mort. Ainsi le lieu et le temps doivent être pour nous des sources abondantes de consolation. Ce discours s'adresse surtout aux femmes, qui sont naturellement plus sensibles, plus propres à se laisser abattre par l'affliction. Mais vous avez, femmes chrétiennes, vous avez, dans le nom seul du lieu, un remède suffisant à votre douleur. Voilà donc pourquoi nous nous rassemblons ici.

2. C'est aujourd'hui que Notre-Seigneur parcourt tous les abîmes ténébreux ; aujourd'hui *il a brisé les portes d'airain ;* aujourd'hui *il a rompu les gonds de fer.* (Is. XLV, 2.) Voyez combien les expressions sont exactes. On ne dit pas : Il a ouvert les portes d'airain, mais : *Il a brisé les portes d'airain*, afin que la prison devienne inutile. On ne dit pas : Il a enlevé les gonds, mais : *Il les a rompus*, afin que le séjour de captivité perde toute sa force. Une prison où il n'y a ni portes ni gonds, ne peut retenir ceux qu'on y enferme. Lors donc que Jésus-Christ a brisé les portes, qui pourra les rétablir ? ce qu'un Dieu a détruit, quel homme le rétablira ? Ce n'est pas ainsi qu'agissent les princes lorsqu'ils envoient des lettres de grâce pour mettre les prisonniers en liberté ; ils laissent et les portes et les gardes, afin d'annoncer à ceux qui sortent de la prison, qu'eux-mêmes ou d'autres à leur place peuvent encore y rentrer. Jésus-Christ au contraire, voulant apprendre que l'empire de la mort était fini, a brisé ses portes d'airain. Elles sont appelées d'airain, non qu'elles fussent vraiment d'airain, mais c'était pour exprimer le caractère cruel et inexorable de la mort. Et pour vous convaincre que le fer et l'airain expriment une nature rigide et inflexible, écoutez ce que dit l'Ecriture en s'adressant à un scélérat sans pudeur : *Les fibres de ton cou sont de fer, et ton front est d'airain.* (Is. XLVIII, 4.) Ce n'est

pas que les fibres de son cou fussent vraiment de fer, et son front d'airain ; mais c'est qu'il avait un air dur, féroce, impitoyable. Voulez-vous apprendre comment la mort était impitoyable, inflexible, qu'elle avait toute la dureté du diamant, c'est que dans un si long espace de temps personne n'a pu lui persuader de relâcher aucun de ses captifs, jusqu'à ce que le Souverain des anges, descendu dans ses abîmes, l'y eût obligée. Premièrement le Seigneur a enchaîné le fort et l'a dépouillé de ses armes ; l'Ecriture ajoute qu'il s'est emparé *des trésors ténébreux et invisibles.* (Is. XLV, 3.) Quoique l'expression ici paraisse simple, elle présente un sens double. Il est des lieux obscurs, mais où l'on peut souvent distinguer les objets lorsqu'on y porte un flambeau et la lumière ; les abîmes de l'enfer étaient d'une obscurité affreuse, impénétrable ; aucune lumière n'en avait encore éclairci les ombres. Voilà pourquoi on dit qu'ils étaient *ténébreux et invisibles.* Ils étaient vraiment ténébreux jusqu'à ce que le Soleil de justice y fût descendu, qu'il les eût éclairés par sa présence, jusqu'à ce qu'il eût fait le ciel de l'enfer, le ciel étant partout où est Jésus-Christ. L'enfer est appelé des trésors obscurs, et avec raison, parce que d'immenses richesses y étaient déposées. Toute la nature humaine, qui est la richesse de Dieu, avait été dépouillée et livrée à la mort par le démon qui avait trompé le premier homme. Or, saint Paul nous apprend que toute la nature humaine est la richesse de Dieu, lorsqu'il dit : *Le Seigneur est riche pour tous ceux et par tous ceux qui l'invoquent.* (Rom. X, 12.) Comme donc un prince, après avoir trouvé un chef de brigands qui parcourait les villes, qui les pillait de toute part, et qui, se retirant dans des cavernes, y déposait les fruits de son brigandage, l'enchaîne, le livre au supplice, et transporte ses richesses dans le trésor de l'Etat : de même Jésus-Christ, après avoir enchaîné par sa mort, et la mort, et le démon, chef des brigands, gardien de la prison infernale, a transporté ses richesses, je veux dire la race humaine, dans les trésors célestes. C'est ce que nous fait entendre le même saint Paul : *Il nous a arrachés,* dit-il, *à la puissance des ténèbres, et nous a transportés dans le royaume de son Fils bien-aimé.* (Colos. I, 13.) Mais ce qu'il y a de plus admirable, le Prince lui-même est venu dans la prison. Cependant aucun prince de la terre ne vient lui-même délivrer les prisonniers, il envoie ses officiers et ses ministres. Ici le Prince est venu en personne : il n'a rougi ni des prisonniers ni de la prison (et comment aurait-il rougi de son ouvrage?). *Il a brisé les portes, rompu les gonds,* et, se montrant au milieu de l'abîme, il a rendu la prison déserte, et nous en a ramené le gardien chargé de chaînes. Le tyran du monde était conduit captif, le fort était enchaîné, et la mort elle-même, jetant bas ses armes, est accourue sans défense aux pieds de son vainqueur.

Vous avez vu la victoire admirable, vous avez vu les exploits et les bienfaits de la croix ; je vais vous dire quelque chose de plus admirable encore. Apprenez la manière dont la victoire a été remportée, et ce sera pour vous un plus grand sujet d'admiration. Jésus-Christ a triomphé du démon par les moyens mêmes avec lesquels le démon avait vaincu le monde, il l'a combattu avec ses propres armes. Ecoutez comment. Une vierge, le bois, la mort, avaient été les moyens et les instruments de notre défaite. La vierge était Eve qui n'avait pas encore connu Adam ; le bois était l'arbre, et la mort la peine imposée au premier homme. Une vierge, le bois et la mort, qui avaient été les moyens et les instruments de notre défaite, sont devenus les moyens et les instruments de notre victoire. Marie a remplacé Eve ; le bois de la croix, le bois de la science du bien et du mal ; la mort de Jésus-Christ, la mort d'Adam. Vous voyez que le démon a été vaincu par les mêmes moyens avec lesquels il avait triomphé. Le démon avait renversé Adam avec le bois de l'arbre, Jésus-Christ a terrassé le démon avec le bois de la croix. Le bois de l'arbre a jeté les hommes dans l'abîme, le bois de la croix les en a retirés. Le bois de l'arbre a dépouillé l'homme de ses priviléges, et l'a enfermé dans l'obscurité d'une prison ; le bois de la croix a dépouillé de ses armes le vainqueur de l'homme, et l'a montré vaincu à toute la terre. La mort d'Adam s'est étendue sur ceux qui sont venus après lui ; la mort de Jésus-Christ a rappelé à la vie ceux qui étaient nés avant lui. *Qui racontera les merveilles du Seigneur et les prodiges de son bras puissant?* (Ps. CV, 2.) Nous avons passé de la mort à l'immortalité : tels sont les exploits et les bienfaits de la croix. Vous avez appris la victoire, vous avez appris la manière dont elle a été remportée ; apprenez comment nous avons vaincu sans combattre.

Nous n'avons pas ensanglanté d'armes, nous ne nous sommes pas rangés en bataille, nous n'avons pas reçu de blessures, nous n'avons pas soutenu de guerre; et nous avons remporté la victoire : c'est le Seigneur qui a combattu, et c'est nous qui avons obtenu la couronne. Puis donc que la victoire nous est propre, faisons éclater notre joie comme les soldats, chantons tous aujourd'hui l'hymne de la victoire; écrions-nous en louant le Seigneur : *La mort a été absorbée dans la victoire. O mort, où est ta victoire? enfer, où est ton aiguillon?* (I Cor. xv, 54 et 55.)

Tels sont les avantages que nous a procurés la croix; la croix qui est un trophée érigé contre les démons, une arme contre le péché, le glaive avec lequel Jésus-Christ a percé le serpent infernal. La croix est la volonté du Père, la gloire du Fils unique, le triomphe de l'Esprit divin, l'honneur des anges, la sûreté de l'Eglise, le rempart des saints, l'objet dont se glorifiait Paul, la lumière du monde entier. En effet, comme pour dissiper les ténèbres d'une maison obscure, on allume et on élève un flambeau; de même Jésus-Christ, allumant et élevant la croix comme un flambeau, a dissipé les ténèbres épaisses dans lesquelles toute la terre était plongée. Et comme un flambeau est surmonté de la lumière qui le rend lumineux, ainsi la croix était surmontée du Soleil de justice qui la rendait brillante. Le monde voyant le Fils de Dieu crucifié, a frémi, la terre a été ébranlée, les pierres se sont fendues; mais les cœurs des Juifs, plus durs que la pierre sont restés insensibles. Le voile du temple s'est déchiré; et leurs complots criminels ne se sont pas rompus. Pourquoi le voile du temple s'est-il déchiré? c'est que le temple voyait avec peine le Seigneur immolé hors de son enceinte sur l'autel de la croix; et par le déchirement de son voile il semblait dire à tous les hommes : Que celui qui le voudra foule désormais aux pieds le Saint des saints. A quoi me servent les objets que je renferme, puisqu'une telle victime est immolée hors de mon enceinte? à quoi me sert le testament? à quoi me sert la loi? C'est en vain que j'ai instruit les Juifs depuis plusieurs siècles. Le Prophète s'écriait à ce sujet : *Pourquoi les nations ont-elles frémi? pourquoi les peuples ont-ils fait des réflexions inutiles?* (Ps. II, 1.) Les Juifs avaient entendu cette prophétie : *Il a été conduit à la mort comme une brebis timide, il s'est tu comme un agneau devant celui qui le tond* (Is. LIII, 7); ils y avaient réfléchi longtemps; et lorsqu'ils l'ont vue s'accomplir, ils ont refusé d'y croire. Vous voyez comme ils ont fait des réflexions inutiles. Le voile du temple s'est déchiré pour annoncer combien le temple allait devenir pour toujours désert et abandonné.

3. Puis donc qu'en ce jour nous devons nous-mêmes voir celui qui a été attaché à la croix, approchons, mes très-chers frères, approchons avec tremblement et avec un recueillement respectueux, comme vers l'Agneau sacrifié et immolé pour nous. Ne savez-vous pas comment les anges se tenaient près du tombeau où il n'y avait plus de corps? ils rendaient hommage au tombeau vide, comme à un monument qui avait renfermé le corps du Seigneur. Les anges, qui sont d'une nature supérieure à la nôtre, se tenaient près du tombeau, recueillis et pénétrés d'une vénération profonde; et nous, qui ne devons pas approcher d'un tombeau vide, mais de la table même où repose l'Agneau sans tache, nous approchons en faisant du bruit, en excitant du tumulte! Pourrons-nous jamais excuser notre irrévérence? Je ne parle pas au hasard et sans raison; mais comme j'en vois plusieurs ce soir faire du bruit, crier, se précipiter, se presser les uns les autres, se charger d'injures, encourir des peines par une telle conduite plutôt que mériter le salut, voilà pourquoi je vous donne ces avertissements. Eh quoi! mon frère, lorsque le prêtre est à l'autel, en silence, dans le plus profond recueillement, levant les mains au ciel, invoquant l'Esprit-Saint pour qu'il vienne sanctifier les offrandes; lorsque l'Esprit-Saint accorde la grâce qui lui est demandée, qu'il descend sur les oblations; lorsque vous voyez l'Agneau sans tache immolé, divisé en plusieurs parties, vous faites alors du bruit, vous excitez du tumulte, alors vous cherchez des querelles, alors vous recourez aux injures! Et comment pourrez-vous profiter du sacrifice, si vous apportez à l'autel un pareil esprit de contention? Ne nous suffit-il pas d'en approcher déjà coupables? ne ferons-nous pas du moins en sorte que le moment où nous en approchons soit exempt de faute? et sommes-nous exempts de faute lorsque nous excitons du tumulte, lorsque nous nous querellons, nous nous injurions mutuellement? Pourquoi vous pressez-vous;

je vous le demande ? pourquoi êtes-vous si impatient lorsque vous voyez l'Agneau immolé ? Quand il vous faudrait voir le sacrifice pendant toute la nuit, ce spectacle, dites-moi, vous ennuierait-il ? Vous êtes resté tout le jour, vous avez passé une grande partie de la nuit ; et vous perdez en un instant tout le fruit d'une si grande patience ! Songez quelle est la victime qui s'offre, et pour quelle raison elle s'offre. Elle est immolée pour vous ; et vous vous retirez lorsque vous la voyez immolée ! *Où se trouve le corps les aigles se rassemblent*, dit l'Evangile : et nous approchons, non comme des aigles, mais comme des chiens avec qui nous disputons d'impudence ! Pensez à ce qui coule sur l'autel. C'est du sang, et un sang qui a aboli la cédule de vos péchés, un sang qui a purifié votre âme, qui a effacé toutes vos taches, qui a triomphé des principautés et des puissances : *Jésus-Christ*, dit saint Paul, *a désarmé les puissances ; il les a menées en triomphe à la face de l'univers, après les avoir vaincues par sa croix* .(Coloss. II, 15.) Le trophée qu'il a érigé est décoré des marques de sa victoire, et les dépouilles de ses ennemis sont suspendues au haut de sa croix. Comme un prince généreux, après avoir terminé une guerre difficile, suspend au haut d'un trophée les cuirasses, les boucliers, les armes du tyran et de ses satellites, qu'il a vaincus : de même Jésus-Christ, après avoir terminé la guerre contre le démon, a suspendu au haut de la croix les armes de son ennemi, la malédiction et la mort ; il en a fait un trophée éclatant, propre à être aperçu par tous les êtres, par les puissances d'en-haut qui sont dans les cieux, par les hommes qui habitent la terre, par les démons mêmes, dont il a triomphé. Puis donc que nous jouissons d'une si grande faveur, rendons-nous dignes des bienfaits que nous avons reçus, afin que nous obtenions le royaume céleste par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient avec le Père et l'Esprit-Saint, la gloire, l'honneur et l'empire, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LA CROIX ET LE BON LARRON.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

Du second avènement du Christ ; — de la nécessité de prier souvent pour ses ennemis.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Nous ferons ici les mêmes remarques que pour les homélies sur la trahison de Judas. Saint Jean Chrysostome prononça d'abord une de ces homélies un jour de vendredi saint, puis, quelques années plus tard, ayant à prêcher à pareil jour, il la donna de nouveau après l'avoir retouchée et un peu modifiée dans certains endroits, mais surtout au commencement. — Non-seulement on remarque la même disposition, mais le plus souvent les expressions ne sont pas changées et les passages de la sainte Ecriture sont cités dans le même ordre dans les deux homélies. Laquelle fut prononcée la première? C'est ce que rien ne fait conjecturer. Celle que nous donnons ici en premier lieu, d'après Henri Savilius, est de beaucoup la plus courte. Autrement elles sont absolument semblables, à une seule exception près. C'est un passage qu'on lit au paragraphe 5 et qui dans l'une est ainsi conçu : *Imitons le Seigneur et prions pour nos ennemis; je vous répète la même exhortation et pour la cinquième fois je reviens sur le même sujet.* Tandis que dans l'autre on lit : *Imitons le Seigneur et prions pour nos ennemis ; je vous répète aujourd'hui ce que je vous ai dit hier, à cause de l'importance du sujet.*

Dans la première il parlait pour la cinquième fois de la prière pour ses ennemis; dans la seconde, c'était pour la seconde fois. Cette variété s'explique facilement par la différence des années où ces homélies furent prononcées. Remarquons aussi que ces paroles : *Je vous répète aujourd'hui ce que je vous ai dit hier,* ne prouvent nullement que le même sujet n'avait pas été traité les jours précédents.

Dans les deux discours sur la trahison de Judas, qui précèdent d'un seul jour ceux sur la croix et le bon larron, saint Chrysostome s'exprime ainsi : *C'est le quatrième jour que je vous entretiens de la prière pour nos ennemis.* Or, ces deux discours furent prononcés le jeudi saint, mais à plusieurs années d'intervalle, comme nous l'avons dit dans l'*avertissement* qui les précède. Dans tous les deux il est dit que c'est pour la quatrième fois qu'on exhortait à prier pour ses ennemis, tandis que, dans les deux suivantes, c'était pour la cinquième fois. A moins qu'on ne prétende que l'homélie sur la croix, où il n'est fait mention que de l'exhortation de la veille, ne doive suivre ni l'une ni l'autre des homélies sur la trahison de Judas, auquel cas il faudrait la reporter à une autre année.

Mais nous n'oserions regarder comme certaine cette manière de juger. Pour le temps et l'année où ces deux homélies ont été prononcées il faut voir ce que nous avons dit à propos de celles sur la trahison de Judas.

1° Saint Jean Chrysostome fait voir l'excellence de la croix : elle a été l'autel où Notre-Seigneur a consommé son sacrifice, elle nous a ouvert le ciel. — 2° Tout notre bonheur vient donc de la croix, de ce nouvel autel où Jésus-Christ, prêtre selon l'esprit et victime selon la chair, s'est immolé pour nous, de cette clef, qui dès le jour même ouvrit le paradis, afin qu'un voleur y entrât le premier.—3° Il s'étend beaucoup sur la conduite du bon larron dont il relève le courage et la foi.—4° Il dit de la croix qu'elle paraîtra au dernier jour portée par les anges et les archanges et plus éclatante que le soleil.

5° Passant à la nécessité de prier pour ses ennemis il exhorte les chrétiens à imiter le Sauveur qui pria pour ses ennemis, et à se conformer à l'avertissement de saint Paul qui nous dit d'être ses imitateurs comme il l'est lui-même de Jésus-Christ. — Il y a plus ; dans la loi ancienne où la grâce était moins abondante, Moïse, David et Samuel ont prié pour leurs ennemis. — Marchons donc sur leurs traces.

1. Aujourd'hui Notre-Seigneur Jésus-Christ est sur la croix, et nous sommes en fête pour vous apprendre que la croix est un sujet de fête et de réjouissance spirituelle. Autrefois, la croix était le symbole de la condamnation, maintenant elle est devenue un signe d'honneur. Auparavant c'était un instrument de mort, aujourd'hui c'est la cause du salut. En effet, elle a été pour nous la source de biens innombrables : c'est elle qui nous a délivrés de l'erreur, qui nous a éclairés alors que nous étions dans les ténèbres; vaincus par le démon, elle nous a réconciliés avec Dieu; ennemis, elle nous a rendus amis; éloignés, elle nous a rapprochés. Elle est la destruction de l'inimitié, la garantie de la paix, et le trésor de tous les biens.

Grâce à elle, nous n'errons plus dans les déserts, car nous connaissons la véritable voie ; nous n'habitons plus hors du royaume, nous avons trouvé la porte, nous ne craignons plus les traits enflammés du démon, nous avons aperçu une source rafraîchissante. Par la croix, nous ne sommes plus dans le veuvage, nous avons reçu l'Epoux, nous ne redoutons pas le loup, nous avons le bon Pasteur : *Je suis le bon Pasteur*, dit-il. (Jean, x, 11.) Par elle nous ne craignons pas le tyran, nous sommes à côté du roi, et voilà pourquoi nous sommes en fête en célébrant la mémoire de la croix. De même autrefois saint Paul ordonna de solenniser la fête de la croix : *Célébrons cette fête*, dit-il, *non avec le vieux levain, mais avec les pains sans levain de la sincérité et de la vérité.* (I Cor. v, 8.) Et pour donner les motifs de son exhortation il ajoute : *Parce que le Christ, notre pâque, a été immolé pour nous.* Voyez-vous pourquoi il ordonne de célébrer une fête à cause de la croix? C'est parce que le Christ a été immolé sur la croix ; parce que là où est le sacrifice, là aussi se trouve l'abolition des péchés, là aussi la réconciliation avec le Seigneur, là enfin la fête et la joie : *Le Christ, notre pâque, a été immolé pour nous.* Où, je vous le demande, a-t-il été immolé? sur un gibet élevé. L'autel de ce sacrifice est nouveau, parce que le sacrifice lui-même est nouveau et prodigieux. Le même Christ était prêtre et victime : victime selon la chair, prêtre selon l'esprit. Il offrait et il était offert selon la chair.

Apprenez comment saint Paul annonce ces deux choses : *Tout pontife*, dit-il, *est pris d'entre les hommes et est établi pour les hommes ; c'est pourquoi il est nécessaire qu'il ait quelque chose qu'il puisse offrir. Notre-Seigneur s'offre lui-même.* (Héb. v, 1 ; viii, 3.) Ailleurs encore il dit : *Jésus-Christ a été offert une fois pour effacer les péchés de plusieurs, et la seconde fois il apparaîtra pour le salut de ceux qui l'attendent.* (Héb. ix, 28.) Il a été offert d'abord, puis il s'est offert. Voyez-vous comment il a été victime et prêtre, et comment la croix a été son autel? Et pourquoi, direz-vous, la victime est-elle offerte hors de la ville et des murailles et non dans le temple? C'était pour l'accomplissement de cette parole : *Il a été mis au nombre des scélérats.* (Isaïe, liii, 12.) Pourquoi est-elle immolée sur un gibet élevé et non sous un toit? Pour purifier l'air : c'est la raison par laquelle il choisit un lieu élevé d'où il ne soit pas dominé par un toit, mais par le ciel seul. L'air était purifié, puisque l'agneau était immolé en haut lieu, la terre l'était également, car elle était arrosée par le sang qui coulait de son côté. Il ne voulut pas être sous un toit ni dans le temple des Juifs, dans la crainte que ces derniers ne s'appropriassent exclusivement cette victime, et qu'on ne crût qu'elle était offerte seulement pour leur nation. Ce fut en dehors de la ville et des murailles, pour nous apprendre que c'était un sacrifice universel, une oblation pour la terre entière ; enfin, une purification générale et non particulière comme celle qui avait lieu chez les Juifs. Dieu ordonna aux Juifs de venir de tous les points de la terre pour lui offrir des victimes et des prières dans un seul lieu, parce que toute la terre était souillée par la fumée, l'odeur et toutes les autres impuretés des sacrifices des païens répandus à sa surface. Nous, au contraire, nous pouvons prier en tout lieu depuis que le Christ par sa venue a purifié l'univers. C'est pourquoi saint Paul exhortait en ces termes les fidèles à prier partout sans crainte : *Je veux que les hommes prient en tout lieu, levant des mains pures.* (I Tim. ii, 8.) Comprenez-vous que l'univers a été purifié, puisqu'en tout lieu on peut lever des mains pures? que toute la terre a été sanctifiée, et rendue plus sainte que n'était l'intérieur des temples, puisqu'on n'y offrait qu'un animal sans intelligence, tandis que nous avons une victime spirituelle. — Or, la sanctification est d'autant plus complète que le sacrifice est d'un plus grand prix.

De là la solennité de la croix.

2. Voulez-vous connaître un autre effet remarquable de la Croix? Elle nous a ouvert en ce jour le paradis fermé depuis cinq mille ans et plus : car c'est en ce jour, à cette heure, que Dieu y a introduit le bon larron, nous apprenant ainsi deux choses bien importantes, savoir, que le ciel était ouvert et qu'un larron y avait été reçu. Aujourd'hui le Seigneur nous a rendu notre antique patrie, aujourd'hui, il nous a ramenés dans la cité de nos pères et il a ouvert un asile à toute la nature humaine. Aujourd'hui, dit-il, *tu seras avec moi en paradis.* (Luc, xxiii, 43.) Que dites-vous, ô mon Sauveur? Vous êtes crucifié, attaché avec des clous, et vous promettez le paradis? Sans doute, nous répond-il, car je veux vous apprendre quelle puissance j'ai sur la croix. Pour vous

distraire du triste spectacle de la croix par la puissance du Crucifié, il opère sur la croix même ce miracle qui manifeste le plus sa vertu surnaturelle. Ce n'est pas en ressuscitant les morts, en commandant aux vents et à la mer, en mettant en fuite les démons, mais sur la croix, alors qu'il était percé de clous, couvert d'outrages, de crachats, d'insultes, accablé d'opprobres, qu'il peut changer l'âme perverse du larron ; et afin que de toutes parts éclatât sa puissance, il ébranlait en même temps la nature entière, il brisait les rochers, il attirait et glorifiait l'âme du bon larron plus dure que la pierre, car il lui dit : *Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis.* — Sans doute les chérubins gardaient le paradis, mais il est le maître des chérubins ; ils étaient armés d'un glaive de feu, mais il a tout pouvoir sur le feu et sur l'enfer, sur la vie et sur la mort. A-t-on jamais vu un roi permettre à un voleur ou à tout autre de ses serviteurs de s'asseoir à ses côtés pour entrer dans sa ville ? Le Christ l'a fait et en entrant dans la Patrie sainte, il introduit un voleur à ses côtés. N'allez pas croire que par cet acte il ait méprisé le paradis, il l'ait déshonoré par les pas de ce voleur ; au contraire, il l'a honoré, car c'est une gloire de plus pour le ciel d'appartenir à un Maître qui puisse rendre un voleur digne du bonheur qu'on y goûte. Et lorsqu'il introduisait les publicains et les femmes pécheresses dans le royaume des cieux, ce n'était point un déshonneur mais bien une gloire pour ce royaume, car il montrait ainsi que le Maître de ce royaume était si puissant qu'il pouvait changer les publicains et les femmes pécheresses au point de les rendre dignes d'une telle gloire et d'une telle récompense. Car, de même que nous admirons surtout un médecin lorsque nous le voyons rendre la santé à des hommes atteints de maladies incurables, ainsi est-il juste d'admirer Notre-Seigneur quand il guérit des blessures désespérées, quand il ramène le publicain et la femme pécheresse à un tel état de santé spirituelle qu'ils sont trouvés dignes du ciel.

Mais, me demandez-vous, qu'a donc fait de si grand le larron pour passer instantanément de la croix dans le ciel ? Je vais vous démontrer en peu de mots son mérite. Tandis que Pierre reniait au pied de la croix, lui confessait sur la croix, ce que je dis, non pour accuser saint Pierre, Dieu m'en garde ! mais pour vous donner une preuve de la vertu du larron. Le disciple ne résiste pas aux menaces d'une jeune fille sans importance, le voleur, au contraire, à la vue de tout le peuple qui l'environne en criant, en lançant les blasphèmes, les insultes, ne s'émeut pas, ne songe pas au déshonneur actuel du Crucifié, mais s'élevant plus haut avec les yeux de la foi, il ne fait nulle attention à ces vils obstacles, il reconnaît le Maître des cieux et se prosternant en esprit devant lui il disait : *Souvenez-vous de moi, Seigneur, lorsque vous serez dans votre royaume.* (Luc, XXIII, 42.) Ne nous hâtons pas trop de quitter ce voleur et ne rougissons pas de nous instruire à l'école de celui que Notre-Seigneur ne rougit pas d'introduire le premier dans le ciel. N'ayons pas honte de prendre pour maître celui qui avant toutes les autres créatures terrestres parut digne de la cité du ciel, mais faisons ressortir avec soin tous les détails de sa conduite, afin d'apprendre la vertu de la croix. Le Seigneur ne lui dit point comme à Pierre : *Viens à ma suite et je te ferai pêcheur d'hommes.* (Matth. IV, 19.) Il ne lui dit pas comme aux douze : *Vous serez assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël.* (Matth. XIX, 28.) Il ne l'honora pas même d'une parole. Il ne lui montra pas de miracles, il ne lui fit pas voir les morts ressuscités, les démons mis en fuite, la mer soumise, il ne lui parla ni du royaume des cieux ni de l'enfer, et cependant il le confessa avant tous les autres, malgré les insultes de son compagnon. L'autre voleur, en effet, insultait le Sauveur, c'est qu'il y avait encore un voleur crucifié avec Notre-Seigneur, afin que fût accomplie cette parole : *Il a été mis au rang des scélérats.* (Is. LIII, 12.) Les Juifs voulaient ainsi obscurcir sa gloire et ils l'insultaient dans tout ce qu'ils faisaient, mais la vérité brillait de toutes parts et les obstacles ne servaient qu'à la rendre plus éclatante. Donc, l'autre voleur insultait. Voyez-vous ces deux voleurs ? Tous deux sont sur la croix, tous deux pour leurs brigandages, tous deux pour leurs crimes. Mais tous deux n'atteignent pas la même fin. L'un a reçu en héritage le royaume des cieux, l'autre a été précipité en enfer. C'est ainsi qu'hier déjà nous distinguions le disciple et les disciples, Judas et les onze. Ces derniers disaient : *Où voulez-vous que nous préparions ce qu'il faut pour manger la pâque ?* Judas au contraire se disposait à trahir et disait : *Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai.* Les uns se prépa-

raient à servir et à être initiés aux saints mystères, l'autre avait hâte de trahir son Maître. De même aujourd'hui, nous voyons deux voleurs, mais l'un insulte, l'autre adore, le premier blasphème, celui-ci bénit et il reprend le blasphémateur en ces termes : *Tu ne crains donc pas Dieu ? Car nous souffrons la peine que nos crimes ont méritée.* (Luc, XXIII, 40, 41.)

3. Avez-vous vu la foi du bon larron ? Avez-vous remarqué sa foi sur la croix, sa sagesse dans le supplice, sa piété dans les tourments? Qui ne s'étonnerait de voir qu'il a conservé sa présence d'esprit, qu'il ne s'est pas évanoui étant percé de clous? Non-seulement il se possédait parfaitement, mais oubliant ses propres intérêts il s'occupait des affaires des autres, enseignant sur la croix et réprimandant en ces termes : *Ne crains-tu donc pas Dieu.* Ne t'arrête pas, dit-il à son compagnon, à ce tribunal de la terre, il est un autre juge invisible, un tribunal inaccessible à la corruption. Ne sois pas troublé de ce que cet homme a été condamné ici-bas, les jugements de Dieu diffèrent de ceux-ci. A ce tribunal terrestre, les justes sont quelquefois condamnés et les méchants échappent au châtiment, les coupables sont absous et les innocents dévoués au supplice. C'est que les juges ont beau faire, ils se trompent souvent, et souvent aussi, soit surprise et ignorance du bon droit, soit avec connaissance de cause, parce qu'ils étaient gagnés par argent, ils ont trahi la justice. Là haut, il n'en est pas ainsi, car Dieu est juste juge et son jugement paraîtra comme la lumière sans que les ténèbres ou l'ignorance puissent l'obscurcir. Ainsi, dans la crainte qu'il ne lui objectât la condamnation qui pesait sur le Sauveur, il le conduisit au tribunal du souverain juge, lui rappelant ce tribunal redoutable, comme s'il lui eût dit : « Regarde plus haut et tu ne seras pas ému par ce qui vient de se passer, tu ne seras plus ici-bas avec des juges corrompus; mais tu en appelleras avec confiance au jugement d'en-haut. » Quel raisonnement chez ce voleur? Quelle prudence? Quelle sagesse? Aussitôt il passa de la croix dans le ciel. Puis, afin de fermer la bouche à son compagnon par un argument sans réplique, il lui disait : *Ne crains-tu donc pas Dieu? Car nous sommes sous le poids de la même condamnation.* (Luc, XXIII, 40.) Comment cela? Nous sommes en effet livrés au même supplice. N'es-tu pas toi aussi sur la croix ? Lors donc que tu l'insultes, c'est toi-même que tu attaques. De même que celui qui est en faute s'accuse le premier en accusant ceux qui sont dans le même cas que lui, ainsi celui qui est dans le malheur se condamne en faisant aux autres un crime de leur infortune. *Car nous sommes sous le poids de la même condamnation.* Et lui lit la loi de l'apôtre exprimée par ces paroles de l'Evangile : *Ne jugez pas afin que vous ne soyez point jugés.* (Matth. VII, 1.) *Car nous sommes sous le poids de la même condamnation.* Que fais-tu, ô larron ? En t'efforçant de plaider la cause du Sauveur ne te rends-tu pas complice des insultes de ton compagnon ? Non, nous répond-il ; ce qui suit ne laisse pas de doute à cet égard ; car dans la crainte qu'on ne s'imagine que de la parité du supplice il conclut à la parité des fautes, il rectifie ainsi ses premières paroles : *Nous du moins, nous sommes punis justement, puisque nous souffrons la peine que nos crimes ont méritée.* (Luc, XXIII, 41.) Voyez-vous la confession parfaite ? Voyez-vous comment sur la croix il s'est déchargé de ses fautes ? Car il est écrit : *Commence par confesser toi-même tes fautes afin que tu sois justifié.* (Is. XLIII, 26.) Personne ne l'a forcé, personne ne lui a fait violence, mais il s'est fait connaître volontairement en disant : *Nous du moins nous sommes punis justement, puisque nous souffrons la peine que nos crimes ont méritée ; mais lui n'a fait aucun mal* (Luc, XXIII, 41, 42), et il ajoute ensuite : *Souvenez-vous de moi, Seigneur, dans votre royaume.* Il n'a pas osé dire : *Souvenez-vous de moi dans votre royaume* avant d'avoir déposé par la confession, le fardeau de ses péchés. Comprenez-vous maintenant le prix de la confession ? Le larron se confessa et il ouvrit le ciel ; il se confessa et il acquit une telle confiance qu'ayant à peine cessé d'être voleur il demanda le ciel. De quels biens la croix n'a-t-elle pas été pour nous la source ? Vous prétendez à un royaume, mais qu'est-ce qui l'indique ? Des clous, une croix, voilà ce qui nous apparaît ; mais cette croix est désormais un signe de royauté. J'appelle Jésus-Christ roi, parce que je le vois crucifié : car c'est le propre d'un roi de mourir pour ses sujets. Lui-même a dit : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis* (Jean, X, 11), donc aussi le bon roi donne sa vie pour ses sujets. Et parce qu'il a donné sa vie, je l'appelle roi. *Souvenez-vous de moi, Seigneur, dans votre royaume.*

4. Voyez-vous comment la croix est le symbole de la royauté? En voulez-vous d'autres preuves? Le Sauveur ne la laissa pas sur la terre, mais il l'emporta avec lui et la plaça dans le ciel. D'où tirons-nous cette conclusion? De ce qu'il viendra avec elle dans son second et glorieux avènement pour nous apprendre combien la croix est honorable. C'est pourquoi il l'a appelée du nom de gloire. Mais voyons comment il viendra avec la croix, car il est nécessaire de vous l'expliquer. *Si on vous dit : Voici le Christ dans le lieu le plus retiré de la maison, le voilà dans le désert, n'y allez pas* (Matth. XXIV, 26), parlant ainsi de son second et glorieux avènement à cause des faux christs et des faux prophètes, à cause de l'antechrist, de peur qu'on ne se laisse séduire par lui. Comme l'antechrist doit venir avant le Christ, il ne faut pas qu'en cherchant le pasteur on tombe sur le loup, voilà pourquoi on vous donne un signe de l'arrivée du pasteur. De ce que le premier avènement fut secret, il ne voulait pas nous laisser conclure qu'il en serait de même du second, c'est pourquoi il nous a donné ce signe. Ce fut avec raison que le premier avènement fut caché, car il s'agissait de rechercher ce qui avait péri : dans le second il n'y a rien de semblable. Comment, je vous prie? *Comme la foudre part de l'Orient et apparaît en Occident, ainsi en sera-t-il de l'arrivée du Fils de l'homme.* Sur-le-champ il apparaîtra aux yeux de tous et personne n'aura besoin de demander si le Christ est ici ou là? Quand la foudre brille il n'est pas nécessaire de s'informer si c'est bien elle, ainsi à l'arrivée du Christ il ne sera pas besoin de demander s'il est venu. Mais ce que nous voulons savoir, c'est si le Christ viendra avec sa croix, car nous n'avons pas oublié ce que nous avons promis de vous démontrer. Ecoutez donc ce qui suit : *Alors*, dit-il, *alors*, quand cela? *Lorsque le Fils de l'homme viendra, le soleil s'obscurcira et la lune ne donnera plus sa clarté.* Il y aura en effet une telle abondance de lumière que les étoiles les plus brillantes seront obscurcies. *Alors les étoiles tomberont, alors l'étendard du Fils de l'homme apparaîtra dans le ciel.* Quelle vertu de l'étendard de la croix ! Le soleil sera obscurci et la lune ne paraîtra plus, mais la croix apparaît et brille pour nous apprendre qu'elle est plus éclatante que le soleil et que la lune. Et de même qu'à l'entrée d'un roi dans une ville, ses soldats marchent en avant portant sur leurs épaules ses étendards, pour annoncer qu'il s'avance, ainsi quand le Seigneur descendra des cieux il sera précédé par la multitude des anges et des archanges, portant, eux aussi sur leurs épaules, les étendards de leur roi et nous annonçant d'avance son approche : *Alors les vertus des cieux seront ébranlées.* Il s'agit des anges ; ils seront saisis de frayeur et d'une grande crainte. Et pourquoi, je vous le demande? C'est que ce jugement sera terrible. Car toute la nature humaine doit être jugée et comparaître devant ce juge redoutable. Mais pourquoi cette crainte et cette terreur des anges, puisqu'ils ne doivent pas être jugés! Quand un juge siége à son tribunal, non-seulement les coupables, mais les soldats qui lui font cortége, malgré leur innocence, sont saisis de crainte et d'effroi en présence de la Majesté du juge ; ainsi lorsque notre nature sera jugée, les anges, malgré leur pureté, craindront à cause de l'extrême frayeur qu'inspirera le juge. Mais pourquoi la croix apparaîtra-t-elle alors? Pourquoi Notre-Seigneur viendra-t-il avec elle? — Afin que ceux qui l'ont crucifié reconnaissent leur ingratitude et leur malice, il leur fournira la preuve de leur impudence. Et si vous doutez qu'il doive en être ainsi, écoutez le prophète : *Alors les tribus de la terre pleureront en voyant leur accusateur et en reconnaissant leur péché.* Et pourquoi s'étonner qu'il vienne avec sa croix, puisqu'il doit montrer alors ses blessures : car il est écrit : *Ils verront celui qu'ils ont percé.* (Zach. XII, 10.) De même que pour vaincre l'incrédulité de son disciple, il montra à Thomas la marque des clous et ses blessures en disant : *Porte ici ta main et considère qu'un esprit n'a ni chair ni os* (Jean, XX, 27 ; Luc, XXIV, 39) ; ainsi montrera-t-il alors ses blessures et sa croix pour prouver que c'est bien lui qui a été crucifié.

5. Ce n'est pas seulement la croix, mais les paroles prononcées sur cette croix, qui nous montrent une immense bonté. En effet, crucifié, bafoué, moqué, conspué, il disait : *Père, pardonnez leur péché, car ils ne savent ce qu'ils font.* (Luc, XXIII, 34.) Et crucifié il prie pour ses bourreaux, tandis qu'on lui répond : *Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix et nous croirons en toi.* (Matth. XXVII, 40 et 42.) Mais précisément parce qu'il est Fils de Dieu, il ne descendit pas de la croix et c'est pour cela en-

core qu'il est venu afin d'être crucifié pour nous : *Descends de la croix*, lui disent-ils, *et nous croirons en toi.* — Vains prétextes d'incrédulité. Car il était beaucoup plus difficile de sortir d'un tombeau scellé par une pierre que de descendre de la croix; c'était beaucoup plus de tirer du sépulcre Lazare mort depuis quatre jours et enveloppé d'un linceul, que de descendre de la croix. — Ils disaient donc : *Si tu es le Fils de Dieu, sauve-toi toi-même;* mais il était tout entier au salut de ceux-là même qui le chargeaient d'insultes, et il disait : *Pardonnez leur péché, car ils ne savent ce qu'ils font.* (Luc, XXIII, 34.) Quoi donc? Les a-t-il absous de leur péché? Il l'aurait fait s'ils eussent voulu faire pénitence. La preuve, c'est que s'il n'eût pas pardonné leur péché, jamais Paul n'eût été apôtre. S'il n'eût pas pardonné leur péché, on n'en aurait pas vu et trois mille, et cinq mille et plusieurs milliers d'autres venir à la foi. Au sujet de ces milliers de Juifs qui ont cru, écoutez ce que les autres apôtres disent à Paul : *Vous voyez, frère, combien de milliers de Juifs ont cru.* (Act. XXI, 20.)

Imitons donc le Seigneur et prions pour nos ennemis. Je reviens à la même recommandation et c'est le cinquième jour que je vous entretiens du même sujet, non que je veuille vous accuser de désobéissance, Dieu m'en garde! mais dans l'espérance que vous vous rendrez à mes avis. S'il y en a parmi vous qui soient durs, colères, rancuniers au point de n'avoir pas tenu compte jusqu'ici de ce que nous avons dit de la prière pour nos ennemis, nous espérons que, touchés du nombre de jours que nous avons employés à ce sujet, ils déposeront leurs inimitiés et leurs haines. Imitez le Seigneur. Il a été crucifié et il a invoqué son Père pour ceux qui le crucifiaient. Mais, direz-vous, comment puis-je imiter le Seigneur? Vous le pouvez, si vous voulez, car si la chose était au-dessus de vos forces il ne vous aurait pas dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* (Matth. XI, 29.) Si la chose était au-dessus de vos forces, saint Paul ne vous crierait pas : *Soyez mes imitateurs, comme je suis celui du Christ.* (I Cor. XI, 1.) Si vous ne voulez pas imiter le Seigneur, imitez au moins votre semblable, l'apôtre saint Etienne; car il a imité le Seigneur celui-là! Et de même que le Christ au milieu de ses bourreaux, oubliant la croix, oubliant ses propres intérêts, priait son Père pour ceux qui le crucifiaient; ainsi le serviteur, entouré de ceux qui le lapidaient, attaqué de toutes parts, exposé aux pierres sans songer à la douleur dont il était accablé, disait : *Seigneur, ne leur imputez pas ce péché.* (Act. VII, 59.) Voyez-vous comment parle le Maître? comment prie le serviteur? Le premier dit : *Père, pardonnez leur péché, car ils ne savent ce qu'ils font.* (Luc, XXIII, 34.) Le second, de son côté : *Ne leur imputez point ce péché.* — Et pour nous convaincre de l'ardeur avec laquelle il prie, il n'est pas debout, quoique accablé de pierres, mais il se tient à genoux, avec componction et une grande compassion. Faut-il vous montrer un autre de vos frères souffrant des tourments encore bien plus graves que celui-là? Ecoutez Paul : *Trois fois j'ai été battu de verges par les Juifs, j'ai été lapidé une fois, j'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer.* (II Cor. XI, 24, 25.) Et ensuite : *Je souhaitais*, continue-t-il, *d'être anathème pour mes frères, mes parents selon la chair.* (Rom. IX, 3.) Mais laissons le Nouveau Testament, et passons à l'Ancien. Les exemples qu'il nous fournit sont d'autant plus admirables qu'il n'y était pas ordonné d'aimer ses ennemis, mais qu'il était permis d'appliquer la maxime : *Œil pour œil, dent pour dent* (Exod. XXI, 24, 25), et ainsi de rendre le mal pour le mal. Nous y trouvons néanmoins une perfection qui égale celle des apôtres. Ecoutez Moïse si souvent lapidé et méprisé par les Juifs : *Si vous leur pardonnez leur faute, faites-moi miséricorde, mais si vous ne leur pardonnez pas, effacez-moi de votre livre que vous avez écrit.* (Ex. XXXII, 31, 32.) Voyez-vous comment ces justes préfèrent le salut des autres à leur propre salut. Ils n'ont pas péché et ils veulent partager le châtiment de leurs frères, parce que, disent-ils, le malheur des autres ne leur permet pas de jouir de leur prospérité. Ces exemples devraient suffire, mais afin que le grand nombre nous force à nous corriger, j'en produirai un autre qui est dans le même sens. David, cet homme heureux et bon, avait été abandonné par son armée, qui, sous la conduite de son fils Absalon, cherchait à le faire mourir. Le Seigneur, irrité de cet acte de révolte (qu'importe un autre motif?) envoie son ange armé d'un glaive vengeur pour infliger un châtiment céleste, et alors quand David voit ce malheureux succomber, il s'écrie : *C'est moi le pasteur qui ai péché, c'est moi qui suis le coupable. Que votre main,*

je vous en prie, se tourne contre moi et contre la maison de mon père. (II Rois, XXIV, 17.)

Voyez-vous ces actes de vertu de l'Ancien Testament si semblables à ceux du Nouveau? Vous faut-il un dernier exemple du même genre? Je ne serai pas embarrassé pour le trouver. Ce sera Samuel, ce prophète accablé d'outrages par les Juifs, haï, méprisé, au point que Dieu lui-même disait pour le consoler : *Ce n'est pas toi, mais moi-même qu'ils ont méprisé.* (I Rois, VIII, 7.) Que disait-il au milieu de ces mépris, de ces haines et de ces outrages? *Dieu me préserve de commettre la faute de ne plus prier pour vous le Seigneur.* (I Rois, XII, 23.) Il regardait comme un péché de ne pas prier pour ses ennemis : *Dieu me garde de faire la faute de ne plus prier pour vous.* Le Christ dit : *Père, pardonnez leur péché, car ils ne savent ce qu'ils font* (Luc, XXIII, 34) ; Etienne : *Seigneur ne leur imputez point ce péché* (Act. VII, 59) ; Paul : *Je souhaitais d'être anathème pour mes frères, mes parents selon la chair* (Rom. IX, 3) ; Moïse : *Si vous leur pardonnez leur faute, faites-moi miséricorde, sinon effacez-moi du livre que vous avez écrit* (Ex. XXXII, 31, 33) ; David : *Que votre main s'appesantisse sur moi et sur la maison de mon père* (I Rois, XXIV, 17) ; Samuel : *Dieu me garde de faire la faute de ne plus prier pour vous* (I Rois, XII, 23.)

Quel pardon pourrons-nous donc espérer, si, après que le Seigneur et ses serviteurs, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, nous exhortent à prier pour nos ennemis, nous prions au contraire contre nos ennemis. N'agissons pas ainsi, mes Frères, je vous en conjure, car plus les exemples sont nombreux, plus nous serons punis si nous ne les suivons pas. Il est plus avantageux de prier pour ses ennemis que pour ses amis, car dans le second cas il y a moins à gagner que dans le premier : *En effet, si vous chérissez seulement ceux qui vous aiment, vous ne faites rien de bien grand, car les publicains en font autant* (Matth. V, 46.) Donc, si nous prions pour nos amis seulement, nous ne sommes pas encore au-dessus des païens et des publicains. Mais lorsque nous aimons nos ennemis, nous devenons, autant que notre nature nous le permet, semblables à Dieu : *Qui fait luire son soleil sur les méchants et sur les bons, et qui répand sa rosée sur le champ du coupable comme sur celui du juste.* (Matth. V, 45.) Soyons donc semblables au Père, car il nous dit lui-même *d'être parfaits comme notre Père qui est dans les cieux,* afin que nous méritions d'acquérir le royaume des cieux, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Dieu et Sauveur, Jésus-Christ à qui gloire et empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. l'abbé GAGEY, curé de Millery.

HOMÉLIES SUR LA CROIX ET LE BON LARRON [1].

DEUXIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

Dans cette homélie, l'orateur, après avoir détaillé rapidement tous les bienfaits de la croix, et montré pourquoi Jésus-Christ, victime de la nouvelle alliance, a été immolé hors des murs de Jérusalem, parle du bon larron, dont il exalte le mérite en commentant toutes ses paroles, et dont il vante la confession généreuse pour motiver le prix glorieux dont Jésus-Christ la paye. — Il prouve que Jésus-Christ, dans les derniers jours, paraîtra avec sa croix; il exhorte, en finissant, les fidèles à pardonner à leurs ennemis; il les y exhorte par l'exemple du Sauveur, et par celui de plusieurs saints tant de l'ancien que du Nouveau Testament. Cette homélie a dû être prononcée le vendredi saint même, le lendemain de celle sur la trahison de Judas.

1. Nous célébrons dans ce jour une fête solennelle, mes très-chers frères, dans ce jour où Notre-Seigneur est mort, attaché à la croix. Et ne soyez pas étonnés que nous nous réjouissions d'un événement qui semble aussi triste; les choses spirituelles sont toujours en contradiction avec nos idées charnelles. Pour vous convaincre de ce que je dis, la croix, qui auparavant était un titre de condamnation et de supplice, est devenue un objet précieux et désirable. La croix, qui auparavant était un sujet de honte et d'opprobre, est devenue une source de gloire et d'honneur. Jésus-Christ lui-même nous apprend que la croix est un titre de gloire : *Mon Père*, dit-il, *glorifiez-moi, comme j'étais glorifié dans votre sein avant que le monde existât.* (Jean, XVII, 5.) Il appelle la croix un titre de gloire. La croix est le principe de notre salut, la source d'une infinité de biens. Par elle, nous sommes admis au nombre des enfants, nous qui auparavant étions rejetés et avilis. Par elle, nous ne sommes plus livrés à l'erreur, mais nous connaissons la vérité. Par elle, nous qui adorions le bois et la pierre, nous reconnaissons le Maître et le Créateur du monde. Par elle, nous qui étions esclaves du péché, nous sommes élevés à la liberté de la justice. Par elle, la terre désormais est devenue le ciel. La croix nous a affranchis de nos erreurs, elle nous a conduits à la vérité, elle a réconcilié l'homme avec Dieu, elle nous a arrachés de l'abîme du vice pour nous porter au comble de la vertu. Elle a détruit les ruses du serpent antique, et nous a ramenés de l'égarement où il nous avait jetés. Par elle, les temples ne sont plus remplis de la fumée et de l'odeur des victimes : on n'y voit plus couler le sang des animaux; mais partout domine un culte spirituel, partout retentissent des hymnes et des prières. Grâce à la croix, les démons sont mis en fuite. Grâce à la croix, la nature humaine le dispute à la condition angélique. Grâce à la croix, la virginité habite sur la terre; car depuis qu'un Dieu né d'une vierge a paru dans le monde, l'homme a connu la pratique de cette vertu. Nous étions assis dans les ténèbres, la croix nous a éclairés; nous étions ennemis, elle nous a réconciliés; nous étions éloignés de Dieu, elle nous en a rapprochés; nous avions encouru sa haine, elle nous a rendu son amour; nous étions étrangers, elle nous a faits citoyens du ciel. Elle a fait cesser pour nous la guerre, et nous a assuré la paix. Par elle, nous

[1] Traduction de l'abbé Auger, revue.

ne craignons plus les traits enflammés du démon, parce que nous avons trouvé la source de la vie. Par elle, nous ne gémissons plus dans une triste viduité, parce que nous avons recouvré l'Epoux. Par elle, nous n'appréhendons plus le loup cruel, parce que nous avons connu le bon Pasteur : *Je suis*, dit Jésus-Christ, *le bon Pasteur*. (Jean, x, 11.) Par elle, nous ne redoutons plus le tyran, parce que nous sommes accourus au Prince légitime. Vous voyez de quels biens la croix est pour nous le principe. C'est donc avec raison que nous célébrons ce jour comme un jour de fête. Et c'est à quoi nous exhorte l'apôtre saint Paul. *Célébrons la fête*, dit-il, *non avec l'ancien levain, avec le levain de la perversité et de la malice, mais dans les azymes de la sincérité et de la vérité*. (I Cor. v, 8.) Et pourquoi, bienheureux Paul, nous exhortez-vous à nous réjouir comme dans un jour de fête. Dites-nous-en la raison. C'est que le Fils de Dieu, notre pâque, a été immolé pour nous. Vous voyez une fête véritable dans le mystère de la croix : vous comprenez pourquoi l'Apôtre nous exhorte à en célébrer la fête. Jésus-Christ a été immolé sur la croix ; or, partout où il y a sacrifice, il y a rémission des péchés, il y a réconciliation avec le Seigneur, il y a fête et allégresse.

Jésus-Christ, notre pâque, dit l'Apôtre, *a été immolé pour nous*. (I Cor. v, 7.) Et où a-t-il été immolé ? sur la croix. L'autel est extraordinaire et nouveau, parce que le sacrifice n'est pas ordinaire, et ne ressemble pas aux autres. Jésus-Christ était en même temps la victime et le prêtre ; la victime selon la chair, le prêtre selon l'esprit. Il offrait en même temps, et il était offert. Ecoutez encore saint Paul qui dit : *Tout pontife, pris parmi les hommes, intercède pour les hommes auprès de Dieu : il faut donc nécessairement qu'il ait de quoi lui offrir*. (Héb. v, 3 ; viii, 3.) Ici Jésus-Christ s'offre lui-même. *Jésus-Christ*, dit ailleurs le même apôtre, *a été offert une fois pour expier le péché de plusieurs*. (Héb. ix, 28.) Il dit donc qu'il a été offert, après avoir dit qu'il s'est offert lui-même. Vous avez vu comment Jésus-Christ était en même temps prêtre et victime, et que la croix était l'autel.

Mais il est nécessaire d'examiner pourquoi le sacrifice n'est pas offert dans un temple (je dis dans le temple des Juifs), mais hors de la ville, hors des murs. Jésus-Christ a été crucifié hors de la ville comme un scélérat condamné au supplice, afin que cette parole du prophète fût accomplie : *Il a été confondu avec les scélérats*. (Is. liii, 12.) Pourquoi donc a-t-il été crucifié hors de la ville, dans un lieu élevé, et non dans un lieu enfermé ? Cela ne s'est pas fait non plus sans cause ; c'était afin de purifier la nature de l'air. Voilà pourquoi, dis-je, il est mort dans un lieu élevé, et non dans un lieu enfermé. Il est mort à la face du ciel, afin que tout le ciel fût purifié, la victime étant immolée dans un lieu élevé. Le ciel a donc été purifié ; la terre l'a été aussi, puisque le sang du Sauveur a coulé de son côté sur la terre, et l'a purifiée de toutes ses souillures. Telle est donc la raison pour laquelle le sacrifice n'a pas été offert dans un lieu enfermé. Et pourquoi n'a-t-il pas été offert dans le temple même des Juifs ? Cela ne s'est pas fait encore sans une raison particulière : c'est afin que les Juifs ne prétendissent pas s'approprier le sacrifice. Il a été offert hors de la ville, hors des murs, afin qu'on ne crût pas qu'il fût propre à cette seule nation, afin que l'on sût qu'il était universel, afin que l'on sût que l'oblation était faite pour toute la terre, pour sanctifier toute la nature humaine. Dieu a ordonné aux Juifs de choisir dans toute la terre un lieu unique où on lui offrît des sacrifices, où on lui adressât des prières, parce que toute la terre alors était souillée par la fumée, par l'odeur, par le sang des victimes offertes aux idoles, et par les autres abominations des gentils. Voilà pourquoi il leur a marqué un lieu unique. Mais Jésus-Christ étant venu dans le monde, et ayant subi la mort hors de la ville, a purifié toute la terre, a rendu tous les lieux propres aux prières. Voulez-vous apprendre comment toute la terre est devenue désormais un temple, comment tous les lieux ont été rendus propres aux prières ? écoutez encore le bienheureux Paul, qui dit : *Elevant en tout lieu des mains pures, sans écouter la passion ni de faux raisonnements*. (I Tim. ii, 8.) Vous voyez comment Jésus-Christ a purifié le monde ; vous voyez comment nous pouvons en tout lieu élever des mains pures. Oui, toute la terre est désormais devenue sainte, et même plus sainte que ce que les Juifs avaient de plus saint. Comment cela ? C'est que dans le temple des Juifs on n'immolait que les animaux déraisonnables, au lieu qu'ici une victime douée d'une raison supérieure a été immolée. Or, autant ce qui est doué de raison l'emporte sur ce qui en est

dépourvu, autant toute la terre a été plus sanctifiée que le temple des Juifs. C'est donc bien véritablement que le mystère de la croix est une fête.

2. Voulez-vous connaître un autre bienfait de la croix, bienfait insigne qui surpasse toutes les idées des hommes? Elle a ouvert aujourd'hui le ciel qui était fermé en y introduisant aujourd'hui un brigand. Ouvrir le ciel, y introduire un brigand, tels sont les deux miracles qu'elle opère. Elle a rendu à un brigand la céleste patrie, dont il s'était exclu par ses crimes, elle l'a introduit dans la cité d'où il tirait son origine : *Vous serez,* lui dit Jésus, *vous serez aujourd'hui avec moi dans le ciel.* (Luc, XXIII, 43.) Quoi donc? vous êtes crucifié, vous êtes cloué sur une croix, et vous promettez le ciel! comment pouvez-vous accorder cette faveur précieuse? *Jésus-Christ*, dit saint Paul, *est mort par un effet de la faiblesse humaine.* Ecoutons ce qui suit : *Mais il vit*, ajoute le même apôtre, *par un prodige de la puissance divine.* (II Cor. XIII, 4.) *Ma puissance,* dit-il encore ailleurs, *se signale dans la faiblesse.* (II Cor. XII, 9.) Si je promets maintenant sur la croix, c'est afin que vous connaissiez ma puissance par la croix. Comme par elle-même la croix est quelque chose de triste, afin que vous ne rougissiez pas en faisant attention à la nature de la croix, mais que vous soyez satisfaits et joyeux en considérant la puissance du Crucifié; voilà pourquoi Jésus-Christ montre toute sa force sur la croix. Non, ce n'est pas en ressuscitant les morts, en commandant à la mer, en menaçant les démons, mais crucifié, cloué, méprisé, injurié, outragé, bafoué, qu'il a pu fléchir et attirer à lui le cœur pervers d'un brigand. Voyez comme sa puissance éclate de toute part. Il a ébranlé les créatures inanimées; il a brisé les pierres, et le cœur d'un brigand, plus dur que la pierre; il l'a amolli, il l'a rendu plus souple que la cire : *Vous serez aujourd'hui avec moi dans le ciel.* Quoi donc! les chérubins armés d'une épée flamboyante gardent la porte du ciel, et vous promettez à un brigand de l'y faire entrer! Oui, sans doute, parce que je suis le maître des chérubins; que j'ai en mon pouvoir l'enfer et ses feux, la vie et la mort. Jésus-Christ dit donc : *Vous serez aujourd'hui avec moi dans le ciel.* Dès que les anges et les archanges verront leur Seigneur, ils se retireront aussitôt et se rangeront par respect. Un prince qui fait son entrée dans une ville, ne placerait jamais auprès de lui sur son char un brigand ni aucun de ses serviteurs. C'est ce que fait néanmoins le Fils de Dieu plein de bonté. En retournant dans sa patrie sainte, il y fait entrer avec lui un brigand, sans prétendre, oui, sans prétendre déshonorer le ciel, mais l'honorant davantage par cela même, puisque la gloire du ciel est d'avoir un maître assez puissant et assez bon pour avoir pu rendre un brigand digne du bonheur céleste. Ainsi lorsqu'il appelait au royaume des cieux les publicains et les courtisanes, loin de le déshonorer par là, il l'honorait surtout, en faisant voir que le Maître du royaume des cieux est capable de sanctifier les courtisanes et les publicains, de les rendre dignes des honneurs et des récompenses suprêmes. Comme donc nous admirons un médecin, lorsque nous le voyons guérir de leurs maux et rappeler à une santé parfaite des hommes affligés de maladies incurables : de même, mes très-chers frères, admirez Jésus-Christ, soyez frappés de sa puissance, parce que, trouvant des hommes affligés de maladies spirituelles, de maladies supérieures à tous les remèdes, il a pu les guérir de leurs vices, il a pu les rendre dignes de son royaume, quoiqu'ils fussent parvenus au comble de la perversité. *Vous serez aujourd'hui avec moi dans le ciel.* Honneur insigne, comble infini de bonté, excès inoui de miséricorde; car entrer dans le ciel avec le souverain Maître du ciel, est un plus grand honneur que d'y entrer simplement.

Qu'est-il donc arrivé, me direz-vous? et qu'est-ce que le brigand de l'Evangile a fait de si extraordinaire pour passer de dessus la croix dans le ciel? Je vais vous le dire en peu de mots, et vous faire comprendre toute sa vertu. Lorsque le chef des disciples, Pierre, le niait chez le grand prêtre, lui le confessait étant sur la croix. Ce n'est pas, non ce n'est pas pour injurier Pierre que je le dis, mais je veux montrer quel fut le courage et la sagesse peu commune du brigand crucifié. Tandis que Pierre ne pouvait soutenir les menaces d'une simple servante, lui qui voyait tout un peuple furieux environner la croix de Jésus, l'outrager par des défis insolents, ne considéra point les insultes faites au divin compagnon de son supplice; mais, rompant tous les voiles avec les yeux de la foi, passant par-dessus toutes les marques extérieures de faiblesse et d'humiliation, il reconnut le Maître des cieux, et pro-

nonça ces paroles précises qui le proclamaient digne du ciel : *Souvenez-vous de moi dans votre royaume.* (Luc, XXIII, 42.) Ne passons point légèrement sur ces paroles, et ne rougissons point de prendre pour maître un brigand que Notre-Seigneur n'a point rougi de faire entrer le premier dans le ciel. Ne rougissons point de prendre pour maître un homme qui a été jugé digne de jouir du bonheur céleste avant tous les autres humains. Pesons toutes ses paroles, afin de connaître aussi par là la vertu de la croix.

Jésus-Christ n'avait pas dit à ce brigand, ainsi qu'à Pierre et à André : *Venez, et je vous ferai pêcheurs d'hommes.* (Matth. IV, 19.) Il ne lui avait pas dit, ainsi qu'aux douze apôtres : *Vous serez assis sur douze trônes pour juger les douze tribus d'Israël.* (Matth. XIX, 28.) Il ne lui avait pas adressé un seul mot. Le brigand n'avait pas vu les prodiges qu'il avait opérés, les morts ressuscités, les démons chassés, la mer obéissant à ses ordres ; il ne l'avait pas entendu raisonner sur le royaume des cieux. Comment donc avait-il appris ce nom de royaume ? Connaissons sa rare intelligence. Un des deux brigands, dit l'Evangile, accablait Jésus-Christ d'injures ; car il y avait un autre brigand crucifié avec lui, afin que l'on vît s'accomplir cette parole du Prophète : *Il a été confondu avec les scélérats.* (Isai. LIII, 12.) Les Juifs ingrats et insensés cherchaient tous les moyens d'obscurcir sa gloire, d'avilir sa puissance ; mais la vérité perçait malgré eux, et tous leurs efforts pour l'étouffer ne faisaient que la montrer dans un plus grand éclat. Jésus-Christ était donc accablé d'injures par un des deux brigands, et même par tous les deux, suivant le témoignage d'un des évangélistes (Marc, XV, 32) ; ce qui est vrai, et ce qui manifeste surtout la vertu du brigand dont nous parlons ; car il est probable que lui-même injuriait d'abord Jésus-Christ, mais qu'il ne tarda pas à changer de langage. Un des deux brigands accablait Jésus-Christ d'injures, dit l'Evangile. Vous voyez brigand et brigand : tous deux sur la croix, tous deux expiant les crimes d'une vie perverse ; mais n'éprouvant pas tous deux le même sort, puisque l'un a obtenu le royaume des cieux, et que l'autre a été précipité dans les enfers. Ainsi nous avons vu hier disciple et disciples. L'un se préparait à trahir son Maître, les autres se disposaient à le servir. L'un disait aux pharisiens : *Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ?* Les autres approchant de Jésus, lui disaient : *Où voulez-vous que nous vous préparions la pâque?* (Matth. XXVI, 15 et 17.) De même ici l'on voit brigand et brigand : l'un accablait Jésus d'injures, l'autre fermait la bouche à celui qui l'injuriait ; l'un blasphémait contre lui, l'autre lui reprochait ses blasphèmes, et cela quoiqu'il vît Jésus condamné, crucifié, quoiqu'il vît le peuple l'attaquer par ses railleries outrageantes. Mais rien ne put l'ébranler, rien ne put changer ses sentiments, ni l'empêcher de faire à son compagnon de vifs reproches, et de lui dire : *Est-ce que vous ne craignez pas Dieu?* (Luc, XXIII, 40.)

3. Vous voyez la sainte liberté d'un brigand, vous voyez comment sur la croix, fidèle, pour ainsi dire, à son métier de brigand, il emporte de force par sa confession et ravit le royaume céleste. *Est-ce que vous ne craignez pas Dieu?* dit-il. Vous voyez sa liberté sur la croix, vous voyez sa sagesse, vous voyez sa modération. Toujours maître de lui-même, jouissant de toute sa raison, quoique percé de clous, quoiqu'essuyant au milieu de son supplice les douleurs les plus affreuses, ne mérite-t-il pas d'être admiré pour ses sentiments magnanimes? Quant à moi, je ne le trouve pas seulement admirable, mais je le trouve bienheureux. Insensible à ses propres douleurs, et s'oubliant lui-même, il s'occupait d'un autre, il cherchait à le détromper, à lui donner des leçons même sur la croix. *Est-ce que vous ne craignez pas Dieu ?* lui disait-il. Il semblait lui dire : Ne faites pas attention au tribunal des hommes, ne jugez point par ce que vous voyez, ne considérez point seulement ce qui se passe sous vos yeux. Il est un autre juge invisible, dont le tribunal suprême est inaccessible à la corruption et à la séduction. Ne pensez donc pas qu'il a été condamné par les hommes, mais songez aux jugements de Dieu qui sont bien différents. Ici-bas, dans les tribunaux humains, les innocents sont souvent condamnés, tandis que les coupables sont absous ; les justes subissent la peine, tandis que les injustes y échappent. La plupart des hommes jugent mal ou par mauvaise volonté ou malgré eux. Ils trahissent la vérité et condamnent l'innocence, ou parce qu'on les trompe et qu'ils ignorent la justice, ou parce que, corrompus par argent, ils agissent contre leurs propres lumières. Mais il n'en est pas ainsi de Dieu : C'est un juste juge, et ses jugements sont aussi purs, aussi

brillants que le soleil. Jamais obscurcis par les ténèbres, ils ne se cachent pas dans l'obscurité, et ne s'écartent pas de la voie droite. Afin donc que son compagnon ne pût pas lui dire : Il a été condamné par les hommes, pourquoi le défendez-vous ? il le rappelle aux jugements de Dieu, à ce tribunal redoutable et incorruptible, à ce juge que rien ne peut tromper et séduire ; il le fait souvenir des arrêts formidables que ce Juge prononce. Regardez en haut, lui dit-il; et vous ne condamnerez pas Celui que le ciel absout, et, sans vous arrêter aux jugements humains, vous n'approuverez, vous n'adopterez que les jugements célestes. *Est-ce que vous ne craignez pas Dieu ?* lui dit-il. Vous voyez la sagesse du brigand, vous voyez son intelligence, vous voyez : il instruit son compagnon, et comme de dessus la croix où son corps est attaché, son esprit s'envole dans le ciel. Oui, il remplit déjà la loi apostolique; peu occupé de lui-même, il ne s'étudie et ne travaille qu'à tirer son frère de l'erreur et à le ramener à la vérité. Après lui avoir dit : *Est-ce que vous ne craignez pas Dieu ?* il ajoute: *Nous subissons la même sentence.* Considérez combien cet aveu est parfait. Qu'est-ce à dire : *Nous subissons la même sentence ?* c'est-à-dire: nous sommes condamnés à la même peine, puisque nous sommes également sur la croix. Les reproches injurieux que vous lui faites tombent donc sur vous plus que sur lui. Et comme un pécheur qui condamne son semblable, se condamne plutôt lui-même; ainsi reprocher à un autre la disgrâce que soi-même on éprouve, c'est se faire plutôt un reproche à soi-même. *Nous subissons*, dit-il, *la même sentence.* Il présente à son compagnon la loi apostolique, formée de ces paroles de l'Evangile : *Ne jugez pas, afin que vous ne soyez pas jugés.* (Matth. VII, 1.) *Nous subissons la même sentence.* Quoi donc, pourrais-je lui dire ! prétendez-vous par-là associer Jésus-Christ à votre état de criminel ? Non, dit-il, je corrige ces paroles par celles qui suivent : *Mais nous, nous souffrons justement, et nous portons la peine de nos crimes.* Car, de peur que ces paroles : *Nous subissons la même sentence*, ne vous fassent croire qu'il associe Jésus-Christ à leurs forfaits, il ajoute cette correction : *Mais nous*, dit-il, *nous souffrons justement, et nous portons la peine de nos crimes.* Vous voyez sur la croix un parfait aveu, vous voyez comme par des paroles le brigand expie ses attentats, vous voyez comme il accomplit cet avis du Prophète: *Confessez le premier vos iniquités, afin que vous soyez justifié.* (Is. XLIII, 26.) Personne ne l'a accusé, personne ne l'a forcé, personne ne l'a pressé, et il devient lui-même son propre accusateur. Aussi par la suite n'a-t-il trouvé aucun accusateur, parce qu'il s'est hâté de s'accuser lui-même, qu'il s'est empressé de s'avouer coupable : *Mais nous*, dit-il, *nous souffrons justement, et nous portons la peine de nos crimes ; au lieu que celui-ci n'a rien fait de mal.* Vous voyez quelle est sa grande modération. Ce n'est qu'après s'être accusé et s'être chargé lui-même, après avoir justifié le Sauveur du monde par ces paroles : *Mais nous, nous souffrons justement, au lieu que celui-ci n'a rien fait de mal ;* ce n'est qu'après cela qu'il lui a adressé avec confiance cette prière : *Souvenez-vous de moi, Seigneur, lorsque vous serez retourné dans votre royaume.* Il n'a pas osé lui dire : *Souvenez-vous de moi,* avant de s'être lavé de la souillure de ses péchés par une confession sincère, avant de s'être justifié en se condamnant lui-même, avant de s'être déchargé de ses crimes par sa propre accusation.

Vous voyez quel est le pouvoir de la confession même sur la croix. Apprenez de là, mes très-chers frères, à ne point désespérer de vous-mêmes ; ne perdez jamais de vue la bonté infinie de Dieu, et hâtez-vous de corriger vos fautes. S'il a traité avec tant de distinction un brigand sur la croix, à plus forte raison encore nous fera-t-il éprouver les effets de sa grande miséricorde, si nous voulons faire l'aveu de nos péchés. Afin donc de ressentir ces effets, ne rougissons pas de faire cet aveu. Oui, la confession a beaucoup de force et de vertu. Le brigand a confessé ses crimes, et il a trouvé le paradis ouvert; il a confessé ses crimes, et malgré ses brigandages, il a osé demander le royaume céleste; demande qu'avant cela il n'avait osé faire. Et comment, lui dirai-je, parliez-vous de royaume ? qu'avez-vous vu qui vous inspirât cette idée ? des clous, une croix, des reproches, des railleries, des injures, des outrages, voilà tout ce qui s'offre à vous. Eh bien ! dit-il, c'est la croix même qui me paraît le signe et la marque d'un royaume. C'est parce que je vois Jésus crucifié, que je l'appelle roi, puisqu'il est d'un roi de mourir pour ses sujets: *Le bon pasteur,* a-t-il dit lui-même, *donne sa vie pour ses brebis,* (Jean. X, 11.) Ainsi un bon roi donne sa vie pour ses sujets. Je l'appelle

donc roi parce qu'il a donné sa vie. *Souvenez-vous de moi, Seigneur, lorsque vous serez retourné dans votre royaume.*

4. Voulez-vous savoir comment la croix est la marque et le signe d'un royaume, combien elle est auguste et vénérable ? c'est que Jésus-Christ ne l'a point laissée sur la terre, mais qu'il l'a transportée avec lui dans le ciel. Et qu'est-ce qui le prouve ? il doit paraître avec elle dans son second avènement. Mais voyons comment il doit paraître avec elle ; écoutez Jésus-Christ lui-même, qui s'exprime ainsi : *S'ils vous disent : le Christ est retiré à l'écart, il est dans le désert, ne sortez pas.* (Matth. XXIV, 26.) Il parle de son second avènement, à cause des faux christs, des faux prophètes, de l'Antechrist, dans la crainte qu'on ne se trompe, et qu'on ne le prenne pour le Christ. Comme l'Antechrist doit paraître avant le Christ, de crainte qu'en cherchant le pasteur vous ne rencontriez le loup, je vous donne les marques certaines de l'avènement du Pasteur ; car, si son premier avènement a été sans éclat, ne croyez pas que le second sera de même. Son premier avènement a dû être obscur, parce qu'il venait chercher ce qui était perdu ; mais il n'en sera pas de même du second. Dites-nous donc, apprenez-nous comment Jésus-Christ paraîtra. *Comme l'éclair*, dit l'Evangile, *brille depuis l'orient jusqu'à l'occident, il en sera de même de l'avènement du Fils de l'Homme.* Il paraîtra en même temps aux yeux de toute la terre, sans qu'il soit besoin de demander s'il est venu. Et comme il n'est pas besoin que l'on examine si l'éclair a paru lorsqu'il se montre, ainsi nous n'aurons pas besoin d'examiner si le Christ s'est montré, lorsqu'il se montrera réellement. Mais nous n'avons pas dit encore ce que nous voulons apprendre, s'il viendra avec sa croix. Ecoutez-le donc s'expliquer lui-même, en termes clairs et formels. *Alors*, dit-il, c'est-à-dire lorsque je viendrai, *le soleil sera obscurci, la lune ne donnera pas sa lumière ;* car la lumière sera tellement répandue partout, que les astres les plus brillants seront éclipsés. *Les étoiles*, dit l'Evangile, *tomberont, et alors on verra paraître dans le ciel le signe du Fils de l'Homme.* Vous voyez quelle est l'excellence de ce signe, quel est son éclat et sa splendeur. Le soleil est obscurci, la lune est sans lumière, les étoiles tombent, lui seul paraît, afin que vous appreniez qu'il est plus brillant que la lune, et plus éclatant que le soleil. Lorsqu'un roi fait son entrée, il est précédé d'une troupe de soldats qui portent devant lui des étendards, et qui annoncent l'entrée du prince. Ainsi, lorsque le Maître de l'univers descendra des cieux, il sera précédé d'une troupe d'anges et d'archanges, qui porteront devant lui l'étendard de la croix, et qui annonceront l'arrivée du Roi suprême. *Alors*, dit l'Evangile, *les puissances des cieux seront ébranlées ;* il parle des anges, des archanges, de toutes les puissances invisibles, qui seront dans le tremblement, dans la crainte et dans la frayeur. Et pourquoi ces puissances seront-elles dans la frayeur ? c'est, sans doute, qu'alors s'ouvrira ce tribunal redoutable devant lequel paraîtront tous les mortels pour être jugés et rendre compte de leurs œuvres. Pourquoi donc les anges trembleront-ils alors ? pourquoi ces puissances spirituelles seront-elles dans la crainte, puisque ce ne sont pas elles qui doivent être jugées ? Lorsqu'assis sur son trône, un juge condamne les coupables, non-seulement les coupables, ceux mêmes qui assistent au jugement, qui n'ont à se reprocher aucun crime, sont tremblants, sont effrayés par la présence du juge : de même, lorsque le genre humain sera jugé et rendra compte de ses fautes, les anges qui n'auront rien à se reprocher, et toutes les puissances célestes, saisies de frayeur, trembleront en présence du Juge suprême. C'est une circonstance du dernier jugement, dont nous devons sentir la raison. Mais pourquoi Jésus-Christ viendra-t-il avec sa croix ? apprenez-en la cause. C'est afin que ceux qui l'ont crucifié soient convaincus de leur ingratitude par le fait même ; c'est pour cela qu'il leur montre l'objet qui dénonce et condamne leur folie. Et afin que vous sachiez que c'est pour les confondre qu'il leur présentera sa croix, écoutez encore l'Evangéliste, qui dit : *Alors paraîtra le signe du Fils de l'Homme, et toutes les tribus de la terre seront dans la consternation* en voyant leur accusateur, et en reconnaissant leurs fautes. Et pourquoi seriez-vous étonnés que Jésus-Christ vienne avec sa croix, puisqu'il viendra même avec ses plaies ? Qu'est-ce qui prouve qu'il viendra avec ses plaies ? écoutons le prophète : *Ils verront*, dit-il, *celui qu'ils ont percé.* (Zach. XII, 10.) Car, de même que lorsqu'il voulut guérir l'incrédulité de Thomas, son disciple, et lui apprendre que son maître était vraiment ressuscité, il lui montra les places des clous et les plaies mêmes,

en lui disant : *Portez ici votre doigt et votre main, et voyez qu'un esprit n'a point de chair et d'os* (Jean, xx, 27) : ainsi, dans les derniers jours, il présentera aux Juifs ses plaies et sa croix, afin de leur apprendre que c'est lui-même qu'ils ont crucifié.

La croix est donc un grand bien, c'est un objet utile et salutaire, un témoignage évident de la bonté divine.

5. Mais non-seulement la croix, les paroles mêmes que le Sauveur du monde prononce sur la croix, manifestent sa miséricorde infinie. Voici ces paroles : environné de ceux qui le crucifiaient, en butte à tous les outrages d'une multitude furieuse : *Mon Père,* disait-il, *pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* (Luc, xxiii, 34.) Vous voyez la bonté du Seigneur, c'est lorsqu'il était crucifié, qu'il priait pour ceux mêmes qui le crucifiaient. Cependant ils lui adressaient alors leurs railleries insolentes : *Si tu es le Fils de Dieu,* lui disaient-ils d'un ton moqueur, *descends de la croix.* (Matth. xxvii, 40 et 42.) Mais c'est parce qu'il était le Fils de Dieu qu'il n'est pas descendu de la croix, lui qui était venu afin d'être crucifié pour nous. *Qu'il descende de la croix,* disaient les Juifs, *afin que nous puissions croire en lui.* Entendez-vous le langage de l'endurcissement, et les prétextes de l'incrédulité ! Il a fait quelque chose de plus que de descendre de la croix, sans qu'ils aient cru en lui ; et ils disent maintenant : *Qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui.* N'était-ce pas quelque chose de plus que de descendre de la croix, de faire sortir un mort de son tombeau, dont une pierre fermait l'entrée ? n'était-ce pas quelque chose de plus que de descendre de la croix, de tirer de son sépulcre, avec le linceul dont il était enveloppé, Lazare mort depuis quatre jours ? vous entendez le langage de l'extravagance, vous voyez l'excès de la folie ! Mais écoutez avec la plus grande attention, afin de connaître la bonté infinie de Dieu, et comment Jésus se sert de leur folie même, comme d'un motif pour leur pardonner : *Mon Père,* dit-il, *pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* C'est comme s'il disait : C'est parce qu'ils sont insensés, qu'ils ignorent ce qu'ils font. Les Juifs disaient à Jésus-Christ : *Si tu es le Fils de Dieu, sauve-toi toi-même.* Et Jésus-Christ s'empressait de sauver les Juifs, qui l'accablaient de reproches, de railleries et d'injures : *Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Quoi donc ! leur a-t-il pardonné ? oui, il a pardonné à tous ceux qui ont voulu se repentir. S'il ne leur eût pas pardonné, Paul ne serait pas devenu apôtre ; s'il ne leur eût pas pardonné, trois mille, cinq mille Juifs n'auraient pas cru en lui sur-le-champ, et tant de milliers par la suite. Ecoutez ce que saint Jacques dit à saint Paul dans Jérusalem : *Vous voyez, mon frère, combien de milliers de Juifs croient en Jésus-Christ.* (Act. xxi, 20.)

Imitez donc, je vous en conjure, imitez le Seigneur, et priez pour vos ennemis. Je vous y exhortais hier, je vous y exhorte encore aujourd'hui, parce que je sens toute l'importance de cette vertu. Imitez votre Maître. Il était crucifié, et il priait pour ceux qui le crucifiaient. Et comment, direz-vous, puis-je imiter le Seigneur : vous le pouvez, si vous le voulez. Si chose n'était pas possible, il n'aurait pas dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* (Matth. ii, 29.) S'il n'était pas possible à l'homme d'imiter un Dieu, saint Paul n'aurait pas dit aux fidèles : *Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ.* (I Cor. ii, 1.) Mais si vous ne voulez pas imiter le Seigneur, imitez au moins son disciple ; je parle d'Etienne, qui, le premier, a ouvert les portes du martyre, et qui a marché sur les pas de son Maître. Le Maître, suspendu à la croix, au milieu des Juifs qui l'avaient crucifié, priait pour eux ; le disciple, au milieu des Juifs qui le lapidaient, accablé d'une grêle de pierres qu'ils faisaient pleuvoir sur lui, sans penser aux douleurs de son supplice, s'écriait : *Seigneur, ne leur imputez pas cette faute.* (Act. vii, 59.) Vous entendez les paroles que prononcent le Maître et le disciple : l'un dit : *Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ;* l'autre dit : *Seigneur, ne leur imputez pas cette faute.* Et afin que vous sachiez quel zèle animait Etienne, c'est qu'il ne priait pas froidement, avec indifférence, ni debout, mais les genoux en terre, avec l'intérêt le plus vif et la charité la plus ardente. Voulez-vous que je vous montre un autre disciple du Fils de Dieu, qui fait pour ses ennemis une prière encore plus généreuse ? écoutez le bienheureux Paul. Après avoir rapporté tout ce qu'il a souffert, après avoir dit qu'il a reçu des Juifs mille mauvais traitements (II Cor. ii, 23), qu'il a été trois fois battu de verges, une fois lapidé, qu'il a fait trois fois naufrage, après avoir détaillé toutes les persécutions qu'il éprouvait chaque jour de

leur part, il ajoute enfin : *J'ai désiré d'être séparé de Jésus-Christ, et de devenir anathème pour mes frères, pour mes parents selon la chair, qui sont Israélites.* (Rom. IX, 3 et 4.)

Voulez-vous voir encore d'autres exemples pareils, pris, non dans le Nouveau, mais dans l'Ancien Testament; car, ce qu'il y a de plus admirable, c'est que ceux à qui il n'était pas ordonné d'aimer leurs ennemis, mais de donner œil pour œil, dent pour dent, de rendre le mal pour le mal, ceux-là mêmes ont devancé la perfection évangélique? Ecoutez donc ce que dit à Dieu Moïse si souvent outragé par les Juifs : *Si vous leur pardonnez, faites-moi grâce à moi-même; sinon, effacez-moi du livre que vous avez écrit.* (Exod. XXXII, 32.) Vous voyez que tous les justes sont prêts à sacrifier leur propre salut pour le salut de leurs frères. Vous n'avez commis aucune faute, dirais-je à Moïse, et vous voulez avoir part à la punition! ah! répond-il, c'est que je ne sens pas mon bonheur lorsque je vois les autres dans le malheur. On peut encore citer un autre saint, qui fait une prière semblable; car je multiplie les exemples, afin que nous soyons excités de plus en plus à nous corriger nous-mêmes, à nous délivrer de cette maladie de l'âme si dangereuse, de ce penchant qui nous porte à souhaiter du mal à nos ennemis. Ecoutez le bienheureux David. Dieu étant irrité et ayant envoyé son ange pour punir le peuple, que dit le prince, lorsqu'il voit l'ange faire étinceler son glaive, et se disposer à porter des coups funestes ? *C'est moi qui suis le pasteur et qui ai fait le mal; ceux-ci, qui sont les brebis, qu'ont-ils fait? que votre bras s'étende sur moi et sur la maison de mon père.* (II Rois, XXIV, 17.) Vous voyez donc dans ce saint roi la vertu que je vous prêche. Voici encore un saint animé des mêmes sentiments. Le prophète Samuel avait été si fort méprisé, outragé, insulté par les Juifs, que pour le consoler Dieu lui dit : Ecoutez, mes frères, écoutez avec attention : *C'est moi*, lui dit Dieu, *et non pas vous qu'ils ont méprisé.* (I Rois, VIII, 7.) Et cet homme accablé de mépris, d'injures et d'outrages, que dit-il? *A Dieu ne plaise que je commette la faute de manquer à prier le Seigneur pour vous!* Il regardait comme une faute de ne pas prier pour ses ennemis. *A Dieu ne plaise*, dit-il, *que je commette la faute de manquer à prier pour vous.* (I Rois, XII, 23.) Vous voyez combien tous les justes, marchant sur les traces du Seigneur, se sont montrés jaloux de se signaler dans la vertu à laquelle je vous exhorte. Reprenons les paroles que nous venons de citer : *Pardonnez-leur*, dit le Fils de Dieu, *car ils ne savent ce qu'ils font. Seigneur*, s'écriait Etienne, *ne leur imputez pas cette faute. J'ai désiré*, dit saint Paul, *d'être séparé de Jésus-Christ, et de devenir anathème pour mes frères, pour mes parents selon la chair. Si vous leur pardonnez,* disait aussi Moïse, *faites-moi grâce à moi-même, sinon, effacez-moi du livre que vous avez écrit. Que votre bras*, dit David, *s'étende sur moi et sur la maison de mon Père. A Dieu ne plaise*, dit de même Samuel, *que je commette la faute de manquer à prier pour vous!*

Lors donc que tous les saints, tant du Nouveau que de l'Ancien Testament, nous excitent à prier pour nos ennemis, quel pardon obtiendrions-nous par la suite, si nous ne montrions le plus prand empressement pour pratiquer cette vertu ? Ne balançons point, mes frères; car plus nous avons d'exemples, plus nous serions sévèrement punis, si nous ne les imitions pas. Il est beaucoup plus important de prier pour ses ennemis que pour ses amis; l'un nous est plus utile que l'autre. Ecoutez Jésus-Christ qui dit : *Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel sera vore mérite? les publicains ne le font-ils pas?* (Matth. V, 46.) Lors donc que nous prions pour nos amis, nous ne sommes pas meilleurs que les publicains, mais si nous aimons nos ennemis, si nous prions pour nos ennemis, nous devenons semblables à Dieu, autant qu'il est possible à l'homme. *Soyez semblables*, dit l'Evangile, *à votre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes.* (Matth. V, 45.) Puis donc que nous avons de si grands modèles, et dans le Seigneur et dans ses disciples, soyons jaloux de nous distinguer par une vertu dont ils nous ont donné l'exemple, afin que nous soyons jugés dignes de jouir du royaume des cieux, et qu'après avoir purifié notre âme, nous puissions approcher avec confiance de la table sacrée et redoutable, et obtenir les biens qui nous sont promis, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui la gloire, l'honneur et l'empire soient au Père et à l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE SUR LA RÉSURRECTION DES MORTS [1].

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Les homélies contre les Anoméens hérétiques qui rabaissaient la gloire et la dignité du Fils unique, furent prononcées au commencement de l'année 387. Or, c'est à ces homélies que saint Chrysostome fait évidemment allusion au début de la présente homélie, lorsqu'il dit : « Nous venons de traiter des questions dogmatiques, nous vous avons entretenus de la gloire du Fils unique, nous avons fermé la bouche à ceux qui ne craignent pas de rabaisser sa dignité, et de le dire étranger à son Père . » — Il s'ensuit que l'homélie sur la résurrection des morts est de la même époque. — Elle fut prononcée avant le carême de 387. — Les discours prononcés durant ce carême se rapportent tous à la sédition d'Antioche.

Le saint docteur donne lui-même dans son exorde l'argument de ce discours.— 1° Il y traite de la résurrection des morts, dont il apporte, *passim*, plusieurs preuves. — Il soutient le dogme de la Providence. — 2° De la manière de régler sa vie selon Dieu ; des peines que doit faire braver aux chrétiens la vue des félicités éternelles. — 3° et 4° Des récompenses accordées parfois, dès cette vie, aux hommes vertueux, à saint Paul, par exemple (explication de plusieurs textes relatifs à cette vérité). — 5° De la fragilité des avantages temporels. — 6° 7° et 8° Des erreurs manichéennes qu'il réfute et contre lesquelles il établit que le corps humain et la nature humaine ne sont pas mauvais par eux-mêmes, et il démontre la vérité du dogme de la résurrection.

1. Ce sont les dogmes qui vous ont été, avant ce jour, proposés dans nos entretiens; c'est la gloire du Fils unique de Dieu, qui a fermé la bouche à ses détracteurs, à ceux qui le disent d'une autre nature que le Père de qui il est engendré: aujourd'hui, c'est à la morale que je veux donner la préférence; les pensées sur la vie pratique, les règles de conduite, rempliront ce discours destiné à vous exhorter; ou plutôt, ce discours ne sera pas seulement moral, mais dogmatique aussi, car je m'apprête à approfondir la résurrection considérée dans son sujet même; sujet varié, riche en réflexions qui dirigent notre foi, qui font régner l'harmonie dans notre manière de vivre, qui mettent la divine Providence au-dessus de toute accusation. Remarquez ici deux contraires : l'incrédulité en ce qui touche la résurrection, c'est le trouble dans notre vie, c'est notre vie livrée à des maux sans nombre, c'est un complet bouleversement; la foi à la résurrection rassemble, concilie les raisons de croire à la Providence, nous remplit d'ardeur pour la vertu, d'horreur pour le vice, fait régner en toutes choses la sérénité, la paix. Celui qui ne croit pas ressusciter un jour, celui qui n'admet pas avoir un jour de comptes à rendre de ses actions d'ici-bas, celui qui estime que tout ce qui est de nous est renfermé dans les limites de la vie présente, que par delà il n'y a plus rien, celui-là ne se souciera pas de la vertu; à quoi bon, s'il ne peut attendre aucune récompense de ses efforts et de ses fatigues? il ne s'abstiendra pas de mal faire, puisqu'il ne s'attend à subir aucun châtiment de ses mauvaises actions; il s'abandonnera à ses désirs déréglés, à toute espèce de perversité. Mais l'homme qui croit dans son âme au jugement à venir, qui a toujours devant les yeux le redoutable tribunal, les comptes réclamés d'une voix inexorable, la sentence dont on n'appelle pas, celui-là mettra tous ses soins à la tempérance; il s'attachera à l'équité, à toutes les vertus; il voudra fuir l'immodestie, la brutalité de l'insolence, toute perversité; les accusateurs de la providence de Dieu trouveront, en cet homme-là, plus que la force nécessaire pour les réduire au silence.

Il y a des hommes qui ne peuvent supporter de voir, d'un côté, la modération, la tempérance, la justice tourmentées par la pauvreté; en proie aux outrages, aux calomnies; la vertu privée presque du nécessaire, et souvent éprou-

[1] Edition Migne, tom. II, seconde partie, p. 417.

vée, en outre, par la longueur des maladies, par toutes les souffrances du corps, et dépourvue de tout secours; d'un autre côté, des imposteurs, des êtres souillés, couverts d'infâmie, vivant au sein des richesses, dans les délices, parés de brillants vêtements, traînant des essaims de domestiques, admirés, jouissant du pouvoir, en position de tout dire à l'empereur; et, comme conséquence de ce qu'on a vu, on attaque la providence de Dieu, on dit : Qu'est devenue cette providence? qu'est-elle devenue cette justice? A l'homme tempérant, modeste, le malheur; au déréglé, au corrompu, la prospérité; celui-ci, on l'admire; l'autre, on le méprise; celui-ci coule sa vie dans les délices qui l'inondent; l'autre la traîne dans la misère, dans les maux les plus affreux. Quand de telles paroles seront prononcées, celui qui doute de la vie à venir, gardera le silence, il ne répondra pas un seul mot; mais celui qui comprend la raison de la résurrection, réfutera facilement le blasphème, il répondra à ces querelleurs moroses : Cessez d'aiguiser votre langue contre le Dieu qui vous a faits. La vie présente ne renferme pas tout ce qui nous appartient; nous nous hâtons vers une autre vie, beaucoup plus longue, disons mieux, qui n'a pas de fin : et là, sans que rien y manque, ce pauvre qui vit dans la justice, recevra la récompense de ces peines qui vous occupent, et quant à ce déréglé, cet imposteur, il subira, de cette prospérité, de ces délices qu'il ne méritait pas, le châtiment mérité. Donc, ne nous bornons pas aux choses présentes pour porter notre jugement sur la providence de Dieu; tenons compte aussi des choses à venir. Vie présente, c'est dire lutte, lieu d'exercice, stade; vie à venir, cela signifie prix, couronnes, distribution de récompenses. Comme il faut que l'athlète, dans le lieu où il s'exerce, combatte inondé de sueur, couvert de poussière, haletant, fatigué, meurtri, de même le juste ici-bas doit supporter beaucoup d'épreuves et tout endurer avec un noble courage, s'il veut recevoir les brillantes couronnes de là-haut. Mais si les jours heureux des méchants sont, pour quelques personnes, un sujet de trouble, qu'elles fassent donc, sur leur prospérité, ce raisonnement : les voleurs, les profanateurs de tombeaux, les meurtriers, les pirates, avant d'être conduits devant les juges, mènent une vie délicieuse, ils composent leur opulence des malheurs d'autrui; l'injustice les enrichit, les enivre chaque jour; mais une fois qu'ils sont frappés par la sentence des juges, ils expient tous les crimes passés; et de même, tous ces trafiquants de courtisanes, et ceux qui dressent des tables de sybarites, et ces insolents qui froncent les sourcils sur la place publique et déchirent les pauvres, quand paraîtra le Fils unique de Dieu au milieu de ses anges, quand il sera assis sur le trône devant lequel il citera la terre, on les verra tout nus, sans aucune pompe, sans personne pour les assister, pour les défendre, sans rémission, sans pitié, précipités dans les fleuves du feu éternel. Ne célèbre donc pas leur bonheur, leurs délices d'ici-bas, fais mieux, pleure le châtiment qui va venir; ne gémis pas sur le juste, ici-bas soumis à la pauvreté; fais mieux, célèbre la richesse de tous les biens, l'opulence qui va venir pour lui; enracine dans ton âme la pensée de la résurrection, afin que, si tu es vertueux, dans les tentations tu te sentes plus fort, plus alègre, par les espérances de l'avenir; si le vice te possède, tu te détaches de la perversité, tu retournes, par la crainte du châtiment à venir, à la modération et à la sagesse.

2. Voilà pourquoi Paul, à chaque instant, nous répète des paroles comme celles qu'on vous a citées en ce jour sur la résurrection; vous avez entendu sa grande voix : *Aussi nous savons que, si cette maison de terre, cette habitation, cette tente vient à être défaite, Dieu nous donne une maison, qu'aucune main n'a faite, éternelle demeure dans les cieux.* (II Cor. v, 1.) Remontons plus haut, et voyons comment il est arrivé à parler de la résurrection. Ce n'est pas sans une secrète pensée, ce n'est pas au hasard qu'il reprend cet enseignement, il y revient toujours; c'est qu'il veut en même temps montrer l'avenir et fortifier les athlètes de la piété. Maintenant, sans doute, nous sommes heureux, en pleine paix, par la grâce de Dieu; les empereurs vivent dans la piété; ceux qui commandent connaissent la vérité; peuples, cités, nations, tous, affranchis de l'erreur, adorent le Christ; mais dans ces jours d'autrefois, de la première prédication, quand les semences de la piété ne faisaient que d'être répandues, la guerre était sur un grand nombre de points à la fois, variée, compliquée. Princes, empereurs, courtisans, parents des empereurs, tous faisaient la guerre aux fidèles, et la guerre étouffait jusqu'aux sentiments de la nature. Le père souvent livrait son fils, et la mère, sa

fille, et le maître, son serviteur. Ce n'étaient pas seulement les cités, les territoires, mais souvent les familles mêmes qui étaient intérieurement déchirées, bouleversement intérieur plus affreux alors que toute guerre civile. Tous les biens au pillage, la liberté supprimée, la vie même menacée, non par les incursions, par la brutalité des barbares; ceux mêmes qui se montraient les maîtres du pouvoir, de la souveraineté, étaient, pour les peuples assujettis à leur empire, plus cruels que tous les ennemis. Et c'est ce que saint Paul attestait par ces paroles : *Vous avez soutenu de grands combats, diverses afflictions; d'une part, exposés devant tous aux injures et aux mauvais traitements; d'autre part, compagnons de ceux qui ont été ainsi tourmentés. Car vous avez compati à mon sort, quand j'étais dans les chaînes, et vous avez vu avec joie le pillage de vos biens.* (Hébr. x, 32, 34.) Et aux Galates, il dit : *Sera-ce donc en vain que vous avez tant souffert? si toutefois ce n'est qu'en vain.* (Gal. III, 4.) Et à ceux de Thessalonique, à ceux de Philippe, en général à tous ceux à qui écrit l'Apôtre, un grand nombre de paroles semblables sont adressées. Et ce qu'il y avait d'affreux, ce n'était pas seulement la guerre extérieure, en tous lieux à la fois, guerre continuelle; c'étaient surtout, au sein même des fidèles, des scandales, des querelles, des disputes, des rivalités; ce que Paul attestait ainsi : *Combats au dehors, frayeurs au dedans.* (II Cor. VII, 5.) Et cette guerre intestine était plus affreuse pour les maîtres et pour les disciples. Paul ne redoutait pas tant les machinations des ennemis, que les chutes dans l'intérieur de l'Eglise, et la violation de ses lois. A Corinthe vivait un infâme libertin, et Paul ne cessa pas, tout le temps que dura cette ignominie, de pleurer sur le malheureux, de se déchirer les entrailles, de pousser d'amers gémissements.

Une troisième cause d'épreuves n'était pas, pour les fidèles, moins féconde en affliction; c'était la nature même de la route à suivre, pleine de sueurs et de fatigues. Car elle n'était ni commode, ni facile, mais ardue, rude à gravir, demandant une âme zélée pour la sagesse, alerte, toujours vigilante. Aussi le Christ appelait-il cette voie, la voie étroite, escarpée. C'est qu'il n'était pas permis de vivre sans crainte, comme chez les Grecs, dans la honte, dans l'ivresse, dans la sensualité, dans les délices, dans la magnificence; au contraire, il fallait mettre un frein à ses désirs, maîtriser les passions désordonnées, mépriser les richesses, fouler aux pieds la gloire, s'élever au-dessus de la haine envieuse. Quel effort est nécessaire alors, c'est ce que savent les hommes chaque jour aux prises avec eux-mêmes. Car quel ennemi plus terrible, répondez-moi, qu'une passion effrénée, qui, à chaque instant, comme un chien que la rage possède, s'élance sur nous, trouble tous les instants de notre vie, et force notre âme à se tenir sans relâche en éveil? Et qu'est-il de plus amèrement triste que la colère? On trouvait de la douceur à se venger de celui qui avait fait l'injure, mais voici qu'on défendait la vengeance. Que dis-je, la vengeance? Il fallait faire du bien à ceux qui nous affligent; bénir ceux qui nous outragent; ne jamais proférer une parole amère; et la modération ne devait pas se restreindre à la conduite; il la fallait encore montrer dans la pensée. Car il ne suffit pas de s'abstenir de toute action immodeste, mais aussi de l'immodestie du simple regard, du plaisir de contempler la beauté des femmes, car une telle contemplation attire les derniers supplices. Ainsi, toutes les guerres du dehors, toutes les frayeurs du dedans, toutes les fatigues des combats où s'acquiert la vertu. Ajoutez un quatrième sujet d'épreuves et de labeurs, l'inexpérience des lutteurs appelés à ces grands combats. Ils n'avaient pas eu de pieux ancêtres pour les préparer, ces hommes que les apôtres avaient la mission d'instruire; ces disciples nouveaux avaient été élevés dans la mollesse, dans les délices, dans l'ivresse, dans les honteuses habitudes, dans l'intempérance. Circonstance qui ne contribuait pas médiocrement à grandir la difficulté du triomphe; ni les âges précédents, ni leurs pères, ne leur avaient frayé les voies de la sagesse; c'était, à cette heure, la première fois qu'ils dépouillaient leurs vêtements pour cette lutte.

3. Donc, en présence de difficultés si grandes, réservées aux combattants, l'Apôtre exhortant les courages, ne cessait pas de publier la résurrection. Et non content de cette pensée, de cette onction fortifiante qui retrempait les athlètes, il y joignait le récit de ses propres douleurs. Avant de retomber dans les discours sur la résurrection, il raconte ce qu'il a souffert, lui aussi; entendez-le : *Toujours pressés, jamais accablés; traversés, non déconcertés;*

persécutés, non abandonnés ; précipités, mais non frappés de mort. (II Cor. IV, 8, 9.) Il montre, par ces paroles, les morts subies chaque jour, comme si chacun de ces jours voyait marcher à la mort des cadavres qui respirent. Donc, en présence de ces tourments, l'Apôtre proclamait la résurrection : *Nous avons la foi*, dit-il, *que celui qui a réveillé d'entre les morts Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous réveillera, nous aussi, par Jésus, et nous fera comparaître avec vous. C'est pourquoi nous ne succombons pas à nos maux, car nous avons dans nos combats, la plus puissante des exhortations, l'espérance de l'avenir.* (II Cor. IV, 14-16.) Et il ne leur dit pas : *C'est pourquoi ne succombez pas à vos maux*, mais que dit-il ? *C'est pourquoi nous ne succombons pas à nos maux,* montrant par là qu'il est livré, lui aussi, à de continuels combats. Car voyez une différence : à Olympie l'athlète est dans l'enceinte ; le gymnasiarque reste au loin, assis ; permis à lui de secourir son lutteur par des paroles ; l'assistance qu'il lui prête ne dépasse pas les efforts de sa voix ; quant à se mettre auprès de lui, pour combattre comme auxiliaire, en personne, à ses côtés, c'est ce qu'aucun règlement ne lui permet. Il en est tout autrement pour les luttes de la piété ; le même y est à la fois gymnasiarque et athlète ; c'est pourquoi il ne reste pas hors de l'enceinte, assis, mais il va au milieu même des lutteurs, il frotte d'huile ses compagnons dans la lutte, voici comment : *C'est pourquoi nous ne succombons pas à nos maux.* Et il ne dit pas. *C'est pourquoi je ne succombe pas à mes maux,* mais, *c'est pourquoi nous ne succombons pas à nos maux,* dans la pensée de leur communiquer, en même temps que l'éloge, la fierté qui redresse. *Mais encore que dans nous l'homme extérieur se détruise, néanmoins l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour.* Voyez la prudence de l'Apôtre : il les a avertis de leurs souffrances par ces mots : *Toujours pressés, jamais accablés ;* il les a avertis de la résurrection de Jésus, en disant, *celui qui a réveillé d'entre les morts Jésus, nous aussi, nous réveillera.*

Et maintenant, autre motif d'exhortation, qu'il exprime encore. Vous savez bien qu'un grand nombre d'hommes ont l'âme étroite, faible, morose ; ils sont persuadés de la résurrection, mais ils négligent cette pensée ; la longueur du temps à attendre leur donne le vertige, et ils retombent : voilà pourquoi l'Apôtre leur annonce, avant la résurrection, un autre salaire, une autre rétribution. Qu'est-ce à dire ? *Encore que dans nous l'homme extérieur se détruise, néanmoins l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour ;* l'homme extérieur, c'est le corps ; l'intérieur, l'âme. Ce que dit l'Apôtre, revient à ceci : avant la résurrection, avant la jouissance de la gloire à venir, ici même, déjà tu as reçu, pour tes fatigues, une récompense qui a son prix ; l'affliction même rajeunit l'âme qui s'enrichit de sagesse, de piété, de persévérance, qui devient plus robuste, qui sent se fortifier sa vigueur. Car, de même que les athlètes qui exercent leur corps, sans compter les couronnes, sans compter les récompenses publiques, remportent, du sein même de leur gymnase, par le seul fait de l'exercice qu'ils se donnent, une précieuse récompense, la santé du corps, la force des muscles, qu'ils se procurent par leurs fatigues de gymnase, l'avantage en outre d'échapper à toutes les maladies ; de même, en ce qui concerne les luttes de la vertu, avant de nous ouvrir le ciel, avant de nous voir admis auprès du Fils de Dieu, avant de recevoir nos récompenses, ici même, nous recueillons notre salaire, une rétribution considérable, l'accroissement de la sagesse, qui prend possession de notre âme. Car, voyez, les marins qui ont été mille fois ballottés par les flots, qui ont enduré force coups de vent ; qui ont eu à lutter contre des monstres sans nombre, à supporter d'innombrables tempêtes, avant de toucher le profit de leur voyage, recueillent, du seul fait qu'ils reviennent d'une longue traversée, un profit qui n'est pas méprisable ; ils ont acquis de la confiance, de l'intrépidité sur mer, et ils ont gagné de faire, sans crainte, avec plaisir, ces voyages maritimes ; il en est de même, croyez-le bien, de la vie présente ; celui qui a supporté afflictions sur afflictions, douleurs sur douleurs, pour Jésus-Christ, a reçu même avant de conquérir le royaume des cieux, une grande récompense ; il a conquis le droit de parler, d'ici-bas, librement à Dieu, sans plus attendre ; il a élevé son âme à une hauteur, d'où il tourne désormais en dérision tout ce qui paraît grave sur la terre.

Un exemple rendra plus manifeste la vérité de mes paroles. Ce Paul, notre Paul lui-même, qui supporta tant et tant de maux, a reçu, même ici-bas, ses récompenses ; insignes récompenses ; la force qui se rit des tyrans ; qui

tient tête aux fureurs populaires; qui voit de haut tous les supplices; intrépide à l'aspect des bêtes féroces, à l'aspect des poignards, et des flots, et des précipices, et des séditions, et des perfides embûches, et, pour en finir, de tous les dangers; qui se pourrait comparer à ce courage? Celui qui n'a pas été exercé, qui n'a rien souffert, les premiers événements qui arrivent, suffisent d'ordinaire à le troubler; disons mieux, ce qui le trouble ce ne sont pas les choses mêmes, et rien que la réalité; une simple prévision? Il n'en faut pas davantage. Mais que dis-je, une simple prévision, des ombres suffisent pour l'effrayer, pour l'épouvanter. Au contraire, celui qui a dépouillé tous ses vêtements, qui s'est mêlé dans les combats, qui a supporté mille et mille coups terribles, c'en est fait, il est supérieur à tout; des geais qui criaillent, voilà ce que lui paraissent ceux qui le menacent, il en rit; ce n'est pas une vulgaire couronne, une récompense banale, que de pouvoir défier toutes les douleurs humaines; mépriser, laisser à d'autres les frayeurs; et quand les autres frissonnent, et restent stupéfaits, de rire de leur épouvante, d'atteindre aux sommets des anges, de s'y établir, au milieu des vertus célestes, par la constance, par la sagesse que l'on a développée en soi. Nous disons que le corps va bien, qui ne craint ni le froid, ni le chaud, ni la faim, ni les privations, ni les incommodités des voyages, ni toutes les autres fatigues : à bien plus forte raison, elle va bien, il faut le dire, l'âme forte et généreuse, qui résiste à tous les assauts, conservant hors de toute atteinte, en dépit de tout, sa liberté. L'homme qui porte une telle âme, est plus roi que ne le sont les rois. Car un roi de la terre peut redouter ses satellites, amis, ennemis, soit les trames secrètes, soit la haine qui se déclare : Mais l'âme dont j'ai parlé défie rois, satellites, domestiques, amis, ennemis, jusqu'au démon même impuissant contre elle. Comment cela? Cette âme, qui a médité, comprend que les prétendus malheurs ne sont pas des malheurs.

4. Tel était le bienheureux Paul; aussi que disait-il ? *Qui donc nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? l'affliction, ou les angoisses, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou l'épée? Selon qu'il est écrit : pour vous, nous sommes égorgés tous les jours, on nous a regardés comme des brebis destinées à la boucherie; mais dans tous ces maux, nous sommes vainqueurs par celui qui nous a aimés.* (Rom. VIII, 35-37.) C'est ce qu'il insinuait par ces paroles : *Encore que dans nous l'homme extérieur se détruise, néanmoins l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour.* (Cor. IV, 16.) Le corps s'affaiblit, dit-il, mais l'âme se fortifie en puissance, en énergie, ses ailes grandissent. Et de même qu'un soldat chargé de lourdes armes, quelles que soient sa bravoure et son habitude de la guerre, inspire peu de terreur aux ennemis qui savent bien que la pesanteur des armes empêche la rapidité de la course et le maniement du fer; tandis que, légèrement armé, pourvu d'armes commodes, le soldat, comme un oiseau, fond sur l'ennemi : de même, celui dont la chair ne s'est appesantie ni dans l'ivresse, ni dans les complaisances de la sensualité, ni dans les délices, à qui les jeûnes, au contraire, et les prières, et la constance dans les afflictions ont fait un corps plus mince et plus léger, celui-là c'est un oiseau qui s'abat du haut des airs, se ruant, d'un vol impétueux, sur les phalanges des démons pour les terrasser, pour subjuguer ces puissances ennemies.

Ainsi Paul, après tant de souffrances, jeté en prison, attaché au poteau, voyait son corps s'affaiblir, épuisé par les fatigues; mais son âme, il la sentait énergique et robuste : l'énergie du prisonnier dans les fers était telle que le seul bruit de sa voix ébranlait les fondements de la prison, chargeait de liens le geôlier libre, et bientôt captif de celui qu'il devait garder; ses paroles suffisaient pour ouvrir les portes fermées à clef. Paul ne nous a donc pas donné une petite consolation en nous disant que, même avant la résurrection, nous devenons, par les épreuves, et meilleurs et plus sages. C'est pourquoi il nous dit : *l'affliction produit la patience; la patience, l'épreuve, et l'épreuve, l'espérance; cette espérance n'est point trompeuse* (Rom. V, 4, 5.) Ecoutez encore une parole qu'un autre a prononcée : *Celui qui n'est pas tenté, n'a pas été éprouvé, et celui qui n'a pas été éprouvé, n'a aucune valeur.* (Ecclés. XXXIV, 11.)

De sorte que nous ne recueillons pas de l'affliction un mince avantage, même avant la résurrection, l'avantage de posséder une âme plus éprouvée, plus sage, plus robuste, et affranchie de toute pusillanimité. Ce qui nous explique les paroles de Paul : *Encore que dans nous l'homme extérieur se détruise, néanmoins*

l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. (II Cor. IV, 16.) Comment cela, je vous prie? L'âme répudie toute lâcheté, les désirs déréglés s'éteignent; avarice, vanité, en un mot toutes les pensées qui nous perdent, sont exterminées. Donc, de même que l'âme qui se livre à la paresse et à l'indolence, est la proie facile des affections de ce genre, de même celle qu'exercent sans relâche les luttes de la piété, n'a pas les loisirs d'y penser, les soucis de la lutte l'en préservent. De là ces paroles: *Il se renouvelle de jour en jour.* Autre consolation maintenant que l'Apôtre adresse encore aux âmes qui s'affligent, qui ne comprennent pas la sagesse; pour les relever par l'espérance de l'avenir, il leur dit: *Car le moment si court et si léger de l'affliction, produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire; car nous ne considérons point les choses visibles, qui n'ont qu'un temps; mais les choses invisibles, éternelles.* (II Cor. IV, 17, 18.) Ces paroles reviennent à ceci : grande utilité, même ici-bas, de l'affliction, qui rend notre âme plus sage et plus prudente, en outre, qui nous ménage d'incalculables biens pour l'avenir; et ces biens ne seront pas seulement la compensation de nos peines, ils l'emporteront de beaucoup sur nos travaux et pour le nombre et pour l'excellence. Je dis que c'est là le double témoignage de Paul; il montre, il compare l'excès des dangers, l'inestimable prix des récompenses, et il oppose, à l'instant qui passe, l'éternité; à la légèreté, le poids réel; à l'affliction, la gloire. Car l'affliction n'a qu'un instant, dit-il, et elle est légère; mais le repos (je me trompe, il ne dit pas, le repos, mais la gloire, de beaucoup supérieure au repos), la gloire est éternelle, et sans interruption dans sa grandeur. Quant à ce qu'il entend ici par poids réel, ce n'est pas quelque chose qui fatigue, qui pèse; il exprime, en se conformant à l'usage du peuple, ce qui est magnifique, d'un grand prix, attendu que d'ordinaire on dit des matières précieuses qu'elles sont d'un grand poids. Ainsi, quand il dit, le poids de la gloire, il veut dire la grandeur de la gloire. Donc, ne te borne pas à considérer, dit-il, que tu es frappé de verges, expulsé, mais calcule aussi et les couronnes, et les récompenses d'une grandeur, d'un éclat si fort au-dessus des choses présentes, ces récompenses sans fin, que rien ne limitera. Mais c'est que, m'objecte celui-ci, les choses présentes, nous les éprouvons, les autres ne sont qu'en espérance; et les unes sont visibles; les autres, on ne les voit pas, elles sont dans des hauteurs qui nous échappent; je réponds, quoiqu'on ne les voie pas, elles sont plus visibles que les choses visibles. Que dis-je, plus visibles? Toi-même tu peux les voir, mieux que tu ne vois les choses présentes : car celles-ci passent, les autres subsistaient. Aussi l'Apôtre ajoute : *Car nous ne considérons point les choses visibles, qui n'ont qu'un temps; mais les choses invisibles, éternelles.* (II Cor. IV, 17, 18.)

5. Mais si tu me dis : Et comment pourrais-je voir l'invisible, et ne pas voir le présent? Des exemples de la vie ordinaire, si je réussis, vont te démontrer que cette foi est possible. Car en ce monde personne ne s'appliquerait à ces affaires du siècle qui passe, si l'on ne voyait pas l'invisible, avant d'apercevoir le visible. Par exemple : le marchand supporte un grand nombre de tempêtes, et les flots soulevés contre lui, et les naufrages, et d'incalculables fatigues, quant à jouir des ses richesses, il faut d'abord qu'il ait affronté les tempêtes, fait écouler ses marchandises, et qu'il se soit donné beaucoup de peines et de soucis. Les tempêtes d'abord; la vente des marchandises, après; et la mer, et les flots sont choses visibles en sortant du port; mais le profit de la vente, invisible; car il n'existe qu'en espérance. Cependant, si le marchand ne voyait pas d'abord cette vente invisible, et qui n'est pas une chose présente, qui n'est pas en ses mains, et qui n'existe qu'en espérance, il ne tenterait pas ce présent visible. De même encore, le laboureur attelle ses bœufs, et traîne la charrue, et creuse profondément le sillon, et jette les semences, et tout ce qu'il a, il le dépense, et le froid, et la glace, et les pluies, et tant d'autres épreuves, il supporte tout, et ce n'est qu'après ces fatigues qu'il s'attend à voir ses blés aux riches épis, et sa grange pleine. Voyez-vous, dans cet exemple encore, la peine d'abord, le salaire ensuite; le salaire incertain, la peine manifeste et visible; et celui-là n'est qu'en espérance, l'autre, dans les bras qui la sentent? Et cependant le laboureur aussi, s'il ne voit pas d'abord la récompense qui ne se manifeste pas, le salaire invisible, qui n'apparaît pas aux yeux du corps, non-seulement il n'attellera pas ses bœufs, il ne traînera pas la charrue, il ne jettera pas les semences, mais il ne fera pas un mouvement hors de chez lui, pour un tel travail. Comment donc ne serait-il pas absurde, lorsque, dans la

vie ordinaire, on voit l'invisible avant le visible, lorsqu'avant tout salaire, on endure les fatigues ; on commence par supporter tout ce qui est incommode et fâcheux, et ce n'est qu'ensuite qu'on attend les biens qu'on a mérités ; c'est l'espoir fondé sur l'invisible qui fait qu'on s'applique à ce qu'on voit ; lorsqu'il en est ainsi, quelle absurdité, en ce qui touche Dieu, de douter, d'hésiter, de réclamer, avant les fatigues, les récompenses, et de se montrer moins généreux que les laboureurs, que les marins ?

Car ce n'est pas seulement par notre répugnance à nous confier dans l'avenir, que nous montrons moins de sagesse qu'eux, il y a encore une autre raison, aussi considérable, qui les rend supérieurs à nous. Quelle est-elle ? C'est que, quoiqu'ils n'aient pas absolument la certitude de voir leurs espérances satisfaites, ils n'en continuent pas moins à supporter les fatigues : mais toi, tu as pour t'assurer de tes couronnes, le plus sûr garant, et même avec cette caution, tu montres moins de constance. Car souvent le laboureur, les semailles faites, après avoir donné ses soins à la terre, et vu croître et mûrir une riche moisson, voit la grêle, ou la nielle, ou les sauterelles, ou d'autres fléaux quelconques lui arracher la récompense de ses labeurs, et, après tant de sueurs, il retourne chez lui les mains vides. Et le marchand à son tour, après avoir franchi les vastes mers, amenant avec lui un vaisseau bien rempli, souvent, à l'entrée même du port, le voilà saisi par les vents qui le brisent contre un écueil, c'est à peine s'il a pu se sauver tout nu. Et généralement pour toutes les affaires de la vie, souvent il arrive des catastrophes qui font perdre le résultat qu'on attendait. Mais, pour les combats qui te sont proposés, il n'en est pas de même ; nécessité absolue que celui qui a combattu, que celui qui a semé la piété, qui a supporté beaucoup de fatigues, obtienne son résultat. Car ni la mobilité irrégulière de l'atmosphère, ni les vents impétueux ne peuvent nous enlever les récompenses de ces fatigues ; Dieu ne l'a pas permis ; nos récompenses sont en réserve dans les trésors du ciel, à l'abri de toute déprédation. De là encore ce que Paul disait : *L'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance ; cette espérance n'est point trompeuse.* (Rom. v, 4, 5.) Ne dites donc point que les choses à venir sont invisibles : car si vous voulez les examiner avec attention, elles sont beaucoup plus visibles que ce que vous touchez de vos mains. C'est encore ce que nous montre Paul, quand il fait entendre ces mots : *Les choses éternelles*, qu'il oppose à *celles qui n'ont qu'un temps :* ce caractère qu'elles n'ont qu'un temps montre qu'elles sont périssables. Car avant de paraître, elles s'enfuient, elles s'envolent avant de s'être fixées, les vicissitudes en sont rapides, la possession mal assurée. Ce qui s'applique à la fortune, à la gloire, à la puissance, à la beauté du corps, à la force, en un mot, évidemment à toutes les choses de la vie. C'est pourquoi le prophète raillant, et ceux qui vivent dans les délices, et ceux que possède la fureur de s'enrichir, et tous les autres dérèglements de la folle pensée : *Ils ont regardé,* dit-il, *comme stable, ce qui n'est que fugitif.* (Amos, vi, 5.) Car, de même qu'on ne peut pas se saisir d'une ombre, ainsi des choses de la vie terrestre ; les unes s'évanouissent au moment de la fin, les autres, même avant la fin, avec plus de rapidité que n'importe quel torrent. Pour les choses à venir, il n'en est pas de même ; elles ne connaissent ni changement, ni vicissitudes, ni vieillesse, ni altération quelconque ; ce sont des fleurs toujours vivantes d'une persistante beauté. De sorte que, s'il faut dire qu'il y a des choses invisibles, obscures, incertaines, il faut entendre par là les choses présentes, celles dont la possession n'est pas durable, qui changent de maîtres, qui, chaque jour, passent de l'un à l'autre, et, par un nouveau bond, retournent de celui-ci à celui-là. Après avoir montré, après nous avoir dit que les choses présentes n'ont qu'un temps, que les choses à venir sont éternelles, Paul commence à parler de la résurrection, en ces mots : *Car nous savons que si cette maison de terre, cette habitation, cette tente vient à être défaite, Dieu nous donne une maison, qu'aucune main d'homme n'a faite, éternelle demeure dans les cieux.* (II Cor. v, 1.)

6. Voyez encore, en cet endroit, la propriété des expressions dont il s'est servi, montrant par la seule puissance des mots la puissance des pensées. Car ce n'est pas sans intention qu'il appelle notre corps une tente, il veut faire voir que la vie présente n'a qu'un temps, il veut faire concevoir le changement qui s'opère en mieux. Il nous dit presque : Pourquoi tes gémissements, tes larmes, mon bien-aimé, parce qu'on te frappe, parce qu'on te chasse, parce

qu'on te jette en prison? pourquoi te lamenter sur ces afflictions particulières, quand tu sais que ton corps doit être un jour entièrement décomposé, ou plutôt que la corruption, qui est dans ton corps, doit disparaître? Car, pour faire voir que ces afflictions particulières, non-seulement ne doivent pas nous attrister, mais doivent être pour nous un sujet de joie, il montre que la consommation universelle et finale doit être notre désir, l'œuvre de nos prières; il entend par là la dissolution que produit la mort. C'est encore dans cette pensée qu'il dit : *Car nous gémissons dans cette tente, désirant nous voir revêtus, comme d'un second vêtement, de notre habitation céleste.* (II Cor. v, 2.) Ces deux mots, habitation, tente, désignent le corps; supposons qu'il entende par là les maisons dans lesquelles nous habitons, les villes, c'est une figure de la vie présente. Et il ne dit pas simplement, je sais, mais : *nous savons*; il parle au nom de ceux qui l'écoutent. Je ne vous entretiens pas, dit-il, de choses douteuses ou inconnues, mais de choses que vous avez déjà acceptées par la foi; vous croyez en la résurrection du Seigneur. Voilà pourquoi nous appelons tentes, les corps de ceux qui ne sont plus. Et voyez la propriété de l'expression dont il s'est servi. Il ne dit pas, a été détruite, ou a disparu, mais : *a été défaite,* indiquant par là que l'habitation est défaite pour se relever plus brillante, plus éclatante. Ensuite, de même qu'au sujet des peines et des récompenses, il a fait une comparaison prise de la qualité, du temps, de la quantité, de même encore, en cette occasion ; notre corps caduc, il l'appelle tente; ce qui ressuscite, une maison; et non-seulement une maison, mais une demeure éternelle; et non-seulement éternelle, mais céleste; ainsi, et le temps, et le lieu lui servent à en montrer l'excellence. L'habitation présente est de terre, cette autre demeure est une demeure céleste; la première n'a qu'un temps, l'autre est éternelle. Et maintenant, il nous faut à la fois et un corps, et des maisons, à cause de la faiblesse de notre constitution; mais, un jour, le corps servira en même temps de corps et de logement, sans qu'il soit besoin, ni de toit, ni d'abri, ni de couvertures quelconques; l'incorruptibilité suffira. Ensuite, pour montrer l'excellence des biens qui lui sont réservés, il dit : *Car nous gémissons dans cette tente.* Il ne dit pas, je gémis, mais il associe les autres à sa pensée. *Car nous gémissons*, dit-il; il veut les attirer à sa sagesse, les admettre à partager sa pensée. *Car nous gémissons dans cette tente, désirant nous voir revêtus, comme d'un second vêtement, de notre habitation céleste.* Il ne dit pas simplement revêtus, mais *revêtus comme d'un second vêtement*, et il ajoute : *Si toutefois nous sommes trouvés vêtus, et non pas nus.* (II Cor. v, 3.) Ce qui semble obscur, mais s'éclaircit bien vite par ce qui suit : *Car, pendant que nous sommes dans notre tente, nous gémissons appesantis, parce que nous ne voulons pas être dépouillés, mais recevoir encore un vêtement.* (Ibid. 4.)

Vous voyez comme il est fidèle à son langage; il n'appelle pas maison, ce corps que nous avons actuellement, il continue à l'appeler une tente. Pourquoi? dit-il, *parce que nous ne voulons pas être dépouillés, mais recevoir encore un vêtement.* Il porte ici un coup mortel à ceux qui calomnient notre corps, et qui accusent notre chair. En effet, aussitôt après avoir dit que nous gémissons et que nous ne voulons pas être dépouillés, pour qu'on ne s'imagine pas qu'il veut fuir le corps, qu'il le regarde comme quelque chose de mauvais, comme une cause de perversité, comme un ennemi, écoutez de quelle manière il prévient un soupçon injuste : il commence par dire que *nous gémissons*, désirant nous *voir revêtus, comme d'un second vêtement, de notre habitation céleste :* dans la réalité, celui qui se revêt d'un second vêtement, prend un autre vêtement qu'il ajoute au premier; il continue, en disant : *Nous gémissons appesantis, parce que nous ne voulons pas être dépouillés, mais recevoir encore un vêtement.* Ces paroles reviennent à ceci : nous ne voulons pas, dit-il, nous dévêtir de la chair, mais de la corruption, quitter notre corps, mais la mort. Le corps est une chose, et la mort, une autre; le corps est une chose, et la corruption une autre; ni le corps n'est la corruption, ni la corruption n'est le corps. Sans doute le corps se corrompt, mais le corps n'est pas la corruption; sans doute le corps est mortel, mais le corps n'est pas la mort; le corps est l'œuvre de Dieu, mais la corruption et la mort ont été introduites par le péché. Donc je veux me dépouiller de ce qui m'est étranger, dit-il, et non de ce qui m'est propre; or ce qui est étranger, ce n'est pas le corps, mais la corruption. Voilà pourquoi il dit : *Parce que nous ne voulons pas être dépouillés,* cela veut dire, de notre corps,

mais recevoir encore un vêtement, ajouter, à notre corps, l'incorruptibilité. Le corps se trouve entre la corruption et l'incorruptibilité. Donc, l'homme se dépouille de la corruption et ajoute, au vêtement qui est son corps, le second vêtement, qui est l'incorruptibilité ; il met de côté ce qu'il a reçu du péché, et il s'empare de ce que lui a concédé la divine grâce. Comprenez bien que l'Apôtre ne dit pas *être dépouillés*, en parlant du corps, mais en parlant de la corruption et de la mort ; voici ce qui le prouve, écoutez la suite de ses paroles. En disant : *Nous ne voulons pas être dépouillés, mais recevoir encore un vêtement*, il n'ajoute pas, afin que le corps soit absorbé par ce qui est incorporel, qu'ajoute-t-il donc? *Afin que ce qu'il y a de mortel soit absorbé par la vie* (II Cor. v, 4), c'est-à-dire pour que la mortalité s'évanouisse et soit détruite ; de sorte qu'il ne parle pas de la destruction du corps, mais de la destruction de la mort et de la corruption. Car la vie qui s'ajoute, ne fait pas disparaître le corps, elle ne le consume pas; elle détruit seulement ce qui est survenu au corps, la corruption et la mort. Donc, ces gémissements n'accusent pas le corps, mais la corruption qui s'y est attachée; en effet, si le corps est un fardeau pesant, importun, ce n'est pas par sa nature particulière, mais à cause de la mortalité qui s'est ajoutée au corps. Mais non, le corps n'est pas corruptible, le corps, au contraire, est incorruptible. Car telle est sa noblesse, qu'au sein même de la corruption, il manifeste sa dignité. On sait bien que les ombres des apôtres ont chassé les puissances incorporelles; leur poussière et leurs cendres ont vaincu les démons; les vêtements qui ont touché leurs corps ont mis en fuite les maladies, et ramené la santé.

7. Ne me parlez pas de flegmes, de bile, de sueurs, d'impuretés, de toutes les accusations qu'on dirige contre le corps; ce n'étaient pas là des propriétés essentielles de la nature des corps, ce sont des effets de la corruption ultérieurement survenue. Voulez-vous savoir ce que vaut le corps; voyez la composition de tous ses membres, sa figure, ses opérations, la concorde qui produit l'harmonie du tout; non, il n'est pas de cité bien réglée, ne contenant que des citoyens tous pleins de sagesse, qui présente une administration plus exacte, plus régulière que celle de nos membres. Si cet ordre merveilleux échappe à vos regards négligemment jetés de haut en bas, si vous ne voulez considérer que ce qu'il y a de corruptible et de mortel, eh bien ! à ce point de vue, nous ne serons pas encore à court de réponse. Nous vous dirons que, non-seulement il n'y a là aucun dommage, mais, qu'au contraire, un gain considérable en résulte pour la race humaine. En effet, tous les saints, vivant avec leur corps, ont fait paraître en eux la noble vie des anges, et le corps n'a en rien retardé leur course à la poursuite de la vertu ; et ceux qui étaient portés à l'impiété, n'ont pas trouvé un petit obstacle dans la corruption même de ce corps qui les empêchait de s'enfoncer plus avant dans leur iniquité. En effet si, dans l'enveloppe de ce corps sujet à la corruption, à tant de douleurs, un grand nombre d'hommes se sont imaginé qu'ils égalaient Dieu, si, pour se revêtir d'une telle gloire, ils ont fait de grandes choses, supposez un moment qu'ils n'eussent pas eu un corps exposé aux douleurs, sujet à la corruption, quels esprits grossiers n'auraient-ils pas trompés? Ainsi, quand il est vrai de dire que le corps est un obstacle à cette impiété, qui est le dernier terme de la malice humaine ; quand il est vrai, en même temps, qu'il fournit aux saints les moyens de montrer qu'ils portent une âme virile, quelle indulgence pourraient mériter ceux qui calomnient le corps et qui le déclarent une nature mauvaise? Nous pourrions ne pas nous borner à ces réflexions, mais ajouter que, par le corps, nous arrivons à la connaissance de Dieu. Car si *les perfections invisibles de Dieu sont devenues visibles, depuis la création du monde, par la connaissance que ces créatures nous en donnent* (Rom. I, 20), et si *la foi vient de ce qu'on a entendu* (Rom. x, 17), il est évident que les yeux et les oreilles conduisent l'âme pas à pas à la connaissance de celui qui l'a faite, à la connaissance de Dieu. Voilà pourquoi Paul aime le corps, et il proclame bien haut son amour, en disant : *Nous ne voulons pas en être dépouillés, mais ajouter à notre corps un second vêtement, l'immortalité.* (II Cor. v, 4.)

Ne me dites pas : comment le corps peut-il ressusciter et devenir incorruptible? Car une fois que c'est la puissance de Dieu qui opère, le comment n'a plus de sens. Mais que dis-je de Dieu? C'est toi-même qu'il a fait artisan de résurrection, exemple, les semailles ; exemple, les divers arts ; exemple, les métaux. En effet,

si les semences ne commencent pas par mourir, par la corruption, par la destruction, elles ne produisent pas l'épi. De même donc, ici-bas, qu'à la vue du grain qui se corrompt et se décompose, loin de douter de la résurrection, vous y voyiez au contraire la démonstration la plus manifeste, car si le grain subsistait sans se corrompre, sans être détruit, jamais il ne ressusciterait, raisonnez de même sur votre corps; c'est quand vous voyez la corruption, qu'il faut surtout comprendre la résurrection. Car la mort n'est pas autre chose que la corruption détruite pour toujours; car ce n'est pas simplement le corps, mais la corruption du corps que la mort détruit. Autre exemple fourni par ce que nous pouvons voir en ce qui concerne les métaux. Le minerai qui contient l'or, est reçu par des gens expérimentés; on le jette dans le fourneau, et l'on obtient l'or; avec du sable et d'autres substances mêlées, on fait le verre dont vous connaissez la pureté. Eh bien! maintenant, répondez-moi, le feu a ce pouvoir, et la grâce de Dieu ne l'aurait pas? Qui pourrait le soutenir parmi ceux qui ont conservé une ombre de raison? Réfléchissez sur la manière dont Dieu vous a créés dès le principe, et ne doutez plus de la résurrection. Est-ce qu'il n'a pas pris de la terre, qu'il a façonnée? Eh bien! quel est, ici, le plus difficile, faire, avec de la terre, de la chair, des veines, une peau, des os, des fibres, des nerfs, des artères, des corps organiques et des corps simples, des yeux, des oreilles, des nez, des pieds et des mains, et donner à chacun de ces organes son énergie particulière et en même temps l'énergie qui s'accorde, ou bien faire que ce qui est devenu corruptible soit immortel? Ne voyez-vous pas que la terre est uniforme, tandis que le corps est varié, multiforme, en ce qui concerne les opérations, les couleurs, la figure, les substances et tout le reste? D'où vient donc votre doute sur les choses à venir, répondez-moi, et qu'est-il besoin de vous parler des corps? Car, voyons, les puissances infinies, les peuples des anges, les archanges, les troupes composées des vertus supérieures encore, comment les a-t-il faits? répondez. Quant à moi, je ne puis rien vous dire, sinon qu'il lui a suffi de le vouloir. Eh bien, celui qui a pu faire tant d'armées de puissances spirituelles, ne peut pas renouveler le corps de l'homme, attaqué par la corruption, et l'élever à une dignité plus haute? Quel homme assez dépourvu d'intelligence pourrait douter de ces choses et nier la résurrection? Sachez-le bien, sans la résurrection du corps, il n'est pas de résurrection pour l'homme, car l'homme n'est pas seulement une âme, c'est à la fois une âme et un corps. Si donc l'âme ressuscite seule, c'est la moitié de l'être vivant qui ressuscite, et non l'être tout entier : d'ailleurs, en ce qui concerne l'âme, le mot de résurrection n'aurait pas de propriété. Car il n'y a de résurrection que de ce qui est déchu et décomposé; or, ce n'est pas l'âme qui se décompose, mais le corps. Que signifie cette parole : *Si toutefois nous sommes trouvés vêtus, et non pas nus?* (II Cor. v, 3.) Mystère profond, ineffable, que l'Apôtre nous indique ici d'une manière énigmatique. Quel mystère? C'est ce qu'il dit dans l'épître aux Corinthiens : *Tous, nous ressusciterons, chacun de nous en son rang.* (I Cor. xv, 22, 23.) Or que signifie cette parole? que le grec, le juif, l'hérétique, tout homme venu en ce monde, ressuscitera en ce jour. Ce qu'il montre par ces paroles : *Nous ne dormirons pas tous, mais nous serons tous changés, en un moment, en un clin d'œil, au son de la dernière trompette.* (I Cor. xv, 51, 52.)

8. Mais maintenant, parce que la résurrection est universelle pour les hommes pieux, pour les impies, pour les méchants, pour les bons, n'allez pas en conclure l'injustice du jugement, gardez-vous de dire en vous-mêmes : Qu'est-ce que cela? Comment! moi qui fus plein de zèle, tant éprouvé, si malheureux, je ressuscite, et le grec, et l'impie, et l'idolâtre, et celui qui a méconnu le Christ, tous ressuscitent également, ils jouissent du même honneur que moi? Pour prévenir ce trouble de vos pensées, écoutez ce que dit l'Apôtre : *Si toutefois nous sommes trouvés vêtus, et non pas nus.* (II Cor. v, 3.) Et comment peut-il dire que celui qui a revêtu l'incorruptibilité, l'immortalité, serait trouvé nu? Comment? Il prévoit le cas où nous serions privés de la gloire, privés du droit de pouvoir raconter à Dieu toute notre vie. Car les corps des pécheurs ressuscitent incorruptibles et immortels; mais cet honneur n'est pour eux que la possibilité de subir le châtiment et les supplices : ils ressuscitent incorruptibles, pour brûler éternellement. Car le feu qui les attend est inextinguible, il faut par conséquent à ce feu des corps qui lui répondent, qui ne soient jamais consumés. De là ces paroles : *Si toutefois nous sommes trouvés vêtus,*

et non pas nus. Car il ne suffit pas que nous ressuscitions et que nous revêtions l'immortalité, mais il faut que ressuscités, et que revêtus d'immortalité, nous ne soyons pas trouvés nus de gloire et de confiance en Dieu, pour n'être pas livrés aux flammes. Voilà pourquoi l'Apôtre dit : *Si toutefois nous sommes trouvés vêtus, et non pas nus.* Ensuite ce sont d'autres paroles pour fortifier la croyance à la résurrection, et il dit, que *ce qu'il y a de mortel doit être absorbé par la vie* (II Cor. v, 4), puis il ajoute : *Celui qui nous a formés pour cet état, c'est Dieu.* (Ibid. v, 5.) Ce qui revient à dire : Dès le principe, Dieu a fait l'homme non pour qu'il fût détruit, mais pour qu'il tendît à l'incorruptibilité. Aussi quand il consentit à la mort, Dieu ne l'a permise, ô homme, qu'afin que devenu sage par la punition, devenu meilleur, tu pusses de nouveau ressaisir l'immortalité.

Voilà, dès le principe, la sublime pensée, la ferme résolution de Dieu, c'est avec cette pensée qu'il a formé le premier homme, et aussitôt il l'exprima par les signes qu'il donna aux premiers jours du monde. Car s'il n'eût pas voulu, dès le commencement, nous ouvrir les portes de la résurrection, il n'aurait pas souffert qu'Abel, orné de toutes les vertus, qu'Abel, qu'il aimait, éprouvât ce qu'il a éprouvé. Mais pour nous montrer que nous marchons vers une autre vie, qu'un autre âge a été réservé aux justes, qui doivent y trouver leurs récompenses et leurs couronnes, il a voulu que le premier juste, quittant la terre sans y avoir reçu le salaire de ses peines, nous criât par les blessures qu'il avait comme autant de voix entendues de tous, après la vie d'ici-bas, il y a une rémunération, un salaire, une récompense. Voilà pourquoi il a enlevé Enoch, ravi dans le ciel Elie, ces premières figures de la résurrection. Donc il suffit, pour que le raisonnement soit sans réplique, de la puissance du Créateur : toutefois si quelque esprit un peu faible veut encore une démonstration, ajoutée à ce qui précède, un gage de la résurrection à venir, Dieu nous l'a encore donné avec une grande libéralité, en nous prodiguant la grâce du Saint-Esprit. Aussi Paul, après avoir démontré la résurrection par la résurrection du Christ, par la puissance de Dieu qui nous a formés, ajoute cette parole : *Il nous a donné pour arrhes, non des richesses, ni de l'or, ni de l'argent, mais pour arrhes l'Esprit.* (II Cor. v, 5.) Or qui dit arrhes, dit partie d'un tout, et cette partie fait qu'on a confiance pour le tout. Car, de même que, dans les conventions, celui qui a reçu des arrhes, ne s'inquiète pas de tout le reste, et prend confiance, de même toi qui as reçu tes arrhes, je veux dire les dons de l'Esprit, tu ne dois plus être en doute des biens qui te sont réservés. Toi, qui ressuscites des cadavres, qui guéris les aveugles, qui chasses les démons, qui purifies les lépreux, qui enlèves les maladies, qui détruis la mort, qui as le pouvoir de faire tant et de si grandes choses, dans un corps fragile et mortel, quel pardon mériteras-tu, si tu doutes de la résurrection ? En effet, si, avant que le temps de la résurrection soit arrivé, lorsque la lutte dure encore, Dieu nous donne pour récompenses de si belles couronnes, concevez quels prix magnifiques il nous donnera quand viendra l'heure de la distribution. Mais on m'objecte : Nous ne voyons pas aujourd'hui ces merveilleux signes, nous n'avons pas un si grand pouvoir; voici ce que je réponds : qu'importe qu'ils paraissent maintenant, ou qu'ils aient paru auparavant ? Qu'autrefois les apôtres aient donné des signes merveilleux, c'est ce que témoignent par toute la terre les Ecritures, les peuples, les cités, les nations qui sont accourues auprès de pauvres gens, de pauvres pêcheurs. Ils ne se seraient pas rendus maîtres de toute la terre, ces gens sans lettres, ces mendiants, ces pauvres, ces hommes dédaignés, s'ils n'avaient pas eu ces miracles pour les secourir. Mais toi-même tu n'as pas échappé à la grâce de l'Esprit; tu portes maintenant encore de nombreuses marques de cette munificence, elles sont restées en toi, et il faut dire que toutes celles que nous avons énumérées hors de toi, sont loin d'être aussi grandes, aussi admirables. Car il n'y a pas égalité de merveilles, à ressusciter un corps sans vie, et quand une âme a été frappée de mort par ses péchés, à l'affranchir d'une telle destruction : ce qui se fait par le baptême; il n'y a pas égalité de merveilles à guérir les maladies de la chair, et à déposer le fardeau des péchés; il n'y a pas égalité de merveilles à faire cesser la cécité du corps et à faire briller la lumière dans une âme obscurcie. Si nous n'avions pas pour arrhes, à présent même, l'Esprit, nous ne posséderions ni le baptême, ni la rémission des péchés; nous n'aurions ni la justice ni la sanctification; nous ne connaîtrions pas l'adoption des en-

fants de Dieu, nous ne jouirions pas des mystères; jamais nous n'aurions goûté ni le corps ni le sang mystique si la grâce de l'Esprit n'était sur nous; ni prêtres, ni ordinations n'étaient possibles sans la descente de l'Esprit. Mais qui pourrait dire tant d'autres marques de sa grâce? Ainsi toi-même tu portes en toi, tu as pour arrhes, l'Esprit; ton âme était morte, elle vit; la cécité des pensées n'est plus ton partage, et tu ne suis plus la route de l'impureté. Donc ne doutons plus des choses à venir, puisque nous avons reçu de tels gages : rassemblons de toutes parts les preuves de la résurrection, montrons une conduite digne de cette croyance, afin que nous obtenions les biens que nul pouvoir ne peut ravir, et qui surpassent toute parole, toute pensée humaine, et puissions-nous entrer tous tant que nous sommes en ce partage, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui est la gloire, qui appartient en même temps au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. PORTELETTE.

HOMÉLIE

CONTRE CEUX QUI S'ENIVRENT ET SUR LA RÉSURRECTION

Prononcée le jour de Pâques.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Cette homélie fut prononcée la même année que celle sur la trahison de Judas, le jour de la résurrection du Seigneur, après le carême durant lequel le saint docteur fit les trente-deux premières homélies sur la Genèse. — La même année encore saint Chrysostome prononça les cinq homélies *sur le commencement des Actes*, et les quatre homélies *sur le changement des noms*.

Saint Chrysostome s'exprime ainsi dans l'homélie première *sur le commencement des Actes* (num. 2) : *Les richesses ne sont pas mauvaises par elles-mêmes, l'usage illégitime qu'on en fait, voilà le mal; dernièrement, parlant de l'ivrognerie, je n'accusais pas le vin, parce que toute créature de Dieu est bonne, lorsqu'on en use avec actions de grâces, mais j'accusais l'abus que les hommes font du vin*, etc. — Ces paroles se rapportent évidemment à la présente homélie, elles font particulièrement allusion à ce passage : *Ne nous enivrons pas, je ne dis pas : ne buvons pas de vin, mais ne nous enivrons pas. Le vin n'est pas la cause de l'ivresse : le vin est créature de Dieu : or, la créature de Dieu n'a rien en soi de mauvais, la volonté libre et pervertie est seule cause de l'ivresse*, etc.

Ainsi les trente-deux premières homélies *sur la Genèse*, la seconde homélie *sur la trahison de Judas* prononcée le jour de la cène du Seigneur, celle-ci *sur la résurrection* contre ceux qui s'enivrent, les cinq *sur le commencement des Actes*, les quatre *sur le changement des noms*, puis la continuation des homélies sur la Genèse à partir de la trente-troisième, forment une grande série appartenant à la même année. — Quelle est cette année ? c'est ce qu'il est difficile de déterminer d'une manière précise.

1° Le jeûne véritable consiste à s'abstenir de pécher. — Tout le monde peut ainsi jeûner, la faiblesse de la santé n'y met pas d'obstacle. — 2° Portrait de l'homme ivre, il est pire qu'un démoniaque. — *Nolite inebriari vino, in quo est luxuria, sed implemini Spiritu sancto* (Ephés. v, 18). — Il y a donc aussi une ivresse spirituelle, heureux effet qu'elle produit. — 3° Le jour de la résurrection du Seigneur, la joie est générale au ciel et sur la terre; cette joie spirituelle, il n'est interdit à personne d'y prendre part; la participation aux mystères est accessible pour tous, elle est sans acception de personne. — Le genre humain mort en Adam est ressuscité en Jésus-Christ. — 4° Développement de l'idée précédente. — S'adressant aux nouveaux baptisés, saint Jean Chrysostome les exhorte à finir les choses mêmes qui étaient ou qui paraissaient indifférentes, comme les ris, les regards indiscrets et la bonne chère, qui conduisent peu à peu aux plus grands désordres.

1. Nous avons mis de côté le fardeau du jeûne, mais ne mettons pas de côté le fruit du jeûne; car on peut abandonner le jeûne, et recueillir le fruit du jeûne. Il est passé le temps des luttes fatigantes, mais il n'est point passé le temps de rechercher avec zèle la perfection; le jeûne est passé, mais il faut que la piété demeure; disons mieux, le jeûne n'est point passé. Toutefois, rassurez-vous : ce que je viens de dire, ce n'est pas pour vous annoncer un second carême, mais pour vous prêcher toujours la même vertu : il est passé le jeûne du corps, mais il n'est point passé le jeûne de l'esprit; et celui-ci est meilleur que l'autre, car cet autre n'a lieu que pour produire le dernier. Quand vous jeûniez, je vous disais qu'il peut se faire que celui qui jeûne, ne jeûne pas; eh bien ! de même je vous dis aujourd'hui, qu'il peut se faire que celui qui ne jeûne pas, jeûne. Peut-être cette parole vous semble-t-elle une énigme; mais je veux joindre la solution à la question : comment se peut-il faire que celui qui jeûne ne jeûne pas ? C'est ce qui arrive, quand on s'asbtient de la nouriture, sans s'abstenir du péché. Comment peut-il se faire que celui qui ne jeûne pas, jeûne ? C'est ce qui

arrive, quand on fait usage de la nourriture, sans goûter au péché. Ce jeûne vaut mieux que l'autre, et non-seulement il vaut mieux, mais il est aussi plus léger. A propos de cet autre jeûne, un grand nombre de personnes alléguaient la faiblesse de leur tempérament, des démangeaisons difficiles à supporter. Je suis plein de choses qui me démangent, dit l'un; je ne peux pas rester sans prendre de bains; je ne peux pas boire d'eau, l'eau me fait mal; je ne supporte pas les légumes. J'en ai assez entendu, alors, de ces discours : pour le jeûne de maintenant, on ne peut rien dire de pareil. Prenez des bains, mettez-vous à table, buvez du vin, modérément, et si vous voulez goûter aux viandes, personne ne vous le défend; jouissez de toutes choses, seulement abstenez-vous du péché. Comprenez-vous combien il est facile pour tout le monde de jeûner ainsi? La faiblesse du tempérament ne peut plus être alléguée; la pureté de l'âme suffit à l'acomplissement parfait. Il peut en outre se faire que, sans boire de vin, on s'enivre, et qu'en buvant du vin on se montre sage. Ce qui prouve que l'ivresse peut se produire sans le vin, c'est cette parole du prophète : *Malheur à vous qui êtes ivres, sans avoir bu de vin!* (Isai. XXVIII, 1.) Comment peut-on s'enivrer sans vin? Quand on ne mêle pas au vin pur des passions les pieuses pensées. Il est possible de boire du vin sans tomber dans l'ivresse : autrement Paul n'aurait pas prescrit l'usage du vin à Timothée, en lui écrivant : *Usez d'un peu de vin, à cause de votre estomac et de vos fréquentes maladies.* (II Tim. v, 23.) C'est que l'ivresse n'est pas autre chose qu'un trouble qui dérange la nature des pensées, le bouleversement de la raison, le vide de l'esprit, l'intelligence réduite à l'indigence. Et ces effets ne résultent pas seulement de l'ivresse par le vin, mais aussi de l'ivresse de la colère et des passions déréglées.

Car de même que la fièvre est produite par les veilles, produite par les fatigues, produite par le chagrin, produite par des humeurs viciées, par des causes différentes, mais que c'est toujours une seule et même affection maladive, il en est de même de ce qui nous occupe : le vin produit l'ivresse, et les passions aussi la produisent, et de même des humeurs viciées, les causes sont différentes, mais c'est toujours une seule et même affection, la même maladie. Abstenons-nous de l'ivresse : je ne dis pas abstenons-nous du vin, mais abstenons-nous de l'ivresse; ce n'est pas le vin qui produit l'ivresse; car le vin est un ouvrage de Dieu, et un ouvrage de Dieu n'a rien en soi de mauvais; c'est une volonté mauvaise qui produit l'ivresse. Voulez-vous entendre dire que l'ivresse n'est pas seulement l'effet du vin, écoutez ce que dit Paul : *Ne vous enivrez pas avec le vin* (Ephés. v, 18); il montre par là qu'il y a différentes espèces d'ivresse. *Ne vous enivrez pas avec le vin, d'où naissent les dissolutions;* admirable manière de renfermer dans une expression courte tout ce qui accuse l'ivresse. Qu'est-ce à dire? *Ne vous enivrez pas avec le vin, d'où naissent les dissolutions.* Nous appelons dissolus ceux d'entre les jeunes gens qui, après avoir reçu leur part de l'héritage paternel, gaspillent tout d'un seul coup, sans réfléchir à qui il convient de donner, quand il faut donner, dépensant vêtements, or, argent, indistinctement toutes les richesses reçues de leurs pères, et les distribuant à des courtisanes, à des compagnons de débauches. Voilà ce que fait l'ivresse : comme elle prend un jeune homme dissolu, elle saisit la pensée de ceux qui sont ivres, réduit la raison en servitude; elle nous force à répandre étourdiment, sans aucune espèce de précaution, tout ce que nous avons dans l'esprit. L'homme ivre ne sait ni ce qu'il faut dire, ni ce qu'il faut taire; sa bouche est toujours une ouverture sans porte, il n'y a ni verrou, ni porte sur ses lèvres; l'homme ivre ne sait ni ménager ses discours avec discernement, ni administrer les richesses de son intelligence, ni mettre en réserve telles ressources, dépenser les autres, il dépense tout, il gaspille tout. L'ivresse est un délire volontaire, une trahison des pensées; l'ivresse est un malheur ridicule, une maladie qui attire les sarcasmes, un démon que l'on adopte par choix, l'ivresse est plus funeste que la démence.

2. Voulez-vous la preuve que l'homme ivre est au-dessous du démoniaque? Nous avons tous pitié du démoniaque, mais l'homme ivre, nous le détestons; le démoniaque nous émeut de compassion, l'autre nous irrite et nous indigne; pourquoi? C'est que le premier subit un mal violent, l'autre ne souffre que par sa négligence; celui-là succombe sous la perfidie de ses ennemis, celui-ci sous la perfidie de ses propres pensées; et, maintenant, voici en quoi le démoniaque et l'homme ivre se ressemblent :

même démarche chancelante, même bouleversement d'esprit, même chute, même égarement des yeux, même manière de se débattre quand le corps est renversé par terre; l'écume sort de la bouche, même salive infecte, même insupportable exhalaison. Un homme de cette espèce est un objet de dégoût pour ses amis, de risée pour ses ennemis, de mépris pour ses serviteurs, d'ennui pour sa femme; insupportable à tous, il est plus à charge que les êtres mêmes dépourvus de raison. Les animaux ne boivent qu'autant qu'ils ont soif, la mesure du besoin règle leurs désirs; celui-ci, dans son intempérance, franchit toute mesure, plus dépourvu de raison que les êtres sans raison. Et, ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'une maladie qui porte en soi tant de maux, escortée de tant de calamités, ne semble pas pouvoir être un sujet d'accusation : au contraire, aux tables des riches, c'est un combat, c'est un concours, en vue de cette ignominie, et l'on rivalise à qui sera plus ostensiblement infâme, à qui sera plus ridicule, à qui s'énervera le mieux, à qui saura le mieux ruiner ses forces, irriter le Seigneur, notre Maître, notre Dieu, et l'on voit ce stade, cette lutte où préside le démon. L'homme qui s'enivre est plus malheureux que les morts; le mort est gisant, privé de sentiment, incapable de tout bien comme de tout mal; mais celui-ci est prompt à faire toute action mauvaise, son corps est pour lui comme un tombeau où il a enseveli son âme, et il promène son corps qui n'est qu'un cadavre. Ne voyez-vous pas comme il est plus malheureux qu'un démoniaque? plus privé de sentiment que les morts ? Voulez-vous que j'ajoute ce qui est plus grave, plus triste que tout ce que je viens de dire? L'homme qui s'enivre, ne peut pas entrer dans le royaume des cieux. Qui le dit ? Paul. *Ne vous y trompez pas : ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les impudiques, ni ceux qui pratiquent l'abomination, ni les voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les médisants, ni les ravisseurs, ne seront point héritiers du royaume de Dieu.* (I Cor. VI, 9, 10.) Voyez-vous au milieu de quel chœur il met celui qui s'enivre? Avec les impudiques, les fornicateurs, les idolâtres, les adultères, les médisants, les avares, les ravisseurs. Que dit-il? S'enivrer et s'abandonner à l'impudicité, est-ce donc même désordre ? S'enivrer et s'abandonner à l'idolâtrie, ces égarements se ressemblent? Supprime, ô homme, ces objections; je viens de rappeler les lois divines, ne me demande rien de plus. Interroge Paul, c'est lui qui répond? Y a-t-il uniformité ou distinction dans le châtiment, je ne saurais le dire; mais que celui qui s'enivre soit, comme l'idolâtre, exclu du royaume des cieux, c'est ce que je soutiens en toute assurance; ce point accordé, à quoi bon me demander des explications sur la mesure du péché? S'il est vrai qu'il reste en dehors des portes, qu'il est déchu de la royauté céleste, qu'il ne participe point au salut, qu'il est livré à l'éternel supplice, que fais-tu, toi, qui me viens parler de balances et de poids pour les péchés?

Croyez-moi, mes bien-aimés, c'est un grand fléau que l'ivresse, une vraie calamité. Ce n'est pas à vous que je m'adresse : loin de moi cette pensée; je suis bien persuadé que votre âme n'est pas souillée de cette maladie, et ce qui me prouve votre santé, c'est votre présence ici, votre zèle à vous réunir dans cette enceinte, votre attention à écouter la parole. Car aucun de ceux qui s'enivrent, ne peut désirer d'entendre la parole de Dieu. *Ne vous enivrez pas avec le vin, d'où naissent les dissolutions, mais remplissez-vous du Saint-Esprit.* (Ephés. V, 18.) Voilà l'ivresse qui est belle; assoupissez votre âme sous l'action de l'Esprit pour échapper à l'assoupissement produit par le vin; hâtez-vous de mettre le Saint-Esprit en possession de votre intelligence et de vos pensées, afin que le mal honteux ne trouve pas la place vide. Voilà pourquoi l'Apôtre ne dit pas : Participez à l'Esprit, mais : *Remplissez-vous de l'Esprit.* Votre âme doit être comme une coupe qu'il faut remplir de l'Esprit jusqu'aux bords, afin que le démon n'y puisse rien verser. Il ne suffit pas de participer à l'Esprit par ce qui reste d'une âme déjà plus ou moins pleine d'autres choses, c'est tout entière qu'il faut la remplir de l'Esprit par ces psaumes, ces hymnes, ces chants spirituels dont vous êtes remplis aujourd'hui. Voilà pourquoi je m'assure en votre tempérance. Nous avons une coupe où se boit une belle ivresse, l'ivresse de la tempérance, et non de la dissolution. Quelle est-elle cette coupe? C'est la coupe spirituelle, la coupe du breuvage sans mélange, la coupe où se boit le sang du Seigneur. Cette coupe-là ne produit pas la honteuse ivresse, cette coupe-là ne produit pas la dissolution; elle ne ruine pas la force, elle la réveille; elle ne jette pas les nerfs

dans l'atonie, elle retrempe la vigueur des nerfs; cette coupe-là donne la sobriété, coupe vénérée des anges, redoutée des démons, honorée des hommes, agréable au Seigneur. Entendez-vous ce que dit David de cette coupe spirituelle qu'on vous propose au banquet de ce jour! *Vous avez préparé une table devant moi contre ceux qui me persécutent, vous avez oint ma tête avec une huile, et la coupe qui me vient de vous me remplit comme d'une ivresse excellente.* (Psaum. XXII, 5.) Pour que ce mot d'ivresse ne vous effraye pas, ne vous fasse pas concevoir que cette coupe ait rien de débilitant, il ajoute, *excellente*, ce qui veut dire fortifiante. Ivresse d'un genre nouveau, qui produit la force, qui donne la vigueur et la puissance; c'est qu'elle découle de la source spirituelle; ce n'est pas le bouleversement des pensées, c'est l'abondance des pensées spirituelles.

2. Enivrons-nous de cette ivresse; quant à l'autre, tenons-nous-en bien loin; ne déshonorons pas la fête de ce jour; car ce n'est pas seulement la fête de la terre, mais aussi la fête du ciel. Aujourd'hui, joie sur la terre; aujourd'hui, joie dans le ciel; car si pour un seul pécheur qui se repent, il y a joie sur la terre et dans le ciel, aujourd'hui que la terre entière est arrachée au démon, combien y aura-t-il plus de joie encore dans le ciel! A cette heure les anges tressaillent d'allégresse, à cette heure la joie inonde les archanges; à cette heure chérubins et séraphins célèbrent avec nous la fête présente; ils ne rougissent pas de nous comme de compagnons d'esclavage, mais ils se réjouissent avec nous des biens qui nous sont faits. Car si c'est à nous que le Seigneur a communiqué ses grâces, notre joie, nous la partageons avec eux. Et que parlé-je de compagnons d'esclavage? Le Seigneur lui-même, leur Seigneur et le nôtre ne rougit pas de faire avec nous la fête. Et à quoi bon dire qu'il ne rougit pas? *J'ai désiré,* dit-il, *d'un ardent désir, de manger cette pâque avec vous.* (Luc, XXII, 15.) S'il a désiré de célébrer la pâque avec nous, il est évident qu'il en est de même pour la résurrection. Donc lorsque les anges se réjouissent avec les archanges, quand le Seigneur qui commande à toutes les puissances célestes, aujourd'hui, avec nous, célèbre la fête, quelle raison de découragement nous resterait encore?

Qu'aucun pauvre ne baisse le front, parce qu'il est pauvre; car cette fête est une fête spirituelle; qu'aucun riche ne se redresse, fier de ses trésors; car toutes ses richesses ne lui fournissent rien qu'il puisse apporter à cette fête. C'est que, dans les fêtes du siècle, l'abondance des vins, des tables remplies et chargées de mets, l'immodestie, les ris, toute la pompe de Satan, font baisser le front au pauvre, et exaltent le riche; pourquoi? Parce que le riche dresse une table magnifique, savoure plus de délices; au contraire, le pauvre trouve dans sa pauvreté un obstacle qui l'empêche de montrer la même magnificence; nos fêtes à nous, n'ont rien de pareil; une seule et même table réunit le riche et le pauvre, et si riche qu'on soit, on ne peut rien ajouter à la table; et si pauvre qu'on soit, la pauvreté n'empêche en rien de participer aux mets servis pour tous: car c'est la grâce de Dieu qui les offre, et qu'y a-t-il d'étonnant d'y voir admis le riche et le pauvre? L'empereur même, qui a le diadème au front, qui est revêtu de la pourpre, qui porte en sa main le sceptre de la terre, cet empereur se met, à côté du pauvre, du mendiant, à la même table. Voilà de quelle nature sont les présents du Seigneur; il ne fait pas acception de dignité ni de rang, pour communiquer sa grâce, il ne considère que la volonté, que la pensée.

Quand vous voyez, dans une église, un pauvre à côté d'un riche, un particulier à côté d'un prince, un homme du peuple à côté d'un homme puissant, celui qui hors de l'église redoute cette puissance, la côtoyant, sans crainte, dans l'intérieur de l'église, méditez cette parole: *Alors on verra le loup paître avec les agneaux.* (Isai. XI, 6.) Le loup de l'Ecriture, c'est le riche; l'agneau, c'est le pauvre. Et d'où vient que le loup entrera en partage avec l'agneau, comme le riche avec le pauvre? Faites bien attention. Souvent, le riche et le pauvre sont dans l'église; arrive l'heure des divins mystères; on chasse le riche, qui n'est pas initié, et le pauvre est introduit dans les tabernacles célestes, et le riche ne s'indigne pas; il sait qu'il est étranger aux divins mystères. Voyez, voyez, ô la grâce de Dieu! Non seulement tous sont également honorés dans l'église à cause de la divine grâce, mais quand le riche et le pauvre se trouvent ensemble, souvent le pauvre l'emporte sur le riche par la piété, et la richesse ne sert de rien à qui n'a pas la piété, et la pauvreté ne cause aucun dommage au fidèle, qui s'approche du sanctuaire avec confiance. Ce que je dis, mes très-chers frères,

s'applique aux catéchumènes, et non simplement aux riches. Considérez, mes bien-aimés, comme le maître se retire de l'église, tandis que le fidèle, quoique n'étant qu'un serviteur, assiste aux mystères; la maîtresse se retire, et la servante reste. *Car Dieu n'a point d'égard à la qualité des personnes.* (Galates, II, 6.) Il n'y a donc, dans l'église, ni esclave, ni homme libre : l'Ecriture ne reconnaît pour esclave que l'homme asservi au péché. Car, dit l'Ecriture, *celui qui fait le péché, est esclave du péché* (Jean, VIII, 34) et elle reconnaît comme libre celui qui a été délivré par la grâce divine.

C'est avec la même confiance que l'empereur et le pauvre s'approchent de cette table, avec le même honneur, et souvent même le pauvre s'en approche avec plus d'honneur. Pourquoi? C'est que l'empereur, embarrassé de mille affaires, ressemble à un vaisseau sur lequel l'écume des flots jaillit de toutes parts, et les péchés font sur lui des taches nombreuses; mais le pauvre, qui n'a de souci que celui de la nourriture nécessaire, dont la vie, en dehors des affaires, se passe tranquille, est comme dans un port, et il s'approche avec une grande assurance de notre table. Voyez encore : dans les fêtes du siècle, le pauvre a le front bas, le riche resplendit, fier non-seulement de sa table, mais de ses vêtements, car et l'aspect de la table et l'aspect des vêtements produisent même effet. Le pauvre, à la vue du riche recouvert d'une robe d'un grand prix, est frappé de tristesse, il se regarde comme le plus infortuné de tous les hommes. Ici, cette indigence disparaît; car tous n'ont qu'un seul et même vêtement, le bain qui procure le salut. *Car*, dit l'Apôtre, *vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous avez été revêtus de Jésus-Christ.* (Galat. III, 27.) Donc, ne déshonorons pas cette fête par l'ivresse; car Notre-Seigneur a également honoré les riches et les pauvres, les serviteurs et les maîtres; répondons à la bonté que le Seigneur nous a témoignée : la meilleure manière d'y répondre, c'est la pureté dans notre conduite, c'est la tempérance de notre âme. Cette fête, cette assemblée peut se passer de richesse, de frais dispendieux, mais il y faut l'excellence de la volonté, de la pensée. C'est le prix nécessaire de ce qui se trouve ici. Rien de corporel n'est ici en vente, qu'y vient-on chercher? les paroles que Dieu fait entendre, les prières des Pères, les bénédictions des prêtres, la concorde, la paix, l'harmonie, présents spirituels, qui se paient avec l'esprit.

Célébrons cette fête, la plus grande de toutes les fêtes, fête brillante, la résurrecton du Seigneur; célébrons-la tous ensemble, avec joie, avec piété : car le Seigneur est ressuscité, et il a ressuscité la terre avec lui. Il est ressuscité, en rompant les liens de la mort. Adam a péché, Adam est mort; mais le Christ n'a point péché, et pourtant il est mort. Chose étrange et qui surprend notre esprit : celui-là a péché, il est mort; celui-ci n'a pas péché, et il est mort; pourquoi? C'est afin que celui qui est mort pour avoir péché, pût être affranchi par celui qui, sans avoir péché, mourut de tous les liens de la mort. On voit des faits analogues dans les affaires d'argent. Souvent un débiteur insolvable est retenu en prison; un autre, qui ne doit rien, mais qui peut payer, donne de l'argent et délivre le débiteur. C'est ce qui s'est passé à l'occasion d'Adam. Adam était débiteur, le démon le détenait en prison, Adam n'avait pas de quoi payer; le Christ ni ne devait rien, ni n'était détenu par le démon, mais il pouvait acquitter la dette. Il est venu, il a payé la dette de la mort pour celui qui était détenu par le démon, il a affranchi le débiteur.

4. Comprenez-vous les admirables effets de la résurrection ? Nous avions subi une double mort, il nous faut donc attendre une double résurrection. La mort du Christ fut simple, voilà pourquoi sa résurrection a été simple aussi. Comment cela ? Je m'explique : Adam est mort, et par le corps et par l'âme; il est mort et par le péché et par la nature : *Le jour où vous mangerez du fruit de l'arbre, vous mourrez d'une vraie mort.* (Gen. II, 17.) Toutefois ce n'est pas en ce jour qu'Adam a subi la mort par la nature, mais, par le péché, il a été frappé de mort; cette dernière mort, c'est la mort de l'âme; l'autre est la mort du corps. Mais maintenant ces mots, la mort de l'âme, ne veulent pas dire que l'âme meurt, car elle est immortelle; mais la mort de l'âme c'est le péché et le châtiment éternel. De là ces paroles du Christ : *Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent tuer l'âme; craignez plutôt celui qui peut perdre et l'âme et le corps dans l'enfer.* (Matth. X, 28.) Ce qui est perdu subsiste, mais hors de la vue de celui qui l'a perdu. Donc, je vous disais que notre mort était double; par conséquent notre résurrection doit être double aussi.

Quant au Christ, sa mort fut simple; car le Christ n'a point péché; mais même cette mort simple, il ne l'a subie qu'à cause de nous; car il n'était pas assujetti à la dette de la mort, lui; car il n'était pas comptable du péché, ni de la mort par conséquent; voilà pourquoi il est ressuscité de la mort simple; mais nous, frappés d'une mort qui est double, il nous faut une double résurrection. Jusqu'à présent, nous n'avons qu'une seule résurrection, celle qui nous relève du péché; car nous avons été ensevelis avec le Christ dans le baptême, et nous nous sommes réveillés avec lui par le baptême. Cette première résurrection nous a affranchis des péchés; la seconde résurrection est celle du corps: le Seigneur nous a donné la plus précieuse, attendez aussi celle qui l'est moins; car celle que nous avons déjà est bien plus précieuse que l'autre; c'est une faveur bien plus précieuse en effet d'être affranchis des péchés, que de voir un corps ressuscité. Le corps est tombé, par le péché; donc si le péché est le principe de la chute, le principe de la résurrection, c'est d'être affranchis du péché. Nous sommes dès à présent ressuscités par ce qu'il y a de meilleur dans la résurrection, nous avons rejeté loin de nous la mort terrible du péché, nous avons dépouillé le vieux vêtement; donc ne désespérons pas de la résurrection moins précieuse. La première nous a ressuscités il y a longtemps, quand nous avons été baptisés; ceux qui ont été hier soir jugés dignes du baptême, sont devenus des agneaux glorieux. Avant-hier, le Christ a été mis en croix, mais il est ressuscité la nuit dernière; ces nouveaux baptisés avant-hier étaient détenus par le péché, mais ils sont ressuscités avec le Christ. Il est mort, lui, par le corps, et c'est par le corps qu'il est ressuscité. Quant à eux, ils étaient morts par le péché, et, en ressuscitant, ils ont été délivrés des péchés. La terre, en ces jours du printemps, produit les roses, les violettes et les autres fleurs; mais les eaux nous ont montré une plus belle prairie que la terre. Ne vous étonnez pas que ce soient les eaux qui aient développé les germes des fleurs; ce n'est pas par la nature qui lui est propre, c'est par l'ordre du Tout-Puissant que la terre a produit les germes; ce sont les eaux qui ont, dans le principe, fait paraître des animaux qui se mouvaient. *Dieu dit, que les eaux produisent des animaux vivants* (Gen. I, 20), et son ordre s'accomplit, et cette substance sans âme produisit les êtres vivants avec une âme; disons de même aujourd'hui, que les eaux produisent, non plus des animaux vivants, mais les dons de l'Esprit. Les eaux montrèrent, aux premiers jours, des poissons sans raison et sans voix; aujourd'hui, elles ont fait paraître des poissons qu'illuminent la raison et l'esprit d'en-haut, des poissons que les apôtres ont pêchés. *Venez*, dit le Seigneur, *et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes*. (Matth. IV, 19.) C'est la pêche de ce jour, que le Seigneur désignait alors. Pêche étrange, il faut le dire; les pêcheurs ordinaires font sortir des eaux, nous, au contraire, nous avons plongé dans les eaux, et c'est ainsi que nous avons pêché. Autrefois, les Juifs avaient une piscine; apprenez ce que c'était que cette piscine, si vous voulez comprendre l'indigence des Juifs et la richesse de l'Eglise. C'était une piscine d'eau, un ange y descendait et agitait l'eau; quand l'eau avait été agitée, un malade y entrait, et il était guéri; un seul malade, chaque année, était guéri, et aussitôt toute la vertu d'en-haut était dépensée, non à cause de l'indigence de celui qui la communiquait, mais à cause de l'infirmité de ceux qui la recevaient. L'ange descendait donc dans la piscine, et il agitait l'eau et un seul malade était guéri. Le Seigneur des anges est descendu dans le Jourdain, et il a agité l'eau, et la terre, la terre entière a été guérie. Chez les Juifs, après le premier malade, celui qui descendait le second dans la piscine, n'était pas guéri; c'est que les Juifs qui recevaient cette grâce, étaient infirmes, indigents; mais, chez nous, après le premier, le second; après le second, le troisième; après le troisième, le quatrième; et dix, et vingt, et cent, et dix mille, et, si vous voulez, la terre entière plongée dans la piscine, n'en épuise pas la vertu; la grâce ne se perd pas; les eaux ne sont pas souillées. Mode nouveau de purification; c'est que ce n'est pas le corps qui est purifié; en effet, pour ce qui concerne les corps, plus est grand le nombre de ceux qui se plongent dans les eaux, plus les eaux se chargent de souillures; mais ici, plus il y en a qui se purifient, plus s'accroît leur pureté.

5. Comprends-tu la grandeur du présent? Conserve la grandeur de ce présent, ô homme. Il ne t'est pas permis de vivre dans l'indifférence; impose-toi à toi-même une loi que tu suivras avec la plus grande attention; cette vie est une lutte, un combat; celui qui affronte les combats doit toujours savoir se maîtriser. Veux-tu

que je te donne une règle excellente, infaillible qui t'assure la vertu ? Il y a des choses en apparence indifférentes, qui enfantent les péchés, rejetons-les loin de nous. Parmi les actions, les unes sont des péchés, les autres n'en sont pas, mais sont des causes de péchés ; par exemple, le rire n'est pas un péché de sa nature, mais il devient un péché, si on le pousse trop loin ; car, du rire, viennent les plaisanteries ; des plaisanteries, les mauvaises paroles ; des mauvaises paroles, les mauvaises actions ; des mauvaises actions, les châtiments et les supplices. Commence donc par supprimer la racine, pour supprimer le mal tout entier ; car si nous nous tenons sur nos gardes, à propos des actions indifférentes, nous ne tomberons jamais dans les actions qui ne sont pas permises. C'est ainsi que regarder les femmes, semble, à beaucoup de personnes, une action indifférente, mais de là viennent les désirs déréglés ; de ce déréglement, la fornication ; de la fornication, le châtiment et les supplices. De même vivre dans les délices, ne paraît avoir rien de grave, mais de là vient l'ivresse et les maux sans nombre qui en résultent. Supprimons donc de partout les causes des péchés. C'est pourquoi vous jouissez chaque jour, sans interruption, de l'enseignement qui vous est donné ; c'est pourquoi, sept jours de suite nous nous réunissons, nous dressons devant vous la table spirituelle, nous vous faisons jouir des paroles divines, nous versons chaque jour l'huile sur vous, nous vous armons contre Satan : car maintenant il vous menace avec plus de fureur ; plus grand est le don qui vous est fait, plus terrible est la guerre qui vous le dispute. Car si dans le paradis un seul homme a été pour lui un spectacle insupportable, comment pourrait-il supporter un si grand nombre d'hommes dans le ciel, répondez-moi. Vous avez exaspéré le monstre, mais ne craignez rien ; vous avez reçu une force supérieure, un glaive aiguisé ; avec ce glaive, percez le serpent. Si Dieu permet qu'il soit exaspéré contre vous, c'est pour vous ménager, par l'expérience qui vous attend, la conscience de votre force, de votre pouvoir. De même qu'un gymnasiarque excellent qui a reçu un athlète de mauvaise mine, un homme énervé, dédaigné, le frotte d'huile, l'exerce, lui rend de la chair et des muscles, et, dès ce moment, ne lui permet plus l'oisiveté, mais lui commande de se présenter dans les combats, afin que l'expérience lui prouve quelle force il lui a donnée, ainsi fait le Christ avec nous. Il pouvait certes exterminer l'ennemi ; mais il veut que vous compreniez l'excellence de sa grâce, la grandeur de la force spirituelle que vous avez reçue par le baptême, et il vous envoie dans les luttes avec le démon, et il vous ménage de nombreuses occasions de mériter les couronnes. Voilà pourquoi, sept jours de suite, vous jouissez de l'enseignement divin ; c'est pour apprendre exactement vos exercices. Voyez encore, c'est un mariage spirituel qui s'opère ici : or, dans les mariages, il y a sept jours de festins. Voilà pourquoi nous aussi pendant sept jours nous vous convions, en vertu de nos règles, aux festins sacrés. Mais voyez la différence : dans le monde, après sept jours, plus de fête ; ici, au contraire, si vous voulez, vous pouvez toujours venir au festin sacré ; dans les mariages du monde, l'épouse, après le premier ou le second mois, n'est pas aussi chère à l'époux ; ici, il n'en est pas de même ; plus le temps s'avance, plus brûlants deviennent les désirs de l'Epoux, plus suaves ses embrassements, plus spirituel son commerce, à la la condition pour nous de pratiquer la prudence. Voyez encore ; pour ce qui est de notre chair, après la jeunesse, la vieillesse ; ici, au contraire, après la vieillesse, la jeunesse, une jeunesse éternelle, cela dépend de nous. Nous avons reçu des grâces qui sont grandes, qui le seront plus encore, cela dépend de nous. Paul était grand quand il fut baptisé ; mais il le devint ensuite beaucoup plus ; quand il publiait la vérité, il remplissait les Juifs de confusion ; plus tard il fut ravi dans le paradis, il monta jusqu'au troisième ciel. De sorte que nous aussi, cela dépend de nous, nous pouvons croître, agrandir la grâce qui nous a été donnée par le baptême ; elle s'agrandit par les bonnes œuvres, et elle devient plus brillante, et elle fait luire sur nous une plus resplendissante lumière. Et si ce bonheur nous arrive, nous irons, en toute confiance, nous réunir dans la chambre de l'Epoux, avec l'Epoux, et nous jouirons des biens réservés à ceux qui l'aiment ; puissions-nous tous obtenir ces biens, par la grâce et par l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ à qui appartient, comme au Père et au Saint-Esprit, la gloire, l'adoration, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduction de M. C. PORTELETTE.

HOMÉLIE POUR LE JOUR DE L'ASCENSION

Prononcée dans le martyre de Romanésie, où les corps des martyrs, d'abord enterrés sous le pavé de l'église à côté des cadavres des hérétiques, furent ensuite levés de terre et déposés séparément dans un lieu plus élevé[1].

—

ANALYSE.

Cette homélie fut prononcée hors de la ville d'Antioche, dans un lieu consacré aux martyrs, au même endroit que l'homélie sur le mot *cœmeterium* et sur la croix ; mais on ne peut en fixer l'année. — Les martyrs avaient été enterrés sous le pavé de l'église, à côté des hérétiques; l'évêque Flavien les avait tirés de ce voisinage pour les placer ailleurs et les exposer à la vénération des fidèles.— L'orateur commence par louer le saint évêque de cette attention. — 1° Il montre ensuite quel est l'objet de la fête présente ; 2° c'est la réconciliation de l'homme avec Dieu, réconciliation dont Jésus-Christ a été le médiateur, et qu'il a cimentée en offrant à Dieu son père, dans sa personne, les prémices de la nature humaine, qui ont été placées au plus haut des cieux. 3 Pour faire sentir quel est le bienfait d'avoir élevé si haut notre nature, il fait voir combien elle était avilie et dégradée. — 4° Il prouve que les anges ont été affligés de notre dégradation, par des conjectures, et parce qu'ils se sont réjouis avec nous, lorsque Jésus-Christ est né, lorsqu'il est ressuscité, enfin lorsqu'il est monté aux cieux. — 5° Deux anges se sont présentés pour consoler les disciples de la perte de leur Maître qui s'élevait dans l'air et qui disparaissait à leur vue.— Les fidèles, riches et pauvres, doivent tourner leurs regards vers le ciel, attendre le retour du Sauveur, et mériter par la pureté de leur vie d'être transportés avec Jésus-Christ quand il viendra juger les vivants et les morts.

1. Lorsque nous honorions la mémoire de la Croix, nous avons célébré cette fête hors de la ville ; et maintenant que nous nous occupons de l'Ascension de Jésus crucifié, jour brillant et glorieux, nous célébrons encore cette fête hors de nos murs. Ce n'est pas que nous voulions faire honte à la ville, mais nous voudrions faire honneur aux martyrs. C'est dans la crainte qu'ils ne nous fassent de vifs reproches et ne nous disent : Est-ce que nous ne sommes pas dignes de voir un seul jour de Notre-Seigneur célébré dans nos tentes? nous avons répandu notre sang pour lui, nous lui avons fait le sacrifice de nos têtes; et nous n'aurions pas l'avantage de voir le jour de sa gloire célébré dans le lieu où reposent nos cendres ! C'est dans la crainte d'entendre ces reproches, que nous courons aux pieds des martyrs, pour nous justifier en ce jour auprès d'eux de tout le temps qui a précédé; car si nous devions courir à ces généreux athlètes de la religion, même lorsque leurs corps étaient cachés sous le pavé des temples, à plus forte raison devons-nous le faire aujourd'hui que ces pierres précieuses sont mises à part, que les brebis ne sont plus auprès des loups, et que les vivants sont séparés des morts. Quant à eux, ils ne recevaient aucun préjudice d'une sépulture commune avec les hérétiques. Non, un pareil voisinage ne pouvait faire tort aux corps de ceux dont les âmes sont dans le ciel ; les restes de ceux dont la plus noble portion est dans la main du Seigneur, ne pouvaient souffrir de telle ou de telle position. Mais s'ils ne recevaient même auparavant aucun préjudice, le peuple qui courait aux restes des martyrs, n'éprouvait pas un léger dommage du lieu où ces corps saints étaient placés. Il ne priait qu'avec embarras et inquiétude, parce qu'il ignorait quels étaient les tombeaux des saints, et où étaient déposés ces trésors véritables. En un mot, il arrivait le même inconvénient que si des troupeaux de brebis, conduits à des eaux pures et salutaires, en étaient repoussés par une odeur infecte qui s'exhalerait d'ailleurs : de même le peuple qui allait aux sources pures des martyrs, en était écarté,

[1] Traduction d'Auger, revue.

pour ainsi dire, par l'infection voisine de l'hérésie.

Frappé de cet inconvénient, notre sage pasteur, notre maître commun, qui règle tout pour l'édification de l'Eglise, ne souffrit pas longtemps ce dommage causé à son peuple. Que fait-il donc ? Admirez la sagesse de cet ardent zélateur des martyrs de notre foi. Il fait combler les ruisseaux troubles et fétides, et place dans un lieu pur les sources pures des martyrs. Et voyez quelle attention il a montré pour les morts, quelle déférence pour les martyrs, et quels soins pour le peuple. Il a montré son attention pour les morts, en ne remuant pas leurs cendres, mais en les laissant dans le lieu où elles étaient déposées ; sa déférence pour les martyrs, en les délivrant d'un fâcheux voisinage ; ses soins pour le peuple, en ne permettant pas que les fidèles fussent inquiets et embarrassés dans leurs prières. Voilà pourquoi il vous amène ici, afin que le concours soit plus brillant et le spectacle plus magnifique, l'assemblée étant composée non-seulement des hommes, mais encore des martyrs, non-seulement des martyrs, mais encore des anges ; car les anges sont ici présents, et se joignent aujourd'hui aux martyrs pour embellir la fête. Que si vous voulez voir les martyrs et les anges réunis, ouvrez les yeux de la foi, et vous apercevrez ce spectacle. En effet, si l'air est rempli d'anges, à plus forte raison l'église, et principalement en ce jour consacré à l'Ascension glorieuse de leur Maître.

Mais pour preuve que l'air est rempli d'anges, écoutons ce que dit l'Apôtre en exhortant les femmes à se voiler la tête : *Les femmes*, dit-il, *doivent avoir un voile sur la tête à cause des anges.* (I Cor. XI, 10.) Ceux qui étaient renfermés avec les apôtres dans une maison, disaient à la servante Rhodé : *C'est l'ange de Pierre.* (Act. XII, 15.) *L'ange*, dit Jacob, *qui m'a protégé dès ma jeunesse.* (Gen. XLVIII, 16.) *J'ai vu*, dit ailleurs le même Jacob, *j'ai vu des armées d'anges.* (Gen. XXXII, 2.) Et pourquoi a-t-il vu des armées d'anges sur la terre ? De même qu'un prince place des troupes dans toutes les villes frontières, pour que ces villes ne soient pas assaillies par les incursions des barbares ; ainsi Dieu qui sait que les démons, ces êtres barbares et féroces, remplissent l'air qui nous environne, et qui voit ces ennemis de la paix toujours prêts à susciter la guerre ; Dieu, dis-je, leur a opposé des armées d'anges qui puissent les réprimer par leur seule vue, et nous ménager sans cesse les avantages de la paix. Et afin que vous appreniez que les anges sont des ministres de paix, écoutez les diacres qui tous les jours dans les prières publiques, répètent ces paroles : *Suppliez l'ange de paix* [1]. Vous voyez que les anges et les martyrs sont ici réunis. Que je plains donc les fidèles qui sont aujourd'hui absents, et que j'applaudis au bonheur de ceux qui sont présents, qui jouissent de cette solennité ! Mais réservons à un autre temps à parler des anges, et occupons-nous à expliquer le sujet de la fête présente.

2. Quelle est donc la fête que nous célébrons ? elle est grande et auguste, mes très-chers frères, elle est au-dessus de toutes les pensées des hommes, et vraiment digne de la munificence de Dieu, qui en est l'auteur. C'est aujourd'hui que Dieu s'est réconcilié avec le genre humain ; c'est aujourd'hui qu'une inimitié ancienne et une longue guerre ont été terminées ; c'est aujourd'hui qu'a été cimentée pour nous cette paix admirable que nous n'aurions jamais espérée. Eh ! qui jamais eût pensé qu'un Dieu dût se réconcilier avec l'homme ? ce n'est pas que le Maître soit dur et cruel, mais c'est que le serviteur est lâche et rebelle. Voulez-vous savoir combien nous avons irrité un Maître plein de douceur et de bonté ; car il faut que vous appreniez le sujet d'une inimitié ancienne, afin que, lorsque vous saurez les honneurs dont nous avons été comblés, quoique ennemis, et la grâce immense que le Seigneur vous a faite, vous ne cessiez de lui rendre des actions de grâces pour la grandeur de ses dons, vous admiriez la miséricorde du Dieu qui nous a honorés, sans attribuer un pareil changement à vos propres mérites ? voulez-vous donc apprendre combien nous avions irrité un Maître bon, doux et miséricordieux, un Maître qui règle tout pour notre salut ? Il avait pris la résolution de détruire entièrement notre race, et il était si irrité contre nous, qu'il voulait nous perdre avec nos femmes, nos enfants, les bêtes sauvages, les animaux domestiques, en un mot, avec toute la terre. Mais si vous voulez, je vais vous rapporter la sentence même prononcée par Dieu contre le genre humain : *J'exterminerai*, dit le Seigneur, *j'exterminerai de dessus la terre, l'homme que j'ai créé, j'exterminerai avec lui*

[1] C'étaient les propres paroles de la liturgie.

les bêtes sauvages et les animaux domestiques; car je me repens d'avoir fait l'homme. (Gen. VI, 7.) Et afin que vous sachiez que ce n'était pas notre nature qu'il haïssait, mais notre perversité qu'il avait en horreur, après avoir prononcé cette sentence : *J'exterminerai de dessus la terre l'homme que j'ai créé*, il s'adresse à Noé et lui dit : *La fin de tout homme est venue devant moi.* (Gen. VI, 13.) Or, s'il eût haï la nature humaine, il ne se fût jamais expliqué avec un homme. Vous voyez donc que, loin de vouloir exécuter sa menace, le Seigneur se justifie lui-même devant son esclave, qu'il s'entretient avec lui comme avec un ami et un égal, et lui explique les raisons du châtiment sévère qu'il médite, non pour rendre compte à un homme de ses desseins, mais pour qu'avertissant les autres il les rende plus sages.

Mais, comme je le disais, notre race s'était trouvée d'abord dans un état si fâcheux, qu'elle courait même risque d'être exterminée de dessus la terre. Nous, cependant, qui étions jugés indignes de la terre, nous avons été transportés aujourd'hui dans le ciel; nous qui n'étions pas même dignes de la domination terrestre, nous avons été élevés au royaume céleste, nous avons pris place sur le trône du souverain Roi. Notre nature, à qui les chérubins avaient fermé l'entrée du paradis, est assise aujourd'hui au-dessus des chérubins. Mais comment s'est opéré ce merveilleux prodige? comment, nous qui avions offensé le Très-Haut, qui étions jugés indignes de la terre, qui étions déchus de la domination terrestre, sommes-nous montés à une si grande élévation? comment la guerre a-t-elle été terminée? comment la colère s'est-elle dissipée? Comment? Ce qu'il y a d'admirable, c'est que la paix s'est faite, non d'après les sollicitations de ceux qui s'étaient injustement soulevés contre le Seigneur, mais d'après les exhortations du Seigneur lui-même, qui était justement irrité. *Nous remplissons*, dit saint Paul, *la fonction d'ambassadeur pour Jésus-Christ; et c'est Dieu lui-même qui vous exhorte par notre bouche.* (II Cor. V, 20.) Quoi donc! c'est lui qui a été outragé, et c'est lui qui nous exhorte! Oui, sans doute, parce qu'il est Dieu, et qu'en conséquence il nous exhorte comme un père tendre. Et voyez ce qui arrive! c'est le Fils de celui qui nous exhorte, qui devient notre médiateur : ce n'est pas un homme, ni un ange, ni un archange, en un mot aucune créature. Et que fait le Médiateur? l'office de médiateur. Lorsque deux personnes, animées l'une contre l'autre, refusent de se réconcilier, un tiers survient, qui, se plaçant entre les deux, apaise les deux parties irritées. Et c'est ce qu'a fait Jésus-Christ. Dieu était animé contre nous; nous nous étions éloignés de Dieu, de ce Maître plein de bonté : Jésus-Christ, se plaçant entre deux, a réconcilié la créature avec le Créateur. Et comment s'est-il placé entre deux? il a subi, de la part de son Père, la peine qui nous était due, et a supporté les outrages de la part des hommes. Voulez-vous apprendre comment il a rempli l'une et l'autre fonction? *Jésus-Christ*, dit l'Apôtre, *nous a rachetés de la malédiction de la loi, en devenant pour nous malédiction.* (Gal. III, 13.) Vous voyez comme il a subi la peine de la part de son Père, voyons comme il a supporté les outrages de la part des hommes : *Les outrages de ceux qui étaient soulevés contre vous*, dit l'Ecriture, *sont tombés sur moi.* (Ps. LXVIII, 10.) Vous voyez comme il a dissipé toute inimitié, comme il n'a point cessé de tout faire et de tout souffrir, jusqu'à ce qu'il eût ramené à Dieu, et rendu ami de Dieu l'homme, qui était son ennemi déclaré.

Or, c'est le jour que nous célébrons, qui est le principe de tous ces biens; c'est en ce jour que Jésus-Christ a remis à son Père les prémices de notre nature dont il s'était chargé. Et comme dans un champ couvert d'une riche moisson, on prend quelques épis, on en compose une gerbe qu'on offre à Dieu, et que par cette légère offrande on attire sa bénédiction sur le champ tout entier : de même Jésus-Christ, par la chair unique dont il s'était revêtu, et par les simples prémices de notre nature, a fait bénir toute notre race. Mais pourquoi n'a-t-il pas offert toute la nature humaine? c'est que dans les prémices on n'offre pas le tout, mais qu'en offrant une petite partie, on fait bénir le tout par cette modique offrande. Mais, dira-t-on encore, si l'on offrait les prémices, il fallait offrir le premier homme lorsqu'il sortit des mains de Dieu; car les prémices sont ce qui est produit le premier, ce qui germe le premier. Non, mes frères, les prémices ne consistent pas à offrir le premier fruit s'il est mauvais et corruptible, mais à offrir le meilleur. Or, comme le premier fruit de la nature humaine était sujet au péché, voilà pourquoi on ne l'a pas offert, quoiqu'il

fût le premier. C'est là, en effet, ce qui constitue les prémices.

3. Et afin que vous sachiez que les prémices ne sont pas le premier fruit, mais le fruit de la meilleure espèce, celui qui parvient à sa maturité, je vais vous citer en témoignage les Ecritures : *Lorsque vous serez entrés,* dit Moïse au peuple, *dans la terre de promission que Dieu vous donne, et que vous aurez planté des arbres fruitiers, les trois premières années vous regarderez le fruit comme impur, la quatrième année il sera sain et pourra être offert au Seigneur.* (Lév. XIX, 22 et 24.) Toutefois si les prémices étaient ce qui est produit le premier, on aurait dû offrir au Seigneur le fruit de la première année; mais, dit Moïse : *Les trois premières années, vous regarderez le fruit comme impur*, vous le laisserez, parce que l'arbre est encore faible, et que son fruit est trop précoce; *celui de la quatrième année sera sain et pourra être offert au Seigneur.* Et voyez la sagesse du législateur! il n'a permis ni de manger le premier fruit, pour que l'homme ne le prît pas avant Dieu; ni de l'offrir au Seigneur, pour qu'on ne lui offrît pas un fruit vert et acide. Laissez-le, dit-il, parce qu'il est le premier; ne l'offrez pas, parce qu'il n'est pas digne de la majesté de celui auquel il serait offert. Vous voyez que les prémices ne sont point ce qui est produit le premier, mais ce qui est le meilleur.

Appliquons ce que nous venons de dire à la chair dont Jésus-Christ s'est revêtu, et qu'il a offerte pour nous. Il a offert à son Père les prémices de notre nature; et son père a tellement approuvé cette offrande, tant par égard pour la dignité de celui qui la présentait, qu'en considération de la pureté de l'offrande elle-même, qu'il l'a reçue de ses propres mains, et l'a placée à ses côtés, en lui disant : *Asseyez-vous à ma droite.* (Ps. CIX, 1.) A quelle nature Dieu a-t-il dit : *Asseyez-vous à ma droite?* à celle qui avait entendu de sa bouche ces paroles : *Vous êtes terre et vous retournerez en terre.* (Gen. III, 19.) Ce n'était pas assez pour elle de s'élever au-dessus des cieux, d'être reçue parmi les anges : cet honneur, quoique ineffable, n'était pas assez magnifique. Elle s'est élevée au-dessus des anges et des archanges, au-dessus des chérubins et des séraphins, et passant au milieu de toutes les puissances et de toutes les dominations, elle ne s'est arrêtée que lorsqu'elle s'est vue assise sur le trône du Maître suprême. Ne voyez-vous point l'espace immense qui sépare le ciel de la terre? ou plutôt commençons de plus bas. Ne voyez-vous point quelle distance infinie il y a de l'enfer à la terre, de la terre au ciel, du ciel au ciel supérieur, et de là jusques aux anges, aux archanges, à toutes les dominations célestes, jusqu'au trône du Roi de l'univers? Jésus-Christ a fait franchir toute cette distance à notre nature, il l'a élevée à cette hauteur. Examinez dans quel abîme elle était descendue, et à quel comble de gloire elle est montée. Il est impossible de descendre plus bas qu'était descendu l'homme, ni de monter plus haut que Jésus-Christ l'a élevé. C'est ce que saint Paul voulait faire entendre en disant : *Celui qui est descendu est le même qui est monté.* (Ephés. IV, 10.) Où est-il descendu? *dans les lieux les plus bas de la terre,* et il est monté au plus haut de tous les cieux.

Apprenez qui est-ce qui est monté avec Jésus-Christ, quelle est la nature qu'il a élevée si haut, et ce qu'elle était auparavant. Je m'arrête volontiers à considérer toute la bassesse de l'homme, afin de mieux connaître l'honneur dont il s'est vu comblé par la bonté du souverain Maître. Nous étions cendre et poussière; mais ce reproche tombe moins sur nous que sur la faiblesse de notre nature. Nous étions plus insensés que les animaux déraisonnables : *L'homme s'est rapproché de la brute et est devenu semblable à elle.* (Ps. XLVIII, 21.) Or, être devenu semblable aux animaux dépourvus de raison, c'est être devenu pire que ces animaux. En effet, qu'un être naturellement déraisonnable reste dans son état de stupidité, c'est l'ouvrage de la nature; mais que celui qui a été doué d'intelligence se ravale jusqu'à la stupidité de la brute, c'est le crime de la volonté. Lors donc que le prophète dit que l'homme s'est rapproché des animaux déraisonnables, ne croyez pas qu'il dise simplement que l'homme est devenu l'égal de ces animaux, mais il veut faire voir qu'il est même devenu pire. Oui, nous sommes devenus plus stupides que la brute, non-seulement parce qu'étant hommes nous nous sommes ravalés jusqu'à elle, mais encore parce que nous avons montré en effet plus d'insensibilité. Et c'est ce qu'Isaïe fait entendre dans ce passage : *Le bœuf reconnaît son possesseur, le mulet reconnaît l'étable de son maître; et Israel ne m'a point reconnu.* (Is. I, 3.) Mais ne rougissons

point de notre état précédent, puisque *la grâce a surabondé où avait abondé le péché.* (Rom. v, 20.) Vous voyez comme nous sommes devenus plus déraisonnables que les bêtes de charges; apprenez que nous le sommes devenus même plus que les oiseaux de l'air : *La tourterelle, l'hirondelle, les passereaux des champs, ont connu le temps de leur arrivée, et mon peuple n'a point connu mes jugements.* (Jér. VIII, 7.) Nous sommes donc plus déraisonnables et plus stupides que le bœuf, que le mulet, que les oiseaux de l'air, l'hirondelle et la tourterelle. Voulez-vous apprendre, d'ailleurs, combien peu nous avons de raison? l'Ecriture nous envoie à l'école de la fourmi; tant nous avons perdu notre sens naturel! *Allez,* nous dit-elle, *à la fourmi, et tâchez d'imiter sa prévoyance.* (Prov. VI, 6.) Nous sommes devenus les disciples d'un vil insecte, nous qui sommes faits à l'image du Très-Haut. Mais ce n'est pas au Créateur que nous devons nous en prendre, c'est à nous-mêmes qui n'avons pas su conserver notre ressemblance divine. Et que parlé-je de la fourmi? nous sommes même devenus plus insensibles que les pierres; et je vais apporter en témoignage ces paroles d'un prophète : *Ecoutez,* dit-il, *écoutez, vallons et fondements de la terre, parce que le Seigneur va juger son peuple.* (Mich. VI, 2.) Quoi donc! vous allez juger les hommes, et vous invoquez les fondements de la terre! Oui, sans doute, puisque les hommes sont plus insensibles que les fondements de la terre. Cherchez-vous encore des traits plus frappants de toute notre perversité, lorsque nous sommes plus stupides que le mulet, plus déraisonnables que le bœuf, plus ignorants que la tourterelle et l'hirondelle, plus imprudents que la fourmi, plus insensibles que la pierre? nous sommes même devenus semblables aux serpents. *Leur fureur,* dit l'Ecriture, *ressemble à celle du serpent; le venin des aspics est sous leurs lèvres.* (Ps. LVII, 5; CXXXIX, 4.) Et pourquoi parler de la stupidité de la brute, lorsque nous sommes appelés les enfants du démon? *Vous êtes,* dit l'Evangile, *les enfants du démon.* (Jean, VIII, 44.)

4. Nous, cependant, qui étions stupides, dépourvus de sens et de raison, plus insensibles que la pierre, nous qui étions vils et dégradés, au-dessous de toutes les créatures.... comment m'exprimerai-je? comment rendrai-je ma pensée? notre nature qui était avilie et au-dessous de tous les êtres, par le défaut de raison et de sentiment, s'est élevée aujourd'hui au-dessus de tous. Les anges et les archanges ont vu aujourd'hui ce qu'ils désiraient de voir il y a longtemps : notre nature assise sur le trône du souverain Roi, resplendissante de gloire et brillante d'une beauté immortelle. C'est là, oui, c'est là le prodige après lequel les anges et les archanges soupiraient depuis tant de siècles. Et quoique nous fussions plus honorés qu'ils ne l'étaient eux-mêmes, cependant ils se réjouissaient de notre élévation, eux qui s'étaient affligés de notre châtiment; car, lorsque les chérubins gardaient le paradis, ils ne le faisaient qu'à regret. Et de même qu'un esclave, chargé d'enfermer un de ses compagnons, le garde en prison par l'ordre de son maître, mais se sent touché du malheur de celui dont il partage la servitude : ainsi les chérubins, chargés de garder le paradis, remplissaient à regret ce ministère. Je vais prouver, par l'exemple des hommes, la peine qu'ils devaient ressentir. Lorsque vous voyez des hommes compatir aux maux de leurs semblables, pourriez-vous douter encore des sentiments des chérubins, de ces êtres supérieurs, qui sont beaucoup plus charitables que les hommes? Qui des justes ne s'est pas affligé, lorsque les hommes étaient punis justement, après avoir commis une infinité de péchés? car, mes frères, ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'ils ont témoigné leur sensibilité pour des serviteurs dont ils connaissaient les fautes, et qu'ils savaient avoir offensé grièvement leur Maître. Moïse, après l'idolâtrie du peuple, pénétré de tristesse, disait : *Si vous leur pardonnez leur faute, laissez-moi vivre : si vous ne leur pardonnez pas, effacez-moi du livre que vous avez écrit.* (Exod. XXXII, 32.) Quoi donc? vous voyez leur impiété, et vous vous affligez de ce qu'ils sont punis! Oui, je m'afflige de cela même qu'ils sont punis, et qu'ils ont donné sujet à un juste châtiment. Ezéchiel voyant l'ange qui frappait le peuple, s'écriait d'une voix lamentable : *Hélas! Seigneur, allez-vous exterminer les restes d'Israel?* (Ezéch. IX, 8.) *Corrigez-nous, Seigneur,* disait Jérémie, *mais que ce soit dans votre justice, et non dans votre fureur, pour que vous ne nous réduisiez pas à un petit nombre.* (Jér. X, 24.) Comment, je vous prie, Moïse, Ezéchiel, Jérémie, se sont affligés pour leurs frères, et les puissances célestes n'auraient pris aucune part à nos maux! cela est-il croyable? Pour vous convaincre que

nos infortunes leur sont propres, apprenez quelle joie ils ont témoignée lorsqu'ils ont vu notre Maître réconcilié avec nous. Mais s'ils ne s'étaient pas affligés de notre disgrâce, ils ne se seraient pas tant réjouis de notre réconciliation. Or, qu'ils se soient réjouis, j'en trouve la preuve dans ces paroles du Fils de Dieu : *Il y aura une grande joie dans le ciel et sur la terre, pour un seul pécheur qui fait pénitence.* (Luc. XV, 7.) Mais si les anges se réjouissent pour un seul pécheur qui fait pénitence, quelle vive satisfaction n'ont-ils pas dû éprouver, en voyant aujourd'hui notre nature placée au plus haut des cieux, dans la personne de celui qui en est les prémices?

Apprenez, d'ailleurs, la joie qu'ont témoignée les troupes célestes pour notre réconciliation. Lorsque Notre-Seigneur naquit selon la chair, les anges voyant qu'il était réconcilié avec les hommes (car il ne serait jamais descendu si bas s'il n'eût été réconcilié), voyant, dis-je, cette œuvre consommée, ils formèrent des chœurs sur la terre, et ils s'écriaient dans leurs transports : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre, et bonne volonté aux hommes.* (Luc, II, 14.) Et afin que vous sachiez qu'ils glorifient Dieu pour les biens qu'a reçus la terre, ils ajoutent la raison en disant : *Et paix sur la terre, et bonne volonté aux hommes*, aux hommes qui s'étaient montrés ingrats envers le Créateur, qui étaient ses ennemis déclarés. Vous voyez comme ils glorifient Dieu pour le bonheur d'autrui, ou plutôt pour leur bonheur propre, puisqu'ils regardent ce qui nous arrive d'heureux, comme leur étant personnel. Voulez-vous apprendre qu'ils se réjouissaient et qu'ils triomphaient lorsqu'ils devaient voir Jésus-Christ monter au ciel, écoutons-le lui-même : *Vous verrez bientôt*, dit Jésus-Christ, *les cieux ouverts, et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'Homme.* (Jean, I, 51.) Les anges, dit-il, montaient et descendaient sans cesse; ce qui annonce combien ils désiraient de voir un spectacle merveilleux. C'est l'usage de ceux qui aiment de ne pas attendre le moment où arrivera l'objet aimé, mais de le prévenir par les transports de leur joie. Les anges descendent, parce qu'ils sont empressés de voir un spectacle nouveau et extraordinaire, la nature humaine placée dans le ciel. Voilà pourquoi les anges paraissent, et lorsque Jésus-Christ vient au monde, et lorsqu'il ressuscite, et aujourd'hui qu'il monte au ciel : *Deux hommes*, dit l'Evangile, *parurent vêtus de blanc*, annonçant leur joie par la blancheur de leurs habits, et ils dirent aux disciples : *Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? ce Jésus, qui, en vous quittant, s'est élevé dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'y avez vu monter.* (Act. I, 10 et 11.)

3. Suivez-moi, mes frères, avec attention : Pourquoi tiennent-ils ce langage? est-ce que les disciples n'avaient pas d'yeux? est-ce qu'ils ne voyaient point ce qui se passait? l'Evangéliste ne dit-il pas qu'ils le virent s'élever au ciel? pourquoi donc des anges viennent-ils leur apprendre qu'il est monté au ciel? Pour deux raisons : la première, c'est que les disciples étaient continuellement affligés, quand ils pensaient qu'ils allaient être séparés de Jésus-Christ. *Aucun de vous,* leur dit le Fils de Dieu dans l'Evangile (paroles qui confirment ce que j'avance), *aucun de vous ne me demande où je vais; mais parce que je vous ai dit ces choses, votre cœur s'est rempli de tristesse.* (Jean, XVI, 5 et 6.) Si nous ne nous séparons qu'avec peine de nos amis et de nos parents, comment les disciples, qui voyaient leur Sauveur, un Père doux et tendre, un Maître plein d'attention et de bonté, se séparer d'eux, comment n'auraient-ils pas été affligés; comment n'auraient-ils pas éprouvé la douleur la plus vive? Des anges paraissent pour les consoler d'une séparation pénible, par l'espoir d'un retour agréable : *Ce Jésus*, leur disent-ils, *qui en vous quittant s'est élevé au ciel, viendra comme il y est monté.* Vous vous affligez parce qu'il s'est élevé au ciel; mais ne vous affligez plus, puisqu'il reviendra. Elisée voyant son maître quitter la terre, déchira ses vêtements, parce que, sans doute, il n'avait personne qui vînt lui dire qu'Elie reviendrait; afin donc que les disciples de Jésus ne s'affligent pas, à l'exemple de celui d'Elie, des anges viennent les consoler dans leur tristesse. Telle est la première raison pour laquelle les anges paraissent. La seconde, et qui n'est pas moins forte, est celle qui leur fait ajouter : *Ce Jésus qui s'est élevé au ciel.* Expliquons un peu cette raison. Il s'est élevé au ciel, et la distance étant infinie, la portée de leur vue ne pouvait suffire pour voir un corps s'élever jusqu'aux cieux. Mais comme un aigle qui vole en haut, plus il s'élève, plus il se dérobe à nos regards : de même, plus le corps de Jésus-Christ s'élevait, plus il se dérobait aux

yeux de ses disciples, dont la faiblesse ne pouvait franchir un espace immense. Les anges qui paraissent, leur apprennent donc qu'il est monté au ciel, pour qu'ils sachent qu'il y est monté véritablement, et qu'ils ne s'imaginent pas qu'il n'y est monté que comme Elie. Voilà pourquoi ils ajoutent : *Ce Jésus qui en vous quittant s'est élevé au ciel*, paroles dont ils ne se servent point au hasard. Elie, comme serviteur, n'a paru que s'élever au ciel ; Jésus-Christ, comme Maître, s'y est élevé réellement. L'un est monté sur un char de feu, l'autre sur un nuage. Lorsqu'il fallait appeler le serviteur, on lui a envoyé un char; lorsqu'il faut appeler le Fils, on lui envoie le trône royal, ou plutôt le trône même du Père ; car Isaïe dit du Père : *Le Seigneur est assis sur un nuage léger.* (Is. XIX, 1.) Comme donc le Père est assis sur un nuage, c'est pourquoi il envoie un nuage à son Fils. Elie, en se retirant, a laissé tomber son manteau sur Elisée; Jésus-Christ en montant aux cieux, envoie à ses disciples des dons spirituels, qui n'enfantent pas un seul prophète, mais des milliers d'Elisées, plus grands et plus illustres que le premier.

Elevons-nous donc, mes très-chers frères, et tournons les yeux de notre esprit vers le retour de notre Sauveur : *Dès que le signal aura été donné,* dit saint Paul, *par la voix de l'archange, le Seigneur lui-même descendra du ciel. Et nous autres, qui sommes vivants, qui serons demeurés ici-bas jusqu'alors, nous serons transportés dans les nues pour aller au-devant du Seigneur, au milieu des airs, mais non pas tous.* Car, pour vous convaincre que nous ne serons pas tous transportés dans les nues, mais que les uns s'élèveront dans les airs, et que les autres resteront, écoutez ce que dit Jésus-Christ : *Alors, de deux femmes qui moudront à un moulin, l'une sera prise et l'autre laissée ; de deux hommes qui seront dans un même lit, l'un sera pris et l'autre laissé.* (Matth. XXIX, 40 et 41.) Que signifie cette énigme? que veut dire ce mystère caché? Par le moulin, Jésus-Christ nous désigne tous ceux qui vivent dans la pauvreté et dans la peine ; par le lit et le repos, il marque ceux qui sont dans les richesses et dans les honneurs : et voulant nous montrer que parmi les pauvres, les uns seront sauvés, les autres périront, il dit que *de deux femmes qui moudront à un moulin, l'une sera prise et l'autre laissée. De deux hommes qui seront dans un même lit, l'un sera pris et l'autre laissé,* dit-il encore, voulant faire entendre que les pécheurs seront laissés pour attendre leur punition, tandis que les justes seront transportés dans les nues. Lorsqu'un prince fait son entrée dans une ville, ceux qui sont constitués en honneurs et en dignités, ceux qui jouissent le plus de sa confiance, sortent de la ville pour aller à sa rencontre : tandis que les criminels, déjà condamnés par les tribunaux, restent enfermés dans les prisons publiques, pour attendre la sentence du prince : de même lorsque Jésus-Christ paraîtra, les justes qui ont sa confiance, iront au-devant de lui au milieu des airs; tandis que les pécheurs qui ont commis une infinité de crimes, resteront en bas pour attendre le souverain Juge. Alors, nous serons transportés nous-mêmes dans les nues. Quand je dis *nous*, je ne me mets point au nombre de ceux qui jouiront de ce glorieux avantage : je ne suis pas assez dépourvu de sens et de raison pour ignorer mes propres fautes; et si je ne craignais de troubler la joie de la fête présente, cette unique parole et le souvenir seul de mes péchés, me feraient verser un torrent de larmes. Mais comme je ne veux point mêler des idées tristes à la sainte allégresse que vous inspire cette fête, je termine ici mon instruction, en vous présentant une pensée qui rappellera sans cesse ce jour à votre mémoire.

Que le riche ne se réjouisse pas de ses richesses, que le pauvre ne s'afflige pas de sa pauvreté, mais que chacun s'afflige ou se réjouisse selon qu'il se sentira coupable ou innocent, car le riche n'est pas heureux, ni le pauvre misérable ; mais celui qui sera jugé digne d'être transporté dans les nues, fût-il le plus indigent des hommes, est heureux et trois fois heureux ; comme celui qui est déchu de la grâce, fût-il le plus opulent des mortels, en est aussi le plus misérable et le plus à plaindre. Je parle ainsi, afin que ceux qui vivent dans le péché se pleurent eux-mêmes, et que ceux qui sont pleins de bonnes œuvres, prennent de l'assurance ; ou plutôt, afin que les uns ne prennent pas seulement de l'assurance, mais qu'ils se confirment dans le bien ; et que les autres ne se contentent pas de pleurer, mais qu'ils changent, puisque celui qui a vécu dans le vice peut y renoncer, revenir à la vertu, et jouir des mêmes priviléges que ceux qui ont toujours mené une vie

sage. Soyons donc nous-mêmes empressés à agir d'après ces principes. Que ceux d'entre nous qui peuvent se rendre le témoignage d'avoir pratiqué la piété, y restent fidèles, qu'ils augmentent sans cesse ce trésor précieux, et ajoutent continuellement à leur confiance. Que ceux qui sont dans la crainte, parce qu'ils se sentent coupables d'une infinité de péchés, se convertissent, afin qu'étant remplis de la confiance des justes, nous recevions tous, d'un commun accord, le Roi des anges, avec toute la gloire qui lui est due, et que nous goûtions une joie bienheureuse en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui soient la gloire et l'empire, avec le Père et l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LA PENTECOTE.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

Pourquoi il ne se fait plus de miracles, et sur cette pensée qu'il y a un livre où sont inscrites nos actions et nos pensées.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Dans la cinquième homélie *sur Anne, mère de Samuel*, saint Chrysostome se plaint du peu de compte qu'on a tenu d'un avertissement donné par lui dans une précédente homélie prononcée le jour de la Pentecôte; il avait dit que ce n'était pas seulement les jours de grandes fêtes qu'il fallait fréquenter l'église, mais encore pendant toute l'année. Or, le saint docteur s'étend assez longuement sur ce sujet dans la première homélie sur la Pentecôte. — Nous serions tentés de conclure de là que l'homélie qu'on va lire est bien celle que saint Chrysostome prononça le jour de la Pentecôte de l'an 387, année à laquelle appartiennent les homélies *sur Anne, mère de Samuel;* par malheur, il y a quelque chose qui s'y oppose. Dans la même cinquième homélie *sur Anne, mère de Samuel,* nous lisons ce qui suit : *En ce même jour de la Pentecôte, nous vous avons expliqué la parabole de ce prodigue, qui, après avoir dévoré son patrimoine, revint à la maison paternelle ; nous vous avons fait la peinture de sa misère, de sa faim, de sa dégradation, de ses opprobres, et de tout ce qu'il endura chez l'étranger.* Or, de tout cela pas un mot dans la présente homélie, dont il est impossible par conséquent de déterminer l'année.

Enumérant les principales fêtes des chrétiens, saint Chrysostome nomme l'Epiphanie, Pâques, et la Pentecôte. On se demande aussitôt pourquoi la Nativité du Seigneur est omise, pourquoi c'est l'Epiphanie qui figure en premier rang. — On ne peut pas dire que la Nativité et l'Epiphanie n'étaient qu'une seule et même fête; cela avait été la vérité, mais avait cessé de l'être à l'époque où parlait l'orateur; la Nativité se célébrait déjà à Antioche le 25 décembre et l'Epiphanie le 6 janvier. — Saint Chrysostome lui-même distingue parfaitement ces deux fêtes dans les homélies sur la Nativité et sur l'Epiphanie. — Tout cela semble contradictoire, cependant tout s'explique si l'on réfléchit que la célébration de la fête de la Nativité le 25 décembre était une innovation très-récemment empruntée à l'Occident, qu'autrefois l'on fêtait simultanément, le 6 janvier, sous le nom d'Epiphanie et la Nativité, et l'adoration des Mages, et le baptême de Notre-Seigneur, de sorte qu'en nommant l'Epiphanie et en omettant la Nativité l'orateur ne faisait que se conformer à l'ancienne coutume, à l'ancienne manière de parler.

1° C'est une fête continuelle qui devrait régner dans l'Eglise. — C'était assez sous la loi ancienne de se montrer trois fois l'an devant le Seigneur Dieu; pour les chrétiens, c'est tous les jours que Dieu veut qu'ils soient devant lui; ceux qui ne paraissent dans l'église que les jours de grandes fêtes sont donc infidèles à leur vocation de chrétiens. — 2° Saint Paul nous apprend à quelle condition cette fête perpétuelle est possible : *Célébrons*, dit-il, *une fête perpétuelle, non avec le vieux levain, ni avec le levain de la malice et de l'iniquité, mais avec les azymes de la sincérité et de la vérité.* (1 Cor. v, 8.) — 3° Le don de l'Esprit-Saint est un don de réconciliation. C'est pour cela qu'il n'est descendu qu'après que Jésus-Christ eut été glorifié, c'est-à-dire après qu'il eut effacé par sa passion les crimes qui empêchaient notre réconciliation. — 4° Il prouve la vérité de la réconciliation et celle de la descente du Saint-Esprit par les miracles que les apôtres opérèrent après l'avoir reçu. — Objection : Si les miracles sont la preuve de la présence du Saint-Esprit, il n'est donc plus maintenant dans l'Eglise, puisqu'on n'y voit plus de miracles. — Réponse : Si le Saint-Esprit n'était plus dans l'Eglise, il n'y aurait plus ni baptême, ni ministère pastoral, etc. — Si les miracles ne se voient plus, c'est parce qu'ils sont devenus inutiles, la foi des chrétiens étant suffisamment établie et affermie. — 5° et 6° L'orateur avait souhaité d'expliquer pourquoi le Saint-Esprit était descendu le jour de la Pentecôte, pourquoi en forme de langues de feu, et pourquoi dix jours après l'Ascension, mais craignant de trop prolonger son discours, il le finit en exhortant ses auditeurs à vivre de façon qu'ils puissent participer un jour à la gloire que Jésus-Christ est allé leur préparer.

1. Nouvelle fête, nouvelle assemblée, nouvelle joie pour l'Eglise, fière du grand nombre de ses enfants, nouvelle gloire pour cette mère féconde et pleine d'amour. Mais que fait cet amour à son bonheur, si ce n'est qu'aux jours de fête, si ce n'est pas continuellement qu'elle voit ses enfants chéris comme un beau vêtement dont il ne lui serait pas permis de se parer toujours? Le vêtement de l'Eglise, c'est la foule des fidèles, selon la parole du Prophète qui adressait à l'Eglise cette parole descendue du ciel : *Vous les mettrez tous autour de vous comme une parure nuptiale, comme une robe d'épouse.* (Isa. XLIX, 18.) Comme une femme

de mœurs honnêtes et de condition libre, dont la robe tombe jusque sur ses talons, paraît plus belle et plus sage, ainsi l'Eglise se montre plus brillante en ce jour où votre foule l'entoure comme une robe à longs plis. Car aujourd'hui on ne peut rien découvrir en elle qui soit resté à nu, comme dans les jours précédents. Mais à qui faut-il imputer cette nudité des autres jours ? à ceux qui viennent aujourd'hui seulement près de leur mère, qui ne restent pas toujours à ses côtés. Il n'y a pas un médiocre danger à négliger sa mère qu'on laisse ainsi à nu ; rappelons-nous une vieille histoire, rappelons-nous ce fils qui vit son père nu, et qui fut puni pour l'avoir vu ainsi. (Gen. IX, 21 et seq.) Cependant ce n'était pas lui qui avait fait que son père était nu, il n'avait fait que le voir nu ; même dans cette circonstance, il n'échappa pas au châtiment ; il n'avait fait que le voir, mais ceux qui sont aujourd'hui présents, qui, les jours passés, n'étaient pas présents, ceux-là ne voient pas seulement la nudité, ils font la nudité de leur mère. Eh bien ! si le fils qui a seulement vu la nudité n'a pas échappé au châtiment, quel pardon pourraient mériter ceux qui produisent la nudité ? Je ne veux blesser personne, mais fuyons le châtiment, fuyons la malédiction de Cham ; imitons la piété de Sem et de Japhet, et nous aussi enveloppons toujours cette mère qui est notre mère. C'est l'esprit des Juifs de ne se montrer que trois fois dans l'année en la présence de Dieu. C'est à eux qu'il a été dit : *Trois fois dans l'année, tu te présenteras au Seigneur ton Dieu* (Exod. XXIII, 17) ; quant à nous, Dieu veut que nous nous présentions toujours devant lui. Pour les Juifs, c'étaient les distances des lieux qui réduisaient ainsi le nombre de leurs assemblées, car le culte d'alors était renfermé dans un seul lieu ; voilà pourquoi ils ne pouvaient se réunir, paraître que dans des occasions dont le nombre était limité ; on ne pouvait adorer qu'à Jérusalem, ailleurs, défense expresse. Voilà pourquoi l'ordre était de se présenter trois fois l'an devant Dieu, la longueur du voyage servait d'excuse ; pour nous, aucune excuse ne peut valoir. En outre, les Juifs étaient dispersés par toute la terre. *Or il y avait dans Jérusalem des juifs pieux, de toutes les nations qui sont sous le ciel* (Act. II, 5) ; nous, au contraire, nous habitons, tous tant que nous sommes, une seule et même ville, les mêmes murailles nous renferment, souvent même une ruelle ne nous sépare pas de l'église, et on dirait que de longs espaces de mers nous en tiennent écartés à voir combien sont rares nos apparitions dans cette sainte assemblée. Les Juifs encore ne reçurent d'ordre que pour la célébration de trois fêtes, mais vous avez, vous, l'ordre de Dieu de célébrer toujours la fête, car c'est pour nous toujours fête. Et pour vous montrer que notre fête est de tous les jours, je veux vous dire les sujets de fêtes et vous comprendrez que chaque jour est une fête pour nous. Eh bien ! chez nous, la première c'est l'Epiphanie[1]. Quel en est le sujet ? *C'est que Dieu a paru sur la terre, et il a conversé avec les hommes* (Baruch. III, 38) ; c'est que le Dieu, fils unique de Dieu, était avec nous ; mais cela dure toujours : *Car voici*, dit-il, *que je serai toujours avec vous, jusqu'à la consommation des siècles* (Matth. XXVIII, 20) ; voilà pourquoi on peut tous les jours célébrer l'Epiphanie. Que signifie la fête de Pâques ? quel en est le sujet ? C'est la mort du Seigneur que nous annonçons alors ; voilà la fête de Pâques, mais nous ne la célébrons pas dans un temps exclusivement déterminé. En effet, Paul voulant nous affranchir de la nécessité des temps, et nous montrer que l'on peut toujours célébrer la Pâque : *Toutes les fois*, dit-il, *que vous mangerez ce pain, et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur.* (I Cor. XI, 26.) Donc si nous pouvons toujours annoncer la mort du Seigneur, nous pouvons toujours célébrer la Pâque. Voulez-vous savoir que la fête d'aujourd'hui peut chaque jour être accomplie, je dis plus, que c'est réellement la fête de tous les jours ? Voyons quel est le sujet de la présente fête, et pourquoi la célébrons-nous ? C'est que l'Esprit est venu à nous, car de même que le Fils unique de Dieu est avec les hommes fidèles, ainsi demeure avec eux l'Esprit de Dieu. Qui le prouve ? *Celui qui m'aime*, dit le Seigneur, *gardera mes commandements, et moi je prierai mon Père et il vous donnera un autre Consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous, l'Esprit de vérité.* (Jean, XIV, 15, 17.) Donc, comme le Christ a dit, en parlant de lui-même : *Voici que je serai toujours avec vous, jusqu'à la consomma-*

[1] Saint Chrysostome se conforme à l'usage antique de l'Orient, selon lequel l'Epiphanie était à la fois et la fête de la naissance de Jésus-Christ, et celle de son adoration par les Mages, et celle de son baptême. En d'autres endroits, notamment dans le panégyrique de saint Philogone, tom. II, pag. 236, il se conforme à l'usage récemment établi de célébrer à part la Nativité, et il nomme cette dernière fête la première de toutes les fêtes.

tion des siècles, ce qui fait que nous pouvons toujours célébrer l'Epiphanie; ainsi, en parlant de l'Esprit, il dit : L'Esprit demeure éternellement avec vous, ce qui fait que nous pouvons toujours célébrer la Pentecôte.

2. Et ce qui prouve que nous pouvons toujours être en fête, qu'il n'y a pas de temps déterminé, qu'il n'y a pas de nécessité de temps où il se faille renfermer, écoutez ce que dit saint Paul : *C'est pourquoi célébrons la fête.* (I Cor. v, 8.) Quand il écrivait ces paroles, ce n'était ni Pâques, ni l'Epiphanie, ni la Pentecôte, mais l'Apôtre indiquait par là que ce n'est pas le temps qui constitue la fête, que c'est la pureté de la conscience; fête n'est pas autre chose que joie; la joie de l'intelligence, la joie de l'esprit réside uniquement dans la conscience des bonnes actions; celui qui a une bonne conscience et une bonne vie, peut toujours être en fête. Vérité que Paul démontre en ces mots : *C'est pourquoi célébrons la fête, non avec le vieux levain, ni avec le levain de la malice et de la corruption, mais avec les pains sans levain de la sincérité et de la vérité.* Voyez-vous comme il se garde bien de vous lier par une nécessité de temps, mais comme il vous exhorte à vous faire une conscience pure? Je consacrerais volontiers tout cet entretien à cette pensée; car lorsqu'au bout d'un long temps on tient certaines personnes entre ses mains, on ne les lâche pas facilement; il en est de même de vous après un an d'absence, nous vous avons pris dans nos filets, nous ne voulons pas vous lâcher aujourd'hui; mais il faut bien vous instruire de la présente fête, et par conséquent notre discours doit vous en parler. Des grâces abondantes souvent sont descendues du ciel sur la terre pour le bonheur de tous les hommes, jamais présents célestes n'ont égalé autrefois ceux que nous recevons en ce jour. Apprenez les premiers dons, ceux d'aujourd'hui, et appréciez-en la différence. *Dieu a fait pleuvoir la manne sur la terre, et il leur a donné le pain du ciel.* (Psalm. LXXVII, 24.) L'homme a mangé le pain des anges; grande faveur et digne de l'amour de Dieu pour les hommes! Plus tard, le feu est descendu du ciel, et il guidait la marche errante du peuple juif, et il a consumé le sacrifice sur l'autel. Autre prodige : la famine était générale et desséchait tout; la pluie tomba et produisit une grande abondance de fruits. (III Rois, XVIII, 38.) Voilà de grandes merveilles, mais bien plus admirables sont celles de nos jours; ni la manne, ni le feu, ni la pluie ne sont tombés aujourd'hui, mais la rosée des grâces spirituelles : des nuages sont descendus, non pas pour réveiller la fécondité de la terre, mais pour tirer, de la nature humaine, par la persuasion, les fruits de vertu qui récompensent le cultivateur des âmes. Ceux qui en ont reçu la moindre goutte, ont aussitôt oublié leur nature, et voilà que tout à coup des anges ont rempli toute la terre; non dans des anges célestes, mais dans des corps humains s'est montrée la vertu des puissances qui n'ont pas de corps. Ce ne sont pas les anges du ciel qui sont descendus, mais ce qui est plus admirable, les habitants de la terre se sont élevés à la vertu des puissances célestes; ils n'ont pas été, dépouillant leur chair, de pures âmes, mais persistant dans leur nature, ils sont devenus des anges, par leur volonté. Et voici qui vous fera comprendre, que même l'ancien châtiment n'était pas un châtiment, lorsque Dieu dit : *Vous êtes poudre, et vous retournerez en poudre* (Gen. III, 19). Si Dieu vous a permis de rester sur la terre, c'est pour mieux faire éclater la puissance de l'Esprit, produisant de telles œuvres par le moyen d'un corps fait de terre. En effet, on a pu voir une langue d'argile commander aux démons; une main d'argile guérir les maladies, ou plutôt ce n'était pas même une main d'argile qu'on voyait, c'était une merveille, plus admirable encore, les ombres de ces corps d'argile triomphaient de la mort et des puissances qui n'ont pas de corps, je veux dire des démons. Comme l'apparition du soleil chasse l'obscurité, fait rentrer les bêtes féroces dans leurs repaires, précipite les meurtriers, les brigands, les violateurs de tombeaux dans les montagnes dont les sommets les recèlent; ainsi, à la vue, à la voix de Pierre, les ténèbres de l'erreur étaient dissipées, le démon se retirait, les puissances de l'enfer prenaient la fuite, les maladies des corps disparaissaient, c'en était fait des maux qui affligent les âmes, de toute perversité, la vertu revenait sur la terre. Et, de même que si, dans les trésors des rois, où se trouvent de l'or et des pierreries, on prend si peu que ce soit de cette précieuse épargne, une seule pierre suffit à faire la fortune de celui qui la tient, de même pour ce qui tombait des bouches des apôtres;

leurs bouches étaient comme des trésors de rois où se trouvait une réserve de guérisons d'un prix inestimable ; chaque parole qui s'échappait de leurs lèvres faisait tout un trésor spirituel. C'était vraiment alors qu'on pouvait voir que les paroles du Seigneur sont plus désirables que l'or et la grande quantité des pierres précieuses (Psalm. CXVIII, 11), car ce que ne pouvait faire ni l'or, ni aucune pierre précieuse, les paroles de Pierre l'opéraient. Combien aurait-il fallu de talents d'or pour faire marcher droit celui qui était boiteux de naissance?

La parole de Pierre suffit pour faire disparaître ce défaut de nature. Il lui dit : *Au nom de Jésus-Christ, lève-toi et marche* (Act. III, 6), et la parole devint une réalité. Comprenez-vous combien de telles paroles sont plus désirables que l'or et la grande quantité des pierres précieuses? Comprenez-vous comment leurs bouches étaient comme des trésors de rois? En réalité, ils étaient les médecins de la terre, et les agriculteurs et les pilotes; les médecins, puisqu'ils guérissaient les maladies ; les agriculteurs puisqu'ils semaient les paroles de la piété ; les pilotes, puisqu'ils apaisaient la tempête de l'erreur. De là, ce qui est écrit : *Allez, guérissez les malades* (Matth. X, 8), comme on dit aux médecins. Quelquefois le Seigneur dit : *Voici que je vous envoie moissonner, ce qui n'est pas venu par votre travail* (Jean, IV, 38), comme s'il parlait à des agriculteurs; et ailleurs encore : *Je ferai de vous des pêcheurs d'hommes* (Matth. IV, 19); et à Pierre : *Ne crains rien, dorénavant tu prendras des hommes* (Luc, V, 10), comme s'il parlait à des pilotes et à des pêcheurs; et l'on voyait miracles sur miracles. Notre nature, il y a dix jours, s'est élevée jusqu'au trône du roi, et en ce jour l'Esprit-Saint est descendu sur notre nature; le Seigneur a porté nos prémices en haut, et il a fait descendre l'Esprit-Saint. C'est un autre Seigneur qui nous distribue ces présents; car l'Esprit est aussi Seigneur, et le Père, le Fils et le Saint-Esprit se sont partagés le soin de nous gouverner. Il n'y a pas dix jours que le Christ est remonté au ciel, et il nous a envoyé les grâces spirituelles, présents de la grande réconciliation. Car, pour que personne ne pût ni douter, ni s'informer de ce qu'a fait le Christ de retour au ciel, s'il nous a réconciliés avec son Père, s'il nous l'a rendu propice, pour preuves manifestes de la réconciliation, il nous en a bien vite envoyé les présents. Car lorsque des ennemis ne font plus qu'un même cœur, lorsqu'ils sont réconciliés, aussitôt après la réconciliation viennent les invitations, les festins, les présents. Nous avons donc envoyé au ciel notre foi, et nous avons reçu d'en-haut les présents; nous avons envoyé notre obéissance, et nous avons reçu la justice.

3. Il vous faut comprendre que le don de notre réconciliation avec Dieu, c'est l'Esprit-Saint. J'essayerai de vous en persuader par les saintes Ecritures; ma première preuve se fera par les contraires; je vous montrerai que Dieu retire à lui la grâce de l'Esprit, lorsqu'il est en colère contre nous; si vous acquérez la persuasion que la colère de Dieu se prouve par ce fait qu'on ne voit plus l'Esprit-Saint, l'apparition de l'Esprit, descendant de nouveau, vous fera comprendre que si Dieu n'était pas réconcilié avec nous il n'enverrait pas l'Esprit-Saint. D'où tirerons-nous nos preuves? Héli était un vieillard, d'ailleurs juste et sage, mais ne sachant pas corriger ses enfants, et portant un amour exagéré aux fils sortis de lui. Ecoutez tous tant que vous êtes qui avez des enfants, apprenez à faire la juste part de l'affection et du devoir. Héli, par cette raison, irrita Dieu à tel point qu'il se détourna de tout le peuple. Eh bien ! celui qui écrit ces choses dit, pour montrer que Dieu s'était tout à fait détourné des Juifs : *La parole du Seigneur était précieuse et il n'y avait plus de vision distincte.* (I Rois, III, 1.) Ici, précieuse, veut dire rare ; cette parole signifie que les prophéties étaient rares alors. Un autre maintenant se lamentant et gémissant à cause de la colère de Dieu, disait : *Et il n'y a dans ce temple ni prince, ni prophète* (Dan. III, 38); de son côté l'Evangéliste dit : *Le Saint-Esprit n'avait pas encore été donné, car Jésus n'avait pas encore été glorifié.* (Jean, VII, 39.) Comme il n'avait pas encore été crucifié, dit-il, l'Esprit-Saint n'était pas encore un don accordé aux hommes; cette expression, n'avait pas encore été crucifié, correspond tout à fait à *n'avait pas encore été glorifié.* Car si, à ne considérer que le fait en lui-même, c'est une honte, comme cette honte n'a été subie que par amour, le Christ l'appelle une gloire. Et pourquoi, répondez-moi, l'Esprit n'a-t-il pas été accordé avant la mise en croix? C'est que la terre était dans le péché, dans les offenses, un objet de haine et d'ignominie, avant l'oblation de l'Agneau qui enlève

le péché du monde. Le Christ n'étant pas encore crucifié, la réconciliation n'était pas encore faite; or, la réconciliation n'étant pas encore faite, il était convenable que le Saint-Esprit ne fût pas envoyé, de telle sorte que ce qui prouve la réconciliation c'est l'envoi du Saint-Esprit. Voilà pourquoi le Christ dit encore : *Il est avantageux pour vous que je m'en aille, car, si je ne m'en vais pas, celui-là ne viendra pas.* (Jean, XVI, 7.) Si je ne m'en vais, et ne réconcilie le Père, dit-il, je ne vous enverrai point le Paraclet. Vous voyez par combien de textes je vous ai prouvé que c'est un signe de la colère de Dieu que l'absence du Saint-Esprit parmi les hommes : *La parole de Dieu était précieuse et il n'y avait point de vision distincte; il n'y a dans ce peuple, ni prince, ni prophète; le Saint-Esprit n'avait pas encore été donné, car Jésus n'avait pas encore été glorifié; il est avantageux pour vous que je m'en aille, car si je ne m'en vais, celui-là ne viendra pas.* C'est pourquoi l'absence du Saint-Esprit est un signe de la colère divine; au contraire, quand vous voyez l'Esprit-Saint descendre en abondance, ne doutez plus de la réconciliation. Mais, dira-t-on, où est le Saint-Esprit maintenant? Sans doute, on en pouvait parler quand on en voyait des signes, quand des morts étaient ressuscités, quand tous les lépreux étaient purifiés; mais aujourd'hui qui nous montrera que le Saint-Esprit est présent au milieu de nous? Soyez sans crainte, car je vais vous démontrer qu'aujourd'hui encore le Saint-Esprit est en nous. Comment et de quelle manière? Si le Saint-Esprit n'est pas en nous, comment ceux que vous voyez qui, dans cette sainte nuit, ont été illuminés, ont-ils pu être affranchis de leurs péchés? Vous savez bien qu'il est impossible d'être affranchi des péchés sans l'opération de l'Esprit. Ecoutez ce que dit Paul : *Car nous étions aussi nous-mêmes autrefois insensés, désobéissants, égarés, asservis aux diverses passions; mais depuis que la bonté de Dieu, notre Sauveur, et son amour pour les hommes a paru, il nous a sauvés, non à cause des œuvres de justice que nous eussions faites, mais à cause de sa miséricorde, par le baptême de la renaissance, et par le renouvellement du Saint-Esprit* (Tit. III, 3-5); et encore ailleurs : *Ne vous y trompez pas, ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les luxurieux, ni ceux qui pratiquent l'abomination, ni les voleurs, ni les avares, ni ceux qui s'enivrent, ni les médisants, ni les ravisseurs, ne posséderont point le royaume de Dieu.* (I Cor. VI, 9-11.) Voyez-vous toutes les espèces de perversité? *C'est ce que quelques-uns de vous ont été autrefois, mais vous avez été lavés, vous avez été sanctifiés, vous avez été justifiés.* Comment? car voilà ce que nous cherchons, si c'est par la grâce du Saint-Esprit que nous avons déposé notre perversité. Donc, écoutez : *Mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom de Notre-Seigneur Jésus, et dans l'Esprit de notre Dieu.* Voyez-vous que c'est l'Esprit-Saint qui a fait disparaître toute cette perversité?

4. Où sont-ils maintenant les blasphémateurs de l'Esprit? Car s'il ne remet pas les péchés, c'est en vain qu'on le reçoit dans le baptême; si, au contraire, il les remet, c'est en vain que les hérétiques le blasphèment. Si le Saint-Esprit n'existait pas, nous ne pourrions pas dire que Jésus est Notre-Seigneur : *Car nul ne peut dire que Jésus est Notre-Seigneur, sinon par le Saint-Esprit.* (I Cor. XII, 3.) Si le Saint-Esprit n'existait pas, nous ne pourrions pas prier Dieu, nous fidèles; en effet, nous disons : *Notre Père, qui êtes aux cieux.* (Matth. VI, 9.) Or, de même que nous ne pourrions pas appeler Notre-Seigneur, de même nous ne pourrions pas appeler Dieu notre Père. Qui le prouve? L'Apôtre disant : *Parce que vous êtes enfants, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie : Abba, mon Père.* (Galat. IV, 6.) C'est pourquoi, quand vous invoquez le Père, rappelez-vous qu'il a fallu que l'Esprit ait touché votre âme pour que vous fussiez jugés dignes d'appeler Dieu de ce nom. Si le Saint-Esprit n'existait pas, les discours de la sagesse et de la science ne seraient pas dans l'Eglise : *Car l'Esprit a donné à l'un de parler avec sagesse; à l'autre, de parler avec science.* (I Cor. XII, 8.) Si le Saint-Esprit n'existait pas, il n'y aurait dans l'Eglise ni pasteurs, ni docteurs, car c'est l'Esprit qui les fait, selon ce que dit Paul : *Sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques et pasteurs.* (Act. XX, 28.) Voyez-vous que cela encore se fait par l'opération de l'Esprit? Si l'Esprit-Saint n'existait pas en celui qui est notre commun Père et Docteur, quand tout à l'heure il est monté à cette tribune sainte, quand il vous a donné, à tous, la paix, vous ne lui auriez pas répondu, tous d'une commune voix : *Et avec votre esprit;* c'est pourquoi non-seulement quand il

monte à l'autel, ou qu'il s'entretient avec vous, ou qu'il prie pour vous, vous faites entendre cette parole ; mais encore quand il se tient auprès de cette table sainte, quand il est sur le point d'offrir ce sacrifice redoutable, c'est ce que savent bien les initiés ; il ne touche pas les offrandes, avant d'avoir imploré pour vous la grâce du Seigneur, avant que vous lui ayez répondu : *Et avec votre esprit*, cette réponse même vous rappelant que celui qui est là ne fait rien par lui-même, que les dons qu'on attend ne sont nullement des ouvrages de l'homme ; que c'est la grâce présente de l'Esprit, descendue sur tout, qui accomplit seule ce sacrifice mystique. Sans doute il y a là un homme qui est présent, mais c'est Dieu qui agit au moyen de lui. Donc ne vous attachez pas à ce qui frappe vos yeux, mais concevez la grâce invisible. Il n'y a rien qui vienne de l'homme dans toutes les choses qui s'accomplissent au sanctuaire. Si l'Esprit n'était pas présent, l'Eglise ne formerait pas un tout bien consistant; la consistance de l'Eglise manifeste la présence de l'Esprit.

Mais pourquoi donc, me dira-t-on, n'y a-t-il plus aujourd'hui de signes miraculeux? Ici, accordez-moi toute votre attention ; car un grand nombre de personnes me font cette question et la répètent sans cesse; pourquoi le don des langues était-il accordé autrefois aux baptisés, pourquoi ne l'ont-ils plus aujourd'hui? Comprenons bien d'abord ce que c'était que le don des langues, et nous expliquerons ensuite ce qui arrive. Qu'est-ce donc que le don des langues? Le nouveau baptisé parlait aussitôt la langue des Indiens, des Egyptiens, des Perses, des Scythes, des Thraces, et un seul homme devenait capable de se faire entendre en beaucoup de langues, et si nos baptisés d'aujourd'hui l'avaient été en ces temps-là, vous les auriez tout de suite entendus parler des langues différentes. Car Paul trouva, dit-il, quelques disciples qui avaient reçu le baptême de Jean, et il leur dit : *Avez-vous reçu le Saint-Esprit depuis que vous avez embrassé la foi ? Ils lui répondirent : Nous n'avons pas seulement entendu dire qu'il y ait un Saint-Esprit.* (Act. XIX, 2-6.) Et aussitôt, il les fit baptiser : *Et après que Paul leur eut imposé les mains, le Saint-Esprit descendit sur eux, et ils parlaient diverses langues.* Pourquoi donc cette grâce a-t-elle disparu, n'est-elle plus accordée aux hommes d'aujourd'hui? Ce n'est pas que Dieu nous fasse outrage, au contraire c'est qu'il a grande estime de nous. Comment cela? je vais le dire. Les hommes d'alors étaient d'un esprit grossier, à peine affranchis du culte des idoles ; leur intelligence était épaisse et engourdie ; ils n'étaient frappés de saisissement, d'admiration que pour les choses corporelles ; impossible à eux de comprendre des biens qui n'ont pas de corps ; ils ne pouvaient concevoir la grâce spirituelle, visible seulement aux yeux de la foi ; voilà pourquoi il y avait des signes. C'est qu'en effet, parmi les grâces spirituelles, les unes sont invisibles, la foi seule peut les comprendre ; les autres sont accompagnées d'un signe sensible, pour convaincre les infidèles. Exemple : la rémission des péchés, affaire spirituelle, grâce invisible : car comment nos péchés sont-ils dissipés de manière à purger notre âme, c'est ce que nous ne voyons pas des yeux de la chair. Pourquoi? c'est que c'est l'âme qui est purifiée ; or l'âme n'est pas visible aux yeux du corps. Donc la purification des péchés est un présent spirituel, qui ne peut être sensible aux yeux du corps; mais le don des langues est aussi un effet de l'opération spirituelle de l'Esprit; et, en même temps, cette opération est accompagnée d'un signe sensible, que les infidèles mêmes peuvent apercevoir. Quand l'opération a lieu dans l'âme, je dis l'opération invisible, la langue que l'on entend au dehors, en est la manifestation et la preuve. De là ce que dit Paul : *A chacun la manifestation de l'Esprit a été donnée pour l'utilité.* (I Cor. XII, 7.) Donc aujourd'hui, moi du moins, je n'ai pas besoin de signes. Pourquoi? C'est que j'ai appris à avoir foi dans le Seigneur, indépendamment de tout signe. L'infidèle a besoin de garantie ; mais moi qui suis un fidèle, je n'ai besoin ni de garantie ni de signe ; bien que je ne parle pas une langue miraculeusement, je sais que j'ai été purifié de mes péchés. Les hommes d'alors n'auraient pas cru, s'ils n'avaient pas reçu un signe; voilà pourquoi des signes leur furent donnés comme garantie de la foi qu'on leur demandait. Pour prouver que ce n'était pas aux fidèles, mais aux infidèles que des signes étaient donnés, afin de les rendre fidèles, Paul dit : *Les signes ne sont pas pour ceux qui croient, mais pour ceux qui ne croient pas.* (I Cor. XIV, 22.) Comprenez-vous que Dieu ne nous fait pas outrage, que c'est, au contraire, par estime pour nous, qu'il a supprimé la manifestation des signes? Il a voulu montrer que

notre foi est indépendante des garanties et des signes, voilà pourquoi Dieu a fait ce qu'il a fait : les hommes d'autrefois demandaient avant tout un signe, une garantie pour croire Dieu sur les choses invisibles ; mais moi, indépendamment de tout cela, je montre une foi entière : voilà donc pourquoi il n'y a plus de signes aujourd'hui.

5. J'aurais voulu vous parler du sujet de cette fête, vous expliquer ce qu'est la Pentecôte, et pourquoi le Saint-Esprit a été donné en ce jour, et pourquoi il est descendu en langues de feu, et pourquoi au bout de dix jours ; mais je vois que cet enseignement serait trop long ; je n'ajouterai donc que quelques mots et je terminerai ce discours. *Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, les disciples virent paraître comme des langues de feu qui se partagèrent* (Act. II, 13) ; non pas des langues de feu, mais, comme de feu, ceci afin que vous ne soupçonniez rien de sensible au sujet de l'Esprit. Car, de même que, sur le Jourdain, ce ne fut pas une colombe qui descendit, mais l'Esprit sous une forme de colombe, de même ici encore ce ne fut pas un feu, mais une forme de feu ; et de même, dans le verset qui précède, il dit : *On entendit comme un souffle violent,* non pas un souffle violent, mais *comme un souffle violent.* Pourquoi donc Ezéchiel n'a-t-il pas reçu le don de prophétie sous forme de feu, mais par le moyen d'un livre, tandis que les apôtres reçoivent par le feu les grâces de l'Esprit ? En ce qui touche Ezéchiel, l'Ecriture dit qu'on lui porta à la bouche un livre où étaient écrites des plaintes, avec des cantiques et des malédictions, et ce livre était écrit dedans et dehors, et il le mangea, et il devint doux à sa bouche comme le miel. (Ezéch. II, 9 ; III, 3.) Quant aux apôtres, il n'en est pas ainsi : mais, *ils virent paraître comme des langues de feu.* Pourquoi donc, d'un côté, un livre et des caractères écrits ; de l'autre, une langue et du feu ? C'est que le prophète allait accuser les péchés, faire entendre des gémissements sur les malheurs des Juifs ; les apôtres, au contraire, allaient dissiper les péchés de la terre : voilà pourquoi le prophète reçut un livre destiné à lui rappeler les malheurs à venir ; les apôtres reçurent le feu qui devait brûler les péchés de la terre, et les détruire entièrement. Car, de même que le feu, tombant sur des épines, les détruit toutes facilement, de même la grâce de l'Esprit dissipait les péchés des hommes. Mais les Juifs, insensés, à la vue de ces prodiges qui auraient dû les frapper d'admiration et de crainte et les porter à adorer l'auteur de telles grâces, montrent encore l'aveuglement qui leur est propre, ils accusent d'ivresse les apôtres remplis de l'Esprit-Saint. *Ces gens-là,* disent-ils, *sont ivres et pleins de vin doux.* (Act. II, 13.) Remarquez l'aveuglement des hommes, et observez la sagesse des anges : les anges, en voyant nos prémices monter dans le ciel, se réjouissaient et disaient : *Levez vos portes, ô princes ; et vous, portes éternelles, levez-vous, et il entrera le roi de gloire* (Psalm. XXIII, 7) ; mais les hommes, en voyant descendre jusqu'à nous la grâce de l'Esprit, disent que ceux qui ont reçu la grâce, sont des gens ivres, sans que la considération de la saison où l'on était, empêche un tel jugement ; car ce n'est pas au printemps que l'on trouve du vin doux, et l'on était alors au printemps. Mais laissons de côté ces anciens hommes ; appliquons-nous à considérer la rétribution que nous accorde la bonté de Dieu. Le Christ a reçu les prémices de notre nature, et il nous a donné en retour la grâce de l'Esprit ; et de même qu'il arrive, après une longue guerre, quand les combats ont cessé, quand on fait la paix, que ceux qui se haïssaient mutuellement, se donnent réciproquement des garanties et des otages, ainsi est-il arrivé entre Dieu et la nature humaine ; elle lui a envoyé, à titre de garanties et d'otages, les prémices que le Christ a emportées au ciel ; Dieu, en retour, nous a envoyé à titre de garanties et d'otages l'Esprit-Saint. Or maintenant que ce soient là des garanties et des otages, en voici la preuve : il faut que ceux qui servent de garanties et d'otages soient de race royale : voilà pourquoi il a envoyé du ciel vers nous le Saint-Esprit comme étant, au plus haut degré, d'une essence royale ; celui qui était auprès de nous et qui s'est élevé au ciel, était bien aussi de race royale, car il était du sang de David. Voilà pourquoi je suis désormais sans crainte, nos prémices siégent là-haut ; voilà pourquoi, quand on m'objecterait le ver qui ne meurt pas, le feu qui ne s'éteint pas, les autres châtiments et supplices, je suis désormais sans épouvante ; ou plutôt, je suis toujours plein d'épouvante, mais je ne désespère pas de mon salut. Car si Dieu n'avait pas résolu de nous accorder de grands biens, il n'aurait pas reçu nos prémices dans le ciel. Auparavant quand nos regards s'y portaient, quand nos

pensées concevaient les puissances qui n'ont pas de corps, notre bassesse nous paraissait plus évidente ; c'était là l'effet de la comparaison que nous faisions de nous avec les puissances d'en-haut ; mais maintenant, quand nous voudrons nous convaincre de notre noblesse, nous élèverons nos regards jusqu'au ciel ; plus haut, jusqu'au trône royal, car c'est là que siègent nos prémices. C'est de là que viendra le Fils de Dieu, descendant du ciel, pour nous juger. Apprêtons-nous donc, afin de ne pas déchoir de cette gloire. Car il n'en faut pas douter, il viendra, et il ne se fera pas attendre celui qui est notre commun Maître ; il viendra, escorté de ses bataillons, de ses légions d'anges, de ses troupes d'archanges, de ses compagnies de martyrs, de ses chœurs de justes, de ses tribus de prophètes et d'apôtres, et au milieu de ces armées spirituelles il apparaîtra, lui, le roi, resplendissant d'une gloire ineffable, qu'aucune parole ne saurait exprimer.

6. Donc faisons tout ce qu'il faut faire pour ne pas déchoir d'une telle gloire. Voulez-vous que je vous dise aussi des pensées qui inspirent l'épouvante ? Je ne veux pas vous attrister, mais il faut que je vous établisse dans le droit chemin. Alors un fleuve de feu jaillit devant ce tribunal de Dieu (Dan. VII, 10) ; alors des livres s'ouvrent ; le jugement a lieu, terrible, plein d'épouvante. C'est un jugement où l'on rappelle, où on lit toutes les actions de notre vie, et les prophètes parlent souvent des livres où se fera cette lecture. Ainsi Moïse dit : *Si vous leur remettez leur péché, remettez : si non, effacez-moi aussi du livre que vous avez écrit* (Ex. XXXII, 31, 32) ; et le Christ disait aussi à ses disciples : *Ne vous réjouissez pas de ce que les esprits impurs vous sont soumis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le ciel* (Luc, X, 20) ; et David, de son côté : *Dans votre livre, tous seront écrits, les jours y seront formés, et personne dans ces livres....* (Psalm. CXXXVIII, 16.) Autre passage encore : *Qu'ils soient effacés du livre des vivants, et ne soient pas inscrits avec les justes.* (Psalm. LXVIII, 28.) Voyez-vous comme les uns sont effacés, les autres, inscrits ? Voulez-vous avoir la preuve que les justes ne sont pas seuls inscrits dans ces livres du jugement, mais que nos péchés aussi sont inscrits là ? C'est aujourd'hui jour de fête, apprenons les œuvres par lesquelles nous pouvons nous préserver du châtiment. Discours terrible, mais utile et profitable, s'il nous préserve de l'expérience et de la réalité des supplices ; apprenons donc que les péchés sont inscrits, que tout ce que nous aurons dit ici-bas, se trouve aussitôt porté là-haut et s'inscrit. Comment en ferons-nous la preuve ? car il ne suffit pas en si grave matière d'une pure affirmation. Michée dit aux Juifs : *Malheur à vous qui provoquez le Seigneur. Et comment, disent-ils, l'avons-nous provoqué ? En disant : Tout homme qui fait le mal, est bon en présence du Seigneur* (Michée, par erreur : Malach. II, 17) ; paroles de méchants serviteurs ; ils disaient, et ces personnes sont agréables au Seigneur ; ils entendaient par ces personnes des hommes perdus qui ne s'assujettissent pas à la loi de Dieu. *Voici que nous avons gardé ses commandements, et nous célébrons le bonheur des autres* [1]. (Malach. III, 14, 15.) Ce qui veut dire, tous les jours nous servons, et le bonheur est pour les autres. On entend souvent les serviteurs parler ainsi de leurs maîtres ; mais qu'un homme en parlant d'un homme tienne ce langage, il n'y a pas là un si grand mal, quoique pourtant il y ait du mal ; mais parler ainsi au sujet du souverain Maître du monde, du Dieu de miséricorde et de bonté, voilà ce qui mérite toute espèce de châtiment, et les derniers supplices. Eh bien ! sachez que de telles paroles sont inscrites, écoutez ce que dit le prophète : *Voici que toutes ces paroles ont été écrites dans le livre des vivants pour servir à Dieu de monument en sa présence* [2]. (Ibid. verset 16.) Ces paroles sont écrites, non que Dieu tienne à se rappeler le jour, ni à fournir une preuve à l'appui de l'accusation, le tout consigné dans le livre. Peut-être ai-je épouvanté vos esprits ; non les vôtres seulement, mais le mien tout d'abord. Eh bien ! je veux mettre un terme à ce discours, ou plutôt à nos terreurs ; je ne veux pas les dissiper, mais les calmer ; qu'elles demeurent en nous pour purifier nos

[1] Le saint orateur, après avoir nommé Michée au lieu de Malachie, fait encore ici une espèce de confusion, en ce sens qu'il exprime plutôt la pensée qu'il ne reproduit le texte de Malachie, III, 14, 15.

[2] Il est très-important de reproduire ici la traduction du passage de Malachie, auquel le saint orateur fait une allusion qui en change la pensée.

Mais ceux qui craignent le Seigneur ont tenu dans leurs entretiens un autre langage : aussi le Seigneur s'est rendu attentif à leurs paroles : il les a écoutés, et il a fait écrire un livre qui doit lui servir de monument en faveur de ceux qui craignent le Seigneur, et qui s'occupent de la grandeur de son nom. (Malachie, III, 16, traduct. de Lemaistre de Sacy.) Les paroles que saint Jean Chrysostome ajoute, après sa citation, semblent montrer qu'il se doute que sa mémoire lui fait défaut.

pensées ; mais retranchons ce qu'elles ont d'excessif. Comment faire ce retranchement ? en montrant que les péchés ne sont pas seulement écrits, mais qu'ils peuvent aussi être effacés. Dans un procès ordinaire, tout ce que peut dire celui qui est en cause, est écrit tout au long, et rien ne peut plus l'effacer, mais dans ce livre du ciel quelles que soient les mauvaises paroles que vous ayez dites, il dépend de vous de les effacer. Comment le savons-nous ? par l'Ecriture. *Détournez votre face*, dit le saint pénitent, *de dessus mes péchés, et effacez toutes mes iniquités.* (Psalm. L, 9.) Mais personne ne peut effacer ce qui n'est pas écrit ; c'est donc parce que les péchés étaient écrits qu'il demande à les voir effacés. Or en voici un autre qui nous enseigne comment on les efface. *C'est par la miséricorde et par la foi que les péchés se purifient ;* non-seulement, s'effacent, mais *se purifient* (Prov. XV, 27), de telle sorte qu'il ne reste pas la moindre trace de souillure. Et ce n'est pas seulement ce qui a été écrit après le baptême, qui est effacé, mais aussi ce qui était écrit avant cette purification ; l'eau du baptême et la croix de Jésus-Christ effacent tout, selon ce que dit Paul : *Il a effacé la cédule qui était contre nous, il l'a abolie en l'attachant à sa croix.* (Coloss. II, 14.) Voyez-vous comme cette cédule a été effacée, et non-seulement effacée, mais déchirée par les clous de la croix, de manière à devenir inutile. Oui, l'ancienne faute, par la grâce, par la bonté, par les mérites de Jésus mis en croix, a été entièrement effacée ; quant à ce qui a suivi le baptême, il faut beaucoup de zèle pour que cela soit effacé encore ; il n'y a pas de seconde ablution ; par conséquent nos larmes sont nécessaires, et le repentir, et la confession, et l'aumône, et les prières et tous les autres exercices de la piété ; ainsi, même après le baptême, les péchés sont purifiés à la condition, il est vrai, de beaucoup de peines et de fatigues. Montrons donc le plus grand zèle pour les effacer d'ici même, afin de ne pas avoir à subir la honte et le châtiment là-bas. Quand nos péchés seraient innombrables, il dépend de nous de nous décharger du fardeau de tous ces péchés. Sachons donc le vouloir, car il vaut bien mieux souffrir un peu ici-bas, et n'avoir pas à craindre l'implacable châtiment, que de vivre un temps bien court dans l'indolence pour tomber dans les supplices qui ne finiront jamais. Il ne nous reste plus qu'à résumer ce que nous avons dit. Nous avons reproché à ceux qui ne viennent ici qu'une fois l'an, de négliger leur mère qu'ils laissent sans vêtement ; nous leur avons rappelé une vieille histoire, une malédiction, une bénédiction ; nous avons parlé des fêtes des Juifs, et nous avons expliqué pourquoi l'ordre leur fut donné de paraître trois fois l'an devant Dieu ; nous avons dit que l'on pouvait célébrer en tout temps la Pentecôte, la Pâque et l'Epiphanie ; nous avons dit qu'une fête consistait dans la pureté de la conscience, et non dans un quantième, dans une saison quelconque ; ensuite nous avons fait une digression au sujet des présents que nous avons reçus d'en-haut ; nous avons dit que ces présents sont un signe de réconciliation ; nous avons prouvé la présence de l'Esprit-Saint par la rémission des péchés, par la réponse que nous faisons à notre pasteur, par les paroles de la sagesse et de la science, par les ordinations, par le sacrifice mystique ; nous avons dit que nous avons des garanties, des otages échangés réciproquement ; nous avons ajouté à nos réflexions pourquoi les signes miraculeux ont disparu aujourd'hui du milieu de nous ; ensuite nous avons rappelé le redoutable jugement, les livres qu'on y ouvre, et nous avons dit que tous nos péchés y sont inscrits ; nous avons démontré qu'on peut les effacer, que cela dépend de nous. Retenez toutes ces pensées dans votre mémoire ; si vous ne pouvez tout vous rappeler, souvenez-vous principalement de ce qui vous a été dit sur les livres ; toutes les fois que vous ferez entendre une réponse, figurez-vous qu'il y a, auprès de vous, quelqu'un, qui est là à vos côtés, et qui écrit vos paroles ; soyez donc circonspects dans vos entretiens, et conservez toujours frais dans votre mémoire le discours que vous venez d'entendre, afin que, parmi vous, les uns augmentent par leurs bonnes œuvres le nombre des justes inscrits dans le livre ; les autres, ayant beaucoup de péchés inscrits, les effacent d'ici-même, et qu'ainsi nous n'ayons pas à redouter une terrible publication. Car il est possible, nous vous l'avons montré, par le zèle, par la prière, par la persévérance dans la piété, d'effacer les péchés écrits là-haut, de les effacer tous. Que ce soit donc là notre étude tous les jours de notre vie, afin qu'étant partis d'ici-bas, nous puissions obtenir quelque indulgence, et tous échapper aux inexorables châtiments ; et puissions-nous tous, affranchis de ces tourments, être jugés dignes du royaume

des cieux, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ à qui appartient, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. C. PORTELETTE.

HOMÉLIES SUR LA PENTECOTE.

DEUXIÈME HOMÉLIE[1].

ANALYSE.

1° Dans cette homélie, dont on ne peut pas fixer l'année, saint Jean Chrysostome exhorte les fidèles à se réjouir, parce que la fête qu'ils célèbrent est la principale ou, comme il dit, la *Métropole* de toutes les fêtes; qu'elle en est le complément, parce qu'en ce jour nous recevons les fruits des promesses du Fils de Dieu. — 2° Il prouve que toutes les grâces nous viennent par l'Esprit-Saint; il établit sa divinité contre les hérétiques macédoniens qui l'attaquaient; il examine pourquoi Jésus-Christ n'a pas envoyé le Saint-Esprit à ses disciples aussitôt après son ascension, pourquoi le Saint-Esprit est descendu sur eux en forme de langues. — 3° Il engage ses auditeurs à décorer leurs âmes de toutes les vertus pour recueillir les fruits que l'Esprit-Saint leur apporte, dont le principal est la charité, qui exclut l'envie; il attaque avec force ce vice, et finit par adresser la parole à ceux qui étaient nouvellement baptisés, pour qu'ils travaillent à conserver la grâce qu'ils viennent de recevoir.

1. Qu'elles sont excellentes, mes très-chers frères, et au-dessus de toute expression, les grâces dont nous comble aujourd'hui un Dieu plein de bonté! Ainsi réjouissons-nous tous, et, dans les transports de notre joie, rendons hommage à notre divin Maître, puisque ce jour nous ramène une fête solennelle qui rassemble tout le peuple. Comme, dans la nature les saisons se succèdent les unes aux autres, de même, dans l'Eglise, les fêtes qui se remplacent nous occupent successivement des différents mystères. Après avoir célébré la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa passion, sa résurrection, son ascension glorieuse, nous sommes enfin arrivés aujourd'hui au comble de tous les biens, à la principale de toutes les fêtes, au fruit des promesses du Fils de Dieu : *Si je m'en vais*, dit-il, *je vous enverrai le Consolateur, et je ne vous laisserai pas orphelins.* (Jean, XVI, 7.) Voyez-vous l'attention de ce divin Maître et sa bonté infinie! Avant ces jours, il s'est élevé au ciel, il est remonté sur son trône royal, et a repris sa place à la droite de son Père; aujourd'hui il fait descendre pour nous l'Esprit-Saint, et nous envoie avec lui du ciel des biens sans nombre.

Car, je vous le demande, parmi toutes les grâces qui opèrent notre salut, en est-il une seule qui ne nous soit dispensée par ce divin Esprit? par lui nous sommes affranchis de la servitude, appelés à la liberté, honorés d'une adoption divine; nous sommes formés de nouveau, pour ainsi dire; nous déposons le fardeau pesant et odieux de nos péchés. C'est par l'Esprit-Saint que nous voyons des assemblées

[1] Traduction de l'abbé Auger, revue.

de prêtres, que nous avons des ordres de docteurs. De cette source découlent les révélations, les remèdes salutaires de nos âmes; enfin de là viennent tous les avantages qui décorent l'Eglise du Seigneur. Aussi saint Paul s'écrie-t-il : *C'est un seul et même Esprit qui opère toutes ces choses, distribuant à chacun ses dons suivant qu'il lui plaît.* (I Cor. XII, 2.) Il dit *suivant qu'il lui plaît*, et non suivant qu'on le lui ordonne. Il dit encore *distribuant* et non distribué, c'est-à-dire agissant de son autorité propre et non par une autorité étrangère à laquelle il obéisse. En un mot, saint Paul attribue à l'Esprit-Saint la même puissance qui, d'après son témoignage, convient au Père; et comme il dit de celui-ci : *C'est Dieu qui opère toutes choses dans tous les hommes* (I Cor. XII, 6); il dit de l'Esprit-Saint : *C'est un seul même Esprit qui opère toutes ces choses, distribuant ses dons à chacun suivant qu'il lui plaît.* Ne voyez-vous pas dans l'Esprit-Saint une puissance parfaite, égale à celle du Père? Des êtres qui ont une même nature, ont sans doute une même autorité; des êtres qui ont une dignité pareille, doivent avoir la même puissance. C'est par l'Esprit-Saint que nous avons trouvé la délivrance de nos péchés; c'est par lui que nous avons été lavés de toutes nos taches; c'est par l'efficacité de sa présence et en participant à la grâce, que nous sommes devenus anges, d'hommes que nous étions. Ce n'est pas que notre nature ait été changée; mais ce qui est beaucoup plus admirable, quoique conservant la nature humaine nous montrons en nous une vie angélique. Tel est le pouvoir de l'Esprit-Saint; et comme le feu ordinaire fait un vase solide d'une molle argile, de même le feu de l'Esprit divin, lorsqu'il trouve une âme bien préparée, quoique plus molle que l'argile, il la rend plus ferme que l'airain; et celui qui, peu auparavant, était souillé de la lie du péché, il le rend tout à coup plus brillant que le soleil. C'est ce que nous apprend le bienheureux Paul, lorsqu'il s'écrie : *Ne vous y trompez pas; ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les impudiques, ni les abominables, ni les ambitieux, ni les avares, ni les voleurs, ni les hommes adonnés au vin, ni les ravisseurs du bien d'autrui, ne seront héritiers du royaume de Dieu.* (I Cor. VI, 9 et 10.) Après avoir parcouru presque toutes les espèces de vices et montré que tous ceux qui sont sujets à ces désordres, ne sont pas faits pour le royaume céleste, il ajoute aussitôt : *C'est là ce que furent autrefois quelques-uns de vous; mais vous avez été lavés, vous avez été sanctifiés, vous avez été justifiés.....* comment et de quelle manière? dites-nous-le, grand apôtre; c'est là ce que nous cherchons : *Au nom*, dit-il, *de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par l'Esprit de notre Dieu.* Voyez-vous, mes très-chers frères, la puissance de l'Esprit-Saint? voyez-vous comme le divin Esprit a fait disparaître tous les vices, et a élevé tout à coup à des honneurs suprêmes ceux que le péché avait dégradés?

2. Qui pourrait donc assez déplorer les blasphèmes de ces hommes qui entreprennent d'attaquer la divinité de l'Esprit-Saint, et qui, comme des furieux, ne pouvant être détournés d'une erreur coupable par la grandeur de ses bienfaits, osent agir contre leur propre salut, dépouillent un Dieu, autant qu'il est en leur pouvoir, de la majesté divine, et le font descendre à la condition de simple créature? Je leur dirais volontiers : Pourquoi, je vous prie, déclarez-vous une telle guerre à la divinité de l'Esprit-Saint, ou plutôt à votre propre salut? pourquoi ne daignez-vous point vous rappeler ces paroles du Sauveur à ses disciples : *Allez, enseignez toutes les nations, en les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit?* (Matth. XXVIII, 19.) Ne voyez-vous pas une dignité pareille? ne voyez-vous pas une ressemblance parfaite? ne voyez-vous pas une Trinité indivisible? une des trois personnes offre-t-elle quelque différence, quelque changement, ou quelque diminution? osez-vous ajouter vos commandements aux commandements du divin Maître? ne savez-vous pas que parmi les hommes celui qui porterait l'audace jusqu'à entreprendre d'ajouter ou de retrancher quelques mots aux dépêches du prince, qui cependant a la même origine et la même nature que nous, subirait le dernier supplice, sans que rien pût le sauver de la punition? Si donc on a tant à craindre de la part d'un homme, quel pardon peuvent espérer des hommes qui entreprennent d'altérer les paroles du Sauveur commun, et qui refusent d'écouter le digne organe du Fils de Dieu dont il annonce les oracles, saint Paul, qui leur crie d'une voix éclatante : *L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, l'esprit de l'homme n'a pas conçu ce que Dieu prépare pour ceux qui l'aiment?* (I Cor. II, 9.) Mais si

l'œil n'a pas vu, si l'oreille n'a pas entendu, si l'esprit de l'homme ne peut concevoir ce que Dieu prépare pour ceux qui l'aiment, d'où pouvons-nous, bienheureux Paul, en avoir la connaissance? Attendez un moment, et vous allez entendre cet apôtre qui s'explique en termes clairs : *Mais Dieu*, dit-il, *nous l'a révélé par son Esprit*. Et il ne s'arrête point là; mais afin de montrer la grande puissance de cet Esprit divin, et qu'il est de même nature que le Père et le Fils, il continue : *Parce que l'Esprit pénètre tout, et même les profondeurs de Dieu*. Ensuite, voulant nous instruire plus exactement encore par des exemples humains, il ajoute : *Car qui des hommes connaît ce qui est en l'homme, sinon l'esprit de l'homme, qui est en lui ? Ainsi nul ne connaît ce qui est en Dieu, sinon l'Esprit de Dieu*. Voyez-vous une doctrine parfaite ? Comme il n'est pas possible, dit-il, qu'un autre connaisse ce qui est dans la pensée d'un homme, si ce n'est lui-même; ainsi personne ne connaît les choses de Dieu, sinon l'Esprit de Dieu; ce qui est la plus forte preuve, la preuve la plus propre à établir la divinité de l'Esprit-Saint. Dans l'exemple qu'apporte saint Paul, il semble dire : Il n'est pas possible qu'un homme ignore jamais ce qui est dans sa pensée. Eh bien! dit-il, l'Esprit-Saint connaît aussi parfaitement les choses de Dieu. N'est-il donc pas clair que dans ce passage le bienheureux apôtre confond ceux qui, prévenus eux-mêmes contre leur propre salut, déclarent la guerre à la divinité de l'Esprit-Saint, et, le dépouillant, autant qu'il est en eux, de la dignité de Seigneur et de Maître, le rabaissent à la simple condition des êtres créés et mortels? Mais si, par un vain esprit de dispute, ces hommes combattent ouvertement les paroles de la divine Ecriture, nous, du moins, qui regardons les dogmes sacrés qu'elle renferme comme des oracles venus d'en-haut, renvoyons à Dieu la gloire qui lui est due, et montrons en nous, avec la droiture de la foi, l'exactitude de la vérité.

Je n'en dirai pas davantage contre ceux qui ont la hardiesse d'attaquer, dans leurs enseignements, les oracles de l'Esprit divin. Il est nécessaire de vous expliquer pourquoi le Seigneur n'a pas accordé à ses disciples, aussitôt après son ascension, tous les biens qu'il leur avait promis ; pourquoi il ne leur a envoyé la grâce de l'Esprit-Saint qu'après la leur avoir fait attendre quelques jours, et les avoir abandonnés à eux-mêmes. Ce n'est pas au hasard et sans cause qu'il a tenu cette conduite. Il savait, sans doute, que les hommes n'estiment, comme ils le doivent, les biens, qu'en les comparant aux maux ; qu'ils n'apprécient, comme elle le mérite, la position la plus douce et la plus heureuse que quand ils ont éprouvé une situation contraire. Par exemple, car c'est une vérité qu'il faut démontrer clairement, un homme qui jouit de la santé la plus florissante, ne peut en bien connaître tout le prix, à moins qu'une maladie survenue ne lui ait fait éprouver un état contraire. Pour apprécier à sa valeur le bienfait de la lumière du jour, il faut sortir de l'obscurité de la nuit. L'expérience du contraire est donc toujours le meilleur maître pour nous apprendre et nous faire sentir toute l'importance des avantages dont nous jouissons. Voilà pourquoi lorsque les disciples eurent joui d'une infinité de biens, par la présence de leur divin Maître, et trouvé en sa compagnie le bonheur et la gloire (car tous les habitants de la Palestine regardaient comme des astres bienfaisants, des hommes qui ressuscitaient les morts, chassaient les démons, guérissaient la lèpre et toutes les maladies, qui enfin opéraient une infinité de prodiges, ils étaient donc connus et même célèbres). Voilà, dis-je, pourquoi Dieu a permis qu'ils fussent séparés quelque temps de la puissance de Celui qui les soutenait, afin qu'étant laissés à eux seuls, ils sentissent mieux tout l'avantage de la présence d'un Maître plein de bonté, et que le sentiment des biens passés leur fît recevoir, avec plus de reconnaissance, le don de l'Esprit consolateur. Ils étaient tristes, affligés, découragés, abattus par la séparation de leur Maître ; l'Esprit-Saint les a consolés, il a ranimé leur courage, dissipé le nuage de tristesse qui les enveloppait, il les a éclairés de sa lumière, et les a tirés de leur embarras. Ils avaient entendu cette parole du Sauveur : *Allez, enseignez les nations;* mais chacun d'eux flottait incertain, et ne savait de quel côté il devait tourner ses pas, dans quelle partie de la terre il devait aller prêcher la parole : l'Esprit-Saint venant à eux en forme de langues, leur distribue les régions de la terre qu'ils doivent instruire, et par la langue de feu, sous la figure de laquelle il repose sur chaque disciple, il écrit dans l'âme de chacun, comme dans un livre, l'autorité qu'il lui confie; il lui marque la partie du

monde qu'il doit éclairer de ses instructions.

Voilà pourquoi l'Esprit-Saint est venu les visiter en forme de langues ; c'était aussi pour nous rappeler le souvenir d'une ancienne histoire. Comme dans les premiers âges du monde, les hommes, entraînés par l'orgueil, avaient voulu construire une tour qui s'élevât jusqu'au ciel, mais que Dieu, par la division des langues, avait dissipé leur criminel complot, l'Esprit-Saint descend aujourd'hui sous la forme de langues de feu, afin de réunir le monde divisé, et, par une opération nouvelle et extraordinaire, au lieu qu'autrefois les langues avaient divisé la terre et rompu une ligue coupable, les langues, aujourd'hui, réunissent la terre, et ramènent l'union où régnait la discorde. Voilà donc pourquoi l'Esprit-Saint se montre sous la forme de langues; il emprunte des langues de feu, à cause de l'abondance des épines que le péché avait fait croître en nous. Quelque gras et quelque fertile que soit un champ par lui-même, s'il n'est point labouré, il se couvre et se hérisse partout de buissons et d'épines : ainsi notre âme, quoique sortie bonne des mains du Créateur, quoique propre par elle-même à produire des fruits de vertu, ne recevant pas la culture de la piété, ni la semence de la connaissance de Dieu, a produit comme une forêt d'épines et de plantes inutiles, que l'impiété a fait croître en elle. Et semblable à la terre, dont la face est souvent cachée sous la multitude des épines et des mauvaises herbes, la pureté et la dignité de la plus noble portion de nous-mêmes étaient comme étouffées et ne paraissaient pas, jusqu'à ce que le divin Cultivateur de la nature humaine l'eût purifiée par le feu de son Esprit, et l'eût rendue propre à recevoir les semences célestes.

3. Tels sont les biens, et de plus grands encore, que ce jour nous a procurés. Célébrons-le donc, ce jour, d'une manière qui réponde aux grâces qu'il nous apporte, célébrons-le en décorant nos âmes de toutes les vertus, plutôt qu'en ornant de fleurs l'entrée de nos maisons, et en revêtant nos murs de tapis superbes, afin que nous puissions recevoir la grâce de l'Esprit-Saint, et recueillir les fruits qui en proviennent. Et quels sont ces fruits? écoutons le bienheureux Paul : *Les fruits de l'Esprit,* dit-il, *sont la charité, la joie, la paix.* (Gal. v, 22.) Voyez quelle est l'exactitude du langage, et la suite naturelle des idées ! Il met la charité à la tête; et après cela il parle des biens qui doivent suivre; c'est après avoir planté la racine qu'il montre les fruits qui doivent naître; c'est après avoir posé le fondement, qu'il bâtit dessus l'édifice ; c'est après être remonté à la source qu'il descend aux ruisseaux qui en découlent. Car la joie ne peut entrer dans nos âmes avant que nous ne regardions la prospérité d'autrui comme la nôtre, avant que le bien qui arrive à notre prochain ne nous soit aussi agréable que s'il nous arrivait à nous-mêmes. Or, nous ne parviendrons jamais à ce point de perfection, à moins qu'une charité supérieure ne domine chez nous avec empire, la charité, qui est la racine, la source, la mère de tous les biens spirituels. Comme une racine, elle produit mille branches de vertu; comme une source, elle fait jaillir des eaux abondantes; comme une mère, elle reçoit dans son sein et embrasse tous ceux qui ont recours à elle. Pénétré de cette vérité, saint Paul dit, dans une de ses épîtres, que la charité est le fruit de l'esprit. Il lui accorde dans une autre la glorieuse prérogative d'être l'accomplissement de la loi : *La charité*, dit-il, *est l'accomplissement de la loi.* (Rom. XIII, 10.) Lorsque le Sauveur du monde établit la règle certaine et la marque sûre à laquelle on reconnaîtra ses disciples, il ne propose point d'autre règle, d'autre marque que la charité : *Tous les hommes*, dit-il, *connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de la charité les uns pour les autres.* (Jean, XIII, 35.) Ainsi, recourons tous à la charité, embrassons-la avec ardeur, et décorons-nous de cette vertu pour célébrer la fête présente. Où est la charité, tous les défauts disparaissent; où est la charité, tous les appétits déraisonnables se répriment. *La charité*, dit saint Paul, *n'agit point à contre-temps, elle ne s'enfle point, elle n'est point ambitieuse.* (I Cor. XIII, 4.) La charité ne fait point de mal à son prochain. Où la charité domine, il n'y a pas de Caïn qui tue son frère. Retranchez l'envie, et vous avez retranché la source de tous les maux; coupez la racine, et vous avez supprimé le fruit. C'est moins dans l'intérêt de ceux qui sont en butte à l'envie, que je parle, que pour l'avantage de ceux qui éprouvent cette passion, puisque ces derniers se causent les plus grands préjudices, et se portent les coups les plus mortels, tandis que les persécutions de l'envie peuvent valoir aux autres, s'ils le veulent, des prix et des couronnes. Voyez comme le juste Abel est chanté

et célébré tous les jours, et comme la mort violente qu'il a essuyée a été pour lui une source de gloire : étendu sans vie et sans mouvement, il ne parle qu'avec plus de force; son sang, après la mort, élève la voix, et accuse hautement le malheureux fratricide; celui-ci n'a survécu que pour recevoir la punition de son attentat, pour parcourir la terre toujours gémissant et tremblant. Et comme le crime de l'un l'a condamné à une vie plus triste que la mort même, ainsi la vertu de l'autre l'a rendu plus glorieux et plus brillant même après le trépas.

Nous donc, mes frères, afin que nous puissions acquérir plus de confiance, et dans ce monde et dans l'autre, afin que nous puissions recueillir plus de joie de cette fête, dépouillons-nous de tous les vices qui souillent et défigurent notre âme, et surtout de l'envie; parce que, sans doute, eussions-nous fait une infinité de bonnes œuvres, nous en perdrions tout le mérite si nous étions dominés par cette passion basse et cruelle. Puissions-nous tous éviter ce fléau de toutes les vertus, et principalement ceux qui ont reçu aujourd'hui la grâce de la régénération, qui ont dépouillé les anciens vêtements du péché, et qui peuvent briller avec le même éclat que les rayons du soleil ! Vous donc [1] qui en ce jour avez été mis au nombre des enfants, conservez avec soin la blancheur éclatante des habits dont vous êtes maintenant revêtus, fermez de toute part l'entrée au démon, afin que recevant une grâce plus abondante du divin Esprit, vous puissiez produire des fruits au centuple, vous soyez jugés dignes de paraître avec confiance devant le Roi des cieux, lorsqu'il viendra juger le monde, et distribuer des biens ineffables à ceux qui auront terminé leur vie dans la vertu, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui soient la gloire et l'empire, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

[1] Les nouveaux baptisés.

HOMÉLIES SUR LA PÉNITENCE.

(Voir tome 1er, chapitre XIX, page 252.)

PREMIÈRE HOMÉLIE.

Après son retour de la campagne.

ANALYSE.

1° Saint Chrysostome, absent quelque temps, reparaît au milieu de son cher auditoire; son cœur s'épanche en sentiments affectueux, puis il cesse de parler de lui-même pour décrire la tendresse plus que maternelle de l'apôtre saint Paul pour ses enfants dans la foi. — 2° Le désespoir et la négligence sont également dangereux. — Ces deux défauts ont perdu Satan et Judas. — Une humble confiance a sauvé saint Paul, le publicain, les Ninivites; saint Paul redoute plus dans le fornicateur le désespoir après la faute que la faute elle-même. — 3° Développement de la même pensée et du même exemple. — 4° L'orateur confirme encore cette vérité par l'exemple de l'enfant prodigue.

1. Avez-vous pensé à moi pendant mon absence? Moi, mes amis, je n'ai pu vous oublier : j'ai quitté la ville, mais je n'ai pas quitté votre souvenir ; comme ceux qui sont épris d'amour pour un beau corps en portent partout avec eux la chère image, de même, épris d'amour pour la beauté de vos âmes, j'en ai porté toujours avec moi la gracieuse pensée. De même encore qu'un peintre a coutume de mêler des couleurs variées pour tracer un portrait, de même je me représentais votre zèle à venir aux offices sacrés, votre ardeur à entendre la parole divine, votre bienveillance envers le prédicateur, toutes vos autres bonnes œuvres ; je les mêlais ensemble comme les nuances diverses de la vertu ; j'esquissais en quelque sorte et je reproduisais aux yeux de ma mémoire la physionomie de vos âmes, et je puisais dans la contemplation de cette image une abondante consolation aux peines de mon éloignement. A la maison et au dehors, en route ou en repos, à l'arrivée ou au départ, toujours je pensais à cela, toujours je rêvais à votre charité ; et de jour et de nuit je trouvais dans votre souvenir un délicieux aliment. Ce qu'a dit Salomon : *Je dors, mais mon cœur veille* (Cantiq. v, 2), je l'ai ressenti. La force du sommeil fermait mes paupières, mais la douce tyrannie de l'amour que j'ai pour vous tenait éveillés les yeux de mon cœur. Que de fois en songe il m'a semblé que je causais avec vous ! L'âme est naturellement disposée à se représenter pendant la nuit les images des objets qui occupent sa pensée pendant le jour : c'est ce qui m'est arrivé. Je ne vous voyais pas des yeux de la chair, je vous apercevais par les yeux de l'amour ; absent de corps, j'étais présent de cœur au milieu de vous, et le bruit de vos acclamations retentissait toujours à mes oreilles. Aussi, quoique ma mauvaise santé m'obligeât de prolonger là-bas mon séjour ; quoique la salubrité du climat profitât au rétablissement des forces, la

vivacité et l'énergie de mon affection pour vous ne me permirent pas de rester ; elles réclamèrent à grands cris, elles ne cessèrent de me persécuter jusqu'à ce qu'elles m'eussent persuadé de partir avant le terme fixé et de regarder ma présence au milieu de vous comme ma santé, comme mon bonheur, comme la totalité de mon bien. Pendant mon séjour là-bas, j'entendais les reproches que vos lettres m'apportaient sans interruption : car je ne donnais pas une moindre attention à celles qui me blâmaient qu'à celles qui m'approuvaient : du reste ces plaintes étaient celles de cœurs qui savent aimer. C'est pourquoi je suis parti, je suis accouru, il m'a été impossible de vous chasser de mon esprit. Et qu'y a-t-il à s'étonner de ce que j'aie conservé le souvenir de votre charité dans le loisir et la liberté de la vie des champs, quand nous voyons saint Paul entouré de chaînes, enfermé dans un cachot, menacé par mille et mille dangers, regardant néanmoins sa prison comme un jardin délicieux, se souvenir de ses frères et leur écrire : *Il est juste que j'aie ces sentiments de vous tous, parce que je vous ai dans mon cœur et dans mes chaînes, dans la défense et dans l'affermissement de l'Evangile ?* (Philipp. I, 7.) A l'extérieur il est enchaîné par ses ennemis, à l'intérieur il l'est par l'amour de ses disciples ; la chaîne extérieure est faite d'acier, la chaîne intérieure est faite de charité ; il a plus d'une fois échappé à la première, il n'a jamais rompu la seconde. De même que les femmes, quand elles ont subi l'épreuve des douleurs maternelles, demeurent attachées en tous temps et en tous lieux aux enfants qu'elles ont mis au monde, de même saint Paul demeurait attaché à ses disciples d'autant plus fortement que l'enfantement spirituel développe plus de chaleur et de tendresse que l'enfantement charnel. Ce n'est pas une fois, mais deux fois qu'il eut à les enfanter : il s'écria : *O mes enfants, vous que j'enfante de nouveau !* (Gal. IV, 19.) La femme ne souffrirait pas, ne supporterait pas deux fois de suite les mêmes douleurs ; mais saint Paul eut à subir ce que la nature ne peut nous montrer, il eut à reprendre dans les entrailles de sa charité ces disciples qu'il avait déjà enfantés une fois et à endurer pour eux les douleurs les plus aiguës ; c'est pourquoi il leur disait pour les toucher : *O mes enfants, vous que j'enfante de nouveau !* c'est-à-dire épargnez-moi ; jamais un enfant n'a fait souffrir deux fois le sein de sa mère, et pourtant vous me réduisez à cela. Les douleurs de l'enfantement charnel sont terminées en quelques instants, elles cessent dès que l'enfant est sorti ; mais les douleurs de l'enfantement spirituel durent des mois entiers. Et souvent saint Paul les supporta une année entière sans parvenir à mettre au monde les enfants que sa charité avait conçus. Là, c'est un travail de la chair ; ici, ce n'est pas le corps qui souffre, c'est l'âme qui est déchirée. Ici les souffrances sont plus rudes et plus pénibles que là ; en effet, quelle mère a jamais souhaité subir la géhenne plutôt qu'un enfantement ? Et saint Paul a désiré, non-seulement subir la géhenne, mais encore devenir anathème au Christ (Rom. IX, 3), afin de pouvoir amener à la lumière de la foi ces Juifs qu'il enfantait par un travail qui ne cessait pas et ne finissait jamais ; impuissant à y parvenir, il disait en gémissant : *Ma tristesse est immense, et la douleur est continuellement dans mon cœur.* (Rom. IX, 9.) Et dans un autre endroit : *O mes petits enfants ! je vous enfante de nouveau jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous.* (Gal. IV, 19.) Y a-t-il des entrailles plus heureuses que celles qui ont nourri des enfants capables de porter en eux le Christ, plus fécondes que celles qui ont donné naissance au monde entier, plus puissantes que celles qui ont pu concevoir une seconde fois et former de nouveau ces enfants déjà grandis, mais contrefaits ?

Voilà qui dépasse les forces de la nature. Saint Paul ne dit pas : vous que j'ai engendrés de nouveau ; mais il dit : *ô vous que j'ai enfantés de nouveau !* car dans un autre endroit il s'écrie : *Je vous ai engendrés en Jésus-Christ.* (I Cor. IV, 15.) Ici il ne veut qu'indiquer le lien de parenté spirituelle qui l'unit à eux ; là il s'efforce d'exprimer les douleurs qu'il éprouva à cause d'eux. Comment peut-il appeler ses enfants ceux qu'il n'a pas encore enfantés ? S'il est encore dans les douleurs, il ne les a pas encore enfantés ; et comment peut-il les appeler ses enfants ? Il veut leur apprendre que ce n'est pas pour la première fois qu'il endure cette sorte de souffrance ; c'était assez pour les faire rougir. Je suis devenu père une fois, dit-il ; j'ai supporté déjà pour vous le travail nécessaire de l'enfantement ; vous êtes une fois déjà mes enfants : pourquoi me jetez-vous une seconde fois dans les mêmes douleurs ? n'était-ce point assez de

celles que j'ai endurées au commencement? Pourquoi me faites-vous souffrir de nouveau? Les chutes des fidèles ne lui causaient pas de moindres peines que la conversion des infidèles : il ne pouvait supporter que plusieurs d'entre eux, après avoir participé aux mystères sacrés, retournassent librement à l'impiété; c'est pourquoi il poussait ces gémissements plus amers et plus tristes que ceux d'une mère : *O mes petits enfants! je vous enfante de nouveau, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous.* (Gal. IV, 19.) Il parlait ainsi pour leur inspirer à la fois crainte et confiance. En leur déclarant que le Christ n'est pas encore formé en eux, il jette dans leur cœur l'inquiétude et la crainte; mais en leur indiquant que le Christ peut être formé en eux, il leur rend l'espérance. Cette expression « jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous » signifie ces deux choses, et qu'il n'est pas encore formé et qu'il peut être formé : en effet, s'il ne pouvait pas l'être, ce serait inutilement que l'Apôtre leur dirait : *Jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous;* il les nourrirait d'un espoir vain et trompeur.

2. Puisque nous savons cela, prenons garde de nous livrer soit au désespoir, soit à la négligence : ces deux excès sont également funestes. Le désespoir enlève à celui qui est à terre la force de se relever; la négligence fait tomber celui qui est debout. Le désespoir nous enlève les biens déjà acquis, la négligence nous empêche d'écarter de nous les maux qui nous menacent. La négligence peut nous faire chasser du ciel même; le désespoir nous plonge dans un abîme d'iniquité, duquel nous sortirions promptement si nous conservions bon courage. Considérez la puissance de ces deux vices : Satan était bon à l'origine; par la négligence et par le désespoir il tomba dans un tel excès de péché et de malice qu'il ne s'en relèvera jamais. Je dis qu'il était bon : écoutez en effet les paroles de l'Ecriture : *J'ai vu Satan tomber du ciel comme l'éclair.* (Luc. X, 18.) Cette comparaison indique à la fois l'éclatante pureté de sa première vie et la rapidité de sa chute. Saint Paul fut d'abord blasphémateur, persécuteur insolent de la vérité; mais plus tard il l'aima, il ne perdit pas espérance, il se releva, et finit par devenir l'égal des anges. Judas fut d'abord apôtre; mais par sa négligence, il devint un traître infâme; le larron se souilla d'abord de toutes sortes de crimes; mais, comme il ne désespéra pas, il mérita d'entrer au paradis avant tout autre. Le pharisien, plein d'une folle confiance, fut précipité des hauteurs de sa vertu, tandis que le publicain, animé d'une humble espérance, se releva assez pour devancer celui qui l'avait méprisé. Voulez-vous voir une ville entière nous donner par sa conduite le même exemple? Eh bien, c'est par ce moyen que Ninive se sauva de la ruine : elle ne désespéra pas, quoique la sentence fût déjà portée. Dieu n'avait pas dit : « Si Ninive fait pénitence, elle sera sauvée; » mais il avait dit : *Encore trois jours, et Ninive sera détruite.* (Jonas, III, 4.) Ainsi voilà Dieu qui menace, voilà le prophète qui élève sa voix puissante, voilà la sentence qui ne laisse aucun délai et qui ne se prête à aucune distinction : et, malgré tout, Ninive ne se décourage pas, Ninive ne désespère point. Dieu ne marque aucune distinction dans son arrêt, il s'abstient de dire : « S'ils font pénitence, ils seront sau-« vés; » afin de nous faire comprendre que, nous aussi, au lieu de perdre courage quand nous entendrons prononcer contre nous un jugement sans appel, nous devons, à l'exemple des Ninivites, conserver l'espérance.

La clémence divine ne se montre pas seulement en ce que Dieu, après avoir porté une sentence qui ne donne lieu à aucune distinction, se réconcilie avec ces pécheurs repentants; mais encore elle se montre précisément en ce qu'il prononce un arrêt absolu. Il emploie ce moyen parce qu'il veut leur inspirer la crainte et émouvoir leur profonde indifférence : le temps laissé à la pénitence est une marque de l'ineffable amour de Dieu pour les hommes. Comment trois jours auraient-ils suffi pour effacer tant de crimes? Voyez-vous avec quel éclat apparaît la bonté providentielle du Seigneur? C'est elle qui a le plus fait pour le salut de Ninive. Comprenons cela et ne perdons jamais l'espérance. Le démon n'a pas entre les mains d'arme plus redoutable que le désespoir; aussi lui faisons-nous moins de plaisir en péchant qu'en désespérant. Ecoutez saint Paul; il redoute plus dans le fornicateur le désespoir après la faute que la faute elle-même; il écrit aux Corinthiens : *C'est un bruit constant qu'il y a de l'impureté parmi vous, et une impureté telle qu'elle n'a pas même de nom chez les païens.* (I Cor. V, 1.) Il ne dit pas « qui n'est pas même commise » chez les païens; mais il dit : *Qui n'est pas*

même nommée; ce que les païens n'osaient pas nommer, les Corinthiens ont osé le commettre. Et vous êtes enflés d'orgueil! Il ne dit pas « le coupable est enflé d'orgueil; » mais, laissant pour un instant celui qui a péché, il adresse la parole à ceux qui se sont préservés : ainsi agissent les médecins, qui, se détournant du lit du malade, entretiennent conversation avec les parents. D'ailleurs les Corinthiens avaient peut-être contribué tous à la folle arrogance du coupable en ne le reprenant pas, en ne le punissant pas. Saint Paul étendit à tous son accusation afin de rendre plus facile la guérison de la blessure. Le péché est chose grave, mais plus grave encore est l'orgueil dans le péché. En effet, si c'est perdre la justice que de s'enorgueillir de la justice, à plus forte raison l'orgueil dans le péché ruinera-t-il notre âme complétement et nous chargera-t-il d'une culpabilité plus grande que les péchés eux-mêmes. C'est pourquoi il est dit : *Lorsque vous aurez fait tout ce qui vous est commandé, dites que vous êtes des serviteurs inutiles.* (Luc, XVII, 10.)

Si ceux qui ont accompli toute la loi doivent s'humilier, combien plus faut-il que le pécheur verse des larmes et s'estime le dernier des misérables. C'est ce que saint Paul indique en disant : *Pourquoi plutôt n'avez-vous pas pleuré?* (I Cor. V, 2.) Que dites-vous, ô apôtre? un autre a péché et c'est moi qui dois pleurer? — Oui! répond-il : nous sommes liés les uns aux autres à la manière des organes et des membres du corps ; quand le pied reçoit une blessure, ne voyez-vous pas la tête s'incliner vers la terre? et pourtant qu'y a-t-il de plus vénérable que la tête? Mais, lorsqu'arrive un accident elle ne songe pas à sa dignité : faites comme elle. C'est pourquoi saint Paul nous exhorte à nous réjouir avec ceux qui sont dans la joie, à pleurer avec ceux qui pleurent. (Rom. XII, 15.) C'est pourquoi aussi il dit aux Corinthiens : *Et vous n'avez pas pleuré pour éloigner de vous celui qui a commis ce péché.* (I Cor. V, 2.) Il ne dit pas : et vous n'avez pas senti votre zèle s'enflammer; mais il dit : *Et vous n'avez pas pleuré,* comme si une contagion, une peste eût enveloppé toute la ville, comme s'il eût voulu dire : *La prière, la confession, les supplications, voilà ce dont vous avez besoin pour chasser le mal de votre cité.* Voyez-vous comme il cherche à leur inspirer la crainte? Comme ces Corinthiens se rassuraient à l'idée que le mal s'était arrêté au seul homme qui avait péché, l'Apôtre les met tous en cause : *Ignorez-vous,* leur dit-il, *qu'un peu de levain corrompt la masse entière* (I Cor. V, 6)? paroles qui signifient ceci : *Le mal va son chemin, il atteindra tous les autres membres : vous devez avoir les mêmes inquiétudes que s'il s'agissait de prendre conseil dans une calamité publique.* Ne me dites pas qu'un seul homme a péché! Sachez bien que le péché est un chancre qui ronge peu à peu tout le corps. Lorsqu'une maison prend feu, les voisins qui ne sont pas encore atteints par les flammes n'éprouvent pas moins de souci et d'anxiété que les malheureuses victimes du fléau; ils prennent toutes les mesures nécessaires pour préserver leurs demeures des violences de l'incendie; de même saint Paul excite les Corinthiens en ces termes: Vous êtes sur un bûcher; prévenez un malheur; éteignez l'incendie avant qu'il s'étende sur l'Eglise entière. Si vous négligez le péché sous prétexte qu'il a son siége ailleurs qu'en vous-mêmes, vous êtes déjà fort malades. Cet homme pécheur est membre du corps entier.

3. Comprenez bien encore que, si vous restez paresseux et indifférent, vous serez atteint à votre tour : laissez-vous toucher, sinon par le sort de votre frère, du moins par le vôtre. Arrêtez la peste, détruisez le chancre, enlevez la gangrène. Après avoir dit tout cela et beaucoup d'autres choses encore, il ordonna de livrer le fornicateur à Satan; puis, quand il vit le pénitent revenu à des dispositions meilleures : *C'est assez,* dit-il, *de la punition qui lui a été infligée par la plupart d'entre vous.... Rétablissez solidement votre charité à son égard.* (II Cor. II, 6, 8.) Après l'avoir posé comme l'adversaire et l'ennemi de tout le peuple, après l'avoir séparé du troupeau et retranché du corps, voyez quel zèle il déploie pour le ramener et le rattacher à l'Eglise. Il ne dit pas seulement : aimez-le ; mais il dit : *rétablissez solidement votre charité envers lui*, ce qui signifie : montrez-lui une amitié ferme et inébranlable, une chaude affection, un ardent dévouement : accordez-lui une dilection égale à la haine que vous avez eue d'abord pour son péché.— Qu'est-il arrivé, dites-moi? Ne l'avez-vous pas livré à Satan? — Oui, répond l'Apôtre: je l'ai livré aux mains de Satan, mais non pas pour qu'il y demeure à jamais enchaîné; je

l'ai livré pour le délivrer promptement de la tyrannie diabolique. Et, comme je l'ai expliqué plus haut, saint Paul redoute le désespoir comme l'arme la plus terrible du démon ; écoutez-le : après avoir dit : *rétablissez solidement votre charité envers lui*, il exprime son motif : *de peur que cet homme ne se laisse accabler par un excès de tristesse.* (Ibid. 7.) La brebis est déjà dans la gueule du loup ; arrachons-la avant qu'un de nos membres soit dévoré et périsse. Le navire est en péril ; travaillons à le sauver du naufrage avant qu'il soit englouti par l'abîme. De même que la mer en gonflant et en soulevant ses flots de toutes parts submerge facilement une petite barque ; ainsi notre âme est bientôt écrasée par la tristesse qui l'assaille sur tous les points, si personne ne lui tend une main compatissante ; et cette tristesse, cette douleur, qui est notre salut dans l'état de péché, devient notre perte dès qu'elle passe les justes limites. Et voyez avec quel soin l'Apôtre choisit ses expressions ! Il ne dit pas : de peur que le démon ne perde cet homme ; mais il dit : *de peur que nous ne soyons circonvenus par le démon.* (II Cor. II, 11.) Circonvenir, c'est chercher à voler ce qui appartient à autrui : aussi, pour montrer que ce pécheur est devenu étranger au démon et qu'il est rentré par la pénitence au bercail du Christ, saint Paul dit « de peur que nous ne soyons circonvenus par Satan. » Si Satan reprenait possession de cet homme, il nous enlèverait un de nos membres, il volerait une brebis dans le troupeau du Christ : le péché a disparu par la pénitence.

Saint Paul, sachant ce que le démon avait fait à Judas, craignit qu'il ne fît encore ici la même chose. Qu'avait-il fait à Judas ? Judas se repentit : *J'ai péché,* dit-il, *en livrant le sang du juste.* (Matth. XXVII, 4.) Le diable entendit ces mots, reconnut que le traître entrait dans une voie meilleure, et revenait au salut ; il redouta une conversion. Il a, dit-il, un maître doux et clément qui a versé des larmes sur cet homme qui le trahissait, qui a cherché par mille moyens à le toucher : ne le recevra-t-il pas mieux encore quand il le verra pénitent ? Il l'a appelé et attiré à lui quand il le savait obstiné et incorrigible ; ne fera-t-il pas davantage encore quand il le verra corrigé et repentant ? c'est pour cela qu'il est venu se faire crucifier. Que fit le démon ? Il épouvanta Judas, il l'enveloppa de ténèbres en le poussant à un chagrin excessif, il le poursuivit, il l'aiguillonna jusqu'à ce qu'il l'eût amené à se pendre, jusqu'à ce qu'il l'eût jeté hors de cette vie ; il lui ôta la volonté de faire pénitence. S'il eût vécu, Judas eût pu conquérir aussi le salut, comme le prouve l'exemple des bourreaux qui crucifièrent le Sauveur. Si le Christ, attaché sur la croix, accorda la grâce du salut à ses meurtriers, s'il sollicita et réclama de son Père l'indulgence pour un tel forfait, n'est-il pas évident qu'il eût accueilli avec une infinie mansuétude le traître même qui eût fait une digne pénitence ? Mais celui-ci absorbé par une tristesse mal réglée, n'eut pas la force d'employer jusqu'au bout le remède nécessaire. C'est ce que craignait saint Paul quand il excitait les Corinthiens à arracher le fornicateur de la gueule du démon. Mais pourquoi tant parler des Corinthiens ? Saint Pierre, après avoir participé aux divins mystères, renia trois fois son Maître ; mais il pleura et effaça tous ses péchés. Saint Paul, après avoir été persécuteur, calomniateur, blasphémateur de la vérité, après avoir poursuivi de sa haine non-seulement le Crucifié, mais tous ses disciples, saint Paul se convertit et devint apôtre. Dieu ne nous demande que de lui fournir une petite occasion et il nous remet tous nos péchés. Je veux vous expliquer une parabole qui confirme ce que je viens d'avancer.

4. Deux frères se partagèrent les biens paternels : l'un demeura dans la maison ; l'autre, après avoir dévoré tout ce qu'il avait reçu, n'eut pas la force de supporter la honte de sa pauvreté ; il s'exila loin de sa patrie. (Luc, XV, 11.) Je mets sous vos yeux cette parabole pour vous montrer que vous pouvez, si vous voulez, obtenir la rémission des péchés que vous avez commis après le baptême : et ce que j'en dis n'a pas pour but de vous encourager à l'indifférence, mais de vous retirer du découragement. Cet enfant dissipateur représente ceux qui sont tombés après leur baptême ; j'en vois la preuve en ceci, qu'il est appelé fils : sans le baptême, nul ne saurait porter ce nom. Il avait habité la maison paternelle, il avait eu sa part dans les propriétés paternelles ; avant le baptême, nul ne peut toucher aux biens du Père céleste, ni entrer dans son héritage : tous ces traits sont donc une esquisse de l'état des fidèles. De plus, il était frère d'un homme sans reproche ; or, sans la régénération spirituelle, il n'y a pas de vraie frater-

nité. Il tomba au dernier degré de la misère : que dit-il alors ? Je retournerai à mon père. (Luc, xv, 18.) Son père l'avait laissé partir, son père n'avait mis aucun obstacle à sa fuite sur une terre étrangère, afin que ce malheureux enfant comprît bien par sa propre expérience quelle faveur et quel bonheur c'était pour lui d'habiter la demeure paternelle. Dieu aussi, après nous avoir parlé sans nous persuader, emploie souvent l'expérience pour faire entrer sa doctrine en nous. C'est ce qu'il déclara aux Juifs; il dépensa par l'organe des prophètes des milliers et des milliers de paroles; mais, n'ayant pu ni les convaincre ni les toucher, il voulut les instruire par le châtiment et il leur dit : *Votre révolte vous enseignera et votre méchanceté vous corrigera.* (Jérém. II, 19.) La parole de Dieu n'avait pas besoin de la confirmation des événements pour être digne de foi; mais comme les Juifs avaient été assez endurcis et aveuglés pour ne pas ajouter foi aux menaces et aux avertissements du Seigneur, celui-ci, prenant ses précautions pour les empêcher de céder complétement à leur malice, disposa tout de telle sorte que la force des choses les éclairât et les corrigeât : il voulut les recouvrer au moins par ce moyen.

Lors donc que l'enfant prodigue eut appris par expérience sur la terre d'exil combien il est fâcheux d'abandonner le toit paternel, il y revint; et son père, oubliant l'injure, le reçut à bras ouverts. Pourquoi cela? parce qu'il était père et non pas juge! Et des danses, et des festins, et de joyeuses assemblées eurent lieu : la maison était tout entière dans l'allégresse. — Que dites-vous là ? Est-ce ainsi qu'on récompense le vice ? Non ! mon ami, on ne récompense pas le vice, mais le retour de l'enfant; on ne récompense pas le péché, mais la pénitence; on ne récompense pas l'iniquité, mais la conversion. Et voici qui est mieux encore : comme le fils aîné s'indignait, le père l'apaise doucement en lui disant : *Toi, tu es toujours avec moi; mais celui-ci était perdu et il est retrouvé; il était mort et il est ressuscité.* (Luc, xv, 31.) Lorsqu'il faut, dit-il, sauver ce qui va périr, ce n'est le temps ni de juger ni d'examiner sévèrement, c'est le moment de la clémence et du pardon. Un médecin ne s'avise pas d'infliger à un malade la punition et le châtiment de ses fautes au lieu de lui appliquer les remèdes convenables. Si l'enfant prodigue a mérité une punition, il l'a subie suffisamment pendant son séjour sur la terre de l'exil : tout ce temps-là en effet il a été éloigné de nous, il a souffert de la faim, de la honte; il a été aux prises avec toutes ces misères : c'est pourquoi *il était perdu et le voici retrouvé; il était mort et le voici ressuscité.* N'examinez pas le présent, mais songez à la grandeur des calamités; c'est un frère que vous revoyez, non pas un étranger; c'est à son père qu'il revient, à son père qui ne peut pas se souvenir du passé, ou plutôt qui ne peut se souvenir que des choses bonnes à l'entraîner vers cette compassion, cette miséricorde, cette douceur, cette indulgence qui conviennent si bien à son cœur. C'est pourquoi il se souvient, dit-il, non pas de ce que le prodigue a fait, mais de ce qu'il a souffert; non pas de ce qu'il a dissipé son bien, mais de ce qu'il a enduré des maux infinis. C'est ainsi que Dieu cherche la brebis égarée avec une ardeur pareille, que dis-je? avec une ardeur plus vive encore.

Le prodigue revient de lui-même à son père; mais le bon pasteur va en personne quérir la brebis; puis, quand il l'a retrouvée, il la ramène, et il se réjouit pour elle plus que pour toutes les autres qui étaient en parfaite sûreté. Et comment la ramène-t-il ? au lieu de la frapper, il la charge sur ses épaules, il la rapporte lui-même au bercail. (Luc, xv, 4, 6.) Si nous comprenons bien ces paraboles, nous verrons que Dieu, loin de fuir ceux qui reviennent à lui, leur réserve un accueil non moins cordial qu'à ceux qui ont persévéré constamment dans la vertu, et que, loin d'exiger d'eux une rude expiation, il va lui-même à leur recherche : quand il les a retrouvés et ramenés, il a plus de joie de leur conversion qu'il n'en a de la persévérance des justes qui sont restés en position sûre. Ainsi, dans le mal ne désespérons pas; dans le bien ne nous enflons pas; lorsque nous avons accompli notre devoir, craignons que plus tard une folle confiance ne nous fasse tomber; lorsque nous avons péché, repentons-nous. Ce que j'ai dit en commençant, je le répète : nous enorgueillir quand nous sommes debout, nous désespérer quand nous sommes à terre, c'est dans l'un comme dans l'autre cas trahir notre salut. C'est afin de rendre plus vigilants ceux qui sont debout, que saint Paul a dit : *Que celui qui se tient ferme prenne garde de tomber* (I Cor. x, 12); et ailleurs : *Je crains qu'après avoir prêché les autres je ne devienne moi-même un réprouvé.* (I Cor. IX, 27.) Mais,

pour relever ceux qui avaient failli et pour exciter de plus en plus leur courage, il écrivait aux Corinthiens : *Puissé-je n'être pas obligé de pleurer sur un grand nombre de ceux qui ont péché et qui n'ont pas fait pénitence.* (II Cor. XII, 21.) Ces paroles prouvent qu'il nous faut pleurer les impénitents plutôt que les pécheurs. Le Prophète leur a dit : *Est-ce que celui qui est tombé ne se relève pas? Est-ce que celui qui s'est éloigné ne revient pas?* (Jér. VIII, 4.) Et David les a exhortés en ces termes : *Si vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs.* (Psaum. XCIV, 8.) Tant que nous pouvons dire *aujourd'hui*, ne perdons pas courage; au contraire, plaçant en notre Maître nos plus chères espérances, songeons à sa miséricorde, immense comme l'Océan; chassons le mal de notre conscience, attachons-nous avec courage et confiance à la pratique de la vertu, montrons ces sentiments de repentir qui triomphent de tout, afin que, après nous être déchargés ici-bas de tout péché, nous puissions comparaître sans crainte devant le tribunal du Christ et obtenir ce royaume des cieux, auquel puissions-nous tous participer un jour par la grâce et la charité du Christ Notre-Seigneur qui, avec le Père et l'Esprit-Saint, possède la gloire, l'empire et l'honneur, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LA PÉNITENCE.

DEUXIÈME HOMÉLIE.

Sur le chagrin du roi Achab et sur le prophète Jonas.

ANALYSE.

1° Etes-vous pécheur, ne vous découragez pas; si Caïn n'a pas obtenu son pardon, c'est qu'il s'est découragé. — 2° Si David a obtenu le sien, c'est parce qu'il a eu confiance, parce qu'il a fait ce que dit le Prophète : *Confesse toi-même le premier ton péché, afin que tu sois justifié.* — Confesser son péché, première voie de pénitence. — 3° Pleurer son péché, deuxième voie de pénitence. — Exemple d'Achab, histoire de Naboth. — Jonas et les Ninivites. — 4° Troisième voie de pénitence, l'humilité. — Exemple du pharisien et du publicain. — 5° Humilité de saint Paul. — Exhortation.

1. Vous avez vu, dimanche dernier, un assaut et une victoire : l'assaut donné par le diable, la victoire remportée par le Christ. Vous avez vu comment la pénitence est célébrée et comment le diable succombant à sa blessure, a tremblé et frémi. — Pourquoi craindre, ô démon, à l'éloge de la pénitence? Pourquoi gémir? Pourquoi frissonner de peur? — Oui, réplique-t-il, c'est à bon droit que je m'afflige et me désole! cette pénitence me vole mes meilleurs instruments! Lesquels donc? — La courtisane, l'usurier, le larron, le blasphémateur! — Et, de fait, il est certain que la pénitence lui enlève plusieurs de ses moyens d'action, renverse sa propre citadelle et le frappe lui-même d'un coup mortel : vous le compre-

nez, mes chers amis, par les faits qu'une récente expérience vous a montrés. Pourquoi donc ne profitons-nous pas de telles instructions, pourquoi ne fréquentons-nous pas chaque jour l'église afin d'y embrasser la pénitence? Si vous êtes pécheurs, entrez à l'église afin d'y déclarer vos péchés; si vous êtes justes, entrez à l'église afin que vous ne défailliez pas dans votre justice; dans l'un comme dans l'autre état, notre refuge est l'église.

Etes-vous pécheur? Ne vous découragez pas, mais entrez en vous mettant à couvert derrière la pénitence. Avez-vous péché? Dites à Dieu: j'ai péché! Quelle peine faut-il, quel détour, quelle fatigue, quelle inquiétude pour dire ce mot: j'ai péché? Et si vous ne vous proclamez pas pécheur, n'avez-vous pas le diable pour accusateur? Prenez l'avance, enlevez-lui son rôle : son rôle est d'accuser. Pourquoi ne le prévenez-vous pas? Pourquoi ne pas dire votre péché et ne pas purger votre faute, puisque vous savez bien que vous êtes en face d'un accusateur qu'on ne peut faire taire? Avez-vous péché? Entrez donc à l'église et dites à Dieu « j'ai péché. » Je n'exige de vous nulle autre chose que celle-là : car la divine Ecriture dit : *Pour être justifié, déclare toi-même le premier ta faute.* (Isaïe XLIII, 26.) Déclarez le péché pour détruire le péché. En cela il n'est besoin ni de fatigue, ni de périodes oratoires, ni de dépenses d'argent, ni de rien de pareil : dites un mot, dites-le avec une loyale franchise : j'ai péché. — Mais, objectera quelqu'un, d'où vient que je me délie du péché si je déclare le premier mon péché? — Je vois dans l'Ecriture un homme qui déclare son péché et s'en délivre; et j'en vois un autre qui ne déclare pas son péché et se fait condamner. Caïn, poussé par l'envie, tue son frère Abel : l'envie est l'avant-garde du meurtre; il le surprend dans la campagne, il le fait disparaître. Qu'est-ce que Dieu lui dit? *Où est ton frère Abel?* (Gen. IV, 9.) S'il l'interroge, ce n'est pas qu'il ignore rien, lui qui connaît tout; mais il veut attirer le meurtrier à la pénitence. Il montre assez qu'il n'ignore pas quand il demande : *où est ton frère Abel. Caïn répond : Je n'en sais rien : suis-je donc le gardien de mon frère?* — Soit, tu n'es pas son gardien, pourquoi es-tu donc son assassin? tu ne le gardais pas, pourquoi l'as-tu tué? — Au moins confesses-tu cela! Eh bien, tu es coupable, et tu répondras même de ce que tu ne l'as pas gardé! Que lui répond le Seigneur? *La voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi.* (Ibid.) Il le confond sur-le-champ; il lui inflige le châtiment non pas tant à cause du meurtre qu'à cause de son impudence : Dieu ne déteste pas tant le pécheur que l'effronté. Il ne reçoit pas Caïn venant à pénitence, certainement parce que celui-ci n'a pas le premier avoué son péché. Que dit-il en effet? *Mon péché est trop grand pour qu'il me soit remis?* (Ibid.) C'est comme s'il disait : j'ai commis une faute énorme, je ne suis pas digne de vivre. Et que lui répond le Seigneur? *Tu seras sur la terre gémissant et tremblant* (Ibid. 12) : il lui impose une lourde et rude punition. Je ne te frappe pas de mort, dit-il, pour ne pas livrer la vérité à l'oubli, mais je fais de toi une loi visible et intelligible pour tous afin que ta vie misérable devienne mère de la sagesse. Et Caïn s'en alla partout, loi vivante, colonne animée dont le silence faisait retentir le décret divin avec plus d'éclat que le son des trompettes. Ne faites pas comme moi, disait-il, si vous ne voulez pas souffrir comme moi. Il fut châtié à cause de son impudence; au lieu d'avouer sa faute, il se laissa convaincre, et il fut condamné. S'il l'eût confessée spontanément, il l'eût effacée le premier.

2. Pour bien comprendre que les choses sont comme j'ai dit, comprenez comment un autre homme, en déclarant lui-même son péché, en a rompu le lien. Allons à David, le prophète-roi; mais je l'appelle plus volontiers du nom de prophète, parce que son royaume se bornait à la Palestine, tandis que ses prophéties ont atteint les limites extrêmes de l'univers; sa royauté s'est écoulée en peu de temps, tandis que ses prophéties ont fait entendre des paroles immortelles. Il est plus facile au soleil de s'éteindre qu'aux paroles de David de tomber en oubli. David commit l'adultère et l'homicide : il vit, dit l'Ecriture, une belle femme qui se baignait et il l'aima; ensuite il mit à exécution son dessein. Le prophète était tombé dans l'adultère, la perle dans la boue; et pourtant il ne reconnaissait pas encore qu'il avait péché, tant il était endormi par l'ivresse de la passion. Lorsque le cocher est ivre, le char se précipite tout de travers; or l'âme et le corps sont entre eux comme le cocher et le char; si l'âme est dans les ténèbres, le corps roule dans la fange. Tant que le cocher reste debout et ferme, le char fait bonne route : que le cocher vienne à

faiblir et à ne pouvoir plus tenir les guides, dès lors le char aussi se voit en danger. Ainsi en est-il de l'homme, tant que l'âme est sobre et vigilante, le corps reste pur ; dès que l'âme s'obscurcit, le corps se vautre dans la boue, dans la volupté. Mais revenons à David. Il avait commis un adultère, il ne le connaissait pas : il n'était incriminé par personne, et cela aux dernières limites de sa vieillesse ! Apprenez que si vous êtes négligent, vos cheveux blancs ne vous serviront de rien, et, qu'au contraire, si vous êtes vigilant, votre jeunesse ne pourra pas vous nuire. Ce n'est pas l'âge qui fait les mœurs, c'est la droiture de la volonté : Daniel n'avait que douze ans et il fut pris pour juge ; les vieillards comptaient des jours nombreux et ils inventèrent la fable de l'adultère (Dan. XIII, 45 et suiv.) ; aux uns la vieillesse ne servit de rien, à l'autre la jeunesse ne nuisit en rien. Et pour comprendre que ce n'est pas l'âge, mais la disposition de la volonté qui nous fait juger des actions vraiment sages, voyez David ! il est arrivé à un âge avancé, et c'est avec des cheveux blancs qu'il tombe en adultère, qu'il commet un homicide, qu'il se laisse prendre par la passion, au point de ne pas se douter lui-même qu'il pèche ; son guide, sa conscience est enivrée d'incontinence.

Dieu lui envoie Nathan, le prophète vient au prophète ; c'est ainsi qu'on agit à l'égard du médecin : quand l'un d'entre eux est malade, alors il a besoin d'un autre. Voilà ce qui arrive ici ; un prophète avait péché, un prophète se trouva pour apporter le remède. Nathan vient donc à lui, mais il ne commence pas, dès le seuil de la porte, à le gourmander et à lui dire : Scélérat, maudit, fornicateur, assassin ! quoi ! Dieu t'a comblé de tant d'honneurs et tu violes ses commandements ? Il ne dit rien de pareil afin de ne pas le rendre plus obstiné encore dans son crime ; les fautes dénoncées en public ne font que provoquer le pécheur à l'impudence. Il vient donc à lui, et il lui arrange habilement la parabole d'un procès ; que dit-il ? O roi ! j'ai à plaider devant vous. Un homme était riche, un autre était pauvre ; le riche possédait de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons, le pauvre n'avait qu'une seule brebis qui buvait dans sa coupe, qui mangeait à sa table, qui dormait sur son sein. Ici le prophète désignait l'amour du mari pour son épouse. Un étranger lui étant venu, le riche ne touche pas à ses troupeaux, il prend la brebis du pauvre et l'égorge. (II Rois. XII, 1-15.) Voyez comment le prophète dispose le tissu de son récit, comment il tient le fer caché sous l'éponge ? Que fait le roi ? S'imaginant avoir à juger l'affaire d'autrui, il porte sur-le-champ sa sentence ; voilà comment les hommes ont coutume d'en user, ils portent et prononcent volontiers et sévèrement leur jugement contre les autres. *Vive le Seigneur!* dit David, *ce riche mérite la mort, et il paiera la brebis au quadruple.* Que répond Nathan ? Il ne caresse pas longtemps la plaie, il la découvre de suite, il en fait rapidement la section afin de ne pas laisser perdre la sensation de la douleur. *C'est vous, ô roi !* Et que dit le roi ? *J'ai péché contre le Seigneur.* Il ne dit pas : Qui es-tu pour me reprendre de cette sorte ? qui t'a donné mission pour me parler avec cette liberté ? quelle audace te pousse à agir ainsi ? Il ne dit rien de pareil, mais il reconnaît son péché en ces termes : *J'ai péché contre le Seigneur.* Que lui répond Nathan ? *Et le Seigneur a remis ton péché.* Tu t'es condamné toi-même, moi, je te fais grâce de la peine ; en confessant ton péché franchement tu en as rompu la chaîne, tu as appelé toi-même le châtiment, moi je décline ma sentence. Voyez-vous comment s'accomplit le mot de l'Ecriture : *Dis toi-même le premier tes péchés, afin que tu sois justifié ?* (Isaïe, XLIII, 26.) Et quelle difficulté y a-t-il à déclarer soi-même le péché ?

3. Vous avez encore une autre voie de pénitence : laquelle donc ? C'est de pleurer votre péché. Avez-vous péché ? Versez des larmes et vous rompez votre chaîne. Mais en quoi consiste ce labeur ? Je ne vous demande pas que vous parcouriez les mers, ou que vous débarquiez en quelque port éloigné, ni que vous vous mettiez en course, ni que vous accomplissiez de lointaines pérégrinations, ni que vous exposiez vos biens, ni que vous subissiez l'épreuve des flots irrités ; que demandé-je donc ? que vous pleuriez sur les fautes que vous avez commises ! — Mais, dites-vous, comment se fait-il que par mes larmes je me délivre du péché ? — Vous en trouvez la preuve dans la divine Ecriture. Il était un roi nommé Achab, duquel il est attesté qu'il était juste ; mais, sous l'influence de sa femme Jézabel, il régna pour le mal. Ce roi eut fantaisie de posséder la vigne d'un Jezraélitain, Naboth ; il lui dépêcha un messager pour lui dire : Donne-

moi ta vigne que je convoite ; et, en échange, accepte de moi ou de l'argent ou un autre terrain. Naboth répondit : Dieu me préserve de te vendre l'héritage de mes pères ! Achab avait envie de la vigne, mais il ne voulait pas violenter l'homme, de telle sorte qu'il tomba malade de cette contrariété. Jézabel entra près de lui : cette espèce de femme impudente et emportée, chargée de souillures et de malédictions, lui dit : Pourquoi te chagriner, pourquoi refuser les aliments? Lève-toi et mange : je ferai en sorte que tu aies la vigne de Naboth le Jezraélitain. Et sur-le-champ elle écrivit aux anciens, sous le couvert du roi, une lettre conçue en ces termes : Publiez un jeûne et trouvez contre Naboth de faux témoins qui déclarent qu'il a béni Dieu et le roi, c'est-à-dire qu'il a blasphémé. O jeûne plein d'une suprême iniquité ! Ils le publièrent afin d'accomplir un meurtre. Qu'arriva-t-il ? Naboth fut lapidé et mourut. Dès qu'elle en eut connaissance, Jézabel dit à Achab : Debout ! et prenons possession de la vigne : Naboth est mort. Achab eut un moment de regret ; mais pourtant il entra dans la vigne et s'en empara. Dieu lui députa le prophète Elie : *Marche,* dit-il, *et déclare à Achab : puisque tu as tué et usurpé, ton sang aussi sera versé, les chiens lécheront ton sang, les prostituées se laveront dans ton sang.* (III Rois, XXI.) La colère divine frappe, la sentence est portée, la condamnation s'accomplit. Où Dieu envoie-t-il le prophète ? Voyez : c'est dans la vigne même ; là où fut le péché, là est le châtiment. Que dit-il ? Achab l'aperçoit et s'écrie : *Toi, mon ennemi, tu as bien su me trouver !* comme s'il disait : tu m'as surpris en faute, car j'ai péché aujourd'hui, tu as bonne occasion de m'écraser ! Toi mon ennemi, tu as bien su me trouver ! En effet Elie ne cessait de reprendre Achab ; et celui-ci, ayant conscience de sa culpabilité, disait : *Tu me réprimandais sans cesse ;* mais en ce moment c'est à juste titre que tu me foules aux pieds. Il savait bien qu'il avait péché. Elie lui dénonce en face la sentence divine. *Puisque tu as tué et usurpé, puisque tu as versé le sang du juste, ton propre sang sera aussi versé ; les chiens s'en abreuveront et les prostituées s'en laveront.* A ces paroles, Achab est saisi de douleur, il gémit sur son péché, il reconnaît son iniquité et Dieu retire le jugement porté contre lui ; mais auparavant Dieu s'en explique à Elie, de peur que ce prophète ne soit regardé comme menteur et ne se conduise comme Jonas.

La même chose en effet arriva à Jonas. Dieu lui dit : va, prêche dans la cité de Ninive, où habitent cent vingt mille hommes sans compter les femmes et les enfants : *encore trois jours et Ninive sera détruite.* (Jonas, I, 2.) Jonas, qui connaissait bien la miséricorde de Dieu, ne voulait pas y aller. Que fit-il ? Il s'enfuit ; il se disait : J'irai prêcher ; mais vous, qui êtes si bon pour les hommes, vous changerez votre sentence, et moi je serai mis à mort comme faux prophète. La mer, après l'avoir reçu, ne l'ensevelit pas ; elle le rendit à la terre ; elle le conserva sain et sauf pour Ninive ; en bon serviteur, l'océan garda cet autre serviteur de Dieu. *Jonas,* dit l'Ecriture, *descendit à la côte pour s'enfuir ; trouvant un navire en partance pour Tharsis, il paya son nolis et s'y embarqua.* (Jon. I, 2.) Où fuis-tu, Jonas ? Pars-tu pour une autre terre ? Mais la terre dans toute sa plénitude appartient au Seigneur ! — Vas-tu sur les flots ? Mais ignores-tu que la mer est à lui ; c'est lui qui l'a faite ! — Vas-tu dans les cieux ? mais n'as-tu pas entendu David qui chantait : *Je verrai les cieux qui sont l'œuvre de vos doigts ?* (Ps. VIII, 4.) Poussé par la frayeur, Jonas croyait fuir : en réalité nul ne peut fuir Dieu. Dès que les flots l'eurent rendu, dès qu'il fut arrivé à Ninive, il se mit à prêcher et à dire : *Encore trois jours et Ninive sera détruite.* Mais, qu'il se soit mis en fuite dans cette idée que Dieu, si doux aux hommes, reviendrait sur les menaces terribles qu'il leur faisait annoncer, et que le prophète passerait pour imposteur, comprenez-le par les indications que celui-ci fournit lui-même. En effet, après avoir prêché dans Ninive, il sortit de la ville et se mit à observer ce qui allait arriver. Quand il vit que les trois jours étaient passés et qu'aucune des malédictions annoncées ne s'était réalisée, alors il se remit en mémoire sa première pensée et il dit : *Ne sont-ce pas les paroles que j'ai dites, que Dieu est miséricordieux, qu'il est patient, qu'il change d'avis sur les maux qu'il veut infliger aux hommes?* (Jon. IV, 2.) Pour éviter qu'il n'arrivât à Elie la même chose qu'à Jonas, Dieu lui exposa le motif pour lequel il fit grâce à Achab. Que lui dit-il ? *As-tu vu comme Achab est venu à moi triste et gémissant ? Est-ce que j'agirai méchamment comme lui ?* (III Rois, XXI, 29.) Ah ! voilà le maître qui

se fait l'avocat de son serviteur; voilà Dieu qui fait l'apologie d'un homme devant un autre homme! Ne t'imagine pas, dit-il, que je l'épargne sans raisons : il a changé ses mœurs, j'ai changé, j'ai tempéré ma colère. Qu'on ne te regarde pas comme faux prophète, car tu as dit la vérité : s'il n'eût changé ses mœurs, il eût souffert les maux dont ma sentence le menaçait; mais, parce qu'il s'est converti, moi aussi j'ai laissé tomber ma colère. Et Dieu dit à Elie : As-tu vu comme Achab est venu à moi triste et gémissant? Je n'agirai pas selon ma colère. — Et vous, voyez-vous comment les larmes délivrent du péché?

4. Vous avez encore une troisième voie de pénitence. Si je vous montre ces voies si nombreuses, c'est afin que leur diversité vous rende le salut facile. Quelle est donc cette troisième voie? C'est l'humilité : soyez humble et vous rompez la chaîne de votre péché. Ici encore vous trouvez la preuve dans l'Ecriture, dans la leçon que nous donnent le publicain et le pharisien. (Luc, XVIII, 10.) Le pharisien et le publicain, dit l'Evangile, montèrent au temple pour prier; le pharisien commença par énumérer ses vertus : moi, dit-il, je ne suis pas pécheur comme tout le monde ni comme ce publicain. Pauvre homme! misérable cœur! Tu as condamné tout l'univers en bloc, pourquoi écraser aussi ton voisin? N'était-ce pas assez d'attaquer tout le monde, sans condamner encore ce publicain? De la sorte tu infliges le blâme à tous les hommes et tu ne fais pas grâce à un seul : Je ne suis pas comme le reste des hommes, ni comme ce publicain : je jeûne deux fois la semaine, je donne aux pauvres la dîme de ce que je possède. Voilà le langage de l'arrogance. Malheureux, tu prononces le jugement du genre humain, soit! Mais pourquoi incriminer jusqu'à ton voisin, jusqu'à ce publicain? Ne serais-tu pas satisfait d'avoir accusé l'univers, si tu n'accusais encore ton compagnon? — Mais que fait le publicain? Après avoir entendu tout cela, il ne dit pas : Et toi, qui donc es-tu pour me dire de pareilles choses? Comment connais-tu ma vie? Tu n'as ni conversé avec moi, ni habité avec moi, ni passé ton temps avec moi. Pourquoi t'enorgueillir si fort? Qui donc rend témoignage de tes bonnes œuvres? Pourquoi te louer toi-même? Pourquoi te flatter toi-même? Le publicain ne dit rien de semblable; mais, courbant la tête, il adora le Seigneur et s'écria : *Seigneur, ayez pitié de moi, qui suis pécheur!* Le publicain s'humilie et il est justifié. Le pharisien descendit du temple après y avoir perdu la justice, et le publicain après l'y avoir acquise : les paroles de l'un eurent plus de mérite que les actes de l'autre. Celui-là perdit la justice avec ses œuvres; celui-ci obtint la justice par une parole d'humilité. Et encore n'était-ce point proprement l'humilité, laquelle consiste en ce que celui qui est grand s'abaisse lui-même. Le fait du publicain n'était pas humilité, mais vérité : ses paroles étaient vraies, puisqu'il était pécheur.

5. Qu'y a-t-il en effet de pire qu'un publicain? Il exploite les calamités d'autrui, il tire profit des peines d'autrui; il ne daigne pas voir le malheur pourvu qu'il en tire une part de bénéfice. L'iniquité du publicain atteint le comble. Le publicain n'est rien autre que la violence qui se met à l'aise, l'iniquité légalisée, la rapine sous un masque honnête. Quoi de pire que le publicain établi sur la grande route? Il moissonne les fruits du travail d'autrui; quand il s'agit de peine, il ne se donne nul souci; mais quand arrive le gain, il prend sa part dans ce qu'il n'a pas gagné. Donc, si le publicain, qui était un pécheur de ce genre, a obtenu un tel pardon en faisant preuve d'humilité, combien plus le méritera l'homme vertueux et humble! Si vous confessez vos péchés et si vous pratiquez l'humilité, vous êtes justifié. Voulez-vous savoir ce qu'est l'homme humble? Regardez saint Paul qui le fut vraiment, saint Paul, le docteur de toute la terre, l'orateur des âmes, le vase d'élection, le port du salut, la forteresse inexpugnable, saint Paul qui, avec sa petite taille, embrassait le monde entier et le parcourait en tous sens comme un aigle : voyez-le qui s'abaisse, ce sage qui se fait ignorant, ce riche qui se fait pauvre. Je l'appelle vraiment humble celui qui a épuisé le cours de travaux innombrables, qui a remporté sur le diable des milliers de trophées, qui a prêché et dit : *La grâce n'a pas été stérile en moi, mais j'ai travaillé plus que tous* (I Cor. XV, 10); qui a subi les prisons, les blessures et les coups, qui a pris le monde dans ses épîtres comme dans un divin filet; celui qui fut appelé par une voix céleste, il était humble quand il disait : *Moi, je suis le dernier des apôtres, je ne suis pas digne d'être appelé apôtre.* (I Cor. XV, 9.) Quelle grandeur d'humilité! Saint Paul a de lui-même si basse opinion

qu'il se range le dernier! *Je suis le dernier des apôtres, je ne suis pas digne d'être appelé apôtre.* C'est la vraie humilité que de se mettre au-dessous de tous et de se proclamer le dernier. Songez à ce qu'était celui qui proférait de telles paroles : Paul, l'habitant des cieux revêtu d'un corps, la colonne de l'Eglise, l'ange terrestre, l'homme angélique! Je m'arrête avec joie en face de cet homme toutes fois que j'aperçois l'éclatante beauté de sa vertu : le soleil à son lever, lançant ses splendides rayons, ne réjouit pas mes yeux comme l'aspect de saint Paul illumine mon âme. Le soleil sans doute éclaire notre visage, saint Paul nous enlève jusqu'aux voûtes mêmes du ciel; il rend notre âme plus sublime que le soleil, plus haute que la lune : tant est grande la puissance de la vertu! d'un homme elle fait un ange, elle porte l'âme comme sur des ailes jusqu'aux cieux. Cette vertu, Paul nous l'a enseignée; efforçons-nous d'en devenir les courageux imitateurs. Mais il ne faut pas sortir de notre sujet; mon but était de vous montrer que l'humilité est la troisième voie de pénitence, que le publicain ne fit pas précisément acte d'humilité, mais qu'il dit la vérité en mettant ses péchés à nu, et qu'il se justifia, non pas en déboursant de l'argent, non pas en parcourant la mer en tous sens, non pas en faisant une longue route à pied, non pas en se montrant généreux pour ses amis, non pas en dépensant un temps considérable, mais en pratiquant l'humilité; par là il obtint la justification, il fut jugé digne du royaume des cieux, duquel puissions-nous tous devenir participants, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et force appartiennent dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LA PÉNITENCE

TROISIÈME HOMÉLIE.

De l'aumône et des vierges.

ANALYSE.

1° Résumé du sermon précédent : on y a vu trois voies de pénitence, ce discours va en montrer une quatrième : l'aumône. — 2° Explication de la parabole des dix vierges. — Sans l'huile de la charité la virginité ne peut ouvrir le ciel. — 3° Puissance de l'aumône, elle protégera au jour du jugement ceux qui l'auront pratiquée. — Continuation de la parabole des dix vierges. — Difficulté de la virginité inconnue des anciens, et qui n'a paru sur la terre que depuis que la fleur de la virginité a fleuri. — 4° Récapitulation, exhortation.

1. Savez-vous le point de départ de notre dernier discours et sa conclusion; savez-vous de quel sujet à quel autre les paroles de la précédente homélie ont passé? Je crois que vous l'avez oublié; et je ne vous en accuse ni ne vous en blâme : moi, je m'en souviens. Chacun de vous a femme et enfants, chacun de vous a le souci de toutes les affaires domestiques; les uns sont occupés à l'armée, les autres sont artisans, tous sont absorbés par

des emplois divers. Mais nous, c'est à la parole divine que nous donnons nos soins, à elle que nous pensons, à elle que nous consacrons notre temps. Aussi, n'êtes-vous pas à censurer, mais plutôt à louer pour votre zèle, car vous ne nous avez pas abandonné un seul dimanche; laissant tout de côté, vous accourez à l'église en ce jour. La plus belle gloire de notre cité ne consiste pas à avoir des marchés et des faubourgs, des palais dorés et des salles de festin, mais à avoir une population zélée et active. L'arbre généreux se connaît non pas aux feuilles, mais aux fruits. Nous l'emportons sur les animaux irraisonnables précisément parce que nous avons la parole, que nous communiquons par la parole, que nous aimons la parole. L'homme qui n'aime pas la parole a moins de sens que les bêtes de somme, puisqu'il ne sait pas pourquoi il est honoré, pourquoi il mérite de l'être. Le Prophète a sagement dit : *L'homme qui était élevé en honneur, n'a pas compris; il a été comparé aux animaux, il est devenu semblable à eux.* (Psal. XLVIII, 13.) O homme, toi qui possèdes le privilége de la parole, tu n'aimes pas la parole! Quelle sera, dis-moi, ton excuse? — Aussi, m'êtes-vous plus intimement chers que tout au monde, vous qui accourez à la parole de la vertu, vous qui mettez au-dessus de toutes vos affections la parole divine! — Mais allons, entreprenons notre sujet, développons la suite de ce que nous avons récemment expliqué : je suis votre débiteur et je paie une dette avec joie; ce payement, loin de m'apporter l'indigence, augmente ma richesse. Dans les affaires temporelles, le débiteur fuit son créancier pour éviter de payer; moi au contraire, je vous poursuis pour vous payer et je fais bien : dans les affaires temporelles, s'acquitter c'est s'appauvrir, tandis que dans la dispensation de la parole, s'acquitter c'est s'enrichir. Je cite un exemple : je dois une somme à un créancier; si je la verse en payement, elle ne peut être en même temps entre ses mains et entre les miennes; elle me quitte pour lui appartenir; si au contraire je répands la parole de Dieu, elle me reste et elle devient le partage de tous; si je la retiens, si je ne la communique pas, c'est alors que je suis pauvre; mais si j'en fais largesse, c'est alors que je m'enrichis. Quand je ne distribue pas la parole, je suis seul riche; quand je la communique, j'en retire avec vous tous le profit.

Eh bien! payons donc notre dette! mais quelle est-elle? Nous entreprenions dernièrement un sermon sur la pénitence et nous disions que les voies en sont nombreuses et variées pour nous rendre le salut facile. Si Dieu ne nous eût donné qu'une seule voie de pénitence nous l'eussions refusée en disant : Nous ne pouvons pas la suivre, nous ne pouvons pas nous sauver! Mais voici que nous coupons cette objection par le pied! Ce n'est pas une voie de pénitence que Dieu vous donne, ni deux, ni trois; c'en est une foule et très-diverse, afin que leur multitude vous rende aisée votre ascension vers le ciel. Nous disions que la pénitence est facile, qu'elle n'impose pas un lourd fardeau. Etes-vous pécheur? Entrez à l'église et dites : j'ai péché, votre péché est remis. Nous avons apporté l'exemple de David, qui, après avoir commis un péché, en brisa ainsi le lien. Puis, nous avons établi la deuxième voie de pénitence : pleurer sur le péché; nous avons dit : quelle grande difficulté y a-t-il en cela? Il ne s'agit ni de débourser de grandes sommes, ni de faire à pied une longue route, ni d'accomplir rien de pareil, mais seulement de pleurer sur le péché commis; nous avons déduit cette conclusion de l'Ecriture qui nous nous montre Dieu changeant ses desseins sur Achab, parce que celui-ci pleura et gémit; le Seigneur lui-même s'en expliqua à Elie : *As-tu vu comment Achab est venu à moi dans les pleurs et les gémissements? Je n'agirai pas selon ma colère.* (III Rois. XXI, 29.) Enfin nous avons touché la troisième voie de pénitence, nous avons cité, d'après l'Ecriture, le pharisien et le publicain : le pharisien, vaniteusement fanfaron, perd la justification; le publicain, rempli d'humbles sentiments, en recueille au contraire tous les fruits, et, sans accomplir aucune œuvre laborieuse, il se justifie : il donne des paroles, il gagne des réalités. Maintenant, poursuivons la suite de notre sujet, ouvrons la quatrième voie de pénitence. Quelle est-elle? C'est l'aumône, cette reine des vertus, cette excellente patronne, qui élève rapidement les hommes jusqu'aux voûtes des cieux. C'est une grande chose que l'aumône; aussi Salomon criait-il : *Grand est l'homme, vénérable est l'homme miséricordieux!* (Prov. XX, 6.) L'aumône a des ailes puissantes : elle fend l'air, dépasse la lune, s'élance plus loin que les rayons du soleil, pénètre jusqu'aux sommets du ciel. Elle ne s'arrête pas encore là; elle franchit les cieux eux-mêmes, elle laisse en arrière

les troupes angéliques, les chœurs des archanges et toutes les puissances supérieures; elle se présente au trône même du Roi éternel. Voilà ce que vous apprend l'Ecriture, quand elle dit : *Corneille, tes aumônes sont montées en la présence de Dieu.* (Act. x, 4.) Ce mot *en la présence de Dieu* signifie ceci : lors même que tu aurais des péchés en foule, ne crains rien si tu as l'aumône pour avocate. Aucune des puissances d'en-haut ne lui résiste; elle réclame la dette, tenant en main son droit écrit : c'est la parole du Maître en personne : *Celui qui a fait du bien au plus humble de ceux-ci, c'est à moi-même qu'il l'a fait.* (Matt. xxv, 40.) Ainsi donc, votre aumône aura plus de poids que tous vos péchés ensemble, quelque nombreux qu'ils soient.

2. N'avez-vous pas compris dans l'Evangile la parabole des dix vierges ? elles gardèrent la virginité; mais, comme elles n'avaient pas l'aumône, elles furent exclues des noces de l'Epoux. *Il était dix vierges, cinq folles et cinq sages.* (Matt. xxv, 2.) Les sages avaient une provision d'huile; les folles n'en avaient pas et laissaient leurs lampes s'éteindre. Les folles allèrent trouver les sages et leur dirent : *Donnez-nous de l'huile de vos vases.* J'ai honte et confusion, je pleure d'entendre une vierge appelée folle ; je rougis quand ces mots accouplés frappent mon oreille! Après avoir pratiqué une vertu si belle, après avoir tant combattu pour la conservation de la virginité, après avoir élevé leur corps à une céleste sublimité, après avoir rivalisé avec les esprits angéliques, après avoir surmonté la fièvre ardente, la flamme de la volupté, elles sont appelées folles et folles à bon droit; puisque, après avoir accompli la grande œuvre, elles échouent dans un détail. *Et les folles s'approchant des sages, leur dirent : Donnez-nous de l'huile de vos vases.* Celles-ci répondirent : *Nous ne pouvons vous en donner, de peur qu'il n'y en ait point assez pour nous et pour vous.* (Matt. xxv, 8.) Ce n'était ni la dureté de cœur, ni la méchanceté qui les faisait agir de la sorte, mais l'embarras du moment : l'Epoux était sur le point d'arriver. Elles avaient toutes leurs lampes; mais les unes avaient réservé l'huile, et les autres non.

Or, la flamme représente la virginité, et l'huile l'aumône; de même que la flamme s'éteint si elle n'est alimentée par l'huile; ainsi périt la virginité si elle ne se soutient par l'aumône. *Donnez-nous de l'huile de vos vases,* disent les unes. *Nous ne pouvons vous en donner,* répondent les autres. Cette parole ne vient pas d'un mauvais sentiment, mais d'une crainte prudente : il n'y en aurait peut-être pas assez pour nous et pour vous; nous avons peur qu'en cherchant toutes à entrer, nous ne soyons toutes laissées dehors; *mais retournez sur vos pas et achetez-en auprès des marchands.* Quels sont les marchands de cette huile? Ce sont les pauvres, assis aux portes de l'église pour recevoir l'aumône. Et combien paie-t-on? Ce qu'on veut! Je ne fixe pas de prix, afin que vous ne fassiez pas objection de votre indigence. Achetez pour ce que vous avez. Avez-vous une obole? Achetez le ciel, non pas que le ciel se vende à vil prix, mais parce que Dieu est doux aux hommes. N'avez-vous pas même une obole? Donnez un verre d'eau : *Celui qui donnera à cause de moi un verre d'eau froide à quelqu'un de ces petits, celui-là ne perdra pas sa récompense.* (Matth. x, 42.) Le ciel est un négoce, une affaire à traiter : et nous perdons notre temps! Donnez un morceau de pain et recevez le paradis; donnez peu et recevez beaucoup; donnez ce qui meurt et recevez ce qui est immortel; donnez le corruptible et recevez l'incorruptible. S'il y avait grande foire, amenant ensemble l'abondance et le bas prix des denrées, de telle sorte que tout se vendît presque rien, est-ce que vous ne mettriez pas vos propriétés à l'encan ? est-ce que vous ne laisseriez pas tout de côté pour vous rendre maître de ce coup de commerce? Là où ne sont que des biens périssables, vous déployez tant d'énergie; et là où se traite une affaire d'éternité, serez-vous si lâche et si indifférent? — Donnez au pauvre, afin que, si vous êtes vous-même obligé de vous taire, des milliers de voix puissent répondre pour vous, lorsque votre aumône s'élèvera et plaidera votre cause : l'aumône est la rançon de l'âme. Aussi, de même qu'aux portes de l'église sont placés des vases pleins d'eau dans lesquels vous lavez les mains de votre corps, de même à vos portes sont assis les pauvres qui vous offrent à purifier les mains de votre âme. Avez-vous lavé dans l'eau vos mains corporelles? lavez dans l'aumône vos mains spirituelles! Ne prétextez pas la pauvreté : la veuve donnait à Elie l'hospitalité au sein d'une extrême indigence, et, loin de s'en faire une excuse, elle accueillit le prophète avec une

grande joie (III Rois. XVII); aussi recueillit-elle une récolte digne de sa vertu, elle moissonna l'épi de son aumône. Mais quelqu'un de mes auditeurs dira peut-être : Amenez-moi aussi un Elie! — Que parlez-vous d'Elie? C'est le maître d'Elie que je vous amène, et vous ne le nourrissez pas! Comment donc recevriez-vous Elie, si vous le rencontriez? Voici la sentence du Christ, du Maître universel : *Quiconque fera du bien à l'un de ces petits, c'est à moi qu'il le fera.* (Matth. XXV, 40.) Si le roi invitait un homme à sa table et disait à ses serviteurs assemblés : Rendez en mon nom de grandes actions de grâces à cet homme; il m'a nourri et logé sous son toit dans ma détresse; il m'a comblé de nombreux bienfaits dans le temps de mes infortunes, est-ce que chacun ne sacrifierait pas tout son avoir en faveur de cet homme auquel le roi voudrait témoigner sa reconnaissance? est-ce que chacun ne ferait pas son éloge? Est-ce que chacun ne s'empresserait pas de se recommander à lui et de rechercher son amitié?

3. Cette seule parole ferait la gloire et le bonheur de celui en faveur de qui elle serait dite, et ce n'est que la parole d'un homme; essayez d'après cela de vous représenter le Christ en ce grand jour où il fera, en présence de ses anges et de toutes les puissances célestes, l'appel de ses créatures et dira : Celui-ci sur la terre m'a donné l'hospitalité; celui-ci m'a prodigué mille bienfaits; celui-ci m'a recueilli dans mon exil quand j'étais étranger, imaginez ensuite la sainte confiance du juste au milieu des anges, son bonheur au milieu du peuple céleste! Celui de qui le Christ rend témoignage, pourrait-il ne pas jouir d'un crédit supérieur à celui des anges mêmes? L'aumône est donc une grande chose, mes frères! Embrassons-la comme l'œuvre sans pareille! Elle est assez puissante pour effacer tous les péchés et pour écarter de vous le jugement : devant le juge vous vous taisez, et elle se tient à côté de vous et plaide votre cause; bien plus, vous vous taisez, et elle fait retentir ses mille et mille voix qui vous bénissent. Donnez selon la mesure de votre pouvoir, donnez du pain; si vous n'avez pas de pain, donnez une obole; si vous n'avez pas une obole, donnez un verre d'eau seulement; si vous n'avez pas même cela, compatissez aux misères d'autrui, et vous gagnez la récompense. La récompense appartient, non pas à l'action faite par contrainte, mais à la bonne volonté. Tandis que nous discourons sur ce point, la pensée des dix vierges nous échappe : revenons à notre sujet : *Donnez-nous de l'huile de vos lampes.* — Nous ne pouvons vous en donner, nous craignons *qu'il n'y en ait pas assez pour vous et pour nous; mais retournez sur vos pas et achetez-en auprès des marchands. — Les vierges folles étaient parties pour faire leur emplette, l'époux arriva ; les vierges qui avaient leurs lampes allumées entrèrent avec lui et la porte de la chambre nuptiale fut fermée.* (Matth. XXV, 10.) Les cinq folles arrivèrent aussi et frappèrent à la porte en criant : *ouvrez-nous;* mais l'époux leur répondit de l'intérieur : *retirez-vous : je ne vous connais pas!* Après tant de peine qu'elles avaient prise, qu'entendirent-elles? Je ne vous connais pas, c'est-à-dire, comme je l'ai énoncé plus haut, qu'elles possédèrent vainement et inutilement le riche trésor de la virginité.

Examinez après quels travaux accomplis elles se virent exclues! C'est après avoir réfréné l'incontinence, après avoir lutté d'émulation avec les vertus d'en-haut, après avoir dédaigné les choses de ce monde, après avoir enduré de terribles feux, après avoir franchi mille obstacles, après avoir pris leur essor de la terre vers le ciel, après avoir conservé intact le sceau de leur corps, après avoir acquis le grand honneur de la chasteté, après avoir rivalisé avec les anges, après avoir foulé aux pieds les nécessités corporelles, après avoir mis la nature en oubli, après avoir accompli dans leur corps matériel ce qui fait le privilége des esprits immatériels, après avoir conquis la possession inexpugnable de cette belle virginité, après tout cela, elles entendirent : *Eloignez-vous de moi ; je ne vous connais pas.* Et n'allez pas vous imaginer que ce soit une petite grandeur que celle de la virginité! La virginité est telle que pas un des anciens n'a pu la conserver. Nous devons à une grâce exceptionnelle que les choses qui furent si redoutables aux prophètes et aux anciens justes sont devenues maintenant aisées et faciles. Quelles étaient ces choses si lourdes et si dures? La virginité et le mépris de la mort : mais aujourd'hui de simples jeunes filles mêmes ne s'en font nulle frayeur. La possession de la virginité était autrefois tellement difficile que personne parmi les anciens n'eut la force de s'y exercer. Noë fut juste et sa vertu fut attestée de Dieu; mais il eut com-

merce avec une femme. Abraham et Isaac furent aussi, comme lui, les héritiers de la promesse ; mais ils eurent commerce avec une femme. Joseph le chaste refusa énergiquement de commettre le crime de l'adultère ; mais il eut, lui aussi, commerce avec une femme. C'est qu'alors la profession de virginité était une lourde charge : la virginité n'est devenue robuste que depuis que la fleur de la virginité a germé. Aucun des anciens n'a donc pu la pratiquer, parce que c'est une grande affaire que de dompter le corps. Tracez-moi le portrait de la virginité et vous apprendrez la grandeur de cette vertu : elle a encore à soutenir chaque jour et de tous côtés une guerre qui ne peut lui laisser repos ni trêve, une guerre pire que celle des barbares. Les barbares en effet gardent des instants de relâche par suite des traités : tantôt ils se lancent au combat et tantôt ils s'arrêtent ; ils observent un certain ordre, ils respectent certains temps ; mais la guerre contre la virginité n'a jamais de suspension d'armes. Celui qui pousse cette guerre est le démon qui ne sait pas épier patiemment l'occasion d'entrer en campagne, qui n'attend pas de renforts pour engager la lutte ; il est toujours debout cherchant à surprendre la vierge au dépourvu pour la frapper d'un coup mortel : la vierge ne peut jamais cesser la bataille, elle porte partout avec elle le combat et l'ennemi. Les condamnés eux-mêmes, après avoir comparu sous les yeux du juge au temps nécessaire, ne sont pas tourmentés de cette sorte ; mais la vierge, en quelque lieu qu'elle aille, conduit avec elle son juge et traîne son adversaire qui ne lui donne de repos ni le soir ni la nuit, ni à l'aurore ni en plein jour, qui l'attaque partout, en lui suggérant des images voluptueuses, en lui mettant le mariage en tête afin de chasser de son cœur la vertu et d'y faire naître le péché, afin d'en arracher la continence et d'y semer l'impureté. A chaque heure il met le feu à ce foyer de la volupté qui brûle si agréablement. Imaginez donc quel est le labeur de cette entreprise ! Et pourtant, malgré tout cela, les vierges folles entendirent cette parole : *Eloignez-vous de moi, je ne vous connais pas !*

Voyez combien c'est une grande chose que la virginité : quand elle a l'aumône pour sœur, aucun obstacle ne lui résiste, elle est supérieure à tout. C'est pourquoi, si les cinq folles n'entrèrent point en la chambre nuptiale, c'est qu'elles n'eurent pas l'aumône avec la virginité. Quelle honte ! Elles ont vaincu la volupté et n'ont pas méprisé l'argent ; vierges, elles ont renoncé à la vie, et crucifiées, elles ont aimé les biens de la vie. Plût à Dieu que vous eussiez souhaité un mari ! votre faute eût été moindre ; vos désirs eussent eu pour objet ce qui est de même nature que vous, tandis que présentement votre culpabilité est plus grave, parce que vous avez désiré ce qui est d'une nature étrangère. Que celles qui se trouvent soumises à un mari se montrent inhumaines et dures, soit ; elles ont leurs enfants pour prétexte. Si vous dites à l'une d'elles : donne-moi l'aumône, elle répond : j'ai des enfants : je ne peux pas. Si Dieu t'a donné des enfants, s'il t'a fait recueillir le fruit de tes entrailles, ce fut pour te rendre humaine et charitable, et non pas dure et impitoyable : ne change donc pas une cause de douceur en motif de dureté. Veux-tu laisser à tes enfants un bel héritage ? Laisse-leur l'aumône, afin que tous célèbrent ta louange, afin que tu lègues un souvenir illustre. — Mais toi qui n'as pas d'enfants, toi qui es crucifiée à cette vie, pourquoi amasses-tu les biens de cette vie ?

4. Notre discours s'est animé et sur le sujet de la pénitence, et sur celui de l'aumône. Nous avons dit que l'aumône est une magnifique possession ; puis la question de la virginité, vaste comme l'Océan, s'est ouverte à nous. Vous avez donc pour première et grande voie de pénitence l'aumône, assez puissante pour rompre la chaîne de vos péchés ; vous en avez une autre par laquelle vous pourrez vous affranchir du péché. Priez à chaque instant ; mais priez sans défaillir, implorez la clémence divine sans lâcheté : Dieu ne résistera pas à votre persévérance, il vous fera remise de vos fautes, il vous accordera ce que vous demanderez. Si vous êtes exaucé pendant que vous priez, persistez dans la prière pour rendre grâces ; si vous n'êtes pas exaucé, persistez encore pour obtenir de l'être. Ne dites pas : J'ai beaucoup prié et je n'ai pas été exaucé : c'est souvent pour votre propre utilité qu'il en arrive ainsi. Dieu sait que vous êtes paresseux et facile au découragement et que, vos besoins une fois satisfaits, vous vous retirez et cessez votre prière : il vous ajourne, il fait de vos besoins un moyen de vous obliger à vous adresser à lui plus assidûment et à le prier avec ferveur. En effet si, pressé par la nécessité et l'indigence, vous êtes lâche, vous n'avez

aucune application à la prière, que seriez-vous si vous n'aviez besoin de rien? C'est donc pour votre avantage que Dieu agit de la sorte : il veut que vous ne laissiez pas la prière de côté. Persévérez donc, ne faiblissez pas : la prière peut obtenir beaucoup, mes amis ; mais ne l'entreprenez pas comme une affaire de petite importance. Que la prière remette les péchés, apprenez-le des divins Evangiles eux-mêmes. Que disent-ils? Le royaume des cieux ressemble à un homme qui vient de fermer sa porte et d'aller à son repos avec ses serviteurs, lorsque arrive, à la nuit, un voisin qui réclame du pain et qui heurte en disant : *Ouvre-moi ; j'ai besoin de pain.* Il lui répond : *Je ne puis t'en donner. Nous sommes couchés, mes serviteurs et moi.* L'autre continuant de heurter à la porte, il lui dit une seconde fois : *Je ne puis t'en donner. Nous sommes couchés, mes serviteurs et moi.* Le voisin, même après avoir entendu ce refus, resta à la porte heurtant toujours ; il ne s'en alla pas que le maître de la maison n'eût dit : *Levez-vous, donnez-lui ce qu'il demande et laissez-le partir.* (Luc, XI, 5.) L'Evangile nous enseigne donc qu'il faut prier toujours ; ne vous rebutez jamais, et, si vous ne recevez pas ce que vous sollicitez, persévérez jusqu'à ce que vous le receviez. Vous trouverez dans les Ecritures plusieurs autres voies de pénitence. La pénitence fut, dès avant la venue du Christ, prêchée par son prophète Jérémie qui a dit : *Celui qui est tombé ne se relève-t-il pas? Celui qui s'est égaré ne revient-il pas au chemin?* (Jérém. VIII, 4.) Et ailleurs : *Ensuite je lui ai dit : après avoir commis la fornication, reviens encore à moi.* (Id. III, 7.) Ainsi Dieu nous a donné nombreuses et diverses les voies de pénitence afin de couper à la racine tout prétexte de lâcheté : si nous n'en avions qu'une seule, nous ne pourrions pas y passer. Le diable fuit toujours devant la pointe acérée de la pénitence : avez-vous péché? entrez à l'église et effacez-y votre péché. Autant de fois vous tombez à terre, autant de fois vous vous relevez : de même autant de fois que vous aurez péché, autant de fois repentez-vous de votre péché et ne perdez pas courage ; si vous péchez encore une fois, encore une fois repentez-vous et ne laissez pas échapper finalement par votre lâcheté l'espérance des biens futurs. Lors même que vous auriez péché sous les cheveux blancs de l'extrême vieillesse, entrez à l'église ; faites-y pénitence : là réside le médecin qui guérit et non pas le juge qui condamne ; là on n'exige pas le châtiment du péché, mais on octroie la rémission. Dites votre péché à Dieu seul : *J'ai péché contre vous seul, j'ai fait le mal en votre présence* (Ps. L, 6), et votre péché vous sera remis. Vous avez encore une autre voie de pénitence, non pas la voie difficile, mais la voie facile entre toutes. Et laquelle? Pleurez sur votre péché. Voici ce que nous enseignent les divins Evangiles. Pierre, le coryphée des apôtres, le premier dans l'Eglise, l'ami du Christ, celui qui a reçu la révélation non pas des hommes, mais de Dieu, selon le témoignage rendu par le Seigneur : *Bienheureux es-tu, Simon, fils de Jona, parce que ce n'est ni la chair ni le sang qui t'ont révélé mes mystères ; mais c'est mon Père qui est dans les cieux* (Matth. XVI, 17) ; ce Pierre que j'appelle ainsi parce que j'entends désigner le roc indestructible, la base inébranlable, le grand apôtre, le premier d'entre les disciples, le premier appelé et le premier obéissant, ce Pierre a commis une faute, non pas une faute légère, mais la plus grave que possible, en reniant le Seigneur : je le dis, non pas pour incriminer le juste, mais pour donner un modèle de pénitence ; il a renié le Maître même de l'univers, le Protecteur et le Sauveur de toute créature. Mais, pour prendre ce sujet de plus haut, rappelons qu'un jour le Sauveur, voyant quelques disciples abandonner son enseignement, dit à Pierre : *Et toi, ne veux-tu pas te retirer aussi?* Mais Pierre lui répondit : *Quand même il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renierai pas!* (Matt. XXVI, 35.) Que dis-tu, Pierre? C'est Dieu qui te dénonce et tu résistes! Sans doute la bonne volonté de Pierre s'est montrée, mais la faiblesse de la nature s'est trahie : et quand cela? Dans la nuit où le Christ fut livré : en ce moment donc, dit l'Evangile, Pierre se tenait auprès du foyer et se chauffait, lorsqu'une jeune fille s'approcha et lui dit : *Hier, tu étais, toi aussi, avec cet homme.* (Matth. XXVI, 69.) Et il répondit : *Je ne connais pas cet homme* (Marc, XIV, 68) ; et ainsi une deuxième, puis une troisième fois ; et la dénonciation fut vérifiée. Alors le Christ regarda Pierre, lui parla le langage des yeux : il évita de lui parler des lèvres afin de ne pas accuser en face des Juifs et de ne pas couvrir de honte son propre disciple, mais il lui parla le langage des yeux comme pour lui dire : Pierre, ce que j'ai annoncé est arrivé. Pierre comprit et il se

prit à pleurer ; il pleura, il versa non pas des larmes telles quelles, mais des larmes amères, faisant de ces larmes l'eau d'un second baptême ; et par ces larmes amères il se purifia de son péché, de telle sorte qu'ensuite il reçut en garde les clefs du ciel. Et si les larmes de Pierre ont effacé un péché si énorme, comment se pourrait-il que vous n'obtinssiez pas remise du vôtre, si vous pleurez de même ? Ce ne fut pas une faute légère que de renier le Seigneur, ce fut un crime considérable, terrible : et pourtant les larmes l'ont effacé. Pleurez donc, vous aussi, sur vos péchés ; pleurez, non pas des larmes telles quelles, ni des larmes feintes, mais des larmes amères comme celles de Pierre : faites jaillir des profondeurs de votre âme la source des vraies larmes, afin que Dieu, ému de miséricorde, vous remette votre péché : il est doux à l'homme et il a dit : *Je ne veux pas la mort du pécheur, mais je veux qu'il se convertisse, qu'il fasse pénitence et qu'il vive.* (Ezéch. XVIII, 23.) Il n'exige de vous qu'une petite peine et il vous offre un grand présent ; il cherche que vous lui fournissiez l'occasion de vous ouvrir le trésor du salut. Apportez vos larmes et il vous accordera le pardon ; apportez le repentir et il vous accordera la rémission de vos péchés. Fournissez un léger motif et vous gagnerez la plus belle récompense : il y a en effet une mise fournie par Dieu et une mise fournie par l'homme ; et si nous apportons la nôtre, Dieu apportera une seconde fois la sienne. Il a déjà fourni sa part, je veux dire qu'il a créé le soleil, la lune, le chœur varié des astres, versé les flots de l'atmosphère, creusé les Océans, déployé les continents, distribué les montagnes, les collines, les forêts, les fontaines, les lacs, les fleuves, les innombrables familles des plantes, les beaux vergers, et tout le reste. Apportez donc aussi votre petite part afin qu'il puisse vous octroyer encore les choses du monde supérieur. Ne nous négligeons pas nous-mêmes, ne renonçons pas à notre salut, puisque nous avons devant nous, comme un immense océan, la bonté de ce Maître universel qui est le premier à regretter nos péchés. Devant nous s'ouvrent le royaume des cieux, le paradis et tous ces biens que *l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, que le cœur n'a pas conçus, ces biens que Dieu a préparés à ceux qui l'aiment.* (I Cor. II, 9.) Ne devons-nous pas mettre tout notre souci à faire quelque chose pour ne pas être exclus de tout cela ? Ignorez-vous ce que dit saint Paul ? lui qui s'est épuisé à tant de travaux, qui a remporté des milliers de victoires sur le démon, qui a porté ses pas en tout lieu habité, qui a parcouru la terre, la mer et les airs, qui a sillonné comme sur des ailes tous les points de l'univers, qui a été lapidé, maltraité, frappé de verges, qui a tant souffert pour le nom de Dieu, qui a été appelé d'en-haut par une voix céleste, écoutez ce qu'il dit, quelles paroles il fait entendre : Nous recevons de Dieu la grâce ; mais de mon côté j'ai travaillé et j'ai fourni ma part ; *Et la grâce qui est en moi n'est pas demeurée inutile ; car plus qu'eux tous j'ai travaillé et contribué.* (I Cor. XV, 10.) Je connais, dit-il, je connais la grandeur de la grâce que j'ai reçue ; mais elle n'a pas trouvé en moi un paresseux ; les œuvres que j'ai apportées pour ma part sont manifestes. — Et nous aussi, à cet exemple, enseignons à nos mains l'aumône afin de fournir notre petite part ; pleurons nos péchés et gémissons sur nos iniquités, afin de prouver que nous fournissons notre petite part : les dons que Dieu nous réserve sont grands, ils dépassent la portée de notre puissance ; ce sont le paradis, le royaume céleste auxquels puissions-nous tous parvenir par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent, avec le Père et l'Esprit-Saint, la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LA PÉNITENCE.

QUATRIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

1° C'est le quatrième jour que l'orateur entretient son auditoire au sujet de la pénitence. — Combien la pénitence est consolante, et l'exemple des autres propre à nous encourager! — 2° La vertu est facile dans l'adversité, difficile dans la prospérité — 3° Les saints ne se laissent ni abattre par la mauvaise fortune, ni enfler par la bonne. — 4° Cherchez, non auprès des hommes, mais dans le sein de Dieu, un refuge toujours facile à trouver. — 5° Si Dieu permet que nous soyons souvent affligés, c'est afin de nous forcer à recourir à lui.

1. Les bergers conduisent habituellement leurs brebis aux endroits où ils voient l'herbe plus abondante, et ils ne les en retirent que lorsque le pâturage est entièrement dépouillé. Nous les imitons : voici le quatrième jour que nous faisons paître notre troupeau sur le champ de la pénitence et nous ne songeons pas encore aujourd'hui à le quitter : car nous voyons qu'il y a abondance d'excellente nourriture en même temps qu'abondance de contentement et de profit.

Le feuillage des arbres, qui sert aux troupeaux d'abri contre les ardeurs du midi, qui répare l'épuisement de leurs forces, qui leur fournit une ombre agréable et utile, qui les invite à un doux sommeil, ne vaut pas pour eux ce que vaut pour nous la méditation des divines Ecritures; elle repose et rafraîchit les âmes endolories et abattues de fatigue; elle tempère la violence et la fièvre de leurs peines, elle leur offre des consolations plus suaves et plus réparatrices que tous les ombrages. Lorsqu'un homme surpris et circonvenu par la tentation est tombé, lorsqu'il est rongé par ses remords, lorsqu'au souvenir de son péché il se plonge dans un abîme de découragement et se sent chaque jour davantage embrasé par des flammes secrètes, lorsque des milliers de consolateurs ne lui apportent aucune consolation, s'il entre dans l'église et s'il entend raconter qu'une multitude de saints se sont relevés après être tombés et sont rentrés en possession de leur dignité première, cet homme s'en retourne après avoir recouvré intérieurement son courage. Quand nous avons souvent offensé les hommes, nous n'osons pas découvrir notre faute, nous avons peur, nous avons honte; et si nous la découvrons, nous ne gagnons guère; mais quand c'est Dieu qui nous console et qui nous touche le cœur, toute la tristesse satanique s'enfuit rapidement. Aussi les chutes des saints nous ont été décrites à cette fin que justes et pécheurs en retirent un abondant profit. Le pécheur ne se laisse pas aller au découragement et au désespoir, quand il voit qu'un autre, tombé comme lui, a eu la force de se relever : le juste devient plus diligent et plus ferme; car, quand il voit que tant d'autres, meilleurs que lui, ont failli, il puise dans la crainte d'une chute pareille à la leur la circonspection, il fait bonne garde partout, il s'entoure de la plus active vigilance : de la sorte, celui qui a préservé sa vertu la préserve mieux encore, celui qui a péché se sauve du désespoir; l'un reste ferme, l'autre recouvre promptement ce qu'il a perdu. Lorsqu'un

homme nous console dans nos peines et que nous semblons reprendre courage pour un temps, bientôt nous retombons dans notre même faiblesse; mais lorsque Dieu se charge de nous exhorter par l'exemple de ces autres pécheurs qui se sont repentis et sauvés, il nous met sa bonté dans une telle lumière que, ne pouvant douter de leur salut, nous recevons par là un encouragement solide et efficace. Ainsi, dans le cas de péché comme dans les accidents périlleux pour nous, les antiques récits de l'Ecriture offrent un bon remède aux âmes affligées, à toutes celles du moins qui veulent y prêter attention. Sommes-nous frappés par la confiscation de nos biens ou par les délations de vils calomniateurs, ou par la condamnation à la prison ou par les verges ou par quelque autre malheur, jetons les yeux sur ces justes qui ont souffert les mêmes calamités et les ont supportées, et nous pourrons revenir promptement à nous-mêmes. Dans les maladies du corps, celui qui souffre ne fait, en contemplant les maux d'autrui, qu'augmenter son propre mal ou même se donner souvent celui qu'il n'avait pas : ainsi regarder certaines gens qui ont les yeux malades suffit pour contracter par la vue seule la même infirmité; en ce qui concerne l'âme, il n'en est pas ainsi, mais c'est tout l'opposé qui arrive; penser habituellement à ceux qui ont souffert les mêmes maux que nous est le moyen d'alléger le sentiment douloureux de nos propres misères. C'est pourquoi saint Paul exhortait les fidèles en leur mettant sous les yeux les saints : non-seulement ceux qui étaient vivants, mais ceux encore qui étaient morts. S'adressant aux Hébreux qui chancelaient, qui menaçaient de faillir, il leur rappelait Daniel, les trois jeunes gens, Elie, Elisée; il leur disait : *Ils ont fermé la gueule des lions, ils ont arrêté la violence du feu, ils ont échappé au tranchant du glaive, ils ont été lapidés, ils ont été en butte aux insultes et aux coups, ils ont subi les chaînes et la prison. Ils ont été errants, couverts de peaux de brebis et de chèvres, manquant de tout, affligés, persécutés, eux dont le monde n'était pas digne* (Hébr. XI, 34, etc.) — La communauté de souffrances console les malheureux : être seul à supporter quelque mal considérable, c'est souffrir sans soulagement; mais trouver un compagnon de misère, c'est rendre la plaie plus douce.

2. Donc, si nous voulons ne pas succomber aux maux qui semblent devoir nous accabler, méditons avec soin les récits de l'Ecriture : c'est là que nous recueillerons de nombreuses ressources de patience, non-seulement en nous consolant par les exemples de ceux qui ont subi les mêmes afflictions que nous, mais aussi en apprenant les moyens de nous délivrer des peines qui nous ont frappés, de conserver la grâce du pardon après l'avoir reconquise, de nous préserver de la négligence et de ne pas nous laisser emporter par une folle témérité. Que sous la pression de l'adversité nous soyons soumis et humbles, nous montrions une grande religion, ce n'est pas étonnant : la nature des épreuves est telle précisément qu'elle force les âmes (fussent-elles rudes comme la pierre) à en venir là, à sentir la douleur : mais c'est le fait d'une âme religieuse et tenant toujours Dieu présent à son regard, de ne pas retomber, même après qu'elle est sortie des épreuves, dans l'insouciance et dans l'oubli du devoir. Ce qui arriva souvent aux Juifs. C'est pourquoi le Prophète leur disait en se raillant d'eux : *Quand Dieu les faisait périr, ils le recherchaient, ils revenaient à lui, ils accouraient dès le petit jour.* (Psal. LXXVII, 34.) Et Moïse, qui les connaissait par expérience, les exhortait souvent en ces termes : *Quand tu auras mangé et bu, quand tu seras rassasié, prends garde à toi, de peur que tu n'oublies le Seigneur ton Dieu.* (Deut. VI, 12.) Aussi ne faut-il pas tant admirer les saints parce que au fort de la tribulation ils furent pieux et sages, que parce que, la tempête passée et le calme revenu, ils ont persévéré dans la prudence et la ferveur. Il faut admirer un cheval qui peut, sans le secours du frein, fournir une course parfaitement régulière; mais que, maintenu par le mors et la bride, il aille droit son chemin, je n'y vois rien d'extraordinaire : en ce cas, ce n'est pas à l'excellence du sang, mais à la nécessité imposée par le frein, qu'il convient d'attribuer la régularité de sa marche. Disons la même chose de l'âme : qu'elle soit docile sous la pression de la crainte, ce n'est pas étonnant; mais lorsque les épreuves sont passées et que le frein de la terreur est écarté, montrez-moi une âme se possédant dans la sagesse et dans une parfaite ordonnance. Ah! je crains bien qu'en voulant accuser les Juifs, je ne fasse le procès à notre propre vie : dans le temps où nous étions poursuivis par la faim, la peste, la grêle, la sécheresse, l'incendie, les incursions d'enne-

mis, les églises ne se trouvaient-elles pas chaque jour trop petites pour la multitude qui y affluait? Alors nous avions une belle sagesse, un grand mépris pour les choses de cette vie : plus de soif d'argent, plus d'ambition de gloire, plus d'appétits et d'amour lascifs, aucune pensée mauvaise enfin ne nous agitait; tous, nous nous adonnions avec des prières et des larmes au culte divin. En ce temps-là le fornicateur se conduisait avec modestie, le rancunier courait à la réconciliation, l'avare s'adoucissait jusqu'à faire l'aumône, l'homme emporté et brutal se convertissait à l'humilité et à la mansuétude. Mais, lorsque Dieu eut déposé sa colère, chassé cette tempête, et ramené le calme après de tels orages, nous sommes rentrés dans nos habitudes d'autrefois. Or, à l'époque même de la tribulation, je ne cessais de vous prédire cela et de l'attester à l'avance; mais je n'ai rien gagné : vous avez écarté de vos souvenirs toutes ces choses comme un songe, comme une ombre qui passe. C'est pourquoi je crains maintenant plus que je ne craignais alors; et je redoute à présent davantage ce que je vous annonçais alors, je crains que nous n'attirions sur nous des calamités plus terribles et que nous ne recevions de la main de Dieu une irrémédiable blessure. Celui qui, après avoir souvent péché, a obtenu de Dieu le pardon et qui néanmoins n'a pas ensuite profité de cette divine tolérance pour déposer son iniquité, Dieu le traite enfin de telle sorte que bon gré mal gré il accumule sur lui une montagne de maux, il l'en écrase, il ne lui laisse aucun recours à la pénitence : c'est ce qui arriva au Pharaon égyptien. Après avoir éprouvé l'immense longanimité de Dieu dans la première, la deuxième, la troisième, la quatrième plaie et dans toutes les autres qui suivirent, après en avoir négligé tout le bénéfice, il fut enfin renversé et anéanti totalement avec tout son peuple. Les Juifs éprouvèrent le même sort. C'est pourquoi le Christ, qui se disposait à les perdre et à les frapper d'une ruine irréparable, leur disait : *Que de fois j'ai voulu rassembler vos enfants, et vous ne l'avez pas voulu! Voilà que votre maison sera abandonnée à la solitude!* (Luc, XIII, 34.) Je crains que nous n'ayons à subir, nous aussi, le même châtiment, puisque ni les maux d'autrui ni les nôtres ne nous ont ramenés à la sagesse. Ce que je dis, je ne le dis pas seulement à vous qui êtes ici présents, je le dis encore à ceux qui ont fait divorce avec la ferveur quotidienne et qui ont oublié les calamités passées, à ceux que je m'épuisais à avertir, en ne cessant de leur dire : lors même que les épreuves seraient passées, gardez-en dans vos âmes le souvenir, afin que nous rappelant sans cesse le bienfait, nous rendions sans cesse grâces à Dieu qui l'a octroyé.

3. Voilà ce que je disais alors, ce que je dis encore aujourd'hui; voilà ce que je dis par vous aux autres. Imitons les saints qui ne se laissèrent ni abattre par le malheur ni amollir par la prospérité, comme ont fait bien des gens de notre temps, pareils à ces barques légères qui sont enveloppées et submergées par la moindre agitation des flots. Souvent la pauvreté, arrivant à l'improviste, nous coule à fond et nous noie; d'autres fois la richesse, en nous favorisant, nous enfle et nous jette dans la plus complète oisiveté. Je vous en supplie donc, dédaignez tout le reste pour songer, chacun de votre côté, à préparer vos âmes pour le salut; votre salut une fois assuré, peu importe quels maux vous frappent; la faim, la maladie, la délation, le pillage de vos biens, un malheur quelconque, tout vous sera tolérable et léger en raison du précepte de Dieu et de l'espérance que nous avons en lui; mais au contraire, c'est en vain que la richesse abonde, que les enfants prospèrent, que des biens infinis vous fournissent toutes les jouissances, l'homme qui les possède ne fait qu'accumuler des chagrins et des peines, quand son âme est mal disposée vis-à-vis de Dieu. Ne poursuivons pas l'opulence et ne fuyons pas la pauvreté; ayons avant tout le souci de notre âme, mettons-la en bon ordre non-seulement pour l'arrangement de notre vie présente, mais encore pour notre départ de ce monde en l'autre. Encore un peu de temps, et l'examen de chacun de nous aura lieu, lorsque devant le tribunal redoutable du Christ nous comparaîtrons tous, entourés de nos œuvres personnelles, et voyant de nos propres yeux, ici les larmes des orphelins, là les honteuses débauches dont nous avons souillé nos âmes, ailleurs les gémissements des veuves, plus loin les outrages faits aux malheureux et les rapines commises contre les pauvres, et non-seulement ces actes coupables et tous les autres semblables, mais encore tout ce que nous avons fait de mal par la pensée : *Dieu est en effet le scrutateur des pensées et le juge des intentions.* (Héb. IV, 12);

c'est lui qui examine les cœurs et les reins, (Ps. VII, 10), *lui qui rend à chacun selon ses œuvres*. (Matt. XVI, 27.)

Ce sermon ne regarde pas uniquement ceux qui vivent dans le siècle, mais ceux aussi qui, pour mener la vie monastique, sont allés dans les montagnes dresser leurs tentes; ils doivent non-seulement garder leurs corps purs de toute souillure de fornication, mais aussi préserver leurs âmes de la satanique envie de posséder. C'est aux hommes et à l'Eglise tout entière, autant qu'aux femmes, que saint Paul s'adresse quand il dit que l'âme virginale doit être pure de corps et d'esprit (I Cor. VII, 34); et ailleurs : *Offrez à Dieu vos corps purs comme une vierge chaste*. (II Cor. XI, 2.) Comment chaste? *N'ayant ni souillure ni ride*. (Ephés. V, 27.) Ces vierges, qui n'avaient que des lampes éteintes, possédaient la virginité du corps, mais non pas la pureté du cœur; aucun homme ne les avait souillées sans doute, mais l'amour de l'argent les avait corrompues. Leur corps était pur, mais leur âme était remplie par d'autres adultères : là régnaient les pensées mauvaises, et l'avarice, et la dureté, et la colère, et l'envie, et l'oisiveté, et la négligence, et l'orgueil, et tous les autres vices qui insultaient à leur dignité de vierges. C'est pourquoi saint Paul disait : *Que la vierge soit sainte de corps et d'esprit* (I Cor. VII, 34); et ailleurs : *La vierge doit s'offrir parfaitement chaste au Christ*. (II Cor. XI, 2.) De même que le corps se souille dans la fornication, ainsi l'âme se déshonore par les pensées sataniques, les dogmes pervers, les maximes déraisonnables. Celui qui dit : je suis vierge de corps, mais dans le cœur je porte envie à mon frère; celui-là n'est pas vierge, il a corrompu sa virginité en la mêlant de haine. Celui qui ambitionne une misérable gloire, n'est pas vierge non plus, il a corrompu sa virginité par l'amour des sottes fascinations; cette passion une fois entrée dans le cœur y ruine la virginité. Celui qui hait son frère s'appellerait plutôt assassin que vierge. En résumé, toute passion mauvaise, en s'emparant d'un homme, en a, du même coup, empoisonné la virginité. Pour cette raison, saint Paul repousse tous ces funestes mélanges et nous ordonne d'être vierges, de telle sorte que nous ne donnions librement accès dans notre âme à aucune pensée mauvaise.

4. Que dire à cela? Comment obtiendrons-nous miséricorde, et comment nous sauverons-nous? Je vais vous le dire : ouvrons toujours notre cœur à la prière et à ses fruits, c'est-à-dire à l'humilité et à la douceur. *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur; et vous trouverez le repos pour vos âmes*. (Matth. XI, 29.) Et David : *Le sacrifice agréable à Dieu est une âme pénitente; Dieu ne méprisera pas un cœur contrit et humilié*. (Psalm. L, 19.) Dieu ne recherche et n'aime rien tant qu'une âme douce, humble et reconnaissante. Et vous aussi, mon frère, remarquez ceci : lorsqu'un accident vous frappe à l'improviste et vous chagrine, ne cherchez pas refuge auprès des hommes, ne jetez pas les yeux sur un secours périssable; mais, laissant tout cela de coté, courez par la pensée au médecin des âmes. Le seul qui puisse apporter remède aux blessures de votre cœur est Celui qui a fait le cœur de chacun de nous et qui connaît toutes nos œuvres (Ps. XXXII, 15); voilà celui qui peut entrer dans notre conscience, poser la main sur notre âme et l'émouvoir. S'il n'y parvient pas, tout ce qu'essayeront les hommes restera inutile et vain; au contraire, lorsque Dieu nous console et nous exhorte, rien n'est capable de nous faire le moindre préjudice, lors même que les hommes nous écraseraient de mille chagrins; quand Dieu affermit notre cœur, rien ne peut l'ébranler.

Puisque nous savons cela, mes amis, cherchons toujours notre refuge auprès de Dieu, auprès de celui qui a volonté et pouvoir de nous délivrer du malheur. Lorsqu'il nous faut implorer les puissances humaines, nous sommes obligés de parlementer d'abord avec les portiers, puis de nous adresser aux habitués de la maison et aux courtisans, et enfin de parcourir un long détour; avec Dieu, rien de semblable, il nous écoute sans intermédiaire, il accueille nos requêtes sans dépense et sans frais; il suffit de crier du fond du cœur vers lui, de lui offrir nos larmes, à peine admis en sa présence nous l'attirons à nous. Recourons-nous à un homme, souvent nous avons à craindre qu'un de nos ennemis, un de leurs affidés, un adversaire quelconque, entendant l'exposé de notre affaire ou l'apprenant par autrui, ne vienne à la traverse de notre droit; avec Dieu nous n'avons aucune inquiétude de ce genre. Lorsque vous voulez me prier, nous dit-il, venez à moi, venez tout seul, sans témoins, c'est-à-dire priez du cœur, sans remuer même les lèvres. *Entrez dans votre chambre, fermez-en la porte sur*

vous et priez votre Père en secret; et votre Père, qui voit ce qui se passe en secret, vous accordera en public ce que vous demanderez. (Matth. VI, 6.) Voyez quel excès d'honneur! Lorsque vous me priez, dit-il, faites que personne ne s'en aperçoive; mais lorsque je vous favorise, je rends toute la terre témoin de mon bienfait. Laissons-nous donc persuader : prions; mais ne prions ni pour l'apparence, ni contre nos ennemis, et ne prétendons pas enseigner à Dieu la manière dont il nous doit secourir. Quand nous nous adressons aux avocats et aux rhéteurs qui plaident devant les tribunaux, nous leur exposons simplement nos affaires, nous les laissons libres de choisir eux-mêmes le mode de la défense et de traiter de nos intérêts comme ils l'entendront; à plus juste titre, faut-il en agir de même sorte avec Dieu. Lui avez-vous expliqué votre cause et raconté vos souffrances? eh bien! prenez garde de lui expliquer aussi de quelle façon il doit vous aider; il sait parfaitement ce qui vous convient. Il est certaines gens qui, pour prier, récitent à la file des milliers de phrases : Seigneur, donnez-moi la santé du corps; Seigneur, augmentez au double mes possessions; Seigneur, protégez-moi contre cet ennemi. Tout cela est pleinement absurde. Il faut écarter toutes ces sottes réclames, et prier uniquement à la manière de ce publicain qui disait : *Mon Dieu, ayez pitié d'un pauvre pécheur.* (Luc, XVIII, 13.) Et Dieu saura bien comment vous secourir. *Cherchez d'abord le royaume de Dieu*, dit l'Evangile, *et tout le reste vous sera donné par surcroît.* (Matth. VI, 33.) Pratiquons donc, mes chers amis, pratiquons cette laborieuse et humble sagesse, frappons notre poitrine à l'exemple du publicain, et nous obtiendrons ce que nous demandons; si notre prière sort d'une âme remplie par la colère et la haine, nous serons trouvés devant le Seigneur, abominables et odieux. Broyons notre cœur, humilions notre âme, prions pour nous et pour ceux qui nous persécutent. Si vous voulez attirer le Juge souverain au secours de votre âme et l'attacher à votre parti, ne l'interpellez jamais contre votre ennemi. Ce Juge, en effet, est de tel caractère, qu'il accueille et exauce les demandes de ceux qui prient pour leurs ennemis, qui oublient les injures reçues, qui ne s'emportent pas contre leurs adversaires; et d'autant qu'ils entrent davantage en ces dispositions, d'autant Dieu traite plus rigoureusement leurs ennemis, si ces derniers ne se convertissent pas à une sincère pénitence.

5. Quand une injure vient vous atteindre, prenez garde, mes frères, de vous livrer de suite à l'indignation et au découragement; rendez plutôt grâces à Dieu avec une sage modération et attendez son secours. Dieu ne pouvait-il pas, avant toute prière, nous accorder tous les biens? Ne pouvait-il pas nous faire une vie exempte de douleurs et libre de tout souci? Eh bien! il réalise ces deux choses par un ingénieux procédé de son amour. Pourquoi permet-il que nous souffrions, sans venir immédiatement à notre aide? Pourquoi! Pour nous obliger à recourir à lui sans cesse, à réclamer son appui, à chercher près de lui un refuge, à invoquer perpétuellement son assistance. Voilà d'où viennent les douleurs physiques, d'où vient la disette des fruits de la terre, d'où viennent les famines; par toutes ces calamités, il nous montre que nous dépendons de lui entièrement, et par les malheurs du temps il nous fait conquérir l'héritage de la vie éternelle. Aussi devons-nous, même pour ces maux, rendre grâces à Dieu qui les emploie comme de nombreux moyens de guérir et de sauver nos âmes. Les hommes qui nous ont rendu quelque mince service et que, plus tard, nous contrarions légèrement, même sans le vouloir, ces hommes, dis-je, nous reprochent aussitôt le bienfait reçu et nous le jettent au visage, de telle sorte que souvent nous regrettons amèrement de l'avoir accepté; Dieu n'agit pas ainsi, outragé et insulté après les plus magnifiques largesses, il s'excuse encore, il entre en explications avec celui qui l'offense : O mon peuple que t'ai-je fait? dit-il. Le peuple ne voulait pas l'appeler son Dieu, mais Dieu ne cessait de l'appeler son peuple; les Juifs reniaient son autorité, mais Dieu ne les reniait pas, ne cessait pas de les traiter comme siens et de les attirer à lui, en disant: O mon peuple, que t'ai-je fait? Est-ce que j'ai été pour toi une charge, un fardeau, un embarras? Tu ne peux pas le dire; et, quand cela serait, faudrait-il donc résister de la sorte? *Quel est le fils que son père ne corrige jamais?* (Hébr. XII, 7.) Et pourtant vous ne pouvez pas même dire cela. Et ailleurs il demande encore : *Quel sujet de plaintes vos pères ont-ils trouvé en moi?* (Jérém. II, 15.) Grande et étonnante parole! En l'employant, il semble dire : En quoi ai-je péché? Et c'est Dieu qui demande

à des hommes en quoi il a péché, Dieu qui s'exprime comme des esclaves ne voudraient pas s'exprimer en parlant à leurs maîtres. Dieu ne dit pas : En quoi ai-je péché contre vous, mais il dit : contre vos pères ; vous ne pouvez pas même prétexter que vous conservez contre moi une inimitié que vous auraient transmise vos ancêtres. Dieu ne dit pas tout simplement : Qu'est-ce que vos pères ont eu contre moi, mais il dit : Qu'est-ce que vos pères ont trouvé contre moi. Après avoir bien cherché, après avoir examiné dans tous les sens pendant les années si nombreuses qu'ils ont passés sous mon autorité, ils n'ont pas trouvé un seul reproche à me faire. — Pour tous ces motifs, courons nous réfugier auprès de lui, dans tous les chagrins demandons-lui la consolation, dans toutes les calamités la délivrance et sa miséricorde, dans toutes les tentations son secours ; quelle que soit la grandeur de nos maux et de nos misères, il peut tout dissiper et écarter, et non-seulement cela, mais encore sa bonté nous accordera la pleine sécurité, et la force, et la vraie gloire, et la santé du corps, et la sagesse de l'âme, et les plus belles espérances, et la grâce de ne plus pécher si facilement. Ne murmurons plus à la manière de serviteurs ingrats, n'accusons plus le Seigneur, mais rendons-lui grâces en toutes choses, et n'estimons comme un mal que le péché qui l'outrage. Si nous mettons en nous ces dispositions envers Dieu, rien ne nous séparera de lui, ni la maladie, ni la pauvreté, ni les outrages, ni la disette, ni quoi que ce soit de ce qu'on range parmi les maux de ce monde ; mais, après avoir recueilli ici-bas de pures et chastes joies, nous obtiendrons les biens éternels par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient ainsi qu'au Père et à l'Esprit-Saint la gloire maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. l'abbé A. SONNOIS.

HOMÉLIES SUR LA PÉNITENCE.

CINQUIÈME HOMÉLIE [1].

Du jeûne ; — sur le prophète Jonas ; — sur Daniel et les trois jeunes hommes ; — sur la Pénitence ; — elle a été prononcée au commencement du Carême.

ANALYSE.

1° Le jeûne nous rassemble dans la maison de Dieu notre Père, et nous ramène dans les bras de l'Eglise notre Mère.—Il met en fuite les démons, il soutient la vertu des solitaires, il conduisait Moïse et Elie en présence de Dieu.— 2° Vous méprisez le jeûne, Dieu porte contre vous une sentence de mort ; vous le pratiquez, Dieu la révoque. — Exemple des Ninivites. — 3° Un jeûne de trois jours les sauva. — C'est moins la longue durée que l'énergie de la pénitence qui efface les péchés. — Exemple de saint Pierre. — 4° Ce fut par le jeûne que Daniel se fit respecter du lion, et les trois jeunes hommes de Babylone des flammes dans lesquelles ils avaient été jetés.— 5° Le jeûne est utile, même pour la santé.—Il s'excuse d'en dire davantage sur ce que l'évêque Flavien devait parler après lui.

1. C'est aujourd'hui un jour de fête et d'allégresse, et notre assemblée est plus nombreuse qu'à l'ordinaire. A quoi faut-il l'attribuer ? au jeûne. C'est le fruit de sa présence, ou plutôt de son approche. Le jeûne nous rassemble dans la maison de notre père ; le jeûne réveille notre zèle, et nous ramène dans les bras de notre mère. Mais si l'attente seule nous inspire une telle ardeur, combien plus sa présence même nous rendra-t-elle vigilants et attentifs ! Une ville que doit visiter un gouverneur sévère sort de son engourdissement, et déploie toute son activité. Mais que cette comparaison du jeûne avec un gouverneur sévère ne vous effraye pas ; ce n'est pas pour vous qu'il est redoutable, c'est pour les démons. Qu'un homme soit agité de l'esprit impur, montrez-lui seulement la figure du jeûne ; enchaîné par la crainte, il deviendra calme et aussi immobile qu'un terme, surtout s'il voit associée au jeûne sa sœur et sa compagne, je veux dire la prière. *Cette espèce de démon*, dit Jésus-Christ, *ne se chasse que par le jeûne et la prière.* (Matth. 17, 20.) Puisque le jeûne chasse les ennemis de notre salut, et qu'il est redoutable à nos adversaires les plus terribles, nous devons, loin de le craindre, le chérir et l'embrasser avec joie. C'est l'ivresse, c'est l'intempérance, et non le jeûne, qu'il faut redouter. L'intempérance nous charge de fers, elle nous livre à la tyrannie de nos passions comme à un maître dur et cruel, au lieu que le jeûne, brisant nos liens, nous affranchit du joug insupportable d'une odieuse servitude, et nous rend la liberté que nous avions perdue. Si donc il combat nos ennemis, s'il nous fait passer de l'esclavage à la liberté, où trouver une preuve plus forte de son amour pour l'espèce humaine ? La plus forte preuve d'amitié que l'on puisse donner à quelqu'un, n'est-ce pas d'aimer ce qu'il aime et de haïr ce qu'il hait ? Voulez-vous apprendre comment le jeûne est

[1] Traduction de l'abbé Auger, revue.

le plus bel ornement de l'homme, et sa plus forte défense, pensez à l'ordre bienheureux et admirable des solitaires. Ils ont fui le tumulte de ce monde pour se réfugier sur le sommet des montagnes, et se formant des cabanes dans la solitude, comme dans un port tranquille, ils ont pris le jeûne pour leur associé et pour leur compagnon. Le jeûne en a fait des anges ; il les élève au faîte d'une philosophie sublime, et non-seulement eux, mais tous ceux encore qui dans les villes suivent fidèlement ses leçons. Moïse et Elie, qui s'élèvent comme des tours sublimes parmi les prophètes de l'Ancien Testament, ces hommes si illustres et si grands, avaient beaucoup de crédit auprès de Dieu ; cependant toutes les fois qu'ils voulaient en approcher et converser avec lui, autant qu'il est possible à un simple mortel, ils avaient recours au jeûne, qui les conduisait comme par la main auprès de la Divinité. Aussi lorsque Dieu eut créé l'homme, il le mit aussitôt entre les mains du jeûne, comme entre les mains d'une mère tendre et d'un excellent maître. Ces paroles : *Tu peux manger de tous les fruits des arbres de ce jardin, mais ne touche pas au fruit de l'arbre de la science du bien et du mal* (Gen. II, 16, 17), sont une espèce de précepte du jeûne. Or, si le jeûne était nécessaire dans le paradis terrestre, à plus forte raison l'est-il dans le monde. Si le remède était utile avant la blessure, à plus forte raison l'est-il après ; si nous avions besoin d'armes lorsque les passions ne nous avaient pas encore déclaré la guerre, à plus forte raison le jeûne nous est-il nécessaire, maintenant que les passions et les démons se liguent pour nous combattre. Si Adam avait écouté la première parole de Dieu, il n'eût pas entendu cette seconde : *Tu es terre et tu retourneras en terre.* (Gen. III, 19.) C'est parce qu'il a désobéi qu'il a trouvé la mort, les ronces, les épines, le travail, une vie agitée par les inquiétudes, une vie plus triste que la mort même.

2. Vous voyez comme Dieu s'irrite lorsqu'on dédaigne le jeûne : écoutez comme il s'apaise lorsqu'on le pratique. Vous méprisez le jeûne, Dieu porte contre vous une sentence de mort ; vous le pratiquez, Dieu la révoque. Comme il voulait vous montrer toute la vertu de ce pieux exercice, il lui a donné le pouvoir de rappeler des voies du trépas et de ramener à la vie des hommes déjà condamnés, déjà sous le poids d'une sentence et qu'on traînait au supplice, et cet effet ne s'est pas étendu à deux ou trois, à vingt hommes seulement, mais à tous les Ninivites. Une ville immense et magnifique, couchée dans la poussière, sur le bord du précipice, allait recevoir du ciel le coup qui devait la faire rouler dans l'abîme, lorsque le jeûne, comme une vertu survenue d'en-haut, l'a arrachée des portes de la mort et l'a ramenée à la vie. Mais déroulons ensemble des pages de cette grande histoire. *Le Seigneur adressa la parole à Jonas*, dit l'Ecriture, *allez, lui dit-il, dans la grande ville de Ninive.* (Jon. I, 12.) D'abord Dieu cherche à intéresser le prophète, dont il prévoit la fuite, par la grandeur et l'importance de la ville. Mais entendons la prédiction : *Encore trois jours, et Ninive sera détruite.* (Id. III, 4.) Pourquoi annoncer à l'avance tout le mal que vous allez faire ? — Afin de n'être pas obligé d'accomplir ce que j'annonce. Ainsi, vous l'entendez, il menace ce peuple des feux de l'enfer, pour ne pas l'y jeter. Que mes paroles, dit-il, vous inspirent un salutaire effroi, afin que vous n'en éprouviez pas l'effet. Pourquoi resserre-t-il le temps dans un si court espace ? c'est pour nous montrer toute la vertu de ces barbares, je veux dire des Ninivites qui, en trois jours, savent écarter de leurs têtes les maux qu'avaient mérités leurs crimes. C'est aussi pour que vous admiriez la clémence de Dieu, dont une pénitence de trois jours suffit pour désarmer le courroux, et que vous ne tombiez pas dans l'abattement, quel que soit d'ailleurs le nombre de vos péchés. En effet, de même qu'une âme engourdie dans la paresse ne travaille que faiblement à son salut et à sa réconciliation avec Dieu, quoiqu'elle ait tout le temps nécessaire à la pénitence, de même une âme embrasée d'une sainte ardeur, et qui s'empresse de se laver de ses péchés dans les eaux de la pénitence, peut, dans un court espace de temps, effacer jusqu'à la trace de ses souillures. Pierre n'a-t-il pas renié trois fois son maître ? trois fois n'a-t-il pas juré qu'il ne le connaissait pas ? Les paroles d'une misérable servante n'avaient-elles pas glacé son courage ? Eh bien ! a-t-il eu besoin de plusieurs années de pénitence ? Non, sans doute, il s'est relevé la même nuit qu'il était tombé ; blessure et remède se sont suivis de près ; malade, il a recouvré soudain la santé. Comment ? par son repentir et par ses larmes. Que dis-je ? par des torrents de larmes

qu'il versa. Car l'Evangéliste ne dit pas seulement qu'il pleura, mais *qu'il pleura amèrement.* (Matt. xxvi, 75.) Il n'y a pas d'expression assez forte pour peindre l'abondance de ses pleurs; l'événement le fait voir clairement. Après cette chute déplorable sans doute, puisque rien ne peut égaler l'horreur de ce reniement honteux, après cette chute, Pierre remonte à sa dignité première, et Dieu lui confie le gouvernement du monde entier, et ce qu'il y a de plus admirable, il nous le montre plus attaché au Seigneur que tous les apôtres ensemble. *Pierre*, lui dit-il, *m'aimez-vous plus que ne font ceux-ci?* (Jean, xxi, 15.) Est-il un exemple plus éclatant de ce que peut le repentir? Pour qu'on ne dise pas que si Dieu a pardonné aux Ninivites, cela n'a rien d'étonnant, puisque c'étaient des hommes grossiers et ignorants, et pour que l'on n'atténue pas la miséricorde divine en s'autorisant de ces paroles : *Le serviteur qui n'aura pas su la volonté de son maître, et qui ne l'aura pas exécutée, sera moins battu* (Luc, 12, 48), voilà Pierre qui vient rendre témoignage : Pierre connaissait parfaitement cette sainte volonté. Cependant, tombé de si haut et si bas, il recouvre toute la confiance du Sauveur. Vous-même, donc, quelque faute que vous ayez commise, ne désespérez pas de votre salut. Ce qu'il y a de plus terrible dans le péché, c'est d'y persévérer. Il n'y a pas de chute plus lourde que celle dont on ne saurait se relever; c'est ce malheur qui arrache des larmes des yeux de Paul, des soupirs de sa poitrine. *Puisse Dieu,* dit-il, *lorsque je serai revenu chez vous, ne pas m'humilier! Puissé-je ne pas être obligé d'en pleurer plusieurs, non-seulement de ceux qui auront péché, mais de ceux qui, étant tombés dans des impuretés, dans des fornications et des déréglements infâmes, n'en auraient point fait pénitence.* (II Cor. xii, 21.) Certes il n'y a pas pour la pénitence de temps plus propice que le temps du jeûne.

3. Mais je reviens à l'histoire de Ninive. *Le prophète entendant ces paroles descendit au rivage de Joppé, pour se retirer à Tarsis, et fuir de devant la face du Seigneur.* (Jon. i, 3.) Homme, où donc fuis-tu? n'as-tu pas entendu la voix du Prophète? *Où irai-je pour me dérober à votre esprit? et où m'enfuirai-je de devant votre face?* (Ps. cxxxviii, 7.) Sur la terre? mais *la terre et tout ce qu'elle renferme est au Seigneur.* (Ps. xxiii, 1.) Dans l'enfer? *Si j'y descends, vous y êtes encore.* (Ps. cxxxviii, 8.) Dans le ciel? *Si j'y monte, vous y êtes.* (Ibid. 10.) Dans la mer? *Votre main m'y soutiendra.* Jonas l'éprouva. Mais la nature du péché est telle, qu'il jette les âmes dans les ténèbres de l'ignorance. Quand l'ivresse, en rendant la tête pesante, éteint en l'homme la lumière de la raison, il marche au hasard et sans rien voir, et tombe dans le précipice, le gouffre ouvert sous ses pas; c'est ainsi que ceux qui pèchent sont enchaînés par les liens d'une sorte d'ivresse et ne savent plus ce qu'ils font; le présent et l'avenir échappent à leurs yeux éblouis. Dites-moi, est-ce le Seigneur que vous fuyez? Attendez un peu, et l'événement vous prouvera que la mer elle-même, son esclave obéissante, ne saurait vous soustraire à son pouvoir. Jonas, en effet, avait à peine mis le pied sur le vaisseau, que la mer souleva ses flots et amoncela ses vagues comme des montagnes; et de même qu'une servante fidèle, venant à rencontrer un de ses compagnons fuyant loin de son maître après lui avoir fait un larcin, ne le quitte pas et fait auprès de ceux qui voudraient le recevoir tous ses efforts pour les en détourner, jusqu'à ce qu'enfin elle le ramène à la maison; de même la mer, reconnaissant en Jonas l'esclave fugitif, suscite aux matelots mille embarras, fait naître mille obstacles, gronde, élève sa grande voix, non pas pour le condamner, mais pour menacer le vaisseau et ceux qui le montent d'un prochain naufrage, s'ils ne lui rendent pas celui qui, comme elle, doit obéir au Seigneur. Que firent donc les matelots? *Ils jetèrent dans la mer la charge du vaisseau qui n'en fut pas soulagé* (Jon. i, 5); car le même fardeau y était resté, le corps du prophète, charge pesante, moins par elle-même que par la grandeur du péché. Car rien n'est plus lourd en effet que le péché et la désobéissance. Zacharie le comparait à une masse de plomb. (Zach. v, 7.) David nous en fait connaître la nature en disant : *Mes iniquités se sont élevées jusqu'au-dessus de ma tête, et elles se sont appesanties sur moi comme un fardeau insupportable.* (Ps. xxxvii, 5.) Jésus-Christ ne disait-il pas lui-même aux pécheurs endurcis : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* (Matth. ii, 28.) Le poids du péché allait submerger le vaisseau; cependant Jonas dormait profondément, mais d'un sommeil lourd et non réparateur; du sommeil de la douleur, et non pas de la tranquille innocence; car les serviteurs qui ont

l'âme généreuse s'aperçoivent vite de leurs fautes. C'est ce qui arriva à Jonas. A peine avait-il commis cet acte coupable de désobéissance, qu'il en sentit toute la gravité. A ces traits, reconnaissez le péché. Dès qu'il se montre, il cause à l'âme qui l'a conçu des douleurs surnaturelles. En venant au monde, l'enfant fait cesser les douleurs de sa mère, au contraire le péché, aussitôt qu'il est commis, déchire par des tourments affreux le cœur qui l'a engendré. Mais que fait le pilote? Il s'approche de Jonas, et lui dit : *Levez-vous et invoquez le Seigneur votre Dieu.* (Jon. I, 6.) Son expérience lui a appris que ce n'est point une tempête ordinaire; il voit dans les coups qui le frappent la main de Dieu, qui, supérieure à tous les efforts humains, bouleverse les flots, et fait que tout l'art qu'il saurait employer ne leur sera d'aucun secours. Cette tempête, pour être vaincue, demandait un pilote plus grand qu'un homme, le pilote même qui gouverne à son gré le monde entier, elle ne pouvait être apaisée que par un secours d'en-haut. C'est pourquoi tout l'équipage, laissant là rames, voiles et cordages, élevait au ciel ses mains suppliantes, et priait Dieu. Voyant l'inutilité de leurs prières, les matelots jetèrent le sort, dit le prophète, et le sort leur révéla quel était le coupable. Ils ne se précipitèrent pas sur lui pour le plonger dans les flots; mais, au milieu du tumulte et dans les horreurs de la tempête, calmes comme s'ils eussent été à l'abri, ils érigèrent sur le vaisseau une sorte de tribunal, et permirent à Jonas de parler, de se défendre, et s'informèrent de la vérité avec autant de scrupule que s'ils eussent eu à rendre compte du jugement qu'ils allaient prononcer. A quoi vous occupez-vous? d'où venez-vous? où allez-vous? quel est votre pays, votre peuple? L'accusateur, c'était la mer dont les flots grondaient; le sort avait prononcé et porté témoignage contre Jonas, et cependant malgré les clameurs de la mer, malgré l'arrêt du sort, les matelots hésitaient encore, et comme dans les tribunaux civils, la présence de l'accusateur, les dépositions des témoins, les indices, les preuves ne suffisent pas pour que les juges condamnent l'accusé, et qu'ils attendent ses propres aveux, ainsi ces hommes barbares et remplis d'ignorance n'observent pas moins l'ordre de la procédure, et cela quand leur vaisseau lutte contre les flots de la mer qui leur permet à peine de respirer, et qui s'abandonne à toute sa fureur. D'où provenaient toutes ces précautions? De Dieu même, qui voulait qu'il en fût ainsi, afin sans doute d'inspirer à son prophète des sentiments de douceur, et auquel il semblait dire : Imitez ces matelots, ces hommes ignorants; ils tiennent compte d'une âme, ils n'osent perdre votre corps; et vous, au contraire, vous avez compromis, autant qu'il a été en vous, le salut d'une ville où tant d'hommes respirent. Ils savent, ces matelots, que vous êtes la cause de tous leurs maux, et ils ne se sont pas jetés sur vous pour vous punir; et cependant, bien que vous n'ayez rien à reprocher aux Ninivites, vous les avez plongés dans l'abîme de perdition. Je vous ai ordonné d'aller auprès d'eux et de les sauver par votre prédication, vous m'avez désobéi. Les matelots, sans qu'on leur ait rien dit, s'inquiètent, s'agitent et cherchent tous les moyens de vous soustraire au supplice que vous avez mérité. En effet, la mer eut beau accuser Jonas, le sort tomber sur lui; en vain il porta témoignage contre lui-même, et fit l'aveu de sa fuite, ils ne donnèrent point la mort au coupable; on les vit, au contraire, tenter tous les moyens de le dérober, après sa faute, à la violence de la mer. Mais la mer, ou plutôt Dieu ne le permit pas, car il voulait le ramener dans la bonne voie par l'épreuve de la baleine, ainsi qu'il l'avait essayé par l'exemple que lui donnèrent les matelots. Quand ceux-ci eurent entendu Jonas leur dire : *Prenez-moi, et jetez-moi dans la mer, et elle s'apaisera* (Jon. I, 12), ils tâchaient néanmoins de regagner la terre; mais les flots qui s'élevaient de plus en plus les en empêchèrent.

4. Vous avez vu fuir le prophète, entendez-le maintenant parler du fond des entrailles de la baleine. Dans le premier cas, c'est l'homme qui a souffert; dans le second, c'est le prophète qui se manifeste. La mer le reçut donc, le déposa dans le ventre de la baleine, comme dans une prison, pour conserver à Dieu son esclave fugitif; il ne périt ni dans les eaux, ni dans le ventre de l'énorme poisson qui le transporta jusque sous les murs de Ninive. Ainsi la mer et la baleine, par l'effet d'une force surnaturelle, se soumirent à l'ordre qui leur fut prescrit, pour que tout, dans cette circonstance, contribuât à l'instruction du prophète. Il arriva donc, et, comme s'il eût été chargé de lire une lettre du prince, qui eût contenu la condamnation à une peine sévère, il parcourait la ville

en criant : *Encore trois jours, et Ninive sera détruite.* (Jon. III, 4.) Les Ninivites entendirent cette menace, ils en crurent le prophète ; et aussitôt hommes, femmes, serviteurs, maîtres, magistrats, simples particuliers, enfants, vieillards, pratiquèrent le jeûne ; les animaux même ne furent pas dispensés d'une austère abstinence. On voyait partout le sac de la pénitence, partout la cendre, partout les pleurs et les lamentations. Celui même dont le front était orné du diadème descendit du trône royal, se revêtit du sac, se couvrit de cendres ; et c'est ainsi que la ville fut arrachée au désastre dont elle était menacée. Chose étonnante ! le sac, alors plus honoré que la pourpre, fit ce que la pourpre n'avait pu faire ; la cendre produisit l'effet que n'avait pu produire le diadème. N'ai-je donc pas eu raison de dire que nous devions craindre l'ivresse et l'intempérance, et non le jeûne? L'ivresse et l'intempérance furent à la veille de détruire une grande ville, et de la renverser de fond en comble ; le jeûne la soutint lorsqu'elle était sur le penchant de sa ruine. C'est parce que Daniel entra avec le jeûne dans la fosse aux lions qu'il en sortit comme s'il se fût trouvé avec des brebis. Ces animaux, qui par eux-mêmes ne respirent que meurtre et carnage, excités par leur férocité naturelle (car rien de plus féroce qu'un lion), et par leur faim qu'on avait irritée en ne leur donnant aucune nourriture pendant sept jours; ces animaux, dis-je, quoique pressés par un bourreau intérieur qui les sollicitait à déchirer les entrailles du prophète, respectèrent leur proie et n'osèrent pas toucher à cette nourriture qu'on offrait à leur avidité. C'est parce que les trois enfants à Babylone entrèrent avec le jeûne dans la fournaise ardente, qu'après avoir été longtemps au milieu des flammes, ils n'en sortirent que plus brillants et plus beaux. Toutefois si le feu qui les environnait était vraiment du feu, comment n'agissait-il pas selon sa nature ? Si leurs corps étaient vraiment des corps, comment n'éprouvèrent-ils pas ce qu'ils devaient éprouver au milieu des flammes ? Comment ! interrogez le jeûne, il vous répondra, il vous donnera le mot de cette énigme, car c'en était une ; il vous expliquera pourquoi des corps passibles combattirent contre le feu et triomphèrent du feu. Quelle lutte admirable ! quelle victoire plus admirable encore ! Appréciez la vertu du jeûne, et recevez-le avec empressement. Eh ! puisqu'il secourt dans la fournaise ses fidèles observateurs, et les garde dans la fosse aux lions, puisqu'il chasse les démons, révoque les sentences de Dieu, réprime la fureur des passions, nous ramène à la liberté, et rappelle le calme dans notre âme, ne serait-ce pas le comble de la folie que de le fuir et de le craindre lorsqu'il nous offre de si grands avantages ? Il macère, dit-on, le corps et l'affaiblit. Oui ; mais, dit l'Apôtre, *plus l'homme extérieur se détruit en nous, plus l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour* (II Cor. IV, 16). Ou plutôt, si l'on veut examiner la chose avec attention, on verra que le jeûne est le père de la santé. Si vous n'en voulez pas croire mes discours, interrogez les médecins, et ils vous diront clairement que l'abstinence est la mère de la santé; qu'au contraire une foule de diverses maladies, telles que la goutte, la migraine, l'apoplexie, l'hydropisie, les inflammations, les tumeurs, sont engendrées par les délices et par l'intempérance, qu'elles en émanent comme de funestes ruisseaux d'une source funeste, et qu'en ruinant la santé du corps elles ruinent aussi la sagesse de l'âme.

5. Ne craignons donc pas le jeûne, puisqu'il nous délivre de si grands maux. Et ce n'est pas sans raison que je vous exhorte à ne pas le craindre ; car j'en vois plusieurs qui, comme si on voulait les livrer à un maître dur et farouche, hésitent, balancent, se permettent aujourd'hui tous les excès de l'intempérance et de la débauche. Je vous exhorte donc à ne pas détruire d'avance, par ces excès, les avantages que vous pouvez retirer du jeûne. Ceux qui, avant de prendre des médecines amères pour remédier à des dégoûts, se remplissent de nourriture, ressentent toute l'amertume du remède, sans en recueillir le fruit, parce qu'ils l'empêchent d'agir comme il devrait sur les humeurs vicieuses. Aussi les médecins recommandent-ils de se coucher à jeun, afin que le remède attaque d'abord, avec toute sa vertu, l'abondance des humeurs qui causent la maladie. De même, si vous vous livrez aujourd'hui à l'ivresse pour prendre demain le remède du jeûne, vous le rendrez inutile, vous en éprouverez toute la peine sans en retirer le profit, parce que vous userez, pour ainsi dire, toute sa vertu contre le mal récent produit par la débauche, au lieu que si vous préparez votre corps, si vous l'allégez par l'abstinence, si vous recevez avec un esprit sobre un remède spirituel, vous pourrez par son moyen effacer

un grand nombre de vos anciennes fautes. N'allons donc pas au jeûne par l'ivresse, et ne terminons pas une sainte abstinence par des excès honteux; n'agissons pas, en un mot, comme celui qui précipiterait un corps malade en le poussant rudement. C'est ce qui arrive à notre âme lorsque, répandant les nuages de l'ivresse sur les commencements et sur la fin du jeûne, nous nous privons de tout le fruit que nous pourrions en recueillir. Les hommes qui combattent contre les bêtes féroces ont soin de bien munir les parties principales de leurs corps, afin d'attaquer avec moins de risque ces terribles animaux; ainsi maintenant plusieurs d'entre nous, comme s'ils allaient combattre dans le jeûne un animal féroce, se fortifient contre lui, et se munissent par les excès du boire et du manger. Les insensés! ils obscurcissent et abrutissent leur raison par l'ivresse pour recevoir le jeûne, dont l'œil est doux et tranquille. Si je fais cette demande à un de ces hommes : Pourquoi courez-vous aujourd'hui au bain? il me répondra : C'est pour recevoir le jeûne avec un corps pur. Si je lui demande ensuite : Pourquoi vous enivrez-vous aujourd'hui? C'est, dira-t-il, parce que je vais entrer dans le jeûne. Mais n'est-il donc pas absurde de se préparer à cette fête du jeûne avec un corps purifié par l'eau et un cœur souillé par la débauche?

Je pourrais m'étendre davantage sur ce sujet; mais j'en ai dit assez pour ramener les personnes sages. Je termine donc ici mon discours, d'autant plus que je désire d'entendre notre père commun. Nous, comme de simples bergers, assis à l'ombre d'un hêtre ou d'un chêne, nous chantons des airs rustiques sur un chalumeau champêtre; au lieu que notre saint pontife, semblable à un excellent musicien qui enlève tous les spectateurs par les accords sublimes qu'il sait tirer de sa lyre d'or, nous charme et nous instruit tous, moins par l'harmonie des paroles que par le concert heureux des actions et des discours. Tels sont les maîtres que demande Jésus-Christ : *Celui qui fera*, dit-il, *et qui enseignera, sera grand dans le royaume des cieux.* (Matth. v, 19.) Tel est notre Maître; aussi est-il grand dans le royaume des cieux! Puissions-nous, grâce à ses prières et à celles de ses pieux coopérateurs, être jugés dignes nous-mêmes du royaume céleste par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui la gloire soit au Père et à l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LA PÉNITENCE.

SIXIÈME HOMÉLIE.

Prononcée la quatrième semaine de la sainte Quarantaine.

ANALYSE.

1° L'assemblée est nombreuse ; de cette circonstance l'orateur tire un poétique et brillant exorde. — Le jeûne ne sert de rien à ceux qui ne s'abstiennent pas de péché en même temps que de nourriture. — Il ne sert de rien de jeûner lorsqu'on fréquente les théâtres, sortie éloquente contre les théâtres. — 2° On ne peut guère mettre le pied au théâtre sans commettre l'adultère, car *quiconque regarde une femme pour la convoiter a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur.* — 3° Ce précepte n'est-il pas bien difficile? Non, Dieu ne commande rien d'impossible. — 4° Que l'ancienne loi et la nouvelle émanent d'un seul et même législateur. — Prophétie de Jérémie qui le prouve. — 5° La même vérité prouvée par une prophétie de fait ou par une figure. — Dans le sermon sur la montagne, il rapproche la loi ancienne et la loi nouvelle pour montrer que celle-ci ne contredit pas, mais parfait celle-là.

1. Que j'ai de plaisir à contempler les vagues émues de cette mer spirituelle et vivante qui m'entoure ; non, l'Océan lui-même n'offre pas de spectacle si beau. Les flots de l'Océan s'agitent sous le souffle et la violence des vents, et ceux de cette multitude fidèle, par le désir impétueux d'entendre les enseignements divins. Ceux-là, en s'amoncelant, jettent le pilote dans l'angoisse ; ceux-ci, à mesure qu'ils paraissent, augmentent le courage et la confiance de l'orateur. Les uns sont l'effet de la fureur des éléments ; les autres, l'indice de la joie des âmes. Les uns en se brisant contre les rochers ne donnent qu'un bruissement sourd et tout matériel ; les autres frappés par la parole doctrinale y répondent d'une voix amie et sympathique.

Lorsque le zéphir, de sa tiède haleine, souffle sur les moissons, tous les épis ensemble s'inclinent et se relèvent tour à tour, et ainsi balancés ils reproduisent sur la terre l'image des ondulations de la mer. Ce spectacle est encore moins agréable que celui qui charme en ce moment mes yeux. Ici, en effet, au lieu du zéphir, c'est la grâce de l'Esprit-Saint qui soulève et échauffe vos âmes ; ce qui agit sur vous, c'est ce feu dont le Christ autrefois disait : *Je suis venu mettre le feu à la terre, et que désiré-je sinon qu'elle brûle?* (Luc, XII, 49.) Ce feu, je le vois bien, a été mis dans vos âmes et il les brûle.

Puisque la crainte de Jésus-Christ a allumé dans nos âmes tant de lampes luisantes, versons-y l'huile de la doctrine afin que la lumière qu'elles nous donnent s'entretienne et dure pour notre bien. Le temps du jeûne se hâte vers son terme ; nous voici arrivés au milieu du stade, désormais nous ne nous arrêterons plus qu'au terme. S'il est vrai de dire que qui s'est mis en route est déjà au milieu de la course,

il ne l'est pas moins de dire que qui est au milieu touche déjà au terme. Le temps du carême se hâte donc vers sa fin, et déjà la barque navigue en vue du port ; toutefois l'essentiel, ce n'est pas tant d'arriver au port, que d'aborder au rivage avec un vaisseau qui ne soit pas vide, mais chargé d'une riche cargaison. Je vous prie tous et je vous conjure de descendre dans votre conscience, de calculer ce que le jeûne vous a déjà rendu de profit, et, si la somme en est considérable, de redoubler d'activité pour la grossir ; si elle est petite et presque nulle, d'employer le temps qui vous reste à réparer le temps perdu. Tant que le marché reste ouvert, il y a possibilité de réaliser un gain considérable par un actif négoce ; profitons de l'occasion pour ne pas nous en aller les mains vides, et privés des fruits du jeûne après en avoir supporté la peine. Car, n'en doutez pas, on peut supporter la peine du jeûne et n'en pas recueillir la récompense. Et comment cela ? Par exemple lorsque nous nous abstenons bien de nourriture, mais non pas de péché ; lorsqu'à la vérité nous ne mangeons pas de viande, mais que nous dévorons les maisons des pauvres ; lorsque nous ne nous enivrons pas de vin, mais que nous nous enivrons de mauvais désirs ; lorsque nous passons tout le jour à jeûn, mais que tout le jour aussi nous repaissons nos yeux de spectacles impurs. Nous soutenons le poids du jeûne sans en recueillir les avantages lorsque nous montons à ces lieux de dépravation qu'on appelle théâtres. Ce n'est pas vous que ce reproche regarde, je sais que vous êtes innocents de cette sorte de prévarication, mais c'est la coutume que les gens qui sont fâchés fassent retomber leur mauvaise humeur sur les personnes présentes, lorsqu'ils ne peuvent saisir les coupables. Que peut-on gagner au jeûne lorsqu'en s'y adonnant on continue de fréquenter le théâtre, cette commune école de luxure, ce gymnase public d'impureté, lorsqu'on va s'asseoir dans la chaire de pestilence ? Oui, chaire de pestilence, gymnase d'impureté, école de luxure, voilà ce qu'il est à mes yeux votre théâtre, et je ne crains pas d'user de termes trop forts lorsque je qualifie de la sorte ce lieu infâme, ce réceptacle hideux de tous les vices, cette fournaise babylonienne. C'est bien une fournaise en effet que le théâtre ; le diable y entasse les habitants de la ville, puis il y met le feu ; et il ne l'alimente pas, comme ce roi barbare dont parle l'Ecriture avec des sarments, du naphthe, des étoupes, de la résine ; non, il sait trouver des matières encore plus dangereuses, telles que regards impudiques, paroles honteuses, attitudes voluptueuses, chants lascifs et dissolus. Des mains barbares mirent le feu à la fournaise mentionnée dans l'Ecriture, mais celle dont je vous parle est allumée par des pensées plus coupables et plus insensées que toute barbarie. Celle-ci est pire que l'autre, puisque le feu en est plus funeste. C'est un feu qui ne consume pas la substance du corps, mais qui dévore la félicité de l'âme : ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'il ne se fait pas sentir à ceux qu'il brûle ; s'il était aussi douloureux qu'il est funeste, ces éclats de rire qui retentissent au théâtre n'auraient guère lieu. La pire des maladies est celle qui mine un patient sans qu'il s'en doute, le feu le plus à craindre est bien aussi celui qui consume sans être aperçu. A quoi peut vous servir le jeûne, lorsque privant votre corps d'une nourriture permise en soi, vous repaissez votre âme d'une nourriture essentiellement mauvaise ? Lorsque vous restez assis durant tout un jour occupé à regarder la nature humaine livrée à l'ignominie et publiquement insultée dans la personne de ces prostituées de théâtre, de ces comédiens, obligés, par le métier qu'ils font, de représenter l'adultère, et de ramasser toutes les souillures de l'espèce humaine. Ils n'épargnent pas plus le blasphème aux oreilles que les fornications aux yeux ; il faut que le poison pénètre dans l'âme par toutes les avenues ; ils représentent les catastrophes arrivées aux autres : de là le nom qu'ils portent, et qui exprime leur honte. Quelle sera donc l'utilité du jeûne pour des personnes qui nourrissent leur âme de ces poisons ? De quels yeux regarderez-vous votre femme au retour de ces spectacles ? De quels yeux regarderez-vous votre fils, de quels yeux votre serviteur, de quels yeux votre ami ? Il vous faudra ou vous couvrir de honte en racontant ce que vous y avez vu, ou garder un silence qui témoignera de votre confusion. Ce n'est pas là ce qui vous arrive au sortir de l'église ; tout ce que vous y avez entendu, vous pouvez le rapporter à votre famille avec un cœur satisfait : oracles prophétiques, dogmes apostoliques, préceptes sortis de la bouche même du Seigneur, voilà ce que vous remportez d'ici, voilà de quoi composer un repas spirituel pour la nourriture des âmes dans

votre maison, de quoi rendre votre femme plus modeste, votre fils plus sage, votre serviteur plus fidèle, votre ami plus dévoué, votre ennemi même plus disposé à oublier ses rancunes.

2. Vous le voyez, d'une part ce sont des enseignements toujours salutaires, de l'autre rien que des bagatelles qui flattent l'oreille au détriment du cœur. De quelle utilité, dites-moi, vous sera le jeûne, si, tandis que vous jeûnez de l'estomac, vous commettez l'adultère par les yeux? Car, sachez-le bien, l'adultère peut exister sans l'union charnelle, et par la seule impudicité du regard. Que vous sert de venir ici, si vous allez là? Je vous instruis, moi, et un vil comédien vous corrompt; je combats votre maladie par le remède de ma parole, et il en active, lui, le principe funeste; je m'efforce d'éteindre en vous les feux de la nature, et lui, il souffle en vous les flammes du libertinage. Encore une fois quel fruit retirez-vous de votre jeûne ainsi que de nos instructions? *Si l'un bâtit et que l'autre détruise, que gagneront-ils que de la peine?* (Eccli. xxxiv, 28.) Ainsi ne fréquentons pas à la fois l'église et le théâtre, mais seulement l'église, si nous ne voulons que tout le fruit que nous faisons à l'église soit en pure perte, et que notre vie aboutisse en fin de compte à la damnation éternelle; *Car, si l'un bâtit et que l'autre détruise, que gagneront-ils que de la peine?* Ajoutons que c'est chose si facile de détruire, qu'un seul qui détruirait l'emporterait sur un grand nombre qui s'efforceraient de bâtir.

C'est une grande honte pour des jeunes gens, pour des vieillards, de se livrer à cette passion du théâtre. Et plût à Dieu qu'ils en fussent quittes pour la honte! mais hélas! la honte, si redoutée des personnes bien nées, si insupportable aux hommes de cœur, n'est que le prélude d'une vengeance plus terrible et d'un plus affreux supplice. Tout ce qui s'asseoit sur les gradins des théâtres sera nécessairement pris dans les filets de l'adultère, non pour s'être uni charnellement à ces comédiennes, mais pour les avoir seulement regardées avec des yeux impudiques. Cela suffit, je vous en donne pour garant, non ma parole dont vous pourriez mépriser le peu d'autorité, mais une loi portée par Dieu même, et quand Dieu parle qui oserait contredire? Quelle est donc cette loi divine? La voici dans son texte authentique : *Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens, vous ne commettrez pas l'adultère; et moi je vous dis, quiconque aura regardé une femme pour la convoiter, a déjà consommé l'adultère dans son cœur.* (Exod. xx, 14; Matt. v, 27, 28.) Vous le voyez, il s'agit d'un adultère consommé, d'un péché complet, et ce qu'il y a de plus terrible, c'est au tribunal, non d'un homme, mais de Dieu, que le coupable est convaincu et comptable de ce crime d'adultère; or, les peines qu'inflige ce tribunal sont éternelles. *Quiconque a regardé une femme pour la convoiter a déjà consommé l'adultère dans son cœur.* Ce n'est pas seulement le mal, mais jusqu'à la racine du mal qu'il retranche; car la racine de l'adultère, c'est la convoitise impudique : le Seigneur corrige donc non-seulement l'adultère, mais aussi la convoitise. Les médecins s'en prennent à la cause de la maladie autant qu'à la maladie elle-même; dans une maladie d'yeux par exemple, c'est sur les tempes qu'ils agissent pour combattre l'humeur qui affecte l'organe de la vue. C'est aussi ce que fait Jésus-Christ.

C'est une ophthalmie bien mauvaise que la luxure; affection non des yeux du corps, mais des yeux de l'âme; c'est pourquoi le Seigneur en supprime la source impure par la crainte de la loi, c'est pourquoi il punit non-seulement l'action, mais jusqu'au désir. *Déjà il a consommé l'adultère dans son cœur.* Le cœur une fois *corrompu, de quoi sert-il que le reste du corps demeure pur?* Lorsque le cœur d'une plante, d'un arbre est pourri, peu nous importe le reste; de même dans l'homme, quand cette partie maîtresse est atteinte, ce n'est plus rien que le bon état du reste du corps. Voilà le cocher renversé, écrasé, mort; en vain courront après cela les chevaux. C'est une loi sévère et d'un difficile accomplissement, j'en conviens; mais aussi la couronne est glorieuse à proportion. Il n'y a que les œuvres laborieuses qui mènent aux belles récompenses. Pour vous, ne faites pas attention à la peine, ne voyez que la récompense. C'est ce qui se fait dans les choses de cette vie. Si vous envisagez la peine que coûtent les succès en tout genre, vous dites : c'est ardu, c'est difficile; mais si vous regardez la récompense, tout vous semble uni et facile. Le pilote, s'il ne regardait que les flots, n'aurait jamais le cœur de faire sortir son vaisseau du port; mais il considère le gain plus que les flots, et il ose affronter la haute mer et ses abîmes. S'il n'avait devant les yeux que les

blessures et la mort du champ de bataille, le soldat ne revêtirait jamais la cuirasse; mais s'il se représente les trophées et les victoires plus que les blessures, il courra à la bataille comme à un rendez-vous de jeu et de plaisir; si pénible que soit naturellement une entreprise, elle devient aisée à ceux qui font attention, non à la peine, mais à la récompense. En voulez-vous la preuve? écoutez saint Paul : *Les tribulations momentanées et légères de la vie présente opèrent en nous le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire.* (II Cor. IV, 17.) C'est là une énigme. Si l'Apôtre a raison de dire *tribulations*, comment peut-il dire *légères?* si *légères* est vrai, comment *tribulations* le sera-t-il? Ces termes s'excluent mutuellement. Mais cette énigme, nous en trouvons le mot dans ce qu'ajoute saint Paul pour nous montrer ce qui rend légères même les tribulations : *En nous qui ne considérons pas seulement les choses visibles.* Il nous a mis la couronne sous les yeux, et les difficultés du combat se sont évanouies; il a montré le prix, et l'athlète au milieu de ses sueurs s'est trouvé consolé. Vous apercevez une femme dont les grâces naturelles sont encore relevées par l'éclat de la parure : la concupiscence éveillée en vous à cette vue vous fait ressentir les premiers frémissements de la volupté; elle veut s'assouvir de ce spectacle : hâtez-vous de regarder en haut vers la couronne qui vous est réservée, vous n'aurez plus aucune peine à fermer les yeux sur un objet si dangereux. Celle que vous avez aperçue, c'est une servante de Dieu comme vous, pensez au commun Maître, et vous étoufferez le mal à sa naissance. Si des enfants, sous les yeux de leur maître d'école, n'osent se livrer à la dissipation ni à la paresse, ou à la torpeur, à plus forte raison Jésus-Christ présent à votre pensée produira-t-il sur vous le même effet salutaire. *Celui qui regarde une femme pour la convoiter, a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur.* (Matt. V, 28.) J'éprouve du plaisir à redire souvent les paroles de la loi. Puissé-je tout le jour vous répéter les mêmes paroles, ou plutôt non à vous, mais à ceux qui sont esclaves de ce péché! Mais je me trompe encore et je devrais dire à vous aussi bien qu'à eux; car vous qui êtes forts vous le deviendriez davantage; et ceux qui sont malades reviendraient à la santé. *Celui qui regarde une femme pour la convoiter, a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur.*

3. Ces paroles toutes seules suffiraient pour purifier vos âmes de la corruption du péché. Pardonnez-moi, je panse les plaies de vos cœurs, et celui qui panse des plaies est obligé d'user de remèdes amers; et ces paroles, on ne peut trop vous les répéter, puisque plus on le fait plus on expulse le venin du mal. Elles sont pour vous ce que le feu est pour l'or; plus le feu agit sur l'or, plus il le débarrasse des scories; de même plus ces redoutables paroles feront d'impression sur vous, plus elles vous purifieront de l'alliage impur du vice. Ce vice, faisons-le dès ici-bas passer par le feu de la parole doctrinale, pour qu'il ne nous entraîne pas nous-mêmes au feu de l'enfer. L'âme qui partira pure de ce monde n'aura pas à craindre le feu éternel, mais celle qui sortira de ce monde souillée de péchés sera immédiatement jetée dans ce feu-là. *L'œuvre de chacun sera éprouvée par le feu*, dit l'Apôtre. (I Cor. III, 13.) Eprouvons-nous dès maintenant sans douleur, pour ne pas être alors éprouvés dans la douleur.

Quoi que vous puissiez dire, objecte-t-on, c'est une loi bien dure. — Que voulez-vous dire? Dieu nous commande-t-il l'impossible? Je réponds que non. Taisez-vous, plutôt que de blasphémer contre Dieu; parler ainsi ce n'est pas se justifier, c'est aux péchés anciens en ajouter un nouveau et un plus grave. Malheureusement c'est assez l'habitude des pécheurs de rejeter leurs fautes sur Dieu. A ce propos, écoutez une parabole : Vint alors celui à qui on avait confié cinq talents, et il en apporta cinq autres; vint ensuite celui à qui on en avait confié deux, et il en apporta deux autres; vint enfin celui à qui l'on n'avait confié qu'un talent, et n'ayant pas de talent à présenter, au lieu de talent ce fut une parole d'accusation qu'il apporta. Que dit-il? *Je sais,* dit-il, *que vous êtes un homme dur.* (Matth. XXV, 24.) O serviteur effronté! il ne lui suffit pas d'avoir péché, il faut encore qu'il injurie son Maître : *Vous reprenez*, ajoute-t-il, *ce que vous n'avez pas déposé, vous moissonnez où vous n'avez pas semé.* (Luc, XIX, 21.) Voilà le type de ceux qui ne font rien de bon dans la vie présente, ils aggravent leurs maux de tout le poids des accusations qu'ils lancent contre la divine Providence. Cessez donc d'accuser le Seigneur, il ne commande pas l'impossible. Voulez-vous vous en convaincre? regardez ceux qui vont volontairement au delà de ses commandements : le

feraient-ils, si ces commandements dépassaient la mesure de ce qui est possible aux hommes? Il ne commande pas la virginité et beaucoup s'y astreignent. Il n'a pas défendu la possession des biens de ce monde, et néanmoins plusieurs se défont des leurs, témoignant par leur conduite de la facilité des préceptes. Verrions-nous tant d'œuvres surérogatoires, si les œuvres prescrites étaient si difficiles? Il ne prescrit pas la virginité, il ne fait que la conseiller. Prescrire, c'est imposer le joug de la loi aux volontés même récalcitrantes; au contraire, conseiller, c'est laisser libre de faire ou de ne pas faire sans qu'il y ait de peine à encourir si l'on ne fait pas. C'est pourquoi saint Paul dit : *Je n'ai pas de précepte du Seigneur touchant les vierges; mais je donne un conseil.* (I Cor. VII, 25.) Vous l'entendez, l'Apôtre s'exprime clairement : il distingue entre le commandement et le conseil, entre le précepte et l'exhortation. La différence est grande : l'un est de nécessité, l'autre de choix. Je n'impose pas, semble-t-il dire, pour ne pas surcharger; j'avertis, je conseille pour attirer.

Jésus-Christ non plus n'a pas dit : restez tous vierges; s'il eût fait une loi à tous d'être vierges, si la virginité était de devoir strict, ceux qui la pratiquent ne seraient pas honorés comme ils sont, et ceux qui ne s'y conforment pas encourraient les plus sévères châtiments. Voyez-vous comment le Législateur divin nous épargne? comment il prend soin de notre salut? Ne pouvait-il porter cette loi et dire : quiconque observera la virginité sera honoré, et quiconque ne l'observera pas sera puni? Mais c'eût été surcharger la nature, il a épargné notre faiblesse. La virginité n'est pas une carrière où tous les hommes soient tenus de courir, c'est une lice à part où se livrent des combats d'un ordre supérieur; ceux qui s'y rendent y montrent avec avantage leur grande âme, ceux qui refusent d'y entrer peuvent compter sur l'indulgence du Maître. Autant pourrais-je en dire de la pauvreté, il la conseille, il ne l'impose pas. Il ne dit pas absolument : vends tes biens, mais *si tu veux être parfait, va et vends tes biens.* (Matth. XXIX, 21.) C'est à toi à choisir, tu es le maître : je ne te contrains pas, je ne t'impose rien : si tu le fais, je te couronnerai, si tu ne le fais pas, je ne te punirai point. Les œuvres qui sont de commandement et de strict devoir ne méritent que des récompenses ordinaires; mais les œuvres de surérogation et de conseil procurent des couronnes d'une beauté exceptionnelle. Là-dessus j'invoque le témoignage de saint Paul : *Si j'évangélise*, dit-il, *je n'ai pas à m'en glorifier;* pourquoi? *parce que c'est un devoir qui m'est imposé. Car malheur à moi si je n'évangélise!* (I Cor. IX, 16.) Vous l'entendez, celui qui accomplit strictement la loi n'obtient pas une bien large récompense : c'est pour lui une obligation; mais celui qui n'accomplit pas la loi est passible de châtiment et de correction : *Malheur à moi si je n'évangélise!* Il en est autrement des œuvres qui ne sont soumises à aucune obligation, et que la seule bonne volonté pousse à pratiquer. Ecoutez encore comment saint Paul s'en explique. *Quelle est donc ma récompense? C'est de prêcher l'Evangile gratuitement, sans user du droit que j'ai par la prédication de l'Evangile.* (I Cor. IX, 18.) Ainsi donc modique récompense pour le devoir strictement rempli, et rémunération abondante pour les œuvres facultatives et de bonne volonté.

4. Ces développements ont leur utilité; ils prouvent, si je ne me trompe, que la loi divine n'est ni accablante, ni intolérable, ni pénible, ni surtout impossible. Mais servons-nous encore des paroles de Jésus-Christ pour répandre un plus grand jour sur cette question. *Celui qui regarde une femme pour la convoiter, a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur.* (Matth. V, 28.) Jésus-Christ a prévu les murmures qui s'élèveraient contre la difficulté de la loi; c'est pourquoi il ne la propose pas purement, simplement et isolément; mais il rappelle la loi ancienne, et la comparaison qu'il provoque fait ressortir, et la facilité de la nouvelle loi, et la bonté du législateur qui la promulgue. Comment cela, faites attention et vous comprendrez. Il ne dit pas simplement : *Celui qui a regardé une femme pour la convoiter, a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur.* Ici redoublez votre attention; mais il a eu soin auparavant de faire souvenir de la loi ancienne; il a dit : *Vous savez qu'il a été dit aux anciens : Vous ne commettrez pas l'adultère; et moi je vous dis : quiconque regarde une femme pour la convoiter a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur.* Voilà les deux lois en présence, l'ancienne et la nouvelle : celle qu'établit Moïse, et celle qu'introduit Jésus-Christ, ou plutôt le Christ est l'auteur de toutes deux, car c'est lui qui a parlé par Moïse. Comment prouverons-nous que

l'auteur de la loi ancienne est le même que celui de la nouvelle? Jean ni les autres apôtres ne peuvent me prêter leur témoignage, car les Juifs que je prétends combattre, les récuseraient; j'emprunterai celui des prophètes que les Juifs n'oseront rejeter; c'est par les prophètes que je leur montrerai que l'ancienne et la nouvelle loi émanent d'un seul et même législateur.

Que dit Jérémie? *Je ferai avec vous un Testament nouveau.* (Jérém. XXXI, 31.) Voilà le Nouveau Testament nommé dans l'Ancien. De quel éclat ne brille pas ce nom prononcé si longtemps à l'avance? *Je ferai avec vous un Testament nouveau.* Mais où trouverons-nous la preuve que c'est lui-même qui a aussi donné l'Ancien Testament? Après avoir dit : *Je ferai avec vous un Testament nouveau*, le prophète ajoute : *Non selon le Testament que j'ai fait avec vos pères.* (Jérém. XXXI, 32.) Voilà les paroles de Jérémie. Mais précisons davantage; voyons toutes les difficultés pour les résoudre, dissipons tous les nuages, concentrons sur la question toutes les lumières de l'évidence, ne laissons pas de prise à l'impudence. *Je ferai avec vous un Testament nouveau, non selon le Testament que j'ai fait avec vos pères.* Il fit un Testament, une alliance avec Noé après le déluge, pour délivrer le genre humain des craintes continuelles que lui aurait inspirées, à la vue des pluies, le souvenir du cataclysme universel. C'est pourquoi il dit : *Je ferai une alliance avec toi et avec toute chair.* (Gen. IX, 9.) Il fit encore avec Abraham le Testament ou l'alliance de la Circoncision. Une autre alliance fameuse est celle qu'il fit avec les Israélites par Moïse. Jérémie dit : *Je ferai avec vous une alliance nouvelle, non selon l'alliance que j'ai faite avec vos pères.* De quels pères s'agit-il? Noé était père, Abraham était père. De quels pères parle donc le prophète? L'indétermination des personnes engendre la confusion. Renouvelez votre attention. *Non selon l'alliance que j'ai faite avec vos pères.* Vous ne pouvez pas dire que le prophète parle ici seulement des alliances faites avec Noé et Abraham; non, Jérémie a prévenu l'objection; car après avoir dit : *Je ferai une alliance nouvelle avec vous, non selon l'alliance que j'ai faite avec vos pères,* il ajoute la circonstance du temps qui est décisive dans cette discussion, *au jour où je les ai pris par la main, pour les retirer de la terre d'Egypte.*

Voyez-vous quelle lumière jaillit de cette détermination du temps? Un juif même ne pourrait plus contredire notre conclusion : voyez le temps, comprenez de quelle législation il s'agit : *Au jour où je les ai pris par la main.* Pour quelle raison indique-t-il donc jusqu'au mode de la sortie d'Egypte : *Je les ai pris par la main*, dit-il, *pour les tirer de la terre d'Egypte?* c'est pour montrer la tendresse paternelle de Dieu pour Israël. Ce n'est pas comme esclave qu'il le traite à la sortie d'Egypte; il le délivra avec le même soin qu'un père tendre aurait eu pour son enfant; il ne le fit pas marcher derrière comme un serviteur, mais il le prit par la main comme un fils bien né et libre, et c'est ainsi qu'il le tira de la servitude. Voilà donc deux alliances, deux législations et un seul législateur. Je vais vous démontrer la même chose par le Nouveau Testament, afin que vous voyez l'accord des deux Testaments ou alliances. Je viens de vous citer une prophétie en paroles, voici maintenant une prophétie en figures. Mais qu'est-ce qu'une prophétie en paroles? et qu'est-ce qu'une prophétie en figures? Deux mots là-dessus. La prophétie en figures est celle qui parle par les faits; la prophétie en paroles est celle qui se fait de bouche. Celle-ci s'adresse aux gens instruits, l'autre ouvre les yeux des ignorants par l'éclat des faits. Comme un grand événement devait s'accomplir, comme Dieu devait prendre notre chair, que la terre devait devenir le ciel, que notre nature devait être élevée à une dignité plus sublime que celle des anges, que l'annonce des biens à venir surpassait toute espérance et toute attente, si un tel prodige fût arrivé soudain, et sans préparation, il eût jeté le trouble chez ceux qui en auraient vu ou appris la réalisation; c'est pourquoi Dieu l'a préfiguré et prédit longtemps d'avance, employant les faits et les paroles pour habituer les oreilles et les yeux, et préparant de longue main les grandes choses qu'il avait résolu d'accomplir. Or cette préparation s'est faite par les prophéties, prophéties en figures, prophéties en paroles, les uns s'exprimant par des faits, les autres par des mots. Voulez-vous des exemples de ces deux sortes de prophéties, se rapportant au même objet : *Il a été conduit comme une brebis au sacrifice, et il a été comme un agneau devant celui qui le tond.* (Isai. LIII, 7.) Voilà une prophétie en paroles. Lorsque Abraham eut délié Isaac, alors il vit un bélier attaché

par les cornes, il le prit et l'immola; ce sacrifice était une figure de celui par lequel Jésus-Christ nous a sauvés.

5. Mais ces deux Testaments, voulez-vous que je vous les montre prédits figurativement? Vous avez entendu le prophète Isaïe désigner symboliquement le divin sacrifice par le terme de brebis, voici un nouvel exemple de prophétie par les faits. *Dites-moi, vous qui voulez être sous la loi.* (Gal. IV, 21.) Remarquez en passant la justesse de l'expression dont se sert l'Apôtre : *qui voulez;* c'est qu'en effet les Galates n'étaient pas sous la loi mosaïque ; au reste quand même ils auraient été sous la loi, il eût encore été vrai de dire qu'ils n'étaient pas sous la loi. C'est là une énigme, dites-vous, elle s'explique facilement. Est-ce que la loi mosaïque n'avait pas dès lors transmis de droit à Jésus-Christ tous ses sectateurs? Mépriser le Christ qui est le Maître par excellence, n'était-ce pas aussi mépriser Moïse qui avait enseigné provisoirement en attendant l'arrivée du Maître. C'est pourquoi l'Apôtre s'exprime ainsi : *Dites-moi, vous qui voulez être sous la loi, n'entendez-vous point ce que dit la loi, c'est-à-dire qu'Abraham eut deux fils, l'un de l'esclave, et l'autre de la femme libre... Tout ceci est une allégorie.* Voilà donc un fait prophétique, car c'est là un fait et non une parole que ce double mariage d'Abraham. Une prophétie orale vous a montré que les deux alliances sont d'un seul et même législateur, comme la femme esclave et la femme libre sont du même époux : vous allez l'apprendre une fois de plus par une prophétie figurative. Abraham eut deux femmes : voilà les deux alliances, et voilà le législateur commun de ces deux alliances. De même que tout à l'heure vous avez vu paraître deux fois la brebis, d'abord dans une prophétie orale, puis dans une prophétie figurative, et que vous avez remarqué entre la figure et la parole une harmonie parfaite, de même en est-il à l'égard des deux alliances. Jérémie les a prédites oralement, et Abraham les a préfigurées dans les actions de sa vie, par les deux femmes qu'il a épousées. Ici, nous voyons un mari et deux épouses, là un législateur et deux alliances.

Mais revenons au texte dont l'éclaircissement a nécessité toute cette discussion, car il ne faut pas perdre notre sujet de vue : *Celui qui regarde une femme pour la convoiter a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur.* Voilà ce que nous expliquions, et nous nous demandions pourquoi Jésus-Christ établissait ici une comparaison entre la loi ancienne et la loi nouvelle en disant : *Vous savez qu'il a été dit aux anciens : Vous ne commettrez pas l'adultère.* Il savait que la difficulté du commandement tenait moins à la nature de la chose commandée qu'à la paresse de ceux à qui il l'adressait. Beaucoup de choses faciles en elles-mêmes deviennent difficiles par notre manque d'énergie ; au contraire une résolution énergique fait trouver légères et faciles certaines choses qui d'elles-mêmes sont assez difficiles. La difficulté gît moins dans la nature des choses que dans la disposition des hommes. Par exemple, le miel est doux et agréable de sa nature; mais les malades le trouvent amer et désagréable, ce qui vient évidemment de la mauvaise disposition où ils sont et non de la nature de cet aliment. Il en est de même de la loi : douce et facile par elle-même, elle ne nous semble rude et pénible que parce que nous sommes mous et lâches. Je n'aurai pas beaucoup de peine à démontrer la facilité de la loi en question : le législateur l'eût rendue difficile s'il l'avait autrement posée. Que dit-il en effet? fuyez la vue de la femme, éloignez-vous de la luxure ; pour la rendre difficile, il eût fallu dire au contraire, recherchez les femmes, regardez curieusement leurs attraits, et néanmoins restez maîtres de votre passion. Voilà ce qui eût été difficile ; mais dire : fuyez la fournaise, éloignez-vous du feu, ne touchez pas à la flamme, si vous ne voulez pas être brûlés, c'est commander une chose très-facile, et conforme à la nature.

Vous savez qu'il a été dit aux anciens, vous ne commettrez pas l'adultère. Pourquoi donc, au moment d'introduire une loi nouvelle, le Seigneur nous remet-il en mémoire la loi ancienne? c'est afin de montrer par la comparaison qu'il n'y a pas d'opposition entre ces deux lois : le rapprochement suffit pour montrer jusqu'à l'évidence le jugement qu'il faut porter sur ce sujet. Il savait qu'il ne manquerait pas de gens pour lui reprocher d'opposer la loi à la loi, et pour les prévenir, voilà, semble-t-il dire, les deux lois en face l'une de l'autre : regardez et voyez l'harmonie qui règne entre elles. Il avait une autre raison : il voulait montrer tout ensemble la facilité et l'opportunité de la loi qu'il promulguait. Voilà pourquoi il dit : *Vous savez qu'il a été dit aux anciens : vous ne commettrez pas l'adultère.* Il y a assez

longtemps que vous pratiquez la loi ancienne. Le Seigneur en use à l'égard de ses auditeurs comme un maître à l'égard d'un disciple paresseux et qui ne voudrait pas changer d'exercices; pour porter l'enfant à des études plus hautes, ce maître lui dirait: songe depuis combien de temps déjà cette étude te retient. De même lorsque le Christ rappelle aux Juifs la législation de leurs pères par ces paroles: *Vous savez qu'il a été dit aux anciens, vous ne commettrez pas l'adultère,* c'est afin de leur faire comprendre que la loi ancienne les a bien assez arrêtés par ses observances, et qu'il est temps de s'élever à un genre de vie nouveau et plus parfait. Voilà ce qui a été dit aux anciens; *et moi je vous dis,* à vous, non aux anciens qui auraient pu se plaindre par la raison que la nature humaine était encore trop imparfaite alors; mais à vous qui vivez dans un âge où le genre humain, par suite des progrès qu'il a faits, réclame des enseignements plus relevés et plus parfaits. Par la même raison, avant d'établir cette comparaison entre sa loi et celle qui avait été donnée aux anciens, pour que personne ne soit découragé par la sublimité de la nouvelle loi, il dit: *Si votre justice n'abonde plus que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.* (Matth. v, 20.) Vous exigez de moi une chose plus laborieuse, pouvait-on lui dire, pourquoi cela? Est-ce que je ne suis pas de la même nature qu'eux? Est-ce que je ne suis pas un homme tout comme eux? C'est pour prévenir ces récriminations: pourquoi ajouter à notre fardeau? pourquoi nous exposer à des combats plus rudes? c'est pour couper court à l'objection qu'il a eu soin de parler d'abord du royaume des cieux. C'est comme s'il disait: si j'ajoute aux labeurs, si je veux des luttes plus sérieuses, je propose aussi des récompenses plus brillantes. Ce n'est plus la Palestine que je promets, il ne s'agit plus d'une terre où coulent le lait et le miel: c'est le ciel même que je mets à votre disposition. Mais si nos bonnes actions nous valent de plus grandes récompenses, par contre, nos prévarications nous exposent à des supplices plus terribles. Les hommes qui vivent en dehors de la loi seront moins sévèrement jugés que ceux qui vivent sous la loi. *Ceux,* dit l'Apôtre, *qui auront péché sans la loi, périront sans la loi.* (Rom. II, 12.) C'est-à-dire ne seront pas accusés par la loi; mais, dit le Seigneur, je consulterai la nature pour porter contre eux ma sentence; les pensées même de leurs cœurs feront l'office d'accusateur et de défenseur, et en juge impartial je prononcerai l'arrêt. De même ceux qui pèchent sous la grâce subiront un châtiment plus sévère que ceux qui ont failli sous la loi. (Rom. II, 15.) Saint Paul montre cette différence, lorsqu'il dit: *Celui qui viole la loi de Moïse est mis à mort sans miséricorde, sur la déposition de deux ou trois témoins. Combien plus affreux, pensez-vous, sont les supplices que mérite celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu; qui aura tenu pour vil le sang de l'alliance dans lequel il a été sanctifié, et qui aura outragé l'Esprit de la grâce?* (Hébr. x, 28-29.)

Vous le voyez, si les récompenses sont plus grandes sous la grâce, il en est de même des châtiments. Mais puisque je viens, en citant saint Paul, de vous faire souvenir des plus augustes et des plus redoutables mystères, je vous en supplie, je vous en conjure avec toute l'ardeur dont je suis capable, ne vous approchez de la table sainte et terrible qu'après vous être purifiés de tous vos péchés. *Recherchez la paix avec tous,* vous dirai-je avec saint Paul, *et la sainteté sans laquelle personne ne verra Dieu.* (Hébr. XII, 14.) Or, celui qui n'est pas digne de voir Dieu, ne l'est pas non plus de participer au corps du Seigneur. C'est pourquoi saint Paul dit : *Que l'homme s'éprouve d'abord et qu'il mange ensuite de ce pain, et boive de ce calice.* (I Cor. XI, 18.) Il ne s'agit pas de découvrir sa plaie aux yeux de tous, de monter sur un théâtre afin de s'y accuser, ni d'initier tout un public à la connaissance de vos misères. C'est dans le sanctuaire de votre conscience, sans autre témoin que Dieu qui voit tout, que vous avez à vous juger vous-mêmes, à rechercher vos fautes, à passer en revue toute votre vie, pour la soumettre au tribunal de ce juge intime, pour ensuite redresser vos errements, et avec une conscience ainsi purifiée venez vous asseoir à la table sainte, et prendre votre part de la divine victime. Gardez ces enseignements au fond de votre âme, souvenez-vous de ce que nous vous avons dit touchant la luxure, du châtiment sévère réservé à ceux qui fixent sur une femme d'impudiques regards; ayez devant les yeux la crainte et l'amour de Dieu encore plus que les tourments de l'enfer. Purifions nos âmes par tous les moyens à notre disposition,

et alors approchons-nous des saints mystères, afin que nous les recevions, non pour notre jugement et notre damnation, mais pour le salut et la santé de notre âme, et comme un gage certain de ce salut, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui appartient la gloire et la puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. JEANNIN.

HOMÉLIES SUR LA PÉNITENCE.

SEPTIÈME HOMÉLIE.

De la pénitence ; — de la componction ; — que Dieu est prompt à sauver, lent à punir ; histoire de Rahab.

ANALYSE.

1° La pénitence est le creuset du péché. Une des raisons de l'admirable patience de Dieu envers les pécheurs, c'est que d'une mauvaise racine il sort quelquefois de beaux et bons fruits ; exemple, Job descendait d'Esaü. — 2° Une autre raison d'épargner longtemps les pécheurs, c'est qu'ils peuvent se convertir, et afin qu'ils le fassent, Dieu est sévère aux justes et doux aux pécheurs. — 3° Développement de la même pensée. C'est pour le plus grand bien de tous que Dieu se montre indulgent pour les pécheurs et sévère pour les justes. — 4° Il faut se souvenir de ses péchés bien qu'effacés, pour ne plus retomber dans de nouveaux péchés ; c'est la disposition du cœur, et non la longueur du temps qui fait la pénitence. L'homme est lent à édifier, prompt à détruire, c'est le contraire pour Dieu. Dieu mit sept jours à détruire Jéricho. — 5° Rahab la courtisane. Rahab est la figure de l'Eglise qui, souillée autrefois par une alliance impure avec les démons, reçoit aujourd'hui les éclaireurs du Christ, les Apôtres. — 6° Le péché est père de la douleur, et la douleur détruit le péché. — 7° Celui qui donne au pauvre prête à Dieu.

1. Le divin Apôtre emploie partout un langage céleste et développe la parole évangélique avec une science infinie : ce n'est pas de son propre sentiment qu'il ose tirer ce qu'il enseigne, c'est appuyé authentiquement sur la royale autorité du Maître, qu'il proclame les dogmes de la foi. Mais il montre principalement son habileté, quand il est amené à parler de pénitence aux pécheurs. Je dois vous prêcher aussi sur le même sujet. Pour rappeler en passant une partie de ce que j'ai déjà dit, vous avez entendu en quels termes cet homme généreux et admirable s'adressait aux Corinthiens : *Puissé-je, en arrivant parmi vous, n'avoir pas à pleurer sur beaucoup de ceux qui ont péché et qui n'ont pas fait pénitence!* (II Cor. XII, 21.) Ce grand docteur était homme par nature, mais il était ministre de Dieu par vocation ; c'est pourquoi il parle en quelque sorte le langage des anges ; il menace les pécheurs et il promet miséricorde aux pénitents comme s'il s'adressait du haut du ciel aux uns et aux autres. En raisonnant

ainsi, je n'attribue pas la puissance souveraine à la parole personnelle de Paul, je rapporte tout à la grâce de Dieu dont cet apôtre a lui-même dit : *Cherchez-vous à éprouver si c'est le Christ qui parle en moi?* (II Cor. XIII, 3.) Il offre donc aux pécheurs un bienfaisant remède, la pénitence pour le salut. Aujourd'hui l'Evangile, concordant avec la leçon apostolique, nous représente le Sauveur dispensant avec abondance la rémission des péchés. En effet, le Sauveur, en guérissant le paralytique, lui adresse les paroles que vous connaissez : *Mon fils, vos péchés vous sont remis.* (Marc, II, 5.) La rémission des péchés est la source du salut, la couronne de la pénitence : la pénitence est la guérison du péché, le don céleste, la puissance merveilleuse qui, par la grâce, triomphe de la loi en empêchant son application rigoureuse. Dieu ne dédaigne pas le fornicateur, ne repousse pas l'adultère, ne chasse pas l'ivrogne, ne déteste pas l'idolâtre, n'expulse pas le médisant, ne poursuit pas le blasphémateur et le vaniteux; mais en convertissant les uns et les autres, il les transforme : la pénitence est le creuset du péché. Il est nécessaire avant tout de connaître le but que Dieu se propose; mais, au lieu d'aborder l'étude de ce sujet avec nos idées personnelles, démontrons la vérité telle que nous la voyons attestée par les saintes Ecritures. Le but de la conduite douce et patiente de Dieu à l'égard des pécheurs est double et tout en faveur de notre salut : d'une part le Seigneur veut procurer aux hommes le salut par la pénitence, de l'autre il veut tenir en réserve ses bienfaits pour ceux de leurs descendants qui doivent un jour progresser dans la vertu. Et, s'il faut me répéter, je dirai que Dieu se montre si accommodant afin que le pécheur se convertisse lui-même et ne ferme pas à ses enfants la porte du salut. Lors même que le pécheur viendrait à retomber dans l'ornière de son impénitence, Dieu épargnerait la souche afin de conserver les fruits; ou bien il lui arrive souvent, comme je l'ai dit, de transformer la souche elle-même; mais si elle est tombée en complète pourriture, il diffère le châtiment, il temporise afin de sauver au moins ceux qui feront pénitence plus tard : c'est avec raison; et comment? Ecoutez. Tharé, le père d'Abraham, fut un adorateur d'idoles : Dieu fit sagement de ne pas lui infliger dès ce monde la punition de son impiété; en effet, s'il eût coupé la racine, d'où donc fût sorti Abraham, cet admirable fruit de foi? Quoi de pire qu'Esaü? Eh bien! voyez en lui un autre exemple de sage bonté : connaissez-vous une méchanceté plus insolente que la sienne? Ne fut-il pas impudique et impie, comme le dit l'Apôtre? (Hébr. XII, 16.) Ne fut-il pas pour son père et pour sa mère un fils dénaturé? Ne fut-il pas, au moins par la pensée, le meurtrier de son frère? Ne fut-il pas odieux au Seigneur, selon le témoignage de l'Ecriture : *J'ai aimé Jacob, j'ai détesté Esaü?* (Rom. IX, 13.) Fornicateur, fratricide, libertin, haï de tous, pourquoi ne disparaît-il pas? Pourquoi n'est-il pas retranché et enlevé de ce monde? Pourquoi ne reçoit-il pas sur-le-champ la punition qu'il mérite? Pourquoi? Il est vraiment intéressant d'en dire le motif : si Dieu l'avait détruit, la terre aurait perdu un magnifique fruit de justice : et lequel? *Esaü engendra Raguel, qui engendra Zara, qui engendra Job.* (Gen. XXXVI.) Comprenez-vous que cette fleur de patience ne se serait jamais épanouie, si la justice divine en avait détruit la racine par une punition trop prompte?

2. Dans tous les événements vous pouvez saisir la même pensée. Ainsi, à l'égard de ces Egyptiens, qui proféraient des blasphèmes intolérables, Dieu montre une patience infinie, à cause des florissantes églises qui couvrent aujourd'hui leur pays, à cause de ces monastères et de tous ces hommes qui ont embrassé un genre de vie angélique. En effet, selon le langage des jurisconsultes et selon les prescriptions des lois romaines, la femme enceinte, qui a commis un crime capital, n'est pas mise à mort avant d'avoir déposé son fruit : cette disposition légale est juste : les législateurs ont vu qu'il serait déraisonnable de détruire du même coup l'enfant innocent et la mère coupable. Si les lois humaines épargnent ceux qui n'ont commis aucune faute, à plus forte raison Dieu épargnera-t-il la souche afin de réserver aux rejetons le bénéfice de la pénitence? Et du reste comprenez bien que ce bénéfice de la pénitence appartient aussi aux pécheurs eux-mêmes, puisqu'en eux la clémence divine rencontre les mêmes motifs de temporisation. Si la punition avait toujours prévenu l'amendement, le monde serait détruit et anéanti totalement; si Dieu était toujours prompt à la vengeance, l'Eglise n'aurait pas possédé Paul, n'aurait pas joui de cet homme si grand et si saint : Dieu a toléré ses blasphèmes afin de

montrer sa conversion. Cette patience divine a fait d'un persécuteur un apôtre, a changé le loup en pasteur, a trouvé un évangéliste dans un publicain; cette patience divine, en prenant pitié de nous tous, nous convertit tous, nous transforme tous. Quand vous voyez l'ivrogne d'autrefois pratiquer maintenant le jeûne, quand vous voyez l'impie d'autrefois devenir théologien, quand vous entendez celui qui souillait autrefois ses lèvres de chansons obscènes purifier aujourd'hui son âme par les hymnes sacrées, glorifiez la patience de Dieu, louez la pénitence, et prenez occasion de toutes ces conversions, pour dire : *Voilà un changement qui vient de la main du Très-Haut.* (Psaum. LXXVI, 11.) Dieu est bon pour tous les hommes, mais c'est aux pécheurs qu'il donne les marques exceptionnelles de cette bonté. Et si vous voulez entendre une parole étrange, étrange selon les habitudes du langage, mais parfaitement exacte selon la piété, écoutez.

Dieu se montre partout dur pour les justes autant que doux et facile au pardon envers les pécheurs. Il relève l'homme qui a péché, qui est tombé, en lui disant : *Est-ce que celui qui est tombé ne se relève pas? Est-ce que celui qui s'est écarté ne revient pas?* (Jérém. VIII, 4) ; et ailleurs : *Pourquoi l'imprudente fille de Juda s'est-elle éloignée de moi par une fuite honteuse?* (Ibid.) ; et ailleurs encore : *Revenez à moi et je reviendrai à vous.* (Zach. I, 3.) Dans un autre endroit sa prodigieuse clémence le porte à affirmer par serment que le salut vient de la pénitence : *Vive moi! dit le Seigneur : je ne veux pas la mort du pécheur, je veux qu'il se convertisse et qu'il vive.* (Ezéch. XXXIII, 24.) — Mais voici ce qu'il dit au juste : *Après que l'homme aura mis en pratique toute justice et toute vérité, s'il vient à s'écarter et à pécher, je ne me souviendrai pas de sa vertu : il mourra dans son péché.* (Ezéch. XVIII, 24.) Quelle rigoureuse sévérité pour le juste ! et quelle générosité envers le pécheur ! C'est ainsi que Dieu dispose toutes choses avec variété et diversité ; sans changer lui-même, il divise et mesure pour notre utilité la distribution de ses dons. Et comment ? Ecoutez. En épouvantant le pécheur qui persévère dans son iniquité, il le pousserait au désespoir ; en louant le juste, il amollirait la vigueur de sa vertu et l'exposerait à tomber dans l'insouciante négligence d'un homme qui aurait heureusement atteint son but ; c'est pourquoi il prend pitié du pécheur et il effraye le juste : *Le Seigneur est terrible pour ceux qui sont autour de lui* (Psaum. LXXXVIII, 9) ; et pourtant il est doux à tous. *Le Seigneur*, dit l'Ecriture, *est terrible pour ceux qui sont autour de lui. Qui sont-ils, sinon les saints ? Le Seigneur, dit David, est glorifié dans l'assemblée des saints ; il est grand, il est terrible pour tous ceux qui l'entourent.* (Psaum. CXLIV, 8.) Si Dieu voit un pécheur faillir, il lui tend la main ; s'il voit un juste se tenir ferme, il lui inspire la terreur : cette conduite est d'une exacte justice, d'un salutaire jugement. La crainte soutient le juste, la clémence relève le pécheur. Voulez-vous comprendre clairement combien sa bonté est opportune et combien sa sévérité nous devient utile et avantageuse ? Prêtez attention afin de ne pas laisser échapper cette grande théorie.

Une femme pécheresse, connue pour s'être plongée dans toutes les débauches et tous les vices, coupable de mille fautes, enchaînée par d'innombrables œuvres de péchés, mais qui avait soif du salut par la pénitence, se glissa un jour au banquet des saints : je dis le banquet des saints, parce que le Saint des saints y assistait. Ainsi, pendant que le Sauveur était assis à la table de Simon le pharisien, cette misérable femme pénétra secrètement dans la maison, vint toucher les pieds de Jésus, les arrosa de ses larmes et les essuya de ses cheveux. (Matth. XXVI, 6.) Et lui, avec une ineffable bonté, il la prit écrasée sous la masse de ses péchés, il la releva et lui dit : *Tes péchés sont remis.* (Luc, VII, 47.) Mon dessein n'est pas de discuter tout ce récit : je ne veux en tirer qu'un témoignage. Voyez quelle généreuse libéralité ! *Je vous le dis, beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.* (Ibid.) Cette femme pécheresse a donc obtenu aisément l'oubli d'une multitude de fautes. Et Marie, sœur de Moïse, gagne par un léger murmure le terrible châtiment de la lèpre. (Nombr. XII, 10.) Dieu dit aux pécheurs. *Quand vos péchés seraient rouges comme le coccin, ils deviendront blancs comme la neige.* (Isaïe, I, 18.) Il change les ténèbres en lumière par la conversion, il dissipe par une parole de charité la multitude désordonnée des péchés. Au contraire il dit à l'homme qui marche dans la justice : *Quiconque dira à son frère, Fou, sera condamné à la géhenne du feu.* (Matth. V, 22.) Pour un seul mot il inflige une telle punition tandis qu'il témoigne tant d'indulgence pour des péchés si nombreux,

3. Remarquez encore un fait singulier ! Nos péchés sont comptés comme autant de dettes ; or Dieu fait une remise aux pécheurs de la somme totale, tandis qu'il exige des justes tous les intérêts. Un homme qui lui devait dix mille talents vint le trouver et adoucit ses justes exigences en lui disant avec contrition et avec d'instantes supplications : *Seigneur, ayez un peu de patience pour moi, je vous rendrai tout.* (Matth. XVIII, 26.) Et le Seigneur dans sa bonté n'hésita pas à le libérer de tout ; il accepta en paiement la confession de la dette. Voilà donc un débiteur de dix mille talents qui reçoit remise de cette somme entière ; mais aux justes Dieu réclamera capital et intérêts ; il le déclare : *Pourquoi n'avez-vous pas placé mon argent chez les banquiers, afin qu'à mon arrivée je pusse l'exiger avec usure ?* (Luc, XIX, 23.)

Ce que j'en dis n'est pas pour prétendre que Dieu éprouve de l'aversion à l'égard des justes : Dieu n'aime rien plus que l'homme juste ; mais, comme je l'ai indiqué plus haut, il veut réconforter le pécheur en le consolant, et affermir le juste en lui inspirant une crainte salutaire. Aux premiers il pardonne un grand nombre de péchés comme à des gens hostiles et malades d'orgueil ; il demande aux autres un compte rigoureux même des plus légères fautes, il ne souffre en eux rien d'imparfait. Ce qu'est un riche en ce monde, le juste l'est devant Dieu ; ce qu'est un pauvre en ce monde, le pécheur l'est devant Dieu : rien de plus pauvre que le pécheur, rien de plus riche que le juste. C'est pourquoi saint Paul dit de ceux qui se conduisent avec piété et sagesse : *Je rends grâces à Dieu de ce que par lui vous vous êtes enrichis en tout, en toute parole et en toute science.* (I Cor. I, 4, 5.) Le bienheureux Jérémie, parlant des impies, s'est exprimé ainsi : *Sans doute ils sont pauvres : c'est pourquoi ils n'ont pas pu entendre la parole du Seigneur.* (Jér. V, 5.) Comprenez-vous bien qu'il nomme pauvres ceux qui se sont écartés de la vertu? Dieu a donc pitié des pécheurs comme des gens pauvres ; et il se montre exigeant envers les justes comme envers des gens riches. Aux premiers il fait des largesses à cause de leur indigence ; aux autres il demande des comptes sévères à cause de l'opulence de leur piété. Cette conduite qu'il tient à l'égard des pécheurs et des justes, il la tient pareillement à l'égard des riches et des pauvres ; de même qu'il encourage le pécheur par sa clémence et effraye le juste par sa sévérité, de même il arrange et distribue l'économie des choses humaines. Voit-il certains personnages entourés des splendeurs des hautes dignités, les princes, les rois, tous ceux qui se distinguent par la richesse, il leur parle pour les effrayer, il fait planer sur la puissance une utile terreur : *Et maintenant, ô rois, comprenez ; instruisez-vous, ô vous qui jugez la terre ! Servez le Seigneur dans la crainte, et tressaillez devant lui avec tremblement.* (Psaum. II, 10.) *Car il est le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs.* (I Tim. VI, 15.) Où est l'autorité du pouvoir, là il pose la terreur de sa puissance ; où est la bassesse de l'humilité, là il offre le remède de sa clémence. Ce grand Dieu, ce Roi des rois, ce Seigneur des seigneurs étant lui-même descendu de sa gloire, devient, selon l'expression de la sainte Ecriture, le père des orphelins et le juge des veuves en même temps qu'il se montre le Roi des rois, le Prince des princes, le Seigneur des seigneurs. Voyez-vous combien est grande sa charité ? Voyez-vous combien est utile la crainte qu'il inspire à la piété et à la puissance ?

Là où il voit que la puissance suffit à la consolation, il apporte la crainte comme un utile contre-poids ; et là où il voit l'orphelin accablé sous le mépris et la femme en proie à une pauvreté qu'aggrave encore son veuvage, il apporte sa clémence comme consolation : *Je suis le père des orphelins.* Dieu fait deux choses ; il montre sa charité et il punit l'orgueilleuse puissance. En se nommant lui-même père des orphelins, il veut en même temps consoler les malheureux et effrayer les puissants pour les empêcher de nuire aux orphelins et aux veuves. Celle-ci a perdu par la mort son mari et ceux-là ont perdu leur père : la loi de la nature a frappé le mari et le père ; la loi de la charité divine les remplace ; et la même grâce qui a donné le roi des saints pour juge à la veuve, le donne pour père à l'orphelin. C'est pourquoi, ô impies, si vous faites tort à la veuve, vous irritez son protecteur ; si vous persécutez les orphelins, vous attaquez les enfants de Dieu. *Je suis le père des orphelins et le juge des veuves.* (Psaum. LXVII, 6.) Qui sera assez audacieux dans son impiété pour persécuter injustement les enfants et pour chagriner les veuves que Dieu a pris sous sa tutelle ? Voyez-vous combien sont sages les remèdes

qu'il a préparés ? voyez-vous comment, sans se contredire lui-même, il s'accommode aux divers besoins des hommes en inspirant la terreur aux uns et en prenant pitié des autres? Employons donc comme remède sauveur la pénitence ou plutôt recevons de la main même de Dieu cette pénitence qui doit nous guérir : ce n'est pas nous en effet qui la lui offrons, c'est lui qui la fait entrer dans notre cœur. Voyez-vous la sévérité de Dieu dans la loi et sa charité dans la grâce. Lorsque je parle de sévérité dans la loi, je ne prétends pas blâmer le législateur ; mais je veux publier la douceur de la grâce évangélique. La loi en effet punissait sans rémission les pécheurs, mais la grâce surseoit au châtiment avec une extrême indulgence afin de donner temps à la conversion. Recevons donc, mes frères, la pénitence comme le remède qui nous sauvera, comme le remède qui détruira nos péchés. Or la vraie pénitence n'est pas celle que l'on publie des lèvres, mais celle que l'on pratique par des œuvres solides ; la vraie pénitence est celle qui efface jusqu'au fond du cœur la souillure du péché. *Lavez-vous*, dit la sainte Ecriture ; *chassez le péché de votre âme, chassez-le bien loin de mes yeux.* (Isaïe, I, 16.) Que signifie cette redondance d'expressions ? N'était-ce pas assez de dire : *chassez le péché de votre âme*, pour indiquer toute la pensée ? pourquoi ajouter : *chassez-le bien loin de mes yeux?* parce que les yeux de l'homme voient d'une manière et les yeux de Dieu voient d'une autre ; *l'homme n'aperçoit que le visage, Dieu regarde dans le cœur.* (I Rois, XVI, 7.) Ne souillez pas la pénitence par de fausses apparences, mais montrez-en de dignes fruits à mes regards qui scrutent les replis les plus cachés.

4. Il faut que nous conservions toujours présent le souvenir de nos péchés, même après nous en être purifiés. Dieu par clémence vous en accorde le pardon ; mais vous, pour la sécurité de votre âme, ne les oubliez pas. Le souvenir du passé est la sauvegarde de l'avenir ; l'âme qui sent le remords d'une première faute montre une vigilance plus soigneuse contre les fautes suivantes. C'est pourquoi David s'écriait : *Mon péché est toujours contre moi* (Ps. XL, 5) ; il tenait sous ses yeux son ancien péché, afin de se préserver des péchés futurs. Que Dieu demande de nous l'habitude de cette précaution, je le prouve par ce qu'il dit lui-même : Ecoutez : *C'est moi qui détruis le péché, et je ne me souviendrai plus de lui; mais toi, souviens-t'en, et entrons en jugement, dit le Seigneur : dis le premier ton péché, afin que tu sois justifié.* (Isa. XLIII, 25.) Dieu ne fait pas attendre le pardon après la pénitence : aussitôt dit le péché, aussitôt la justification est accordée ; vous avez fait pénitence et du même coup vous avez trouvé miséricorde. Ce n'est pas la longueur du temps qui absout ; c'est la disposition du pénitent qui efface le péché : il se peut qu'un homme, après de longues peines, n'obtienne rien, tandis qu'un autre, après une rapide mais sincère confession, sera délivré du péché. Samuel consuma un temps infini à prier pour Saül et passa de nombreuses nuits dans l'insomnie pour gagner le salut de ce pécheur ; mais Dieu ne prêta aucune attention à la longueur du temps ainsi employé, parce que la conversion du roi ne concourait pas avec les instances du prophète ; il dit donc à celui-ci : *Samuel, jusqu'à quand pleureras-tu Saül ? moi, je l'ai rejeté.* (I Rois, XVI, 1.) Ce mot *jusqu'à quand* exprime la durée de la supplication et la persévérance du suppliant. Dieu ne s'en soucia point parce que la pénitence du royal coupable ne s'était pas jointe à l'intervention du juste. Voyez au contraire le bienheureux David : A peine a-t-il reçu la réprimande du pieux Nathan, à peine a-t-il entendu des menaces, qu'il témoigne d'une vraie conversion et s'écrie : *J'ai péché contre le Seigneur !* (II Rois, XII, 13.) Sur-le-champ, à l'instant même, cette parole prononcée d'un cœur sincère apporte le salut à ce pécheur repentant, parce que la correction suit sans aucun retard la confession. Nathan lui répond donc : *Le Seigneur vous a remis votre péché.* (Ibid.)

Et remarquez combien Dieu est lent à punir et prompt à sauver ; examinez combien de temps sa clémence lui fait différer le châtiment ! David avait péché, la femme coupable était enceinte : aucune punition n'avait suivi leur faute ; ce n'est qu'après la naissance de l'enfant du péché qu'arrive le médecin du péché. Pourquoi donc ne furent-ils pas frappés immédiatement après la faute commise ? Dieu voyait la conscience de ces deux pécheurs aveuglée par les premières fumées du péché et comme assourdie au fond du gouffre où ils venaient de tomber ; il temporisa avant de prêter secours à ces âmes où fermentait la passion ; il ne fit paraître le châtiment que plus tard ; mais dans un même instant

la pénitence et la rémission se déclarent : *Le Seigneur vous a remis votre péché !* O merveilleuse dispensation de la menace ! Voyez combien Dieu est prompt à pardonner ! Et ce qu'il a fait pour David, il le fait pour une foule d'autres, lent à détruire, prompt à édifier. Prenons un exemple. Parmi les hommes, on met un long temps à élever un édifice, un long temps à bâtir une simple maison : si la durée de la construction est longue, bien courte est celle de la destruction. Dieu agit tout différemment : lorsqu'il construit, il construit vite; lorsqu'il détruit, il détruit lentement. Rapidité dans la construction, lenteur dans la destruction, ces deux qualités sont le propre de Dieu : celle-ci intéresse sa bonté, et celle-là sa puissance; cette rapidité vient de l'excellence de sa puissance et cette lenteur vient de la plénitude de sa bonté. La preuve des paroles se trouve dans l'expérience des faits : en six jours Dieu créa le ciel et la terre, les immenses montagnes, les plaines, les vallées, les collines ombragées, les forêts, les plantes, les fontaines, les fleuves, le paradis, toute cette infinie variété qui frappe nos regards, cette mer aux flots sans limite, les îles, les régions maritimes et continentales; en six jours Dieu a fait et embelli tout ce monde visible; en six jours il a organisé les êtres raisonnables et les êtres irraisonnables ; il a mené à la perfection l'ornement de cet ensemble qui tombe sous nos yeux : et ce Dieu, si rapide à construire l'univers, s'est montré d'une lenteur extrême quand il s'est agi de détruire une ville. Il veut renverser Jéricho et il dit à Israël : *Fais-en le tour pendant sept jours ; et au septième jour ses murailles s'écrouleront.* (Josué, VI, 3.) Vous avez créé le monde en six jours, et vous en mettez sept à détruire une ville ! Pourquoi ne la ruinez-vous pas d'un seul coup? N'est-ce donc pas de vous que le Prophète a dit bien haut : *Si vous entr'ouvrez le ciel, la terreur de votre nom s'emparera des montagnes et elles fonderont comme la cire devant le feu ?* (Isaïe, LXIV, 1, 2.) N'est-ce pas de votre puissance que David racontait les œuvres : *Nous ne craindrons rien lorsque la terre sera ébranlée et que les montagnes seront transportées au cœur de la mer?* (Psaum. XLV, 3.) Vous pouvez transporter les montagnes et les précipiter dans les flots; mais vous ne voulez pas détruire une ville rebelle et vous employez sept jours à sa ruine ! Pourquoi? — Ce n'est pas la puissance qui me fait défaut, répond le Seigneur; mais ma clémence patiente et temporise : Je donne sept jours à Jéricho comme trois à Ninive; peut-être acceptera-t-elle pendant ce temps la pénitence qui lui est prêchée, peut-être se sauvera-t-elle ! — Et qui donc lui prêche la pénitence? Les ennemis l'ont cernée, le stratége a bloqué ses murailles : partout la crainte, partout le tumulte ! Quelle voie lui avez-vous ouverte pour la pénitence? Lui avez-vous envoyé un prophète? un évangéliste? Y a-t-il parmi ce peuple quelqu'un qui puisse lui suggérer ce qu'il convient de faire? — Oui, dit-il, ils ont chez eux un maître de pénitence, cette admirable femme, cette Rahab que j'ai sauvée par la pénitence ! Elle faisait partie de la même masse; mais, comme elle n'avait pas les mêmes dispositions, elle n'a point participé à leur infidélité ni par conséquent à leur péché !

5. Et voyez quelle singulière proclamation de clémence ! Ce Dieu qui a écrit dans la loi : *Vous ne commettrez ni l'adultère ni la fornication* (Exod. XX, 14), ce Dieu change par bonté cette parole et s'écrie par l'organe du bienheureux Jésus : *Que Rahab la courtisane vive!* (Josué, VI, 17.) Ce Jésus, fils de Nave, qui a dit : « Vive la courtisane ! » est l'image du Seigneur Jésus qui a dit : *Les courtisanes et les publicains vous précéderont au royaume des cieux.* (Matth. XXI, 31.) Si Rahab mérite de vivre, pourquoi est-elle courtisane? Si elle est courtisane, pourquoi lui souhaiter de vivre? — Je rappelle son premier état, dit l'Ecriture, afin que vous en admiriez le changement. — Mais, demanderez-vous, qu'est-ce qu'a donc fait Rahab qui lui donnât droit au salut? Est-ce parce qu'elle a reçu pacifiquement les éclaireurs hébreux? Une hôtelière en eût fait tout autant ! Ce n'est point par de simples paroles qu'on gagne le salut, mais c'est par la foi et par l'amour de Dieu.

Or, pour comprendre la grandeur de la foi de cette femme, écoutez l'Ecriture elle-même qui en raconte et en atteste les bonnes œuvres. Elle était dans une maison de débauche, comme une perle roulée dans la boue, comme de l'or coulé dans la fange, comme une fleur étouffée par les ronces; cette âme pieuse était captive dans la demeure de l'impiété. Appliquez votre attention ! Elle reçoit les éclaireurs, et elle prêche dans un lupanar le Dieu qu'Israël a renié dans le désert. Et qu'ai-je besoin de rappeler

le désert? Lorsque le mont Sinaï était enveloppé de nuées et de ténèbres, au bruit des trompettes, au milieu des éclairs et d'autres phénomènes terribles, Dieu fit entendre, du sein des flammes, ces paroles : *Ecoute, Israël ; le Seigneur ton Dieu, le Seigneur est unique.* (Deut. VI, 39.) *Les autres dieux ne seront rien pour toi.* (Exod. XX, 4.) *Je suis au ciel sur ta tête, je suis en la terre sous tes pieds ; nul n'est Dieu, hors moi.* (Deut. IV, 39.) Israël, après avoir entendu tout cela, se fabriqua un veau d'or et rejeta son Dieu; Israël oublia son Maître et répudia son bienfaiteur ; Israël dit à Aaron : *Fais-nous des dieux.* (Exod. XXXII, 1.) S'ils sont dieux, pourquoi dites-vous de les faire ? et si on peut les faire, comment sont-ils dieux? C'est ainsi que les mauvaises passions s'aveuglent, se combattent et se détruisent elles-mêmes. On fabriqua un veau, et l'ingrat Israël de s'écrier : *Voilà tes dieux, Israël ! voilà ceux qui t'ont tiré de la terre d'Egypte.* (Exod. XXXII, 4.) Tes dieux ! et il ne voit qu'un veau, qu'une idole fabriquée. Pourquoi donc tes dieux? Le peuple voulait témoigner qu'il n'adorait pas seulement ce qui frappait ses yeux, mais qu'il se représentait en imagination la pluralité des dieux ; il donnait une expression à sa pensée, il ne bornait pas son hommage à ce qu'il voyait.

Pour en revenir à notre sujet, Israël, après avoir entendu les ordres de Dieu, après avoir été comme assiégé de prodiges, après avoir été nourri de l'enseignement de la loi, Israël renie tout ce que Rahab, enfermée dans un lieu de débauche, proclame courageusement; elle dit aux éclaireurs : *Nous avons appris tout ce que votre Dieu a fait aux Egyptiens.* (Jos. II, 9.) Le Juif s'écrie : *Voilà tes dieux, ô Israël ! voilà ceux qui t'ont tiré de la terre d'Egypte,* tandis que la courtisane attribue leur salut à Dieu et non pas aux dieux. *Nous avons appris tout ce que votre Dieu a fait aux Egyptiens, nous l'avons entendu raconter, notre cœur s'en est fondu de crainte et notre force nous a abandonnés.* (Ibid.) Comprenez-vous comment elle recueille et accepte, par la foi, la parole du législateur : *Et j'ai reconnu que votre Dieu est en haut dans le ciel, et ici-bas sur la terre ; nul n'est Dieu, hors lui.* (Ibid.) — Rahab est la figure de l'Eglise, qui, souillée autrefois par une alliance impure avec les démons, reçoit aujourd'hui les éclaireurs du Christ, les apôtres envoyés, non par le Jésus fils de Nave, mais par Jésus le vrai Sauveur. *J'ai reconnu*, dit-elle, *que votre Dieu est là-haut dans le ciel, et ici-bas sur la terre ; nul n'est Dieu, hors lui.* (Jos. II, 11.) Les Juifs ont reçu cet enseignement, mais ils ne l'ont pas gardé. L'Eglise l'a entendu et elle l'a observé fidèlement. Elle est donc digne de tout éloge, cette Rahab, image de l'Eglise. C'est pourquoi le noble Paul, convaincu du haut mérite de la foi de cette femme, la considère, non pas comme réprouvée à cause de son premier état, mais comme agréable au Seigneur en raison de sa conversion toute divine ; il la compte parmi tous les saints. Après avoir dit : *C'est par la foi qu'Abel a offert son sacrifice, c'est par la foi qu'Abraham a fait ceci et cela* (Hébr. XI, 4) ; c'est par la foi que Noé a construit l'arche, c'est par la foi que Moïse a accompli tant d'œuvres belles et justes ; après avoir rappelé la mémoire d'une foule de saints personnages, il ajoute : *C'est par la foi que Rahab la courtisane a mérité de ne pas périr avec les incrédules, qu'elle a reçu les éclaireurs et les a renvoyés par une autre route.* (Hébr. XI, 31.)

Et voyez avec quelle adresse elle voile ses bons sentiments ! Lorsque les envoyés du roi arrivent pour rechercher les éclaireurs et lui demandent : *Des hommes ne sont-ils pas entrés vers toi?* Elle leur répond : *Oui, ils sont entrés.* Elle s'abrite d'abord derrière la vérité afin de pouvoir ensuite introduire le mensonge. Le mensonge ne se fait pas accepter tout seul, il a besoin de mettre en avant la vérité. Aussi les gens qui mentent avec le plus d'habileté et de succès commencent par dire quelque chose d'exact, quelque chose de généralement avoué ; après quoi ils amènent doucement le douteux, puis le faux. — Les éclaireurs sont-ils entrés vers toi ? disent les envoyés du roi. — Oui, répond Rahab. — Si elle eût tout d'abord répondu : Non, elle n'eût fait que provoquer les investigations minutieuses des messagers. Au lieu de cela, elle dit : Ils sont entrés, et ils sont repartis par tel chemin ; poursuivez-les et vous les atteindrez. O merveilleux mensonge ! ô ruse heureuse ! ce n'est pas pour trahir Dieu, c'est pour sauver sa piété que Rahab les emploie. Si donc Rahab s'est rendue par la pénitence digne du salut, si son éloge est publié par la bouche des saints, si Jésus, fils de Nave, s'écrie ! *Que Rahab la courtisane vive ;* si saint Paul nous déclare que Rahab la courtisane a *mérité de ne pas périr avec les incrédules*, combien plus sommes-nous assurés d'obtenir

le salut en faisant pénitence. La vie présente est le temps de la pénitence ; les péchés qui sont amoncelés sur nous doivent nous faire trembler si la pénitence n'en prévient la punition : *Hâtons-nous de paraître en face de Dieu avec une humble confession.* (Ps. XCIV, 2.) Eteignons le bûcher réservé à nos crimes ; il n'est pas besoin d'eau à flots, quelques larmes suffisent. Le feu du péché est immense, mais quelques larmes l'éteignent : ce sont elles qui en étouffent le foyer et en lavent les souillures. Le bienheureux David a déclaré et attesté en ces termes la puissance des larmes : *Je laverai chaque nuit ma couche de mes pleurs et j'en arroserai mon lit.* (Ps. VI, 7.) S'il n'eût voulu marquer que leur abondance, c'eût été assez de dire : *J'arroserai mon lit de mes larmes;* pourquoi donc dit-il d'abord : *Je laverai ma couche.* C'est qu'il veut exprimer en même temps qu'elles nettoient et purifient la conscience souillée.

6. Le péché est la cause de tous les maux : cause des chagrins, cause des bouleversements, cause des guerres, cause des maladies, cause de toutes ces souffrances rebelles à la guérison qui tombent sur nous de tous côtés. Pareil à un excellent médecin qui, non content d'examiner les symptômes apparents d'une maladie, en recherche soigneusement le principe, le Sauveur voulut nous montrer que le péché est la source originelle de toutes les misères qui accablent les hommes; c'est pourquoi ce grand médecin des âmes, s'adressant au paralytique qu'il savait avoir été infirme de conscience avant d'être infirme de corps, lui dit : *Voici que tu es guéri : ne pèche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire.* (Jean, V, 14.) Ainsi le péché avait causé l'infirmité de cet homme, le péché avait été le principe de ses souffrances, de ses douleurs, de tout son mal. D'autre part, j'admire la manière dont ce même Dieu qui dès l'origine avait infligé à l'homme la douleur en punition du péché, annule sa sentence par la sentence même et neutralise le châtiment par le châtiment même. Comment cela? Ecoutez. La douleur nous est imposée à cause du péché et c'est la douleur qui nous délivre du péché. Prêtez attention à mes paroles. Au moment où Dieu menace la femme et la condamne pour sa prévarication, il lui dit : *Tu enfanteras tes fils dans la douleur.* (Genès. III, 16.) Par ce mot, il indiqua que la douleur est le fruit du péché. Mais, ô prodige! il changea en moyen de salut ce qu'il imposait comme châtiment. Le péché donne naissance à la douleur et la douleur donne la mort au péché : pareille à l'insecte qui ronge le bois duquel il est né, la douleur, née du péché, détruit le péché sous l'influence de la pénitence. C'est pourquoi saint Paul a dit : *La douleur qui est selon Dieu opère par la pénitence un salut assuré.* (II Cor. VII, 10.) Cette tristesse est belle dans les âmes vraiment pénitentes et ce repentir du péché convient aux coupables. *Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés.* (Matth. V, 5.) Pleurez sur le péché afin de n'avoir pas à pleurer sur le supplice : justifiez-vous auprès du juge avant de comparaître à son tribunal. Ignorez-vous que, quand on veut se rendre un juge favorable, on n'attend pas que les débats du procès soient commencés; on se hâte, avant d'être cité à sa barre, de gagner sa bienveillance soit par des amis, soit par des protecteurs, soit par quelque autre moyen. Au tribunal de Dieu, quand l'heure du jugement sera venue, il ne sera plus temps de fléchir le juge : c'est avant cette époque que vous pouvez l'adoucir. Voilà pour quel motif David a dit : *Hâtons-nous de nous présenter devant lui avec une humble confession.* (Ps. XCIV, 2.) Ce grand juge ne se laisse ni surprendre par les habiletés de rhétorique, ni ébranler par la puissance ; il ne tient nul compte des dignités, il ne fait aucun cas des personnages, il ne se laisse pas séduire à prix d'argent; sa sentence est d'une justice terrible et implacable.

Prions donc et apaisons dès ici-bas ce juge suprême; supplions-le de toutes nos forces; ce n'est point avec de l'argent... je me trompe : c'est avec de l'argent s'il faut parler juste, que nous toucherons sa clémence, mais avec de l'argent, qu'il recevra par les mains des pauvres. Donnez à l'indigent une part dans vos biens et vous trouverez Dieu favorable à votre cause. Je vous parle comme à des amis intimes: la pénitence sans l'aumône est sans vie et sans ailes, elle ne peut prendre son essor quand elle ne s'élance pas sur les ailes de la charité. C'est l'aumône qui donna des ailes à la piété du pénitent Corneille, selon la parole de l'Apôtre : *Tes aumônes et tes prières sont montées au ciel.* (Act. X, 4.) Si sa pénitence n'avait pas été soulevée par l'aumône, elle ne serait pas arrivée jusqu'à Dieu. Aujourd'hui le marché de l'aumône est ouvert. Nous voyons des captifs et

des pauvres, nous voyons ceux qui errent à travers la place publique, nous voyons ceux qui crient, ceux qui pleurent, ceux qui gémissent: un merveilleuse affaire commerciale nous est proposée. Le but de tout négoce et l'intention de tout marchand ne sont pas autres que d'acheter à vil prix pour vendre le plus cher possible. N'est-ce pas ce que veut chaque commerçant? N'est-il pas certain que tous cherchent à vendre fort cher ce qu'ils ont acheté presque pour rien et à retirer un bénéfice largement multiplié? Eh bien! Dieu nous offre une occasion de ce genre : achetez maintenant à bas prix des droits à la justification et vous les vendrez bien cher dans l'avenir, si toutefois il est permis de nommer vente la récompense éternelle. Ici-bas, la justification s'achète pour peu de chose, pour un pauvre morceau de pain, pour un lambeau de vêtement, pour un verre d'eau froide: *Si quelqu'un donne à un pauvre un verre d'eau, il ne perdra pas sa récompense* (Matth. x, 42), a dit le Maître qui nous a enseigné ce négoce spirituel. Un verre d'eau sera digne de la récompense, et le don généreux de vêtements ou d'argent ne la méritera-t-il pas? Disons au contraire qu'il la méritera large et abondante. Pourquoi le Christ parle-t-il d'un verre d'eau? Il a voulu désigner une aumône qui ne coûte rien ; en donnant un verre d'eau, on ne se prive de rien, on ne dépense rien, pas même un petit morceau de bois. Dès lors, si dans une largesse qui n'occasionne pas de frais la grâce du bienfait est estimée si haut, à quelle rémunération n'aura pas droit le juste qui fournira des vêtements, qui distribuera des sommes d'argent, qui procurera l'abondance de tous les autres biens?

Tant que nous verrons devant nous des vertus que nous pouvons acquérir à bas prix, prenons-les, enlevons-les, achetons-les à celui qui les dispense si généreusement. *Vous qui avez soif*, nous dit-il, *venez à la source d'eau vive; vous qui n'avez pas d'argent, venez aussi et achetez.* (Isaïe, LV, 1.) Pendant que le marché est ouvert, achetons des aumônes, ou plutôt par les aumônes achetons le salut. Mais, direz-vous, je sais tout cela parfaitement; je l'ai appris de longue date et vous n'êtes pas le premier à me l'enseigner; ce n'est pas à vous que nous entendons exposer cette doctrine pour la première fois; vous ne prêchez rien de nouveau, vous ne prêchez que ce que plusieurs des prédicateurs ici présents nous ont déjà expliqué. — Je sais moi-même, je sais fort bien que souvent vous avez été instruits de ces vérités et d'autres du même genre; mais plût à Dieu que vous mettiez en pratique quelque peu de ce bien qui a été si souvent enseigné: *Celui qui prend pitié du pauvre prête au Seigneur à gros intérêts!* (Prov. XIX, 17.) Prêtons l'aumône à Dieu pour recevoir les intérêts de la clémence. Mais, ô parole merveilleuse! celui qui a pitié du pauvre prête à Dieu! Pourquoi l'Ecriture dit-elle : *Celui qui a pitié du pauvre prête à Dieu*, et non pas donne à Dieu? L'Ecriture connaît notre avarice; elle sait que notre insatiable cupidité n'a en vue que le lucre et ne cherche que le gain; si elle ne dit pas simplement : Celui qui a pitié du pauvre donne à Dieu, c'est pour vous ôter l'idée qu'il ne s'agit que d'un simple salaire: Celui qui a pitié du pauvre prête à Dieu. Si nous prêtons à Dieu, il devient notre débiteur. Que voulez-vous donc qu'il soit pour vous, juge ou débiteur? Le débiteur traite avec grand respect son créancier; le juge ne ménage guère son emprunteur.

7. Il est nécessaire d'examiner encore un second motif pour lequel Dieu affirme que c'est lui prêter à intérêts que de donner aux pauvres. Dieu voyait que notre avarice, comme je l'ai dit, ne vise qu'au profit, et que celui qui possède de l'argent ne veut pas le prêter à moins de bonnes sûretés : le prêteur en effet exige une hypothèque, ou un gage, ou une caution, et il ne lâche ses deniers que sous une de ces trois garanties : caution, gage ou hypothèque; Dieu voyait que personne ne se soucie de prêter en dehors de ces conditions, que personne ne daigne seulement regarder la pure charité et que tous n'ont d'yeux que pour le gain; Dieu voyait que le pauvre est empêché de recourir à ces divers moyens, n'ayant point d'hypothèques à offrir puisqu'il ne possède rien, n'ayant aucun gage à présenter puisqu'il est tout nu, n'ayant pas de caution à interposer puisque son indigence lui ôte tout crédit; Dieu voyait le pauvre mis en danger par sa misère et le riche mis en danger par son inhumanité; c'est pourquoi il se plaça entre les deux, il offrit sa parole comme caution au pauvre emprunteur, comme arrhes au riche prêteur : Tu ne fais pas crédit à cet homme, parce qu'il est pauvre; fais-moi crédit puisque « je suis riche, » dit-il. Dieu a vu le pauvre, et il a été ému de pitié; Dieu a vu le pauvre

et loin de le dédaigner, il s'est donné lui-même pour garant de celui qui ne possède rien; il est venu au secours de l'indigent avec une infinie bonté ; j'en prends à témoin ces paroles du bienheureux David : *Le Seigneur s'est placé à la droite du pauvre.* (Ps. CVIII, 31.) Celui qui a pitié du pauvre prête à Dieu : Aie donc confiance, ô riche! ne crains pas de me prêter. — Mais combien gagnerai-je d'intérêts si je vous prête? — Tu fais une grave injure à Dieu en lui demandant raison de cette manière : et toutefois, comme je veux condescendre à ton iniquité et vaincre ta rigueur par ma bonté, établissons notre compte. Que gagnes-tu en prêtant à autrui? quels intérêts réclames-tu? n'est-ce pas le centième, si tu te bornes à un gain légitime ? Si tu le dépasses pour écouter ton avarice, c'est une double, une triple injustice dont tu recueilleras le fruit. Eh bien! je prétends vaincre ton avarice, et venir à bout de ton insatiable cupidité; je prétends combler par ma générosité infinie tes infinis désirs. Tu demandes le centième, je te donne le centuple. — Vous empruntez donc, Seigneur; vous m'empruntez à intérêts l'aumône que je fais ici-bas aux pauvres : quand me paierez-vous? Je demande votre parole, parce que je veux que notre contrat soit solide. Désignez-moi l'époque du paiement, marquez le terme où vous vous acquitterez de votre dette. — Voilà certes qui est superflu : *Car le Seigneur est fidèle en toutes ses paroles* (Psaum. CXLIV, 13) : toutefois comme l'habitude et l'intention de celui qui emprunte de bonne foi sont de fixer des époques et des termes, apprenez quand et comment vous serez payé par celui auquel vous prêtez par l'intermédiaire des pauvres. *Lorsque le Fils de l'homme aura pris place sur son trône de gloire, lorsqu'il aura rangé les brebis à sa droite et les chevreaux à sa gauche, il adressera la parole à ceux qui seront à sa droite.* Remarquez avec quelle douceur le débiteur parle à son créancier, avec quelle générosité l'emprunteur acquitte sa dette! *Venez,* dit-il, *venez, les bénis de mon Père; entrez en possession du royaume qui vous est préparé depuis la création du monde.* Et pourquoi? *Parce que j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire; j'étais nu et vous m'avez vêtu; j'étais captif et vous êtes venus à moi; j'étais infirme et vous m'avez visité; j'étais étranger et vous m'avez accueilli.* (Matth. XXV, 31 et suiv.) Alors, ceux qui, dans la vie présente, auront dignement rempli leurs devoirs de charité, considérant d'une part leur misère personnelle et de l'autre la dignité du divin débiteur, s'écrieront : *Mais, Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu ayant faim et que nous vous avons nourri? Quand est-ce que nous vous avons vu ayant soif et que nous vous avons désaltéré,* vous en qui espèrent les yeux de tous les hommes, vous qui leur donnez la nourriture en abondance ?

O bonté admirable! il cache sa grandeur par miséricorde. *J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger.* O bonté admirable! ô bonté sans mesure! Celui qui donne à toute chair la nourriture, celui qui, en ouvrant ses mains, comble de ses bénédictions tout être vivant (Ps. CXLIV, 16), *j'ai eu faim,* dit-il, *et vous m'avez donné à manger.* Sa grandeur n'en est pas diminuée, c'est sa bonté seule qui s'engage et répond pour les pauvres. *J'ai eu soif et vous m'avez donné à boire.* Quel est celui qui prononce de telles paroles? C'est celui même qui verse l'abondance des eaux dans les lacs, dans les fleuves et dans les fontaines; celui qui dit dans l'Evangile : *Quiconque croira en moi, selon l'expression de l'Ecriture, verra des fleuves d'eau vive couler de son sein* (Jean, VII, 38); et ailleurs : *Que celui qui a soif vienne à moi et se désaltère.* (Ibid.) *J'étais nu et vous m'avez habillé.* Nous avons habillé celui qui couvre le ciel de nuages et qui se fait le vêtement de l'Eglise et de tous les hommes. *Tous ceux qui ont été baptisés dans le Christ se sont revêtus du Christ.* (Gal. III, 27.) *J'étais en prison :* vous étiez en prison, vous qui délivrez les captifs! Expliquez vos paroles; car votre dignité donne le démenti à vos expressions. Quand est-ce donc que nous vous avons vu dans une telle indigence, quand est-ce que nous vous avons rendu de tels services? *Toutes les fois que vous avez fait cela au plus humble des hommes, c'est à moi-même que vous l'avez fait.* (Matth. XXV, 40.) N'est-elle pas réalisée cette parole de l'Ecriture : *Qui donne au pauvre prête à Dieu?* Et voyez ce qu'il y a encore d'étonnant : Dieu ne fait mention d'aucune œuvre de vertu autre que celle-là. Il pouvait dire : Venez, les bénis de mon Père, parce que vous avez été tempérants, parce que vous avez été vierges, parce que vous avez mené une vie tout angélique ; il passe ces

bonnes œuvres sous silence, non pas qu'elles soient indignes d'un souvenir, mais parce qu'elles ne viennent qu'en rang secondaire après la bienfaisance. Et de même qu'il montre à ceux qu'il a placés à sa droite le royaume qu'il leur donne en récompense de leur charité, de même il fait tomber sur ceux qu'il a rejetés à sa gauche la menace du châtiment qu'ils ont mérité par leur stérile égoïsme. *Allez, maudits, à ces ténèbres extérieures préparées pour le diable et pour ses anges.* (Matth. xxv, 41.) Et pourquoi ? pour quel motif ? *Parce que j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger.* Le Seigneur ne dit pas : parce que vous avez été fornicateurs et adultères, parce que vous avez commis vols et rapines, parce que vous avez fait de faux témoignages et des parjures. Tous ces actes sont manifestement mauvais, mais moins mauvais que la dureté de cœur et l'inhumanité. Pourquoi donc, Seigneur, ne faites-vous pas mémoire des autres moyens de gagner le ciel ? — Je ne juge pas, répond-il, le péché, mais l'endurcissement dans le péché ; je ne juge pas ceux qui ont péché, mais ceux qui n'ont pas fait pénitence : je vous condamne pour votre inhumanité, je vous condamne parce que, ayant à votre disposition dans l'aumône un moyen de salut si efficace et si puissant qu'il vous permettait d'effacer tous vos péchés, vous avez méprisé un si grand bienfait. Oui, je condamne votre inhumanité comme la racine de tout vice et de toute impiété, de même que je comble de mes louanges la charité comme la racine de toutes les bonnes œuvres. Je menace les uns du feu éternel, j'offre aux autres le royaume des cieux. Qu'elles sont magnifiques ces promesses, ô Seigneur ! et qu'il est beau ce royaume que nous attendons ! et qu'elle est sage cette menace de la géhenne ! D'un côté vous nous attirez, de l'autre vous nous inspirez la crainte ; l'espérance de la gloire royale de l'éternité nous excite merveilleusement, la perspective de l'enfer nous saisit d'une utile frayeur. Si Dieu nous menace de la géhenne, ce n'est pas qu'il veuille nous y précipiter, c'est pour nous y faire échapper. Si son intention était de nous punir, il ne publierait pas ses menaces à l'avance, de telle sorte que nous puissions, par de sages précautions, en éviter l'effet. Il dresse à nos yeux l'appareil du supplice afin de nous donner la facilité d'en fuir l'application, il nous effraye en paroles afin de n'avoir pas à nous punir en réalité. Prêtons donc à Dieu l'aumône, prêtons-lui afin de le trouver un jour notre débiteur, comme je l'ai dit, et non pas notre juge. Le débiteur ménage son créancier et le traite avec un humble respect. Quand le débiteur voit le créancier se présenter à sa porte, il s'enfuit, s'il est pauvre ; mais s'il est opulent, il le reçoit généreusement.

Et voyez ici une autre disposition qui, mise en parallèle avec la conduite des hommes, nous fait admirer une fois de plus le Juge divin. Si vous avez prêté à un pauvre, qui plus tard est parvenu à la fortune et se trouve en état de vous payer sa dette, il vous rembourse, mais en se dérobant aux yeux de tous, en prenant bien garde de s'exposer à rougir de sa position première, il vous remercie, mais il tient votre bienfait caché par honte de son ancienne indigence. Dieu n'agit pas de cette manière : il reçoit en secret et il rend en public ; quand il emprunte, c'est dans le secret de l'aumône ; quand il paie sa dette, c'est en présence de toutes les créatures. — Mais quelqu'un dira peut-être : Puisque Dieu m'a donné la richesse, pourquoi n'a-t-il pas donné au pauvre à peu près comme à moi ? — Il pouvait donner au pauvre absolument comme à vous, mais il ne l'a pas voulu. Il a voulu qu'en vous la richesse ne restât pas stérile, et que dans le pauvre l'indigence ne demeurât pas sans récompense. Il vous a mis par la richesse en position de vous enrichir par l'aumône et de dissiper votre bien pour la justice, selon la parole de l'Ecriture : *Il a dissipé son bien en donnant aux pauvres, et sa justice est établie pour l'éternité.* (Psaum. cxi, 9.) Comprenez-vous que par l'aumône le riche amasse un trésor de justice éternelle ? Comprenez-vous que le pauvre, à défaut de cette richesse qui lui permettrait d'opérer sa justification, possède sa pauvreté par laquelle il recueille les fruits immortels de la patience ? *Car la patience des pauvres ne périra pas pour l'éternité.* (Psaum. ix, 19.) Ainsi soit-il en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui revient toute gloire dans les siècles des siècles.

Traduit par M. A. SONNOIS.

HOMÉLIES SUR LA PÉNITENCE.

HUITIÈME HOMÉLIE[1].

ANALYSE.

Comme l'arche de Noé, l'Eglise reçoit dans son sein des vautours, des loups et des serpents ; mais tandis que l'arche les rendait tels qu'elle les avait reçus, l'Eglise les transforme, par la pénitence, en brebis, en agneaux, en colombes. — La pénitence sauvera-t-elle celui qui a passé toute sa vie dans le crime ? oui, elle le sauvera : et si vous en voulez un garant, je n'en ai point d'autre que la miséricorde de Dieu. — La pénitence seule ne pourrait rien, mais jointe à la bonté de Dieu, elle peut tout. — La malice de l'homme, si grande qu'elle soit, est une malice bornée ; mais la miséricorde de Dieu ne connaît pas de bornes, elle est infinie. — 1° La malice de l'homme, se perd dans la miséricorde de Dieu comme une étincelle dans la mer. — 2° Vous êtes retombé plusieurs fois dans le péché, vous le reconnaissez, c'est un commencement de résurrection. — Ne rougissez pas de revenir à l'Eglise, ni de faire pénitence ; ne rougissez que du péché. — Le démon nous fait pécher avec hardiesse et trouver de la honte dans la pénitence. — 3° et 4° Cette doctrine trouve sa preuve dans l'Ecriture. — Beau commentaire du premier chapitre d'Isaïe.

1. J'ai été séparé de vous hier, mais contre ma volonté et bien à regret ; j'étais séparé de corps, et non de cœur ; j'étais séparé par la chair, et non par l'esprit. Je vous embrassais tous autant que je le pouvais, et je vous portais dans ma pensée. Avant que je fusse parfaitement guéri de la maladie qui m'a tenu éloigné de mon troupeau, lorsque j'en ressentais encore les restes, je me suis empressé, mes très-chers frères, de jouir de votre présence, et je suis accouru pour vous annoncer la parole sainte. Ordinairement les malades, dès qu'ils sont convalescents, désirent de réparer leurs forces par l'usage des bains. Moi, j'ai désiré avant tout de revoir ceux que je chéris, et de satisfaire au plus tôt leur empressement à m'entendre : j'ai désiré de revoir cette mer immense dont les eaux sont sans amertume, et les flots sans agitation. Non, il n'est pas de port aussi sûr que l'Eglise. J'ai voulu reparaître dans ce champ purgé d'épines et de ronces. Non, il n'est pas de jardin aussi beau que votre assemblée. On ne trouve point dans ce jardin un serpent perfide, mais Jésus-Christ, chef des fidèles et auteur des grâces ; on n'y trouve point d'Eve qui occasionne une chute, mais l'Eglise qui affermit nos pas ; on n'y trouve point de feuilles d'arbres, mais les fruits de l'Esprit divin ; on n'y trouve point une haie d'épines, mais une vigne féconde. Si j'y trouve des épines, je les change en oliviers ; car si les vices de la nature nous dégradent, les priviléges du libre arbitre nous honorent. Si je trouve un loup, j'en fais une brebis, non en changeant la nature, mais en convertissant la volonté. Ainsi l'on peut dire que l'Eglise est bien supérieure à l'arche ; l'arche a reçu les animaux, et les a gardés tels ; l'Eglise reçoit les animaux et les change. Je m'explique. Le milan est entré dans l'arche, et il en est sorti milan : le loup y est entré, et il en est sorti loup. On entre milan dans l'Eglise, et l'on en sort colombe ; on y entre loup, et l'on en sort brebis ; on y entre serpent, et l'on en sort agneau, non parce que la nature

[1] Traduction de l'abbé Auger, revue.

est changée, mais parce que le vice est banni.

Voilà pourquoi je ne cesse de vous parler de la pénitence; la pénitence, qui paraît si affreuse, si horrible, et qui cependant est le remède des péchés, la réparation des fautes, le rachat des délits, l'espérance du salut, un préservatif contre le désespoir, une arme contre le démon, un glaive qui abat sa tête superbe. La pénitence nous ouvre le ciel, et nous introduit dans les demeures célestes; elle nous donne la liberté de parler au Seigneur, de verser des larmes en sa présence; elle nous rend victorieux de toutes les ruses du démon. Voilà pourquoi je ne cesse de vous parler d'une vertu qui vous donne l'assurance de triompher de votre ennemi. Vous êtes pécheur, ne désespérez pas : je ne me lasse point de vous offrir ce remède pour adoucir vos maux, parce que je sais quelle arme c'est contre le démon que de ne pas désespérer de vous-même. Si vous avez commis des péchés, ne désespérez pas, je vous le répète sans cesse; si vous en commettez tous les jours, recourez tous les jours à la pénitence. C'est ainsi que, quand les maisons sont vieilles et qu'elles manquent par plusieurs endroits, nous ne nous lassons pas de les réparer, de substituer des parties neuves à celles qui se dégradent. Etes-vous maintenant vieilli par le péché? renouvelez-vous par la pénitence. Puis-je me sauver, direz-vous peut-être, par la pénitence? Oui, vous le pouvez. J'ai passé toute ma vie dans le péché, et je me sauverai par la pénitence ! Oui, sans doute. Qu'est-ce qui le prouve? C'est la bonté du Seigneur. Ce n'est pas sur votre pénitence que je compte, sur une pénitence qui est incapable d'effacer toutes vos fautes, et qui ne pourrait vous ôter vos alarmes si elle était seule; mais comme elle se joint à la bonté de Dieu, que cette bonté est sans bornes, au-dessus de toute expression, comme votre malice a des bornes, et que le remède n'en a pas (votre malice, quelque grande qu'elle soit, n'est qu'une malice humaine, au lieu que la bonté divine est ineffable), ayez confiance, parce que la bonté du Seigneur surpasse votre malice. Une étincelle qui tombe dans la mer ne peut y produire aucun effet : or, votre malice est à la bonté de Dieu ce qu'une étincelle est à la mer; ou plutôt elle est beaucoup moindre, puisque la mer, quelque immense qu'on la suppose, est toujours limitée, aulieu que la bonté du Seigneur ne connaît pas de limites.

Je parle ainsi, non pour vous rendre lâches dans la vertu, mais plus ardents à la pratiquer. Je vous ai souvent exhortés à vous éloigner des spectacles. Vous avez prêté l'oreille à mes paroles, il est vrai; mais vous avez négligé mes conseils, vous avez paru aux spectacles, sans tenir compte de mes discours. Ne rougissez pas de revenir ici, et de m'écouter encore. J'ai écouté, direz-vous, et je n'ai point pratiqué; comment reviendrai-je? Mais vous sentez du moins que vous n'avez pas pratiqué; mais vous avez honte; mais vous rougissez; mais vous vous imposez vous-même un frein sans que personne vous accuse; mais nos paroles sont restées gravées dans votre mémoire; mais nos instructions vous purifient sans qu'il soit besoin de notre présence. Vous n'avez pas pratiqué, dites-vous, et vous vous condamnez vous-même; vous avez donc pratiqué en partie, puisque, n'ayant pas pratiqué, vous vous le confessez et dites : Je n'ai pas pratiqué. Celui qui se condamne lui-même pour n'avoir pas mis la parole en pratique, se montre disposé à le faire. Vous avez paru aux spectacles, vous avez commis la faute, vous vous êtes rendu l'esclave d'une vile courtisane : vous êtes sorti du théâtre, vous vous êtes rappelé le spectacle; vous avez rougi; revenez à l'église. Vous avez senti de la douleur, invoquez Dieu; c'est un commencement de résurrection. J'ai écouté, et je n'ai pas pratiqué, direz-vous toujours : comment reviendrai-je à l'église, comment écouterai-je de nouveau? Vous devez revenir pour cela même que vous n'avez pas pratiqué, afin d'écouter de nouveau et de pratiquer. Si l'on met un appareil sur une plaie et qu'elle ne soit pas guérie, n'en remet-on pas encore un autre jour? Le bûcheron veut-il abattre un chêne? il prend sa cognée, il coupe la racine. S'il donne un coup, et que l'arbre stérile ne tombe point, n'en donne-t-il pas un second, un quatrième, un cinquième, un dixième? Suivez cet exemple. Une courtisane est un chêne, arbre stérile, qui ne produit que des glands, nourriture de pourceaux. Enracinée depuis longtemps dans votre âme, elle l'assujettit à ses caprices, et la rend toute matérielle. Mes paroles sont la cognée. Vous les avez entendues un jour : une passion enracinée depuis si longtemps tombera-t-elle en un jour? Quand il faudrait revenir trois fois, cent fois, et davantage, il n'y aurait rien d'étonnant. Travaillez seulement à

couper une mauvaise habitude, qui est quelque chose de si funeste, de si difficile à détruire. Les Juifs mangeaient la manne, et ils regrettaient les oignons d'Egypte. *Nous étions plus heureux en Egypte* (Nom. II, 18), disaient-ils ; tant l'habitude est quelque chose de honteux et de nuisible! Quoique vous vous soyez corrigé pendant dix jours, pendant vingt, pendant trente, je ne suis pas encore satisfait, je ne vous félicite pas encore, je ne vous applaudis pas; je vous exhorte seulement à ne point perdre courage, à rougir de vous-même, et à vous condamner.

2. Je vous ai parlé de la charité, vous avez écouté mes discours, vous vous êtes retiré; et vous avez fait tort à vos frères, vous n'avez pas pratiqué la parole que vous avez entendue. Ne rougissez pas de revenir dans l'église ; rougissez de commettre une faute, ne rougissez pas d'en faire pénitence.

Examinez ce que le démon fait en vous. Il faut bien distinguer le péché et la pénitence. Le péché est la plaie, la pénitence est le remède. Ce que le remède et la plaie sont au corps, le péché et la pénitence le sont à l'âme. Le péché renferme la honte, la pénitence donne la confiance. Ecoutez-moi avec attention, je vous en conjure, afin de ne pas confondre l'ordre des choses, et de ne pas perdre le fruit de mes instructions. Remarquez bien ce que je dis : Plaie et remède, péché et pénitence. Le péché est la plaie, la pénitence est le remède. La plaie produit la corruption, le remède arrête le progrès de la corruption. Le péché souille l'âme, il enfante le ridicule et l'opprobre; la pénitence fait naître la liberté et la confiance, en même temps qu'elle fait disparaître la souillure du péché. Observez que la honte suit le péché, et que la confiance accompagne la pénitence. Eh bien ! retenez ceci, le démon renversant l'ordre, attache la confiance au péché et la honte à la pénitence. Je reviens sans cesse jusqu'à ce que je me sois bien expliqué ; et je ne puis finir avant d'avoir prouvé ce que j'ai avancé. Il faut distinguer la plaie et le remède. La plaie produit la corruption, le remède arrête le progrès de la corruption. La corruption est-elle dans le remède? La guérison est-elle dans la plaie? ces objets n'ont-ils pas leur ordre naturel? peut-on faire marcher l'un avant l'autre? Non, sans doute. Appliquons cela aux maladies de l'âme. Le péché a pour partage l'opprobre et l'ignominie; la pénitence a pour cortége la confiance, le jeûne, la justification. *Confessez le premier vos iniquités,* dit l'Ecriture, *afin que vous soyez justifié.* (Is. XLIII, 26.) *Le juste est son premier accusateur.* (Prov. XVIII, 17.) Ainsi le démon, qui sait que le péché renferme la honte, laquelle est fort propre à ramener le pécheur, et que la pénitence est suivie de la confiance, laquelle est de nature à attirer le pénitent, par un renversement d'ordre, attache la honte à la pénitence et la confiance au péché. Comment cela? Le voici : Quelqu'un est épris d'une passion folle pour une courtisane publique ; il la suit comme son captif; il entre sans pudeur dans le lieu de prostitution, s'abandonne à la courtisane, consomme le crime avec la même effronterie et la même audace : il sort, et il ne rougit que lorsqu'il faut effacer, par la pénitence, le crime qu'il a consommé sans honte. Malheureux! vous ne rougissiez pas, lorsque vous vous abandonniez à la courtisane, et vous rougissez lorsqu'il faut en faire pénitence ! Il rougit de s'être livré à une courtisane, et il ne rougissait pas lorsqu'il s'y livrait. Et c'est en cela que consiste la malice du démon. Cet esprit impur ne lui permet pas de rougir dans le péché, il lui fait braver les regards publics, parce qu'il sait que la honte alors lui ferait fuir le péché ; il le fait rougir dans la pénitence, parce qu'il sait que la honte alors l'éloigne de la pénitence. Il lui cause deux maux, il l'entraîne dans le péché et le détourne de la pénitence. Vous ne rougissiez pas, lorsque vous vous livriez à une courtisane; et vous rougissez, lorsqu'il faut appliquer le remède au mal! vous rougissez lorsqu'il faut effacer le péché ; et lorsque vous auriez dû rougir, vous étiez armé d'audace ! vous ne rougissiez pas lorsque vous deveniez pécheur ; et vous rougissez lorsqu'il faut devenir juste !

Confessez le premier vos iniquités, afin que vous soyez justifié. O bonté du Seigneur ! l'Ecriture ne dit pas : afin que vous ne soyez point puni, mais : *afin que vous soyez justifié.* Il ne vous suffit donc pas, ô mon Dieu, de ne point punir le coupable, vous le justifiez encore ! Oui, sans doute, dit-il (observez ceci, mes frères), je le rends juste. Et qu'est-ce qui le prouve ? l'exemple du larron de l'Evangile. Pour avoir dit seulement à son compagnon : *Est-ce que vous ne craignez pas Dieu? Pour nous, nous souffrons justement, et nous portons la peine de nos crimes*, le Sauveur lui dit :

Vous serez aujourd'hui avec moi dans le ciel. (Luc, XXIII, 40, 41 et 43.) Il ne lui dit pas : Je vous affranchis du supplice, je vous épargne toute punition ; mais il l'introduit dans le ciel comme juste. Vous voyez que la confession de ses fautes l'a rendu juste. Dieu a aimé les hommes jusqu'à ne pas épargner son Fils pour épargner l'esclave. Il a livré son Fils unique pour racheter des esclaves ingrats; il a donné le sang de son Fils pour le prix de leur rançon. O bonté du Seigneur ! Ne me dites donc plus : J'ai commis un grand nombre de fautes; comment pourrai-je les expier? Vous ne pouvez rien, le Seigneur peut tout ; il effacera, oui, il effacera tellement vos péchés, qu'il n'en restera aucune trace. Cela n'est pas possible dans nos corps : avons-nous été blessés au visage? quelque soin qu'on se donne, quoiqu'on épuise les remèdes et les ressources de l'art, on guérit bien la plaie, mais la cicatrice demeure, et ne cesse d'offrir une preuve sensible de la blessure dans les traits défigurés. Quoi qu'on fasse pour faire disparaître la cicatrice, on ne peut réussir ; la faiblesse de notre nature, l'impuissance de l'art, l'inefficacité des remèdes, sont des obstacles qu'il est impossible de vaincre. Mais lorsque Dieu efface les péchés, il n'en laisse pas de cicatrice, il ne permet pas qu'il en reste une marque, il rend la beauté en rendant la santé, il donne la justification en délivrant de la peine; il fait, en un mot, que le pécheur est comme s'il fût resté innocent. Il enlève le péché, il le fait disparaître comme s'il n'existait pas ou qu'il n'eût jamais existé. Il n'en laisse ni trace ni indice.

3. Et qu'est-ce qui atteste ce que je dis? Je ne me contente pas d'annoncer cette vérité, je veux la démontrer par les Ecritures, afin de porter les choses au plus haut degré de certitude. Je produis comme témoins des hommes malheureusement blessés, un peuple entier tout couvert de plaies, rempli de corruption, dévoré déjà par les vers, qui n'est pas affligé d'une ou deux plaies, mais dont tout le corps, depuis les pieds jusqu'à la tête, n'est qu'une plaie, et qui cependant pourra être si parfaitement guéri qu'il ne restera ni trace ni indice du mal. Ne perdez rien de mes paroles qui tendent à opérer le salut de tous. Je prépare des remèdes bien supérieurs à ceux qu'ont inventés les hommes, des remèdes que toute la puissance des princes ne pourrait procurer; car, que peut un prince? faire sortir de prison, mais non délivrer de l'enfer; combler un sujet de richesses, mais non sauver une âme. Moi je vous mets entre les mains de la pénitence, pour que vous sachiez quelle est sa force et sa vertu, pour que vous appreniez qu'il n'est point de péché ni d'iniquité qui résiste à son pouvoir. Je produis, pour appuyer mes discours, non pas un seul homme, non pas deux, non pas trois, mais des milliers d'hommes couverts de plaies et d'ulcères, souillés de mille crimes, et qui ont été guéris par la pénitence, de façon qu'il n'est resté ni cicatrice ni trace de leurs anciens maux. Mais écoutez avec attention ce que je vais dire, gravez-le dans votre mémoire, afin que dans d'utiles entretiens vous puissiez vous-mêmes instruire vos frères absents, et que vous inspiriez plus d'ardeur à venir nous entendre aux fidèles maintenant privés du fruit de cette instruction.

Ecoutons Isaïe, qui a contemplé les esprits célestes, qui a entendu leurs concerts mystiques, qui a fait un si grand nombre de prédictions sur Jésus-Christ; demandons-lui ce qu'il annonce: *Vision d'Isaïe au sujet de la Judée et de Jérusalem.* (Is. I, 1 et suiv.) Dis-nous, grand prophète, dis-nous ta vision : *Ecoutez, cieux; terre, prête l'oreille, parce que le Seigneur a parlé.* — Tu dis autre chose que ce que tu as annoncé.— Quelle autre chose ai-je annoncée? — Tu débutes par dire : *Vision au sujet de la Judée et de Jérusalem*, et laissant la Judée et Jérusalem, tu invoques les cieux et la terre ; tu laisses les créatures raisonnables pour t'adresser aux éléments dépourvus de raison. — Je le fais, parce que les créatures raisonnables sont devenues plus déraisonnables que les êtres dépourvus de raison ; et aussi parce que Moïse, près d'introduire les Israélites dans la terre promise, prévoyant les maux dont ils seraient accablés en punition de ce qu'ils devaient abandonner les biens dont ils jouissaient, s'écriait lui-même : *Ecoutez, cieux ; que la terre entende les paroles qui sortent de ma bouche.* (Deut. XXXII, 1.) J'atteste les cieux et la terre, dit Moïse aux Juifs, que si vous abandonnez le Seigneur votre Dieu, lorsque vous serez entrés dans la terre promise, vous serez dispersés chez toutes les nations. Isaïe est venu, il annonce l'accomplissement prochain de ces menaces. Il ne pouvait attester ni Moïse qui était mort, ni les Israélites contemporains de Moïse, qui étaient morts aussi ; il atteste les éléments

qu'avait attestés Moïse. Voilà, dit-il aux Juifs, que vous êtes déchus des promesses, voilà que vous avez abandonné Dieu. Comment invoquerai-je ton témoignage, ô Moïse ! puisque tu n'es plus? comment invoquerai-je celui d'Aaron que la mort a aussi enlevé ? Tu ne peux invoquer mon témoignage, lui répond Moïse, invoque celui des éléments. Voilà pourquoi moi-même, lorsque je vivais, je n'ai attesté ni Aaron ni aucun autre, parce qu'ils devaient mourir ; mais j'ai attesté les éléments qui doivent demeurer toujours, les cieux et la terre. Isaïe dit donc : *Ecoutez, cieux ; terre, prête l'oreille,* vous que Moïse m'ordonne d'invoquer aujourd'hui. Une autre raison encore pour laquelle il atteste les éléments, c'est qu'il parlait aux Juifs. *Ecoutez, cieux,* vous qui leur avez envoyé la manne ; *terre, prête l'oreille,* toi qui leur as donné des cailles en abondance. *Ecoutez, cieux,* écoutez, vous qui, contre les lois de la nature, suspendus sur leurs têtes, avez été pour eux une campagne fertile. *Terre, prête l'oreille,* toi qui, étendue à leurs pieds, leur as servi une table dressée sur-le-champ. La nature était oisive, la grâce seule opérait. Sans les travaux du labourage, ils avaient une nourriture toujours à leurs ordres ; sans aucun apprêt de la main des hommes, la manne, source féconde et sanctifiée, leur tenait lieu de tout. La nature avait oublié sa propre faiblesse. Comment leurs habits ne s'usèrent-ils pas ? comment leurs chaussures ne vieillirent-elles pas ? Dieu n'épargnait point les prodiges pour subvenir à leurs besoins. *Ecoutez, cieux ; terre, prête l'oreille.* Après de si éclatants témoignages d'une bonté attentive, après de semblables bienfaits, le Seigneur est outragé. A qui m'adresserai-je ? n'est-ce pas à vous, puisque je ne trouve pas d'homme qui m'écoute ? Je me suis présenté, et nul homme ne s'est offert à moi ; j'ai parlé, et personne ne m'a écouté. Je parle à des êtres dépourvus de raison, puisque les êtres raisonnables se sont rabaissés au-dessous de la brute. Voilà pourquoi un autre prophète, voyant un roi furieux qui outrageait le Seigneur par un culte sacrilége rendu à une idole, s'écrie avec force, tandis que tous les autres étaient effrayés : *Ecoute, autel, écoute-moi !* (III Rois, XIII, 2.) Quoi donc ! prophète, tu parles à une pierre ? Oui, puisque l'âme du prince est plus dure que la pierre. *Ecoute, autel, écoute-moi* ! voilà ce que dit le Seigneur : et à l'instant l'autel s'est divisé en deux parts. La pierre a écouté, la pierre s'est fendue, et a rejeté la victime. Comment l'homme a-t-il refusé d'entendre ? Le prince étendit la main pour saisir le prophète. Que fit Dieu? il sécha la main du prince. Voyez la bonté du Seigneur, et l'emportement de l'esclave ! Pourquoi Dieu ne commence-t-il pas par sécher la main de Jéroboam ? c'était afin que l'exemple de la pierre le rendît plus sage. Si la pierre ne se fût pas fendue, je t'aurais épargné ; mais puisqu'elle s'est fendue, et que tu ne t'es pas corrigé, je tourne contre toi ma colère. Il étendit la main pour saisir le prophète, et sa main desséchée demeura comme un trophée, qui constatait son crime et sa honte. Tous les gardes, les officiers et les soldats qui l'environnaient ne purent la rétablir ; elle resta publiant hautement le triomphe de la piété, la défaite du crime, la bonté du Seigneur, et la folie du prince, dont tous les satellites ne purent rétablir la main.

4. Mais pour ne pas perdre de vue notre sujet par de continuels écarts, prouvons ce que nous avons annoncé. Qu'avons-nous donc annoncé ? Que quand on serait tout couvert des plaies du péché, si l'on fait pénitence, si l'on pratique le bien, Dieu les fera disparaître de façon qu'il n'en paraîtra ni cicatrice, ni trace, ni indice. Voilà ce que j'ai annoncé ; voilà ce que je vais tâcher de prouver. *Ecoutez, cieux ; terre, prête l'oreille, parce que le Seigneur a parlé.* (Is. I, 1 et suiv.) Et qu'a dit le Seigneur ? *J'ai mis au monde des enfants, je les ai élevés, et ils m'ont méprisé. Le bœuf reconnaît celui auquel il appartient ; l'âne reconnaît l'étable de son maître* (ô Juifs ! plus stupides que les animaux les plus stupides !) *et Israël ne m'a pas reconnu, et mon peuple m'a oublié. Malheur à la nation pécheresse !* Pourquoi *malheur !* est-ce qu'il n'y a point d'espoir de salut? pourquoi, prophète, t'exprimes-tu de la sorte? C'est que je ne trouve aucune guérison, c'est que j'ai employé des remèdes, et que le mal a résisté à tous les remèdes. Voilà pourquoi je me suis retiré. Qu'ai-je donc à faire? Je ne me fatiguerai point à guérir ce qui ne peut être guéri. *Malheur !* ce mot est l'expression d'une femme qui se lamente. *Malheur !* le prophète a raison d'employer cette parole. Suivez-moi, je vous prie, mes frères. Pourquoi dit-il *Malheur?* c'est qu'il éprouve ce qui arrive dans les maladies du corps. Lorsqu'un médecin voit un malade désespéré, il soupire, il répand des larmes ;

les serviteurs et les proches se lamentent et gémissent, mais en vain et sans fruit; car lorsqu'un malade est près de mourir, quand le monde entier se lamenterait, il ne pourrait le rappeler à la vie ; de sorte que les lamentations sont un témoignage de tristesse, et non un moyen de salut. Mais il n'en est pas de même de l'âme; les pleurs rendent souvent la vie à ce qui est mort chez elle. Pourquoi ? c'est qu'aucune puissance humaine ne pourrait ressusciter un homme mort corporellement ; au lieu que le repentir ressuscite celui qui est mort spirituellement. Regardez un fornicateur ; pleurez sur son sort, et souvent vous le rendez à la vie. C'est pour cela que saint Paul ne se contentait pas d'avertir, mais qu'il pleurait en donnant des avis à chacun des fidèles. Et pourquoi pleurait-il ? c'est afin que si les avertissements n'avaient pas assez de force, les pleurs vinssent au secours. C'est ainsi que le prophète se lamente. Le Fils de Dieu, qui voit dans l'avenir la ruine de Jérusalem, s'écrie : *Jérusalem, qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés.* (Matt. XXIII, 37.) Il adresse la parole à la ville dont il prévoit la ruine; il emploie le langage d'un homme qui se lamente. Ecoutons encore le prophète : *Malheur à la nation pécheresse, au peuple chargé d'iniquité !* (Isa. I, 4 et suiv.) Vous voyez qu'il n'y a rien de sain dans eux, qu'ils sont tout couverts de plaies. *Malheur à la race corrompue, aux enfants pervers !* Pourquoi le prophète se lamente-t-il ? *Vous avez*, dit Isaïe, *abandonné le Seigneur ; vous avez irrité le Saint d'Israël. A quoi servirait de vous frapper davantage ?* De quel fléau vous affligerai-je? vous enverrai-je la faim, la peste ? j'ai épuisé contre vous toutes les punitions, et votre perversité est toujours restée la même. *O vous qui ajoutez sans cesse péché sur péché ! Toute tête est languissante, tout cœur est abattu. Il n'y a point de plaie ni d'ulcère.* Quel langage ! Tu disais tout-à -l'heure, prophète : *Race corrompue, enfants pervers, vous avez abandonné le Seigneur, vous avez irrité le Saint d'Israël.* Tu pleures, tu te lamentes, tu te livres au désespoir de la douleur, tu fais l'énumération des plaies; et, un moment après, tu dis : *Il n'y a point de plaie ni d'ulcère.* Expliquons le prophète. Il y a une plaie lorsque, le reste du corps étant sain, une seule partie est affectée et malade. Mais ici le prophète dit que tout le corps n'est qu'une plaie. Il n'y a pas simplement plaie, ulcère, partie enflammée ; mais tout est malade depuis les pieds jusqu'à la tête. On ne peut ni appliquer de remèdes, ni bander les plaies, ni les adoucir avec l'huile. *Votre terre est déserte, vos villes sont brûlées par le feu, les étrangers dévorent votre pays.* Je vous ai fait tous ces maux, et vous ne vous êtes pas corrigés ; j'ai épuisé toutes mes ressources, et le malade reste dans un état de mort. *Ecoutez la parole du Seigneur, princes de Sodome et de Gomorrhe : Qu'ai-je besoin de la multitude de vos victimes ?* Est-ce qu'il parle aux habitants de Sodome ? Non ; mais il appelle les Juifs habitants de Sodome, leur donnant le nom de ceux dont ils avaient le caractère. *Ecoutez la parole du Seigneur, princes de Sodome et de Gomorrhe : Qu'ai-je besoin*, dit le Seigneur, *de la multitude de vos victimes ? Je suis dégoûté des holocaustes de vos béliers, je ne veux pas du sang de vos agneaux. En vain vous venez m'offrir la fleur de farine. Votre encens m'est en abomination. Je ne puis plus souffrir vos nouvelles lunes et vos sabbats. Je hais vos jeûnes et votre solennité du grand jour. Lorsque vous étendrez les mains vers moi, je détournerai les yeux de vous. Lorsque vous multiplierez vos prières, je ne vous écouterai pas.* Peut-on rien ajouter à une pareille colère ? Le prophète invoque le ciel, il gémit, il pleure, il se lamente; il dit : *Il n'y a point de plaie ni d'ulcère.* Dieu est irrité ; il ne reçoit pas les sacrifices, les nouvelles lunes, les sabbats, l'offrande de la fleur de farine, les prières, les mains étendues vers le ciel. Vous voyez l'ulcère horrible, vous voyez la maladie incurable, non d'un seul homme, de deux, de dix, mais de plusieurs milliers d'hommes. Que dit ensuite Isaïe ? *Lavez-vous, purifiez-vous.* Est-il un péché dont vous désespériez d'obtenir le pardon ? Le même Dieu qui dit : *Je ne vous écoute pas*, dit aussi : *Lavez-vous.* D'où vient cette différence de langage ? L'un et l'autre est utile, l'un pour vous effrayer, l'autre pour vous attirer. Si vous ne les écoutez pas, Seigneur, ils n'ont point d'espérance de salut ; s'ils n'ont point d'espérance de salut, comment pouvez-vous leur dire : *Lavez-vous ?* Mais Dieu est un père qui chérit ses enfants, le seul vraiment bon, le plus tendre de tous les pères. Et afin que vous sachiez qu'il est vraiment père, il dit aux Juifs : *Que te ferai-je, ô Juda ?* Est-ce que vous ne savez pas, ô mon Dieu ! ce que vous ferez ?

Je le sais, mais je ne veux pas agir. Leurs crimes énormes sollicitent ma vengeance, ma bonté infinie me retient. *Que te ferai-je, ô Juda?* t'épargnerai-je? mais tu n'en deviendras que moins attentif et moins vigilant. Te punirai-je? mais ma bonté s'y oppose. *Que te ferai-je?* te consumerai-je par le feu comme Sodome? Te détruirai-je comme Gomorrhe? Mon cœur a changé. Dieu qui ne connaît pas les passions, emprunte le langage de l'homme qui les éprouve, ou plutôt il parle comme une mère tendre; il a changé, comme on le pourrait dire d'une femme pour son enfant : Mon cœur a changé comme celui d'une mère. Peu content de ces paroles, il ajoute : *Je me suis troublé dans mon repentir.* (Osée. II, 8.) Est-ce que Dieu se trouble? gardons-nous de le croire. Dieu ne peut éprouver de trouble. Mais, comme je l'ai dit, il prend nos façons de parler : Mon cœur a changé. *Lavez-vous, purifiez-vous.* Que vous ai-je annoncé, mes frères? ne vous ai-je pas dit que si Dieu voit les pécheurs disposés à faire pénitence, quand ils seraient chargés de crimes, tout couverts d'ulcères, il les traite et les guérit, sans qu'il reste aucune cicatrice, aucune trace, aucune marque de leurs péchés. *Lavez-vous, purifiez-vous, délivrez vos âmes de toute iniquité; apprenez à faire le bien, imposez-vous-en la loi; jugez la cause de l'orphelin, rendez justice à la veuve.* Ces préceptes ne sont pas difficiles à pratiquer; la nature nous y porte d'elle-même; la femme la plus faible est capable de compassion. *Et après cela, venez, et soutenez contre moi votre cause.* Commencez par agir, et je ferai le reste; faites quelque chose pour moi, et je ferai tout pour vous. *Venez.* Et à qui irons-nous? à moi que vous avez offensé, que vous avez irrité; à moi qui vous ai dit : *Je ne vous écoute pas*, afin qu'effrayés par cette menace, vous apaisiez ma colère; venez à celui qui refuse de vous écouter, afin qu'il vous écoute. Et que ferez-vous, Seigneur? Je ne laisserai aucune cicatrice, aucune trace, aucune apparence de péché. *Venez, soutenez contre moi votre cause*, dit le Seigneur. Il ajoute : *Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, je les rendrai blancs comme la neige.* Reste-t-il la moindre cicatrice, la moindre ride, la moindre tache? *Quand ils seraient rouges comme le vermillon, je les rendrai aussi blancs que la laine la plus blanche.* Reste-t-il aucune marque, aucune ombre de noirceur? Comment s'opère ce changement? Ne vous l'ai-je pas promis? *car c'est un oracle de la bouche du Seigneur.* (Job, XIV, 4.) Vous voyez non-seulement la grandeur des promesses, mais la majesté de celui qui accorde cette grâce. Tout est possible à Dieu qui peut nous purifier des plus grandes souillures. Ecoutons-le donc, et convaincus de toute l'efficacité du remède de la pénitence, renvoyons-en la gloire à Celui à qui appartient la gloire et l'empire, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE SUR LA PÉNITENCE.

NEUVIÈME HOMÉLIE.

De la pénitence. — De ceux qui ont manqué aux assemblées, — De la sainte table. — Du jugement.

ANALYSE.

Saint Jean Chrysostome établit la nécessité des bonnes œuvres, et réfute les objections de ceux qui les regardaient comme extrêmement difficiles dans les embarras du monde. — Il s'élève avec force contre ceux qui, après avoir promis un moment auparavant de tenir leur cœur élevé à Dieu, se rendaient coupables à l'heure même, en employant à de vains discours le temps du sacrifice terrible. — Il les conjure de ne point s'absenter de l'église les jours de sacrifice et de ne point s'amuser à discourir pendant qu'il est offert, mais d'y assister avec une sainte frayeur, les yeux baissés, l'esprit élevé vers le Seigneur, après s'être dépouillés en entrant de toute inimitié, persuadés que nous serons mesurés à la même mesure que nous aurons mesuré les autres. — *Gardez-vous bien de croire,* ajoute-t-il, *que ce que vous mangez soit du pain, ou que ce que vous buvez soit du vin. — Ces aliments ne sont pas sujets aux mêmes vicissitudes que les autres.*

Il les fait souvenir de l'heure à laquelle ce monde finira et, après un tableau saisissant du néant de toutes choses ici-bas, il ajoute qu'après cette vie il n'y aura plus lieu de mériter ni de faire pénitence.

De même que celui qui sème perd son temps s'il répand sa semence le long du chemin, ainsi ne nous servira-t-il de rien d'être appelés chrétiens si nos œuvres ne répondent pas au nom que nous portons. En voulez-vous la preuve? Ecoutez un témoin digne de foi, saint Jacques, le frère de Notre-Seigneur, qui vous crie: *La foi sans les œuvres est morte.* (Jacques, II, 17.) Donc la pratique des œuvres est partout nécessaire : sans elle le nom de chrétiens ne pourra nous être utile. Et n'en soyez pas surpris; car dites-moi ce que gagne un soldat à figurer dans une armée, s'il ne se montre digne du service militaire en combattant pour le roi qui le nourrit? Peut-être même, — car ce que je vais dire est terrible, — eût-il mieux valu pour lui n'être pas sous les armes, que de négliger l'honneur de son roi; comment, en effet, pourra-t-il échapper au châtiment, lui qui nourri par le roi, ne combat pas pour lui? Et que parlé-je de négliger le service d'un roi? il s'agit de bien plus, il s'agit de nos âmes elles-mêmes dont nous négligeons les intérêts. Mais il est impossible, dit-on, de se sauver en vivant au milieu du monde et de ses embarras.

Comment cela, mes frères? Si vous le voulez bien, je vais montrer en peu de mots que ce n'est pas le lieu qui sauve, mais bien la conduite et la volonté. Adam, dans le Paradis terrestre, comme dans un port, a fait naufrage; Loth, à Sodome, comme en pleine mer, a été sauvé (Gen. XIII et XIX); Job, sur son fumier, fut justifié, tandis que Saül, au sein de l'opulence, perdit les biens de la vie présente et ceux de la vie future. C'est donc une vaine excuse de dire : Je ne puis vivre dans le monde, au milieu des affaires, et me sauver. Mais d'où vient la difficulté? De ce que vous n'assistez pas assidûment soit aux prières pu-

bliques, soit aux assemblées saintes. Voyez ceux qui briguent quelque dignité auprès d'un roi de la terre ! comme ils sont empressés, comme ils stimulent leurs protecteurs pour obtenir ce qu'ils recherchent ! Je dirai donc à ceux qui abandonnent les divines assemblées ou qui pendant la cène redoutable et mystique s'amusent à de vaines conversations : Que faites-vous, chrétiens ? Où sont vos promesses au prêtre qui vous a crié : *En haut vos esprits et vos cœurs* ! et à qui vous avez répondu : *Nous les tenons élevés vers le Seigneur ?* Et vous n'êtes pas tremblants et confus d'être convaincus de mensonge à cet instant redoutable ? O prodige ! La table mystique est préparée, l'Agneau de Dieu s'immole pour vous, le prêtre plaide votre cause, la flamme sacrée jaillit de la table sainte, les chérubins sont présents, les séraphins accourent, et les esprits aux six ailes se couvrent la face : toutes les puissances incorporelles intercèdent pour vous avec le prêtre, le feu divin est descendu du ciel, le sang a coulé du côté de l'Agneau sans tache pour vous purifier, et, encore une fois, vous ne tremblez pas, vous ne rougissez pas d'être convaincus de mensonge à cette heure terrible. Il y a cent soixante-huit heures dans la semaine, le Seigneur s'en est réservé une, une seule, et vous l'employez à des œuvres séculières et ridicules, à de vaines causeries ! Avec quel confiance pouvez-vous approcher des saints mystères, la conscience ainsi souillée, vous qui n'oseriez toucher avec des mains salies le bas de la robe d'un prince ?

Gardez-vous bien de croire que ce que vous mangez soit du pain ou que ce que vous buvez soit du vin. Ces aliments ne sont pas sujets aux mêmes vicissitudes que les autres. Comme le feu pénètre la cire, sans rien perdre de sa substance, sans y ajouter rien : ainsi, quand vous communiez, les saints mystères passent tout entiers dans la substance du corps. Aussi, lorsque vous approchez, ne croyez pas recevoir le corps divin de la main d'un homme, mais représentez-vous les séraphins eux-mêmes avec une tenaille, vous offrant le feu pris sur l'autel du ciel, selon la vision d'Isaïe (VI, 6) ; et lorsque vous participez au sang du salut, que ce soit comme si vous appliquiez vos lèvres au côté divin de l'Agneau sans tache. C'est pourquoi, mes frères, fréquentons les églises et à l'avenir ne nous y livrons plus à des entretiens frivoles. Soyons-y craintifs et tremblants, les yeux baissés, l'esprit élevé, la tristesse sur le visage, la joie dans le cœur. N'avez-vous pas remarqué ceux qui entourent ici-bas un prince visible, sujet à la corruption et à la mort ? Comme ils sont immobiles, calmes, silencieux ; ils ne regardent pas autour d'eux, mais vous les voyez toujours sérieux, humbles, craintifs ! Prenez exemple sur eux, Chrétiens, et tenez-vous en la présence de Dieu comme si vous étiez en face d'un roi de la terre : il y a bien plus lieu de trembler quand on est devant le Roi du Ciel. Je ne cesserai de vous faire ces recommandations que quand je vous verrai corrigés. Entrons dans l'église et approchons-nous de Dieu avec les dispositions convenables. Chassons de notre cœur tout ressentiment, de peur qu'en priant nous ne nous condamnions en disant : *Pardonnez-nous comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* (Matth. VI, 12.)

C'est une parole terrible que celle-là, et celui qui la prononce crie en quelque sorte à Dieu : J'ai pardonné, Seigneur, pardonnez-moi ; j'ai remis, remettez-moi : j'ai fait grâce, faites-moi grâce ; si je n'ai pas pardonné, ne me pardonnez pas ; si je n'ai pas remis à mon prochain sa dette, ne me remettez pas mes péchés ; servez-vous envers moi de la mesure dont je me sers envers les autres.

Que ces réflexions, jointes à la pensée du jour terrible du jugement, du feu de l'enfer et de ses horribles tourments, nous fassent quitter désormais la voie dans laquelle nous avons erré.

Viendra l'heure en effet, où la scène de ce monde disparaîtra, et il n'y aura plus de prix à disputer ; après cette vie on ne trouvera plus d'autre théâtre pour s'exercer, il ne sera plus temps de mériter des couronnes.

Voici le temps de la pénitence, alors ce sera celui du jugement ; ici les combats, là les couronnes ; maintenant le travail, ailleurs le repos ; aujourd'hui les peines, plus tard les récompenses. Réveillez-vous, je vous en conjure, réveillez-vous, et écoutons avec empressement ce qu'on nous dit. Nous avons vécu de la vie de la chair, vivons désormais de celle de l'esprit ; nous avons vécu dans les plaisirs, vivons maintenant dans les vertus ; nous avons vécu dans la négligence, vivons à tout jamais dans la pénitence. *De quoi s'enorgueillissent la terre et la poussière ?* (Eccli. X, 9.) Pourquoi t'élever ainsi, ô homme ? Pourquoi cette arrogance,

ces espérances dans la gloire et les richesses du monde? Transportons-nous ensemble auprès des tombeaux ; contemplons les mystères de la mort : voyons la nature en lambeaux, des os en poussière, des corps en putréfaction. Si tu es sage, examine, et dis-moi, si tu peux, où est ici le roi, où le sujet? où le noble, où l'esclave? où le sage, où l'insensé? Beauté de la jeunesse, gracieux aspect, regards étincelants, nez si bien formé, lèvres vermeilles, joues si fraîches, front si brillant, je vous cherche en vain ! Je ne vois que cendre, que poussière ; je ne trouve que vers, exhalaisons fétides, pourriture... !

Méditons sur toutes ces choses, mes frères ; pensons à notre dernière heure, et pendant qu'il en est temps encore, quittons la voie où nous avons erré. *Nous avons été rachetés au prix d'un sang précieux.* (I Pierre, I, 19.) C'est pour cela que Dieu a paru sur la terre. C'est pour toi, ô homme ! qu'il y est venu, *n'ayant pas même où reposer sa tête.* (Luc, IX, 58.) O prodige ! Le juge est conduit au tribunal à cause des coupables, la vie se soumet à la mort, le créateur est souffleté par la créature, celui que les séraphins ne peuvent contempler est conspué par l'esclave ; il est abreuvé de vinaigre et de fiel, il est percé d'une lance, il est déposé dans un sépulcre : et vous ne songez même pas à ces merveilles, vous les oubliez, vous les méprisez! Ne savez-vous donc pas que quand même vous répandriez pour Dieu votre propre sang, vous n'auriez pas encore fait assez, car, autre est le sang du Maître, autre celui de l'esclave. Prévenez par la pénitence et par une conversion sincère le départ de votre âme, de peur que la mort ne vous surprenne et ne rende inutile pour vous le remède de la pénitence ; parce que sur la terre seulement la pénitence a de la vertu ; dans l'enfer elle n'a plus d'effet.

Cherchons le Seigneur tandis qu'il en est temps encore ; faisons le bien, afin d'être délivrés des peines éternelles, et mis en possession du bonheur des cieux, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il !

Traduit par M. l'abbé GAGEY, curé de Millery.

ÉLOGE DE SAINT PAUL.

AVERTISSEMENT.

Saint Chrysostome dit au commencement de l'homélie sur les Calendes : *Dernièrement, tandis que je faisais l'éloge du bienheureux Paul, vous avez tressailli de joie comme si vous l'aviez vu lui-même présent devant vous. Je voulais revenir aujourd'hui encore sur le même sujet,* etc., t. II, p. 449. Quelques-uns ont cru qu'il s'agissait, dans ces paroles, de l'homélie sur la demande des enfants de Zébédée : c'est l'opinion d'Hermant. Tillemont y voit l'homélie sur le choix d'une épouse ; mais s'il pouvait être question dans ce passage d'une homélie isolée, on pourrait en nommer une foule d'autres ; l'éloge de saint Paul est un sujet que saint Chrysostome ne se lasse jamais de traiter, il y revient partout dans ses œuvres. Il nous semble donc que ces mots : *Je voulais revenir aujourd'hui encore sur le même sujet,* ne peuvent se rapporter qu'à une série d'instructions et désignent par conséquent les sept panégyriques de saint Paul. On ne peut douter qu'ils n'aient été prêchés à Antioche, puisque saint Chrysostome parle, dans le quatrième, de Daphné, qui était un faubourg de cette ville, et qu'il témoigne, dans le commencement du sixième, les avoir prêchés assez près les uns des autres. L'année de ces discours ne peut se fixer avec certitude. Nous en avons une traduction latine qu'on croit être d'Anianus le pélagien, natif de Célède, en Campanie, qui vivait au commencement du v^e^ siècle. Ce traducteur, en effet, donne au défenseur de la grâce de Jésus-Christ, saint Augustin, les noms de manichéen et de traducien, noms que les pélagiens donnaient aux catholiques. On ne trouve dans aucun de ces panégyriques ce que Photius cite d'un discours de saint Chrysostome sur saint Paul.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

ANALYSE.

Saint Paul a réuni dans un degré éminent tout ce qu'il y a de bon et de grand, non-seulement parmi les hommes, mais encore parmi les anges. Il a toutes les vertus d'Abel, de Noé, d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Joseph, de Job, de Moïse, de David, d'Elie et de Jean-Baptiste et des anges.

1. Une prairie tout émaillée de vertus, un jardin spirituel, on peut le dire sans crainte, telle fut l'âme du bienheureux Paul ; à tant de fleurs de la divine grâce, il sut joindre une sagesse digne de cette grâce d'en-haut. Ce fut un vase d'élection, il s'appliqua glorieusement à se purifier, l'abondance de l'Esprit lui versa tous ses dons. Et de cette source il fit jaillir pour nous des fleuves admirables, non pas quatre fleuves seulement, comme dans le paradis, mais d'innombrables courants d'eaux spirituelles qui coulent toujours, qui n'arrosent pas la terre, mais réveillent, dans les âmes humaines, la fécondité de la vertu. Quel discours ne serait pas au-dessous d'une telle perfection ? quel langage saurait rendre l'éloge égal à celui qu'il faut célébrer ? Toutes les vertus humaines réunies dans une seule âme, chacune de ces vertus au plus haut degré, non-seulement les vertus humaines, mais celles des anges, quelle parole assez grande pour louer dignement cette grandeur ! Est-ce là une raison pour que nous nous taisions ? Non, c'est au contraire une raison, et une raison déterminante pour que nous parlions. Car c'est le plus grand sujet de louanges que la perfection de la vertu dé-

fie, surpasse toute louange, toute abondance oratoire, et notre défaite vaut mieux que tous les triomphes possibles de la parole. Par où commencer nos éloges? Par où, sinon par démontrer ce que nous venons d'avancer, savoir, qu'il possède les vertus que l'on voit dans tous les hommes? Car quelque grandeur qu'aient montrée, soit les prophètes, soit les patriarches, soit les justes, soit les apôtres, soit les martyrs, réunissez toutes ces vertus, Paul en sa personne les a reproduites toutes ensemble à un si haut degré de perfection que nul, en ce qu'il a de meilleur, ne peut rivaliser avec lui. Voyez, Abel a offert un sacrifice (Gen. IV, 4); de là, la célébrité de son nom; mais, si vous considérez le sacrifice de Paul, vous verrez qu'il est aussi supérieur à l'autre que le ciel est au-dessus de la terre. De quel sacrifice voulez-vous que je vous parle? car un seul ne lui a pas suffi. Chaque jour il s'offrait lui-même en sacrifice (I Cor. XV, 31), et il s'offrait doublement, mourant chaque jour, et promenant partout ce qui était frappé de mort en lui. (II Cor. IV, 10.) Sans cesse il faisait face aux dangers, il s'immolait volontairement, mortifiant en soi la nature de la chair, vraie victime sacrifiée à Dieu, ou plutôt victime bien préférable aux anciennes. Car il n'immolait ni génisses, ni brebis : c'était lui-même qu'il sacrifiait chaque jour, et doublement. De là, la confiance qui lui faisait dire : *J'ai déjà reçu l'aspersion pour être sacrifié.* (II Tim. IV, 6.) Cette aspersion veut dire qu'il a déjà répandu son propre sang.

Sachez bien qu'il ne lui suffit pas de ces sacrifices; mais, après s'être entièrement consacré à Dieu, il lui fit encore une offrande des peuples, des continents, des mers; planant sur les pays grecs, sur les pays barbares, sur tout l'espace que le soleil embrasse, il volait comme un aigle, il volait partout, non en simple voyageur, mais arrachant les épines des péchés, répandant la parole de la piété, dissipant l'erreur, amenant la vérité; des hommes, il faisait des anges, ou plutôt, des démons, il faisait des anges, et ces anges étaient des hommes. Aussi, près de son départ, après tant de sueurs et des trophées sans nombre, pour consoler ses disciples, il disait : *Quand même je devrais répandre mon sang sur la victime et le sacrifice de votre foi, je m'en réjouirais, et je m'en conjouirais avec vous tous; et vous devriez aussi vous en réjouir et vous en conjouir avec moi.* (Philipp. II, 17, 18.) Quelle victime pourrait donc égaler celle que Paul immola avec le glaive de l'Esprit, qu'il offrit sur l'autel érigé au plus haut des cieux? Abel périt par la perversité, par la rage meurtrière de Caïn (Gen. IV, 8); de là, la gloire d'Abel. Mais moi j'ai à vous montrer des milliers de morts, autant de morts que ce bienheureux apôtre a passé de jours à publier le Seigneur. Et maintenant si vous voulez considérer la mort non plus seulement spirituelle mais réelle de saint Paul, vous remarquerez que si Abel fut tué par un frère qui n'avait en rien à se plaindre de lui, Paul fut égorgé par ceux qu'il voulait arracher à des maux sans nombre, pour qui il a enduré tout ce qu'il a souffert.

Noé fut un homme juste et parfait au milieu des hommes de son temps (Gen. VI, 9), et il était sans égal parmi eux tous; Paul fut sans égal parmi les hommes de tous les temps. Noé se sauva seul, avec ses enfants; Paul, à son tour, vit le monde englouti sous un nouveau déluge beaucoup plus affreux que l'ancien; il ne fit pas une arche avec des planches; au lieu de planches il agença des épîtres; mais il ne sauva pas deux, ou trois, ou cinq de ses parents, il sauva du péril l'univers entier qui s'abîmait dans les flots. Son arche n'était pas réduite à ne parcourir qu'un seul lieu, elle comprenait la terre jusqu'à ses dernières limites, et alors, et maintenant encore, Paul nous fait tous entrer dans cette arche construite pour sauver les foules, qui transforme des insensés plus dépourvus de raison que les animaux, qui en fait des êtres dignes de rivaliser avec les puissances d'en-haut, victoire de l'arche nouvelle sur celle d'autrefois. Celle-là reçut un corbeau, et laissa sortir un corbeau; elle reçut un loup, et n'en adoucit pas la férocité : Paul fit mieux; il reçut des loups, il en fit des brebis; les éperviers, les geais, il les transforma en colombes; tout ce qui était déraison et férocité, il le chassa de la nature humaine, il y substitua la douceur de l'Esprit, et maintenant encore flotte sur les ondes l'arche qui ne se brise pas. C'est que pour fendre de pareilles planches les orages de la perversité n'ont pas de puissance : c'est l'arche qui domine les flots qu'elle sillonne, et l'arche fait taire la tempête; et cela est juste, car ce n'est ni le bitume, ni la poix qui joignent les planches, c'est l'Esprit-Saint.

Voyez Abraham maintenant, tous l'admirent; quand il entendit ces paroles : *Sortez de votre*

pays, de votre parenté (Gen. XII, 1), il quitta patrie, demeure, amis, parents : l'ordre de Dieu fut tout pour lui. Et nous aussi, sachez-le bien, nous admirons cette obéissance. Mais qui pourrait se comparer à Paul? Ce n'est pas seulement sa patrie, et sa demeure, et ses parents qu'il abandonna, mais le monde lui-même pour Jésus; bien plus, il dédaigna le ciel même, et le ciel du ciel, et il ne recherchait qu'une seule chose, l'amour de Jésus. Entendez-le lui-même qui vous le montre, qui vous le dit : *Ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il y a de plus profond ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu.* (Rom. VIII, 38, 39.) Abraham, dira-t-on, se précipitant dans les dangers, arracha son neveu aux ennemis !

Mais Paul ne sauva pas seulement son neveu, ni trois et cinq villes, mais la terre tout entière, et il ne l'arracha pas aux barbares, mais aux démons mêmes, affrontant chaque jour des dangers sans nombre, et, au prix de ses morts particulières, procurant aux autres une sûreté entière. Mais la perfection de la vertu, la couronne de la sagesse est à celui qui a sacrifié son fils ? Eh bien ! ici encore, nous trouverons que le premier rang appartient à Paul, car ce n'est pas son fils, c'est lui-même qu'il a plus de mille fois sacrifié, comme je viens déjà de le dire. Qu'admire-t-on dans Isaac? Entre beaucoup de vertus, sa patience : il creusait des puits, on le chassait de ses possessions (Gen. XXVI, 15, 18, 20, 22), il ne résistait pas ; à mesure qu'on remplissait les puits, il passait dans un autre lieu ; il ne se précipitait pas, avec tous les siens, sur ceux qui le tourmentaient: il se retirait, il abandonnait partout les terres qui étaient à lui, pour satisfaire la cupidité de ses ennemis. Mais Paul ne vit pas seulement des puits, mais son propre corps recouvert de pierres amoncelées ; il ne se retirait pas comme Isaac; il allait à ceux qui le lapidaient, il voulait, à toute force, les enlever au ciel avec lui. Plus cette source de grâce était obstruée, plus vive elle jaillissait, plus elle versait de ces eaux qui donnent la patience. Mais son fils, mais Jacob est admiré pour sa force d'âme dans l'Ecriture ? Eh ! quelle âme de diamant pourrait égaler la patience de Paul? Ce n'est pas un esclavage de quatorze ans, mais égal à la durée de sa vie entière, qu'il endura pour l'épouse du Christ : il ne fut pas brûlé seulement par la chaleur du jour, par la glace de la nuit, mais il endura mille fois les neiges, les pluies, les grêles de la tribulation, un jour les coups de fouet, un jour les pierres tombant sur tous ses membres, un autre jour encore les bêtes féroces qu'il fallait combattre, une autre fois les flots; et nuit et jour, la faim, le froid ; et partout, au prix de mille combats, il arrachait (II Cor. XI, 23-33) les brebis à la gueule du démon. Mais Joseph fut la pureté même ! J'aurais peur du ridicule, si je célébrais par là celui qui se crucifia lui-même pour le monde (Gal. VI, 14), et qui ne regardait pas seulement ce que les corps ont de séduisant, mais toutes les choses humaines du même œil que nous voyons la poussière et la cendre ; qui était comme un mort insensible en présence d'un mort. Exact, attentif à réprimer tous les bonds de la nature vicieuse, jamais il n'éprouva, en quelque circonstance que ce fût, une seule de ces défaillances auxquelles est si sujette la fragilité humaine.

Job frappe tous les hommes d'admiration ? C'est avec raison qu'on admire ce grand athlète, comparable à Paul par la patience, par la pureté de sa vie, par le témoignage qu'il rendit à Dieu, par la bravoure qu'il déploya dans des luttes fameuses, par l'admirable victoire qui couronna ces combats. Mais les combats de Paul ne durèrent pas seulement plusieurs mois, ils durèrent un nombre d'années; il n'essuyait pas avec des tessons l'humeur qui sortait corrompue de ses membres, il ne restait pas étendu sur le fumier, mais il s'attaquait à la gueule du lion spirituel, et mille et mille fois luttant contre les tentations, il était plus solide qu'un roc ; ce ne furent pas seulement trois amis, ou quatre, mais tous qui l'insultèrent, infidèles et faux frères, le conspuant, l'outrageant. Mais l'hospitalité de Job était magnifique ainsi que son souci des pauvres ? Nous nous garderons bien de le nier, mais nous trouverons tout cela aussi inférieur aux vertus de Paul, que le corps est au-dessous de l'âme. Ce que Job faisait pour les corps infirmes, Paul le pratiquait pour les âmes malades, redressant tous les esprits boiteux, revêtant les pauvres intelligences nues de la robe de la sagesse. Et, à ne considérer que les bienfaits mêmes qui s'adressent aux corps, Paul avait toute la supériorité qui élève l'affamé et le pauvre secourant l'indigence, au-dessus du riche qui donne de son superflu ; la demeure

de Job était ouverte à tout venant, l'âme de Paul s'épanouissait pour la terre entière, et il faisait accueil à la foule des peuples. De là ses paroles : *Mes entrailles ne sont pas resserrées pour vous, mais les vôtres le sont pour moi.* (II Cor. VI, 12.) Job avait des troupeaux innombrables de bœufs et de brebis, et il était libéral envers les pauvres ; Paul ne possédant rien que son corps, y trouvait de quoi subvenir aux besoins des indigents ; de là ses paroles : *Ces mains ont fourni, à moi, et à ceux qui étaient avec moi, tout ce qui nous était nécessaire.* (Act. XX, 34.) Le travail de ses mains était un revenu qu'il attribuait aux pauvres et aux malheureux qui avaient faim. Mais les vers et les blessures causaient à Job de cruelles, d'insupportables douleurs ? J'en conviens ; mais si vous y comparez les coups de fouet que Paul reçut pendant tant d'années, et la faim continuelle, et la nudité, et les fers, et la prison, et les dangers, et les complots formés contre lui par ses proches, par les étrangers, par les tyrans, par la terre entière, ajoutez-y des souffrances plus amères encore, j'entends les douleurs éprouvées pour ceux qui tombent, l'inquiétude pour toutes les Eglises, le feu qui le brûlait toutes les fois qu'il y avait un scandale, vous verrez que l'âme qui endurait tout cela était plus solide qu'un rocher, avait une force à triompher du fer et du diamant. Ce que Job souffrit dans son corps, l'âme de Paul eut à le supporter, et tous les vers de Job le torturaient moins cruellement que la vue des scandales ne faisait l'âme du bienheureux apôtre. De là, les sources de larmes qui jaillissaient continuellement de ses yeux, non-seulement pendant les heures du jour, mais de la nuit, et il n'est pas de femme, en proie aux douleurs de l'enfantement, qui soit plus douloureusement déchirée qu'il ne l'était. Aussi disait-il : *Mes petits enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement.* (Gal. IV, 19.) Quel est encore, après Job, celui qu'on admirera ? Moïse, assurément. Mais celui-là aussi voit Paul bien au-dessus de lui. Entre tant de grandes vertus, ce qu'il y a, dans cette âme si sainte de Moïse, qui l'élève surtout, sa couronne, c'est d'avoir voulu être effacé du livre de Dieu pour le salut des Juifs. (Exod. XXXII, 32.) Mais Moïse voulut périr avec les autres ? Paul pour les autres ; non pas avec les autres, mais, les autres étant sauvés, Paul consentit à déchoir de la gloire éternelle ; Moïse lutta contre Pharaon ? mais Paul combattait chaque jour contre le démon ; l'un supportait toutes ses fatigues dans l'intérêt d'un seul peuple ; l'autre, dans l'intérêt de la terre entière, endurait les plus durs labeurs, se couvrait, non-seulement de sueur, mais, au lieu de sueur, du sang qui ruisselait de tout son corps ; il ne parcourait pas seulement les pays habités, mais les lieux sans habitants ; non-seulement la Grèce, mais les contrées des Barbares.

Je pourrais faire paraître devant vous et Josué, et Samuel, et les autres prophètes ; mais, pour ne pas trop étendre ce discours, n'abordons que les principaux ; car si Paul se montre évidemment au-dessus d'eux, il n'y a plus aucun moyen de douter de sa supériorité sur les autres. Quels sont les principaux d'entre les prophètes ?

Après ceux dont nous avons parlé, quels sont-ils, si ce n'est David, Elie, Jean, l'un précurseur du premier avènement, l'autre, du second avènement du Seigneur et pour cela nommés Elie l'un et l'autre ? Qu'est-ce qui distingue David ? Son humilité et son amour de Dieu. Mais à ce double titre, qui est supérieur à Paul, qui ne reste pas au-dessous de lui ? Qu'est-ce qu'Elie a d'admirable ? D'avoir fermé le ciel, amené la famine, fait descendre le feu ? Je ne le pense pas : admirons en lui son amour pour le Seigneur, amour plus brûlant que le feu. Mais, si vous considérez le zèle de Paul, vous le trouverez aussi supérieur qu'Elie est au-dessus des autres prophètes. Car que pourrait-on comparer à ces paroles qu'inspirait à Paul son zèle pour la gloire du Seigneur : *J'eusse désiré être anathème pour mes frères qui sont d'un même sang que moi selon la chair ?* (Rom. IX, 3.) Aussi, les cieux lui étant proposés pour but de ses efforts, et les couronnes, et tous les prix du combat, il contint son désir, il patienta : *Il est plus utile pour votre bien que je demeure uni à cette chair* (Philipp. I, 24) ; aussi, ni la créature visible, ni la créature que l'intelligence conçoit ne lui paraissant suffire pour exprimer toute la force de son amour et de son zèle, il imaginait une autre manière d'être, il allait jusqu'à supposer l'impossible, pour exprimer ainsi ce qu'il voulait, ce qu'il désirait. Mais Jean se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage ? (Matth. III, 4.) Mais Paul, au milieu des habitations des hommes, vécut comme Jean dans le désert ; il ne mangeait ni sauterelles ni miel sauvage ; sa nourri-

ture était bien plus grossière; il ne prenait même pas la nourriture nécessaire à la vie, emporté qu'il était par le zèle de la prédication. Mais Jean fit paraître contre Hérode une grande liberté de discours? (Matth. XIV, 4.) Mais Paul ne s'attaqua pas à un, à deux, à trois tyrans, mais à des milliers de tyrans comme Hérode, qu'il réduisit au silence, disons mieux, à des tyrans bien plus cruels encore. Il ne nous reste plus qu'à faire la comparaison de Paul avec les anges; laissons donc, sous nos pieds, la terre; montons sur les hauteurs des cieux, et que personne n'accuse l'audace de notre discours. Car si l'Ecriture a donné à Jean le nom d'ange, comme aux prêtres, qu'y a-t-il d'étonnant que celui qui les surpasse tous soit comparé par nous aux puissances d'en-haut? Eh bien, en quoi consiste la grandeur des anges ? C'est qu'ils appliquent tous leurs soins à obéir à Dieu. Ce que David exprime ainsi, dans son admiration : *Puissances remplies de force, exécutant ce qu'il dit.* (Psaum. CII, 20.) Voilà la grandeur incomparable, fussent-ils dix mille fois incorporels; le plus haut degré de leur béatitude, le voici : c'est leur obéissance, c'est que jamais cette obéissance n'est en défaut. Eh bien ! Paul aussi l'a conservée, cette obéissance parfaite; car il n'a pas seulement accompli la parole de Dieu, mais ses commandements plus que ses commandements, ce qu'il a montre par ces paroles : *En quoi trouverai-je donc un sujet de récompense ? En prêchant l'Evangile de telle sorte que je prêche gratuitement.* (I Cor. IX, 18.) Quelle est encore la grandeur que le prophète admire dans les anges ? *Celui qui rend ses anges comme des souffles, qui fait, de ses ministres, un feu brûlant.* (Psaum. CIII, 4.) Paul en est la preuve manifeste; comme un souffle, comme un feu, il parcourut le monde entier, il le purifia. Mais il n'a pas encore obtenu le ciel ? Eh ! voilà ce qu'il y a précisément de tout à fait admirable. Encore sur la terre, un tel homme, dans un corps mortel, rivalisait de vertu avec les puissances incorporelles. Quelle condamnation ne mériterions-nous donc pas si, à la vue d'un homme qui a réuni en lui seul toutes les vertus, nous ne nous efforcions pas d'imiter la moindre de celles qu'il pratiqua ? Pensons-y, travaillons à nous soustraire à une telle accusation, efforçons-nous d'arriver à ce beau zèle, afin de pouvoir obtenir les mêmes biens, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire avec la puissance, et maintenant, et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il !

Traduit par M. PORTELETTE.

ÉLOGE DE SAINT PAUL.

DEUXIÈME HOMÉLIE[1].

ANALYSE.

Saint Paul a porté la vertu jusqu'où elle pouvait aller, il l'a pratiquée sans aucune vue de récompense temporelle, ni même éternelle; il ne fuyait pas les peines, il les recherchait même, il les chérissait, il s'affligeait pour le salut de tous les hommes en général et de chacun en particulier; il vivait sur la terre comme s'il eût été dans le ciel, il s'est rendu digne des plus grandes faveurs et des grâces les plus insignes; enfin il est un excellent modèle de vertu, auquel cependant nous ne devons pas désespérer d'atteindre.

Saint Paul est de tous les hommes celui qui a le mieux montré quelle est la grandeur de l'homme, quelle est la dignité de notre nature, à quelle vertu nous pouvons atteindre; et il me semble que par toute sa vie, il justifie hautement le Créateur, confond tous ceux qui dépriment la créature humaine, nous exhorte à la vertu, ferme la bouche aux audacieux qui attaquent le Maître commun, et montre qu'il n'y a pas une si grande distance entre l'homme et les anges si nous voulons être attentifs sur nous-mêmes. Sans avoir reçu une autre nature que nous, sans être né avec une autre âme, sans avoir habité un autre monde, mais placé sur la même terre et dans les mêmes régions, élevé suivant les mêmes lois et les mêmes coutumes, il a surpassé tous les hommes de tous les siècles. Où sont donc ceux qui exagèrent les difficultés que nous offre la vertu, et la pente facile qui nous conduit au vice? saint Paul les réfute pleinement par ces paroles : *Le moment si court et si léger de nos afflictions dans cette vie produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire.* (II Cor. IV, 17.) Mais si les afflictions telles qu'en a éprouvé ce grand apôtre, sont légères, à plus forte raison les goûts dépravés qui nous entraînent au mal le sont-ils.

Ce que je trouve d'admirable en lui, c'est que non-seulement dans l'ardeur de son zèle il ne sentait pas les peines qu'il essuyait pour la vertu, mais qu'il pratiquait la vertu sans attendre aucune récompense. Nous ne supportons pas les fatigues qu'elle demande, quoiqu'on nous propose une rétribution; saint Paul l'embrassait et la chérissait sans songer à aucun prix ni salaire; les plus grands obstacles à sa pratique, il les surmontait avec courage, sans prétexter ni la délicatesse du tempérament, ni la multitude des affaires, ni les penchants de la nature, ni aucune autre raison. Quoiqu'il fût chargé de plus de soins et de sollicitudes que le fut jamais aucun général ni aucun prince, cependant il acquérait chaque jour plus de force, et montrait une ardeur toujours nouvelle au milieu des périls. C'est ce qu'il faisait entendre en disant : *J'oublie ce qui est derrière moi, et j'avance vers ce qui est devant moi.* (Philip. III, 13.) Menacé de la mort, il invitait les peuples à partager la joie dont il était pénétré : *Réjouissez-vous,* leur disait-il, *et félicitez-moi.* (Philip. II, 18.) Au

[1] Traduction de l'abbé Auger, revue.

milieu des dangers, des outrages et des affronts, il triomphait et écrivait aux Corinthiens : *Aussi je me complais dans les faiblesses, dans les outrages et dans les persécutions que j'éprouve.* (II Cor. XII, 10.) Il appelait ses peines et ses travaux *les armes de la justice* (II Cor. IV. 7), faisant voir qu'il en tirait les plus grands avantages, et que ses ennemis ne pouvaient le prendre d'aucun côté. De toute part accablé de coups, d'outrages et d'injures, il s'applaudissait comme s'il eût été mené en triomphe, comme s'il eût érigé sans cesse des trophées sur toute la terre ; il rendait grâce à Dieu en disant : *Grâces soient rendues à Dieu, qui nous fait toujours triompher.* (II Cor. II, 14.) Il cherchait les affronts et les outrages que lui attirait la prédication, beaucoup plus que nous ne cherchons la gloire et les honneurs ; il désirait la mort beaucoup plus que nous n'aimons la vie ; il chérissait la pauvreté beaucoup plus que nous n'ambitionnons les richesses ; il embrassait les travaux et les peines avec beaucoup plus d'ardeur que nous ne désirons le repos et les plaisirs. Il s'affligeait plus volontiers que les autres ne se réjouissent ; il priait pour ses ennemis avec plus de zèle que les autres ne font contre eux d'imprécations. Il avait renversé l'ordre des choses, ou plutôt c'est nous qui le renversons, et lui l'observait tel qu'il est établi par Dieu. Ce qu'il faisait était conforme à la nature ; ce que nous faisons y est contraire.

Quelle en est la preuve ? Saint Paul lui-même, qui, étant homme, courait plus volontiers aux peines qu'aux plaisirs. La seule chose qu'il redoutait et qu'il évitait, c'était d'offenser Dieu ; comme la seule chose qu'il désirait était de plaire à Dieu. Aucun des biens présents, je dis même aucun des biens futurs, ne lui semblait désirable ; car ne me parlez pas des villes, des nations, des princes, des armées, des armes, des richesses, des principautés et des puissances : tout cela n'était pas même à ses yeux une vile poussière ; mais considérez le bonheur qui nous est promis dans le ciel, et alors vous verrez tout l'excès de son amour pour Jésus. La dignité des anges et des archanges, toute la splendeur céleste n'étaient rien pour lui, en comparaison de la douceur de cet amour : l'amour de Jésus était pour lui plus que tout le reste. Avec cet amour, il se regardait comme le plus heureux de tous les êtres ; il n'aurait pas voulu, sans cet amour, habiter au milieu des trônes et des dominations : il aurait mieux aimé, avec la charité de Jésus, être le dernier de la nature, se voir condamné aux plus grandes peines, que sans elle d'en être le premier, et d'obtenir les plus magnifiques récompenses. Etre privé de cette charité était pour lui le seul supplice, le seul tourment, le seul enfer, le comble de tous les maux : posséder cette même charité était pour lui la seule jouissance ; c'était la vie, le monde, les anges, les choses présentes et futures, c'était le royaume, c'étaient les promesses, c'était le comble de tous les biens. Rien de ce qui ne le conduisait pas là n'était pour lui ni fâcheux ni agréable ; tous les objets visibles, il les méprisait comme une herbe desséchée. Les tyrans, les peuples furieux, ne lui paraissaient que des insectes importuns ; la mort, les supplices, tous les tourments imaginables, ne lui semblaient que des jeux d'enfants, à moins qu'il ne fallût les souffrir pour l'amour de Jésus-Christ ; car alors il les embrassait avec joie, et il se glorifiait de ses chaînes, plus que Néron du diadème qui décorait son front. Il habitait la prison comme si c'eût été le ciel même ; il recevait les coups de fouet et les blessures plus volontiers que les athlètes ne saisissent le prix dans les jeux. Il ne chérissait pas moins que la récompense le travail, qu'il regardait comme une récompense ; aussi l'appelait-il une grâce. En voici la preuve : C'était pour lui un avantage d'être dégagé des liens du corps, et d'habiter avec Jésus-Christ, c'était une peine de demeurer dans un corps mortel ; cependant il choisit l'un plutôt que l'autre, et il le regarde comme plus essentiel. C'était pour lui une peine et un travail d'être séparé de Jésus-Christ, et la peine la plus dure, et le travail le plus rude ; c'était pour lui un avantage et une récompense d'habiter avec Jésus-Christ ; mais il choisit l'un plutôt que l'autre pour l'amour de Jésus-Christ. On dira peut-être que tout cela lui était agréable pour l'amour de Jésus. C'est ce que je dis moi-même, et je prétends que ce qui cause en nous de la tristesse lui procurait une satisfaction abondante. Et que parlé-je de ses périls et de ses autres tribulations ? il éprouvait une peine continuelle qui lui faisait dire : *Qui est faible sans que je m'affaiblisse avec lui ? qui est scandalisé sans que je brûle ?* (II Cor. II, 29.) A moins qu'on ne dise que cette peine était accompagnée d'un certain plaisir. Ainsi des mères qui ont perdu leurs enfants sont soulagées, en

quelque sorte, lorsqu'elles ont la liberté de pleurer, et sont oppressées lorsqu'elles ne peuvent donner un libre cours à leurs larmes. De même saint Paul recevait un soulagement de pleurer nuit et jour; car jamais personne ne déplora ses propres maux comme cet apôtre déplorait les maux d'autrui. Quelle était, croyez-vous, sa douleur, en voyant que les Juifs n'étaient pas sauvés, lui qui demandait d'être déchu de la gloire céleste, pourvu qu'ils fussent sauvés? (Rom. IX, 2 et 3.) D'où il est manifeste que leur perte lui était plus sensible que la privation de la gloire, puisque autrement il n'eût pas fait un pareil souhait, il n'eût point préféré ce dernier mal, comme plus consolant et plus doux; et il ne se contentait pas d'un simple désir, il s'écriait : *Je suis saisi d'une tristesse profonde; mon cœur est pressé sans cesse d'une douleur violente.*

Un homme qui s'affligeait presque chaque jour pour les habitants de la terre, et pour tous en général, pour les nations et les villes, et pour chacun en particulier, à quoi pourrait-on le comparer? à quelle nature de fer, à quelle nature de diamant? de quoi dirons-nous qu'était composée son âme? de diamant ou d'or? elle était plus ferme que le plus dur diamant, plus précieuse que l'or et que les pierres du plus grand prix. A quoi donc pourra-t-on comparer cette âme? A rien de ce qui existe. Il y aurait peut-être une comparaison possible, si, par une heureuse alliance, le diamant acquérait les qualités de l'or, et l'or celles du diamant. Mais pourquoi le comparer à l'or et au diamant? mettez le monde entier dans la balance, et vous verrez que l'âme de Paul l'entraînera. En effet, si lui-même a dit des saints, qui, couverts de peaux, vivaient dans des cavernes, qui n'ont brillé que dans un petit coin de la terre, que le monde ne les valait pas, à plus forte raison dirons-nous de lui que le monde entier ne le valait pas. Mais si le monde ne le vaut pas, qu'est-ce qui le vaudra? peut-être le ciel. Mais le ciel lui-même n'est rien en comparaison de Paul; car s'il a préféré lui-même l'amour du Seigneur au ciel et à tout ce qu'il renferme, à plus forte raison le Seigneur, dont la bonté surpasse autant celle de Paul que la bonté même surpasse la malice, le préférait-il à tous les cieux. Le Seigneur, oui, le Seigneur nous aime bien plus que nous ne l'aimons, et son amour surpasse le nôtre plus qu'il n'est possible de l'exprimer.

Examinez de quelles faveurs il a gratifié ici-bas cet apôtre avant la résurrection future. Il l'a ravi jusqu'au troisième ciel, et lui a fait entendre des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à un homme de rapporter. Et cette faveur lui était due, puisqu'il marchait sur la terre et se conduisait en tout comme s'il eût conversé avec les anges; puisque, enchaîné à un corps mortel, il imitait leur pureté : puisque, sujet à mille besoins et à mille faiblesses, il était jaloux de ne pas se montrer inférieur aux puissances célestes. Il a parcouru toute la terre comme s'il eût eu des ailes; il était au-dessus des travaux et des périls, comme s'il n'eût pas eu de corps; il méprisait les choses de la terre comme s'il eût déjà joui du ciel; il était éveillé et attentif comme s'il eût habité au milieu de puissances incorporelles. Des nations diverses ont été confiées au soin des anges; mais aucun d'eux n'a dirigé la nation remise à sa garde comme Paul a dirigé toute la terre. Et ne me dites pas que ce n'est point Paul qui a été l'auteur et le principe de la conversion des peuples; je l'avoue moi-même. Mais si ce n'est pas lui dont la vertu a opéré la conversion du monde, il mérite toujours quelques éloges, puisqu'il s'est rendu digne d'en être le ministre et l'instrument. Michel a été chargé de la nation juive, Paul l'était de la terre et des mers, de tout le monde habité et inhabitable. Et ce n'est pas pour déprimer les anges que je parle ainsi, à Dieu ne plaise! mais pour montrer qu'il est possible à l'homme de s'approcher d'eux et d'habiter avec eux. Mais pourquoi le soin de la conversion du monde n'a-t-il pas été confié aux anges? c'est afin que, si vous vous endormez dans une molle indolence, vous n'ayez aucune excuse, vous ne puissiez pas recourir à la faiblesse de votre nature. D'ailleurs, la conversion du monde était un prodige plus étonnant dans un simple mortel : n'est-il pas admirable, en effet, et extraordinaire, que la parole sortie d'une bouche humaine eut le pouvoir de mettre en fuite la mort, d'effacer les péchés, de dissiper les ténèbres qui enveloppaient le monde, de faire de la terre le ciel? Voilà pourquoi je suis frappé de la puissance du Très-Haut, en même temps que j'admire Paul d'avoir signalé un pareil zèle, de s'être rendu digne d'une pareille grâce.

Quant à vous, mes frères, je vous exhorte à

ne pas vous contenter d'admirer ce modèle de vertu, mais à l'imiter ; car c'est ainsi que nous pourrons obtenir les mêmes couronnes. Si vous êtes surpris que je vous dise qu'en acquérant les mérites de Paul vous obtiendrez les mêmes récompenses, écoutez-le lui-même ; il dit : *J'ai bien combattu, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi ; il ne me reste qu'à attendre la couronne de justice qui m'est réservée, que le Seigneur, comme un juste juge, me rendra en ce jour, et non-seulement à moi, mais encore à tous ceux qui aiment son avènement.* (II Tim. IV, 7 et 8.) Vous voyez comme il invite tous les hommes à mériter la même gloire. Puis donc que la même couronne nous est proposée à tous, efforçons-nous tous de nous rendre dignes des biens qui nous sont promis. Ne considérons pas seulement la grandeur et la sublimité des vertus de Paul, mais l'ardeur du zèle qui lui a attiré une telle grâce, quoiqu'il fût de même nature que nous, et qu'il participât à toutes nos faiblesses. C'est ainsi que ce qu'il y a de plus difficile et de plus pénible nous deviendra facile et léger, et qu'après avoir combattu et souffert un peu de temps, nous porterons à jamais la couronne immortelle et incorruptible, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il !

ÉLOGE DE SAINT PAUL.

TROISIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

Grandeur de la charité de saint Paul, elle l'a porté à aimer ses ennemis, à faire du bien à ceux qui ne lui faisaient que du mal, à désirer le salut des Juifs qui le maltraitaient, à s'affliger de leur réprobation, à chercher des raisons pour les excuser ; cette charité qui lui inspirait la plus grande tendresse pour les étrangers comme pour ses compatriotes, un si vif intérêt pour le salut de tous les hommes, qui faisait prendre à son zèle tant de formes diverses, qui lui faisait étendre ses attentions jusque sur les choses temporelles, qui lui faisait prodiguer pour autrui et sa personne et son argent. — Il n'était pas seulement animé de la charité, il était devenu tout charité. — Nous devons tâcher d'imiter le grand apôtre dans une vertu qui est la principale, la première de toutes, qui l'a élevé au comble de la perfection.

Heureux Paul d'avoir montré toute l'ardeur du zèle dont l'homme est capable, et d'avoir pu s'envoler jusqu'aux cieux, s'élever au-dessus des anges, des archanges et des autres dominations ! Quelquefois il nous invite, par son seul exemple, à devenir les imitateurs de Jésus-Christ : *Soyez*, dit-il, *mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ.* (I Cor. II, 1.) Quelquefois, sans parler de lui-même, il cherche à nous élever jusqu'à Dieu, en nous disant : *Soyez donc les imitateurs de Dieu, comme des enfants chéris.* (Eph. V, 1.) Ensuite, pour montrer que rien ne contribue tant à cette imitation, que de vivre de manière à être utile aux autres, et de chercher en tout l'avantage de nos frères, il ajoute aussitôt : *Marchez dans l'amour et la charité.* Après avoir dit : *Soyez*

[1] Traduction de l'abbé Auger, revue.

les imitateurs de Dieu, il parle aussitôt après de la charité, pour faire voir que c'est surtout cette vertu qui nous rapproche de Dieu ; toutes les autres lui sont inférieures, et sont propres à l'homme, telles que les combats que nous livrons à la concupiscence, la guerre que nous faisons à l'intempérance, à l'avarice ou à la colère : aimer nous est commun avec Dieu. C'est ce qui faisait dire à Jésus-Christ : *Priez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous deveniez semblables à votre Père céleste.* (Matth. v, 44.)

Convaincu que la charité est la principale de toutes les vertus, saint Paul s'est appliqué spécialement à la représenter en lui. Aussi, personne n'a plus aimé ses ennemis que cet apôtre, personne n'a plus fait de bien à ceux qui voulaient lui faire du mal, personne n'a tant souffert pour ceux qui l'avaient persécuté. Il ne regardait pas ce qu'il souffrait, il considérait que ceux qui le faisaient souffrir étaient ses frères : plus ils s'emportaient contre lui, plus il avait compassion de leur fureur. Et comme un père qui verrait son enfant attaqué de frénésie, serait d'autant plus touché de son état, et pleurerait d'autant plus, que, dans la violence de ses transports, ce pauvre enfant le maltraiterait davantage de la langue, des mains et des pieds : ainsi, le grand Apôtre redoublait ses soins pour ceux qui le persécutaient, regardant leur maladie comme d'autant plus grave, que les démons les animaient davantage contre lui. Ecoutez avec quelle douceur, avec quelle tendresse il cherche à justifier des hommes qui l'avaient battu de verges cinq fois, qui l'avaient lapidé, qui l'avaient chargé de chaînes, qui étaient altérés de son sang, qui désiraient chaque jour de le mettre en pièces : *Je puis leur rendre ce témoignage,* dit-il, *qu'ils ont du zèle pour Dieu, mais ce zèle n'est pas selon la science.* (Rom. x, 2.) Et ensuite voulant réprimer les fidèles qui insultaient aux Juifs, il leur dit : *Prenez garde de vous élever, et tenez-vous dans la crainte ; car si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, vous devez craindre qu'il ne vous épargne pas vous-mêmes.* (Rom. ii, 20 et 21.) Comme il voyait que le Seigneur avait prononcé une sentence de condamnation contre les Juifs, il faisait ce qui était en son pouvoir, il gémissait continuellement sur leur sort, il s'affligeait, il réprimait ceux qui insultaient à leur chute, il s'efforçait, autant qu'il était possible, de leur trouver au moins quelque ombre d'excuse. N'ayant pu les persuader, vu leur opiniâtreté et leur endurcissement, il recourait à de continuelles prières, et disait : *Il est vrai, mes frères, que je sens dans mon cœur une grande affection pour le salut d'Israël, et que je le demande à Dieu par mes prières.* (Rom. x, 1.) Il leur fait concevoir d'heureuses espérances ; et pour qu'ils ne persistent pas jusqu'à la fin, pour qu'ils ne meurent pas dans le désespoir, il leur dit : *Les dons et la vocation de Dieu sont immuables ; il ne s'en repent point.* (Rom. ii, 29.) Tout cela annonce un homme qui était fortement occupé de leur salut, qui le désirait ardemment, comme lorsqu'il dit encore : *Il sortira de Sion un libérateur, qui bannira l'impiété de Jacob,* (Is. lxix, 20. — Rom. ii, 26.) Dans l'excès de la douleur dont il était pénétré, en voyant leur réprobation, il cherche de toute part un adoucissement à sa peine, et il dit tantôt : *Il sortira de Sion un libérateur qui bannira l'impiété de Jacob ;* tantôt : *Les Juifs n'ont point cru que Dieu voulût vous faire miséricorde, afin qu'un jour ils reçoivent eux-mêmes miséricorde.* (Rom. xi, 31.) C'est ce que faisait aussi le prophète Jérémie, lorsque s'efforçant, contre toute raison, de justifier les Juifs coupables, il disait tantôt : *Si nos iniquités s'opposent à notre pardon, pardonnez-nous, Seigneur, à cause de vous* (Jér. xiv, 7) ; tantôt : *La voie de l'homme ne dépend point de l'homme, l'homme ne marche point et ne conduit point ses pas par lui-même* (Jér. x, 23) ; et ailleurs encore : *Souvenez-vous que nous ne sommes que poussière* (Ps. ciii, 14). Car c'est la coutume des saints qui intercèdent pour les pécheurs, quoiqu'ils n'aient rien à dire de solide, d'imaginer au moins une ombre de justification, et, sans s'exprimer d'une manière exacte et conforme à la vérité du dogme, d'employer des raisons qui les consolent dans la tristesse qu'ils éprouvent en voyant périr leurs frères. Ne cherchons donc pas l'exactitude des idées dans de pareils discours, que nous devons regarder comme l'expression d'une âme affligée, qui s'efforce de justifier des coupables.

Mais, était-ce seulement à l'égard des Juifs, et non à l'égard des étrangers, que saint Paul signalait sa tendresse? il était d'une douceur sans bornes pour les autres hommes comme pour ceux de sa nation. Ecoutez ce qu'il dit à Timothée : *Il ne faut pas qu'un serviteur de Dieu s'amuse à contester ; mais il doit être*

modéré envers tout le monde, capable d'instruire, patient envers ceux qui ont fait des fautes; il doit reprendre avec douceur ceux qui résistent à la vérité, dans l'espoir que Dieu pourra leur donner un jour l'esprit de pénitence pour la leur faire connaître, et qu'ainsi ils sortiront des piéges du démon, qui les tient captifs et les assujettit à ses lois. (II Tim. II, 24, 25 et 26.) Voulez-vous savoir comment il traite avec les pécheurs, écoutez ce qu'il dit en écrivant aux Corinthiens : *J'appréhende de ne pas vous trouver, à mon arrivée, tels que je voudrais;* et un peu plus bas : *J'appréhende que Dieu ne m'humilie lorsque je serai revenu chez vous, et que je ne sois obligé d'en pleurer plusieurs, qui étant déjà tombés dans les impuretés, les fornications et les déréglements infâmes, n'en ont point fait pénitence.* (II Cor. XII, 20, 21.) Il disait en écrivant aux Galates : *Mes petits enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous.* (Gal. VI, 19.) Ecoutez, au sujet de l'incestueux de Corinthe, comment il s'afflige autant que le coupable, comment il sollicite pour lui les Corinthiens, en leur disant : *Donnez-lui des preuves effectives de votre charité et de votre amour.* (II Cor. II, 8). Et lorsqu'il le retranchait de la communion des fidèles, il ne le faisait qu'avec une grande abondance de larmes : *Je vous ai écrit,* dit-il, *dans une extrême affliction, dans un serrement de cœur, et avec une grande abondance de larmes, non dans le dessein de vous attrister, mais pour vous faire connaître la charité toute particulière que j'ai pour vous.* (II Cor. II, 4.) Il dit aux mêmes Corinthiens : *J'ai vécu avec les Juifs comme juif, avec ceux qui étaient sous la loi, comme si j'eusse été sous la loi. Je me suis rendu faible avec les faibles, pour gagner les faibles. Je me suis fait tout à tous pour les sauver tous.* (I Cor. IX, 20, 21 et 22.) Il dit encore ailleurs : *Afin que je présente tous les hommes parfaits en Jésus-Christ.* (Colos. I, 28.) Voyez-vous une âme qui s'élève au-dessus de toute la terre? il désirait de présenter tous les hommes à Dieu, et il les lui a présentés tous autant qu'il était en lui. Comme s'il eût été le père du monde entier, il s'inquiétait, il s'agitait, il courait, il s'empressait d'introduire tous les hommes dans le royaume céleste, ménageant les uns, exhortant les autres, priant, suppliant, promettant, effrayant les démons, chassant les corrupteurs des âmes, agissant en personne, par lettres, par des discours, par des effets, par ses disciples, par lui-même, relevant ceux qui étaient tombés, affermissant ceux qui étaient debout, guérissant les infirmes, animant les lâches, épouvantant les ennemis de la foi par ses menaces, ou les intimidant de ses regards, se trouvant partout comme un excellent général, défendant la tête, les flancs, l'arrière-garde, les bagages, centurion, tribun, soldat, sentinelle, se faisant tout pour le bien de l'armée.

Et ce n'était pas seulement dans les objets spirituels, mais aussi dans les temporels, qu'il montrait ce zèle et ce soin attentif. Ecoutez comme il écrit à tout un peuple pour une seule femme : *Je vous recommande notre sœur Phébé, diaconesse de l'église de Cenchrée, afin que vous la receviez au nom du Seigneur, comme on doit recevoir les saints; et que vous l'assistiez dans toutes les choses où elle pourrait avoir besoin de vous.* (Rom. XVI, 1 et 2.) *Vous connaissez,* écrit-il à ce même peuple, *la famille de Stéphanas; vous savez ce qu'ils ont été et comment ils se sont conduits : ayez pour eux la déférence qui leur est due.* (I Cor. XVI, 15.) En effet, c'est l'usage des saints, de ne pas négliger, dans leur amitié, même ces sortes de secours. C'est ainsi que le prophète Elisée n'aidait pas seulement dans les choses spirituelles la femme qui l'avait reçu, mais qu'il s'empressait de lui témoigner sa reconnaissance, même dans les choses temporelles : *Avez-vous quelque affaire,* lui dit-il, *et puis-je parler pour vous au roi ou à son ministre de confiance?* (IV Rois, IV, 13.) Et pourquoi s'étonner que la charité de saint Paul usât des recommandations par lettres, lorsque faisant venir des personnes, il n'a pas cru indigne de lui de s'occuper des frais de leur voyage, et d'en faire mention dans une lettre : *Donnez,* écrit-il à Tite, *donnez le meilleur ordre que vous pourrez pour le voyage d'Apollon et de Zénas, le jurisconsulte, afin qu'il ne leur manque rien.* (Tite, III, 13.) Mais s'il écrivait avec tant d'ardeur pour recommander des personnes qu'il faisait venir, à plus forte raison eût-il tout fait s'il les eût vues en péril. Voyez, lorsqu'il écrit à Philémon, avec quel zèle il s'emploie pour Onésime, combien sa lettre est tournée adroitement et pleine de tendresse. Or, un homme qui n'a pas craint d'écrire une lettre exprès pour un seul esclave, et pour un esclave fugitif qui avait volé son maître, songez quel il

devait être à l'égard des autres hommes. La seule chose dont il se faisait une honte, c'était de négliger quelque objet qui eût rapport à leur salut. Voilà pourquoi il mettait tout en œuvre et en usage pour ceux qu'il fallait sauver, et ne ménageait ni ses paroles, ni son argent, ni sa personne; lui qui s'est livré mille fois à la mort, à plus forte raison aurait-il prodigué l'argent s'il en avait eu. Que dis-je, s'il en avait eu? je puis montrer qu'il n'a pas épargné l'argent, quoiqu'il n'eût rien. Et ne regardez pas ces paroles comme une énigme, mais écoutez-le lui-même qui dit : *Je donnerai volontiers tout ce que j'ai, et je me donnerai encore moi-même pour le salut de vos âmes.* (II Cor. XII, 15.) Parlant aux Ephésiens, il leur disait : *Vous savez que ces mains ont fourni tout ce qui m'était nécessaire, à moi et à ceux qui étaient avec moi.* (Act. XX, 34.)

Ce grand homme, embrasé de la charité, la première de toutes les vertus, avait un cœur plus brûlant que la flamme même. Et comme le fer jeté dans le feu devient feu tout entier, de même Paul, enflammé du feu de la charité, était devenu tout charité. Comme s'il eût été le père commun de toute la terre, il imitait, ou plutôt il surpassait tous les pères, quels qu'ils fussent, pour les soins temporels et spirituels : ses paroles, son argent, sa personne, sa vie même, il sacrifiait tout en un mot pour ceux qu'il aimait. Aussi appelait-il la charité, la plénitude de la loi, le lien de la perfection, la mère de tous les biens, le principe et la fin de toutes les vertus. C'est ce qui lui faisait dire : *La fin des commandements est la charité, qui naît d'un cœur pur et d'une bonne conscience* (I Tim. I, 5) ; et encore : *Ces commandements de Dieu : Vous ne commettrez point d'adultère, vous ne tuerez point, et s'il y en a quelque autre semblable, sont compris en abrégé dans cette parole : Vous aimerez le prochain comme vous-même.* (Rom. XIII, 9.)

Puis donc que la charité est le principe et la fin de tous les biens, et qu'elle les renferme tous, tâchons d'imiter le grand Apôtre dans une vertu qui l'a élevé au comble de la perfection. Ne me parlez ni des morts qu'il a ressuscités, ni des lépreux qu'il a guéris (Dieu ne vous demandera rien de cela); acquérez la charité de Paul, et vous obtiendrez une couronne parfaite. Et qui est-ce qui le dit? le docteur lui-même de la charité, qui la préférait au don des prodiges et des miracles, et à tous les autres. Comme il l'avait beaucoup pratiquée, il en connaissait parfaitement le pouvoir. C'est la charité surtout, je le répète, qui l'a élevé au comble de la perfection, qui l'a rendu digne de Dieu. Aussi disait-il : *Désirez les dons les plus excellents; mais je vais vous montrer une voie plus excellente encore.* (I Cor. XII, 31.) C'est de la charité qu'il parle, comme de la voie la meilleure et la plus facile. Marchons-y donc sans cesse dans cette voie, afin que nous puissions voir Paul, ou plutôt le Maître de Paul, et obtenir des couronnes incorruptibles, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

ÉLOGE DE SAINT PAUL.

QUATRIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

La quatrième homélie traite de la vocation de saint Paul à l'apostolat, de la fidélité avec laquelle il a répondu à sa vocation, des causes du progrès de la foi dans le monde, malgré l'obscurité et la faiblesse de celui qui l'annonçait. — Elle est terminée par un morceau fort éloquent sur le courage et le succès de l'Apôtre dans la prédication de l'Evangile.

Le bienheureux Paul, qui nous rassemble aujourd'hui, et qui a illuminé la terre, fut aveuglé pour quelque temps, à l'époque de sa vocation; mais la cécité de Paul a été l'illumination du monde; comme ses yeux voyaient mal, Dieu fit bien de le frapper de cécité pour ensuite lui rendre une vue meilleure; en même temps Dieu lui démontrait sa puissance; il lui donnait une figure de l'avenir dans l'affliction présente; il lui enseignait, de plus, quel devait être le mode de sa prédication; qu'il fallait chasser loin de lui tous ses premiers goûts, et le suivre en fermant les yeux. De là, les paroles dont Paul se sert lui-même, pour proclamer cette vérité : *Si quelqu'un d'entre vous pense être sage selon le monde, qu'il devienne fou pour devenir sage* (I Cor. III, 18); la droite vue ne pouvait pas lui être donnée, sans qu'il eût auparavant perdu ses fausses lumières, chassé de son âme les pensées particulières qui ne sont propres qu'à troubler, et tout confié à la foi. Mais que personne, à ces paroles, n'aille croire que ce fut là une vocation forcée; il pouvait retourner à l'état dont il était sorti. Beaucoup d'hommes ont vu de plus grands miracles, et sont retournés sur leurs pas; nous en avons des exemples dans le Nouveau Testament et dans l'Ancien : témoin Judas, Nabuchodonosor, Elymas le mage, Simon, Ananie et Sapphira, tout le peuple des Juifs, excepté Paul. Les yeux levés vers la pure lumière, il poursuivit sa course, et s'envola au ciel. Voulez-vous savoir pourquoi il fut aveuglé? entendez-le lui-même : *Vous avez appris que j'ai vécu autrefois dans le judaïsme, que je persécutais à outrance l'Eglise et que je la ravageais; que je me signalais dans le judaïsme, au-dessus de plusieurs de ma nation et de mon âge, ayant un zèle démesuré pour les traditions de mes pères.* (Gal. I, 13, 14.) Indomptable, impétueux, il avait besoin d'un frein également énergique pour ne pas être emporté par la fougue de ses désirs, au point de mépriser les paroles qu'on lui adressait. Voilà pourquoi Dieu réprime ces emportements; il commence par apaiser les flots de cette colère orageuse en le frappant de cécité; et alors il s'entretient avec lui; il lui montre son ineffable sagesse, l'incomparable perfection de sa science; il veut que Paul apprenne à connaître celui qu'il combat, celui dont il ne pourrait supporter non-seulement les vengeances, mais même les bienfaits. Car ce n'est pas l'obscurité qui a produit les ténèbres de ses yeux, c'est le trop vif éclat de la lumière qui l'a aveuglé. Et pourquoi, me dit-on, Dieu ne l'a-t-il pas aveuglé plus tôt?

Pas de curiosité indiscrète! consentez à reconnaître que la providence du Dieu incompréhensible sait choisir ses moments. C'est ce que Paul manifeste par ces paroles : *Lorsqu'il a plu à Dieu, qui m'a choisi dès le ventre de ma mère, et qui m'a appelé par sa grâce, de me révéler son Fils.* (Gal. I, 15, 16.) Donc, ne recherchez rien davantage, puisque Paul s'exprime ainsi. C'était le temps, c'était le moment convenable, lorsque tant de scandales s'élevaient au milieu des peuples. Au reste apprenons de lui que jamais ni personne avant lui, ni lui-même, par son esprit propre, n'a trouvé le Christ, mais que c'est le Christ qui s'est manifesté. De là dans l'Evangile : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis* (Joan. XV, 16); car pourquoi ne croyait-il pas en voyant les morts ressuscités au nom de Jésus-Christ? En voyant les boiteux marcher, les démons prendre la fuite, les paralytiques recouvrer leurs forces, il ne recueillait aucun fruit de ces spectacles; il n'ignorait pas ces miracles, lui, si curieux de ce qui concernait les apôtres. Lorsque Etienne était lapidé, Paul était là, il voyait le visage du martyr pareil au visage d'un ange, et il ne lui servait à rien de le voir. Comment se fait-il qu'il ne profitait pas de ce spectacle? C'est qu'il n'était pas encore appelé.

En entendant ces paroles n'allez pas croire que la vocation soit une contrainte; Dieu n'exerce aucune contrainte; il nous laisse la liberté de nos volontés, même après la vocation. Il s'est révélé aux Juifs et il l'a fait dans le temps convenable, mais ils n'ont pas voulu le recevoir à cause de la gloire qu'ils attendaient des hommes. Mais un infidèle me dira : qui prouve qu'il a appelé Paul du haut du ciel et que Paul a été persuadé? pourquoi ne m'a-t-il pas appelé moi aussi? Nous lui répondrons : croyez-vous, oui ou non, que Paul a été appelé? Si vous le croyez, cela suffit : voilà un signe miraculeux que Dieu a fait paraître pour vous. Si vous ne croyez pas que Dieu l'a appelé du haut du ciel, à quoi bon demander : pourquoi ne m'a-t-il pas appelé, moi aussi? Si vous croyez que Dieu l'a appelé, encore une fois c'en est assez, vous avez un miracle. Ayez donc la foi : Eh! vous aussi, Dieu vous appelle du haut du ciel, si vous avez une âme disposée à l'obéissance; si, au contraire, votre âme se révolte et se pervertit, la voix même descendue du ciel ne suffira pas pour vous sauver. Combien de fois les Juifs n'ont-ils pas entendu une voix d'en-haut, sans devenir fidèles? Combien n'ont-ils pas vu de signes dans le Nouveau Testament, dans l'Ancien, sans devenir meilleurs? Dans l'Ancien Testament, après des prodiges sans nombre, ils ont adoré le veau qu'ils avaient fait; cependant, la courtisane de Jéricho, sans avoir vu aucun miracle, a montré une foi admirable à l'égard des espions de Josué. Et dans cette terre de la promesse, quand des signes apparaissaient, ces Juifs restaient plus insensibles que les pierres : au contraire, les habitants de Ninive, rien qu'à la vue de Jonas, crurent, se convertirent (Jon. III), éloignèrent d'eux la colère divine. Dans le Nouveau Testament, en présence même du Christ, le larron, qui le voyait crucifié, l'adora. Les Juifs, qui l'avaient vu ressuscitant les morts, le garrottèrent et l'attachèrent à la croix.

Et que s'est-il passé de notre temps? Le feu jaillissant des fondements du temple de Jérusalem, n'a-t-il pas consumé les constructeurs, et ruiné ainsi une sacrilége entreprise? Cependant ils ne se sont pas convertis; ils n'ont pas renoncé à leur aveuglement. Combien d'autres prodiges après celui-là sans aucun profit pour les spectateurs? Exemple : la foudre tombant sur le toit du temple d'Apollon, l'oracle de ce démon forçant le souverain d'alors à changer le sépulcre du martyr trop rapproché de lui : il ne pouvait pas, disait-il, parler quand il voyait cette châsse à ses côtés; la châsse, en effet, était dans le voisinage. Ensuite, l'oncle de cet empereur, pour avoir outragé les vases sacrés, mourut mangé des vers; et le préposé du trésor impérial, pour un autre outrage à l'Eglise, vit son corps crever tout à coup par le milieu et périt misérablement. Les fontaines de nos pays, jusque-là plus abondantes que les fleuves, ont tout à coup refoulé leurs flots en arrière, et pris la fuite, prodige sans exemple avant les sacrifices et les libations du monarque qui en a souillé la contrée. Mais à quoi bon rappeler la famine sévissant partout dans les cités, avec un empereur impie, la mort de cet empereur dans le pays des Perses, son égarement avant sa mort, son armée laissée au milieu des barbares comme dans les mailles d'un filet, le retour de cette armée, merveilleux, incroyable? Quand ce monarque sacrilége fut tombé d'une manière si misérable, un autre, celui-là un homme pieux, reçut l'empire

et aussitôt tous les malheurs cessèrent, et les soldats pris dans ces filets, qui n'espéraient plus le retour, les voilà, avec la permission de Dieu, délivrés de leurs ennemis, opérant leur retour en toute sécurité. Ces prodiges ne suffisent-ils pas pour attirer à la piété? N'en avons-nous pas constamment sous les yeux de plus merveilleux encore? Est-ce que la croix que l'on prêche ne voit pas tous les peuples accourir? N'est-ce pas une mort ignominieuse qu'on annonce et tous volent à la nouvelle? Est-ce que des milliers de malheureux n'ont pas été mis en croix? Est-ce qu'avec le Christ deux brigands n'ont pas été suppliciés? N'est-il pas vrai qu'il y a eu un grand nombre de sages? un grand nombre d'hommes puissants? cependant quel nom fut jamais si glorieux que celui de Jésus? et que parlé-je de sages et de puissants? est-ce qu'il n'y a pas eu des empereurs illustres? Qui donc, parmi eux, a conquis la terre en si peu de temps? Ne me parlez pas de la variété, de l'infinie diversité des hérésies : tous publient le même Christ, s'ils n'en parlent pas tous sainement; tous l'adorent, ce Christ de la Palestine, qui a été mis en croix sous Ponce-Pilate. Ce prodige ne vous paraît-il pas une démonstration plus claire même que la voix descendue du ciel? Pourquoi donc ne s'est-il trouvé aucun empereur aussi puissant que l'a été le Christ, et cela, malgré des obstacles sans nombre? car les empereurs lui ont fait la guerre, les tyrans lui ont livré des batailles, tous les peuples se sont soulevés contre lui, et cependant nous n'avons pas été vaincus, au contraire notre gloire est devenue plus éclatante.

D'où vient donc, répondez-moi, une si merveilleuse puissance? C'était un mage, dira-t-on. C'est donc le seul mage qui se soit agrandi ainsi? Vous ne pouvez pas ignorer que les Perses, les Indiens ont eu des mages en foule, qu'ils en ont aujourd'hui encore; personne n'en parle. Cet imposteur de Tyane, ce magicien, dit-on, lui aussi a brillé. Où donc, à quel moment? Dans un coin de la terre, pendant quelques instants bien courts, et il s'est éteint bien vite, et il est mort sans laisser d'église, de peuple, rien qui y ressemble. Et que parlé-je de mages et de sorciers disparus? D'où vient que tous les dieux ont perdu leur culte, et celui de Dodone, et celui de Claros, que tous ces édifices, ces ateliers d'esclavage sont dans le silence, obstrués, sans voix? D'où vient que non-seulement ce crucifié, mais que les ossements de ceux qu'on a égorgés pour lui, remplissent les démons d'épouvante? D'où vient qu'au seul nom de la croix, ils reculent en bondissant? Il fallait rire; il n'y a rien de bien brillant, de bien respectable dans une croix; au contraire, c'est une honte, une ignominie. C'est une mort infligée comme châtiment; c'est une mort, la pire de toutes, maudite chez les Juifs, infâme chez les Grecs. D'où vient la terreur que la croix inspire aux démons, si ce n'est de la puissance du Crucifié? Redouter la croix pour elle-même, c'est un sentiment tout à fait incompatible avec la nature d'êtres divins; mais, de plus, avant le Christ et après lui, des suppliciés en grand nombre ont été crucifiés; avec le Christ, deux furent mis en croix. Eh bien, supposez qu'on invoque le nom du larron mis en croix, ou de tel ou de tel crucifié, croyez-vous que le démon prendra la fuite? Nullement, il en rira. Mais si vous ajoutez, de Jésus de Nazareth, les esprits méchants se sauvent comme on s'échappe du feu. Que pourra-t-on objecter? D'où vient à Jésus son pouvoir? C'était un séducteur, dites-vous. Mais ses préceptes ne nous le montrent pas ainsi; et d'ailleurs, des séducteurs ont paru souvent au milieu des hommes. Direz-vous que c'était un mage? Mais ce n'est pas là ce que ses dogmes témoignent, et il y a eu souvent des mages en grand nombre. Que c'était un sage? Mais le monde n'a jamais manqué de sages. Qui donc, parmi eux, a possédé un pareil pouvoir? Personne, jamais, n'en a même approché. D'où il est évident que ce n'est ni comme mage, ni comme séducteur, mais au contraire comme correcteur de ceux qui l'étaient, comme vraiment Dieu, et fort d'une puissance invincible, que c'est par là qu'il a triomphé de tout, qu'il a inspiré au fabricant de tentes, à Paul, la vertu, toute la vertu que témoignent les actions de sa vie. Un homme de la place publique, dont l'industrie s'appliquait aux cuirs, a eu le pouvoir de ramener les Romains, les Perses, les Indiens, les Scythes, les Ethiopiens, les Sauromates, les Parthes, les Mèdes, les Saracènes, en un mot, le pouvoir de ramener tout le genre humain à la vérité, en moins de trente ans. D'où vient, répondez-moi, que cet artisan du marché, cet ouvrier d'atelier, qui tenait d'ordinaire un tranchet, est devenu un si grand philosophe, et qu'il a enseigné aux autres la philosophie, aux peuples, aux villes, aux con-

trées; ce qu'il a fait, non par la force de la rhétorique, tout au contraire, avec la plus grossière ignorance du langage. Ecoutez-le, disant sans rougir : *Si je suis peu instruit pour la parole, il n'en est pas de même pour la science.* (II Cor. XI, 6.) Et il était sans fortune. C'est en effet ce qu'il dit lui-même : *Jusqu'à cette heure, nous souffrons la faim et la soif, la nudité et les mauvais traitements.* (I Cor. IV, 11.) Que parlé-je de fortune, quand il manquait souvent de la nourriture nécessaire, quand il n'avait même pas de quoi se couvrir? Que sa profession n'avait rien de relevé, c'est son disciple qui nous l'apprend par ces mots: *Il demeurait chez Aquilas et Priscille, parce que leur métier était le sien; ils faisaient des tentes.* (Act. XVIII, 3.) Il n'avait donc pas l'illustration de la naissance; c'est évident, par l'industrie qu'il exerçait. Il n'était pas davantage d'une patrie, d'une nation illustre. Eh bien, malgré tout, il n'eut qu'à s'avancer, il n'eut qu'à se montrer, pour déconcerter ses ennemis, pour les confondre entièrement, et, comme le feu tombant sur la paille ou le foin, il brûla l'empire des démons; à sa volonté il transforma tout.

Et il ne faut pas admirer seulement qu'un homme, dans ces conditions, eut un si grand pouvoir, mais aussi que le plus grand nombre de ses disciples, furent des pauvres, des gens sans habileté, sans instruction, des indigents, obscurs et fils de gens obscurs. C'est ce qu'il publie lui-même, et il ne rougit pas quand il parle de leur pauvreté, bien plus quand il demande des secours pour eux. *Je m'en vais*, dit-il, *à Jérusalem porter des aumônes aux saints.* (Rom. XV, 25.) Autre passage : *Que chacun de vous mette à part, chez soi, le premier jour de la semaine, ce qu'il aura amassé, afin qu'on n'attende pas mon arrivée pour recueillir les aumônes.* (I Cor. XVI, 2.) Ce qui prouve que le plus grand nombre de ses disciples étaient des gens sans habileté, c'est ce qu'il écrit aux Corinthiens : *Considérez votre vocation, il y en a peu de sages selon la chair; vous êtes sortis de gens obscurs, il y en a peu de nobles,* dit-il (I Cor. I, 26); et non-seulement ils ne sont pas nobles, mais tout à fait de basse naissance. *Car*, dit-il, *Dieu a choisi les faibles selon le monde, ce qui n'existe pas, pour détruire ce qui existe.* (Ibid, 27, 28.) Mais s'il était sans habileté, sans instruction, il possédait au moins, à un certain degré, le talent qui persuade? Nullement. C'est encore ce qu'il montre par ces paroles : *Je suis venu vers vous, sans les discours élevés des orateurs ou des sages, vous apportant mon témoignage. Car je n'ai point fait profession de savoir autre chose parmi vous, que Jésus-Christ et celui-ci crucifié, et je n'ai point employé en vous parlant les discours persuasifs de la sagesse humaine.* (I Cor. II, 1, 2, 4.) Ce qui était publié suffisait de soi-même pour tout attirer. Mais écoutez ce qu'il dit lui-même à ce sujet : *Les Juifs demandent des miracles, et les Grecs cherchent la sagesse; pour nous, nous publions le Christ crucifié, qui est un scandale pour les Juifs et une folie pour les Grecs.* (I Cor. I, 22, 23.) Mais il jouit de toute sécurité dans sa prédication? Au contraire il ne respira jamais à l'abri des dangers. *J'ai toujours été dans un état de faiblesse,* dit-il, *et de crainte et de tremblement auprès de vous.* (I Cor, II, 2.) Ce qui ne lui arrivait pas à lui seul, mais, en même temps, à ses disciples. *Rappelez*, dit-il, *en votre mémoire, ces premiers jours, où, après avoir été illuminés par le baptême, vous avez soutenu de grands combats au milieu de diverses afflictions, ayant été, d'une part, exposés en public, aux injures et aux mauvais traitements, et de l'autre, ayant été compagnons de ceux qui ont ainsi souffert. Vous avez vu avec joie tous vos biens pillés.* (Hébr. X, 32-34.) Il écrit aux Thessaloniciens : *Vous avez souffert de la part de vos concitoyens, les mêmes persécutions que ceux-ci de la part des Juifs qui ont tué le Seigneur, et leurs propres prophètes, et qui nous ont persécutés; qui ne plaisent point à Dieu, et qui sont ennemis de tous les hommes.* (I Thess. II, 14, 15.) Et aux Corinthiens il écrivait encore : *Car, à mesure que les souffrances de Jésus-Christ s'augmentent en vous, et que vous devenez comme les compagnons de sa passion, de même vous participez à ses consolations* (II Cor. I, 5); et aux Galates : *Vous avez tant souffert en vain,* dit-il, *si toutefois ce n'est qu'en vain.* (Gal. III, 4.)

Eh bien ! quand le prédicateur n'était qu'un homme sans habileté, pauvre, obscur, quand la doctrine qu'il publiait n'avait rien d'attrayant, n'était qu'un scandale, quand les auditeurs eux-mêmes étaient des pauvres, des gens faibles, des gens de rien, quand les dangers succédaient continuellement aux dangers, quand les périls menaçaient également maîtres et disciples, quand celui qu'on annonçait était un crucifié, quelle

pouvait être la raison du triomphe? N'est-il pas évident que c'est la puissance ineffable de Dieu? Cette parfaite évidence se prouve par la considération même de ce qu'étaient les adversaires. En effet, quand du côté opposé, vous trouvez réunis tous les contraires de ce que nous venons de dire, quand vous voyez conspirer contre la nouvelle doctrine, la richesse, la noblesse, un grand empire, toutes les ressources de l'éloquence, la plus complète liberté d'action, une superstition puissante et raffinée, toujours prête à étouffer toute nouveauté qui tendrait à se faire jour, en un mot quand vous voyez la plus formidable puissance humaine qui se puisse imaginer, vaincue par la faiblesse même, où trouver, dites-moi, la cause d'un tel prodige? Bannissez donc des pensées fausses, décidez-vous chaque jour pour la vérité; adorez la puissance du crucifié. Si quelqu'un vous disait qu'un roi, avec une bonne armée, des troupes bien rangées en bataille, n'a pu vaincre des barbares, mais qu'un homme pauvre, nu, tout seul, n'ayant pas même un javelot, pas même un vêtement, n'a eu qu'à se présenter pour mettre en déroute tous ces bataillons que le roi, avec des armes et tout un appareil de guerre, n'avait pu vaincre, vous crieriez au prodige. Eh bien, ce qui est arrivé à saint Paul n'est pas moins prodigieux. Si vous voyiez d'une part, un roi, un conquérant, après avoir creusé des fossés autour d'une ville, amené des machines devant les murailles, réuni tout ce qui assure le succès en pareil cas, échouer néanmoins dans l'attaque de la place; si vous voyiez d'autre part un homme, qui s'avancerait le corps nu, qui ne ferait usage que de ses mains, prendre non une, ni deux, ni vingt, mais des milliers de villes, les prendre, dis-je, au pas de course, avec tous leurs habitants, vous n'expliqueriez pas ces conquêtes par une force humaine. Evidemment c'est ce qu'il faut penser au sujet de saint Paul. Car si Dieu a permis que des brigands aussi fussent mis en croix, qu'avant les temps du Christ, on vit paraître des imposteurs, c'était pour que la comparaison montrât même aux moins clairvoyants l'excellence de la vérité, c'était pour faire éclater le divin privilége qui le distingue, l'immense intervalle entre eux et lui. Rien n'a pu obscurcir sa gloire, ni la communauté des traitements, ni la parité des circonstances. Si l'on prétend que c'est la croix que les démons redoutent, et non la puissance du crucifié, voici qui ferme la bouche à ceux qui parlent de cette manière: les deux voleurs en même temps crucifiés. Si le caprice des événements a tout fait, pourquoi Theudas et Judas, qui, dans les mêmes circonstances, ont tenté la même entreprise, après avoir opposé un grand nombre de signes à la vérité, ont-ils été anéantis? Je vous le répète, Dieu a permis ces choses pour démontrer surabondamment ce qui est de lui. Il a permis les faux prophètes en même temps que les prophètes, les faux apôtres en même temps que les apôtres, pour vous apprendre que rien ne peut obscurcir ce qui est de lui.

Vous faut-il un autre genre de preuves pour vous démontrer ce qu'il y a d'admirable dans cette prédication qui renverse la raison de l'homme; vous montrerai-je que les ennemis qui l'ont combattue, l'ont glorifiée, agrandie? Notre Paul avait des ennemis qui dans le dessein de lui nuire, prêchaient l'Evangile dans Rome. Ils voulaient irriter Néron, l'ennemi de Paul, et ils se faisaient, eux aussi, prédicateurs, afin que la parole en se propageant, les disciples en devenant plus nombreux, excitassent la fureur du tyran; ils voulaient irriter la bête féroce. C'est précisément ce que Paul écrivait aux Philippiens : *Je veux bien que vous sachiez, mes frères, que ce qui m'est arrivé a plutôt servi au progrès de l'Evangile, de sorte que plusieurs de nos frères, se rassurant par mes liens, ont conçu une hardiesse nouvelle pour annoncer la parole de Dieu sans crainte. Il est vrai que quelques-uns prêchent par un esprit d'envie et de contention, et que les autres le font par une bonne volonté; les uns prêchent par un esprit de jalousie, avec une contention qui n'est pas pure, croyant me causer de l'affliction dans mes liens; les autres prêchent par charité, sachant que j'ai été établi pour la défense de l'Evangile. Mais qu'importe, pourvu que de toute manière, soit par occasion, soit par un vrai zèle, Jésus-Christ soit annoncé.* (Philipp. I, 12, 14, 15, 16, 17, 18.) Voyez-vous combien il y en avait qui prêchaient par un esprit de contention? Malgré tout, même par ses ennemis, la vérité triomphait.

Il y avait encore d'autres obstacles. Non-seulement les lois anciennes n'étaient pas des auxiliaires, c'étaient des adversaires qui faisaient la guerre à la doctrine; ajoutez à cela la perversité, l'ignorance des calomniateurs : ils ont pour roi, disait-on, ce Christ. Ce qu'ils

redoutaient, ce n'était pas cette royauté d'en-haut, pouvoir terrible, sans bornes; ils prétendaient que les Apôtres voulaient établir une tyrannie sur la terre, et les calomnies se répétaient, et la lutte était publique, et individuelle, et particulière; publique, en effet il semblait que l'état allait périr, que les lois étaient bouleversées; particulière, car chaque famille était divisée, déchirée. Le père faisait la guerre à ses enfants, le fils reniait son père, les femmes leurs maris, les maris leurs femmes, les filles leurs mères, les parents leurs parents, les amis leurs amis, c'était la guerre sous toutes ses formes, la guerre partout, s'insinuant dans les maisons, divisant les membres de la même famille, bouleversant les sénats, jetant la confusion dans les tribunaux; les mœurs, les usages de la patrie ne se retrouvaient plus, les fêtes, le culte des démons, rien ne subsistait plus de ce que les anciens législateurs avaient regardé comme devant être conservé avant tout, avec le plus grand soin. En même temps la haine ombrageuse de la tyrannie traquait partout les chrétiens. Et l'on ne dira pas que si les Grecs persécutaient les apôtres, l'Evangile n'avait rien à craindre des Juifs, ennemis bien plus dangereux et remuants; ils lui reprochaient la destruction de leur propre loi. *Il ne cesse pas,* disaient-ils, *de proférer des paroles de blasphèmes contre le lieu saint et contre la loi.* (Act. VI, 13.) Partout éclatait l'incendie, dans les maisons, dans les villes, dans les campagnes, dans les déserts, chez les Grecs, chez les Juifs, chez les princes, chez les sujets, au milieu des parents, sur la terre, sur la mer, dans les palais des empereurs; la fureur irritait la fureur; c'était partout une rage universelle, plus terrible que celle des bêtes féroces; et le bienheureux Paul, intrépide au milieu de tant de brasiers ardents où il s'élance, ferme au milieu des loups, attaqué de toutes parts, non-seulement n'est pas écrasé, mais encore c'est lui qui ramène tout dans les voies de la vérité. Vous dirai-je d'autres combats non moins terribles? les combats contre les faux apôtres, et, ce qui était pour lui l'affliction la plus cruelle, la faiblesse de ses propres disciples; un grand nombre de fidèles se laissaient corrompre, et Paul suffit encore à triompher de ces désastres. Comment, par quelle puissance? *Nos armes ne sont point charnelles, mais puissantes en Dieu pour renverser les obstacles, détruisant les raisonnements humains et toute hauteur qui sélève contre la science de Dieu.* (II Cor. X, 4, 5.) Voilà qui changeait, qui transformait tout à la fois. Et comme on voit la flamme s'allumer, consumer peu à peu les épines, s'accroître et purifier les champs, ainsi le discours de Paul, avec plus d'impétuosité que la flamme, emportait tout: le culte des démons, les fêtes, les assemblées, les mœurs reçues des pères, les lois corruptrices, les fureurs des peuples, les menaces des tyrans, les complots domestiques, les œuvres ténébreuses des faux apôtres; disons mieux, comme aux rayons du soleil qui se lève, les ténèbres s'enfuient, les bêtes fauves se cachent et se retirent dans leurs tanières, les brigands s'éloignent, les assassins rentrent au plus vite dans leurs cavernes, les pirates disparaissent, les profanateurs des tombeaux s'écartent, libertins, voleurs, misérables artisans d'escalade et d'effraction, tous se cachent et s'évanouissent, redoutant la lumière qui les accuserait, car voici que tout est clair et brillant, et la terre, et la mer, et les rayons d'en-haut illuminent tout, les flots, les montagnes, les continents, les villes; de même quand apparut ce héraut de la vérité, quand Paul répandait partout la lumière, l'erreur prenait la fuite, la vérité revenait; les graisses des sacrifices et leur fumée, et les cymbales, et les tambours, et les ivresses, et les orgies, et les fornications, et les adultères, et toutes les cérémonies impossibles à nommer, que les idolâtres pratiquaient dans leurs temples, cessèrent: tout fut consumé, comme la cire que le feu liquéfie, comme la paille que la flamme brûle. La flamme brillante de la vérité monta resplendissante et s'éleva dans les airs jusqu'au ciel; les efforts mêmes pour l'éteindre la faisaient jaillir, les obstacles ajoutaient à son élan: ni les périls n'en retardaient l'irrésistible essor et la célérité, ni la tyrannie des vieilles coutumes, ni la puissance des mœurs de la patrie, ni la force des lois, ni la difficulté même de pratiquer l'Evangile, nul obstacle ne pouvait prévaloir. Et cependant voulez-vous comprendre toute la force des éléments qu'on avait contre soi? menacez les païens, je ne dis pas des dangers, de la mort, de la faim, mais d'un léger dommage dans leur fortune, vous les verrez tout de suite tout changer. Mais les défenseurs de l'Evangile sont mutilés, exterminés de toutes parts, on leur fait partout la guerre, de mille manières, et l'Evangile fleurit de plus en plus.

Et à quoi bon parler des païens de nos jours,

hommes vils et méprisés ? Evoquons plutôt ceux qui furent admirés, les philosophes illustres, Platon, Diagoras, le philosophe de Clazomène, et tous les autres, et vous comprendrez alors la force de la prédication. Car, après la ciguë de Socrate, les uns se retirèrent à Mégare, dans la crainte d'avoir le même sort; d'autres perdirent leur patrie et leur liberté, sans avoir pu rien conquérir qu'une seule femme, à la cause de la philosophie. Le sage de Cittium, malgré le système de morale et de gouvernement qu'il laissa dans ses écrits, finit de même. Et cependant ils n'avaient à surmonter ni obstacles, ni dangers, le talent ne leur manquait pas, ils avaient l'éloquence, les richesses, la gloire de leur patrie ; cependant ils n'eurent aucun résultat. Car tel est le caractère de l'erreur ; sans que rien la trouble, elle se dissipe ; tel est le caractère de la vérité, quelle que soit la foule de ses adversaires, elle s'élève. Et c'est ce que proclame la simple réalité des faits accomplis : il n'est besoin ni de discours, ni de paroles, quand on entend la voix du monde entier, des villes, des campagnes, de la terre, de la mer, des contrées habitées, des contrées désertes, des cimes des montagnes. Car Dieu n'a pas oublié le désert dans la dispensation de ses bienfaits ; il l'a au contraire comblé de tous les biens qu'il nous a apportés en descendant du ciel, et qu'il nous a transmis par la langue de Paul et par la grâce qui le remplissait. Le zèle de l'Apôtre l'ayant rendu digne d'un tel présent, l'abondance de la grâce resplendit en lui, et la plus grande partie des merveilles que nous avons racontées, s'accomplit par sa parole.

Donc puisqu'il est vrai que Dieu a honoré la race des hommes au point de juger un homme digne de produire, à lui seul, de si grandes choses, soyons pleins de zèle, imitons-le, faisons tous nos efforts pour nous rendre semblables à lui, nous aussi, et n'allons pas croire que ce soit chose impossible. Car je ne cesserai pas de répéter ce que j'ai dit bien souvent, que son corps ressemblait au nôtre, que sa nourriture était comme la nôtre, son âme comme la nôtre, mais sa volonté était forte, son désir, ardent, c'est par là qu'il est devenu ce qu'il a été. Donc pas de découragement, de désespoir. Préparez vos âmes, et il n'y a aucun empêchement à ce que vous receviez la même grâce. Dieu ne fait pas acception des personnes ; le même Dieu l'a formé et vous appelle ; comme il fut son Seigneur, il est aussi le vôtre ; comme il l'a glorifié, il veut aussi vous couronner vous-mêmes. Offrons-nous donc à Dieu et purifions-nous, afin d'obtenir, nous aussi, l'abondance des mêmes dons, et ensuite les mêmes biens, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire avec la puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

ÉLOGE DE SAINT PAUL.

CINQUIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

Dans la cinquième homélie, saint Jean Chrysostome, après avoir loué la vertu de Paul, qu'aucun obstacle ne pouvait arrêter ni ralentir, discute fort subtilement les moyens qu'il employait pour parvenir à son but, toutes les formes que prenait son zèle pour ramener tous les hommes à Dieu, s'accommodant toujours aux temps et aux personnes autant qu'il était possible.

1. Où sont-ils maintenant, ceux qui accusent la mort, et ce corps sensible et périssable, d'être pour eux un obstacle aux progrès dans la vertu ? Qu'ils écoutent les glorieuses actions de Paul, et renoncent à cette injuste accusation. Quel dommage la mort a-t-elle causé à notre nature ? en quoi la corruption du corps est-elle un obstacle à la vertu ? Considérez Paul, et vous verrez de quelle très-grande utilité est pour nous notre mortalité. Car si Paul n'avait pas été mortel, il n'aurait pas pu dire, ou plutôt, il n'aurait pas pu montrer ce qu'il a proclamé par sa conduite : *Tous les jours je meurs, je vous l'assure par la gloire que je reçois de vous en Jésus-Christ.* (I Cor. xv, 31.) C'est qu'en toutes circonstances, il faut de l'âme, il faut de l'ardeur, et alors rien ne s'oppose à ce que l'on s'élève au premier rang parmi les saints. Est-ce que Paul n'était pas mortel ? Est-ce que ce n'était pas un homme vulgaire ? Un pauvre, qui, chaque jour, gagnait sa vie du travail de ses mains ? Son corps n'était-il pas assujetti à toutes les nécessités de la nature ? Quel obstacle l'a empêché de devenir ce qu'il a été ? aucun. Donc, que nul pauvre ne se décourage ; que nul ne s'irrite de son obscurité, ne s'afflige de la bassesse de son état ; les plaintes ne conviennent qu'aux mous, qu'aux énervés. La mollesse, voilà le seul obstacle à la vertu ; supprimez la corruption de l'âme, la mollesse du caractère, le reste n'est rien. C'est ce que nous fait voir ce bienheureux, qui nous rassemble en ce moment. Car, de même que tant de circonstances fâcheuses n'ont en rien gêné son action, de même les avantages contraires n'ont servi en rien les hommes en dehors de notre foi : ni l'habileté de la parole, ni les richesses, ni l'illustration de la naissance, ni la gloire, ni la puissance.

Mais que fais-je, en ne parlant que des hommes ! je m'arrête à la surface de la terre, quand je puis dire qu'il en est de même des vertus d'en-haut, des principautés, des dominations, des anges des ténèbres, des princes de ce monde ? Car à quoi leur a servi leur nature ? N'est-il pas vrai que toutes ces puissances subiront le jugement de Paul, et de ceux qui lui ressemblent ? *Ne savez-vous pas que nous serons les juges des anges mêmes ? à combien plus forte raison, de la vie présente ?* (I Cor. vi, 3.) Ne nous affligeons donc jamais que de notre corruption ; ne nous réjouissons jamais que de la vertu. Si nous avons le zèle de la vertu, aucun obstacle ne nous empêchera de

ressembler à Paul. Car ce n'est pas la grâce seulement qui a fait de lui ce qu'il est devenu ; il a dû sa vertu à son ardeur aussi, et si la grâce l'a servi, c'est qu'il avait son ardeur personnelle. Car il posséda pleinement, d'une part, les dons de Dieu ; d'autre part, la volonté personnelle. Voulez-vous reconnaître les dons de Dieu ? les vêtements de Paul inspiraient la terreur aux démons. Mais ce n'est pas là ce que j'admire, non plus que l'ombre de Pierre, qui dissipait les maladies ; ce que j'admire, c'est ce qu'il fit d'admirable, avant la grâce, dès son entrée, ses débuts dans la carrière, quand il n'avait pas encore toute sa force, quand il n'avait pas encore reçu sa mission ; c'est l'ardeur de son zèle pour le Christ, qui alla jusqu'à soulever contre lui tout le peuple juif ; au milieu de si grands dangers, dans une ville dont toutes les issues étaient fermées, descendu à l'aide d'une corbeille le long du mur, fugitif, il ne s'engourdit pas, ne se laissa pas surprendre par la terreur, par la crainte ; son zèle ne fit que s'accroître ; il se retirait des dangers par sagesse, il ne se retirait jamais de la prédication ; mais toujours, saisissant la croix, il suivait le Seigneur ; il voyait l'exemple d'Etienne encore étendu à ses pieds ; il voyait les Juifs surtout, acharnés contre lui, et comme avides de le dévorer. Ainsi on ne pouvait lui reprocher, ni de se jeter imprudemment dans les périls, ni d'écouter la lâcheté qui ne songe qu'à les fuir. Il tenait fortement à la vie présente, parce que sa vie était utile ; et en même temps il méprisait tout à fait la vie, à cause de la sagesse qu'il puisait dans le mépris du monde, et aussi parce qu'il ressentait un violent désir d'aller à Jésus-Christ. Ce que je dis toujours en parlant de Paul, je ne cesserai jamais de le répéter ; nul autant que lui, dans des situations contraires, n'a mieux su accommoder son âme à ces situations : nul n'a jamais attaché plus de prix à la vie présente, même parmi ceux qui tiennent le plus à vivre ; nul ne l'a plus méprisée, parmi ceux qui se précipitent le plus volontairement dans la mort. C'est ainsi qu'il était affranchi de toute passion ; il ne tenait à rien des choses présentes ; partout la volonté de Dieu pénétrait sa volonté ; tantôt, il dit que la vie présente est plus nécessaire que la société, la conversation du Christ ; tantôt, il la trouve si importune et si pesante, qu'il gémit, qu'il soupire douloureusement après la décomposition. Car il désirait uniquement ce qui lui était utile et profitable auprès de Dieu, quelque contradiction qui parût dans ses désirs. Esprit souple et varié, non point dissimulé, loin de nous cette pensée, mais prenant tous les aspects qui pouvaient servir à la prédication et au salut des hommes ; et en cela, il imitait encore le Seigneur, son Maître. Car Dieu aussi se montrait sous la figure d'un homme, quand il fallait qu'il en fût ainsi ; il se montra autrefois dans le feu, quand les circonstances l'exigèrent, tantôt on l'a vu sous la forme d'un soldat armé ; tantôt sous les traits d'un vieillard ; tantôt dans les vents, tantôt en voyageur, tantôt dans la vérité de la nature humaine, et alors il n'a pas refusé de mourir. Ce que j'ai dit, *quand il fallait qu'il en fût ainsi*, ne veut pas dire que cela était rigoureusement nécessaire ; gardons-nous bien de le croire ; c'était un pur effet de la bonté de Dieu pour nous. Il s'est montré assis, tantôt sur un trône, tantôt sur les chérubins. Il a fait tout cela pour accomplir ses divers conseils. *J'ai multiplié les visions, et les prophètes m'ont représenté à vous.* (Osée, XII, 10.) Ainsi Paul, imitant le Seigneur son Maître, n'a pas été en faute, pour avoir tantôt suivi, tantôt négligé la loi des Juifs ; parfois il s'attachait à la vie présente ; parfois il la dédaignait ; dans certaines circonstances, il demandait de l'argent, dans d'autres il refusait l'argent qu'on voulait lui donner ; il sacrifia comme les Juifs et il se rasa la tête, et, par un mouvement contraire, il frappa d'anathème ceux qui observaient ces pratiques ; un jour, il soumettait un disciple à la circoncision ; un autre jour, il la rejetait. Contradiction dans les actions, mais non dans la pensée, non dans l'esprit qui dirigeait cette conduite, et où régnait une parfaite harmonie.

Car il n'avait qu'un but, pour ceux qui l'entendaient, qui le voyaient : les sauver tous. Voilà pourquoi, tantôt il exalte la loi, tantôt il la détruit. La souplesse, la variété n'était pas seulement dans ses actions, mais dans ses paroles, sans qu'il y eût changement dans sa pensée ; il était toujours le même, demeurant fidèle à lui même, mais il adaptait chacune de ses paroles aux besoins du moment. Gardez-vous donc de le reprendre, à ce sujet, quand, au contraire, c'est par là qu'il mérite surtout la gloire et les couronnes. Un médecin tantôt brûle, tantôt alimente son malade, tantôt il emploie le fer, tantôt les médicaments ; un jour, il défend nourriture et breuvage ; un au-

tre jour, il prescrit nourriture et breuvage largement; une fois, il entasse les couvertures de tous côtés ; une autre fois, il veut que ce malade brûlant boive toute une fiole d'eau glacée; et quand vous le voyez agir de la sorte, vous ne lui reprochez pas la diversité des traitements ; vous ne l'accusez pas d'une continuelle inconstance ; au contraire, vous louez l'habileté qui se sert en toute sécurité, des choses qui paraissent nuisibles, opposées à la santé, qui cependant la rétablissent. C'est même à cette marque que vous reconnaissez le médecin consommé dans son art. Si vous acceptez le médecin qui pratique ainsi des traitements contraires, à bien plus forte raison, il faut louer Paul, qui sait si bien s'accommoder à nos maladies. Car, autant que ceux dont le corps est malade, ceux que tourmentent les maladies de l'âme, ont besoin de la diversité bien entendue des traitements ; si vous les abordez sans ménagement, leur salut est tout à fait compromis. Et faut-il s'étonner que les hommes pratiquent ce que le Dieu Tout-Puissant met lui-même en usage, lui qui, pour nous guérir, ne nous prend pas toujours de la manière la plus expéditive et sans ménagement? Il veut que nous soyons vertueux librement, et non par nécessité, par violence ; il emploie une méthode, non parce qu'il n'a pas assez de puissance, loin de nous cette pensée, mais parce que nous sommes faibles. Il peut certes se contenter de faire un signe, ou plutôt se contenter de vouloir, et accomplir tout ce qu'il veut; mais nous, une fois devenus maîtres de nous-mêmes, nous ne supportons pas le joug léger de son obéissance. Si donc il nous entraînait malgré nous, il nous enlèverait ce qu'il nous a donné, je veux dire le choix de nos volontés, notre liberté. Pour qu'il n'en soit pas ainsi, Dieu a besoin de moyens d'action nombreux et différents. Ces réflexions ne sont pas superflues ici ; elles nous sont inspirées par l'ingénieuse sagesse du bienheureux Paul : quand vous le voyez qui se soustrait aux dangers, admirez-le, comme vous l'admirez quand il court affronter les périls ; courage d'un côté, sagesse de l'autre. Quand il tient un langage superbe, admirez-le comme vous l'admirez quand il se tempère ; humilité d'un côté, de l'autre grandeur d'âme. Quand il se glorifie, admirez-le ; quand il s'abaisse en parlant de lui, admirez-le encore ; d'un côté nul orgueil ; de l'autre affection et charité : il recherchait le salut d'un grand nombre, voilà la raison de sa conduite. Aussi disait-il : *Soit que nous soyons emportés comme hors de nous-mêmes, c'est pour Dieu ; soit que nous nous tempérions, c'est pour vous.* (II Cor. v, 13.) Car nul n'a jamais eu tant de raisons pressantes d'orgueil, nul n'a été aussi pur de toute pensée d'arrogance. Méditez ces paroles : *La science enfle* (I Cor. VIII, 1), nous répéterons tous ces paroles avec lui ; or il portait en lui une science telle qu'aucun homme certes n'en posséda jamais de pareille ; cependant cette science ne l'exaltait pas ; au contraire, il s'abaisse en y pensant : *Ce que nous avons de science et de prophétie, nous ne l'avons qu'en partie* (I Cor. XIII, 9) ; Et encore : *Je ne crois pas, mes frères, avoir encore atteint où je tends* (Philipp. III, 13) ; et encore : *Si quelqu'un se flatte de savoir quelque chose, il ne sait encore rien* (I Cor. VIII, 2) ; le jeûne enfle aussi, et le Pharisien le montre, en disant : *Je jeûne deux fois la semaine.* (Luc, XVIII, 12.) Mais Paul qui faisait plus que jeûner, qui souffrait la faim, s'appelait un avorton. (I Cor. XV, 8.)

Et que parlé-je de ses jeûnes, et de sa science, quand il eut, avec Dieu, des entretiens plus nombreux, plus suivis, qu'aucun prophète, qu'aucun apôtre, et que ce fut pour lui une raison de plus pour s'humilier? Ne me parlez pas des conversations sublimes que rapporte l'Ecriture ; il en a caché le plus grand nombre ; il ne les a pas dites toutes, ne voulant pas ajouter à la grandeur de sa gloire ; il ne les a pas ensevelies toutes dans le silence, pour ne pas laisser un libre cours aux paroles des faux apôtres. Car Paul ne faisait rien sans raison, sans un motif toujours justifié par la sagesse ; et il déployait tant d'habileté, de prudence, au milieu des circonstances les plus contraires, que toujours il méritait les louanges, les mêmes louanges. Je m'explique. C'est une grande vertu que la modestie, en parlant de soi ; mais Paul, en se louant, parlait avec tant d'à-propos, qu'il mérite encore plus d'être honoré pour ce qu'il dit de lui-même, que pour son silence ; s'il n'avait pas fait entendre ce qu'il a dit, il serait plus coupable que ceux qui se glorifient sans raison ; s'il ne s'était pas glorifié, il aurait tout perdu et trahi ; il aurait exalté les ennemis de l'Evangile. Il savait si bien profiter partout de l'opportunité des circonstances, et, avec une pensée droite, faire exceptionnellement les choses ordinairement

défendues, et il les faisait avec tant d'utilité, qu'il mérite, à ce titre, autant d'éloges et de gloire, que pour l'accomplissement des ordres absolus de Dieu. Paul, en se glorifiant, a droit à plus d'éloges, que tout autre qui cache ses vertus; car personne, en tenant sa conduite secrète, ne fait autant de bien que Paul en racontant ses actions. Et maintenant, ce qui est plus admirable encore, ce n'est pas qu'il en ait parlé, mais qu'il l'ait fait dans la juste mesure. Car, s'il a saisi l'opportunité, ce n'est pas pour se louer avec excès; il a compris où il devait s'arrêter. Cette prudence ne lui a pas suffi; il n'a pas voulu donner un exemple pernicieux, il n'a pas voulu apprendre aux autres à se décerner des louanges sans sujet; il s'appelle un imprudent. Voilà ce qu'il a fait, quand la nécessité le provoquait. Il pouvait croire que les autres, jetant les yeux sur lui, abuseraient de son exemple : c'est ce qui arrive aux médecins; souvent un d'entre eux emploie un médicament dans le temps convenable; un autre l'administre à contre-temps, et le remède se trouve nuisible ou sans effet. Paul, en ce qui le concerne, prévoit ce danger : considérez les précautions qu'il prend quand il va se louer; une fois, deux fois, bien plus souvent encore, il hésite, il recule : *Plût à Dieu que vous voulussiez un peu supporter mon imprudence* (II Cor. XI, 1-21)! et encore : *Ce que je dis, je ne le dis pas selon le Seigneur, mais je fais paraître mon imprudence. Ce qu'un autre ose, je dirai, parole imprudente, que je l'ose aussi.* Et, après tant de précautions, il ne se rassure pas encore, mais, au moment d'entreprendre son éloge, il se dérobe aux yeux : *Je connais un homme;* et plus loin : *Je pourrais me glorifier, en parlant d'un tel homme, mais, pour moi, je ne veux pas me glorifier :* et, après toutes ces paroles : *J'ai été imprudent*, dit-il, *c'est vous qui m'y avez forcé.* (II Cor. XII, 2, 5, 11.) En voyant ce saint apôtre ainsi retenu par la crainte de parler avantageusement de lui-même, hésiter, malgré des motifs pressants, comme un coursier qui arrive au bord d'un précipice et recule avec horreur, quel homme serait assez dépourvu d'intelligence et de sentiment pour ne pas comprendre que, quelle que soit la grandeur des intérêts dont il est chargé, il doit éviter avec soin de faire son éloge, qu'il ne peut le faire qu'à une condition, à savoir que la nécessité l'y contraigne?

Voulez-vous que je vous montre encore un titre de Paul à notre admiration? Le voici : il ne lui a pas suffi du témoignage de sa conscience, il a voulu de plus nous montrer la règle à suivre dans l'éloge personnel; il ne s'est pas contenté pour lui seulement de l'excuse qu'il trouvait dans la nécessité; il a voulu enseigner qu'il y a des circonstances où l'on ne peut pas éviter de se louer soi-même; mais il a soin d'insinuer qu'il faut se garder de le faire à contre-temps. Car les paroles que nous avons citées, reviennent à ceci : c'est un grand mal de se louer, de dire de soi des choses admirables; il est de la dernière démence, mon bien-aimé, quand la nécessité ne fait pas violence, de célébrer ses propres louanges. Ce n'est pas parler selon le Seigneur, mais plutôt faire preuve de folie, d'une folie qui fait perdre la récompense méritée par des sueurs et des fatigues sans nombre. Ce sont là les enseignements qu'il nous donne et il nous en propose d'autres encore, quand il s'excuse en se fondant sur la nécessité pressante. Ce qui est plus remarquable encore, c'est que, quelle que fut la nécessité, il n'a pas tout publié, il a caché le plus grand nombre des merveilles qui l'ont honoré. *Je viendrai maintenant*, dit-il, *aux visions et aux révélations du Seigneur; je me retiens de peur que quelqu'un ne m'estime au-dessus de ce qu'il voit ou de ce qu'il entend de moi.* (II Cor. XII, 1, 6.) Ces paroles enseignaient à tous que, même en cas de nécessité, nous ne devons pas publier tout ce dont nous avons conscience, mais seulement ce qui peut être utile à ceux qui nous écoutent.

Samuel en use de même : il n'y a rien d'étrange à ce que nous fassions aussi mention de ce saint prophète, puisque ses louanges peuvent nous être profitables; il se glorifia lui aussi quelquefois, et dit les belles actions qu'il avait faites. Quelles actions? Celles qui pouvaient servir à ceux qui entendaient. Il ne s'étendit pas sur la chasteté, sur l'humilité, sur l'oubli des injures! sur quel sujet donc? Sur la vertu que le roi d'alors avait le plus d'intérêt à apprendre, sur la justice, sur la nécessité de rejeter les présents qui souillent les mains. David aussi, en se glorifiant, ne recherche que l'édification de celui qui l'entendra. En effet, ce saint roi ne s'est loué qu'en parlant du lion et de l'ours, sans rien ajouter à ce récit. (I Rois, XVII, 34.) Des paroles plus hautes conviendraient à l'orgueil fanfaron, à la vanité; mais

ce qu'il racontait alors, se justifiait par la nécessité du moment, et montrait en lui un homme bon et occupé de l'intérêt du grand nombre. C'est ainsi que Paul se montra. On le calomniait, on disait qu'il n'était pas approuvé comme apôtre, qu'il n'avait aucun pouvoir. Il était donc dans la nécessité de prouver sa dignité. Comprenez-vous la force de son enseignement, pour démontrer qu'on ne doit pas se glorifier sans raison? D'abord il prouve que lui-même ne l'a fait que par nécessité; secondement, il s'appelle un insensé, et il s'entoure d'un grand nombre d'excuses; troisièmement, il ne dit pas tout, il cache ce qu'il y a de plus glorieux pour lui, et cela malgré la nécessité de parler; qnatrièmement, il parle de lui-même comme d'une autre personne et dit: *je connais un homme;* cinquièmement, il ne parle pas de toute espèce de vertus, il dit partiellement, il publie seulement ce que demandaient et l'intérêt des auditeurs, et les circonstances. Cette mesure, il ne la gardait pas seulement quand il se louait, mais quand il adressait des paroles injurieuses. Il est défendu d'injurier son frère; Paul savait pourtant adresser des injures si bien justifiées par les circonstances, qu'il mérite encore plus d'être honoré que ceux qui décernent des éloges. C'est ainsi qu'il écrit: *O Galates insensés* (Gal. III, 1)! il le répète une fois, deux fois; il appelle les Crétois des ventres paresseux, de méchantes bêtes (Tit. I, 12), et néanmoins ces paroles font honneur à saint Paul. Son exemple nous a donné la règle et la mesure, pour nous empêcher de traiter avec indulgence ceux qui négligent le Seigneur; pour nous apprendre aussi à diriger comme il convient le discours qui doit les frapper. On trouve dans Paul des mesures pour toutes choses, et voilà pourquoi toutes ses actions, toutes ses paroles sont justement célèbres, soit qu'il adresse des injures ou des éloges, soit qu'il accuse, soit qu'il caresse, soit qu'il s'exalte, soit qu'il s'abaisse, soit qu'il se glorifie, soit qu'il déplore sa misère. Et qu'y a-t-il d'étonnant qu'on approuve les injures, les vifs reproches qu'il adresse, si l'on accepte et le meurtre, et la tromperie, et la ruse, soit dans l'Ancien, soit dans le Nouveau Testament? Méditons avec soin toutes ces réflexions, ne les oublions pas, admirons le bienheureux Paul et glorifions le Seigneur, et prenons en main sa cause, afin d'obtenir les biens éternels, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire, avec la puissance, maintenant, et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

ÉLOGE DE SAINT PAUL.

SIXIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

Dans la sixième homélie, l'orateur détruit les reproches que l'on pourrait faire à saint Paul sur les coups et la mort qu'il avait témoigné craindre dans quelques occasions, sur les malédictions et les injures qu'il s'était permises quelquefois ; il tourne quelques-uns de ces reproches à l'avantage de l'Apôtre, et en fait le sujet d'un plus grand éloge.

Voulez-vous aujourd'hui, mes bien-aimés, que négligeant les grandes vertus de Paul, et ce qu'on admire en lui, nous considérions ensemble les actions qui ont donné prise à quelques accusations? Nous verrons qu'elles ne contribuent pas moins que les autres à sa grandeur et à sa gloire. Que lui reproche-t-on? Il a paru, dit-on, craindre les supplices, par exemple, quand il fut battu de verges; et ce n'est pas tout, dans une autre circonstance encore, lorsqu'il fut mis en prison après avoir converti la marchande de pourpre, il mit dans l'embarras les magistrats qui voulaient secrètement le renvoyer après l'avoir maltraité et emprisonné contre tout droit. Car il n'avait d'autre but alors que de ménager sa sûreté, et d'éviter de retomber peu de temps après dans les mêmes périls. Que répondrons-nous donc? Si ce n'est que rien ne montre mieux la grandeur admirable de son âme que l'accusation articulée contre lui; avec une âme comme la sienne, sans témérité ni présomption, dans un corps sensible aux verges et redoutant les coups, il a égalé les puissances incorporelles par le mépris qu'il avait pour tout ce qui semble terrible, par son courage dans l'occasion. Quand vous le voyez toujours ardent quoique ému à la vue des tortures, souvenez-vous de ces paroles, qui l'ont élevé au-dessus des cieux, égalé aux anges : *Qui nous séparera de l'amour de Dieu? l'affliction, les angoisses, la persécution, la faim, les périls, l'épée?* (Rom. VIII, 35.) Souvenez-vous de ces paroles, où il déclare que tout cela n'est rien : *Le moment rapide de nos afflictions légères produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire, si nous ne considérons point les choses visibles, mais les invisibles.* (II Cor. IV, 17, 18.) Ajoutez à cela ses afflictions de chaque jour, ses morts de chaque jour, et, sous l'empire de ces pensées, admirez Paul, et ne désespérez plus de vous-mêmes. Cette faiblesse même qui semble inséparable de la nature, est précisément la marque la plus éclatante de sa vertu; l'infirmité commune ne l'a pas empêché de se montrer tel qu'il a paru. Les épreuves extraordinaires dont il avait triomphé avaient répandu l'opinion qu'il était au-dessus de la nature ordinaire; alors Dieu a permis ces souffrances pour vous montrer que cet homme, qui n'était qu'un homme comme les autres, par la nature, a dû à son courage non-seulement de surpasser les autres hommes, mais d'égaler les anges. Doué des vertus de l'âme, avec un corps si faible, il a enduré mille et mille fois la mort, il a méprisé les choses

présentes, les choses futures. De là ces grandes et belles paroles qui semblent incroyables à tant de personnes : *J'eusse désiré de devenir moi-même anathème, et d'être séparé de Jésus-Christ pour mes frères, mes parents selon la chair.* (Rom. IX, 3.) C'est qu'il est possible, nous n'avons qu'à le vouloir, de surmonter toutes les frayeurs de la nature par la force de la volonté, et il n'est rien d'impossible pour l'homme dans ce que le Christ lui commande. Car si nous donnons au Seigneur toute la vigueur d'âme qui est en nous, Dieu à son tour nous accorde un secours puissant, et c'est ainsi que nous pouvons échapper à tous les dangers qui nous épouvantent. Il n'y a rien de répréhensible à craindre les coups, mais ce qui est répréhensible, c'est de commettre, parce que l'on craint les coups, une action que la piété réprouve; en vertu même de cette crainte, l'homme qui craint les coups, et ne succombe pas, mérite plus l'admiration que celui qui est sans crainte. Sa vertu brille d'un plus vif éclat; la crainte des coups est un effet de la nature; mais ce qui ne faiblit pas lâchement sous cette crainte, c'est la vertu, qui corrige l'infirmité de la nature, c'est l'héroïsme qui triomphe de la lâcheté et de la faiblesse. S'affliger n'a rien de répréhensible; ce qu'il faut condamner, c'est l'affliction qui s'abandonne à des paroles ou à des actions qui déplaisent à Dieu. Si je vous disais que Paul n'était pas un homme, vous auriez raison de me rappeler les défauts de la nature, pour réfuter mes paroles; mais je dis et j'insiste sur ce point que c'était un homme, dont la nature n'avait rien de supérieur à la nôtre, je dis qu'il est devenu meilleur par le fait de sa volonté; dès lors vos objections sont vaines, ou plutôt elles ne sont pas vaines; vous célébrez la gloire de Paul; vous montrez par là sa grandeur, puisque avec une telle nature, il a pu s'élever au-dessus de la nature. Et non-seulement vous exaltez Paul, mais vous fermez la bouche à ceux qui succombent, vous ne leur permettez plus de se réfugier derrière le prétexte de l'excellence de sa nature, vous les forcez à reconnaître en lui la ferveur qui vient de la volonté.

Mais, dites-vous, il lui est arrivé de craindre la mort? Sans doute, et c'est encore un effet de la nature. Cependant ce même homme qui craignait la mort, disait aussi : *Pendant que nous sommes dans cette tente, nous gémissons sous sa pesanteur* (II Cor. v. 4); et encore : *Nous gémissons en nous-mêmes* (Rom. VIII, 23). Voyez-vous comme il compense la faiblesse de la nature par la force de la volonté? Souvent nombre de martyrs, conduits à la mort, ont pâli; ils étaient pleins de terreurs et d'angoisses; et c'est pour cela même surtout qu'il les faut admirer; ces hommes qui craignaient la mort, ne la fuyaient pas pour Jésus-Christ. Ce Paul qui craignait la mort, se déclare prêt à endurer les tourments de l'enfer, pour l'amour qu'il porte à Jésus-Christ; il a peur de mourir, et il désire d'être délivré de son corps. Et il ne fut pas le seul animé de tels sentiments; le prince des apôtres, lui aussi, disait souvent qu'il était prêt à donner sa vie, et cependant il avait horreur de la mort. Ecoutez les paroles que le Christ lui adresse à ce sujet : *Lorsque vous serez vieux, un autre vous ceindra et vous mènera où vous ne voulez pas* (Jean, XXI, 18); le Christ exprimait ainsi l'infirmité de la nature, non celle de la volonté. Car la nature éclate malgré nous; impossible à nous de maîtriser ses surprises, quelle que soit l'ardeur de notre volonté, de notre zèle; et maintenant, il n'en résulte pour nous aucun dommage; au contraire, nous n'en méritons que plus d'être admirés. Quelle accusation pouvez-vous intenter à celui qui redoute la mort? quelle louange, au contraire, ne mérite-t-il pas, si, redoutant la mort, il montre toujours un généreux courage? Ce qu'il faut accuser, ce n'est pas l'infirmité de la nature, mais l'asservissement à cette infirmité; on a raison d'appeler grand, de juger digne d'admiration celui qui surmonte la malignité de la nature par le courage viril de la volonté. Par cette victoire, il montre la puissance de l'homme qui sait vouloir, et il ferme la bouche à ceux qui demandent pourquoi la nature ne nous a pas faits vertueux? Qu'importe que ce soit la nature qui opère ce qui est possible à la volonté! Et de combien l'œuvre de la volonté n'est-elle pas au-dessus de l'action de la nature! Elle la surpasse de tout ce qui mérite les couronnes et la gloire. Mais, dira-t-on, le don de la nature est solide. Mais si vous êtes résolus à faire preuve d'une volonté généreuse, cette volonté a plus de force que la nature. Ne voyez-vous pas les corps des martyrs déchirés par les glaives, la nature cède au fer, la volonté n'y cède pas, rien ne l'ébranle. N'avez-vous pas vu, répondez-moi, la volonté d'Abraham maîtrisant

la nature, quand il reçut l'ordre d'immoler son fils, la nature domptée en lui par l'énergie de la volonté? N'avez-vous pas vu les trois enfants hébreux vous donner le même exemple? N'entendez-vous pas le proverbe, que l'habitude fait de la volonté une seconde nature? Je dirais volontiers, que c'est la première nature; tout ce que nous avons déjà dit le démontre. Ne voyez-vous pas que l'on peut conquérir jusqu'à la fermeté de la nature, par une volonté généreuse et vigilante, et qu'il y a plus de gloire à recueillir de la vertu volontaire que de la vertu pratiquée par contrainte? Voilà le bien par excellence. Aussi quand je l'entends prononcer ces paroles : *Je traite rudement mon corps, et je le réduis en servitude, de peur qu'ayant prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même* (I Cor. IX, 27), c'est alors surtout que je célèbre ses louanges; je vois ce que sa vertu lui a coûté de peines, de sorte que les hommes venant après lui ne peuvent pas colorer leur mollesse par sa facilité naturelle à faire le bien. Et quand il prononce encore ces paroles : *Je suis crucifié au monde* (Gal. VI, 14), je célèbre encore sa volonté. C'est qu'il est possible, par l'ardeur de la volonté, oui, il est possible d'imiter la force de la nature. Et si nous pouvions mettre sous vos yeux ce modèle de la vertu parfaite, vous verriez que son zèle a su donner aux vertus volontaires toute la fermeté qui vient de la nature. Il ressentait la douleur des coups, cependant il les méprisait comme feraient les puissances incorporelles : de là ces paroles qui le feraient prendre pour un homme supérieur à notre nature. Car lorsqu'il dit : *Je suis crucifié au monde, et le monde est crucifié pour moi;* autre part : *Je vis, ou plutôt ce n'est pas moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (Gal. II, 20), n'est-ce pas comme s'il disait qu'il est sorti de son corps? Que signifient encore ces paroles : *Dieu a permis que je ressentisse dans ma chair un aiguillon qui est l'ange et le ministre de Satan?* (II Cor. XII, 7.) C'est pour montrer que la douleur n'allait pas plus loin que le corps; sans doute elle pénétrait jusqu'à l'âme, mais par l'énergie de sa volonté, il la repoussait. Que veulent dire tant d'autres paroles encore plus admirables, quand il se réjouit d'avoir été battu de verges, quand il se glorifie d'être chargé de chaînes? Essayez de les expliquer autrement que nous ne l'avons fait en rapportant ce texte : *Je châtie mon corps et je le réduis en servitude; je crains qu'ayant prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé.* Ces paroles montrent la faiblesse de la nature; et j'en ai tiré comme conséquence la noble vigueur de la volonté.

Car voici pourquoi ce double sujet de réflexions vous est proposé : il ne faut pas que la grandeur que vous admirez en lui vous fasse croire que sa nature diffère de la nôtre, et que cette pensée vous décourage; il ne faut pas non plus, pour quelques petites défaillances que vous pouvez remarquer, condamner cette âme sainte; voyez-y, au contraire, encore une raison de conserver le courage et de concevoir d'heureuses espérances. Voilà pourquoi il célèbre encore la grâce de Dieu, il l'exagère, non, il ne l'exagère pas, mais il en parle avec reconnaissance, il ne veut pas vous laisser croire qu'il ait rien de bon qui soit de son fonds à lui. Il parle aussi de son zèle, afin que vous n'alliez pas, ayant tout remis entre les mains de Dieu, vous endormir dans un profond sommeil. Vous trouverez dans cet apôtre les règles d'une conduite toujours exacte et mesurée.

Mais voici encore une objection. Il s'est emporté contre l'ouvrier en cuivre, Alexandre. Qu'importe? Il n'a pas prononcé des paroles de colère, mais de douleur, au nom de la vérité; il ne se plaignait pas de ce qu'on l'attaquait, mais de ce qu'on s'opposait à l'Evangile. *Il combat fortement*, dit l'Apôtre, non pas moi, mais *la doctrine que nous enseignons.* (II Tim. IV, 15.) De sorte que l'imprécation de Paul, non-seulement fait voir son amour pour la vérité, mais de plus est une consolation pour ses disciples. Il était naturel qu'ils fussent scandalisés au spectacle de blasphémateurs impunis, de là l'imprécation. Mais il a encore prié pour attirer la colère divine contre d'autres personnes, par exemple : *Il est bien juste, devant Dieu, qu'il afflige à leur tour ceux qui vous affligent maintenant* (II Thessal. I, 6); il ne désirait pas leur châtiment, loin de là, mais la consolation de ceux qui étaient affligés. Aussi ajoute-t-il : *Et qu'il vous console avec nous, vous qui êtes dans l'affliction.* Et ce qui le prouve c'est, quand il souffre lui-même, la sagesse de ses paroles, sa manière de répondre à ses ennemis, écoutez : *On nous maudit, et nous bénissons; on nous persécute, et nous souffrons; on nous dit des injures, et nous répondons par des prières.* (I Cor. IV, 12, 13.) Si ses actions, ses paroles à l'égard des autres,

vous paraissent des effets de la colère, vous êtes à même de dire que c'est par colère qu'il a aveuglé, maltraité Elymas (Act. XIII), et qu'Ananie et Sapphire sont morts parce que Pierre eut un mouvement de colère. Quel homme assez insensé, stupide, soutiendra cette opinion? Beaucoup d'autres paroles ou actions de l'Apôtre semblent des marques d'emportement. C'est pourtant dans ces circonstances que se manifeste le plus la douceur de son âme. En effet, lorsqu'il livra à Satan le débauché de Corinthe, il n'obéit qu'à un sentiment d'affection profonde, qu'à une pensée de charité. Il le déclare dans la seconde épître aux Corinthiens. Lorsqu'il menaça les Juifs en écrivant ces paroles : *La colère de Dieu est tombée sur eux et y demeurera jusqu'à la fin* (I Thessal. II, 16), il ne cédait pas à la colère (car vous entendez les continuelles prières qu'il fait pour eux), mais il voulait leur inspirer une crainte salutaire et les amener à la sagesse. Mais, autre objection encore, il a outragé le Grand Prêtre par ces paroles : *Dieu te frappera, muraille blanchie.* (Act. XXIII, 3.) Nous savons que certains apologistes ont voulu y voir une prophétie ; cette interprétation est acceptable ; l'événement a justifié les paroles, le Grand Prêtre a fini ainsi. Mais dans le cas où un contradicteur pointilleux, serrant l'objection, nous viendrait dire : si c'était une prophétie, d'où vient que l'Apôtre s'est justifié en disant : *Je ne savais pas que c'était le Grand Prêtre*, nous lui répondrions que Paul a voulu par là nous avertir du respect dû à ceux qui exercent le commandement; ainsi faisait Jésus-Christ; après tant de malédictions et d'anathèmes, prononcés par lui contre les scribes et les pharisiens, il disait : *Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse; observez donc et faites tout ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils font.* (Matth. XXIII, 2, 3.)

De même ici, l'Apôtre a conservé le légitime respect et, en même temps, prédit l'avenir. S'il a séparé Jean de lui (Act. XV, 33), il ne l'a fait que dans l'intérêt de la prédication ; car celui qui est chargé de ce ministère, ne doit pas être un lâche qui chancelle, mais un homme fort et décidé ; pour aborder une fonction si belle, il faut être prêt à donner mille et mille fois sa vie, prêt à tous les périls, selon la parole du Christ lui-même : *Si quelqu'un*, dit-il, *veut venir sur mes pas, qu'il renonce à soi-même, qu'il se charge de sa croix et me suive.* (Matth. XVI, 24.) Celui qui n'est pas ainsi résolu en perd avec lui beaucoup d'autres ; mieux vaut pour lui de se tenir en repos, de ne s'occuper que de lui-même, plutôt que de se montrer en public, avec un fardeau qu'il ne peut porter ; car il se perd, et lui-même, et tous ceux qui lui ont été confiés. N'est-il pas insensé qu'un homme, qui ne sait ni conduire un vaisseau, ni lutter contre les vagues, supposé même qu'une foule de gens l'y contraigne, s'assoie au gouvernail; et de même qu'on se charge étourdiment de prêcher l'Evangile, qu'on accepte, sans y prendre garde, une mission qui vous expose à mille morts? Ni le pilote, ni le lutteur opposé aux bêtes féroces, ni le gladiateur, ni personne, ne doit être préparé dans l'âme à subir la mort, les blessures, autant que celui qui se charge de la prédication ; celui-ci : rencontre des dangers plus redoutables, des ennemis plus terribles, une mort qui n'est pas sans épreuves; et quels risques sérieux ne court-il pas le ciel pour récompense, ou l'enfer pour châtiment, l'âme perdue ou sauvée! Et ce n'est pas seulement le prédicateur qui doit être ainsi préparé, mais le simple fidèle ; car c'est à tous, sans exception, que s'adresse l'ordre de prendre la croix et de suivre. Et si cet ordre est pour tous, à plus forte raison est-il fait pour ceux qui enseignent, pour les pasteurs, dont faisait alors partie Jean, surnommé Marc. Aussi fut-il retranché avec justice, parce qu'il s'était mis à la tête de la phalange et qu'il s'y comportait tout à fait en lâche; aussi Paul le renvoya loin de lui afin que sa timidité n'ébranlât pas les courages. Mais maintenant, quant à la contestation que Luc rapporte à ce sujet (Act. XV, 39), ne voyez là aucun motif d'accusation. Contester n'a rien de blâmable, ce qui est répréhensible c'est de le faire sans raison et sans justice. *La colère injuste*, dit l'Ecriture, *ne sera pas innocente* (Sirac. I, 28), il ne s'agit pas de la simple colère, mais de la colère injuste. Ecoutez maintenant le Christ : *Celui qui se met en colère contre son frère sans sujet* (Matth. V, 22), il ne dit pas simplement en colère. Et le prophète : *Mettez-vous en colère et ne péchez point.* (Psaum. IV, 5 ; Ephés. IV, 26.) Si l'on ne peut se servir de cette passion, même dans l'occasion, elle est inutile et vaine ; mais ce n'est pas pour être inutile que le Créateur l'a mise en nous, c'est pour corriger les pécheurs, pour réveiller les âmes lâches et indolentes, pour nous faire secouer le sommeil

de la mollesse; il a voulu que, semblable au tranchant du fer, la colère naturelle fût un instrument dont nous ferions usage au besoin. Aussi, Paul s'en est souvent servi, et sa colère était meilleure que la douceur, parce que toutes ses actions, faites à propos, n'avaient pour but que la prédication. En effet, la douceur n'est pas toujours bonne, il faut qu'elle s'exerce à propos; supprimez l'opportunité, la douceur est une lâcheté, de même que la colère est un emportement farouche. Dans tout ce discours je n'ai pas cherché à justifier Paul; il n'a aucun besoin que nous parlions pour sa défense; sa gloire ne lui vient pas des hommes mais de Dieu; j'ai voulu que ceux qui écoutent pussent apprendre à faire de toutes choses un bon usage; ce qui a déjà été dit. Nous pourrons ainsi, faisant notre profit de tout côté, dans l'abondance de tous les biens, naviguer jusqu'au port où règne la tranquillité, obtenir les couronnes immortelles; puissions-nous tous en être jugés dignes par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire avec la puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

ÉLOGE DE SAINT PAUL.

SEPTIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

La septième et dernière homélie nous apprend que nous pouvons nous élever jusqu'à la vertu de Paul, puisqu'il était homme comme nous; elle décrit ce zèle et cette assurance qu'il communiquait à ses disciples, et qui croissaient d'autant plus qu'on voulait les enchaîner, en retenant sa personne dans les fers; elle vante cette sainte hardiesse qui n'empêchait pas qu'il ne fût simple et docile, qu'il ne se rendit à tous les conseils qu'on voulait lui donner pour le bien des fidèles.

Toutes les fois que ceux qui portent l'étendard impérial, précédés des trompettes qui les annoncent à grand bruit, et de nombreux soldats, font leur entrée dans les villes, tout le peuple accourt et pour entendre le fracas retentissant, et pour voir l'étendard si haut porté, et pour contempler le brave qui en est chargé. Eh bien! Paul fait son entrée aujourd'hui, non dans une cité, mais dans l'univers, accourons tous ensemble. Il porte l'étendard, non de quelque souverain de la terre, mais la croix de Celui qui règne en haut, la croix du Christ, et ce ne sont pas des hommes qui marchent devant lui, mais des anges, pour rendre honneur à l'étendard ainsi porté, et pour défendre celui qui le porte.

En effet si les simples citoyens qui n'ont aucune part aux affaires publiques, ont un ange gardien que le Seigneur et Maître de l'univers a chargé de leur défense, selon cette parole : *L'ange qui m'a délivré dès ma jeunesse* (Gen. XLVIII, 7), à plus forte raison, ceux qui tiennent entre leurs mains toute la terre et qui portent un si lourd fardeau de grâces, ont-ils

pour les assister, les puissances d'en-haut. Parmi les gens du monde, ceux qui sont jugés dignes de l'honneur de commander aux autres, sont richement vêtus, parés d'un collier d'or, ils brillent de toutes parts; l'Apôtre a ses chaînes, au lieu d'or, pour parure, et ce qu'il porte, c'est la croix; l'Apôtre est persécuté; l'Apôtre est battu de verges, et souffre la faim. Ne vous affligez pas, mes frères; car cet ornement-là est plus beau que celui des rois, et plus brillant, et agréable à Dieu; aussi celui qui le porte ne se fatigue pas. Car voilà ce qui est admirable, avec ces liens, et ces coups de verges, et ces stigmates il était plus resplendissant que ceux qui portaient le diadème et la pourpre. Il était plus resplendissant; il n'y a pas là un étalage de paroles, et ses vêtements l'ont démontré. Mettez nombre de diadèmes, et entassez les vêtements de pourpre sur un malade, vous ne pourrez éteindre la moindre partie de la fièvre qui le brûle; les tabliers de l'Apôtre artisan touchent à peine les malades, que toute maladie a disparu. Ce qui se comprend : car si des voleurs, à la vue de l'étendard du prince, n'osent approcher, reculent et prennent la fuite, à bien plus forte raison, maladies et démons s'enfuient en voyant l'étendard du Christ. Et maintenant Paul a porté la croix, non qu'il voulut la porter lui tout seul, mais parce qu'il voulait nous apprendre, à tous, à la porter. Aussi disait-il : *Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Jésus-Christ;* et encore : *Pratiquez ce que vous avez appris de moi, et ce que vous avez vu en moi;* et encore : *C'est une grâce qu'il vous a faite*, non-seulement de ce que vous croyez *en Jésus-Christ, mais encore de ce que vous souffrez pour lui.* (Philipp. III, 17; IV, 9; et I, 29.) C'est que les dignités de la vie présente paraissent plus relevées quand on ne les voit que dans une seule personne; mais, pour les dons spirituels, c'est tout le contraire; les honneurs qui en dépendent, brillent surtout par le grand nombre de ceux qui les partagent, quand celui qui a reçu le don, ne demeure pas l'unique, mais s'associe des compagnons en foule, pour jouir des mêmes présents que lui.

Ainsi, vous le voyez, tous portent l'étendard de Jésus-Christ; chacun le porte devant les nations et devant les rois; mais Paul le porte en face des tourments et des supplices. Toutefois il n'a pas donné aux autres l'ordre de faire comme lui, parce qu'ils auraient plié sous le fardeau.

Avez-vous vu de quelle vertu notre nature peut faire preuve? avez-vous vu qu'il n'y a rien de plus digne d'honneur que l'homme, tout mortel qu'il est, et demeure? Que pouvez-vous me montrer qui soit plus grand que Paul, ou qui l'égale? A quels anges, quels archanges, ne peut-on pas comparer celui qui a fait entendre ces paroles? Dans un corps mortel et corruptible, il a sacrifié pour le Christ tous les biens qui étaient en son pouvoir, disons mieux, ceux mêmes qu'il ne possédait pas; il a renoncé aux choses présentes, aux choses à venir, à tout ce qu'il y a de plus haut et de plus profond, à une autre existence; s'il eût été d'une nature incorporelle, que n'eût-il pas dit, que n'eût-il pas fait? Si j'admire les anges, c'est parce qu'ils ont été jugés dignes d'un si haut rang, et non parce qu'ils sont des natures incorporelles; le démon aussi est incorporel et invisible, et cependant il est devenu la plus malheureuse de toutes les créatures, pour avoir désobéi à son créateur, à Dieu. C'est de la même cause que vient aussi le malheur des hommes; ce n'est pas de la chair, qui les recouvre à nos yeux, mais du mauvais usage qu'ils font de cette chair. Paul aussi avait un corps. D'où vient qu'il a été si grand? Il doit à ses propres efforts, et à la grâce de Dieu, la vertu qu'il a montrée, et il la doit à la grâce de Dieu, parce qu'il la devait à ses propres efforts. Car Dieu ne fait point d'acception de personne. Mais, dites-vous, comment est-il possible de l'imiter? Ecoutez sa réponse : *Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même de Jésus-Christ.* (I Cor. XI, 1.) Il a su imiter Jésus-Christ, et vous ne sauriez imiter celui qui est un serviteur aussi bien que vous? Il a rivalisé avec son Seigneur, et vous ne sauriez rivaliser avec votre compagnon? Et que donnerez-vous pour votre excuse? Eh bien, me dit-on, comment l'a-t-il imité? Observez l'imitation au commencement de la conversion de l'Apôtre, dans ses préludes. Il puisa dans les eaux du baptême un zèle si ardent qu'il n'attendit pas l'enseignement d'un maître; il n'attendit pas Pierre, il n'alla trouver ni Jacques, ni personne; emporté par son ardeur, il embrasa la cité au point de faire éclater contre lui une guerre terrible; cette ardeur lui était naturelle, car avant qu'il fût chrétien, il excédait déjà son pouvoir, emprisonnait, jetait dans les fers, confisquait. Ainsi faisait Moïse, sans avoir reçu d'autorité de personne, quand il repoussait la

violente injustice exercée par des barbares sur les hommes de sa nation.

Voilà la marque d'une âme généreuse et libre, qui ne supporte pas l'injustice en silence, quoique sans mission pour la combattre. Moïse avait eu raison de s'emparer de cette tâche, Dieu l'a fait voir en lui donnant plus tard l'autorité; c'est ce qu'il a fait voir également au sujet de Paul. Paul aussi avait noblement saisi la mission de la parole et de l'enseignement, et Dieu l'a montré, en se hâtant de l'instituer prédicateur et maître. Si un désir d'honneur et de préséance les avait poussés à s'occuper des affaires, s'ils n'avaient eu en vue que leurs intérêts, on aurait raison de les condamner; mais s'il est vrai qu'ils recherchaient les dangers, qu'ils affrontaient à chaque instant la mort, pour assurer le salut de tous, qui serait assez malheureux pour faire le procès à ce généreux zèle? Que le désir de sauver ceux qui périssaient fût le seul motif de leurs actions, c'est encore ce qu'a prouvé le décret de Dieu, c'est ce qu'a prouvé la perte de ceux qu'égara une coupable ambition. En effet d'autres ont brigué le pouvoir, le commandement suprême; tous sont morts, les uns brûlés, les autres engloutis dans la terre entr'ouverte; c'est qu'ils ne se proposaient pas l'utilité publique, mais le plaisir d'être au premier rang. Ozias écouta son ambition imprudente (II Paral. XXVI), il fut frappé de la lèpre; Simon en fit autant (Act. VIII), il fut condamné, il faillit encourir les derniers supplices; Paul écouta son zèle, mais il fut couronné, car son zèle ne se proposait pas le pouvoir, l'honneur du sacerdoce, mais les charges, les fatigues, les dangers. Et c'est parce qu'un zèle ardent l'a précipité dans la carrière, c'est pour cette raison que son nom est glorieux, qu'il brille dès le début de sa prédication. Un magistrat, même régulièrement établi dans ses fonctions, s'il ne remplit pas ses devoirs, mérite un châtiment sévère; de même celui qui, sans avoir été régulièrement établi, remplit, comme il convient, tous les devoirs, soit du sacerdoce, soit de toute autre charge publique, a droit à toute espèce de récompense. Aussi ne se livra-t-il pas un seul jour au repos, ce saint plus ardent que le feu, à peine sorti de la source sacrée du baptême, enflammé, ne voyant ni les dangers, ni les mépris, ni les insultes, ni l'incrédulité des Juifs, insensible à toutes les choses humaines, il n'a plus les mêmes yeux, il ne voit que la charité; il n'a plus le même esprit, c'est un torrent impétueux qui renverse tout le judaïsme, l'Ecriture triomphe, la démonstration se fait, Jésus est le Christ. La grâce n'inondait pas encore l'Apôtre de ses dons, il n'avait pas encore la plénitude de l'Esprit-Saint, et cependant ce feu brûla tout à coup, déjà toutes ses actions partaient d'une âme préparée à la mort; on eût dit qu'il voulait réparer son passé, et il se jeta au plus fort de la mêlée où le combat présentait le plus de fatigues, de dangers et d'horreurs.

Et maintenant cet homme si hardi, si emporté par son zèle, qui respirait le feu, c'était la docilité, la douceur même, à ce point que dans sa plus grande fougue il ne se heurta jamais contre ceux qui avaient le droit d'enseigner. On le voyait bouillant, transporté d'ardeur, et, dans ce moment même, on lui disait d'aller à Tarse et à Césarée, il y consentait; on lui disait qu'il fallait descendre le long d'une muraille, il s'y résignait; on lui conseillait de se couper les cheveux, il ne faisait pas d'objection; on lui disait de ne pas se montrer dans l'assemblée du peuple, il obéissait; uniquement soucieux de l'utilité des fidèles, ne respirant que la paix, la concorde, toujours préparé à la prédication. Ainsi quand on vous dit qu'il envoie son neveu au tribun, pour se soustraire lui-même aux dangers, qu'il va en appeler à César, qu'il s'empresse de se rendre à Rome, ne voyez pas là des preuves d'un manque de courage. Comment celui qui gémissait de la nécessité de la vie présente n'aurait-il pas préféré de se trouver avec Jésus-Christ? Comment celui qui dédaignait le ciel, qui, pour Jésus-Christ, oubliait les anges, aurait-il pu tenir aux choses qui passent? Quelle était donc la raison de sa conduite? C'était pour prêcher plus longtemps l'Evangile, pour emmener avec lui, au jour de son départ, une foule d'hommes, tous couronnés comme lui. Car il craignait de se trouver pauvre, indigent, de n'avoir pas à emmener avec lui une multitude d'âmes sauvées, quand il quitterait la terre. De là ces paroles : *Il est plus utile pour votre bien que je demeure encore en cette vie.* (Philipp. I, 24.) De là encore, à la vue d'un tribunal favorable, lorsque Festus [1] disait : *Cet homme pouvait être renvoyé absous, s'il n'eût point appelé à César* (Act. XXVI, 32), de là, dis-je, la patience avec laquelle il se

[1] Ce n'est pas Festus, mais Agrippa qui dit ces paroles à Festus.

laissa enchaîner, conduire avec mille autres prisonniers, des criminels; il ne rougit pas de partager leurs fers; il eut grand soin de tous ceux qui faisaient la traversée avec lui; il était certes plein de confiance pour lui-même, il savait bien qu'il était en sûreté, et, tout chargé de chaînes, il parcourut un si grand espace de mer, avec autant de joie que s'il fût allé prendre possession d'un empire. En effet ce n'était pas une récompense vulgaire qui l'attendait, mais la conversion de Rome. Cependant il ne dédaigna pas ceux qui se trouvaient avec lui dans le vaisseau; il les rassura en leur racontant la vision qu'il avait eue, et qui leur apprenait que tous ceux qui naviguaient avec lui seraient sauvés, grâce à lui. Ce qu'il disait, non pour se glorifier, mais pour les rendre dociles à sa parole. Voilà pourquoi Dieu permit que la mer fût agitée, il voulait que par la résistance et aussi par la soumission de ceux qui entendaient Paul, il voulait que, par tous les moyens, la grâce de l'Apôtre fût manifestée. En effet, il avait donné le conseil de ne pas s'embarquer, on ne l'écouta pas, et l'on courut les plus grands dangers; même dans ces circonstances, il ne se livra pas à la colère; au contraire il eut pour l'équipage la prévoyance d'un père pour ses enfants, et il fit tout pour les sauver tous.

Arrivé à Rome, quelle douceur ne montra-t-il pas dans ses entretiens! avec quelle fermeté libre il ferma la bouche aux incrédules! Et il ne s'arrête pas à Rome, de là il court en Espagne. Les dangers augmentaient sa confiance, son audace s'en accroissait, et non-seulement la sienne, mais celle de ses disciples qui s'exaltait par son exemple. S'ils l'avaient vu hésiter, faiblir, peut-être eux aussi se seraient-ils intimidés, de même en le voyant toujours animé d'un courage plus viril, toujours combattu, et toujours plus pressant, ils publiaient la parole en toute liberté. C'est ce qu'il déclare par ces paroles : *Plusieurs de nos frères, se rassurant par mes liens, ont conçu une hardiesse nouvelle pour annoncer sans crainte la parole de Dieu.* (Philipp. I, 14.) En effet, quand un général a du courage ce n'est pas seulement lorsqu'il massacre ou qu'il tue, c'est aussi lorsqu'il est blessé lui-même qu'il inspire une nouvelle audace aux soldats sous ses ordres, il les anime même plus en recevant qu'en faisant des blessures. Car ceux qui le voient couvert de sang, plusieurs fois blessé, et cependant tenant toujours tête aux ennemis, toujours debout, en brave, l'épée à la main, persistant dans l'attaque en dépit des douleurs qu'il endure, ceux-là combattent de leur côté avec une valeur qui va grandissant toujours. C'est ce qui est arrivé à Paul. Quand on le voyait chargé de chaînes, prêcher l'Evangile dans sa prison, quand on le voyait, battu de verges, entreprendre la conversion de ceux qui le battaient, la généreuse hardiesse croissait chez ceux qui contemplaient ce spectacle. Aussi l'Apôtre ne dit-il pas simplement : *Se rassurant par mes liens*, mais il ajoute : *Ont conçu une hardiesse nouvelle pour annoncer sans crainte la parole de Dieu*, ce qui veut dire : Nos frères ont témoigné plus de hardiesse en ces jours que quand j'étais libre. Et lui-même alors conçut plus d'ardeur, ses ennemis le trouvèrent encore plus impétueux, et le redoublement de ses persécutions ne fut que le redoublement de son intrépidité et l'occasion d'une plus ferme assurance. On le mit dans les fers, il y brilla d'un éclat si vif qu'il ébranla les fondements de sa prison, qu'il en ouvrit les portes, qu'il convertit le geôlier, presque le juge lui-même, au point que ce juge lui dit : *Il ne s'en faut guère que vous ne me persuadiez d'être chrétien.* (Act. XXVI, 28.) Autre preuve : il fut lapidé, et à son entrée dans cette ville qui le lapidait, il la convertit. Tantôt les Juifs, tantôt les Athéniens le citèrent pour le juger, et les juges devenaient ses disciples, ses accusateurs se soumettaient à lui. De même que le feu qui tombe sur des matériaux différents s'accroît trouvant des aliments nouveaux dans la matière qu'il dévore, de même l'éloquence de Paul s'emparait des âmes et les transformait; ses adversaires, pris par ses discours, servaient aussitôt d'aliment à ce feu spirituel, et, par leur moyen, l'Evangile se répandait et en gagnait d'autres. De là ses paroles : *Je suis enchaîné, mais la parole de Dieu n'est pas enchaînée.* (II Timoth. II, 9.) On l'obligeait à prendre la fuite, c'était une persécution, mais la persécution devenait en réalité un apostolat, et ce qu'auraient pu faire des amis et des partisans du christianisme s'opérait par ses ennemis mêmes; en ne permettant pas à l'Apôtre de rester fixé dans aucun pays, en chassant de toutes parts le médecin des âmes, en le forçant à circuler, ils faisaient, par leurs mauvais desseins, par leurs persécutions, que tous entendaient ses discours. On l'enchaîna de nouveau, on ne fit qu'irriter l'ardeur des dis-

ciples ; en le bannissant on envoya un maître aux peuples qui n'en avaient pas ; en le citant devant un tribunal plus auguste on ménagea en même temps à une auguste cité un grand bienfait. Aussi le chagrin des Juifs s'exprimait contre les apôtres en ces mots : *Que ferons-nous à ces hommes-ci?* (Act. IV, 16.) Ce qui veut dire : Quand nous voulons les abattre nous les relevons. Ils le livrèrent au geôlier pour le garder étroitement, mais le geôlier fut lié plus étroitement encore par Paul. Ils l'envoyèrent avec des prisonniers enchaînés pour qu'il ne pût s'enfuir, Paul instruisit les prisonniers ; ils l'envoyèrent par mer afin que le voyage fût nécessairement plus court, et voilà un naufrage qui arrive et qui est une occasion de catéchiser l'équipage ; ils le menacèrent de mille et mille supplices pour éteindre sa prédication, et sa prédication se répandit davantage. Et ils répétaient ce qu'ils avaient dit au sujet du Seigneur : *Tuons-le, de peur que les Romains ne viennent et ne ruinent notre ville et notre nation* (Jean, XI, 48), et il arriva le contraire de ce qu'ils avaient voulu, ils le tuèrent, et ce fut pour cette raison que les Romains ruinèrent et leur nation, et leur ville, et ce qu'ils regardaient comme des obstacles servit de secours à la prédication ; de même pour la prédication de Paul, tous leurs efforts pour retarder ses progrés n'aboutirent qu'à les seconder, qu'à élever l'Apôtre à une gloire inexprimable. Bénissons donc, pour tous ces bienfaits, le Dieu plein de sagesse et d'habileté, célébrons le bonheur de Paul par qui s'opérèrent ces merveilles, prions pour entrer, nous aussi, en partage des mêmes biens, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui appartient la gloire au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. C. PORTELETTE.

HOMÉLIES SUR LES MACCHABÉES.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Ces discours ont été prononcés à Antioche; ils ne portent aucune date. La premier a pour objet principal de louer le courage et la fermeté d'âme de la mère des Macchabées. Le second est l'éloge du septième et plus jeune fils, et l'orateur y exalte aussi leur mère de temps en temps. Ce second discours est plus court que le premier : c'est afin, nous apprend Chrysostome, de laisser un champ plus vaste à leur maître commun, l'évêque Flavien, qui doit prendre la parole après Chrysostome. La dernière homélie, la plus courte des trois, est soupçonnée par quelques-uns de n'être pas authentique et ce n'est pas sans raison, car elle a certainement un autre cachet; le style en est maigre; tout y est dit comme en courant. Nous n'avons pourtant pas cru devoir la retrancher; il suffira d'avoir indiqué ces motifs de défiance pour qu'on ne la regarde pas comme une production certaine du saint docteur. Nous l'avons fait suivre d'un fragment de saint Jean Chrysostome sur les Macchabées, cité par Jean de Damas au livre III[e] des Images, et qui ne se trouve dans aucune des trois homélies.

Les reliques des martyrs sont la terreur des démons. — C'est la grâce qui donne du courage aux martyrs. — Force d'âme de la mère des Macchabées; les mères chrétiennes doivent imiter cet exemple, et instruire leurs enfants dans ces principes. — La constance de cette sainte femme ne laisse aucune excuse aux hommes jeunes ou vieux qui manquent de courage en présence des épreuves de la persécution.

1. Qu'elle est brillante et joyeuse, notre ville! Combien ce jour est plus éclatant que tous les autres jours de l'année! Non pas que le soleil envoie aujourd'hui sur la terre un rayon plus lumineux qu'à l'ordinaire; mais c'est que la splendeur des saints martyrs éclaire notre cité tout entière plus vivement que la foudre; car ils sont plus radieux que dix mille soleils, plus resplendissants que les grands luminaires. Grâce à eux la terre est aujourd'hui mieux décorée que le ciel. Ne me parlez pas de poussière, ne songez ni à la cendre, ni aux ossements consumés par le temps : non; mais ouvrez les yeux de la foi, et regardez la puissance divine siégeant auprès d'eux, la grâce du Saint-Esprit qui les environne, et la gloire de la lumière céleste dont ils sont revêtus. Les rayons que darde sur la terre le disque du soleil n'égalent point ces clartés, ces jets de flammes qui s'élancent de leurs corps bienheureux, et vont aveugler le démon lui-même. Lorsque des chefs de brigands, des spoliateurs de tombeaux aperçoivent, gisant à terre, de riches armes, une cuirasse, un bouclier, un casque, le tout étincelant d'or, soudain ils bondissent en arrière, et ils n'osent ni s'avancer ni toucher à ces objets, soupçonnant quelque grand danger s'ils avaient cette audace; de même les démons, qui sont les vrais chefs de brigands, quand ils voient exposés les corps des martyrs, reculent tout à coup et prennent aussitôt la fuite. Car ils ne considèrent pas la nature mortelle de ces dépouilles, mais la dignité cachée de Jésus-Christ, qui s'en est revêtu dans un temps. Ce n'est point un ange qui a été ceint de ces armes, ce n'est point un archange ni quelque autre puissance créée, mais le Maître lui-même des anges. Et de même que saint Paul criait : *Cherchez-vous une preuve du Christ qui parle en moi* (II Cor. XIII, 3) ? de même ces saints martyrs peuvent s'écrier : Cherchez-vous une preuve du Christ qui a combattu en nous? En effet ces corps sont précieux, parce qu'ils ont reçu des coups pour leur Maître, parce qu'ils portent les stigmates pour Jésus-Christ. Et de même qu'une couronne royale ornée de mille pierres variées jette des feux de diverses nuances, ainsi les corps des saints martyrs, où sont incrustées comme autant de pierreries les blessures qu'ils

[1] Ces homélies furent prononcées à Antioche, mais elles ne portent aucun indice de l'année où elles le furent.

ont reçues pour Jésus-Christ, apparaissent plus précieux et plus respectables que tous les diadèmes des rois. Les présidents des jeux publics, lorsqu'ils organisent une fête, regardent comme la plus grande munificence d'introduire, pour les faire combattre dans l'arène, des athlètes jeunes et pleins de vigueur, de sorte qu'avant même le spectacle de la lutte, la beauté de leurs membres excite l'admiration des assistants : ici c'est tout le contraire. Le Christ ne nous donne pas un spectacle du même genre, mais un spectacle terrible et plein d'horreur; car ce n'est pas une lutte d'hommes à hommes, mais un combat des hommes contre les démons; pour ce spectacle il n'a pas amené dans la lice des athlètes jeunes et vigoureux, mais de tout jeunes adolescents, et avec eux un vieillard, Eléazar, puis une femme avancée en âge, la mère de ces jeunes gens. Qu'est-ce donc là, Seigneur? Vous amenez sur le champ de la lutte les âges qui ne sont bons à rien? Qui a jamais entendu dire qu'une femme eût lutté dans une vieillesse si avancée? Personne, nous répond le Seigneur; mais cette chose étrange, nouvelle, inouïe, je vous y ferai croire par des faits. Je ne suis pas de ces donneurs de jeux qui se reposent de tout sur la puissance des lutteurs; j'assiste mes athlètes moi-même, je leur viens en aide, je leur tends la main, et la plupart de leurs succès leur viennent de ma protection.

Lors donc que vous verrez une femme tremblante, âgée, courbée sur un bâton, se présenter au combat et terrasser la fureur d'un tyran, lorsque vous la verrez triompher des puissances invisibles, vaincre aisément le démon, briser sa force avec grande assurance, admirez la faveur que lui accorde le maître du combat, reconnaissez, pleins de saisissement, la puissance de Jésus-Christ! Ses athlètes n'ont point l'énergie de la chair, mais ils ont celle de la foi; leur nature est débile, mais la grâce qui les dispose au combat est puissante; leur corps est affaibli par les années, mais leur âme est fortifiée par les aspirations de la piété. Cette lutte ne tombe point sous les sens : vous ne sauriez donc au dehors reconnaître les athlètes; mais pénétrez dans leur âme par la pensée, et voyez-en l'état florissant; constatez combien leur foi est robuste, afin de savoir que celui qui joûte contre le démon n'a pas besoin d'une forte enveloppe matérielle, ni de la vigueur de l'âge, mais que, fût-il extrêmement jeune ou parvenu à la dernière vieillesse, si son âme est généreuse et bien trempée, son âge ne lui sera d'aucun préjudice pour le combat.

2. Et pourquoi parler de vieillards et d'adolescents, quand des femmes se sont préparées pour la lutte et ont été glorieusement couronnées? Les arènes matérielles où il faut tenir compte de l'âge, du sexe et de la condition ferment leur porte aux esclaves, aux femmes, aux vieillards et aux enfants; mais ici le théâtre est ouvert en toute liberté à toutes les conditions, à tous les âges, à l'un et à l'autre sexe, pour que l'on puisse y constater la libéralité et la puissance ineffable de Celui qui préside à ces luttes, et y voir confirmer par des faits cette parole de l'Apôtre : *Que sa puissance s'accomplit dans la faiblesse.* (II Cor. XII, 9.) En effet, quand des enfants et des vieillards montrent des forces au-dessus de la nature, la grâce du Dieu qui opère en eux se manifeste d'une manière tout à fait éclatante.

Et afin que vous compreniez que cette faiblesse matérielle des combattants ne fait que rendre plus glorieux ceux qui reçoivent la couronne, laissons de côté le vieillard et les enfants, et amenons sur la scène cette créature plus faible qu'eux, cette femme, cette vieille mère de sept fils, car les angoisses maternelles ne sont pas un médiocre obstacle dans de pareilles épreuves. Que faut-il donc le plus admirer en elle? est-ce la faiblesse de son sexe, ou son grand âge, ou la délicatesse de ses affections? Car ce sont là de fortes entraves pour une carrière qui demande tant de patience. Mais il y a encore quelque chose de plus grand qui nous fera voir dans leur entier et le courage de cette femme et la perfidie du démon. Qu'est-ce donc? Eh bien! voyez un peu la perversité de l'esprit malin : ce n'est pas elle qu'il a traînée la première sur l'arène, il ne l'a engagée dans la lutte qu'après ses fils. Et pourquoi? C'est afin d'ébranler son âme par les épreuves de ses sept enfants, c'est afin qu'ayant amolli ainsi la fermeté de ses résolutions, qu'ayant d'avance épuisé ses forces au spectacle du supplice des siens, il trouve en elle une créature affaiblie dont il puisse aisément triompher. Ne faites pas attention aux tourments que ceux-là ont acceptés, mais considérez qu'au supplice de chaque fils elle endurait de plus cruelles souffrances et qu'elle était comme égorgée successivement dans chacun d'eux (625). Et ce que je dis là, toutes les mères le savent bien.

Souvent une mère voyant son enfant brûlé par la fièvre souffrirait tout pour faire passer le feu de la maladie du corps de l'enfant dans le sien propre, tant il est vrai que les mères trouvent les maux de leurs enfants plus insupportables que ceux qu'elles ressentent personnellement ! Et puisqu'il en est ainsi, cette mère était torturée dans le supplice de ses enfants plus cruellement qu'eux-mêmes, et le martyre était plus grand dans la mère que dans ses fils. En effet, si la nouvelle seule de la maladie d'un enfant suffit pour bouleverser les entrailles de celle qui lui a donné le jour, que n'a point dû souffrir la mère des Macchabées qui se vit privée, non pas d'un seul enfant, mais d'un groupe si nombreux d'enfants, cette mère qui ne connaissait pas seulement leurs souffrances par ouï-dire, mais qui les leur voyait endurer sous ses propres yeux ? Comment ne fut-elle pas hors d'elle-même en voyant chacun d'eux périr lentement dans diverses tortures épouvantables ? Comment son âme ne quitta-t-elle pas violemment son corps ? Comment, dès la première vue, ne s'élança-t-elle pas sur le bûcher afin de se soustraire au reste du spectacle? Car bien que douée d'une haute sagesse, elle était mère pourtant; bien qu'elle aimât son Dieu, elle était revêtue de chair ; quoique pleine de zèle, toutefois elle était femme, et quoiqu'embrasée d'une ardente piété elle était retenue par les liens de l'affection maternelle. Si nous autres hommes, à la vue d'un condamné qui traverse bâillonné la place publique et qu'on traîne aux gémonies, nous sommes émus rien qu'à cet aspect, sans avoir aucun motif d'amitié pour lui et bien que suffisamment rassurés par la perversité de cet homme contre la crainte pour nous-mêmes d'un pareil traitement, je vous le demande, que dut éprouver une femme à la vue, non pas d'un seul condamné que l'on emmène, mais de sept enfants à la fois que l'on fait périr le même jour, non par une prompte mort, mais par diverses cruautés ? Quand elle eût été de marbre, quand même ses entrailles eussent eu la dureté du diamant, n'aurait-elle pas été troublée, n'aurait-elle pas ressenti quelque chose de ce qu'éprouve naturellement une femme et une mère? Voyez combien nous admirons le patriarche Abraham pour avoir attaché et placé sur l'autel ce fils qu'il offrait à Dieu, et comprenez par là combien fut grand le courage de cette femme. O spectacle à la fois plein d'amertume et de joie ! plein d'amertume, vu la nature des événements ; plein de joie, vu la disposition de celle qui en était témoin. Car elle ne voyait point leur sang qui coulait, mais les couronnes que Dieu tressait à leur justice ; elle n'apercevait point leurs flancs déchirés, mais les tabernacles éternels qui s'élevaient pour eux ; elle ne considérait point les bourreaux qui les assiégeaient, mais les anges groupés autour d'eux ; elle oubliait ses angoisses de mère, elle ne tenait aucun compte de sa maternité, et peu lui importait son âge ; non, elle ne tenait aucun compte de la maternité, cette chose tyrannique, de la maternité, qui triomphe ordinairement des bêtes mêmes. En effet, combien de bêtes sauvages se laissent prendre par tendresse pour leurs petits, et, sans nul souci de leur propre conservation, tombent sans précaution entre les mains des chasseurs. De plus, il n'est point d'animal si faible qui ne défende sa progéniture, il n'en est point de si doux qui n'entre en fureur quand on lui enlève ses enfants. Mais notre sainte martyre brisa le joug tyrannique de maternité que lui imposaient et les hommes doués de raison, et les bêtes qui en sont dépourvues ; et non-seulement elle ne s'élança pas à la tête du tyran, non-seulement elle ne lui déchira pas le visage en voyant déchirer sa jeune postérité, mais elle poussa cette haute sagesse au point de préparer elle-même au tyran son barbare festin, et tandis que les premiers étaient encore à la torture, elle disposait les autres à souffrir les mêmes cruautés.

3. Que les mères écoutent ce récit; qu'elles soient jalouses du courage de cette femme, et de sa tendresse maternelle ; qu'elles élèvent ainsi leurs enfants ; car ce n'est point l'enfantement qui fait la mère, c'est là un simple effet de la nature; ce qui constitue la mère, c'est d'élever ses enfants, car ceci est le fait du libre arbitre. Et si vous voulez comprendre que ce qui constitue la mère ce n'est point de mettre l'enfant au monde, mais de bien l'élever, écoutez saint Paul louant la veuve, non pas pour avoir donné le jour à ses enfants, mais pour les avoir élevés. Car après avoir dit : *Qu'on choisisse une veuve âgée d'au moins soixante ans, éprouvée pour ses bonnes œuvres* (I Tim. v, 9, 10), il ajoute une parole qui montre quelle est l'œuvre principale d'une femme. Et quelle est-elle? *C'est*, dit-il, *si elle a élevé ses enfants.* Il ne dit pas que c'est d'en avoir eu, mais de les avoir

élevés. Imaginons donc ce que doit avoir souffert cette femme, s'il faut l'appeler de ce nom, en voyant les doigts d'un de ses fils palpiter sur les charbons, sa tête bondir, une main de fer saisir la tête du second, en arracher la peau, et la victime encore debout et parlant au milieu de ce supplice. Comment put-elle ouvrir la bouche? comment put elle remuer la langue? comment son âme ne s'envola-t-elle pas de son corps? Je vais vous le dire : c'est qu'elle ne regardait pas sur la terre, mais qu'elle préparait tout pour l'avenir; elle n'avait qu'une crainte, c'était que le tyran ne se modérât et ne terminât trop tôt la lutte, qu'il ne désunît ses enfants, et qu'il n'en restât quelqu'un sans couronne. Et la preuve qu'elle le craignait, c'est qu'elle saisit en quelque sorte le dernier de ses propres mains, pour le plonger dans la chaudière : seulement, au lieu de ses mains elle se servit de sa parole, l'exhortant et le conseillant. Nous autres, nous ne pouvons apprendre sans douleur les maux des étrangers, et elle, elle voyait sans douleur les maux des siens. N'écoutons pas à la légère des faits semblables, mais que chacun, dans cet auditoire, applique toute cette tragique histoire à ses propres enfants; représentez-vous leur vue si chère, retracez-vous par la pensée les êtres que vous aimez le plus, et supposez-leur les mêmes souffrances : vous connaîtrez bien alors toute la portée des choses dont je vous entretiens. Que dis-je? même alors vous ne la connaîtrez pas; car tout discours est impuissant à dépeindre les souffrances de la nature; l'expérience seule nous en instruit. C'est bien le cas d'appliquer à cette mère, après le martyre de ses sept enfants, la parole du Prophète : *Tu es comme un olivier chargé de fruits dans la demeure de Dieu.* (Psaum. LI, 10.) Aux jeux olympiques, il entre souvent mille combattants, et la couronne reste à un seul; ici, il y a sept combattants, et tous les sept sont couronnés. Où me montreriez-vous une terre plus fertile? Où trouver des entrailles plus fécondes, et un enfantement plus heureux? La mère des apôtres fils de Zébédée ne donna le jour qu'à deux enfants; et je ne sache point d'autre femme que la mère des Macchabées qui ait donné naissance à sept martyrs, qui se soit elle-même ajoutée à leur nombre, l'augmentant ainsi non pas d'une seule martyre, mais pour ainsi dire de bien d'autres. Car ses enfants ne furent que sept martyrs; mais leur mère qui, selon la chair, ne fut qu'un martyr de plus, tint la place de deux fois sept martyrs, puisqu'elle fut martyre en chacun d'eux, et que c'est elle qui les rendit martyrs. Elle a donc enfanté pour nous une église tout entière de martyrs. Elle a eu sept fils, et elle n'en a enfanté aucun pour la terre, mais tous pour le ciel, ou plutôt pour le roi des cieux; elle les a tous enfantés pour la vie future. Le démon la fit entrer la dernière dans l'arène, afin, comme je l'ai déjà dit, que sa force étant épuisée d'avance au spectacle des épreuves, son ennemi pût facilement s'en rendre maître. S'il arrive souvent que des hommes, en voyant couler le sang, tombent en défaillance, et qu'il faut toutes sortes de soins pour rappeler en eux la vie qui leur échappe, et cette âme prête à fuir de leur corps, que n'a-t-elle pas eu à souffrir, quel trouble n'a-t-elle point ressenti en son âme, cette femme qui voyait tous ces flots de sang s'échapper non pas du corps d'un étranger, mais de la chair de ses propres fils? Ainsi donc, le démon la fit paraître sur l'arène après ses enfants, dans le but de l'affaiblir : mais il arriva tout le contraire; elle ne se présenta au combat qu'avec plus d'audace. Quelle en est la cause? Quel en est le motif? C'est qu'elle n'avait plus rien à craindre, c'est qu'il ne lui restait plus d'enfants ici-bas pour qui elle eût à redouter un acte de faiblesse qui les aurait privés de la couronne; c'est que les ayant tous mis en sûreté dans le ciel comme dans un asile inviolable, les ayant envoyés recevoir leur couronne céleste et jouir des biens immuables, elle s'armait pour la lutte avec une audace toute joyeuse. Ajoutant son propre corps à la troupe de ses enfants, comme à une couronne on ajoute une pierre d'un grand prix, elle s'en alla vers Jésus, l'objet de ses désirs, en nous laissant le plus grand des encouragements, le plus efficace des conseils, puisque sa conduite est une exhortation vivante à braver tous les supplices avec constance et grandeur d'âme. Quel homme, en effet, ou quelle femme, quel enfant ou quel vieillard sera désormais digne de pardon ou même d'excuse, s'il craint les dangers auxquels il serait exposé pour Jésus-Christ; puisqu'une femme avancée en âge, mère de tant d'enfants, a combattu de la sorte même avant le règne de la grâce, quand les portes de la mort étaient encore fermées, que le péché n'était pas encore effacé, ni la mort

terrassée, et qu'on voit cette femme supporter pour Dieu de pareils tourments, avec ce courage, avec cette ardeur? Pesons donc tout cela, hommes et femmes, jeunes gens et vieillards; inscrivons sur le registre de notre cœur ces combats et ces luttes, ayons sans cesse présente à notre âme comme une exhortation perpétuelle au mépris des souffrances, la fermeté de la mère des Macchabées, afin qu'après avoir imité ici-bas la vertu de nos saints martyrs, nous puissions dans le ciel avoir part aux mêmes couronnes. Autant ils ont montré de constance dans leurs épreuves, autant nous devons nous armer de courage dans nos luttes contre nos affections désordonnées, contre notre colère, contre notre avidité pour les richesses, pour les plaisirs du corps, pour la vaine gloire, et pour toutes les choses semblables. Car si nous venons à bout de cet embrasement de nos passions comme ces illustres martyrs ont triomphé du feu, il nous sera donné de nous placer à leurs côtés, et de jouir du même crédit auprès de Dieu; puissions-nous tous obtenir ce bonheur, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR LES MACCHABÉES.

DEUXIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

Nous ne pouvons, ni louer dignement les martyrs, ni les louer tous; mais ils nous savent gré du peu que nous faisons à cet égard et nous tiennent compte de la bonne intention. — Saint Chrysostome se bornera à louer le plus jeune des sept frères: il le compare à Isaac. — Il retrace ensuite, par un tableau saisissant, la grandeur d'âme de la mère des Macchabées, et il exhorte les chrétiens de tout sexe et de tout âge à imiter cette fermeté.

1. Il n'est pas possible avec une seule langue de louer tous les saints martyrs, et quand même nous aurions mille bouches et mille langues, nos éloges seraient encore insuffisants; quand je considère les belles actions de nos sept martyrs, je suis comme un homme avide de richesses, qui, devant une source d'où l'or sortirait par sept ouvertures, tenterait d'abord de l'épuiser tout entière, puis s'en irait après un travail long et inoui, laissant là la plus grande partie de cet or. En effet, n'importe ce que vous puiserez à cette source, vous en laisserez toujours la plus grande partie. Mais quoi? parce que nous ne pouvons contribuer à cette œuvre autant qu'elle le mérite, faudra-t-il nous taire? Nullement. Car c'est à des martyrs que nous apportons nos dons, et les martyrs imitent leur Maître dans l'appréciation des honneurs qui leur sont rendus. Et comment fait-il, ce Maître? Quand on lui offre des présents, ce n'est pas à l'importance de ce qu'on apporte, mais à la bonne volonté de celui qui offre, qu'il mesure la récompense. C'est ce qu'il a fait à l'égard de la veuve de l'Evangile : cette

femme avait donné deux oboles (Luc, XXI, 2-4), Dieu l'estima plus que ceux qui avaient beaucoup donné ; car Dieu ne fit pas attention à l'exiguité de la somme, mais à la richesse de l'intention : la somme était de deux oboles, mais l'intention était plus précieuse que des milliers de talents d'or.

Mettons-nous donc courageusement à célébrer leurs louanges, et ce que nous avons fait hier, continuons-le, si vous voulez, encore aujourd'hui : hier nous avons pris à part la mère des Macchabées, et notre discours a été consacré à elle toute seule : en agissant ainsi, nous n'avons point voulu la séparer du groupe de ses enfants, mais seulement nous préparer plus sûrement de nouvelles sources de richesses. Poursuivons aujourd'hui le même plan : détachons de ce groupe l'un des enfants, et disons quelques mots en son honneur ; car il serait à craindre que, semblables à sept fleuves, les éloges des sept martyrs venant à se confondre, n'inondent pour ainsi dire notre discours. Prenons donc à part l'un de ces jeunes gens, non pour le détacher du groupe de ses frères, mais afin de nous rendre la tâche plus légère ; car en donnant des louanges à l'un, la gloire en reviendra également aux autres, puisqu'ils ont tous participé aux mêmes luttes. Du reste, leur mère se représentera encore à nous aujourd'hui, sans que nous cherchions à parler d'elle : la suite du discours la ramènera forcément ; elle ne pourra se résoudre à rester isolée de ses enfants : si elle ne les a pas quittés dans les tourments, elle ne s'en tiendra point séparée dans les éloges.

Lequel voulez-vous donc que nous choisissions, parmi les sept athlètes ? Sera-ce le premier, le second, le troisième, ou le dernier ? Mais pour mieux dire, nul d'entre eux n'est le dernier, car ils forment un groupe, et dans un groupe on n'aperçoit ni commencement ni fin ; toutefois, afin de mieux déterminer celui que nous voulons louer, ce sera le dernier en âge. Car leurs épreuves sont analogues, et leurs exploits sont égaux : or, où il y a égalité d'exploits, il n'y a point de premier ni de second. Prenons donc le dernier en âge, aussi grand que les autres pour les sentiments, aussi grand sous ce rapport non-seulement que ses frères, mais encore que le vieillard. Ce jeune enfant, seul d'entre ses frères, fut conduit libre d'entraves sur le lieu du supplice ; car il n'attendit pas la main des bourreaux, mais son propre zèle devança leur cruauté, et on l'amena sans l'avoir enchaîné. Il n'avait pour spectateur aucun de ses frères, car tous avaient péri ; mais il eut des spectateurs plus augustes que des frères, ce furent les yeux maternels. Ne vous le disais-je point, que même sans le chercher, nous en viendrions forcément à parler de leur mère ? Voici en effet que la suite de mon discours la met en scène. Quel spectacle auguste et grandiose ; le jeune enfant avait pour spectateurs non-seulement la foule des anges, mais qui plus est, ses frères eux-mêmes, qui le contemplaient non de la terre, mais du ciel. En effet, ils siégeaient, la tête couronnée, comme les juges aux jeux olympiques, mais au lieu de se prononcer simplement sur la lutte, ils exhortaient le combattant à mériter sa couronne. Le lutteur était donc là, sans liens, et prononçant des paroles pleines d'une sagesse divine; il voulait convertir le tyran à sa propre piété ; et comme il n'y put parvenir, il fit la seule chose qui lui restât, il se livra lui-même pour être mené au supplice. Le tyran avait pitié de l'âge de cet enfant, et l'enfant pleurait sur l'impiété du tyran ; car le tyran et le martyr ne regardaient pas les choses de la même manière ; ils avaient tous deux des yeux semblables selon la chair, mais selon la foi leurs yeux étaient différents : l'un ne voyait que la vie présente, l'autre considérait la vie à venir, vers laquelle il allait prendre son vol ; le tyran n'apercevait que ce cruel appareil de chaudières, le martyr entrevoyait l'enfer où le tyran voulait le précipiter.

Si nous admirons Isaac pour ne s'être pas élancé loin de l'autel quand son père l'attacha et le garrotta (Genès. XXII), pour n'avoir pas bondi en voyant le glaive levé sur lui; nous devons admirer bien davantage le jeune Macchabée, puisqu'on ne l'attacha pas, puisqu'il n'eut pas besoin de la contrainte des liens et n'attendit point la main du bourreau, mais qu'il devint à lui-même sa propre victime, son propre sacrificateur et son propre autel. Il jeta les regards autour de lui, et ne voyant là aucun de ses frères il se troubla ; on le pressa de se hâter et de faire en sorte qu'il ne fût point séparé de leur troupe glorieuse. Et c'est pour cela qu'il n'attendit pas la main du bourreau, car il craignait d'être épargné par le tyran, il tremblait que ce dernier, dans sa pitié pour lui, ne voulût le soustraire au sort de ses

frères : il prévient donc cette résolution, et lui-même il se soustrait à un acte d'humanité si cruel. Il y avait bien des motifs capables de fléchir le tyran : l'âge de l'enfant, le supplice de tous ses frères, capable de rassasier même une bête féroce (mais le tyran, lui, n'était pas encore assouvi) ; puis, les cheveux blancs d'une mère, enfin, il voyait qu'il n'avait rien gagné au supplice des précédents.

2. Le jeune martyr ayant songé à tout cela, se précipita à ce supplice d'où il était ensuite impossibble de réchapper; il se plongea dans la chaudière comme dans une source d'eau fraîche, la regardant comme un bain céleste et comme un baptême. Et de même que lorsqu'on est la proie des flammes, on va se jeter dans un réservoir d'eau froide, ainsi notre martyr, brûlé du désir d'aller rejoindre ses frères, se précipita dans ce lieu de tourments.

Sa mère l'excitait encore par ses exhortations, non pas que son jeune fils en eût besoin, mais c'était afin que l'on connût la fermeté de cette femme; elle n'eut, en effet, pour aucun de ses sept enfants, les sentiments habituels chez une mère, ou plutôt, elle les eut au contraire pour chacun d'eux, mais elle ne se disait pas : Eh! quoi? on m'a ravi tous mes enfants : ce dernier seul me reste; s'il m'est enlevé, je n'en ai plus aucun; qui désormais aura soin de ma vieillesse, si lui aussi vient à me quitter? Ne me suffisait-il pas de livrer la moitié des six autres, ou si ce n'était pas assez, tous les six autres? Le seul qui me soit laissé pour consoler ma vieillesse, le donnerai-je encore comme les précédents? Elle n'a dit ni pensé rien de tout cela; mais par ses paroles d'encouragement, comme si elle se fût servie de ses bras, elle enleva son fils et le plongea dans la chaudière, rendant gloire à Dieu de ce qu'il avait accueilli tous les fruits de ses entrailles, de ce qu'il n'en avait rejeté aucun, de ce qu'il avait récolté tous les produits de l'arbre. De sorte que je puis hardiment dire qu'elle a plus souffert que ses enfants. En effet, la plus grande part de douleur et la défaillance leur étaient épargnées; tandis que leur mère, en qualité même de mère, avait une idée nette, une intelligence entière, et un sentiment très-clair de ce qui se passait. On pouvait y voir un triple feu, l'un allumé par le tyran, l'autre par la nature, et le troisième par le Saint-Esprit. La fournaise attisée par le tyran de Babylone n'était pas aussi ardente que la fournaise préparée à la mère des Macchabées par le tyran dont nous parlons; dans la première, la flamme avait pour aliments le naphthe, la poix, les étoupes et les sarments ; ici le feu est activé par les sentiments de la nature, les angoisses maternelles, la tendresse de la famille, le saint accord de ces enfants. Le feu ne les torturait pas tant dans ces chaudières cruelles que leur mère était torturée par sa tendresse pour eux; mais elle en triomphait par sa piété; la nature luttait contre la grâce, et la victoire restait à la grâce : la piété surmontait ses angoisses, le feu était vainqueur du feu, le feu spirituel vainqueur du feu matériel, du feu allumé par la cruauté du tyran. Et de même qu'un rocher au bord de la mer reçoit les attaques des flots sans en être lui-même ébranlé, tandis qu'il les disperse en écume et les fait évanouir sans effort ; de même le cœur de cette femme, pareil à ce rocher du rivage, reçoit les coups de la douleur maternelle; mais il demeure inébranlable et il en brise le choc par sa constance et son ferme courage; elle tient à honneur de montrer au tyran qu'elle est vraiment leur mère, qu'ils sont vraiment ses généreux enfants, non point par les liens de la nature, mais par la ressemblance de leur vertu ; il lui semble voir non pas la flamme des supplices, mais un flambeau nuptial. Une mère qui pare ses enfants pour un mariage n'a pas autant d'allégresse que cette mère éprouvait de joie à la vue du supplice de ses fils; et comme si elle eût revêtu l'un de la robe d'époux, qu'elle eût tressé des couronnes pour l'autre, et préparé pour un troisième la chambre nuptiale, ainsi était-elle joyeuse de voir l'un courir à la chaudière, l'autre à la poêle cruelle, et de voir couper la tête à un troisième. Ce n'était partout que fumée, odeur de chair brûlée; chacun de ses sens lui transmettait quelque chose de ses enfants : ses yeux les voyaient, ses oreilles entendaient leurs paroles si chères à son cœur, ses narines recevaient la fumée si douce à la fois et si désagréable de leurs chairs consumées; désagréable aux infidèles, mais la plus agréable de toutes, à Dieu et à elle-même ; cette fumée qui obscurcissait l'air, mais non pas l'âme de leur mère, car elle se tenait debout et imperturbable, supportant avec fermeté tout ce qui se passait. Mais il est temps de terminer ce discours, afin que nos martyrs

reçoivent de plus nombreux éloges de la bouche de notre commun maître Flavien.

Que les pères imitent cette sainte femme, que les mères la prennent pour modèle, que son exemple soit suivi également par les femmes et par les hommes, par ceux qui vivent dans la virginité, sous le sac ou dans les fers; car à quelque degré que nous poussions la patience et l'austérité, notre constance sera toujours dépassée par l'admirable résignation de cette femme. Que personne donc parmi ceux qui sont arrivés au plus haut point du courage et de la fermeté, ne trouve indigne de soi-même de prendre les leçons de cette femme âgée; mais prions tous en commun, habitants des villes et des déserts, personnes vouées à la virginité, ménages brillants de chasteté conjugale, fidèles qui méprisent toutes les choses d'ici-bas et qui ont crucifié leur chair, demandons tous à Dieu de pouvoir, après avoir fourni la même carrière qu'elle, être jugés dignes du même crédit auprès de lui, et prendre place en ce jour-là, à côté de la sainte martyre, grâce à ses prières, à celle de ses enfants, et de l'illustre et généreux vieillard Eléazar, qui complète cet auguste chœur, et qui a montré une âme de fer dans les tourments. Or nous pourrons y parvenir, si avec leurs saintes prières nous y contribuons nous-mêmes de toutes nos forces, si, avant les luttes et les épreuves, nous domptons en temps de paix nos propres passions, réprimant les mouvements désordonnés de la chair, mortifiant notre corps et le réduisant en servitude. Car si nous vivons ainsi pendant le calme, nous recueillerons de nos exercices une brillante couronne; et si Dieu, dans son amour pour nous, juge à propos de nous faire soutenir une lutte comme la leur, nous arriverons tout préparés sur le terrain, et nous obtiendrons les biens du ciel; puissions-nous tous parvenir à ce bonheur par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel, gloire, honneur et puissance au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il

---

HOMÉLIES SUR LES MACCHABÉES.

TROISIÈME HOMÉLIE

ANALYSE.

Cette homélie si courte renferme néanmoins un tribut de louanges successivement données au vieillard Eléazar, aux sept frères Macchabées et à leur pieuse mère; saint Chrysostome termine en opposant les sacrifices inouïs de cette sainte femme à la mauvaise grâce de tant de chrétiens lorsqu'il s'agit du sacrifice d'argent même le plus léger.

Ce morceau si médiocre est-il de saint Chrysostome? on en a douté, et, croyons-nous, avec raison. Les choses n'y sont qu'effleurées, et il ressemble plus à un canevas qu'à un discours.

1. Lorsque je considère d'une part les éloges qui sont dus aux martyrs pour leurs actions, et de l'autre cette multitude qui se trouve ici à l'étroit, je suis dans l'hésitation. Si donc vous le voulez bien, nous laisserons pour le moment les instructions de côté, et nous tâche-

rons d'imiter l'énergie des martyrs. Que le vieillard Eléazar se présente le premier, lui par qui a commencé la lutte, lui, qui est le fondement de ce témoignage public, la porte de l'arène, le chef de ces courageux soldats, l'éclaireur de leur constante phalange, le vieillard aux cheveux blancs mais au cœur de jeune homme, le protomartyr de l'ancienne loi, la figure de saint Pierre, prince des apôtres. L'ennemi était las de sollicitations et de coups de fouet, et le patient ne cessa de parler ; il était debout, ce vieillard rendu tremblant par les années, et le tyran était assis, respirant la menace et le carnage ; et néanmoins le vieillard chancelant sortit florissant de la lutte, et celui qui était dans la force de l'âge se retira vaincu. Celui qui était debout et que l'on déchirait, c'était un vieillard à cheveux blancs; celui qui siégeait au tribunal, c'était un jeune homme parlant en maître et plein de colère, et pourtant la victoire demeura aux cheveux blancs. O triomphe d'un genre nouveau! toute une armée lançant à la fois ses flèches, mise en déroute par un seul vieillard qu'elle blesse de ses traits. Mon admiration pour la lutte du vieillard m'empêche de passer au courage des jeunes gens : il faut cependant en venir à eux, qui ont aussi réduit le tyran : car il a été glorieux aussi le trophée qu'ils ont élevé de sa défaite : la jeunesse ne devait pas se montrer moins intrépide que la vieillesse.

Sept jeunes gens de suite, après des prodiges de valeur, reçurent la couronne : fruits des mêmes entrailles, ils s'étaient élancés à une même expédition. Je termine ici mon discours, si bon vous semble, vous, les chantres vaillants de ces vaillants martyrs. Mais, je le répète, sept jeunes gens, fruits des mêmes entrailles, s'élancent à une même expédition, et tous les sept, l'un après l'autre, sont couronnés pour leurs exploits : leurs parents leur avaient donné, avec la qualité de frères, la même parure de vertu, et ils se précipitèrent l'un après l'autre dans l'arène. Il faut à présent, généreux martyrs, que je rappelle à votre occasion cette parole de l'Evangile : *Heureuses les entrailles qui vous ont porté et les mamelles que vous avez sucées.* (Luc, xi, 27.) Et, puisque j'ai parlé de mamelles et d'entrailles, l'instant est venu de passer à la mère de ces héros, qui est morte plusieurs fois dans un seul corps, ou mieux, qui, plusieurs fois égorgée, n'a pas une seule fois ressenti de douleur; femme à la fois invulnérable et criblée de blessures. Le premier de ses fils, traîné à la mort, ne lui causa pas autant de trouble qu'elle ne se tourmentait pour le second, qui n'avait pas encore commencé la lutte; la mort du second ne lui fit pas autant de peine qu'elle ne redoutait la vie du troisième dont le terme lui était inconnu; le troisième et le quatrième, égorgés à leur tour, étaient peu de chose pour elle tant que vivait encore le cinquième; même le trépas du sixième ne put triompher de son courage héroïque; restait enfin pour la lutte le septième, le dernier de tous, qui allait compléter les sept cordes de cette lyre du martyre. Eh bien! cette mère fut-elle fléchie par l'âge encore si tendre de son enfant? eut-elle pitié de ce dernier gage de sa maternité? Non, elle poussa elle-même l'enfant à la mort, non de ses mains, mais de ses conseils : O mon fils, lui dit-elle, ne laisse pas incomplet le nombre de vos couronnes; partage avec tes frères angoisses et actions d'éclat; à la communauté de votre naissance, égale celle de ta conduite; fais voir que, sur l'arène aussi, tu es bien le frère de ceux qui ont péri. La nature t'a fait mon septième enfant, sois mon septième martyr par ta libre volonté; que l'on ne m'appelle pas, par ta faute, la mère de sept enfants et de six martyrs seulement.

Et maintenant où sont-ils ceux qui n'apportent pas à Dieu même leur argent en offrande? Une mère est venue amener en ce jour ses sept jeunes fils au Seigneur, et elle n'a mis aucune tiédeur à présenter au sacrifice ces fruits de ses entrailles; et que de gens, dans certaines circonstances, quand il s'agit de quelques oboles, nous marchandent mesquinement leur offrande! Apportons donc à Dieu, nous autres, l'offrande de nos âmes, de nos richesses et de nos corps, glorifiant en tout Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

FRAGMENT DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME SUR LES MACCHABÉES.

(*Extrait du traité de saint Jean Damascène*, de Imaginibus, *liv.* 3.) Edition du R. P. Michel Lequien, tom. I, pag. 384.

Les images qui reproduisent les traits des princes ne sont pas toujours d'éclatants objets d'or, d'argent ou de quelque matière précieuse, on voit souvent l'airain lui-même nous représenter également leur figure. Or, la diversité des matières n'ôte rien au mérite de cette ressemblance, et les images faites de matières précieuses ne perdent rien non plus à ce que d'autres, moins précieuses, reproduisent les mêmes modèles. Les unes comme les autres tirent leur valeur de la ressemblance du prince; ressemblance que n'avilit point telle ou telle matière, mais qui les rend plus précieuses en se communiquant à elles.

Traduit par M. MALVOISIN.

HOMÉLIE

SUR SAINTE BERNICE, SAINTE PROSDOCE & SAINTE DOMNINE.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Nous avons dit plus haut, dans l'avertissement pour l'homélie sur le cimetière et la croix, qui fut prononcée le vendredi saint, qu'elle le fut vingt jours plus tôt que le discours sur les saintes martyres Bernice, Prosdoce, etc., et que c'est à la susdite homélie que l'on doit appliquer les premiers mots de celle-ci : *Il n'y a pas encore vingt-jours que nous avons célébré la mémoire de la Croix.* C'est ce que confirment les paroles qu'on lit un peu plus loin : *Je vous disais alors : Il a brisé les portes d'airain, et en a rompu les barres de fer.* En effet, dans l'homélie sur la Croix il s'arrête assez longtemps à expliquer ces paroles. Ainsi, l'on doit rejeter le calcul des grecs qui, pensant que cette mémoire de la Croix n'était autre chose que la fête de l'Exaltation qui a lieu le 14 septembre, célèbrent 20 jours plus tard, c'est-à-dire le 4 octobre, la fête des saintes Bernice, Prosdoce, etc. Ils ne font pas attention que cette homélie sur la Croix fut prononcée le vendredi saint, c'est-à-dire deux jours avant Pâques, et non le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, qu'on ne célébrait pas encore du temps de Chrysostome. C'est avec beaucoup plus de sagesse que le martyrologe romain place au 15 avril la fête des saintes martyres Domnine et ses compagnes, bien qu'il se trompe en donnant le titre de vierge à sainte Domnine, qui était mère (634) des vierges Bernice et Prosdoce. Or, ce calcul du martyrologe romain nous donne le moyen, ce semble, de découvrir l'année où furent prononcés tant le discours sur la Croix que celui sur les saintes martyres ; ce serait l'année 391, où Pâques tombait le 28 mars, et par conséquent le vendredi saint, le 26 ; en prenant cette date pour point de départ, le vingtième jour suivant tombe le 14 avril. Il faut donc s'en tenir à ce calcul, bien qu'avec quelque réserve ; car, ainsi que nous l'avons dit dans l'avertissement pour les homélies contre les Juifs, les tables pascales faites dans les siècles postérieurs ne peuvent pas facilement concorder avec les anciennes.

1° Sous l'ancienne loi, la mort était un objet de terreur : Abraham en fournit un exemple. — 2° Justification de la conduite d'Abraham dans la circonstance invoquée. — Autres exemples fournis par Jacob et par Hélie. — 3° Il en est tout autrement sous la loi nouvelle : le chant des psaumes et des hymnes remplace maintenant dans les cérémonies funèbres les lamentations et les signes de douleur d'autrefois. — 4° Les guerres intestines sont bien plus cruelles que les autres : l'orateur les compare à un incendie.—Les saintes martyres abandonnent leur patrie ; elles arrivent à Edesse. — 5° Pourquoi Jésus-Christ a prédit les persécutions. — 6° Le mari de sainte Domnine vient à Edesse avec des soldats et s'empare de sa femme et de ses filles. — Arrivées à Hiérapolis, elles trouvent moyen de se soustraire à la vigilance des gardes, et se noient dans le fleuve. — Cette mort est un baptême, et c'est sainte Domnine qui a l'honneur de l'avoir donné à ses filles et à elle-même. — 7° Pourquoi Domnine n'a pas attendu qu'on les menât devant le tribunal.

1. Il n'y a pas encore vingt jours que nous avons célébré la mémoire de la croix, et voici que nous célébrons la mémoire de saintes martyres. Voyez-vous avec quelle rapidité la mort du Christ porte ses fruits ? C'est pour cette brebis que ces génisses ont été immolées ; c'est pour cet agneau que ces victimes ont été frappées ; c'est pour ce sacrifice qu'ont été apportées ces offrandes. Il n'y a pas encore vingt jours de cela, et déjà le bois de la croix a produit des martyrs comme de nobles rejetons : car ils sont bien en effet le résultat prospère de cette mort. Voilà donc mes paroles d'alors vérifiées aujourd'hui par des faits. Je vous disais : *Il a brisé les portes d'airain, il en a rompu les barres de fer* (Ps. CVI, 16) : aujourd'hui les faits vous le démontrent. En effet, si Jésus-Christ n'eût point brisé ces portes d'airain, qui étaient fermées, des femmes ne fussent point entrées avec cette audace et cette facilité ; s'il n'eût point rompu les barres de fer de ces portes, de jeunes filles n'auraient pas eu la force de les enlever ; s'il n'eût point ouvert à jamais l'antique prison de la mort, nos saintes martyres n'y auraient point pénétré avec tant de confiance. Dieu soit béni : la femme brave

maintenant la mort, la femme qui a introduit la mort dans ce monde, la femme, qui avait été autrefois l'instrument du démon, a brisé la force du même démon; ce vase fragile et délicat, est devenu une arme irrésistible; des femmes bravent maintenant la mort; qui ne serait saisi d'étonnement ? Honte aux Grecs, honte mille fois aux Juifs qui ne croient point à la résurrection du Christ. En effet, dites-moi, quel plus grand signe voulez-vous de cette résurrection, que de voir une telle révolution opérée dans le monde? Les femmes bravent maintenant la mort, cette chose auparavant effrayante et horrible même pour de saints hommes.

Sachez donc combien elle inspirait de crainte précédemment, afin qu'en voyant le mépris qu'on en fait aujourd'hui vous admiriez Dieu, auteur de ce changement. Apprenez sa force passée, afin qu'en voyant sa faiblesse actuelle vous rendiez grâces à Jésus-Christ qui l'a complétement abattue. Autrefois rien n'était plus puissant qu'elle, mes très-chers frères, et rien n'était plus impuissant que nous; mais à présent rien n'égale son impuissance, rien n'égale notre pouvoir. Voyez-vous quel merveilleux changement s'est opéré? Voyez-vous comme Dieu a rendu faible ce qui était fort, et fort ce qui était faible, nous montrant sa puissance d'un côté comme de l'autre? Mais pour ne pas me contenter d'une assertion, je vous en apporte la preuve. Et d'abord je vous montrerai, si vous le voulez bien, à quel point la mort était redoutée autrefois, non-seulement des pécheurs, mais encore des saints hommes qui avaient une grande confiance en Dieu, hommes riches en bonnes œuvres et arrivés au plus haut degré de vertu. Si je vous le montre, ce n'est pas afin de vous faire mésestimer les saints, mais pour que vous admiriez la puissance de Dieu. Or, d'où voyons-nous clairement que l'aspect de la mort était jadis terrible, que tous la redoutaient et en avaient horreur? Par l'exemple du premier patriarche. En effet, le patriarche Abraham, le juste, l'ami de Dieu, qui abandonna patrie, maison, parents et amis, qui méprisa tous les biens de ce monde pour obéir à Dieu, cet homme craignait et redoutait tellement la mort, que sur le point d'entrer en Egypte, il dit à sa femme ces paroles : *Je sais que tu es belle, il se peut donc que si les Egyptiens te voient, ils t'enlèvent et me tuent.* (Gen. XII, 11, 12.) Et qu'ajoute-t-il? *Dis que tu es ma sœur, afin que je sois bien traité à cause de toi, et je vivrai ainsi pour toi.* (Ibid. 13.) Eh quoi ! toi qui es un saint, toi qui es un patriarche, tu ne t'inquiètes pas de ton épouse insultée, de ton hymen outragé, de ton union déshonorée? c'est à ce point, dis-moi, que tu crains la mort? et non-seulement tu fais bon marché de tout cela, mais encore tu ourdis une trame avec ta femme, vous devenez les acteurs d'un drame d'inconduite, tu fais tout pour que le roi des Egyptiens puisse, sans en être publiquement convaincu, tenter un adultère, et dépouillant ta femme de son titre d'épouse, tu lui fais jouer le rôle de sœur? Mais je crains qu'en travaillant à affaiblir le pouvoir de la mort, je ne paraisse accuser l'homme juste, c'est pourquoi je vais essayer deux choses : de montrer la faiblesse de la mort, et de soustraire le patriarche à cette accusation. Il est nécessaire d'abord de montrer qu'il craignait la mort, je le justifierai ensuite contre les reproches. Voyons donc tout ce qu'il y avait d'insupportable et de cruel dans ce qu'il eut à souffrir : or, voir sa femme insultée, déshonorée, c'est une chose plus intolérable que mourir mille fois. Et que dis-je, déshonorée? quand on a dans le cœur la simple pensée d'un soupçon sur son compte, la vie tout entière devient insupportable. La jalousie est pour celui qui en est possédé un feu, une flamme inextinguible ; pour en faire voir la tyrannie et l'inexorable rigueur, on a dit de cette passion : *Car le cœur de son époux est rempli de jalousie, il ne se départira de sa haine à aucun prix, il sera sans miséricorde au jour du jugement et ne se laissera point apaiser même par des présents considérables.* (Prov. VI, 34, 35.) Et ailleurs : *La jalousie est dure comme l'enfer.* (Cant. VIII, 6.) Ce qui veut dire : Que de même qu'on ne saurait fléchir l'enfer à prix d'argent, de même il est impossible d'adoucir et de changer le cœur jaloux. Bien des gens auraient donné leur vie pour découvrir le séducteur, ils eussent goûté avec joie du sang de l'homme qui avait outragé leur femme, ils se fussent résignés pour cela à tout faire et à tout souffrir ; et pourtant, cette passion intolérable, tyrannique, inexorable, cet homme juste l'a supportée avec une âme plus inflexible encore, et il a laissé sa femme exposée à l'insulte, dans la crainte de la mort et du trépas.

2. On voit donc par là qu'il craignait la mort : il est temps à présent de le justifier

des reproches, des accusations à cet égard, après avoir énoncé l'accusation elle-même. Quelle est cette accusation? Il aurait mieux valu qu'il mourût, dites-vous, que de laisser sa femme exposée à l'insulte; voilà ce dont quelques personnes lui font un crime : c'est qu'il aima mieux sauver sa propre vie que l'honneur de sa femme. Comment cela? il valait mieux qu'il mourût que de laisser insulter sa femme. Et qu'y eût-il gagné? Si par sa mort, il avait dû la soustraire à l'insulte, vous auriez raison, mais si cette mort ne sert en rien à empêcher que l'on insulte sa femme, pourquoi va-t-il témérairement, en pure perte, sacrifier son propre salut! Et si vous voulez être assuré que sa mort n'eût point soustrait sa femme au déshonneur, écoutez ce qu'il dit : *Il se peut que si les Egyptiens te voient, ils t'enlèvent et me tuent.* Ainsi il serait arrivé deux actes coupables : adultère et meurtre; or il fallait une prudence plus qu'ordinaire pour en éviter un sur les deux. Si en effet, je le répète, il avait dû, en sacrifiant sa vie, soustraire sa femme à l'insulte, si les Egyptiens ayant tué le juste Abraham n'eussent point dû s'emparer de Sara, votre reproche serait fondé; mais si, même le patriarche mort, sa femme devait également être insultée, pourquoi accusez-vous ce juste qui, de deux crimes qui devaient arriver, un adultère et un meurtre, a empêché l'un par sa sagesse, celui d'homicide? On devrait même le louer à cet égard d'avoir conservé pure de sang la main du ravisseur. En effet, on ne peut même pas dire que Sara, en se disant sœur d'Abraham, entraîna par là l'Egyptien à l'enleler, puisque se fût-elle dite l'épouse d'Abraham, cela n'aurait pas arrêté l'Egyptien; c'est ce que montrent bien les paroles du patriarche : *S'ils te voient, ils diront : Elle est sa femme; et alors ils me tueront et t'enlèveront.* Si donc elle eût dit : Je suis sa femme; il y eût eu adultère et meurtre; au lieu qu'en disant : Je suis sa sœur, elle empêcha le meurtre. Vous voyez comment de deux crimes qui seraient arrivés, Abraham en supprima un par sa sagesse.

Voulez-vous savoir maintenant comment il diminue autant qu'il est en lui jusqu'au crime d'adultère, de sorte qu'il ne laisse pas même l'Egyptien devenir adultère complétement. Ecoutez encore ses paroles avec attention : *Dis que tu es ma sœur.* Eh bien! celui qui prend la sœur de quelqu'un n'est pas adultère, car l'adultère dépend de l'intention. Quand Judas se rendit chez Thamar, sa bru, on ne le regarda pas comme adultère (Gen. XXXVIII, 15), car il y alla non pas comme chez sa bru, mais comme chez une prostituée. De même ici, l'Egyptien qui devait prendre Sara non comme épouse d'Abraham, mais comme sœur du patriarche, ne devait pas être considéré comme adultère. Mais, direz-vous, qu'est-ce que cela faisait à Abraham, qui savait bien qu'il livrait sa propre femme, et non pas sa sœur? Eh bien! ceci même n'est pas un reproche qu'on puisse adresser au patriarche. Le reproche serait fondé si l'Egyptien, en apprenant que Sara était l'épouse d'Abraham, eût dû renoncer à son acte de violence; mais si, au contraire, le titre d'épouse ne devait pas préserver Sara de cet enlèvement, comme Abraham le dit lui-même, ils diront : *Elle est sa femme et ils l'enlèveront;* alors nous devons bien plutôt admirer le saint patriarche de ce qu'il a pu, dans une affaire si difficile, conserver l'Egyptien pur d'homicide, et de ce qu'il a diminué, selon son pouvoir, la faute de cet outrage.

Passons maintenant à son fils Jacob : vous allez voir que lui aussi craignait la mort, qu'il redoutait le trépas, cet homme qui dès sa première jeunesse avait montré une sagesse apostolique. Car ce que Paul donnait comme une loi à ses disciples : *Quand nous avons la nourriture et le vêtement, soyons satisfaits* (I Tim. VI, 8), Jacob le disait aussi dans cette prière qu'il faisait à Dieu : *Si le Seigneur me donne du pain à manger et un vêtement pour me couvrir, cela me suffit.* (Gen. XXVIII, 20.) Et cependant, cet homme, qui ne demande rien de plus que le nécessaire, qui a quitté sa maison, reçu les bénédictions, obéi à sa mère, cet homme chéri de Dieu, et dont la sagesse a fait violence à la nature (car étant le second par le sang il était devenu le premier par les bénédictions), cet homme qui a pu de si grandes choses, qui a déployé tant de force d'âme, qui a montré une si grande piété, le voilà qui, après tant de luttes et de combats, tant d'épreuves et tant de victoires, revenu dans sa patrie et sur le point d'y rencontrer son frère, est saisi de frayeur comme s'il allait voir une bête sauvage : il redoute la rancune d'Esaü, et se prosternant devant Dieu, il lui fait cette prière : *Délivre-moi des mains de mon frère Esaü, car*, ajoute-t-il, *je crains qu'il ne vienne me frapper ainsi que mes enfants et leur mère.* (Gen. XXXII, 11.) Vous venez de voir combien il craignait la mort,

comme il tremble, comme il prie Dieu à ce sujet? Voulez-vous que je vous montre encore un grand personnage ayant les mêmes sentiments? Songez à Elie, à cette âme sublime et divine : eh bien! ce prophète qui a fermé le ciel et l'a rouvert, qui a fait descendre le feu d'en haut, qui a offert ce sacrifice merveilleux; ce prophète que le zèle de Dieu dévorait, qui a donné l'exemple d'une vie d'ange dans un corps d'homme, qui ne possédait rien autre chose qu'une peau de brebis, et qui était au-dessus de toutes les choses humaines; ce prophète craint et redoute la mort, à tel point, qu'après tout cela, après ce ciel ouvert, ce sacrifice, cette vie de dénûment et de solitude, de sagesse et de confiance en Dieu, il a peur d'une faible femme, et cela le fait fuir. En effet, parce que Jézabel avait dit : *Que les dieux me traitent de telle façon et qu'ils y ajoutent encore tels et tels maux, si demain je n'envoie ton âme où est celle de l'un de ces morts; Elie fut effrayé*, dit l'Ecriture, *et il s'enfuit à une distance de quarante journées.*

3. Voyez-vous combien la mort est effrayante? Admirons par conséquent le Tout-Puissant qui a fait de cette mort effrayante pour les prophètes, une chose facile à mépriser pour des femmes. Elie a fui la mort et des femmes ont couru à la mort; il s'est dérobé à la mort et elles ont poursuivi la mort. Voyez-vous quel changement s'est opéré soudain? Les Abraham et les Elie ont horreur du trépas, et les femmes le foulent à leurs pieds comme de la boue. Mais n'accusons pas non plus ces saints hommes d'autrefois : la faute n'en est pas à eux : c'était la faiblesse de la nature et non le vice de leur volonté. Dieu voulait alors que la mort fût terrible pour faire paraître plus tard la grandeur de la grâce; il voulait qu'elle fût terrible, car elle était un châtiment; et il ne voulait pas que la menace du châtiment restât sans effet, de peur que les hommes ne devinssent ensuite plus négligents. Laissons subsister, disait-il, le décret qui les épouvante et les rend sages; car un jour, oui, un jour viendra où ils seront délivrés de ces angoisses; et c'est ce qui est arrivé. Ce qui nous prouve que Dieu nous a délivrés de ces angoisses, ce sont les martyrs, et avant eux saint Paul. Vous venez d'entendre, dans l'Ancien Testament, Abraham disant : *Ils t'enlèveront et me tueront;* et Jacob : *Délivre-moi, Seigneur, de la main de mon frère Esaü parce que je le crains ?*

Vous avez vu enfin Elie fuyant une femme qui le menace de la mort? Ecoutez maintenant les sentiments de saint Paul à cet égard, voyez si, à l'exemple des personnages précédents, il regarde la mort comme effrayante, s'il s'attriste et s'épouvante à son approche. Bien au contraire, il la trouve désirable; c'est pourquoi il dit : *Il vaut bien mieux que je meure et que je sois avec Jésus-Christ.* (Philipp. I, 23.) Effrayante pour les premiers, la mort vaut pour celui-ci mieux que la vie; désagréable à ceux-là, elle est douce pour ce dernier; à cela rien d'étonnant : autrefois la mort conduisait en enfer, maintenant elle nous conduit auprès de Jésus-Christ. C'est pourquoi Jacob dit: *Vous ferez descendre ma vieillesse avec chagrin dans l'enfer;* et saint Paul : *Il vaut bien mieux que je meure et que je sois avec Jésus-Christ.* Or, il parlait ainsi sans condamner la vie présente (à Dieu ne plaise ! gardons-nous, en effet, de donner prise aux attaques des hérétiques) et sans la fuir comme une chose mauvaise, mais désirant la vie future comme meilleure. Car il ne disait pas qu'il fût simplement bon de mourir et d'être avec Jésus-Christ, mais il disait que cela valait mieux ; or, pour qu'une chose vaille mieux, il faut qu'elle soit meilleure qu'une autre qui est bonne. En effet, c'est comme lorsqu'il dit : *Celui qui marie sa fille fait bien, celui qui ne la marie pas fait mieux encore* (I Cor. VII, 38); par où il montre que le mariage est bon, mais que la virginité vaut encore mieux. De même ici : la vie présente est bonne, veut-il dire, mais la vie future est meilleure. C'est encore la même pensée qu'il a exprimé autre part avec une haute sagesse : *Si je suis immolé en sacrifice et pour le service de votre foi, je m'en réjouis et je vous en félicite tous; et vous aussi réjouissez-vous et félicitez-moi!* Que dis-tu, Paul? tu meurs et tu invites les hommes à partager ta joie? Que se passe-t-il donc? réponds-moi. C'est, dit-il, que je ne meurs point, mais que je m'en vais à la vie d'en-haut, qui vaut mieux que celle-ci. Ainsi, comme les gens qui ont obtenu quelque dignité convient un grand nombre de personnes pour prendre part à leur joie, de même Paul, allant à la mort, invitait les fidèles à se réjouir avec lui. En effet, la mort est un repos, c'est une fin à nos travaux, un salaire de nos fatigues, une récompense et une couronne après nos luttes. C'est pour cela qu'autrefois, aux funérailles, on se meurtrissait, on se lamentait, et qu'aujourd'hui, on y entend retentir des

psaumes et des hymnes. On pleura Jacob pendant quarante jours, les Juifs pleurèrent Moïse quarante jours aussi, et ils se frappèrent la poitrine, parce qu'alors la mort était réellement une mort; mais actuellement il n'en est pas ainsi, ce sont des hymnes, des prières et des psaumes : chacun montre par là que c'est un événement joyeux : les psaumes, en effet, sont le symbole de l'allégresse : *Quelqu'un d'entre vous*, dit l'Apôtre (Jacq. v, 13), *est-il dans l'allégresse? qu'il chante des psaumes.* Ainsi, comme nous sommes remplis de joie, nous chantons des psaumes en l'honneur des défunts, et ces psaumes nous exhortent à avoir bon courage au sujet de la mort. En effet le Psalmiste nous dit : *O mon âme, tourne-toi vers le lieu de ton repos, parce que le Seigneur t'a comblée de biens.* (Psaum. CXIX, 7.) Le voyez-vous? la mort est un bienfait et une cessation de travaux; car, une fois entré dans ce paisible séjour, on se repose de ses œuvres, comme Dieu s'est reposé des siennes.

4. Mais en voilà assez sur la mort : passons à l'éloge des martyrs, si vous n'êtes pas fatigués de m'entendre. En effet je n'ai dit tout cela qu'à l'occasion de leur éloge, et il est nécessaire de reprendre mon discours d'un peu plus haut. Une guerre terrible, de toutes les guerres la plus cruelle, fut un jour allumée contre l'Eglise : car cette guerre était double : l'une lui venait du dedans et l'autre du dehors: l'une de ses propres enfants et l'autre de ses ennemis; l'une des étrangers et l'autre des gens qu'elle connaissait. Et cependant, quand même elle eût été simple, c'eût été un mal intolérable, et quand même ses assauts ne fussent venus que de l'extérieur, ses rigueurs eussent été considérables. Eh bien! elle était double, et celle qui venait de l'intérieur était plus terrible que celle qui venait du dehors. En effet, il est aisé de se mettre en garde contre un adversaire avoué, mais celui qui, avec l'apparence d'un ami, se comporte en ennemi, celui-là est difficile à surprendre pour ceux à qui il tend ses piéges. La guerre était donc double alors, l'une intestine et l'autre venant du dehors : ou plutôt, disons la vérité, elles étaient l'une et l'autre intestines. En effet, les juges, magistrats et soldats qui attaquaient l'Eglise extérieurement n'étaient pas des étrangers ni des barbares, ils n'appartenaient pas à une autre autorité, à un autre empire, mais ils étaient régis par les mêmes lois, habitaient la même patrie, et faisaient partie du même gouvernement. C'était donc une guerre civile, celle que les juges faisaient aux fidèles; mais la plus terrible des deux leur venait de leurs parents, c'était une guerre inouïe, étrange et fertile en cruautés de toute espèce. On voyait les frères trahir leurs frères, les pères leurs enfants, les maris leurs femmes; tous les droits du sang étaient foulés aux pieds, toute la terre était bouleversée, et personne ne reconnaissait plus personne : c'est que le démon régnait avec toute sa rigueur. Au milieu de ce trouble et de cette guerre, les femmes elles-mêmes, s'il faut leur donner ce nom, car dans un corps de femme elles montraient un cœur d'homme, ou mieux, non pas seulement un cœur d'homme, mais une nature surhumaine, puisque c'est contre les puissances invisibles qu'elles soutinrent cette lutte; les femmes donc abandonnant ville, maison, parents, passèrent à l'étranger. Car, se disaient-elles, lorsqu'on méprise le Christ, rien ne saurait plus avoir de prix ni d'attache pour nous, c'est pourquoi elles laissaient tout, et s'en allaient. Et de même que lorsqu'une maison prend feu au milieu de la nuit, ceux qui y dorment n'ont pas plutôt entendu le trouble que, sautant de leur lit, ils s'élancent hors du vestibule, sans avoir rien pris de ce qui est dans la maison, n'ayant qu'une seule préoccupation, celle d'arracher leur corps aux flammes, et d'aller plus vite que le feu qui gagne avec grande rapidité; ainsi firent les femmes dont je vous parle. Voyant la terre entière embrasée, elles s'élancèrent à l'instant, et sortirent des murs de la ville, ne cherchant qu'une seule chose, qui était de sauver leur âme par tous les moyens possibles. En effet, il y avait alors un embrasement terrible, et il régnait une obscurité profonde, plus ténébreuse que celle de la nuit; aussi, comme cela arrive dans l'ombre, les amis ne reconnaissaient pas leurs amis, les maris livraient leurs femmes; et, en même temps, on passait à côté de ses ennemis sans s'en douter, on se heurtait contre ses amis et ses parents, c'était un combat nocturne, affreux, et un désordre extrême remplissait tout.

C'est alors donc que partirent ces femmes, abandonnant leur patrie, à l'imitation du patriarche Abraham auquel Dieu avait dit : *Sors de ton pays et de ta famille.* Et, en effet, le temps de la persécution les poussait à quitter

leur pays et leur famille afin d'hériter du ciel. La mère sortit donc de sa maison, ayant avec elle ses deux filles. N'écoutez pas à la légère et sans réflexion la circonstance qui suit : Ces femmes qui s'exilent, ce sont des femmes élevées grandement, qui n'ont jamais eu l'expérience de malheurs semblables; calculez donc toute la grandeur du mal, et toute la difficulté de la situation. Si des hommes qui entreprennent une excursion ordinaire, étant bien pourvus de bêtes de somme et accompagnés de serviteurs, voyageant sans avoir rien à craindre, et maîtres de retourner à leur gré, ont cependant à éprouver plusieurs désagréments, à souffrir même plus d'une misère; figurez-vous une femme et des jeunes filles, sans domestiques, trahies par leurs amis, au milieu du tumulte, du désordre, d'un effroi inconcevable, de mille dangers personnels, fuyant pour sauver leur âme, environnées d'ennemis de toutes parts, et dites-moi quel langage pourrait nous représenter les luttes que ces femmes eurent à soutenir, et tout ce qu'il leur fallut de courage, de magnanimité, de foi? En supposant que la mère fût partie seule, la lutte, même dans ces conditions, n'eût-elle pas été incalculable? Eh bien! elle emmenait avec elle ses filles, des vierges; de sorte que l'angoisse était double, et l'inquiétude augmentée de beaucoup; car, plus le trésor est considérable, plus la garde en est difficile. Elle partait donc accompagnée de jeunes filles, et sans avoir de chambres où les cacher : pourtant, vous le savez, chambres, appartements retirés, portes, verroux, gardiens, veilleurs de nuit, servantes, nourrices, vigilance maternelle, prévoyance paternelle, soins de mille espèces de la part du père et de la mère, on met tout en œuvre pour garder cette fleur de la virginité, et c'est à peine encore si on la conserve ainsi : eh bien! cette mère était dépourvue de tous ces préservatifs; comment donc pouvait-elle sauver ses filles? Elle l'a pu, par la protection des lois divines. Elle n'avait pas de murs pour les enclore, mais elle avait pour elle la forte main qui d'en-haut les abritait; elle n'avait ni porte ni verrou, mais elle avait la vraie porte qui ferme l'accès aux embûches. Et de même qu'au milieu de Sodome la maison de Loth, quoique assiégée, n'éprouvait aucun mal, car il y avait des anges au dedans, de même ces saintes martyres, au milieu de Sodome et de tous leurs ennemis, n'éprouvaient aucun mal, quoique assiégées de toutes parts : car dans leurs âmes habitait le Maître même des anges. Pendant cette route déserte, elles n'eurent rien à souffrir, car elles suivaient la route véritable qui les conduisait au ciel. C'est pourquoi, au milieu d'une si grande guerre, d'un si grand bouleversement, d'une si grande tempête, elles marchaient avec sécurité; et, chose étonnante, les brebis étaient conduites parmi les loups, les agneaux se frayaient un chemin parmi les lions, et personne ne les regardait d'un œil impudent; mais comme Dieu ne permettait pas aux Sodomites qui se tenaient près des portes, de voir l'entrée de la maison, de même il aveuglait alors tous les yeux, pour que ces corps de vierges ne fussent point livrés à leurs regards.

5. Elles s'en vont donc à Edesse, ville plus rustique que la plupart des autres, mais en même temps plus pieuse : en effet, quel autre lieu que cette ville pouvaient-elles choisir qui fût plus propre à leur servir de refuge contre un tel orage, de port dans une si grande tempête? Cette ville reçoit donc les étrangères, mais étrangères de la terre, et concitoyennes du ciel, et après les avoir reçues, elle les conserve comme un précieux dépôt. Que personne ici n'accuse ces femmes de faiblesse pour avoir pris la fuite : elles ne firent que se conformer au précepte du Maître, qui nous dit : *Quand ils vous chasseront d'une ville, fuyez dans une autre* (Matth. x, 23); elles le savaient, et c'est pour cela qu'elles s'enfuirent; en même temps il se tressait pour elles une couronne; laquelle donc? celle du mépris de toutes les choses de ce monde. *Car,* dit le Seigneur, *celui qui aura quitté ses frères et ses sœurs, ou sa patrie, sa maison, ses amis ou ses parents, recevra cent fois autant, et héritera de la vie éternelle.* (Matth. xxix, 29.) Elles demeurèrent donc là, et Jésus-Christ habitait avec elles. En effet, s'il est vrai que là où deux ou trois personnes sont rassemblées, il est au milieu d'elles, comment ces saintes femmes n'auraient-elles pas à plus forte raison attiré son assistance, puisqu'elles étaient là, non-seulement réunies, mais réfugiées en son nom? Or, pendant leur séjour à Edesse, tout à coup des ordres criminels, respirant la plus cruelle tyrannie, la plus inhumaine férocité, étaient lancés de toutes parts : les parents devaient livrer leurs parents, les maris leurs femmes,

les pères leurs enfants, les enfants leurs pères, les frères leurs frères, les amis leurs amis. Souvenez-vous ici des paroles de Jésus-Christ, et admirez sa prophétie ; car il avait depuis longtemps prédit tout cela : *Le frère*, dit-il, *trahira son frère, et le père son fils; et les enfants se révolteront contre leurs parents.* (Matth. x, 21.) Or, il l'avait prédit pour trois motifs : premièrement, pour nous faire connaître sa puissance, pour nous faire savoir qu'il est le vrai Dieu qui prévoit de loin ce qui n'est pas encore arrivé. Et pour preuve de ce motif, écoutez-le vous dire : *Je vous l'ai dit avant que cela n'arrive, afin que, quand cela arrivera, vous croyiez en moi.* (Jean, xiv, 29.) Le second motif, c'est afin que nul de ses ennemis ne dise que cela arrive à son insu ou malgré lui; en effet, celui qui l'avait prévu depuis longtemps pouvait aussi l'empêcher; s'il ne l'a point fait, c'est pour donner plus d'éclat aux couronnes de ses saints. Enfin, il y a encore une troisième raison. Quelle est-elle? C'est afin de rendre la lutte plus légère à ses athlètes : les maux imprévus, quels qu'ils soient, paraissent cruels et intolérables; ceux que l'on attend et auxquels on a réfléchi d'avance, deviennent légers et faciles à supporter. Ainsi les ennemis de la religion, en donnant alors de pareils ordres, prouvaient leur propre cruauté, et en même temps, ils rendaient témoignage sans le vouloir à la prophétie du Christ : les frères en effet livraient leurs frères, et les pères leurs enfants; la nature se faisait la guerre à elle-même, la parenté s'abandonnait aux divisions intestines, toutes les lois étaient renversées dans leurs fondements, le trouble, le désordre était extrême et général, et les familles, par l'œuvre des démons, se remplissaient du sang de leurs propres membres. Car le père qui avait livré son fils l'égorgeait réellement : s'il n'enfonçait pas lui-même le glaive, s'il n'exécutait pas le meurtre de sa propre main, il consommait le tout par l'intention; en effet, celui qui livre au meurtrier la victime qu'on doit immoler, accomplit lui-même le meurtre. Faisons d'eux, disaient les démons, des bourreaux de leurs enfants, rendons les enfants parricides par leur trahison; car autrefois on faisait aux démons de pareils sacrifices, et les pères leur immolaient leurs enfants. C'est ce que dit le Prophète lorsqu'il s'écrie : *Ils ont sacrifié aux démons leurs propres fils et leurs propres filles* (Psaum. cv, 37) ; et c'était là le sang dont ils étaient alors altérés.

Or, comme Jésus-Christ avait aboli ces immolations exécrables et impures, les démons s'efforçaient de les renouveler; mais ils n'osaient point dire effrontément et en propres termes : égorgez vos fils, car personne ne les eût écoutés ; ils concertent donc l'injonction d'une autre manière, et éludent la loi, en ordonnant aux pères par l'organe des juges, de livrer leurs enfants ; car peu nous importe, se disaient-ils, qu'un homme égorge son fils, ou qu'il le livre pour être égorgé : il sera toujours meurtrier de son fils. On put donc voir alors des fils parricides, des pères meurtriers de leurs enfants, des fratricides, enfin, le trouble et le désordre à leur comble partout ; mais nos saintes femmes jouissaient d'un calme profond. En effet, l'espérance des biens futurs leur servait de tous côtés comme d'un rempart, puisqu'elles étaient sur la terre d'exil comme n'y étant point : elles avaient pour patrie véritable leur foi, pour cité leur confession religieuse, et nourries qu'elles étaient de bonnes espérances, elles ne sentaient rien des choses de ce monde : elles ne voyaient que la vie future. Telle était donc la situation, lorsqu'apparaît dans cette ville le père, accompagné de soldats, pour s'emparer de sa proie ; c'est un père et un mari, père des jeunes filles, mari de leur mère, si l'on doit appeler du nom de père ou de mari un homme qui poursuit un tel projet. Mais faisons mieux ; épargnons-le autant que possible, car il a été père de martyres, et époux d'une martyre ; n'aggravons donc pas sa blessure par nos accusations.

6. Mais voyez un peu avec moi la prudence de ces femmes : quand il fallait fuir, elles avaient fui, et quand il fallut marcher au combat, elles ne s'enfuirent plus, mais elles allèrent où on les conduisit, enchaînées par leur amour pour Jésus-Christ. Car de même qu'il ne faut pas provoquer les épreuves, de même, lorsqu'elles se présentent, il faut lutter ; nous devons ainsi montrer, d'une part notre modération, et de l'autre notre courage. C'est ce qu'elles firent alors : elles revinrent et luttèrent. En effet, le stade était ouvert, l'occasion était engageante pour la lutte, et voici quelles furent les circonstances du combat.

On arrive à Hiérapolis : et de là les saintes femmes s'élevèrent effectivement, par les moyens suivants, à la vraie Hiérapolis, à la

véritable cité sainte. S'étant dérobées aux soldats qui faisaient bonne chère et s'enivraient, elles rencontrèrent un fleuve sur leur passage. Quelques-uns disent que leur père fut de complicité avec elles pour tromper les soldats, et je le crois : peut-être en effet agit-il ainsi afin de pouvoir, au jour du jugement, se réserver au moins comme une faible excuse de sa trahison, de les avoir secondées, d'être venu à leur aide, de leur avoir facilité la route du martyre. Elles s'entendirent donc avec lui, et ayant réussi par son intermédiaire à donner le change aux soldats, elles entrèrent au milieu du fleuve, et se laissèrent aller au courant. La mère y entra avec ses deux filles: écoutez ceci, mères et jeunes filles, celles-ci pour obéir ainsi à leurs mères, celles-là, pour élever ainsi leurs filles, et aimer ainsi leurs enfants : la mère entra dans le fleuve au milieu de ses deux filles, qu'elle tenait par la main de chaque côté; celle qui avait un mari était entre les deux qui ne connaissaient point l'hymen, l'hymen était au milieu de la virginité, et au milieu de l'un et de l'autre était Jésus-Christ. Ainsi, comme une racine d'arbre ayant un rejeton de chaque côté, cette bienheureuse femme entra dans le fleuve ayant à ses côtés ses deux filles; elle les abandonna au cours de l'eau, et elles furent ainsi suffoquées; ou plutôt, elles ne furent point suffoquées, mais baptisées d'un baptême étrange et nouveau. Et pour voir que c'était bien là un baptême, écoutez Jésus-Christ appelant sa propre mort un baptême. En effet, dans son entretien avec les fils de Zébédée : *Vous boirez,* leur dit-il, *mon calice, et vous serez baptisés du même baptême que moi.* (Marc, x, 39.) Or, quel baptême reçut le Christ après celui de Jean, sinon la mort et la croix? Ainsi, comme Jacques reçut le baptême de Jésus-Christ, non pas en étant crucifié, mais en perdant sa tête par l'épée, ainsi nos saintes femmes, quoique sans avoir été crucifiées, reçurent le baptême du Christ en périssant par l'eau. Et ce fut la mère qui baptisa ses filles. Comment? allez-vous dire; une femme baptisant? Oui certes, ce baptême-là, même les femmes le donnent; elle baptisa donc, et fut prêtresse; car elle amena des victimes raisonnables, et leur libre choix fut son ordination; chose remarquable, elle n'eut besoin pour son sacrifice, ni d'autel ni de bois, ni de feu ni de glaive; le fleuve était à la fois tout cela : il tenait lieu d'autel, de bois, de glaive, de feu, d'immolation, de baptême, et de baptême bien plus évident que le nôtre. Car saint Paul dit de notre baptême: *Nous avons été entés sur lui par l'image de sa mort* (Rom. vi, 5); mais en parlant du baptême des martyrs, il ne dit plus que ce soit l'image de la mort de Jésus-Christ, mais il dit que nous lui devenons conformes quant à la mort. (Philipp. iii, 10.) La mère fit donc entrer ses filles, non pas comme dans un fleuve, mais comme si, les prenant par la main, elle les introduisait dans la chambre du saint hyménée. Elle les tenait à ses côtés, et disait : Me voici, moi et les enfants que Dieu m'a donnés: tu me les as donnés, Seigneur, et moi je te les confie, eux qui sont à moi, et moi-même avec eux. Ainsi le martyre de cette femme fut double, et même triple; car elle rendit témoignage une fois dans sa propre personne, et deux fois dans celle de ses filles; et s'il lui fallut beaucoup de courage quand elle eut à s'abandonner elle-même au fleuve, il lui fallut un courage aussi grand, quoique d'un autre genre, lorsqu'elle entraîna ses enfants avec elle; ce dernier genre de courage était même beaucoup plus grand, car les femmes ne sont pas ordinairement si affligées quand elles vont mourir, que lorsque leurs filles éprouvent le même sort. Ainsi, elle fut surtout martyre dans la personne de ses filles, car elle eut à s'armer contre la tyrannie de la nature, elle eut à résister aux angoisses brûlantes de sa tendresse, au trouble insupportable de ses entrailles, à la révolte de son sein maternel. En effet, si à la vue d'une seule fille mourante, une mère trouve l'existence intolérable, représentez-vous celle-ci, non pas seulement voyant mourir ses deux filles à la fois, mais les entraînant à la mort de sa propre main, et songez quels témoignages éclatants elle a rendus, puisqu'elle a supporté en réalité ce qui pour les autres n'est pas même supportable à entendre. Les soldats, ignorant tout cela, attendaient le moment de se ressaisir d'elles; mais elles étaient désormais avec les soldats de Jésus-Christ, qui sont les anges du ciel; et les gardes ne le voyaient pas, car ils n'avaient pas les yeux de la foi. Saint Paul avait dit de la femme devenue mère: *Elle sera sauvée par ceux qu'elle aura mis au monde* (I Tim. ii, 15); ici au contraire ce sont les filles qui ont été sauvées par leur mère. C'est ainsi que les mères doivent enfanter. En effet, ce second enfantement, meilleur que le premier, cause des

douleurs plus cruelles, mais procure un fruit plus précieux. Toute mère qui a vu ses filles mourir, sait quelles angoisses on ressent alors; mais être leur mère, et les immoler de sa propre main, c'est un tourment si excessif que la parole ne saurait le dépeindre.

7. Mais pourquoi cette femme n'alla-t-elle pas devant le juge? Elle voulut élever son trophée avant la bataille, ravir sa couronne avant le combat, recevoir le prix avant la lutte, parce qu'elle redoutait, non pas les épreuves, mais les yeux impudents des infidèles; elle ne craignait pas qu'on lui déchirât les flancs, mais qu'on ne ternît la virginité de ses filles. Et la preuve que c'est cette dernière crainte, et non la première, qui l'empêcha de se rendre au tribunal, c'est qu'elle souffrit dans le fleuve des épreuves bien plus considérables: car, je le répète, il est bien moins cruel et moins douloureux de voir lacérer sa propre chair, que d'engloutir de ses propres mains le fruit de ses entrailles, ses propres filles, et de les voir périr étouffées; il eût fallu à cette mère bien moins de courage et de résignation pour supporter les tourments, que pour retenir ses enfants par la main, et les entraîner avec elle dans le courant du fleuve. Il eût été moins pénible de les voir maltraitées par d'autres, que d'être soi-même l'auteur de leur mort, l'instrument de leur trépas, et de servir de bourreau à ses propres filles: ce dernier malheur est bien plus cruel et plus insupportable que le premier. Vous me rendrez témoignage de la vérité de mes paroles, vous toutes qui avez été mères, qui avez éprouvé les douleurs de l'enfantement, vous toutes qui avez eu des filles. Comment a-t-elle pu tenir la main de ses enfants? comment la sienne ne s'est-elle pas engourdie? comment les nerfs n'en ont-ils pas été paralysés? comment sa tête y a-t-elle résisté? comment sa raison a-t-elle eu la force d'aider à un tel événement? En effet, c'était quelque chose de plus atroce que tous les supplices; un tourment qui lui déchirait l'âme au lieu du corps. Mais, jusques à quand nous efforcerons-nous de poursuivre l'impossible? Nul discours en effet ne saurait représenter la grandeur de pareilles souffrances; la femme qui les a éprouvées, et qui a soutenu cette lutte, connaît seule ce que sont de pareils assauts. Entendez, mères; jeunes filles, entendez: les mères pour élever ainsi leurs filles, et les filles afin d'obéir ainsi à leurs mères. En effet il ne faut pas seulement louer la mère d'avoir donné de pareils ordres, il faut encore admirer les filles d'avoir obéi à de tels commandements; car la mère n'eut pas besoin de chaînes pour traîner les victimes au sacrifice; les génisses ne bondirent point, mais, portant le joug du martyre avec une même bonne volonté et une même résignation, elles entrèrent dans le fleuve après avoir laissé leurs chaussures sur le rivage; ce qu'elles firent dans l'intérêt des gardes, tant était grande la prévoyance de ces saintes femmes. Elles tâchèrent de leur laisser ce moyen de justification devant le tribunal, pour que le juge cruel et inhumain ne pût les accuser de trahison, et prétendre qu'ils avaient reçu de l'argent pour laisser évader leurs prisonnières; c'est pour cela qu'elles quittèrent leurs chaussures: cela témoignait en effet qu'il n'y avait eu nulle intention de la part des soldats, et que c'était sans leur complicité et tout à fait à leur insu qu'elles s'étaient échappées et jetées dans le fleuve.

J'espère que vous avez conçu un grand amour pour ces saintes femmes: animés donc de cette pieuse ardeur, prosternons-nous devant leurs restes; embrassons leurs châsses; car les châsses même des martyrs peuvent avoir une grande vertu, de même que les ossements des martyrs ont un grand pouvoir. Et non-seulement en ce jour de fête, mais encore les autres jours, venons leur rendre nos hommages, invoquons-les, prions-les d'intercéder pour nous; car si elles avaient beaucoup de crédit auprès de Dieu pendant leur vie, elles en ont beaucoup aussi après leur mort, et même bien davantage. En effet, elles portent maintenant les stigmates de Jésus-Christ, et en montrant ces stigmates, elles peuvent tout obtenir du Roi du ciel. Puis donc que leur pouvoir auprès de Dieu, et leur amour pour lui sont si grands, constituez-vous leurs familiers par votre assiduité continuelle, par vos visites fréquentes, et servez-vous de leur intermédiaire pour attirer sur vous les faveurs de Dieu; puissions-nous tous obtenir ce bonheur, par la grâce et la miséricorde de de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE SUR LA RÉSURRECTION DE LAZARE

& SUR LES SAINTES MARTYRES DOMNINE, BERNICE & PROSDOCE.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

646. Cette homélie, que nous sachions, n'avait pas encore été publiée : nous l'avons transcrite d'après un ancien exemplaire de S. Em. le cardinal Ottoboni, de l'an 1699; les fautes y sont nombreuses : n'ayant pas d'autre exemplaire pour nous aider, nous les avons corrigées comme nous avons pu. Ce discours fut prononcé peu de jours après Pâques; et même, comme le donne à entendre la fin du discours, le jour de la fête des saintes Bernice, Prosdoce et Domnine, leur mère, qui, ainsi que nous l'avons dit en tête de l'homélie précédente, tombe le 15 avril. Ici, Chrysostome ne les nomme pas, mais il les désigne si clairement, qu'il est impossible de ne pas les reconnaître. Il s'agit, en effet, d'une mère et de deux filles qui, pour conserver leur foi et leur pureté, se précipitèrent dans un fleuve après avoir abandonné leur patrie.

Chrysostome fait précéder ce discours sur les saintes martyres du complément d'un discours antérieur, où il avait examiné pourquoi Jean était le seul des évangélistes qui eût parlé de la résurrection de Lazare. Après en avoir rappelé la raison, il parle de Lazare assez longtemps avec son style et son genre d'éloquence accoutumé. Du reste, ce sermon paraît avoir été improvisé, comme un assez grand nombre d'autres, qui sont de la même brièveté.

Pourquoi les évangélistes ne racontent pas tous les mêmes détails. — La résurrection de Lazare faisait croire d'avance à celle de Jésus-Christ. — Il compare la mort et la résurrection de Lazare avec le martyre de sainte Bernice, de sainte Prosdoce et de leur mère. — Le démon, qui avait jadis triomphé d'Eve, est irrité de se voir le jouet des femmes chrétiennes, si courageuses contre la mort.

1. Naguère, mes chers auditeurs, en tressant devant vous la couronne fleurie du printemps, et en inscrivant cette saison de l'année comme sur les tablettes de nos entretiens, nous ne vous montrions pas seulement les feuilles renaissant dans les bocages, l'herbe dans les prairies, et le souffle des vents printaniers se hâtant de tout rappeler à la vie; nous vous montrions aussi notre nature, ayant reçu à cette même époque les gages de la résurrection; et en cherchant un sujet approprié à la circonstance, nous avions trouvé la résurrection de Lazare. Mais n'ayant pu tenir notre promesse tout entière, nous avons borné notre discours au premier point : nous nous étions demandé avant tout pourquoi les autres évangélistes ne disent rien de Lazare, et pourquoi saint Jean est le seul qui en parle : nous disions que le Saint-Esprit, pour aller au-devant du soupçon d'imposture, avait permis aux évangélistes de consigner d'une manière conforme et parallèle les miracles du Sauveur, mais qu'il avait voulu aussi que l'un omît un détail, et l'autre un autre, afin de prouver avec évidence que les Evangiles n'avaient pas été écrits par supercherie, ni avec préméditation, ni par quelque plan concerté, ni dans le but de plaire; et afin que lorsque l'apparence serait en défaut, tout dans les Evangiles témoignât clairement de leur vérité sans apprêt. Mais comme nous avons alors suffisamment établi ce point, examinons toute l'utilité, tout l'à-propos de ce miracle en faveur de Lazare. Le Sauveur, qui avait souvent entretenu ses disciples au sujet de sa passion, les voyait abattus et tremblants à un tel récit; cette passion prédite leur apparaissait comme un signe de faiblesse plutôt que comme une réalisation des plans de la Providence, et leurs pensées encore tout humaines ne leur laissaient qu'incertitude et frayeur. C'est pourquoi comme le moment de cette

passion approchait, comme la croix allait être plantée, il ressuscite Lazare qui venait de mourir, afin d'apprendre par un fait à ses disciples que la croix et la mort ne sont pas des signes de faiblesse, afin de persuader aux assistants qu'il commande à la mort et qu'il appelle l'âme à lui quand elle est dégagée des liens terrestres. Son dessein est de figurer sa mort volontaire, et sans doute il représente par avance dans Lazare sa propre résurrection au bout de trois jours; par la courte durée de son séjour sous terre, il rassure la pusillanimité de ses disciples; aux approches du crucifiement, il dissipe leurs craintes d'une manière victorieuse, il leur fait voir que ce qu'il accorde à autrui, il lui sera facile de se l'accorder à lui-même; il calme leurs doutes par des actes, et donnant en quelque sorte une voix aux œuvres qu'il accomplit, il semble leur expliquer ainsi les motifs qui le font agir : « L'humanité que j'ai revêtue, je ne l'ai jamais laissée destituée de la vertu divine; mais tour à tour comme homme et comme Dieu, tantôt je laisse voir en moi la nature humaine, et tantôt je donne des preuves de ma mission; j'apprends ainsi aux hommes à attribuer les actes les plus humbles à l'humanité, et à rapporter les plus élevés à la divinité; par ce mélange d'œuvres si diverses, je fais comprendre l'union de mes deux natures si dissemblables; je montre en me soumettant librement aux souffrances, que mes souffrances sont volontaires : comme Dieu, j'ai dompté la nature en prolongeant le jeûne jusqu'à quarante jours, mais ensuite j'ai eu faim; j'ai apaisé, comme Dieu, la mer en furie; et j'ai été accablé, en ma qualité d'homme; comme homme j'ai été tenté par le diable, mais comme Dieu, j'ai commandé aux démons et je les ai chassés; je dois, dans ma nature humaine, souffrir pour les hommes; mais afin que vous ne puissiez soupçonner que c'est là un effet de faiblesse, je rappelle à la vie, avant de subir moi-même la mort, celui que la mort tenait captif, et après vous avoir annoncé la vertu de ma divinité, j'abolis l'ancienne dette de l'humanité; après avoir défait vos liens, je m'enchaîne moi-même, et je montre par des faits, que j'ai le pouvoir de quitter mon âme et de la reprendre. » Tel est l'enseignement que le Sauveur nous donne par ses œuvres; car s'il n'en était pas ainsi, s'il n'eût pas réglé les choses à dessein dans ce miracle en faveur de Lazare, certes il n'eût pas différé si longtemps lorsqu'on vint lui apprendre en chemin la maladie de Lazare; en effet, l'Evangéliste nous dit : *Les sœurs de Lazare envoyèrent dire au Seigneur : Voici que celui que vous aimez est malade* (Jean, XI, 3); à cette nouvelle, il eût fait alors comme pour le centenier et la femme Syrophénicienne; il guérit le fils de l'un et la fille de l'autre avant que ce père et cette mère fussent de retour chez eux; il eût agi de la même manière avec Marthe lorsqu'elle lui annonça la maladie de son frère. Mais au contraire, il attend exprès que Lazare soit mort, il prolonge son séjour dans le lieu où l'on est venu le trouver, il diffère avec intention son arrivée, afin de montrer sa victoire sur la mort avant le combat livré par la mort; il tarde même trois jours, pour qu'il soit bien établi que la mort est réelle. C'est en présence des Juifs qu'il ouvre le tombeau, afin de transformer ses persécuteurs en proclamateurs de son miracle; c'est par la prière et en invoquant son Père qu'il ressuscite Lazare, afin de ne point avoir l'air de se mettre en opposition avec les lois du Créateur. Et voyez un peu l'étrange chose; il ne dit pas : Lazare, reviens à la vie; que lui dit-il? *Lazare, viens ici dehors.* (Jean, XI, 43.) C'est pour apprendre aux assistants qu'il est Celui qui appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient; c'est afin de montrer aux spectateurs qu'il est le Dieu des vivants et non des morts; il veut profiter de l'occasion pour prouver ce qu'il y a d'irrésistible dans un ordre de Dieu, et pour rappeler à ceux qui l'entourent Celui qui dit : *Que le firmament soit. Que les eaux se réunissent en un seul tout. Que la terre pousse de l'herbe. Que les eaux produisent des reptiles animés.* (Gen. I[e] 6, 9; XI, 20.) *Lazare, viens ici dehors.* Un tel miracle avait encore pour but d'augmenter et de fortifier la foi des personnes accourues de toute part : ce linceul et ces bandelettes témoignaient de notre mortalité; et cette obéissance instantanée, cette crainte dont la nature ne peut se défendre, proclamaient l'autorité du Maître. *Lazare, viens ici dehors.* A ces mots, ce corps inanimé se redressa, cette chair corrompue reprit ses sens; ce cadavre obéit, ce prisonnier enchaîné se mit à courir, et cet homme qu'on pleurait bondit plein de vie. Et pourquoi le Sauveur en cette circonstance eut-il recours à un cri; car l'Evangéliste dit :

Ayant ainsi parlé, il cria très-haut : Lazare, viens ici dehors. (Jean, XI, 43.) Sans doute il voulut, même par sa voix, nous représenter la résurrection à venir; car il est écrit : *La trompette retentira, et les morts ressusciteront.* (I Cor. XV, 52.) J'aurais encore plusieurs choses à dire, mais je me sens rappelé par le sujet qui aujourd'hui s'offre naturellement à nous, et je me vois contraint de passer d'une tombe à une autre.

Aussi bien est-il très-opportun de comparer le tombeau de Lazare à celui de nos saintes martyres, et il ne me semble pas sans à-propos que leur mort soit fêtée en quelque sorte auprès du sépulcre de Lazare. C'est un tombeau d'une part et un tombeau de l'autre, mais celui de Lazare en s'ouvrant fait éclater la puissance du Christ, et celui des saintes martyres en se fermant et remplissant son office proclame la grâce de notre Sauveur. Là, c'est un mort qui s'élance du tombeau par l'effet d'un pouvoir supérieur à la nature; ici, ce sont des femmes qui, contrairement à la nature, se précipitent vers le tombeau. D'une part, vous voyez un signe de la puissance divine, de l'autre, vous avez une preuve d'une libre et généreuse volonté; là, c'est Lazare échappant divinement aux portes de la mort, ici, des femmes qui les envisagent avec assurance; après la mort de l'un vient sa résurrection, à la mort des autres succède la vie; d'un côté, la mort se voit violemment arracher sa proie, de l'autre, la mort est publiquement foulée aux pieds; mais la mort après avoir prêté Lazare à la vie ne tarda pas à le lui reprendre, ou plutôt, comme dit l'Apôtre : *Il y eut des femmes à qui leurs morts furent rendus par résurrection* (Hébr. XI, 35), Dieu l'ayant ordonné ainsi; tandis que celles-ci, cette mère avec ses filles, dont la commémoration nous rassemble en ce jour, se sont élancées d'une vie passagère à une vie sans fin, la mère, pieuse femme qui avait souffert les douleurs de l'enfantement, et ses filles, de jeunes vierges à qui ces mêmes douleurs étaient inconnues; la mère qui avait sacrifié sa virginité pour donner le jour à des vierges, mère dont les douleurs avaient produit des modèles de chasteté, mère qui, suivant les lois de la nature, avait enfanté des vierges. Un tyran faisait alors partout la guerre aux personnes pieuses, détournant son glaive du carnage des étrangers, il le trempait dans le sang de ses compatriotes; il persécutait ce Christ qu'il ne pouvait voir, s'imaginant qu'il dépouillerait le pasteur lui-même en s'attaquant à son bercail, il dirigeait ses traits contre le ciel même, et voyait d'un œil d'envie s'agrandir le royaume de Jésus-Christ : ce tyran, voilà quel était le persécuteur, et celles qui avaient à se défendre, c'étaient de timides jeunes filles. On enlevait aux citoyens leurs biens, et les citoyens abandonnaient leur patrie; des soldats impies entraînaient ces jeunes filles, qui n'avaient de goût que pour la modestie et la vertu, ces brigands voulaient les forcer d'adorer la statue d'un nouveau Nabuchodonosor. (Dan. III.) Mais, comme à Babylone, cette nouvelle triade de martyrs trouva aussi sa fournaise : les liens de leur âme et de leur corps furent dissous, et permirent à leur âme de s'envoler en liberté dans le ciel. Ce même serpent, qui jadis poursuivant Eve dans le paradis avait surpris par la ruse son innocence et sa simplicité, s'aperçut bien cette fois que le fleuve était devenu un bain de purification dont les ondes étaient pénétrées de l'Esprit divin; il ne poursuivit donc les bienheureuses femmes que jusque-là : repoussé par ces eaux auxquelles un feu tout spirituel s'était mêlé, réfléchissant à sa perfidie, il pleura sur le châtiment de ses anciens stratagèmes; ces femmes autrefois si faciles à tromper et à épouvanter, il les trouvait maintenant fières et audacieuses contre la mort; ce talon qu'il guettait l'occasion de faire trébucher, il le voyait actuellement bondir de la terre au ciel. Mais nous nous sommes suffisamment arrêtés au panégyrique de ces femmes victorieuses, nous avons partout mêlé au sujet quelque enseignement utile, nous avons rehaussé l'éclat d'un antique tombeau par celui d'un autre plus récent, nous avons rapproché une résurrection miraculeuse d'une mort pleine de courage, nous avons mis sous les yeux de tous, de l'un et de l'autre sexe, des modèles de vertu et de piété, nous vous avons montré une mort illustre et une résurrection digne d'envie, il ne nous reste plus qu'à rendre grâces à Jésus-Christ, qui a l'autorité sur la vie et sur la mort, et à qui appartiennent la gloire et la puissance conjointement avec le Père et avec l'Esprit saint et vivifiant, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE SUR LES SAINTS MARTYRS.

L'évêque étant parti pour célébrer, à la campagne, la fête des martyrs, saint Chrysostome prononça, en leur honneur, l'homélie suivante, où il traite de la componction et de l'aumône.

AVERTISSEMENT SUR LES DEUX HOMÉLIES SUIVANTES.

L'homélie suivante, prononcée à Antioche, doit venir après les discours sur les Macchabées; c'est Chrysostome lui-même qui nous l'apprend, lorsqu'il dit, au n. 1, qu'il l'a prononcée peu de temps après la fête des Macchabées, quand l'évêque Flavien fut parti pour célébrer, à la campagne, la fête des martyrs, chargeant Chrysostome de prononcer un discours dans la ville. Le saint Docteur, dans cette homélie, parle d'une manière remarquable sur le courage des martyrs : *Leurs ossements*, dit-il, *tout muets qu'ils sont, servent plus au salut, à la componction, à la pénitence, que les paroles et les avertissements de n'importe quels docteurs* (650). Il passe ensuite à ceux qui participent indignement aux saints mystères, et il déclare qu'ils ne méritent pas un moindre châtiment que ceux qui crucifièrent Jésus. Quand ce discours eut été prononcé, beaucoup de gens, ne pouvant souffrir la rigueur de cette parole, faisaient éclater leur indignation : *Tu nous détournes de la sainte Table*, disaient-ils, *et tu nous repousses de la communion*. Chrysostome, ému de cet incident, prononça alors ce superbe discours où il prouve qu'il est extrêmement funeste, tant pour le prédicateur que pour l'auditoire, de parler en vue de plaire : il ajoute plusieurs autres choses relatives aux devoirs des orateurs et de ceux qui les écoutent. Or, quoique cette dernière homélie n'ait pas de rapport pour le sujet au panégyrique des saints, on se ferait scrupule de la séparer du discours prononcé avant, puisque c'est à l'occasion de ce que nous venons de dire, que l'orateur traite alors des communions indignes. Nous ne saurions dire, même par conjecture, en quelle année ces deux discours ont été prononcés; il n'y a qu'un passage du second, celui qui a pour titre : *Il ne faut pas parler en vue de plaire*, qui puisse faire soupçonner qu'ils l'ont été après l'homélie sur Lazare : en effet le saint docteur dit, au n. 3, en parlant de Lazare : *Et qu'est-il besoin de passer en revue la parabole entière? Vous connaissez toute cette histoire, et la cruauté du riche qui ne donnait au mendiant rien de sa table, et cette misère et cette inanition qui accablaient incessamment le pauvre Lazare.* Ces paroles semblent avoir été dites après les discours sur Lazare; mais nous n'oserions l'affirmer. D'ailleurs, la date de ces discours sur Lazare est également incertaine, ainsi que nous l'avons vu dans l'avertissement qui les concerne.

ANALYSE.

1° Différence entre les pompes du démon et celles du christianisme.— La campagne n'est pas plus déshéritée des bienfaits de Dieu, que la ville. — Comparaison des martyrs avec les docteurs.—Les actes persuadent plus que les paroles. — 2° Effets salutaires de la présence des reliques des martyrs. — 3° Crime des gens qui participent indignement aux saints mystères.— La tristesse selon Dieu et le repentir de nos fautes sont nécessaires et promptement efficaces. — 4° Le démon ne pénètre pas dans le lieu saint. — La doctrine est le flambeau de notre âme. — C'est notre âme que nous devons orner, et non pas notre maison.

1. Hier, c'était la fête des martyrs, mais c'est encore leur fête aujourd'hui : et plût au ciel que nous la célébrassions tous les jours. Car si ces gens follement épris du théâtre, et admirateurs ébahis des courses de chevaux, ne peuvent jamais se rassasier de pareils spectacles, à bien plus forte raison ne devons-nous jamais nous lasser de célébrer la fête des saints. Là c'est une pompe diabolique; ici une solennité toute chrétienne; là trépignent les démons, ici se forment les chœurs des anges; là c'est la perdition des âmes, ici le salut de toute l'assemblée. Est-ce donc que leurs spectacles ont quelque charme? Mais ils n'en ont

pas autant que les nôtres. Quel plaisir y a-t-il, en effet, à voir tout simplement des chevaux courir au hasard? Ici, au contraire, ce ne sont pas des attelages d'animaux sans raison, ce sont des myriades de chars montés par des martyrs, et Dieu dirigeant ces chars, et les conduisant par le chemin qui mène au ciel. Oui, les âmes des saints sont bien le char de Dieu, car écoutez le Prophète qui vous dit : *Le char multiple de Dieu, ce sont les milliers d'âmes joyeuses* (Ps. LXVII, 18.) En effet, ce dont il a gratifié les puissances célestes, il en a également fait présent à notre nature. Il est assis sur les chérubins, comme dit le psaume : *Il monta sur les chérubins, et prit son vol* (Ps. XVII, 11); l'Ecriture dit encore ailleurs : *Celui qui est assis sur les chérubins, et qui regarde les abîmes.* (Dan. III, 55.) Eh bien ! à nous aussi il a accordé cette faveur : il est assis sur les chérubins, et il habite en nous : *Car j'habiterai et je me promènerai en vous.* (Lév. XXVI, 12 et II Cor. VI, 16.) S'ils sont devenus le char de Dieu, nous sommes devenus son temple. Voyez-vous la ressemblance d'honneurs? Voyez-vous comme il a réconcilié le ciel avec la terre? (Col. I, 20.) C'est pourquoi nous ne différons en rien des anges, si nous le voulons. Je reviens donc à mon point de départ : c'était hier le jour des martyrs, et c'est encore aujourd'hui leur jour, non pas de ceux de notre ville, mais de ceux de la campagne; ou plutôt, ceux-là sont aussi les nôtres. Car dans les affaires de ce monde, la ville et la campagne sont choses distinctes; mais sous le rapport de la religion, elles sont unies, elles ne font qu'un. Ne considérez point la grossièreté du langage des gens de la campagne, mais leur âme éclairée par la foi. Que m'importe la communauté de langue, s'il y a diversité de sentiments? Et quel mal y a-t-il à ce que le langage soit différent, quand la croyance est la même? Sous ce rapport, la campagne n'est en rien plus à dédaigner que la ville; car à l'égard du bien suprême, elles ont des droits égaux. Aussi Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui séjournait souvent dans les villes, ne délaissait pas pour cela les campagnes, et ne leur refusait pas sa présence; mais il allait par les villes et par les villages, prêchant l'Evangile et guérissant toutes les maladies et les langueurs. A son exemple, notre pasteur et maître commun Flavien nous a aujourd'hui laissés pour courir à eux, ou pour mieux dire, courir à eux, ce n'est pas nous quitter, car ce sont nos frères qu'il est allé voir. Et de même qu'à la fête des Macchabées, toute la campagne vint se déverser dans notre ville, ainsi, maintenant qu'on célèbre la commémoration des martyrs de la campagne, la ville aurait dû s'y porter tout entière. Car si Dieu a semé ses martyrs non pas uniquement dans les villes, mais encore dans les campagnes, c'est afin que nous ayons dans la célébration de leurs fêtes un motif pressant de nous mêler ensemble; et s'il y a eu plus de martyrs à la campagne qu'à la ville, c'est que Dieu a voulu donner le plus grand honneur à ceux qui avaient ici-bas l'infériorité (I Cor. XII, 23); comme ils sont la partie la plus faible, ils ont été de sa part l'objet d'une plus grande sollicitude. Les habitants des villes jouissent continuellement des bienfaits de l'instruction, c'est là une richesse que l'on ne partage pas au même degré dans la vie rustique.

Dieu a donc voulu, par l'abondance de leurs martyrs, compenser cette pénurie d'instructeurs, et il est entré dans ses vues que les tombes des martyrs fussent plus nombreuses parmi eux que parmi nous. Ils n'entendent pas toujours la parole d'un maître, mais toujours la voix des martyrs se fait entendre de leur tombe, et le pouvoir en est autrement fort. Et pour vous convaincre que les martyrs, tout silencieux qu'ils sont, ont plus de puissance que nous qui parlons, voyez combien d'orateurs, parlant souvent de la vertu à un auditoire nombreux, n'obtiennent aucun résultat; tandis que d'autres, sans le secours des paroles, opèrent des merveilles par le seul éclat de leur vie; à plus forte raison les martyrs y réussissent-ils, eux qui nous parlent, non pas avec leur langue, mais par la voix de leurs actions; et de cette voix, bien autrement sublime que la voix matérielle, ils s'adressent ainsi à tout le genre humain : Regardez-nous, disent-ils, voyez tous les maux que nous avons soufferts. Et qu'avons-nous donc souffert en effet, d'être condamnés à mort pour gagner la vie éternelle? Dieu nous a trouvés dignes de sacrifier nos corps pour Jésus-Christ? Eh quoi ! si nous ne les avions pas alors volontairement livrés pour lui, il eût bien fallu, peu de temps après, et malgré nous, sortir de cette vie passagère. Quand même le martyre ne fût pas venu nous les enlever, la mort commune au genre humain fût arrivée ensuite, et les eût

dissous. C'est pour cela que nous ne cessons de rendre grâces à Dieu, qui nous a trouvés dignes de mettre à profit pour le salut de nos âmes cette mort à laquelle nous étions assujettis sans cela, qui a accepté comme un don de notre part une dette obligatoire, et en y attachant le plus grand prix. Mais, direz-vous, les épreuves étaient pénibles, accablantes. Oui, mais elles n'ont duré qu'un court instant, et le soulagement qui les a suivies dure dans les siècles éternels; bien plus, ces épreuves ne sont même pas pénibles pendant un court instant, pour qui regarde l'avenir, pour qui soupire après le rémunérateur de la lutte. Ainsi, le bienheureux Etienne, qui voyait le Christ avec les yeux de la foi (Act. VII, 55), à cause de cela ne voyait point la grêle de pierres dont on l'assaillait, mais il comptait à leur place autant de récompenses et de couronnes. Toi aussi, reporte tes yeux du présent sur l'avenir, et tu n'éprouveras pas, même un court instant, le sentiment de tes maux.

2. Voilà les discours que nous tiennent les martyrs : ils nous disent bien d'autres choses encore, et d'une manière bien plus persuasive que je ne le puis faire. Car si je vous dis que les tourments n'ont rien de pénible, ce langage n'aura point tout ce qu'il faut pour vous convaincre : il n'est pas difficile en effet d'être aussi courageux en paroles ; mais le martyr, qui vous parle par ses actes, ne peut trouver de contradicteur. Voyez ce qui arrive dans les bains : lorsque l'eau du bassin est extrêmement chaude, et que personne n'ose y descendre : tant que les baigneurs, assis au bord, ne font que s'encourager mutuellement en paroles, on ne décide personne; mais dès l'instant qu'un seul d'entre eux y trempe la main, ou qu'après y avoir entré son pied, il s'y laisse aller tout entier avec confiance, alors, quoiqu'il n'ait rien dit, il persuade bien plus que ceux qui parlaient tant; les baigneurs qui se tenaient assis en haut, osent affronter l'eau du bassin. Il en est de même des martyrs : seulement, le bassin est remplacé ici par le bûcher. Ceux qui se tiennent à l'écart ont beau prodiguer les paroles d'exhortation, ils ne persuadent guère; mais si un seul martyr plonge dans l'arène non pas un pied, non pas une main seulement, mais son corps tout entier, il donne, par son acte même, un exemple de hardiesse bien plus puissant que toutes les exhortations et les conseils, et il dissipe les molles terreurs des assistants.

Voyez-vous bien maintenant, combien la voix des martyrs, même sans qu'ils parlent, est plus puissante que tout le reste ? C'est pour cela que Dieu nous a laissé leurs corps ; c'est pour cela que, victorieux depuis longtemps, ils n'ont pas encore ressuscité ; depuis si longtemps qu'ils ont soutenu cette lutte, s'ils n'ont pas encore obtenu la résurrection, c'est à cause de toi, c'est pour ton avantage, afin que toi aussi, en songeant à ces athlètes, tu te prépares énergiquement à fournir la même carrière. Car ce délai ne leur fait aucun tort ; mais pour toi, il peut résulter de cette circonstance la plus grande utilité. Car pour eux, ils retrouveront toujours plus tard ce qu'ils ne reçoivent pas maintenant ; mais si Dieu les enlevait actuellement du milieu de nous, il nous priverait d'un grand encouragement, d'une grande consolation ; oui, les tombeaux de ces saints sont véritablement pour tous les hommes la source des plus profondes consolations, des encouragements les plus puissants, je vous en prends vous-mêmes à témoin. Que de fois en effet nous eûmes beau vous menacer, ou vous prendre par la douceur, cherchant soit à vous effrayer, soit à vous presser, tout cela, sans que vous en ressentissiez grande ardeur pour la prière, ni grand mouvement de zèle; mais, alliez-vous visiter la tombe des martyrs, alors sans que personne vous donnât de conseils, et à la vue seule du tombeau, vous laissiez échapper un déluge de larmes saintes, et votre cœur s'échauffait dans la prière. Pourtant, les martyrs reposent là, profondément muets et silencieux. Qu'est-ce donc qui aiguillonne ainsi notre conscience, et fait jaillir comme d'une source tous ces torrents de larmes ? C'est l'image même du martyr qui se présente à votre esprit, c'est le souvenir de son héroïsme. Quand les pauvres voient les hommes opulents, au sein des dignités, entourés d'une garde, et recevant du prince une foule d'honneurs, alors ils gémissent encore davantage de leur propre indigence, parce qu'ils s'en rendent un compte plus exact à la vue des prospérités d'autrui; de même, lorsque nous nous souvenons du crédit dont jouissent les martyrs auprès de Dieu, qui est le roi suprême, lorsque nous nous rappelons à la fois, d'une part leur splendeur et leur gloire, et de l'autre nos propres péchés, alors nous constatons plus exactement notre pauvreté en présence de leur richesse ; nous sommes pénétrés de chagrin et de douleur, en découvrant com-

bien nous sommes loin d'eux : voilà ce qui produit nos larmes. Telle a donc été l'intention de Dieu, en nous laissant leurs corps ici-bas : c'est afin, lorsque le fardeau des affaires, la multitude des préoccupations d'ici-bas, ont répandu sur notre âme d'épaisses ténèbres, que nous arrachant à cette foule d'embarras de la vie particulière ou publique, quittant notre maison, abandonnant la ville, disant complétement adieu à tout ce tumulte, nous puissions nous rendre à la tombe des martyrs, jouir de cette atmosphère spirituelle, oublier nos mille soucis, goûter les douceurs du calme, communiquer avec les saints, invoquer en faveur de notre salut Celui qui les récompense de leurs luttes, épancher dans son sein de nombreuses supplications, et déchargeant par tous ces moyens le poids de notre conscience, rentrer chez nous l'allégresse dans le cœur.

Les châsses des martyrs ne sont autre chose que des ports de sûreté, des sources spirituelles, des trésors que rien ne peut nous ravir et qu'on ne trouve jamais en défaut. Et de même que les ports reçoivent les vaisseaux que les vagues ont assaillis de toutes parts et les mettent en sûreté, de même les châsses des martyrs reçoivent nos âmes assaillies de tous côtés par les affaires de la vie et les établissent dans un calme et une sûreté profonde. De même encore que les sources d'eau fraîche réparent les corps fatigués et consumés d'une ardeur dévorante, ainsi les châsses des martyrs rafraîchissent nos âmes enflammées par les passions insensées; elles éteignent, rien que par leur aspect, cette concupiscence effrénée, cette envie qui la consume, cette bouillante colère et tous les maux semblables qui peuvent l'accabler; enfin, par leur richesse inépuisable elles valent mieux que tous les trésors. Les trésors ordinaires sont pour ceux qui les trouvent, la source d'une foule de dangers, puis si on les divise en plusieurs parties, ce partage les diminue; au lieu qu'ici vous ne voyez rien de tel; tout au contraire des trésors matériels, ceux-ci n'exposent à aucun danger celui qui les trouve, et on ne les amoindrit pas en les partageant. En effet, les richesses matérielles, comme je le disais tout à l'heure, diminuent en se fractionnant, celles-ci, au contraire, lorsque plusieurs y prennent part, n'en manifestent que mieux leur abondance. Car telle est la nature des choses spirituelles : elles augmentent par le partage et se multiplient par la division. Non, les prairies, lorsqu'elles étalent à nos yeux leur parure de roses et de violettes, n'ont pas autant de charmes que les tombeaux des martyrs, qui procurent à l'âme de ceux qui les contemplent une joie inaltérable et indestructible.

3. Approchons-nous donc de ces châsses avec foi, échauffons nos âmes, poussons des gémissements. Nos péchés sont graves et nombreux; nous avons donc besoin d'un puissant remède, et d'un aveu énergique. Les saints martyrs ont versé leur sang, que nos yeux du moins laissent couler des larmes; les larmes aussi peuvent éteindre le bûcher que nos fautes ont allumé : les martyrs ont eu leurs flancs déchirés, ils ont vu les bourreaux autour d'eux : agissez de même envers votre conscience : faites siéger votre raison au tribunal incorruptible de votre âme, faites-y comparaître toutes vos fautes, opposez des arguments terribles à toutes vos prévarications, châtiez vos désirs déréglés, d'où vos péchés ont pris naissance, déchirez-vous enfin vous-mêmes avec une grande sévérité. Si nous apprenons à nous juger ainsi, nous échapperons même au jugement terrible de Dieu. Oui, celui qui se juge maintenant, celui qui se demande à lui-même un compte exact de ses fautes, ne sera pas puni plus tard, c'est saint Paul qui nous le dit : *Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés par le Seigneur.* (I Cor. xi, 31.) En effet, réprimandant ceux qui participaient indignement aux saints mystères, il leur disait : *Celui qui mange et boit indignement, sera responsable du corps et du sang du Seigneur.* Ce qui revient à dire : de même que ceux qui ont crucifié Jésus, ainsi seront châtiés ceux qui participent indignement aux mystères. Et que personne ici n'accuse ces paroles d'exagération. Le corps du maître est un manteau royal; celui qui déchire la pourpre royale et celui qui la souille de ses mains impures commettent un outrage égal; aussi sont-ils punis l'un comme l'autre; or il en est de même du corps de Jésus-Christ. Les Juifs l'ont déchiré avec des clous sur la croix, mais vous, en vivant dans le péché, vous le déchirez par vos paroles et par vos pensées impures. Voilà pourquoi saint Paul vous menace du même châtiment, et il continue en ces termes : *C'est pour cela qu'il y en a parmi vous beaucoup de faibles et de malades et un assez grand nombre de morts.* C'est alors que, pour nous apprendre que ceux qui

sur cette terre se demandent compte à eux-mêmes de leurs péchés, ceux qui jugent leurs fautes et ne retombent plus dans les mêmes, pourront échapper à ce jugement futur, si terrible et si inexorable, il ajoute ces paroles : *Car si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés; or le Seigneur nous juge maintenant pour nous instruire , afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde.*

Martyrisons donc notre âme, en reprenant ses pensées impures; effaçons-en les traces avec nos larmes ; le fruit de ces gémissements est grand, grande est leur douceur persuasive et consolante. De même en effet que le rire et la dissipation seront gravement châtiés, de même les gémissements continuels produisent la consolation. *Bienheureux,* dit Notre-Seigneur, *ceux qui sont dans la douleur, parce qu'ils seront consolés!* (Matth. v, 5.) *Malheur à ceux qui rient, parce qu'ils pleureront!* (Luc, vi, 25.) C'est pourquoi saint Paul même, quoique n'ayant aucune faute à se reprocher, passa toute sa vie dans les larmes et les lamentations. Qui nous l'apprend ? C'est le bienheureux apôtre lui-même : *Depuis trois ans*, dit-il, je *ne cesse d'avertir ni jour ni nuit chacun de vous avec larmes.* (Act. xx, 31.) Ce qu'il fit pendant trois ans, faisons-le du moins pendant un mois ; ce qu'il fit nuit et jour, et pour les péchés d'autrui, faisons-le pour nos propres fautes ; ce qu'il fit sans avoir rien sur la conscience, faisons-le du moins pour la nôtre qui est si chargée. Et pourquoi donc pleure-t-il ? pourquoi ne se contente-t-il pas d'enseigner et d'avertir, mais y joint-il encore les larmes ? C'est qu'il ressemble à un tendre père qui, voyant son fils unique tombé malade, refuser, repousser les médicaments, s'asseoit auprès de lui, le supplie, l'embrasse, le caresse, voulant, par cette extrême assiduité, l'engager, le déterminer à recevoir la guérison que lui offre la médecine ; ainsi l'apôtre Paul, aimant tous les fidèles du monde entier comme on aime un fils unique, et en voyant beaucoup, tombés dans le vice et dans les maladies incurables de l'âme, supporter impatiemment les remontrances et la guérison que leur eût apportée ces réprimandes, les fuir avec un cœur rebelle, les retenait par ses larmes, afin qu'en le voyant gémir et pleurer, ils fussent émus à cet aspect, se soumissent au traitement salutaire, et que délivrés de leur maladie, ils revinssent à la santé : voilà pourquoi en les réprimandant il ne cessait de pleurer.

Or, si pour les péchés d'autrui saint Paul montre tant de préoccupation, quelle ardeur ne devons-nous pas apporter à corriger nous-mêmes les nôtres ? Car la tristesse selon Dieu est très-efficace en résultats utiles ; c'est d'elle que parle Isaïe, ou plutôt Dieu lui-même par la bouche d'Isaïe, lorsqu'il dit : *A cause de son péché je l'ai affligé un court instant.* (Is. lvii, 17.) Ce qui veut dire ; je ne l'ai pas châtié autant que le méritait sa faute. Car pour les bonnes actions, Dieu nous récompense outre mesure ; mais quant aux fautes, sa tendresse pour nous le porte souvent à nous reprendre, et à ne nous infliger qu'un court châtiment de nos transgressions. C'est à quoi fait allusion ce passage : *A cause de son péché, je l'ai affligé un court instant ; j'ai vu son affliction, j'ai vu qu'il s'en allait tout attristé, et je l'ai ramené dans la bonne voie.* (Is. lvii, 17, 18.)

4. Voyez-vous combien rapide et combien grande est l'utilité de la pénitence ? Après l'avoir quelque peu châtié pour ses péchés, dit le prophète, le voyant devenu triste et abattu, je lui ai remis même cette faible punition : tant Dieu est disposé à se réconcilier avec nous, tant il ne cherche pour cela qu'un instant d'occasion ! Accordons-lui donc les élans de notre amour, tâchons de nous conserver purs de péchés, et si nous sommes venus à trébucher, relevons-nous promptement en pleurant nos fautes avec une grande rigueur, afin de posséder la joie qui est selon Dieu. Si en effet, pour être devenu triste, pour s'en être allé tout abattu, le pécheur a pu se réconcilier avec Dieu, de quoi ne sera point capable celui qui y ajoute les larmes, et qui l'invoque avec un vif désir? Je sais que votre âme est maintenant pleine de ferveur ? mais il nous reste une chose à faire : prenons garde qu'une fois sortis d'ici, nous ne laissions refroidir cette ardeur, et sachons la conserver en nous. Notre âme est un sol fertile : elle reçoit les semences qu'on lui confie, et donne bientôt sa moisson ; elle ne demande ni délai ni longueur de temps ; mais ce qui m'effraye, c'est votre ennemi.

En dehors de l'église se tient le démon : car il n'ose pas entrer dans cette enceinte sacrée ; dans le bercail de Jésus-Christ le loup ne paraît point ; le loup craint le pasteur, et il reste dehors. En sortant d'ici, ne nous livrons pas aussitôt à des réunions frivoles, à de vains

discours, à des occupations sans utilité; mais tandis que nous avons encore la mémoire des paroles qu'on vient de nous dire, courons à la maison, et là, que chacun, assis avec sa femme et ses enfants, médite avec soin ce qu'il vient d'entendre. Si vous ne voulez pas retourner chez vous, rassemblez dans quelque lieu particulier ceux de vos amis qui ont entendu les mêmes discours que vous, et là, formez une séance où chacun reproduise de lui-même ce qu'il a pu retenir; reconstituez ainsi une seconde instruction, afin que votre réunion ici n'ait pas été en pure perte. En effet, les commandements de Dieu sont un flambeau : *Les prescriptions de la loi sont un flambeau, une lumière, elles sont la vie, la correction, l'enseignement* (Prov. VI, 23); or celui qui allume un flambeau, ne reste pas sur la place publique, il court chez lui, de peur que le souffle du vent n'éteigne la flamme, ou qu'elle ne cesse avec le temps, faute d'aliment. Agissons de même. L'Esprit-Saint a allumé en nous sa doctrine; lors donc que nous sortons, pleins encore de ce que nous venons d'entendre, si nous rencontrons soit un ami, soit un parent, soit une personne de notre maison, ne nous arrêtons pas, de peur qu'en lui parlant de choses inutiles et superflues, nous ne laissions pendant ce temps-là éteindre en nous le feu de la doctrine, mais afin qu'il prospère dans notre âme comme dans une demeure qui lui appartienne, et que, brûlant sur les hauteurs de notre raison comme sur un chandelier, il éclaire tout ce qui est à l'intérieur. Il est absurde en effet, tandis que nous ne souffrons pas que notre maison reste jamais le soir sans un flambeau allumé, de laisser notre âme dépourvue du flambeau de la doctrine. La plupart des péchés proviennent en nous de ce que nous n'allumons pas aussitôt ce flambeau dans notre âme; de là vient que chaque jour nous trébuchons; de là vient que bien des notions (657) existent dans notre intelligence comme au hasard et sous la première forme venue; en effet, à peine avons-nous ouï la parole divine, avant même d'avoir franchi le vestibule de l'Eglise, nous rejetons à l'instant cette parole, et, comme nous avons éteint la lumière, nous marchons dans de profondes ténèbres.

Eh bien! donc, si cela nous est arrivé par le passé, qu'il n'en soit plus de même à l'avenir; que ce flambeau brûle continuellement dans notre intelligence, et embellissons notre âme avant d'embellir notre maison. Car notre maison reste ici-bas, mais notre âme, nous l'emportons avec nous en quittant ce monde : il est donc juste que nous considérions celle-ci comme méritant de plus grands soins. Et pourtant, il y a des gens dont l'état est si misérable, qu'ils prodiguent à leur maison d'ici-bas lambris dorés, mosaïques aux mille couleurs, peintures de fleurs, colonnes éblouissantes et autres ornements de tout genre, pendant qu'ils laissent leur âme plus dénuée que l'hôtellerie la plus déserte, pleine de boue, de fumée, d'odeurs infectes, et dans un abandon inexprimable. La cause de tout cela, c'est que le flambeau de la doctrine ne brûle pas continuellement en nous; c'est pour cela que les choses nécessaires sont négligées, tandis que celles qui n'ont aucune valeur sont de notre part l'objet de mille empressements. Et cela, je ne le dis pas seulement pour les riches, mais aussi pour les pauvres. Car il arrive souvent que ces derniers parent leur maison suivant leurs moyens, et qu'ils laissent leur âme privée de soins : c'est donc aux uns comme aux autres que j'adresse cet enseignement; je les avertis, je leur recommande de faire peu de cas des choses de la vie présente, et d'employer tout leur zèle au soin des affaires spirituelles, qui sont les affaires nécessaires. Que le pauvre voie la veuve déposant ses deux oboles, et qu'il ne croie pas que la pauvreté soit un obstacle à la pratique de l'aumône et de la charité; que le riche pense à Job, et qu'il fasse comme lui, qui possédait tant de richesses, non pas pour lui-même, mais pour les pauvres. Car s'il supporta courageusement d'en être privé, c'est parce qu'avant d'être tenté par le démon, il avait réfléchi qu'il pouvait les perdre. Méprisez donc, vous aussi, les richesses présentes, afin que lorsqu'elles viendront à vous quitter, vous n'en soyez point affligés. Employez-les à ce qu'il faut, pendant que vous les avez, afin que lorsque vous en serez privés, vous ayez double avantage, d'abord la récompense qui vous reviendra pour en avoir fait le meilleur usage, puis la résignation provenant de leur mépris, laquelle vous servira pour le temps où vous ne les aurez plus. Car si on appelle les richesses χρήματα, c'est que nous devons nous en servir (χρῆσθαι) convenablement, et non pas les enfouir; et on les appelle aussi κτήματα parce que nous devons les posséder, et non

pas devenir nous-mêmes leur possession. Avez-vous de nombreuses richesses? Ne soyez donc pas l'esclave de ce dont Dieu vous a institué le maître : or, le moyen de ne pas être leur esclave, c'est de les dépenser comme il faut, et non pas de les enfouir. Il n'y a rien de mobile comme la richesse, il n'y a rien d'inconstant comme l'opulence. Puis donc que la possession en est incertaine, puisque ces trésors nous échappent souvent plus vite que l'oiseau le plus agile, qu'ils s'enfuient plus déloyalement que le serviteur le plus adroit dans son évasion, sachons en faire un usage convenable pendant le temps que nous en sommes maîtres; afin qu'après avoir fait servir des richesses incertaines à nous préparer les biens certains, nous héritions du trésor qui nous est réservé dans le ciel : puissions-nous tous obtenir cette faveur, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire au Père ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. MALVOISIN.

HOMÉLIE [1]

Qu'il est dangereux pour l'orateur et pour l'auditeur de parler pour plaire, qu'il est de la plus grande utilité comme de la plus rigoureuse justice d'accuser ses péchés.

—

ANALYSE.

Saint Jean Chrysostome, dans la dernière instruction qu'on vient de lire, avait parlé avec force, d'après saint Paul, contre ceux qui communient indignement; plusieurs de ceux qui l'écoutaient, effrayés par ses discours, étaient venus se plaindre à lui qu'il les éloignait de la table sainte : il leur adresse ce discours pour les adoucir, pour se justifier lui-même, et leur apprendre qu'il n'est ni de leur intérêt ni du sien qu'il leur parle pour plaire. — 1° Il les adoucit en leur montrant que son instruction s'adressait à lui même, ainsi qu'à eux, et que c'est une preuve de la bonté du Seigneur de donner aux fidèles, pour maîtres, des hommes leurs semblables, sujets eux-mêmes à des faiblesses, et qui par conséquent puissent compatir aux faiblesses d'autrui. — 2° Il n'a point prétendu les écarter de la table sainte, mais plutôt les y attirer en les corrigeant par la crainte de la punition, en les corrigeant par la crainte de la punition, en leur inspirant par là plus de confiance. — 3° On ne doit rien cacher à ceux qu'on instruit, parce que Dieu nous rend responsables de leur salut, parce qu'il nous redemandera leur sang. Que gagnent les auditeurs à ce qu'on leur cache des fautes qui existeront toujours, qui, au temps des vengeances, seront dévoilées à la face de l'univers ? Puisqu'il faut s'affliger de ses péchés dans ce monde-ci ou dans l'autre, affligeons-nous-en ici-bas — 4° L'orateur prouve par des exemples pris dans l'Ancien et le Nouveau Testament, qu'on ne doit jamais perdre de vue même les fautes pardonnées, que le souvenir en est utile; — 5° qu'on doit les confesser sans cesse dans l'amertume de son cœur à Dieu dont la bonté est infinie, qui ne cherche pas notre perte, qui ne désire que notre salut.

1. Nous vous avons suffisamment repris dans la dernière assemblée ; nous vous avons fait une blessure profonde, sur laquelle il faut appliquer, en ce jour, des remèdes plus doux. Le meilleur procédé dans la médecine, est de ne pas se contenter de couper au vif, mais de bander les plaies : la meilleure manière d'instruire est de ne pas se contenter de reprendre, mais d'exhorter et de consoler. C'est l'avis que donne saint Paul : *Blâmez*, dit-il, *reprenez, exhortez.* (I Tim. IV, 2.) Exhorte-t-on sans cesse, les auditeurs se relâchent; se borne-t-on à reprendre, ils s'irritent; et comme ils ne peuvent supporter des réprimandes continuelles, ils refusent d'entendre : d'où il résulte que les instructions doivent être variées. Puis donc que nous avons pu vous piquer et vous choquer dans l'assemblée précédente, il faut aujourd'hui une instruction plus douce, il faut répandre la douceur des paroles, comme une espèce d'huile, sur les blessures qu'ont pu faire les réprimandes.

Nous vous avons lu, dans notre dernière instruction, le précepte de saint Paul, touchant la participation aux mystères, précepte qui s'adresse à tous les fidèles. Et quel était ce précepte ! Rien n'empêche que nous ne vous le remettions sous les yeux : *Que chacun s'éprouve soi-même, et qu'il mange ainsi de ce pain, et qu'il boive de ce calice.* (I Cor. II, 28.) Les initiés sont instruits de ce que nous disons, ils savent ce que nous entendons par le pain et par le calice : *Car quiconque*, dit l'Apôtre, *mange de ce pain et boit de ce calice indignement, sera coupable du corps et du sang de Jésus-Christ.* En vous rappelant le précepte, nous vous avons expliqué le sens des paroles : nous vous avons dit ce que c'est qu'*être coupable du corps et du sang du Seigneur ;* nous avons montré que celui qui est coupable de cette profanation subira la même peine que ceux qui ont crucifié Jésus-Christ.

[1] Traduction de l'abbé Auger, revue.

Ceux qui ont crucifié Jésus-Christ étaient coupables de son sang ; ceux qui participent indignement aux mystères, le sont aussi. Voilà ce qu'il faut entendre par ces mots : *sera coupable du corps et du sang du Seigneur*. Les reproches vous ont paru trop durs et la menace trop forte. Nous avons confirmé les paroles de l'Apôtre par un exemple qui avait beaucoup de rapport à la question. Déchirer la pourpre impériale, disais-je, ou la souiller de boue, est un égal outrage pour le prince qui en est revêtu : de même ici, détruire le corps du Seigneur, ou le recevoir dans une âme impure, c'est outrager également le Roi suprême. Les Juifs ont déchiré le corps de Jésus-Christ sur la croix ; ceux qui le reçoivent dans une âme impure, le souillent ; les délits sont différents, l'outrage est le même. Plusieurs ont été troublés, ont été vivement émus par cette comparaison. Ceux qui m'écoutaient, et moi-même qui parlais, nous étions singulièrement frappés ; car l'instruction doit s'adresser, et les remèdes doivent s'appliquer à tous, puisque la blessure s'étend à tous.

C'est un effet de la bonté divine que l'orateur et les auditeurs participent à la même nature, qu'ils soient soumis aux mêmes lois, et qu'ils soient également coupables lorsqu'ils les violent. Et pourquoi Dieu a-t-il ainsi disposé les choses ? c'est afin que l'orateur reprenne avec modération, qu'il soit indulgent pour les pécheurs, que se rappelant sa propre faiblesse, il ne se permette pas de trop durs reproches. Dieu n'a pas envoyé du ciel des anges pour instruire les hommes, de crainte que par le sentiment de leur propre excellence, et par l'ignorance de la faiblesse humaine, ils ne nous reprennent sans ménagement ; mais il nous a donné des hommes mortels pour maîtres et pour prêtres, des hommes revêtus de faiblesse, afin que cette considération, jointe à celle que l'orateur et les auditeurs sont soumis aux mêmes lois, soit un frein pour la langue de celui qui parle, l'empêche de passer les bornes dans ses réprimandes. L'auteur lui-même du précepte dont nous avons parlé plus haut, Paul, confirme cette vérité, et produit la même raison que nous : *Tout pontife*, dit-il, *pris d'entre les hommes, est établi pour les hommes, afin qu'il puisse être touché de compassion pour ceux qui pèchent par ignorance*. Pourquoi cela ? *Parce qu'il est lui-même environné de faiblesse*. (Héb. v, 1 et 2.) Vous voyez que la faiblesse est un motif de compassion et que la participation à la même nature ne permet pas à un homme, quelque animé qu'il puisse être, de passer les bornes en reprenant son semblable.

Et pour quel motif vous ai-je fait ces réflexions ? C'est afin que vous ne me disiez pas : Vous n'avez aucune faute à vous reprocher, vous êtes à l'abri de la peine que causent les réprimandes ; c'est pour cela que vous nous attaquez plus librement, que vous nous faites une blessure plus profonde. Je sens, mes frères, je sens le premier la peine que vous ressentez, parce que je suis moi-même sujet à commettre des fautes. *Nous méritons tous d'être repris*, dit l'Ecriture. (Eccl. VI, 8.) *Personne ne peut se glorifier d'être sans tache*. (Prov. XX, 9.) Ce n'est donc point parce que je raisonne sur les maux d'autrui, ni par une sorte de dureté, mais par l'effet d'une affection particulière, que je vous ai fait des réprimandes. Dans les traitements du corps, celui qui coupe dans le vif ne sent pas la douleur de l'opération ; le malheureux que l'on opère est le seul qui soit déchiré par des douleurs aiguës. Il n'en est pas ainsi du traitement des âmes, à moins que je ne me trompe en jugeant des autres par moi-même : celui qui parle est le premier qui sent la peine, lorsqu'il reprend les autres. Non, nous ne sommes pas aussi affectés lorsque nous sommes repris nous-mêmes, que lorsque nous reprenons nos frères des fautes auxquelles nous sommes sujets. La conscience de l'orateur lui fait aussitôt sentir ses remords : l'idée qu'il déshonore la dignité de son ministère en commettant les mêmes fautes que ceux qu'il instruit et en s'exposant aux mêmes reproches, cette idée lui cause la douleur la plus vive.

2. Et ce n'est pas sans raison qne je déplore nos faiblesses ; mais comme plusieurs, effrayés par la force ds nos discours, sont venus nous trouver au sortir de ce temple, se sont plaints à nous amèrement : Vous nous éloignez, disaient-ils, de la table sainte, vous nous écartez de la participation aux mystères. Je me vois forcé de répondre à leurs plaintes, afin de leur apprendre que, par mes reproches, je les appelle plutôt que je ne les éloigne, je les invite plutôt que je ne les écarte. Oui, la crainte de la punition qui tombe et qui s'arrête sur la conscience du coupable, comme le feu sur la

cire, dissout les péchés et les fait évanouir, rend à l'âme sa pureté et son éclat, et nous inspire une plus grande confiance, de laquelle confiance doit naître une plus grande ardeur pour participer sans cesse aux mystères ineffables et redoutables. Et comme en donnant des remèdes amers à ceux qui éprouvent des dégoûts on purge leurs mauvaises humeurs, on leur rend l'appétit qu'ils avaient perdu, on leur fait saisir avec plus de satisfaction les aliments accoutumés : de même en purgeant les mauvaises affections de l'âme par des reproches amers, et en la déchargeant du poids de ses péchés, on fait respirer la conscience, on lui fait goûter, avec plus de délices, le corps du Fils de Dieu. Loin donc de se plaindre de la rigueur de mes discours, on doit m'en louer et m'en savoir gré. Que si quelques chrétiens faibles ne sont pas satisfaits de ma justification, je leur dirai que ce ne sont pas mes préceptes que je leur explique, mais que je leur lis les Ecritures venues du ciel; que chargé du ministère de la parole, je dois leur annoncer librement tout ce que ces Ecritures contiennent, plus occupé de ce qui leur est utile que de ce qui leur serait agréable, et non dans la crainte de leur déplaire, trahir leur salut et le nôtre par des ménagements funestes.

En effet, qu'il soit extrêmement dangereux pour l'orateur et pour les auditeurs de dissimuler quelque chose des préceptes divins, et qu'on doive regarder comme meurtrier quiconque, étant chargé d'instruire, ne publie pas toutes les lois de Dieu sans aucune considération humaine, j'en appelle au témoignage du même saint Paul. Si, dans tous les objets d'instruction, j'ai recours sans cesse à cette âme bienheureuse, c'est que je regarde ses paroles comme des préceptes essentiels et divins. Non, ce n'est point Paul qui parle, mais Jésus-Christ lui-même qui anime son esprit, et qui nous intime toutes ses volontés par la bouche de cet apôtre. Que dit donc saint Paul? Ayant fait venir les fidèles d'Ephèse, et leur parlant pour la dernière fois, parce qu'il devait les quitter, il avertit leurs chefs que s'ils cachent à leurs disciples ce qui leur est utile d'entendre, ils seront punis comme s'ils répandaient leur sang. Voici en quels termes il s'exprime : *Je suis pur*, dit-il, *du sang de vous tous...* Pourquoi cela? *parce que je n'ai pas craint de vous annoncer toutes les volontés de Dieu.* (Act. xx, 26 et 27.) Si donc il avait craint de leur annoncer les volontés de Dieu, il n'aurait pas été pur de leur sang, il aurait été regardé comme leur meurtrier; et avec raison sans doute. Un meurtrier ne tue que le corps; celui qui parle pour plaire à ses auditeurs, et qui en conséquence les rend plus lâches, perd leur âme. L'un ne cause qu'une mort passagère; l'autre perd l'âme et la livre à des supplices éternels.

Paul est-il donc le seul qui s'exprime de la sorte? non, assurément; mais longtemps avant Paul, Dieu s'était exprimé de même par la bouche d'un prophète : *Je vous ai donné*, dit-il, *pour sentinelle à la maison d'Israël* (Ezéch. III, 17.) Qu'est-ce à dire *pour sentinelle?* Une sentinelle est celui qui, tandis que les troupes campent plus bas, occupe un lieu élevé, et de là observe les ennemis qui approchent, avertit les siens de se mettre en ordre de bataille pour que les ennemis ne les attaquent pas au dépourvu, pour qu'ils ne les égorgent pas sans trouver de résistance. Comme donc, nous qui marchons sur la terre, nous n'apercevons pas les dangers qui nous menacent, la grâce du Seigneur a disposé des prophètes, qu'elle place comme dans un lieu élevé pour nous annoncer de loin la colère divine prête à fondre sur nous, afin que, nous recueillant par le repentir et relevant notre âme de sa chute, nous puissions éviter de loin les traits du courroux céleste. Voilà pourquoi Dieu dit dans l'Ecriture : *Je vous ai donné pour sentinelle à la maison d'Israël*, afin que vous annonciez les malheurs prochains, comme la sentinelle annonce les ennemis. Et il ne lui inflige pas une peine médiocre s'il néglige d'annoncer la colère divine. Quelle est cette peine? *je vous redemanderai*, dit-il, *l'âme de ceux qui auront péri.* (Ezéch. III, 18.) Est-il donc quelqu'un assez dur, assez cruel, assez insensible pour reprocher à un orateur de parler sans cesse de la colère de Dieu, lorsqu'il doit subir une telle peine s'il garde le silence ?

Le Prophète et l'Apôtre nous apprennent donc qu'il n'est pas utile à l'orateur de dissimuler : je vais prouver encore qu'il le serait aussi peu pour les auditeurs. Si en me taisant je devais couvrir vos fautes par mon silence, vous auriez raison de m'en vouloir, et de vous plaindre de ce que je ne me tais pas. Mais si en me taisant je ne puis empêcher que vos fautes ne soient manifestées un jour, que gagneriez-vous à mon silence? loin de vous procurer aucun avantage, ne vous causerait-il pas le plus

énorme préjudice? En parlant, je vous amène à la patience et à la componction; en me taisant, je vous dispense ici-bas de vous rappeler vos péchés et de vous en repentir; mais au temps des vengeances, vous les verrez dévoilés à la face de tout l'univers, et vous vous lamenterez en vain.

3. Puis donc qu'il faut nécessairement nous affliger de nos péchés dans ce monde-ci ou dans l'autre, il vaut bien mieux que nous le fassions ici-bas. Qu'est-ce qui le prouve? les paroles des prophètes et celles de l'Evangile : *Qui est-ce qui vous confessera ses fautes dans les enfers?* dit David. (Ps. VI, 6.) Ce n'est pas que l'on ne confesse ses fautes dans ce lieu d'horreur, mais on le fait alors sans fruit. Jésus-Christ nous enseigne la même vérité par une parabole : Il y avait, dit-il, un pauvre nommé Lazare, affligé d'une maladie incurable et tout couvert d'ulcères; il y avait aussi un homme riche qui n'abandonnait pas même à ce pauvre les miettes de sa table. (Luc, XVI, 19 et 20.) Qu'est-il besoin de parcourir toute la parabole? vous la connaissez tous, vous savez quelle était la cruauté du riche, qu'il ne faisait aucune part de sa table au pauvre Lazare; vous savez quelle était l'indigence de celui-ci et la faim contre laquelle il luttait sans cesse. Voilà pour ce monde. Mais lorsqu'ils furent morts tous deux, le riche vit le pauvre couché sur le sein d'Abraham; et que dit-il? *Père Abraham, envoyez-moi Lazare, afin qu'il trempe l'extrémité de son doigt dans l'eau pour me rafraîchir la langue et adoucir les tourments que j'endure.* Vous voyez un juste retour : il n'a pas donné à Lazare les miettes de sa table, il ne reçoit pas une goutte d'eau. *On se servira envers vous,* dit l'Evangile, *de la mesure dont vous vous serez servi envers les autres.* (Marc, IV, 24.) Que lui répond Abraham? *Mon fils,* lui dit-il, *souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans la vie, et que Lazare n'y a eu que des maux : c'est pour cela qu'il est maintenant dans la consolation, et vous dans les tourments.* Mais ce que nous voulons vous montrer, c'est que les hommes s'affligent de leurs péchés hors de ce monde, que les flammes de l'enfer les changent et les rendent meilleurs, sans qu'ils puissent par là éteindre ces flammes, ni les adoucir. *Père Abraham,* dit le riche, *envoyez Lazare dans la maison de mon père, afin qu'il atteste à mes frères ce qui se passe ici, et qu'ils ne viennent pas dans ce lieu de tourment.* Il voudrait procurer aux autres le salut qu'il n'a pu obtenir pour lui-même. Vous voyez combien il était cruel avant le supplice, combien il est devenu humain au milieu du supplice. Il ne daignait pas regarder Lazare qui était sous ses yeux, et il s'occupe de ses frères qui sont absents. Lorsqu'il nageait dans l'abondance, la vue pitoyable d'un indigent ne le touchait pas; et maintenant qu'il est livré à des tourments éternels, il songe à ses proches, il demande qu'on leur envoie annoncer ce qui se passe dans un autre monde. Vous voyez combien il est devenu humain, doux et compatissant. De quoi donc lui ont servi sa douleur et son repentir? de rien. Le repentir était hors de saison; le spectacle était fini, il n'y avait plus de lice ni d'arène, ce n'était plus le temps du combat.

Ainsi, je vous y exhorte et je vous en conjure, affligez-vous ici de vos péchés, pleurez-les ici. Que les paroles vous attristent à présent, pour que les supplices ne vous effrayent pas alors; que nos reproches vous piquent utilement dans ce monde, pour qu'un ver funeste ne vous tourmente pas cruellement dans l'autre; que le feu de nos discours vous échauffe ici-bas, pour que les flammes de l'enfer ne vous brûlent pas un jour. Il est juste que ceux qui pleurent en ce monde soient consolés dans l'autre. Ceux qui vivent ici-bas dans les délices, dans la joie, dans une froide indifférence par rapport à leurs péchés, doivent nécessairement trouver au sortir de ce monde, des pleurs, des lamentations, des grincements de dents. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est celui même qui doit nous juger à la fin des siècles : *Bienheureux ceux qui pleurent,* dit-il, *parce qu'ils seront consolés!* (Matth. V, 5.) *Malheur à vous qui riez, parce que vous pleurerez!* (Luc, VI, 25.) Ne vaut-il donc pas beaucoup mieux acquérir des biens éternels et des plaisirs sans fin par des afflictions et des larmes passagères, qu'après avoir ri pendant cette vie si courte, de n'en sortir que pour endurer des tourments qui n'ont pas de terme.

Mais vous avez honte de déclarer vos péchés. Quand il vous faudrait les publier devant les hommes, vous ne devriez pas même alors rougir, puisqu'on doit rougir de commettre le péché, et non de le confesser; mais vous n'êtes pas obligé de les confesser en public. Que la recherche de vos fautes se fasse dans l'inté-

rieur de votre conscience; que le jugement se fasse sans témoins; que Dieu seul vous entende confesser vos péchés, Dieu qui ne vous les reproche pas, mais qui les efface d'après la confession. Et vous hésitez toujours, vous différez toujours cette confession! Je sais que notre conscience ne s'occupe pas volontiers du souvenir de ses propres fautes, puisque même, s'il nous arrive par hasard de nous les rappeler, notre esprit se cabre comme un jeune cheval qu'on n'a pas encore dompté, qui ne connaît pas encore le frein. Mais réprimez-le, modérez-le, employez tour à tour la douceur et la rigueur, rendez-le souple et docile, persuadez-lui que s'il ne confesse pas à présent ses fautes, il les confessera dans un temps où la confusion sera plus grande et la punition plus rigoureuse. Ici-bas le jugement se fait sans témoins, vous vous jugez vous-même, vous qui avez péché : à la fin des siècles, toutes vos iniquités seront dévoilées à la face de l'univers, si vous ne les avez pas effacées avant ce moment terrible. Lorsque nous commettons le péché, nous sommes armés d'audace et d'impudence; c'est lorsqu'il faut le confesser, lorsqu'il faudrait montrer beaucoup d'ardeur, c'est alors que nous hésitons, que nous rougissons. Non, il n'y a pas de honte à confesser ses péchés, c'est une justice et une vertu. Si ce n'était pas une justice et une vertu, Dieu n'y aurait pas attaché une récompense. Or, que la confession ait sa récompense, l'Ecriture en fournit la preuve : *Confessez le premier vos iniquités,* dit Dieu par la bouche d'un de ses prophètes, *afin que vous soyez justifié.* (Isaïe, XLIII, 26.) Peut-on rougir d'une action par laquelle on devient juste? peut-on avoir honte de confesser ses péchés afin de les effacer? Dieu vous ordonne de confesser vos fautes, non afin de les punir, mais afin de les pardonner.

4. Dans les tribunaux, la peine suit de près l'aveu des fautes; c'est dans cette appréhension-là même, c'est pour que la crainte de la peine qui suit l'aveu des fautes ne nous fasse pas nier nos péchés, que David nous dit : *Confessez vos péchés au Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde s'étend au delà des siècles.* (Ps. CV, 1.) Est-ce que Dieu ne connaît pas vos fautes sans que vous les lui confessiez? Que gagnez-vous donc à ne les lui pas confesser? pouvez-vous les lui cacher? si vous ne les lui dites pas, il les connaît; si vous les lui dites, il les oublie : *Je suis Dieu,* dit-il lui-même, *qui efface vos iniquités et qui ne m'en souviendrai pas.* (Is. XLIII, 25.) L'entendez-vous? *Je ne m'en souviendrai pas,* dit-il. Mais vous, pécheur, souvenez-vous-en, afin que ce souvenir vous porte à vous corriger.

Plein de ces maximes, Paul se ressouvenait sans cesse des péchés dont Dieu ne se ressouvenait plus : *Je ne suis pas digne,* disait-il, *d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu.* (I Cor. XV, 9.) *Jésus-Christ,* dit-il encore, *est venu dans le monde pour sauver les pécheurs entre lesquels je suis le premier.* (I Tim. I, 15.) Il ne dit pas *j'étais,* mais *je suis.* Les péchés étaient pardonnés auprès de Dieu, et le souvenir des péchés pardonnés n'était pas effacé dans l'esprit de Paul. Ce que le Seigneur avait oublié, il le publiait lui-même : *Je ne me souviendrai pas de vos iniquités,* dit Dieu par la bouche d'un prophète, mais vous, n'en perdez pas le souvenir. Dieu appelle son apôtre un vase d'élection, et l'Apôtre se déclare lui-même le premier des pécheurs. Que si Paul n'oubliait pas des péchés pardonnés, songez comment il se rappelait les bienfaits de Dieu. Le souvenir de nos fautes ne nous déshonore pas. Que dis-je? le souvenir de nos bonnes œuvres ne nous procure pas autant de gloire que le souvenir de nos fautes; ou plutôt le souvenir de nos bonnes œuvres nous couvre de honte et nous attire une sentence de condamnation, tandis que le souvenir de nos fautes nous remplit de confiance et nous comble de justice. Qui est-ce qui le dit? l'exemple du pharisien et du publicain. L'un, qui a confessé ses péchés, s'en est retourné justifié; l'autre, qui a publié ses bonnes œuvres, s'est retiré moins favorisé que le publicain. Vous voyez combien le souvenir des bonnes œuvres est nuisible, combien le souvenir des péchés est utile. Et cela doit être. Celui qui rappelle ses bonnes œuvres, en conçoit de l'orgueil, et méprise le reste des hommes : ce qui est arrivé au pharisien. Non, il n'en serait pas venu à ce point d'arrogance, de dire : *Je ne suis pas comme le reste des hommes* (Luc, XVIII, 11), s'il n'eût rappelé ses jeûnes et ses aumônes. Celui, au contraire, qui rappelle ses péchés, réprime les saillies d'un esprit superbe, apprend à être humble, et, par l'humilité, se concilie la bienveillance de Dieu. Ecoutez comment Jésus-Christ nous ordonne de livrer à l'oubli nos

bonnes œuvres : *Quand vous aurez fait tout cela, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles.* (Luc, XVII, 10.) Dites que vous êtes un serviteur inutile, et je ne vous regarderai pas comme inutile ; si vous avouez votre bassesse, je vous comblerai de gloire et je vous couronnerai. Vous voyez combien de témoignages démontrent que le souvenir de nos fautes nous procure autant d'avantages, que le souvenir de nos bonnes œuvres nous cause de préjudices, et que l'oubli des unes nous est aussi funeste que l'oubli des autres nous est avantageux. Voulez-vous apprendre d'ailleurs combien il y a de mérite à se rappeler ses fautes? écoutez Job, qui se glorifiait de la confession de ses fautes, autant que de tout ce qu'il avait fait de bien : *Si, lorsque j'avais péché volontairement*, dit-il, *j'ai craint de le reconnaître dans l'assemblée du peuple.* (Job, XXXI, 34.) Voici le sens de ces paroles : Le concours de mes semblables ne m'a jamais fait rougir ; à quoi me servirait d'être inconnu des hommes, lorsque le souverain Juge connaît tout? quel mal pourrait me faire la connaissance qu'ils auraient de mes fautes, si le Seigneur veut me garantir de la peine? Quand tous les hommes me jugeraient, pourvu que Dieu veuille bien m'absoudre, je m'embarrasse peu de leur jugement ; quand tous les hommes me loueraient et m'admireraient, si Dieu me condamne, à quoi me servent les louanges et l'admiration des hommes?

C'est toujours le Juge suprême qu'il faut considérer ; et nous devons agir pour nos fautes comme pour les dépenses d'argent. Dès que nous sommes levés, avant de paraître dans la place publique, de nous occuper d'aucune affaire, nous faisons venir notre serviteur, nous lui demandons compte des dépenses qui ont été faites, afin de savoir ce qui a été dépensé bien ou mal à propos, et quelle somme nous reste. S'il nous reste peu de chose, nous cherchons dans notre esprit de nouvelles ressources pour ne pas nous trouver exposés à périr de faim. Nous devons procéder de même pour la conduite de notre vie. Appelons notre conscience, faisons-lui rendre compte des actions, des paroles, des pensées. Examinons ce qui est à notre avantage ou à notre préjudice ; ce que nous avons dit de mal, les propos médisants, bouffons, outrageants, que nous nous sommes permis ; quelle pensée nous a fait jeter des regards trop libres ; quel dessein nous avons exécuté à notre préjudice, soit de la main, soit de la langue, soit même des yeux. Cessons de dépenser mal à propos, et tâchons de mettre des fonds utiles à la place de dépenses nuisibles, des prières à la place de paroles indiscrètes, le jeûne et l'aumône à la place de regards trop libres. Si nous dépensons mal à propos, sans rien mettre à la place, sans amasser pour le ciel, nous tomberons insensiblement dans une extrême indigence, et nous serons livrés à des supplices aussi insupportables par leur durée que par leur intensité. C'est le matin que nous nous faisons rendre compte de nos dépenses pécuniaires ; c'est le soir, après notre repas, lorsque nous sommes couchés, et que personne ne nous trouble et ne nous inquiète, c'est alors qu'il faut nous demander compte à nous-mêmes de notre conduite, de ce que nous avons fait et dit pendant le jour ; et si nous trouvons quelque chose de mal, il faut juger et punir notre conscience, attrister notre cœur coupable, le reprendre avec une telle force, que, sensible à nos réprimandes, il s'en ressouvienne le lendemain, et n'ose plus nous précipiter dans le même abîme de péché.

5. Ecoutez le Prophète, qui assure qu'il n'est point de temps plus propre à un tel compte : *Examinez*, dit-il, *avec tristesse dans le repos de vos lits, ce que vous méditez contre moi au fond de votre cœur.* (Ps. IV, 5.) Que de choses nous faisons pendant le jour, qui contredisent nos principes! des amis nous fâchent, des serviteurs nous irritent, une femme nous inquiète, des enfants nous affligent, une foule d'affaires publiques et particulières nous investissent, nous ne pouvons même alors apercevoir ce qui est pour nous une occasion de chute. Délivrés de tous ces embarras, rendus à nous-mêmes sur le soir, jouissant de la plus grande tranquillité, formons-nous un tribunal dans notre lit, et apaisons la colère de Dieu par les jugements rendus par nous contre nous-mêmes. Si nous péchons tous les jours, si nous portons des atteintes à notre âme, sans même y prendre garde, qu'arrivera-t-il? semblables à ceux qui reçoivent sans cesse des coups, et qui, faute d'y faire attention, s'attirent à eux-mêmes des fièvres et une mort cruelle, nous aussi, nous nous attirons d'horribles supplices par une insensibilité habituelle.

Ces discours, je le sais, ne sont pas agréables, mais ils sont utiles. Nous avons un Maître plein de douceur, qui ne cherche que l'occasion

d'exercer sur-le-champ envers nous toute sa bonté. Si l'impunité dans nos fautes ne devait pas nous rendre pires, il nous ferait grâce de la punition. Mais il sait que de n'être pas punis lorsque nous avons commis le péché nous nuit autant que le péché lui-même ; c'est pour cela qu'il nous inflige une peine, moins dans la vue de nous châtier pour le passé, que de nous corriger pour l'avenir. Voulez-vous, par l'Ecriture, vous convaincre de cette vérité ? écoutez ce que Dieu dit à Moïse : *Laissez-moi agir*, lui dit-il, *et dans mon indignation, je les ferai tous périr.* (Exod. xxxii, 10.) *Laissez-moi agir*, disait-il à Moïse : ce n'est pas que celui-ci le retînt ; il ne lui disait pas un mot, il se tenait devant lui en silence, mais il voulait lui inspirer l'idée de le supplier pour les coupables. Comme les Juifs avaient fait des fautes qui méritaient la peine, et une peine rigoureuse, comme il ne voulait pas les punir, mais leur faire sentir les effets de sa bonté, et que cette indulgence pouvait les rendre plus lâches, il a trouvé un moyen pour qu'ils ne fussent pas punis sans que cependant l'impunité pût les rendre moins attentifs sur eux-mêmes, c'était de leur apprendre que ce n'était pas par leur propre mérite, mais par l'intercession de Moïse, qu'ils échappaient au courroux du souverain Maître. C'est ce que nous faisons souvent nous-mêmes. Lorsque nous ne voulons ni punir des serviteurs qui méritent punition, ni les affranchir de la crainte du châtiment, nous chargeons nos amis de les soustraire à nos mains, en sorte qu'ils échappent à notre sévérité, sans être délivrés d'une terreur salutaire. C'est ce qu'a fait Dieu, comme le prouvent ses propres paroles : *Laissez-moi agir*, dit-il, *et dans mon indignation.....* Cependant, lorsque nous voulons réellement punir, et qu'on s'y oppose, nous nous indignons alors, et Dieu dit : *Laissez-moi agir, et dans mon indignation....*, afin que vous sachiez que l'indignation dans Dieu n'est pas une passion, mais qu'on appelle ainsi la peine qu'il nous inflige. Lors donc que vous entendez ces paroles de Moïse : *Si vous leur pardonnez leur faute, conservez-moi vos bonnes grâces ; si vous ne leur pardonnez pas, effacez-moi de votre livre ;* lors, dis-je, que vous entendez ces paroles, admirez le Maître plus que le serviteur, parce qu'il lui a fourni cette occasion de manifester son vif amour pour des coupables.

Dieu a tenu la même conduite dans d'autres circonstances, et il a tenu les mêmes discours à Jérémie et à Ezéchias : *Allez*, dit-il, *dans les rues de Jérusalem, considérez si vous trouverez un seul homme qui agisse selon l'équité et la raison, et je pardonnerai à toute la ville.* (Jér. v, 1.) Voyez-vous la bonté divine ? elle fait jouir une multitude même de méchants, de la vertu d'un seul homme ! et si dans tout un peuple il se trouve un seul homme vertueux, elle ne l'enveloppe pas dans la punition d'une multitude de méchants. Un seul homme qui marche dans la voie droite peut dérober tout un peuple à la colère de Dieu ; et toute une ville corrompue ne pourra envelopper dans la peine qu'elle mérite, ni entraîner dans sa ruine un seul homme de bien. C'est ce que prouve l'exemple de Noé, qui a été sauvé seul lorsque tous les hommes périssaient, et celui de Moïse, qui seul a pu obtenir la grâce de tout un peuple. Mais je puis citer un trait encore plus fort de la bonté de Dieu. Lorsque parmi les hommes vivants, il n'en trouve pas qui aient assez de confiance auprès de lui pour intercéder efficacement en faveur des coupables, il a recours aux morts, et il déclare que c'est à cause d'eux qu'il pardonne : *Je protégerai cette ville*, dit-il à Ezéchias, *à cause de moi et de mon serviteur David.* (IV Rois, xx, 6.)

Ainsi donc, convaincus que Dieu ne néglige aucun moyen pour nous affranchir de la peine, fournissons à sa miséricorde le plus que nous pourrons de motifs, des repentirs, des larmes, des confessions et des souvenirs continuels de nos fautes, l'humilité, la vigilance, la prière, des aumônes multipliées, le pardon des offenses commises envers nous. Il ne suffit pas de dire : Je suis pécheur ; il faut exprimer dans sa confession chaque espèce de péché. Le feu qui tombe dans les épines, les consume aisément ; de même la méditation continuelle de nos fautes les détruit aisément et les fait disparaître. Que Dieu qui oublie les iniquités et qui les efface, nous délivre de nos péchés, et nous rende dignes du royaume céleste, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel la gloire soit au Père et à l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE SUR LES MARTYRS.

—

ANALYSE.

Faute d'endroit plus convenable et mieux déterminé, nous plaçons cette homélie, extrêmement courte, à la suite de celle qui a pour titre : *Il ne faut pas parler en vue de plaire*, c'est-à-dire à la même place que dans l'édition de Fronton du Duc. Certains savants pensent, à cause de sa brièveté et de la manière dont elle débute, qu'elle est tronquée au commencement. Cependant quant à la brièveté, nous ne pouvons rien en conclure, puisqu'on pourrait citer d'autres panégyriques des saints encore plus courts que celui-ci, et qui sont pourtant complets sous tous les rapports. La manière de débuter ne nous paraît pas prouver non plus qu'il manque quelque chose au commencement. Ce qui est clair, c'est que cette homélie fut prononcée dans la campagne d'Antioche, où les habitants de la ville se rendaient en grand nombre ; mais après avoir honoré les martyrs et entendu les sermons, ils s'arrêtaient dans le pays pour boire et manger avec excès. Le saint docteur leur en fait de vifs reproches : *Réfléchissez*, leur dit-il, *quelle dérision c'est, qu'un homme ou une femme, après une réunion comme celle-ci, après des veilles, après l'audition des saintes Ecritures et la participation aux divins mystères, après ces cérémonies toutes spirituelles, passe la journée dans une taverne.*

1° De la vraie manière d'honorer les martyrs. — Leurs fêtes sont l'école des vertus. — 2° Saint Chrysostome détourne ses auditeurs de la fréquentation des tavernes. — Les reliques des martyrs sont fécondes en bénédictions ; mais il ne faut pas en détruire l'effet en nous livrant ensuite aux excès du boire et du manger.

1. Les fêtes des martyrs ne consistent pas seulement dans certains jours ramenés à époques fixes, mais encore dans les dispositions de ceux qui les célèbrent. Par exemple : avez-vous imité un martyr ? avez-vous tâché d'être vertueux comme lui ? avez-vous couru sur les traces de sa sagesse ? alors, même sans que ce fût le jour de sa fête, vous avez célébré la fête de ce martyr. Car ce qui honore le martyr, c'est d'imiter le martyr. Et de même que les gens adonnés au vice ne sont pas en fête même les jours de fête, ainsi les hommes vertueux, même sans qu'il y ait aucune solennité, célèbrent une fête ; car la fête consiste dans la pureté de la conscience. C'est ce qu'enseigne saint Paul lorsqu'il dit : *Ainsi, célébrons nos fêtes non pas avec l'antique levain du vice et de la perversité, mais avec les pains sans levain de la pureté et de la vérité.* (I Cor. v, 8.) S'il y a des pains sans levain chez les Juifs, il y en a aussi parmi nous : seulement, ce sont chez eux des azymes de farine, et chez nous, c'est la pureté de la vie, c'est une conduite exempte de tout mal. De sorte que celui qui préserve sa vie de tache et de souillure, celui-là est en fête tous les jours, c'est pour lui une solennité continuelle, même les jours où il n'y en a aucune, et sans qu'il soit dans l'enceinte consacrée aux martyrs ; il est en fête même lorsqu'il est assis dans sa maison. Oui, il est possible de célébrer la fête des martyrs en son particulier. Non pas que je veuille vous détourner de venir visiter leurs tombeaux, mais c'est pour qu'en les visitant vous y apportiez le zèle convenable, et pour que vous montriez autant de piété en dehors des jours qui leur sont réservés qu'à ces époques elles-mêmes. Qui ne serait ravi en effet de voir notre réunion d'aujourd'hui, ce brillant appareil, cette charité ardente, ces cœurs enflammés, cet amour qui ne connaît point d'entraves ? Avec quel ensemble d'élan presque toute la ville est ici accourue ! Le serviteur n'a pu être arrêté par la crainte d'un maître, ni le pauvre par les nécessités de son indigence, ni le vieillard par la faiblesse de son âge, ni la femme par la délicatesse de son sexe, ni le riche par l'enivrement de son opulence, ni le magistrat par le délire de son autorité : non, votre amour pour les martyrs a

effacé toutes ces inégalités, et les faiblesses de la nature et les besoins de l'indigence; et avec une seule chaîne il a entraîné ici toute cette multitude; il lui a donné comme des ailes, de sorte qu'en ce moment, elle est transportée dans le ciel où elle reconnaît sa patrie; car vous avez foulé aux pieds tout penchant au déréglement et à la luxure, et vous brûlez d'une sainte ardeur pour les martyrs. De même qu'au lever du soleil les bêtes féroces s'enfuient et se cachent dans leurs tanières; ainsi la splendeur des martyrs illuminant vos âmes, toutes les infirmités vont s'ensevelir dans l'ombre, et la divine sagesse allume sa flamme éblouissante. Mais que cette flamme ne nous éclaire pas seulement en ce moment, conservons-la toujours, même quand aura pris fin cette pompe spirituelle; retournez chez vous avec la même piété, et n'allez pas dans les tavernes, dans les lieux de débauche, vous abandonner à l'ivresse et aux orgies. Par vos saintes veilles, vous avez fait de la nuit le jour: n'allez pas faire du jour la nuit par l'ivrognerie, le désordre et les chansons obscènes. Vous avez honoré les martyrs par votre présence, par vos oreilles attentives, par votre zèle; honorez-les aussi par votre retraite bienséante; que personne, vous voyant dans quelque taverne oublier la décence, ne puisse dire que vous êtes venus ici non pas pour les martyrs, mais pour fortifier encore vos passions, et satisfaire vos désirs coupables. Et si je vous parle ainsi, c'est pour vous empêcher, non pas de faire bonne chère, mais de pécher, non pas de boire, mais de vous enivrer. Car le vin n'est pas en lui-même une mauvaise chose; c'est l'excès qui est coupable; le vin est un présent de Dieu, mais l'intempérance est une invention du démon. *Servez donc le Seigneur avec crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement.* (Ps. II, 11.)

2. Voulez-vous faire bonne chère? Que ce soit dans votre maison; là, quand même l'ivresse surviendrait, il y aurait plusieurs personnes pour cacher votre état; que ce ne soit pas dans une taverne, de peur que vous ne deveniez le spectacle de tous ceux qui s'y trouvent, et le scandale des autres. Non pas que je vous engage à vous enivrer chez vous; mais je veux vous empêcher d'aller dans les tavernes. Réfléchissez quelle dérision c'est, qu'un homme ou une femme, après une réunion comme celle-ci, après des veilles, après l'audition des saintes Ecritures et la participation aux divins mystères, après ces cérémonies toutes spirituelles, passe la journée dans une taverne. Ne savez-vous pas quel châtiment est réservé aux gens qui s'enivrent? Ils sont exclus du royaume de Dieu, déshérités des biens mystérieux, et précipités dans le feu éternel. Qui nous l'apprend? C'est le bienheureux Paul: *Ni les avares*, dit-il, *ni les ivrognes, ni les médisants, ni les ravisseurs n'hériteront du royaume de Dieu.* (I Cor. VI, 10.) Ainsi, quoi de plus malheureux que l'ivrogne, puisque, pour un plaisir si court, il perd la jouissance si précieuse du ciel? Et même, l'homme qui s'enivre ne peut goûter aucun plaisir; car le plaisir consiste dans la modération; quand l'usage devient immodéré, on ne sent plus rien. Or l'homme qui ne sent pas où il est assis ou étendu, comment sentirait-il le plaisir de la boisson? Celui qui ne peut voir le soleil lui-même par suite de l'épais nuage que l'ivresse met sur ses yeux, comment goûterait-il la joie? Les ténèbres où il se trouve sont telles que les rayons du soleil ne lui suffisent pas pour les dissiper. Oui, mes très-chers auditeurs, l'ivresse est toujours un mal, mais surtout le jour de la fête des martyrs. Car outre le péché, il y a un fort grand outrage et une extrême folie, et un insigne mépris de la parole divine; nous méritons donc alors un double châtiment. Si donc vous devez, après avoir visité les martyrs, vous enivrer une fois partis d'ici, il vaut mieux rester chez vous que de manquer aux convenances, de déshonorer la fête des martyrs, scandaliser le prochain, donner l'assaut à son âme, et accumuler péché sur péché. Si vous êtes venus voir des victimes déchirées par les supplices, toutes ruisselantes de sang, parées de leurs nombreuses blessures, dépouillant leur existence mortelle, et s'élançant à la vie future, soyez dignes alors de ces athlètes. Ils ont méprisé l'existence, méprisez-en donc les délices; ils ont dépouillé la vie présente, dépouillez donc votre passion pour l'ivresse.

Mais voulez-vous enfin nager dans les délices? Eh bien! restez auprès de la tombe du martyr, répandez-y des flots de larmes, brisez votre cœur, emportez de ce tombeau des bénédictions, et les appelant à votre secours dans vos prières, méditez continuellement le récit des épreuves qu'il a subies; embrassez cette châsse, attachez-vous à ces reliques; ce ne sont pas seulement les os des martyrs, mais encore

leurs tombeaux et leurs châsses qui sont riches en bénédictions. Prenez l'huile sainte et oignez-vous-en tout le corps, la langue, les lèvres, le cou, les yeux, et jamais vous ne succomberez au naufrage de l'ivresse. Car l'huile par sa bonne odeur vous rappelle les luttes des martyrs, elle réprime tout déréglement, elle vous maintient dans une grande fermeté et triomphe des maladies de l'âme. Serait-ce que vous voulez passer votre temps dans des jardins, des parcs ou des prairies? N'y allez donc pas maintenant qu'il y a tant de monde, mais un autre jour; car aujourd'hui c'est le moment des luttes, aujourd'hui c'est un spectacle d'athlètes et non une représentation de mollesse ou de délassement. Vous êtes venus ici, non pour vous livrer à la fainéantise, mais pour apprendre à combattre, à soutenir tous les genres d'assaut, et, hommes que vous êtes, à briser la force des esprits invisibles. Car il n'est personne qui, arrivé sur l'arène, se plonge dans les délices, qui, se présentant pour l'instant de la lutte, aille songer à se parer, qui enfin, à l'heure de l'action, demande à se mettre à table. Vous aussi, vous êtes venus voir ce que peuvent la force de l'âme et l'énergie de la volonté, vous assistez à une victoire nouvelle et surprenante, à un combat étrange, à des blessures, à des mêlées, à des rixes où l'homme est le héros; n'y apportez donc pas les œuvres du démon en vous livrant, au sortir d'un spectacle si extraordinaire et si terrible, à l'ivresse et aux excès; mais, rassemblant tout le profit que votre âme en a retiré, retournez chez vous et que tous s'aperçoivent en vous voyant que vous venez de visiter les martyrs.

De même en effet que ceux qui reviennent du théâtre portent des signes visibles pour tout le monde, de trouble, de bouleversement, d'amollissement, et l'impression de tout ce qui s'y est passé; ainsi lorsque nous revenons d'une fête de martyrs, il faut que chacun le reconnaisse à notre regard, à notre contenance, à notre démarche, à notre componction, au recueillement de notre âme; on doit nous voir respirant un zèle ardent, modestes, contrits, sobres, vigilants, et révélant par les mouvements de notre corps la sagesse qui est au dedans de nous. Retournons donc à la ville dans ces dispositions, avec la décence voulue, avec une démarche convenable, avec prudence et modestie, avec un regard doux et calme. *Car l'habillement d'un homme, sa manière de rire et sa démarche indiquent ce qu'il est*, dit l'Ecriture. (Eccl. XIX, 27.) Comportons-nous toujours ainsi à notre retour du tombeau des martyrs, de cette source de parfums spirituels, de ces prairies célestes, de ces spectacles extraordinaires et merveilleux, afin de recueillir pour nous-mêmes une grande bienveillance de la part de Dieu, de devenir pour les autres les médiateurs de leur délivrance, et d'obtenir les récompenses éternelles, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire, puissance, et honneur au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. MALVOISIN.

HOMÉLIE SUR SAINT JULIEN [1].

—

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Il est parlé, dans le martyrologe romain, d'un Julien, martyr, né à Anazarbe, en Cilicie. Son père était sénateur, et sa mère chrétienne. Ayant été élevé par sa mère dans la foi de Jésus-Christ, et ayant étudié les lettres sacrées, il fut dénoncé à l'âge de dix-huit ans au gouverneur Martian. Comme il refusait de sacrifier aux idoles, il fut tourmenté et déchiré dans différentes parties du corps. Jeté en prison, et animé par les exhortations de sa mère, il déclara qu'il confesserait Jésus-Christ jusqu'au dernier soupir. Le gouverneur, le voyant inflexible, le fit enfermer dans un sac rempli de sable et d'animaux venimeux, et le fit jeter dans la mer. Ce fut ainsi que Julien obtint la couronne du martyre. C'est lui, ajoute-t-on, que le grand Chrysostome a célébré dans un éloge.

1° Après avoir exposé les grands honneurs que Dieu réserve aux saints martyrs, pourquoi il ne les récompense pas dès cette vie, et le courage que leur inspire la perspective d'une félicité future, 2° l'orateur parle de la fermeté de Julien, qui, promené avec outrage par toute la Cilicie, ne faisait que montrer partout un athlète généreux, et qu'annoncer avec éclat dans sa personne la gloire du Très-Haut. — 3° Ici un lieu commun sur la splendeur dont brillent les martyrs. En vain on tourmente Julien, en vain on le déchire dans toutes les parties du corps, on ne peut lui ravir les trésors de la foi ; on ne peut lui arracher que cette parole, et c'est la dernière qu'il prononce : *Je suis chrétien.* Le gouverneur est obligé de s'avouer vaincu ; il fait enfermer le saint dans un sac rempli de sable et d'animaux venimeux, et le fait jeter dans la mer. — 4° Saint Jean Chrysostome compare Julien enfermé dans ce sac, avec Daniel enfermé dans la fosse aux lions, et avec Noé enfermé dans l'arche. — 5° Ce discours est terminé par une très-longue et fort belle exhortation de l'orateur aux fidèles d'Antioche qui l'écoutaient, de ne pas se rendre le lendemain à un faubourg de la ville, nommé Daphné, où il y avait des divertissements peu conformes à l'esprit du christianisme, de ne pas se rendre, dis-je, à ce faubourg, et d'empêcher que leurs frères ne s'y trouvent, de les en détourner même de force pour les ramener au tombeau du martyr, bien préférable au faubourg de Daphné.

Cette exhortation prouve que le discours a été prononcé à Antioche, mais on ne sait en quelle année.

1. Si les martyrs obtiennent de tels honneurs sur la terre, de quelles couronnes, après leur départ de cette vie, ne seront pas décorées leurs têtes vénérables? s'ils jouissent d'une telle gloire avant la résurrection, de quelle splendeur ne seront-ils pas revêtus après la résurrection? si de simples hommes les honorent d'un tel culte, quelles marques de bienveillance ne recevront-ils pas de leur divin Maître? si nous, qui sommes méchants, nous accordons de pareils témoignages d'estime et d'admiration aux vertus de nos semblables, parce qu'ils ont combattu pour Jésus-Christ, combien plus notre Père céleste prodiguera-t-il ses faveurs à ceux qui se sont épuisés pour lui de peines et de travaux! Ce n'est pas parce qu'il est libéral et magnifique dans ses dons, qu'il leur réserve de grandes récompenses, mais parce qu'il est leur débiteur. Les martyrs ne se sont pas immolés pour nous, et nous nous empressons d'honorer leur cendre. Mais si nous, pour lesquels ils ne se sont pas sacrifiés, nous courons à leur tombeau, que ne fera point Jésus-Christ, pour lequel ils ont dévoué leurs têtes! Si Dieu a comblé de telles grâces des hommes auxquels il ne devait rien, de quels dons ne gratifiera-t-il pas ceux dont il est le débiteur! Dieu ne devait rien auparavant à la terre : *Tous ont péché*, dit saint Paul, *tous ont besoin de la gloire de Dieu* (Rom. III, 23) ; ou plutôt il ne nous devait que des peines et des supplices. Toutefois, quoiqu'il ne nous dût que des peines et des supplices, il nous a accordé la vie éternelle. Si donc il a donné son royaume à des hommes auxquels il ne devait que des punitions, que ne donnera-t-il pas à ceux auxquels il doit la vie éternelle! s'il a expiré sur la croix, s'il a répandu son sang pour ceux qui le haïssaient, que ne fera-t-il pas pour ceux qui ont répandu leur sang pour confesser son nom! s'il a aimé des ennemis et des re-

[1] Traduction de l'abbé Auger, revue.

belles, jusqu'à mourir pour eux, quelles marques de bienveillance et de distinction ne réserve-t-il pas pour des hommes qui lui ont donné la plus forte preuve d'amour, puisqu'*on ne peut prouver plus fortement à ses amis qu'on les aime qu'en leur sacrifiant sa vie!* (Jean, XIII, 15.)

Les athlètes des jeux profanes sont proclamés et couronnés dans la même lice où ils ont combattu et vaincu. Il n'en est pas de même des athlètes de la foi : ils ont combattu dans la vie présente, ils sont couronnés dans le siècle futur; ils ont lutté sur la terre contre le démon, dont ils ont triomphé, ils sont proclamés dans le ciel. Et afin que vous soyez convaincus de cette vérité, que ce n'est pas sur la terre que les saints reçoivent leurs couronnes, mais que c'est dans le ciel que les plus magnifiques récompenses les attendent, écoutez saint Paul qui dit : *J'ai bien combattu, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi: il ne me reste qu'à attendre la couronne de justice* (pour quel lieu et pour quel temps?) *que le Seigneur, comme un juste juge, me rendra en ce grand jour.* (II Tim. IV, 7 et 8). Il a couru sur la terre, il est couronné dans le ciel; il a vaincu sur la terre, il est proclamé dans le ciel. Vous avez encore entendu aujourd'hui le même apôtre s'écrier : *Tous ces saints sont morts dans la foi, n'ayant pas reçu les biens que Dieu leur avait promis, mais les voyant et les saluant de loin.* (Héb. II, 13.) D'où vient donc que pour les athlètes profanes, les couronnes suivent de près les victoires, tandis que pour les athlètes de la foi, les victoires sont séparées des couronnes par un long intervalle de temps? Les saints ont éprouvé ici-bas des peines et des fatigues, ils ont reçu mille blessures, et ils n'ont pas été couronnés à l'instant même! Non, sans doute; parce que la nature de la vie présente ne comporte pas la grandeur de la récompense future. La vie présente est courte et fragile; la récompense future est immense, infinie, éternelle. Si donc Dieu a enfermé les peines dans le court espace d'une vie passagère, s'il a réservé les couronnes pour une vie incorruptible et inaltérable, c'est afin que le fardeau des peines soit allégé par la brièveté du temps qui les termine, et que la jouissance des couronnes, sans être bornée par aucun terme, se prolonge dans l'éternité des siècles. C'est donc parce qu'il voulait les récompenser plus abondamment qu'il a différé la récompense; c'est aussi afin qu'ils goûtent, par la suite, une joie plus pure. En effet, comme celui qui doit éprouver des afflictions, après avoir vécu dans les plaisirs et dans les délices, ne sent pas les charmes de l'abondance où il vit maintenant, par l'attente des maux dont il est menacé : de même celui qui doit obtenir des couronnes après les plus rudes combats, et des peines sans nombre, ne sent pas les maux présents, animé par l'espoir des biens futurs. Et ce n'est pas seulement par de espérances dans l'avenir que Dieu allège à ses saints les peines de la vie présente, mais c'est encore en plaçant la tribulation avant le plaisir, afin que la perspective d'une félicité future empêche qu'ils ne soient accablés par les maux présents. C'est ainsi que les athlètes reçoivent des blessures avec courage, considérant moins les peines qu'ils éprouvent, que la couronne qu'ils espèrent. C'est ainsi que les nautonniers, en butte aux périls et aux tempêtes, exposés aux guerres les plus cruelles contre les monstres de la mer et les brigands qui l'infestent, ne pensent à rien de cela, mais ne voient que les ports, et le commerce qui doit les enrichir. C'est ainsi que les martyrs, qui souffraient une infinité de maux, dont le corps était déchiré par mille tourments divers, ne voyaient rien de cela, mais ne soupiraient qu'après le ciel, après le bonheur d'une autre vie. Et afin que vous sachiez que ce qui est difficile et accablant par soi-même devient facile et léger par l'espoir des biens à venir, écoutez le Docteur par excellence, qui nous dit : *Le moment si court et si léger des afflictions de cette vie produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire* (et comment, je vous le demande?), *si nous ne considérons point les choses visibles, mais les invisibles.* (II Cor. IV, 17 et 18.) Ce n'est pas au hasard que je vous prêche ces vérités : c'est pour votre instruction, c'est afin que, quand vous verrez le méchant, qui doit être puni dans un autre monde, jouir de toutes les délices, de tous les plaisirs de cette vie, ces plaisirs et ces délices ne vous le fassent pas trouver heureux, mais que plutôt vous le trouviez malheureux, en considérant les supplices qui l'attendent; et aussi afin que, quand vous verrez dans l'affliction, dans la détresse, environné de tous les maux d'une vie passagère, un de ces hommes qui dans le ciel doivent être comblés de gloire et de bonheur, vous ne déploriez pas son sort à la vue des maux

qu'il souffre actuellement, mais que les couronnes qui lui sont réservées dans les siècles éternels vous fassent regarder sa condition comme heureuse et digne d'envie.

2. Le saint martyr dont nous célébrons la mémoire naquit en Cilicie, où était né saint Paul ; il était compatriote de cet apôtre, et tous deux, sortis de cette région, se sont montrés de dignes ministres de l'Eglise. Lorsque la carrière de la foi fut ouverte, et qu'il fallut soutenir des combats, il tomba entre les mains d'un gouverneur cruel et barbare. Et considérez les ruses qu'employa ce méchant homme : Comme il apercevait dans notre saint une volonté ferme, une âme courageuse, dont il était impossible de triompher par la violence des tourments, il diffère de jour en jour son supplice, il le fait paraître et retirer sans cesse. Il ne lui fait pas trancher la tête dès qu'il est instruit de ses dispositions, de peur que la promptitude de sa mort ne rende sa course plus facile ; mais il le fait amener devant lui à plusieurs reprises, lui fait subir de fréquents interrogatoires, le menace de mille tourments, cherche à le gagner par des paroles flatteuses, en un mot, emploie tous les moyens pour ébranler ce rocher inébranlable. Il le promena même durant une année entière par toute la Cilicie, comme pour lui faire affront ; mais il ne faisait que manifester la gloire de ce généreux martyr, qui s'écriait avec saint Paul : *Je rends grâces à Dieu qui nous fait toujours triompher en Jésus-Christ, et qui répand par nous en tout lieu l'odeur de la connaissance de son nom.* (II Cor. II, 14.) Un parfum renfermé dans un espace étroit n'embaume de son odeur que l'air dont il est environné ; mais s'il est porté dans plusieurs lieux, il les remplit tous d'une odeur suave : c'est ce qu'on vit alors dans notre bienheureux martyr. Il était transporté de pays en pays pour être couvert de confusion ; et par toutes ces courses répétées, devenu un athlète plus illustre, il faisait admirer sa vertu à tous les habitants de la Cilicie. Il était transporté partout, afin que les Ciliciens n'apprissent pas seulement par ouï-dire ses combats, mais qu'ils vissent de leurs propres yeux l'athlète couronné. Plus le gouverneur multipliait les courses de Julien, plus il augmentait sa gloire ; plus il lui ouvrait de lices, plus il lui fournissait occasion de se signaler par des combats admirables ; plus il prolongeait ses souffrances, plus il mettait sa patience à l'épreuve. Plus l'or reste dans la fournaise, plus il devient pur ; plus l'âme du saint était éprouvée, plus elle brillait avec éclat. En faisant conduire partout le martyr, le gouverneur ne faisait que montrer partout un trophée contre lui-même et contre le démon, une preuve de la cruauté des gentils, un témoignage de la piété des chrétiens, un signe frappant de la puissance de Jésus-Christ, une exhortation aux fidèles pour les engager à soutenir courageusement les mêmes combats, un héraut de la gloire divine, un maître dans la science de pareils assauts. Le saint excitait tous les hommes à imiter son zèle, moins par ses paroles que par ses actions, dont la voix retentissait partout avec éclat. Et comme les cieux annoncent la gloire du Très-Haut aux mortels qui les contemplent ; comme ils nous invitent à admirer le Créateur, non par les paroles qu'ils font retentir à notre oreille, mais par l'éclat dont ils frappent nos regards : de même le martyr annonçait la gloire du Très-Haut, étant lui-même un ciel, et un ciel plus éclatant que le ciel visible. Non, les chœurs des astres ne rendent pas aussi brillant le firmament qu'ils embellissent, que le sang qui sortait des blessures du martyr rendait son corps resplendissant ; et voyez comment les blessures du martyr brillaient avec plus de splendeur que les astres placés dans les cieux ! Les hommes et les démons envisagent le ciel et les astres qu'il renferme ; mais les blessures de Julien, que les fidèles peuvent envisager, les démons n'osent les regarder en face, et s'ils entreprennent d'y jeter la vue, leurs yeux éblouis ne peuvent supporter l'éclat qu'elles renvoient. C'est ce que je vais prouver par des faits dont nous sommes les témoins, sans recourir aux anciens prodiges. Prenez un homme furieux, tourmenté par le démon, amenez-le au tombeau respectable où sont déposés les restes du martyr, et vous verrez l'esprit impur abandonner le corps qu'il tyrannise, et prendre honteusement la fuite. Dès le seuil de la chapelle où le martyr est honoré, il s'enfuit comme s'il allait marcher sur des charbons, sans oser même regarder la châsse qui renferme ses reliques. Mais si aujourd'hui, que le saint n'est plus que cendre et poussière, les démons n'osent regarder en face le monument où reposent ses os dépouillés, il est clair que, lorsqu'ils le voyaient revêtu de son

sang comme d'une pourpre royale, et brillant par ses blessures plus que le soleil par ses rayons, ils se sont retirés frappés de cette vue, les yeux éblouis. Voyez-vous comme les blessures des martyrs sont plus brillantes, plus admirables, et ont plus de pouvoir que les astres du firmament?

3. Le saint est amené devant le tribunal; il ne voit de toute part que tourments et supplices affreux, il ne voit que peines et douleurs dans le moment et pour la suite. Les bourreaux environnent son corps comme des bêtes féroces; ils déchirent ses flancs, découpent ses chairs, mettent ses os à nu, pénètrent jusqu'aux entrailles. Mais malgré leurs recherches cruelles, ils ne peuvent lui ravir le trésor de la foi. Dans les palais des princes, dans les lieux où est déposé leur or et d'autres richesses immenses, si on perce les murs, si on ouvre les portes, on aperçoit aussitôt le trésor qu'ils renferment. Mais c'était tout le contraire pour notre saint, pour ce temple vivant de Jésus-Christ. Les bourreaux perçaient les murs; ils ouvraient la poitrine sans pouvoir découvrir ni prendre les richesses cachées au dedans; et de même que les habitants de Sodome, quoique à la porte de la maison de Lot, ne pouvaient en trouver l'entrée : ainsi, quoique les bourreaux ouvrissent de tous côtés le corps de Julien, ils ne pouvaient ni saisir ni ravir le trésor précieux de la foi qu'il tenait en réserve. Telles sont les vertus qui décorent l'âme des saints, qu'elles ne peuvent être ni saisies ni enlevées; placées dans le courage et la constance, comme dans un asile sacré, ni les yeux des tyrans ne peuvent les découvrir, ni les mains des bourreaux ne peuvent les ravir; mais quand ils perceraient le cœur, qui est le siége du courage, quand ils le couperaient par morceaux, loin d'épuiser les richesses de la grâce que possèdent les saints, ils ne feraient même que les augmenter. La raison de ce prodige, c'est que Dieu habite dans leurs âmes, et que, quand on fait la guerre à Dieu, il est impossible de triompher, il faut absolument qu'on se retire vaincu, couvert de honte et de confusion. C'est pour cela que, quoique les paroles ordinairement soient si faibles, et qu'elles aient si peu d'effet contre les attaques de la puissance, elles eurent alors une efficacité nouvelle, et triomphèrent de tous les efforts de la cruauté. Le tyran et les bourreaux employaient les fouets, le fer, le feu, en un mot, tous les instruments des plus affreux supplices; ils déchiraient de tout côté les flancs du martyr, qui ne prononçait qu'une parole, et cette parole seule triomphait de toutes les machines dressées contre lui. Une parole sainte sortie de sa bouche répandait une lumière plus éclatante que les rayons du soleil. Les rayons du soleil ne parcourent que l'espace qui est entre le ciel et la terre; ou plutôt ils ne peuvent parcourir tout cet intervalle, lorsqu'interceptés et arrêtés par un toit, par un mur, par un nuage, ou par quelqu'autre corps, ils sont rompus par ces obstacles et ne peuvent aller plus avant. La dernière parole du martyr, sortie de sa bouche sainte, s'élance jusqu'au ciel, elle pénètre jusqu'aux cieux supérieurs; les anges, les archanges, les chérubins, toutes les puissances célestes, se retirent pour la laisser passer; et pénétrés pour elle de respect, ils la portent humblement au trône du Roi suprême.

4. Lorsque Julien eut prononcé sa dernière parole, le gouverneur voyant que tous ses moyens et toutes ses ruses étaient inutiles, qu'attaquer le saint c'était regimber contre l'aiguillon, c'était vouloir entamer un diamant, que fait-il? il prend dès lors le parti d'avouer sa défaite, de terminer les jours du martyr; car la mort des martyrs est un aveu public que les tyrans font de leur défaite, et une victoire éclatante que les martyrs remportent sur ceux qui leur ôtent la vie. Voyez comme il imagine un genre de mort cruel, également propre à manifester la barbarie du tyran et la fermeté du martyr. Quel est donc ce genre de supplice? Il fait apporter un sac, qu'il remplit de sable, de scorpions, de serpents, de vipères et de dragons; il y fait mettre le saint, et le fait jeter à la mer. Un juste se trouva de nouveau enfermé avec des bêtes féroces; je dis de nouveau, afin que vous vous rappeliez l'ancienne histoire de Daniel. L'un a été jeté dans une fosse, dont les ministres du prince avaient fermé l'entrée avec une pierre; un sac a été la prison de l'autre, prison étroite où un gouverneur cruel l'a fait enfermer. Dans l'une et l'autre circonstance, les bêtes féroces respectent les corps des saints, pour condamner et confondre des êtres qui sont doués d'une nature humaine et raisonnable, et dont la férocité surpasse de beaucoup celle des brutes : tel était, sans doute, le tyran dont nous parlons. On vit alors un prodige aussi extraordinaire que du temps de Daniel. Les Babyloniens furent étonnés de voir, après plusieurs

ours, le prophète sortir plein de vie de la fosse aux lions; les anges furent surpris de voir l'âme de Julien sortir du milieu des flots et du sac qui la renfermait, pour s'élever jusqu'aux cieux. Daniel a combattu et vaincu deux lions, mais matériels: Julien a combattu et vaincu un seul lion, mais spirituel. *Le démon, notre ennemi,* dit saint Pierre, *tourne sans cesse autour de nous, comme un lion rugissant, et cherche qui il pourra dévorer* (I Pierre, v, 8); mais il a été vaincu par le courage du martyr. Le martyr avait déposé le venin du péché; aussi n'a-t-il pas été dévoré par l'esprit impur, et n'a-t-il craint ni la cruauté du lion, ni la fureur des bêtes féroces. Voulez-vous que je vous rapporte une autre histoire encore plus ancienne, où un juste s'est trouvé avec des bêtes féroces? rappelez-vous le déluge arrivé du temps de Noé, et l'arche qu'il avait construite : un juste, alors, et des bêtes féroces se trouvèrent ensemble. Mais Noé entra homme dans l'arche et en sortit homme; Julien entra homme dans la mer et en sortit ange. L'un entra de la terre dans l'arche et retourna sur la terre; l'autre entra de la terre dans la mer, et de la mer s'éleva dans le ciel. La mer l'a reçu, non pour lui donner la mort, mais pour lui accorder la couronne; et après qu'il a été couronné, elle nous a rendu cette arche sainte, je veux dire le corps du martyr. Nous avons conservé jusqu'à ce jour ce trésor précieux, la source d'une infinité de biens; car le Seigneur a partagé, en quelque sorte, avec nous les martyrs; il a pris leurs âmes et nous a laissé leurs corps, afin que nous ayons, dans leurs saintes reliques, un monument qui nous rappelle sans cesse leurs vertus. En effet, si en voyant les armes ensanglantées d'un guerrier, son bouclier, sa pique, sa cuirasse, l'homme le plus lâche est animé et enflammé, s'il soupire après la guerre, si la seule vue de ces armes l'excite à tenter les mêmes entreprises; nous qui voyons, non les armes, mais le corps d'un saint qui a mérité d'être ensanglanté pour avoir confessé le nom de Jésus-Christ, quand nous serions les plus timides des hommes, comment ne concevrions-nous point la plus grande ardeur? comment cette vue n'embraserait-elle point notre âme, ne nous porterait-elle point à soutenir les mêmes combats? Dieu nous a abandonné les corps des saints jusqu'au temps de la résurrection, afin qu'ils nous donnent de grandes leçons de philosophie chrétienne. Mais craignons de diminuer, par la faiblesse de nos discours, les louanges dues à un martyr, laissons au souverain Juge de ses combats à le louer : Celui qui couronne les martyrs les louera lui-même; leur louange ne vient pas des hommes, mais de Dieu; et tout ce que nous avons dit de Julien, ce n'est pas pour illustrer davantage un martyr, mais pour enflammer de plus en plus votre ardeur.

Nous allons donc laisser son éloge pour vous adresser la parole; ou plutôt parler dans l'église d'objets instructifs, c'est faire l'éloge des martyrs. Ecoutez-moi avec attention : je veux détruire aujourd'hui un ancien abus, afin que nous imitions les martyrs, sans nous contenter d'honorer leurs tombeaux. Oui, l'honneur rendu aux martyrs ne consiste pas seulement à venir à leurs tombeaux, mais plus que cela encore, à s'efforcer d'imiter leur courage. Il faut dire, d'abord, quel est l'abus que j'attaque, parce que la maladie étant inconnue, il n'est pas facile d'appliquer le remède : je découvre d'abord la plaie, pour mettre ensuite l'appareil. Quel est donc l'abus dont je parle?

5. Quelques-uns de ceux qui sont ici présents (car à Dieu ne plaise que mes reproches s'adressent à toute l'assemblée!) nous abandonneront demain par lâcheté et par faiblesse, ils courront au faubourg de Daphné pour dissiper demain ce que nous avons recueilli aujourd'hui, pour détruire ce que nous avons édifié. Afin donc qu'ils ne soient pas venus ici inutilement, nous finirons par dire quelques mots sur cet objet. Pourquoi, je vous prie, courez-vous au faubourg d'Antioche? c'est ici le faubourg de la Jérusalem d'en-haut, c'est ici le Daphné spirituel. Là-bas sont des fontaines d'eau, ici sont les sources des martyrs; là-bas sont des cyprès, arbres stériles; ici sont des arbres qui ont leurs racines en terre, et qui étendent leurs branches jusqu'au ciel. Voulez-vous voir le fruit de ces branches? ouvrez les yeux de la foi, et vous apercevrez aussitôt une espèce de fruit merveilleux. Non, le fruit de ces branches n'est pas corruptible et périssable, il ne ressemble à aucun de ceux que produit la terre : c'est la guérison des corps mutilés et des âmes malades, la rémission des péchés, l'abolition du vice, la prière continuelle, la confiance dans le Seigneur; tout ici est spirituel, tout est rempli de biens célestes. Ces fruits sans cesse cueillis repoussent sans cesse, et ne trompent jamais l'espoir du cul-

tivateur. Les arbres terrestres ne produisent qu'une fois l'année ; et aux approches de l'hiver, ils perdent leur beauté propre, leurs fruits, qu'on n'a pas cueillis, se corrompant et tombant d'eux-mêmes. Les arbres dont je parle ne connaissent ni hiver, ni été, ne sont pas sujets à l'inclémence des saisons ; jamais dépouillés de leurs fruits, ils conservent toujours leur beauté, sans être exposés ni à la corruption, ni à la vicissitude des temps. Combien, depuis que ce corps est planté dans la terre, les fidèles ont cueilli de ce tombeau des guérisons, sans que le fruit ait jamais manqué ; ils ont moissonné les blés, et il reste encore une ample moisson ; ils ont puisé aux fontaines, et les eaux jaillissent toujours. La source est intarissable, elle ne manque jamais ; plus on y puise, plus on en voit couler de prodiges.

Et le tombeau du saint n'opère pas seulement des miracles, il produit encore la sagesse. Etes-vous riche, enflé d'orgueil, rempli d'arrogance ? venez ici, voyez le martyr, considérez combien votre richesse diffère de son opulence ; et vous réprimerez bientôt votre fierté, vous vous en retournerez ayant déposé tout orgueil, et l'âme guérie d'une vaine enflure. Etes-vous pauvre, vous croyez-vous digne de mépris ? venez ici, voyez la richesse du martyr, et dédaignant les biens de ce siècle, vous vous en retournerez plein d'une philosophie chrétienne. Oui, quand on vous aurait causé mille torts, quand on vous aurait accablé d'outrages et de coups, cette pensée, que vous n'avez pas encore souffert autant que le martyr, vous fera remporter d'ici une abondante consolation. Vous voyez quels fruits naissent de ces racines, combien ils sont inépuisables, combien ils sont spirituels, combien ils appartiennent à l'âme !

Je n'empêche pas que vous vous rendiez au faubourg, mais je m'oppose à ce que vous y alliez demain. Pourquoi ? c'est afin que votre plaisir ne soit pas répréhensible, afin que votre joie soit pure, qu'elle ne vous attire pas de condamnation ; car vous pouvez, dans un autre jour, vous livrer sans crime à des divertissements honnêtes. Que si vous voulez goûter, même aujourd'hui, quelque plaisir, quoi de plus agréable que cette assemblée et ce spectacle spirituel ? quoi de plus doux que la société de vos frères et de vos membres ? Mais voulez-vous même participer à une table matérielle ? vous pouvez, lorsque l'assemblée sera séparée, vous asseoir près de la chapelle du martyr, sous un figuier ou sous une vigne, et procurer à votre corps quelque satisfaction, sans charger votre conscience d'un crime. Le martyr qui est présent et qui assiste à votre table, ne permet pas que la joie dégénère en licence : comme un maître attentif ou un bon père aperçu des yeux de la foi, il réprime les ris immodérés, il arrête les joies excessives, il empêche toutes les révoltes de la chair, inconvénients inévitables dans le faubourg de Daphné. Pourquoi ? c'est qu'il y aura demain des danses dans tout le faubourg : or, la seule vue de ces danses entraîne le plus sage à imiter les mouvements indécents dont il est le témoin, surtout lorsque le démon est de la partie ; et il est présent, appelé par les chants des prostituées, par les discours obscènes, par les pompes diaboliques qu'on y étale. Or, vous avez renoncé à toutes ces pompes, vous vous êtes attachés au culte de Jésus-Christ, du jour où vous avez été admis aux sacrés mystères. Rappelez-vous donc les paroles que vous avez prononcées, les engagements que vous avez pris, et craignez de violer vos promesses.

Mais je vais m'adresser à ceux qui ne se rendront pas à Daphné, et leur recommander le salut de leurs frères. Lorsqu'un médecin visite un malade, il dit peu de chose au malheureux gîsant dans son lit : il s'adresse à ses proches, leur parle des remèdes, de la nourriture, et leur recommande les autres parties du traitement. Pourquoi ? c'est que le malade n'est point en état, pour l'heure, de recevoir des conseils, au lieu que celui qui est en santé, écoute, avec la plus grande attention toutes les ordonnances du médecin. Voilà pourquoi je veux m'adresser aussi à vous. Saisissons-nous demain des portes, assiégeons les chemins, que les hommes fassent revenir malgré eux les hommes, que les femmes ramènent malgré elles les femmes. N'ayons pas de honte, il n'y a pas de honte à avoir lorsqu'il s'agit du salut de notre prochain. Si nos frères ne rougissent pas de se rendre à une fête profane et criminelle, ne rougissons pas de les ramener à une solennité sacrée ; ne négligeons rien, lorsqu'il est question du salut de nos frères. Si Jésus-Chrit est mort pour nous, nous devons tout supporter pour eux. Quand ils vous accableraient de coups et d'invectives, retenez-les, ne les quittez pas que vous ne les ayez ramenés au saint martyr. Quand il vous faudrait pren-

dre les passants pour juges, dites à ceux qui voudront l'entendre : Je veux sauver mon frère, je vois qu'il perd son âme, je ne puis négliger celui auquel je tiens de si près. Que celui qui le voudra m'accuse, que celui qui le voudra me condamne. Ou plutôt personne ne me blâmera, tous me loueront, tous me chériront, puisque ce n'est ni pour un vil intérêt, ni pour contenter un ressentiment personnel, ni pour aucun autre motif profane, que je dispute, mais pour le salut de mon frère. Qui n'approuvera pas ma conduite? qui ne l'admirera pas? Quoique nous n'ayons ensemble aucune liaison de parenté charnelle, la parenté spirituelle nous rend plus chers les uns aux autres, que des enfants ne le sont à leurs parents. Si vous voulez même, prenons avec nous le martyr; il ne rougira point de nous accompagner, et de sauver ses frères. Montrez-le à leurs yeux; qu'ils craignent sa présence, qu'ils respectent ses prières et ses exhortations. Si Dieu exhorte ses créatures : *Nous faisons la charge d'ambassadeurs pour Jésus-Christ,* dit saint Paul, *et c'est Dieu même qui vous exhorte, par notre bouche, à vous réconcilier avec lui* (II Cor. v, 20), à plus forte raison un serviteur de Dieu exhortera-t-il ses frères. La seule chose qui l'afflige, c'est notre perte, la seule chose qui le réjouisse, c'est notre salut; aussi ne se refusera-t-il à rien pour nous sauver. N'ayons donc pas de honte de nous-mêmes, et ne croyons pas en pouvoir trop faire. Si des chasseurs parcourent les montagnes, les précipices, les gouffres et les abîmes, pour prendre quelques animaux terrestres, ou même des oiseaux sauvages; vous qui devez ramener de la perdition, non un vil animal, mais votre frère spirituel, pour lequel Jésus-Christ est mort, vous rougissez, vous hésitez, je ne dis pas de franchir des forêts et des montagnes, mais de sortir simplement des portes de la ville! quelle excuse, je vous prie, vous restera-t-il? n'entendez-vous pas l'avertissement d'un sage qui vous dit : *Il y a une honte qui conduit au péché?* (Ecclés. iv, 25.) Mais vous craignez qu'on ne vous blâme; rejetez toute la faute sur moi, qui vous ai donné le conseil; dites que c'est votre maître qui vous l'a ordonné. Je suis prêt à me justifier devant ceux qui m'accuseront, et à rendre compte de ma conduite; ou plutôt, aucun homme, quelque impudent qu'on le suppose, ne vous blâmera ni vous ni moi, mais tous nous approuveront, et applaudiront à nos soins. Tous les habitants d'Antioche, ceux même des villes voisines admireront la force impérieuse de notre charité et l'ardeur de notre zèle. Mais que parlé-je des hommes? le Maître des anges lui-même nous donnera son approbation. Puis donc que nous savons quelle sera la récompense de nos peines, ne négligeons pas cette chasse spirituelle; ne revenons pas seuls demain, mais présentons-nous chacun avec notre proie. Pourvu que nous nous rendions à l'heure où notre frère sortira de sa maison pour se mettre en chemin, et que nous l'engagions à visiter ce lieu, il n'y aura plus dès lors de difficulté. Lui-même vous en saura gré par la suite, tous les autres vous loueront, vous admireront, et, ce qu'il y a de plus essentiel, le Maître des cieux vous en récompensera abondamment, il vous comblera de biens et de louanges. Considérant donc l'avantage qui résulte pour nous d'une telle conduite, rendons-nous tous en foule aux portes de la ville, saisissons-nous de nos frères, ramenons-les ici, afin que demain l'église soit pleine, et que la solennité soit parfaite; afin que le bienheureux martyr, pour prix de notre zèle, nous reçoive avec confiance dans les tabernacles éternels. Puissions-nous obtenir cette faveur par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui soit la gloire au Père et à l'Esprit saint et vivifiant, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE SUR SAINT BARLAAM.

ANALYSE.

Ainsi que le remarque Fronton du Duc, il existe un calendrier grec manuscrit qui mentionne la fête de saint Barlaam, martyr, à la date du 16 novembre, comme dans le martyrologe romain. Les autres calendriers des Grecs portent cette fête au 19 du même mois. Mais, du temps de Chrysostome, elle se célébrait à une tout autre époque. Car dans l'homélie sur cette parole de saint Paul : *Nolo vos ignorare, fratres, quod patres nostri omnes sub nube fuerunt, etc.* (I Cor. x, 1), laquelle, comme le dit Chrysostome dans l'homélie même, a été prononcée le lendemain de la fête de saint Barlaam, le saint docteur dit éloquemment que l'hiver est passé et que l'été est venu : *Nous sommes*, dit-il, *délivrés de l'hiver, et nous jouissons de l'été qui nous ramène la douce haleine des zéphyrs.* Comme ces paroles ne peuvent en rien convenir au mois de novembre, il s'ensuit que la fête du martyr saint Barlaam se célébrait alors à Antioche à une tout autre époque de l'année. Je dis à Antioche, car ce même discours fut prononcé dans une ville, dans la campagne de laquelle, ainsi que nous l'apprend le discours lui-même, il existait un grand nombre de tombeaux de martyrs où avaient coutume d'affluer tous ceux des habitants de la ville qui voulaient honorer la mémoire de ces martyrs et avoir part à leur protection ; or, personne ne contestera que cette particularité ne convienne à la ville d'Antioche. — En outre, à la fin de la susdite homélie, il demande les prières de tous les prélats (*τῶν προέδρων ἁπάντων*) ; or, Chrysostome ne connaissait point de prélat (*πρόεδρος*) à Constantinople, où il était lui-même le prélat suprême. Quant à l'année où fut prononcée l'homélie suivante, nous ne pouvons la déterminer même par conjecture.

1° Les puissants du monde ne peuvent souffrir d'égaux ; il n'en est pas de même des saints qui ne désirent rien tant que de nous voir participer aux mêmes récompenses qu'eux. — Nous devons imiter les martyrs en triomphant de nos passions, de nos vices, de nos mauvaises pensées. — 2°, 3° Récit du martyre de saint Barlaam. — Nous devons conserver dans notre cœur la mémoire des belles actions des martyrs. — 4° Les délices et les excès de tout genre sont indignes des chrétiens ; les représentations théâtrales ont pour effet la perte de nos âmes ; les chrétiens doivent songer, non à satisfaire leurs sens, mais à fortifier leur âme contre leurs passions et contre les maux de la vie.

1. Le bienheureux Barlaam nous a conviés à cette fête, à cette solennité sainte, non pas pour recevoir nos éloges, mais afin que nous cherchions à l'imiter ; non pas pour que nous écoutions ses louanges, mais afin que nous devenions les émules de son héroïsme. Dans les affaires de la vie, ceux qui parviennent aux grandes dignités ne voudraient jamais voir d'autres hommes partager les mêmes prérogatives ; car dans ces sortes de choses, l'envie et la jalousie détruisent la charité ; mais il n'en est pas de même dans l'ordre spirituel ; c'est au contraire tout l'opposé : car les martyrs ne ressentent jamais si bien leurs propres honneurs que lorsqu'ils voient leurs compagnons dans le service de Dieu courir à la participation des mêmes biens qu'eux. De sorte que celui qui veut louer les martyrs n'a qu'à imiter les martyrs ; celui qui veut exalter ces athlètes pour leur piété, doit rivaliser de luttes pénibles avec eux : ce ne sera pas pour les martyrs une moindre joie que celle de leurs propres hauts faits. C'est saint Paul qui nous apprend qu'ils sentent surtout leur propre bonheur lorsqu'ils voient notre salut assuré, et que c'est là pour eux le plus grand honneur : *Nous vivons*, dit l'Apôtre, *quand nous vous voyons affermis dans le Seigneur.* (I Thess. III, 8.) Et Moïse avant lui disait à Dieu : *Si vous leur remettez leur péché, à la bonne heure ! Sinon, effacez-moi aussi du livre que vous avez écrit.* (Exod. XXXII, 31, 32.) Il veut dire par là : je ne puis goûter les honneurs célestes à cause de leur infortune ; car la société complète des fidèles est comme un corps dont tous les membres se tiennent ; à quoi sert que l'on couronne la tête, si l'on tourmente les pieds ?

Et comment est-il possible, dira-t-on, d'imiter les martyrs maintenant ? Nous ne sommes pas dans un temps de persécution. Je le sais comme vous : ce n'est pas actuellement un temps de persécution, mais c'est un temps de martyre ; ce n'est pas l'époque des combats contre les bourreaux, mais c'est toujours celle des

couronnes; nous n'avons plus pour persécuteurs les hommes, mais nous avons les démons; ce n'est plus un tyran qui est à notre poursuite, mais le diable, de tous les tyrans le plus redoutable; vous ne voyez point des charbons allumés devant vous, mais la flamme des passions. Les martyrs d'alors ont foulé aux pieds les charbons; foulez aux pieds, vous autres, le brasier de la chair; ils se sont mesurés avec des bêtes féroces; vous, mettez un frein à votre colère, ce monstre sauvage et cruel; ils ont résisté à des douleurs insupportables, sachez triompher des pensées déréglées et coupables qui fourmillent dans votre cœur; de cette manière vous imiterez les martyrs. *Car nous n'avons pas à lutter maintenant contre le sang et la chair, mais contre les puissances, les dominations, les princes de ce monde de ténèbres, contre les esprits de malice.* (Ephés. VI, 12.) Les passions de la nature sont un feu, un feu inextinguible et continuel; c'est un chien furieux et enragé, qui mille fois repoussé revient mille fois sur vous sans jamais se lasser. Le feu des charbons est terrible; mais celui des passions est plus cruel encore; la guerre qu'elles nous font ne nous laisse ni trêve ni relâche pendant cette vie; la lutte est continuelle, afin que la couronne soit éclatante. C'est pour cela que saint Paul nous fournit toujours des armes, parce que c'est toujours le temps de la guerre, parce que l'ennemi veille sans cesse. Voulez-vous être convaincus que les passions ne sont pas moins brûlantes que le feu? Ecoutez Salomon qui vous dit : *Peut-on marcher sur des charbons de feu, sans se brûler les pieds? De même celui qui a commerce avec la femme de son prochain, et quiconque y touche, ne restera pas impuni.* (Prov. VI, 28, 29.) Ainsi, vous le voyez, la concupiscence rivalise d'ardeur avec le feu. En effet, comme il est impossible de toucher au feu sans se brûler, ainsi la vue d'une belle figure s'empare avec plus de violence que le feu, de l'âme qui la regarde avec immodestie; et semblable à une matière inflammable, la passion s'allume dans l'âme de l'impudique à la vue de la beauté. Il faut donc se garder d'alimenter le feu de la passion par les regards; il faut au contraire l'enfermer de toutes parts et l'éteindre par les pieuses pensées, arrêter les progrès de cet embrasement, et ne pas lui permettre de faire déchoir notre âme de sa fermeté. Et tous les plaisirs, au moment où la passion domine, portent l'incendie dans l'âme plus violemment que le feu, si on ne lutte courageusement contre eux par la patience et par la foi; c'est ainsi que le vaillant athlète de Jésus-Christ, le bienheureux Barlaam, se conduisit quand on lui brûlait la main; il portait dans cette main le brasier tout entier, et ne cédait pas à la douleur; mais il était plus insensible qu'une statue : ou plutôt il sentait la douleur, et il la supportait; car c'était bien son corps qui était là, ce n'était point du fer : or par ses souffrances et sa patience, il montrait dans un corps mortel la sagesse des puissances immatérielles.

2. Mais je vais reprendre son martyre de plus loin, afin d'en rendre le récit d'autant plus clair; et remarquez bien, je vous prie, la malice du démon. Parmi le nombre des saints, il plongeait les uns dans des poëles, les autres dans des chaudières bouillantes, plus cruelles que le feu même; aux autres il déchirait les flancs, il submergeait les autres dans la mer, en livrait d'autres aux bêtes, jetait les autres dans une fournaise; aux uns il désarticulait les membres, il en écorchait d'autres tout vivants, il plaçait le corps sanglant des autres sur des charbons, et les étincelles, en volant sur leurs plaies, dévoraient ces blessures d'une douleur plus aiguë que la dent des bêtes les plus féroces; enfin il imaginait pour chacun d'eux des supplices plus atroces les uns que les autres. Mais quand il vit que les martyrs se moquaient de tout cela, et que ceux qui avaient souffert ces tortures en avaient triomphé avec beaucoup de facilité, et étaient devenus ainsi pour ceux qui viendraient ensuite aux mêmes luttes, le plus grand motif de confiance, que fit-il? Il imagina un nouveau genre de piége, afin d'abattre le courage du martyr par l'imprévue nouveauté du supplice. En effet, quand on a entendu parler d'une chose, et qu'on y pense, fût-elle du reste intolérable, elle devient facile à mépriser, parce qu'on s'y attend et qu'on y a réfléchi, mais un mal imprévu, même léger, est le plus insupportable de tous. Essayons donc, se dit le démon, une nouvelle espèce de combat, une invention inouïe, dont l'étrangeté inattendue trouble l'athlète et le fasse aisément trébucher. Que fait donc le démon? Il fait sortir de la prison le saint personnage tout enchaîné. Car c'était encore là un trait de malice, de ne pas lui dévoiler tout d'abord ses cruelles machinations, de ne pas lui faire voir aussitôt les plus affreux supplices,

mais de commencer le combat par des escarmouches, en lui montrant d'abord ce qui était le moins terrible. Comment cela? En ce que, si le martyr était vaincu dès le commencement, sa défaite serait honteuse, puisqu'il n'aurait pas résisté même à une petite épreuve : si au contraire il en sortait vainqueur, ses forces seraient ruinées déjà par les tourments les moins douloureux, et il devenait plus facile à désarmer au moyen de supplices plus cruels. Voilà donc pourquoi le démon lui présente en premier les moindres épreuves : que le démon triomphe ou non du martyr, le démon n'aura point manqué son but : si j'en triomphe, se dit-il, j'en ferai ma risée; si je n'en triomphe pas, je l'aurai rendu plus faible pour la suite. Le voilà donc qui fait sortir le martyr de la prison : le martyr s'avance comme un vaillant athlète qui s'est longtemps exercé dans la palestre ; car la prison a été pour lui une palestre; et là, dans ses entretiens particuliers avec Dieu, il a appris de lui tous les genres de lutte ; car là où sont de tels prisonniers, là le Christ aussi est présent.

Il sort donc fortifié précisément par un plus long séjour dans la prison : le démon le fait conduire au milieu de la foule par les ministres de son iniquité; il n'attache pas le martyr à un poteau, il ne l'entoure pas de bourreaux, car il voit que sa victime le voudrait bien et qu'elle y pense depuis longtemps; non, c'est une machine de guerre toute nouvelle, étrange et complétement inattendue qu'il approche du rempart, une machine calculée pour le faire aisément crouler, car ce qu'il cherche avant tout, c'est de faire trébucher ses saints adversaires plutôt que de les faire souffrir. Et quelle est donc cette machine de guerre? On force le martyr d'étendre la main au-dessus d'un autel, on place dans le creux de cette main des charbons et de l'encens, afin que si la douleur lui fait retourner la main, on en prenne acte comme d'un sacrifice contraire à la foi chrétienne. Vous voyez toute la malice du démon! Mais considérez en même temps comment Celui qui surprend les habiles dans leur propre fourberie sut rendre vaines toutes ces manœuvres, et comment de ces tentatives d'embûches, de cette complication de méchanceté, il fit naître pour le martyr un accroissement et une surabondance de gloire. En effet, quand l'ennemi a inventé mille perfidies, et qu'après cela il se retire avec perte, alors la piété de l'athlète n'en devient que plus éclatante. C'est ce qui eut lieu ici. Le bienheureux Barlaam demeura ferme, tenant sa main ouverte dans la même position, comme si elle eût été de fer : et cependant, quand même il l'aurait retournée, on n'eût pu en faire un reproche au martyr.

3. Ici, prêtez-moi tous une grande attention, afin de savoir que, quand même sa main se serait retournée, ce n'aurait pas été une défaite. Et pourquoi? C'est qu'il faut en juger ici comme des martyrs à qui l'on déchire les flancs ou qu'on torture de quelque autre manière. En effet, s'ils se rendent et sacrifient, on est fondé à les accuser de faiblesse, parce qu'ils ont sacrifié faute de supporter la douleur; mais s'ils tiennent bon contre les supplices, et que leur souffrance leur arrache des plaintes, sans qu'ils renient leur piété, nul ne leur fait un crime de ces gémissements; au contraire, nous les louons et les admirons davantage, pour avoir persisté malgré les douleurs, et n'avoir point apostasié. Ici donc, si le bienheureux Barlaam, ne supportant point d'être brûlé, se fût décidé à sacrifier, il eût été vaincu; mais si, bien qu'il ne se rendît point, sa main se fût retournée, il n'y aurait là rien à reprocher à l'intention du martyr, car ce n'est pas sa détermination qui eût faibli, c'eût été un effet de la contraction naturelle des nerfs, et la main du martyr eût fléchi malgré lui sous l'influence du feu. Quand on déchire les flancs d'un martyr, on ne lui fait pas un crime de ce que sa chair se fend; prenons même une comparaison plus voisine encore : quand une personne a la fièvre ou des convulsions, on ne lui reproche pas les contractions de ses mains, car cela ne vient pas de sa mollesse, c'est l'ardeur du mal qui dessèche l'humidité et qui resserre contre les lois ordinaires tout le système nerveux : de même on n'aurait pas pu blâmer le saint martyr si sa main se fût retournée. Car si la fièvre est capable de contracter et de contourner les membres d'un malade sans qu'il le veuille, à plus forte raison des charbons placés dans la main produiront-ils cet effet, même sans que le martyr se rende. Mais il n'en a pas même été ainsi, afin que l'on sache du reste que c'était la grâce de Dieu qui assistait et fortifiait l'athlète, et qui corrigeait l'imperfection de la nature; car la nature n'a pas subi dans ce cas sa propre condition : cette main, comme si elle eût été de diamant,

demeura immobile. Qui n'eût été, à cette vue, saisi d'admiration en même temps que d'horreur? Les anges regardaient du haut du ciel, les archanges étaient en contemplation; c'était un spectacle magnifique, et véritablement au-dessus de la nature humaine. Qui, en effet, n'eût été jaloux de voir un homme soutenant une pareille lutte, et exempt des sensations humaines, le même homme étant à la fois l'autel, la victime et le prêtre? On voyait donc s'élever deux fumées : l'une de l'encens qui s'allumait, l'autre de la chair qui se détruisait; et cette dernière fumée était plus agréable que la première, et son odeur était meilleure. Il arriva ici la même chose qu'au buisson ardent : de même que le buisson brûlait sans se consumer, de même ici la main brûlait, mais l'âme n'était pas dévorée par les flammes; le corps se détruisait, mais la foi ne se perdait pas; la chair disparaissait, mais non pas le zèle; et les charbons, après avoir troué la main par le milieu, tombaient à terre, mais le courage de l'âme ne succombait pas. La main se consumait et se détruisait, parce qu'elle était de chair, et non de diamant; mais l'âme aurait voulu encore une autre main pour continuer à montrer son courage. Et de même qu'un soldat généreux qui s'est précipité au milieu des ennemis, qui a rompu la phalange de ses adversaires, qui a fait voler son épée en éclats à force de frapper sans cesse, se retourne et en demande une autre parce qu'il n'est pas encore rassasié du carnage qu'il a fait des ennemis; ainsi l'âme du bienheureux Barlaam, après avoir perdu cette main à force de harceler les phalanges des démons, en aurait voulu une seconde, pour donner encore des preuves de son ardeur. Ne me dites pas qu'il n'a sacrifié qu'une main; mais songez plutôt que celui qui a livré sa main aurait livré aussi sa tête et ses flancs, qu'il eût bravé le feu, les bêtes féroces, la mer, les précipices, la croix, la roue, qu'il eût résisté à tous les supplices imaginables, et qu'il a souffert tout cela, sinon par le fait, du moins en intention. Car les martyrs ne se préparent pas à des supplices déterminés, mais à des tourments dont l'espèce est incertaine pour eux : car ils ne sont point maîtres de la volonté des tyrans, et ils n'imposent à leurs persécuteurs ni la limite ni la mesure des supplices; mais tous les maux qu'une volonté humaine et féroce pourra se plaire à inventer, voilà ce qu'ils auront à souffrir : à moins que le corps, succombant dans l'intervalle, ne laisse inassouvis les caprices des tyrans. Ainsi, la chair se flétrissait, et la détermination de l'âme devenait plus fervente, surpassant les charbons en vivacité, et jetant une clarté plus éclatante : car le feu spirituel brûlait à l'intérieur d'une flamme bien plus ardente que le feu terrestre. Ainsi, le saint martyr ne sentait pas cette flamme du dehors, parce qu'il était brûlé au dedans par le feu intense et dévorant de l'amour de Jésus-Christ.

4. Ne nous contentons pas d'écouter cela, mes frères bien-aimés, mais encore imitons-le. Car je vous répète ce que je vous disais en commençant : n'admirons pas le martyr seulement jusqu'au moment actuel, mais que chacun de nous, en retournant chez soi, y reconduise le saint, le fasse entrer dans sa propre maison, ou plutôt dans son propre cœur, par le souvenir de mes paroles. Accueillez-le, comme je l'ai dit plus haut, et établissez-le dans votre cœur avec sa main étendue : donnez l'hospitalité à l'athlète couronné, et ne le laissez jamais sortir de votre pensée. Si nous vous avons réunis auprès des châsses des martyrs, c'est afin que même leur simple aspect vous procure quelque encouragement à la vertu, et que vous vous disposiez au même zèle. Un soldat se sent excité rien qu'à entendre parler d'un héros : à plus forte raison le sera-t-il de le voir et de le contempler en personne, surtout lorsqu'en entrant dans la tente de ce héros, il apercevra son épée ensanglantée, la tête de son ennemi gisant à terre, des dépouilles suspendues, un sang tout frais encore dégouttant de ces mains qui viennent d'élever le trophée, de toutes parts des lances, des boucliers, des arcs, des armes de toute espèce. C'est aussi pour cela que nous sommes venus. La tente du guerrier, c'est la tombe des martyrs : ouvrez les yeux de la foi, et vous verrez la cuirasse de la justice, le bouclier de la foi, le casque du salut, la chaussure de l'Evangile, l'épée de l'Esprit-Saint, et la tête elle-même du démon jetée à terre. En effet lorsque vous voyez un possédé couché sur le dos près de la tombe du martyr, et souvent se déchirant lui-même, vous ne voyez pas autre chose que la tête coupée du démon. Car encore aujourd'hui les martyrs, ces soldats du Christ, sont entourés de ces armes, et de même que les rois font ensevelir les héros avec leurs armes,

de même Jésus-Christ les a ensevelis avec leurs armes, afin de faire paraître, même avant la résurrection, toute la gloire et la puissance des saints. Prenez donc connaissance de toute leur armure spirituelle, et vous aurez beaucoup gagné quand vous partirez d'ici. Vous avez, mes chers frères, à soutenir vous aussi contre le démon une grande guerre : oui, une guerre compliquée, considérable, perpétuelle.

Mettez-vous donc au fait des luttes, afin d'imiter les victoires : méprisez l'opulence, les biens du monde, et toutes les autres illusions de cette vie ; ne regardez pas comme heureux les riches, mais les martyrs ; non celui qui vit dans les délices, mais celui que la flamme torture dans une poêle ; non l'homme assis à une table somptueuse, mais celui qui souffre dans une chaudière bouillante ; non ceux qui ne passent pas de jour sans le luxe du bain, mais ceux que renferme une fournaise cruelle ; non pas enfin ceux qui exhalent les parfums, mais ceux dont les membres consumés ne laissent échapper qu'une odeur de fumée et de chair brûlée. Cette odeur est meilleure et plus utile que l'autre : car la première entraîne au châtiment ceux qui en usent, la seconde mène aux récompenses et aux couronnes célestes. Et pour vous convaincre que c'est un mal que le luxe, les parfums, l'ivresse, le vin pris sans mesure, et une table somptueuse, écoutez ce que dit le Prophète : *Malheur à ceux qui dorment sur des lits d'ivoire, et qui vivent en prodigues sur leurs riches tapis ; à ceux qui, dans le petit bétail, mangent les chevreaux, et dans le grand bétail, les veaux de lait ; à ceux qui boivent le vin le mieux clarifié, et se parfument des odeurs les plus exquises.* (Amos, VI, 4-6.) Si l'on parlait ainsi sous l'ancienne loi, que doit-on dire au temps de la loi de grâce, où la sagesse est plus grande ? Et je parle ici pour les femmes comme pour les hommes, car la carrière à fournir leur est commune ; l'armée du Christ n'est point partagée en deux camps, suivant les sexes : elle ne forme qu'une seule assemblée ; les femmes peuvent, elles aussi, revêtir la cuirasse, présenter le bouclier, lancer des traits, soit dans les temps de martyre, soit à d'autres époques analogues, qui exigent une grande assurance. Et de même qu'un excellent archer, décochant habilement une flèche de son arc, jette le trouble dans tous les rangs ennemis, ainsi les saints martyrs, et tous les champions de la vérité, qui luttent contre les artifices du démon, se servent de leur langue comme d'un arc, et leurs paroles sont des flèches qu'ils envoient droit au but ; elles volent à travers les airs et vont tomber sur les invisibles phalanges des démons, dont elles troublent toutes les dispositions. C'est ce que fit le bienheureux Barlaam. Avec de simples paroles, comme avec des flèches rapides, il jeta le désordre dans l'armée du démon.

Imitons une telle habileté. Ne voyez-vous pas que ceux qui reviennent du théâtre sont amollis ? Cela vient de ce qu'ils font une grande attention à ce qui s'y passe : ils sortent de là après avoir gravé dans leur âme ces tournements d'yeux, ces mouvements de mains, ces ronds de jambes, les images enfin de toutes ces poses qu'ils ont vues produites par les contorsions d'un corps assoupli. S'ils se montrent si préoccupés de perdre leur âme, et s'ils conservent ensuite le souvenir bien net de ces spectacles, ne serait-il pas insensé que nous, qui, en imitant ce que nous voyons ici, nous rendrons semblables aux anges, nous n'apportions pas autant de zèle à en conserver les bienfaits que les spectateurs en apportent aux représentations théâtrales ? Non, je vous en prie, je vous en conjure, ne négligeons pas ainsi notre propre salut, mais renfermons tous dans nos âmes le souvenir des martyrs, ainsi que de ces chaudières, de ces poêles, et de leurs autres supplices ; imitez les peintres, à qui il arrive souvent de nettoyer un tableau terni par la fumée, la suie et l'ancienneté ; suivez cet exemple, mes chers frères, pour la mémoire des martyrs ; quand les inquiétudes de la vie, s'introduisant dans votre âme, l'auront obscurcie, éclaircissez-la par le souvenir des martyrs. Car si vous possédez ce souvenir, vous n'aurez plus d'admiration pour la richesse, ni de chagrin de la pauvreté, ni d'éloges pour la gloire et la puissance ; en un mot, parmi les choses humaines, vous ne regarderez point comme ayant quelque grandeur celles qui ont de l'éclat, ni comme insupportables celles qui affligent les hommes ; mais devenus supérieurs à tout cela, vous trouverez une école de vertu dans la contemplation continuelle de l'image de ces saints. Celui qui voit chaque jour des soldats s'illustrer dans des guerres et des combats, ne désirera jamais les délices de la vie, et n'aura nulle admiration pour une existence molle et relâchée ; il n'aura de goût que pour l'austérité, la vigueur et les luttes. En effet qu'y

a-t-il de commun entre l'ivresse et les combats? entre la gourmandise et la vaillance? entre les parfums et les armes? entre la guerre et les festins? Vous êtes soldats du Christ, mes frères bien-aimés; armez-vous donc, et ne vous parez pas; vous êtes de généreux athlètes : montrez-vous donc vaillants, et non pas élégants. C'est ainsi que nous imiterons ces saints martyrs, c'est ainsi que nous honorerons ces héros, ces vainqueurs couronnés, ces amis de Dieu; et qu'après avoir marché dans la même voie qu'eux, nous recevrons les mêmes couronnes; puissions-nous tous obtenir cette faveur par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire au Père et au Saint-Esprit, à présent et toujours, et dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

HOMÉLIE SUR SAINTE DROSIS

ET EXHORTATION A LA PENSÉE DE LA MORT.

—

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Chrysostome prononça cette homélie dans la campagne d'Antioche, un jour que l'évêque Flavien profitant du beau temps, y conduisit le peuple de la ville, ainsi qu'il est dit au n° 2. — On n'a d'ailleurs que fort peu de renseignements sur cette sainte; et l'on ne sait guère autre chose de son martyre et de ses souffrances que ce que dit le saint Docteur, qu'elle fut jetée sur un bûcher. — Chrysostome ne célèbre pas seulement sainte Drosis, mais encore beaucoup d'autres martyrs, dont les ossements avaient été déposés au même lieu; il exalte leur puissance contre les démons et contre toutes espèces de maladies; il explique assez au long toute l'utilité qu'on peut retirer des visites faites à leur tombeau. — Nous n'avons aucune donnée sur la date de cette homélie.

1° Utilité des saintes reliques.— 2° Les martyrs prouvent la résurrection de Jésus-Christ. — 3° Les démons craignent les reliques des saints. — La femme a été jadis sous la main du démon l'instrument de notre perte; c'est elle aujourd'hui qui triomphe du démon.— L'exemple des saintes martyres prouvent que l'âge ni le sexe ne dispensent personne du courage chrétien. — Plus nous sommes faibles, plus Dieu nous accorde des grâces abondantes. — 4° Martyre de sainte Drosis : comparaisons diverses. — 5° Pourquoi Joseph ordonna de transporter ses os en Palestine. — Les promesses de Dieu sont certaines : nous ne devons pas craindre la mort.— 6° Saint Chrysostome combat un préjugé populaire qui faisait regarder comme malheureux ceux qui mouraient à l'étranger et sans être entourés de leurs parents et amis. — La mort malheureuse est la mort dans le péché; il ne faut pas considérer comme heureux celui dont les funérailles sont brillantes, mais se représenter ce riche défunt apparaissant au tribunal de Dieu. —Le pécheur est puni après sa mort, même par ce qui se passe sur cette terre où il n'est plus.

1. Lorsque des pasteurs diligents, au milieu d'un long hiver, aperçoivent un rayon brillant, et sentent un jour plus chaud qu'à l'ordinaire, ils font sortir les brebis de la bergerie et les conduisent aux pâturages accoutumés : votre bon pasteur a fait comme eux : il a conduit ce troupeau sacré, ces ouailles de Jésus-Christ, dans ces pâturages spirituels où reposent les saints. Les brebis, en restant au bercail, peuvent encore, il est vrai, satisfaire leur appétit; mais quand elles sortent de cet enclos, elles profitent davantage dans les champs; là, elles ont un plaisir extrême à incliner leur tête pour tondre l'herbe avec leurs dents, elles respirent un air pur, elles regardent ces rayons purs et brillants, elles bondissent au bord des étangs, des fontaines et des rivières; la terre elle-même n'est pas sans leur causer quelque plaisir par les fleurs dont elle est ornée de tous côtés.

Eh bien! ce qui leur est si profitable, l'est beaucoup aussi pour nous autres. Nous avions aussi à la ville une table servie de mets spirituels, mais il y a un certain attrait à sortir de nos murs pour visiter les saints, et l'avantage qui en résulte n'est pas moindre que l'attrait lui-même; ce n'est pas à cause de l'air pur que nous respirons, mais c'est que nous avons sous les yeux les exploits de ces héros; nous bondissons, non au bord des rivières où l'eau coule, mais auprès des fleuves de la grâce; nous ne baissons pas la tête pour brouter l'herbe, mais nous recueillons les vertus des martyrs; ce n'est pas enfin parce que nous voyons la terre parée de fleurs, mais parce que nous contemplons des corps qui abondent en faveurs spirituelles. Toutes les églises de martyrs procurent de grands avantages aux fidèles qui s'y rassemblent, mais celle-ci plus que toutes les autres : car à peine a-t-on franchi le vestibule qu'à l'instant une foule de tombeaux frappent de tous côtés nos regards, et quelque

part qu'on les porte, on aperçoit les châsses, les monuments et les cercueils des trépassés? Cet aspect des tombeaux ne contribue pas médiocrement à nous inspirer la divine sagesse. Car notre âme, fût-elle nonchalante, se remonte bientôt à cette vue, et si elle a du zèle et de la vigilance, elle en acquiert encore davantage. Si quelqu'un gémissait de sa pauvreté, cette contemplation ne tardera pas à le consoler, et si tel autre s'enorgueillissait de sa richesse, il se sentira humilié et rabaissé. Car la vue des tombeaux, nécessairement et malgré nous, nous fait faire de sages réflexions sur notre mort; elle nous persuade que rien n'est stable dans la vie présente; que rien n'y est ni affligeant ni vraiment bon; or, celui qui est dans cette persuasion, ne tombe pas facilement dans les piéges du péché. Aussi un sage nous donne-t-il ce conseil : *Dans toutes tes paroles, souviens-toi de ta fin, et tu ne pécheras jamais* (Eccl. VII, 40); et un autre nous fait cette recommandation, qui s'accorde avec la précédente : *Prépare tes œuvres pour le moment de ton départ, et fais tes apprêts pour la route* (Prov. XXIV, 27); il ne nous parle pas d'un voyage matériel, mais de notre sortie de ce monde. Et, en effet, si tous les jours et à chaque instant nous envisageons l'incertitude de notre dernière heure, nous ne pécherons guère; car ni les splendeurs de la vie ne seront capables de nous enfler, ni ses chagrins, de nous abattre et de nous troubler, puisque nous ne savons pas quand les unes ou les autres finiront, et souvent, celui qui est en vie aujourd'hui n'ira pas même jusqu'au soir. Or, en restant dans l'intérieur de la ville, il n'est pas fort vraisemblable que nous méditions ces vérités, que nous fassions ces sages réflexions; si au contraire nous sortons des murs, si nous venons à ces tombeaux, si nous contemplons cette foule de trépassés, de toute néces ité, bon gré malgré, cette vue nous inspirera ces pensées et grâce à ces pensées, notre âme s'élèvera et s'affranchira de la complaisance aux choses de la vie. Et non-seulement nous en recueillerons ces pensées, mais nous y trouverons aussi les encouragements nécessaires pour nous disposer en toute hâte à entrer dans notre patrie éternelle, pour faire en vue de ce voyage tous les préparatifs qui dépendent de nous, sachant bien que tout ce que nous laisserons ici de ce qui nous appartient, sera autant de perdu pour nous.

Lorsqu'un voyageur ayant un long voyage à faire pour retourner dans sa patrie se hâte de l'accomplir, s'il laisse quelque objet dans une hôtellerie, c'est chose entièrement perdue pour lui, il en doit faire complétement le sacrifice; de même tout ce que nous laissons à nous dans ce monde lorsque nous en sortons, est autant de perdu pour nous; il faut donc emporter certaines choses avec nous, et en envoyer d'autres devant nous. La vie actuelle est une route, elle n'a rien de stable; nous ne faisons que passer à travers ses maux et ses biens. Ce qui fait ma prédilection pour ce lieu-ci, c'est que toutes les fois que j'y viens, non-seulement les jours de réunion, mais même sans qu'il y ait réunion, je me souviens continuellement de ces pensées, et que mes yeux, en contemplant dans le calme d'une profonde solitude ces tombeaux qui m'entourent, envoient devant eux mon âme au séjour des bienheureux défunts, et me font penser d'avance au bonheur qu'on y goûte.

2. Aussi ne saurais-je exprimer ma reconnaissance à notre noble prélat qui, saisissant l'occasion d'une belle journée, nous a conduits ici, sous les auspices et le patronage de la bienheureuse Drosis, dont nous célébrons la mémoire. Il y a même, outre les avantages que je viens d'énumérer, une autre utilité plus grande encore à retirer de notre séjour ici. En effet, lorsqu'après avoir passé devant les autres châsses, nous arrivons aux cercueils des martyrs, notre pensée s'élève, notre âme se fortifie, notre zèle grandit, et notre foi devient plus ardente.

Lors donc que nous passons en revue les souffrances, les luttes, les récompenses, les palmes et les couronnes des saints, nous y trouvons encore un autre motif plus puissant d'humilité. En effet, quelque grandes choses que l'on ait accomplies, on trouvera qu'on n'a rien fait de grand si l'on compare sa vertu avec les combats qu'ils ont livrés; et si l'on n'a rien accompli de grand et de bon, on ne désespérera pas pour cela de son salut, car on trouvera dans leur courage une exhortation à changer de vie pour embrasser la vertu, et l'on se dira que peut-être, la miséricorde de Dieu daignant nous aider, nous prendrons enfin le même élan, et que, montant au ciel tout d'un coup, nous y jouirons de ce crédit immense auprès de Dieu. Telles sont, sans parler d'autres bien plus nombreuses, les sages ré-

flexions que nous pouvons remporter de ce lieu. Car la mort des martyrs est l'encouragement des fidèles, la confiance des Eglises, l'affermissement du christianisme, la destruction de la mort, la démonstration de la résurrection, la confusion des démons, la condamnation de Satan, l'école de la sagesse, l'exhortation au mépris des choses de ce monde, et la voie ouverte aux aspirations vers l'autre vie ; c'est la consolation des maux qui nous assiègent, le motif de notre patience, le principe de notre constance, la racine, la source et la mère de tous les biens. Et si vous le voulez, je puis vous démontrer tout cela et vous dire comment elle est l'encouragement des fidèles, la confiance des Eglises, la démonstration de la résurrection, et tout le reste que je viens d'énumérer. Lorsqu'il surgit des luttes, des combats à soutenir contre les païens au sujet de nos dogmes, lorsqu'ils calomnient notre foi, entre autres réponses que nous avons à leur faire, opposons-leur la mort des martyrs ; disons-leur ceci : Qui est-ce qui leur a persuadé de mépriser la vie présente? Car si le Christ est mort et qu'il ne soit point ressuscité, qui est-ce qui a opéré tous ces faits au-dessus de la nature ?

Il n'est pas en effet dans les moyens de la puissance humaine de persuader depuis si longtemps à tant de myriades d'hommes, que dis-je, de femmes, de vierges et de tout jeunes enfants de mépriser la vie présente, d'affronter les bêtes féroces, de se rire du feu, de fouler aux pieds toute espèce de supplice et de tourment, et de courir à la vie future : pour admettre cette vérité, les païens n'auront pas besoin de nos preuves, ils s'interrogeront eux-mêmes, et trouveront de cela une démonstration suffisante. Car depuis que le Christ est venu en ce monde, il y a eu des empereurs infidèles, il y en a eu aussi de fidèles ; mais la plupart des empereurs infidèles ont envoyé leurs sujets chrétiens dans des gouffres, sur les bûchers, dans les précipices, dans la mer, ils les ont exposés à la fureur des bêtes, à mille supplices, à mille tourments divers, cherchant par tous les moyens à déraciner la foi de leurs âmes, et ils n'y ont rien gagné ; ils se sont retirés couverts de confusion, après avoir, il est vrai, tourmenté de toute manière les croyants, mais n'ayant fait qu'augmenter la foi. Au contraire pas un empereur chrétien n'a ordonné le supplice, la torture d'un infidèle, pour le forcer à abandonner son erreur. Et cependant, même dans ces conditions, l'erreur s'efface et disparaît d'elle-même. Tout cela, afin que l'on connaisse et la force de la vérité, et la faiblesse du mensonge, puisque celui-ci périt de lui-même sans que personne le persécute, et que lorsqu'on veut entraver celle-là, elle ne fait que s'accroître et atteindre une hauteur indicible.

Et la cause, c'est que Jésus-Christ vit et opère dans les âmes des martyrs. Lors donc qu'ils nous disent qu'il n'est pas ressuscité, faisons-leur cette question : Et qui donc a opéré ces grandes actions? Est-ce un mort, dites-moi? Mais il y a eu bien des morts, et aucun n'a jamais fait pareille chose. Etait-ce donc un magicien et un charlatan? Mais il y a eu aussi bien des magiciens, bien des charlatans et des menteurs, et tous se sont tus ; nulle part il ne reste plus rien d'eux : tout cela a disparu avec leur vie, et leurs impostures ont fini avec eux. Au contraire les œuvres du Christ ne font que grandir tous les jours, et cela est tout naturel, car les événements qui se sont accomplis ne provenaient pas de l'imposture, mais de la puissance divine, et c'est pourquoi ils ne cessent point d'avoir leur effet. Bien plus, je ne trouve pas seulement une preuve de cette puissance dans l'accroissement de ces œuvres, mais dans ce fait qu'elles s'accroissent pour notre bien et pour le salut de notre vie. Car depuis la venue de Jésus-Christ les habitants de la terre sont devenus des hommes, de brutes qu'ils étaient, ou plutôt, d'hommes ils sont devenus des anges, tous ceux qui s'attachent à lui véritablement. Mais, dira-t-on, les martyrs ont été trompés, séduits, et c'est pour cela qu'ils ont méprisé la vie présente. Ainsi, l'exemple des premiers n'a pas fait ouvrir les yeux aux seconds, ni celui des seconds aux troisièmes ; mais plus la persécution grandissait, plus cet héroïsme prenait d'extension et nul pendant une si longue suite de temps, n'a su distinguer la fraude? Comment y aurait-il là quelque bon sens ?

Et s'ils ont été trompés, comment leur poussière est-elle l'effroi des démons? Comment leurs tombeaux suffisent-ils pour les mettre en fuite? Ce n'est pas apparemment que les démons ont peur des morts. Il y a des milliers de morts partout sur la terre et les démons font leur séjour auprès d'eux, on voit même plusieurs possédés qui vivent dans les lieux déserts et au milieu des tombeaux ; mais si des ossements de martyrs sont enfouis quelque

part, les démons fuient ce lieu comme un feu, comme un supplice intolérable, proclamant d'une voix éclatante qu'il est à l'intérieur de ces tombeaux une puissance qui les flagelle.

3. Nous venons de faire voir que la mort des martyrs est une preuve de la faiblesse des démons : nous allons actuellement mettre en évidence que ce fait les convainc de lâcheté. Lorsque les uns, je veux dire les martyrs, assujettis au corps et aux nécessités physiques, assiégés d'une foule de douleurs et de souffrances, vivant d'une existence périssable, ayant pour séjour la terre, montrent un tel mépris de la vie présente pour l'amour du Dieu qui les a créés; et que tous les autres, les démons, exempts de la chair et de toutes ces douleurs et ces souffrances, font éclater au contraire tant de violence, tant d'ingratitude envers leur bienfaiteur, quelle excuse ces derniers ont-ils? quel pardon méritent-ils? Aucun, en aucune façon, car la vertu des premiers condamne bien du reste la méchanceté des autres. En effet ce ne sont pas seulement des hommes qui condamnent des hommes, ou des gens plus zélés qui condamnent des gens plus négligents, mais ce sont les démons eux-mêmes que condamne le zèle des martyrs. C'est ce que saint Paul nous montre lorsqu'il dit : *Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges? et nous ne jugerions pas les choses du siècle?* (I Cor. VI, 3.) Or il veut parler des anges de Satan, des anges rebelles. Et comment les jugerons-nous? dira quelqu'un. Ce ne sera pas en siégeant à un tribunal et en les forçant à rendre des comptes; mais en condamnant leur lâcheté par notre propre zèle. C'est ce que saint Paul nous apprend encore : *Et si*, dit-il, *le monde est jugé en vous* (Ibid. 2); il ne dit pas devant vous, mais par votre moyen. De même que lorsqu'il dit : *Les Ninivites se lèveront pour condamner cette génération-ci* (Luc, XI, 32), il n'entend pas que les Ninivites feront rendre des comptes aux Juifs incrédules, mais que la foi de ceux-là condamnera l'incrédulité de ceux-ci. Il y a encore dans la mort des martyrs les plus grands avantages à gagner sous le rapport de la vertu et du mépris des choses de ce monde. En les voyant mépriser la vie entière, fussiez-vous le plus insensible et le plus nonchalant des hommes, vous sentirez s'élever votre pensée, vous mépriserez le luxe, vous dédaignerez les richesses, et vous désirerez le séjour d'en-haut. Si vous êtes malade, vous trouverez un puissant motif de patience dans les souffrances des martyrs; si vous êtes accablé par la pauvreté, ou par un autre malheur quelconque, vous n'aurez qu'à jeter les yeux sur la grandeur des épreuves qu'ils ont eues à subir, pour y puiser une consolation suffisante à toutes vos misères. C'est pour cela surtout que j'aime les commémorations des martyrs, que je les aime et les accueille toutes avec transport, mais surtout quand des femmes ont été de la lutte. Car plus le vase est fragile, plus la grâce est grande; plus aussi le trophée est brillant et la victoire éclatante, non pas à cause de la faiblesse du sexe des athlètes, mais parce que l'ennemi a été pris par où il avait autrefois triomphé. Le démon se servit jadis d'une vierge pour tuer Adam, et c'est par le moyen d'une vierge que le Christ vainquit plus tard le démon; et le glaive que le démon avait aiguisé contre nous, est celui-là même qui coupa la tête du monstre, ainsi qu'il advint à David. Car de même qu'alors ce pieux héros, s'élançant sur Goliath, lui coupa la tête avec l'épée même du barbare, de même aujourd'hui le démon qui avait triomphé par la femme, a été vaincu par la femme. Elle était d'abord son arme, elle est devenue actuellement l'instrument de son supplice, le vase inexpugnable. La première femme est morte pour avoir péché : celle-ci est morte pour ne point pécher; l'une, enflée jadis de l'espoir d'une vaine promesse, foula aux pieds les lois de Dieu : l'autre a méprisé jusqu'à la vie présente, pour ne pas renier sa foi en son bienfaiteur. Quelle excuse, quel pardon y a-t-il donc désormais pour les hommes sans courage, quand les femmes en montrent tant? quand elles s'arment si généreusement pour les luttes de la piété? Car ni le sexe, ni l'âge, ni rien autre chose ne saurait être un obstacle, quand il y a en nous l'élan de l'âme, le zèle, la foi ardente, dispositions qui nous attireront la grâce de Dieu, comme cela eut lieu pour notre sainte martyre. En effet, son corps était faible, son sexe l'exposait à l'injure, et son âge était encore tendre; mais la grâce survenant couvrit toutes ces faiblesses, parce qu'elle trouva dans cette âme un élan généreux, une foi absolue, et une volonté préparée contre les dangers.

4. C'est qu'il n'est rien, non rien de plus puissant qu'un homme qui a en lui la crainte de Dieu sérieusement enracinée; le feu, le fer, les bêtes féroces, n'importe quel autre danger,

peuvent le menacer, il méprise tout avec une grande sérénité, comme l'a fait notre bienheureuse Drosis. Le tyran fit allumer un bûcher : car il ne la fit point jeter dans un gouffre, il ne lui fit point couper la tête, ne voulant pas, par le peu de durée du supplice, lui rendre la lutte plus facile ; il voulait au contraire étonner son esprit, et par l'aspect du bûcher, venir à bout de cette âme indomptable : quand il eut jeté sa victime au milieu de l'arène, il alluma donc le bûcher ; on mit le feu à la fournaise, la flamme s'élevait à une grande hauteur : à cette vue la bienheureuse martyre s'enflamma elle aussi d'un grand zèle ; elle était dévorée du feu de l'amour de Jésus-Christ, et se souvenant des trois jeunes hébreux, elle réfléchissait qu'elle allait participer aux mêmes épreuves pour remporter ensuite les mêmes couronnes. Et de même que les gens qui ont le transport ne voient aucune chose telle qu'elle est, mais qu'ils se précipiteraient volontiers sur un glaive acéré qu'ils apercevraient pourtant, et qu'ils iraient sans trembler se jeter dans un bûcher, dans un gouffre, dans un précipice, dans la mer, ou n'importe dans quel autre lieu périlleux ; de même notre sainte, transportée, non pas d'une fureur pareille (à Dieu ne plaise !) mais d'une autre fureur plus sérieuse que toute espèce de sagesse, ne voyait rien des choses visibles, abîmée qu'elle était dans l'amour de Jésus-Christ. Ayant dès lors passé au ciel et y ayant transporté son âme, elle se riait de toutes les cruautés, et le feu ne lui paraissait plus du feu, mais une agréable rosée. Aussi j'appelle ce bûcher une source de l'eau la plus pure, une teinture merveilleuse, un creuset spirituel. De même, en effet, que l'or dans le creuset, ainsi l'âme de cette bienheureuse martyre s'épura par le moyen de ce bûcher. Ses chairs se consumaient, ses os se calcinaient, ses nerfs s'enflammaient, et tous les principes humides de son corps ruisselaient de tous côtés, mais la foi de son âme devenait plus ferme et plus éclatante. Ceux qui la regardaient croyaient qu'elle périssait, mais elle ne faisait que se purifier davantage ; et de même qu'un ignorant qui voit l'or se liquéfier, se répandre et se mêler avec la cendre, s'imagine qu'il se détruit et se perd, au lieu que l'ouvrier qui est bien au fait de tout cela, sait que le métal n'en devient que plus pur et qu'après la fusion il détache de toutes parts et recueille le brillant produit ; de même pour notre martyre, les infidèles voyant sa chair se consumer et se détruire pensaient qu'elle devenait cendre et poussière ; mais les fidèles savaient fort bien qu'en se consumant elle se débarrassait de toute souillure, et qu'elle s'élevait au ciel plus resplendissante après avoir acquis l'incorruptibilité. Et sur ce bûcher même, avant de naître à l'autre vie, elle remportait un triomphe éclatant sur les puissances ennemies, car ses chairs, en se désorganisant et en pétillant sous l'influence du feu, les mettait en fuite par une influence irrésistible. Lorsqu'un vaillant soldat s'est revêtu de ses armes d'airain, rien qu'avec le bruit de ses armes il épouvante les plus craintifs de ses adversaires ; de même alors la bienheureuse Drosis faisait fuir les puissances infernales par le bruit de sa chair qui brûlait, et non-seulement par ce moyen, mais par un autre encore qui n'était pas moins efficace. Car dès qu'elle fut montée sur le bûcher et que la fumée en s'élevant eut rempli les airs, cette fumée suffoquait tous les démons qui volaient dans l'espace, éloignait Satan et purifiait l'air lui-même. En effet, il avait été souillé par la fumée des idoles, or il s'élevait maintenant une autre fumée toute différente, qui enlevait les souillures causées par la première.

On peut encore comparer ce bûcher à une source. En effet, comme si la bienheureuse Drosis se fût dépouillée de ses vêtements dans une fontaine pour y laver son corps, ainsi elle dépouilla plus facilement que toute espèce de vêtement son enveloppe de chair dans cette flamme, y rendit son âme plus éclatante, et se hâta d'aller trouver l'époux à la lueur des flambeaux portés par les anges. Car si les anges portèrent dans le sein d'Abraham le pauvre Lazare tout couvert d'ulcères, à plus forte raison escortèrent-ils Drosis, qu'ils vinrent chercher dans cette fournaise comme dans la chambre d'un saint hyménée, comme dans un lit nuptial, pour la conduire là-haut chez le céleste époux. Et pourquoi ai-je encore appelé ce bûcher une teinture ? C'est qu'après être devenue dans un bain merveilleux une pourpre royale, Drosis fut envoyée au Roi des cieux, et qu'elle monta au céleste séjour toute pleine de confiance, le Christ tenant de sa main invisible la tête sacrée de la martyre, et la plongeant dans le feu comme dans une onde baptismale. O bûcher admirable ! quel trésor il renfermait, que cette poussière et cette cendre était plus précieuse que tout l'or du

monde, plus suave d'odeur que tous les parfums, d'une valeur supérieure à toutes les pierreries ! Car tout ce que ne sauraient faire la richesse et l'or, les restes des martyrs le peuvent faire. L'or n'a jamais chassé la maladie, ni mis en fuite la mort, tandis que les ossements des martyrs ont obtenu ces deux résultats, soit du temps de nos ancêtres, soit même à notre époque. Et du reste, nous ne sommes pas les seuls à le savoir, même avant l'avènement du Christ, les justes eurent parfaitement connaissance de cette vérité ; en effet, lorsque tout Israël sortit d'Egypte, les uns ayant pris avec eux de l'or, et d'autres de l'argent, Moïse, pour toute richesse, prit les ossements de Joseph qu'il avait recueillis, et les emporta avec lui comme le plus grand des trésors et la source de biens innombrables.

5. Mais on va peut-être me faire une question : Pourquoi les emporta-t-il d'Egypte en Palestine ? c'est en effet l'un de ces points qu'il est nécessaire d'examiner plus que jamais en un jour employé à honorer la mémoire des martyrs. Beaucoup de personnes donnent sur leur sépulture des indications précises, et chargent leur famille, dans le cas où ils viendraient à mourir à l'étranger, de rapporter leurs restes dans leur patrie pour les y ensevelir ; et si nous blâmons leur pusillanimité à cet égard, ils nous opposent ce fait historique : quand nous leur disons qu'il n'importe en rien d'être enterré dans son pays ou ailleurs, ils nous répondent : Pourquoi donc alors, s'il n'importe en rien, Moïse recueillit-il les ossements de Joseph en Egypte pour les emporter en Palestine ! Et moi, je vais même dire plus : non-seulement Moïse les prit, mais Joseph en mourant lui avait ordonné de les prendre. Voici en effet le texte de ce que j'ajoute comme plus important : *Dieu,* dit Joseph, *vous visitera, et vous emporterez mes ossements.* (Gen. L, 24.) Pourquoi donc Joseph a-t-il donné cet ordre, et pourquoi Moïse y a-t-il obéi ?

La question vaut la peine d'être examinée. Comment ! ce patriarche qui a méprisé la vie présente elle-même et qui n'a eu pour tout ce qui est ici-bas que du dédain, lui dont le monde n'était pas digne, qui n'y était que comme un hôte et un étranger, lui qui chaque jour songeait aux choses du ciel, lui dont les regards étaient tournés vers la Jérusalem céleste, cet homme qui pendant sa vie renonça, pour la crainte de Dieu, à sa patrie et à sa liberté, eut pour séjour une prison, et ne s'inquiéta pas des piéges qu'on lui tendit ; ce même homme, sur le point de mourir, devient pusillanime au point de se mettre si fort en peine de la translation de ses ossements, et il ordonne si longtemps à l'avance d'emporter ses restes hors du pays ! Qui aurait dit cela ? En effet, quel avantage, quelle utilité peut-il y avoir pour un mort dans la translation de ses restes ? A quoi bon cette recommandation ? Ce n'est pas de ses ossements qu'il se préoccupait, mais nous pouvons admettre qu'il craignait l'idolâtrie des Egyptiens. Comme il leur avait rendu des services nombreux et signalés, qu'il avait été leur pourvoyeur et leur intendant, comme il avait trouvé contre la famine les plus grands soulagements, comme le premier, et seul, il avait découvert et publiquement révélé ce qui n'était connu de personne, qu'en expliquant les songes il avait non-seulement prédit la famine, mais encore préparé le remède convenable, qu'enfin il avait tellement rempli les greniers de l'Egypte, que personne ne s'était ressenti de la présence des Hébreux ; de peur d'être regardé comme un Dieu après sa mort à cause de la grandeur de ses bienfaits, ces peuples barbares défiant volontiers les hommes, afin donc de supprimer tout sujet d'idolâtrie, il ordonna qu'on emportât ses os dans sa patrie. Voilà un des motifs ; mais il y en a un autre qui est incontestable, car c'est d'après l'Ecriture que nous devons y ajouter foi. Quel est ce second motif ? Il savait pour l'avoir appris de son père, à qui son aïeul l'avait lui-même transmis, que les Egyptiens tiendraient les Hébreux plusieurs années en esclavage et les feraient souffrir. *Car ta postérité habitera pour un temps le sol étranger, on la tiendra en esclavage et on la fera souffrir pendant quatre cents ans* (Gen. XV, 13) ; c'est Dieu qui tient ce langage à Abraham. Joseph voulait donc empêcher que, découragés par la longueur du temps et ne pouvant supporter leur misère, ils ne désespérassent du retour et ne se laissassent abattre ; il leur donna donc le gage d'espérance le plus puissant, en leur prédisant qu'on remporterait ses os ; en effet, ils devaient dès-lors se dire en eux-mêmes, que si cet homme juste n'avait été fortement et exactement convaincu que toute la nation des Hébreux retournerait au pays de Chanaan, il n'aurait donné aucun ordre au

sujet de ses restes; ils avaient ainsi une démonstration incontestable, un motif d'espérance assurée du retour dans la patrie. Voulez-vous une preuve de cette vérité, voulez-vous voir que, s'il prédit le sort de ses os, ce n'est pas qu'il se préoccupât de sa sépulture, mais que c'était pour redresser leur incrédulité? Ecoutez ce que dit saint Paul : *C'est par la foi que Joseph en mourant fit mention du départ des enfants d'Israël et donna des ordres au sujet de ses os.* (Hébr. XI, 22.) Que veut dire : *Par la foi?* Cela signifie qu'il prévoyait les événements qui devaient s'accomplir longtemps après; et la possession que ses descendants reprendraient certainement un jour du pays de leurs pères. Ce fut pour le prouver aux Hébreux que Joseph leur prédit ces deux faits distincts; et ce fut un spectacle admirable et surprenant que cette translation des ossements du patriarche lors de la sortie d'Egypte. Ce même Joseph qui les avait amenés en Egypte, marchait encore à leur tête maintenant qu'ils en sortaient, et il les encourageait à la patience et à l'espérance en l'avenir, car en voyant ces restes sous leurs yeux, ils se ressouvenaient de toute son histoire; ils repassaient dans leur esprit, et les embûches de ses frères, et cette citerne où il fut descendu, et le péril auquel sa vie fut exposée, et son séjour dans la prison, et tous les autres malheurs qui lui arrivèrent. Puis, considérant qu'après toutes ces infortunes, il était devenu un puissant prince, le plus haut personnage de l'Egypte, l'administrateur et l'intendant d'un peuple si nombreux; alors ils concevaient un sérieux espoir d'être un jour délivrés des maux qui les assiégeaient continuellement; les ossements de ce juste leur apprenaient que nul de ceux qui ont mis leur confiance en Dieu, et qui ont attendu son appui, n'a jamais été abandonné.

En effet, lors même que des événements affligeants et fâcheux viendront interrompre et entraver les promesses de Dieu, ils ne pourront jamais frustrer de leur résultat ceux qui espèrent en lui, mais les prédictions se réaliseront certainement suivant les décrets du ciel et rendront plus glorieux encore ceux qui auront attendu avec patience l'accomplissement de tous les oracles divins. Voilà donc pourquoi Joseph avait donné des ordres au sujet de sa sépulture.

6. N'attachons donc pas tant d'importance à être ensevelis dans notre pays et ne craignons pas la mort, mais le péché. Car ce n'est pas la mort qui a enfanté le péché, mais le péché qui a engendré pour nous la mort, et la mort est devenue le remède du péché. Pour vous convaincre qu'il faut redouter non pas la mort, mais le péché, écoutez ce que dit le Prophète : *La mort des saints du Seigneur est précieuse à ses yeux* (Ps. CXV, 15), et ailleurs : *La mort des pécheurs est mauvaise.* (Ps. XXXIII, 22.) Vous voyez que ceux qui veillent à leurs propres intérêts peuvent même retirer de la mort les plus grands fruits, tandis que ceux qui négligent leur salut et vivent avec lâcheté, ce sont eux qui la subissent à titre de châtiment. Et ce que je dis là, ce n'est pas non plus sans motif, mais c'est que j'entends souvent bien des gens, parlant de tel et tel genre de mort, flétrir les unes, quoiqu'elles ne soient nullement répréhensibles et n'en point blâmer d'autres qui méritent cependant la plus sévère condamnation, c'est pourquoi je veux aujourd'hui éclaircir encore cette question. C'est également du reste un point de doctrine fort bien à sa place en un jour employé à honorer les martyrs. J'entends dire souvent : un tel est mort plus ignominieusement qu'un chien, à l'étranger, sans personne de sa famille pour assister à ses obsèques et le mettre en terre, à peine quelques voisins se sont invités l'un l'autre; on a fait une espèce de quête pour l'ensevelir seulement et il n'a pas eu de tombeau. Eh bien! pour que cela cesse de vous affliger, il est nécessaire de rectifier cette opinion. Mourir ainsi, ce n'est pas mourir plus misérablement qu'un chien : ô homme qui m'écoutez, celui qui meurt plus misérablement qu'un chien, c'est celui qui meurt en état de péché et non celui qui voit finir ses jours en pays étranger. Ne venez pas me citer tel autre personnage qu'on aura porté sur un lit tout doré, au milieu du cortége de la ville entière, des louanges de la foule, sur un monceau immense de draperies d'or et de soie, car tout cela n'est pas autre chose qu'offrir aux vers un festin plus somptueux. Ne me montrez donc pas cet homme, ou bien montrez-le moi, lui qu'on escorte aujourd'hui avec tant d'honneur, montrez-le moi en ce jour solennel où Jésus-Christ siégera sur son tribunal sublime; faites-moi voir cet homme quand on l'introduira, qu'on l'appellera, qu'on lui fera rendre compte de ses paroles, de ses actions, de ses pensées. Car alors personne de cette foule d'ici-bas ne prendra sa défense, ne le soustraira au

châtiment, à la vengeance ; ces cris, ces louanges d'aujourd'hui ne le protégeront pas ; mais la tête baissée, l'âme déconcertée, tout confus de ses propres œuvres qui seront sa condamnation, il sera emmené, entraîné par les puissances du mal au séjour des supplices éternels, il grincera alors des dents de la manière la plus cruelle, gémissant désormais en vain et dévoré d'insupportables douleurs.

Voilà ce qu'il souffrira là-haut ; mais sur cette terre même, il se passera des choses qui lui seront insupportables. Après ces louanges officielles et payées, ou dictées par une crainte quelconque, il entendra tout le monde l'accuser ; dans les carrefours, sur la place publique, dans les maisons particulières, dans les tavernes ou autres boutiques, sur les chemins, à la campagne ; partout enfin chaque passant racontera plein de frayeur cette mort à ceux qu'il rencontrera, chacun dira : Quels maux il va éprouver maintenant, quelle vengeance lui est réservée : quels châtiments l'attendent ! A quoi lui a servi sa vie en ce monde ? qu'a-t-il gagné de plus à son avidité ? Il est parti, laissant à d'autres ses richesses, et lui, il a emporté ses péchés dans la tombe ; de tous côtés s'élèvent une foule d'accusateurs qui, même sans avoir eu rien à souffrir de lui, plaignent les victimes de ses injustices. Et en effet, il en est de cela comme des bienfaits : ceux-mêmes qui n'en ont point reçu, félicitent les personnes qui en ont été l'objet, et donnent des éloges au bienfaiteur. De même en fait d'injustices, même les gens qui n'ont reçu aucune atteinte, plaignent les victimes, et flétrissent l'auteur. C'est pourquoi saint Paul nous dit : *La mort des pécheurs est mauvaise ;* elle l'est à cause des accusations d'ici-bas, et à cause des châtiments d'en-haut. Voilà celui qui meurt plus ignominieusement qu'un chien ; mais il n'en est pas ainsi du juste ; il a beau mourir dans un désert, sans personne pour l'ensevelir, personne pour assister à ses derniers moments, il trouve en quittant ce monde un tombeau qui lui suffit, c'est la confiance qu'il a en Dieu ; il a un cortége admirable, puisque les anges sont là qui accompagnent son âme, comme je l'ai déjà montré en parlant de Lazare ; enfin, il a sur terre, après sa mort, de nombreux panégyristes de la vie qu'il a menée ; s'il laisse des enfants, tous les habitants de la ville seront leurs tuteurs et leurs protecteurs, reversant ainsi sur eux l'affection qu'on portait à leur père. Celui au contraire qui meurt dans le péché, dans la cupidité, s'il reste de lui des enfants, il leur lègue en héritage la haine qu'il avait attirée sur lui-même, il les abandonne au milieu d'ennemis. S'il meurt sans enfants, les constructions, les autres biens qu'il avait acquis par ses rapines et son avidité, font subsister contre lui une accusation éternelle. Il n'en est pas de même du juste : à son départ, il recueille une foule d'avantages ; il est utile à tous les vivants par le souvenir de sa propre vertu, il les rend meilleurs. Les pécheurs au contraire sont encore punis par là ; car ce n'est pas seulement de leur vivant, mais jusques après leur mort, qu'ils nuisent à beaucoup de monde en laissant partout des exemples de leur avarice. A présent donc que vous êtes instruits sur ce point, cessez de plaindre ceux qui meurent à l'étranger, mais plaignez ceux qui meurent dans le péché ; ne proclamez pas heureux ceux qui finissent leurs jours dans leur maison et dans leur lit, mais ceux qui les terminent dans la vertu ; et nous-mêmes, cultivons la vertu et fuyons le vice. Car la première profite aux vivants et aux défunts, et le second nuit aux morts en deux façons, en les couvrant de honte et en les conduisant aux châtiments éternels. Que Dieu donc, qui a daigné accorder à la sainte martyre qui nous a rassemblés ici en ce jour, la faveur de s'armer, de combattre, de vaincre, et d'être couronnée, nous juge tous dignes aussi, à notre dernier jour, de sortir de la vie présente fidèles à ses commandements et à ses lois, et de pouvoir ainsi entrer dans les mêmes tabernacles que notre sainte, et y jouir des biens éternels : puissions-nous tous obtenir ce bonheur par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec lequel gloire au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR LES MARTYRS ÉGYPTIENS.

—

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Nous n'avons aucun renseignement qui puisse nous apprendre d'une manière certaine si cette homélie fut prononcée à Antioche ou à Constantinople. Tillemont pense que ce fut dans cette dernière ville, et voici sur quoi il se fonde : l'occasion de ce discours fut une translation de reliques que l'on avait amenées d'Egypte dans la ville où il fut prononcé : or, on en transportait beaucoup plus souvent à Constantinople qu'à Antioche. Du reste, il n'y a pas d'autre preuve ; c'est aux érudits à juger de la valeur de cette conjecture.

1° Saint Chrysostome loue les Egyptiens de répandre en tous pays les reliques de leurs saints; elles sont pour les villes une protection puissante. — 2° Tourmenter les martyrs, c'est s'attaquer à Dieu même. — Les chrétiens condamnés aux mines. — Nous devons préférer la vie pénible et dure à une existence molle et passée dans les plaisirs.

1. Dieu soit béni de ce qu'il nous vient des martyrs de l'Egypte même, de cette terre de révolte contre Dieu, de ce pays d'insigne folie, de ce foyer du langage de l'athéisme et des paroles blasphématoires; béni soit Dieu de ce qu'il se trouve des martyrs non-seulement en Egypte, mais encore dans le voisinage, dans les contrées environnantes et même par toute la terre. Lorsqu'il arrive une année où les denrées sont abondantes, les habitants du pays voyant que le rapport est plus que suffisant aux besoins de la population, envoient une partie de la récolte aux contrées étrangères, tant pour leur prouver leur bon vouloir que pour acheter d'elles avec facilité, en échange des biens dont ils regorgent, ceux dont ils ont besoin à leur tour. C'est ce qu'ont fait les Egyptiens pour les champions de la foi. Voyant que la grâce de Dieu en avait produit chez eux un grand nombre, ils n'ont pas voulu restreindre à leur pays cet insigne présent de Dieu; ils ont envoyé ces trésors par toute la terre, afin de prouver leur charité pour leurs frères, de rendre gloire à notre Maître à tous, et en même temps pour faire honneur auprès de toutes les nations à leur propre pays, et montrer qu'il est la métropole de la terre entière. Ainsi des motifs frivoles et mesquins, des bienfaits qui ne profitent qu'à notre vie actuelle ont été assez puissants pour attirer cet honneur à plusieurs cités; or, voici une contrée qui nous envoie dans sa munificence, non pas un de ces dons fragiles et périssables, mais des héros qui ont valu, même après leur mort, une puissante protection aux villes qui ont eu le bonheur de les posséder : je vous le demande, n'est-il pas juste qu'un tel pays, bien plus que tout autre, recueille d'un tel bienfait ce titre de prééminence? En effet, les corps de ces martyrs sont pour notre ville un rempart plus assuré que les murailles les plus solides, les plus indestructibles; tels que des roches élevées qui s'avancent de tous côtés, ils repoussent non-seulement les attaques de ces ennemis sensibles et visibles, mais encore les embûches des esprits invisibles, ils renversent et détruisent toutes les combinaisons de Satan, avec autant de facilité qu'un homme vigoureux renverserait et bouleverserait des jeux d'enfants. Les différentes inventions humaines, telles que les murailles, les fossés, les armes, la multitude des soldats, tous les moyens enfin qu'on a pu imaginer pour la sécurité des habitants, un ennemi peut en venir à bout avec des ressources

de même nature, mais plus nombreuses et plus puissantes encore ; lorsqu'au contraire, une ville est défendue par les corps des saints, ses ennemis auront beau dépenser des sommes immenses, ils ne pourront jamais opposer à cette place des moyens d'attaque proportionnés. Mais ce n'est pas seulement contre les piéges des hommes et les artifices des démons que ce trésor nous est utile, mes chers auditeurs ; notre commun Maître fût-il irrité contre nous à cause du nombre de nos péchés, nous pourrions encore, en lui présentant ces corps sacrés, obtenir pour notre cité une prompte miséricorde. Même du temps de nos ancêtres, les personnages qui avaient accompli de grandes choses se servaient ainsi des noms des saints ; en ayant recours à l'invocation d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ils obtenaient des consolations et recueillaient un grand fruit de la mémoire qu'ils faisaient de leurs noms ; et nous, qui avons à présenter à Dieu, non pas de simples appellations, mais les corps même qui ont combattu, combien ne pourrons-nous pas davantage obtenir sa miséricorde, nous le rendre indulgent et favorable ! Ce que je vous dis là n'est point une vaine exagération, plusieurs le savent tant parmi les gens d'ici que parmi ceux qui sont venus d'autre part, ils savent quelle est la puissance de ces saints et ils rendent témoignage à mes paroles, ayant appris par expérience de quel crédit ces martyrs jouissent auprès de Dieu, et cela est tout naturel. En effet, ce n'est pas avec indifférence qu'ils ont lutté pour la cause de la vérité ; ils ont résisté contre la violence impétueuse et insupportable du démon avec autant de patience et d'énergie que s'ils eussent été dans des corps de pierre ou de fer, et non dans une enveloppe périssable et mortelle ; ils ont combattu comme s'ils eussent déjà passé à l'état impassible et immortel que ne sauraient abattre les dures et douloureuses nécessités de la matière. Des bourreaux, pareils à une troupe de bêtes sauvages, cruelles et féroces, environnaient leur corps de toutes parts, occupés à déchirer leurs flancs, à lacérer leurs chairs, à dépouiller, à mettre à nu leurs os, sans que rien pût les arrêter dans leur fureur inhumaine et sanguinaire. Tourmentant avec acharnement leur dos et leurs entrailles et pénétrant jusqu'au plus profond de leur organisation, ils ne pouvaient parvenir à trouver, pour l'en arracher, le trésor de la foi renfermé en eux. Vous eussiez dit le siége d'une ville très-opulente, regorgeant de richesses, renfermant d'immenses trésors, et une soldatesque qui, après s'être emparée des murs, serait arrivée auprès de la précieuse cachette, et là enlevant les portes, arrachant les verroux, creusant le sol et fouillant partout, n'aurait pu trouver enfin les trésors, pour s'en aller chargée de ce butin. Tels sont, en effet, les biens de l'âme : les souffrances physiques ne nous les font pas livrer si notre âme les garde avec fermeté ; quand même on enfoncerait notre poitrine, qu'on y saisirait le cœur et qu'on le déchirerait en mille pièces, du moment que la foi a confié à notre âme ce trésor, notre âme ne le lâchera point. Or, ceci est l'œuvre de la grâce de Dieu qui gouverne toutes choses et qui a le pouvoir d'opérer des choses extraordinaires dans des corps débiles. Et ce qui est le plus étonnant, c'est qu'avec toute leur rage, non-seulement ils n'ont pu rien soustraire de ces trésors si bien renfermés, mais qu'ils les ont fait garder avec plus de sûreté encore, et qu'ils ont même ajouté à leur éclat et à leur abondance. Car ce n'était plus seulement leur âme, mais leur corps lui-même qui avait reçu un accroissement de grâce, et ce corps, loin de perdre par ce morcellement et ces déchirements multipliés la force qu'il avait déjà, acquérait au contraire une plus grande et plus puissante énergie. Quoi de plus admirable qu'une pareille victoire? ces captifs complétement réduits que l'on garrottait, et que l'on torturait ensuite arbitrairement, on ne put parvenir à les vaincre, au contraire, ce furent leurs persécuteurs qui éprouvèrent un pitoyable, un misérable échec. C'est qu'ils ne faisaient pas la guerre à leurs victimes, mais à Dieu qui habitait en elles ; or, lorsqu'on s'attaque à Dieu, il est de toute nécessité que l'on soit vaincu, et d'une manière notable ; on est puni rien que pour sa tentative : ce sont là, je crois, des vérités claires pour tout le monde.

2. Telles sont donc les victoires des saints. Or, si les luttes et les combats sont si admirables et si surprenants, que dirons-nous des récompenses et des couronnes qui leur sont réservées pour leur patience. Car ils n'en furent pas quittes pour ces épreuves, et là ne s'arrêta pas leur course ; ils avaient encore à s'avancer plus loin dans la carrière : l'esprit du mal espérait, en ajoutant de nouveaux supplices aux premiers, faire tomber les athlètes, et

Dieu, dans sa miséricorde, le permit ainsi au lieu de s'y opposer, car c'était rendre plus évidente à tous les yeux la fureur des infidèles et faire tresser pour les martyrs des couronnes plus nombreuses et plus brillantes. On vit se renouveler l'exemple de Job et du démon : celui-ci demandait à Dieu contre Job un surcroît de tourments, espérant qu'en ajoutant à ses malheurs il viendrait à bout de ce valeureux champion de la foi; et Dieu y consentait; il acquiesçait aux malicieuses demandes de l'esprit malin, rendant ainsi plus illustre son propre athlète. C'est ce qui eut lieu pour nos martyrs. Quand le tyran, avec plus de cruauté que les bêtes les plus féroces, eut lacéré leur corps de toutes parts, et ensanglanté sa langue et sa bouche, sinon du sang même des martyrs, du moins de ces sentences barbares et inhumaines, vaincu enfin par la fermeté des victimes, et suffisamment gorgé de cet atroce festin, il se retira pris de satiété. Voyez en effet combien fut grande la patience des saints, pour avoir pu, avec leurs souffrances, rassasier une pareille rage. Mais il revint à la charge avec fureur, jaloux de surpasser les bêtes sauvages par d'autres espèces de cruautés. Car les bêtes ne vont à leurs sanglants repas que poussées par la nécessité de leur nature, et quand elles sont rassasiées, elles s'éloignent; verraient-elles alors des milliers de cadavres, elles ne toucheraient à aucun. Mais ce monstre ne vint assouvir sa voracité que par une méchanceté calculée, et une fois repu de leurs chairs, il trama contre eux un autre stratagème, ce fut de les livrer à la mort la plus lente et la plus cruelle, en les condamnant à travailler sans relâche dans les mines. O démence! après une preuve si claire de leur courage et de leur constance, il espéra encore qu'il en viendrait à bout par ce nouveau moyen. Les voilà donc dans la compagnie des bêtes sauvages, ces saints personnages, les compagnons des anges, les citoyens du ciel, inscrits pour l'éternité au nombre des habitants de la Jérusalem d'en-haut. Le désert était devenu désormais plus saint que n'importe quelle cité. Car chaque jour dans les cités on avait l'audace de donner de ces ordres inouïs et tyranniques; tandis que le désert était exempt de ces mesures d'inhumanité. Ce n'étaient dans les tribunaux qu'actes impies et ordres sacriléges; les déserts, au contraire, n'avaient pour citoyens que les plus fidèles observateurs des lois, des hommes qui étaient devenus des anges; et le désert était devenu le rival du ciel quant à la vertu de ses habitants. Et si par nature le supplice était des plus cruels, il devenait par le zèle des victimes, léger, facile, aisément supportable. Ils croyaient alors voir une multiplication de lumière, et selon l'expression du Prophète : *La lune sera comme le soleil et le soleil sera septuple* (Isaïe, xxx, 26), ils croyaient que cette lumière était déjà leur partage. Car il n'est rien, non, rien de plus joyeux qu'une âme que Dieu a jugée digne de souffrir pour Jésus-Christ quelqu'une de ces choses qui nous paraissent terribles et intolérables. Ils se figuraient déjà être transportés au ciel et mêlés aux chœurs des anges. En effet, qu'avaient-ils besoin dès lors du ciel et des anges, puisque Jésus-Christ, le Maître des anges était avec ces saints martyrs dans le désert? Si Jésus-Christ est au milieu de nous, lorsque nous sommes deux ou trois rassemblés en son nom, à plus forte raison était-il au milieu d'eux, puisqu'ils étaient réunis là pour être continuellement tourmentés, non pas en son nom, mais pour son nom. Car, sachez-le, sachez-le bien, il n'est pas de supplice plus cruel que celui-là, ceux que cette sentence vint frapper, eussent préféré souffrir mille morts d'un genre différent, plutôt que d'avoir à supporter les douleurs dont cette condamnation est la source. On les jeta dans les mines, où il fallait déterrer l'airain, eux qui étaient bien plus précieux qu'une mine d'or, eux qui étaient d'un or immatériel, que ne déterrent pas les mains des condamnés, mais qu'avait découvert le zèle de ces hommes fidèles; ils travaillaient aux mines, eux qui regorgeaient de trésors immenses. Quoi de plus dur et de plus douloureux qu'une pareille existence? Ils voyaient s'accomplir aussi sur eux ce que dit saint Paul en parlant des grands hommes, des saints illustres d'autrefois : *Ils allèrent çà et là, vêtus de peaux de moutons, de peaux de chèvres, dans les privations, dans l'oppression et les mauvais traitements, eux dont le monde n'était pas digne.* (Hébr. xi, 37, 38.) Ils erraient dans les déserts, les montagnes, les antres et les cavernes. C'est l'exemple qui s'est renouvelé sous notre génération.

Ainsi, mes chers auditeurs, puisque nous savons, nous aussi, que de nos jours comme autrefois, depuis enfin qu'il existe des hommes, tous ceux qui ont été chéris de Dieu ont eu en partage une vie de tristesse et de peines, une

vie remplie de maux, ne recherchons pas cette existence molle, relâchée, pleine de langueurs, mais au contraire la vie laborieuse, pénible, féconde en tribulations et en malheurs. De même en effet que ce n'est pas en se livrant au sommeil, à la nonchalance et au luxe, qu'un athlète peut obtenir des couronnes, ni un soldat conquérir des trophées, ni un pilote arriver au port, ni un cultivateur voir ses greniers bien garnis ; de même, ce n'est pas non plus en passant sa vie dans la nonchalance que le fidèle peut obtenir les biens promis. Ainsi, pour toutes les choses de la vie, on fait passer la peine avant le plaisir, les dangers avant la sécurité, et cela, quand il doit nous revenir de ces peines un si mesquin et faible avantage; eh bien ! quand c'est le ciel qui nous est proposé, quand il s'agit d'arriver aux mêmes honneurs que les anges, de jouir d'une vie sans fin dans la société des anges, et au milieu de biens tels qu'il n'est pas même possible de l'imaginer ou de l'exprimer, ne serait-il pas insensé de s'attendre à obtenir tout cela par la mollesse et la lâcheté de la vie, par l'indolence de l'âme, et de ne pas daigner y mettre autant d'ardeur qu'à la poursuite des choses de cette vie? Non, je vous en conjure, ne soyons pas si mal avisés pour nous-mêmes et pour notre salut, mais considérons ces saints martyrs, ces généreux et patients athlètes, qui nous ont été donnés pour nous servir de flambeaux; réglons notre vie sur leur constance et leur fermeté, afin qu'aidés de leurs prières nous puissions après notre départ d'ici-bas, les voir, les embrasser, et être admis dans leurs célestes tabernacles : fasse le ciel que nous obtenions tous ce bonheur par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

EN L'HONNEUR DU SAINT MARTYR PHOCAS

& CONTRE LES HÉRÉTIQUES

AINSI QUE SUR LE PSAUME CXLI : « J'AI CRIÉ VERS LE SEIGNEUR, J'AI FAIT ENTENDRE A DIEU MA PRIÈRE. »

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Il est surprenant que Fronton du Duc mette en doute si ce discours a été prononcé à Constantinople ou à Antioche, lorsqu'il est clair comme le jour que c'est à Constantinople. En effet, outre ce qu'on trouve au début, que le saint martyr est arrivé la veille du Pont, ce qui fait voir que c'est dans la ville impériale ; qu'y a-t-il de plus significatif, pour désigner Constantinople, que le passage suivant : *Laissons la ville déserte, et accourons au tombeau du martyr; car les princes eux-mêmes y conduisent comme nous leur cortége. Quelle excuse y a-t-il pour un particulier, quand les princes quittent leur demeure royale pour venir s'asseoir au tombeau du martyr ?* C'est donc, sans aucun doute, à Constantinople que saint Chrysostome a prononcé ce discours.

Après quelques mots sur le saint martyr Phocas, il prend à partie les anoméens contre lesquels il eut à lutter, non pas à Antioche seulement, mais aussi à Constantinople. — Tout dans ce discours est visiblement de Chrysostome : style, argumentation, figures, comparaisons : il est donc singulier que Savile ne soit pas sûr de son authenticité (περὶ γνησιότητος) ; du reste, comme il n'apporte aucun motif de son hésitation, et qu'en effet il ne pouvait en donner aucun, on peut dire en toute sûreté qu'il a porté ce jugement au hasard, sans avoir examiné la question.

On ne peut guère assigner de date certaine à cette homélie. Il y a quelque indication vague dans ces paroles de Chrysostome : *Et moi donc pareillement, si je combats les hérétiques, ce ne sont pas les hommes eux-mêmes que j'attaque, mais c'est l'erreur que je veux détruire en eux, c'est que je veux les purifier de la contagion. J'ai pour habitude d'endurer la persécution, et non d'être persécuteur ; de souffrir qu'on me chasse, et non de chasser moi-même les autres.* S'il désigne par là la première persécution qu'il eut à souffrir, celle où il fut exilé, après quoi il ne tarda pas à venir reprendre possession de son siége, il faut rapporter cette homélie à la fin de l'année 403, ou au commencement de 404. Comme il est certain que Chrysostome n'avait pas eu d'autres persécutions à souffrir avant celle-là, cette date paraît assez vraisemblable.

Voici la dissertation de Fronton du Duc à propos de saint Phocas, martyr : « Saint Grégoire de Nazianze parle du martyr Phocas « à Vitalianus : il lui écrit qu'il y avait, auprès de Trapézonte, une église sous son invocation. Dans le catalogue de la biblio- « thèque d'Augsbourg, il est fait mention d'André Chartophylax, auteur d'un panégyrique du saint martyr Phocas le Thauma- « turge, dont le manuscrit est conservé dans cette bibliothèque. Et dans le martyrologe romain, nous lisons, à la date du 5 mars, « cette indication empruntée à Grégoire de Tours : *De gloria Martyrum : Natalis S. Phocæ apud Antiochiam.* (Naissance « de saint Phocas auprès d'Antioche). Et le 14 Juillet : *Sinope in Ponto S. Phocæ martyris ejusdem civitatis episcopi* (A « Sinope, ville du Pont, naissance de saint Phocas, martyr, évêque de la même ville) ; saint Adon, dans sa chronique, atteste « que ses reliques furent transportées à Vienne, en Gaule. Dans *l'Horologium* des Grecs, on trouve au 22 juin : ἡ ἀνακομιδὴ « τοῦ λειψάνου τοῦ ἁγίου ἱερομάρτυρος Φωκᾶ ce qui, dans l'édition d'Usuard, publiée par Molanus, est traduit par : *Reportatio « Lipsani sancti Hieromartyris Phocæ ;* et dans le calendrier des Grecs, traduit par Génébrard : *Translatio Reliquiarum « Phocæ Martyris ;* puis encore, au 22 septembre, τοῦ ἁγίου ἱερομάρτυρος φωκᾶ. Dans le *Menologium* publié en grec à « Venise, le martyre des deux Phocas est brièvement résumé à la même date du 22 septembre A l'égard du premier τοῦ ἁγίου « ἱερομάρτυρος φωκᾶ τοῦ θαυματουργοῦ (le saint hiéromartyr Phocas le Thaumaturge), il est dit qu'il était fils de Pamphile et « de Marie, qu'il naquit à Sinope, ville du Pont, et que, dès sa plus tendre enfance, il fut célèbre par ses miracles, et que son « martyre lui fut annoncé par le prodige que voici : une colombe vint se poser sur sa tête et y plaça une couronne en pro- « nonçant d'une voix humaine les paroles suivantes : « Le calice est mêlé et il faut que tu le boives. » Dieu lui accorda en effet « cette grâce, car, sous l'empereur Trajan, il souffrit le martyre par le glaive et par le feu, et, après sa mort, ses miracles « continuèrent à le rendre célèbre. — Quant au second Phocas, suivant le même *Menologium*, il était jardinier, natif aussi « de Sinope ; il donna l'hospitalité à des satellites qui le cherchaient pour le tuer ; il leur découvrit qui il était, comme le « raconte saint Astère, dans Lippomani ; les satellites lui coupèrent la tête et il devint ainsi une victime agréable à Dieu. De ces « deux saints, nous pensons que le premier, celui qui fut évêque, est celui dont l'homélie suivante fait l'éloge, parce que, en « tête du discours, il est qualifié de *hiéromartyr*, et l'on voit par le *Menologium* que les Grecs donnent plus ordinairement ce « titre d'honneur aux évêques ou aux prêtres qui ont eu la gloire du martyre, tels que saint Ignace, saint Denis, saint Blaise, « de même qu'ils appellent ἱερομονάχους les moines qui ont été créés prêtres et introduits dans la hiérarchie ecclésiastique. »

1° Saint Chrysostome engage les fidèles qui ont été absents à la cérémonie de la veille, à assister à celle-ci ; il leur représente que les princes mêmes y sont venus, ce qui rendrait plus inexcusable la négligence des simples particuliers. — Les honneurs que nous rendons aux martyrs n'augmentent point leur gloire, mais nous attirent des bénédictions. — L'orateur profitera du psaume

du jour pour combattre l'hérésie.—Il ne combattra pas les hommes, mais leurs mauvaises doctrines. — 2° Jésus-Christ lui-même a pardonné à ceux qui le maltraitaient, tandis qu'il a puni les offenses faites à ses serviteurs ; nous devons donc pardonner à nos persécuteurs, mais venger les offenses faites à Dieu. — 3° Il prouve aux anoméens, par différentes citations de l'Ecriture, que les noms de *Seigneur* et de *Dieu* conviennent également soit au Père, soit au Fils, que par conséquent ces deux noms ont la même valeur, et que par conséquent aussi, le Fils et le Père ne sont pas moins grands l'un que l'autre.— 4° Ces fidèles qui assistent à un sermon, doivent y faire assez d'attention pour en reporter la substance à qui les interroge, soit en les rencontrant sur le chemin, soit quand ils sont rentrés chez eux. — Les maris particulièrement doivent cette édification à leurs femmes.

1. Elle était brillante hier, notre cité, brillante, resplendissante, non pas à cause de ses colonnades, mais à cause du martyr qui nous arrivait du Pont en grand cortége. Il a vu votre hospitalité, et il vous a comblés de bénédictions ; il a loué votre ardeur, et béni cette foule accourue pour le recevoir. J'ai félicité ceux qui s'y étaient rendus et qui avaient participé au parfum de sainteté qu'il répand, et j'ai plaint ceux qui étaient restés ailleurs. Mais afin que leur perte ne soit pas irréparable, voici encore un second jour où nous le célébrons, afin que ceux qui, par négligence, n'étaient point venus, doublent par leur zele les bénédictions que le martyr envoie. Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, et je ne cesserai de le répéter : je ne demande pas la punition des péchés, mais je prépare de quoi guérir les malades. Vous n'êtes pas venus hier ; accourez du moins aujourd'hui, pour voir le saint martyr conduit à l'endroit qui lui est réservé. Si au contraire vous l'avez vu hier escorté à travers la place publique, contemplez-le porté aussi sur les flots de la mer, afin que l'un et l'autre élément soit également rempli de ses bénédictions.

Que personne ne manque à cette solennité sainte ; que la jeune fille ne reste pas au logis, que la femme ne garde pas la maison ; laissons la ville déserte, et accourons au tombeau du martyr ; car les princes eux-mêmes y conduisent comme nous leur cortége. Quelle excuse y a-t-il pour un particulier, quand les princes quittent leur demeure royale pour venir s'asseoir au tombeau du martyr ? Car le pouvoir des martyrs est si grand, qu'ils enveloppent dans leurs filets non pas seulement les particuliers, mais aussi les têtes couronnées ; c'est là l'opprobre des païens, la honte de leurs erreurs, et l'extermination des démons ; ce sont là nos titres de noblesse, et l'auréole de l'Eglise. Je m'unis au chœur des martyrs, et je bondis de joie ; c'est qu'en guise de prairie, j'ai sous les yeux leur trophée, et que les sources dont elle est arrosée, c'est le sang qu'ils ont versé : leurs ossements ont été consumés, et leur mémoire devient chaque jour plus nouvelle. Car il est aussi impossible d'éteindre la mémoire des martyrs que la lumière du soleil ; c'est Jésus-Christ lui-même qui l'a déclaré : *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.* (Matth. XXIV, 35). Mais différons jusqu'au moment convenable les éloges du saint martyr : nous venons d'en dire suffisamment touchant le zèle de ceux qui doivent se réunir ici, et donner de l'éclat à ce jour de fête. Ce que je vous disais hier, je le répète aujourd'hui, la présence d'une multitude nombreuse n'ajoutera rien à la gloire du martyr ; mais c'est vous qui gagnerez, à venir visiter le martyr, des bénédictions plus abondantes. Celui qui regarde le soleil, ne rend pas l'astre plus resplendissant, mais il éclaire ses propres yeux ; de même celui qui honore un martyr n'augmente pas la splendeur du martyr, mais c'est lui-même qui attire sur sa personne les rayons de ce foyer de bénédictions.

Faisons encore une fois de la mer un temple, en nous y rendant avec des flambeaux, portant le feu au milieu de l'eau, et couvrant l'eau de feu ; que personne ne redoute la mer ; le martyr n'a pas craint la mort, et vous craindriez l'eau ? Mais nous avons déjà suffisamment parlé dans ce sens ; prenons donc dans les paroles que vous avez entendues aujourd'hui de quoi vous servir votre nourriture accoutumée. Si nos corps sont à l'étroit, que notre âme ait des ailes ; car je ne fais pas attention au peu de place que vous avez, mais bien au zèle qui vous anime. Comme un pilote aime une mer agitée, un orateur chrétien aime une église où un nombreux auditoire semble onduler comme les flots ; car il n'y a ici ni onde amère, ni écueils, ni monstres : ce sont les vagues d'un océan qui exhale mille parfums ; où les barques ne vont point d'une terre à une terre, mais s'élancent de la terre au ciel ; ces barques ne sont point chargées de richesses, ce n'est pas de l'or ou de l'argent qu'elles portent, mais la foi, la charité, le zèle et la science chrétienne.

2. Lançons donc à la mer avec ardeur cette barque qui ne périt jamais, et qui n'essuie jamais de naufrage. Mais prêtez une grande

attention à nos paroles ; car le psaume d'aujourd'hui nous engage dans une campagne contre les hérétiques, non pas pour renverser des hommes qui sont debout, mais pour relever des adversaires abattus : telle est la guerre que nous entreprenons ; des vivants, elle n'a pas pour but de faire des morts, mais des morts elle doit faire des vivants ; c'est une guerre toute de douceur et de clémence. Et en effet, je n'attaque pas par mes actions, mais je poursuis par mes paroles, non pas l'hérétique, mais l'hérésie ; je n'ai pas d'aversion pour l'homme, mais je déteste son erreur, et je veux le ramener à nous ; je ne fais pas la guerre à l'être, car l'être est l'ouvrage de Dieu ; mais je veux redresser la croyance, que le démon a pervertie. C'est ainsi qu'un médecin, lorsqu'il soigne un malade, ne fait pas la guerre au corps, mais cherche à détruire le vice qui est dans le corps. Et moi donc pareillement, si je combats les hérétiques, ce ne sont pas les hommes eux-mêmes que j'attaque, mais c'est l'erreur que je veux détruire en eux, c'est que je veux les purifier de la contagion. J'ai pour habitude d'endurer la persécution, et non d'être persécuteur ; de souffrir qu'on me chasse et non de chasser moi-même les autres. C'est par ce moyen que Jésus-Christ, lui aussi, a triomphé : il n'a pas crucifié les autres, il s'est laissé crucifier ; il n'a souffleté personne, mais on l'a souffleté. *Si j'ai mal parlé*, dit-il, *témoignez du mal que j'ai dit ; et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ?* (Jean, XVIII, 23.) Ainsi le Maître de la terre se justifie à l'esclave du grand prêtre, quoique de cette bouche que l'on frappait, fussent sorties les paroles qui avaient dompté la mer et ressuscité Lazare depuis quatre jours au nombre des morts, ces paroles qui mettaient en fuite le mal, qui guérissaient les infirmités et les péchés. Voilà ce qu'il y a d'admirable chez le Dieu crucifié. Il pouvait lancer la foudre, ébranler la terre, dessécher la main de cet esclave ; et il n'a rien fait de tout cela ; bien plus, il se justifie, et il triomphe par la douceur, vous apprenant, à vous qui êtes hommes, à ne jamais vous emporter ; si l'on vous met en croix, si vous recevez un soufflet, vous devez dire comme votre Maître : *Si j'ai mal parlé, témoignez du mal que j'ai dit ; et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ?* Et vous allez voir sa charité pour les hommes ; vous allez voir comme il venge les injures que l'on fait à ses serviteurs, lui qui néglige ainsi la vengeance de celles qu'il reçoit lui-même. Il y eut autrefois un prophète qui vint pour confondre l'impiété d'un roi : il arriva, et s'écria : *O autel, ô autel ! écoute mes paroles !* (III Rois, XIII, 2.) Le roi Jéroboam était alors à offrir de l'encens aux idoles : le prophète arrive, et c'est à l'autel qu'il s'adresse. Que fais-tu, ô prophète ? tu laisses l'homme de côté, et c'est à l'autel que tu parles ? Oui, vous répondra-t-il ? Et quel motif as-tu d'agir ainsi ? C'est que l'homme est devenu plus insensible que la pierre même, voilà pourquoi je le laisse de côté, et je m'adresse à la pierre, pour vous apprendre que la pierre entend, et que l'homme n'entend pas. *Ecoute, ô autel, écoute !* et à l'instant l'autel se brisa. Le roi étendit la main, voulant se saisir du prophète, et il ne put la ramener à lui. Vous le voyez, l'autel entendit mieux que le roi ; vous voyez que si le prophète a laissé de côté l'être raisonnable pour s'adresser à l'objet privé de raison, c'est afin de corriger, par l'obéissance de l'objet inanimé, l'insensibilité et la perversité de l'homme. L'autel se brisa, et la perversité du roi ne fut point brisée. Mais considérez ce qui arriva : le roi étendit la main pour s'emparer du prophète, et aussitôt sa main sécha. Comme la vengeance exercée sur l'autel n'avait pas rendu le roi meilleur, celui-ci apprend alors à ses propres dépens que l'on doit obéir à Dieu. J'ai voulu, pour t'épargner, détourner ma colère sur cette pierre ; mais puisque la pierre ne t'a point servi de leçon, subis donc toi-même ton châtiment. Alors, il étendit sa main, qui à l'instant fut desséchée. Le prophète avait désormais le témoignage de sa victoire : le roi ne pouvait ramener à lui sa main. Où fut alors son diadème ? qu'étaient devenus, et sa pourpre royale, et les armures, et les boucliers, et cette multitude de soldats et de lances ? Dieu donna un ordre, et tout cela s'évanouit ; les grands de la cour étaient là, mais ils ne pouvaient secourir le roi ; ils n'étaient plus que les spectateurs de son châtiment. Il avait étendu la main : elle était devenue sèche : il avait sa récompense. Considérez l'exemple de l'arbre du paradis, et celui de l'arbre de la croix. Le premier était couvert d'un vert feuillage, et il enfanta la mort ; le bois de la croix était sec, et il engendra la vie ; il en fut de même de la main de Jéroboam : quand elle était vivante, elle enfanta l'impiété, et lorsqu'elle fut devenue sèche, elle amena l'obéissance ; voyez-donc par là

combien sont étranges les œuvres de Dieu.

Mais je reviens à ce que je disais : lorsque le Christ reçut un soufflet, il ne fit point de mal à celui qui le lui donna ; et lorsqu'un de ses propres serviteurs allait être maltraité, Notre-Seigneur punit un roi ; vous enseignant ainsi à venger les injures faites à Dieu, et à négliger celles qu'on vous fait. Mais, prêtez-moi votre attention, car lorsqu'il s'agit de combattre, on a besoin de prêter une oreille extrêmement attentive ; écoutez donc bien, afin de savoir exactement dans quelle mesure je lie et je délie les péchés de nos adversaires, et comment je les combats et les accable. Lorsque dans un théâtre on voit lutter deux hommes, on se penche, on tient ses regards fixes et tout son corps tendu, pour voir une lutte pleine d'opprobre, une lutte qu'on aurait honte d'imiter : à plus forte raison devons-nous être, nous autres, très-appliqués à écouter les saintes Ecritures. Car si vous donnez des éloges à l'athlète, que ne vous faites-vous athlète ? et si c'est une honte pour lui d'être athlète, pourquoi imitez-vous ce public qui lui donne des éloges ? Mais ce ne sont point ici des luttes semblables, ce sont des luttes communes à tous, et également utiles à ceux qui parlent et à ceux qui écoutent. Car si je combats l'hérétique, c'est pour vous rendre athlètes vous-mêmes, et pour que vous puissiez, non-seulement par les paroles de vos psaumes, mais encore par votre discussion, réduire leur langue au silence. Que dit donc le Prophète : *J'ai crié vers le Seigneur ; j'ai fait entendre à Dieu ma prière.* (Psaume CXLI, 2.) Faites attention : cette parole peut-être ne vous semble pas contenir un motif de lutte. Voyez comment je vais préparer le triomphe et développer l'objet du combat. *J'ai crié vers le Seigneur ; j'ai fait entendre à Dieu ma prière.* Appelez ici l'hérétique, présent ou non. S'il est présent, qu'il soit instruit par notre voix ; s'il est absent, vous l'instruirez d'après ce que vous aurez entendu dire. Seulement, je le répète, s'il est ici, je ne veux point le persécuter, mais lui donner un asile contre la persécution qui lui vient non pas de nous, mais de sa propre conscience, suivant cette parole de l'Ecriture : *L'impie fuit sans que personne le poursuive.* (Prov. XXVIII, 1.) L'Eglise, notre mère, n'accueille pas seulement ses propres enfants : elle ouvre encore son sein aux étrangers. L'arche de Noé était un asile pour toutes les créatures, mais l'Eglise est plus parfaite. L'arche, en effet, recevait les animaux sans raison, et elle les gardait tels : l'Eglise reçoit les créatures déraisonnables, mais elle les transforme. Par exemple, s'il entre ici un renard partisan de l'hérésie, j'en ferai une brebis ; qu'il entre un loup, j'en ferai un agneau, autant qu'il sera en moi : s'il s'y refuse, cela ne dépendra nullement de moi, mais de sa propre déraison ; en effet, parmi les douze disciples de Jésus-Christ lui-même, il y en eut un qui fut traître, non pas par la faute de Jésus, mais par son propre sens perverti ; Elisée aussi avait un disciple avare ; et ce n'était pas par suite de la faiblesse du maître, mais par la lâcheté du disciple. Je répands des semences ; c'est vous qui les recevez ; si vous êtes une bonne terre, vous produirez une moisson ; si vous êtes un terrain pierreux et stérile, cela ne dépend pas de moi ; que vous écoutiez, ou que vous n'écoutiez pas, je ne cesserai de faire retentir à vos oreilles le chant spirituel, et de panser vos blessures, pour ne pas m'entendre dire au jour suprême : *Mauvais serviteur, tu aurais dû confier mon argent aux banquiers.* (Matth. XXV, 26, 27.) *J'ai crié vers le Seigneur ; j'ai fait entendre à Dieu ma prière.*

3. Que dis-tu, hérétique ? De qui parle le Prophète, et qui appelle-t-il Seigneur et Dieu ? car il ne s'agit que d'une seule et même personne. C'est ainsi que dénaturant le sens des Ecritures pour leur propre malheur, et cherchant toujours des arguments aux dépens de leur propre salut, ils ne s'aperçoivent pas qu'ils se précipitent dans un gouffre de perdition ; pour ce qui est du Fils de Dieu, ce ne sont pas nos bénédictions qui augmentent sa gloire, ni les blasphèmes qui la compromettent ; car l'être incorporel n'a pas besoin de nos louanges ; mais de même qu'en disant que le soleil est brillant, on n'ajoute rien à sa lumière, et qu'en disant qu'il est ténébreux, on n'enlève rien à l'essence de cet astre, mais que l'on montre par un tel jugement, que l'on est aveugle soi-même ; ainsi, celui qui dit que le Fils de Dieu n'est point Fils, mais créature, donne une preuve de sa propre folie, tandis que celui qui reconnaît au Fils de Dieu son essence véritable, fait voir qu'il a lui-même le jugement sain. Le premier de ces hommes ne cause aucun dommage au Fils de Dieu ; le second ne lui est point par là de quelque utilité ; mais l'un

d'eux lutte contre son propre salut, et l'autre pour son salut. Dénaturant, comme je le disais, le sens des Ecritures, les hérétiques y passent rapidement à côté de certaines choses, cherchant s'ils ne trouveront pas quelque part quelque argument qui leur semble concorder avec leur maladie. Et ne me dites pas que la faute en est aux Ecritures : non, ce ne sont pas les Ecritures qui en sont cause, mais bien la déraison de ces hommes; le miel est bien réellement doux, mais le malade le trouve amer; la faute n'en est pas au miel, mais au mauvais état de la santé. Quand on est dans le délire, on n'aperçoit pas ce que l'on voit : ce n'est pourtant pas la faute des objets visibles, mais c'est le jugement qui est perverti chez l'homme en délire. Dieu a fait le ciel, afin qu'en voyant l'ouvrage, nous adorions le Créateur; mais les païens ont déifié l'ouvrage : or, ce n'est pas non plus l'ouvrage qui en est cause, mais leur déraison. Et de même que l'insensé ne retire aucune utilité de personne, l'homme sensé en trouve jusqu'en lui-même. Qu'y a-t-il d'égal à Jésus-Christ? Pourtant Judas n'en reti a aucun profit. Et qu'y a-t-il de pire que le démon? pourtant Job en a triomphé. Si le Christ n'a pas profité à Judas, c'est que Judas était insensé; et si le démon n'a pas nui à Job, c'est que Job était sage. Je vous tiens ce langage, pour que personne n'aille calomnier les Ecritures, et pour qu'on s'en prenne à la déraison de ceux qui interprètent mal ce qui a été bien dit. N'était-ce pas, en effet, en invoquant les Ecritures que le diable même discutait avec Jésus?

La faute n'en est donc pas à l'Ecriture, mais à la pensée qui interprète mal ce qui a été bien dit. En effet, voulant montrer que le Fils est moindre que le Père, ils se tourmentent pour aller chercher aux mots des sens étranges, et à propos de ces noms *Dieu* et *Seigneur*, ils disent que le Père est Dieu, et que le Fils est Seigneur; ils distinguent ces deux appellations, attribuant celle de Dieu au Père, et celle de Seigneur au Fils, comme s'ils prétendaient diviser la divinité et l'adjuger par portions. L'Ecriture, n'est-il pas vrai, se sert du mot *Seigneur* en s'adressant au Fils? Eh bien! n'avez-vous pas entendu le psaume d'aujourd'hui, qui dit à une seule et même personne : *J'ai crié vers le Seigneur, j'ai fait entendre à Dieu ma prière!* C'est donc qu'elle appelle le Fils Seigneur et Dieu. Maintenant, qui voulez-vous qui soit Dieu? Est-ce le Fils ou le Père? Les deux noms de Dieu et de Seigneur, direz-vous, s'appliquent évidemment ici au Père. Eh bien! alors le Fils est Dieu et le Père est Seigneur : car pourquoi traitez-vous les deux noms différemment, et, adjoignant le premier au second dans l'un des cas, séparez-vous le second du premier dans l'autre cas? Saint Paul (et plût au ciel que vous écoutassiez saint Paul; bienheureux seriez-vous alors!), saint Paul dit aussi : *Nous n'avons qu'un seul Dieu, c'est le Père, d'où proviennent toutes choses; et un seul Seigneur Jésus-Christ par lequel toutes choses existent.* (I Cor. VIII, 6.) Il n'a pas, dira-t-on, donné au Fils le titre de Dieu. Et comment l'a-t-il appelé? Il l'a appelé Seigneur. Eh bien! répondez, en quoi le titre de *Dieu* est-il plus auguste que celui de *Seigneur?* Et en quoi *Seigneur* est-il moins que *Dieu?* Prêtez-moi, je vous prie, une grande attention : Si je vous montre que *Seigneur* et *Dieu* sont la même chose, qu'aurez-vous à dire? Prétendez-vous que *Dieu* soit plus, et que *Seigneur* soit moins? Ecoutez ce que dit le Prophète : *Le Seigneur qui a fait le ciel; le Dieu qui a créé la terre.* (Isaïe, XLV, 18.) Ainsi, le Seigneur a fait le ciel, et Dieu a créé la terre; c'est donc pour la même personne qu'il a employé les deux mots *Seigneur* et *Dieu.* On lit encore ailleurs dans l'Ecriture : *Ecoute, Israel, le Seigneur ton Dieu est un seul Seigneur.* (Deutér. VI, 4.) Le mot *Seigneur* y est deux fois, et le mot *Dieu* n'y est qu'une fois : la première fois, c'est le mot *Seigneur;* ensuite, c'est le mot *Dieu,* puis encore le mot *Seigneur.* Or, si ce dernier titre eût été inférieur au second, et celui-ci supérieur à l'autre, le Prophète n'aurait pas employé le moins noble en premier, ayant à parler d'un être si grand, d'un être plus grand que le langage ne peut l'exprimer. Après s'être servi du mot le plus noble, il s'en serait contenté, sans en ajouter un plus faible. Avez-vous bien saisi mes paroles? Je vais vous instruire encore : car nous ne sommes pas ici dans un théâtre et pour la montre, mais à une école et dans un but de componction; il ne s'agit pas de s'en aller sans armes; il s'agit de s'éloigner d'ici bien armés. Tu prétends, ô hérétique, que *Dieu* est plus, et que *Seigneur* est moins? Je t'ai fait voir que le Prophète nous dit : *Le Seigneur qui a fait le ciel, Dieu qui a créé la terre.* Je t'ai montré encore les paroles de Moïse : *Ecoute,*

Israël, le Seigneur ton Dieu est un seul Seigneur. Comment serait-il un, si les noms sont deux, l'un désignant un être inférieur, et l'autre un être plus grand? Un être ne peut pas être à la fois plus grand et plus petit que lui-même; il est égal à lui-même et forme un tout harmonique : *Le Seigneur ton Dieu est un seul Seigneur;* et je t'ai fait voir que le titre de *Seigneur* vaut celui de *Dieu;* en définitive, si *Seigneur* est moins, et que *Dieu* soit plus, lequel des deux noms devait être le sien? Est-ce Seigneur, qui dit moins, ou Dieu, qui dit plus? S'il te disait : Quel est mon nom? que lui répondrais-tu, ô hérétique? lui dirais-tu que *Seigneur* est plus particulièrement le nom du Fils, et *Dieu* celui du Père? Et si je te montre que le nom de *Seigneur,* le nom inférieur, sert à désigner le Père, que feras-tu? *Qu'ils sachent,* dit le Prophète, *que ton nom est le Seigneur.* (Ps. LXXXII, 19.) Il n'a pas dit : que Dieu est ton nom. Pourtant, si Dieu est plus que Seigneur, pourquoi le Prophète n'a-t-il pas dit : Qu'ils sachent que Dieu est ton nom? Si *Dieu* est son nom spécial et particulier, et que *Seigneur* ne lui convienne pas, comme étant inférieur, pourquoi le Psalmiste dit-il : *Qu'ils sachent que ton nom est Seigneur*, en se servant du titre moindre, inférieur, moins noble, au lieu d'employer l'autre, qui est le plus grand, le plus élevé, le plus convenable à l'être qu'il désigne. Et afin de t'apprendre que le nom de *Seigneur* n'a rien de moindre, rien d'inférieur, mais qu'il a la même valeur que celui de Dieu, après avoir dit : *Qu'ils sachent que ton nom est le Seigneur*, le Prophète ajoute immédiatement : *Toi seul es le Très-Haut, élevé au-dessus de toute la terre.*

4. Mais tu ne te tiens pas encore pour vaincu, tu répètes toujours que *Dieu* est plus et que *Seigneur* est moins. Et si je te fais voir le Fils désigné par le nom le plus grand des deux, que diras-tu? Cesseras-tu le combat? Abandonneras-tu la discussion? Reconnaîtras-tu ton salut? Renonceras-tu à ta folie? As-tu compris mes paroles? Puisque tu attribues le nom de *Seigneur* au Fils, et celui de *Dieu*, comme plus grand, à la personne du Père; si je te montre le Fils désigné par le nom le plus grand, par celui de Dieu, le combat est terminé; car je te réduis avec tes propres armes, et je t'accable de tes propres ailes. Tu as prétendu que *Dieu* est plus et que *Seigneur* est moins : je veux te faire voir que le moindre ne conviendrait pas au Père, si le Père était plus grand, et que le plus grand ne conviendrait pas au Fils, si le Fils était moindre. Ecoute donc le Prophète qui dit : *C'est notre Dieu; nul autre ne lui sera comparé : il a trouvé toutes les voies de la science; après cela on l'a vu sur la terre, et il a conversé avec les hommes.* (Baruch, III, 36-38.) Que réponds tu à cela? Veux-tu contredire ces paroles? Mais tu ne le peux, car la vérité subsiste, faisant briller son flambeau, et aveuglant les yeux des hérétiques qui ne veulent pas ajouter foi en elle. Quelque rudes que soient les luttes, quelque pénible que soit la chaleur, la parole est la plus forte : elle triomphe du malaise des auditeurs et elle tempère l'ardeur du jour par la rosée de la doctrine. Quoi que nous nous réunissions ici une ou deux fois par semaine, il ne faut pas que les auditeurs soient négligents. Car si vous sortez d'ici, et qu'on vous demande : Quel a été le sujet du discours? quand vous aurez répondu : Le prédicateur a parlé contre les hérétiques; si l'on ajoute : Qu'a-t-il dit? et que vous ne trouviez rien à répondre, ce sera pour vous la plus grande honte. Si au contraire vous pouvez répondre, c'est alors votre interlocuteur que vous confondrez; s'il est hérétique, vous le redresserez; si c'est un de vos amis, et qu'il soit mou, vous le stimulerez; si c'est une femme déréglée, vous la rendrez plus sage, car vous devez aussi vos explications à vos femmes : *Que les femmes,* dit Saint Paul, *gardent le silence dans l'église, et si elles veulent s'instruire de quelque chose, qu'elles interrogent leurs maris.* (I Cor. XIV, 34. 35.) Si vous rentrez chez vous, et que votre femme vous demande : Que me rapportes-tu de l'église? Répondez-lui : Je ne rapporte ni viande, ni vin, ni or, ni parures pour embellir le corps, mais des paroles qui rendent l'âme sage. Quand vous rentrez auprès de votre femme, servez-lui un banquet spirituel; dites-lui tout d'abord, pendant que votre mémoire est encore fraîche : Goûtons d'abord la nourriture spirituelle, et ensuite nous goûterons les aliments matériels; car si nous réglons ainsi notre conduite, nous aurons Dieu au milieu de nous, qui bénira notre table et qui nous couronnera. Ainsi donc, mes chers auditeurs, rendons grâces pour tous ces bienfaits, au Père, au Fils et au Saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE EN L'HONNEUR DE TOUS LES SAINTS

QUI ONT SOUFFERT LE MARTYRE DANS TOUT LE MONDE ENTIER.

ANALYSE.

Rien dans ce discours ne fait voir s'il a été prononcé à Antioche ou à Constantinople. — L'année est pareillement inconnue. — *Depuis que nous avons célébré la solennité sainte de la Pentecôte*, dit Chrysostome, *il n'y a pas encore sept jours de passés, et nous voici encore une fois occupés du chœur des martyrs, ou plutôt, de cette milice, de ces phalanges de martyrs, qui ne sont inférieures en rien à la milice des anges, qu'a vue le patriarche Jacob, mais qui lui sont égales et rivalisent avec elle.* — Il s'agit ici du chœur des martyrs, c'est-à-dire de tous les martyrs absolument, ainsi que l'exprime le titre : *Eloge de tous les saints qui ont souffert le martyre dans le monde entier.* — Ecoutons là-dessus Fronton du Duc : « Dans le calendrier des Grecs, publié par A. Conti, d'après le Menologium grec, imprimé à Venise en 1535, on trouve au 25 juin : Κυριακὴ τῆς ἁγίας Πεντηκοστῆς (*dimanche de la sainte Pentecôte*) ; puis, au 1er juillet : κυριακὴ τῶν ἁγίων πάντων (*dimanche de tous les saints*) — Dans l'Eglise latine on célébra d'abord la fête de tous les martyrs d'après une prescription de Boniface IV : ensuite au temps de Grégoire IV, on célébra celle de tous les saints. — Peut-être en fut-il de même dans l'Eglise grecque : elle aurait eu autrefois, peu de jours après la Pentecôte, une fête consacrée à la mémoire de tous les martyrs, qui serait devenue plus tard une solennité en l'honneur de tous les saints. — Du reste, ce discours est attribué à Chrysostome, non-seulement par l'exemplaire manuscrit de la bibliothèque royale de Médicis, mais aussi par le Catalogue des discours authentiques de ce Père, conservé dans la bibliothèque d'Augsbourg, et par un certain index τῆς βίβλου τῶν μαργαριτῶν qu'on nous a envoyé d'Italie, et dans lequel ce discours est porté sous le titre de Ἐγκώμιον εἰς τοὺς ἁγίους πάντας (*Panégyrique en l'honneur de tous les saints*). »

1° Saint Chrysostome compare les martyrs aux anges ; la condition mortelle est pour les martyrs une source de biens. — Comparaison des tourments des martyrs avec la guerre ; tableau saisissant de leurs souffrances et de leur patience — 2° Récompenses réservées aux martyrs — 3° Animés par leur exemple, nous devons combattre nos passions, et nous préparer à souffrir comme eux si l'occasion du martyre se présente. — Leur souvenir toujours vivant dans notre âme la rend une demeure agréable à Dieu.

1. Depuis que nous avons célébré la solennité sainte de la Pentecôte, il n'y a pas encore sept jours de passés, et nous voici encore une fois occupés du chœur des martyrs, ou plutôt de cette milice, de ces phalanges de martyrs, qui ne sont inférieures en rien à la milice des anges qu'a vue le patriarche Jacob, mais qui lui sont égales et rivalisent avec elle. En effet, martyrs et anges ne diffèrent entre eux que par le nom, mais sont réunis par les œuvres : si les anges habitent le ciel, les martyrs l'habitent aussi ; les anges possèdent une jeunesse éternelle, les anges sont immortels, les martyrs jouiront aussi de ces avantages. Mais, direz-vous, les anges ont de plus reçu en partage une nature immatérielle. Et qu'importe ? les martyrs sont en effet revêtus d'un corps, mais il est immortel ; bien plus, même avant leur immortalité, la mort de Jésus-Christ honore leurs corps plus que ne fait leur immortalité. Le cortége des étoiles n'orne pas le ciel d'une manière aussi brillante que cette multitude de blessures n'embellit de son éclat les corps des martyrs. Aussi, quand ils sont morts, c'est là surtout leur supériorité, et même avant leur immortalité, ils ont reçu une récompense, puisqu'ils ont été couronnés par la mort. *Vous l'avez mis un peu au-dessous des anges, vous l'avez couronné de gloire et d'honneur* (Ps. VIII, 6) ; c'est ainsi que David parle de la nature commune des hommes ; mais le Christ est survenu et a comblé même cette faible différence, en condamnant la mort par la mort. Mais ce n'est pas seulement là ce que je pré-

tends : je prétends que cette infériorité de la mort est même devenue un avantage ; car s'ils n'eussent point été mortels, ils n'auraient pas été martyrs ; de sorte que si la mort n'existait pas, il n'y aurait pas non plus de couronne ; s'il n'y avait point de terme à cette vie, il n'y aurait pas de martyre ; si enfin la mort n'existait pas, saint Paul n'aurait pu dire : *Je meurs chaque jour ; oui, j'en prends à témoin la gloire que je reçois de vous en Jésus-Christ* (I Cor. xv, 31) ; s'il n'y avait pas une mort, une destruction de la vie actuelle, il n'aurait pas pu dire non plus : *Je me réjouis dans mes souffrances pour vous, et j'accomplis dans ma chair ce qui manque à la passion de Jésus-Christ.* (Coloss. II, 4.) Ainsi ne gémissons pas d'être mortels, mais soyons reconnaissants de ce que la mort nous a ouvert la carrière du martyre ; de ce que la perte de cette vie nous donne un sujet de récompenses ; de ce que nous avons là un motif de luttes. Voyez quelle est la sagesse de Dieu : ce qui était le plus grand des maux, le point capital de notre malheur, ce que le démon avait introduit dans le monde, la mort en un mot, Dieu l'a fait tourner à notre honneur et à notre gloire, c'est grâce à elle qu'il conduit les athlètes aux récompenses du martyre ! Eh quoi ? rendrons-nous grâces au démon à cause de la mort ? A Dieu ne plaise ! car le bien qui en est résulté n'est pas la réalisation des plans du démon, mais le bienfait de la sagesse de Dieu. Le démon l'avait introduite pour notre perte, pour nous ramener vers la terre et nous fermer ainsi tout espoir de salut. Mais le Christ la reprit à son tour et la métamorphosa, et par elle il nous fit rentrer dans le ciel. Que nul ne m'accuse donc pour avoir appelé à la fois chœur et milice la foule tout entière des martyrs, et d'avoir ainsi donné à un seul et même objet deux appellations contradictoires : chœur et milice se contredisent en effet, mais ici les deux choses se sont confondues ; car de même que ces troupes qui figurent dans les réjouissances, ils ont marché aux épreuves avec joie ; et, semblables à des guerriers, ils ont montré toute espèce de courage et de patience, et ont vaincu leurs adversaires. A ne considérer que les faits matériels, c'est un combat, une guerre, une expédition ; mais si vous examinez l'esprit dans lequel tout cela s'est passé, ce sont des chœurs, des réjouissances, des solennités pleines d'allégresse.

Voulez-vous que je vous montre que les souffrances des martyrs sont plus épouvantables que la guerre ? Qu'y a-t-il dans la guerre de formidable ? Des deux côtés des armées sont debout, bien défendues, étincelantes de leurs armes, et couvrant la terre de cet éclat ; de toutes parts on lance des nuées de traits dont la multitude obscurcit l'air, des ruisseaux de sang inondent le sol ; partout, semblables à une moisson que l'on fauche, tombent les cadavres des soldats qui se massacrent les uns les autres. Eh bien ! maintenant, laissez-moi vous faire passer de ce champ de bataille à celui des martyrs. Ici également nous avons deux corps d'armée en présence : celui des martyrs et celui des tyrans. Seulement les tyrans sont bien armés, et les martyrs combattent dépourvus de tout appareil guerrier ; toutefois la victoire reste à ceux qui n'ont point d'armes, et non à ceux qui en sont si bien pourvus. Qui ne serait stupéfait, de voir le tyran armé du fouet, vaincu par sa victime flagellée, l'ennemi qui enchaîne vaincu par son captif, le persécuteur qui brûle vaincu par le martyr que le feu torture ; le bourreau enfin vaincu par le supplicié ? Voyez-vous combien cette dernière scène est plus épouvantable que la première ? Dans le premier cas, quelque horrible qu'il soit, tout arrive d'une manière naturelle ; mais ici, tout déconcerte la nature, tout l'ordre des choses est bouleversé ; et c'est pour vous montrer que c'est la grâce de Dieu qui opère ces résultats. Et pourtant, quoi de plus injuste qu'un pareil combat ? Quoi de plus illégitime que des luttes semblables ? A la guerre du moins, les deux partis se munissent pour l'action : ici, rien de tel : l'un est sans armes, et l'autre est armé. Dans les jeux athlétiques encore, chacun des combattants a la faculté de lever le bras contre son adversaire ; ici, il y en a un d'attaché, et l'autre décharge des coups arbitrairement ; et comme si, en vertu de leur pouvoir tyrannique, les juges s'étaient arrogé le droit de faire le mal, et n'eussent réservé aux justes martyrs que celui de le souffrir, ils s'acharnent contre les saints ; et même ainsi, ils ne peuvent en venir à bout, car à la suite de ce combat inégal, ce sont les tyrans qui se retirent vaincus. C'est comme si on amenait un guerrier sur le champ de bataille, et qu'après avoir brisé la pointe de sa lance, après l'avoir dépouillé de sa cuirasse, on le contraignît à combattre ainsi désarmé ; et que ce guerrier pourtant, frappé, blessé, recevant

de toutes parts mille coups meurtriers, sortît victorieux de cette épreuve. En effet, les martyrs ont été amenés nus, les mains liées derrière le dos, on les a frappés, déchirés de toutes parts, et avec tout cela, leurs persécuteurs ont été vaincus; et ceux qui recevaient les blessures ont élevé un trophée de leur victoire sur le démon. Lorsque l'on frappe sur du diamant, il ne cède point, il ne s'amollit point, il détruit au contraire le fer dont on le frappe; ainsi les âmes des saints, soumises à de pareilles épreuves, n'en éprouvaient elles-mêmes aucun dommage, mais elles brisaient la puissance de ceux qui les frappaient, et les renvoyaient de la lutte, bafoués de leur défaite et couverts de blessures intolérables. Les tyrans attachaient les martyrs sur le chevalet : là, ils leur déchiraient les flancs, ils y creusaient des sillons, semblant ouvrir la terre avec la charrue plutôt que lacérer des corps humains ; on voyait ces entrailles à nu, ces flancs ouverts, ces poitrines en lambeaux ; et là ne s'arrêtaient pas même dans leur rage ces tigres altérés de sang ; ils enlevaient les victimes du chevalet pour les étendre sur une échelle de fer placée elle-même sur des charbons ; alors se produisait un spectacle plus atroce encore que le premier, ces corps laissant dégoutter deux sortes de substances : l'une, celle de leur sang qui ruisselait, et l'autre, celle de leurs chairs qui se consumaient; et les saints martyrs, couchés sur ces charbons comme sur un lit de roses, contemplaient avec joie ce qui se passait.

2. Je viens de vous parler d'une échelle de fer : rappelez-vous maintenant l'échelle spirituelle que vit le patriarche Jacob, et qui allait de la terre au ciel ; par cette échelle les anges descendaient, par celle-ci, les martyrs montaient au ciel ; l'une et l'autre était soutenue par le Seigneur. Ces saints martyrs n'auraient pu supporter leurs douleurs, s'ils n'eussent eu pour appui une telle échelle. Oui, de même que les anges descendaient et montaient par l'échelle de Jacob, ainsi les martyrs montent au ciel par leur échelle de fer : cela est évident pour tout le monde. Et comment? Les anges étaient envoyés pour le service de ceux qui devaient hériter du salut (Hébr. I, 14), et les martyrs s'étant acquittés de leurs luttes en athlètes victorieux, sont remontés pour toujours auprès du maître des athlètes. Et n'écoutons pas à la légère ce que l'on nous dit ; mais lorsque nous entendons parler de ces charbons sur lesquels on plaçait leurs corps déchirés, pensons à ce que nous sommes quand la fièvre s'empare de nous. Nous trouvons la vie insupportable, nous sommes troublés, impatients, nous nous fâchons comme de petits enfants, nous nous figurons que le feu de l'enfer ne saurait être plus cruel ; et voilà les martyrs, en proie non pas au feu de la fièvre, mais à une flamme qui les assiége de toutes parts, à des étincelles qui sautent sur leurs blessures, et qui dévorent ces plaies d'une manière plus cuisante que la dent des bêtes les plus féroces; et eux, comme s'ils étaient de diamant, comme s'ils voyaient tout cela se produire sur le corps d'autrui, ils demeurent avec générosité, avec le courage conforme à leur devoir, fermement attachés aux paroles de leur croyance, inébranlables au milieu de tous les maux, et donnant une preuve éclatante de leur courage et de la grâce de Dieu. Vous avez vu souvent, au point du jour, le soleil se lever, et darder ses rayons d'or ; eh bien ! tels étaient les corps des martyrs, lorsque des ruisseaux de sang s'échappaient tout alentour, comme autant de rayons vermeils, et jetaient sur leurs corps un éclat bien plus vif que le soleil n'en répand dans le ciel. A la vue de ce sang, les anges se réjouissaient, les démons frissonnaient, et Satan lui-même tremblait. Car ce n'était pas simplement du sang qu'ils voyaient, mais un sang salutaire, un sang sacré, un sang digne des cieux, un sang qui arrose continuellement les belles plantes de l'Eglise. Satan vit donc ce sang, et il frissonna : c'est qu'il se rappelait un autre sang, celui du Maître : c'était pour ce sang-là que celui des martyrs coulait ; car depuis le jour où le flanc du Maître fut percé, vous voyez des milliers de flancs percés comme le sien. En effet, qui est-ce qui ne se préparerait avec une grande joie à des épreuves qui doivent nous donner part aux souffrances du Maître, et assimiler notre mort à celle de Jésus-Christ? Oui, c'est là une rétribution suffisante, un honneur bien au-dessus de nos peines, une récompense bien plus grande que nos luttes, même avant de recevoir la possession du royaume céleste. N'ayons donc point de ces frissonnements, lorsque nous entendons dire qu'un tel a souffert le martyre; frissonnons, au contraire, lorsqu'on nous apprend qu'un tel autre a pu faiblir et tomber, en présence de rémunérations si glorieuses.

Que si vous demandez ce qu'ils deviennent

après leur martyre, aucun langage ne saurait l'exprimer. *Car l'œil n'a point vu*, dit l'Apôtre, *ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme soupçonné, ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment.* (I Cor. II, 9.) Or personne n'a aimé Dieu comme l'ont fait les martyrs. Cependant, de ce que la grandeur des biens qui les attendent surpasse le langage et la pensée, nous ne prendrons pas un motif de nous taire ; mais, autant que nous serons capables, moi de l'exprimer, et vous de le comprendre, nous tâcherons de vous dépeindre en traits affaiblis la béatitude qui leur est réservée : ceux-là seuls la connaîtront clairement, qui par les mêmes épreuves auront mérité d'en jouir. Les maux donc si cruels et si insupportables que souffrent ici-bas les martyrs, ne durent qu'un court instant; mais quand ils ont quitté cette vie, ils montent aux cieux, précédés par les anges, escortés par les archanges; car les anges et les archanges ne rougissent pas de les avoir pour compagnons dans le service de Dieu; ils sont prêts à tout faire pour eux, puisque ceux-ci ont été prêts à tout souffrir pour Jésus-Christ leur maître commun. Lors donc qu'ils montent au ciel, toutes ces saintes puissances du ciel accourent au-devant d'eux. Si, en effet, lorsque des athlètes étrangers arrivent dans une ville, on voit tout le peuple affluer de toutes parts, les entourer, et considérer la beauté de leurs membres; à plus forte raison, quand les athlètes de la foi montent au ciel, les anges accourent-ils, et toutes les puissances célestes affluent-elles de tous côtés, pour considérer leurs blessures; alors les martyrs sont accueillis et salués avec joie comme des héros qui reviennent de la guerre et du champ de bataille à la suite de plusieurs victoires et chargés de trophées; ils sont, par un cortége nombreux, conduits au Roi des cieux, au pied de ce trône d'où déborde une gloire infinie, là où les chérubins et les séraphins ont leur demeure. Parvenus en ce lieu, ils adorent celui qui est assis sur le trône, alors ils trouvent auprès du Maître un accueil plus bienveillant encore qu'auprès de leurs compagnons dans le service de Dieu. En effet, il ne les reçoit pas comme des serviteurs (quoique ce soit déjà là un honneur insigne, dont on ne saurait trouver l'égal); mais il les reçoit comme ses amis : *Car pour vous*, dit Notre-Seigneur, *vous êtes mes amis* (Jean, XV, 14); et cela est tout naturel; car, ainsi que Notre-Seigneur venait de le dire : *Il n'y a point de plus grand amour, que de donner sa vie pour ses amis.* (Ibid. 13.) Comme ils ont donc fait preuve du plus grand amour, Dieu les accueille, et ils jouissent de cette gloire céleste, se mêlent au chœur des anges, et prennent part aux concerts mystérieux. Car si, tandis qu'ils étaient dans un corps mortel, ils étaient admis dans ces chœurs célestes par la participation aux saints mystères, de sorte qu'ils chantaient l'hymne trois fois saint (Isaïe, VI, 3) en compagnie des chérubins mêmes, comme vous le savez, vous qui avez été initiés aux saints mystères; à plus forte raison, maintenant qu'ils ont rejoint ceux dont ils partageaient déjà les chants d'allégresse, unissent-ils désormais leurs voix à celle des puissances célestes, pour chanter, pleins d'une sainte confiance, l'hymne éternel de louanges. N'avez-vous pas eu jusqu'ici horreur du martyre? Et maintenant, ne le désirez-vous pas? Ne gémissez-vous pas à présent de ce que l'occasion ne s'en présente point? Aussi, exerçons-nous en vue de cette occasion. Ils ont méprisé la vie : méprisez la mollesse; ils ont livré leur corps au feu : livrez maintenant vos biens entre les mains des pauvres; ils ont foulé aux pieds les charbons ardents : et vous, éteignez la flamme de vos passions. Tout ceci est pénible, mais profitable. Ne considérez pas les incommodités présentes, mais les avantages à venir, non les maux actuels, mais les biens en espérance, non les souffrances, mais les récompenses, non les travaux, mais les couronnes, non les sueurs, mais le salaire, non les douleurs, mais la rétribution, non le feu qui vous brûle, mais le royaume qui vous est proposé, non les bourreaux qui vous entourent, mais le Christ qui vous couronnera.

3. Telle est la meilleure méthode et le chemin le plus facile pour arriver à la vertu, c'est de ne pas considérer les épreuves seulement, mais en même temps les récompenses, et de ne pas envisager non plus les récompenses isolément des épreuves. Lors donc que vous ferez l'aumône, ne faites pas attention à l'argent dépensé, mais à la justice que vous amassez : *Il a distribué ses biens, il a donné aux pauvres; sa justice demeure pour l'éternité.* (Ps. CXI, 9.) Ne regardez pas le monceau de richesses qui diminue, mais le trésor qui augmente. Si vous jeûnez, ne pensez pas à l'affaiblissement produit par le jeûne, mais au bien-être qui provient de cet affaiblissement; si vous veillez

dans la prière, ne songez pas à la fatigue résultant de votre veille, mais à la confiance que vous procure la prière. Ainsi font les soldats : ils considèrent non les blessures, mais les récompenses, non les massacres, mais les victoires, non les morts qui tombent, mais les héros que l'on couronne. Ainsi encore les pilotes songent moins aux flots de la mer qu'au port, moins aux naufrages qu'aux affaires commerciales, moins aux dangers de la navigation qu'aux avantages qui s'ensuivent. Agissez de même : réfléchissez quel honneur c'est pendant une nuit profonde, quand tous les hommes, toutes les bêtes, tous les êtres animés sont endormis, que le plus grand calme règne au loin, d'être vous seul éveillé, et de vous entretenir plein de confiance avec le Maître commun de toutes les créatures.

Mais, dira-t-on, le sommeil est bien doux. Oui, mais rien n'est plus doux que l'oraison. En vous entretenant seul avec Dieu, vous pouvez obtenir bien des résultats, n'ayant personne qui vous gêne et vous dérange de votre prière ; le moment lui-même vous vient en aide pour vous faire obtenir ce que vous demandez. Au lieu de cela, resterez-vous couchés sur un lit moëlleux, vous retournant sans cesse, et ne pouvant vous décider à vous lever? Songez aux martyrs d'aujourd'hui, étendus sur leur échelle de fer, sous laquelle il n'y a pas de molle draperie, mais une couche de charbons ardents. Je veux terminer ici mon discours, afin que vous ayez en partant la mémoire fraîche et récente de ce supplice, et que vous vous en souveniez jour et nuit ; car en y songeant toujours, fussions-nous retenus par une multitude de liens, nous pourrons facilement les rompre tous, et nous lever pour la prière. Du reste, gravons dans toute l'étendue de notre cœur, non pas seulement leurs échelles de fer, mais aussi leurs autres tourments. Et de même que ceux qui veulent rendre leurs maisons brillantes, les ornent partout de peintures gracieuses, de même représentons sur les murs de notre intelligence les tortures diverses des martyrs. Car les peintures dont j'ai parlé en premier lieu ne servent à rien, tandis que ces dernières sont fort utiles : elles n'exigent aucuns frais, aucune dépense, aucun art : il suffit, pour remplacer tout cela, d'un zèle ardent, d'une réflexion généreuse et pure ; voilà la main pleine d'habileté qui reproduira l'image de leurs souffrances. Représentons-les donc dans notre âme, les uns étendus dans des poêles brûlantes, les autres étendus sur les charbons, d'autres plongés dans des chaudières, d'autres précipités dans la mer, ceux-ci déchirés, ceux-là disloqués sur une roue, d'autres jetés dans des gouffres à pic ; ceux-ci luttant contre des bêtes féroces, ceux-là roulant dans des abîmes, tous enfin périssant de mille manières différentes. Ayant ainsi embelli notre maison par ces représentations diverses, nous aurons préparé au Roi des cieux une station convenable. Car lorsqu'il verra ces peintures dans notre âme, il y viendra avec son Père, et il s'arrêtera chez nous avec le Saint-Esprit ; et notre âme sera désormais une demeure royale, nulle pensée déraisonnable ne pourra plus y pénétrer, car le souvenir des martyrs, semblable à une gracieuse peinture, subsistera toujours en nous, y répandra le plus brillant aspect, et Dieu, le roi suprême, séjournera continuellement en nous. Ayant ainsi reçu Jésus-Christ en ce monde, nous pourrons, après notre départ d'ici-bas, être reçus à notre tour dans les tabernacles éternels ; puissions-nous tous obtenir cette faveur par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire au Père ainsi qu'à l'Esprit saint et vivifiant, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

PRONONCÉE APRÈS LE TREMBLEMENT DE TERRE.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Nous avons publié une autre homélie sur un tremblement de terre, qui est la sixième sur Lazare, tome Ier, dans l'avertissement de laquelle nous avons prouvé par plusieurs témoignages, tant de Chrysostome que d'autres autorités, qu'Antioche fut ébranlée par de fréquents tremblements de terre, surtout à l'époque de Chrysostome. — Celui dont il est ici question arriva tandis que Chrysostome était malade au lit; mais, dans son ardent désir d'instruire le peuple, qu'il voyait attristé par l'approche du fléau, il ne sentit plus son mal, et vola vers son troupeau : c'est à quoi il fait allusion dans ces paroles : *L'enseignement de la parole divine a changé en bonne santé ma maladie.* — Ce discours fut prononcé hors de la ville, dans une des églises que fréquentait la piété du peuple d'Antioche; c'est ce que nous apprennent plusieurs passages du discours, dans lesquels Chrysostome loue le peuple d'avoir entrepris, pour entendre la parole de Dieu, un voyage fatigant et pénible. — Nous voyons également par un passage que Chrysostome avait déjà prononcé un discours la veille à l'occasion de ce tremblement de terre.

Nous n'avons aucune donnée sur l'année de ce discours : la maladie de Chrysostome ne peut rien faire conjecturer, car il avait une santé assez faible et était souvent malade. — François Combefis avait publié cette homélie à l'étranger, en 1656. Le texte que nous avons suivi a été transcrit d'après un manuscrit du Vatican et comparé avec celui de Combefis.

Amour de Chrysostome pour son troupeau; piété des habitants d'Antioche; fruit à retirer des calamités. — Combien les fidèles sont devenus meilleurs par la pénitence que le tremblement de terre leur a fait faire; la colère de Dieu est maintenant apaisée.— Les vices des riches avaient causé le fléau, les prières des pauvres ont sauvé la ville.

Si la maladie m'a empêché de célébrer avec vous cette fête spirituelle, la fatigue du voyage à faire ne vous a pas découragés. Et si cette fatigue ne vous a permis d'arriver ici que tout baignés de sueur, l'enseignement de la parole divine a, tout à la fois, changé en bonne santé ma maladie, et apporté par le chant des psaumes un soulagement à vos forces épuisées. C'est pourquoi je n'ai point, quoique malade, tenu ma langue silencieuse; et vous, quoique fatigués, vous ne vous êtes pas exemptés de m'entendre; mais en même temps que la parole a retenti, les fatigues ont cessé, en même temps que l'enseignement a commencé, l'épuisement a disparu. La maladie et la fatigue n'affligent que le corps, au lieu que l'enseignement est le noble produit et le remède de l'âme. Or autant l'âme l'emporte sur le corps, autant les œuvres de la première sont les plus précieuses. C'est pourquoi, malgré la maladie et bien d'autres empêchements, je n'ai point cessé de vous porter dans mon cœur, et je n'aurai pas été privé, même aujourd'hui, de ma part à cette belle fête. Il n'y a encore qu'un instant, j'étais cloué sur mon lit, mais Dieu n'a pas permis que je mourusse entièrement de faim. Car de même que vous avez faim d'écouter, j'ai, moi aussi, faim de parler. C'est ainsi que souvent une mère malade aimerait mieux sentir ses mamelles tourmentées par son enfant, que de voir son enfant souffrir de la faim : je consens, moi aussi, que mon corps s'épuise pour vous. Et qui ne donnerait avec joie jusqu'à son sang pour vous, pour vous dont la piété est si ar-

dente, pour vous qui brûlez d'un tel désir d'écouter la parole divine, pour vous enfin qui, en un instant si court, venez de montrer de tels sentiments de pénitence? Vous ne connaissez ni jour ni nuit : vous faites de l'un et de l'autre le jour, sans même changer d'air, mais vous éclairant la nuit pour en passer toute la durée à veiller ; les nuits sont pour vous sans sommeil ; la tyrannie du sommeil, vous en avez secoué le joug, car votre amour pour Jésus-Christ a vaincu en vous l'imperfection de la nature. Vous avez affranchi vos corps de la condition humaine en imitant les puissances célestes : vous les imitez à tous les yeux par vos veilles, par votre jeûne prolongé, par un si pénible voyage qui est une fatigue quant à la nature et un repos quant à l'intention. Voilà quel est le fruit de vos craintes, voilà le profit que vous tirez de ce tremblement de terre, profit qu'on ne dépense jamais, profit qui met les pauvres plus à l'aise et qui enrichit encore les riches : il ne connaît ni riches, ni pauvres. Le tremblement de terre arrive, et voilà qu'il enlève l'inégalité des conditions humaines. Où sont maintenant les riches vêtus de soie? Où est leur or? Tout cela a disparu, plus facilement détruit qu'une toile d'araignée ; tout cela s'est trouvé plus fugace que les fleurs printanières. Mais puisque je vois votre esprit bien préparé, je veux vous servir une table plus somptueuse. Je vois que votre corps est fatigué, mais que votre âme est vive de jeunesse. Les sources de vos sueurs sont en grand nombre, mais elles servent à laver votre conscience. Et si des athlètes vont jusqu'à se couvrir de sang pour des feuilles de laurier qu'on donne aujourd'hui et qui demain seront flétries, combien plus vous autres, qui êtes entrés dans la carrière des bonnes œuvres, devez-vous ne céder à aucune des fatigues que vous avez à subir pour la vertu et ne point vous laisser amollir. Votre auditoire est ma couronne, et un seul qui m'écoute parmi vous vaut pour moi la ville entière. Il en est qui ont couronné leurs coupes, d'autres qui ont réuni des convives à des festins de Satan, d'autres qui ont préparé une table somptueuse ; mais vous, vous avez accompli une longue veille, vous avez purifié la ville entière par la sainte trace de vos pieds en traversant la place publique, et vous avez sanctifié l'air. Oui, l'air aussi est sanctifié par le chant des psaumes, comme vous avez entendu aujourd'hui que Dieu le dit à Moïse : *Car le lieu où tu es est une terre sainte.* (Exod. III, 5.) Vous avez sanctifié le sol, la place publique, vous avez fait pour nous de la ville une église. Et comme un torrent qui passe et qui, emporté par l'abondance de son courant, renverse toutes choses, ainsi ce torrent spirituel, ce fleuve de Dieu, qui réjouit la cité de Dieu (Psaumes XLV, 5, et LXIV, 10), s'est grossi jusqu'à ses bords et a purifié le bourbier de l'impiété. Il n'y a plus d'impudique, ou si quelqu'un l'est encore, il est en voie de se transformer. L'homme entend les accents divins, et son esprit est remené à la mesure, les chants sacrés pénètrent en lui, et son impiété disparaît, ses passions d'avarice prennent la fuite. Si elles ne fuient pas, du moins elles imitent les bêtes sauvages qui se réfugient l'hiver dans des tanières. Ainsi se cache l'esprit déréglé : semblables aux serpents qui, lorsque le froid vient engourdir leur corps, s'enfoncent dans la terre, ainsi ces passions viles et ignobles s'engloutissent comme dans un abîme. C'est qu'en effet, ceux-là même qui les traînent avec eux en rougissent, car ils les traînent encore avec eux, mais elles sont mortifiées. Vos chants sacrés deviennent pour eux la saison d'hiver. La sainte mélodie entre dans l'oreille de l'avare, et si elle ne chasse point hors de lui la passion, du moins elle la mortifie ; elle entre dans l'oreille de l'impudique et de l'orgueilleux, et si elle ne tue pas l'impudicité et l'orgueil, du moins elle les enfouit. Or c'est déjà un grand point que le vice n'ait pas sa franchise. Je vous disais hier aussi qu'il y avait un grand fruit à retirer des tremblements de terre. Vous avez vu la miséricorde du Seigneur ébranlant la ville et affermissant votre âme, secouant les fondements de vos maisons et consolidant vos pensées, rendant la cité chancelante et fortifiant vos cœurs. Réfléchissez à cette miséricorde : il vous a secoués un instant et il vous a affermis pour jamais ; le tremblement de terre a duré deux jours, puisse votre piété ne jamais cesser ! vous avez été affligés pendant peu de temps, mais c'est pour toujours que vous avez été enracinés. Car je sais bien que votre piété a pris racine dans la crainte de Dieu, et quoique le calme soit revenu, le fruit reste. Il n'y a plus ni ronces qui étouffent le bon grain, ni pluie torrentielle qui l'inonde ; la crainte a merveilleusement travaillé le sol de votre âme, et elle a secondé mes paroles. Je me tais, et les fondements de vos maisons élèvent la voix ; je

garde le silence, et ces secousses vous crient d'une manière plus éclatante que le son de la trompette : *Le Seigneur est miséricordieux et compatissant, il est plein de longanimité et de pitié.* (Psaume CII, 8, 9.) Si je suis venu, continue-t-il, ce n'est pas pour vous écraser, mais pour vous donner de l'énergie. Oui, ce tremblement de terre emprunte une voix pour vous dire : je vous ai épouvantés, non pour vous affliger, mais afin de vous rendre plus diligents. Faites une grande attention à ce que je vais vous dire : comme la parole n'avait plus assez de force, le châtiment a élevé la voix ; l'enseignement se fatiguait à la tâche, la crainte est arrivée à son aide. Je suis venu vous entretenir un moment et je fais ce qui dépend de moi : après vous avoir vigoureusement étreints je vous remettrai à la parole, afin que la parole ne s'épuise pas en pure perte. Comme je trouve des pierres et des ronces, je commence par en purger le terrain, afin que la parole jette ensuite la semence à pleines mains.

Quel dommage avez-vous éprouvé de cette affliction momentanée? D'hommes que vous étiez, vous êtes devenus des anges; vous avez passé au ciel, sinon quant au séjour, du moins quant à l'état de vos âmes. Et ceci n'est pas une flatterie : les faits m'en sont témoins. Qu'avez-vous négligé en effet sous le rapport de la pénitence? Vous avez banni l'envie, expulsé les passions viles, implanté en vous la vertu; vous avez persévéré la nuit tout entière dans de saintes veilles, et dans les sentiments d'une grande charité ainsi que d'un zèle ardent. Nul ne songe plus à ses affaires d'argent, nul ne tient plus le langage de l'avarice; non-seulement vos mains sont pures de péchés, mais encore votre langue est affranchie de la licence et de l'injure ; nul n'outrage plus son prochain, nul ne va prendre place à des banquets de Satan; les maisons sont pures, la place publique est lavée de toute souillure; le soir nous gagne, et nulle part des chœurs de jeunes gens ne font entendre de chants théâtrals. Il y a, il est vrai, des chœurs, mais dont les chants ne sont pas ceux de l'impureté : ce sont de vertueux cantiques; on peut entendre, sur la place publique, les hymnes retentir; les fidèles qui sont restés chez eux chantent, les uns des psaumes, les autres des hymnes; la nuit arrive, et tout le monde se réunit à l'église, ce port qui n'est point battu des flots, cet océan qui ne connaît point de tempêtes. Je croyais, moi, qu'après un ou deux jours, la veille aurait brisé vos corps, et voici que plus elle se prolonge, plus aussi votre ferveur augmente. Ceux qui vous chantaient des psaumes se sont fatigués, et vous, vous êtes toujours dispos; ils ont manqué de force, et vous, vous avez acquis une énergie nouvelle. Où sont les riches? dites-moi : qu'ils apprennent des pauvres la divine sagesse ! Les riches dorment, mais les pauvres, sur la terre nue, ne dorment point : ils fléchissent les genoux, comme Paul et Silas. (Act. des Ap. XVI.) Eux aussi chantaient des psaumes, et ils ébranlèrent la prison : vous, vous chantez des psaumes comme eux, et vous avez raffermi la ville ébranlée. Les résultats sont opposés, mais ils tournent l'un et l'autre à la gloire de Dieu. Les apôtres firent trembler la prison afin d'ébranler l'âme des infidèles, de délivrer le geôlier, et de proclamer la parole de Dieu; vous, vous avez raffermi la ville, afin d'apaiser la colère de Dieu; les deux buts ont été atteints d'une manière différente. Toutefois, je me réjouis, non pas de ce que la ville s'est raffermie, mais de ce qu'elle le doit à vos prières, et de ce que vos chants sacrés en sont devenus les fondements. La colère venait d'en-haut : votre voix est venue d'en bas; et le torrent de colère qui tombait du ciel a été arrêté par cette voix qui s'élevait de la terre. Les cieux s'étaient ouverts, notre sentence en était descendue : le glaive était aiguisé : la ville allait joncher le sol; la colère semblait impossible à conjurer. Nous n'eûmes besoin d'autre chose que de la pénitence, des larmes et des gémissements, et tout s'apaisa : Dieu avait prononcé, mais nous avons calmé sa colère. Ce n'est donc pas à tort qu'on vous appellerait les protecteurs et les sauveurs de cette ville. Où sont-ils, les magistrats? où sont-ils, ces grands protecteurs officiels? C'est véritablement vous qui êtes les tours, les murailles, la sûreté de la ville. Car pour eux, par leur iniquité, ils ont miné la ville, et vous, par votre vertu, vous l'avez consolidée. Si vous demandez à quelqu'un d'où vient que la ville a été ainsi ébranlée, quand même on ne vous répondrait pas, il reste bien avéré que cela vient des péchés, de l'avarice, des injustices, des prévarications, de l'orgueil, de la sensualité, du mensonge. Et de la part de qui? de la part des riches. Et si ensuite on vient demander ce qui fait que la ville s'est raffermie, il est

bien avéré que c'est le chant des psaumes, que ce sont les prières, que ce sont les veilles. Et de qui? des pauvres. Ce qui a ébranlé la ville est le fait des premiers; ce qui l'a raffermie est votre fait: de sorte que c'est vous qui en êtes devenus les protecteurs et les sauveurs. Mais terminons ici notre discours pour continuer nos veilles et le chant de nos psaumes, en renvoyant la gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. MALVOISIN.

HOMÉLIE SUR LA TRAHISON DE JUDAS.

AVERTISSEMENT.

Ce n'est pas sans un certain scrupule que nous plaçons parmi les discours authentiques de Chrysostome cette homélie que nous publions pour la première fois, d'après un manuscrit du cardinal Ottoboni : en effet, malgré la mention de Daphné, l'un des faubourgs d'Antioche, par laquelle commence le discours, malgré celle d'Apollon Pythien, honoré dans ce faubourg par les païens, et quelques autres traits analogues semblant indiquer que c'est Chrysostome qui parle, il y a aussi beaucoup de caractères qui lui sont étrangers, comme par exemple ces exclamations et ces interrogations perpétuelles, bien plus fréquentes encore que chez Chrysostome [1]. — Cependant, comme ce discours ne manque ni de finesse, ni d'invention, et que d'ailleurs, comme on l'a déjà souvent dit, Chrysostome ne se ressemble pas toujours, cette homélie peut ici trouver place. — Nous avons vu qu'il y avait eu un assez grand nombre de discours prononcés hors de la ville et dans les faubourgs d'Antioche, et qu'ils étaient ordinairement plus courts que les autres.

Le faubourg de Daphné est maintenant délicieux et aimé de Dieu, non-seulement parce qu'il est arrosé des sources les plus limpides, et que les arbres s'y couvrent du plus charmant feuillage, mais encore parce qu'il s'est enrichi d'un arbre étranger, l'arbre de la croix; il renferme à présent une source de vraie sagesse, une source redoutable au démon Pythien. Il ne déroule plus son sol sous les pas des hommes impies, mais il offre à votre foule pieuse un bocage sacré, image de ce lieu chéri, de ce jardin où l'on osa trahir le Sauveur, et où commencèrent à germer les semences de notre salut. Aussi, je ne sais à quel objet m'arrêter pour la solennité présente : la solennité par elle-même excite ma langue à accuser Judas; mais la miséricorde du Sauveur m'en dissuade, et demande à ma bouche des louanges. Je flotte entre deux sentiments divers : la haine du traître et l'amour du Maître; mais l'amour triomphe de la haine, comme étant plus grand et plus puissant. Je laisserai donc le traître et je célébrerai le bienfaiteur, non pas autant qu'il le mérite, mais autant que j'en suis capable. Comment a-t-il abaissé les cieux et est-il descendu sur la terre? Comment celui qui remplit toute la création est-il venu vers moi, après être né pour moi et à mon image? Comment a-t-il pris pour disciple celui qu'il savait devoir le trahir, et s'est-il fait suivre de son ennemi comme d'un ami? Comment ne se préoccupait-il pas de cette trahison, mais s'inquiétait-il du salut de ce traître? *Le soir étant venu,* dit l'Evangile, *Jésus était à table avec les douze disciples, et tandis que l'on mangeait, il leur dit : En vérité, en vérité, je vous dis que l'un de vous me trahira.* (Matth. xxvi, 20, 21.) Il prédisait la trahison, afin d'empêcher le crime; et cette prédiction, par laquelle il ne désignait personne, ne put triompher de l'iniquité du disciple, alors que cette iniquité n'était point connue des convives. Qui a jamais vu bonté semblable à celle que montra alors le divin Maître? Il est trahi et il aime le traître. Quel est l'homme qui a de la compassion pour celui dont il est méprisé? l'homme qui reçoit à sa table le vil trafiquant par lequel il a été vendu, l'homme qui épargne celui qui lui a tendu un piége? *Et tandis que l'on mangeait, il leur dit : En vérité, en vérité,*

[1] Je prends la liberté d'observer que ces réflexions me paraissent porter à faux, attendu que cette homélie est fort belle, et que les interrogations et exclamations n'y sont nullement déplacées. (*Note du traducteur.*)

je vous dis que l'un de vous me trahira. En sa qualité d'homme, il mangeait; en sa qualité de Dieu, il révélait l'avenir; il se soumet pour moi aux exigences de ma nature. Tous les disciples furent atterrés de cette parole; leurs consciences étaient à la torture, et le temps du dîner était pour eux un temps de désolation; chacun disait : *Est-ce que c'est moi, Seigneur?* (Ibid. 22.) Ils voulaient, par cette question, provoquer une parole qui tranquillisât leur cruelle inquiétude. Alors le Sauveur, pour guérir l'esprit de ceux qui se tourmentaient sans motifs, dévoila par la réponse suivante l'auteur inconnu de cette trahison : *Celui qui a mis avec moi la main dans le plat, c'est celui-là qui me trahira; et quant au Fils de l'homme, il s'en va selon ce qui est écrit de lui. Mais malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme est trahi! ce serait un bien pour cet homme de n'être jamais né.* (Ibid. 23, 24.) Il a pitié de celui qui ne veut pas avoir pitié de lui-même, il épargne celui qui n'épargne pas son âme. Il évitait de dévoiler celui qui s'était dévoilé depuis longtemps; il voulait lui donner le temps de se repentir, et calmer le découragement des autres disciples; mais le traître n'en devint nullement meilleur. Il aurait dû, aussitôt après ces effroyables paroles, se lever de table; il aurait dû prier les disciples d'intercéder pour lui, il aurait dû embrasser les genoux du Sauveur, et chercher à l'apaiser par des paroles comme celles-ci : J'ai péché, Maître plein de miséricorde, j'ai péché, j'ai prévariqué, en vendant aux hommes pour un vil prix la perle inestimable; j'ai prévariqué, en sacrifiant pour un peu d'argent le trésor inépuisable. Pardon pour moi, qui ai trafiqué de tes souffrances et de ta mort, pardon pour moi, à qui l'or a enlevé la raison; grâce pour celui que les pharisiens ont indignement trompé! Il ne dit rien, il ne pensa rien de tout cela, mais il montra l'effronterie de son âme en s'écriant brusquement : *Est-ce que c'est moi, Seigneur?* O langue impudente! ô âme intraitable! Il questionne, comme s'il ignorait ce qu'il médite lui-même; il se figure qu'il a échappé à l'œil qui jamais ne sommeille. Il portait la ruse dans l'âme, et sa langue affichait le langage de l'ignorance; il ourdissait une trahison dans son esprit, et sa bouche, à ce qu'il croyait, tenait le crime caché. Il se sert des mêmes paroles que les autres disciples, et sa conduite est tout autre; loup ravisseur dans l'âme, il interpelle le Maître avec la voix des brebis. Et que lui répond le Sauveur? *C'est toi qui l'as dit.* Par cette parole pleine de longanimité, il confondit l'imposture du misérable. Il aurait pu lui dire : Que dis-tu, misérable, infâme? que dis-tu, esclave de l'argent, et digne affidé du diable? tu oses contrefaire l'ignorance? tu oses cacher ce qui ne peut être caché? N'étais-je pas là, par ma divinité, quand tu tramais ton projet? ne t'ai-je pas vu de mon œil de Dieu aller trouver les princes des prêtres? ne t'ai-je pas, quoique absent, entendu leur dire : *Que voulez-vous me donner, pour que je vous le livre?* (Matth. xxvi, 15.) Ne sais-je pas aussi pour combien tu m'as vendu? Eh quoi! après ces preuves, tu as encore cette impudence! pourquoi es-tu si jaloux de cacher ce que tu veux exécuter? tout pour moi est à découvert. Jésus-Christ pouvait lui parler ainsi : il ne le fit point, et se contenta de lui dire avec douceur et sans amertume : *C'est toi qui l'as dit*, nous apprenant à nous conduire de la sorte à l'égard de nos ennemis. Et pourtant, après un pareil traitement, la maladie de Judas subsista, par l'incurie non pas du médecin, mais du malade. Notre-Seigneur en effet apporta tous les remèdes propres à sauver cette âme, mais Judas ne voulut pas les recevoir : ne connaissant que l'avarice, il aima mieux l'or que le Christ, et il se montra fidèle et favorable aux gens qui l'avaient salarié. Il s'approcha de Jésus, et lui dit : *Salut, Maître, et il l'embrassa.* (Ibid. 49.) Voici une étrange manière de trahir, que de commencer par un salut et un baiser. *Jésus lui répondit : Ami, que viens-tu faire?* (Ibid. 50.) Pourquoi formules-tu un vœu pour mon bien-être, lorsque tu as résolu de m'affliger? Pourquoi me flattes-tu en paroles, quand par ton action tu me déchires? Pourquoi m'appelles-tu maître, n'étant pas mon disciple? Pourquoi blesses-tu les droits de la charité? Pourquoi, du symbole de paix, fais-tu un signal de trahison? à l'exemple de qui as-tu donc agi de la sorte? Est-ce ainsi que tu as vu naguère la femme de mauvaise vie embrasser mes pieds? est-ce ainsi que tu as vu le centenier tomber à genoux? est-ce ainsi que tu as vu les démons se soumettre? je sais qui t'a indiqué en secret le chemin de ce traître baiser; c'est Satan qui t'a suggéré ce genre de détour, et toi, tu t'es laissé persuader par ce méchant conseiller, et c'est sa volonté que tu exécutes. *Ami, que viens-tu faire?* Eh bien! remplis les indignes conventions que tu as

faites avec les pharisiens : réalise ton contrat de vente ; signe l'acte que tu as dicté ; livre celui qui veut bien être livré ; possède désormais, avec la bourse de l'argent, celle de l'iniquité ; cède le pas au larron qui par sa confession, obtiendra le rang dont tu t'es privé par ta trahison. *Alors ils s'approchèrent, mirent la main sur Jésus et le retinrent captif.* (Ibid.) Alors s'accomplit cette parole du Prophète : *Ils m'ont entouré comme les abeilles entourent un rayon de miel, et ils se sont enflammés comme le feu dans les épines.* (Ps. CXVII, 12.) Et ailleurs : *Ils m'ont entouré comme une meute nombreuse ; ils m'ont environné comme une troupe de taureaux pleins de vigueur.* (Ps. XXI, 17.) Mais, ô mansuétude qui n'appartient qu'à Jésus ! dans le ciel les chérubins et les séraphins n'osent pas regarder sa gloire éblouissante, ils se couvrent le visage de leurs ailes ; et sur terre, il souffre que sa chair soit retenue captive par des mains sacriléges. Vous venez de voir toute la longanimité, toute la charité du Maître dont vous êtes les serviteurs ; soyez donc à l'égard de vos ennemis, qui sont ses serviteurs comme vous, tels que vous venez de voir que le Seigneur était à l'égard de ses persécuteurs. Car vous devez aussi être conviés au banquet spirituel ; vous devez vous mettre à la table du Maître ; qu'il n'y ait donc personne parmi vous qui soit un Judas par la disposition de son âme ; approchez-vous tous avec calme et en paix, accourons tous à notre Sauveur avec une conscience pure. Car c'est lui qui est à la fois et le jeûne et l'aliment des fidèles ; il est en même temps le nourricier et la nourriture, le pasteur et l'agneau. A lui appartient la gloire dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

Traduction de M. MALVOISIN.

HOMÉLIE SUR SAINT MÉLÈCE.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Chrysostome fixe lui-même la date de ce discours lorsqu'il dit vers le commencement : *Il y a déjà plus de cinq ans qu'il est allé trouver Jésus.* — Or, Mélèce mourut à Constantinople où il avait été appelé par l'empereur, en 381, vers la fin de mai. Ainsi cette homélie doit avoir été prononcée après le mois de mai de l'année 386, en présence de la châsse de ses reliques, non pas le jour anniversaire de sa mort, car Chrysostome n'aurait pas dit que la cinquième année était déjà passée, ἤδη παρέδραμεν, mais peut-être le jour de la translation de ses reliques à Antioche, qui paraît tomber le 12 février, date où les martyrologes grec et romain annoncent sa fête. — Si le calcul est juste, et si les martyrologes ont exactement noté le jour de la translation, ce qui est loin d'être toujours ainsi, la date du discours serait le 12 février 387, c'est-à-dire cinq ans et huit mois et demi depuis la mort de Mélèce. — Il paraît tout à fait certain qu'il fut prononcé, ou en 386, après le mois de mai, ou au commencement de 387.

Saint Mélèce fut porté sur le siége d'Antioche par les ariens qui le croyaient de leur parti ; mais, au contraire, il se montra défenseur très-zélé du ὁμοούσιος ; alors les ariens, qui étaient puissants, le firent exiler. — Quant à la dissidence qui s'éleva de son temps, même parmi les catholiques, voyez ce que nous en avons dit dans l'avertissement pour l'homélie sur l'anathème. — Du reste le culte des images et l'intercession des saints sont ouvertement prêchés dans le présent discours.

1° Les habitants d'Antioche montrent leur amour pour saint Mélèce, qui fut leur évêque, par leur empressement à assister à la célébration de sa fête, en donnant son nom à leurs enfants, et en représentant partout son image. — 2° L'orateur rapporte différentes circonstances de la vie de saint Mélèce, son exil, l'action généreuse qu'il fit en protégeant de son corps le magistrat qui, exécutant la sentence de l'empereur contre le saint évêque, faillit être lapidé par le peuple. — Son retour de l'exil et l'enthousiasme qui éclata à Antioche à cette occasion. — 3° Sa mort, loin de sa patrie, à Constantinople, où il était venu assister à un Concile. — Sa succession recueillie dignement par Flavien. — Intercession des saints.

1. Lorsque je porte mes regards de tous côtés sur cette sainte assemblée, et que j'y vois présente la ville entière, je ne sais à qui je dois accorder mes premières félicitations, à saint Mélèce qui, même après sa mort, reçoit encore un tel honneur, ou à vous, dont la charité témoigne tant d'affection pour vos pasteurs, même après qu'ils ne sont plus de ce monde. Heureux, en effet, Mélèce, d'avoir su laisser en vous tous un tel amour pour lui, et heureux vous aussi, de ce qu'ayant reçu le dépôt de la charité, vous l'avez conservé jusqu'ici sans altération à celui qui vous l'a confié. Il y a déjà plus de cinq ans qu'il est allé trouver ce Jésus qu'il désirait, et comme si vous l'eussiez encore vu ces jours derniers, vous venez à lui aujourd'hui le cœur brûlant d'amour. C'est pourquoi son sort excite l'envie, puisqu'il a pu engendrer de tels fils, et votre sort excite l'envie aussi, puisque vous avez eu en partage un père semblable. La racine de l'arbre est généreuse et admirable, mais les fruits sont dignes de la racine. Et de même qu'une excellente racine, cachée qu'elle est dans les replis du sol, n'est pas visible à nos yeux, mais qu'elle nous décèle par ses fruits l'énergie de sa vertu propre, ainsi le bienheureux Mélèce, caché dans cette châsse, n'est pas visible aux yeux de notre corps, mais par vous qui êtes ses fruits, il nous manifeste la force de la grâce qui est en lui. Quand même je garderais le silence, cette solennité seule et la chaleur de votre zèle suffiraient pour publier avec plus d'éclat que la trompette, l'amour de Mélèce envers ses enfants ; car il a tellement embrasé vos esprits de son amour, qu'à son simple nom ils s'enflamment et s'élancent.

Aussi, n'est-ce point par hasard, mais tout exprès et à dessein, que j'entremêle sans cesse le nom de Mélèce à mes discours. Quand on a tressé une couronne d'or, on la rend encore plus brillante en la garnissant ensuite de pierreries nombreuses ; de même aujourd'hui,

dans cette couronne de louanges que je tresse pour cette tête bienheureuse, son nom, fréquemment répété, est comme une multitude de perles, qui la rendront, j'espère, plus enviable et plus éclatante. Ordinairement lorsque l'on aime, le nom seul de l'objet aimé nous attendrit et nous enflamme ; c'est ce qui vous arrive à l'égard de notre saint. Dès le commencement, quand vous l'accueillîtes en cette ville, chacun donnait à son enfant le nom de Mélèce, chacun croyait par cette appellation introduire le saint personnage dans sa famille, et les mères, laissant de côté pères, aïeuls et bisaïeuls, donnaient à leurs nouveaux-nés le nom du bienheureux évêque. C'est qu'un désir pieux l'emportait sur la nature, et que par là les enfants devenaient chers aux auteurs de leurs jours, non plus seulement par l'affection naturelle, mais encore par les sentiments que l'on rattachait à ce nom. On le regardait comme la parure d'une famille, la sûreté d'une maison, le salut de ceux qui le portaient, et un adoucissement à nos regrets ; et comme à une seule lampe qu'on apporte dans l'obscurité, chacun vient en allumer une autre pour l'emporter dans sa chambre ; de même une fois que la lumière de ce nom fut tombée sur la ville, chacun vint pour ainsi dire y allumer la sienne et l'emporta dans sa famille, comme un trésor inappréciable. Et c'était là un grand enseignement de piété. Forcés de se souvenir continuellement de ce nom, d'avoir ce Saint présent aux yeux de l'âme, vous aviez en lui le préservatif de toute passion, de toute pensée déraisonnable ; et le fait devint si général que partout, dans les carrefours, sur la place, dans la campagne et sur les chemins on entendait de tous côtés retentir le nom de Mélèce. Et ce n'est pas seulement à l'égard de son nom que vous avez été dans ces dispositions, c'est encore envers son image. Ce que vous avez fait à propos de l'un, vous l'avez également fait à propos de l'autre. Beaucoup de personnes faisaient graver sa sainte représentation sur les chatons de leurs bagues, sur leurs cachets, sur des tasses, sur les murs de leurs chambres, de sorte que non-seulement l'on entendait son nom, mais que l'on voyait encore en tout lieu l'image de sa personne, et que c'était ainsi une double consolation de son absence.

En effet, à peine arrivé, il fut banni de la ville, chassé par les ennemis de la vérité. Mais Dieu le permit afin de prouver à la fois et la vertu de Mélèce et votre courage. Pendant son séjour, il avait, comme Moïse en Egypte, délivré la ville des erreurs de l'hérésie, retranché du reste du corps les membres gangrenés et incurables, et rendu à l'Eglise une santé sans mélange. Alors les ennemis de la vérité ne pouvant souffrir cette réforme, influencèrent l'Empereur et firent bannir le saint évêque, s'imaginant ainsi triompher de la vérité, et détruire l'effet des réformes opérées. Mais il arriva tout le contraire de ce qu'ils espéraient, car votre zèle n'en parut que plus grand, et son talent à instruire reçut une consécration éclatante : lui, en moins de trente jours, vous avait si bien affermis dans le zèle de la foi, que malgré les mille vents divers qui ont soufflé depuis, ses enseignements sont demeurés inébranlables; et vous, en moins de trente jours, vous avez reçu avec tant d'ardeur les semences qu'il a jetées en vos âmes, que les racines ont déjà pénétré jusqu'au fond, et que vous n'avez laissé prise à aucune des épreuves survenues depuis lors.

2. Ce qui arriva lors de sa persécution mérite aussi de ne pas être passé sous silence. Pendant que le gouverneur de la ville traversait en voiture la place publique, ayant à son côté le saint évêque, une grêle de pierres fondit de toutes parts sur la tête du gouverneur, car la ville ne pouvait souffrir une telle séparation, et les fidèles aimaient mieux qu'on leur arrachât la vie présente que de se voir enlever ce saint personnage. Que fit alors Mélèce? Voyant les pierres que l'on lançait, il enveloppa de ses propres habits la tête du gouverneur afin de la préserver. En même temps qu'il confondait ainsi ses ennemis par cette extrême bonté, il apprenait à ses disciples quelle patience on doit montrer à l'égard de ceux qui nous persécutent, puisque, non contents de ne leur faire aucun mal, il nous faut encore, s'ils se trouvent exposés à quelque danger de la part d'autrui, le conjurer de tout notre pouvoir. Qui ne fut alors saisi, stupéfait, de voir et cet amour frénétique de la ville, et aussi la sublime philosophie du maître, sa douceur et sa mansuétude? Car ce qui se passa dans cette circonstance est vraiment étrange. On chassait le berger, et les brebis n'étaient point dispersées ; on rejetait le pilote, et la barque ne sombrait pas; on persécutait le vigneron, et la vigne n'en fructifiait

que davantage. En effet, comme vous étiez unis ensemble par les liens de la charité, ni les séductions de la tentation, ni l'apparition des dangers, ni la grandeur des distances, ni la longueur du temps, ni rien autre chose n'était capable de vous détacher de la société de votre bienheureux pasteur; on le chassait pour qu'il fût loin de ses enfants, et c'est le contraire qui arriva. En effet, les liens de charité qui le rattachaient à vous se resserrèrent davantage, et on peut dire qu'il emmena toute la ville avec lui en Arménie. Son corps était dans sa patrie; mais sa pensée et son esprit, portés comme sur les ailes de la grâce du Saint-Esprit, étaient toujours au milieu de vous; il portait ce peuple tout entier dans ses entrailles, et vous étiez pareillement disposés à son égard. Vous séjourniez ici, confinés dans l'enceinte de cette ville, mais l'esprit de charité vous emportait chaque jour en Arménie, et vous ne reveniez ici qu'après avoir joui de sa vue sacrée, qu'après avoir entendu sa voix enchanteresse et bienheureuse. Si Dieu a bien voulu que son départ fût si prompt, c'est afin, je le répète, de montrer aux ennemis qui vous combattent la solidité de votre foi, et l'habileté doctrinale de Mélèce.

En voici la preuve. De retour après sa persécution il passa ici, non plus seulement trente jours, mais des mois, mais un an, mais deux années et plus. C'est qu'une fois que vous eûtes suffisamment prouvé la solidité de votre foi, Dieu vous accorda la faveur de posséder sans crainte votre père une seconde fois. Oui, c'était un délicieux bonheur que de jouir de sa sainte vue. Non-seulement ses leçons, non-seulement sa parole, mais rien que son aspect suffisait pour faire pénétrer dans l'âme des assistants tout l'enseignement de la vertu. Aussi lorsqu'il revint parmi vous, et que toute la ville courut à sa rencontre, les uns se tenant plus près embrassaient ses pieds et ses mains, entendaient sa voix; les autres empêchés par la foule et l'apercevant de loin seulement, trouvaient que sa vue seule était une bénédiction suffisante, et aussi bien partagés que les plus proches, ils s'en allaient complétement satisfaits. Il en était de lui comme des apôtres. Tout le monde ne pouvait arriver jusqu'à eux, mais leur ombre en s'étendant touchait ceux qui étaient au loin, et ceux-là obtenaient les mêmes grâces, et se retiraient guéris comme les autres. De même une sorte de gloire spirituelle émanait de la tête sacrée de Mélèce, et se faisait sentir de loin à tous ceux qui ne pouvaient approcher, tellement qu'ils s'en allaient remplis de toutes sortes de bénédictions, sans avoir été autrement que spectateurs.

3. Puis, lorsqu'il plut à Dieu, notre maître à tous, de le rappeler de cette vie, et de le placer dans le chœur des anges, ce ne fut point encore de la manière ordinaire. Une lettre de l'empereur lui ordonne de venir; c'était Dieu qui inspirait à l'empereur cette détermination. Cette lettre ne le mande pas dans quelque lieu rapproché d'ici; elle l'appelle en Thrace même, afin que Galates, Bithyniens, Ciliciens, Cappadociens, et tous les peuples voisins de la Thrace, connaissent quels sont nos biens; afin que tous les évêques du monde, voyant en lui comme le type de la sainteté, et trouvant en lui un clair modèle de la manière de remplir leur ministère, aient une règle évidente et infaillible pour l'administration et la direction de leurs Eglises. En effet, à cause de l'importance de la ville, à cause de la résidence de l'empereur, il y avait alors là grande affluence: et comme les Eglises, au sortir d'une longue période de guerres et d'orages, commençaient à jouir du calme et de la paix, des lettres impériales venaient d'y convoquer tous les évêques. Mélèce y arrive donc comme les autres. Lorsque, sous Nabuchodonosor, Dieu voulut publier et couronner la vertu des trois jeunes hommes, ils éteignirent la violence du feu, foulèrent aux pieds l'orgueil du tyran, et confondirent toute espèce d'impiété, ayant pour spectateurs les habitants de toute la terre; car les satrapes, les princes et les toparques de tout l'empire avaient été réunis en ce lieu pour un autre motif, mais ils devinrent les spectateurs de ces illustres athlètes; de même, pour que le bienheureux Mélèce eût un théâtre éclatant, les évêques de toutes les Eglises du monde, assemblés là dans un autre but, purent contempler ce saint personnage. Et quand ils l'eurent vu, et qu'ils eurent parfaitement appris de lui la piété, la sagesse, le zèle de la foi, et toutes les vertus convenables à un prêtre et qu'il réunissait en sa personne, alors Dieu le rappela vers lui.

Il en disposa ainsi pour épargner notre ville. Si Mélèce eût expiré ici, le poids de notre malheur eût été intolérable. Qui aurait soutenu la vue de ce saint homme rendant le dernier soupir? qui aurait pu voir ces pau-

pières se fermer, et cette bouche à peine entr'ouverte dicter ses dernières recommandations? Qui eût pu, à ce spectacle, ne pas être accablé par un si grand malheur? Afin donc qu'il n'en fût pas ainsi, Dieu voulut qu'il expirât dans un autre pays; il voulut que nous eussions le temps de nous accoutumer à ce triste événement, et que lorsque nous verrions ramener son corps, notre âme ne fût point si vivement frappée, par l'habitude que nous nous serions faite des larmes. C'est ce qui arriva. Quand la ville reçut dans ses murs sa dépouille sacrée, le deuil et les gémissements furent grands encore; mais la douleur s'apaisa bientôt, et par la raison dont je viens de parler, et par une autre qui me reste à dire.

Dieu, dans son amour pour nous, eut pitié de notre affliction, et nous désigna bientôt un autre pasteur reproduisant fidèlement les caractères du premier, et offrant aussi en lui l'image de toutes les vertus. Il monta sur le siége épiscopal, et ne tarda pas à nous faire quitter la robe de deuil et à essuyer nos larmes, mais il ne fit que nous rappeler davantage son bienheureux prédécesseur. Notre douleur se calmait, mais notre amour devenait plus ardent, et notre découragement s'effaçait entièrement; ce n'est pas là pourtant ce qui a coutume d'arriver lorsque nous perdons ceux qui nous sont chers. Quand on perd un fils bien-aimé, quand une épouse se voit enlever un époux respectable, tant que leur souvenir reste vif en nous, l'affliction ne fait que s'accroître dans notre âme; puis, quand la suite du temps a fini par l'adoucir, la vivacité du souvenir s'éteint avec la force de la douleur. Pour Mélèce il en a été tout autrement : le découragement a complétement disparu, mais le souvenir, loin de s'en aller avec la douleur, n'a fait que s'augmenter. Vous en êtes la preuve, vous qui, après un temps si long, venez, comme des abeilles à la ruche, vous rassembler autour de la dépouille mortelle de Mélèce. Ce souvenir n'est point l'effet d'une affection naturelle, il est le résultat d'un jugement droit et raisonnable. C'est pourquoi la mort ne l'a point éteint, et il ne s'est point affaibli avec le temps; il augmente au contraire, et il ne fait que grandir, non-seulement chez vous qui avez vu Mélèce, mais chez ceux-là même qui ne l'ont point connu. Chose admirable en effet, ceux qui étaient encore jeunes lorsque Mélèce vivait, sont enflammés des mêmes regrets. Vous, dont l'âge est avancé, vous avez cet avantage sur ceux qui ne l'ont pas vu, que vous avez vécu avec lui et joui de sa sainte société; et ceux qui ne l'ont pas vu ont sur vous l'avantage que sans l'avoir jamais eu en leur présence, ils font preuve envers lui d'un regret aussi grand que le vôtre. Prions donc tous en commun, supérieurs et inférieurs, hommes et femmes, jeunes et vieux, esclaves et hommes libres, en associant à notre prière le bienheureux Mélèce lui-même, car son crédit est encore plus grand maintenant devant Dieu et son amour plus ardent envers nous; prions tous Dieu qu'il augmente en nous cette charité, et que, de même que nous sommes ici autour de cette châsse, nous soyons tous jugés dignes de pouvoir dans le ciel approcher du tabernacle éternel de Mélèce, et d'obtenir les biens qui nous sont réservés; puissions-nous tous obtenir ce bonheur par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire et puissance soient au Père et au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. MALVOISIN.

HOMÉLIE SUR SAINT LUCIEN

PRONONCÉE LE 7 JANVIER 387.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Le panégyrique du saint martyr Lucien fut prononcé le 7 janvier de l'année 387, le jour même de la fête de saint Lucien; pour s'en convaincre, on peut comparer le début de cette homélie-ci avec celui de l'homélie sur l'Epiphanie et le baptême de Notre-Seigneur. Le martyre de saint Lucien, prêtre d'Antioche, arriva l'an 311 ou 312 dans la persécution de Maximin. Le martyrologe romain marque sa fête le 7 de janvier. Les ariens le revendiquaient pour un des leurs, mais rien n'était plus faux. Ils se fondaient sur ce que certains de ses disciples avaient embrassé l'arianisme, sur ce que les chefs de la secte, Arius et Eusèbe de Nicomédie avaient été ses disciples, mais ces hommes s'étaient séparés de saint Lucien, en se séparant de l'Eglise catholique.—1° L'orateur attaque assez vivement ceux qui manquent aux réunions de l'Eglise par négligence.—Si c'est pour vaquer à l'acquisition des richesses, qu'ils sachent que les richesses sont d'une nature passagère. — 2° Hier Notre-Seigneur Jésus-Christ a été baptisé dans l'eau, aujourd'hui un disciple est baptisé dans le sang. — Saint Lucien endure la faim plutôt que de manger des viandes offertes aux idoles. — Exhortation morale.

1. Mes craintes d'hier se sont réalisées; c'est un fait accompli maintenant; le jour de la solennité s'écoulant, la foule aussi a bien vite disparu, et nous n'avons plus aujourd'hui qu'une faible réunion. Je l'avais bien prévu; je n'ai pas toutefois supprimé l'instruction d'aujourd'hui : si tous ceux qui m'entendaient hier, ne me sont pas fidèles, tous ne sont pas infidèles. Douce consolation pour moi ! je veux donc persévérer aujourd'hui à vous instruire, ceux qui n'entendront pas la parole par moi, l'entendront par vous. Qui pourrait supporter, sans rien dire, une telle indifférence? Des enfants qui ont vu si longtemps leur mère les combler de ses dons se sont éloignés d'elle; ils n'ont pas eu la pensée de revenir auprès d'elle; ils n'ont pas fait comme la colombe de Noé (Gen. VIII); ils ont imité le corbeau, et cela, quand le déluge dure encore, quand l'orage, quand la tempête redouble chaque jour plus furieuse, quand l'arche sainte, au milieu des flots, nous appelle tous, nous attire, nous entraîne, montrant aux naufragés l'asile où rien n'est plus à craindre ! Refuge qui défie, non les vagues ou le choc des flots, mais l'assaut continuel des passions en délire, qui écarte l'envie frappée de mort, qui chasse l'orgueil. Là, en effet, le riche ne peut plus mépriser le pauvre; on y entend ces paroles de l'Ecriture : *Toute chair n'est que de l'herbe, et toute la gloire de l'homme est comme la fleur des champs* (Ps. XL, 6); et le pauvre, à son tour, en voyant la richesse d'autrui, ne sera pas la proie de la haine envieuse, car il entend ces paroles d'un autre prophète : *Ne craignez point en voyant un homme devenu riche et sa maison comblée de gloire, parce que, lorsqu'il sera mort, il n'emportera point tous ses biens, et que sa gloire ne descendra point avec lui.* (Psaum. XLVIII, 16, 17.) Car telle est la nature de ces biens; ils ne se déplacent pas avec ceux qui les possèdent; ils ne voyagent pas, ils n'escortent pas les maîtres qui s'en vont; ils ne prêtent aucune assistance là-haut, devant le juge qui demande les comptes; la mort produit l'absolue séparation. Souvent même, avant la mort, les richesses ont déserté; trompeur en est l'usage; incertaine, la jouissance; périlleuse, la possession. Pour la vertu, il n'en est pas de même, ni pour l'aumône; voilà ce qui

ne peut être ravi ; voilà le vrai trésor. Qui le prouvera ? celui qui a dit avec sagesse : *Sa gloire ne descendra point avec lui, sa gloire ne le suivra pas*, celui-là parlant des trésors de l'aumône, toujours subsistants, jamais ravis, nous a donné cette instruction : *Le juste a dispersé ses biens sur les pauvres, sa justice demeure dans tous les siècles.* (Psaum. CXI, 9.) Quoi de plus étrange ? Ce qu'on amasse se perd ; ce qu'on disperse demeure. Et cependant quoi de plus juste ? C'est qu'il est de ces biens que Dieu reçoit de nous ; et de la main de Dieu, nul ne les peut ravir ; mais il est d'autres richesses que nous déposons entre les mains des hommes ; richesses exposées dès lors à mille convoitises, à toutes les attaques de la haine et de l'envie. Ne négligez donc pas, ô mon bien-aimé, cette sainte demeure : ici se dissipe le chagrin qui vous trouble ; ici s'évanouissent les inquiétudes de la vie ; ici, les passions insensées s'éteignent. Au retour de la place publique, des théâtres, des autres réunions mondaines, nous traînons après nous la foule des soucis, des découragements, des maladies de l'âme ; nous les rapportons dans nos maisons. Si, au contraire, vous séjournez habituellement ici, vous cessez de ressentir les maux du dehors : délivrance complète ; si vous vous échappez loin d'ici, si vous prenez la fuite, vous perdez les biens dont vous avaient enrichis les divines Ecritures ; vous perdez tout ; en quelques instants les entretiens, les discours du dehors vous enlèvent votre richesse. Et voici qui vous prouvera la vérité de mes paroles. En sortant d'ici, hâtez-vous de vous rendre auprès de ceux qui nous manquent aujourd'hui, et vous verrez quelle différence entre votre sérénité et leurs inquiétudes. Il n'est pas de jeune épouse, belle, charmante dans la chambre nuptiale, qui mérite autant d'admiration, qui brille d'autant de gloire que l'âme apparaissant dans l'église où elle répand le parfum de ses vertus. Car celui qui vient ici, animé d'une foi vive et plein de zèle, ne quitte ce saint lieu qu'après avoir amassé d'immenses trésors ; ne ferait-il qu'ouvrir la bouche, aussitôt il remplira ceux qui se trouvent avec lui de la bonne odeur de ses vertus et de ses richesses spirituelles ; fût-il frappé de maux sans nombre, il supportera tout facilement ; les divines Ecritures lui communiquent suffisamment ici le courage et la sagesse. Et comme un homme, debout sur un rocher, méprise les flots, de même le fidèle, assidu à nos réunions, celui qui arrose son âme de la divine parole, affermi sur le roc de la droite raison, juge à leur valeur les choses humaines ; aucun homme ne met sur lui la main ; solide et de haut, il domine le courant des choses de ce monde. Aux salutaires avertissements, ajoutez la prière, la bénédiction paternelle, les biens qui jaillissent de ces réunions fraternelles, de la charité commune, tant d'autres avantages sans nombre, quels fruits, quelle moisson spirituelle, quel trésor celui qui sort de cette enceinte, porte dans sa maison ! Quelle bénédiction pour vous en ce jour ; pour les absents, quelle perte ! A vous la récompense des martyrs ; vous l'emporterez en vous retirant ; les absents auront perdu ce gain précieux, ils perdront plus encore ; de leurs folles occupations, ils ne retireront que des soucis accablants. Car, *comme celui qui reçoit un prophète en qualité de prophète recevra la récompense du prophète, et comme celui qui reçoit un juste en qualité de juste recevra la récompense du juste* (Matth. x, 41) ; de même, celui qui reçoit un martyr en qualité de martyr, recevra la récompense du martyr. Recevoir un martyr, c'est se rassembler en mémoire de lui, c'est prendre sa part du récit de ses combats, c'est l'admirer, vouloir imiter sa vertu, raconter son héroïsme : voilà les présents qu'il faut aux martyrs, c'est ainsi qu'on reçoit les saints, c'est aujourd'hui ce que vous avez fait.

2. Hier donc Notre-Seigneur Jésus-Christ fut baptisé dans l'eau ; aujourd'hui, son serviteur est baptisé dans le sang ; hier s'ouvraient les portes du ciel ; aujourd'hui ont été foulées aux pieds les portes de l'enfer. Et ne vous étonnez pas que j'appelle le martyre un baptême, puisque le Saint-Esprit descend alors avec l'abondance de ses grâces ; puisque c'est la rémission des péchés, l'âme purifiée d'une manière merveilleuse, étonnante ; et, de même que ceux qu'on baptise sont lavés dans l'eau, de même les martyrs sont lavés dans leur propre sang, ce qui est arrivé à notre saint. Mais avant de vous parler de sa mort, il faut vous dire toute la malice du démon. Car, comme il vit que le saint méprisait n'importe quels tourments et quels supplices ; que, ni les feux allumés par l'enfer, ni les fosses ouvertes, ni les roues préparées, ni les tortures des ceps, ni les précipices où le martyr avait été lancé, ni les dents des bêtes féroces n'avaient pu vaincre sa vertu,

il conçut un plus cruel tourment ; il cherchait de tous côtés un supplice horrible dont la durée égalât l'atrocité. Les douleurs insupportables amènent promptement la délivrance ; les plus longues sont toujours un peu moins atroces ; il s'attacha donc à découvrir une torture à la fois interminable, insupportable, pour triompher, par la durée, par la violence des douleurs, de la constance du martyr.

Que fait-il donc ? C'est à la faim qu'il le livre. J'ai dit la faim, méditez ce mot : de toutes les morts, c'est la plus horrible. Ceux qui l'attestent le savent par expérience. Puissions-nous ne pas être tentés par là ! Nous avons reçu une belle instruction qui nous dit de prier pour ne pas être induits en tentation. (Matth. xxvi.) Figurons-nous un bourreau dans nos entrailles, déchirant tous nos membres, plus dévorant que le feu le plus ardent, que toute espèce de bête féroce ; nous rongeant le corps de partout ; nous torturant d'un supplice continuel, affreux, inexprimable. Voulez-vous savoir ce que c'est que la faim ? des enfants, plus d'une fois, ont été dévorés par leurs mères, incapables de supporter la violence d'une telle douleur. C'est ce que le Prophète déplorait par ces paroles : *Les mains des femmes sensibles à la pitié ont fait cuire leurs enfants.* (Thren. iv, 10.) Des mères ont mangé ceux qu'elles avaient enfantés ; le ventre où les enfants avaient pris la naissance est devenu leur tombeau, et la nature a été vaincue par la faim ; et non-seulement la nature, mais la volonté ; mais la faim n'a pas vaincu le généreux courage de notre martyr. Qui ne serait frappé d'admiration à ce récit ? Et cependant, quoi de plus puissant que la nature ? de plus changeant que la volonté ? Vous faut-il une preuve que rien n'est plus fort que la crainte de Dieu ? la volonté s'est montrée plus puissante que la nature ; les mères ont faibli, les mères ont méconnu le fruit de leurs entrailles ; le saint, notre saint n'a pas chancelé ; le supplice n'a rien pu contre sa sagesse, la torture a été sans effet sur son courage ; plus solide que le diamant, il a tout enduré ; il s'enivrait d'une bonne espérance ; il se glorifiait de ses combats ; il puisait sa consolation dans la nécessité même de la lutte ; surtout il entendait chaque jour la voix de Paul : *Dans la faim et dans la soif, dans le froid et dans la nudité* (II Cor. xi, 27) ; autres paroles encore : *Jusqu'à cette heure, nous avons faim, et nous avons soif, et nous sommes nus, et on nous meurtrit de soufflets.* (I Cor. iv, 11.) C'est qu'il connaissait, il connaissait bien cette parole : *Ce n'est pas seulement de pain que vit l'homme, mais de toute parole qui tombe de la bouche de Dieu.* (Matth. iv, 4.) Et maintenant, quand ce détestable démon vit qu'une si pressante nécessité ne le domptait pas, il rendit le supplice plus cruel ; il prit les offrandes destinées aux idoles, en chargea une table, et la fit placer sous ses yeux, pour que la facilité du plaisir triomphât de son énergie. En effet nous succombons moins vite quand ce qui nous tente ne frappe pas nos yeux ; on surmonterait plus facilement les désirs de la volupté en l'absence de la beauté, qu'on ne le peut faire quand les regards s'y attachent sans cesse. Cependant le juste triompha encore de ce nouveau piége ; ce que le démon avait regardé comme la ruine de son courage ne servit qu'à le fortifier : non-seulement l'aspect des offrandes n'ébranla en rien sa volonté, mais il ne fit paraître que plus d'aversion et de haine. A l'aspect de nos ennemis, nous sentons que notre haine redouble avec le désir de nous éloigner d'eux ; c'est ce qu'éprouva le saint devant cette impure victime ; il la détestait plus ; en la voyant il s'en détournait avec horreur, et parce qu'il l'avait continuellement sous les yeux, il n'en ressentait que plus d'aversion pour ce qui lui était présenté ; la faim criait en lui, et lui disait de goûter les mets qui lui étaient offerts, mais la crainte de Dieu retenait ses mains, et lui faisait oublier la nature ; à la vue de la table impure et souillée, il pensait à une autre table, à la table terrible, remplie de l'Esprit-Saint, et tel était le feu qui le brûlait qu'il aurait tout enduré, tout souffert, plutôt que de goûter à ces mets infects. Il se souvenait de cette table fameuse des trois enfants (Dan. i, 8), jeunes, prisonniers, privés de tout appui, sur une terre étrangère, dans un pays barbare, qui montrèrent tant de sagesse qu'aujourd'hui encore on célèbre leur courage. Les Juifs, quand ils étaient encore en possession de leur patrie, montrèrent leur impiété sacrilége ; dans le temple même, ils sacrifièrent aux idoles ; ces enfants au contraire, transportés sur une terre barbare, où ils ne rencontraient qu'idoles et occasions d'impiété, gardèrent jusqu'à la fin les rites de leurs pères. Si donc des prisonniers, des captifs, des enfants, avant la loi de grâce, montrèrent tant de vertu, se disait-il, quelle

serait notre excuse à nous de ne pas pouvoir égaler leur courage ?

3. Sous l'empire de ces pensées, il se riait de la perversité du démon, il méprisait sa perfide adresse, et il ne succombait pas à la tentation de ses yeux. Voyant que rien ne réussissait, l'esprit impur le ramène devant le tribunal, et lui prépare d'autres tortures sans relâche, et mille questions. A chacune d'elles, *je suis chrétien*, pas d'autre réponse ; le bourreau lui disait : Ta patrie ? je suis chrétien ; ta profession ? je suis chrétien ; tes parents ? à toute question : je suis chrétien. Ce seul mot, ce mot si simple, tombait comme un coup sur la tête du démon ; c'étaient de continuelles blessures qu'il lui faisait l'une après l'autre. Le saint avait reçu sans doute l'instruction profane, mais il savait parfaitement que dans de tels combats, ce qu'il faut, ce ne sont pas de beaux discours, mais de la foi ; ce n'est pas de l'habileté dans le langage, mais de l'amour de Dieu dans le cœur ; un seul mot suffit, se disait-il, pour mettre en fuite toutes les légions de l'enfer. Ceux qui sont distraits dans leurs jugements trouvent cette réponse peu convenable ; un peu d'attention fait reconnaître comment éclate, par cette réponse, la sagesse du martyr. Qui dit : je suis chrétien, déclare quelle est sa patrie, sa famille, sa profession ; il dit tout. Comment cela ? Le chrétien n'a pas sa cité sur la terre, c'est la Jérusalem d'en-haut. *La Jérusalem d'en-haut*, dit l'Apôtre, *est vraiment libre ; et c'est elle qui est notre mère.* (Gal. IV, 26.) Le chrétien n'a pas de profession sur la terre, il appartient au royaume d'en-haut. *Pour nous*, dit l'Apôtre, *nous vivons déjà dans le ciel.* (Philipp. III, 20.) Le chrétien a pour parents tous les saints, ce sont là ses concitoyens, *Nous sommes concitoyens des saints*, dit l'Apôtre, *et serviteurs de Dieu.* (Ephésiens. II, 19.) Ainsi un seul mot lui suffisait pour dire exactement ce qu'il était, d'où il était, quels étaient ses parents et sa profession. Et après avoir prononcé cette parole, il expira, et il partit, rapportant au Christ le dépôt intact, et il laissa, à ceux qui devaient venir après lui, l'exemple de ses souffrances, pour leur apprendre à ne rien craindre que le péché et le renoncement à Dieu.

Méditons donc cette conduite, et, dans les jours paisibles, préparons-nous à la guerre, afin qu'à l'heure du combat nous puissions élever, nous aussi, un brillant trophée. Ce grand martyr a méprisé la faim ; méprisons, nous aussi, les délices ; détruisons la tyrannie du ventre, afin que, si l'occasion se présente pour nous de montrer le même courage, après nous être exercés dans des épreuves moins difficiles, nous supportions glorieusement les rudes assauts. En présence des princes et des rois il a fait entendre un langage entièrement libre : faisons de même, nous aussi, en ces jours, et, si nous allons nous asseoir dans les riches assemblées des païens orgueilleux, confessons en toute liberté notre foi, sachons rire de leurs erreurs. S'ils entreprenaient d'exalter leurs doctrines, de rabaisser nos croyances, ne restons pas muets ; ne montrons pas une patience hors de saison ; sachons dévoiler leur ignominie ; dans la plénitude de la sagesse et de la liberté, confessons bien haut la foi chrétienne. L'empereur montre à tous le diadème qu'il porte sur la tête : montrons à tous, nous aussi en tout lieu, la foi que nous professons. Sa couronne à lui n'est pas un ornement qui égale notre diadème à nous, la foi, la confession de la foi commune ; notre foi ne se contente pas de paroles : joignons-y l'action, une conduite conforme à nos discours, en tout et toujours ; ne déshonorons pas nos dogmes par une vie indigne, mais, en toute circonstance, glorifions Notre-Seigneur pour être honorés et sur la terre et là-haut ; puissions-nous entrer tous dans le partage de cette gloire du ciel, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec qui gloire au Père, puissance, honneur, et en même temps à l'Esprit-Saint, à l'Esprit vivifiant, aujourd'hui et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. PORTELETTE.

HOMÉLIE & LIVRE

SUR LE SAINT HIÉROMARTYR BABILAS.

ANALYSE.

L'homélie sur saint Babylas fut prononcée après la troisième homélie sur Lazare, voyez-en la preuve dans l'exorde de la quatrième homélie sur Lazare, tome II, page 492. L'évêque Flavien et plusieurs autres parlèrent le même jour et firent probablement l'éloge des trois enfants mentionnés au début de l'homélie sur saint Juventin et saint Maximin. L'année ne se peut fixer sûrement.

Après l'homélie sur saint Babylas, nous avons mis, dit Montfaucon, ce livre si prolixe, intitulé : *Sur saint Babylas contre Julien et les Gentils*. En cela nous avons suivi l'exemple de Savile et de Fronton du Duc. Nous disons livre et non homélie, car il est impossible qu'une pièce si démesurément longue ait été prononcée dans une assemblée populaire. Au surplus elle ne finit point par la formule en l'honneur de la Sainte-Trinité qui termine toutes les homélies de saint Chrysostome. L'époque de la composition de ce livre se déduit de ce que dit saint Chrysostome lui-même au numéro 21, savoir qu'il l'a écrit vingt ans après que Julien l'Apostat eut entrepris de reconstruire le temple de Jérusalem, c'est-à-dire l'an 382.

1. Je voulais aujourd'hui vous payer ma dette et tenir la promesse que je vous fis naguère ici. Mais quoi! je vois apparaître le bienheureux Babylas; il nous appelle à lui non point avec la voix, mais en attirant nos regards par l'éclat de sa présence. Ne vous irritez donc pas si je diffère le payement de ma dette, car il est sûr qu'à mesure que le temps augmente, les intérêts croissent aussi. Ainsi c'est avec usure que cet argent vous sera rendu, puisqu'ainsi le veut le Maître qui nous l'a confié. (Luc, XIX, 23.) Ainsi, sans crainte pour cette dette, sûrs de toucher enfin intérêt et principal, pourquoi renoncer au gain qui se présente aujourd'hui? Jouissons des admirables actions du bienheureux Babylas.

Comment il fut mis à la tête de notre Eglise, comment il sauva ce sacré vaisseau du courroux des flots et des tempêtes; quelle liberté de langage il porta devant l'empereur; comment il donna sa vie pour son troupeau et accepta ce bienheureux supplice, ce sont toutes choses que je laisserai aux vieillards, aux docteurs et à notre père commun le soin de vous raconter. Car ce sont les vieillards qui peuvent dire les choses qui datent de loin; quant aux plus récentes, à celles qui se sont passées de nos jours, moi qui suis jeune, je puis vous les rappeler; je parle de ce qui suivit la mort du martyr et sa sépulture, de ce qu'il fit pendant qu'il séjourna dans le faubourg. Je sais bien que les gentils riront de cette promesse que je fais de dire ce que fit le saint homme après sa mort, du fond de ce tombeau où il était réduit en poussière. Et je ne garderai point pour cela le silence; au contraire, je parlerai pour montrer la vérité de ce prodige et retourner contre eux leur rire et leurs moqueries. Ce n'est point en effet un simple mortel qui pourrait après son trépas accomplir de belles actions, mais un martyr en accomplit beaucoup, non point pour acquérir plus de gloire, car il n'a nul besoin de réputation parmi le peuple, mais pour t'enseigner, à toi, infidèle, que la mort du martyr n'est point une mort, mais le commencement d'une vie meilleure, le prélude d'une existence plus sainte, un passage d'un état inférieur à un état meilleur. Ne considérez point seulement le corps du martyr gisant dans la nudité de la mort, et privé de la force active de l'âme; mais voyez au contraire qu'une autre force l'anime, plus puissante que cette

âme; je dis la grâce du Saint-Esprit, qui fait éclater aux yeux de tous, par des miracles, la vérité de la résurrection. Car si des cadavres tombés en poussière ont reçu de Dieu plus d'efficace que tous les vivants ensemble, à plus forte raison Dieu donnera-t-il à ces saintes victimes une vie meilleure que celle qu'elles ont quittée et un plus grand bonheur au jour qu'il distribuera les couronnes. Quelles sont donc ces belles actions? souffrez que je reprenne mon discours d'un peu plus haut. Les peintres qui veulent montrer une image dans son vrai jour éloignent un peu le spectateur du tableau qu'ils découvrent ensuite pour en rendre la vue plus nette par la distance même. Permettez que de même je ramène mon discours en arrière et revienne sur mes pas.

Dès que cet homme qui a surpassé l'univers entier en impiété, monta sur le trône impérial, dès que Julien saisit le sceptre, aussitôt il leva ses mains contre Dieu son créateur, méconnut son bienfaiteur, et jetant de la terre au ciel des regards audacieux, il aboyait, comme font ces chiens transportés de rage, qui poursuivent également de leurs cris et ceux qui les ont nourris et les étrangers. Sa fureur fut plus sauvage encore : car les chiens ont une égale horreur, une égale haine de ceux qu'ils connaissent et de ceux qu'ils ne connaissent pas; mais Julien flattait les démons, ennemis de son salut, et leur adressait son culte et ses adorations. Son bienfaiteur au contraire, son Sauveur, qui pour lui n'avait pas épargné le sang de son Fils unique, il l'abhorrait, le haïssait, se riait de la croix qui a relevé le monde abattu, et nous a éclairés de l'éclat plus vif des rayons célestes. Et là ne s'arrêta point sa folie; il déclarait qu'il extirperait de la terre la race galiléenne, car c'est de ce nom qu'il nous appelait. Et cependant s'il regardait le nom de chrétien comme un opprobre, comme un sujet de honte infinie, pourquoi ne le choisissait-il pas de préférence à un nom étranger pour nous noter d'infamie? c'est qu'il savait bien que ce nom qui marque une intime union avec le Christ, est un titre d'honneur non-seulement pour les hommes, mais encore pour les anges et pour les pouvoirs célestes. C'est pourquoi il faisait tout pour nous dépouiller de cette gloire et effacer notre titre. Mais cela n'était pas plus possible, ô malheureux, ô infortuné, que de renverser le ciel, d'éteindre le soleil, d'ébranler et de confondre les fondements de la terre! N'est-ce point ce que voulut signifier le Christ quand il disait : *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.* (Matth. XXIV, 35.) Tu es sourd aux discours de Jésus : entends du moins la voix des faits. Car moi, qui ai eu le bonheur de connaître la vérité de la révélation divine, et son invincible certitude, je la crois plus sûre que l'ordre des choses physiques, plus réelle que toute expérience; quant à toi, qui rampes encore à terre, qui ne t'élèves point au-dessus de la recherche des pensées humaines, reçois du moins le témoignage des faits : je ne soulève ni controverse, ni dispute.

2. Quel est donc ce langage des faits? Le Christ a dit que le ciel et la terre passeraient plutôt qu'aucune de ses paroles. (Luc, XVI, 17.) C'est contre ces paroles que s'élevait l'empereur, ce sont les dogmes chrétiens qu'il menaçait de détruire! Mais où est-il lui-même, le roi qui faisait ces menaces? Il a disparu; il est mort; il est maintenant aux enfers, où il souffre d'inévitables supplices. — Où est le Christ qui révélait ces vérités? Aux cieux, à la droite du Père, assis sur le trône de gloire le plus élevé. Où sont les blasphèmes de l'empereur, où cette langue en délire? Cendre et poussière, pâture des vers! Qu'est devenue la parole du Christ? Elle resplendit de la vérité des faits accomplis, comme du faîte d'une colonne d'or où les événements l'ont placée. Et cependant l'empereur n'oublia rien dans ses préparatifs de guerre contre nous : il appelait à lui les devins et les faux prophètes; tout était plein de démons et d'esprits du mal.

Et quel fut le prix de ce zèle criminel? Des villes renversées, et la plus terrible des famines. Vous savez et vous vous souvenez qu'on vit le forum vide de marchandises, les boutiques pleines de trouble : car c'était à qui se saisirait de ce qu'il rencontrait et s'échapperait à la hâte. Et que fut cette famine auprès de la sécheresse des fontaines mêmes dont l'abondance dépassait celle des fleuves? Mais puisque j'ai parlé des fontaines, suivez-moi au faubourg de Daphné; mon discours vous montrera les glorieuses actions du martyr. Vous désirez voir divulguer la honte des gentils; elle va éclater aux yeux en même temps : car partout où apparaît le nom des martyrs se manifeste aussi l'opprobre des gentils.

L'empereur donc étant venu à ce faubourg de Daphné, fatiguait Apollon d'incessantes

prières, le suppliant, le conjurant de lui prédire ce qui lui devait arriver. Que répondit le devin, le dieu puissant des gentils? Les morts m'empêchent de parler, dit-il : brise leurs sépultures, exhume leurs ossements, transporte ailleurs leurs restes. Y a-t-il impiété plus grande que de semblables ordres? C'est le démon lui-même qui porte des lois inouïes sur la violation des sépultures et imagine de nouveaux moyens de proscription. Qui donc vit jamais chasser les morts, et des corps sans vie forcés de s'exiler, comme le voulaient ces ordres impies qui renversaient jusque dans leurs fondements les lois générales de la nature? Car c'est une loi générale entre les hommes d'ensevelir en terre celui qui meurt, de l'enfermer au tombeau, de le coucher dans le sein de la mère commune. Cette loi, ni les Grecs ni les Barbares, ni les Scythes ni les peuplades plus sauvages encore ne la violèrent jamais; elle est partout respectée, observée; pour tous, elle est sainte et vénérable. Mais le démon lève le masque, et ouvertement s'élève contre les lois de la nature : c'est un objet impur, dit-il, qu'un cadavre! Non, les cadavres ne sont point impurs, ô esprit du mal! mais la volonté coupable est un sacrilége. Ecoutez une étonnante parole : les corps des vivants plutôt que ceux des morts sont pleins d'impureté; car les uns obéissent aux volontés de l'âme, les autres gîsent insensibles, et tout objet insensible échappe aux accusations. Et même ce ne sont point les corps des vivants que j'appellerai impurs, mais toutes les volontés coupables et corrompues qui sont dignes de toute accusation.

Non, les corps des morts ne sont pas impurs, ô Apollon! mais poursuivre une jeune fille qui veut vivre chaste, tenter la pudeur d'une vierge, et pleurer l'insuccès d'une impudique entreprise, voilà ce qui appelle et les accusations et les châtiments. Combien avons-nous eu de grands et d'admirables prophètes qui ont prédit l'avenir? Pas un d'entre eux n'a ordonné à ceux qui les interrogeaient de tirer de la terre les ossements des morts. (Ezéch. III, 7.) Au contraire, Ezéchiel s'approche de ces ossements, et, loin d'y trouver un obstacle, il leur rend leur enveloppe de nerfs et de chairs et les ramène à la vie. Et le grand Moïse! non-seulement il s'approchait des morts, mais il portait partout avec lui le corps tout entier de Joseph (Exod. XIII, 19), et cependant il prédisait l'avenir. Et quoi d'étonnant? Les paroles de nos prophètes découlent de la grâce du Saint-Esprit; celles des oracles païens ne sont que tromperies et mensonges qu'aucun voile ne saurait cacher aux yeux. Mais ce n'étaient là que de vains prétextes : l'empereur craignait le bienheureux Babylas, et sa conduite le prouve. Si ç'eût été de l'horreur et non de la crainte, il fallait faire briser son sépulcre, jeter les ossements à la mer, ou les disperser au désert, enfin les faire disparaître par tout autre moyen. Ainsi se fût manifestée l'horreur. C'est ainsi que Dieu ordonnait aux Hébreux de traiter les objets d'horreur qu'ils rencontraient chez les peuples infidèles : il faisait briser leurs idoles; mais on ne transportait point ces impures images des faubourgs dans les villes.

3. La sépulture du martyr était donc violée, et cependant le démon n'était point encore en sécurité : mais il ne tarda point à apprendre que s'il est possible de transporter les ossements d'un martyr, il n'est point possible d'échapper à ses mains. Car au moment même qu'on traînait ces restes sacrés vers la ville, la foudre du ciel tomba sur la tête de la statue et consuma tout. Certes, si la colère du prince impie était jusque-là sans motif, elle aurait pu alors éclater sur l'église du martyr. Mais Julien n'eut pas cette audace. Au lieu de s'irriter à la vue de cet incendie dont il n'ignorait pas la cause, il se tint en repos. Et, chose étonnante, non-seulement il ne détruisit point l'église du saint martyr, mais il n'osa même point rebâtir le faîte du temple. Il savait, oui, il savait que ce coup partait de la main de Dieu, et il tremblait, en poussant plus loin ses tentatives, d'attirer sur sa tête ce feu céleste. La crainte seule lui fit supporter l'abandon où était réduit ce temple. Car quelle autre cause l'aurait pu décider à ne point réparer ces ruines et à se contraindre au repos, quoiqu'il sût bien que la honte d'une défaite laissée au démon était autant de gloire accordée au martyr? Ils existent encore, ces débris, véritables trophées : il en sort une voix plus éclatante que le son des trompettes. Aux habitants de Daphné, à ceux de la ville, aux étrangers, aux générations présentes et aux races futures ils racontent, par leur seule présence, l'attaque, la lutte et la victoire du martyr. Car ceux qui habitent loin du faubourg et qui voient l'église du martyr privée de ses reliques, voyant en même temps

le temple d'Apollon sans faîte, demandent pourquoi les choses sont ainsi, et ne se retirent qu'informés de tous les événements.

Telles furent les œuvres que ce martyr accomplit après sa mort. Je loue votre ville du zèle qu'elle a montré pour ce saint. Car lorsqu'il revenait de Daphné, nous vîmes toute la ville se répandre sur la route; plus d'hommes sur les places, de femmes dans les maisons, de jeunes filles dans leurs appartements; tous les âges, tous les sexes s'élançaient à l'envi comme au-devant d'un père longtemps désiré et revenant enfin d'un long voyage. Vous l'avez rendu au chœur des saints qu'enflammait le même zèle : la grâce de Dieu n'a pas voulu qu'il séjournât ici perpétuellement: elle l'a transporté à l'autre rive du fleuve, afin que plusieurs contrées fussent remplies du parfum de ses vertus. Et, quand il y fut arrivé, il n'y devait point rester seul; il y trouva aussitôt un voisin, un compagnon plein des mêmes perfections, qui remplit la même charge et montra pour la cause de la religion la même liberté de parole. Aussi est-ce à bon droit qu'il a partagé la demeure du martyr qu'imitaient ses admirables vertus. Que de temps il travailla, écrivant sans cesse à l'empereur, visitant les magistrats, et consacrant son corps même au service du martyr! Vous savez, vous n'avez point oublié comme, au milieu de l'été, sous les rayons du soleil de midi, suivi de ses assesseurs, il s'en allait là-bas, non point en simple spectateur, mais pour prendre part lui-même à ce qu'on y faisait. Car souvent il mania les pierres, tira le câble, et dans ce besoin pressant de construire un asile au martyr, devança les ouvriers et les manœuvres. Il savait bien de quel prix seraient payées ces peines. Aussi restait-il fidèle au culte des martyrs, non-seulement en leur élevant de splendides édifices, en les honorant de fêtes continuelles, mais, ce qui vaut mieux encore, en imitant leur vie, leur courage, et, autant qu'il pouvait, en conservant dans sa personne leur vivante image. Voyez, en effet : les uns exposent leurs corps aux supplices, l'autre mortifie sa chair, l'enveloppe terrestre de son âme; les uns résistent aux feux et aux flammes, l'autre étouffe la flamme de ses passions; ceux-là luttent contre les dents des bêtes fauves, l'autre dompte la plus redoutable de nos passions, l'orgueil.

Pour tous ces bienfaits rendons grâces à Dieu qui nous a donné de si nobles martyrs, et des pasteurs dignes de ces martyrs pour le perfectionnement des saints et l'édification des corps de Jésus-Christ, qui, avec le Père, possède la gloire, l'honneur, la puissance, avec le Saint-Esprit, source de vie, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. VIERREJSKI.

LIVRE SUR SAINT BABYLAS

CONTRE JULIEN L'APOSTAT & LES GENTILS.

—

ANALYSE.

1-4. Dans un écrit intitulé *Monologue*, le sophiste Libanius avait cherché à expliquer humainement la destruction miraculeuse du temple et de la statue d'Apollon, au faubourg de Daphné; saint Chrysostome le réfute au commencement de son livre; de là vient apparemment qu'on l'a intitulé : *contre les Gentils*.

4-11. Il raconte aussi, d'une manière fort détaillée le martyre de saint Babylas. Mais ce qu'il en dit ne soutient pas toujours l'épreuve de la critique et paraît plutôt emprunté à des traditions populaires qu'à des documents authentiques et certains. Quel est le prince chrétien dont saint Chrysostome dit que l'entrée de l'église lui fut refusée par saint Babylas, pour avoir mis à mort le fils d'un roi barbare qui lui avait été donné en ôtage ? C'est là un sujet de controverse. Quelques-uns disent que c'est Numérien, ce qui ne peut se soutenir, puisque Numérien ne fut jamais chrétien. Il vaut mieux l'entendre de Philippe, le premier empereur qui ait porté le nom de chrétien. Cette histoire, saint Chrysostome la raconte comme certaine et indubitable; mais Eusèbe ne la rapporte que comme une chose qui se disait de son temps, et qu'il n'avait pas trouvée écrite.

12-23. Dans la dernière partie du livre, saint Chrysostome expose des faits dont il avait été lui-même témoin, ainsi que la plupart de ses auditeurs, savoir : Comment les reliques de saint Babylas, déposées à Daphné, empêchèrent l'oracle du lieu de parler; comment Julien l'Apostat obligea les chrétiens de transporter ces reliques ailleurs; comment, après cette violation du tombeau du saint martyr, le temple et la statue d'Apollon furent foudroyés et renversés; quelle était la persécution sous Julien et comment finit l'Apostat.

1. Notre-Seigneur Jésus-Christ, au moment d'aller à la Passion et de mourir de cette mort qui donna la vie au monde, dans sa nuit dernière, prit à part ses disciples, conversa longtemps avec eux et leur donna de nombreux préceptes; entre autres choses, il leur dit : *Je vous le dis en vérité, celui qui croit en moi accomplira les choses que j'accomplis moi-même, et de plus grandes encore.* (Jean, XIV, 12.) Beaucoup d'autres maîtres s'étaient rencontrés qui avaient eu des disciples et avaient accompli des prodiges, comme le proclament les Gentils, mais aucun d'entre eux n'osa jamais ni concevoir ni dire rien de semblable. Les Gentils mêmes, malgré leur impudence, ne pourraient montrer dans leur doctrine une pareille prophétie ni une telle parole. Ils parlent beaucoup des apparitions, des ombres évoquées souvent par leurs thaumaturges, de voix sorties des sépulcres; mais qu'aucun de ceux qui ont vécu chez eux et s'y sont fait admirer, de ceux mêmes qu'après leur mort ils ont comptés au nombre des dieux, ait jamais tenu pareil langage à ses disciples, c'est là ce que nul n'oserait affirmer. Voulez-vous que je vous dise pourquoi ces hommes qui ne savent pas rougir, qui mentent le front levé, n'ont jamais eu l'audace d'imaginer un tel mensonge? Ce n'est ni sans raison ni sans calcul qu'ils s'en sont abstenus. Ils ont vu, ces fourbes aussi avisés que funestes, que pour trouver créance, il faut qu'une invention soit croyable, adroite et ne puisse pas être aisément convaincue de fausseté. Les habiles pêcheurs, les oiseleurs habiles ne tendent point leurs piéges nus : ils les cachent soigneusement sous l'appât et font ainsi riche capture : mais s'ils laissaient leurs piéges découverts devant la proie qu'ils doivent prendre, ni poissons ni oiseaux n'entreraient dans ces filets; ils ne s'en approcheraient même pas, et le chasseur et le pêcheur reviendraient au logis les mains vides. De même, ces fourbes qui avaient dessein de leurrer les hommes n'ont pas jeté leur filet découvert dans l'océan de la vie; mais en fabriquant et en composant des appâts à l'usage des moins sensés, ils se

sont abstenus de pousser la fraude au delà des bornes, se défiant d'aller trop loin, et craignant de compromettre le succès de leurs précédentes fourberies par l'impudence des dernières. Car, s'ils avaient prétendu qu'on eût dit chez eux une parole semblable à celle qu'adressait le Christ à ses disciples, ceux mêmes qu'ils avaient trompés se seraient moqués de leur maladresse à mentir. Ces prédictions vérifiées par l'accomplissement n'appartiennent qu'à une puissance céleste.

Si les démons purent jamais abuser d'illusions ceux qu'ils avaient trompés, ce fut au temps où la source de la lumière était encore inconnue au plus grand nombre des hommes. Car ces prodiges étaient l'œuvre des démons; on en trouve la preuve dans toutes leurs fourberies et dans les sacrifices mêmes. Ils voulaient que le sang humain coulât sur leurs autels et demandaient ces victimes à ceux même qui les mettaient au monde : cela ne dépasse-t-il pas le comble de la démence? Et ces hommes que n'assouvissent point tous nos malheurs, qui ne mettent point de terme à la guerre qu'ils nous ont déclarée, et que transporte une éternelle rage, il ne leur a point suffi, pour rassasier leur fureur, de voir leurs femmes et leurs enfants comme des brebis et des bœufs immolés sur leurs autels : ils ont imaginé, pour faire couler le sang, une nouvelle iniquité, un moyen inouï de cruauté. A ceux qui devaient déplorer la mort de ces victimes humaines, ils persuadaient de les offrir eux-mêmes à ce déplorable carnage. Et non contents de violer les lois portées par les hommes, ils ébranlèrent jusque dans leurs fondements celles de la nature, en l'armant contre elle-même, en enseignant aux hommes le plus criminel de tous les meurtres. Dès lors, les plus terribles ennemis étaient les parents mêmes, et ceux surtout à qui l'on aurait dû se fier devenaient les plus suspects et les plus odieux. Car ces esprits de perdition poussaient ceux dont Dieu s'était servi pour mettre des enfants au monde et leur en faire contempler les merveilles, à les priver eux-mêmes du bienfait dont ils avaient été les ministres, et, après leur avoir donné la vie, à devenir les auteurs de leur mort. Ils voulaient ainsi montrer qu'il ne leur revenait aucun fruit de la bonté de Dieu, puisqu'ils n'avaient besoin d'autres bourreaux que de ceux mêmes qui leur avaient donné le jour. Quand même ces horreurs auraient été suivies de quelque grand prodige, et l'on n'en vit paraître que d'insignifiants, indignes d'attention et pleins de fourberie, mais quand même aurait éclaté quelque grande merveille, ce que j'ai dit suffit à montrer à ceux qui n'ont point perdu la raison quels étaient ceux qui les opéraient, esprits de mal et de scélératesse, conjurés pour notre mort et notre ruine.

2. Tels ne furent point les commandements de notre Seigneur Jésus. Il fut admirable par ses prodiges et par ses préceptes autant que par ses miracles : tous les hommes devraient l'adorer et croire à sa divinité. Car sa venue effaça de la terre cette impiété. Bonté plus surprenante encore ! Cette cruelle et sanguinaire tyrannie cessa de peser non-seulement sur nous, ses adorateurs, mais encore sur ceux qui le blasphèment. Désormais aucun des Gentils ne fut forcé d'offrir à ses dieux de semblables victimes. Admirable effet du constant amour de Dieu pour les hommes ! les démons avaient fait moins de mal à leurs serviteurs qu'il ne fit de bien à ses ennemis ! Les démons, en effet, forçaient leurs adorateurs à devenir les meurtriers de leurs propres enfants; Jésus-Christ au contraire a exempté ses plus cruels ennemis de ces horribles préceptes, de ces barbares sacrifices, et a donné cette admirable paix non-seulement à ceux de sa maison, mais encore aux étrangers, montrant par là que les démons sont des tyrans acharnés, ennemis des hommes, et que c'est pour cette cause qu'ils ont maltraité leurs serviteurs comme ils eussent fait des étrangers. Que dis-je ! ils étaient des étrangers pour eux ; mais Jésus qui est le roi, le créateur, le sauveur de tous les hommes a épargné les étrangers comme s'ils eussent été siens. Tous les hommes ne sont-ils pas son œuvre comme le déclare son disciple en disant : *Il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont point reçu?* (Jean, I, 11.)

Ce n'est point le temps de compter ses miséricordes; d'ailleurs vous en pourriez parler durant une infinité de siècles; eussiez-vous autant de force qu'en ont les êtres incorporels, vous n'arriveriez point encore à la vérité. La mesure de sa bonté n'est connue que de lui, parce qu'il est le seul qui soit bon comme lui.

Considérez donc ce qu'il dit à ses disciples : *Je vous le dis en vérité, celui qui croit en moi accomplira les choses que j'accomplis moi-même, et de plus grandes encore.* Leur eût-il fait part

d'une semblable puissance si sa bonté n'avait pas été surabondante et infinie.

Que si quelqu'un demande comment s'est accompli cet oracle, qu'il prenne en main le livre des Actes des Apôtres. Ce livre ne contient pas toutes les actions de tous les Apôtres, mais d'un ou deux seulement, et en petit nombre. Il verra les malades couchés sur leurs lits : l'ombre de ces saints les touche et les ramène à la santé ; les seuls vêtements de Paul suffisent à chasser les démons qui agitaient les possédés. Et si quelqu'un dit que ce sont là de beaux discours, d'incroyables fictions, ce que nous voyons tous les jours suffit pour fermer la bouche aux blasphémateurs, les couvrir de confusion et mettre un frein à leurs langues insolentes. Il n'y a pas aujourd'hui sur la terre un pays, une nation, une ville qui ne célèbre ces merveilles, et on ne les eût point admirées si elles n'étaient que des fictions. Vous rendrez vous-mêmes témoignage à cette vérité, et nous n'en chercherons point d'autre pour faire croire à nos paroles, car vous êtes nos ennemis. D'où vient, dites-moi, que les noms même de Zoroastre et de Zamolxis sont inconnus aux hommes, à tous les hommes, hormis quelques-uns à peine? N'est-ce point parce que tout ce qu'on leur attribue n'est que mensonge et fiction? Et ces hommes cependant, ainsi que ceux qui ont écrit leur histoire étaient, dit-on, gens fort habiles, les uns à imaginer et à faire valoir leurs impostures, les autres à voiler le mensonge sous les charmes de l'éloquence. Mais tous les efforts sont vains et inutiles quand cette éloquence n'a pour fonds que l'imposture et le mensonge. Et de même quand elle s'appuie sur une ferme vérité, elle rend vains et inutiles tous les efforts des ennemis, car la force de la vérité n'a pas besoin de soutien. Eût-elle mille adversaires pour l'étouffer, non-seulement elle n'est point accablée, mais par les efforts même de ceux qui tentent de la renverser, elle se relève plus éclatante et plus glorieuse et se rit de cette impuissante fureur qui se déchire elle-même.

Ce que vous appelez nos fictions, les tyrans, les rois, les plus habiles orateurs, les philosophes, les devins, les magiciens, les démons ont essayé de le détruire, et *leur langue*, selon l'expression du Prophète, *a perdu sa force contre eux-mêmes, et les plaies qu'ils ont faites ont été semblables à celles des flèches des petits enfants.* (Ps. LXIII, 8-9.) Et les rois n'ont recueilli d'autre fruit de leurs persécutions qu'une renommée de férocité : leur fureur contre les martyrs atteignant l'humanité tout entière, ils se sont couverts sans le savoir de mille opprobres. Quant aux philosophes et aux habiles orateurs qui avaient dans le public une grande réputation, les uns de sagesse, les autres d'éloquence, ils ne nous ont pas plutôt déclaré la guerre, qu'ils sont devenus ridicules, et en tout semblables aux petits enfants qui badinent. De tant de nations, de tant de peuples, ils n'ont pu gagner ni un sage, ni un ignorant, ni un homme, ni une femme, ni même un petit enfant ; et leurs écrits ont été si dérisoires, qu'ils ont depuis longtemps disparu et, pour la plupart, sont morts en naissant. Que s'ils se sont conservés en quelque endroit, c'est chez les chrétiens qu'on les peut trouver, tant nous sommes éloignés de craindre qu'ils nous puissent faire aucun mal.

C'est ainsi que nous nous rions de la vanité de toutes ces machinations. Si nous avions des corps d'airain, de nature impérissable, nous tiendrions sans crainte dans nos mains des scorpions, des serpents, du feu, et nous en ferions ostentation. Jésus-Christ a prémuni nos âmes et notre foi : pouvons-nous craindre de conserver chez nous les écrits empoisonnés de nos ennemis? Car s'il nous est ordonné de fouler aux pieds les serpents, les scorpions et toute la puissance du démon, à plus forte raison pouvons-nous marcher sur les vers de terre et les escarbots. La différence est la même entre le mal que nous font ces livres et le terrible danger des embûches du démon.

3. Tel est le caractère de notre religion. Quant à la vôtre, personne ne l'a jamais combattue. Car il n'est pas permis aux chrétiens d'user de contrainte et de violence pour détruire l'erreur : c'est par la persuasion, la parole et la douceur qu'ils sauvent les hommes. Ainsi les rois qui servent Jésus-Christ n'ont jamais publié contre vous de ces cruels édits que les adorateurs des démons ont portés contre nous. Mais c'est en pleine paix, sans persécutions, qu'on a vu s'éteindre d'elles-mêmes votre superstition et vos erreurs ; votre religion est tombée d'elle-même, comme les corps minés par une longue maladie périssent par eux-mêmes, se dissolvent et se consument peu à peu. Et quoique vos ridicules et diaboliques

croyances ne soient pas complétement effacées de dessus la terre, le passé vous montre ce que vous devez attendre de l'avenir. L'idolâtrie a presque entièrement disparu en un moment : prétendrez-vous à la durée de ses débris ? Quand une ville est prise, que les murs sont détruits, les prétoires, les théâtres, les promenades brûlées, tous les jeunes guerriers morts, parce qu'on voit encore debout quelques portiques à demi-consumés, quelques maisons en ruines avec de vieilles femmes et de petits enfants, contestera-t-on au vainqueur, dont le triomphe est presque complet, le pouvoir de détruire ces débris ? Il n'en est pas ainsi de l'œuvre des pêcheurs. Elle est chaque jour plus florissante; et cependant ce n'est point par les chemins unis et aisés qu'elle est parvenue jusqu'à nous, mais parmi les afflictions, les guerres et les combats. L'idolâtrie avait perverti la terre et possédait toutes les âmes, et ce n'est qu'après avoir acquis cette force et cet accroissement qu'elle a cédé à la puissance du Christ. Au contraire ce n'est point après s'être partout propagée et fermement assise que notre prédication trouva des ennemis. Dès son commencement, avant de s'être établie et d'avoir poussé ses racines dans l'âme des fidèles, elle eut à combattre contre toute la terre, *contre les principautés et les puissances, contre les princes de ce siècle de ténèbres, contre les esprits de malice*. (Ephés. VI, 12.) Car l'étincelle de la foi n'était pas encore bien allumée, que des fleuves et des torrents ont fondu sur elle de toutes parts.

Or, vous savez qu'il est plus difficile d'arracher un arbre planté depuis longues années et qui a jeté de profondes racines que celui qu'on vient de mettre en terre. Cependant les flots ennemis s'élancèrent, comme je l'ai dit, contre cette étincelle de la foi, et elle ne fut pas éteinte : au contraire, avec plus d'éclat et de force, elle embrasa tout, consumant et ruinant sans peine tout ce qui appartenait à nos ennemis, relevant au contraire les fidèles, les plaçant au plus haut point de grandeur, et cela, par les mains de quelques hommes simples et obscurs. Et ce succès ne vint ni des paroles des pêcheurs, ni de leurs miracles, mais de la vertu et de la puissance de Jésus qui résidaient en eux. Car qui étaient ceux qui accomplissaient ces œuvres? c'étaient Paul, un faiseur de tentes, Pierre, un pêcheur, et jamais hommes si simples et si humbles n'auraient conçu semblable dessein, à moins qu'on ne dise qu'ils étaient insensés et en délire. Or, ils ne l'étaient point, et ce qui le prouve, c'est le succès de leurs paroles, et le nombre de ceux qui leur obéissent encore aujourd'hui. Ils n'auraient donc eu garde d'inventer de pareils mensonges et de les publier hautement. En effet, comme je l'ai dit dès le commencement, celui qui veut tromper, ment, mais il ne ment pas si grossièrement qu'il puisse être découvert de tout le monde : et si, même après l'accomplissement de ces merveilles, et lorsque, tant de gens rendent témoignage à leur accomplissement, et ceux qui les ont crues en ce temps-là, et ceux qui depuis les chantent partout, non-seulement chez nous, mais chez les barbares et les peuples plus sauvages encore, si, dis-je, il se trouve encore des incrédules qui, après tant de preuves et le témoignage de tout l'univers, pour ainsi dire, refusent d'ajouter foi à des faits si évidents et la plupart sans avoir rien approfondi ni examiné; qui donc, dans le principe, n'ayant point vu les événements, n'ayant point de témoins dignes de foi, aurait voulu embrasser une telle religion ?

Mais où ces hommes pouvaient-ils prendre confiance pour imaginer et débiter de telles faussetés ? Ce n'était ni en leur éloquence, car l'un deux ne savait pas même lire, ni en l'abondance de leurs richesses, puisqu'ils avaient à peine le nécessaire et vivaient tous deux du travail de leurs mains. Ce n'était point davantage l'éclat de leur naissance qui les pouvait rendre hardis : nous ne savons qui était le père de Paul, tant il était obscur et inconnu; quant au père de Pierre, nous le connaissons, mais tout l'avantage qu'il a, c'est que son nom est rapporté dans les Ecritures; mais il est nommé seulement, et encore n'est-ce qu'à l'occasion de son fils. Que si quelqu'un veut rechercher leur patrie et leur nation, il trouvera que l'un était de Cilicie, et l'autre, citoyen d'une petite ville, ou plutôt d'une pauvre bourgade, Bethsaïde en Galilée, car c'est là que naquit ce saint apôtre. Enfin si l'on parle de leurs professions, on verra qu'elles n'ont rien de grand ni de noble. Un faiseur de tentes est au-dessus d'un pêcheur, mais il est au-dessous des autres artisans. D'où donc, dites-moi, d'où leur venait la confiance de jouer un pareil rôle ? Quel espoir les soutenait ? Où s'assuraient-ils? En leurs lignes et leurs hameçons, en leurs tranchets et leurs ta-

rières sans doute ! Allez, pendez-vous ou précipitez-vous, insensés ; c'est le seul remède à votre folie !

4. Prenons, si vous voulez, qu'une chose impossible aujourd'hui ait été possible ; un homme sort de ses étangs et vient dire : *L'ombre de mon corps a ressuscité les morts.* Un autre quitte son atelier et les peaux de ses tentes, et se vante que ses vêtements ont fait le même miracle. Qui d'entre ceux qui les entendaient fut assez insensé pour croire de telles merveilles sur la chétive assurance d'une parole? D'où vient qu'aucun des artisans qui vivaient en ce temps n'a dit de lui-même pareille chose, ni aucun autre de lui ? Et si ce que nous soutenons n'est que fiction, il est vraisemblable qu'après ces deux apôtres, d'autres auraient pu plus facilement inventer des mensonges : Pierre et Paul n'avaient point de devanciers dont l'exemple leur pût faire espérer le succès de leurs inventions. Mais ceux qui les suivirent, jetant les yeux sur eux, eussent été bien plus hardis à mentir, car l'exemple des premiers eût donné de l'audace aux seconds ; ils se fussent bien vite persuadé qu'il n'y avait plus de gens de bon sens en ce monde, et que dans ce délire et cette démence de tous les esprits, le premier venu pouvait dire et faire croire de soi-même tout ce qu'il voudrait. Pure dérision, risible folie des Gentils ! Si l'on voyait un homme tendre son arc contre le ciel et le vouloir percer de ses flèches, ou tenter de vider l'océan du creux de ses mains, tous les gens moqueurs se riraient de lui tandis que les plus sérieux le pleureraient à chaudes larmes ; de même, lorsque les Gentils, dans leurs paroles, s'élèvent contre nous, il faut en rire et les pleurer ; car ils tentent bien plus difficile que de percer le ciel ou de dessécher les abîmes de la mer. Jamais, en effet, la lumière ne sera ténèbres ; tant qu'elle sera lumière, jamais la vérité de ce qui s'est accompli chez nous ne sera convaincue de fausseté, car elle est vérité et rien n'est plus fort qu'elle.

Les anciens miracles, que nous ne savons que par ouï-dire, ne sont pas moins dignes de foi que ceux d'aujourd'hui qui s'accomplissent sous nos yeux : c'est là ce qu'avoueront tous ceux qui n'ont pas perdu le sens. Mais pour que notre victoire soit complète, je veux vous rapporter un événement singulier, arrivé de nos jours. Ne vous étonnez point, si, vous promettant le récit d'un miracle opéré de notre temps, je commence ma narration par une ancienne histoire : je ne m'y tiendrai point et ne dirai rien d'étranger à mon sujet : mais les faits anciens sont si étroitement liés aux nouveaux qu'il n'est pas possible d'en séparer la suite. Vous vous en convaincrez en m'écoutant.

5. Du temps de nos pères il y eut un empereur dont je ne vous ferai point un portrait entier ; mais par le récit du crime qu'il osa commettre, vous jugerez de son caractère et de la cruauté de son naturel. Quel fut ce crime? Une des nations qui étaient en guerre avec cet empereur résolut de finir la lutte, de ne plus attaquer les autres et de n'être plus attaquée désormais, mais de se délivrer de ses inquiétudes, de ses dangers, de ses craintes, de se contenter de ce qu'elle avait, et de ne rien désirer au delà, persuadée qu'il vaut mieux jouir de peu avec tranquillité que désirer beaucoup au prix de craintes et de terreurs perpétuelles, et vivre pour faire du mal aux autres et en recevoir d'eux. Ayant donc pris le parti de terminer la guerre et de vivre en paix, elle crut qu'il fallait, par un solide traité et des conditions certaines, s'assurer un si grand bien. Elle fit une alliance qui fut jurée de part et d'autre, et par surcroît, elle tâcha d'engager son roi à livrer son fils, encore fort jeune, comme un gage assuré de la paix, pour inspirer de la confiance à ceux qui avaient été ses ennemis, et pour leur témoigner la bonne foi de ses intentions et la sincérité de la paix conclue.

Le roi se laissa persuader et livra son fils à un ami, à un allié, ainsi qu'il le croyait, mais comme l'événement le montra, à un homme plus cruel qu'une bête féroce. En effet, l'empereur reçut l'enfant royal sous la sauvegarde des lois de l'amitié et des traités, puis il foula tout aux pieds et viola serments et traités, sans crainte des hommes, ni respect de la divinité, ni pitié pour l'enfance. Il ne fut point touché, ce barbare, de la jeunesse de cet enfant, ni effrayé du châtiment qui s'attache à ces forfaits. Il n'entendit point les paroles d'un père, qui, en lui remettant cet ôtage si cher, le priait de lui prodiguer ses soins, l'appelait le second père de son fils, le conjurait de l'élever comme si lui-même l'eût mis au monde, et de le rendre digne de la grandeur et de la vertu de ses ancêtres ; qui mettait en disant ces paroles, la main de l'enfant dans la main du meurtrier et se retirait en versant des lar-

mes. Rien ne pénétra dans cette âme scélérate; elle resta fermée, et alors s'accomplit le plus exécrable de tous les meurtres. Car son crime fut plus horrible que s'il avait tué son propre fils. Je vous prends à témoin vous-mêmes : vous n'auriez pas ressenti une douleur si vive, s'il faut juger de vos sentiments par les miens, si je vous avais dit qu'il eût fait mourir son propre fils. Alors, à la vérité, avec les lois communes à tous les hommes les lois de la nature eussent été violées : mais ici se réunissaient plusieurs motifs que leur concours rendaient plus forts que les liens de la nature.

Quand je considère cet enfant innocent, livré par son père, arraché au palais de ses ancêtres, aux délices, à la gloire, aux honneurs qui lui appartenaient, forcé de vivre dans une terre étrangère, afin qu'un prince inhumain ne pût douter de la sincérité du traité qu'on venait de faire; quand je vois ensuite ce même prince maltraiter celui qui pour le satisfaire a été dépouillé de la splendeur de sa maison, et enfin le massacrer cruellement, deux passions opposées se partagent mon âme à la fois abattue par la tristesse et gonflée de colère. Quand je vois le meurtrier armé de son épée, saisissant l'enfant à la gorge et le perçant de la même main qui reçut le dépôt sacré, j'éclate, j'étouffe de colère. Quand je vois ensuite l'enfant tremblant, épouvanté, poussant des sanglots et des cris déchirants, appelant son père, l'accusant d'être cause de son malheur, attribuant sa mort non à celui qui lui plonge l'épée dans le sein, mais à celui qui lui donna la vie; incapable de s'enfuir ni de se défendre, se répandant en vaines plaintes contre son père; enfin recevant le coup mortel, tombant, palpitant sur le pavé et couvrant le sol d'un ruisseau de sang, mes entrailles sont déchirées, ma raison s'obscurcit, et le nuage de la tristesse se répand sur mes yeux. Mais cette bête féroce, insensible à la pitié, accomplit son horrible meurtre comme s'il eût immolé un agneau ou un veau. L'enfant frappé à mort, gisait à terre, et le meurtrier prenait sa propre défense en essayant de couvrir son premier crime par un second. Vous croyez peut-être que je parle de la sépulture et de la cruauté du tyran qui refusa un peu de terre à sa victime. Non : voici un crime qui dépasse le premier. Les mains teintes du sang innocent, au sortir de cette tragédie inouïe, comme s'il eût été pur de tout crime, l'impudent, l'homme au cœur plus dur que les pierres, s'avance vers l'église de Dieu. Vous vous étonnez peut-être qu'un coup du ciel n'ait point atteint l'audacieux, que Dieu ne l'ait point frappé d'en-haut, et n'ait point, au seuil du temple, arrêté son impudence d'un coup de tonnerre? Si vous avez eu cette pensée, je loue et j'admire l'ardeur de votre zèle. Mais il s'en faut de beaucoup que vous méritiez d'être admirés et loués sans réserve.

Vous avez été justement indignés de voir un enfant si injustement massacré et les lois de Dieu si ouvertement violées : mais le transport de votre colère ne vous a pas permis de réfléchir autant que vous auriez dû : car au-dessus de cette justice humaine, il y a dans le ciel une justice plus élevée. Quelle en est la loi? c'est de ne pas laisser tomber à l'instant la punition sur les pécheurs, mais de leur donner du temps et des délais pour expier leurs crimes et devenir semblables par la pénitence à ceux qui n'ont point fait de mal. C'est ce que Dieu fit alors pour ce malheureux : mais il ne tira point profit de cette clémence, et persista dans son endurcissement. Dieu, dans sa bonté, l'avait prévu; il ne l'abandonna point et n'arrêta point le cours de ses miséricordes; il soigna son mal et n'oublia rien pour le ramener à la santé; mais le rebelle repoussa les remèdes et fit mourir le médecin que Dieu lui avait envoyé. Or voici quel était le remède et le moyen employé pour sa guérison.

6. Au temps où se passait cette cruelle et touchante scène il y avait un homme véritablement grand et admirable, si toutefois il le faut appeler homme, qui gouvernait le troupeau de cette ville, et qui se nommait Babylas. Il avait été choisi par le Saint-Esprit pour être le chef de cette Eglise; et, si je n'ose dire, de peur que mes paroles ne paraissent outrées, qu'il surpassait Elie, et Jean, l'imitateur du prophète, du moins il fut leur rival et il eut toute leur noble liberté. Car ce ne fut pas le gouverneur de quelques villes, ni le roi d'une seule nation, mais l'Empereur, à qui obéissait la plus grande partie de la terre, ce prince homicide, qui avait sous sa puissance plusieurs peuples, de nombreuses villes et une immense armée, un homme enfin que tout rendait redoutable, et l'étendue de son pouvoir, et la férocité de son caractère, qu'il traita à l'égal d'un vil et méprisable esclave, qu'il chassa de l'église avec

autant de calme et d'intrépidité qu'un pasteur éloignerait de son troupeau une brebis galeuse et malade pour préserver les autres de la contagion. Et en agissant ainsi il confirma par ses actes la parole du Sauveur que le pécheur seul est esclave, eût-il la tête ceinte de mille couronnes, commandât-il à toute la terre; qu'au contraire celui qui ne se sent coupable d'aucune faute, fût-il au rang des sujets, est plus roi que tous les rois. Celui donc qui était né pour obéir fit la loi à son maître; le sujet jugea le souverain de l'univers et prononça sa condamnation. Vous qui entendez ce récit, ne passez pas légèrement sur mes paroles : un roi chassé de l'église par son sujet! Cette étonnante nouvelle suffit pour saisir vos âmes et les frapper de stupeur. Mais si vous voulez avoir une exacte idée de cette merveille, représentez-vous les gardes, les écuyers, les généraux, les chefs, les officiers du palais, les gouverneurs des villes, l'imposant appareil de ceux qui précédaient le cortége, de ceux qui le suivaient et écartaient le peuple, enfin toute la suite des serviteurs. Au milieu d'eux l'empereur s'avançant dans l'orgueil de sa majesté, se distinguant par l'éclat de ses vêtements, de sa pourpre, des pierreries semées en profusion et brillant à sa main droite, à l'agrafe de son manteau, au diadème qui rayonnait sur sa tête! Que votre imagination ne s'arrête point à ce tableau. Voyez maintenant le serviteur de Dieu, le bienheureux Babylas, son extérieur simple, ses vêtements vulgaires, son âme pleine de componction, nulle audace dans ses sentiments ; dépeignez-vous ainsi ces deux hommes, comparez-les, et alors vous vous formerez une idée juste de cet événement merveilleux. Que dis-je! vous ne le connaîtrez pas même alors avec une entière exactitude : cette admirable liberté ne saurait être retracée par aucun discours, ni par la vue même, mais seulement par l'expérience et l'usage, et nul ne peut comprendre la fermeté de cette âme généreuse, que celui qui a pu monter à ce haut degré de courage. Car comment ce saint vieillard osa-t-il marcher au-devant de l'empereur, traverser ses gardes, ouvrir la bouche, parler, accuser le prince, poser sa main sur sa poitrine encore bouillante de colère et respirant le meurtre? Comment osa-t-il chasser l'homicide? Rien ne fut capable de l'effrayer ni de le détourner de son dessein. Ame inébranlable et sublime! cœur céleste, angélique constance! On eût dit, à sa noble intrépidité, qu'il voyait tout cet appareil de vanité peint sur une muraille. C'est qu'il avait appris des préceptes divins que toutes les choses de ce monde ne sont qu'une ombre, un songe, et quelque chose de plus vain encore. Ainsi tout ce faste, loin de l'effrayer lui inspira plus de hardiesse. En effet, tout ce qu'il voyait éleva son esprit vers ce roi qui est assis au-dessus des chérubins et qui contemple les abîmes, vers ce trône sublime et glorieux, vers cette armée céleste, ces milliers d'anges et d'archanges, vers ce tribunal terrible, et ces jugements inexorables, vers ce fleuve de feu, vers le Juge même. Il se transporta tout entier de la terre au ciel, auprès du Juge céleste et l'entendit lui ordonner de chasser du saint troupeau l'homicide, le sacrilége. Il le chassa, le sépara du reste des brebis, et, sans s'arrêter à cet effrayant appareil, il le repoussa courageux, intrépide, et vengea les lois divines que le tyran avait foulées aux pieds.

Et quelle eût été sa liberté à l'égard des autres? Celui qui abordait un empereur avec tant de hardiesse pouvait-il craindre quelqu'un? Pour moi, je présume, ou plutôt je crois que cet homme n'a jamais rien fait par faveur ni par haine, mais qu'il a courageusement résisté à la crainte et à l'adulation, plus puissante encore que la crainte, et à toutes les passions qui agitent les hommes sans avoir laissé jamais altérer la droiture de son cœur. En effet, *si le vêtement du corps, le ris des dents et la démarche de l'homme font connaître quel il est* (Eccl., XIX, 26), à plus forte raison de telles actions nous peuvent montrer quelle fut la grandeur de sa vertu dans tout le reste de sa vie.

7. Il ne faut point l'admirer seulement pour sa liberté, mais encore parce qu'il l'a portée jusqu'à ce point et ne l'a point étendue au delà des bornes. Telle est la sagesse du Christ : elle n'admet dans le combat ni défaillances, ni emportements, mais en tout elle garde la juste mesure. Il aurait pu, en effet, aller plus loin s'il avait voulu. Ayant fait le sacrifice de sa vie, car il n'eût point marché au-devant de l'empereur s'il ne se fût armé d'une telle résolution ; il pouvait tout entreprendre, couvrir le prince d'outrages, lui arracher son diadème, le frapper au visage lorsqu'il l'arrêta de la main. Mais il ne fit rien de semblable, car son âme était remplie du sel spirituel de la sagesse ; aussi n'agit-il point en aveugle, mais suivant la droiture de la raison et du jugement le plus

sain. Ce n'est point ce qu'on peut dire des philosophes païens ; jamais ils ne gardent la mesure, et en toutes choses, si j'ose dire, ils font paraître trop ou trop peu de liberté, de sorte qu'ils n'ont nulle part la réputation d'être courageux, mais esclaves des passions les plus déraisonnables : timidité, quand ils font moins qu'il ne faudrait ; arrogance et vaine gloire, dont chacun les convainc, quand ils font plus qu'il n'était nécessaire. Telle ne fut pas la conduite de notre saint : il n'accomplissait pas au hasard le premier projet venu, ce n'était qu'après les avoir exactement pesés et conformés à la loi de Dieu qu'il exécutait ses desseins. Aussi en traitant ce malade, il ne fit pas une légère incision sur la plaie de peur de ne point retrancher toute la partie atteinte, ni il ne porta le fer trop avant de peur de blesser les parties saines par une entaille trop profonde ; il mesura l'ouverture à la grandeur du mal et agit ainsi en médecin habile. Je conclus donc hardiment qu'il fut exempt de colère, de timidité, d'arrogance, de vaine gloire, de haine, de crainte et d'adulation.

Faut-il vous dire une chose qui vous étonnera ? J'admire moins le saint évêque d'avoir osé affronter la fureur de l'empereur que d'avoir connu jusqu'à quel point il le fallait faire, et de n'avoir été au dela ni dans ses actions, ni dans ses paroles. Or, que l'un soit plus admirable que l'autre, il est aisé de s'en convaincre : bien des hommes ont montré semblable hardiesse, mais n'ont pas su s'arrêter à temps. Les hommes ordinaires peuvent souvent faire paraître de la liberté, mais n'user de cette liberté que quand il faut, dans un temps opportun, avec la modération et la prudence convenable, c'est le propre d'une âme grande et généreuse. Séméï outragea le saint roi David avec beaucoup de hardiesse et l'appela *homme de sang ;* mais je n'ai garde d'appeler cela liberté, je le nommerai intempérance de langue, audace coupable, insolence, arrogance, tout enfin plutôt que liberté. Car il faut, selon mon sentiment, que celui qui en veut reprendre un autre ait avant tout une âme très-éloignée de la fierté et de l'arrogance, et qu'il ne fasse paraître que son zèle dans ses actions et dans ses paroles. Un médecin qui doit couper un membre gangrené ou adoucir le feu d'une enflure, ne vient pas l'âme pleine de colère faire son opération ; au contraire, il s'efforce alors surtout de maintenir son esprit dans le calme de peur de manquer, dans son trouble, aux règles de son art. Or, si celui qui doit guérir les corps a besoin d'une telle tranquillité, que sera-ce, dites-moi, du médecin des âmes, et quelle vertu ne lui demanderons-nous pas ? Plus grande mille fois, sans doute, et pareille à celle que fit paraître le saint martyr. Car il nous prescrivit, pour ainsi dire, des maximes et des règles, il nous enseigna la modération que nous devons garder dans le reste de notre conduite quand il chassa de l'enceinte sacrée de l'Eglise ce malheureux pécheur.

Il semble qu'il n'y a dans cet événement qu'une bonne œuvre ; mais qu'on le regarde de près, qu'on l'examine de toutes parts, on trouvera qu'il en renferme deux ou trois et un grand trésor d'utilité. Il n'y eut alors qu'un homme chassé de l'Eglise, mais ceux qui profitèrent de cet exemple furent en grand nombre. Car dans tout l'empire soumis à ce prince, c'était la plus grande partie de la terre, tous ceux qui n'avaient pas encore embrassé la foi furent frappés de surprise et d'étonnement en voyant quelle liberté Jésus-Christ inspire à ses serviteurs ; ils méprisèrent leur propre bassesse, leur vile servitude, et connurent la différence qui sépare la gloire des chrétiens de la honte des gentils. En effet, les ministres de leur culte honorent bien moins leurs dieux et leurs idoles que les empereurs ; c'est la crainte qu'ils en ont qui les retient aux pieds de leurs statues, de sorte que les démons sont redevables aux empereurs des honneurs qu'on leur rend. Aussi quand il arrive que celui qui devient le maître de l'empire n'est pas de leur sentiment sur la religion, on ne saurait entrer dans aucun temple d'idoles sans voir toutes les murailles couvertes de toiles d'araignée et les statues si pleines de poussière qu'on ne distingue plus ni leur nez, ni leurs yeux, ni aucun de leurs traits ; quelques débris des autels écroulés, et autour l'herbe si épaisse que celui qui ne sait point que c'est un autel le prendrait pour un amas de fumier. Quelle est la cause de cet abandon ? C'est qu'autrefois ils pouvaient dérober ce qu'ils voulaient et faire bonne chère des offrandes ; mais maintenant pourquoi se donneraient-ils quelque peine ? leur assiduité et leurs fatigues ne seront point récompensées, leurs dieux d'ailleurs sont de bois et de pierre ; de plus, ce qui les engageait à feindre de les honorer, c'était le culte que leur rendaient les maîtres du monde, et ce culte leur est désor-

mais refusé depuis que les empereurs ont connu notre religion et qu'ils adorent le Fils de Dieu.

8. Notre situation est toute différente. Lorsqu'un prince qui partage notre foi monte sur le trône, la piété des chrétiens s'affaiblit, bien loin de s'affermir, pour les honneurs que lui rendent les hommes. Mais lorsqu'un prince impie nous entoure de persécutions et de maux, alors notre religion fleurit et prend un nouvel éclat; alors nous remportons les prix et les trophées; alors retentissent nos louanges, alors éclate notre courage. Que si l'on me dit qu'il y a encore aujourd'hui des villes qui montrent le même attachement à leurs superstitions et au culte insensé de leurs idoles, je répondrai qu'on n'en saurait compter qu'un petit nombre et que cela ne peut infirmer nos paroles. L'hypothèse reste la même : au lieu de l'empereur, ce sont les citoyens qui rendent le même culte aux faux dieux, et ce qui les engage à ce culte, ce sont les débauches, les journées et les nuits de festins, les flûtes, les tambours, les paroles éhontées, les propos infâmes, les actes plus impudiques encore; la liberté de manger jusqu'à la satiété, de boire jusqu'à l'ivresse et de tomber dans la plus honteuse folie. Seules ces fêtes impures soutiennent encore et affermissent l'idolâtrie prête à tomber. Car les riches, choisissant ces hommes que leur paresse réduit à la faim pour en faire leurs parasites, les nourrissent comme des chiens autour de leurs tables, et rassasiant leurs appétits éhontés des restes de leurs criminels festins, ils en disposent à leur gré. Nous, au contraire, qui avons en horreur votre folie et votre iniquité, nous ne nourrissons point ceux que l'oisiveté jette dans la misère, mais nous leur persuadons de gagner par leur travail et leur pain et celui des autres : aux mutilés seuls nous permettons de recevoir de la main des riches ce qu'il leur faut pour vivre. Quant aux festins, à l'ivresse, honte et folie, nous les rejetons loin de nous; à leur place nous avons mis tout ce qui est honnête, chaste, juste, louable, tout ce qui est vertueux et noble. Au reste, tout ce qu'ils nous rapportent avec tant de faste de leurs philosophes ne respire que vaine gloire, audace, orgueil et puérilité. On ne voit, il est vrai, parmi nous personne qui se soit enfermé dans un tonneau, qui ait parcouru en haillons les places publiques. Cette conduite peut paraître étonnante, difficile et pleine de mille maux, mais elle ne mérite aucun éloge. Là paraît la ruse du démon qui condamne ses serviteurs aux plus rudes travaux, tourmente ceux qu'il trompe et surtout les couvre de ridicule : car tout travail sans utilité est indigne de louanges.

Il se trouve encore aujourd'hui des hommes perdus et remplis de vices qui dépassent ce philosophe. Les uns avalent des clous pointus et aiguisés; d'autres mâchent et mangent des souliers; d'autres se livrent à des folies plus difficiles encore et plus surprenantes que celle du tonneau et des haillons; mais nous n'approuvons non plus les unes que les autres, et nous déclarons aussi misérables que le philosophe, aussi dignes de pitié, tous ces faiseurs d'inutiles prodiges. Mais, dira-t-on, il fit paraître une grande liberté à l'égard d'Alexandre! Voyons si cette grande liberté n'est pas aussi vaine que la ridicule singularité de son tonneau. Quelle fut cette liberté? Le roi de Macédoine allant à son expédition de Perse passa près de lui et lui demanda s'il n'avait besoin de rien : de rien, dit-il, sinon que tu ne me fasses point d'ombre. En ce moment le philosophe prenait le soleil. Ne vous cacherez-vous pas? Ne vous couvrirez-vous pas la face? N'irez-vous pas vous enfoncer dans quelque caverne, vous qui tirez vanité de ce qui vous devrait couvrir de confusion? N'eût-il pas mieux fait de prendre un habit plus chaud, de travailler, et de demander au roi quelque chose d'utile que de se vêtir de haillons et de se chauffer au soleil comme les enfants à la mamelle que leurs nourrices, après les avoir baignés et frottés d'huile, mettent au soleil pour la même cause qui faisait demander à ce philosophe la même grâce qu'une malheureuse vieille femme? — Mais cette liberté est peut-être digne d'admiration! — Rien au contraire de plus monstrueux. Il faut qu'un homme de bien rapporte toutes ses actions à l'utilité publique et songe à améliorer les autres. Mais prier qu'on ne lui fasse point d'ombre! Quelle ville, quelle maison, quel homme, quelle femme a-t-il ainsi sauvée? Quel bienfait, dites-moi, a-t-on recueilli de cette liberté? Nous vous avons montré ceux qu'a répandus notre martyr, et nous vous les montrerons plus clairement dans la suite.

9. Il punit donc le téméraire empereur autant qu'il est permis à un prêtre de le faire; il réprima l'insolence des maîtres du pouvoir,

vengea les lois de Dieu violées et imposa au meurtrier de l'enfant le plus rigoureux des châtiments aux yeux des hommes sensés. Vous vous souvenez comment, au récit de ce meurtre, ceux qui m'écoutaient étaient enflammés de colère, désiraient tenir l'assassin dans leurs mains, et voir paraître un vengeur? Le vengeur fut le saint évêque ; il ne demande point à l'empereur de se retirer de son soleil, mais il le chasse de l'enceinte sacrée que troublait sa présence audacieuse, comme un chien ou comme un esclave coupable que le maître chasse de sa maison. Voyez-vous que je n'ai point exagéré en disant que le saint a montré que les prétendus prodiges de vos philosophes ne sont que puérilités? — Mais, direz-vous, Diogène de Sinope fut tempérant, passa sa vie dans la continence, et ne contracta pas même de légitime mariage. — Ajoutez comment et de quelle manière! Vous n'oserez point et vous aimerez mieux le priver des louanges de la chasteté que de dire comment il la garda, tant ses mœurs étaient honteuses et pleines d'ignominie. Passerai-je maintenant aux futilités, aux vaines occupations, aux turpitudes des autres faux sages? Que sert, dites-moi, de goûter la semence humaine, comme faisait le Stagirite? Que sert d'avoir commerce avec sa mère ou sa sœur, comme l'ordonnait le chef des stoïciens? Et le chef de l'académie, et son maître, et d'autres plus admirés encore! je les pourrais montrer plus impudiques encore. Je dévoilerais sans détour l'amour infâme des garçons qu'ils jugent honnête et dont ils font une partie de leur philosophie, si mon discours n'était déjà trop étendu, s'il n'avait un autre but, et si je n'avais pleinement démontré dans un seul le ridicule de tous les autres. Puisque le premier d'entre eux[1], le plus austère dans sa philosophie, le plus grand par sa liberté de langage et par sa tempérance a paru si infâme, si ridicule, si absurde en prétendant qu'il est indifférent de manger de la chair humaine, ai-je besoin de parler contre les autres? Celui qui brille au premier rang par la sublimité de sa doctrine est aux yeux de tous convaincu d'absurdité, de puérilité, de démence. Je reviens donc au sujet que j'avais quitté pour faire cette digression.

C'est ainsi que le saint réprima les incrédules et rendit les fidèles plus religieux, non-seulement les particuliers, mais les soldats, les tribuns, les préfets, en leur montrant que l'empereur et le dernier des hommes ont même titre chez les chrétiens, et que le roi couronné du diadème n'est pas plus respecté que le plus infime des sujets au jour du châtiment et de la correction. De plus, il ferma la bouche à ceux qui disaient impudemment que notre religion n'est que forfanterie et mensonge, en leur faisant paraître dans ses actions la liberté des apôtres et leur apprenant qu'autrefois il fallait de tels hommes, au temps où l'opération des miracles leur donnait plus de puissance. Voici encore une troisième action qui n'est pas commune : il a rabaissé l'orgueil des empereurs à venir et relevé la confiance de ses successeurs en déclarant que le prêtre dispose plus souverainement de la terre et des choses qui s'y accomplissent que le prince revêtu de la pourpre; qu'il ne doit jamais laisser diminuer la grandeur de cette puissance, mais perdre la vie plutôt que l'autorité attachée par Dieu à sa dignité. Car celui qui meurt pour une telle cause peut même, après sa mort, être utile à tout le monde; au contraire, celui qui trahit ce devoir, non-seulement est inutile à tous après sa mort, mais rend pendant sa vie faibles et timides la plupart de ceux qu'il gouverne, et encourt le mépris et les moqueries des infidèles. En quittant ce monde, il paraîtra devant le tribunal du Christ couvert de honte et de tristesse, et ensuite sera précipité dans le feu éternel par les puissances chargées de punir les méchants. Voilà pourquoi l'Ecriture nous donne ce précepte si sage : *Ne faites pas acception des personnes contre le salut de votre âme.* (Eccli. IV, 26.) S'il n'est pas sûr de dissimuler l'injure faite à un homme, de quel supplice sera puni celui qui, lorsque les lois de Dieu sont violées, garde le silence et détourne la tête? — En outre, il nous a donné une autre instruction non moins salutaire. C'est que chacun doit faire son devoir, quand même personne n'en retirerait aucun avantage. En effet, quoique l'empereur ne dût point profiter de la liberté du saint martyr, il fit pourtant tout ce qui était en son pouvoir et ne négligea rien.

Le malade, par sa folie, rendit inutile la science du médecin, en arrachant avec fureur l'appareil qu'il avait mis sur ses plaies. Comme s'il ne suffisait pas à son impiété d'avoir versé le sang, et audacieusement franchi le seuil du temple de Dieu, il ajouta un meurtre à un

[1] Platon.

autre meurtre; on eût dit qu'il voulait rivaliser avec lui-même, surpasser ses premiers crimes par les seconds et effacer ses anciens excès par l'énormité des nouveaux. Telle est la malice du démon qu'il unit ensemble les contraires : c'est ainsi que, par une étonnante singularité, il donna à ces deux crimes une sorte d'affinité en même temps qu'un caractère spécial à chacun ; le premier, le meurtre de l'enfant, fut plus digne de pitié : le second, celui de saint Babylas, plus impie. Car une âme qui a une fois goûté le péché et n'en sent point les atteintes, ne fait qu'accroître et aggraver son mal. Lorsqu'une étincelle tombe dans une immense forêt, elle brûle d'abord ce qu'elle rencontre ; mais l'incendie ne s'arrête point là, il consume tout le reste ; plus il dévore, plus il prend de force pour tout embraser, la partie qu'a saisie la flamme devient fatale à la partie encore intacte, et le feu s'arme de ce qu'il a ravagé contre ce qu'il n'a point encore gagné : de même lorsque le péché est entré dans l'âme, s'il ne se rencontre personne pour étouffer le fléau naissant, il devient par le progrès toujours plus terrible et plus insurmontable. C'est pourquoi les dernières fautes enchaînent le coupable plus puissamment que les premières; avec le nombre des crimes croissent son orgueil et son aveuglement : ainsi il diminue ses propres forces et augmente celles du péché. Voilà comment bien des pécheurs, pour n'avoir pas étouffé ce feu naissant, se sont insensiblement portés à tous les crimes. C'est ainsi que ce malheureux à ses premiers méfaits en ajouta de plus grands encore. D'abord il tue l'enfant : du meurtre il passe au sacrilége et souille le temple; il va plus loin encore : il insulte au sacerdoce, l'insensé ; il charge le saint de chaînes, le jette en prison, le punit de ses bienfaits, et quand il devait l'admirer, le couronner, l'honorer plus que son père même, il lui fait endurer les fers des criminels et les misères qui en sont inséparables.

10. Ainsi, comme je l'ai dit, le péché ayant pris naissance et n'étant point arrêté dans ses progrès ne saurait être modéré ni contenu. Semblable aux chevaux fougueux qui, ayant secoué le frein et renversé le cavalier, font trembler tous ceux qu'ils rencontrent ; et personne ne s'opposant plus à leur fougue, ils ne suivent qu'une folle impétuosité qui les conduit au précipice. C'est pour cela que l'ennemi de notre salut jette de telles âmes dans ces emportements, pour les surprendre dénuées de secours, les couvrir de blessures et les accabler de maux. Car tant que les malades laissent approcher les médecins, ils peuvent espérer la guérison ; mais s'ils tombent en frénésie, s'ils frappent et mordent ceux qui les veulent soulager, leur mal est incurable moins par sa nature que par l'éloignement de ceux qui auraient pu calmer ce délire. C'est ainsi que l'empereur courut lui-même à sa perte : car ayant un médecin qui portait déjà le fer dans la plaie, il le chassa et l'éloigna de sa maison. On put alors non-seulement entendre raconter, mais voir renouveler avec plus d'audace le drame d'Hérode que le démon fit paraître une seconde fois sur la scène du monde avec plus d'éclat et d'appareil : à la place d'un tétrarque, il mit un empereur, donna à cette tragédie un nouveau sujet plus criminel que le premier, et la rendit plus célèbre non-seulement par le nombre, mais par la nature des choses. Car l'empereur ne déshonora point le mariage comme Hérode, et ce ne fut point de son abominable inceste que le démon fit la trame de cette histoire, mais du meurtre d'un enfant et de l'outrage fait non à une femme, mais à la sainteté même.

Le saint martyr jeté au fond d'une prison se réjouissait donc de ses chaînes, mais s'attristait de la perte de celui qui l'en avait chargé. Car ni un père ni un précepteur qui deviennent plus illustres, l'un par les crimes et les méfaits de son fils, l'autre par ceux de son disciple, ne goûtent jamais dans cet honneur une joie exempte d'amertume. C'est pourquoi saint Paul disait aux Corinthiens : *Nous demandons à Dieu que vous ne fassiez rien de mal, non dans le désir d'être approuvés, mais pour que vous fassiez le bien, dussions-nous être comme déchus.* (II Cor. XIII, 7.) De même alors l'admirable martyr désirait avec plus d'ardeur le salut de son disciple que les récompenses attachées aux souffrances de sa prison ; il souhaitait avant tout que le malheureux, revenant à lui-même, l'eût privé des louanges qu'il méritait, ou plutôt qu'il ne fût jamais tombé dans ces funestes erreurs. Car les saints ne veulent pas que leurs couronnes soient tressées des maux d'autrui, et bien moins encore des maux de ceux qu'ils aiment. C'est pourquoi le saint roi David, après sa victoire, gémit et pleura, car à son triomphe était joint le malheur de son fils ; il recom-

manda le salut du rebelle à ses officiers qui sortaient de la ville, et, voyant qu'ils voulaient le faire mourir, il les en détournait en disant : *Epargnez mon fils Absalon.* (II Rois, XVIII, 5.) Quand il eut succombé, il le pleura, et quoiqu'il fût son ennemi, il l'appela par son nom avec beaucoup de soupirs et de larmes.

Or, si le père selon la chair a tant d'amour pour son enfant, qu'est-ce du père spirituel? Oui, le père spirituel a plus de tendresse que le père selon la chair ; écoutez saint Paul : *Qui est faible sans que je sois faible avec lui? qui est scandalisé sans que je souffre ?* (II Cor. XI, 29.) Mais cela ne montre qu'une tendresse égale, et cependant à peine trouve-t-on un père qui tienne ce langage. Admettons néanmoins qu'ils aillent jusque-là. Nous avons à montrer mieux encore. Et comment? par les entrailles de charité, par les paroles de Moïse : *Si tu leur pardonnes, soit ; sinon efface-moi du livre que tu as écrit.* (Exod. XXXII, 31.) Est-il un père qui pouvant jouir de beaucoup de biens, consentît à marcher au supplice avec ses enfants? Mais l'Apôtre, administrant dans la grâce a encore porté plus loin l'affection à cause du Christ. Non-seulement il a voulu partager la peine de ses fils, comme Moïse, mais pour sauver les autres il a désiré se perdre disant : *Je souhaitais de devenir anathème et d'être séparé de Jésus-Christ pour mes frères qui sont mes parents selon la chair.* (Rom. IX, 3.) Tant les âmes des saints sont pleines de miséricorde et d'affection. Aussi le saint martyr sentait ses entrailles déchirées en voyant l'empereur faire chaque jour un pas vers sa perte. Car ce n'était point seulement la profanation du temple qui lui inspirait ces sentiments, mais encore l'amour qu'il portait à l'empereur ; celui qui fait injure au saint ministère ne l'atteint point, mais s'enveloppe lui-même de mille maux.

11. Le tendre père voyant donc l'insensé emporté vers le précipice, voulut arrêter son aveugle élan, comme un cheval emporté qu'on essaye de ramener en arrière. Mais le malheureux n'écouta rien ; il prit le mors aux dents, lutta, fit taire la raison, se livra tout entier à sa fureur, à son délire, et se jeta dans l'abîme où il périt sans retour. Il fit tirer le saint de sa prison et le traîna tout enchaîné au supplice. Et ce qu'on vit alors était le contraire de la réalité. Le martyr dans ses liens était libre, libre de ses fers et de chaînes plus lourdes encore, je dis les peines et les maux qui nous assiégent pendant cette vie mortelle. Et celui qui semblait n'avoir ni fers ni chaînes, était chargé de liens plus lourds encore, les liens indissolubles du péché. Au moment de mourir, le saint demanda qu'on l'ensevelît avec ses fers, montrant que ce qui paraît ignominieux devient, lorsqu'on souffre pour Jésus-Christ, illustre et plein de gloire, et qu'il ne faut pas avoir honte, mais se faire honneur de ses souffrances. Il imitait en cela saint Paul, qui a parlé en toute occasion de ses plaies, de ses liens, de ses chaînes, se glorifiant et s'enorgueillissant de ce dont les autres rougissent. Oui, les autres en rougissent : c'est ce que nous montre sa défense devant Agrippa. Comme Agrippa lui disait : *Je suis tenté par tes paroles de devenir chrétien*, il répondit : *Je demande à Dieu que toi et tous ceux qui m'entendent soient non-seulement tentés mais résolus de devenir chrétiens, à la réserve de ces chaînes.* (Act. XXVI, 28, 29.) Ce qu'il n'aurait pas ajouté si cela n'avait paru ignominieux au plus grand nombre.

Mais les saints, dans leur amour pour le Seigneur, recevaient avec ardeur ces souffrances pour le Seigneur et n'en étaient que plus joyeux. *Je me réjouis*, dit saint Paul, *dans mes souffrances.* (Col. I, 24.) Saint Luc dit la même chose des autres apôtres : après avoir été battus de verges, ils se retiraient, dit-il, heureux d'avoir été jugés dignes de subir cet outrage pour le nom de Jésus-Christ. (Act. V, 41.) Craignant donc que les Gentils ne crussent qu'il ne soutenait ces combats que par force et par nécessité, il voulut qu'on enterrât avec son corps les symboles de sa lutte, montrant ainsi qu'il les aimait et les chérissait parce qu'il s'était tout entier donné à l'amour du Christ. Ces fers sont encore avec ses cendres dans son tombeau, et avertissent tous les chefs de l'Eglise qu'il faut recevoir les chaînes, la mort et toutes les souffrances avec courage, avec joie, pour ne laisser en rien amoindrir, pour ne point déshonorer cette liberté confiée à notre garde. C'est ainsi que le saint martyr finit glorieusement sa vie. Peut-être croira-t-on que je vais terminer ici mon discours, et qu'après la vie on ne saurait plus faire éclater sa vertu ni la force de ses œuvres, de même que les athlètes, après le temps du combat, ne peuvent plus conquérir de couronnes. Les Gentils ont raison d'avoir ce sentiment, parce qu'ils renferment toutes leurs espérances

dans les bornes de cette vie ; mais nous, pour qui la mort sur la terre est le commencement d'une vie plus brillante et plus heureuse, nous sommes loin de cette opinion. Je montrerai dans un autre discours combien en cela nous sommes sensés. En attendant, les merveilles que fit le noble Babylas après sa mort suffisent pour donner créance à mes paroles. Il combattit jusqu'à la mort pour la vérité, il lutta contre le péché jusqu'à donner son sang, et, pour ne point déserter le poste où l'avait placé le Roi suprême, il perdit la vie et mourut plus glorieusement qu'un héros. Le ciel eut son âme, et son corps, qui avait été l'instrument de ses luttes, reposa dans la terre : c'est ainsi que les deux parties de la création se divisèrent le généreux athlète. Il aurait pu être transporté comme Enoch ou ravi au ciel comme Elie, ayant été leur imitateur. Mais Dieu qui, dans sa bonté, nous a donné mille moyens de salut, nous a, parmi bien d'autres, ouvert cette voie si propre à nous conduire à la vertu : il nous a laissé les reliques des saints. Car après la vertu de la parole de Dieu, les tombeaux des martyrs tiennent le second rang par la puissance qu'ils ont à exciter un semblable zèle dans l'âme de ceux qui les contemplent. En approchant du lieu où ils sont renfermés, on éprouve aussitôt, d'une manière sensible, l'efficace de leur présence. La vue de la châsse saisit l'âme, la frappe, l'élève ; elle sent le bienheureux martyr prier avec elle et auprès d'elle, elle le voit. Et celui qui a fait cette heureuse épreuve sort de ce lieu plein de zèle et tout autre qu'il n'était auparavant. On peut se convaincre que les lieux où reposent les morts renouvellent leur image dans l'âme des vivants, en songeant que ceux qui y vont pleurer, dès qu'ils approchent des sépulcres, comme s'ils voyaient au lieu du tombeau les morts qui y reposent, les appellent aussitôt par leurs noms. Plusieurs même, affligés d'une intolérable douleur, ont, pendant toute leur vie, fait leur demeure auprès des tombeaux des morts ; ce qu'ils n'auraient point fait, si la vue de ces lieux ne leur eût procuré quelque consolation. Que dis-je ? les lieux et les tombeaux ! Un vêtement, une parole revenant à l'esprit n'a-t-elle pas souvent réveillé dans l'âme un souvenir qui s'allait effaçant ? Voilà pourquoi Dieu nous a laissé les reliques des saints.

12. Et pour vous montrer que je ne dis pas de vaines paroles, mais que tout est arrivé pour notre utilité, je prétends qu'il suffit des miracles que font chaque jour les saints martyrs, et de la multitude d'hommes qui accourent à leurs tombeaux, et surtout des grandes œuvres du bienheureux Babylas après sa mort. En effet, après qu'il eût été enterré suivant ses volontés et qu'il se fût écoulé, depuis sa sépulture, assez de temps pour qu'il ne restât, dans le tombeau, que ses ossements et sa cendre, un des empereurs suivants voulut qu'on le transportât dans le faubourg de Daphné. Ce fut Dieu qui mit ce dessein dans l'âme du prince. Car, voyant que ce lieu était tout entier envahi par la débauche des jeunes gens et qu'il y avait danger que les gens de bien et ceux qui veulent mener une vie réglée n'osassent en approcher, il remédia au mal en envoyant un prince qui arrêta ce désordre. En effet, Dieu n'a pas fait de ce faubourg un séjour agréable et charmant par l'abondance des eaux, la douceur du ciel, la nature du sol et la régularité des saisons, seulement pour nous donner un lieu de plaisance, mais pour que nous rendions grâce et honneur au suprême Ouvrier. Mais l'ennemi de notre salut, abusant toujours des dons de Dieu pour faire le mal, s'empara de ce lieu, le livra à la multitude des libertins et aux démons dont il devint la demeure, et inventa, pour y attacher un mauvais renom, une fable impure qui consacrait à l'esprit du mal ce faubourg et ses beautés. Or, voici cette fable.

Daphné était une jeune vierge, fille du fleuve Ladon, car ces artisans d'erreur ont coutume de donner des enfants aux fleuves, de métamorphoser ensuite leur progéniture en objets insensibles, et d'imaginer mille prodiges semblables. Cette jeune fille était fort belle. Apollon la vit un jour, s'éprit d'amour pour elle, et la poursuivit pour la prendre. Elle s'enfuit et, en fuyant, s'arrêta dans ce faubourg. Sa mère, pour la préserver de la violence, ouvrit son sein et y reçut la jeune fille ; puis, au lieu de sa fille, elle ne trouve plus qu'un arbre du même nom. L'amant passionné, privé de l'objet de son amour embrassa cet arbre, se le consacra aussi bien que le lieu, fit désormais de ce faubourg son séjour ordinaire, et le préféra à tout le reste de la terre. L'empereur qui régnait alors lui fit élever un temple et un autel, afin que le démon pût trouver en ce lieu quelque soulagement à sa folle passion. Telle est cette fable. Mais le mal qu'elle causa ne fut point une fable. Car les jeunes libertins ayant

d'abord, comme je l'ai dit, souillé la beauté de ce lieu en y passant leur vie dans les festins et les orgies, le diable, qui voulait propager ces désordres, inventa cette fable et établit là l'empire d'un faux dieu, afin d'enflammer leur ardeur pour la débauche et l'impiété. L'empereur, pour mettre un terme à ces déréglements, imagina un expédient très-sage : ce fut d'y transporter le corps du saint martyr et d'envoyer un médecin à ces malades. S'il eût, par une défense et un édit impérial, fermé le chemin de ce faubourg aux habitants d'Antioche, sa défense aurait paru tyrannique, dure et inhumaine. S'il avait permis d'y aller à ceux dont la conduite était sage et réglée, et s'il en eût empêché les libertins et les débauchés, cet ordre eût été cause de mille embarras, car il aurait fallu chaque jour juger la vie de chaque citoyen. La seule présence du martyr mettait fin à de si grands maux, brisait la puissance du démon, arrêtait la licence des jeunes gens. Cette espérance ne fut point déçue. Car aussitôt que quelqu'un approche de Daphné, et que, dès l'entrée du faubourg, il aperçoit l'église du saint martyr, il se contient : semblable à un jeune homme qui voit dans un festin son précepteur à ses côtés, lui faisant signe des yeux de manger, de boire, de parler et de rire avec bienséance, et de se garder d'imprimer, par ses excès, une tache à sa réputation, à la vue de l'église, il devient plus religieux, se représente l'image du martyr, court à son tombeau, se pénètre d'une crainte salutaire, et chassant loin de lui toute faiblesse, sort du sanctuaire rempli d'une sainte ferveur. Et lorsqu'il rencontre sur le chemin ceux qui viennent de la ville, il les envoie se divertir à Daphné avec la même tempérance, leur criant presque avec le Prophète : *Réjouissez-vous dans le Seigneur avec tremblement* (Ps. II, 11), et ajoutant cette parole de l'Apôtre : *Que vous mangiez, que vous buviez, que vous fassiez autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu.* (I Cor. X, 30.) Et s'il arrive que ceux qui retournent à la ville se soient livrés à des excès dans leurs repas, s'ils ont secoué le frein de la sobriété et se sont plongés dans la débauche et l'intempérance, le saint les reçoit de nouveau dans sa demeure, et ne les laisse point revenir chez eux chargés du mal que leur a causé l'ivresse ; il les corrige par la crainte qu'il leur inspire et les ramène à la tempérance qu'ils gardaient avant de se plonger dans cet excès. On dirait un vent léger qui rafraîchit de toutes parts ceux qui entrent dans l'église ; vent insensible qui ne guérit point le corps, mais qui pénètre l'âme, la dispose tout entière à la sagesse, la ranime et l'allège du poids qui la faisait chanceler.

13. Ainsi la beauté de Daphné attire les plus indifférents, et le martyr, assis comme un pêcheur, tend ses filets à ceux qui arrivent, les arrête, modère leurs passions et ne les renvoie qu'après les avoir disposés à ne plus user des charmes de ce lieu pour la débauche, mais pour la piété. Et comme, parmi les hommes, les uns par indifférence, les autres pour être trop livrés aux soins de la vie, ne veulent point visiter les tombeaux des martyrs, Dieu, par une sage économie, a voulu qu'ils se prennent à ces filets et laissent appliquer à leur âme de salutaires remèdes. Ainsi lorsqu'un malade refuse les médicaments qui doivent guérir son mal, on prend soin de lui en cacher l'amertume sous quelque enveloppe douce et agréable. Revenant ainsi peu à peu à la santé, ils sont attirés à ce faubourg non-seulement par les divertissements, mais aussi par le désir de visiter le saint. Les plus sages n'y viennent que pour ce motif; ceux qui ont moins de vertu y vont pour les deux causes ; les moins parfaits enfin n'y vont chercher que le plaisir. Mais quand ils y arrivent, le martyr les appelle, les convie à ses festins, et leur donne des armes contre tous les maux : en sorte qu'il n'est pas moins surprenant de voir en ce lieu des débauchés et des libertins rendus à la tempérance et sauvés, si je puis dire, de l'abîme de leur folie, que s'ils tombaient dans une fournaise et en sortaient sans avoir souffert aucune atteinte. Car tandis que la jeunesse, la fougue aveugle, le vin et les excès allument dans les cœurs une flamme plus dévorante encore, la rosée que le saint répand dans l'âme de ceux qui le contemplent assoupit la flamme, arrête l'incendie et inspire la plus vive piété. C'est ainsi que le martyr détruit l'empire tyrannique de la débauche. Mais comment a-t-il renversé le pouvoir du démon? D'abord en détruisant l'effet de sa présence constante en ce lieu, et de la fable impure qu'il avait imaginée, ensuite en le chassant lui-même. Mais avant de vous dire comment il le chassa, je vous prie de remarquer qu'il ne le fit point dès son arrivée en ce lieu, mais qu'il l'y laissa séjourner et rendit sa présence vaine, lui ferma la bouche

et le fit paraître plus muet que les pierres. Or le vaincre en le laissant séjourner n'est pas une œuvre moins grande que de le chasser. Et celui qui auparavant trompait tout le monde n'osa pas regarder les cendres du martyr. Telle est la puissance des saints, que pendant leur vie les démons reculent devant leurs ombres ou leurs vêtements, et après leur mort tremblent d'approcher leurs tombeaux. Et si quelqu'un doute encore de ce qu'ont fait les Apôtres, qu'il ouvre les yeux aujourd'hui et dépose son impudence et son incrédulité. Car ce Dieu si puissant jadis chez les Grecs, comme un esclave à la voix du maître, a obéi au saint martyr, a fait taire ses cris et n'a plus parlé. Et d'abord il parut qu'il gardait le silence parce qu'on avait cessé de lui offrir des sacrifices et de célébrer son culte. Car c'est ainsi que font les démons : tant qu'ils trouvent sur leurs autels la graisse, la fumée et le sang des victimes, ils viennent s'en repaître comme des chiens sanguinaires et voraces ; mais que ces offrandes leur manquent, on dirait qu'ils meurent de faim. Tant qu'on leur fait ces sacrifices et qu'on accomplit ces honteuses cérémonies, car les mystères des Gentils ne sont qu'amours infâmes, violation de l'enfance, adultères, ruines des familles, sans parler de ces meurtres inouïs et de ces festins plus impies que les meurtres mêmes; tant qu'on célèbre leur culte, ils sont là, pleins de joie, quoique leurs ministres ne soient que des malfaiteurs, des fourbes et des scélérats, car ils n'ont point d'autres prêtres. En effet un homme sage, chaste et honnête rougirait de s'asseoir à ces festins de la débauche, de prononcer lui-même ou d'entendre une parole obscène. Or, si les faux dieux eussent été soigneux de la vertu des hommes, s'ils avaient eu le moindre souci du bonheur de leurs serviteurs, ils n'auraient dû rechercher que la bonne vie et la pureté des mœurs, et rejeter ces festins impurs. Mais comme ils n'ont rien tant à cœur que la perte des hommes, ils disent qu'ils sont réjouis et honorés de ces pratiques qui déshonorent la vie et ruinent entièrement toutes les vertus.

14. Ce fut donc par ce motif qu'Apollon parut garder le silence. Mais on vit plus tard qu'il était comme enchaîné par une invincible nécessité. La crainte le retenait comme un frein et l'empêchait d'user envers les hommes de ses tromperies habituelles. Comment le pourrai-je? Prenez patience, je vous le démontrerai de telle sorte que les plus impudents ne pourront plus contredire ni les miracles anciens, ni désavouer la puissance du martyr ni la faiblesse des démons. Je n'aurai recours ni aux conjectures, ni à la vraisemblance, mais j'emploierai le témoignage même du démon. C'est lui-même qui vous a porté un coup mortel et ruine d'avance vos objections. Mais ne vous mettez point en colère contre lui : ce n'est pas volontairement qu'il a renversé sa propre puissance ; il cédait à une force supérieure. Comment et de quelle manière cela est-il arrivé? A la mort de l'empereur qui avait transféré les restes du saint martyr, celui de qui il avait reçu sa puissance lui donna son frère pour successeur. Ce prince reçut le pouvoir royal sans recevoir le diadème, car il avait eu le même pouvoir que son frère. C'était un fourbe et un impie : il fit d'abord semblant de professer la religion du Christ à cause de celui qui lui avait donné l'empire ; mais, quand il fut mort, il jeta le masque et déclarant à visage découvert la superstition qu'il cachait depuis longtemps, il en fit profession ouverte et ordonna par toute la terre de rouvrir les temples des idoles, de relever leurs autels, de rendre aux démons les mêmes honneurs qu'autrefois et de leur payer de riches tributs. Aussitôt accoururent de tous les coins de la terre les magiciens, les enchanteurs, les devins, les aruspices, les prêtres de Cybèle, les charlatans et tout leur appareil ; le palais impérial était plein d'hommes infâmes et de fugitifs. Car ceux qui auparavant mouraient de faim, qui convaincus d'empoisonnements et de maléfices avaient été jetés dans les prisons ou condamnés aux mines, tous ceux qui, par de honteux métiers, avaient eu peine à gagner leur vie devenaient prêtres et ministres des idoles et étaient en grand honneur. L'empereur éloigna de sa personne les généraux et les magistrats sans souci de leur dignité, et retirant les hommes infâmes et les femmes perdues des maisons où elles se prostituaient, il fit avec ce cortége le tour de la ville et des carrefours. Son cheval et ses gardes suivaient à une grande distance, tandis que les pourvoyeurs, les entremetteuses et la foule des débauchés entouraient le monarque, et en traversant les places tenaient des discours et poussaient des éclats de rire comme peuvent faire des gens de semblable profession.

Je sais que cela paraîtra incroyable à ceux qui viendront après nous par l'excès de l'invrai-

semblance ; car il n'est pas un particulier, parmi les plus dissolus et les plus corrompus, qui voulût tenir en public une conduite si honteuse. A ceux qui sont vivants je n'ai pas besoin de prouver ce que j'avance : ceux qui ont assisté à ce spectacle et l'ont vu de leurs yeux sont les mêmes qui entendent aujourd'hui mes paroles, et j'écris du vivant même de ces témoins, afin qu'on ne m'accuse point de parler de faits anciens à des gens qui les ignorent et de m'assurer ainsi toute liberté pour mentir. De ceux qui ont vu ces événements, il reste encore et des vieillards et des jeunes gens ; je les conjure tous, si j'exagère la vérité, de s'avancer et de me confondre. Non, ils ne me convaincront pas d'avoir exagéré, mais plutôt d'être resté au-dessous de la vérité ; car où trouver des paroles pour représenter l'excès de ces honteux déréglements? Quant à nos descendants incrédules, je leur dirai : Le démon que vous appelez Vénus aphrodite ne rougit pas d'avoir de tels ministres. Il n'est donc pas surprenant que ce malheureux qui s'était voué au culte ridicule des démons ne se soit point caché pour rendre à ces dieux des honneurs dont ils font eux-mêmes vanité. Qui nous racontera les évocations des morts, les immolations d'enfants? Car ces sacrifices, qu'avant la venue de Jésus-Christ les hommes osaient offrir et que sa présence avait abolis, furent alors renouvelés, mais non publiquement ; car tout empereur qu'il était, son autorité souveraine n'aurait pu suffire à couvrir des excès de barbarie et d'impiété. Toutefois ces sacrifices se renouvelèrent.

15. Ce prince allait donc souvent à Daphné avec quantité d'offrandes et de victimes ; il faisait couler à flots le sang des brebis et pressait l'oracle de l'éclaircir sur les desseins qu'il avait dans l'esprit. Mais ce dieu puissant, *qui compte les grains de sable et mesure les mers, qui comprend les muets et entend ceux qui ne parlent point*, comme il le dit lui-même, ne voulut point dire que le voisinage du bienheureux Babylas lui fermait la bouche et arrêtait ses oracles, de peur de donner à rire à ses serviteurs ; mais pour dissimuler sa défaite, il donna à son silence un prétexte plus ridicule que n'eût été son silence même ; car ce silence ne l'eût convaincu que d'impuissance, tandis qu'avec son impuissance il faisait paraître sa honte et son impudence, en essayant de cacher ce qui ne se pouvait cacher. Quel fut ce prétexte? Daphné, dit-il, est un lieu rempli de morts ; c'est là ce qui m'empêche de rendre des oracles. Ne valait-il pas mieux, malheureux, confesser la puissance du saint que d'alléguer cet impudent prétexte ? Telle fut sa réponse, et l'empereur insensé, comme s'il eût joué sur la scène un personnage de comédie, courut aussitôt aux reliques de saint Babylas. Méchants et fourbes ! Ne vous trompez-vous point les uns les autres et ne joignez-vous point vos ruses pour perdre le reste des hommes ? D'où vient que toi, démon, tu parles des morts indistinctement et sans désignation, et que toi, empereur, comme si l'un d'eux eût été nommé ou désigné, tu laisses les autres en repos et ne remues que la cendre du saint martyr? Il fallait, suivant la parole de l'oracle, déterrer tous les cercueils qui étaient à Daphné et porter bien loin de la vue de vos dieux cet épouvantail. Mais il ne parlait pas de tous les morts. Pourquoi donc ne s'expliquait-il pas clairement? C'est sans doute qu'il te laissait, à toi, comédien d'erreur, le soin de deviner cette énigme. Je parle des morts en général, dit le démon, pour ne pas publier ma défaite ; j'ai d'ailleurs appréhendé de désigner le saint par son nom, à toi de comprendre le sens de mes paroles et d'éloigner le martyr sans toucher aux autres : car c'est lui qui m'a fermé la bouche. Il connaissait si bien l'aveuglement de ses serviteurs, qu'il était assuré qu'ils ne découvriraient pas une fraude si grossière. Mais eussent-ils tous été insensés et en délire, ils n'auraient pu éviter de reconnaître sa défaite, tant elle était claire et évidente à tous les yeux. Car si les cadavres des hommes sont comme tu le prétends, ô démon ! des objets impurs, ceux des bêtes le sont d'autant plus qu'elles nous sont très-inférieures. Or, auprès du temple sont enterrés une foule de chiens, des singes et des ânes ; ce sont eux qu'il fallait d'abord transférer, à moins que tu n'estimes moins un homme qu'un singe.

Où sont maintenant ceux qui calomnient le soleil, ce bel ouvrage de Dieu fait pour l'usage de l'homme, en l'attribuant au démon et disant qu'il n'est qu'une même chose avec lui? Car ce soleil se répand sur toute la terre qui est pleine de morts et ne retire d'aucun endroit ses rayons ni sa chaleur bienfaisante dans la crainte de se souiller. Et votre Dieu, qui, bien loin de détester la corruption des mœurs, les prestiges et les meurtres, les aime, les recher-

che et les chérit, a horreur de nos corps! Ceux même qui commettent ces crimes se croient dignes de la plus sévère condamnation, mais un cadavre insensible est à l'abri et des fautes et des châtiments. Tel est pourtant le caractère de vos démons de détester ce qui n'est point détestable, d'honorer au contraire et d'approuver ce qui n'est digne que de haine et d'exécration. Un homme de bien ne saurait être empêché par le corps d'un mort de former un dessein utile ni d'accomplir une action juste. Si son âme n'est point en démence, ferait-il sa demeure près des tombeaux, il pratiquera la tempérance, la justice et les autres vertus. Chaque ouvrier fera sans obstacle tout ce qui dépend de son art et se prêtera à ceux qui ont besoin de lui, non-seulement quand il serait proche des morts, mais quand même il faudrait construire leurs tombeaux : peintres, tailleurs de pierres, charpentiers, graveurs, tous enfin feront œuvre de leur métier, et seul, Apollon prétend que les morts l'empêchent de prévoir l'avenir! Nous avons eu parmi nous des hommes grands et admirables qui, depuis plus de quatorze cents ans, ont prédit l'avenir et qui, pour prophétiser, n'ont point montré de semblables exigences ni fait de pareilles plaintes, ni ordonné d'ouvrir les sépulcres des morts et d'éloigner leurs restes, ni enfin imaginé ces profanations sacriléges et inouïes. Ils vivaient, les uns chez des peuples impies et criminels, les autres, au milieu des barbares, parmi les souillures et l'impureté : cependant ils faisaient leurs prédictions selon la vérité, et ces souillures étrangères ne faisaient point obstacle à leurs prophéties. Pourquoi? c'est qu'une force vraiment divine leur dictait leurs paroles, tandis que le démon, privé du secours de cette inspiration, ne pouvait rien prophétiser; et, pour ne point paraître sans réponse, il était forcé d'en imaginer de vraisemblables peut-être, mais ridiculement vaines. Pourquoi, dites-moi, n'avait-il auparavant rien dit, rien demandé de semblable? C'est qu'alors il pouvait prétexter qu'on manquait de l'honorer; mais quand lui fut enlevée cette excuse, il eut recours aux morts, dans l'inquiétude où il était de perdre son crédit. Il n'aurait pas voulu se couvrir de ridicule; mais vous l'y avez contraint : le culte et les honneurs que vous lui avez rendus lui ont ôté son excuse et la liberté de se plaindre de la rareté des victimes.

16. Quand il entendit cet oracle, ce prince comédien fit enlever le cercueil du martyr afin de publier et de faire connaître à tous la défaite du démon. S'il avait dit : le saint m'empêche de parler, mais ne remuez point, ne troublez point sa cendre, cela n'eût été connu que de ses adorateurs : ils ne l'auraient point divulgué, la honte les eût retenus. Mais comme s'il voulait faire parade de sa faiblesse, il agit de telle sorte qu'il n'aurait pas pu la cacher, quand il l'aurait voulu. En effet, la ruse était à découvert, puisqu'on ne transférait de Daphné aucun autre mort que le saint martyr. Et non-seulement les habitants de la ville, du faubourg et des campagnes voisines, mais encore ceux qui venaient de loin, ne voyant plus la châsse du martyr, s'informaient et apprenaient que le démon, conjuré par l'empereur de rendre un oracle, avait répondu qu'il ne le pouvait faire jusqu'à ce qu'on eût éloigné le corps du bienheureux Babylas. Tu pouvais cependant, ô ridicule divinité, recourir à d'autres prétextes, imaginer une de ces réponses ambiguës et artificieuses qui te tirèrent si souvent d'embarras. C'est ainsi que tu déclaras au roi de Lydie que, s'il passait l'Halys, il détruirait un grand empire, et qu'on le vit plus tard sur le bûcher. A la veille de Salamine, tu employas le même artifice, mais en ajoutant une conjonction ridicule : car dire : *Tu perdras les fils des femmes*, est semblable à la prédiction que tu avais faite au roi de Lydie; mais ajouter : *Que Cérès soit dispersée ou qu'on la rassemble*, cela est plus digne encore de risée : ainsi parlent les charlatans dans les carrefours. Mais tu n'as pas voulu répondre ainsi. Tu pouvais, suivant ton artifice ordinaire, envelopper ta réponse; mais personne ne l'aurait comprise et l'on t'aurait pressé de l'expliquer. Tu pouvais recourir aux astres, ce que tu fais souvent sans pudeur ni honte; car ce n'est point à des hommes sensés que tu as affaire, mais à des bêtes, ou à des hommes plus stupides encore que les bêtes. Ils n'étaient pas plus clairvoyants que les Grecs qui entendirent ces oracles et s'y laissèrent tromper. Ils auraient, malgré tout, reconnu le mensonge. Il fallait donc découvrir la vérité au prêtre; lui seul aurait su, mieux que toi, cacher ta défaite. Qui t'a poussé, malheureux, à cette impudence manifeste? Peut-être n'en es-tu point coupable : c'est l'empereur qui a mal joué son rôle, et qui, entendant parler des morts sans

distinction, ne s'en est pris qu'au saint martyr. Oui, c'est lui qui t'a convaincu, c'est lui qui a mis à nu tes fourberies, mais malgré lui ; car celui qui t'honorait par tant d'offrandes n'a pas pu vouloir te couvrir de honte. Non : la puissance du martyr vous a tous aveuglés et ne vous a pas permis de connaître ce qui se passait alors. Vous faisiez tout contre les chrétiens ; mais la confusion est tombée sur les persécuteurs et non sur les victimes. C'est ainsi que les furieux s'imaginent repousser ceux qui les approchent en frappant des pieds contre les murs et en accablant d'injures ceux qui les entendent ; mais, en agissant de la sorte, ce ne sont pas les autres qu'ils outragent. Ils ne nuisent qu'à eux-mêmes.

Ce fut ce qui arriva aussi dans ce temps-là. On portait le cercueil à travers les chemins, et le martyr, comme un athlète, portait une seconde couronne dans la ville où il avait reçu la première. Que si quelqu'un doute de la résurrection, qu'il rougisse de son incrédulité, en voyant que le martyr a fait après sa mort de plus grandes œuvres que pendant sa vie ; comme un héros, il a ajouté trophées sur trophées ; à de grandes merveilles des merveilles plus étonnantes encore. Auparavant, il ne combattait que contre un empereur ; maintenant c'est contre un empereur et le démon tout à la fois ; jadis il avait chassé l'empereur de l'enceinte sacrée, maintenant il chasse de Daphné l'esprit du mal ; il ne le repousse point de la main, comme il fit l'empereur, mais à un être invisible il oppose une puissance invisible. Pendant sa vie, un meurtrier ne put souffrir la liberté de ses paroles ; après sa mort, ni le démon, ni l'empereur, qui obéissait à ses ordres, ne purent soutenir la présence de ses cendres. Il les frappa de plus de terreur que le premier, car l'un le fit saisir, enchaîner et conduire au supplice ; les autres firent seulement transférer son corps. Pourquoi l'un n'ordonna-t-il pas, pourquoi l'autre ne voulut-il pas qu'on jetât la châsse dans les flots ? Pourquoi ne l'ont-ils pas fait briser ou brûler ? Que ne l'envoyaient-ils dans un désert inhabité ? Si c'eût été un objet impur et abominable, exhumé par horreur et non par crainte, il ne fallait point souiller la ville par sa présence, mais le renvoyer bien loin dans les montagnes et les forêts.

17. Non ; ce malheureux prince connaissait aussi bien qu'Apollon la puissance du saint, et l'accès qu'il avait auprès de Dieu ; il craignit d'attirer sur lui la foudre du ciel ou quelque maladie violente. Car il avait eu du pouvoir de Jésus-Christ de nombreuses marques, qui avaient éclaté dans ses prédécesseurs et dans ceux qui gouvernaient l'empire avec lui. Parmi les anciens empereurs, ceux qui avaient osé former de telles entreprises, après d'intolérables malheurs avaient honteusement et misérablement fini leur existence : l'un d'eux, étant encore en vie, avait senti ses prunelles sortir d'elles-mêmes de ses yeux : c'était Maximin ; un autre était mort furieux, un autre enfin par quelque malheur semblable. Parmi ceux qui étaient auprès de lui, son oncle, qui nous persécutait avec plus de fureur, avait osé porter sur les vases sacrés ses mains criminelles ; et, non content de ce sacrilége, il avait poussé plus loin son audace : les ayant renversés et rangés sur le pavé, il s'était assis sur eux. Aussitôt il fut puni de cette impiété. Ses parties naturelles se corrompirent et engendraient des vers. On vit bien que cette maladie était un châtiment du ciel ; car les médecins, pour la guérir, appliquèrent sur les endroits corrompus des oiseaux gras et étrangers au climat, afin d'attirer les vers, sans les pouvoir détacher de cette pourriture : les chairs furent lentement dévorées, et le prince mourut dans les souffrances. Un autre, commis à la garde du trésor impérial, au moment de franchir le seuil du palais creva par le milieu du corps, et expia ainsi quelque crime semblable. Ces vengeances et d'autres plus terribles encore qu'il serait hors de propos d'énumérer ici, frappèrent l'esprit du prince impie ; il craignit de pousser plus loin son audace. Ce ne sont point là des conjectures que j'imagine : vous en serez convaincus par ce qu'il a fait dans la suite.

Qu'arriva-t-il après cela ? Un événement miraculeux, où éclata non-seulement la puissance de Dieu, mais encore son ineffable miséricorde. Le saint martyr avait été placé dans la même église où il était avant de venir à Daphné. Le démon reconnut aussitôt que tous ses artifices étaient vains et qu'il n'avait pas à combattre contre un mort, mais contre un saint vivant et agissant avec plus de puissance que lui-même et tous les démons ensemble. En effet, le martyr pria Dieu de faire tomber le feu du ciel sur le temple d'Apollon, et aussitôt la foudre brûla tout le faîte de l'édifice, consuma l'idole jusqu'au piédestal, la réduisit en cendres

et en poussière, et ne laissa debout que les murailles. Ceux qui visitent aujourd'hui ce lieu ne peuvent croire que ce soit là l'œuvre du feu ; car l'incendie n'a pas dévoré au hasard comme eût fait un élément inanimé : on dirait que la flamme a été conduite par une main qui lui montrait ce qu'il fallait épargner et ce qu'il fallait détruire ; ce temple a été découvert avec tant d'habileté et tant d'art qu'il ne ressemble point à un édifice dévoré par le feu, mais à un bâtiment dont l'enceinte vient d'être terminée et qui attend sa toiture. Car tous les murs et les colonnes même qui soutenaient le toit et le vestibule sont demeurés debout, excepté une qui s'élevait à la partie postérieure du temple. Encore celle-ci ne fut-elle pas brisée sans dessein, mais pour la cause que j'exposerai dans la suite. Après cet événement, on traîne devant les juges le prêtre du démon ; on le somme de nommer l'auteur de l'incendie, et comme il ne put pas, on le chargea de liens et de coups, puis on lui ouvrit les flancs et on le suspendit sans en rien apprendre davantage ; et il se passa la même chose qu'à la résurrection de Jésus-Christ. Des soldats furent préposés, dit l'Ecriture, pour garder le corps de Jésus, afin que ses disciples ne le pussent point dérober ; et la chose tourna de telle sorte qu'il ne reste pas le moindre prétexte aux plus impudents mêmes pour s'opposer à la foi de la résurrection. Et ici l'on avait traîné au supplice le prêtre du faux dieu pour le forcer de témoigner que cet accident n'était pas l'effet de la colère céleste, mais de la malice des hommes ; au milieu de ses tortures, ne pouvant désigner personne, il témoigna que le feu était descendu du ciel, et ferma ainsi la bouche aux plus incrédules.

Je vais maintenant vous dire ce que j'ai différé tout à l'heure, le temps est venu de le rapporter. C'est que le saint martyr frappa l'esprit de l'empereur d'une telle crainte, qu'il n'osa pas pousser plus loin son audace. En effet, après avoir accablé de tant de maux, à cause de l'incendie du temple, le prêtre qu'il avait auparavant comblé d'honneurs, et, plus cruel qu'une bête sauvage, ne s'être abstenu peut-être de manger de sa chair qu'à cause que ce crime eût fait horreur à tout le monde, il n'aurait point fait transférer à la ville le saint qui avait fermé la bouche au démon, afin qu'il y fût plus honoré. Et quoiqu'il n'eût rien fait auparavant, lorsque le démon confessa sa défaite, alors du moins, après l'incendie du temple, il aurait tout renversé, tout détruit, brûlé le cercueil du saint et ses deux églises de Daphné et de la ville, si la crainte n'avait été plus forte que la colère, si la frayeur n'avait surmonté la douleur. En effet, la plupart des hommes, en proie à la colère ou à la douleur, lorsqu'ils ne découvrent pas les auteurs de leurs maux, font éclater leur ressentiment sur les premiers venus ou sur les personnes suspectes. Or, les soupçons devaient tomber sur le martyr, car aussitôt qu'il fut entré dans la ville, le feu prit au temple. Mais, comme je l'ai dit, une passion luttait contre une passion, et la crainte l'emportait sur la colère. Car représentez-vous la situation de cet honnête homme, lorsqu'allant au faubourg, il voyait l'église du martyr debout, le temple brûlé, la statue consumée, les offrandes détruites, et la mémoire de sa munificence et de sa pompe satanique à jamais effacée ! Quand même, à cette vue, la colère ou la douleur ne seraient pas entrées dans son âme, il n'aurait pu souffrir la honte et la risée ; il aurait porté ses mains impies sur l'église du saint, s'il n'avait été retenu par la cause que j'ai fait connaître. L'événement n'était pas de médiocre importance ; il faisait perdre aux Gentils toute leur confiance, étouffait toute leur joie et répandait sur eux un nuage de tristesse aussi profonde que si tous les temples avaient été ruinés.

18. Et pour vous montrer qu'il n'y a point de vaine exagération dans mes paroles, je vous rapporterai les lamentations et la monodie que le sophiste de la ville fit alors sur Apollon. Ainsi commence son chant de douleur : *O vous, dont les yeux ont été couverts de ténèbres comme les miens, n'appelons plus cette ville ni belle, ni grande!* Puis il parle quelque temps de la fable de Daphné (je ne rapporterai pas ici tout son discours de peur d'être long et ennuyeux), et il dit ensuite que le roi de Perse, ayant autrefois pris la ville, épargna le temple d'Apollon. Voici ses paroles : *Ce roi ayant conduit une armée contre nous, voulut sauver le temple, et la beauté de la statue triompha de la fureur des barbares. Mais aujourd'hui, ô soleil ! ô terre ! quel est cet ennemi qui, sans fantassins, ni cavaliers, ni soldats armés à la légère, a tout détruit avec une faible étincelle?* Ensuite montrant que le bienheureux Babylas vainquit le démon dans le temps même que la superstition des Gentils était le plus florissante

et qu'on offrait le plus de victimes et de sacrifices, il ajoute : *Ce ne fut point ce terrible orage qui détruisit notre temple, le ciel était serein, la tempête était dissipée quand il a péri.* Il appelle orage et tempête le règne du précédent empereur.

Ayant ensuite un peu avancé son discours, il revient à ce malheur et le déplore plus amèrement : *Le sang ne coulait plus sur tes autels, Apollon, et tu demeurais le fidèle gardien de Daphné, malgré l'oubli où tu étais tombé : parfois même attaqué et dépouillé de tes ornements extérieurs, tu as supporté cette injure. Et aujourd'hui que les brebis et les bœufs abondaient dans ton temple, que la bouche sacrée de l'empereur baisait tes pieds, que tu avais vu celui que tu avais annoncé, celui dont tu avais prédit la venue; que tu étais délivré d'un voisinage funeste, de ce cadavre dont la cendre te faisait obstacle, tu t'es dérobé aux honneurs dont les hommes t'entouraient ! Comment nous glorifier encore devant ceux qui se souviennent de ton culte et de tes images ?* Que dis-tu, sophiste, avec tes lamentations? Méprisé et foulé aux pieds, Apollon est demeuré le fidèle gardien de Daphné, et quand il avait son culte et ses honneurs, il n'a pas pu conserver même son temple, et cela, sachant bien que ce temple une fois ruiné, il tomberait dans un plus grand mépris qu'auparavant ! Et quel était ce mort, ô sophiste, dont la présence importunait le dieu? Quel était ce voisinage funeste? Ici se présentait le récit des grandes œuvres du martyr, et le sophiste, ne pouvant point traverser cet abîme de honte, a gardé le silence et passé outre. Il a témoigné que le démon était importuné et inquiété par le saint, mais sans ajouter qu'en voulant cacher sa défaite il l'avait rendue plus manifeste : il dit simplement *délivré d'un funeste voisinage.* Que ne disais-tu, artisan de bavardage, quel était ce mort, pourquoi lui seul importunait votre dieu, pourquoi lui seul a été transféré? Pourquoi l'appelles-tu un voisin funeste, dis-moi? Parce qu'il découvrait les ruses du démon? Mais ce n'était point là l'œuvre d'un mauvais voisin, ni même l'œuvre d'un mort, mais d'un vivant plein de force, de vertus et de bonté, d'un défenseur, d'un protecteur qui faisait tout pour vous sauver, si vous l'aviez voulu ! Si le saint martyr a chassé votre dieu du pays qu'il préférait à tous les autres jusqu'à y demeurer quoiqu'on négligeât son culte, c'était afin que vous ne pussiez plus vous faire illusion à vous-mêmes et dire que le dieu, irrité de voir les sacrifices interrompus et son culte oublié, s'était retiré de lui-même. Tu l'as dit avant moi : *Dans le temps même que l'empereur lui offrait brebis et bœufs en abondance.* Tout conspire à montrer jusqu'à l'évidence qu'il a cédé à une force supérieure à la sienne en quittant Daphné. Le saint aurait pu le chasser en laissant debout sa statue; mais vous n'auriez pas cru que ce fût l'œuvre de sa puissance, car autrefois, quand il lui lia la langue, vous continuâtes à l'honorer d'un culte assidu. Et si auparavant il laissa debout la statue et ne la renversa qu'au moment où s'élevait le plus haut la flamme de l'impiété, c'était pour montrer comment le vainqueur doit remporter sa victoire et triompher de ses ennemis, non lorsqu'ils sont abattus, mais lorsqu'ils sont puissants et qu'ils lèvent la tête. Pourquoi donc le saint ne demanda-t-il pas à l'empereur qui le transportait à Daphné de détruire le temple d'Apollon, et de transférer la statue comme on transférait sa châsse? C'est qu'Apollon ne lui causait aucun dommage et qu'il n'avait pas besoin du secours des hommes; alors, et maintenant, il l'a vaincu sans que la main d'un homme y ait eu part. Et il ne nous a pas manifesté sa première victoire; après avoir fermé la bouche au démon, il s'est tenu en repos. C'est ainsi qu'agissent les saints : ils ne cherchent qu'à procurer le salut aux hommes et ne font point éclater leurs œuvres si la nécessité ne les y force, et cette nécessité ne peut être encore que le salut des hommes. C'est ce qui arriva en ce temps. En effet, comme les maux causés par la ruse du démon augmentaient chaque jour, la victoire du saint nous fut manifestée, non par le vainqueur, mais par le vaincu même. Un pareil témoignage ne pouvait être suspect à nos ennemis et le saint échappait à la nécessité de publier ses actions. Mais comme l'erreur ne se dissipait point encore et que ces hommes, plus insensibles que des pierres, continuaient d'implorer le démon vaincu et fermaient les yeux à une vérité si manifeste, il fallut alors que la statue fût frappée de la foudre, afin que la flamme étouffât une autre flamme, celle de l'idolâtrie.

19. Pourquoi accuser le démon, pourquoi lui dire : *tu t'es dérobé aux honneurs ?* il ne s'est point retiré volontairement, mais malgré lui

et par force ; il a été exclu et chassé, dans le temps qu'il aurait surtout voulu demeurer, alléché qu'il était par les victimes et les sacrifices. Car on eût dit que l'empereur qui gouvernait alors ne régnait que pour exterminer les troupeaux de l'univers tout entier : il égorgeait tant de brebis et de bœufs sur les autels et poussait si loin sa folie que plusieurs de ceux qui passent encore pour sages parmi les Gentils l'appelaient cuisinier, boucher, et d'autres noms semblables. Certes, puisque sa table était si riche, que ses autels fumaient et que le sang coulait à flots en son honneur, il ne se fût point retiré, le démon qui, sans ces sacrifices mêmes, restait à Daphné par amour.

Ici j'interromps un moment mon discours ; écoutant de nouveau les lamentations du sophiste, il laisse là son Apollon et se plaint à Jupiter : *O Jupiter ! quel lieu de repos est fermé désormais à nos âmes fatiguées ! quelle paix régnait à Daphné ! quelle paix surtout dans le temple ! c'était un port dans un autre port, tous deux à l'abri des tempêtes, mais le second offrant plus de calme encore ! Quel homme en ce lieu n'a pas été guéri de ses maladies, de ses craintes, de ses douleurs ? Qui jamais y a désiré les îles fortunées ?* Quel lieu de repos vous est fermé, misérable? La paix règne dans le temple, c'est un port à l'abri des tempêtes ? Mais ce n'était que le bruit des flûtes et des tambours, des débauches, des festins, de l'ivresse !.. *Quel homme en ce lieu n'a pas été guéri de ses maladies*, dit-il ! Au contraire, quel est celui de tes adorateurs, ô démon, qui n'a pas contracté en ce lieu une maladie, s'il était auparavant en santé, et la plus terrible des maladies ? Car celui qui adore le démon, qui entend la fable de Daphné, qui voit un dieu en démence s'attacher, après avoir perdu celle qu'il aimait, à un lien et à un arbre, n'aura-t-il pas le cœur brûlé d'une flamme furieuse ? Quel orage en son âme ! quel trouble, quelle maladie, quelle passion ! Voilà donc ce lieu de repos, ce port à l'abri des tempêtes ! Mais faut-il s'étonner que tu joignes ensemble les contraires ? Les insensés ne voient point les choses comme elles sont ; ils en portent toujours des jugements contraires à la réalité. *Les Jeux Olympiques sont proches.* Je reviens encore à ces lamentations pour faire voir que tous les Gentils qui habitaient alors la ville avaient été profondément blessés, et que l'empereur n'aurait point gardé son calme, mais qu'il aurait fait tomber sa fureur sur le cercueil du martyr si la crainte n'eût été la plus forte. Que dit donc le sophiste? *Les Jeux Olympiques sont proches. Cette fête rassemblera les villes, et elles viendront amenant des bœufs pour les offrir à Apollon. Que ferons-nous alors ? où nous cacherons-nous ? quel dieu entr'ouvrira la terre sous nos pas ? quel héraut, quelle trompette ne fera point couler nos larmes? qui nommera cette fête les Jeux Olympiques, dans le deuil où nous jette un malheur tout récent ? Donnez-moi un arc, dit la tragédie ! Je demande en outre le don de divination ; l'un me découvrira l'auteur du désastre, l'autre lui percera le sein. Audace impie ! âme criminelle, main sacrilége ! Quel est ce nouveau Tityus, ou ce nouvel Idas, frère de Lyncée ? Ce n'est point un géant comme le premier, ni un habile archer comme l'autre ; il ne sait qu'une chose, entrer en fureur contre les dieux. Quand les enfants d'Aloée tramèrent des embûches contre les dieux, tu les arrêtas en les frappant de mort, ô Apollon ! Et celui qui venait la torche à la main n'a point eu le cœur percé de ta flèche ? O main furieuse ! injuste flamme ! où tomba-t-elle d'abord ? par où commença le désastre ? le feu prit-il au faîte d'abord et gagna-t-il ensuite tout le reste, la tête du dieu, son visage, l'ornement de son cou, son diadème, sa longue robe ? Vulcain, le maître du feu, n'a point par des menaces arrêté ses ravages en récompense de l'avis qu'Apollon lui avait autrefois donné ! Jupiter, qui dispense les pluies, n'a pas jeté l'eau sur cette flamme, lui qui éteignit jadis le bûcher où montait le roi de Lydie vaincu ! Que dit-il d'abord au dieu, l'impie qui lui déclarait la guerre ? D'où prenait-il son audace ? Comment ne retint-il pas sa fougue ? Comment ne renonça-t-il pas à son dessein par respect pour la beauté du dieu ?* Jusques à quand, malheureux, infortuné, fermeras-tu les yeux et diras-tu que la main d'un homme a causé cet accident? Combien de temps encore, comme les insensés, refuseras-tu de voir que tu te contredis et que tu combats contre toi-même ? Le roi de Perse, dis-tu, avait conduit contre vous une immense armée, avait pris la ville, brûlé les autres temples et allait de sa main porter la torche dans celui d'Apollon, quand le dieu changea son dessein : c'est là ce que tu prétendais au commencement de tes lamentations : *Un roi de Perse, un des ancêtres de celui qui nous fait maintenant la*

guerre avait pris cette ville par trahison et l'avait brûlée ; il allait à Daphné continuer son œuvre ; mais Apollon changea ses desseins ; il jeta le flambeau qu'il tenait et adora le dieu dont la vue avait adouci et calmé sa colère. Mais ce dieu qui vainquit, comme tu le dis, la fureur des barbares et une immense armée, et qui pouvait alors échapper au danger, puisqu'il arrêta par la mort les coupables desseins que tramaient les fils d'Aloée contre les dieux, pourquoi n'a-t-il fait à ce moment rien de semblable ? Il devait au moins avoir pitié de son prêtre injustement supplicié, et dévoiler le coupable. Et s'il avait fui au moment de l'incendie, du moins pendant que le malheureux était suspendu, les flancs ouverts, et pressé de révéler l'auteur du désastre sans le pouvoir nommer, il devait aller à son secours et livrer l'incendiaire ou le faire connaître, s'il ne le pouvait point livrer. Non : il abandonne avec la dernière ingratitude et son serviteur injustement tourmenté, et l'empereur, que ses offrandes et ses sacrifices ont couvert de ridicule. Car tout le monde se moquait de sa folie et de sa démence quand il faisait éclater sa colère sur ce malheureux. Et comment celui qui avait prédit la venue d'un empereur si longtemps à l'avance, comme le disaient tout à l'heure tes lamentations, n'a-t-il point vu tout près de lui l'homme qui brûlait son temple ? Il est devin, dites-vous ; vous attribuez à chacun de vos dieux, comme s'ils étaient des hommes, un art différent : à celui-ci vous assignez l'art de la divination, et tu ne lui demandes pas de te faire participer à sa science ? Comment n'a-t-il point connu son propre malheur ? Un homme même ne l'eût point ignoré ! Il dormait peut-être quand le feu a pris au temple ? mais est-il quelqu'un d'assez insensible pour ne point s'éveiller, quand on porte la flamme jusqu'à lui, et arrêter l'incendiaire ? Vraiment, *les Grecs sont toujours des enfants, il n'y a point de vieillards chez eux*[1]. Vous voilà pleurant la perte d'une statue, quand vous devriez déplorer votre folie, quand la fraude des démons est si criante, et, qu'au lieu de les abandonner, vous vous livrez vous-mêmes à votre perte, et négligeant votre salut, vous vous laissez mener comme des bêtes partout où ils vous ordonnent de les suivre. Et toi, pour ressembler entièrement au personnage de la tragédie, tu demandes un arc ? N'est-ce point une folie évidente et manifeste que d'attendre de ces armes ce qu'elles n'ont point fait dans la main qui les tient toujours ? En effet, si tu te prétends plus adroit et plus habile que le dieu, tu ne devais point honorer moins puissant et moins fort que toi dans un art où vous dites qu'il excelle sur tous les autres. Mais si tu lui accordes la palme, soit dans l'art de lancer les flèches, soit dans l'art de la divination, comment, y étant moins expert, as-tu compté faire ce que n'a pu faire celui qui en a la plus parfaite science ?

20. Ridicule bavardage ! Il n'est point devin, et le fût-il, il n'aurait rien fait davantage. Non, ce n'est point un homme qui a brûlé ton temple, c'est une force divine. J'en rapporterai bientôt la cause. En attendant, il n'est point inutile que vous appreniez pourquoi il accuse Vulcain d'ingratitude en disant : *Et Vulcain, le maître du feu, n'a point par ses menaces arrêté la flamme, en récompense de l'avis qu'autrefois ce dieu lui avait donné.* En récompense de quel avis autrefois donné ? Parle, pourquoi caches-tu les belles actions de tes dieux ? En déclarant quelle reconnaissance il lui devait, tu feras mieux connaître encore l'ingratitude de Vulcain. Tu rougis de honte ! c'est donc moi qui dévoilerai sans détour ce que tu ne veux pas dire. Quelle est cette reconnaissance ? Mars autrefois devint amoureux de Vénus, et, craignant Vulcain, son mari, il épia le temps de son absence pour aller trouver la déesse. Apollon les vit embrassés, courut à Vulcain et lui dévoila l'infidélité de Vénus. Le mari arriva, les surprit sur le lit, les enchaîna dans l'état où ils étaient, appela les dieux à ce honteux spectacle et se vengea ainsi de leur adultère. Voilà la reconnaissance que Vulcain devait à Apollon ; et l'occasion venue, il la paye d'ingratitude, dit le sophiste. Et Jupiter, ô sublime philosophe ! tu l'accuses aussi de cruauté : *Ni Jupiter, le dispensateur des pluies ne répandit l'eau sur ce feu, lui qui jadis éteignit le bûcher où montait le roi de Lydie vaincu.* Tu as bien fait de nous remettre en mémoire le roi de Lydie. C'est encore une victime des ruses du démon qui le remplit de vaines espérances et le jeta dans un abîme manifeste. L'humanité de Cyrus le sauva ; mais qu'aurait fait pour lui Jupiter ? C'est donc à tort que tu reproches à Jupiter d'avoir sauvé le Lydien et abandonné son fils. Ne s'abandonna-t-il pas lui-même dans la ville où il était le plus honoré, la ville

[1] Ces paroles sont une citation du Timée de Platon, c'est un prêtre égyptien qui les dit à Solon.

de Romulus, quand son temple fut frappé de la foudre?

Mais écoutons jusqu'au bout les lamentations du sophiste, pour connaître entièrement la douleur dont l'âme des Gentils fut saisie : *Mon cœur est entraîné à se ressouvenir de la beauté du dieu; la pensée retrace à mes yeux son image, la douceur de ses traits, la délicatesse de sa peau qui paraissait même sur le marbre, sa ceinture, qui rassemblant sur sa poitrine les plis de sa tunique d'or, en laissait tomber une partie, en relevait une autre. Son attitude n'avait-elle pas calmé la plus violente colère? On eût dit qu'il chantait, et au milieu du jour, dit-on, l'on entendit une fois le son de sa lyre. Heureux l'homme dont l'oreille reçut ses accents! Il chantait les louanges de la terre à laquelle il me semble que sa coupe d'or verse des libations parce que, pour cacher la jeune fille, elle s'était ouverte et refermée.* Puis il déplore un moment l'incendie du temple. *Le voyageur, dit-il, jetait des cris en voyant briller la flamme dans les airs; la prêtresse du dieu était troublée au fond du bois qu'elle habitait. Les poitrines retentissaient sous les mains qui les frappaient et le bruit aigu des sanglots, traversant l'épaisseur du bois, arrivait à la ville, douloureux, effrayant. Le prince commençait alors à goûter le sommeil; à la triste nouvelle il quitte sa couche, et, plein de fureur, il demande les ailes de Mercure : il vole, il cherche l'auteur du désastre, et son âme est enflammée comme le temple. Cependant les poutres tombaient, portant dans le temple le feu qui brûlait le faîte, consumant tout ce qu'atteignait leur chute; la statue d'abord qui touchait presque au faîte, tous les ornements, les images des Muses, les pierres précieuses qui brillaient de tous côtés, les belles colonnes! Le peuple consterné entourait le temple sans lui pouvoir porter secours; ainsi ceux qui du bord regardent un naufrage n'ont pour les malheureux d'autre aide que leurs larmes. Les nymphes gémirent en sortant de leurs sources. Jupiter, qui était proche, gémit en voyant les honneurs de son fils à jamais détruits; les dieux qui habitaient en foule le bois sacré gémirent aussi; à ces gémissements Calliope répondit du milieu de la ville et pleura le chef des Muses dévoré par les flammes.* A la fin il dit : *Reviens, ô Apollon, tel que te fit Chrysès dans sa colère contre les Grecs, reviens plein de colère et semblable à la nuit, puisqu'au temps où nous te rendions ton culte et tous les honneurs qu'on t'avait enlevés, nous avons perdu l'objet de nos adorations, comme un fiancé qui s'enfuirait au moment qu'on tresse les couronnes nuptiales.*

21. Telle est cette lamentation, ou plutôt une faible partie de cette lamentation. Je ne puis m'empêcher de dire comme il se fait gloire de ce qui le devait couvrir de honte; il représente son dieu comme un jeune libertin, un débauché jouant de la lyre à midi et chantant sa maîtresse, et il appelle heureuses les oreilles qui ont entendu ces honteux accents! Qu'il dise que quelques habitants de Daphné et des lieux voisins versèrent des larmes, que le prince brûla de colère sans pouvoir faire autre chose que gémir, rien d'étonnant! Mais que les dieux aient été réduits à la même impuissance, à des larmes inutiles; que Jupiter, ni Calliope, ni la foule des dieux, ni les Nymphes mêmes n'aient pu éteindre l'incendie et n'aient fait que gémir et pleurer, c'est le comble du ridicule. Ils étaient sensiblement atteints, je l'ai bien démontré, et le sophiste même avoue au milieu de son chant de douleur qu'ils sont frappés d'un coup mortel. Et l'empereur n'eût point montré tant de patience si la crainte et la terreur n'eussent été plus fortes que sa colère. Il est temps enfin de montrer pour quelle cause Dieu n'a pas fait tomber sa vengeance sur l'empereur, mais sur le démon, et d'où vient que le feu n'a pas consumé tout le temple, mais seulement le faîte et l'idole. Car ce n'est point au hasard et sans cause que cela est ainsi arrivé, mais parce que Dieu, dans sa miséricorde, a tout fait pour le salut des Gentils. Celui qui sait toutes choses avant qu'elles arrivent, savait bien aussi que si l'empereur était frappé de la foudre, les témoins de ce châtiment en auraient été sur le moment effrayés, mais qu'après deux ou trois ans la mémoire s'en serait effacée et qu'il y aurait bien des gens qui refuseraient de croire au miracle; tandis que si le feu prenait au temple, il annoncerait, d'une manière plus éclatante qu'un héraut, la colère de Dieu, non-seulement à ceux qui vivaient en ce temps, mais encore à leurs descendants, de sorte qu'il ne resterait plus aucun moyen, même aux plus impudents, de taire cet événement. En effet, tous ceux qui visitent ce lieu ont l'âme aussi émue que si l'incendie était récent; ils se sentent saisis d'une religieuse terreur et, levant les yeux au ciel,

ils célèbrent la puissance de celui qui a fait cette merveille. Si un homme forçant la caverne d'un chef de brigands, pénétrait dans sa retraite, l'en retirait chargé de chaînes, lui enlevait toutes ses richesses et abandonnait le lieu aux bêtes et aux oiseaux, tous ceux qui entreraient en ce lieu se rappelleraient à sa vue les brigandages, les larcins, le visage même de celui qui l'habitait; il en est de même aujourd'hui : ceux qui voient de loin les colonnes, qui s'approchent ensuite et franchissent le seuil, se représentent les abominations du démon, ses fraudes, ses embûches et s'en retournent admirant la colère et la puissance de Dieu. Ainsi la maison de l'erreur et du blasphème est devenue un sujet de louanges. Telles sont les voies secrètes et admirables de notre Dieu. Et ce n'est pas seulement aujourd'hui qu'il fait ces merveilles; il les a opérées dès le commencement et dans les siècles les plus reculés. Ce n'est point maintenant le moment de les énumérer. Je n'en rapporterai qu'une semblable à celle que vous venez d'entendre. Les Juifs faisant un jour la guerre en Palestine contre les nations voisines, furent vaincus par leurs ennemis qui saisirent l'Arche du Seigneur et la consacrèrent, comme une dépouille et un trophée, à une des idoles du pays qui s'appelait Dagon. Dès que l'arche entra dans le temple, la statue tomba la face contre terre. Et comme cette chute ne fit pas sentir aux infidèles la puissance de Dieu, ils la relevèrent et la remirent en sa place. Mais le lendemain, quand ils revinrent à l'aurore, ils virent la statue, non plus seulement renversée, mais brisée et dispersée. Les bras, séparés des épaules, avaient été lancés sur le seuil avec les pieds, et le reste du corps était jeté en divers lieux. Et le pays de Sodome, s'il faut comparer les petites choses aux grandes, fut brûlé avec ses habitants et devint stérile, afin que, non-seulement ceux qui vivaient alors, mais ceux qui viendraient après eux fussent corrigés par le spectacle de ces lieux désolés. Si le châtiment n'avait atteint que les hommes, on n'y aurait pas cru dans la suite; et si la terre en fut frappée, c'est qu'elle pouvait en prolonger le souvenir et avertir toutes les générations futures que tous ceux qui commettent de pareils crimes doivent attendre des lois divines de semblables châtiments, alors même qu'ils n'en seraient point aussitôt atteints comme le fut ce temple. Car vingt ans se sont passés depuis cet incendie, et rien de ce qu'a épargné le feu n'a péri; les parties qui ont échappé à l'incendie sont demeurées fermes et stables et sont si solides qu'elles dureront cent ans et deux fois autant, et bien plus longtemps encore. Et pourquoi s'étonner qu'aucune colonne séparée des autres ne soit tombée sur le sol? De celles qui sont à la partie postérieure du temple, une seule fut brisée alors, et celle-là même n'est point tombée; elle a été déplacée de sa base et s'est inclinée sur le mur où elle est demeurée; la partie qui va du socle à la fracture est obliquement appuyée à la muraille, et la partie brisée jusqu'au chapiteau demeure un peu penchée et soutenue par la partie inférieure. Des vents violents se sont abattus sur ces ruines, la terre a tremblé et les restes de l'incendie n'ont point été ébranlés; ils sont debout et crient, pour ainsi dire, qu'ils n'ont été conservés que pour l'instruction des siècles à venir.

22. Si tout le temple n'a pas péri par le feu, on en peut donner cette raison. Mais si nous cherchons pour quelle cause la foudre n'est pas tombée sur la tête de l'empereur, nous en trouvons une autre qui part de la même source, je dis de la bonté et de la miséricorde de Jésus-Christ. S'il n'a point lancé le feu céleste sur la tête de l'empereur et n'a frappé que le faîte du temple, c'était pour l'instruire par un malheur qui ne l'atteignît point, pour l'engager à éviter la punition qui le menaçait, à se corriger et à se délivrer de l'erreur. Car ce n'est ni la seule ni la première preuve que le Christ lui ait donnée de sa puissance; il lui en a donné d'autres plus grandes encore. La mort de son oncle et du questeur du trésor, la famine qui entra avec lui dans la ville, l'eau qui manqua pour la première fois lorsqu'il fit des sacrifices aux fontaines, et d'autres fléaux qui frappèrent l'armée et les villes suffisaient à toucher un cœur de pierre, non-seulement parce qu'ils éclataient en foule et tous ensemble sous les pas des coupables, comme autrefois au temps de Pharaon en Egypte, mais parce que chacun d'eux était tel qu'il suffisait à lui seul pour convertir ceux qui en étaient témoins. Sans parler des autres, quel homme parmi les plus insensibles n'eût point été frappé du prodige qui arriva lorsqu'on creusa les fondements où s'élevait jadis l'ancien temple de Jérusalem? Quel fut ce prodige? l'empereur voyant que la foi de Jésus-

Christ s'était répandue dans toutes les provinces de son empire, qu'elle avait pénétré dans la Perse, chez d'autres barbares plus éloignés et qu'elle marquait ses progrès dans toute la terre que le soleil éclaire, il se prépara, plein de dépit et de douleur, à faire la guerre aux Eglises. Il ne savait pas, le malheureux, qu'il regimbait contre l'aiguillon ! Et d'abord il tâcha de relever le temple de Jérusalem que la puissance du Christ avait détruit de fond en comble, et tout Gentil qu'il était, il s'intéressa en faveur des Juifs pour éprouver la vertu de Jésus-Christ. Il en fit d'abord venir quelques-uns et leur ordonna de sacrifier, disant que telle était la religion de leurs ancêtres. Ils se retranchèrent à dire que leur temple était abattu et qu'il ne leur était point permis de sacrifier hors de leur ancienne capitale. Il leur commanda alors de prendre de l'argent dans le trésor impérial, leur donna tout ce qui était encore nécessaire et voulut qu'ils allassent rebâtir ce temple et qu'ils reprissent leur ancien usage d'offrir des sacrifices. Ces insensés, livrés à l'erreur dès le sein de leurs mères, et qui avaient besoin d'enseignements jusqu'à la vieillesse, s'empressèrent de suivre les ordres de l'empereur. Mais comme ils commençaient de creuser la terre, un feu sortit des fondements et les consuma tous. A cette nouvelle l'empereur s'abstint de pousser plus loin son audacieuse entreprise, car la crainte le retenait. Il ne voulut pas non plus renoncer au culte des démons dont il s'était une fois fait l'esclave ; toutefois il garda quelque temps le repos.

Mais bientôt après, il revint à son œuvre insensée. Il n'osa point, il est vrai, tenter encore de rebâtir le temple, mais il dirigea contre nous des attaques détournées. Il différait de nous faire ouvertement la guerre, d'abord parce qu'il était persuadé qu'il tentait l'impossible ; ensuite pour ne nous donner aucune occasion de ceindre la couronne du martyre ; car c'était une chose insupportable pour lui et pire que les plus grands malheurs, de voir un chrétien souffrir publiquement les tourments et la mort pour la défense de la vérité, tant il nous haïssait du fond du cœur. Il savait, oui, il savait que s'il avait osé nous persécuter, tous auraient donné leur vie pour Jésus-Christ. Mais il usa de ruse et de finesse. Il donna la liberté à tous ceux que les évêques avaient punis à cause de leurs crimes, à tous ceux qu'ils avaient exclus du saint ministère : il accordait ainsi toute licence aux plus pervers des hommes, renversait toutes les règles de l'Eglise et armait les chrétiens les uns contre les autres, comptant les vaincre plus aisément quand ils seraient affaiblis par une guerre intestine. Il y avait un homme de doctrines perverses, de mœurs corrompues, chassé jadis du trône épiscopal ; il se nommait Etienne ; il le rétablit dans sa dignité. Il fit tous ses efforts pour éteindre le nom de Jésus-Christ en nous appelant Galiléens au lieu de chrétiens dans ses édits, et en recommandant à ses magistrats de faire de même. Malgré les fléaux dont j'ai parlé, la famine et la sécheresse, il persista dans son impudence et son endurcissement. Au moment de partir pour la guerre de Perse, comme il marchait contre ces barbares avec autant de fierté que s'il eût été sûr d'en exterminer la race, il nous fit les plus terribles menaces, disant qu'à son retour il nous ferait périr jusqu'au dernier. Il croyait que la guerre qu'il devait nous faire serait plus difficile que celle de Perse, et qu'il fallait d'abord terminer la plus aisée pour entreprendre ensuite la plus périlleuse. C'est ce que nous ont appris ceux qui avaient part à ses conseils. Ainsi, dans sa fureur contre nous, dans sa folie toujours croissante, il changeait sans cesse de sentiments, et, quittant son premier dessein, il nous menaçait de nouveau de la persécution. Mais Dieu, pour le calmer et arrêter sa colère par un nouveau prodige, fit tomber le feu du ciel sur le temple de Daphné.

23. Mais sa fureur ne s'apaisa point; brûlant de nous détruire, il n'attendit pas le temps qu'avaient fixé ses menaces : au moment de passer l'Euphrate, il fit une tentative sur ses soldats. Ses caresses n'en pervertirent qu'un petit nombre, et il ne chassa point de son armée ceux qui lui résistèrent, dans la crainte d'affaiblir, en les séparant des autres, les forces qu'il menait contre les Perses.

Qui nous racontera les malheurs de cette expédition? Ceux qui arrivèrent au désert, à la mer Rouge, en Egypte, lorsque l'insensé Pharaon fut châtié par Dieu et périt dans les flots avec son armée, furent moins terribles mille fois. Et de même qu'alors Dieu perdit avec tous ses soldats, le prince aveugle et rebelle aux châtiments ; de même cette fois, voyant cet homme résister à tous les prodiges qu'il avait fait paraître et demeurer dans l'endurcissement et l'impénitence, il l'accabla des derniers mal-

heurs afin de corriger les autres par l'exemple de celui qui n'avait pas profité des malheurs d'autrui. En effet, le prince qui conduisait plus de soldats que n'en eut jamais aucun roi, et qui croyait soumettre la Perse par sa seule présence et sans aucun effort, eut un succès aussi déplorable que s'il avait commandé non une armée d'hommes, mais de femmes et d'enfants. D'abord son imprudence les réduisit à une telle extrémité qu'ils furent forcés de manger de la chair de cheval et qu'ils moururent, les uns de faim et d'autres de soif, et comme s'il eût combattu en faveur des Perses et qu'il eût songé non à les prendre, mais à leur livrer ses soldats, il les enferma dans des défilés et les mit aux mains des ennemis pour ainsi dire pieds et poings liés. Toutes les misères de cette campagne, pas même ceux qui les ont vues et essuyées ne les sauraient raconter, tant elles surpassent tout ce qu'on pourrait imaginer. Pour vous en instruire en quelques mots, l'empereur mourut honteusement et misérablement. Les uns disent qu'un valet d'armée, indigné des maux que souffrait l'armée, le frappa mortellement; d'autres prétendent qu'on ne connaît pas le meurtrier, mais que l'empereur blessé ordonna qu'on l'ensevelît en Cilicie, où il est encore. Après cette mort si honteuse, ses soldats se voyant à la dernière extrémité, se rendirent, firent serment d'abandonner une place très-forte, inexpugnable rempart de notre pays, et trouvèrent ainsi leur salut dans la clémence des ennemis : de tant de milliers d'hommes quelques-uns à peine revinrent, mais malades, couverts de honte par le traité qu'ils avaient conclu et furent contraints, par leur serment, à céder des provinces que nous tenions de nos pères. On vit alors un spectable plus triste que la plus dure captivité. Les habitants de la ville qu'on rendait, qui attendaient de la reconnaissance de ceux qu'ils avaient abrité derrière leurs murs comme dans un port, pour lesquels ils s'étaient exposés aux plus grands dangers, souffraient par eux tous les maux de la guerre, quittaient leurs pays, leurs maisons et leurs champs, l'héritage de leurs pères et ne devaient ces malheurs qu'à leurs amis. Voilà ce que nous avons gagné avec ce grand empereur. Ce n'est point inutilement que j'ai fait ce récit, mais pour répondre à ceux qui demandent pourquoi Dieu n'a pas dès l'abord châtié ce prince. Il a voulu souvent arrêter l'élan de sa fureur aveugle et le corriger par l'exemple d'autrui. Mais l'impie a résisté, et Dieu l'a jeté alors dans les derniers malheurs, réservant pour le grand jour la véritable punition de crimes, et exhortant par le châtiment présent les plus faibles à sortir de leurs désordres et à mener une vie plus honnête. Car telle est la patience de Dieu qu'il punit plus sévèrement ceux qui en abusent; et de même qu'elle est utile aux pénitents, de même elle attire aux pécheurs endurcis et obstinés des peines plus terribles. — Mais quoi, pourra-t-on dire, Dieu n'avait-il pas prévu que ce prince ne se corrigerait jamais? — Il l'avait prévu sans doute; mais quoiqu'il prévoie toute notre malice, il ne laisse pas de faire ce qui dépend de lui, et resterions-nous sourds à ses avertissements, il n'en montre pas moins sa miséricorde. Et si nous nous jetons toujours dans de plus grands maux, ce n'est point sa faute; car il n'use point envers nous de tant de patience pour nous perdre, mais, au contraire, pour nous sauver. N'accusons que nous qui méconnaissons son ineffable longanimité. Et ce qui montre encore son infinie bonté, c'est que si nous refusons de profiter de sa longue patience, il la tourne à l'avantage des autres et fait ainsi paraître en toutes choses sa bonté et sa sagesse, comme il fit en ce temps. C'est donc ainsi que mourut le prince, et il reste des monuments de sa folie et de la puissance de Babylas : le temple et l'Eglise; l'un désert, l'autre conservant son empire d'autrefois. On n'y rapporte point son cercueil; ainsi le veut la providence de Dieu, afin que ceux qui y viennent connaissent mieux les grandes actions du saint. Car les étrangers qui abordent en ce lieu cherchent le martyr, ne le trouvent point, s'informent et apprennent tous ces événements et s'en retournent plus édifiés; ainsi en arrivant à Daphné et en le quittant ils se procurent les plus grands avantages.

Telle est la puissance des martyrs pendant leur vie, après leur mort, quand ils sont présents en un lieu, quand ils en sont éloignés. Car, depuis le commencement jusqu'à la fin, les grandes actions de notre saint ont une suite et une liaison merveilleuses. Voyez : il a vengé la loi de Dieu, puni un meurtrier, montré la différence qui sépare le pouvoir du prêtre et le pouvoir des rois; il a abaissé l'orgueil du siècle, foulé aux pieds ce que le monde a de plus éblouissant; il a appris aux empereurs à ne pas user de leur puissance au delà des bornes

que Dieu leur a fixées, et montré aux évêques comment ils doivent exercer leur charge. Telles furent, sans les rappeler toutes, les œuvres qu'il accomplit durant sa vie terrestre ; quand il en fut sorti, il brisa la puissance du démon, confondit la fausseté des Gentils, mit à découvert la vanité des oracles, leur arracha le masque, fit voir à nu toute leur fourbe en fermant la bouche au plus habile des devins et en renversant son crédit avec un immense éclat. On voit encore debout les murs de son temple ; ces débris publient à tout le monde la honte du démon, sa vanité et sa faiblesse, en même temps que la victoire du martyr, son triomphe et sa puissance. Telle est la force des saints : c'est ainsi qu'elle est invincible et redoutable aux rois, aux démons et au prince même des démons !

Traduit par M. VIERRJSKI.

HOMÉLIE

SUR LES SS. MARTYRS JUVENTIN & MAXIMIN.

—

ANALYSE.

Comme il est dit au commencement de cette homélie, elle fut prononcée peu de jours après l'homélie sur saint Babylas. *Dernièrement*, non pas *hier*, comme on a traduit à tort, *Dernièrement c'était le bienheureux Babylas et trois enfants qui nous rassemblaient en ce lieu ; aujourd'hui deux saints soldats rangent sous leurs drapeaux la milice du Christ.* C'est cependant sur l'autorité de cette traduction inexacte, que les martyrologes ont mis la fête de saint Juventin et de saint Maximin, le 25 janvier, c'est-à-dire le lendemain de la fête de saint Babylas. Ces martyrs sont mentionnés par Théodoret (liv. 3, Hist. eccl., c. 14). L'année de cette homélie est incertaine.

1° Tableau de la persécution sous Julien l'Apostat. — 2° Les deux saints soldats ayant, au milieu de leurs camarades, laissé voir quels sentiments leur inspirait la conduite de l'empereur, furent dénoncés et jetés en prison comme coupables de conspiration ; on confisqua leurs biens, mais peut-on appauvrir les martyrs ? ce que leurs persécuteurs leur prennent, Dieu le leur rend au centuple. — 3° Astuce de Julien l'Apostat ; exécution des saints martyrs, *in vita sua non sunt separati, et in morte non sunt divisi.* (II Rois, I, 2-3.)

1. C'étaient naguère le bienheureux Babylas et trois enfants qui nous réunissaient en ce lieu, aujourd'hui deux saints soldats rangent sous les drapeaux la milice du Christ; naguère un quadrige de martyrs, aujourd'hui deux martyrs attelés au char céleste. Ils n'avaient point même âge, mais ils avaient même foi; diverses furent leurs luttes, mais pareil leur courage ; les uns moururent les premiers, les autres, victimes nouvelles, ont donné leur sang les derniers. Tel est le trésor de l'Eglise : il enferme des joyaux anciens et d'autres nouveaux, mais tous ont même beauté : ce sont des fleurs qui ne se fanent point et que le temps ne peut flétrir. La rouille de la vétusté ne s'attaque point à l'éclat de leur nature. Les biens corporels périssent et cèdent à la succession des années: les vêtements s'usent, les maisons s'écroulent, l'or s'obscurcit, en un mot, toutes les choses sensibles tombent et disparaissent sous l'effort du temps. Mais il n'en est point ainsi des trésors spirituels : leur durée est éternelle, leur jeunesse et leur fraîcheur toujours égales; toujours brille et resplendit l'éclat de la gloire qui appartient aux martyrs. Vous vous en souviendrez et n'honorerez pas autrement les anciens et les nouveaux; avec le même zèle, le même amour, la même ardeur, vous les devez honorer et glorifier tous. Car ce n'est point de l'ancienneté que vous vous enquérez, mais du courage, de la piété de l'âme, de la foi invincible, du zèle ardent et sublime, tel que l'ont montré ceux qui nous rassemblent aujourd'hui. Car telle fut leur ferveur, tel fut leur amour de Dieu, qu'ils auraient pu, même sans la persécution, ceindre la couronne du martyre, sans combat élever le trophée, sans guerre emporter la victoire, sans lutte conquérir la palme. Comment cela se peut-il faire ? C'est ce que je vais vous dire, mais souffrez que je reprenne les choses d'un peu plus haut.

Un empereur a existé de nos jours, qui a surpassé en impiété tous ses devanciers, et dont je vous parlais dernièrement. Il voyait l'éclat que donne à notre Eglise la mort des martyrs, et que non-seulement les hommes, mais les jeunes enfants, les vierges, chaque âge enfin et chaque sexe s'élançaient au supplice pour notre religion. C'était pour lui une douleur et une torture. Cependant il ne voulait

pas ouvertement sonner la bataille : Ils vont tous, se disait-il, comme les abeilles à la ruche, voler au martyre. Il le savait par l'exemple de ses ancêtres. Car les gouvernants avaient fait la guerre à l'Eglise, et les peuples sans cesse s'étaient soulevés, alors que la religion n'était encore qu'une faible étincelle. Mais ils n'avaient pu l'éteindre ni l'étouffer. Cette étincelle avait gagné : le feu s'élevait et embrasait toute la terre. On égorgeait, on brûlait, on pendait, on noyait, on livrait aux bêtes les fidèles en foule. Et ils marchaient sur les charbons ardents comme sur la terre des chemins, entraient aux abîmes des flots comme en des prairies, couraient au glaive comme à un diadème et à une couronne et triomphaient des tortures de tout genre, non-seulement par leur courage à les souffrir, mais par la joie et l'ardeur dont ils s'y portaient. Car ainsi que les plantes croissent quand on les arrose, de même notre foi persécutée fleurit plus belle et grandit par les épreuves, et moins féconds deviennent les jardins par l'eau qu'ils boivent que notre Eglise par le sang des martyrs. L'empereur le savait, il savait plus encore; aussi craignait-il de nous déclarer ouvertement la guerre. Ne leur donnons point, disait-il, l'occasion d'élever trophées sur trophées, de remporter de continuelles victoires et de ceindre toujours la couronne. Que fait-il alors ? Voyez sa malice ! Médecins, soldats, sophistes, rhéteurs, tous seront arrachés à leur profession s'ils n'abjurent la foi. Ainsi attaqués de loin, s'ils cédaient, ils se couvraient par leur défaite du ridicule de n'avoir pas préféré leur foi à leurs richesses; s'ils résistaient bravement et faisaient tête, leur victoire n'avait point de retentissement, leur trophée point d'éclat; car il n'y a pas grande gloire à dédaigner pour sa religion son art ou sa profession. Et il ne s'arrête point encore là. Si un homme se rencontrait qui eût, dans les temps précédents, sous le règne des empereurs pieux, renversé des autels, ou détruit des temples, ou fait disparaître des offrandes, ou autre action semblable, il le traînait en justice et le mettait à mort, et non-seulement quand il était convaincu, mais sur la seule accusation. Sa ruse inventait mille prétextes pour tourmenter ceux qui vivaient dans la foi. Ce qu'il cherchait toujours, c'était à obscurcir l'éclat de la couronne du martyre : le sang coulait toujours sous ses mains, ses meurtres avaient leur cours, et la gloire du prix attaché au martyre s'effaçait aux regards. Mais ses ruses furent vaines. Qu'importaient en effet ses calculs et sa malice à ceux qu'il tourmentait ainsi? Ils attendaient tout du Juge incorruptible qui est au ciel, c'est de sa main qu'ils devaient recevoir la couronne.

2. Les choses en étaient là : il enfantait à grands efforts la guerre contre nous et tremblait d'y être vaincu, quand les soldats se réunirent en un festin où prenaient part les martyrs que nous célébrons aujourd'hui. Là, comme il arrive dans les festins, les paroles s'échangeaient, on conversait sur divers sujets. Quelques convives se disaient les uns aux autres et disaient aux assistants : est-ce désormais la peine de vivre, de respirer, de voir le soleil, quand ces saintes lois sont ainsi foulées aux pieds, la religion insultée, le Créateur, le Maître commun ainsi méprisé? Partout l'odeur des victimes et la fumée des sacrifices impurs. L'air même que nous aspirons est chargé de souillures ! — Que ces paroles ne passent point inaperçues : songez au lieu où elles étaient dites et à la piété de ceux qui parlaient. Si dans un festin de soldats, où le vin coule à flots, où rivalisent et l'ivresse et l'orgie, où s'ouvrent des luttes d'intempérance et de débauche effrénée, on entendait de pareilles plaintes, de pareils gémissements, que faisaient ces mêmes hommes enfermés dans leurs maisons et conversant les uns avec les autres dans le secret? Comment devaient-ils prier ceux qui, à l'heure de la débauche, montraient tant de tempérance et des cœurs si apostoliques? D'autres tombaient et ils pleuraient; d'autres vivaient en impies et tous mouraient dans les flammes; dans la maladie de leurs frères, ils ne faisaient nul état de leur santé, et comme des tuteurs donnés au monde entier, ils gémissaient sur ses maux. — Leurs propos ne restèrent pas secrets. L'un des convives, bouffon et flatteur, pour plaire au prince, lui rapporta toutes leurs paroles, c'était là ce qu'il cherchait depuis longtemps. Saisissant l'occasion favorable de priver ses victimes de la gloire du martyre, il les accuse d'avoir aspiré au pouvoir, confisque leurs biens et les jette nus en prison. Grande joie pour ces hommes ! Que nous servent la fortune et les vêtements précieux, disaient-ils. S'il faut dépouiller pour le Christ ce dernier vêtement, la chair de notre corps, nous ne refuserons pas, nous le quitterons volontiers ! On marque leurs maisons, on les pille. Et comme ceux qui vont émigrer

vers une patrie lointaine réalisent le prix de leurs maisons et l'envoient devant eux, de même, sur le point de partir pour le ciel, ils envoyaient devant eux leur fortune, et leurs ennemis même les servaient dans ce message. Car ce ne sont pas seulement ces richesses que nous nommons aumônes qui passent dans le ciel, mais celles encore que nous arrachent les ennemis de la foi, les persécuteurs des fidèles, celles-là aussi s'amassent là-haut. Et les unes ne sont pas moindres que les autres. Ecoutez Paul : *Vous vous êtes vu avec joie arracher vos biens, espérant trouver au ciel une fortune plus belle et plus solide.* (Hébr. x, 34.) Les martyrs y étaient donc dans la prison, et la ville entière accourait, malgré les dangers, les menaces, les périls sans nombre qu'encourait quiconque les aborderait, leur parlerait et communiquerait avec eux. Mais la crainte de Dieu chassa ces terreurs : et ces martyrs en enfantèrent d'autres en grand nombre. Ceux qui précédemment les avaient fréquentés avaient appris d'eux le mépris de la vie. Ce n'étaient dans ces réunions que cantiques sacrés, saintes veilles, enseignements spirituels, et quand l'église fut fermée, la prison devint désormais une église. Car non-seulement ceux qui venaient du dehors, mais encore ceux qui vivaient captifs trouvaient de grandes leçons de sagesse et de vertu dans la patience et la foi de ces saints hommes. L'empereur l'apprit et sa douleur augmenta. Pour les abattre et éteindre leur zèle, il leur envoya quelques scélérats, des imposteurs chargés de leur tendre des piéges; habitant avec eux, les trouvaient-ils seuls, ils leur conseillaient, comme d'eux-mêmes et sans laisser paraître qu'ils fussent envoyés du prince, de renier leur religion et de passer au parti de l'impiété. Ainsi, disaient-ils, non-seulement vous conjurerez le péril qui vous menace, mais vous verrez s'accroître vos honneurs et vos dignités, si vous désarmez la colère de l'empereur. Ne voyez-vous pas l'exemple que vous en ont donné plusieurs gens de votre parti? Ils répondirent : C'est pourquoi nous resterons plus fermes, afin de nous offrir comme victimes expiatoires et de racheter leur faiblesse. Nous avons un bon Maître ; il sait, par un seul sacrifice, se réconcilier avec tout l'univers. Et comme autrefois les trois enfants disaient : *Il n'est en ce temps ni prince, ni prophète, ni chef, ni holocauste, ni sacrifice, ni offrande qui nous puisse obtenir ta miséricorde; soyons agréés dans la contrition de notre cœur et l'humilité de notre âme* (Dan. III, 38-39); de même les martyrs voyant les autels renversés, les églises fermées, les prêtres chassés, les fidèles dispersés voulaient s'offrir à Dieu pour le salut de tous, et, quittant les rangs des soldats, ils avaient hâte de se mêler aux chœurs des anges. Si nous ne mourons pas maintenant, disent-ils, la mort ne tardera guère et dans peu nous en aurons la douleur. Mieux vaut mourir pour le roi des anges que pour un roi impie. Mieux vaut poser les armes en tombant pour la patrie céleste que pour cette patrie terrestre que foulent nos pieds. Qu'un soldat meure ici, il ne saurait recevoir de son roi un prix digne de son courage ; car à celui qui est mort que peut donner un homme? Souvent il n'a pas même l'honneur d'un tombeau et reste en pâture aux chiens ! Mais en mourant pour le Roi des anges, nous recevrons en échange un corps plus glorieux, une nouvelle vie plus brillante, une plus riche récompense de nos travaux, et de plus nobles couronnes. Prenons donc les armes spirituelles : arrière les javelots, les arcs, arrière toute arme sensible. Il nous suffit de nos voix. En effet, les bouches des saints ressemblent à des carquois pleins de traits sans cesse dirigés contre la tête du démon.

3. Voilà ce qu'on rapportait à l'empereur; mais il ne se rebuta point et dressa contre eux de nouveaux piéges. Il voulait, le fourbe, le scélérat, l'homme habile à tous les crimes, s'ils se laissaient fléchir et vaincre, les faire paraître aux regards du peuple et les amener à sacrifier ; s'ils persévéraient, s'ils montraient un ferme courage et résistaient avec vigueur dans la lutte, il effaçait l'éclat de leur victoire, et les accusant d'avoir aspiré au pouvoir, les traînait au supplice. Mais Celui qui dévoile les secrets ensevelis dans l'ombre ne voulut point que ces embûches et ces piéges restassent cachés. L'Egyptienne qui dans l'entière solitude de son appartement tentait de séduire Joseph, espérait échapper aux regards des hommes ; mais elle n'échappa point à l'œil dont la vigilance jamais ne s'endort : bien plus, la postérité connut son crime ; les paroles qu'elle dit sans témoin à Joseph, la terre entière les répète. De même, le tyran comptait qu'on ignorerait qu'il parlait dans la prison par la bouche de ces conseillers imposteurs; mais il se trompait.

La postérité tout entière connut les embûches et les piéges, la victoire et le triomphe. Car, comme le temps passait et que les jours coulaient sans que leur nombre ralentît l'ardeur des captifs ; comme au contraire leur zèle s'enflammait encore et attirait de nombreux imitateurs, il les fait conduire de nuit au lieu du supplice. Au milieu des ténèbres on allume les torches et ils meurent. Et leurs têtes, même après la mort, effrayaient le démon plus qu'au temps où elles parlaient encore : la tête de Jean était moins effrayante quand elle avait la voix que lorsqu'on la portait muette sur le plateau. Car il a une voix aussi, le sang des saints ; non point une voix qui parle aux oreilles, mais qui saisit la conscience des bourreaux. Après ce supplice, gage d'immortalité, ceux qui ensevelissent les restes des suppliciés, peu soucieux de leur salut, enlevèrent les corps de ces braves : ils étaient eux-mêmes des martyrs vivants. Car s'ils ne perdirent point la vie, ce n'était qu'après l'avoir sacrifiée qu'ils s'élancèrent à cette sainte proie. Ceux qui vinrent alors et qui eurent le bonheur de voir ces corps à peine inanimés, disent qu'au moment qu'ils étaient gisants au bord du tombeau, on voyait fleurir en eux la même grâce que Luc accorde à Etienne, quand il va répondre aux Juifs ; à cette vue tous les assistants se sentirent frappés et saisis d'une religieuse terreur, ils répétèrent tous la parole de David : *Unis dans la vie, ils ne furent point séparés dans la mort.* (II Rois, I, 23.) Car ensemble ils avaient rendu témoignage, habité la prison, vu le lieu du supplice, ensemble leurs têtes étaient tombées, le même cercueil enferme leurs corps et le même tabernacle les attend au ciel quand ils les reprendront dans une gloire plus grande. Nous pouvons dire qu'ils furent comme des colonnes, des rochers, des tours, des flambeaux et des taureaux ; car ils soutiennent l'Eglise comme des colonnes ; comme des tours, ils la fortifient, comme des rochers, ils repoussent les surprises et assurent un calme parfait à ceux qu'ils protègent ; comme des flambeaux, ils ont dissipé les ténèbres de l'impiété ; comme des taureaux, corps et âme, avec une égale ardeur, ils ont porté le joug bien-aimé du Christ.

Il nous faut donc les visiter souvent, toucher leur châsse et avec foi embrasser leurs reliques pour gagner ainsi des bénédictions. De même que des soldats montrent les blessures reçues au combat et parlent à leur roi avec confiance, de même ces martyrs, portant dans leurs mains leurs têtes coupées, s'avanceront parmi les saints et obtiendront sans peine du Roi des cieux tout ce qu'ils demanderont. Approchons-nous donc avec foi, avec ardeur, contemplons ces reliques saintes, considérons les prix du martyre, amassons de toutes parts de riches trésors avec lesquels, lorsque finira la vie présente au terme fixé par Dieu, nous aborderons au port céleste et prendrons possession du royaume des cieux, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, la gloire, la puissance, l'honneur et l'adoration dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. VIERRJSKI.

HOMÉLIES SUR SAINTE PÉLAGIE.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Nous avons deux homélies sur sainte Pélagie, mais de la seconde nous ne possédons qu'une traduction latine conservée par Surius. La première fut sans aucun doute prononcée à Antioche où fut aussi martyrisée sainte Pélagie.

1-3° Ce fut par le conseil de Jésus-Christ que sainte Pélagie prévint le jugement du tyran, et se précipita. — 4° Exhortation à la décence et au recueillement.

1. Béni soit le Seigneur! voici maintenant que des femmes, à leur tour, se jouent de la mort; des jeunes filles se rient d'en finir avec la vie; des vierges, de toutes jeunes filles, étrangères au mariage, se jettent au milieu même des démons armés, sans recevoir leurs blessures. Tous ces biens, nous les devons au Christ, sorti d'une vierge : car, après ce bienheureux enfantement, cette admirable naissance, la mort a été paralysée; la puissance du démon, anéantie; ce ne sont plus désormais les hommes seulement, mais les femmes aussi qui le méprisent; et non-seulement les femmes, mais les jeunes filles. Un berger intrépide prend le lion, redoutable pour son troupeau; il lui brise les dents; il lui coupe les ongles; il fait tomber sa crinière sous les ciseaux; il en fait le jouet, méprisable et ridicule, qu'il livre aux enfants des bergers, aux jeunes filles pour servir à leur amusement : ainsi a fait le Christ, de cette mort, formidable pour notre nature, terrible, épouvantable; il l'a prise, il a dissipé l'épouvante qu'elle inspirait; il nous l'a livrée pour amuser même des jeunes filles. Voilà pourquoi la bienheureuse Pélagie a couru au-devant, avec un si vif transport, qu'elle n'attendit pas les mains des bourreaux, qu'elle n'entra pas au tribunal, que la grandeur de son âme la poussa à prévenir leur cruauté. Douleurs, tortures, affreux supplices, elle était prête à tout supporter, mais elle craignait de perdre la couronne de la virginité. Et ce qui prouve combien elle redoutait le libertinage des impies, elle le prévient, elle s'empresse de se soustraire au déréglement de leur insolence. Jamais homme n'entreprit rien de pareil; en effet, tous les hommes qui affrontèrent le martyre, se présentèrent devant le tribunal, et là, ils montrèrent leur courage. Mais les femmes, exposées par leur nature à certains outrages, se préoccupèrent des circonstances qui pouvaient accompagner leur mort. Si Pélagie avait pu conserver la virginité, en acquérant la couronne du martyre, elle n'aurait pas refusé de se présenter au tribunal : mais, vu la nécessité de perdre l'une ou l'autre, elle pensa que ce serait le comble de la démence, quand elle pouvait remporter une double victoire, de ne se ménager qu'un demi-triomphe. Donc, elle refusa d'entrer au tribunal, de s'exposer en spectacle à la licence des regards; de permettre aux désirs impurs de jouir de son

aspect; elle mit son corps sacré à l'abri des outrages; de la chambre virginale, du gynécée, elle passa dans un autre asile de la chasteté, dans le ciel. Il est beau de voir autour de soi, sans pâlir, les bourreaux qui déchirent vos flancs; Pélagie n'a pas montré moins de grandeur. Pour les hommes qui souffrent le martyre, il arrive un moment que la sensibilité s'éteint dans la variété des tortures; que la mort ne paraît plus redoutable; qu'elle semble bien plutôt la délivrance, la fin des douleurs; mais notre vierge, sans avoir encore rien souffert, lorsque son corps était intact, nullement déchiré, Pélagie eut besoin d'une âme grande et généreuse, pour sortir de cette vie par une mort violente. Si vous admirez le courage de ces hommes intrépides, admirez donc aussi la force virile de cette vierge; si la constance de ces héros vous saisit par ce qu'elle a de sublime, soyez également saisis de la générosité sublime de cette femme, qui ose affronter une telle mort. Ne passez pas en courant, retenez ici vos pensées. Voyez cette vierge délicate qui ne connaissait que sa chambre pudique; tout à coup des soldats l'envahissent, des soldats sont à sa porte; ils l'appellent au tribunal; on la traîne dans la place publique pour répondre à une accusation, de quelle nature, de quelle gravité! Pas de père auprès d'elle, pas de mère à ses côtés; ni nourrice, ni servante, ni femme du voisinage; pas une amie; elle était seule au milieu des bourreaux. Qu'elle ait pu sortir et repondre à ces soldats, à ces bourreaux, ouvrir la bouche, faire entendre sa voix; qu'elle ait eu la force de les regarder, de conserver une contenance, de respirer, quel prodige, quel courage admirable! Cette vertu n'appartenait pas à la nature humaine; il y avait là un surcroît qui venait de Dieu. Cependant la vierge n'était pas d'elle-même inactive; tout ce qui dépendait d'elle de faire, elle le fit; elle montra du zèle, de la prudence, de la générosité, de la résolution, de l'empressement, de l'impatience même. Mais le succès auquel aboutirent ces excellentes dispositions fut l'effet du secours de Dieu et de la grâce d'en-haut; en sorte que nous devons l'admirer et tout ensemble la déclarer bienheureuse; bienheureuse, parce Dieu a été son compagnon d'armes; l'admirer, parce qu'elle ne manqua pas elle-même de courage. Car qui ne serait frappé d'admiration en apprenant, qu'en moins d'un instant, elle conçut, résolut, accomplit ce qu'elle avait décidé? Il arrive souvent, vous le savez tous, que des projets longtemps médités, nous les rejetons lorsque le temps est venu de les accomplir; une légère crainte qui nous saisit disperse tous nos desseins; une frayeur subite suffit pour nous détourner. Notre vierge, au contraire, en un seul et même moment, conçoit, résout, exécute un dessein si plein de terreur et d'épouvante; ni l'horreur du présent, ni la rapidité des instants, ni son abandon au milieu des embûches, ni cette circonstance qu'elle est toute seule chez elle, quand on la saisit, rien, non, rien n'a troublé cette bienheureuse; on eût dit que c'étaient des amis, des personnes de connaissance qui lui rendaient visite, tant elle conserve la liberté dans toutes ses actions; cette tranquillité se comprend. En effet, elle n'était pas seule, Jésus était avec elle, Jésus, son conseil: il était là auprès d'elle; c'était lui qui parlait à son cœur; c'était lui qui fortifiait son âme; c'était lui qui chassait la crainte. Et cette protection était justice; la vierge martyre s'était d'avance montrée digne d'un pareil secours.

2. Elle sortit et demanda aux soldats la permission de rentrer et de changer de vêtements: elle rentre et revêt l'incorruptibilité, au lieu de ce qui est corruptible; l'immortalité au lieu de la mort; la vie sans fin, au lieu de celle qui n'a qu'un temps. Pour moi, j'admire, outre ce qui a déjà été dit, que les soldats lui aient accordé ce qu'elle demandait, qu'une femme ait trompé des hommes, qu'ils n'aient rien soupçonné de ce qui allait arriver, qu'ils n'aient pas deviné la ruse. Ne dites pas que personne aussi n'a jamais rien fait de pareil; en effet, nombre de femmes se sont élancées dans des précipices, jetées dans les flots, ou poignardées, ou pendues; ces tragédies se renouvelaient fréquemment alors. Non, ce fut Dieu qui aveugla les satellites et ne leur permit pas de comprendre la ruse. Elle s'envola donc du milieu des filets; comme une biche tombée entre les mains des chasseurs et qui se sauve, arrive sur le sommet d'une montagne inaccessible, et là, hors de leur portée, à l'abri de leurs traits, s'arrête, et, sans rien craindre, regarde ceux qui la poursuivaient; ainsi fait notre vierge: elle était tombée entre les mains des chasseurs qui la traquaient; sa chambre était comme un filet où on l'avait prise, elle se sauve; non sur le sommet d'une montagne; mais elle gravit les cîmes du ciel même, et, de ces hauteurs, elle ne redoutait plus leur appro-

che ; et les voyant ensuite s'en retourner les mains vides, elle jouissait de la confusion des infidèles. Attachons-nous à la bien comprendre : le juge est sur son siége ; les bourreaux se tiennent auprès de lui, les tortures sont préparées, tout le peuple est rassemblé ; les soldats attendent ; c'est un trépignement universel, dans l'impatience du plaisir ; on espère que la proie va venir, et voici que ceux qui avaient été envoyés pour s'en emparer, reviennent le front bas, les yeux regardant la terre, et racontent ce qui s'est passé. Quelle honte, quelle affliction, quel sujet de reproches pour ces infidèles ! Comme ils ont dû baisser la tête et rougir, quand ils eurent compris qu'ils ne faisaient pas la guerre aux hommes, mais à Dieu ! Joseph, harcelé par l'insidieuse maîtresse qui le poursuivait, abandonna le manteau qu'avaient souillé les mains de l'étrangère, et s'échappa nu ; mais Pélagie déroba son corps aux atteintes des impudiques ; elle dépouilla son âme qui monta nue au ciel, abandonnant aux ennemis sa chair sacrée ; confondus, réduits à l'impuissance, ils ne savaient que faire de ces restes. Voilà les œuvres glorieuses de notre Dieu, quand il lui plaît de tirer ses serviteurs de leurs angoisses, pour les conduire à la sérénité, et de confondre les ennemis, en apparence triomphants, et de leur enlever toutes les ressources de la pensée. Quelle position plus cruelle, que celle où s'était trouvée cette jeune vierge ? quoi de plus facile que ce que méditaient ces soldats ? Elle était seule dans sa chambre ; ils l'y tenaient entre leurs mains, elle y était enfermée comme dans une prison, et cependant ils revinrent après avoir perdu leur proie. Encore une fois, la vierge était seule ; aucun secours, aucune ressource ; aucune issue possible pour échapper de quelque côté que ce fût à ces affreux malheurs ; si près de la gueule des bêtes féroces, elle se dérobe néanmoins aux dents qui allaient la dévorer, elle échappe aux piéges, aux soldats, aux juges, aux princes. Elle vivante, tous croyaient facile de triompher d'elle ; mais la voilà morte, et alors les pensées des bourreaux sont confondues ; il fallait leur apprendre que la mort des martyrs, c'est la victoire des martyrs. Ce qui arriva, c'est comme si un navire chargé d'une énorme provision de marchandises, de pierres précieuses, assailli, à l'entrée même du port, par des flots qui menacent de l'engloutir, échappait à leur fureur, qui ne ferait que le pousser dans le port avec plus de célérité. Ainsi en arriva-t-il à la bienheureuse Pélagie. Les soldats se précipitant dans sa demeure, la crainte des tortures qu'elle attendait, les menaces du juge, toute cette tempête, plus violente que les flots soulevés, ne fit que précipiter son vol dans le ciel ; les vagues qui allaient l'engloutir, la portèrent plus rapidement au refuge où sont les ondes tranquilles ; et puis son corps, plus brillant que la foudre, tomba, frappant d'un éclat terrible les yeux du démon. Car la foudre qui se précipite du ciel, nous cause moins d'épouvante, que n'en ressentirent les phalanges du démon, quand elles virent tomber ce corps de la vierge martyre, plus redoutable que tous les tonnerres.

3. Et maintenant voulez-vous être sûrs que rien n'est arrivé que par la volonté de Dieu ? Ce qui le prouve surtout, c'est la promptitude du zèle qui a transporté la jeune vierge, c'est que les soldats n'ont pas soupçonné la ruse, c'est qu'ils ont consenti à sa demande, c'est que le fait s'est accompli. Une autre preuve, aussi forte, peut se tirer du genre même de la mort. En effet, beaucoup de personnes sont tombées du haut d'un toit, sans se faire aucun mal ; il en est d'autres qui se sont mutilé le corps, et ont vécu longtemps après leur chute ; mais Dieu n'a pas voulu que rien de pareil arrivât à la vierge bienheureuse ; il voulut que son âme sortît aussitôt de son corps, et il la reçut parce qu'elle avait assez lutté, parce qu'elle avait accompli sa tâche. Ce n'est pas la chute, c'est l'ordre de Dieu qui a déterminé la mort. Le corps était étendu non sur un lit, mais sur le sol ; il n'était pas sans honneur, quoique gisant sur le sol ; le sol même devenait un objet de vénération, pour avoir reçu ce corps si glorieux. Ce corps n'était que plus vénérable, d'être ainsi étendu sur le sol ; les outrages qu'on subit au nom du Christ, nous sont un surcroît d'honneur. Il était donc étendu sur le sol, dans ce lieu vénérable, ce corps virginal, plus précieux que l'or ; les anges se tenaient à l'entour, tous les archanges le contemplaient avec un respect insigne ; le Christ lui-même se tenait là. Car, si les maîtres assistent aux funérailles des domestiques honorables, s'ils y vont sans rougir, à plus forte raison, le Christ n'a pas pu rougir d'honorer de sa présence, celle qui, pour lui, avait exhalé son âme, et affronté un si grand danger. Elle était donc là, étendue, dans la

pompe magnifique qui convient aux funérailles des martyrs, parée de la confession de la foi, vêtement plus riche que toute la pourpre des rois ; robe plus précieuse que tous les tissus les plus précieux ; superbe à double titre, par la virginité, par le martyre ; c'est avec ces ornements de ses funérailles, qu'elle paraîtra au tribunal du Christ. Et nous aussi, envions pour nous de pareils vêtements, et pour les jours de notre vie et pour notre mort : nous savons bien que celui qui se pare de vêtements d'or, n'en recueille aucune utilité ; au contraire, il s'expose à de nombreux reproches ; il semble même, dans le sein de la mort, ne pas renoncer à une gloire qui n'est que vanité ; s'il est revêtu de bonnes œuvres il aura, même après sa mort, beaucoup de bouches pour célébrer ses louanges. Sachons-le bien : la splendeur même de nos cours impériales paraîtra aux yeux de tous moins brillante que le sépulcre où sera couché ce corps qui a vécu dans la vertu, dans la piété. Vous êtes les témoins de ce que je déclare, ô vous qui, dédaignant les sépultures des riches, malgré l'or et les étoffes magnifiques qui les décorent, vous en détournez comme on s'écarte des cavernes, et courez avec amour auprès de cette sainte, qui a choisi le martyre, la confession de la foi, la virginité, et non des vêtements d'or pour ses ornements, et qui est morte dans le martyre.

Imitons-la de toutes nos forces. Elle a méprisé la vie ; de notre côté, méprisons les délices, raillons la somptuosité ; loin de nous l'ivresse, l'intempérance. Ce n'est pas sans dessein que je prononce ces paroles, mais c'est que j'en vois beaucoup qui, au sortir de ce spectacle tout spirituel, vont courir aux lieux où l'on s'enivre, où l'on mange, aux tables d'hôte, dans d'autres endroits encore où l'infamie réside. C'est pourquoi, je vous en prie, je vous en donne l'exhortation et le conseil, ayez toujours présente à votre mémoire, à votre pensée, cette vierge sainte, ne déshonorez pas cette assemblée, ne ruinez pas la confiance que cette fête nous inspire. Nous n'avons pas tort dans nos entretiens avec les Gentils, de parler avec orgueil de la foule qu'attire cette solennité ; nous les voyons rougir devant nous, quand nous leur disons que la ville entière, qu'un si grand peuple, parce qu'une simple fille est morte, s'attroupe ainsi en son honneur, et cela chaque année, après tant d'années, que le temps écoulé depuis n'a jamais pu interrompre ni refroidir les hommages fidèles à sa mémoire. Mais si les Gentils soupçonnaient ce qui se passe dans cette assemblée, combien ne perdrions-nous pas de leur respect ! Quand cette foule, ici réunie, conserve l'ordre et la décence, c'est pour nous la plus belle gloire ; mais son indolence, son mépris des devoirs, c'est notre honte, et cette honte nous accuse.

4. Si donc vous voulez que nous puissions nous glorifier de ce grand rassemblement de votre charité, retirez-vous dans nos demeures avec l'ordre parfait qui convient à ceux qui se sont réunis auprès de cette bienheureuse martyre. Celui qui ne s'en retournerait pas dans ces dispositions, non-seulement n'aurait rien gagné, mais il s'exposerait au plus grand danger. Je sais que vous êtes exempts des maladies qui souillent l'âme, mais cette excuse ne doit pas vous suffire ; vous devez encore, quand vos frères oublient la décence, les ramener à la modestie parfaite, les rétablir dans la pureté, dans l'honnêteté convenable. Vous avez, par votre présence, honoré la martyre ; honorez-la encore en redressant ceux qui sont proprement ses membres. Si vous voyez un rire désordonné, une course indécente, une démarche indigne, une allure inconvenante, montrez-vous, et fixez des regards sévères, des regards qu'on redoute. Mais on vous méprise, on ne fait que rire plus fort à vos dépens ? Prenez avec vous, deux frères, ou trois, ou un plus grand nombre, afin que ce plus grand nombre vous assure le respect. Vous ne parvenez pas encore, même par ce moyen, à corriger leur démence, dénoncez-les aux prêtres. Mais il est impossible que leur impudence aille jusqu'à mépriser les reproches, les exhortations ; je ne saurais croire qu'ils ne finissent pas par s'amender, par renoncer à ces déréglements, à ces frivolités licencieuses. Supposez que vous en ayez reconquis une dizaine, ou trois, ou deux, ne fût-ce qu'un seulement, vous retournerez chez vous, enrichi d'un gain précieux. La route est longue : profitons de la longueur de la route, pour recueillir dans notre mémoire les discours que nous aurons entendus ici : voilà le moyen de parfumer le chemin des plus suaves odeurs. La route aurait moins de charmes, quand l'air, dans tout le parcours, serait embaumé de senteurs exquises, qu'elle ne serait charmante aujourd'hui, si tous les fidèles qui la suivront, regagnaient leurs demeures, en se racontant l'héroïsme de notre martyre, chacun se servant

de sa langue comme d'un encensoir pour l'honorer. Quand l'empereur fait son entrée dans une ville, avec quel ordre les files des soldats s'avancent, de droite et de gauche, s'exhortant mutuellement à marcher sans confusion, avec les précautions que le respect commande, à qui veut paraître digne des regards du peuple!

Faisons comme eux; car nous aussi nous escortons un empereur; non un empereur visible, non un empereur qui ne commande que sur la terre, mais le Maître et le Seigneur des anges. Marchons donc, nous aussi, en bon ordre, nous exhortant, les uns les autres, à nous avancer comme il convient, en gardant nos rangs, de telle sorte qu'on admire, non-seulement notre grand nombre, mais encore la beauté de notre défilé. Parlons mieux : n'eussions-nous aucun témoin, fussions-nous seuls à faire ce trajet, même alors il ne faudrait pas nous abandonner à des allures inconvenantes, parce qu'il y a un œil qui ne dort pas, présent partout, regardant tout. Considérez encore qu'un grand nombre d'hérétiques sont mêlés avec nous; s'ils nous voient ainsi dansant, riant, poussant des cris, en proie à l'ivresse, ils nous condamneront en toute sévérité, ils s'éloigneront de nous. Si, pour un seul homme qu'on scandalise, on s'attire un inévitable châtiment, nous qui aurons scandalisé un si grand nombre d'hommes, quel châtiment n'encourrons-nous pas? Mais loin de nous ce malheur, qu'après ces discours, qu'après cette exhortation, aucun de nous s'expose à tomber dans de tels égarements! Car si jusqu'à présent ces fautes ne méritaient pas de pardon, après notre réunion d'aujourd'hui, et les reproches que vous venez d'entendre, la peine sera bien plus inévitable encore, tant pour ceux qui s'abandonnent à ces excès, que pour ceux qui les voient avec indifférence. Donc, pour préserver vos frères des châtiments, et pour vous assurer à vous-mêmes une plus belle récompense, prenez en main le soin du salut de vos frères; engagez-les à recueillir, à se rapporter mutuellement les discours que vous avez entendus, pour les méditer pendant tout le parcours de la route, pour offrir, à ceux qui sont restés, qui ont été laissés dans leurs maisons, les restes de notre table, pour vous apprêter, même chez vous, un brillant repas. C'est ainsi, en effet, que nous retirerons de cette fête tout le sentiment qu'elle doit imprimer profondément dans nos âmes; que nous nous assurerons la plus grande bienveillance de la sainte martyre, juste retour de la sincérité de notre respect. Notre présence ici, notre tumultueux empressement, lui sera bien moins agréable, que le plaisir de nous voir emporter d'ici une abondante et lourde moisson de grâces spirituelles. Puisse notre sainte nous mettre en possession de ces fruits, par ses prières, et, avec elle, puissent tous ceux qui ont lutté comme elle, nous obtenir de conserver la mémoire des discours de ce jour, et de tous les autres; de les reproduire dans toutes nos actions, afin d'être, à toutes les heures de notre vie, agréables au Dieu à qui appartient la gloire, la puissance, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES SUR SAINTE PÉLAGIE.

DEUXIÈME HOMÉLIE.

Pélagie, cette vierge sainte, mériterait un plus grand nombre de spectateurs, car ses combats furent grands, et demandent des spectateurs à flots plus abondants. Cependant il lui suffit du Christ, dont la présence est le seul ornement du discours et de la fête que nous lui décernons; et, en effet, où est le Christ, là se trouve en même temps tout le chœur des anges. Il est vrai aussi de dire que tous les martyrs ont montré des membres plus puissants que les tortures, et, par là, se sont conquis, pour les opposer au démon, un grand nombre de spectateurs; on les a vus, avec un corps, surpasser les esprits sans corps, et montrer l'énergie de leur chair en lutte avec le fer des bourreaux. Mais quand nous voyons jusqu'à des jeunes filles impatientes de mourir pour le Christ crucifié, alors je trouve encore plus ridicule l'irréflexion du démon : il sut inventer les moyens de répandre en foule ses oracles de tous côtés; il s'est donné comme annonçant l'avenir par avance, et il n'a pas prévu, il a oublié de prophétiser toute l'étendue de la confusion et du ridicule qu'il encourrait aujourd'hui. Essayez de comprendre quelque sujet de dérision plus burlesque que ce qui est arrivé aujourd'hui au démon! Il avait la vierge prise dans ses filets, et il perd sa proie; il tenait la jeune fille, il n'a pas pu la garder; on eût dit que c'était une ombre, non une vierge qu'il avait saisie. C'est qu'elle unissait, à la simplicité de la colombe, la prudence du serpent; la simple colombe s'est laissée prendre, mais le serpent, plein de prudence, a échappé; quoiqu'elle se vît prise, elle ne désespéra pas de la victoire; elle ne laissa surprendre ni son cœur ni sa pensée, quoique sa personne fût captive; elle imagina un expédient, une sage combinaison, pour déjouer l'esprit inconsidéré des soldats, et les frapper pour ainsi dire de stupidité. Quelle fut cette combinaison? La jeune fille fit semblant d'avoir changé d'avis; et, pour qu'on se fiât à son air, malgré la tempête qui grondait sur elle, malgré le naufrage qui l'entourait de si grands périls, elle montrait un visage calme et gai. Les soldats, dupes de cette ruse, trompés par la sérénité de la jeune fille, commencèrent à lui témoigner quelques égards. Elle leur avait demandé de lui permettre de se retirer tout le temps qui lui serait nécessaire pour revêtir le costume d'une nouvelle épouse; les soldats la laissèrent libre de s'éloigner. Non-seulement ils voulaient lui être agréable, mais ils se promettaient aussi les compliments du juge, à qui ils auraient amené une jeune fille ornée et parée. Celle-ci, maîtresse de ce qu'elle désirait, se hâta de revêtir ce qui est la vraie beauté, c'est-à-dire la force d'âme, la riche et ferme espérance de la résurrection; et aussitôt elle monta en courant sur le toit de sa maison, et de là se précipita. Elle accomplit résolument cette gymnastique hardie que le démon ne craignit pas autrefois de proposer au Seigneur lui-même : *Si vous êtes le Fils de Dieu, précipitez-vous.* (Matth. IV, 6.) Je ne puis considérer la foi, la grandeur d'âme de cette jeune fille sans être stupéfait. Que n'aurait pas

pensé en ce moment une autre jeune fille? Elle aurait certes dit : Je me précipite, puisque j'y suis forcée par la crainte du déshonneur. La pensée est louable, pourvu que la chute détermine la mort; les ennemis auront beau s'acharner sur mon corps privé de vie, je ne sentirai rien, je n'aurai pas conscience de ce qu'ils feront. Maintenant, si je me brise les membres sur la terre, mais sans mourir, déformée, tourmentée par la douleur, je n'en serai pas moins conduite devant le juge; et alors je souffrirai ce que j'ai toujours craint; ils exerceront leur infâme brutalité sur mon corps meurtri, ils me dépouilleront de l'honneur que je veux garder pur, et ainsi je subirai un double malheur: mes membres fracassés, ma virginité perdue. C'était assez de pareilles réflexions pour bouleverser toute autre jeune fille. Mais Pélagie avait confiance; elle sentait sans doute qu'il y avait quelqu'un qui lui garantissait l'événement; et voilà pourquoi elle montra un courage si prompt à se précipiter. Ainsi une jeune fille, une vierge, t'a vaincu par son énergie, par son courage, ô démon ! Le défi que tu as jadis proposé au Seigneur, une jeune fille, sa servante, l'a retourné contre toi-même, et, courant sur le faîte du toit, de là, elle s'est élancée; le juge l'a appelée; c'est toi qui a suggéré tout cela; elle ne t'a pas obéi, elle n'a pas accepté un combat plein de ruses ; elle connaissait bien la malice de tes pensées ; c'est ton habitude d'appeler les vierges devant les juges, comme pour les faire battre de verges, et bientôt, sans combat, de précipiter dans les abîmes, bien plus tristement captives, celles qui n'ont pas craint le combat. Si tu n'as pas d'arrière-pensée, quand tu appelles une jeune fille au combat, dans le stade, mesure-toi désormais avec elle; quand elle se jette du haut d'un toit, soutiens-la dans sa chute; ose donc l'affronter; ne recule pas devant les luttes de ce genre. Donne l'essor que tu voudras à ton astuce. Tu as la terre pour champ de bataille; pousse désormais vivement les glaives, pour donner la mort; prépare, pour tuer les hommes, les durs instruments de meurtre; apprête-toi à briser la jeune fille qui tombe. Tous tes artifices, si retors, si profonds qu'ils soient, se sont trouvés sans aucune puissance; la vierge les a vaincus; et, ce qui est plus remarquable, elle n'a pas réclamé de Dieu ce qui est écrit : *Commandez à vos anges, Seigneur, que je ne heurte pas mon corps contre la pierre* (Luc, IV, 10, 11); mais ce qu'elle lui demanda, c'est de prescrire à son âme, aussitôt après sa chute, de quitter son corps. O jeune fille, femme par ton sexe, mais d'un courage digne de l'homme! ô vierge, qui mérites d'être célébrée à double titre, et parce que tu fais partie de la troupe des vierges, et parce que tu as été inscrite au nombre des martyrs! ô jeune fille, chaste jusqu'à ne pas permettre aux regards libertins d'un juge de jouir de ton aspect! Imitons donc, nous aussi, sa modestie, sa continence, et dressons des trophées de nos victoires sur les voluptés; réprimons la fougue de nos désirs déréglés, effrénés; animons-nous à la piété, fortifions-nous dans la ferveur; délivrons, même nos juges, des tentations, et, quand il le faut, remplaçons l'humilité par de l'audace; enfin, sur cette terre, mortifions nos membres, afin que le Seigneur, s'emparant de notre corps humilié, l'exalte, le rende digne de la communication de son propre corps et de sa forme divine; à lui la gloire, à lui la domination, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. PORTELETTE.

ÉLOGE

DU SAINT HIÉROMARTYR IGNACE THÉOPHORE

ARCHEVÊQUE D'ANTIOCHE-LA-GRANDE,

QUI FUT CONDUIT ET MARTYRISÉ A ROME ET, DE LA, RAPPORTÉ A ANTIOCHE [1].

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Ce discours fut prononcé par saint Chrysostome peu de jours après l'homélie sur sainte Pélagie, mais il est impossible de savoir en quelle année. La fête de saint Ignace se célèbre dans l'Eglise d'Occident le 1er février, et le 20 décembre chez les Grecs. Il est vraisemblable que l'homélie sur saint Ignace eut lieu le 20 décembre, jour marqué dans les plus anciens manuscrits. — (*Voir la vie de saint Ignace, dans la* Vie des Saints *du P. Giry et de M. l'abbé P. Guérin.*)

1° L'orateur rappelle que dans la dernière instruction, il avait célébré la bienheureuse martyre Pélagie ; après avoir montré que les personnes de toute condition, de tout âge, de tout sexe peuvent entrer en lice dans les combats de la foi, il témoigne son embarras, incertain par laquelle des vertus d'Ignace il doit commencer son éloge ; il trace son portrait en peu de mots, et se détermine à le considérer d'abord comme évêque, pour le considérer ensuite comme martyr.— 2° Il le loue d'avoir été jugé digne de l'épiscopat, d'avoir été ordonné par les apôtres (ce qui annonce qu'il possédait toutes les vertus d'un évêque), d'avoir été évêque dans des temps fort difficiles, d'avoir gouverné la ville d'Antioche, enfin d'avoir succédé à l'apôtre saint Pierre. — 3°, 4° Avant de célébrer Ignace comme martyr, l'orateur fait remarquer la cruauté et la malice des persécuteurs, qui s'attaquaient aux chefs afin de disperser les troupeaux, qui les faisaient transporter dans des pays éloignés afin d'affaiblir leur courage. Mais il montre qu'il est arrivé tout le contraire par rapport à Ignace ; que, transporté d'Antioche à Rome pour y être dévoré par les bêtes, il a fortifié et animé sur toute sa route les fidèles, qui l'animaient à leur tour et le fortifiaient. Il fait voir quel a été le dessein de Dieu en permettant que Pierre, Paul et Ignace fussent immolés à Rome. — 5° Il exalte la satisfaction avec laquelle ce dernier se préparait à être dévoré par les bêtes, et l'empressement religieux avec lequel tous les peuples ont été au-devant de ses saintes reliques lorsqu'on les transportait à Antioche. Il exhorte ses auditeurs à honorer sans cesse le tombeau du saint martyr, en leur annonçant les fruits qu'ils peuvent en recueillir.

1. Un homme riche qui se pique de magnificence, se plaît à donner de fréquents repas, autant pour faire montre de ses richesses, que pour offrir à ses amis des marques de bienveillance : ainsi la grâce de l'Esprit-Saint, pour fournir des preuves de son pouvoir, et pour signaler sa bienveillance envers les amis de Dieu, nous sert de continuels repas par le grand nombre de martyrs dont elle nous fait célébrer les fêtes. Dernièrement une jeune vierge, la bienheureuse martyre Pélagie, nous a servi avec la plus grande joie un repas spirituel ; sa fête est aujourd'hui remplacée par celle du généreux martyr Ignace. Les personnes sont différentes, mais le banquet est le même ; il y a divers combats, mais il n'y a qu'une couronne ; les lices sont variées, mais le prix est unique. Dans les combats profanes, on ne doit choisir que des hommes, parce qu'on y dispute des forces du corps. Mais ici, où tous les combats sont spirituels, la carrière est ouverte, et les spectateurs s'assemblent pour l'un et l'autre sexe. Ce ne sont pas des hommes seuls qui entrent en lice, pour que les femmes ne se rejettent pas sur la faiblesse de leur nature, et

[1] Traduction de l'abbé Auger, revue.

ne paraissent pas avoir une excuse plausible ; ce ne sont pas les femmes seules qui signalent leur courage, pour que les hommes n'aient pas trop à rougir ; mais on voit parmi les uns et les autres beaucoup de vainqueurs proclamés et couronnés, afin que vous appreniez par les faits mêmes qu'en Jésus-Christ il n'y a distinction ni d'homme ni de femme (Gal. III, 28) ; que le sexe, l'âge, la délicatesse du tempérament, que rien, en un mot, ne peut nous empêcher de fournir des courses religieuses, pourvu que nous ayons de l'ardeur et du courage, pourvu que la crainte de Dieu, profondément enracinée dans nos âmes, les embrase et les anime. Voilà pourquoi les vierges, les femmes, les hommes, les jeunes gens, les vieillards, les personnes libres ou esclaves, toutes les conditions, tous les âges, tous les sexes, peuvent entrer également en lice pour ces combats, sans que rien puisse les arrêter, pourvu qu'ils y apportent une volonté ferme et généreuse.

La circonstance du temps m'engage à entrer dans le récit des vertus du bienheureux Ignace ; mais mon esprit embarrassé se trouble, et je ne sais ce que je dois dire en premier, en deuxième ou en troisième lieu, tant il s'offre à moi un vaste champ de louanges. Enfin j'éprouve le même embarras qu'un homme qui entrerait dans un jardin immense, où il apercevrait un nombre infini de fleurs diverses, dont la variété et la multitude l'embarrasserait sur le choix de celle qu'il voudrait prendre la première, parce que chacune attirerait à elle ses regards : de même nous, en entrant dans le jardin spirituel des vertus d'Ignace, qui nous offre non les fleurs que fait naître le printemps, mais les fruits variés dont l'Esprit-Saint a enrichi son âme ; nous ne savons sur laquelle nous devons arrêter préférablement notre pensée, parce que chacune de celles que nous voyons nous détourne des autres, et nous invite à contempler l'éclat et la beauté qui lui sont propres. Voyez la vérité de ce que j'avance. Ignace a gouverné notre Eglise avec le courage et le zèle que Jésus-Christ demande dans un évêque, et il a accompli la grande règle que le Fils de Dieu a établie pour l'épiscopat. Il avait lu dans l'Evangile que *le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis* (Jean, x, 11) ; il a donné la sienne pour ses brebis avec une résolution courageuse. Il s'est vraiment trouvé avec les apôtres, il a puisé dans les vraies sources spirituelles. Or, quel devait être celui qui a été élevé avec de tels hommes, qui s'est trouvé partout avec eux, qui a eu part à toutes leurs entreprises, à toutes leurs démarches, et qu'ils ont jugé digne d'être à la tête d'une grande Eglise ? Il vivait dans un temps qui demandait une âme embrasée de l'amour divin, une âme capable de mépriser toutes les choses présentes, de préférer les objets invisibles aux visibles ; on l'a vu se dépouiller de son corps avec la même facilité qu'on se dépouille d'un simple vêtement. Que dirai-je d'abord ? parlerai-je de la doctrine des apôtres qu'il a prêchée sans relâche, ou de son mépris pour la vie présente, ou du zèle ardent avec lequel il a gouverné son Eglise ? qui louerai-je en lui ? le martyr, l'évêque ou l'apôtre ? car la grâce de l'Esprit-Saint a composé une triple couronne pour en décorer sa tête vénérable, ou plutôt elle lui en a formé un grand nombre, puisqu'à bien examiner chacune de ces couronnes, on en verra d'autres naître et fleurir, comme des rejetons d'une seule tige.

2. Commençons, si vous voulez, son éloge par l'épiscopat. Cette partie vous paraît-elle n'offrir qu'une seule couronne ? Vous verrez, si nous la développons, qu'elle en produit deux, trois, et même un plus grand nombre ; car ce n'est pas seulement parce qu'il a été jugé digne de l'épiscopat que j'admire Ignace, mais parce qu'il a reçu cet honneur des apôtres, qui ont imposé leurs mains sacrées sur sa bienheureuse tête. Et je ne le loue pas seulement de ce que les apôtres ont attiré sur lui d'en-haut une plus grande grâce, de ce qu'ils ont fait descendre sur lui une vertu plus abondante de l'Esprit-Saint, mais de ce qu'ils ont témoigné, en le consacrant, qu'il possédait toutes les vertus dont un homme est capable. Je m'explique. Saint Paul écrivant à Tite.... Quand je nomme Paul, c'est comme si je nommais Pierre, Jacques, Jean, tout le chœur des apôtres. En effet, comme dans une seule lyre, il y a différentes cordes et une seule harmonie, de même dans le chœur des apôtres il y avait différentes personnes, et une seule doctrine, puisqu'il n'y avait qu'un seul maître, l'Esprit-Saint, qui les inspirait tous. C'est ce que saint Paul lui-même fait entendre en disant : *Soit que la parole soit annoncée par moi ou par d'autres, voilà ce que nous vous prêchons.* (I Cor. XV, 11.) Cet Apôtre donc écrivant à Tite, et voulant lui apprendre quel doit être un évêque, lui dit : *Il faut qu'un*

évêque soit irréprochable, comme étant le dispensateur et l'économe de Dieu, qu'il ne soit point altier, ni colère, ni sujet au vin, ni prompt à frapper, ni porté à un vil intérêt; mais qu'il exerce l'hospitalité, qu'il aime les gens de bien, qu'il soit sage, juste, saint, tempérant; qu'il soit attaché à la parole de vérité, telle qu'on la lui a enseignée, afin qu'il soit capable d'exhorter selon la saine doctrine, et de convaincre ceux qui la combattent. (Tit. I, 7, 8 et 9.) Ecrivant à Timothée sur le même sujet, il lui dit encore : *Si quelqu'un désire l'épiscopat, il désire une fonction sainte. Il faut qu'un évêque soit irrépréhensible, qu'il n'ait épousé qu'une femme, qu'il soit sobre, prudent, bien réglé, aimant à exercer l'hospitalité, capable d'instruire; qu'il ne soit ni sujet au vin, ni prompt à frapper, mais équitable et modéré, éloigné des contestations et de tout esprit de vil intérêt.* (I Tim. III, 1, 2 et 3.) Vous voyez quelle vertu, quelle perfection saint Paul demande dans un évêque. Lorsqu'un peintre habile veut faire le portrait d'un prince qui puisse servir de modèle, il emploie toutes ses couleurs, et travaille sa figure avec le plus grand soin, afin que tous ceux qui voudront l'imiter, trouvent dans son tableau un original accompli : de même le bienheureux Paul, voulant nous tracer le modèle d'un évêque comme celui d'un prince, a recueilli les traits différents de vertu, et a employé toutes les couleurs pour fournir un original parfait, afin que chacun de ceux qui seront élevés à cette dignité, envisageant ce modèle, s'acquitte avec cette même perfection des fonctions qui lui sont confiées.

Je puis dire avec assurance que le bienheureux Ignace a exprimé parfaitement en lui ce grand modèle. Irréprochable et irrépréhensible, il n'était ni altier, ni colère, ni sujet au vin, ni prompt à frapper : il était juste, saint, tempérant, éloigné de toute contestation, de tout esprit de vil intérêt, attaché à la parole de vérité telle qu'on la lui avait enseignée; il était sobre, prudent, modeste; enfin il possédait toutes les qualités que demande saint Paul. Et qui est-ce qui l'atteste, direz-vous? ceux mêmes qui, après avoir établi ces règles, l'ont nommé, eux qui n'auraient pas exhorté les autres, à examiner sévèrement les hommes qu'on doit placer sur le trône épiscopal, s'ils avaient procédé eux-mêmes avec négligence dans cet examen; eux qui n'auraient pas confié l'épiscopat à notre saint martyr, s'ils n'avaient pas vu son âme décorée de toutes les vertus. Il savaient, sans doute, quel péril ont à courir ceux qui font de tels choix au hasard et sans réflexion. C'est ce que fait entendre le même saint Paul en écrivant au même Timothée : *N'imposez légèrement les mains à personne,* lui dit-il, *et ne vous rendez point participant des péchés d'autrui.* (I Tim. V, 22.) Quoi! un autre a péché, et je suis participant de ses fautes et des peines qu'il mérite! Oui, certes, puisque vous fournissez à un méchant les moyens de faire du mal. Et comme celui qui confierait un glaive tranchant à un furieux, à un insensé, serait coupable du meurtre qu'il commettrait avec cette arme; de même celui qui fournit à un homme pervers les moyens de nuire en lui confiant l'épiscopat, attire sur sa propre tête les supplices que ce méchant encourt par ses fautes et par ses excès, parce que celui qui fournit le principe du mal est cause de tout le mal qui doit suivre. Vous voyez comme jusqu'à présent l'épiscopat d'Ignace nous offre une double couronne, et comme la dignité des hommes qui l'y ont élevé lui donne un plus grand lustre, et rend témoignage à toutes les vertus qui brillaient en lui.

3. Voulez-vous que je vous découvre une troisième couronne qui sort, pour ainsi dire, et qui naît de la première : considérons le temps où Ignace a été nommé évêque. Il est bien différent de gouverner à présent l'Eglise et de l'avoir gouvernée alors; comme il est bien différent de marcher dans un chemin fait et battu où plusieurs ont déjà passé, et dans un chemin montueux, escarpé, rempli de pierres et de bêtes féroces, qu'il faut aplanir pour la première fois, et qui n'a encore été pratiqué par personne. A présent, par la grâce de Dieu, les évêques ne sont exposés à aucun péril; une paix profonde règne dans toute l'Eglise, et nous jouissons tous d'un grand calme; la religion a été prêchée jusqu'aux extrémités du monde, et, les princes eux-mêmes gardent avec soin le dépôt de la foi. Il n'en était pas de même alors. De quelque côté que l'on portât les yeux, on ne voyait qu'abîmes et précipices, que guerres, que combats et dangers. Magistrats, princes, villes, peuples, nations, étrangers, parents, tous persécutaient les fidèles. Et ce qu'il y avait encore de plus terrible, les fidèles eux-mêmes, tout récem-

ment instruits dans ces dogmes nouveaux pour eux, avaient besoin d'être traités avec beaucoup de condescendance : ils étaient faibles, ils tombaient souvent, et leurs chutes n'affligeaient pas moins ou même affligeaient beaucoup plus les docteurs de la foi que les guerres du dehors. Les combats et les persécutions du dehors leur donnaient de la joie par l'espoir des récompenses qui leur étaient réservées. Aussi les apôtres sortaient-ils joyeux du conseil, parce qu'ils avaient été battus de verges : *Je me réjouis dans mes maux* (Coloss. I, 24), s'écrie saint Paul, qui se glorifie partout dans ses afflictions. Mais les fautes des fidèles et les chutes de leurs frères, ne leur permettaient pas de respirer : c'était comme un joug accablant qui pesait sur leurs têtes et les opprimait sans cesse. Ecoutez comment cet apôtre, qui se glorifie dans ses souffrances, déplore amèrement ses peines intérieures. *Qui est faible*, dit-il, *sans que je m'affaiblisse avec lui? qui est scandalisé sans que je brûle?* (II Cor. XI, 29.) *J'appréhende*, dit-il ailleurs, *qu'à mon retour je ne vous trouve pas tels que je voudrais, et que vous ne me trouviez pas aussi tel que vous voudriez.* Et plus bas : *J'appréhende que Dieu ne m'humilie lorsque je serai revenu chez vous, et que je ne sois obligé d'en pleurer plusieurs qui, étant déjà tombés dans les impuretés, les fornications et les déréglements infâmes, n'en ont point fait pénitence.* (II Cor. XII, 20 et 21.) Comme donc nous admirons, non le pilote qui peut conduire les passagers au port, lorsque la mer est tranquille, et que le vaisseau vogue au gré d'un vent favorable, mais celui qui peut diriger sûrement son navire lorsque la mer est furieuse, que les flots sont soulevés, que les passagers eux-mêmes sont en discorde, et qu'on est assailli au dedans et au dehors par de violents orages : de même on doit surtout admirer les pontifes chargés de gouverner l'Eglise, lorsque la guerre était allumée au dedans et au dehors, lorque la plante de la foi encore tendre demandait les plus grands soins, lorsque le peuple fidèle, comme un enfant nouveau-né, voulait être ménagé avec attention et nourri sagement du lait des faibles.

Et afin que vous sentiez encore mieux quelles couronnes méritaient les hommes chargés alors de gouverner l'Eglise, quels travaux il fallait essuyer, quels périls il fallait courir dans les premiers temps de la prédication de la foi, je vais vous citer le témoignage de Jésus-Christ lui-même, dont les paroles confirment ce que nous disons. Comme il voyait beaucoup de monde accourir à lui, et qu'il voulait apprendre à ses disciples que les prophètes avaient plus travaillé qu'eux : *D'autres ont travaillé*, leur dit-il, *et vous êtes entrés dans leurs travaux.* (Jean, IV, 38.) Cependant les apôtres, dans la réalité, ont travaillé beaucoup plus que les prophètes; mais comme les prophètes avaient semé les premiers la parole sainte, comme ils avaient amené à la vérité des hommes qui n'étaient pas encore instruits, Jésus-Christ conséquemment leur attribue un plus grand travail. Il n'est pas égal, non il ne l'est pas, de venir instruire les peuples après plusieurs autres qui ont déjà travaillé à leur instruction, ou de jeter les premières semences de doctrine. On reçoit aisément des vérités sur lesquelles on a déjà réfléchi, auxquelles on est tout accoutumé; au lieu que ce qui est annoncé pour la première fois trouble l'esprit de ceux qui écoutent, en même temps qu'il cause de grands embarras à ceux qui instruisent. C'est là ce qui troublait les Athéniens lorsque saint Paul leur parlait; voilà pourquoi ils rebutaient cet Apôtre, ils lui reprochaient de leur enseigner une doctrine absolument étrangère pour eux. (Act. XVII, 20.) Si le gouvernement de l'Eglise donne aujourd'hui beaucoup de peine, combien n'en devait-il pas donner davantage, lorsqu'on était au milieu des périls, des combats, des persécutions et des craintes continuelles? Ce serait en vain, oui, en vain qu'on tenterait d'exprimer tous les obstacles que les saints avaient alors à surmonter ; il faudrait l'avoir éprouvé soi-même pour le connaître.

4. Parlerai-je d'une quatrième couronne ? quelle est cette couronne ? sans doute d'avoir gouverné notre patrie. S'il est difficile de conduire cent ou même cinquante personnes seulement, de quelle vertu, de quelle sagesse ne fallait-il pas être doué pour être mis à la tête d'un peuple composé de plus de deux cent mille âmes? En effet, comme dans les armées on confie aux officiers les plus habiles le commandement des compagnies les plus distinguées et les plus nombreuses : de même l'on confie aux chefs les plus sages et les plus fermes le gouvernement des villes les plus grandes et les plus peuplées. Ajoutez que Dieu avait un soin par-

ticulier de la ville d'Antioche, comme l'a démontré sa conduite envers elle. Il avait mis Pierre à la tête de toute la terre, il lui avait confié les clefs du ciel et le gouvernement de toutes les Eglises ; il le chargea de demeurer longtemps parmi nous : tant notre ville seule était à ses yeux du même prix que le reste du monde !

Mais en parlant de Pierre, je vois se former une cinquième couronne, la gloire d'avoir succédé au prince des apôtres. Lorsqu'on ôte une grande pierre des fondements, on a l'intention d'y en substituer une de la même force, de peur d'affaiblir l'édifice et de l'exposer à une ruine totale : de même, lorsque Pierre devait s'éloigner de notre Eglise, la grâce de l'Esprit-Saint lui substitua un maître d'un égal mérite, pour que l'édifice ne perdît rien de sa solidité par la faiblesse du successeur.

Nous avons donc compté cinq couronnes pour notre saint pontife : l'importance de la place qu'il a occupée, la dignité de ceux qui l'y ont élevé, la difficulté des circonstances, la grandeur de la ville qu'il a eue à conduire, enfin la vertu du personnage qui lui a remis l'épiscopat.

A toutes ces couronnes je pourrais en ajouter beaucoup d'autres ; mais afin de ne pas employer tout le temps à parler d'Ignace comme évêque, et qu'il nous en reste pour le considérer comme martyr, nous allons passer à ses glorieux combats.

Une guerre cruelle était allumée contre les Eglises ; et comme si la terre eût été en proie à une tyrannie atroce, tous les fidèles étaient enlevés des places publiques, sans qu'on eût d'autre crime à leur reprocher, que d'avoir abandonné l'erreur pour entrer dans les voies de la piété, d'avoir renoncé aux superstitions des démons, de reconnaître le vrai Dieu, et d'adorer son Fils unique. La religion aurait dû valoir à ses zélés partisans, des couronnes, des applaudissements, des honneurs ; et c'était pour la religion même que l'on punissait, que l'on tourmentait par mille supplices, ceux qui avaient embrassé la foi, et surtout les chefs des Eglises ; car le démon, plein de ruses et de malices, espérait qu'en renversant les pasteurs, il viendrait aisément à bout de disperser les troupeaux. Mais celui qui confond les desseins des méchants, voulant lui montrer que ce ne sont pas les hommes qui gouvernent les Eglises, mais que c'est lui-même qui dirige les fidèles de tous les pays, a permis que les chefs fussent livrés au supplice, afin que lorsqu'il verrait que leur mort, loin de porter atteinte à la religion, loin d'arrêter le progrès de l'Evangile, ne faisait qu'en étendre l'empire, il apprit par les faits mêmes, lui et tous ses ministres, que la doctrine chrétienne n'a point son origine parmi les hommes, mais qu'elle prend sa source dans le ciel ; que c'est Dieu qui gouverne toutes les Eglises du monde : et qu'il est impossible de triompher lorsqu'on fait la guerre au Très-Haut. Une autre ruse du démon, qui ne le cède pas à la première, c'est qu'il ne faisait pas égorger les évêques dans les Eglises dont ils étaient les chefs, mais qu'il les transportait dans un pays éloigné. Il se flattait de les affaiblir, en les privant des choses les plus nécessaires, en les fatiguant par la longueur de la route. Et c'est ainsi qu'il en usa à l'égard du bienheureux Ignace. Il l'obligea de passer d'Antioche à Rome, lui faisant envisager une course immense, et espérant d'abattre sa constance par les difficultés d'un voyage long et pénible. Mais il ignorait qu'ayant Jésus-Christ pour compagnon de ce voyage, le saint deviendrait plus robuste, il donnerait plus de preuves de la force de son âme, et confirmerait les Eglises dans la foi. Les villes accouraient de toute part sur la route pour animer ce généreux athlète ; elles lui fournissaient des vivres en abondance, le soutenaient par leurs prières et par leurs députés. Elles-mêmes ne recevaient pas une consolation modique, en voyant ce martyr courir à la mort avec l'empressement d'un chrétien qui était appelé au royaume des cieux : son voyage même, son ardeur et la sérénité de son visage, apprenaient à tous les fidèles de ces villes que ce n'était pas à la mort qu'il courait, mais à une vie nouvelle, à la possession du royaume céleste. Il donnait ces instructions à toutes les villes qui étaient sur sa route, par sa course même, autant que par ses discours ; et ce qui était arrivé aux Juifs au sujet de Paul qu'ils avaient chargé de chaînes pour l'envoyer à Rome, qu'ils croyaient envoyer à la mort lorsqu'ils envoyaient un maître aux juifs habitants de Rome, eut encore lieu au sujet d'Ignace, et d'une manière encore plus frappante ; car ce n'est pas seulement pour les chrétiens habitants de Rome, mais pour toutes les villes de son passage, qu'il fut un maître admirable, un maître qui leur enseignait à ne faire aucun

cas de cette vie mortelle, à ne compter pour rien les choses visibles, à ne soupirer que pour les biens futurs, à envisager les cieux, à n'être effrayés par aucun des maux, par aucune des peines de cette vie. Voilà les instructions et d'autres encore, qu'il donnait par son zèle à tous les peuples chez lesquels il passait.

C'était un soleil qui se levait de l'orient et qui courait vers l'occident, en jetant plus d'éclat que l'astre qui nous éclaire. Cet astre lance d'en haut des rayons sensibles et matériels : Ignace brillait ici-bas, instruisant les âmes, les éclairant d'une lumière spirituelle. Le soleil s'avance vers les régions du couchant, se cache et laisse le monde dans les ténèbres : c'était en s'avançant vers les mêmes régions qu'Ignace se levait, et que, jetant une plus grande splendeur, il faisait plus de bien à tous ceux qui étaient sur sa route. Lorsqu'il fut entré dans Rome, il enseigna à cette ville idolâtre une philosophie chrétienne ; et Dieu permit qu'il y finît ses jours, afin que sa mort fût une leçon pour tous les Romains. Vous qui, par la grâce de Dieu, êtes confirmés dans la foi, vous n'avez plus besoin de preuves ; mais les Romains, qui étaient alors plongés dans des erreurs impies, avaient besoin d'un plus grand secours. Pierre, Paul, et après eux Ignace, ont été immolés dans Rome, soit afin de purifier par leur sang une ville souillée par le sang des victimes offertes aux idoles, soit afin de prouver par des faits la résurrection de Jésus crucifié, en faisant sentir aux Romains qu'ils n'auraient pas témoigné un mépris si généreux de la vie présente, s'ils n'eussent été bien persuadés qu'ils allaient rejoindre Jésus crucifié, et qu'ils le verraient dans les cieux. Oui, la plus forte preuve de la résurrection de Jésus-Christ immolé pour nous, c'est qu'après sa mort il ait montré sa puissance, jusqu'à persuader à des hommes vivants de faire le sacrifice de leur patrie, de leur maison, de leurs amis, de leurs parents, de leur vie même, pour la confession de son nom ; de préférer aux satisfactions présentes les coups de fouet, les combats, les travaux et même la mort. Ces prodiges de force ne sont pas l'ouvrage d'un simple mortel qui est resté dans le tombeau, mais d'un Dieu qui est ressuscité pour ne plus mourir. Eh quoi ! lorsque Jésus-Christ vivait, lorsque les apôtres jouissaient de sa société, ils auraient tous abandonné leur Maître, ils auraient pris la fuite ; et, après sa mort, non-seulement Pierre et Paul, mais Ignace, qui ne l'avait jamais vu, qui n'avait point vécu avec lui, auraient signalé pour lui leur zèle, jusqu'à lui faire le sacrifice de leur vie ! cela est-il concevable ? Afin donc que tous les Romains fussent instruits par des faits, Dieu a permis que le bienheureux Ignace finît ses jours dans Rome.

5. Le genre de sa mort prouvera la vérité de ce que j'avance. Il n'a pas été condamné à périr hors des murs, ni dans la prison, ni dans quelque lieu écarté ; mais il a subi son martyre dans la solennité des jeux, à la face de toute la ville assemblée pour le spectacle, en proie aux bêtes féroces qu'on avait lancées contre lui. Il mourut de cette manière, afin qu'érigeant un trophée contre le démon, à la vue de tous les spectateurs, ils fussent tous jaloux d'imiter de pareils combats, pleins d'admiration pour ce courage qui le faisait mourir sans peine, et même avec satisfaction. Il voyait donc d'un œil content les bêtes féroces, non comme devant être arraché de cette vie, mais comme étant appelé à une vie meilleure et plus spirituelle. Qu'est-ce qui le prouve ? ce sont les paroles qu'il prononça quelques jours avant de mourir, lorsqu'il eût appris le genre de mort auquel il était condamné : *Je vais donc jouir*, disait-il, *des bêtes féroces*. Tels sont ceux qui aiment, ils reçoivent avec joie tout ce qu'ils souffrent pour les objets de leur amour ; plus ils supportent pour eux de peines et de disgrâces, plus ils se croient au comble de leurs vœux. Et c'est ce qui est arrivé à notre saint martyr. Il était jaloux d'imiter, non-seulement la mort, mais le zèle des apôtres, et sachant qu'après avoir été battus de verges, ils s'étaient retirés du conseil avec joie, il voulait marcher sur les traces de ses maîtres, en mourant et en se réjouissant comme eux. Voilà pourquoi il disait : *Je vais donc jouir des bêtes féroces*. Il regardait les dents de ces bêtes comme plus douces que la langue du tyran ; et avec bien de la raison : l'une voulait le précipiter dans les enfers, les autres lui obtenaient le ciel. Lorsqu'il eut terminé sa vie dans Rome, ou plutôt lorsqu'il eut pris possession du royaume céleste, il revint ici avec la couronne, prix de ses combats ; et ce fut un dessein de la Providence divine, de nous ramener cet illustre martyr après l'avoir partagé entre plusieurs villes. Rome a reçu son sang versé pour la foi, vous avez honoré ses précieux restes ; vous aviez joui de son épiscopat, les Romains ont joui de

son martyre ; ils l'ont vu combattre, vaincre, et obtenir la couronne, vous le possédez maintenant pour toujours ; Dieu qui vous l'avait retiré pour quelques moments, vous l'a rendu couvert de gloire ; et comme ceux qui empruntent une somme la rendent avec intérêt, de même Dieu, après vous avoir emprunté pour quelque temps un riche trésor, et l'avoir montré à Rome, vous l'a rendu avec un plus grand éclat. Vous aviez envoyé un évêque et vous avez reçu un martyr ; vous l'aviez envoyé en le comblant de vœux, et vous l'avez reçu avec des couronnes, et non-seulement vous, mais encore toutes les villes de son passage. Dans quels sentiments, en effet, pensez-vous qu'elles aient vu revenir les sacrées dépouilles de son humanité sainte ? quelle a été leur joie ? quelle a été leur allégresse ? avec quelles acclamations ont-elles reçu cet athlète couronné ? Car, de même qu'un généreux athlète qui a vaincu tous ses rivaux, qui est sorti glorieux de la lice, est reçu à l'instant par tous les spectateurs, qui le portent sur leurs épaules, jusqu'à sa maison sans qu'il touche la terre, et qui le comblent à l'envi de louanges : ainsi toutes les villes, depuis Rome jusqu'à Antioche, ont porté sur leurs épaules notre bienheureux pontife, et nous l'ont ramené le front ceint d'une couronne, le comblant d'éloges, rendant grâces au souverain Juge des combats, insultant au démon de ce que ses ruses s'étaient tournées contre lui, de ce que tous ses efforts contre le saint martyr avaient opéré sa plus grande gloire. Alors le saint évêque a été utile à toutes les villes par où il a passé, en leur donnant à toutes des instructions salutaires ; depuis ce temps jusqu'à cette heure, il enrichit la ville d'Antioche : et comme un trésor fécond où l'on puise tous les jours ne cesse de rendre plus riches ceux qui le possèdent ; ainsi, le bienheureux Ignace ne renvoie dans leurs maisons ceux qui viennent à lui, qu'après les avoir comblés de bénédictions, les avoir remplis de confiance, de magnanimité et de courage.

N'allons donc pas à lui seulement en ce jour, mais tous les jours, pour moissonner, par son moyen, des fruits spirituels. Quiconque, oui, quiconque en approche avec foi, doit en recueillir les plus grands avantages, puisque les tombeaux des saints, et non-seulement leurs corps, sont remplis d'une grâce spirituelle. Et s'il est arrivé à Elisée, qu'un mort qui avait touché son tombeau, a rompu les liens du trépas, et est retourné à la vie, à plus forte raison, maintenant que la grâce est plus abondante, que les dons du divin Esprit sont plus efficaces, celui qui touche les tombeaux des saints doit-il en remporter la plus grande force. Le Seigneur nous a laissé leurs précieux restes, afin de nous inspirer le zèle dont ils ont été animés, afin de nous fournir un port, un asile, une consolation dans tous les maux qui nous affligent. Ainsi vous tous qui êtes en butte à la tribulation ou aux maladies, ou aux persécutions, qui vous trouvez dans quelque circonstance fâcheuse, ou qui êtes plongés dans les abîmes du péché, approchez d'ici avec foi, et vous serez délivrés de tous les fardeaux qui vous accablent, et vous vous en retournerez comblés de satisfaction, l'âme et la conscience rendues plus légères, par la vue seule de ce qui nous reste d'un saint pontife ; ou plutôt, ce ne sont pas seulement les misérables qui doivent approcher de ce tombeau ; que celui dont l'âme est tranquille, qui est dans la gloire ou dans la puissance, ou qui a une grande confiance en Dieu, ne dédaigne pas les avantages que peut procurer la vue d'un illustre martyr. Cette vue seule lui assurera les biens qu'il possède, en lui rappelant de grandes vertus, en lui apprenant, par ce souvenir, à se modérer, à ne s'enorgueillir ni de son mérite, ni de ses succès, ni de ses bonnes œuvres. Or, ce n'est pas un léger avantage pour ceux qui sont dans une situation heureuse, de ne point se laisser enfler par les prospérités de ce monde, mais de savoir les soutenir avec une juste modération. C'est donc ici un trésor utile à tous, un refuge commode et agréable, où les malheureux peuvent trouver la délivrance de leurs peines, ceux qui sont heureux, la confirmation de leur bonheur, les malades, le retour à la santé, ceux qui jouissent de la santé, un préservatif contre la maladie. Pénétrés de toutes ces idées, préférons de demeurer auprès de ce tombeau, à toutes les joies, à tous les plaisirs du siècle, afin que réjouis en même temps et enrichis, nous puissions parvenir au séjour bienheureux où les saints sont parvenus ; nous puissions, dis-je, y parvenir par l'intercession de ces mêmes saints, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui la gloire soit au Père et à l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE SUR SAINT EUSTATHE.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Saint Chrysostome, dans l'homélie sur les paroles de Jérémie, num. 1, mentionne en ces termes le discours qu'il prononça sur saint Eustathe : *Après avoir parlé des apôtres Pierre et Paul, et de la controverse qui s'éleva entre eux à Antioche, après vous avoir montré que ce désaccord apparent avait été plus utile que toute paix, après vous avoir conduits sur la voie rude et âpre d'une discussion épineuse, vous voyant fatigués, je vous ai fait passer à un autre sujet, et nous avons, dans un seul discours, achevé l'éloge du bienheureux Eustathe; et après lui, c'est le généreux martyr, saint Romain, dont nous avons célébré la gloire, etc....* C'est donc par l'autorité de saint Chrysostome lui-même que nous mettons l'homélie sur saint Eustathe avant les deux homélies sur saint Romain. (Le décès de saint Eustathe est marqué au martyrologe romain le 16 juillet.)

1° Il ne faut louer personne avant sa mort parce que l'avenir de l'homme est incertain. Il ne faut même louer que ceux qui sortent de la vie avec la couronne de la vertu. C'est le sentiment de Salomon. 2° Exil de saint Eustathe dans la Thrace. Les reliques des saints sont des sources spirituelles. Ce qui fait le martyr c'est la volonté et l'intention plus encore que le genre de mort. 3° 4° Antioche eut le bonheur d'avoir saint Eustathe pour évêque. Faire briller la vertu des saints : raison providentielle des persécutions qu'endurent les saints.

1. Un sage, un philosophe exercé, qui avait étudié avec soin la nature des choses humaines, qui en avait reconnu la fragilité, l'incertitude, l'instabilité, adressait à tous les hommes en général le conseil que voici : *attendre toujours la mort d'un homme, avant de célébrer ses louanges.* (Ecclés. XI, 30.) Eustathe, ce bienheureux, est mort, nous pouvons donc désormais le célébrer en toute confiance. Car s'il ne faut louer personne avant la mort, après la mort, au contraire, évidemment, un éloge mérité n'a rien de répréhensible. En effet, le bienheureux a franchi cet Euripe où tourbillonnent les affaires du monde; le voilà dégagé des flots tumultueux, parvenu au port de la tranquillité et de la paix; il n'a plus rien à craindre de l'avenir incertain, des chutes possibles; solidement établi sur le roc, il se tient debout sur la hauteur d'où il abaisse en souriant ses regards sur les flots. Donc l'éloge est au-dessus des hasards, hors des atteintes; pas de changement à craindre, pas de chute à redouter. Nous autres, les vivants, semblables aux voyageurs qui sont en pleine mer, à la merci des flots, nous demeurons exposés à de nombreuses vicissitudes; comme on les voit tantôt élevés sur la cime des vagues, tantôt précipités dans les profondeurs; et, ni l'élévation ne persiste, ni l'abaissement ne dure, car ces deux positions dépendent de la mobilité, de l'inconstance des flots. Ainsi des choses humaines; rien de ferme, rien de stable, changements sur changements, un instant suffit. Celui-ci est élevé sur le faîte, par la prospérité; celui-là, par le malheur, est jeté dans un abîme profond ; mais que le premier ne s'enfle pas à ce vent de la faveur, que l'autre ne perde pas courage, car, pour chacun d'eux, le changement sera prompt. Mais il n'en est pas ainsi de notre bienheureux transporté au ciel, arrivé auprès de Jésus son désir, parvenu au séjour d'où sont exclus les troubles inquiétants, où ne peuvent pénétrer les tristesses, les douleurs, les lamentations. Là, pas même l'image d'un changement, pas l'ombre d'une transformation, absolue fixité, absolue immobilité, absolue fermeté, solidité, absolue incorruptibilité, l'immortalité, la complète pureté sans aucun mélange, et pour l'éternité. De là ces paroles, *avant la mort, ne loue personne.* (Ecclés. XI, 10.) Pourquoi? c'est que l'avenir est incertain, et la nature faible; la volonté lâche; le péché

prompt à nous surprendre ; les filets sont de tout côté. *Sache bien*, dit l'Ecclésiaste, *que tu marches au milieu des filets.* (Ecclés. IX, 20.) Tentations continuelles, trouble et confusion des affaires, guerre continuelle des démons, perpétuels assauts des passions ; voilà pourquoi, *avant la mort, ne loue personne*, dit-il. Eh bien ! après la mort, l'éloge mérité peut se décerner sans crainte. Ne disons plus simplement, après la mort, mais après une mort comme celle-ci, quand un homme sort de la vie, avec une couronne, avec sa foi qu'il confesse, avec sa foi sincèrement gardée. S'il est permis de louer ceux qui sont morts, à combien plus forte raison ceux qui sont morts comme ce bienheureux.

Mais qui donc, me dira-t-on, a loué simplement les morts? Salomon, Salomon, ce sage accompli. Sachez arrêter votre esprit quand on vous parle d'un tel homme, considérez ce qu'il a été, quelle fut sa vie, avec quelle sécurité douce et molle il passa des jours exempts de douleurs. Il connut toutes les espèces de délices, il imagina tout ce qui donne à l'âme des sources variées de plaisirs, il inventa mille formes de jouissances diverses qu'il a dépeintes dans ces paroles : *J'ai bâti des maisons, j'ai planté des vignes, j'ai fait des jardins et des clos, où j'ai mis toutes sortes d'arbres ; j'ai fait faire des réservoirs d'eaux, j'ai eu des serviteurs et des servantes, et un grand nombre d'esclaves nés en ma maison, un grand nombre de bœufs et de troupeaux de brebis ; j'ai amassé une grande quantité d'or et d'argent, j'ai eu des musiciens et des musiciennes, des hommes et des femmes pour remplir mes coupes.* (Ecclés. II, 4-8.) Eh bien! qu'ajoute le même homme qui vient de faire cette énumération de tant de richesses, de tant de délices, de plaisirs, de voluptés? *J'ai loué,* dit-il, ceux qui *sont morts, j'ai dit qu'ils sont plus heureux que les vivants, et plus heureux encore celui qui n'a jamais vécu.* Il faut en croire, certes, celui qui fait ainsi le procès aux voluptés délicieuses, qui porte un tel jugement des plaisirs. Qu'un pauvre, qu'un indigent accusât ainsi la vie passée dans les délices, on pourrait dire qu'il ne connaît pas la vérité, qu'il parle sans expérience ; mais lorsqu'un homme qui a parcouru, approfondi tous les plaisirs, pénétré dans tous les sentiers de la volupté, lui inflige cette flétrissure, son accusation ne peut être suspectée. Vous pensez peut-être que nous nous sommes écarté du sujet de notre discours, appliquons ici notre esprit, et nous verrons le lien qui le rattache à notre apparente digression. Quand on célèbre les martyrs, il est nécessaire, il est conséquent de parler de la sagesse en général. Et ce que nous en venons de dire n'est pas pour accuser la vie présente ; loin de nous cette pensée ! mais pour confondre les voluptés : la vie n'est pas un mal, ce qui est un mal, c'est la vie livrée aux hasards d'un esprit inconsidéré.

2. Si l'on passe sa vie dans la pratique des bonnes œuvres, soutenu par l'espérance des biens à venir, on peut dire avec Paul : *Vivre dans cette chair vaut bien mieux, je tirerai du fruit de mon travail.* (Philipp. I, 22.) C'est ce qui est arrivé au bienheureux, à Eustathe, qui a vécu et qui est mort dans la pratique du devoir. Il n'est pas mort dans sa patrie, mais sur une terre étrangère, souffrant pour Jésus-Christ. Ce fut le triomphe de nos ennemis. Ils l'ont exilé de sa patrie pour le flétrir ; il y gagna plus d'éclat et plus de gloire ; son exil rendit son nom plus fameux ; les événements l'ont démontré. Sa gloire a grandi à tel point, que, quoique son corps soit enseveli dans la Thrace, sa mémoire est, auprès de nous, de jour en jour plus florissante ; sa sépulture est là-bas, dans cette contrée barbare ; son amour est dans nos cœurs ; en dépit d'une si grande distance, en dépit de la longueur du temps, chaque jour s'augmente en nous le regret qu'excite sa mémoire. Disons mieux, disons la vérité ; son tombeau est auprès de nous, il n'est pas seulement dans la Thrace. Les monuments des saints ne sont pas seulement les tombeaux, les colonnes, les caractères inscrits sur les sépulcres ; ce sont leurs œuvres, le zèle de leur foi, la pureté de leur conscience devant Dieu. Plus brillante que toutes les colonnes, cette église s'élève en l'honneur du martyr, avec ses caractères qui parlent, qui rappellent d'une voix plus retentissante que le bruit des trompettes, le glorieux souvenir du bienheureux ; vous tous, ici présents, vous êtes, chacun de vous, autant de sépulcres du martyr, sépulcres vivants, sépulcres spirituels. Si j'ouvre la conscience de chacun de vous, qui m'écoutez en ce moment, j'y trouve ce saint qui réside dans vos pensées, qui séjourne dans vos âmes.

Comprenez-vous bien que nos ennemis n'ont rien gagné ? qu'ils n'ont pas étouffé sa gloire, qu'ils n'ont fait que l'exalter, la rehausser d'un

plus vif éclat, lui donnant, au lieu d'un tombeau, tant de tombeaux, tombeaux vivants, tombeaux parlants, tombeaux animés de son zèle? Aussi, j'appelle les corps des saints des sources, des racines, des parfums spirituels. Pourquoi? c'est que chacun de ces objets que je viens de nommer possède une puissance qui ne se renferme pas en elle-même, qui se communique, au contraire, qui se déploie à une longue distance. Par exemple : les sources jaillissent et produisent de nombreux courants; les eaux des sources ne se replient pas sur elles-mêmes; elles épanchent de longs fleuves qui se joignent à la mer; ce sont des mains dont les doigts s'allongent pour saisir les flots salés. Voyez encore; la racine des végétaux se cache dans le sein de la terre, mais ce n'est pas dans la profondeur qu'elle restreint toute sa force; considérez ici surtout la vigne, qui s'élève sur les arbres. Ses rameaux se déploient dans les airs; à travers les roseaux, les sarments forment, en serpentant, un long couvert de feuillage épais. Telle est encore la nature des parfums. On les renferme dans une chambre d'où ils s'échappent à travers les ouvertures, embaumant les vestibules, les couloirs, les places au dehors, révélant à ceux qui passent les odeurs qu'on garde dans l'intérieur de la maison. La vertu qui appartient aux sources, aux racines, aux plantes, aux parfums, est encore bien plus attachée aux reliques des saints. C'est la vérité que je proclame; vous en êtes les témoins. Le corps du martyr est dans la Thrace; ce n'est pas la Thrace que vous habitez, et cependant, si loin de ce pays, malgré la distance, vous sentez l'odeur du martyr; et voilà pourquoi vous vous êtes rassemblés, et vous êtes venus; le long intervalle dans l'espace, la longueur du temps n'a pas effacé son image, éteint son souvenir. Telle est en effet la nature des belles œuvres spirituelles; aucun obstacle matériel n'en contrarie l'influence; la gloire en est florissante, grandissant de jour en jour, sans que ni la longueur de la durée en affaiblisse le souvenir, ni les espaces à traverser sur la terre l'empêchent de se manifester.

Ne vous étonnez pas, si dès le début même de ce discours et de mon éloge, j'ai donné à ce saint le titre de martyr : si sa mort a été naturelle, comment peut-il être un martyr? Je vous ai souvent dit que ce qui constitue le martyr, ce n'est pas seulement la mort, mais l'intention de l'esprit : ce n'est pas le fait seul, mais c'est en même temps la volonté du martyr qui lui vaut la couronne. Ce n'est pas moi, c'est Paul qui définit ainsi le martyre, quand il dit : *Je meurs chaque jour.* (I Cor. xv, 31.) Comment meurs-tu chaque jour? comment est-il possible, avec un seul et même corps, de souffrir mille fois la mort? Par l'intention de mon esprit, répond-il, et parce que je suis préparé à mourir. Dieu, qui plus est, a exprimé la même pensée. Abraham n'a pas ensanglanté son glaive, n'a pas rougi l'autel, n'a pas immolé Isaac; cependant il a consommé le sacrifice. Qui le dit? Celui-là même qui a agréé le sacrifice. *Tu n'as pas épargné,* dit-il, *ton fils bien-aimé à cause de moi.* (Gen. xxii, 12.) Cependant Abraham l'a retiré vivant, l'a ramené sain et sauf. Comment donc ne l'a-t-il pas épargné? Parce que, dit le Seigneur, ce n'est pas par l'événement, mais par la disposition de l'esprit que j'apprécie les sacrifices de ce genre. La main n'a pas frappé la victime; mais la volonté l'a frappée; le glaive n'a pas pénétré dans la gorge de l'enfant; la tête n'a pas été tranchée, mais il y a sacrifice, même sans effusion de sang. Les initiés aux mystères nous comprennent. Cet ancien sacrifice s'est accompli sans que le sang coulât, parce qu'il devait être la figure de notre sacrifice. Comprenez-vous que l'Ancien Testament vous présente une figure tracée longtemps d'avance? Ne refusez pas votre foi à la vérité.

3. Donc, ce martyr (car la raison nous prouve que c'était bien un martyr) était prêt à endurer mille morts, et toutes, il les a subies, par la volonté, par le désir. Des dangers qui le menaçaient, un grand nombre a été en toute réalité affronté par lui. On l'a chassé de sa patrie, on l'a relégué en exil; ses persécuteurs lui ont suscité bien d'autres douleurs, sans avoir rien à lui reprocher que d'avoir entendu ce que disait saint Paul, *ils ont honoré, ils ont servi la créature, plutôt que le Créateur* (Rom. i, 25), et d'avoir évité l'impiété, d'avoir craint d'enfreindre la loi. C'étaient des couronnes qu'il méritait, et non des poursuites. Mais voyez, considérez ici la perversité du démon. Il n'y avait pas longtemps que la guerre, allumée par les païens, était éteinte; après les persécutions cruelles qui s'étaient succédées sans relâche, les Eglises commençaient partout à respirer; il ne s'était pas écoulé beaucoup de temps depuis que tous les temples avaient été fermés, que le feu des sacrifices ne brûlait plus

sur les autels, que le dernier coup avait été porté à la folie des faux dieux ; ce spectacle tourmentait le perfide démon ; il ne pouvait supporter la paix de l'Eglise. Que fait-il alors ? Il suscite une nouvelle guerre, guerre terrible. Celle d'auparavant était une guerre étrangère, celle-ci fut une guerre civile ; de telles guerres sont beaucoup plus difficiles à prévenir, et elles écrasent vite leurs victimes.

A cette époque, ce bienheureux gouvernait l'Eglise à qui nous appartenons ; voici venir la maladie, semblable à une peste d'Egypte, traversant toutes les cités sur son passage, hâtant sa marche vers notre ville. Mais lui, qui veillait, qui était attentif, qui voyait de loin l'avenir, s'efforçait d'écarter la guerre arrivant sur nous ; comme un sage médecin, avant que le fléau eût envahi la ville où il résidait, il préparait les remèdes ? il gouvernait avec fermeté ce vaisseau sacré ; il était présent partout à la fois, excitant matelots, passagers, tout l'équipage, prenant le soin de les faire veiller, de les rendre attentifs, comme si les pirates envahissaient déjà le navire, s'efforçant de lui arracher, quel butin : le trésor de la foi ? Et il ne se contenta pas de ces preuves de sa prévoyance ; il envoya encore de tous côtés pour instruire, exhorter, disputer, intercepter toutes les entrées en présence des ennemis. La grâce de l'Esprit lui avait bien fait voir qu'un chef de l'Eglise ne doit pas s'inquiéter seulement de celle que l'Esprit a confiée à ses mains, mais de toute l'Eglise répandue sur la terre ; les saintes prières lui avaient fait comprendre cette vérité. En effet, se disait-il, s'il faut prier pour l'Eglise universelle qui touche à toutes les extrémités de la terre, à bien plus forte raison, faut-il s'inquiéter également pour toutes les Eglises, les embrasser toutes dans sa sollicitude, et ce qui arriva à Etienne, lui arriva aussi. Impuissants contre la sagesse d'Etienne, les Juifs lapidèrent le saint ; de même les nouveaux persécuteurs, impuissants contre la sagesse d'Eustathe, voyant les forteresses bien armées, chassent de la ville le héros de la foi. On ne put le réduire au silence ; on put bien chasser l'homme, mais on ne put chasser la doctrine. Paul fut enchaîné ; la parole de Dieu ne fut pas enchaînée. (II Tim. II, 9.) Eustathe était relégué sur la terre étrangère, mais sa doctrine était au milieu de nous. Ils s'élancent donc à flots pressés contre lui avec toute la violence d'un torrent, mais sans pouvoir arracher les plantes, écraser les germes, ravager la culture, tant l'habileté, tant la science était grande, la science de celui qui avait cultivé la foi affermie sur de profondes racines. Maintenant il convient de vous dire pourquoi Dieu permit que le saint fût chassé de ce pays. L'Eglise ne faisait que de commencer à respirer ; l'administration du bienheureux n'était pas pour elle une médiocre consolation dans ses maux ; il la fortifiait de toutes parts, et repoussait les assauts de ses ennemis.

Pourquoi donc fut-il chassé ? pourquoi Dieu accorda-t-il cette victoire à ceux qui l'exilèrent ? Pourquoi enfin, pour quelle raison ? Gardez-vous de croire que la vérité que nous allons proclamer ne serve qu'à résoudre la question présente : Souvenez-vous, dans vos entretiens, soit avec des païens, soit avec d'autres hérétiques, sur des sujets de ce genre, que notre réponse résout également toutes les questions. Dieu permet que la vraie foi, la foi apostolique subisse de nombreuses attaques, et que les hérésies, que le paganisme jouisse de la plus grande tranquillité. Pourquoi ? pour vous faire comprendre l'infirmité des fausses doctrines ; on ne les inquiète pas, elles meurent d'elles-mêmes. Pour vous faire comprendre la force de la foi, on la combat, elle grandit en raison des obstacles. Ce n'est pas une conjecture que je fais, c'est un oracle divin, descendu du ciel ; écoutons l'enseignement de Paul : lui aussi a souffert ce qui est attaché à la condition de l'homme, il avait beau être Paul, il n'en participait pas moins à la nature humaine. Qu'a-t-il donc souffert ? On le chassait, on le combattait, on le frappait de verges ; il était inquiété, harcelé, traqué de mille manières, au dedans, au dehors, par ceux qui paraissaient ses amis et par les étrangers. A quoi bon énumérer toutes ses afflictions ? Fatigué, ne supportant plus les assauts de tant d'ennemis, qui toujours empêchaient, interrompaient son enseignement et contrariaient sa parole, il se jette aux pieds du Seigneur, il le conjure, il lui fait entendre ces paroles : *J'ai ressenti dans ma chair un aiguillon, qui est l'ange de Satan, pour me donner des soufflets ; c'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur, et il m'a répondu : ma grâce vous suffit, car ma puissance éclate surtout dans la faiblesse.* (II Cor. XII, 7, 8, 9.) Je sais bien que quelques personnes entendent ici, par faiblesse, la faiblesse du corps ; mais il n'en est pas ainsi, non :

il entend par ange de Satan, ses adversaires; Satan est un mot hébreu qui veut dire adversaire. L'Apôtre appelle donc anges de Satan les instruments du démon, et les hommes qui le servent. Mais pourquoi, m'objectera-t-on, ajoute-il : *dans ma chair?* C'est que c'était sa chair qu'on frappait de verges, mais son âme se soulageait par l'espérance de l'avenir qui exaltait son courage; le démon n'atteignait pas cette âme, il n'en arrachait pas les intimes pensées; à la chair se bornaient les tortures, les machinations, les attaques du monstre; impossible de pénétrer dans l'intérieur. C'était la chair qu'on taillait, qu'on flagellait, qu'on enchaînait (enchaîner l'âme, il n'y avait pas moyen); voilà pourquoi il s'écrie : *J'ai ressenti dans ma chair un aiguillon, qui est l'ange de Satan, pour me donner des soufflets,* indiquant par là les tentations, les afflictions, les persécutions. Et quoi ensuite? *C'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur;* c'est-à-dire je l'ai prié souvent, pour qu'il me fût permis de respirer hors des tentations. Quant à vous, n'oubliez pas ce qui m'a fait dire que Dieu permet qu'on maltraite ses serviteurs, qu'on les tourmente, qu'on leur inflige des maux sans nombre; il veut par là manifester sa puissance. Et, en effet, vous le voyez, quand Paul eut bien prié, pour obtenir que tant de maux, tant d'ennemis fussent écartés de lui, sa demande ne fut pas écoutée. Pourquoi? Rien n'empêche de vous le redire : *Ma grâce vous suffit, dit le Seigneur, car ma puissance éclate surtout dans la faiblesse.*

4. Comprenez-vous bien pourquoi Dieu permet aux anges de Satan de poursuivre ses serviteurs, de leur susciter mille et mille embarras. Il veut faire éclater sa puissance. En vérité, dans tous nos entretiens, soit avec les Grecs, soit avec les malheureux Juifs, cette réponse doit nous suffire, pour démontrer la puissance de notre Dieu; tourmentée par des guerres sans nombre, la foi triomphe; la terre entière se soulève contre elle; le genre humain tout entier s'acharne contre douze hommes avec la dernière violence, et ces douze, ces apôtres ont bientôt, quoique frappés de verges, chassés, souffrant mille et mille affreux tourments, terrassé, vaincu leurs ennemis, et remporté une victoire pleine et entière! Donc Dieu a permis, que notre bienheureux, qu'Eustathe aussi fût envoyé en exil; nouvelle preuve de la puissance de la vérité et de l'impuissance des hérésies. En partant pour l'exil, ce bienheureux abandonnait la ville, sans doute, mais il n'abandonnait pas la charité qu'il ressentait pour vous; chassé de l'Eglise, il se croyait encore votre chef pour veiller sur vous; il ne se regardait pas comme devenu étranger à vos intérêts, qui le touchaient au contraire et lui étaient à cœur de plus en plus. Aussi vous convoquait-il tous, vous avertissant de ne pas succomber, de ne pas céder aux loups; de ne pas leur livrer le troupeau; de rester dans la bergerie; de fermer la bouche aux ennemis; de les confondre par vos discours; de raffermir nos frères imprudents. Que ses exhortations aient été salutaires, c'est ce que l'événement a démontré. Si vous n'étiez pas restés dans l'Eglise, c'en était fait de la plus grande partie de la cité : les loups dévoraient les brebis abandonnées; mais les discours du bienheureux ont prévenu l'impudence de la perversité. Ce n'est pas seulement l'événement qui l'a prouvé, la preuve en est aussi dans les paroles que fit entendre Paul, et dont notre bienheureux s'inspira. Que disait Paul? Au moment de son dernier voyage pour se rendre à Rome, au moment de quitter ses disciples pour ne plus les revoir : *Je ne vous verrai plus* (Act. xx, 25), leur disait-il; s'il leur adressait ces paroles, ce n'était pas pour les affliger, mais pour les raffermir. Donc, au moment de son départ, pour les raffermir, il leur disait : *Je sais qu'après mon départ, il entrera parmi vous des loups ravissants, qui n'épargneront point le troupeau, et que d'entre vous-mêmes, il s'élèvera des gens qui publieront des doctrines corrompues.* (Act. xx, 29, 30.) Triple guerre, la nature des bêtes féroces, la cruauté de la guerre; et ce ne sont pas des étrangers, mais des gens mêmes de la maison qui portent la guerre; guerre par cela même plus terrible. C'est évident. On s'élance sur moi, on m'attaque du dehors, il m'est facile de triompher; mais si le coup vient du dedans, de tout près de moi, de mon côté, la blessure est difficile à guérir. C'est ce qui arriva alors. Voilà pourquoi l'Apôtre exhortait ses disciples en leur disant : *Prenez garde à vous-mêmes et à tout le troupeau.* (Ibid. 28.) Il ne leur dit pas, abandonnez la bergerie, fuyez au dehors. Instruit par ces paroles, notre bienheureux exhortait de même ses disciples; et ce que ce maître sage et généreux avait entendu, il l'exprimait par sa conduite, qui confirmait ses discours. Il

n'abandonna donc pas ses brebis devant l'invasion des loups, quoiqu'il ne fût pas monté sur le siége de sa prélature ; mais peu importait à ce sage esprit, à cette âme généreuse. Les honneurs du commandement, il les abandonnait aux autres ; quant aux fatigues du commandement il les supportait avec courage ; aux prises, au milieu de son troupeau, avec les loups, les dents des bêtes féroces ne l'entamaient pas ; sa foi était plus forte, plus énergique que leurs morsures. Au milieu de son troupeau, luttant, occupant à lui seul tous ces ennemis par le grand combat qu'il soutenait contre eux, il assurait à ses brebis une grande tranquillité.

Et il ne lui suffisait pas de les réduire au silence, de refouler les blasphèmes ; on le voyait encore, parcourant son troupeau, s'informer si quelque infortuné avait reçu un trait, une blessure grave, et aussitôt il appliquait le remède. Par cette conduite, il alluma dans tous les cœurs la vraie foi, et il ne s'arrêta que quand Dieu envoya le bienheureux Mélèce, qui reçut l'ouvrage ainsi préparé ; l'un avait fait les semailles, l'autre fit la moisson. Moïse et Aaron présentèrent un spectacle analogue. Ils furent en effet, tant qu'ils séjournèrent au milieu des Egyptiens, comme un ferment de vertu, qui rendit un grand nombre d'entre eux imitateurs de leur propre vertu. Moïse l'atteste quand il dit qu'une grande multitude de peuple mêlé était au milieu des Israélites. A l'exemple de Moïse, Eustathe, même avant d'être en charge, remplissait les fonctions de sa charge ; avant de s'être mis à la tête de son peuple, Moïse punissait, avec une noble rigueur, ceux qui commettaient l'injustice ; il vengeait ceux qui l'avaient subie ; de la table royale, méprisant honneurs et dignités, il courait à la terre que travaillaient ses mains, pour en faire des briques ; à toutes les délices, à toutes les délicatesses d'une existence honorée, il préférait l'honneur de prendre soin de ses frères ; les yeux fixés sur ce modèle, notre bienheureux, rempli lui-même de souci pour les siens, exhortait tous les chefs du peuple à préférer les fatigues, les tourments de toute espèce, à l'oisiveté tranquille ; et chaque jour, il affrontait les haines obstinées ; toutes les épreuves lui semblaient légères ; il trouvait dans la cause de ses douleurs une raison suffisante de se consoler. C'est pourquoi, bénissons le Seigneur, efforçons-nous avec ardeur d'imiter les vertus de ces bienheureux saints, pour partager, nous aussi, avec eux, leurs couronnes, par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui appartient au Père, et en même temps au Saint-Esprit, la gloire, l'honneur, la puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. C. PORTELETTE.

HOMÉLIES SUR SAINT ROMAIN.

PREMIÈRE HOMÉLIE.

AVERTISSEMENT & ANALYSE.

Nous avons deux *éloges de saint Romain*. L'un est incontestablement de saint Chrysostome, et fut fait quelques jours après celui de saint Eustathe à Antioche ; l'autre est d'un style tout différent de saint Chrysostome, mais d'un auteur contemporain, puisque l'auteur parle de l'hérésiarque Macédonius comme encore vivant, ou mort depuis peu. On croit que ce discours pourrait bien être de quelque prêtre d'Antioche, qui, sous l'épiscopat de Flavien, partageait avec saint Chrysostome le ministère de la parole.

1° Les martyrs et nous, et même le Christ et nous, nous sommes membres d'un même corps. 2° Le démon fit couper la langue à saint Romain parce que, dans la longue et sanglante guerre qu'il avait déjà faite à la religion, il avait éprouvé combien la mort effrayait peu les martyrs, et combien ceux-ci en mourant servaient la cause de Jésus-Christ. Il voulait le mettre dans l'impuissance d'exhorter ses frères, et tout ensemble le rendre témoin de leurs chutes. 3° Le démon est confondu, saint Romain parle la langue coupée. C'est l'habitude de Dieu, dès le commencement, de faire tourner à notre avantage tout ce que le démon tente pour nous perdre. 4° Argument tiré de cette bouche qui parle sans langue, en faveur de la résurrection des morts.

1. Nouveau souvenir des martyrs, nouvelle fête, encore une assemblée spirituelle. Ils ont eu la peine, à nous le plaisir; à eux les luttes, à nous les saints transports; la couronne, la gloire leur est commune à tous; disons mieux, à l'Eglise entière appartient la gloire. Et comment, me dira-t-on, est-ce possible? C'est que les martyrs sont avec nous parties et membres d'un même corps. *Qu'un seul membre souffre, tous les autres membres souffrent avec lui; qu'un des membres reçoive de l'honneur, tous les autres s'en réjouissent avec lui.* (I Cor. XII, 26.) On couronne la tête, et tout le corps en est fier; un seul homme est vainqueur à Olympie, et tout un peuple est dans la joie, et lui prodigue les acclamations du triomphe. Mais si les luttes olympiques, même pour ceux dont la sueur n'a pas coulé, sont fertiles en plaisirs si doux, à plus forte raison, les combats de la piété inspirent les joyeux transports. Nous ne sommes que les pieds, les martyrs sont la tête, *mais la tête ne peut pas dire aux pieds, je n'ai pas besoin de vous.* (Ibid. 21.) Les martyrs sont des membres glorieux; mais l'excès de leur gloire ne détruit pas leur union avec les autres membres; ce qui fait surtout leur gloire, c'est que leur union avec nous n'est pas supprimée. L'œil est plus brillant que tout le reste du corps; si l'œil conserve sa gloire particulière, c'est quand il tient au corps, qu'il n'en est pas arraché. Mais que parlé-je des martyrs? Si Celui qui en est le maître et seigneur n'a pas rougi d'être appelé notre tête, à bien plus forte raison, ceux-ci ne rougissent-ils pas d'être nos membres : leur amour pour nous, ils l'ont enraciné dans leur âme; l'amour joint et cimente ce qui est séparé; l'amour ne discute pas des questions de dignité. Les martyrs s'affligent avec nous de nos péchés; à notre tour, réjouissons-nous avec eux de leurs héroïques vertus. C'est le conseil que Paul nous donne, *se réjouir avec ceux*

qui se réjouissent, gémir avec ceux qui gémissent. (Rom. XII, 15.) Toutefois, si gémir avec ceux qui gémissent est chose facile, se réjouir avec ceux qui se réjouissent n'est pas d'une aussi grande facilité ; nous trouvons moins de peine à compatir aux malheurs, qu'à partager la joie de ceux que glorifie la prospérité. Dans le premier cas, la nature seule de l'adversité suffirait pour attendrir une pierre, et réveiller la sympathie ; mais dans le second, la haine et l'envie, compagnes de la prospérité, ne permettent pas à l'âme peu avancée dans la sagesse de partager les joies d'autrui. Si l'amour unit et cimente ce qui est séparé, l'envie, au contraire, divise ce qui était uni. C'est pourquoi, je vous y convie, exerçons-nous à nous réjouir avec les heureux, ne permettons pas à la haine, à l'envie, de souiller notre âme ; rien ne dissipe cette maladie cruelle et chagrine autant que de se réjouir avec ceux qui vivent dans la vertu. Ecoutez quelles fortes paroles Paul fait entendre dans l'une et dans l'autre de ces deux conjonctures. *Qui est malade*, dit-il, *sans que je sois malade? Qui est scandalisé, sans que je brûle?* (II Cor. XI, 29.) Il ne dit pas, sans que je m'afflige, mais il dit, *sans que je brûle;* cette image du feu lui sert à montrer l'intensité de sa douleur. Dans une autre épître, *Vous régnez sans nous ; et plût à Dieu que vous régnassiez, afin que nous régnassions aussi avec vous !* (I Cor. IV, 8.) Et encore : *Nous vivons maintenant, si vous demeurez fermes dans le Seigneur.* (I Thessalon. III, 8.) Voyez l'excès de son zèle pour la sanctification de ses frères : il ne croyait pas vivre, s'ils n'étaient pas sauvés.

Un homme qui avait été ravi au troisième ciel, un homme qui avait été transporté dans le paradis, qui avait eu communication des ineffables mystères, qui avait joui d'un commerce si familier avec Dieu, était peu sensible à de si grands biens ; il lui fallait, de plus, que ses frères fussent sauvés avec lui. C'est qu'il savait, il savait bien qu'il n'est rien de supérieur, rien d'égal à la charité, pas même le martyre, cette gloire suprême. La preuve? Ecoutez. La charité, même sans le martyre, fait des disciples de Jésus-Christ ; le martyre sans la charité n'a pas ce pouvoir. Comment le démontrer? Par les paroles mêmes de Jésus-Christ; il disait à ses disciples : *En cela tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres.* (Jean, XIII, 35.) Voyez! la charité sans le martyre fait des disciples. Mais maintenant voulez-vous la preuve que le martyre, sans la charité, non-seulement ne fait pas des disciples, mais ne sert à rien à qui l'endure ; écoutez Paul : *Si je livre mon corps aux flammes sans avoir la charité, à quoi cela me servira-t-il ? à rien.* (I Cor. XIII, 3.)

2. Voilà surtout pourquoi je chéris le saint qui nous rassemble aujourd'hui, ce bienheureux Romain ; avec le courage du martyre, il montra l'abondance de la charité ; de là vient qu'on lui coupa cette langue qu'il avait consacrée au Seigneur. Il est utile de rechercher pourquoi le démon ne le précipita pas dans les tortures, dans les plus cruelles épreuves des supplices, mais lui coupa la langue; le démon n'a pas agi au hasard ; il a bien calculé la perversité ; monstre abominable, qui fait jouer tous les ressorts pour empêcher notre salut. Eh bien ! donc, recherchons pourquoi il s'est décidé à lui couper la langue ; reprenons d'un peu plus haut notre discours : car ainsi nous comprendrons mieux la bonté de Dieu, la constance du martyr, la perversité du démon ; instruits de la bonté de Dieu, nous bénirons le Seigneur ; comprenant la constance du martyr, nous voudrons imiter celui qui était un serviteur comme nous ; connaissant la perversité du démon, nous saurons nous détourner de l'ennemi. En effet, si Dieu nous donne de comprendre les artifices du diable, c'est afin que le redoublement de notre haine pour lui nous rende la victoire plus facile.

Il est possible de pénétrer ses desseins ; écoutez ce que dit Paul au sujet d'un incestueux pénitent. Voici à peu près ce qu'il écrit aux Corinthiens : *Donnez-lui des preuves de votre charité, afin que Satan n'emporte rien sur nous, car nous n'ignorons pas ses desseins.* (II Cor. II, 6, 7, 8, 9, 10, 11.) Pourquoi donc lui coupa-t-il la langue ? Laissez-moi reprendre d'un peu plus haut mes explications. Une guerre s'éleva contre les Eglises, guerre terrible. Il ne s'agissait pas d'invasions des barbares, ni de hordes étrangères ; les princes mêmes de la terre habitée par nous, plus cruels que tous les barbares, ennemis ou tyrans à redouter, s'acharnaient contre les hommes soumis à leur pouvoir. Il ne s'agissait pas de liberté, de patrie, de fortune, de la vie présente ; le danger n'était pas là ; il s'agissait du royaume des cieux, des biens qui nous sont réservés là-haut, de la vie éternelle, de la confession du Christ. Alors

s'imagina une captivité d'un genre inconnu : on ne nous chassait pas d'une cité de la terre, mais de la Jérusalem céleste ; on entreprenait de nous exiler de la cité libre ; on forçait chaque fidèle à sacrifier son âme sur les autels des idoles, à blasphémer le Seigneur notre bien, à s'incliner devant la tyrannie des démons, à les honorer, ces démons qui ravagent les âmes, ces ennemis jurés de notre salut ; la mort mille et mille fois subie, les plus affreux tourments, eussent paru moins terribles, moins insupportables, à des âmes possédées par l'amour du Christ. En ces jours où les précipices s'ouvraient de tous côtés, en ces jours de tempête, fertiles en naufrages, ce bienheureux, ce Romain parut au milieu des hommes, et son premier soin ne fut pas de se précipiter dans les périls, mais d'abord il rassembla ceux qui étaient épouvantés ; ceux qui étaient tombés, ceux qui avaient trahi leur propre salut ; il leur rendit la confiance ; il les releva, les prépara au combat, redressant ceux qui avaient fait une chute, et, pour ceux qui s'étaient tenus fermes, les rendant plus inébranlables encore, par ses prières, par ses exhortations, par ses réflexions sur la vie à venir, sur la vie présente ; leur montrant ce que l'une a d'éphémère, l'autre, d'éternel ; opposant aux travaux les récompenses, aux tortures les couronnes, aux souffrances les prix éternels ; enseignant ce qu'est la vie présente, ce qu'est la vie à venir, la différence qui les sépare, l'absolue nécessité de la mort ; supposez que nous n'en finissions pas avec la vie de cette manière, la loi de la nature nous forcera bien, sans longtemps attendre, de nous dépouiller de nos corps. Voilà par quelles exhortations ce bienheureux rendit la vigueur aux bras énervés, la solidité aux genoux qui se dérobaient, rallia les fuyards, dissipa les terreurs, chassa les angoisses timides, réveilla les courages, remplaça la lâcheté par la confiance, à la place des chèvres et des cerfs montra des lions ardents, recomposa l'armée du Christ, relança notre honte sur la tête de nos ennemis.

Le démon, à la vue de cette transformation soudaine, de ces gens qui la veille, l'avant-veille, frissonnaient, tremblaient devant lui, et maintenant le raillaient et le bravaient, et affrontaient les périls, et couraient au-devant des supplices, reconnaissant l'auteur de ce changement, négligea tout pour ne s'attaquer qu'à lui ; toute sa puissance, toute sa rage, il se la réserva pour combattre ce bienheureux. Que fait-il ? Observez sa perfidie. Il ne le poussa pas vers les tortures, il ne lui coupa pas la tête ; car l'expérience du passé lui avait appris que tous ces moyens sont vains et stériles. Et en effet, l'ardeur des fidèles, loin d'en être arrêtée, ne faisait que s'accroître, plus vive, plus violente. J'amassais les charbons, se disait-il, on les y voyait courir comme sur des roses ; j'allumais les bûchers, on eût dit des sources rafraîchissantes où ils se plongeaient ; je leur déchirais les flancs, je creusais dans leurs chairs des sillons profonds, j'en tirais des flots de sang, mais eux, comme si l'or ruisselait de toutes parts autour d'eux, ne faisaient que se glorifier ; je les jetais dans les précipices, dans la mer pour les y engloutir ; ils n'avaient pas l'air de plonger dans l'abîme, mais de monter au ciel ; bondissant, palpitant d'allégresse, dansant comme dans une pompe sacrée, ils semblaient encore comme se jouer sur une verdoyante prairie ; ils s'emparaient des tortures, non comme on subit les tortures, mais comme on cueille les fleurs du printemps, pour s'en faire des couronnes ; dans l'ardeur de leur courage, ils prévenaient mes tourments. Que faut-il donc faire à présent, se dit-il. Couperai-je la tête à celui-ci ? Mais c'est ce qu'il désire, et ses disciples ne verront là qu'une exhortation plus éloquente, celle qui résulte de l'action ; car voici le sens de son exhortation : la mort des martyrs n'est pas une mort, mais une vie sans fin, et voilà surtout pourquoi il faut tout supporter, mépriser ce qui ne dure pas. Si donc je lui coupe la tête, s'il subit noblement cette épreuve, sa conduite ne sera qu'un enseignement d'une éloquente clarté, démontrant qu'il faut mépriser la mort ; il exaltera les pensées ; ce mort leur inspirera un redoublement de courage enthousiaste. Donc il lui coupa la langue ; pour priver les disciples du martyr de cette voix qui les enivrait, pour leur enlever les conseils, les exhortations, pour les rendre à leur première timidité, à leurs premières angoisses, une fois qu'ils n'entendraient plus la voix fortifiante qui les ranimait, qui les excitait, qui les embrasait pour les combats.

3. Voyez, considérez la perversité du démon. Hérode a coupé la tête de Jean ; mais le démon n'a pas tranché la tête à notre martyr ; la langue seulement. Pourquoi ? Perfidie abominable, ruse d'enfer ! Si je lui coupe la tête, se dit-il, une fois mort, il s'en va sans être témoin de la perdition de ses frères : mais

moi, je veux qu'il soit témoin des chutes, des désastres de ses propres soldats, je veux le suffoquer de la douleur de voir tomber les siens, sans pouvoir leur tendre la main, sans pouvoir comme auparavant les soutenir de ses conseils; plus de voix, plus de langue, elle est coupée.

Mais Celui qui surprend les sages par leur fausse prudence (I Cor. III, 19), a retourné cette invention contre son auteur; et non-seulement les fidèles n'ont rien perdu en conseils, ils ont joui d'exhortations plus pressantes, ils sont entrés en partage d'une doctrine plus spirituelle. Donc le démon triomphe, on appelle un médecin pour cette amputation, et le médecin se fait bourreau, il n'apporte pas la guérison dans la maladie, il vient détruire ce qui est plein de santé; il arrache cette langue, vaine opération! impossible à lui, d'arracher du même coup, la voix; la langue de la chair était coupée, mais la langue de la charité vibra dans la bouche du bienheureux; il fallut bien que la nature perdît son organe, le fer était le plus fort, mais la grâce n'a pas voulu que la voix, comme la langue, succombât en même temps; et si, dès ce moment, les disciples jouirent d'un enseignement plus spirituel, c'est qu'ils n'entendaient plus comme jusqu'à cette heure une voix humaine, c'étaient des accents divins, spirituels, d'une nature supérieure à la nôtre; et tous y couraient ensemble; en haut, les anges, ici-bas, les hommes, tous, et chacun pour soi, jaloux de voir une bouche sans langue, et d'entendre une parole ainsi formée. En effet, c'était chose réellement admirable, étrange, incroyable; une bouche qui n'a pas de langue et qui parle; quelle honte pour le démon; pour le martyr, quelle gloire; pour les disciples, quelle exhortation, quelle leçon de constance! C'est, depuis longtemps, depuis les premiers jours du monde, l'habitude de Dieu, toutes les fois que le démon multiplie ses assauts contre nous, de les faire retomber sur lui, d'en faire des moyens de notre salut. Voyez, considérez : le démon a chassé l'homme du paradis, Dieu lui a ouvert le ciel; celui-là détrône l'homme et le renverse de sa royauté sur la terre; Dieu lui donne la royauté des cieux, c'est sur le trône vraiment royal que Dieu assied notre nature. Ainsi le Seigneur nous accorde toujours des biens supérieurs à ceux dont le démon tente de nous priver. Telle est la conduite de Dieu, pour rendre le démon moins ardent à nous attaquer; pour nous instruire, pour nous montrer que nous ne devons pas nous effrayer de ses machinations; c'est ce qui a bien paru dans notre martyr. Le démon avait prétendu le priver de la voix, et voici que la grâce de Dieu lui accorde une autre voix bien plus éclatante et vénérable. Car il n'y avait pas égalité à parler avec la langue, à parler sans langue; d'une part, chose ordinaire, commune à tous; d'autre part, distinction supérieure à la nature, privilége spécial. Sans doute si le martyr, une fois sa langue coupée, fût resté muet, même dans ces circonstances, il aurait consommé sa noble lutte, et la couronne lui était préparée; le démon était vaincu, et la preuve la plus forte, la plus manifeste de la déroute, c'était précisément que cette langue, il l'avait coupée. Si tu ne craignais pas la langue du martyr, ô monstre, ô monstre infâme, pourquoi la coupais-tu ? pourquoi, au lieu de renoncer à la lutte, as-tu fermé le stade? Supposez un homme qui s'annonce comme devant prendre part à toutes les luttes, il reçoit des coups d'une violence inexprimable, il ne peut plus tenir contre son adversaire, il lui fait couper les mains et se met alors à le frapper; auriez-vous besoin d'une plus longue épreuve pour décerner la victoire à celui dont les mains ont été coupées? de même, pour notre martyr, la preuve la plus manifeste de sa victoire sur le démon, ce fut précisément cette langue coupée, langue mortelle, mais qui faisait au démon d'immortelles blessures; voilà pourquoi le démon en fit l'objet de toute sa fureur, se préparant par là plus de confusion et de honte, assurant au martyr une plus resplendissante couronne. C'est une merveille de voir un arbre sans racines, un fleuve sans source, d'entendre une voix sans langue.

4. Où sont-ils maintenant ceux qui ne croient pas à la résurrection des corps? Voyez, la voix est morte et elle est ressuscitée; en un court moment ces deux faits se sont accomplis. Prodige bien plus merveilleux pourtant que la résurrection des corps! là, en effet, la substance des corps subsiste, la composition seule est dissoute, mais chez notre martyr la substance même de la voix est supprimée et cependant la voix renaît, bien plus éclatante. Enlevez d'une flûte ce qu'on en peut appeler les petites langues, l'instrument devient inutile. Il n'en est pas de même de la flûte spirituelle; privée de sa langue, non-seulement elle n'est pas muette,

mais encore elle fait entendre une mélodie plus suave, plus mystique, plus admirable. Enlevez rien que l'archet de la cithare, voilà que l'artiste n'a plus rien à faire, l'art est impossible, l'instrument inutile ; ici au contraire rien de pareil, c'est tout l'opposé. La cithare c'était la bouche, l'archet c'était la langue, l'artiste l'âme, l'art la confession de la foi ; eh bien ! l'archet supprimé, c'est la langue que je veux dire, ni l'artiste, ni l'art, ni l'instrument ne sont devenus inutiles : tous, au contraire, ont manifesté la puissance qui leur est propre. Qui a fait ces choses, qui a manifesté ces merveilles incroyables ? C'est le Dieu qui seul opère les miracles, et qui fait dire à David : *Seigneur, notre souverain Maître, que la gloire de votre nom est admirable dans toute la terre ! O vous dont la grandeur est élevée au-dessus des cieux, vous avez formé, dans la bouche des enfants et de ceux qui sont encore à la mamelle, une louange parfaite.* (Psaum. VIII, 1, 2.) C'était alors dans la bouche des enfants et des nourrissons à la mamelle, aujourd'hui c'est dans une bouche sans langue ; la nature parlait alors avant le temps, aujourd'hui ce qui parle c'est une bouche vide ; alors dans les enfants la racine était sans consistance, mais le fruit était mûr, aujourd'hui la racine est enlevée, ce qui n'empêche pas le fruit de se produire, car la parole est le fruit de la langue. Les merveilles nouvelles dépassent les anciennes. C'est pour rendre croyables les prodiges récents que les anciens miracles ont paru, c'est pour prévenir le trouble de nos pensées, habituées antérieurement à contempler des merveilles ; les nouveaux miracles devaient aussi assurer la foi aux anciens miracles invisibles, en la fondant sur l'évidence manifeste des prodiges récents. Autrefois la verge d'Aaron a fleuri de même que, dans la bouche du martyr, a fleuri la parole. Mais pourquoi la verge d'Aaron a-t-elle fleuri ? (Nomb. XVII.) Parce que le prêtre était outragé. Mais pourquoi aujourd'hui, dans la bouche du martyr, la parole a-t-elle fleuri ? Parce que les blasphèmes et les outrages s'attaquaient au grand pontife Jésus-Christ. Voyez la parenté entre les merveilles et l'excellence des miracles. De même que cette verge antique sans lien avec la racine, sans aucun suc tiré de la terre, au contraire, privée de tout aliment terrestre, de toute vertu féconde, tout à coup a montré un fruit ; de même ici, la voix sans sa racine, sans la puissance de son organe, dans une bouche desséchée et stérile, tout à coup a porté son fruit. Dans l'un de ces miracles, remarquons le rapport de parenté, dans l'autre l'excellence ; car entre les deux fruits la différence est grande. L'un était sensible, mais l'autre est spirituel, ouvrant les cieux à celui qui alors fit entendre cette voix.

Pour toutes ces raisons, réjouissons-nous avec le martyr, glorifions le Dieu qui opère ces miracles, imitons la constance de celui qui est, comme nous, un serviteur, bénissons le Seigneur de ses grâces, retirons des discours que nous avons entendus les encouragements suffisants pour l'heure des épreuves ; pleins d'admiration pour la puissance du Dieu notre créateur et pour sa providence, apportons-lui tout ce qui est de nous, et tout ce qui vient de lui, nous l'obtiendrons par une nécessaire conséquence. Soit que les hommes, soit que les esprits des ténèbres, soit que le démon lui-même nous attaque et nous combatte, nos ennemis ne gagneront rien sur nous, pour peu que nous montrions la promptitude de notre zèle, et toutes les dispositions qu'il nous convient d'apporter au combat. C'est ainsi que nous nous assurerons le secours de Dieu, et, pour la vie à venir, l'abondance de la gloire et du salut ; puissions-nous tous conquérir ce bonheur ineffable par la grâce et par la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui appartient au Père, en même temps qu'au Saint-Esprit, la gloire, l'honneur, la puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. C. PORTELETTE.

HOMÉLIES SUR SAINT ROMAIN.

DEUXIÈME HOMÉLIE.

ANALYSE.

1° Saint Chrysostome fait sentir combien il est utile de célébrer la commémoration des martyrs ; il compare la persécution à une tempête. — Il cite l'exemple d'un enfant qui confondit le gouverneur par sa réponse. — 2° Il s'élève contre l'hérésie de Macédonius, qui niait la divinité du Saint-Esprit. — 3° Le buisson ardent est une figure de la parole apostolique. — Paroles de saint Romain.

1. Les exercices de la palestre donnent au corps le courage et les ressources de l'art athlétique ; la commémoration des martyrs prémunit l'âme contre les artifices du démon, et l'exerce contre ses surprises. Cette popularisation de la lutte énergique, de la patience inflexible dans les supplices, enhardit la piété ; le récit des souffrances des martyrs est comme une lice où nous avons sous les yeux la course que chacun d'eux a fournie. Telle est la commémoration de l'athlète couronné en ce jour. Et en effet, comment ne pas trouver du courage pour combattre le démon, lorsque l'on fortifie son âme à l'école d'un martyr que n'ont pu ébranler tant et de si grands périls? De son temps, la tyrannie de l'impiété se jouait du monde sans ménagement ; la vie humaine ressemblait à une mer bouleversée jusque dans ses abîmes ; la tempête avait rejeté sur la terre les vagues de l'Océan ; le flot de l'irréligion inondait avec violence la nacelle de la piété ; partout les pilotes mouraient, nombre de matelots étaient ensevelis dans les ondes ; ce n'était de tous côtés que terreur, qu'angoisses et que naufrages. Les princes surpassaient en fureur le souffle des tempêtes, les tyrans soulevaient d'effroyables tourmentes, les magistrats chancelaient sur leurs siéges, les juges par leurs édits ordonnaient de renier le Christ, les législateurs menaçaient les peuples des plus cruels châtiments ; hommes et femmes étaient entraînés de force, et obligés, ceux-là de sacrifier aux démons, celles-ci de profaner les autels ; on contraignait jusqu'à des jeunes filles à satisfaire cette rage ; les prêtres étaient exilés, égorgés, et les fidèles chassés des enceintes sacrées. Voilà le combat pour lequel s'armait notre martyr ; et voilà les périls que son âme affronte. Il se rit de cette résistance comme d'un simulacre de lutte. Dans cette arène, la foi est pour ainsi dire le sable qu'il jette à la face de ses juges : c'est ainsi qu'il bafoue le gouverneur [1] et qu'il lui barre le chemin de l'église qu'il courait envahir. Aussi le généreux athlète fut bientôt enlevé pour en recevoir la peine ; on accumula plusieurs genres de supplices ; mais le martyr était comme la lyre : l'archet des tourments lui faisait rendre des sons mélodieux ; les bourreaux l'assiégeaient et harcelaient son corps ; mais lui, semblable à un instrument d'airain que

[1] Asclépiade.

l'on frappe, retentissait en pieux accents; on l'attachait au chevalet, on lacérait ses membres, et il embrassait ce bois comme l'arbre de vie; on mettait en lambeaux ses flancs et ses joues, et lui, comme s'il eût été doué de plusieurs voix à la fois, il prenait la parole pour confondre son ennemi par une nouvelle défaite.

En effet, lorsqu'il voit que le gouverneur l'engage à servir les démons, il demande qu'on lui amène de la place publique un tout jeune enfant, pour le faire juge de ce que le gouverneur demande; lorsque l'enfant est amené, le martyr lui pose une question relative à la circonstance. Enfant, lui dit-il, est-il juste d'adorer Dieu, ou bien ce que ces hommes appellent des dieux? Voyez ici l'excellente sagesse du martyr : il établit l'enfant juge du juge lui-même; et l'enfant aussitôt se prononça pour Jésus-Christ, afin qu'il fût démontré que les enfants sont plus sages que les juges impies, et plus encore afin que le martyr apparût non-seulement comme martyr, mais encore comme formant lui-même d'autres martyrs. Mais cela même ne déconcerta pas la rage du gouverneur : à l'instant le martyr fut entraîné avec l'enfant sur un chevalet; au supplice du chevalet succéda la prison, et à la prison, une sentence qui assignait à chacun des athlètes son châtiment : l'enfant fut condamné à mort, et le martyr à avoir la langue coupée. Qui a jamais ouï parler d'un jugement semblable? Les juges font fouetter les accusés pour les forcer à avouer ce dont ils ont conscience, et ce magistrat impie fait couper la langue au patient pour le forcer à taire ce dont il a conscience. O invention cruelle et raffinée! Je n'ai pu, dit-il en lui-même, faire chanceler cette âme dont les pensées sont tout en Jésus-Christ, je couperai du moins cette langue qui parle pour Jésus-Christ. Oui, tyran, coupe cette langue, afin d'apprendre que la nature, même privée de langue, plaide encore la cause du Christ; châtie la langue du corps, afin d'apprendre qu'il est véridique, Celui qui a promis le don des langues! Et en effet, le tyran fit bien couper au martyr sa langue matérielle; mais sa parole éclatait plus énergiquement encore, comme si elle eût été débarrassée d'une entrave. Spectacle étrange et nouveau! un homme de chair parlant à des hommes de chair sans le secours de la chair. La parole du prophète s'appliquait bien alors à notre martyr : *Notre bouche a été remplie de joie, et notre langue d'allégresse.* Sa bouche fut remplie de joie, de sacrifier sa langue à Jésus-Christ comme une offrande d'une espèce nouvelle; et sa langue fut remplie d'allégresse, d'avoir été martyre avant le martyr lui-même. O langue qui as devancé l'âme du martyr auprès de la foule des martyrs! O bouche qui as nourri un martyr caché! O langue qui as eu cette bouche pour autel! O bouche qui as eu cette langue pour victime! Nous ne soupçonnions pas, généreux martyr, que ta bouche fût un temple où tu as immolé, comme une brebis d'une espèce nouvelle, cette langue dont le sang était le tien!

2. Quel panégyriste couronnerait dignement tes vertus! La nature t'avait donné une langue, et tu l'as nourrie pour le martyre; la nature t'avait donné une bouche, afin de protéger cette langue, et tu l'as disposée pour la faire servir d'autel à cette langue; tu avais reçu de la nature un instrument pour parler, et lorsqu'on l'eut coupé, tu fis voir qu'il était une semence féconde; tu avais une langue au service de tes paroles, et tu l'as immolée à Jésus-Christ, telle qu'une brebis sans tache. Quel titre d'honneur pourrais-je dignement donner à cette langue ? De quel nom la décorerai-je ? Les bourreaux en approchèrent le fer, et semblable à Isaac sur le bûcher, elle ne tressaillit point; mais dans cette bouche qui lui servait d'autel, elle attendit l'immolation avec joie, apprenant ainsi aux langues des hommes qu'il ne suffit pas de parler pour le Christ, mais qu'il faut encore mourir pour lui. O généreux martyr ! ton sacrifice rivalise avec celui du patriarche; car en place de fils unique, tu as offert ton unique langue. Le Christ a donc bien fait de t'en créer une seconde, car il a trouvé que tu avais bien usé de la première; il a bien fait de t'accorder la langue immatérielle, car une langue de chair ne convenait pas à une âme angélique; il a bien fait de te dédommager de sa perte. Tu as prêté à ton Seigneur ta langue pour l'immolation, mais il t'a rendu avec usure une voix éloquente, et il s'est fait un contrat entre le Christ et ta langue, elle, se laissant couper pour le Christ, et le Christ prenant la parole pour elle.

Et maintenant où est-il ce Macédonius, l'adversaire de l'Esprit Consolateur qui a fait à l'homme le don des langues? Non, je ne mens point en attribuant le don des grâces à la divi-

nité de l'Esprit-Saint ; le bienheureux Paul m'en est témoin, lui qui crie maintenant à vos oreilles avides : *Tous ces dons proviennent d'un seul et même Esprit, qui les distribue à chacun selon qu'il le veut.* (I Cor. XII, 11.) Selon qu'il le veut, dit-il, et non pas suivant l'ordre qu'il en reçoit. Mais de peur qu'en ajoutant encore quelque autre chose, nous ne surchargions votre mémoire, souvenons-nous, au sortir de ce lieu, de cette parole si solide en faveur du Saint-Esprit ; et remplis tout à la fois de fierté contre eux et d'indulgence pour leurs erreurs, adorons la divinité du Consolateur. La trompette prophétique, en annonçant l'accord de tout l'univers à reconnaître Jésus-Christ, disait : *Ils me connaîtront depuis le plus petit jusqu'au plus grand* (Jér. XXXI, 34) ; *et toute langue confessera le vrai Dieu.* (Rom. XIV, 11.) Ainsi donc le prophète enlaçait, dans la connaissance de Dieu, toutes les langues comme dans un filet ; et nous, aujourd'hui, nous entendrons le pieux plaidoyer d'un orateur privé de sa langue ; c'est avec une lyre sans archet qu'il bénit son Créateur. Qu'il dise donc aussi, le bienheureux Romain : *Ma langue est comme la plume d'un secrétaire habile.* (Psaum. XLIV, 1.) Et quelle est cette langue ? Ce n'est pas celle que le fer a enlevée, mais celle que la grâce du Saint-Esprit a forgée ; car à la langue qu'on venait de lui arracher se substitua la grâce du Saint-Esprit. Les apôtres aussi avaient une langue, mais afin que la puissance qui agissait en eux fût démontrée, l'organe terrestre était en repos et c'était le feu céleste qui parlait. Les livres de Moïse renferment aussi une figure de ce fait qui surpasse notre raison ; car le buisson dont parle Moïse était en même temps du feu. (Exod. III.) C'était le feu apostolique qui, dans le buisson ardent, annonçait en figure les voix de la prédication ; il prête une voix à un objet inanimé, afin que l'on croie en lui lorsqu'il s'attache à des organes animés. Car si le contact de ce feu a donné une voix à ce qui était inanimé, comment, lorsque ce feu vient à remplir des âmes raisonnables, ne leur ferait-il pas produire des accents pleins d'harmonie ? C'est la grâce que le glorieux Romain a eue en partage : privé de sa langue, il accusa le tyran d'une voix plus éclatante encore. Le tyran n'en serait certes pas venu au point de lui faire couper la langue s'il n'eût craint un débordement d'accusations convaincantes, s'il n'eût redouté le torrent de la prédication, s'il n'eût cru pouvoir briser les flots de la parole évangélique. Mais voyons ce qui réduisit le tyran à la nécessité d'une pareille audace.

3. L'impie venait de sacrifier aux démons, tout imprégné de la fumée et de la graisse des victimes, souillé de cette atmosphère impure, il courait droit à l'église, une hache sanglante à la main, et cherchant pour ses criminelles immolations un autel non sanglant. Mais la rage du tyran n'échappa point au martyr. A l'instant donc il s'élance au vestibule, et arrête l'invasion de l'impie. Tel un pilote habile, à la vue de la mer qui s'abat sur la proue, ne peut plus rester calme, mais il parcourt tout le vaisseau d'un pied léger, et élevant la poupe à l'aide du gouvernail, tourne le navire contre les flots, l'arrache au péril en le poussant vers la haute mer, et fendant par le milieu la vague la plus forte, sillonne à force d'adresse le dos gonflé de l'océan ; tel se montra le bienheureux Romain. L'océan de l'idolâtrie, mugissant de blasphèmes, exerçait sa fureur contre la nacelle de l'Eglise, et vomissait contre les autels une écume de sang. Seul, Romain s'oppose à cette mer irritée, et voyant l'esquif sur le point de sombrer, il réveille le Maître qui dormait dans cette barque ; il dormait du sommeil de la longanimité. A la vue de cette mer agitée par la lutte des vents, il prononce les paroles des disciples en danger : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons !* (Luc, VIII, 24.) Des pirates entourent la barque, des loups assiégent la bergerie, des voleurs minent l'enceinte de votre demeure, des sifflements adultères environnent votre épouse, le serpent veut une fois encore s'introduire frauduleusement dans le paradis ; le rocher qui sert de fondement à l'Eglise est ébranlé ; jetez du haut du ciel l'ancre évangélique, consolidez ce rocher qui chancelle : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons !* Le danger commun préoccupe le martyr : il s'adresse au Seigneur avec confiance, et donne à sa langue une libre carrière contre le tyran : Tyran, lui dit-il, arrête cette course furieuse ; reconnais la mesure de ton infirmité, respecte le domaine du Crucifié ; ce domaine n'a point pour limites les murs de l'Eglise, mais les confins de l'univers ; secoue le nuage de ta démence ; porte les regards vers la terre, et songe à l'impuissance de ta nature ; lève les yeux vers le ciel et songe à la grandeur de la lutte ; méprise la faible alliance des démons ; considère qu'ils ont été terrassés par la croix,

ces démons qui te mettent en avant comme le défenseur de leurs autels. A quoi bon poursuivre l'insaisissable ? A quoi bon viser un but inaccessible ? Dieu est-il circonscrit par des murailles ? Non, la divinité n'a point de bornes. Peut-on voir notre Maître avec les yeux du corps ? Non, il est par essence invisible et sans figure ; c'est seulement dans sa nature humaine qu'on peut le dépeindre et le voir. Est-ce qu'il habite la pierre ou le bois, vendant sa providence pour un bœuf ou pour une brebis ? Est-ce l'autel qui est médiateur dans le pacte de Dieu avec l'homme ? Tout cela est bon pour l'avidité quémandeuse de tes démons ; notre Maître à nous, ou plutôt le Maître de toutes choses, le Christ habite dans les cieux, il conduit le monde ; et le sacrifice qu'il veut, c'est l'âme qui se tourne vers lui ; la seule nourriture de ce Dieu, c'est le salut des fidèles. Cesse donc d'agiter ainsi tes armes contre l'Eglise ; le troupeau est sur la terre, mais le pasteur est dans le ciel ; le pampre est ici-bas, mais la vigne est là-haut ; si tu coupes les pampres, tu multiplieras les fruits de la vigne. Tes mains sont pleines de sang, ton glaive sort d'immoler des animaux sans raison ; épargne ces bêtes innocentes, et dirige ton fer contre nous autres, qui te démasquons ; épargne ces créatures brutes et muettes, et égorge-nous, nous tes accusateurs ! Car je redoute moins le fer qui tue l'homme, que la hache des sacrifices : le fer homicide déchire le corps, mais la hache des sacrifices tue l'âme ; le fer homicide égorge la victime humaine, et la hache des sacrifices détruit à la fois victime et sacrificateur ! Tranche ma tête, mais ne souille pas l'autel ; tu as une victime volontaire, pourquoi garotter ce taureau qui résiste ? Si tu as envie d'immoler, immole donc dans le vestibule de l'église une victime raisonnable !

Le tyran ne peut supporter la franchise démesurée du martyr : aussitôt il commence l'immolation par cette langue. Il la coupe donc, non pas pour la détruire, mais pour combattre sa prédication. C'est moins en haine du proclamateur, que par dépit de ce qu'il proclame. Mais *celui qui surprend les habiles dans leur propre astuce* (I Cor. III, 19), lui rend du haut du ciel cet organe enlevé par le fer ; il soutient sa voix chancelante par une langue invisible, et fait don de la voix à celui qui n'a plus de langue, démontrant ainsi au tyran par un fait palpable la création de l'homme. Et de même que lorsqu'on creuse un puits, on donne à l'eau un écoulement plus abondant à mesure que l'on ouvre de nouveaux filets d'eau, de même le tyran, en extirpant avec le fer la racine de cette langue, se trouvait inondé par des flots plus violents d'accusations. Je voulais poursuivre jusqu'au bout dans des transports de joie l'éloge de notre martyr ; mais la limite du temps convenable est arrivée, et m'ordonne de faire silence ; aussi bien ce que j'ai dit suffit pour votre utilité, et les enseignements de votre saint père [1] sont nécessaires pour mettre le dernier sceau à mes paroles. Enveloppons seulement ces mêmes paroles dans les replis de notre mémoire, ouvrons à celles que nous allons entendre les sillons de notre âme ; et adorons en toutes choses le Christ auteur de ces merveilles, car c'est à lui, avec le Père et le Saint-Esprit, qu'appartient la gloire, à présent et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] L'évêque Flavien.

Traduit par M. MALVOISIN.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

HOMÉLIES SUR LES STATUES

AU PEUPLE D'ANTIOCHE.

Cinquième Homélie. 1
Sixième — 11
Septième — 20
Huitième — 25
Neuvième — 30
Dixième — 37
Onzième — 44
Douzième — 51
Treizième — 59
Quatorzième — 65
Quinzième — 73
Seizième — 80
Dix-septième — 88
Dix-huitième — 96
Dix-neuvième — 103
Vingtième — 111
Vingt-unième — 122

—

CATÉCHÈSES.

Première Catéchèse. 131
Deuxième — 138

HOMÉLIES SUR LES DÉMONS.

Première Homélie. 147
Deuxième — 158
Troisième — 164

—

HOMÉLIE

Sur la fête de la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 173

—

HOMÉLIE

Sur le Baptême de Notre-Seigneur et l'Epiphanie. 183

—

HOMÉLIES SUR LA TRAHISON DE JUDAS.

Première Homélie. 191
Deuxième — 199

—

HOMÉLIE

Sur le mot Cœmeterium et sur la Croix. 209

HOMÉLIES SUR LA CROIX ET LE BON LARRON.

Première Homélie 215
Deuxième — 222

HOMÉLIE

Sur la Résurrection des morts. 231

HOMÉLIE

Contre ceux qui s'enivrent et sur la Résurrection. 243

HOMÉLIE

Pour le jour de l'Ascension. 251

HOMÉLIES SUR LA PENTECOTE.

Première Homélie. 259
Deuxième — 268

HOMÉLIES SUR LA PÉNITENCE.

Première Homélie. 273
Deuxième — 279
Troisième — 284
Quatrième — 291
Cinquième — 297
Sixième — 303
Septième — 311
Huitième — 322
Neuvième — 329

ÉLOGE DE SAINT PAUL.

Première Homélie. 333
Deuxième — 338
Troisième — 341
Quatrième — 345
Cinquième — 352
Sixième — 357
Septième — 361

HOMÉLIES SUR LES MACCHABÉES.

Première Homélie. 367
Deuxième — 371
Troisième — 374

HOMÉLIE

Sur les saintes martyres Bernice, Prosdoce et Domnine. 377

HOMÉLIE SUR LA RÉSURRECTION DE LAZARE

Et les saintes martyres Bernice, Prosdoce et Domnine. 386

HOMÉLIE

Sur les saints Martyrs. 389

HOMÉLIE

Qu'il ne faut pas parler en vue de plaire. 396

HOMÉLIE

Sur les Martyrs. 403

HOMÉLIE

Sur saint Julien, martyr. 407

HOMÉLIE

Sur saint Barlaam. 414

HOMÉLIE

Sur sainte Drosis. 420

HOMÉLIE

Sur les Martyrs Egyptiens. 428

HOMÉLIE

En l'honneur du saint martyr Phocas, et contre les hérétiques, ainsi que sur le psaume CXLI : J'ai crié vers le Seigneur, j'ai fait entendre à Dieu ma prière. 433

HOMÉLIE

En l'honneur de tous les Saints qui ont souffert le martyre dans tout le monde entier. 439

HOMÉLIE

Sur le Tremblement de terre. 444

HOMÉLIE

Sur la Trahison de Judas. 449

HOMÉLIE

Sur saint Mélèce. 452

HOMÉLIE

Sur saint Lucien. 456

HOMÉLIE et LIVRE

Sur saint Babylas. 461 et 465

—

HOMÉLIE

Sur les saints martyrs Juventin et Maximin. 493

—

HOMÉLIES SUR SAINTE PÉLAGIE.

Première Homélie. 497
Deuxième — 502

ELOGE

Du saint hiéromartyr Ignace Théophore. 505

—

HOMÉLIE

Sur saint Eustathe. 512

—

HOMÉLIES SUR SAINT ROMAIN.

Première Homélie. 519
Deuxième — 524

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Bar-le-Duc. — Typographie Louis GUÉRIN, rue de la Rochelle, 49-51.

GTU Library
3 2400 00264 7489

86835

BR
65 Oeuvres complètes / J.
C5 Chrysostomus
1864
v.3

86835

Chrysostomus, Joannes, Saint
Oeuvres complètes

BR
65
C5
1864
v.3

LC Coll.

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709